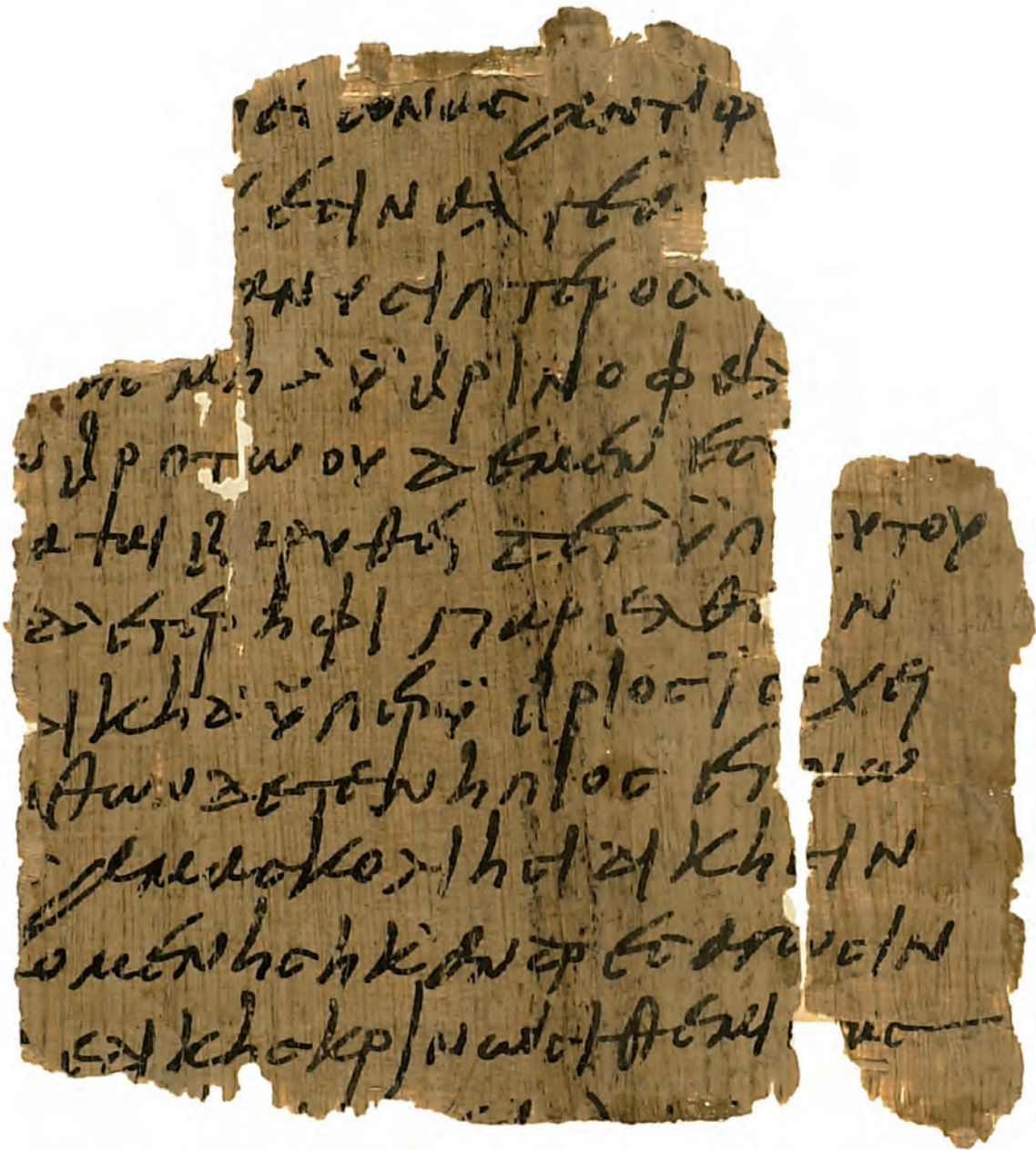


Actes du 26^e Congrès international de papyrologie

Textes réunis par Paul Schubert



Recherches et rencontres

DROZ



LIBRAIRIE DROZ

Tous droits réservés par la Librairie Droz SA en vertu des règles de propriété intellectuelle applicables.

All rights reserved by Librairie Droz SA as proscribed by applicable intellectual property laws.

Sans autorisation écrite de l'éditeur ou d'un organisme de gestion des droits d'auteur dûment habilité et sauf dans les cas prévus par la loi, l'œuvre ne peut être, en entier ou en partie, reproduite sous quelque forme que ce soit, ni adaptée, représentée, transférée ou cédée à des tiers.

Works may not, fully or in part, be reproduced in any form, nor adapted, represented, transferred or ceded to third parties without the written authorization of the publisher or a duly empowered organization of authors' rights management and except in instances provided for by law.

Pour toutes informations supplémentaires, merci de contacter l'éditeur : rights@droz.org

For any additional information, please contact the publisher : rights@droz.org

Recherches
et
Rencontres

Vol. 30

10. *Le temps et la forme. Pour une épistémologie de la connaissance musicale.* Textes présentés et publiés par Etienne Darbellay. Traductions et révisions de Christine Jeanneret.
11. *Traversées de Pierre Klossowski.* Etudes réunies et présentées par Laurent Jenny et Andreas Pfersmann.
12. *L'orgueil de la littérature. Autour de Roger Dragonetti.* Etudes publiées par Jacques Berchtold et Christopher Lucken.
13. *La mythologie du matriarcat. L'atelier de Johann Jakob Bachofen.* Publié par Philippe Borgeaud avec Nicole Durisch, Antje Kolde et Grégoire Sommer.
14. Rudhardt, Jean. *Thémis et les Hôrai.* Recherche sur les divinités grecques de la justice et de la paix.
15. *L'histoire dans la littérature.* Etudes réunies et présentées par Laurent Adert et Eric Eigenmann.
16. Tilliette, Jean-Yves. *Des mots à la parole. Une lecture de la Poetria nova de Geoffroy de Vinsauf.*
17. *La mythologie et l'Odyssée.* Hommage à Gabriel Germain. Textes réunis par André Hurst et Françoise Létoublon.
18. *Le Codex des Visions.* Etudes publiées par André Hurst et Jean Rudhardt.
19. *La Fortune. Thèmes, représentations, discours.* Etudes rassemblées par Yasmina Foehr-Janssens et Emmanuelle Métry.
20. *Frédéric Chopin, Interprétations.* Symposium International Université de Genève. Actes édités par Jean-Jacques Eigeldinger.
21. «*De vrai humain entendement*». Etudes sur la littérature française de la fin du Moyen Age offertes en hommage à Jacqueline Cerquiglini-Toulet, le 24 janvier 2003. Textes réunis par Yasmina Foehr-Janssens et Jean-Yves Tilliette.
22. Κορυφαίω ἀνδρί. Mélanges offerts à André Hurst. Edités par Antje Kolde, Alessandra Lukinovich et André-Louis Rey.
23. *Le Criminel endurci. Récidive et récidivistes du Moyen Age au XX^e siècle.* Etudes réunies et présentées par Françoise Briegel et Michel Porret.
24. *Littérature et médecine: approches et perspectives (XVI^e-XIX^e siècle).* Etudes réunies et présentées par Andrea Carlino et Alexandre Wenger.
25. *Le rêve médiéval.* Etudes littéraires réunies par Alain Corbellari et Jean-Yves Tilliette.
26. *Réseaux de l'esprit en Europe des Lumières au XIX^e siècle.* Actes du Colloque international de Coppet (décembre 2003). Etudes publiées par Wladimir Berelowitch et Michel Porret.
27. *Violentes émotions. Approches Comparatistes.* Etudes réunies par Philippe Borgeaud et Anne-Caroline Rendu Loisel.
28. *Approches de la scalarité.* Etudes réunies et présentées par Pascale Hadermann et Olga Inkova, avec la collaboration de Michel Pierrard et Dan Van Raemdonck.
29. *Sur Lycophron.* André Hurst.

RECHERCHES ET RENCONTRES
Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève

30

ACTES
DU
26^e CONGRÈS INTERNATIONAL
DE PAPYROLOGIE

Genève, 16-21 août 2010

Textes réunis par
Paul Schubert



LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot
GENÈVE
2012

www.droz.org

ISBN : 978-2-600-11612-1

ISSN : 1422-7606

Copyright 2012 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced or translated in any form, by print, photoprint, microfilm, microfiche or any other means without written permission.

[Voir la collection](#)

AVANT-PROPOS

Du 1^{er} au 6 septembre 1952, quelques dizaines de savants venus du monde entier se sont réunis à Genève à l'occasion du 7^e Congrès international de papyrologie, sous l'égide de Victor Martin. Deux générations plus tard, lorsque l'Association internationale de papyrologues a tenu ses assises dans la même ville à l'occasion du 26^e Congrès international de papyrologie, entre le 16 et le 21 août 2010, c'est autour d'une discipline entièrement renouvelée que se sont réunis des savants provenant d'horizons très divers.

Relevons d'abord le fait que, de quelques dizaines de personnes, les effectifs ont crû au point d'atteindre cette fois-ci plusieurs centaines de participants. La papyrologie est une discipline encore relativement jeune. Certes, dès le milieu du XVIII^e siècle, les archéologues avaient procédé à d'extraordinaires découvertes à Herculanum, au pied du Vésuve : dans les ruines d'une *villa* ayant vraisemblablement appartenu à Lucius Calpurnius Piso Caesoninus, beau-père de Jules César, on a retrouvé les restes carbonisés d'une bibliothèque. Les rouleaux, que les chercheurs napolitains continuent de dérouler avec une infinie patience, nous ont rendu – entre autres – des textes perdus d'Épique, ainsi que de Philodème de Gadara.

On peut néanmoins considérer que c'est un siècle plus tard que la papyrologie a connu son véritable essor. Après les premières trouvailles consécutives à la campagne d'Égypte menée par Napoléon, la seconde moitié du XIX^e siècle constitue le moment décisif où les papyrus attirent l'attention des agents des grands musées européens en devenir. Des découvertes fortuites dans le sable égyptien révèlent à un monde savant stupéfait des textes que l'on croyait perdus à tout jamais : des épinicies du poète lyrique Bacchylide, la *Constitution des Athéniens* attribuée à l'école d'Aristote, ou encore des mimiambes d'Héronidas, actif à la période hellénistique. Si la littérature grecque est à l'honneur, les historiens ne restent pas inactifs : le travail minutieux réalisé par Ulrich Wilcken sur des *ostraca* thébains permet de se faire une première idée du fonctionnement de la fiscalité en Égypte romaine. Quant aux papyrus d'époque ptolémaïque, ils apportent un éclairage nouveau sur le fonctionnement du pays sous la dynastie lagide. Ces différents objets, achetés sur le marché des antiquités dans une Égypte encore soumise au régime colonial, arrivent par milliers dans les bibliothèques et musées européens, suscitant un vif intérêt parmi les spécialistes de l'histoire des institutions, du droit, ou encore des religions antiques.

La plupart des documents mis au jour apparaissent sur le marché par des voies dont nous avons désormais perdu la trace ; il convient toutefois de relever que des fouilles archéologiques en bonne et due forme ont aussi permis de récupérer des quantités impressionnantes de papyrus. Le cas le plus remarquable est sans conteste celui du site d'Oxyrhynque, une ville antique d'une dizaine de milliers d'habitants en Moyenne Égypte. Sous les monticules qui entourent la localité, Bernard Grenfell et Arthur Hunt retrouvent des masses de papyrus datant de la période impériale. Ces deux chercheurs contribuent de façon décisive à la manière dont les papyrologues des décennies suivantes éditeront leurs textes. Pratiquement chaque document qu'ils publient apporte un élément nouveau à notre connaissance de l'Égypte romaine ; et l'un des successeurs de Grenfell et Hunt, Edgar Lobel, modifie totalement notre vision de la poésie lyrique grecque en ressuscitant un genre littéraire qui avait pour l'essentiel disparu, à l'exception de Pindare.

La papyrologie a cependant mis du temps à retenir toute l'attention qu'elle méritait de la part des chercheurs actifs dans les autres disciplines des sciences de l'Antiquité. Elle acquiert ses lettres de noblesse pendant le XX^e siècle auprès des historiens, des linguistes, ou encore des interprètes de la littérature grecque. Les grands corpus de sources absorbent ce matériel nouveau, comme on peut le constater par exemple en consultant la monumentale édition récemment achevée des *Tragicorum Graecorum Fragmenta* : les papyrus ont accru d'une manière significative la connaissance que nous avons d'Eschyle, de

Sophocle, et surtout d'Euripide, lequel jouissait d'une popularité certaine parmi les lecteurs gréco-égyptiens. Quant au poète comique Ménandre, la publication du célèbre codex appartenant à la collection de Martin Bodmer nous a rendu trois pièces quasiment complètes.

Les témoignages cités ici en exemple appartiennent tous à une sphère helléno-égyptienne : il est en effet difficile d'ignorer que, pendant près d'un millénaire, la langue dominante de communication écrite en Egypte a été le grec, et que nos papyrus proviennent dans leur écrasante majorité de cette région de la Méditerranée. L'évolution même de la discipline devrait toutefois nous inciter à nuancer le propos. Tout d'abord, outre l'Egypte, de nombreuses autres régions du monde ancien nous ont livré des papyrus. En Grèce, le célèbre papyrus carbonisé de Derveni (Macédoine) a tenu les chercheurs en haleine pendant près d'un demi-siècle. Dans le cas de l'Italie, déjà mentionnée à propos d'Herculaneum, il faut ajouter une mention spéciale pour Ravenne, seul endroit où se soient conservés des papyrus hors du sol sans aucune solution de continuité. La région de la Mer Morte, en Israël, ainsi que Doura Europos, en Syrie, nous ont réservé d'intéressantes surprises ; dans le second cas, les trouvailles ont enrichi la masse encore relativement peu importante des papyrus latins. A date plus récente, les archéologues ont retrouvé des parchemins, des papyrus, voire des empreintes de papyrus (!) dans des régions plus orientales encore, comme l'Afghanistan. De même, sur le site de Pétra en Jordanie, on a mis au jour un nouvel ensemble de rouleaux carbonisés de date tardive. Ce bref catalogue, nullement exhaustif, montre que l'horizon égyptien s'est bien élargi au cours des décennies.

Si l'on porte à nouveau le regard vers l'Egypte, il convient aussi de souligner un aspect important de la culture orale et écrite : alors que les milieux urbains aisés ont adopté le grec, comme cela s'est aussi produit par exemple dans les cités côtières d'Asie Mineure, en revanche les régions rurales ont conservé les langues plus anciennes avec une constance étonnante. Ainsi, la langue des pharaons s'est maintenue avec vivacité dans la communication orale jusqu'à la période impériale. Les témoignages écrits sont plus clairsemés, mais ne s'interrompent jamais. L'écriture démotique, lointaine descendante des hiéroglyphes, cède plus tard la place à l'écriture copte, qui ne fait que translittérer en caractères grecs – avec quelques ajouts indispensables – l'état de la langue égyptienne à la période romaine. Dès la fin du XIX^e siècle, quelques érudits produisent des éditions de textes en écriture démotique ou copte ; mais le phénomène ne prend pas la même ampleur que pour le matériel grec. Cela s'explique notamment de deux façons : d'une part, la communication entre les égyptologues et les hellénistes a parfois été entravée par la difficulté que rencontraient les savants à maîtriser les deux versants de ce qui, idéalement, devrait constituer une seule et même discipline ; d'autre part, l'intérêt des papyrologues grecs s'est d'abord porté sur des documents de la dynastie lagide ou du Haut Empire romain, alors que les documents plus tardifs, pourtant très nombreux, n'ont pas suscité le même intérêt. Dans de nombreux cas, les papyrus coptes attendent encore leur éditeur ; certaines collections conservent aussi des textes grecs de la période byzantine que l'on a négligés jusqu'à présent.

Les documents tardifs présentent toutefois des difficultés que l'on ne peut ignorer : ils exigent en effet une connaissance des institutions, de la langue et des usages du Bas Empire, c'est-à-dire d'un environnement souvent peu familier aux chercheurs habitués à considérer le royaume lagide ou l'Egypte du Principat ; en outre, l'évidence s'est désormais imposée que la maîtrise du copte était, sinon indispensable, du moins très utile pour mettre en valeur un matériel d'une nature particulière. Cette remarque vaut également pour la période suivant l'arrivée des Arabes en Egypte, au VII^e siècle : alors que le grec et l'arabe se côtoient dans nos documents pendant plusieurs décennies, rares sont les spécialistes qui parviennent à traverser la frontière linguistique. La papyrologie arabe est encore une discipline relativement jeune, mais elle a un bel avenir devant elle.

Un autre changement fondamental dans le travail des papyrologues tient au développement phénoménal des outils mis à leur disposition. La discipline a grandement profité de la rigueur d'un haut fonctionnaire des postes allemandes, Friedrich Preisigke, qui a établi les instruments essentiels pour tout papyrologue qui se respecte : dictionnaires, recueils de textes épars ou encore catalogues de corrections à des textes déjà publiés. Au lieu d'un chaos originel, les papyrologues sont donc pour la plupart nés à leur discipline dans un monde pratiquement ordonné par les principes rigoureux de cet infatigable organisateur. Bien plus tard, la révolution électronique de la fin du XX^e siècle a profondément transformé nos instruments de travail. Les bases de données se sont multipliées, et leur intégration progressive permet à un papyrologue d'effectuer en quelques minutes des vérifications qui lui auraient autrefois pris des heures, voire des jours. Ce progrès méthodologique n'aurait cependant pas eu un tel impact si les outils électroniques n'avaient pas été mis gratuitement à la disposition des chercheurs, dans un esprit où prédomine la notion d'intérêt général.

Les papyrologues disposent donc maintenant de moyens remarquables pour continuer le travail de mise en valeur des papyrus. Paradoxalement, le nombre des textes publiés n'a pas augmenté dans la même proportion. Au contraire, l'observateur constate un certain ralentissement de l'arrivée de nouveaux textes. Plusieurs raisons peuvent expliquer cet étrange phénomène. Tout d'abord, la masse énorme des textes papyrologiques désormais disponibles – au moins 70 000 – fait que, en dépit des bases de données, le chercheur doit tenir compte d'un matériel toujours plus difficile à maîtriser. On est bien loin du temps où un seul savant pouvait espérer connaître la teneur de tous les papyrus publiés. Ensuite, bien que la publication de nouveaux textes présente un intérêt certain, il faut reconnaître que les plus belles pièces sont pour la plupart déjà dans le domaine public. Au début de notre siècle, la redécouverte d'une centaine de nouvelles épigrammes de Posidippe provenant d'un cartonage de momie de la période ptolémaïque, a constitué un événement exceptionnel pour les études classiques ; on peut en dire de même du papyrus attribué à Artémidore, qui continue de susciter la controverse. Nos collections, qu'elles se trouvent en Egypte même, en Europe, en Amérique du Nord ou encore dans d'autres régions du monde, offrent pour le jeune chercheur des textes toujours plus fragmentaires, dont la mise en valeur devient difficile.

Spécialistes par définition, les papyrologues doivent donc élargir leurs horizons pour mieux faire apprécier la richesse du matériel sur lequel ils travaillent. Or si l'on consulte la table des matières de ces Actes du congrès de papyrologie, il est frappant de constater la diversité des horizons représentés : le papyrologue n'est plus seulement un éditeur de textes grecs ; il peut aussi être historien, linguiste, démotisant, coptisant ou arabisant ; il s'intéresse à l'histoire du droit, des institutions, de l'économie ancienne, ou encore aux structures sociales ; il étudie les aspects paléographiques du matériel papyrologique, dont la richesse est sans égale dans les sources antiques. Il ne serait pas inconvenant d'émettre l'hypothèse que la papyrologie est en train de réussir le pari de sa réinvention, puisqu'elle transcende plus que jamais les barrières disciplinaires¹.

Tous les trois ans, les congrès de papyrologie permettent de prendre la mesure de l'évolution ; les Actes, quant à eux, en apportent le témoignage durable, à la fois pour les chercheurs intégrés dans la discipline et pour les observateurs extérieurs. Le lecteur ne manquera pas d'être frappé non seulement par la diversité des contributions et par la multiplicité des approches, mais aussi – et surtout – par la présence d'une relève académique qui porte haut les couleurs de la papyrologie.

¹ Le lecteur qui souhaiterait approfondir l'examen de cette question consultera avec profit l'*Oxford Handbook of Papyrology* (Oxford 2009), publié sous la direction de Roger Bagnall.

[Acheter le livre](#)

REMERCIEMENTS

Le 26^e Congrès international de papyrologie n'aurait pu se tenir à Genève sans le soutien financier de diverses institutions. Nous tenons à remercier en premier lieu la Société Académique de Genève, dont le subside a été essentiel pour mettre en place le processus d'organisation. Nous avons aussi bénéficié de l'aide généreuse de l'Académie Suisse des Sciences Humaines, de la Commission Administrative de l'Université de Genève, de la République et Canton de Genève, de la Ville de Genève, de la Fondation Max Van Berchem, de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève et de l'Association Internationale de Papyrologues. Quant à l'Office du Tourisme genevois, il nous a assistés dans la phase préparatoire du congrès en nous prodiguant de précieux conseils, notamment pour effectuer diverses réservations.

Pendant leur séjour, les participants du congrès ont joui de l'hospitalité de plusieurs institutions genevoises et de leurs représentants. Il nous est agréable de rappeler le soutien indéfectible que nous avons reçu des Professeurs André Hurst, Recteur de l'Université de Genève au moment où le projet du congrès a été élaboré, et dont le lecteur lira avec intérêt une contribution dans le présent volume ; Jean-Dominique Vassalli, Recteur de l'Université de Genève, et Eric Wehrli, alors Doyen de la Faculté des Lettres, qui nous ont fait l'honneur de leur présence lors de la cérémonie d'ouverture du congrès ; et Guillemette Bolens, d'abord Vice-doyenne de la Faculté des Lettres puis Vice-rectrice de l'Université, dont la disponibilité et le dévouement pour la cause de l'*alma mater* n'ont d'égale que la constance de son amitié. En outre, l'Université de Genève a mis à notre disposition des locaux fort accueillants ; le personnel attaché au bâtiment Uni-Mail s'est efforcé de nous assister dans les tâches de gestion de l'événement. A Uni-Bastions, Mme Helen Gagnon nous a aussi aidés, notamment lorsqu'il s'est agi de stocker des mètres cubes de livres envoyés par des éditeurs désireux d'exposer leur production dans le cadre du congrès.

La Bibliothèque de Genève a mis sur pied une exposition intitulée *Alpha, Bêta, Gamma : l'étude du grec à Genève*, que les participants – tout comme la population genevoise – ont pu visiter. Nous adressons nos remerciements chaleureux à la commissaire de l'exposition, le Dr. Barbara Roth, Conservatrice des manuscrits, ainsi qu'à M. Jean-Charles Giroud, alors Directeur de la Bibliothèque de Genève.

La Ville de Genève a donné une réception à tous les participants du congrès dans les locaux du Musée d'Art et d'Histoire. Nous y avons été amicalement salués par son Directeur, M. Jean-Yves Marin ; qu'il trouve ici l'expression de notre reconnaissance pour son accueil.

Nous avons aussi eu l'occasion de faire découvrir à nos collègues venus de loin deux lieux exceptionnels de la vie culturelle et scientifique genevoise. La Fondation Martin Bodmer nous a ouvert ses portes, nous permettant ainsi d'apprécier la richesse de ses collections ; nos remerciements vont à son Directeur, le Professeur Charles Méla, ainsi qu'à sa Vice-directrice, le Dr. Sylviane Messerli, qui ont su nous faire découvrir leurs trésors dans les meilleures conditions. Nous avons aussi rendu visite à la Fondation Hardt, un centre de recherche où viennent travailler des savants du monde entier. Nous y avons été aimablement reçus par son Directeur, le Professeur Pierre Ducrey, ainsi que par sa Secrétaire scientifique, Mme Monica Brunner, avec leur gentillesse coutumière ; ils ont fait honneur à Zeus Xenios, le dieu de l'hospitalité.

Les membres du Comité d'honneur et du Comité scientifique ont apporté, de diverses manières mais toujours efficacement, leur soutien à ce congrès. Qu'ils veuillent bien recevoir ici l'expression de notre gratitude.

Au niveau de l'organisation du congrès, seuls ceux qui ont eux-mêmes mis sur pied une manifestation d'une telle ampleur peuvent mesurer la charge de travail que cela représente. Nous avons eu la chance de pouvoir compter sur deux collaborateurs d'une efficacité à

toute épreuve pour poser les bases de l'organisation, puis mener à bien les nombreuses tâches indispensables pour que tout soit prêt le jour de l'ouverture du congrès : sans la compétence, l'énergie et l'abnégation du Dr. Valéry Berlincourt et de Mme Manuela Wullschleger, ce congrès n'aurait sans doute jamais eu lieu. Pendant toute la durée du séjour des participants, nous avons aussi été secondés par plusieurs étudiantes qui n'ont pas épargné leur peine pour faciliter le rôle des orateurs et des auditeurs. C'est un plaisir de remercier Mmes Sophia Casieri, Carmela Crippa, Alina Felix, Anaïs Marchiando, Vanessa Monteventi et Séverine Nasel. Plusieurs collaboratrices et collaborateurs du Département des sciences de l'Antiquité se sont aussi généreusement mis à notre disposition pour nous seconder : nous adressons nos remerciements en particulier à Mmes Daniela Giardina et Sophie Gällnö, ainsi qu'au Dr. André-Louis Rey et à M. Philippe Matthey. Pour le dîner de clôture du congrès, qui s'est tenu dans le Restaurant « L'Attique », au sommet du bâtiment de l'Organisation Météorologique Mondiale, nous avons pu mesurer la qualité du service qui nous a été prodigué par le personnel.

Les Actes du congrès paraissent dans la série des *Recherches & Rencontres* de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève. Nous remercions la commission chargée de superviser la collection d'avoir donné un préavis favorable lorsque nous avons proposé d'y inclure un volume d'un format inhabituel. Nous avons aussi apprécié de pouvoir collaborer avec les Editions Droz, et en particulier avec leur Directeur, le Dr. Max Engammare ; il soutient avec beaucoup d'élégance l'édition scientifique genevoise.

Tous les articles figurant dans ce volume ont été soumis à expertise indépendante – et anonyme. Il est évidemment impossible de mentionner nommément plusieurs dizaines de collègues de nombreux pays qui ont apporté leur aide dans cette étape importante de la préparation des Actes. Qu'ils soient néanmoins remerciés pour leur collaboration.

Mme Sarah Gaffino Möri a fait preuve d'une acribie exemplaire dans la relecture du manuscrit. En outre, notre collègue le Prof. John Whitehorne s'est spontanément offert pour relire tous les textes rédigés en anglais et en corriger les éventuelles fautes d'expression ; pour cette heureuse manifestation de l'*amicitia papyrologorum*, venue de l'autre extrémité du globe, il mérite notre profonde reconnaissance.

Pour les caractères grecs et les caractères spéciaux relevant du domaine papyrologique, nous avons utilisé « IFAO-Grec Unicode », une police développée par Ralph Hancock et Jean-Luc Fournet ; pour le copte, la police « Ifao Copte », mise au point par Jonathan Perez. Merci à nos trois collègues d'avoir mis ces outils à la disposition de la communauté scientifique.

COMITÉ D'HONNEUR

- Son Excellence le Consul Général d’Egypte, M. Hossam Moharam
- Son Excellence le Consul Général de Grèce, Mme Teresa Angelatou-Diamessis
- M. le Professeur Jean-Dominique Vassalli (Recteur de l’Université de Genève)
- M. le Professeur André Hurst (Ancien Recteur de l’Université de Genève)
- M. le Professeur Pierre Buri (Président de la Société Académique de Genève)
- Mme le Dr. Barbara Roth (Conservatrice des Manuscrits, Bibliothèque de Genève)
- M. le Professeur Jean-Jacques Aubert (Membre de l’Académie Suisse des Sciences Humaines)
- M. le Professeur Eric Wehrli (Doyen de la Faculté des Lettres, Université de Genève)

COMITÉ SCIENTIFIQUE

– Prof. Lorenz Baumer	– Prof. Andreas Kaplony
– Prof. Philippe Borgeaud	– Prof. Damien Nelis
– Prof. Antoine Cavigneaux	– Prof. Enrico Norelli
– Prof. Philippe Collombert	– Prof. Pierre Sánchez
– Prof. Charles Genequand	– Prof. Paul Schubert

ORGANISATION DU CONGRÈS

Valéry Berlincourt

Paul Schubert

Manuela Wullschleger

LISTE DES PARTICIPANTS

Remarque préliminaire : les adresses postales et électroniques, ainsi que les affiliations professionnelles, changent désormais très rapidement. Il nous a donc paru superflu de faire figurer de telles données qui deviendront vite obsolètes.

María-Jesús Albarrán Martinez	Gianluca Casa	Sophie Gällnö
José Luis Alonso	Sophia Casieri	Marius Gerhardt
Magdy A.I. Aly	Malcolm Choat	Nadine Grotkamp
Serena Ammirati	Willy Clarysse	Christian-Jürgen Gruber
Barbara Anagnostou- Canas	W. Graham Claytor	Jürgen Hammerstaedt
Isabella Andorlini	Nahum Cohen	Alia Hanafi
Agathe Antoni	Frédéric Colin	Ann Ellis Hanson
Marlies Appl	Daniela Colomo	Cassandra Hartenstein
Charikleia Armoni	Rosalie Cook	Paul Heilporn
Peter Arzt-Grabner	Sandra Coussement	Joachim Hengstl
Maria Grazia Assante	James Cowey	Océane Henri
Rodney Ast	Raffaella Cribiore	Francisca A.J. Hoogendijk
Giuseppina Azzarello	Carmela Crippa	Sabine R. Huebner
Roger S. Bagnall	Jennifer Cromwell	André Hurst
Alette V. Bakkers	Hélène Cuvigny	Richard Janko
Carla Balconi	Magali de Haro Sanchez	Gwen Jennes
Stephen M. Bay	Janneke de Jong	Andrea Jördens
Amin Benaissa	Dino De Sanctis	Anna Maria Kaiser
Valéry Berlincourt	Gianluca Del Mastro	Kevin Kalish
Alain Blanchard	Alain Delattre	Demokritos Kaltsas
Katherine Blouin	Mark Depauw	Ioanna Karamanou
Lincoln Blumell	Tomasz Derda	James Keenan
Alessandro Boria	Jitse H.F. Dijkstra	Chrysi Kotsifou
Anne Boud'hors	Marek Dospěl	Sophie Kovarik
Sobhi Bouderbala	Marie Drew-Bear	Robert Kraft
Yanne Broux	Margherita Erbi	Christina M. Kreinecker
Jelle Bruning	Holger Essler	Claudia Kreuzsaler
Ari Bryen	Trevor V. Evans	Thomas Kruse
Adam Bülow-Jacobsen	Maria Rosaria Falivene	Adam Lajtar
Richard L. Burchfield	Lorenzo Fati	Micaela Langellotti
Florence Calament	Alina Felix	Thomas Lanvatter
Luciano Canfora	José-Antonio Fernández Delgado	Marie Legendre
Mario Capasso	Jean-Luc Fournet	Giuliana Leone
Jean-Yves Carrez- Maratray	Marco Fressura	Nikos Litinas
	El-Sayed Gad	Francesca Longo
	Claudio Gallazzi	Auricchio

Julia Lougovaya
 Anne-Marie Luijendijk
 John Lunden
 Roger T. Macfarlane
 Herwig Maehler
 Adriano Magnani
 Rachel Mairs
 Myrto Malouta
 Antonella Marandino
 Anaïs Marchiando
 Marie-Hélène Marganne
 Isabelle Marthot
 Alain Martin
 Raquel Martín
 Hernández
 Roberta Mazza
 Brian McGing
 Kathleen McNamee
 Giovanna Menci
 Carmen Messerer
 Valentina Millozzi
 Monika Minehart
 Franco Montanari
 Vanessa Monteventi
 Federico Morelli
 Franziska Naether
 Séverine Nasel
 Alberto Nodar
 Maria Nowak
 Dirk Obbink
 Karl-Heinrich Ostmeyer
 Rosa Otranto
 Mario C.D. Paganini
 Irene Pajón Leyra
 Bernhard Palme

Maryline Parca
 Antonio Parisi
 Natascia Pellé
 Marco Perale
 Rosario Pintaudi
 Stanley E. Porter
 Luigi Prada
 Ivano Privitera
 Nadine Quenouille
 Paolo Radiciotti
 Lucian Reinfandt
 Fabian Reiter
 Sofie Remijnsen
 André-Louis Rey
 Tonio Sebastian Richter
 Cornelia Römer
 Lucia Rossi
 Annalissa Roy
 Simona Russo
 Maroula Salemenou
 Erja Salmenkivi
 Patrick Sängner
 Marco-Antonio
 Santamaría
 Panagiota Sarischouli
 Manna Satama
 Maria Chiara
 Scappaticcio
 Sandra Scheuble
 Georg Schmelz
 Reinhold Scholl
 Monica Signoretti
 Petra M. Sijpesteijn
 Mohamed S. Solieman
 Joshua Sosin

Jelle Stoop
 Marco Stroppa
 Yoshiyuki Suto
 John Tait
 Ryosuke Takahashi
 Timothy M. Teeter
 Heinz-Josef Thissen
 Johannes Thomann
 Dorothy J. Thompson
 Claudia Tirel Cena
 Sofía Torallas
 Sven Tost
 Alexandra Trachsel
 Jakub Urbanik
 Bart Van Beek
 Lorelei Vanderheyden
 Katelijn Vandenborgh
 Lucia Vannini
 Naim Vanthieghem
 Arthur Verhoogt
 Herbert Verreth
 Carlo Vessella
 Marja Vierros
 Sofie Waebens
 Benjamin H. Weaver
 Joel A. Weaver
 John Whitehorne
 Klaas A. Worp
 Manuela Wullschlegel
 Uri Yiftach Firanko
 Khaled Mohamed
 Younes
 Rachel Yuen-
 Collingridge
 Amalia Zomeño

PROGRAMME DU CONGRÈS

Lundi 16 août 2010

Cérémonie d'ouverture du congrès

- Allocution du Professeur Jean-Dominique Vassalli (Recteur de l'Université de Genève)
- Allocution du Professeur Eric Wehrli (Doyen de la Faculté des Lettres)
- Allocution du Professeur Paul Schubert (organisateur du congrès)
- Conférence du Professeur Roger S. Bagnall (Président de l'Association Internationale de Papyrologues) : « The *Amicitia Papyrologorum* in a globalized world of learning »

Session « Papyrologues sur le terrain / Papyrologists in the field »¹

- Alain Martin : « Quatre jours au Fayoum »
- Hélène Cuvigny : « From Mons Claudianus to Xeron Palagos (1987–2010), or papyrology vs. archaeology »
- Tomasz Derda : « Deir el-Naqlun : papyri in archaeological context »
- Cornelia Römer : « The Fayum Survey Project. The Themistou Meris 1999–2006 »
- Rosario Pintaudi : « Papiri ed archeologia : Antinoupolis e Narmuthis »
- Claudio Gallazzi : « Trouvera-t-on encore des papyrus en 2042 ? : suite »

Session « Papyrus littéraires I / Literary papyri I »

- John Whitehorne : « An anti-hero's heroes : Archilochus between Odysseus and Telephus (P.Oxy. LXIX 4708) »*
- Marco Perale : « P.Köln VI 242 : inno ad Afrodite (?) »*
- Dirk Obbink : « A new fragment of Ezekiel's *Exagoge* from Oxyrhynchus »
- Ioanna Karamanou : « Allocating fr. 46a K. within the plot of Euripides' *Alexandros*. A reinspection and reassessment of P.Stras. 2342, 1 »*
- Kathleen McNamee : « Ancient exegesis on Euripides for *Commentaria et Lexica Graeca in Papyris Reperta* »*
- Marco Antonio Santamaría : « Tiresias in Euripides' *Bacchae* and the author of the Derveni Papyrus »*

Session « Administration de l'Égypte romaine I / Administration of Roman Egypt I »

- Thomas Kruse : « Die Bedeutung des administrativen Hilfspersonals in der enchorischen Verwaltung des kaiserzeitlichen Ägyptens für die administrative Kontinuität »*
- Andrea Jördens : « Reparaturen in arsinoitischen Gauarchiven »*
- Simona Russo : « P.Tebt. II 476 : ancora una petizione »*
- Christina M. Kreinecker : « “We ask you to send...” – A remark on summonses and petitions for summonses »*
- Richard L. Burchfield : « The scribe of the *pagus* : new evidence for the administration of fourth century Oxyrhynchus »*

¹ Les conférences dont le texte est publié dans le présent volume sont marquées d'un astérisque après le titre. Par souci de cohérence, lorsque le titre de la conférence a été modifié pour la publication, c'est le titre de l'article qui a été retenu dans le programme.

- Mohamed S. Solieman : « *Tesserarius* and *quadrarius* : village officials in fourth century Egypt »*

Session « Religion païenne en Egypte / Pagan religion in Egypt »

- Carmen Messerer : « La situation des prêtres entre le I^{er} et le III^e siècle en Egypte romaine »*
- Océane Henri : « Un exemple de l'*interpretatio Graeca* : l'évolution du culte d'Apollon en Egypte ptolémaïque et romaine »*
- Gwenn Jennes : « Theophoric names and religion in Graeco-Roman Egypt »
- Raquel Martín Hernández : « Reading magical drawings in the Greek magical papyri »*
- Magali de Haro Sanchez : « Mise en contexte des papyrus iatromagiques grecs : recherches sur les conditions matérielles de réalisation des formulaires et des amulettes »*
- Franziska Naether / Heinz-Josef Thissen : « Genesis einer Aretalogie. Anmerkungen zu einer Neuedition von P.Oxy. XI 1381 »*

Mardi 17 août 2010

Session « Anthropologie, onomastique et linguistique I / Anthropology, onomastics and linguistics I »

- Maryline Parca : « The archive of Zenon : where have the women gone ? »
- Trevor V. Evans : « The language of the *dioiketes* ' letters in the Zenon archive »
- Sabine R. Huebner : « Intergenerational contracts in the papyri (P.Mich. V 322) »

Session « Archéologie de l'Egypte gréco-romaine / Archaeology of Graeco-Roman Egypt »

- Thomas Landvatter : « Papyrology, archaeology, and Greco-Roman period burial practices »
- Jean-Yves Carrez-Maratray : « Les bains d'Oxyrhynque : un réexamen à la lumière des fouilles de Péluse »*
- Marek Dospěl : « New texts from the Al-Hayz Oasis : a preliminary report »*

Session « Herculaneum et ses papyrus I / Herculaneum and its papyri I »

- Richard Janko : « Another (virtually) complete literary roll from Herculaneum : Philodemus, *On poems* II »
- Gianluca Del Mastro : « Il *Thesaurus Herculaneusium Voluminum* »*
- Maria Grazia Assante : « Per una nuova edizione del P.Herc. 1044 : una prima ipotesi di ricostruzione del rotolo »*
- Holger Essler : « Epikurs theologische Schriften »
- Giuliana Leone : « Il P.Herc. 1149/993 (Epicuro, *Sulla natura*, libro II) : una nuova ipotesi di ricostruzione »*
- Mario Capasso : « Non è Lucrezio »*

Session « Le christianisme en Egypte / Christianity in Egypt »

- Anne-Marie Luijendijk : « A funerary shroud with *Gospel of Thomas* logion 5 in context »
- Joel A. Weaver : « A re-examination of I *Corinthians* 14, 23–24 in light of Roman census declarations »*
- Stanley E. Porter : « Recent efforts to reconstruct early christianity on the basis of its papyrological evidence »
- Lincoln Blumell : « Is PSI IV 311 early evidence for arianism at Oxyrhynchus ? »
- Sofia Torallas / Klaas A. Worp : « John Chrysostomos and Methodios at Montserrat »*

- Alexandra Trachsel / Uri Yiftach-Firanko : « Genizah Ms. 17 : une séquence narrative de coloration juive ou chrétienne provenant du contexte des récits martyrologiques »*
- Monika Minehart : « P.Oxy. XLII 3057 : letter of Ammonius. The [mis]identification of an Oxyrhynchus papyrus [as the earliest Christian letter] »*
- Karl-Heinrich Ostmeier : « Die *Oratio Jacobi* : eine Autopsie des Papyrus b. P. gr. 13 895 »
- Timothy M. Teeter : « An amulet with the liturgy of St Mark »
- Adriano Magnani : « P.Berol. 8877 (*Acta Isidori*) : les *Acta Martyrum Alexandrinorum* et la “Deuxième Sophistique” »

Session « Les émotions dans les papyrus / Emotions in the papyri »²

- Demokritos Kaltsas : « Emotionen in ptolemäischen Petitionen und verwandten Texten »
- Chrysi Kotsifou : « Womanly weakness and manly moderation : the use and abuse of pity on fourth century petitions »
- Bernhard Palme : « Emotion und Strategie bei Dioskoros von Aphrodite »
- Anne Boud'hors : « Emotions in Coptic letters of daily life »
- Willy Clarysse : « From anger to agony : emotions in private letters on papyrus »
- Ari Bryen : « Dionysia's complaint : finding emotions in the papyri »
- Tonio Sebastian Richter : « “...jealously we looked at all the sound children who are their parents' comfort...” Pleasant and unpleasant emotions in Coptic legal documents »

Session « Textes inédits / Unpublished texts »

- Christian-Jürgen Gruber : « The unpublished verso of P.Oxy. III 521 and its relation to the recto »*
- Nahum Cohen : « A letter from Dioskoros to Herminos »
- Ann Ellis Hanson : « A new letter from the archive of Isidorus from Psophthis, Memphite nome »*
- Paul Heilporn : « Une querelle alexandrine sous Vaballath (et Aurélien) ? »
- Alia Hanafi : « Two unpublished documents »*

Session « Artémidore / Artemidorus »

- Luciano Canfora : « Le papyrus dit d'Artémidore »*
- Irene Pajón Leyra : « Paradoxography on the verso of the Artemidorus papyrus »
- Jürgen Hammerstaedt : « The *status quaestionis* of the Artemidorus Papyrus »*

Session « Histoire de l'Égypte ptolémaïque et romaine / History of Ptolemaic and Roman Egypt »

- Brian McGing : « Revolt in Ptolemaic Egypt : nationalism revisited »*
- Panagiota Sarischouli : « Ein Bruchstück der *Acta Alexandrinorum* »
- Janneke de Jong : « Emperor and divinity in Roman Egypt »
- Myrto Malouta : « Antinoopolis and Hermopolis : a tale of two cities »*
- Marie Drew-Bear : « Sur les *doreai* agonistiques de Gallien en Égypte »*

Session « Mise en page des papyrus I / Layout of papyri I »

- Valentina Millozzi : « The *Livre d'écolier* (P.Cairo JE 65445) : some problematic issues »*
- Rachel Yuen-Collingridge / Malcolm Choat : « The copyist at work : scribal practice in duplicate documents »*
- Daniela Colomo : « Word division in Greek literary papyri »
- Julia Lougovaya : « Indented pentameters in papyri and inscriptions »*
- Charikleia Armoni : « Zwei rätselhafte Symbola aus der Kölner Sammlung »

² Les communications présentées dans le cadre de cette session thématique font l'objet d'une publication séparée et homogène, sous la direction de Chrysi Kotsifou.

Session « Papyrus littéraires II / Literary papyri II »

- Franco Montanari / Davide Muratore / Fabian Reiter : « Die Berliner Wachstafeln P.10508 – 10512 : *Scholia Minora* und grammatikalische Passagen »*
- Marco Stroppa : « La gazzella e la pietra adamantina in un papiro del *Fisiologo* greco (PSI inv. 295) »*
- Lucia Vannini : « Papiiri con edizioni commentate »*

Session plénière / plenary session

- Nikos Litinas / Traianos Gagos (†) : « The return of the Boukoloï & a Ps.-Aristotle letter to Alexander in a Michigan papyrus »

Mercredi 18 août 2010

Session « Anthropologie, onomastique et linguistique II / Anthropology, onomastics and linguistics II »

- Mark Depauw : « Creating identities in Graeco-Roman Egypt »
- Isabelle Marthot : « Homonyms causing confusion in toponymy : examples from Aphrodito and the Antaiopolite nome »*
- Alain Delattre : « Les onomastiques régionales en Egypte aux VII^e et VIII^e siècles : premiers résultats »*

Session « Papyrus littéraires III / Literary papyri III »

- Natascia Pellé : « I codici papiracei di Tucidide : aspetti bibliologici e paleografici »*
- Ivanoe Privitera : « The footprint left by Aristotle and the Peripatos in the papyri »
- Benjamin H. Weaver : « Orthographies of poetic reference in the *Athenaion Politeia* »
- Jelle Stoop : « Can papyri account for the lack of narrative elegy ? »
- Alessandro Boria : « Musica su papiro : la pratica della scrittura musicale nella tradizione papiracea »*
- Raffaella Cribiore : « New literary texts from Amheida »

Session « L'armée romaine en Egypte / The Roman army in Egypt »

- Tomasz Derda / Adam Łajtar : « Greek and Latin papyri from the Egypt Exploration Society excavations at Qasr Ibrim : a testimony to the Roman army in Upper Egypt and Lower Nubia in the first years of Augustus »*
- Sofie Waebens : « Reflecting the “change in AD 140” : the veteran categories of the *epikrisis* documents revisited »
- Rodney Ast / Giuseppina Azzarello : « A Roman veteran and his skilful administrator : Gemellus and Epagathus in light of unpublished papyri »*
- Claudia Kreuzsaler : « Soldatenwitwen vor Gericht : ein erneuter Blick auf P.Cattaoui »
- Patrick Sänger : « Veteranen unter den Severern und den frühen Soldatenkaisern : die Dokumentensammlung der Veteranen Aelius Sarapammon und Aelius Syrio »
- Anna Maria Kaiser : « Die Fahndung nach Deserteuren im spätantiken Ägypten »*

Session « Collections de papyrus I / Collections of papyri I »

- Roberta Mazza : « Graeco-Roman Egypt at Manchester : the formation of the Rylands papyri collection »*
- Rosa Otranto : « Reconsidering the origin and the acquisition of P.Lond.Lit. 133 »*
- Malcolm Choat : « Lord Crawford's search for papyri : on the origin of the Rylands papyrus collection »*
- Nadine Quenouille : « La collection d'ostraca de la Bibliothèque de l'Université de Leipzig »*
- James Cowey : « Edition of London ostraca »
- Holger Essler / Fabian Reiter : « Die Berliner Sammlung im Deutschen Papyruskartell »*

Session « L'administration de l'Égypte ptolémaïque / The administration of Ptolemaic Egypt »

- Gianluca Casa : « Prices and monopoly in Ptolemaic Egypt : oils and about »
- Carla Balconi : « Un documento inedito dal cosiddetto archivio di Pankrates »*
- Erja Salmenkivi : « Herakleopolite meridarchs in the first century BC ? »*

Visite du mercredi après-midi à l'intention des participants

- Visite de la Fondation Hardt pour l'Etude de l'Antiquité
- Visite de la Fondation Martin Bodmer
- Possibilité de visiter également l'exposition montée à la Bibliothèque de Genève : « Alpha, Bêta, Gamma : l'étude du grec à Genève »

Jeudi 19 août 2010

Session « Le droit dans les papyrus I / Legal matters in papyri I »

- Katelijjn Vandenborgh : « Bilingual evidence in Ptolemaic courts »
- Nadine Grotkamp : « Diebstahl im ptolemäischen Ägypten »*
- Barbara Anagnostou-Canas : « Droit provincial et protection des intérêts privés en Égypte sous l'Empire romain »*

Session « Herculanum et ses papyrus II / Herculaneum and its papyri II »

- Dino De Sanctis : « Il campo semantico di λαλέω – λαλία nei testi ercolanesi »*
- Margherita Erbi : « Nuove letture in P.Herc. 1004 col. 58 »*
- Antonio Parisi : « Correzioni, abbreviazioni e segni nel P.Herc. 831 »*

Session « Papyrus démotiques / Demotic papyri »

- John Tait : « Comparing structures in the Greek novel and demotic narrative »*
- Monica Signoretto : « From demotic to Greek : some considerations on ancient translation based on the reading of P.Oxy. XI 1381 »*
- Luigi Prada : « For a new edition of P.Lond.Lit. 92 : current research on the Greek version of the *Myth of the Sun's Eye* »*
- Marja Vierros : « Phraseological parallels between Greek and demotic contracts »

Session « Collections de papyrus II / Collections of papyri II »

- Giovanni Indelli / Francesca Longo Auricchio : « Il Fondo Vogliano conservato a Napoli »*
- Maria Rosaria Falivene : « On provenances : the case of P.Köln XI 448 »*

Session « Technologie digitale et outils de travail I / Digital technology and tools of the trade I »

- Herwig Maehler : « Die Zukunft der griechischen Papyrologie »*
- Bart Van Beek : « Papyri in bits & bytes : electronic texts and how to use them »
- Marius Gerhardt : « Papyrus portal Deutschland »
- Reinhold Scholl : « Text mining und Papyri »*
- Herbert Verreth : « Topography of Egypt online »*

Session plénière / plenary session

- Joshua Sosin / James Cowey / Rodney Ast : « Digital papyrology : a new platform for collaborative control of DDbDP, HGV, and APIS data »

Session « Anthropologie, onomastique et linguistique III / Anthropology, onomastics and linguistics III »

- Yanne Broux / Sandra Coussement : « Creating identities through double names in the Ptolemaic and Roman period »
- Sandra Scheuble : « *Makedones* und *xenoi* im ptolemäischen Ägypten – zur Frage der ethnischen Zusammensetzung der ptolemäischen Gesellschaft in der 2. Hälfte des 2. Jh. v. Chr. »
- Annalissa Roy : « Variations in formulaic language occurring in the Mons Claudianus ostraca »

Session « Le droit dans les papyrus II / Legal matters in papyri II »

- Marlies Appl : « *Anazetesis* und *paratasis* anhand der Dokumentation zu den Nyktostrategen »*
- Maria Nowak : « The function of witnesses in the wills from late antique Egypt »*
- Jakub Urbanik : « “What would you have rather not taken place !” Marriage and divorce in the late antique legal practice and legislation »
- José Luis Alonso : « *Hypallagma* or the dangers of Romanistic thinking »*
- Joachim Hengstl : « Zum Sprachgebrauch des Neuen Testaments aus rechtspapyrologischer Sicht »*

Session « Le système fiscal en Egypte gréco-romaine I / Taxation in Graeco-Roman Egypt I »

- Rosalie Cook : « Four Ptolemaic land and crop surveys in the Macquarie papyrus collection »
- Micaela Langellotti : « The meaning of εἶδη in tax documents from Roman Egypt »*
- Cassandre Hartenstein / Frédéric Colin : « Un contribuable d’Edfou à l’Institut d’égyptologie de l’Université de Strasbourg »

Session « Mise en page des papyrus II / Layout of papyri II »

- Serena Ammirati : « The Latin book of legal content : a significant type in the history of the ancient book »*
- Paolo Radiciotti : « Il particolarismo grafico nelle testimonianze papiracee : una nuova riflessione »³

Session « Papyrus littéraires IV / Literary papyri IV »

- André Hurst : « Commentaire de l’*Alexandra* de Lycophron dans le papyrus de Berlin 16984 ? »*
- Antonella Marandino : « Scrivere e leggere l’*Alessandra* di Licofrone »*
- Carlo Vessella : « Lettori di Corinna in Egitto »*

Session « Administration de l’Egypte romaine II / Administration of Roman Egypt II »

- Sven Tost : « Die Unterscheidung zwischen öffentlicher und privatgeschäftlicher Sphäre am Beispiel des Amtes der *riparii* »*
- Sophie Kovarik : « Das spätantike Notariat »
- Federico Morelli : « La corrispondenza di Senouthios *anystes* tra mondo antico e mondo arabo »
- El-Sayed Gad : « The *demosios iatros* in Roman Egypt : a municipal position or a liturgic office ? »*

³ Une version développée de cet exposé a paru dans la revue *Studi di egittologia e di papirologia* 8 (2011) 97–104.

Session « Graffiti & dipinti »

- Jean-Luc Fournet : « La “dipintologie” grecque : une nouvelle discipline auxiliaire de la papyrologie ? »*
- Yoshiyuki Suto / Ryosuke Takahashi : « Bilingual graffiti from the Ptolemaic quarries at Akoris and Zawiyat al-Sultan »*
- Jitse H.F. Dijkstra : « Scratched in stone : the Isis Temple Graffiti Project »
- Claudia Tirel Cena : « Il tempio di Deir el-Medina : i culti e il contesto documentario »*

Vendredi 20 août 2010

Session « Papyrus littéraires V / Literary papyri V »

- Maria Chiara Scappaticcio : « Sulla “filologia dei papiri virgiliani” : i P.Ness. II 1 e P.Ness. II 2 »*
- Alberto Nodar : « Wild papyri in the Roca-Puig collection »*
- Marco Fressura : « Per un corpus dei papiri bilingui dell’*Eneide* di Virgilio »*
- John Lundon : « P.Köln XII 468 and reading Homer in Late Roman / Early Byzantine Panopolis »*
- Kevin Kalish : « The presence of Hades in the *Codex of Visions* (P.Bodm. XXXI, XXXII, XXXV) »*
- Alain Blanchard : « Le Papyrus Bodmer et la réception de Ménandre à l’époque byzantine »*
- José-Antonio Fernández Delgado : « Modèles progymnasmatiques de l’époque hellénistique : P.Mil.Vogl. III 123 »*
- Maroula F. Salemenou : « *Epistula Philippi II regis Macedonum* (Demosthenes, *De corona* XVIII 157) : a forged document ? »*
- Agathe Antoni : « L’avant-dernière colonne du P.Herc. 1384 : une citation de Zénon de Cítium »*
- Amin Benaïssa : « A new fragment of Dionysius’ *Bassarica* ? »

Session « Anthropologie, onomastique et linguistique IV / Anthropology, onomastics and linguistics IV »

- Rachel Mairs : « Interpreters and translators in Hellenistic and Roman Egypt »*
- Naim Vanthieghem : « L’apport des lettres pour l’étude des particules grecques à l’époque romaine »
- Arthur Verhoogt : « Dictating letters in Greek and Roman Egypt : author, scribe, and audience »

Session « Administration de l’Egypte romaine III / Administration of Roman Egypt III »

- W. Graham Claytor : « A Ptolemaic petition to the *archidikastes* »
- Peter Arzt-Grabner : « Ein neues Fragment zu P.Select. 9 (“Edikt eines Präses über Maximalzinsen”) »
- André-Louis Rey : « Les raisons d’une altercation : un réexamen de P.Grenfell I 38 »
- Dorothy J. Thompson : « P.Enteux. 27 and the Nile transport of grain under the Ptolemies »*
- Mario C.D. Paganini : « The invention of the gymnasiarch in rural Ptolemaic Egypt »*

Session « Le système fiscal en Egypte gréco-romaine II / Taxation in Graeco-Roman Egypt II »

- Lorenzo Fati : « Una sezione d’archivio concernente le attività di *sitologoi* della *meris* di Herakleides »*
- Magdy A.I. Aly : « P.Mich. 336b »

Session « L'économie de l'Égypte gréco-romaine / The economy of Graeco-Roman Egypt »

- Sophie Gällnö : « Tisserandes et tisserands dans les papyrus de l'époque romaine : une analyse comparative »*
- Lucia Rossi : « Le transport interne et méditerranéen du blé égyptien : les structures institutionnelles et leurs intermédiaires commerciaux (II^e – I^{er} s. av. J.-C.) »*
- Manna Satama : « Performers and their contracts in the Roman period »

Session « Technologie digitale et outils de travail II / Digital technology and tools of the trade II »

- Giovanna Menci : « Utilità di un database di alfabeti per lo studio della scrittura greca dei papiri »*
- Marie-Hélène Marganne : « Les extensions du fichier Mertens-Pack³ du CEDOPAL »*
- Robert Kraft : « Imaging the papyri collection at the University of Pennsylvania Museum (Philadelphia PA, USA) »
- Adam Bülow-Jacobsen : « Digital infrared photography of papyri and ostraca »
- Roger T. Macfarlane / Stephen M. Bay : « Multi-spectral imaging and papyrology : advantages and limitations »

Session « Questions techniques / Technical matters »

- Katherine Blouin : « *Minimum firmitatis, plurimum lucri* : le cas du “lin mendésien” »*
- Alette V. Bakkers : « Hydreumata »
- Isabella Andorlini : « “Segni” di malattia nelle lettere dei papiri »*
- Francisca A.J. Hoogendijk : « Athletes and liturgists in a petition to Flavius Olympius, *praeses Augustamnicae* »*
- Sofie Remijssen : « A new sport in a late antique letter »

Session « Papyrus coptes / Coptic papyri »

- Lorelei Vanderheyden : « Les lettres coptes des archives de Dioscore d'Aphrodité »*
- María-Jesús Albarrán Martínez : « A new Coptic text from Bawit : P.Palau Rib. inv. 352 »*
- Georg Schmelz : « Das spätägyptische Arbeitsvertrag P.Heid. inv. Kopt. 451 »
- James Keenan : « The bilingual scribe of the Temseu Skordon codex »
- Jennifer Cromwell : « Following in father's footsteps : the question of father-son scribal training in eighth century Thebes »*
- Florence Calament : « Le programme d'édition des archives de Pesynthios : focus sur les papyrus coptes du Musée du Louvre »*

Session « Papyrus arabes / Arabic papyri »

- Petra M. Sijpesteijn : « Coptic and Arabic papyri from Deir al-Balā'izah »*
- Amalia Zomeño : « Arabic papyri in Spanish collections : Palau Ribes in Barcelona »
- Marie Legendre : « Antinoopolis / Anṣinā : une ville et ses textes »
- Sobhi Bouderbala : « Les ostraca arabes de la fouille de Fustāṭ - Iṣṭabl 'Antar (IFAO) : édition critique et apport au domaine de la papyrologie arabe »
- Lucian Reinfandt : « Administrative papyri from the Abbasid court in Samarra (AD 836–892) : a first report »*
- Jelle Bruning : « Commercial relations and a harbour near al-Fustāṭ »
- Khaled Mohamed Younes : « Legal documents belonging to a certain 'Ammār b. Salama b. 'Abd al-Wārith : two unpublished papyri from the Beinecke Library of Yale University »
- Johann Thomann : « P.Stras. ar. inv. 266 : le dernier horoscope sur papyrus – le premier horoscope en arabe »*

Dîner de clôture dans les locaux de l'Organisation Météorologique Mondiale / Closing dinner in the building of the World Meteorological Organization

Samedi 21 août 2010

Assemblée générale de l'Association Internationale de Papyrologues / General assembly of the International Association of Papyrologists

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

Les éditions papyrologiques font un usage étendu des signes conventionnels connus sous l'appellation du « système de Leiden ». Nous en rappelons ici les éléments essentiels.

αβγδ	Lettres réellement douteuses ou tellement imparfaites que, sans le contexte, elles pourraient être lues de plus d'une façon.
....	Lettres illisibles (mais dont il reste une trace, même infime) dont le nombre approximatif est connu.
[....]	Lettres absentes (lacune) dont le nombre approximatif est connu.
] ou [] ou [	Lettres absentes dont le nombre même approximatif est inconnu.
[αβγδ]	Lettres rétablies par l'éditeur du texte.
< >	Lacunes (omissions du scribe).
<αβγδ>	Ajouts de l'éditeur pour combler ces lacunes.
(αβγδ)	Abréviations résolues.
{αβγδ}	Lettres ou mots ajoutés par le scribe et supprimés par l'éditeur du texte.
[αβγδ]	Lettres ou mots effacés ou barrés par le scribe.
`αβγδ`	Additions interlinéaires.
.	Déchirure du papyrus

Les éditions de papyrus sont citées d'après J.F. Oates / R.S. Bagnall / S.J. Clackson / A.A. O'Brien / J.D. Sosin / T.G. Wilfong / K.A. Worp, *Checklist of Editions of Greek, Latin, Demotic and Coptic Papyri, Ostraca and Tablets* (BASP Suppl. 9, Oakville CT 2001⁵)¹. On y trouvera aussi la résolution des abréviations de périodiques scientifiques usuels dans le domaine de la papyrologie ; pour les périodiques moins courants, nous avons fourni le titre non abrégé.

¹ Version électronique : <http://library.duke.edu/rubenstein/scriptorium/papyrus/texts/clist_papyri.html>.

[Acheter le livre](#)

THE *AMICITIA PAPHYROLOGORUM* IN A GLOBALIZED WORLD OF LEARNING

Roger S. Bagnall (Président de l'Association Internationale de Papyrologues)

We may be the only international scholarly organization to include on its web site a special section on the ideal of friendship among practitioners of the discipline it serves. Geneviève Husson and Alain Martin have collected there the passages in which the concept of the *amicitia papyrologorum* was introduced into papyrological discourse, first – as it seems – by Leopold Wenger in his closing speech at the Munich congress of 1933, and then invoked by others, through the increasingly dark days leading up to and during the Second World War¹. It emerges, after the end of that war, in a letter of Wenger to Marcel Hombert in 1948, thanking him for the news of his election as an honorary president of our now more formally and constitutionally defined Association Internationale de Papyrologues.

The key element in these early passages is certainly internationalism, as James Keenan (2009, 69) has pointed out in his discussion of the *amicitia* in the *Oxford Handbook of Papyrology*. That remains a crucial part of how we conceive of ourselves, and I shall come back to this point shortly. But otherwise, as Keenan points out, « the meaning of the motto is usually assumed but rarely defined ». When I was young, it was often contrasted in a somewhat self-congratulatory fashion with *odium epigraphicum*, a state of affairs that the idealistic motto of the *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* sought to change. Papyrologists adopted, in Keenan's words, « a code of courtesy even in cases of strong disagreement, where criticism is directed at an anonymous "editor" and polemics are frowned-upon exceptions ». The contrast with epigraphical discourse as practiced in the 1960s and 1970s could indeed hardly be more striking, although things are far better in epigraphy today than then.

But this side of the *amicitia* is in a sense passive, or even negative, in concept – the avoidance of something unpleasant. Now avoiding *odium* is a good thing, to be sure, but it is not enough to define friendship. The personal dimension of the friendship of papyrologists is also a part of its meaning, as Keenan remarks. I know that many of us felt this acutely this spring, in the outpouring of grief and affection at the accidental death of Traianos Gagos, the impresario of our last congress and one of the most vivid personalities to grace our discipline in my lifetime. The loss of a fine papyrologist and superb leader was truly hard for a small discipline like ours, but I think it was surely Traianos, rather than Professor Gagos, who occasioned the depth of the obviously widespread love expressed on that occasion by our community.

Neither what I call the negative side of *amicitia* nor the personal, however, is fully satisfying as the basis for thinking about ourselves as a scholarly community. We are by far more numerous than we were in 1933, certainly, and that makes the larger community inevitably less personal. Even the distance between today and the first Ann Arbor congress of 1968 – of which only nine participants are also on the list for the present congress – is substantial, as Dorothy Thompson pointed out in her address there three years ago. None of us knows the entire membership of the AIP, and not even the friendliest and most outgoing of us can hope to develop a personal relationship with more than a subset of papyrologists.

A mere nine countries were represented among the eleven speakers whose papers were published in *Museum Helveticum* the year after our association last met in Geneva²; the second notice of that congress, published beforehand in *Chronique d'Égypte*, lists just ano-

¹ < <http://www.ulb.ac.be/assoc/aip/amicitia.htm> >.

² Martin (1953). The paper of Victor Martin, however, does not figure in the typed program, a copy of which I owe to the kindness of Dr. Barbara Roth of the Bibliothèque de Genève.

ther nine who were scheduled to give short papers (in the event, there were ten)³. These collectively add just one country to the list. Thus fewer than two dozen papers in all were given, although about 105 persons were present. From the preliminary list of participants at the present congress, by contrast, I counted 23 countries, and there might be a couple more that I did not identify. International today is much more international than it was then : doubling our numbers has roughly doubled the range of countries represented.

My question for us today, then, is how we can and should instantiate positively the friendship of papyrologists in a globalized world. In referring to a globalized world of learning, I mean something more than this growth of the international community on which we draw and in which we work, but that is certainly part of it. National boundaries play a weaker role than ever before, something we can see at a very basic level in the much freer movement of people around the academic world. Within the European Union this is a matter of legal right, but it is equally a reality of the transatlantic world. The United States has long imported scholars, and it is perhaps not surprising that 40 percent of the board of the American Society of Papyrologists have their origins in three other countries. But when the General Editors of the *Oxyrhynchus Papyri* include a Greek and an American, just to give one example, we are truly dealing with a degree of integration once hard to imagine. I remember hearing much anger about « foreign » scholars taking American jobs in the 1970s, when the exuberant academic job market of the 1960s came to a sudden end ; not today, despite the shortage of academic positions in the last two years. Indeed, the greatest impression made on me by reading the list of participants is how many of them work in a country other than their place of origin ; and of course many were also at least partly trained in one or more additional countries.

Other boundaries than national have also eroded. Institutions cooperate more readily today than before, to the benefit of all. We recognize that resources of people, energy, and money are all limited, and that we can do more together than separately. People do step in when necessary to preserve that core of research tools on which our discipline has always prided itself. A recent example is the outstanding leadership Andrea Jördens has shown in ensuring that the termination, at least for now, of papyrology in Marburg will not mean the end of the great enterprises founded by Friedrich Preisigke and nourished in recent decades by Hans-Albert Rupprecht. Papyrology has always had some welcome willingness to welcome scholars from outside an institution to bring their expertise to bear on publishing collections, too ; I think for example of the role of Claire Préaux in publishing the ostraca transcribed by J.G. Tait from the collection originally in the Bodleian Library, movingly evoked in correspondence recently published by the late Georges Nachtergaele⁴. Disciplinary distinctions, too, are less clear than they used to be, both in categories of material – papyrology and epigraphy, particularly – and in language, as both Ptolemaic and Late Antique Egypt owe much of their vitality as research areas in recent years to the willingness of scholars to work across linguistic lines and bring all of the relevant texts to bear. Piet Pestman, whom we lost just three months ago, was one of the great trailblazers in this kind of work for the Hellenistic period. Today, the renaissance in Coptic and Arabic papyrology has brought similar approaches to the other end of papyrology's millennium.

None of this happens of itself, and we must not let ourselves take it for granted or think that it is an immutable law of scholarly history. Underlying all of it is a willingness to share resources, to be open to others and welcome them, and the courage to believe that openness and generosity are good things for all involved rather than a threat to those who have. There is a positive, activist, willed character to this disposition, and I believe that even if this has not always been articulated, we can see it at work already in the smaller world of our predecessors. It was, even if unstated, part of what made the *amicitia*

³ Anonymous (1952).

⁴ Nachtergaele (2009).

papyrologorum what it was sixty years ago and more. But it is much more important today, when not only have national boundaries faded from importance in scholarship but the continuing usefulness of our learned disciplines is not taken for granted by too many people outside the ranks of their practitioners.

The importance of this activist view of the *amicitia papyrologorum* was brought home to me very forcefully by the experience of working over the past three years with the group appointed at our last congress to discuss the question of the traffic in papyri. I know that some members of the Association were uncomfortable even to have the subject brought up in Ann Arbor, and I am certain that some members of the working party would rather have been somewhere else, almost anywhere else, than at its meetings. Nonetheless, they devoted themselves to their charge with good will and good faith, and even in disagreement credited their colleagues in the group with similar good faith. They looked at the task from a positive and future-directed point of view, as you will be able to see from their recommendations⁵. I want to thank them most warmly for their service. The group's recommendations will be formally presented at the Assemblée Générale, and I do not intend to rehearse all of them now ; they were presented and adopted at that meeting. But the underlying theme of the deliberations and some of the core conclusions do concern me here. That theme is indeed the sharing of resources.

If our discipline is larger in numbers today than a generation ago, it is in significant part because there are papyrologists in countries and especially in institutions with limited or no history of work in the field, often places with no collections of papyri, or no working libraries in the subject, or lacking both. In two countries that have a special relationship to our studies, Egypt and Greece, papyrology is thriving to a much greater degree than ever before ; papyrologists are no longer lonely. But they often work in places that do not have full collections of the published texts, and equally in places that do not have collections of unpublished papyri for their students to work on.

This trend will and must continue, if papyrology is to grow and flourish. Even one of the summer institutes in papyrology recently sponsored by the ASP took place at an institution, the University of Cincinnati, with a superb library but with no collection of papyri to support the teaching. Scans from the Austrian National Library and papyri from the University of Michigan provided the unpublished material needed for the institute, and both institutions deserve the gratitude of the discipline for their generosity. The earlier series of such seminars in the 1960s also benefited from such sharing ; when I learned to read papyri in the 1968 seminar in Philadelphia, it was on *Oxyrhynchus* papyri brought by David Thomas, Eric Turner, and Peter Parsons. In collaboration of this type must lie our collective future. Only this sort of resource-sharing can give papyrology an expanded future without the newer institutional participants being driven to build their own collections through purchase, something no longer possible or desirable in most cases for legal and ethical reasons, not to mention cost and sheer availability.

The most visible instantiation of this kind of sharing in our time, of course, is the digitization of collections and the placing of their catalogues on the Web. The pioneer in this revolution was one of my teachers, John Oates, who made of Duke University the first papyrus collection to have a full public catalogue with digital images, open to everyone rather than being reserved to insiders. Although few have followed with as comprehensive an online presentation as Duke offers, by now many collections are at least partly available on the Web. Some are fully catalogued online but not yet fully imaged; more are somewhere in process. One of the Working Party's key recommendations was to urge collections to put their full catalogues on line, even if they do not feel able at this point to put up images of all papyri, published and unpublished.

⁵ Recommendations at < <http://www.ulb.ac.be/assoc/aip/workingparty.pdf> >.

I want to dwell on this last word, unpublished, for a moment. I know that the thought of exposing images of unpublished papyri to the world at large frightens many of those in charge of collections. I think this fear is exaggerated. There have been hardly any cases in which people have published texts from images taken off the Web without seeking permission. On the whole, this aspect of courtesy in dealing with collections has also been part of the *amicitia papyrologorum*. I believe that the gains for our discipline of openness and trust far outweigh the risks. But even those not persuaded by these words of exhortation should consider putting up metadata and thumbnail images, from which one could not edit a text, so that others may know what exists. The benefits of such discoveries are great, especially given the dispersal of fragments of many papyri among different collections through the workings of the antiquities trade. The kind of museum archaeology practiced with such brilliant results by, for example, Katelijn Vandorpe and the late Sarah Clackson, is much furthered by such metadata.

Obviously the ability of such projects to progress has been affected by the availability or absence of grant funding, which varies greatly from country to country and from time to time. When the future of the *Heidelberger Gesamtverzeichnis* was threatened by an end to its external funding, we discovered that the financial problems of a single institution now belonged to us all as a scholarly community. When the Perseus solution to access to the *Duke Databank* broke down, the need for a new portal and search engine became everyone's business. At the same time, it is not inevitable that all progress must depend on external funding, and we run the risk of perennial crises of this sort if we do not find a way of spreading the responsibility for our critical research tools beyond individual institutions.

A major step forward in moving away from a permanent dependence on grants for the survival of these instruments will be described by Joshua Sosin on Thursday, after having already been given trial runs with a couple of highly successful workshops this spring and summer. The community-based editorial system for the *Duke Databank* that Sosin will show you will make it possible, when fully implemented, for not only the *Databank* but also the *HGV* and *APIS* to be maintained by groups of users spread around the globe, with quality control provided by an editorial board checking work that is submitted online. Central coordination will still be important also for technical updates and management, but in the past the creation and update of content was also dependent on project-based grant funding and a central office. This work will now be able to enlist the energies of a constantly shifting and widely distributed body of volunteer contributors. Such a system will demand an activist form of the *amicitia papyrologorum*, asking editors to enter the texts they produce into the *Databank* or to find someone to do this for them; at the same time, a scholar exasperated by finding a volume missing could simply go ahead and enter it.

One major advance that this system will make possible is the widening of the *Databank* to end its artificial restriction to documents, a category never fully defined and increasingly indefensible in an era when all of our texts have come to be recognized as artifacts of everyday writing. Isabella Andorlini realized this possibility at once and just three months ago raised the idea of entering the medical papyri using the new editor, as a kind of test project for literary texts. We are optimistic that additional functionality to support this work will be added to the editor in the coming year, and I hope that this kind of active *amicitia* will spread widely. As the editor's capabilities grow, we hope that this approach can be extended also to other languages, in order, for example, to expand the splendid work done by Andreas Kaplony's *Arabic Papyrology Database*⁶.

Three more expressions of the *amicitia* that the working party has urged will occupy my final minutes. One of them is the digitization of the hundreds of volumes of printed texts of papyri and ostraca. Some, of course, are already in *Google Books* or elsewhere, but

⁶ <<http://orientw.uzh.ch/apd/project.jsp>>.

only a small fraction of the corpus is fully available, so that not only the texts but the commentaries, translations, and introductions can be read from anywhere on earth with an Internet connection. This will require the active cooperation of many institutions, because most of these volumes are still covered by copyright in many countries, and we will need permission to do this. The Institute for the Study of the Ancient World at New York University will undertake to do the scanning, cataloguing, and Web presentation for free access to these volumes, if the institutions owning the rights will cooperate. I hope that all will step forward and help make our core literature available to all.

Secondly, the working party recognizes that the library resources and other opportunities available to Egyptian students of papyrology are still far from being as rich as those that many centers in Europe and the U.S. enjoy, and we urge members to look for opportunities to provide scholarships to allow Egyptian students to further their educations abroad. A step in this direction will be a project to publish Cairo papyri photographed long ago by the AIP's *International Photographic Archive of Papyri*, through a seminar involving Egyptian and non-Egyptian graduate students and recent doctorates, with cooperation from the University of California, Berkeley, which has scanned these photographs, from the Supreme Council of Antiquities – Dr. Zahi Hawass has approved this project – and private donors who will support the costs.

Finally, in Claudio Gallazzi's paper at this congress you will hear another proposal involving Egypt, enlarging on one of the Working Party's recommendations. This speaks to the need – but it is also an opportunity – to develop the capability to move quickly to excavate endangered sites in Egypt where papyri and ostraca may be found, with the advantage that such work could produce more material that can be made available to papyrologists who do not have collections of papyri. I hope you will give serious thought to it. We will be discussing this also at the Assemblée Générale.

That is enough protreptic for one day. That I have felt it possible to put forward these thoughts, however, is in itself a form of celebration. With many groups, recommendations turn out to be so many empty words. The history of papyrology shows that with us that is not the case. The *amicitia papyrologorum* has a long track record, and it is with the utmost confidence that I look forward to what we can do together in the next few years.

Bibliography

- Anonymous (1952), « Nouvelles : le VII^e Congrès International de Papyrologie », *CE* 27, 415–416.
 Keenan, J.G. (2009), « The History of the Discipline », in Bagnall, R.S. (ed.), *The Oxford Handbook of Papyrology* (New York) 59–78.
 Martin, V. (1953), « L'originalité de l'Égypte dans le monde gréco-romain », *Museum Helveticum* 10, 3–4.
 Nachtergaele, G. (2009), « En marge des ostraca de la Bibliothèque Bodléenne. Lettres de John G. Tait à Paul M. Meyer et de Harold I. Bell à Claire Préaux », *CE* 84, 278–309.

A NEW COPTIC TEXT FROM BAWIT : P.PALAU RIB. INV. 352

María Jesús Albarrán¹

Among the Coptic texts of the Palau-Ribes collection, there is a number of papyri and ostraca originating from a monastic context. For the moment, most of them have been inventoried and catalogued, but only a few of these texts have been published or edited². The following papyrus is a sample thereof.

The papyrus is reasonably well preserved, and the text is almost complete, but two fragments from two different papyri have been stuck on its lower left side in modern times, probably by the dealer in order to cover holes. One of them occupies the space corresponding to the beginning of line 6, and the other that of lines 9 and 10. These fragments, which contain some letters running parallel to the lines of the main text (see commentary below), have not yet been removed from the main piece because the conservation work on the collection has not been completed yet. The writing surface, however, had been reinforced in ancient times : patches can be seen on the back, and on the front, several strips of papyrus have been stuck horizontally, probably to conceal damage and/or remains of previous writing (see comm. to the beginning of lines 5, 8 and 9). It is on these strips that the order has been written. The main text runs along the fibres. The edges of the papyrus have survived intact, showing margins at the top and the left hand side. The verso is blank, although some traces of letters are visible on the middle left hand edge, on one of the strips stuck to reinforce the writing surface. The document was written by a scribe named Hellotos in a semi-cursive hand. The following letters have hooked tails : ι, μ, ρ, τ and ϣ. The document was signed by a second hand in a large rudimentary majuscule. The papyrus can be dated to the eighth century AD.

The papyrus contains an order for payment in wine. Apa Victor is ordered to give twenty *kadoi* each to Papa Papnoute and to brother Anoup. The text begins with the opening formula ΠΕΝΕΙΩΤ ΠΕΤΣΑΙ ΠΠΕΧΩΗΡΕ, literally « It is our father who writes to his son ». This formula, as Sarah Clackson has established, is linked to the Monastery of Apa Apollo in Bawit³. It is found in several texts from the archive of this monastery, and it was named by Clackson as the « Our father-formula »⁴. Consequently this document joins to the corpus of the 74 documents published in P.BawitClackson 1–71 and P.BruX.Bawit 1–3.

One point of particular interest about this piece is that the order issued by the superior of the monastery, Daniel, is authorized by his signature. He is also identified in more documents from this monastic archive. Daniel is mentioned as archimandrite of the *topos* of Apa Apollo in P.Mon.Apollo 25. He also signs several orders of this kind, P.BawitClackson 14–17 and 60, as well as the Greek text P.Lugd.Bat. XXV 78.

The addressee, Apa Victor, who is responsible for the payment, can be identified as the same person named in P.BawitClackson 16. This text is an order addressed to him and also authorized by Daniel. P.BawitClackson 6 is also issued to a man named Victor, but it is signed by Keri, another superior of the monastery. The scribe Hellotos, however, is not attested in any published document from this archive.

¹ I would like to express my gratitude to Alberto Nodar, curator of the Palau-Ribes collection at the Archive of the Jesuits in Barcelona, for allowing me to publish this piece here. I also want to thank Alain Delattre for his suggestions and comments about this text. The present contribution was elaborated within the framework of the Papyrological Project FFI 2009–11288, financed by the Spanish Ministry of Science and Innovation.

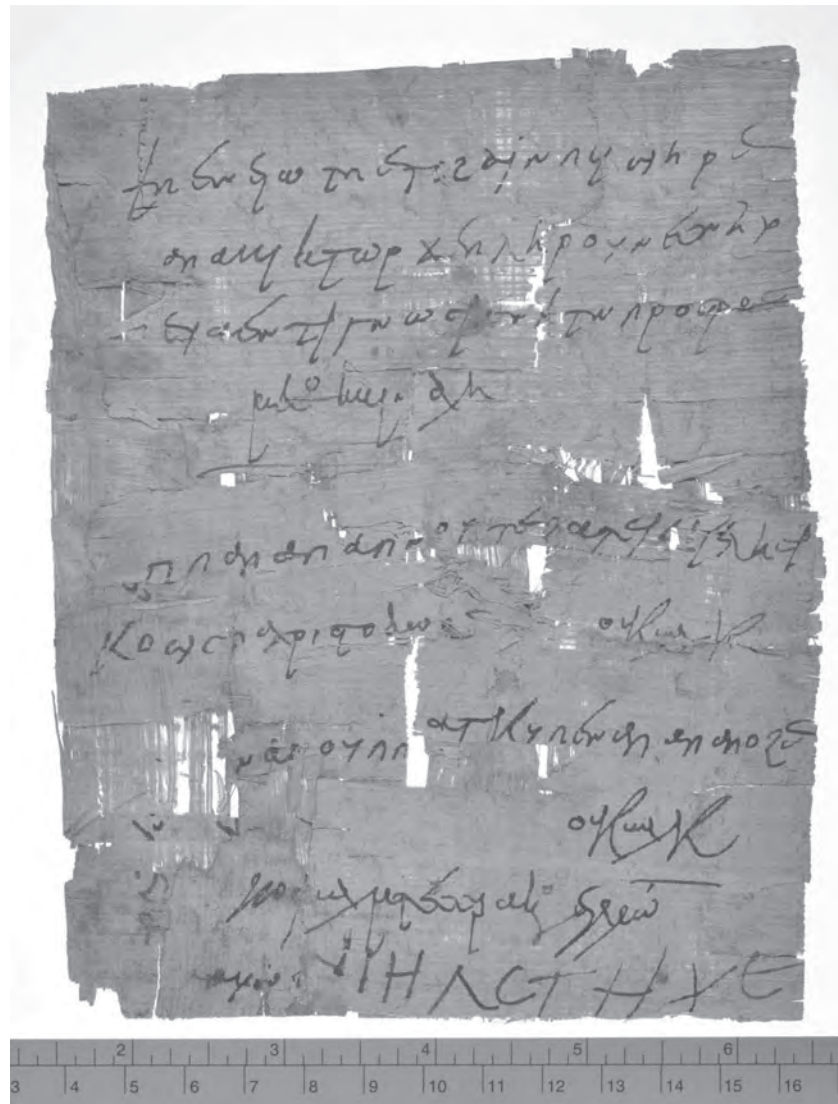
² The work was carried out partly by Dr. Sofia Torallas Tovar and recently also by myself. Some of these texts are already included in the Database *Dvctvs. National Papyrological Funds*, <<http://www.dvctvs.upf.edu/lang/ca/index.php>>. P.PalauRib. inv. 40 and 41 (= SBKopt. I 42 and 288) were published by Klakowicz (1981) 33–47. They were recently reedited and identified as coming from the Monastery of Apollo at Bawit : P.PalauRib. inv. 40 was published in P.BruX.Bawit 26, and P.PalauRib. inv. 41 in P.BawitClackson 55.

³ Clackson (2008) 4–5.

⁴ Clackson (2008) 3.

The payment for wine is assigned to some people who appear in a list (γνώσις). This is also a remarkable point. The orders for payment or supply from Bawit are usually assigned to one person as beneficiary. Only a small number of them are dispensed to more than one person or to groups of people. This is the case of P.BawitClackson 40, which is addressed to three people, and P.BawitClackson 13, addressed to bakers. P.BawitClackson 20 is the only text from this archive which contains a detailed list of the beneficiaries.

The present document has features similar to those of the other known orders. It is a small piece of papyrus which apparently has already been used before⁵; the text is short, and it follows the basic structure of other known orders for payment: opening formula (1–2), the order of payment itself (2–3), the list of beneficiaries (5–8), the total of payment and the name of the scribe (9), the date (4) and the signature (10)⁶.



⁵ Clackson (2008) 10; see P.BawitClackson 1, 6, 12, 17, 18, 19, 20, 21, 28, 31, 32, 35, 38, 41, 45, 50, 51, 56, 57, 61, 62, 68 and 71.

⁶ Clackson (2008) 3–4.

P.PalauRib. inv. 352

16,3 x 12,6 cm

VIIIth cent. AD
Bawit (Hermopolite nome)

† ΠΕΝΕΙΩΤ ΠΕΤΣΑΙ ΝΠΘΗΡΕ
 ΑΠΑ ΒΙΚΤΩΡ ΧΕ ΠΛΗΡΟΥ ΝΕΣΝΗΥ
 ΕΥΑΕΝ ΤΙΓΝΩΣΙΣ ΝΗΤΗ ΠΡΟΣ ΡΟΣ
 Μεσο(ρή) κβ ἰνδ(ικτίωνος) η
 5 ΠΠΑΠΑ ΠΑΠΝΟΥΤΕ 2Α ΤΕΚΚΛΗCΙ-
 [Α ΝΑ]ΠΑ ΧΡΙCΤΟΔΩΡΕ Οἴ(νου) Κάδ(οι) Κ
 [ΠΑΣΟ]Ν ΑΝΟΥΠ ΠΑ ΤΚΥΠΕ ΝΑΠΑ ΠΑΠΟ2Ε
 Οἴ(νου) Κάδ(οι) Κ
 [γί(νεται) Οἴ(νου) Κ]άδ(οι) μ τεσσαράκο(ντα) Ἑλλῶτ(ος)
 (2nd hand)
 10 [† ΛΑ]ΝΗΛ CΤΗΧΕ

It is our father who writes to his son Apa Victor : give to the brothers who will bring you this list (...). Mesore 22, 8th indiction. Papa Pappoute, for the church of Apa Christodore : 20 jars of wine. Brother Anoup of the cell (?) of Apa Papohe : 20 jars of wine. Total wine : 40 jars, forty. Hellotos. Daniel agrees.

2. The use of ΠΛΗΡΟΥ, from the Greek verb πληρόω, is not usual in this kind of document. Normally, in orders of payment, the Coptic verb ⲛⲓ (ⲛⲓ), « to give », is used. This is the verb found in the other known orders of payment of wine from this archive, P.BawitClackson 16 and 39–42.

3 ΕΥΑΕΝ. This verb form corresponds to ΕΥΝΑΕΝ, with the literal meaning « who will bring ». It is most probably a scribal mistake that has left out the letter Ν of the future infix.

ΠΡΟΣ ΡΟΣ. This combination is very strange ; cf. P.BawitClackson 20, 3. It is only found in P.Lond.Copt. I 1122, which also comes from the Hermopolite.

4. The indiction year, ἰνδ(ικτίωνος) η, corresponds to the orders signed by Daniel, in P.BruX.Bawit 14–16 dated to the 8th and 9th indiction years.

5. Below and to the left of initial Ν remains of writing can be seen belonging to what must have been the original writing of the papyrus. The letters run perpendicularly to those of the main writing, but the fibres are disposed in the same direction as those of the reinforcing strips of the main text. From this fact we may assume that the original document was written across the fibres, and that this must have been in a better condition, since it was this one that was deemed more suitable for reusing. Remains of this original writing can also be seen to the left of lines 8 and 9. Some churches are found in texts from Bawit. A church is among the beneficiaries in the account of wine payments of P.Mon.Apollo 45, where it appears three times. Cf. P.BawitClackson 85, 12, another list of payments, with [ΕΚΚΛ]ΗCΙΑ CΕΝΤΕ in one of the records.

5–6 ΤΕΚΚΛΗCΙ[Λ]. Since the right hand side of papyrus is not fragmented, the Λ at the end of the word could have been omitted due to lack of space. However, it might have been written at the beginning of the next line.

6 At the beginning of the line there is a stuck fragment from another papyrus with the letters ΚΟΩC. The letters run along the fibres, just like on main piece of the papyrus, and the patch has been stuck as to fit the line of the main text, but the handwriting and the ink are obviously different (see lines 9–10).

ΧΡΙCΤΟΔΩΡΕ. Another probable reading could be ΧΡΙCΤΟΔΩ<Ρ>ΟC.

7. The more probable reconstruction is [ΠΑΣΟ]Ν ΑΝΟΥΠ. This is the usual expression for naming the monks of the Monastery of Apollo; but one could also restore [ΠΩ]ΝΑΝΟΥΠ; cf. P.Brux.Bawit. 33, 5.

ΚΥΠΕ. This could be understood as coming from ΚΗΠΕ « vaulted place, cellar », from κύπη or γύπη; cf. Crum (1939) 114. It could refer to one of the cells which were part of the monastery; see P.Mon.Apollo 6; Delattre (2007) 47–48.

8. To the left of the surface, remains of letters belonging to two lines of the original writing (see commentary to l. 5).

9. To the left of the surface, remains of letters belonging to the original writing (cf. commentaries to lines 5 and 8). Further to the right, we find the letters κοφ belonging to a fragment from another papyrus stuck later. This fragment also takes up the beginning of line 10. The letters are level with those in the main text but run across the fibres, contrary to the main piece. The handwriting is different from that of the scribe of the main text and also from the handwriting of the fragment stuck at the beginning of line 6.

10 [† ΛΛ]ΝΗΛ. The name of the signatory is not entirely preserved since there is a fragment from another papyrus stuck at the beginning (see l. 9), and traces of some letters are visible. Nevertheless, the reconstruction of the signature as Daniel is not in doubt. The handwriting is similar to several signatories from orders of this kind: P.BawitClackson 14–17 and 60, and also in P.Lug.Bat. XXV 78. This signature has been identified by Delattre (2007) 149–150. The comparison among them proves that it is the same hand.

The spelling CΤΗΧΕ from CΤΟΙΧΕῖ is also used by Daniel in P.BawitClackson 15 and P.Lugd.Bat. XXV 78, whereas he signed the other orders with the common spelling CΤΟΙΧΙ: cf. P.BawitClackson 14 and 16.

Bibliography

- Clackson, S.J. (2008), *It is Our Father Who Writes: Orders from the Monastery of Apollo at Bawit* (Cincinnati).
- Crum, W.E. (1939), *Coptic Dictionary* (Oxford).
- Delattre, A. (2007), *Papyrus coptes et grecs du monastère d'apa Apollô de Baouît conservés aux Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles* (Bruxelles).
- Klakowicz, B. (1981), « Coptic Papyri in the Palau-Ribes Collection (inv. 39–41; 44; 51–52; 59; 84) », *Stud. Pap.* 20, 33–47.

HYPALLAGMA OR THE DANGERS OF ROMANISTIC THINKING

José Luis Alonso

I. This paper discusses some documents relevant for the registration of a *hypallagma* in the *bibliothèque enkteseon*. My main point, though, does not concern so much the documents themselves as the way they were explained by some of the founding fathers of Juristic Papyrology. From their time to our own, part of the discussion on real securities keeps turning around their « real effect », or even whether they were or not « real rights ». The core of this paper is thus methodological : it aims at a reflection on the danger of using Roman Law categories such as « real rights » or « real effects » for the law of the papyri.

II. What *hypallagma* is was clarified by A.B. Schwarz¹. He fully proved what also Rabel had suspected, namely that a *hypallagma* is not a *hypothèque* (mortgage), not even a special kind of *hypothèque*, but a totally different type of security, in many aspects actually opposed to the old hypothecary model². It may be worth restating the differences between *hypothèque* and *hypallagma*³.

Hypallagma contracts lack a forfeit : failure to pay is not enough to make the debtor's property fall to the creditor. This is confirmed by the executive procedure : the hypothecary creditor, becoming owner by forfeit, needs only to request ἐμβαδεῖα from the praefect, that is, the material possession of the pledge. The hypallagmatic creditor instead needs first to claim for ἐνεχυράσια : only through it does he acquires ownership, and only then may he start a second procedure for ἐμβαδεῖα. This means that he needs to go through the very same two-step procedure he would use if no security at all had been given.

What is then the point of a *hypallagma* ? What does the creditor acquire with it ? The right answer is : nothing. The security here lies not in anything the creditor acquires, but in something the debtor renounces, i.e. his right to dispose of the property. Every *hypallagma* contains a non-alienation clause, by which the debtor promises not to sell or further mortgage the pledge until payment. But such a clause is also present in *hypothekai*, so that one wonders why would any creditor choose *hypallagma* if *hypothèque* provides the same with a much easier executive procedure.

The reason is to be found in yet another significant difference : in *hypallagma*-contracts, the execution of the pledge is mentioned only as part of the general πρᾶξις, the right of execution on the person and the rest of the belongings of the debtor. In hypothecations, on the contrary, the creditor's right is confined to the pledge : failure to pay turns the creditor into an owner, and he cannot claim anything else from the debtor. In other words, the debtor's liability is totally absorbed by the *hypothèque* : this is the so-called « reine Sachhaftung », purely « real » liability. For the creditor, this means bearing the risk of the *hypothèque* being destroyed or damaged or successfully claimed by someone else (hence the frequent clauses that address those risks, κίνδυνος- and βεβαίωσις-clauses). Here, in my opinion, lies the advantage of a *hypallagma*, and possibly the reason for its invention : one loses the forfeit of *hypothèque*, and is thus forced to a more complex executive procedure, but one keeps the general liability of the debtor, which would disappear with a *hypothèque*⁴.

III. The documents I will consider pertain to the registration of the *hypallagma* in the *bibliothèque enkteseon*. The registration was, as I have argued elsewhere, a key element for the effectiveness of the *hypallagma*, securing non-alienation better than any of the pre-

¹ Schwarz (1911).

² Rabel (1909) 28–34 and 37–39 ; see already Eger (1908) 47, n. 4.

³ See the summary provided by Mitteis (1912) 141–151.

⁴ The idea is presented in full by Alonso (2008) 24–27 and 49–50.

vious mechanisms devised for this purpose⁵. In the second century AD, the *hypallagma* starts being actually contracted « through the *bibliothēke* », as many documents imply and others prove directly⁶; the two become so closely intertwined that the eclipse of the *bibliothēke* in the fourth century AD seems to have brought about the extinction of the *hypallagma* as well⁷.

Of all the documents relevant for the registration of the *hypallagma*, I will consider only the registration requests, and from this group only those already known at the time of Schwarz and Mitteis: it is precisely Mitteis' explanation of these texts that concerns us here; and those edited later (P.Vars. 10 III, P.Kron. 18 and P.Wisc. II 54) all belong to a different model. They are not requests for registration of an already constituted *hypallagma*, but *hypallagmata* contracted directly through the *bibliothēke*.

The first document to be considered is the well known P.Lips. I 8 (= M.Chr. 210; Hermopolis, AD 220). It was edited by Mitteis himself in 1906, under the title « Apographe über eine Hypothek ». The document is indeed an *apographe* (3 : ἀπογρά(φομαι)), i.e. the declaration of a right to the *bibliophylakes enkteseon*, in this case to those of the Hermopolite nome (1). This right, though, is not a *hypothēke* but a *hypallagma* (7–9 : δίκαιον ὧν ὑπήλλαξέν μοι | ... κλήρων κατο[ι]κικῶν | [(ἀρουρῶν) τριῶ]ν). The notion of the *hypallagma* as something other than a simple type of *hypothēke* was in fact introduced by Rabel, Schwarz and Mitteis himself only some five years later.

The *apographe* is presented by Aurelius Tithoetion also called Sarapammon (in spite of the lacuna in l. 2, see the subscription in l. 15), from Hermopolis, in AD 220/221⁸. He declares his right arising – according to a *diagraphe* of the same year – from the *hypallagma* of three arouras of catocic land at the village of Moirai, as well as – according to the same *diagraphe* – the right to recover with an interest rate of 12% a capital of 840 drachmai, to be paid in the month of Thoth of the following year. The debtor, who gives her consent to the *apographe* (4 : μετ' εὐδοκίσεως Αὐρηλίας Κολλαύχ[ιου]) by means of subscription is Aurelia Kollauchis, from the village of Moirai in the nomos of Kusai⁹.

⁵ Alonso (2008) 33–35 and 47–51. Leaving aside several dubious mentions in Ptolemaic documents (see Alonso 38–44), the history of the *hypallagma* begins for us with an large group of Alexandrian *synchoreseis* published in BGU IV. In most of them, a mechanism is to be found that seems to have been devised to enforce the non-alienation clause: in order to prevent the debtor from selling or mortgaging the pledge, the title deeds that prove the debtor's rights as owner are kept by the creditor until full payment; see Alonso (2008) 27–37. The otherwise mysterious name *hypallagma* could be explained precisely through this practice.

⁶ The *hypallagma* is mentioned as contracted διὰ τῆς βιβλιοθήκης in documents that span from the second to the fourth century AD, from the Fayyum and from Oxyrhynchus: SB XII 10786 (= P.Tebt. 531; Tebtynis, AD 133); P.Tebt. II 389 (= M.Chr. 173; Tebtynis, AD 141); P.Tebt.Wall. 7 (= P.Tebt. II 440 = SB XVIII 13788; Tebtynis, mid-second cent. AD); SPP XX 13 (Arsinoite nome, AD 254); P.Erl. 76 (Oxyrhynchus, 4th cent. AD); also possibly SB XVI 13070 (Arsinoite nome, AD 187). Proven cases: P.Wisc. II 54 (Arsinoite nome, AD 116); P.Kron. 18 (Tebtynis, AD 143); P.Vars. 10 III (Arsinoite nome, AD 156). These show that the expression διὰ τῆς βιβλιοθήκης has to be literally understood. Contrary to all previously edited *hypallagma* registration requests, P.Lips. I 8 (= M.Chr. 210; Hermopolis, AD 220) and 9 (= M.Chr. 211; Hermopolis, AD 233), as well as P.Tebt. II 318 (= M.Chr. 218; Tebtynis, AD 166), are not styled as *apographe* or *parathesis* but as *hypomnema hypallages* or simply *hypallage*, and are to be thus considered as the formalization of the contract of *hypallagma* itself. See already Flore (1965) 125–127.

⁷ The idea was suggested by Taubenschlag (1955) 276–277; see Alonso (2008) 47–48. On the end of the *bibliothēke* in the fourth century, Wolff (1978) 254–255; Maresch (2002) 245–246.

⁸ For the so-called « archive of Tithoetion » (or « archive of Arethous », his wife, who will appear in our second document, P. Lips. I 9), see also P. Flor. I 46, 47a and b, 48, 58; P.Giss. I 33; P.Strasb. I 41, IV 280, V 392 and 393v, VIII 732; SB I 5671. See Montevicchi (1988) 256. The papyri cover a span from AD 186 till 259.

⁹ The fact that, for a debtor residing in Moirai, Ano Kusai, and regarding a plot of land located also there, the *apographe* is presented by the Hermopolitan creditor to the *bibliophylakes* of the Hermopolite nome requires no special explanation; contrary to all common assumptions about the way a *hypallagma* is registered (see below), the *parathesis* would be made not in the *folium* of the debtor but in that of the creditor. In fact, it seems that Ano Kusai was already in AD 220 merely a toparchy of the Hermopolite nome; at the latest in AD

The whole scheme was designed for a short duration : the following year, the debtor was supposed to pay back the loan, and this seemed indeed well secured, with a *hypallagma* and also a collateral, Aurelius Castor, mentioned in line 6. And yet, thirteen years later, the loan was still unpaid ; what is more surprising, no measures at all were taken against the debtor or the collateral, no attempt was made for the execution of the *hypallagma*¹⁰. This we know because we encounter the same business in P.Lips. I 9 (= M.Chr. 211 ; AD 233). Aurelius Tithoetion, the loan giver, is now dead, and in his testament – a Roman testament, as is made clear in this document – his instituted heirs are his three children, Achilleus, Heron and Eudaimonis, who are all still underage. Acting through their mother, Aurelia Aretous, they now submit again to the *bibliophylakes* of Hermopolis an *apographe* for the very same right, acquired as part of their inheritance, namely : the credit arising from the loan itself and the right on the land under *hypallagma*. Together with the petition, they submit a copy of the testament and of the initial loan-*diagraphe*, the original of which had already been deposited by their father.

These documents were the first pieces of evidence for the registration of the *hypallagma* : that is, the first conclusive proof that to the registrable rights mentioned in the Edict of Mettius Rufus – namely *kteseis*, *hypothekai* and preferential rights of wives and children – *hypallagmata* had to be added¹¹.

A third document was published by Grenfell and Hunt just one year later, in 1907 : P.Tebt. II 318 (= M.Chr. 218 ; Tebtynis, AD 166). An unnamed creditor has made in AD 162 two loans, documented in two public *homologiai*, one jointly to the brothers Serenus and Didymus for 560 drachmai, the other to the former alone for an unknown amount. Each loan is secured by the declaration that a plot of land is to be kept unalienated and intact for the lender (8–9 and 14–15 : φυλάξειν μοι ἀνεξαλλοτρίωτα καὶ ἀκαταχρηματίστα). Since the *hypallagma* is nothing but a surrender of the right to alienate, one would expect to find this one also labeled as a *hypallagma* ; surprisingly, the document seems to avoid the term (see below). The creditor, out of fear that his right might escape notice (18–20 : [φο]||[βου]μένη δ[ὲ] μὴ λάθω [κατὰ] τὸ εἶς με δίκαι[ον]), submits it for *parathesis* (20–21 : ἐπιδίδ[ω]μι εἰς τὸ τῇ[ν] | [παράθεσιν γεν]έσθαι) in order that the land may be registered in the class of property subject to a claim (the editors' suggestion for the lacuna before τῆς τ[ά]ξεως κ[ατο]χίμων). The document ends with the usual clause explicitly safe-guarding the rights of third parties : εἰ δὲ φ[άνειαν ἑτέρ]ω προή[κο]υσαι ἢ προ[α]τ[ε]ριχ[ο]μένην δ[ι]ὰ τοῦ βιβλιοφυλακίου μὴ ἔξεσ[θαι] ἐμ[πο]δ[ι]ο[ν] ἐκ [τῆς]δε τῆς [παρ]αθέσεως ἀκ[ο]λούθως οἷς παρεθ[έ]μην ἀντ[ιγρ]ά[φοις] (22–24). Finally, we have the signature of the secretary of the record office for registration : « I, NN *grammateus*, have recorded »¹².

IV. One obvious singularity of the Tebtynis papyrus is this mysterious reluctance to use the term *hypallagma* for a security that, as far as we can judge, has exactly the same content as a *hypallagma*, i.e. the surrender of the debtor's right to dispose of the object. If we compare the papyrus with P.Lips. I 8–10, it is also striking that the term ἀπογράφομαι, which we find there, is avoided in P.Tebt. II 318. This document does not present itself as an *apographe*, but merely as a request for *parathesis*. It is tempting to connect those two details, as Mitteis already did : « Denn überall, wo es sich um Verträge handelt, welche

222, Moirai already belonged to the Hermopolite nome ; see P.Flor III 382, 28 : ἐπὶ Μοιρῶν τοῦ μεγάλου Ἑρ[μοπολίτου].

¹⁰ P.Lips. I 10 shows a similar case, still more shocking : a loan given for ten months still unpaid after more than sixty years.

¹¹ On the Edict of Mettius Rufus, see P.Oxy. II 237 viii 27–36 (Oxyrhynchos, after AD 186) ; Wolff (1978) 223–224, with literature.

¹² For καταχωρίζω, see Preisigke, *WB* s.v.

nicht selbstständige Rechte, sondern bloße Verfügungsbeschränkungen bei solchen Rechten zum Gegenstand hatten, war eine eigentliche *apographe* ausgeschlossen – es wurde ja kein dingliches Recht begründet – und einfaches Gesuch um *parathesis* am Platze. Es ist möglich, daß schon bei [P.Tebt. II] 318 diese Auffassung zutrifft: hier handelt es sich scheinbar nicht um ein dingliches Recht, sondern um ein vertragsmäßiges Veräußerungsverbot zur Sicherung einer Förderung. Zwar ist diese Erklärung nicht zweifelsfrei; denn es kann dagegen gesagt werden, daß das Veräußerungsverbot stillschweigend die Bestellung eines Pfandrechts in der Form eines *hypallagma* enthielt: doch ist formell ein *hypallagma* nicht bestellt worden.»¹³ In short: there is formally no *hypallagma*, hence no real right, hence no place for an *apographe* but only for a *parathesis*.

V. The first objection that comes to mind was obvious to Mitteis himself: a *hypallagma* is nothing else but a surrender of power of alienation, so that one cannot see a reason for a difference in the registration process depending on whether the parties label it as a *hypallagma* or not, even if one accepts that they avoid the term in our document for some substantial reason¹⁴.

A yet more compelling objection arises, in my opinion, from the following consideration. Mitteis is here transferring to the registration of securities the difference he has just presented for the registration of ownership, between a definitive *apographe* and a provisional *parathesis*¹⁵: when the seller had no right to alienate (having surrendered this right as a real security) or simply, when he was not registered, the buyer, specifying that he did not yet submit the *apographe*, asked for a mere *parathesis*, very often adding, as in our P.Tebt. II 318, that « if it be found that any other person has ownership of or claims against the property, no obstacle shall arise from this registration ».

This opposition between *apographe* and *parathesis*, however, understandable for the registration of ownership, does not exist when securities are concerned: the surrender of the right to alienate is equally temporary, whether it is labeled as a *hypallagma* or not¹⁶. In both cases it will disappear as soon as the debt is paid. That no such opposition exists concerning the *hypallagma* should have been clear to Mitteis himself from P.Lips. I 9: the document is an *apographe* of a *hypallagma* (7: ἀπογραφόμεθα), but the aim of such an *apographe* is no other than the *parathesis* (21–23: ἀκολουθῶς τῇ διαγραφῇ ἥς τὸ ἀντίγραφον ... νῦν ἐπηνέγκαμεν ὑμῖν σὺν τῷ τῆς διαθήκης ἀντιγράφῳ εἰς τὸ τὴν παράθεσιν γενέσθαι). As far as a *hypallagma* is concerned, it seems, *parathesis* and *apographe* are not contraries, the former being the aim of the latter. It is also worth noting that, contrary to the ownership documents that expressly underline that they are not yet *apographai*, P.Tebt. II 318 simply does not use the term ἀπογράφομαι: no difference seems to exist with *apographai* regarding the substance of the inscribed situations or the inscription technique; the document is, exactly like P.Lips. I 8 and 9, the request for the *parathesis* of the *hypallagma*, which was the typical act of the *bibliophylakes* for this kind of security.

VI. The main disturbing element in Mitteis' construction, and what makes this discussion methodologically relevant, is his use of the category of « real » rights¹⁷. This transcends

¹³ Mitteis (1912) 104–105.

¹⁴ In any case, a reason is not recognizable; it does not even seem feasible to conjecture one, and even Mitteis does not suggest any such conjecture. The term *hypallagma* could even have been used in the original contracts, which we do not have, and simply been dropped here as irrelevant.

¹⁵ Mitteis (1912) 103–105.

¹⁶ On *parathesis*, see Wolff (1978) 235–245; on *apographe*, *ibid.* 226–235.

¹⁷ This is particularly disturbing in the discussed cases of the *hypallagma* which, strictly speaking, was not even a « right » of the creditor, but merely a restraint of alienation accepted by the debtor. This also had a clear effect on the registration procedure: all our evidence points, as Schwarz already suspected, towards a registration not as a right of the creditor, in his *folium*, as was the case with *hypothèque*, but merely in the

Mitteis' case and is far from being a mere historical anecdote : true, legal papyrology has been for decades acutely aware of the necessity of an emancipation from the categories of the Roman Law tradition¹⁸ ; and yet the discussion on real securities in the papyri is still all too often focused on the question whether they constitute or not « real » rights, whether they have « real » effects or not¹⁹.

To show how misleading this apparently innocent terminology is, a brief explanation for non-lawyers of what real rights are may be necessary. This category, « real rights », *iura in rem*, in the sense of « rights on things », is in the Roman legal tradition opposed to *iura in personam*, the rights of creditors against their debtors. The opposition *iura in rem* / *iura in personam* structures our whole understanding of private law, and is so deeply engraved in the continental legal mind that it is often presented as if arising from the very nature of things. It is thus understandable that scholars like Mitteis or Rabel, who incarnated the tradition of Roman Law in the turn of the century, let the category slip in their analysis of the Law in the papyri. This is understandable, but also dangerously misleading, because it belongs to the Roman tradition. Mankind has known plenty of legal systems which completely ignored it, in particular the Graeco-Egyptian practice found in the papyri.

The category emerged in Roman Law when the type of protection characteristic of ownership was extended to other situations²⁰. Since ownership is a position of exclusive privilege over a thing, the owner is protected against anyone who challenges or usurps his position. The claim of the owner is what we call a *vindicatio* or *actio in rem*, a claim on the thing itself, that can be used *erga omnes*, against whoever challenges the owner's position. In Roman mid-republican times, the same type of claim, an *actio in rem* or *vindicatio* was extended to other situations of privilege over a thing different from ownership. This result seems to have been initially reached by assimilating such situations to ownership itself.

Thus, for instance, if A has a right of way through B's property, we have reasons to believe that, in archaic law, A was considered to be the owner of the path, so that he could vindicate it even against B, and against any subsequent owner of B's property²¹. Later, the notion of a « right of way », different from ownership, emerged, and was brought into the wider category of the so-called servitudes, whereby a property provides a service to another. Yet, although by then the holders of a servitude are no more considered to be owners, they keep their *actio in rem*, their *vindicatio* – now a *vindicatio servitutis* –, to

debtor's *folium*, as a *katoche* that blocked his right to alienate. The Greek and Greco-Egyptian *hypothèque*, instead, is widely conjectured to be an assimilation to full, if only conditional, *kyreia*. For the law of the papyri, see Wolff (1978) 89 ; Wolff (1998) 109–110. For the Greek law, recently Thür (2008) 173–187. A totally different question is the type of protection granted by the Greek law to the owner (delictual ? a prejudicial claim over the fruits ?) and thus the proximity between the structure of Greek and Roman ownership.

¹⁸ See Rupprecht (2007) 628, reflecting on « die Erfassung der eigenständigen dogmatischen Struktur des griechischen Rechts gegenüber der des römischen Rechts und auf die damit verbundene Lösung von den Vorstellungen des römischen Rechts und von denen moderner Rechte ». That this awareness has not yet led to a systematic approach other than that inherited from the Pandectistic tradition is shown by Rupprecht himself when he adds : « Grundlegend sind die Unterschiede im Bereich des Obligationen- und des Sachenrechts. Die Besonderheiten des Familien- und Erbrechts sind hier nicht darzustellen. »

¹⁹ See – possibly forced by an audience trained in the civil law tradition and not familiar with the law of the papyri – Wolff (1998) 108–110, « Sachenrechtliche Wirkungen des Immobiliarpfandrechts », starting with the remark : « Doch haben sich gerade in Ägypten gewisse neue Formen herausgebildet, die sich untereinander vor allem auch durch ihre sachenrechtlichen Wirkungen unterscheiden. »

²⁰ The archaic precedents of these so-called « limited real rights » are summarized by Kaser (1971) 143–145. More recently, see especially Capogrossi (1976 and 1999).

²¹ Even in the Imperial period, rights of way were still acquirable through *mancipatio*, and thus included, as land itself, among the so-called *res Mancipi* (Gai. 2, 17 and 2, 29). The only possible reason is that, before the notion of a « limited real right » emerged, they were identified with the strip of land itself. For further bibliography, see Kaser (1971) 143, n. 5.

claim their right against anyone who challenges it, including the owner of the servient estate, or anyone who may become owner after him.

A similar process took place in other situations of legitimate interest in an object, including the right of the creditor on the pledge that secures his credit²². That also the creditor has an *actio in rem* means that he can claim the pledge from whoever possesses it, including the owner ; and this not only if the owner is the debtor himself, but also if it is someone else, including someone who has bought it afterwards in good faith.

This was the Roman way to secure the object for the creditor : granting him a claim on the pledge like that of the owner, *erga omnes*, i.e. against anyone, new owner included. One could however imagine a very different strategy to protect the creditor, not raising him to a position stronger than that of any owner, old or new, but rather creating obstacles to the sale of the pledge, or making such sale altogether void, or weakening the position of the buyer so that he could not oppose his right to that of the creditor. Here one does not operate at the level of the creditor raising it, but at that of the buyer. This seems to have been the case in the law of the papyri, where we find all three strategies : in the earliest preserved *hypallagmata*, there is an attempt to prevent a sale by having the creditor keep the title-deeds until the debt is cancelled²³ ; in both *hypallagmata* and *hypothekai*, the registration in the *bibliotheke enkteseon* prevents alienation through public deed ; further, in some *hypothekai* a clause declares void the attempted alienation or further hypothecation²⁴ ; finally, when the *bibliophylakes* exceptionally deliver an *epistalma* allowing the debtor to sell the pledge – because his declared intention is to satisfy the creditor –, we find the registration of the buyer not by means of a definitive *apographe* but by a mere provisional *parathesis*, with the usual clause stating that « if another person should be proved to have a right to the object or a hold upon it recorded through the record office » – such as, obviously, the creditor until payment – « the present *parathesis* shall not stand in the way of his claim. »²⁵ Here the protection for the creditor rests upon the fact that the buyer will not be registered as the final owner, and has to accept that his registration has no value before the creditor. The effect is similar to that of a « real » right, but the way that leads to this result is different : it consists of depriving the buyer of a full ownership registration.

Whatever the method to prevent the sale or keep its effects in check, practically every single hypothecation, every single *hypallagma*, contains a non-alienation clause²⁶. The contrast with the Roman system could not be sharper : the Roman debtor, precisely

²² Again, in archaic Roman Law, the creditor was made the owner of the pledge : *fiducia cum creditore contracta*, see Kaser (1971) 144–145, with further literature. A specific *actio in rem*, in this case the so-called *actio Serviana*, was introduced for creditors who had received full fiduciary ownership only at the end of the Republic.

²³ BGU IV 1147, 24–26 ; 1148, 28–35 ; 1149, 23–24 ; 1150, i, 10–11 (all four Alexandria, 13 BC) ; 1152, 21–26 (Alexandria, 11/10 BC) ; 1167, ii, 30–31 (Alexandria, 12 BC).

²⁴ P.Erl. 62 (provenance unknown, 2nd cent. AD ; erroneously quoted by Rupprecht [1997] 871, n. 11 and 872, n. 14 and 17, as P.Erl. 127) ; P.Flor. I 1 (= M.Chr. 243 ; Hermopolis, AD 153) ; P.Strasb. I 52 (Hermopolis, AD 151) ; P.Mert. III 109 (Oxyrhynchos, 2nd cent. AD) ; P.Oxy. XVII 2134 (Oxyrhynchos, after AD 170). *Hypallagmata* do not contain such a clause, with the exception of P.Lond. III 1166r (p. 1045 ; Hermopolis, AD 42).

²⁵ As an example, see the *parathesis* request in P.Hamb. I 16 (Arsinoite nome, AD 209), in connection with the contract of sale to which it refers, preserved in P.Hamb. I 15 (Arsinoite nome, AD 209), both drafted on the same day. A share of a house (4/5 of 1/6) is bought by Antonia Thermutarion, who pays the price (100 dr.) not to the selling brothers, but to their creditor ; it is likely that this detail is mentioned in the contract because the share of the house secured the credit. This would also explain the registration through *parathesis* ; see Flore (1927) 68–73. See also P.Gen. I² 44 (= M.Chr. 215 ; Arsinoite nome, AD 260).

²⁶ For the *hypallagma* there seems to be, among the papyri edited so far, no exception : see Rupprecht (1997) 873, with n. 28. For *hypothekai*, only three documents lack with certainty a non-alienation clause : P.Brem. 68 (Hermopolis, AD 99) ; P.Ross.Georg. II 30 (provenance unknown, AD 151/152) ; SB I 4370 (Herakleopolis, AD 228). It is not possible to determine if the absence of the clause had any legal consequences.

because real securities are constructed as real rights, keeps his *potestas alienandi*. There is no harm in it for a creditor who can claim the pledge from anyone²⁷. Things were more problematic in the case of movables – the sale in that case constituted *furtum* ; but our discussion here has been mostly confined to immovables, and for these the principle is clear : the buyer becomes owner, and is in any case exposed to the creditor's *actio in rem*²⁸.

Things are so different in the papyri : the concern that the documents show to prevent the debtor from selling or further mortgaging the pledge has called for many conjectures and a rich literature, especially at the beginning of the twentieth century²⁹. I would suggest, also here, a less « Roman » perspective : instead of taking the Roman system as the « natural » one and seeking the reasons of a « Greek deviation », we could shift our perspective and ask ourselves, not « why could not the Greek debtor sell ? », but rather « why could the Roman debtor sell ? » The answer then seems obvious : because this did not harm the creditor, who had a claim *erga omnes*. It is thus quite likely that the concern that we find in the papyri to prevent a buyer from showing up comes from the fact that, in the Graeco-Egyptian tradition, it would be unconceivable to grant a non-owner a claim against an owner³⁰. Actually, the whole idea of *iura in re aliena*, the idea of extending the protection *erga omnes* – which is typical of the owner – to certain non-owners against the owner himself, was entirely Roman.

This takes us back to our methodological question, i.e. the dangers of using – even for the sake of easier communication with the wider community of legal historians – the notion of « real » rights or « real » effects. Historically, the construction of real securities as limited real rights has been only one of the possible ways to secure the pledge for the creditor. If the discussion on the protection of the creditor against a subsequent buyer is built around whether the Graeco-Egyptian real securities are « real » rights or not, and have or not « real » effects, then the aim – the protection of the creditor against third parties, essential in any system of real securities – is being confused with the means – with one only of the possible means, namely granting the creditor a claim *erga omnes*. This confusion of aims and means can only create further confusion. This is made worse if, from the mechanisms devised to protect the creditor before a possible buyer, we conclude that the Graeco-Egyptian real securities had a « real » effect ; and worse again if we do it with the intention of making the papyrological practice accessible to lawyers trained in the romanistic tradition, since they will inevitably imagine a claim *erga omnes*³¹. We will also create

²⁷ CJ 8, 13, 15 (AD 293) : *Imp. Diocletianus et Maximianus AA et CC Basilidae : debitorem neque vendentem neque donantem neque legantem vel per fideicommissum relinquentem posse deteriorem facere creditoris condicionem certissimum est. unde si tibi obligatam rem probare posse confidis, pignora persequi debes.*

²⁸ CJ 8, 27, 12 (AD 293) : *Imp. Diocletianus et Maximianus AA et CC Zotico : si debitor rem tibi iure pignoris obligatam te non consentiente distraxit, dominium cum sua causa transtulit ad emptorem.*

²⁹ Among others, see Rabel (1909) and De Ruggiero (1910).

³⁰ For an alternative explanation, see Rupprecht (1997) 879–880, connecting the subsequent mortgage (and sale) preclusion rather with a forfeit system that only exceptionally considers the possible *hyperocha* (that in a sale system gives content to the right of the ulterior creditors), rather than with the lack of a claim *erga omnes* for the creditor. *Hyperocha* is certainly more akin to sale- than to forfeit-pledge, but not totally incompatible with the latter, so that a forfeit system with *hyperocha* and debtor's legitimation to further mortgage is not a logical impossibility.

³¹ See again Wolff (1998) 110 : « Freilich war das *Hypallagma* auch vor seiner Realisierung nicht aller dinglichen Wirkung beraubt, indem der Gläubiger es aufgrund der bestellenden notariellen Urkunde auch einem dritten Erwerber gegenüber geltend machen konnte. » There is little documentary evidence to support what Wolff writes here ; in general it is assumed that the *hypallagma* consisted in preventing alienation rather than in granting a remedy against the buyer. It is nonetheless a reasonable assumption, and one that has some documentary support, that if the *bibliophylakes* allowed the sale, the acquisition would be registered by means of a mere *parathesis*, not opposable against anyone with a previous right. And yet, even if this proved true, the expression « dingliche Wirkung » would be equally misleading, pointing to a totally different legal

confusion if, identifying protection of the creditor with the « real » right structure, we deny the former in order to deny the latter : no matter how far from the « real right » model a real securities system may be, one of its main purposes all the same is to protect the creditor from a subsequent sale³².

Bibliography

- Alonso, J.L. (2008), « The Alpha and Omega of *hypallagma* », *JJP* 38, 19–51.
- Capogrossi Colognesi, L. (1976), *La struttura della proprietà e la formazione dei iura praediorum in età repubblicana* (Roma).
- Capogrossi Colognesi, L. (1999), *Proprietà e diritti reali. Usi e tutela della proprietà fondiaria* (Roma).
- Eger, O. (1908), *Zum ägyptischen Grundbuchwesen in römischer Zeit* (Leipzig).
- Flore, P. (1927), « Sulla βιβλιοθήκη τῶν ἐγκτήσεων », *Aegyptus* 8, 43–88.
- Flore, P. (1965), « Due papyri inediti di Milano », *JJP* 15, 119–128.
- Kaser, M. (1971), *Das Römische Privatrecht* I (2. Auflage, München).
- Maresch, K. (2002), « Die Bibliothek *Enkeseon* im römischen Ägypten », *APF* 48, 233–246.
- Mitteis, L. (1912), *Grundzüge und Chrestomathie der Papyrskunde* II.1 (Leipzig).
- Montevicchi, O. (1988), *La papirologia* (2^a ed., Milano).
- Rabel, E. (1909), *Die Verfügungsbeschränkungen des Verpfänders, besonders in den Papyri* (Leipzig).
- De Ruggiero, R. (1910), *Il divieto d'alienazione del pegno nel diritto greco e romano* (Cagliari, rist. Napoli 1980).
- Rupprecht, H.-A. (1997), « Veräußerungsverbot und Gewährleistung in pfandrechtlichen Geschäften », in Kramer, B. / Luppe, W. / Maehler, H. / Poethke, G. (ed.), *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses, Berlin 1995* (Berlin) 870–880.
- Rupprecht, H.-A. (2007), « Zu Entwicklung, Stand und Aufgaben der juristischen Papyrologie », in Palme, B. (ed.), *Akten des 23. Internationalen Papyrologenkongresses, Wien 2001* (Wien) 623–631.
- Taubenschlag, R. (1955), *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri 332 BC – 640 AD* (2nd ed., Warszawa).
- Schwarz, A.B. (1911), *Hypothek und Hypallagma. Beitrag zum Pfand- und Vollstreckungsrecht der griechischen Papyri* (Leipzig / Berlin).
- Thür, G. (2008), « Ownership and Security in Macedonian Sale Documents », in Thür, G. / Harris, E.M. (ed.), *Symposium 2007* (Wien) 173–187.
- Wolff, H.J. (1973), « Hellenistisches Privatrecht », *Zeitschrift der Savigny Stiftung für Rechtsgeschichte, Romanistische Abteilung* 90, 63–90.
- Wolff, H.J. (1978), *Das Recht der Griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemäer und des Prinzipats* (München).
- Wolff, H.J. (1998), *Vorlesungen über Juristische Papyrskunde (1967/1968)* (Berlin).

structure : not the weakening of the buyer's position that we can conjecture on the basis of the *parathesis* procedure, but a claim *erga omnes* for which the sources give no hint.

³² See Rupprecht (1997) 880, arguing « daß der Gläubiger die Sache erst erwirbt mit Verfall (...). Eine bis dahin dinglich geschützte Position des Gläubigers ist damit nicht festzustellen, er ist auch nicht gegenüber einem Dritten geschützt. Damit liegt also noch kein beschränktes dingliches Recht vor, das auf der Sache ruht und von nachfolgenden Verfügungen nicht beeinträchtigt werden kann. » This example shows more clearly than any other the risk of using the notion of « real right », even in order to reject it : there is a danger of identifying a specific structure – that of a « real » right – with a function – with that of protecting the creditor in front of a subsequent buyer – which can be served by other constructions. Then, denying a « real right » seems to require to also deny that the creditor's position was protected against third parties – such as a possible buyer or a subsequent hypothecarian creditor –, despite the fact that the latter would be unconceivable in any system of real securities.

THE LATIN BOOK OF LEGAL CONTENT : A SIGNIFICANT TYPE IN THE HISTORY OF THE ANCIENT BOOK

Serena Ammirati

Introduction

Unlike other textual types, the Latin manuscript of legal content is attested continuously between the first century BC and the sixth-seventh centuries AD. This makes it possible to trace a detailed history of formats and scripts of the manuscripts of this type. Furthermore, since most of the manuscripts illustrated here were unearthed in Egypt and the Middle East, they offer a chance to verify the degree of penetration of the Latin language and its scripts in the *pars Orientis*, and the mutual influence of Greek and Latin writings, many of the manuscripts being bilingual and digraphical.

The Latin book of legal content on *volumen*

The oldest manuscripts are fragments from papyrus rolls, which contain *adespota* commentaries on Roman law or fragments of individual known authors. Three of them show the use of cursive writings, executed with different degrees of calligraphy and showing remarkable similarities with the graphical habits of the Roman army and administration.

Oldest Latin literary papyrus of legal content on roll

P.Mich. VII 456 + P.Yale inv. 1158r is the oldest Latin fragment of legal content that has survived ; it can be dated back to the first century AD¹. The script is an ancient cursive, sloping to the right ; it is drawn with a flexible-pointed pen, like the one from P.Berol. inv. 8507r, the famous papyrus of the *oratio Claudiana*². Besides the *interpunctio* and a single abbreviation, the two lines of writing in red ink constitute a remarkable feature : they represent a further temporal primacy of this papyrus. The use of red ink should be interpreted in a functional rather than decorative sense, as suggested by the fact that the red and black script are identical³.

Datable papyrus roll in « calligraphic » cursive

P.Fay. 10 + P.Berol. inv. 11533 contains a commentary on a *praetor's* edict, from Ulpian's *Ad edictum*, book 45, where the author discusses the issue of the *testamentum militis*⁴. The edict itself, datable to 193 AD, provides a *terminus post quem* for the dating of the papyrus (no later than the half of the third century AD). The script is a particular cursive, very rapid but calligraphic, with larger initial letters at the beginning of the lines, some closer to capital script (R) and others to cursive (B features the ancient cursive form, with « panse à gauche »). Some larger letters can also be seen in the middle of words. The layout of the text in the column together with some graphical expedients, such as the considerable

¹ LDAB 4481. According to Parássoglou (1974), who matched the two fragments, they probably bear a commentary on the *praetor's* edict. For further considerations about the content of the papyrus, see Nörr (1990).

² LDAB 7682. A detailed analysis of both papyri can be found in Ammirati (2010).

³ Rubrics and distinctive writings originate with this function, the decorative purpose being totally secondary. On the use of red ink to mark corrigenda, see Cic. *Att.* 15, 4, 4 and 16, 11, 1 in Dorandi (2007) 88 and n. 46. On the use of red in books of legal content, a noteworthy reference is found in Petron. 46, 7. On the use of red ink in papyri, see Schubert (2005).

⁴ LDAB 4130.

extension of some upright strokes, would suggest that the roll was written in the Roman military context for which, considering its content, it may have been conceived⁵. A significant comparison can be made with the earlier script (first century AD) from PSI XIII 1307r, a papyrus containing the *acta diurna* of a Roman garrison.

Latest Latin book of legal content on volumen : P.Oxy. XVII 2103

P.Oxy. XVII 2103 is the latest and best preserved evidence of a Latin book of legal content on *volumen* ; it contains part of book 4 from Gaius' *Institutiones*⁶. The script is a cursive capital datable to the third century AD, the strokes of the letters being very thick because of the use of a flexible pointed pen. The three surviving columns contain numerous lines of writing (ca. 40 each) and are very wide. Notably, the number 19 (XVIII) is found at the top of the best preserved column, probably added by a later hand, which leads to the assumption that this was the 19th column of the roll. Consequently, the roll must have contained only the 4th book of Gaius' work⁷. Like the other examples shown, the script is not a conventional book hand, but an adaptation from a cursive hand. The hand, probably accustomed to writing documentary texts (compare the script of P.Oxy. VIII 1114), here transcribed a literary text, probably not meant for commercial use, but for private use. Perhaps this was the hand of an officer of the Roman administration in Egypt. That would be suggested by the cursivity of the writing, the pronounced slope, the use of some technical abbreviations, the presence of ligatures, and the script running out of the external right margin of the column.

The transition from roll to *codex*

The bulk of Latin manuscripts of legal content are in the form of the *codex*. In the long debate on the origin and adoption of the *codex* as the predominant book format, many different opinions have been expressed about the contexts where this phenomenon preferentially took place : the topic has long been debated in the literature on the history of Roman law, especially in juristic papyrology⁸. Many have expressed opinions in favour of an archival birth of the *codex*, connected to a continuous bureaucratization of the peripheral administrations modeled on that of the central administration and to a reorganization aimed at better efficiency⁹. From this point of view, the functionality of the new format has been strongly underlined : the *codex*-book becomes the « material » collector of juridical rules, more specifically of imperial constitutions. This seems to be due to two reasons : 1) the obligation to quote rules in tribunals ; 2) the theory of the sources of law, originated in Rome during the post-Classical period. The development of juridical science, therefore, would be strongly related to the practice¹⁰.

Yet, in the literature on the history of Roman law, it has been frequently underlined that both the juridical-pagan context and the Christian context have jointly given a strong impulse to the shift from roll to *codex*¹¹. In the case of manuscripts of high formal quality, this interaction is particularly significant, as Christianity and juridical practice share an

⁵ The ability for soldiers to make their wills without observing the general rules, this circumstance not invalidating it, is one of the oldest and most widely recognized prerogatives granted to the military class. A history of this privilege is traced in the passage of Ulpian contained in P.Fay. 10 + P.Berol. inv. 11533. See Brand (1968) 123–124 and n. 4 ; Scarano Ussani (1983) 187, n. 1. As for the text, compare *Dig.* 29, 1, 1. In the script of the papyrus some graphic similarities may be noted with the script of *diplomata militaria*.

⁶ LDAB 1067 ; Nelson (1981) 46–55.

⁷ This is already suggested rightly by the editors : see P.Oxy. XVII, p. 173–175.

⁸ Roberts / Skeat (1985) ; van Haelst (1989) ; Bagnall (2009).

⁹ Coriat (1997) 632 : « L'avènement du *codex* doit être mis en relation avec l'affirmation d'un régime politique centralisé, doté d'une bureaucratie rationnelle qui organise ses archives pour agir avec plus d'efficacité. »

¹⁰ Kupiszewski (1990).

¹¹ Kupiszewski (1990) ; Migliardi Zingale (2004–2005).

authoritative conception of the text ; both God's law and human law need to be put in writing, and their « scriptural authority » is further confirmed by an idea of authority deeply related to the new format¹².

Latin literary manuscripts of legal content in the form of the *codex*

Manuscripts from fourth to fifth centuries AD

Latin literary evidence of legal content on *codex* was mostly unearthed from excavations in urban sites (Antinoopolis, Hermoupolis, Oxyrhynchus). The evidence is ample and extremely varied from a bibliological, graphic and textual point of view.

Among the manuscripts datable between the fourth and the fifth centuries, a taste for a squarish, angular script, influenced by contemporary bureaucratic scripts, is prevailing. These *codices* bear writings which cannot be included in a specific canon of book scripts. The graphic signs are not homogeneous : there are forms of half-uncial where the same letter is traced in different ways in the same manuscript¹³ ; sometimes a slope is prevailing¹⁴ ; other times the letters are perfectly upright¹⁵ ; in many cases, as it has been already pointed out, the shape of the letters is very squarish¹⁶. In a bibliological perspective a distinction can be made between current use copies and manuscripts of higher quality¹⁷.

The presence of both Greek and Latin scripts by the same hand in a manuscript appears in different ways : Greek commentaries to the work of Latin jurists, where names of the authors, titles of the works, legal matters to be explained are written in Latin characters¹⁸ ; procedural collections, where legal matters typical of the Eastern areas are rightly indicated with their Greek names¹⁹ ; petitions, for the correct compilation in Latin is required for the approval of requests ; the often extensive commentaries in the margins of manuscripts containing Latin legal texts²⁰. In this perspective, it can presumptively be assumed that the manuscript of legal content has exercised its influence on the practice of setting manuscripts with margins wide enough to contain annotations²¹. Elsewhere the layout of the text in the page is not as airy, since each page contains many lines of writing ; the space between them is extremely compressed and there are numerous technical abbreviations.

According to Giovanna Nicolaj, the common peculiarity of all these manuscripts is their intrinsic diversity ; unlike the codes of the law, which have a prescriptive value, these texts were conceived for practical use, and therefore were written in hybrid scripts²². They must have circulated among teachers, students, lawyers, i.e. in an extremely varied context, yet characterized by the same attitude towards the script : that script, if not expressed in a particular type of writing, was certainly developed in a shared cultural and professional context.

The fact that not all fragments can be described in a single way reveals the variety of Latin scripts in a period marked by the growing importance of Latin in the *pars Orientis*,

¹² Radiciotti (1998) 153 : « Quando, a partire dal quarto secolo, l'affermazione del libro in forma di codice si fa più netta, una parte di questo successo è legata a due prodotti librari di qualità elevata ed assai simili : il codice che raccoglie le leggi divine, ovvero le Sacre Scritture e quello delle leggi umane, i *codices* tardoromani. » See also Radiciotti (2005).

¹³ See e.g. P.Vindob. L 59 + 92 (LDAB 5862).

¹⁴ See e.g. P.Grenf. II 107 (LDAB 3911).

¹⁵ See e.g. P.Ant. I 22 (LDAB 4132).

¹⁶ See e.g. P.Berol. inv. 6757, *fragmentum de iudiciis* (LDAB 4133).

¹⁷ Compare the layout of P.Vindob. L 90 + P.Berol. inv. 11753 + P.Berol. inv. 21294, *fragmentum de formula Fabiana*, (LDAB 3525) and P.Amh. II 27 (LDAB 6133).

¹⁸ See e.g. P.Laur. II 38 (LDAB 117810). For the content, see Bartoletti Colombo (1971).

¹⁹ See e.g. P.Berol. inv. 11324, a recently identified fragment containing a passage from Ulpian about the practice of *skopelismos* (edition and commentary to be published soon in a BKT volume, forthcoming).

²⁰ See P.Ryl. III 476 (LDAB 5813).

²¹ Compare McNamee (1997), especially 627.

²² Nicolaj (2001) 482 ; see also Radiciotti (2008) 139.

directly influenced by the rise of Roman law, which had not yet undergone codification. In my opinion, this helps clarify the reason why a great part of the Latin literary evidence of legal content shows professional scripts strongly influenced by the cursive elements of coeval bureaucratic writings²³. Officials are the primary users of these books, which featured the graphical aspects most familiar to them. Books of law mirror the particular professional interests of people who are at the same time producers and users of Latin books of literary content²⁴. If the users of books of both literary and legal content belong to the same professional category, those books can be expected to share the same morphological characteristics.

Towards codification : from Theodosius II to Justinian

Other manuscripts find their historical-cultural reason in the unification of the law promoted by the issuing of a code of law, during the fifth and sixth centuries, when an authoritative idea of the text is first conceived and becomes visible in the adoption of specific graphical and bibliological features. This passage marks a significant watershed in the history of the Latin book.

The process of codification, launched by Theodosius II and completed in 438 with the promulgation of the Code bearing his name, has bibliological consequences, promoting a period of stabilization in the script adopted for the manuscript of legal content. As Giovanna Nicolaj rightly pointed out, it is from the time of Theodosius rather than Justinian that late antique manuscripts of legal content begin to have a precise and recognizable graphical and bibliological design²⁵.

The way the Code was released is clearly illustrated in the sources, especially in *Gesta senatus Romani de Theodosiano publicando*, itself dating back to 438²⁶. That the central authority took particular care in the graphic design of the Code is demonstrated by the rules in the Code itself dealing with the authenticity of the official documents of the Emperor, aimed at preserving their *fides*. It can also be added that Theodosius himself enjoyed the art of writing²⁷. The script chosen is uncial, the same adopted in contemporary religious manuscripts. It is possible to notice a common intent, i. e. a systematic transcription of human and divine laws. I believe that this parallel activity can be connected with the growing Christianization of the imperial court, which gives rise to an increasing involvement of emperors in religious, even dogmatic matters.

As Paolo Radiciotti rightly showed, in the Eastern part of the Empire, uncial script (b, d, and b-d uncials) is attested in high-quality scriptural manuscripts, both digraphical and bilingual²⁸. Some of these skills are shared by manuscripts of legal content datable to the fourth century and to the Theodosian period, which proves a gradual preference for this script : examples of this can be seen in P.Ant. I 22, P.Oxy. XVII 2089 and P.Vindob. L 26²⁹.

A strong inclination towards the choice of the BR type of uncial can be seen in P.Oxy. XV 1813, containing the Theodosian Code : a fragment from a parchment *codex* of

²³ Radiciotti (2008) 139.

²⁴ The scripts of many manuscripts of legal content are strikingly comparable to those of manuscripts bearing literary texts : compare for example the scripts of P.Haun. III 45 + P.Arangio-Ruiz s.n. (LDAB 4134) and P.Ryl. III 472, a Latin fragment of liturgical content (LDAB 5542).

²⁵ Nicolaj (2001) 480 : « Quando già nel V secolo si è deciso di reggere il mondo con un Codice certo, stabile e promulgato di leggi, di esso sono partiti dalla cancelleria imperiale esemplari ufficiali destinati alle amministrazioni dell'Impero e da doppiare poi ancora da scribi d'ufficio, i *constitutionarii*. »

²⁶ See Atzeri (2008).

²⁷ C. Th. 1, 1, 5 ; 9, 19, 3 ; Nov. Th. 2, 2 ; Nicolaj (2001) 481 and n. 14.

²⁸ Radiciotti (1998) 178.

²⁹ LDAB 4132 ; 5759 ; 6056.

large format, with squared written space, and wide and well proportioned margins³⁰. The script is a calligraphic uncial, almost roundish. Given the high quality of parchment, the careful layout and script, and the absence of annotations in the margins, P.Oxy. XV 1813 could be regarded as an official copy of the Code.

A progressive evolution, through which the format and the script of the legal book become uniform, can be seen in some items datable to the first half of the sixth century, which bear texts of legal matters but not the Code itself. These include PSI XI 1182 (LDAB 1068), the famous Florentine parchments with the *Institutiones* of Gaius, or P.Vindob. L 95 (LDAB 6399), written in a roundish uncial, with the R typical of the BR type and half-uncial B, outlined with the alternation of thick and thin strokes. The presence of *notae iuris* in what survives leads us to reasonably assume that it contained a text on legal matters.

As can be inferred from these papyri, the emerging graphic trend for the Code also influences the look of cognate works, such as monographs of jurists and commentaries on Roman law. This is not surprising, especially considering which authors and works of Roman law survived through papyrological evidence : Gaius and Ulpian in particular. It is likely that because these were fundamental works of legal science, their writing practices were assimilated to normative texts like law codes and they underwent the same graphical and format development. Therefore, with the codification begun in the fifth century, the graphical and bibliological scenario tends to become more uniform.

Two predominant graphic tendencies start to emerge : the first one, with rounded scripts and with the axis of the writing perfectly upright, originated from Constantinople³¹ ; the other one, with very squarish, angular letters, steeply sloping to the right, with contrasting thin and thick strokes, probably originated from the Middle East³². Perhaps this was related to the flourishing in Late Antiquity of legal schools in Syria and Palestine, where a taste for inclination and squarish, angular letters can be found in the scripts of local languages as well as in Greek and Latin scripts³³.

I believe that all the evidence in BR uncial can be interpreted as the product of conscious choices by the central authority in Constantinople, now aware of the need to make its legal issuing fully recognizable. Aside from the script, those choices concern the format of the new *codex*. If we look at the evidence from this period, we find only large or extremely large-format books, with an airy layout, mostly a single column of writing and wide margins³⁴. The script is always the BR uncial, with which, in bilingual and digraphical manuscripts, the biblical majuscule is associated³⁵. Those manuscripts in very sloping, angular scripts have in common with the BR group the large size of the letters, the clarity of the script, the large to very large format of the page, and the possibility that they were duplicated in Egypt³⁶. Yet some remarks can be made : 1) the Latin script of this group seems to share many features with the local Greek script, the inclined ogival majuscule³⁷ ; 2) there are numerous graphical similarities with those fourth and fifth centuries manuscripts with squarish, angular scripts, of which they are a probable evolution³⁸.

³⁰ For a definition and illustration of the characteristics of the BR type of uncial, the works of Elias Avery Lowe are still essential, especially Lowe (1972). P.Oxy. XV 1813 = LDAB 6120.

³¹ See Lowe (1972).

³² Van der Wal (1983).

³³ Radiciotti (1997) 140–142.

³⁴ Compare PSI XIII 1347 (LDAB 6272) and P.Vindob. L 110 (LDAB 6397).

³⁵ This can be seen in the Florentine *Digests*, Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, ms. s.n. (LDAB 7619). On this coexistence, see Radiciotti (1998) 180, with bibliography. On the biblical majuscule, see Cavallo (1967).

³⁶ Compare P.Ryl. III 474 (LDAB 2558) ; PSI I 55 (LDAB 2553) ; PSI XIII 1350 (LDAB 2552).

³⁷ On the inclined ogival majuscule and its first evidence, see Cavallo (1977) 100.

³⁸ Compare the scripts of P.Grenf. II 107 and PSI I 55.

As seen in other older manuscripts, the simultaneous presence of Greek and Latin script is a structural feature, because those books, produced and circulating in the *pars Orientis*, are mostly conceived for Graeco-speaking users, who employ Latin as the language of law and administration³⁹.

The Justinian Code is promulgated in two phases, corresponding to the publication of the two versions of the Code in 529 and 535. Both are attested through evidence in the two graphic tendencies outlined⁴⁰.

Book production in these two styles can be divided into three main groups according to the kind of text borne. The first group consists of copies of the *Corpus Iuris Civilis*, influencing the second group, coeval juristic literature *tout court* (commentaries on Roman law, collections of *responsa / sententiae*, works of Roman jurists), and the third : literature in general, especially, but not exclusively, Graeco-Latin bilingual glossaries⁴¹. These three categories together seem to point to some of the occupations and cultural interests of the leading class in the Eastern part of Roman Empire in Late Antiquity⁴².

The scenario so far described leads us to assume that during the fourth-sixth centuries continuously, the whole Middle East area was extremely fertile for book innovation, and that this abundance was given a decisive input by the juristic environment, related to law science and its own language, Latin : from the imperial court, through law science schools, to the personal copies of bureaucrats all over the Empire. Unlike the Western provinces, the Eastern ones enjoy a period of relative peace and prosperity.

What has been discussed so far clearly shows a developing and constant progress between the fourth and the sixth centuries, which proves that no decline ever took place.

The scenario is completely different in the West : no Latin book of legal content on *volumen* has survived between the end of the first century AD, when the latest Latin *volumina* from Herculaneum can be dated, and the mid-third century, when it is possible to place the shift from roll to *codex* for Latin books in the Eastern part. The surviving ones consist only of *codices*, the oldest ones not earlier than the beginning of the fifth century.

The « graphic propulsive push » attested in the East is not observed in the West, which is affected by the periodical and devastating inflow of foreign populations, and whose books and script identity is preferably represented, in Late Antiquity, in the imitative forms of the flourishing proto-imperial Latin world. Significantly, different attitudes are shown towards the types of uncial, b-d and BR, in the West : the former is confined to the glosses, the latter is not accepted as a typical script for manuscripts of legal content, which are less characterized and diversified from other kind of literary manuscripts than in the East⁴³ ; besides, there is not much variety of juristic works attested. Manuscripts of legal content are written in uncial, with different degrees of graphic and book complexity, and half-uncial. No manuscripts of legal content written in capital script in the West are attested.

³⁹ For the simultaneous presence of Greek and Latin script as a structural feature, see Radiciotti (1997) 109.

⁴⁰ See P.Oxy. XV 1814 (LDAB 6324) and P.Sorb. inv. 2219 (LDAB 2555). On both, see Corcoran (2008) 74 and (2009) 432.

⁴¹ 1. Copies of *Corpus Iuris Civilis* : for the BR type, see e.g. P. Pommersf. L 1–6 (LDAB 2556) ; P.Ryl. III 479 (LDAB 2554) ; PSI XIII 1346 (LDAB 5941) ; PSI XIII 1347 (LDAB 6272). An almost complete list with description can be found in Lowe (1972) ; for the sloping type, see P.Ryl. III 474 ; PSI I 55 ; PSI XIII 1350. 2. Coeval juristic literature *tout court* : for the BR type, see P.Heid. L 4 (LDAB 2557) ; PSI XIII 1348 (LDAB 5796) ; P.Strasb. L 3+6B (LDAB 4137) ; for the sloping type, see P.Ness. II 11 (LDAB 6469) ; PSI XIII 1349 (LDAB 6273). 3. Literature in general : for the BR type, see *Folium Walraffianum* (LDAB 6279) ; P. Ant. s.n. (LDAB 2559) ; P.Oxy. VIII 1099 (LDAB 4162) ; for the sloping type, see P.Ness. II 1 (LDAB 4166) and P.Vindob. L 62 (LDAB 6194).

⁴² Cavallo / Manfredi (1975).

⁴³ Radiciotti (1998) 169–175.

Bibliography

- Ammirati, S. (2010), « Per una storia del libro latino antico : i papiri latini di contenuto letterario dal I sec. a.C. al I^{ex} – IIⁱⁿ. d.C. », *Scripta* 3, 29–45.
- Atzeri, L. (2008), *Gesta senatus Romani de Theodosiano publicando. Il Codice Teodosiano e la sua diffusione ufficiale in Occidente* (Berlin).
- Bagnall, R. S. (2009), *Livres chrétiens antiques d’Egypte (Ecole Pratique des Hautes Etudes, Sciences historiques et philologiques 3, Genève)*.
- Bartoletti Colombo, A. M. (1971), *Prime notizie su un nuovo frammento giuridico* (Firenze).
- Brand, C.E. (1968), *Roman Military Law* (Austin / London).
- Cavallo, G. (1967), *Ricerche sulla maiuscola biblica (Studi e testi di papirologia 2, Firenze)*.
- Cavallo, G. / Manfredi, M. (1975), « Proposte metodologiche per una nuova raccolta di facsimili di manoscritti greci letterari », in *Proceedings of the XIVth International Congress of Papyrologists, Oxford 1974*, (London) 47–58.
- Cavallo, G. (1977), « Funzione e strutture della maiuscola greca tra i secoli VIII–XI », in *La paléographie grecque et byzantine, Paris 1974* (Paris) 95–137.
- Corcoran, S. (2008), « Justinian and His Two Codes : Revisiting POxy 1814 », *JJP* 38, 73–111.
- Corcoran, S. (2009), « After Krüger : Observations on Some Additional or Revised Justinian Code Headings and Subscripts », *ZRG* 126, 423–439.
- Coriat, J.-P. (1997), *Le prince législateur. La technique législative des Sévères et les méthodes de création du droit impérial à la fin du principat (Bibliothèque des Ecoles françaises d’Athènes et de Rome 294, Roma)*.
- Dorandi, T. (2007), *Nell’officina dei classici. Come lavoravano gli autori antichi* (Frecce 45, Roma).
- Kupiszewski, H. (1990), « Dal codice-libro al codice-raccolta di precetti giuridici », *JJP* 20, 83–92.
- Lowe, E.A. (1972), « Greek Symptoms in a Sixth-century Manuscript of St. Augustine and in a Group of Latin Legal Manuscripts », in Bieler, L. (ed.), *Palaeographical Papers 1907–1965* (Oxford) 466–474 + pl. CVIII–CXIII.
- McNamee, K. (1997), « An Innovation in Annotated Codices on Papyrus », in Kramer, B. / Luppe, W. / Maehler, H. / Poethke, G. (Hrsg.), *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses, Berlin 1995 (APF Beiheft 3, Stuttgart / Leipzig 1997)* 669–678.
- Migliardi Zingale, L. (2004–2005), « Sui libri di diritto romano conservati nelle fonti papirologiche : alcune riflessioni », *MEP* 9–10, 347–357.
- Nelson, H.L.W. (1981), *Überlieferung, Aufbau und Stil von Gai Institutiones (Studia Gaiana, 6, Leiden)*.
- Nicolaj, G. (2001), « Ambiti di copia e copisti di codici giuridici in Italia (secoli V–XII in.) », in Birocchi, I. / Caravale, M. / Conte, E. / Petronio, U. (edd.), *A Ennio Cortese. Scritti promossi da Domenico Maffei* (Roma) 478–496.
- Nörr, D. (1990), « Bemerkungen zu einem frühen Juristen-Fragment (P.Mich. 456r + P.Yale inv. 1158r) », *ZRG* 107, 354–362.
- Parássoglou, G.M. (1974), « A Latin Text and a New Aesop Fable », *Stud. Pap.* 13, 31–37.
- Radiciotti, P. (1997), « Manoscritti digrafici grecolatini e latinogreci nell’antichità », *Pap. Lup.* 6, 107–146.
- Radiciotti, P. (1998), « Manoscritti digrafici grecolatini e latinogreci nella tarda antichità », *Pap. Lup.* 7, 153–185.
- Radiciotti, P. (2005), « Le Sacre Scritture nel mondo tardoantico grecolatino », in Cherubini, P. (ed.), *Forme e modelli della tradizione manoscritta della Bibbia (Littera antiqua 13, Città del Vaticano)* 33–60 + pl. VI–VII.
- Radiciotti, P. (2008), « Romania e Germania a confronto : un codice di Leidrat e le origini medievali della minuscola carolina », *Scripta* 1, 122–145.
- Roberts, C.H. / Skeat, T.C. (1985), *The Birth of the Codex* (2nd ed., London).
- Scarano Ussani, V. (1983), « Il *testamentum militis* nell’età di Nerva e Traiano », *AAN* 94, 187–197.
- Schubert, P. (2005), « BGU I 361 et P.Gen. inv. 69 : retour sur l’encre rouge », *APF* 51, 228–252.
- Van der Wal, N. (1983), « Die Schreibweise der dem lateinischen Entlehnten Fachworte in der frühbyzantinischen Juristensprache », *Scriptorium* 37, 29–53.
- Van Haelst, J. (1989), « Les origines du codex », in Blanchard, A. (éd.), *Les débuts du codex. Actes de la journée d’étude organisée à Paris 1985 (Bibliologia 9, Turnhout)* 12–35.

DROIT PROVINCIAL ET PROTECTION DES INTÉRÊTS PRIVÉS EN ÉGYPTES SOUS L'EMPIRE ROMAIN

Barbara Anagnostou-Canas

L'Égypte, province romaine, dont la vie juridique est bien connue grâce à l'abondante documentation papyrologique, est un terrain privilégié pour l'étude des motivations ayant guidé l'élaboration du droit. En Égypte sous le Principat, le droit comportait deux groupes de règles juridiques : le droit impérial, commun à tous les citoyens de Rome, et le droit provincial, fait par les préfets et les empereurs pour la seule Égypte. Nous traiterons ici du droit provincial, dont les sources formelles étaient les édits préfectoraux et les constitutions impériales. Pour la plupart, ces actes normatifs relevaient du droit public, notamment administratif et fiscal ; mais les dispositions du droit provincial que nous retiendrons concernaient le droit privé et, plus particulièrement, la création, le transfert ou l'extinction des droits pécuniaires des particuliers.

Nous commencerons par présenter le dispositif de ces lois non pas en fonction de l'autorité publique dont elles émanaient, mais en les groupant *ratione materiae*, selon qu'elles contenaient des prescriptions relatives aux créances, aux droits réels ou aux droits successoraux ; puis nous nous intéresserons aux méthodes et aux motifs qui fondaient le raisonnement du législateur.

Parmi les édits préfectoraux, le premier en date qui contient des dispositions concernant les droits pécuniaires des particuliers est celui du préfet Tiberius Iulius Alexander¹. Son préambule nous apprend ce qui l'a précédé : l'édit a été promulgué au lendemain de l'avènement de Galba, à une époque où l'Égypte connaissait des exactions de percepteurs des deniers publics et une dépopulation de la campagne. Dès son arrivée à Alexandrie, le préfet fut assailli de plaintes à cet égard². Les dispositions de l'édit portent sur l'administration et la fiscalité ; nous retiendrons ici celles où la loi intervient pour empêcher les abus d'autorité conduisant à l'usage de la force publique à des fins privées, ou pour protéger les tiers contractant avec un individu engagé envers l'État³.

Le préfet avait constaté que, à la suite de cessions de créance effectuées « sous prétexte de l'intérêt de l'État », des moyens d'exécution réservés aux débiteurs du fisc ou aux délinquants de droit commun étaient utilisés contre des débiteurs de créanciers privés – sans doute par des fonctionnaires ayant acquis à titre privé des créances que les cédants n'avaient pu recouvrer⁴. Ces créances nées d'un contrat entre particuliers contenaient en effet une clause pénale stipulant qu'en cas d'inexécution le débiteur devait payer une amende à l'État⁵. Quand le débiteur était mis en demeure, le fonctionnaire obtenait la cession de cette créance à bas prix en prétextant « l'intérêt de l'État », c'est-à-dire le paiement de cette amende due au fisc par des débiteurs récalcitrants ou insolvables. Déclarant se conformer à une volonté d'Auguste, Alexander rappelle que l'exécution en recouvrement des créances devait se faire sur les biens et non sur la personne du débiteur ; il interdit que, « sous prétexte de l'intérêt de l'État », on se fasse céder par autrui des créances qu'on n'avait pas contractées soi-même à l'origine ; il prohibe aussi l'emprisonnement d'un homme libre dans une prison publique, à moins qu'il ne s'agisse d'un malfaiteur ou d'un débiteur du fisc.

En quoi pouvait consister cette volonté impériale dont parle le préfet ? Interdire l'exécution sur la personne pour dettes privées, comme le laisse entendre le dispositif de la

¹ OGIS II 669 = SB V 8444 (68 ap. J.-C.). Edition utilisée : Chalon (1964) 27–34.

² Lignes 3–10 : Chalon (1964) 5–68 et 78.

³ L. 15–26 : Chalon (1964) 110–145.

⁴ L. 15–18 : Chalon (1964) 110–122.

⁵ Cette pratique est attestée dès l'époque ptolémaïque ; cf. Berger (1911) 31–46 et 93–97 ; Chalon (1964) 111.

loi⁶ ? Les documents témoignant de la pratique attestent la persistance dans les contrats de clauses prévoyant que l'exécution serait faite sur la personne du débiteur dans le but de faire pression sur lui et sur ses proches, afin que le créancier obtienne satisfaction⁷. En l'occurrence, la volonté à laquelle se réfère le préfet peut être identifiée dans une constitution d'Auguste qui aurait étendu à l'Egypte les bénéfices d'une *lex Iulia* permettant au débiteur insolvable de se soustraire à l'exécution sur sa personne, en faisant la cession de ses biens⁸. L'introduction de la *cessio bonorum* n'a pas supprimé la contrainte par corps en Egypte mais permettait à ceux qui en avaient les moyens d'y échapper. La disposition de l'édit d'Alexander ne visait donc pas à abolir l'exécution sur la personne pour dettes privées, mais à empêcher l'emprisonnement illégal du débiteur.

Par la suite, le préfet a pris des dispositions protégeant les tiers cocontractants d'un individu engagé envers l'Etat⁹. Il cherchait à protéger des tiers de bonne foi qui, ayant noué des relations contractuelles avec des fonctionnaires ou des débiteurs du fisc, leur avaient consenti un prêt, garanti ou non par une hypothèque, ou leur avaient acheté un bien : l'administration pouvait intervenir pour annuler ces actes et confisquer les propriétés vendues ou hypothéquées légalement, ou reprendre de force à un créancier la somme d'un prêt qui lui avait été remboursé, si celui qui avait vendu ou hypothéqué son bien ou remboursé le prêt consenti était débiteur de l'Etat.

Alexander avait appris que ces procédures étaient fréquentes. L'administration intervenait pour préserver les intérêts de l'Etat et l'intervention était faite en vertu de la *πρωτοπραξία* de l'Etat, un mode d'exécution privilégié réservé au fisc pour garantir ses créances. La *πρωτοπραξία* découle d'une *κατοχή*, c'est-à-dire d'un droit de saisie grevant tout le patrimoine d'un débiteur du fisc au profit de ce dernier dès l'engagement de cette personne envers l'Etat ; elle permettait donc au fisc de faire valoir ledit droit contre les tiers auxquels son débiteur avait vendu un bien ou remboursé une dette, ou en faveur desquels il avait constitué une hypothèque. Il fallait donc que les futurs cocontractants d'un débiteur du fisc puissent vérifier l'état juridique de son patrimoine avant de passer un contrat avec lui.

C'est dans ce but qu'Alexander imposa des formalités de publicité : l'inscription du nom des débiteurs du fisc suspects d'insolvabilité sur une liste, ainsi que l'affichage de ces noms ou l'inscription du droit de *κατοχή* au profit du fisc sur les déclarations de propriété des biens de ces débiteurs au registre de la propriété immobilière. Si aucune de ces formalités de publicité n'avait été prise, les droits de l'Etat ne pouvaient être opposés aux tiers de bonne foi. Les documents de la pratique attestent que l'administration inscrivait la *κατοχή* du fisc sur les déclarations de propriété de ses débiteurs au registre de la propriété immobilière ; ils montrent aussi que, vu le grand nombre de personnes engagées envers l'Etat, les particuliers acceptaient de se lier par contrat sous réserve des droits du fisc¹⁰.

Le préfet a aussi déclaré : « Quant aux dots, qui sont bien d'autrui et non des maris qui les ont reçues, le dieu Auguste a ordonné, ainsi que les préfets, qu'elles soient rendues par le fisc aux femmes dont il faut sauvegarder la *πρωτοπραξία*. »¹¹ L'abus visé par l'édit était commis dans le cadre d'une procédure d'exécution contre un débiteur du fisc et le tiers à protéger était son épouse, dont la dot était confisquée par les agents administratifs avec les biens de son mari¹².

⁶ L. 16–18.

⁷ Cf. Rupprecht (2007) 294.

⁸ Cf. Chalon (1964) 116–118 ; Kaser (1955) 403.

⁹ L. 18–24 : Chalon (1964) 123–136 ; Kaser (1955) 262.

¹⁰ Cf. Chalon (1964) 130, n. 36–37 ; 133, n. 51–52 ; 135, n. 60.

¹¹ L. 25–26 : Chalon (1964) 137–143.

¹² La dot dont il s'agit ici consistait en argent ou en biens mobiliers pouvant faire l'objet d'une estimation. Cf. Yiftach-Firanko (2003) 108, n. 17 ; 149–164.

Les archives des acquêts (βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων), qui abritaient le registre de la propriété immobilière dans les métropoles des nomes, furent créées par les Romains au milieu du I^{er} s. ap. J.-C. Elles étaient destinées au contrôle des changements opérés dans le droit de propriété d'un immeuble. Le P.Oxy. II 237, viii, 27–43 nous apprend que c'est à la suite de la plainte d'un stratège – selon laquelle le registre de la β. ἐ. du nome oxyrhynchite, créé à partir des déclarations des particuliers, n'était pas tenu correctement – que le préfet Marcus Mettius Rufus a ordonné en 89 la révision de ces registres dans toute l'Égypte¹³. À l'instar de ses prédécesseurs, il a enjoint à tous les propriétaires de déclarer leurs propriétés dans les six mois, aux créanciers leurs hypothèques et à tous les autres leurs droits grevant un immeuble et permettant d'empêcher son aliénation. Ainsi, les femmes mariées devaient indiquer sur les déclarations de propriété de leur époux les titres qui créaient leur droit de κατοχή sur les biens de ceux-ci conformément à une règle de droit local ; les enfants devaient en faire autant concernant leur éventuelle κατοχή sur les biens de leurs parents, afin que les partenaires contractuels de l'époux ou des parents ne soient pas trompés (comme le dit Rufus, afin « de leur éviter de subir une fraude par ignorance »)¹⁴.

Les registres de la β. ἐ. étaient des listes de noms de personnes et non des listes cadastrales. Ils permettaient aux acheteurs de vérifier l'état juridique d'un bien. Le préfet a par ailleurs interdit aux notaires de dresser des actes relatifs à des mutations immobilières sans l'ordre des archivistes de la β. ἐ. L'inobservation de cette règle entraînait la nullité de l'acte et des peines pour les contrevenants¹⁵. On observera que les particuliers, qui n'étaient pas contraints à déclarer leurs mutations immobilières, le faisaient surtout avant de vendre. De ce fait, le fisc ne pouvait pas se fier aux données qui figuraient sur les fiches personnelles pour imposer une charge liturgique¹⁶.

Bien que Mettius Rufus ait prescrit la révision quinquennale des registres de la β. ἐ., ils n'étaient pas à jour en 109. Se référant à l'édit de Rufus, le préfet Sulpicius Similis en promulgue un autre ordonnant que des copies des contrats de mariages soient déposées dans la β. ἐ. où étaient enregistrés les biens du mari, pour que les tiers cocontractants de ce dernier sachent si lesdits biens étaient grevés d'une κατοχή de l'épouse ou des enfants¹⁷.

Dans le cadre de la surveillance publique des opérations juridiques, une des préoccupations des préfets d'Égypte fut la conservation et le contrôle des actes non notariés. En 127, Titus Flavius Titianus promulgua un édit relatif au fonctionnement des archives publiques centrales où ces actes étaient déposés : il y fixa les modalités du dépôt à la bibliothèque du Nanaion et à la bibliothèque Hadrienne, créée peu de temps auparavant à Alexandrie, des copies des actes dressés par les notaires égyptiens, lesquels n'avaient pas la qualité d'officiers publics¹⁸. Le P.Oxy. I 34, i et ii a conservé cet édit, qui contient la procédure de contrôle desdits actes que les employés des services de l'archidicaste devaient suivre, et qui obligeait ces derniers à en déposer une copie dans chacune de ces deux bibliothèques. Dans un nouvel édit promulgué cinq mois plus tard à l'intention des notaires égyptiens négligents, le préfet leur enjoint de déposer les contrats à la bibliothèque Hadrienne, dont la raison d'être était de garantir « qu'aucune des choses faites contrairement aux règles ne soit ignorée ».¹⁹

¹³ Rééd. Modrzejewski (1977a) 381–385. À ce propos, cf. Wolff (1978) 49–51 et 222–255 ; Jördens (2010).

¹⁴ P.Oxy. II 237, viii, 34–36 ; Yiftach-Firanko (2003) 169–170 et 225–226 ; Kreller (1919) 178–192.

¹⁵ P.Oxy. II 237, viii, 36–38 ; cf. *Gnomon de l'Idios Logos* (BGU V 1210) § 101.

¹⁶ Jördens (2010) 171.

¹⁷ P.Oxy. II 237, viii, 21–27 + P.Mert. III 101 : rééd. Modrzejewski (1977a) 385–388.

¹⁸ Cf. Wolff (1978) 32–33, 51–53, 55–56 et 140. Voir aussi le *Gnomon de l'Idios Logos* (BGU V 1210) § 100, ainsi que SB I 5232 ; contra Burkhalter (1990) 204–207. La δημοσίωσις, un procédé d'enregistrement des actes grecs sous seing privé, leur conférait la force probante des actes authentiques : cf. Wolff (1978) 48, 52, n. 31 et 129–135 ; Burkhalter (1990) 207–208.

¹⁹ P.Oxy. I 34, iii, 1–16.

Deux documents contiennent des dispositions visant à protéger chaque partie d'un contrat du comportement malhonnête de l'autre. Le premier, un édit préfectoral, porte sur le chantage des débiteurs exercé sur leurs créanciers et sur les moyens de défense mis à la disposition des débiteurs menacés d'exécution ; le second, un document de la pratique judiciaire, porte sur la protection du créancier contre les actes frauduleux du débiteur en cas d'exécution sur les biens.

L'édit de Gaius Valerius Eudaemon date de 142. Le préfet avait constaté que beaucoup de ceux à qui les créanciers réclamaient le paiement de leurs dettes en argent refusaient de payer en les menaçant d'« accusations plus graves »²⁰. Suivant l'avis d'un de ses prédécesseurs, Marcus Petronius Mamertinus, Eudaemon avertit alors les débiteurs de s'abstenir de manœuvres de chantage et de s'exécuter ou d'obtenir de leurs créanciers un sursis par un accord régulier. Mais, les créanciers n'étant pas toujours honnêtes, le préfet a indiqué aux débiteurs les voies légales qui leur étaient ouvertes pour nier leur dette : ils devaient déclarer « ne pas devoir » au moment de la réclamation du paiement de la dette, et accuser leurs créanciers par écrit de falsification des titres de créance ou de fraude ou de captation²¹. Un nouveau débat naissait dans lequel on examinait l'existence même de la dette sans tenir compte de la force probante du document dont elle découlait.

Dans le brouillon d'une requête adressée à une autorité inconnue en 246, le requérant est un créancier qui soupçonne son débiteur de vouloir aliéner les biens garantissant sa dette avant de la lui rembourser²². Il invoque « des lois » – en fait un rescrit de Sévère et Caracalla – condamnant l'*alienatio in fraudem creditorum* (l'aliénation de ses biens par un débiteur insolvable au détriment de ses créanciers)²³.

Outre cette référence à un rescrit, les papyrus ont conservé le texte de constitutions impériales relatives à l'acquisition, au transfert ou à l'extinction des droits pécuniaires. Treize réponses (ἀποκρίματα) données par l'empereur Septime Sévère à l'occasion de son voyage en Egypte en 199/200 sont conservées dans le P.Col. VI 123²⁴. Nous en retiendrons quatre. L'ἀπόκριμα 4 concerne une affaire dont le fond est controversé²⁵. L'empereur se prononce sur une demande de résiliation d'un acte de vente de biens hypothéqués, le demandeur étant vraisemblablement le débiteur dont le créancier avait vendu lesdits biens, qu'il détenait par force sans convention. L'empereur refuse la demande de résiliation, mais décide que le préfet utilise les voies de droit adéquates pour que le débiteur retrouve la possession de ses biens. Dans l'ἀπόκριμα 5, Septime Sévère répond à une pérégrine « qu'il n'est pas interdit aux femmes d'emprunter de l'argent et de payer pour d'autres ». L'esprit du droit romain sert ici de référence au souverain pour combler une lacune dans le droit local : il est en effet fait allusion au sénatus-consulte Velléien, qui interdisait à une femme de prendre à sa charge la dette d'autrui, de se porter caution, de donner en gage ou d'hypothéquer ses biens dans l'intérêt d'une autre personne, mais non d'aliéner un de ses biens pour payer la dette d'autrui, car elle ne s'engageait pas pour l'avenir²⁶.

Dans l'ἀπόκριμα 12, le requérant est un fils qui a usé de son droit de s'abstenir de la succession paternelle lorsqu'il était impubère, mais qui a changé d'avis après avoir dépassé l'âge de 25 ans, au moment où les biens paternels étaient déjà confisqués et vendus pour payer les créanciers héréditaires. L'empereur lui refuse le droit de revenir sur sa décision en raison de son âge en vertu de la loi *Plaetoria*²⁷. En revanche, dans deux rescrits,

²⁰ P.Oxy. II 237, viii, 7–18 ; cf. viii, 18–21, le procès jugé par L. Munatius Felix en 151.

²¹ Sur les voies légales de résistance accordées aux débiteurs, cf. Torrent (1984).

²² P.Lond. III 1157 verso (b) (p. 111 ; = M.Chr. 199).

²³ Cf. Dig. 42, 8, 10, 1.

²⁴ Rééd. Modrzejewski (1977b) ; cf. Coriat (1997) 81–93.

²⁵ Cf. Westerman / Schiller (1954) 56–63 ; Oliver (1989) 457.

²⁶ Cf. Westerman / Schiller (1954) 65–66.

²⁷ Cf. Westerman / Schiller (1954) 87–92 ; Youtie / Schiller (1955) 344–345.

Septime Sévère et Caracalla ont décidé que le préfet devait se prononcer sur les cas de jeunes justiciables fraudés par leurs cocontractants et leur donner l'*in integrum restitutio*²⁸.

En matière de droits réels, le préfet Gaius Avidius Heliodoros a légiféré en 137 sur le droit des copropriétaires et des voisins d'intervenir dans la vente d'un immeuble ou d'un fonds de terre détenu en copropriété, après avoir reçu de nombreuses requêtes à ce sujet²⁹. Heliodoros n'a pas fait de distinction entre la copropriété en parts idéales (*pro indiviso*) ou verticales (*pro diviso*), admise par le droit romain classique, et celle en parts horizontales, pratiquée en Egypte³⁰. En cas de vente de sa part par l'un des copropriétaires, le gouverneur reconnaissait aux copropriétaires et aux voisins un droit de préemption dans des délais prescrits, que le vendeur devait respecter sous peine de confiscation du prix de la vente. Cette innovation préfectorale consacrait un droit inconnu à Rome.

Le BGU I 267 et le P.Strasb. I 22 ont conservé – en le reproduisant avec quelques variantes – un rescrit de Septime Sévère et Caracalla daté de 199/200³¹. Adressé à une femme, il reconnaissait officiellement un moyen de défense procédurale (la *longi temporis praescriptio*) aux possesseurs des fonds provinciaux en s'inspirant d'une règle locale. La prescription de longue possession était accordée contre le propriétaire demandeur qui intentait l'action en revendication contre le défendeur qui pouvait alléguer une juste cause et qui avait possédé sans aucune contestation pendant 10 ou 20 ans, selon que les plaideurs habitaient ou non la même cité. Le rescrit remplissait un vide car l'usucapion romaine ne pouvait pas fonctionner dans les provinces pour les immeubles et pour les meubles : elle n'était applicable qu'aux citoyens romains.

Une autre sentence impériale concernant un droit réel est fournie par l'empereur Hadrien à l'occasion d'un procès à un justiciable, lequel revendiquait des esclaves que sa créancière gagiste possédait injustement, sans doute après remboursement de la dette. Soulignant qu'il s'était déjà prononcé sur cette affaire, Hadrien lui recommande de suivre les voies de droit pour récupérer ses biens³².

En matière de successions enfin, trois documents nous livrent des constitutions impériales favorables aux héritiers provinciaux. Le premier est l'ἀπόκριμα 8 de Septime Sévère dans le P. Col. VI 123 : l'empereur est saisi par un héritier ab intestat qui a intenté une pétition d'hérédité contre des personnes détenant son héritage en qualité d'héritiers institués dans un testament. Ce dernier est prétendument falsifié. L'empereur répond qu'il est injuste que des héritiers institués soient dépossédés, même si le testament est prétendument falsifié ; il ajoute que les officiels chargés de la procédure doivent veiller à ce que les personnes accusées soient citées en justice en respectant l'ordre des procès, c'est-à-dire en respectant le caractère préjudiciel de la question pénale (*testamentum falsum*), laquelle devait être jugée avant la question civile (*hereditatis petitio*), dont elle commandait la solution³³.

Les deux autres montrent l'empereur Hadrien intervenant pour corriger des injustices à l'égard des enfants dans la succession ab intestat. Une Egyptienne morte ab intestat avait laissé une petite-fille qui intenta un procès contre son oncle et son cousin, lesquels se trouvaient en possession de tous les biens héréditaires ; elle a demandé la part successorale de son père défunt. Elle revendiquait le bénéfice d'une « grâce » d'Hadrien promulguée en 125 et accordant aux enfants des Egyptiens le droit de succéder à leurs grands-parents en représentant leurs parents : cette constitution était postérieure à la mort de sa grand-mère, mais le préfet ordonna l'application rétroactive de la nouvelle loi³⁴.

²⁸ P.Oxy. VII 1020 (199/200 ap. J.-C.) ; cf. Kaser (1955) 239.

²⁹ P.Oxy. XLI 2954, 12–25 (III^e s.).

³⁰ Cf. Herrmann (1975) et Rupprecht (1981) au sujet du SB XIV 12139 (II^e s.).

³¹ Rééd. Modrzejewski (1977c).

³² P.Tebt. II 286, 1–9.

³³ Westerman / Schiller (1954) 74–79 ; Youtie / Schiller (1955) 337–343 ; Oliver (1989) 457.

³⁴ BGU I 19 ; Katzoff (1970).

Enfin, Hadrien est venu au secours des enfants des soldats romains conçus pendant le service de leur père et n'ayant pas été institués héritiers dans le testament de leur géniteur. Dans une lettre adressée au préfet d'Égypte Quintus Rammius Martialis en 119, il a classé ces enfants illégitimes dans la parenté naturelle du défunt et leur a reconnu la possession successorale des biens paternels dans la classe prétorienne *unde cognati*³⁵.

Le dispositif de cette quinzaine de textes législatifs contient les éléments qui révèlent les circonstances immédiates ayant donné lieu à leur naissance, la méthode législative utilisée et la motivation du législateur. Dans les édits du préfet, l'origine immédiate de l'intervention est donnée en introduction à sa loi ou dans le dispositif de celle-ci. Si en 68 Alexander a choisi pour s'exprimer une prescription d'ordre général assurant Galba de sa fidélité, son édit n'en est pas moins composé de réponses à des points qui lui ont été soumis par le biais de plaintes reçues dès son entrée en fonction, de la part de gens de toute condition. De même, Rufus en 89 et Similis en 109 ont promulgué des édits sur le fonctionnement de la bibliothèque des acquêts, le premier alerté sur leur état par un stratège de nome, le second dans le cadre d'un procès, à l'occasion d'une enquête qu'il a menée au sujet – sans doute – de fausses déclarations de propriété³⁶.

En 127, Titianus a légiféré deux fois en cinq mois sur le même sujet car il ne lui avait pas échappé que les notaires égyptiens n'arrivaient pas à adopter les nouveaux usages sur l'enregistrement des actes privés à la bibliothèque Hadrienne³⁷. Avant de promulguer son édit sur les rapports de fait entre créanciers et débiteurs, Eudaemon avait constaté personnellement les manœuvres des débiteurs³⁸ ; et en 137, Heliodoros a édicté pour reconnaître un droit de préemption aux copropriétaires ainsi qu'aux voisins contre un éventuel acquéreur extérieur en cas de vente d'une part d'immeuble, parce qu'il avait été saisi de nombreuses requêtes à ce sujet³⁹.

Les constitutions impériales retenues sont des rescrits par souscription et une lettre adressée à un fonctionnaire, en l'occurrence le préfet Martialis. Les rescrits par souscription contiennent la réponse de l'empereur à la question d'un particulier, posée le plus souvent à l'occasion d'un procès et introduite personnellement ou par un mandataire⁴⁰. Le droit y est dit d'après les faits, tels que le demandeur les a décrits, sous la réserve implicite « si les faits allégués dans la requête sont vérifiés par le juge ». Leur style est laconique, comme celui des ἀποκρίματα de Septime Sévère dans le P.Col. VI 123 ; il peut exprimer un certain agacement, comme dans la réponse d'Hadrien du P.Tebt. II 286. Seules la souscription de Septime Sévère et de Caracalla dans les BGU I 267 et P.Strasb. I 22 ainsi que la lettre d'Hadrien dans le BGU I 140 proposent une solution juridique avec la généralité d'un article de code : la première sur l'application de la prescription de longue possession, la seconde sur la reconnaissance des droits successoraux aux enfants illégitimes des soldats romains. En principe les rescrits, qui sont des réponses en droit, n'avaient de valeur que pour l'affaire qui les avait suscités mais, en raison de l'autorité de l'empereur, ils ont pris peu à peu valeur de règle de droit applicable dans les cas analogues.

Du point de vue de l'aspect interne de la méthode législative, quand il s'agit d'édits préfectoraux, nous sommes en présence de normes générales de type axiomatique pouvant servir de base à un système de déduction et, dans le cas des réponses législatives impériales, de normes de type axiologique nées de la pratique judiciaire⁴¹. Cependant, même les édits des préfets ne sont pas dépourvus de l'aspect de décisions concrètes nées d'un ou de

³⁵ BGU I 140 ; rééd. Modrzejewski (1977d).

³⁶ P.Oxy. 237 II, xii, 39 : ζήτησις ; 22–23 : διαζητούντί μοι μαθεῖν.

³⁷ P.Oxy. I 34, iii, 2.

³⁸ P.Oxy. II 237, viii, 9.

³⁹ P.Oxy. XLI 2954, ii, 13–17.

⁴⁰ Διά τινα : ἀπόκρ. 4, 5, 12 ; BGU I 267 et P.Strasb. I 22.

⁴¹ Cf. Coriat (1997) 457–458.

plusieurs contentieux particuliers qui ont amené les gouverneurs à légiférer, et que ces derniers mentionnent dans leurs lois.

Voyons à présent les motifs juridiques qui conduisaient les législateurs à dire le droit. Ils sont présentés comme l'objet direct des édits des préfets : s'agissant de dispositions destinées à protéger les cocontractants d'un individu engagé envers l'Etat, Alexander déclare vouloir assurer la protection des relations contractuelles et le maintien de la confiance générale⁴². Dans les édits relatifs à l'organisation de l'enregistrement et de la conservation des actes privés, instruments par excellence de création, de transfert et d'extinction des droits pécuniaires, les préfets sont guidés par le même objectif : l'organisation du contrôle et de la publicité des actes afin que ces derniers ne restent pas valables seulement entre les parties mais qu'ils soient opposables aux tiers⁴³. Quant à l'édit d'Eudaemon, il montre que les gouverneurs romains ne se contentaient pas de veiller à ce que les contrats aient une force probante obligatoire de par leur nature d'actes authentiques ou leur enregistrement aux archives publiques : ils veillaient aussi à assurer aux débiteurs les moyens procéduraux de contester ces actes écrits⁴⁴. En définitive, seul Alexander qui, dans son édit, pose les principes de sa politique future, se réfère à des valeurs morales telles que la prévoyance et le soin de l'autre⁴⁵.

L'empereur, intervenant quant à lui ponctuellement pour dire le droit sur une question précise, devient juge et donne une motivation juridique à sa décision qui, qu'elle soit adressée à des Romains ou à des pérégrins, est fidèle au droit romain⁴⁶. Il n'en est pas moins législateur et peut innover en érigeant en droit une pratique locale, ou en reconnaissant officiellement la valeur juridique du lien de parenté cognatique entre le père et l'enfant⁴⁷. La volonté de protéger les faibles n'est pas absente lorsque l'empereur traite le cas d'un cocontractant fraudé, d'une femme ou d'un jeune⁴⁸. Lorsque sa décision concerne des faibles en nombre, il peut mettre en avant des principes sous des airs de fausse modestie. Ainsi, dans sa lettre au préfet Martialis, Hadrien déclare manifester plus d'humanité que ses prédécesseurs concernant la succession des enfants illégitimes des soldats, tout en précisant qu'il ne veut pas paraître en faire grand cas⁴⁹.

La motivation officielle des normes étudiées ici est la protection juridique des intérêts des particuliers. Celle-ci fut assurée par l'activité des empereurs, qui écoutaient leurs sujets et disaient la loi au cas par cas, et par la mise en place, par les empereurs et les préfets, de conditions de forme (intervention d'un officier public, multiplication des formalités de publicité) ou de fond (protection des personnes accomplissant un acte juridique contre d'éventuels abus de leur faiblesse d'âge ou de sexe) pour la validité des actes juridiques.

Mais les mesures garantissant la protection juridique des intérêts privés s'inscrivent toujours dans un projet plus vaste : ici c'est l'intérêt de Rome qui a été servi, par les empereurs, ceux-ci prodiguant à leurs sujets la sécurité juridique en statuant sur les questions qui leur étaient soumises par ces derniers, et par les préfets, lesquels instituèrent des garanties pour la sécurité des transactions qui instauraient un climat de confiance chez les particuliers. Dans son article sur les effets de la mise en place d'institutions fournissant l'information sur les capacités financières des créanciers et des débiteurs potentiels dans l'Egypte romaine, François Lerouxel montre que la création de la bibliothèque des acquêts a contribué à l'amélioration du fonctionnement du marché du crédit⁵⁰. Dans une étude sur

⁴² Ligne 18.

⁴³ P.Oxy. II 237, viii, 36 ; I 34, iii, 7–9.

⁴⁴ P.Oxy. II 237, viii, 12–18.

⁴⁵ OGIS II 669, 3 : πρόνοια ; 9 : φροντίς (ἐφρόντις) ; cf. Jördens (2006) 93–94, 99–101 et 105–106.

⁴⁶ P.Lond. III 1157 ; P.Col. VI 123, ἀπόκρ. 4, 5, 8, 12 ; P.Tebt. I 286 ; BGU I 19.

⁴⁷ BGU I 267 et P.Strasb. I 22 ; BGU I 140.

⁴⁸ P.Lond. III 1157 ; P. Col. VI 123, ἀπόκρ. 5 ; P.Oxy. VII 1020 ; BGU I 19.

⁴⁹ BGU I 140.

⁵⁰ Lerouxel (2006).

la βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων, Andrea Jördens souligne l'intérêt économique que présentait cette nouvelle institution pour l'Etat du fait de la diminution du nombre de contentieux concernant les biens immobiliers ; c'est une des conséquences de la transparence des mutations immobilières qu'assurait la bibliothèque⁵¹. On notera que les effets bénéfiques de cette nature sont inhérents aux mesures assurant la validité des actes et leur opposabilité aux tiers.

Ainsi, si le caractère axiologique des normes du droit romain présentées ici témoigne du pragmatisme du législateur, soucieux en premier lieu d'assurer la protection juridique des intérêts privés et de créer un cadre réglementaire favorable au bon déroulement des affaires, donc de résoudre des problèmes concrets, il ne doit pas pour autant faire oublier qu'une préoccupation sous-jacente de celui-ci était la défense de l'intérêt de l'Etat.

Bibliographie

- Berger, A. (1911), *Die Strafklauseln in den Papyrusurkunden. Ein Beitrag zum gräko-ägyptischen Obligationenrecht* (Leipzig / Berlin).
- Burkhalter, F. (1990), « Archives locales et archives centrales en Egypte romaine », *Chiron* 20, 191–216.
- Chalon, G. (1964), *L'édit de Tiberius Julius Alexander. Etude historique et exégétique* (Lausanne).
- Coriat, J.-P. (1997), *Le prince législateur. La technique législative des Sévères et les méthodes de création du droit impérial à la fin du Principat* (Roma).
- Herrmann, J. (1975), « Zum Edikt des Präfekten Gaius Avidius Heliodorus », *ZSS. RA* 92, 260–266.
- Jördens, A. (2006), « Zum Regierungsstil des römischen Statthalters – das Beispiel des *praefectus Aegypti* », in Wiemer, H.-U. (éd.), *Staatlichkeit und politisches Handeln in der römischen Kaiserzeit* (Berlin / New York) 87–106.
- Jördens, A. (2010), « Öffentliche Archive und römische Rechtspolitik », in Lembke, K. et al. (éd.), *Tradition and Transformation : Egypt under Roman Rule* (Leiden) 159–179.
- Kaser, M. (1955), *Das römische Privatrecht I. Das altrömische, das vorklassische und klassische Recht* (München).
- Katzoff, R. (1970), « BGU 19 and the Law of Representation in Succession », in *Proceedings of the Twelfth International Congress of Papyrology* (Toronto) 239–242.
- Kreller, H. (1919), *Erbrechtliche Untersuchungen auf Grund der gräko-ägyptischen Papyrusurkunden* (Leipzig).
- Lerouxel, F. (2006), « Les femmes sur le marché du crédit en Egypte romaine (30 avant J.-C. – 284 après J.-C.). Une approche néo-institutionnaliste », *CCRH* 37, 121–136.
- Modrzejewski, J. (1977a), « Edits des préfets d'Egypte M. Mettius Rufus et S. Sulpicius Similis relatifs à la publicité foncière (89 et 109 ap. J.-C.) », in Girard, P.F. / Senn, F. (éd.), *Les lois des Romains* (Camerino) 381–388.
- Modrzejewski, J. (1977b), « Décisions de Septime Sévère (Apokrimata) (200 ap. J.-C.) », in Girard, P.F. / Senn, F. (éd.), *Les lois des Romains* (Camerino) 468–474.
- Modrzejewski, J. (1977c), « Rescrit de Septime Sévère et Caracalla concernant la prescription par dix et vingt ans (199–200 ap. J.-C.) », in Girard, P.F. / Senn, F. (éd.), *Les lois des Romains* (Camerino) 464–467.
- Modrzejewski, J. (1977d), « Lettre d'Hadrien sur les droits successoraux des enfants des soldats (119 ap. J.-C.) », in Girard, P.F. / Senn, F. (éd.), *Les lois des Romains* (Camerino) 446–448.
- Oliver, J.A. (1989), *Greek Constitutions of Early Roman Emperors from Inscriptions and Papyri* (Philadelphia).
- Rupprecht, H.-A. (1981), « Zu Voraussetzungen, Umfang und Herkunft des Vorkaufrechts der Gemeinschaftler nach den Papyri », *Annuaire de Panteios*, 289–301.
- Rupprecht, H.-A. (2007), « Urkundsformular und Wirklichkeit. Bemerkungen zur praktischen Bedeutung einer Urkundsklausel », in Bucholz, S. / Lück, H. (éd.), *Worte des Rechts – Wörter zur Rechtsgeschichte. Festschrift für Dieter Werkmüller zum 70. Geburtstag* (Berlin) 283–296.
- Torrent, A. (1984), « Pap. Oxy. II 237. A proposito de accusatio falsi », in *Sodalitas. Scritti A. Guarino III* (Napoli) 1181–1190.
- Westerman, W.L. / Schiller, A.A. (1954), *Apokrimata. Decisions of Septimius Severus on Legal Matters* (New York).

⁵¹ Le texte de cette communication (« Nochmals zur Bibliothek Enkteseon »), présentée lors du 21^e *Symposion* de droit grec et hellénistique (Seggau, 2009) et non encore déposé pour la publication, m'a aimablement été communiqué par l'auteur.

- Wolff, H.J. (1978), *Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemäer und des Prinzipats II. Organisation und Kontrolle des privaten Rechtsverkehrs* (München).
- Yiftach-Firanko, U. (2003), *Marriage and Marital Arrangements. A History of the Greek Marriage Document in Egypt. 4th century BCE – 4th Century CE* (München).
- Youtie, H.C. / Schiller, A.A. (1955), « Second Thoughts on the Columbia Apokrimata (P. Col. 123) », *CE* 30, 327–345.

« SEGNI » DI MALATTIA NELLE LETTERE DEI PAPIRI

Isabella Andorlini

Gli storici dell'antichità continuano a scrutare la densità informativa delle lettere tramandate da papiri e da ostraca come una fonte inesauribile di notizie di ogni specie¹. La curiosità per gli affari altrui, nitidamente raccontati o appena accennati nella corrispondenza privata, ha rinnovato un proliferare di studi su singoli aspetti di genere, di contenuto e di lingua². Questa ricerca, rivolta ai « segni » di malattia che affiorano nelle lettere papiroce, tocca sia il campo pedestre della *routine* comunicativa sia il registro sofisticato delle conoscenze tecniche echeggiate nella trasposizione scritta del colloquio interpersonale. Tale prospettiva è tanto più stimolante poiché ogni lettera ristabilisce un legame diretto tra il lettore moderno e l'antico autore del messaggio, non importa se riconoscibile come l'esecutore materiale della scrittura³. Questo permette di entrare in rapporto col suo modo di percepire i fatti e di farsi un'idea – sia sul piano materiale e grafico sia sul piano della padronanza linguistica – del livello di acculturazione dell'autore o del suo « suggeritore » occasionale (un medico ? un operatore della salute ?). I casi di malattia propria e dei propri cari sono comunicati con *pathos* espressivo e con una fraseologia tecnica che indica tipologia, insorgenza, decorso ed esito del morbo. Nelle lettere che contemplano i problemi della salute, essendo le urgenze della comunicazione quasi sempre dettate da necessità pratiche, non mancano cenni alle ricadute psicologiche e socio-economiche nella vita quotidiana e lavorativa. Anche sotto il profilo dell'esegesi linguistica, le lettere sono informative dell'incidenza del frasario tecnico nella scrittura dei profani⁴. Poiché, però, l'intimità affiora con reticenza nella comunicazione, in quale misura i cenni delle lettere attestano patologie diffuse nella popolazione locale⁵ ? L'occorrenza di termini specifici è sufficiente a connotare la competenza linguistica dell'autore, ovvero a marcare lo scarto tra lingua comune e lingua tecnica nella forma scritta del colloquio ? Quale risulta l'attendibilità di echi di carattere medico, e quali peculiarità lessicali sono imparentate con la lingua degli esperti dell'arte⁶ ?

La teoria dell'osservazione dei « segni », risalente agli scritti del *Corpus Hippocraticum*, ruota intorno ai termini *σημείον* « sintomo », l'indizio del manifestarsi patologico, *σημαίνω*, che esprime il « significare », ovvero il processo per cui il « sintomo manifesta la sua presenza », e *σημειωτικόν*, « la disciplina che riguarda l'osservazione dei sintomi »⁷.

¹ Notizie sulle patologie nell'Egitto greco-romano emergono da categorie documentali estranee alla presente ricerca, quali petizioni e denunce per danni fisici, referti di medici pubblici, elenchi o certificazioni di ammalati sul lavoro, un materiale già raccolto da Sudhoff (1909) e ampliato da Hirt Raj (2006). Sono escluse anche le *formulae valetudinis*, in quanto *clichés* privi di contenuti originali.

² Per la copiosa letteratura rinvio a Bagnall / Criatore (2006) ; Luiselli (2008) ; Kreuzsaler / Palme / Zdiarsky (2010) ; e per la medicina a Hanson (2010).

³ Sull'*authorship* delle lettere, cf. Parsons (1980) 4 ; Evans (2010) 51–52 ; Luiselli (2010) 73 (con n. 4).

⁴ Indagini parallele potrebbero interessare altri vocabolari tecnici di arti e mestieri infiltrati nel frasario delle lettere (di agricoltura, di abbigliamento e tessitura, dei materiali scrittori) ; cf. in generale Daris (1995) 73.

⁵ Scrive Parsons (1980) 9 : « The papyrus letters, then, are businesslike. They do not linger, and certain subjects are notably missing. » Le questioni di salute non sono tra i temi mancanti anche se, come nel caso degli affetti, risentono talora dei *clichés* (Parsons 11–12). Sono circa 60 le lettere utili a questa indagine (una più corposa lista di « Lettres privées à caractère médical avec bibliographie », di Antonio Ricciardetto, è consultabile nel sito del CEDOPAL : tuttavia nel no. 8116, per es., non c'è traccia di « attacco febbrile » [una febbre invece pare aver colpito Epagathus, corrispondente di Gemellus in P.Fay. 248 descr., ca. 100 d.C.], mentre il no. 8117 non è attribuibile ad una lettera). Lettere di recriminazioni da paziente a medico sono CPR XXV 1 = *Stimmen aus der Wüstensand*, Kat.-Nr. 16 (II/III) e PSI IV 297 (V d.C.). Su « salute e malattia » nelle lettere copte, cf. Förster *WB*, P.Harr. I 57 e p. 213–222.

⁶ Il colloquio professionale con i profani funzionava anche al livello dei praticanti di cure popolari e dei venditori di droghe. Sulle interferenze con la « low medicine », cf. Riddle (1993) 117–120.

⁷ Un'indagine nel *Corp. Hipp.* è condotta da Fausti (2008) 258–278.

Poiché i manuali medici usavano l'interpretazione dei « segni » ai fini della terapia, è legittimo pensare che anche i dottori della *chora* egiziana, formati su quei testi, condividessero coi loro pazienti le definizioni dei sintomi morbosi⁸. Non dobbiamo stupirci se alcuni tecnicismi s'intrufolarono nella lingua degli scriventi acculturati della *chora*, rendendoli capaci di registrare per iscritto i nomi di malattie e il loro decorso.

L'analisi delle puntuali occorrenze di frasario medico in una lettera da Ossirinco testimonia la competenza linguistica di Ammonios, autore di P.Oxy. LXXIII 4959 (II d.C.). La malattia è il tema di una missiva ordinata, fatta copiare in una grafia elegante, quindi sottoposta a riscritture corsive autografe ed infine cancellata con una grosso *chi*. Alla cura formale con cui Ammonios informa i genitori che il fratello Theon, « colto da un grave ψυγμός e da debilitazione fisica » (4–6 : ἐδήλου ὅτι ψυγμῶι ληφθεὶς ἐκ βάθους καὶ ἐκλύκει τοῦ σώματος [καὶ] ἐν ἀγωνίαι ποιήσας πάντας ἡμᾶς), si è prontamente ristabilito, corrisponde un lessico medico adeguato. Lo stato di ἔκλυσις τοῦ σώματος (*solutio corporis*), cioè la prostrazione del paziente (Hipp. *Epid.* 7, 1, 80 : ἔκλυσις σώματος δεινή), è un tecnicismo usato, tra l'altro, per attribuire le sudorazioni a spossatezza (Hipp. *Prog.* 6 : γίνονται γὰρ οἱ [scil. οἱ ἰδρωτες] μὲν δι' ἔκλυσιν σωματῶν). La malattia di Theon è definita ψυγμός (un indizio di « freddo » corporeo, ma anche di « rigidità » nervosa)⁹; ha colpito « in profondità » (ἐκ βάθους), come avviene per il calore febbrile in ps.-Gal. *Intr.* 13, 5 (XIV 729, 16 K. = 48, 12–13 P. : ἡ ἐκ βάθους ἀναφερομένη θερμασία). Lo scrivente aggiunge che, superato l'attacco, non resta traccia dell'evento (9–10 : μηδὲν ... τοῦ συμβάντος ἐγκατάλειμμα εἶναι)¹⁰. Il quadro pare rinviare, più che ad influenza acuta, ad una sincope, già adombrata dalla parola impegnativa ἔκλυσις / *solutio* che è così associata alla *cardiaca affectio* nella definizione di ps.-Gal. *Def. med.* 265 (XIX 421, 1–3 K.) : διὰ ταύτην τοῦ τόνου τὴν ἔκλυσιν καρδιακὴν ἥτοι διάθεσιν ἢ συγκοπὴν ἐκάλεσαν τὸ συμβαίνον¹¹. Nello spazio di poche righe si affollano nuovi tecnicismi inerenti al decorso, come l'assoluto ἀνέλαβεν (7), « si è ripreso », familiare alla lingua medica (Hipp. *Mul.* 2, 118, 5 : ἦν μὴ δύνηται ἀναλαβεῖν) e ribadito da καὶ τέλεον ἀνεκτήκατο « e si è ristabilito perfettamente » (7–8), che trova confronto in ps.-Gal. *Ther.* 10 (XIV 248, 15 K. : θαυμασίως ἀνεκτήκατο), mentre è il medico ad aver recuperato il suo paziente in Gal. *Meth. med.* 10, 2 (X 677, 18 K.) : τελέως ἀνεκτηκάμην. La guarigione è scandita da due tempi precisi nel ritmo del decorso : a) il recupero è immediato se cade entro il giorno d'inizio della malattia (7 : αὐτῆς ὥρας ; cf. Hipp. *Epid.* 5, 1, 7 : ταῦτα παθὼν ἐν τῇ ὥρῃ ἐδόκεεν ἂν ὑγιῆς γενέσθαι) ; e b) Theon è stato in grado di prendere un bagno entro la medesima giornata

⁸ Due operette anonime, tramandate nel *corpus* galenico e risalenti al I/II, o al II secolo d.C. (cf. Petit [2009] XLII–XLV), enfatizzano la semeiotica in funzione di diagnosi e terapia. Cf. ps.-Gal. *Intr.* 3 (XIV 678 Kühn = p. 5, 12–14 Petit) : φυσιολογία, αἰτιολογία, σημείωσις καὶ τέταρτον τὸ ὑπαγορεύειν αὐταῖς τὰ αἷτια τῆς θεραπείας ; *ibid.* 7 (XIV 689 K. = 14, 15–16 P.) : σημείωσις δὲ καὶ εἰς θεραπείαν μὲν ἀναγκαία, ἀλλ' οὐκ ἔστιν αὐτῇ ἡ θεραπεία. Aggiungo ps.-Gal. *Def. med.* 164 (XIX 394, 13–15 K.) e *ibid.* 165 (XIX 394, 16–17 K.) : σημείον ἐστὶ τοῦ μέλλοντος συμβῆκεσθαι διάγνωσις. La disciplina dei « segni » è contemplata da un manuale su papiro, « circa la semeiotica è opportuno procedere per indizi nel modo suddetto », PSI inv. 3054, vi, 37–40 (= Andorlini [1995] 80 e 142) : περὶ μὲν οὖν | τοῦ ση[μειω]τικοῦ μ[έ]ρους κατὰ τὸν | προ[ειρημ]ένον τρόπον [ἐστὶν] ὑποληπτέον.

⁹ Cf. *Aet.* 2, 3, 42 : τοὺς περὶ τὰ νευρώδη μόρια ψυγμούς. Un'associazione tra ἀσθενείαις τε καὶ ψυγμοῖς καὶ ῥευμάτων ἐπιφοραῖς è registrata da Vett. Val. 4, 20, 10.

¹⁰ L'ἐγκατάλειμμα è metaforicamente lo « strascico » del male (cf. Paul. Aeg. 3, 77, 4 ; 6, 36, 1), oppure un residuo di materia da asportare dopo l'operazione, cf. ps.-Gal. *Intr.* 19, 13 (XIV 789, 4 K. = 97, 18–19 P.) ἀφαιρεῖν τὰ ἐγκαταλείμματα.

¹¹ Le convergenze con la lingua medica letteraria sono ben analizzate nell'*ed.pr.* La parola ψυγμός, ambigua nell'uso medico (P.Oxy. LXXIII 4959, p. 158), richiama gli ippocratici ψύγμα e ψύξις (*Index Hippocraticus*, s.v.). Ad una malattia da raffreddamento orienterebbero sia l'alternativa alla tosse fissata da ps.-Gal. *Prog.* 11 (XIX 562, 14 K. : ψυγμῶ ἢ βηχίῳ) sia il nesso causa-effetto istituito da Oribasio tra raffreddamento e febbre (*Syn. Eust.* 1, 19, 8 : καὶ τοῖς ἀπὸ ψυγμοῦ πυρέττουσιν, e col. viii, 24, 17). Un attacco simile ha colpito l'autore di P.Oxy.Hels. 46, 15–19 (I/II), che lamenta di aver a stento ripreso a scrivere : οὐ γὰρ ἡδυνήθη ἐπὶ τοῦ παρόντος γράψαι οὐδενὶ ... καὶ μόγις ἡδυνήθη(ν) καὶ ταῦτα γράψαι βασιανίζ[ό]μενος.

(8–9 : λούσασθαι αὐτῆς ἐκεῖνης τῆς ἡμέρας)¹². Il bagno rientrava nel regime prescritto dai medici : un malato bloccato da un impiastro lamenta l'astensione dal bagno come una fastidiosa costrizione (PSI IV 297, 2–3 [V d.C.] : ἐκ τῆς ἀλυσίας αἰσθάνομαι).

I Indisposizione generica e malattia conclamata

L'indisposizione generica che interferisce nel quotidiano è spesso addotta per giustificare l'impossibilità dei soggetti a scrivere, viaggiare, assolvere incarichi.

a) ἀρρωστία, ἀσθένεια, ἀσθενής, ἀσθενέω configurano « infermità fisica » e « debolezza » quali ostacoli negli affari correnti¹³. In P.Col. III 10, 2–3 (257 a.C.), Mnesistratos informa Zenon di essere ammalato e in difficoltà (ἐγὼ εἰς μεγάλην δὲ ἀρρωστίαν ἐνέπεσον καὶ εἰς ἀπορίαν). In una lettera del banchiere Promethion trapela ansia per la lunga malattia di Zenon, di cui non è nota la tipologia (PSI IV 333, 1–3 [256 a.C.] : [c]υνέβη ἡμῖν ἀγωνιάσαι ἀκούσαντας ἐπὶ πλείονα {ce} χρόνον ἐλκ[υ]θῆναί ce ἐν ἀρρωστίαι, *ed. pr.*)¹⁴.

b) I termini νωθρεύω (-ομαι), νωθρός e νωθρός, νωθρότης e νωθρόδης sono comuni nella pratica quotidiana del greco d'Egitto per esprimere un male generico (PSI VI 717, 4–5 [II d.C.] : μνή[θη]τι πῶς ce νωθρευόμενον ; SB XXII 15561, 4, [II d.C.] : καὶ ἐγὼ γὰρ ἐνωθρευόμην ; P.Tebt. II 422, 3 [III d.C.] : ἐπεὶ ἡ ἀδελφή c[ου] νω]θρευέται). La nozione di torpore è il sintomo che anticipa l'esplosione del male¹⁵. Herakleides, debilitato, ha rinunciato al viaggio (P.Freib. IV 56, 3–5 [II d.C.] : ἐπεὶ τῇ ἡ ἀπὸ κοῦ ἐνωθρευάμην καὶ οὐκ ἰσχύω καταλθεῖν) ; Alexandros – che ha mancato un pranzo coi nomarchi – aggiunge il dettaglio originale del digiuno osservato e l'allusione al contestuale malanno dello schiavetto (P.Lond. II 144, 3–4 e 7–9 [II/III] : νωθρευαμένου μου καὶ ἀσιτήσαντος ἡμέρας δύο ... καὶ τοῦ παιδαρίου μου ἀπὸ τοῦ Ἀρεινοῦτοῦ ἀσθενήσαντος μέχρι σήμε[ρον]).

c) Le parole « nosologiche » νόσος, vocέω, ἐπινόσως ἔχειν e νοσηλός denotano lo stato conclamato di malattia¹⁶. Una suggestiva concentrazione terminologica affolla il racconto di Demetrios : ἐκ τῆς καταλαβούσης [αὐτὴν νόσ]ου ... εἰ μὴ ἐπινόσως ἐσχέκει τὸ σωματίον ... ἡνίκα ἐβαρεῖτο τῇ νόσῳ ... e ἀνακαθεσθῆκα, νοσηλότερον δὲ ὅμως τὸ σωματίον ἔχει (P.Oxy. VI 939, 5–6 ; 21 ; 23 ; 25–26 [IV d.C.]). Sia ἐπινόσως sia νοσηλός, di esclusivo uso medico, indicano la persona « malaticcia » (Hipp. *Epid.* 1, 2, 4 : καὶ οἱ πλείστοι διήγον ἐπινόσως ; *Epid.* 6, 6, 8 : νοσηλότεροι δὲ, οἵτι τάναντία « sono invece malaticci coloro che hanno caratteristiche contrarie »). Anche ἀνακαθίζειν è tecnico dello « stare a letto » (Hipp. *Prog.* 3 : ἀνακαθίζειν δὲ βούλεσθαι τὸν νοσέοντα). Una donna informa Nephros della sua degenza in P.Neph. 1, 11 (IV d.C.) : ἐγὼ γὰρ ἡ Ταπιάμ' ἐνόσησα καὶ ἔτι ἀνάκειμαι « io, Tapiam' mi sono ammalata e ancora mi trovo degente » ; un'altra donna è bloccata a letto (P.Oxy. VIII 1161, 8–10 [IV d.C.] : νοσοῦσα, δε[ιν]ῶς ἔχουσα, πάνυ μὴ δυναμένη ἀναστῆναι ἐκ τῆς κοίτης μου), forse per la stessa malattia, non precisata ma contagiosa, che aveva colpito altri membri della famiglia (καὶ γὰρ πρὸ τούτου τὰ παιδιά ἡμῶν ἐνόσησαν). Heraklas scrive a Diogenes (P.Oxy. LXXIII 4963, 2–4 [III/IV d.C.]) di essere incorso in una ricaduta (γ]ράφω σοι, ἄδελφε, τὸ μὲν πρῶτον τῇ νόσῳ χειμαζόμενος¹⁷. δ[ευτέρα]

¹² Era profilassi non fare il bagno dopo l'assunzione di farmaci ; cf. Gal. *Antid.* 2 (XIV 178, 11–12 K.) : ἐνεκεν προφυλακῆς ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ μὴτε λούσασθαι.

¹³ L'assenza ad una festa religiosa è giustificata dal vescovo Georgios in P.Ness. III 50, 2–3 (VII d.C.) : ἐπειδὴ ἀσθενῶ καὶ οὐ δύναμαι ἐξελθεῖν εἰς τὴν ἑορτὴν τοῦ ἁγίου Σεργίου.

¹⁴ In base alla fotografia del papiro è possibile trascrivere ἐλκ[υ]θῆναί (2) sussistendo tracce delle lettere centrali del verbo.

¹⁵ Cf. *Index Hippocraticus*, s.v. νωθρεύω e νωθρός, i.e. *torporem efficiens* e ps.-Gal. *Def. med.* 196 (XIX 401, 3 K.) : νωθρός ἔστιν πυρετός.

¹⁶ Un cenno alla malattia del figlio (fisica, o psicologica ?) è in P.Col. III 6, 4–5 e 7–9 (257 a.C.) : καὶ εἶπον αὐτὸν καὶ μάλ' ἀγελοῖως δ[ι]ακείμενον... τῆς νόσου.

¹⁷ Il costrutto νόσῳ χειμάζεσθαι echeggia usi letterari ; cf. Soph. *Ichn.* 267 : ἰσχυρὸς ἐν νόσῳ χειμάζεται ; Plat. *Theaet.* 170a : ὅταν ἐν στρατείαις ἢ ἐν θαλάττῃ χειμάζονται.

ἴδωκεν δέ μοι ἐγένετο ἡ νόσος « ti scrivo, fratello, in quanto sono tormentato dal male ; due volte mi ha colpito la malattia »). Uno scenario preoccupante emerge dalle competenti parole di Titianos, autore di PSI IV 299 (III d.C.), caduto ammalato (3–4 : κατεσχέθη νόσος) insieme ai familiari, com'è sottolineato dalla densità semantica di νόσος / νόσος : 4–5 e 9–10 νόσος / ἡ νόσος / νόσων sono riferiti a Titianos ; νόσος (10) riguarda il padre, mentre ἐνόησαν (14) è relativo a madre e domestici¹⁸.

d) Un malessere generico è espresso da ἔχειν + avverbio (P.Oxy. VI 935, 15 [III d.C.] : εἶπον [κακ]ῶς ἔχειν ἀ[ὐ]τ[ό]ν, oppure δε[ιν]ῶς ἔχουσα ... ὅτι πάντοτε δεινῶς ἔχω in P.Oxy. VIII 1161, 5 e 7–8 [IV d.C.]). Horion non può far fronte agli impegni « per il sentirsi mezzo e mezzo » (P.Lips. I 108, 5–6 [II/III] : καὶ οὐκ ἡδυνήθη διὰ τὸ ἐμὲ μετρίως ἔχοντα). Il senso si mantiene nella formula attenuativa di P.Strasb. I 73, 16 (III d.C.) : οὐπω κομψῶς ἔχον « non sto ancora bene ». Interessante è la vivace disputa sullo star male reciproco esternata da Soeris ad Aline, in P.Brem. 64, 4–9 (113–120 d.C.) : πῶς γράφεις μοι ὅτι ἄσθενῶς ἔχω¹⁹; [ὅτι] ἔλεγόν μοι ὅτι οὐκ ἄσθενεῖς καὶ εἰς τοσαύτην λύπην με βάλλεις ἐγὼ <γὰρ> ἰδοὺ τετράμηνος ἄσθενῶ μου τὰ ὄμματα « come mai hai scritto “mi sento male” ? Mi han detto che non sei ammalata, eppure mi hai gettato in tanto dolore ; e invece, ecco, sono io malata agli occhi da quattro mesi ! »²⁰

II Durata e gravità

La durata di un episodio morboso è indizio di ricaduta o di cronicità. Da « tredici mesi » è malata Kophaena, che usa *variatio* tra ἄσθενέω e νόσος (BGU III 948, 5–6 e 9–10 [IV/V] : ἡ μήτηρ σου Κοφαίνα ἄσθενεῖ, ἰδοὺ, δέκα τρεῖς μῆνες ... ἀκούσας ὅτι νόσος). Sotas è allettato da « un mese » (P.Select. 19, 2–3 [III d.C.] : πρὸ ἐνὸς μηνὸς ἡσθένου<ν>. καὶ ἐγὼ μέχρι νῦν κατακλινῆς εἰμι)²¹ ; Soeris lamenta da « quattro mesi » un problema agli occhi (P.Brem. 64, 8–9 *cit. supra*). In « sette giorni » giunge ad esito infausto la malattia biliosa di Sarmates (PSI III 211, 3–5 [V d.C.] : τῆς χολῆς νόσος ἐπὶ ἡμέρων).

La gravità del male è raramente scandita da attributi, tra cui δεινός e μέγας sono i più frequenti (PSI IV 299, 4 [III d.C.] : καὶ δεινὰ πέπονθα ; cf. P.Oxy. VIII 1161, 5, 7–8 : εἰς μεγάλην δὲ ἄρρωστίαν ; P.Col. III 10, 2). Una νόσος può apparire μεγάλη e δεινή, come in P.Lond. VI 1926, 11–12 (IV d.C.) : μεγάλη γὰρ νόσος περίκειται δυσπνοίας δεινῆς (cf. P.Strasb. I 73, 11 : νόσος μεγάλη ; P.Oxy.Hels. 46, 17–18 : ψυγμοῦ μεγάλου) ; può anche mettere in pericolo di vita (P.Cair.Zen. I 59034, 10 : καὶ κινδυνεύει [με]²² ; P.Oxy. LV 3816, 9–10 [III/IV] : καὶ ἐγὼ ἡσθένησα πάντοτε καὶ εἰς θάνατον).

Il militare Terenziano fu ammalato e derubato nella sua liburna. Da un'accorata lettera scritta al presunto « padre » Tiberiano trapela la notizia di una infermità prolungata che lo costringe ad essere assistito (P.Mich. VIII 477, 35–39 [II d.C.] : διὰ τὸ νωθρε[ύε]θαί με, καλῶς οὖν [π]οιήσεις τὰ καὶ μετέ[ω]ρα ἐκπλέ[ξ]αι τ[α]χέω[ς] κα[ὶ] καταπλε[ύ]σαι πρὸς ἐμὲ.

¹⁸ Sul vocabolario della lettera, cf. Andorlini (2005).

¹⁹ Per un parallelo ad ἄσθενῶς ἔχειν nel frasario medico, cf. Orib. *Coll.* 2, 68, 3 : τὴν τοῦ σώματος ἔξιν ἄσθενῶς ἔχουσαν.

²⁰ Dalle preoccupazioni di un tale Diskas e di una donna affezionata, di nome Teeus (P.Brem. 61 e P.Giss. 17 = P.Giss.Apoll. 13, 5–6, 113–114 *vel* 117–120 : ἡγωνίασα, κύριε, οὐ μετρίως, ἵνα ἀκούσω ὅτι ἐνώθρευσας), risulta che una malattia non precisata afflisse lo stratego Apollonios.

²¹ Da segnalare κατακλινῆς, termine tecnico condiviso dal formulario burocratico delle denunce di percosse in cui interferiva il vocabolario dei referti (SB X 10244, 5–6 : κατακλινῆς εἶναι καὶ κινδυνεύειν τῷ ζῆν ; P.Ryl. II 124, 25–27 : ὥστε αὐτὴν κατακλινῆς εἶναι ; P.Oxy. LI 3644, 21–23 : μέχρι τῆς σήμερον ἡμέρας κατακλινῆς ἐστίν). La posizione κατακλινῆς (cf. *Suda* κ 579, 1 : κατακλινῆς. ἐπὶ κλίνης ἀνακείμενος) coincide con lo stato allettato del paziente, come per la febbre prima del parto in Hipp. *Epid.* 3, 17, 2 (p. 260, 7–8 Jones) : ἐκ χρόνου δὲ πολλοῦ πρὸ τοῦ τοῦ τοῦ πυρετώδους ἦν, κατακλινῆς, ἀπόσιτος. Il verbo κατακλίνομαι è usato per posizionare il paziente in visita da Gal. *Hipp. Prog.* 2, 59 (XVIIIb 200, 16–17 K.).

²² Si tratta di Zoilos, sfuggito al male appellandosi a Serapide, in P.Cair.Zen. I 59034, 9–12 (= PSI IV 435 etc. ; *ante* 257 a.C.) : εἰς ἄρρωσ[τ]ί[α]ν [μ]ε [πε]ρίεβ[α]λεν μεγάλην ὥστε καὶ κινδυνεύει [με].

ὁ γὰρ κα[ιρὸς] ἄρτι ἄ[λλ]ός ἐστιν καὶ ἂν μ[ὲν] διατραφῶ ὑπὸ ἄλλο[υ, ὅς] ἀκού<c>εισ
π[αραγ]εινόμεν[ος] ἐπ[ὶ] τῆς πόλεως)²³.

III « Segni » di malattie specifiche

Quando la malattia è segnata da indizi specifici chi scrive aggiunge utili dettagli tecnici.

a) Malattie cardiache (?). Cf. P.Oxy. LXXIII 4959, 4 (II d.C.) : ψυγμῶι ληφθεῖς ; P.Oxy.Hels. 46, 17–18 (I/II) : ψυγμοῦ μεγάλου, e supra n. 11.

b) Malattie respiratorie. Una dispnea è lamentata in P.Lond. VI 1926, 12 (IV d.C.) : δυσπνοίας δεινῆς. L'attributo δεινός può essere espressivo del dolore (Hipp. Epid. 5, 1, 71 : τρίτη δὲ γαστρὸς ὀδύνη δεινὴ) e del soffocamento da angina (Hipp. Prog. 23 : αἱ δὲ κονάγχει δεινόταται μὲν εἰς). La δύσπνοια era percepita come difetto meccanico della respirazione ; cf. PSI inv. 3054, IV, 9 = Andorlini (1995) 130 e ps.-Gal. Def. med. 262 (XIX 420, 6–7 K.) : ἡ δύσπνοια βλάβη τις ἀναπνοῆς ἐστιν.

c) Affezioni cutanee. Una erisipela ai piedi (conseguenza di un morbo pestilenziale ?) ha colpito lo scrivente di P.Strasb. I 73, 13–15 (III d.C.) : καὶ ἐγὼ αὐτὸς μετὰ τὴν νόσον γίνομαι κατὰ τοῦ ποδός μου ἐρυσίπελαν καὶ μέχρι δεῦρο οὕτω κομψῶς ἔσχον. L'erisipela è una infiammazione ulcerosa, dolorosa e maligna (cf. Cels. 5, 26, 31b : *nam modo super inflammationem rubor ulcus ambit, isque cum dolore procedit (erysipelas Graeci nominant) ; modo ulcus nigrum est, quia caro eius corrupta est, idque uehementius etiam put<r>escendo intenditur*). Poteva degenerare in ulcera (Gal. Meth. med. 14, 2 = X 949, 6–8 K. : αὕτη μὲν οὖν ἡ διάθεσις ἐρυσίπελας ὀνομαζέσθω, διττὴν δὲ ἔχον, ὥς εἴρηται, διαφοράν, ἥτοι χωρὶς ἐλκώσεως, ἢ cὺν ταύτῃ γιγνόμενον), anche con complicanze febbrili (ps.-Gal. Def. med. 383 = XIX 441, 15–16 K.). L'erisipela è curata in PSI X 1180, A III, 13 (MP³ 2421, I/II) e viene associata ad organi interni in un trattato medico su papiro dove il quadro è complicato da febbre e causo (P.Köln VIII 327, i, 26–28 ; MP³ 2380.01 [II a.C.] : ὁμοίον ἐστιν [ἐρυσί]πέλατι τὸ περὶ <τὸ> ἥ[παρ] γινόμενον).

d) Malattie oftalmiche. Numerosi sono i casi di oftalmie (P.Cair.Zen. IV 59642, 6 [III a.C.] : π[ε]ποιήται ὀφθαλμίαν ; P.Cair.Zen. V 59846, 5 [III a.C.] : ἐδήλωσεν ὅτι ἐκάτερὰ σου ὀφθ[αλμ]- (?) ; P.Oxy. XLII 3058, 5–6 [II d.C.] : ἔτυχέν μοι ὀφθαλμιᾶσαι ; PSI VIII 889, 9 [VI/VII] : ὀφθαλμίασα), talora evocate come un impedimento al viaggio (BGU XVI 2651, 8–10 [9 a.C.] : διὰ δὲ τὴν ὀφθαλμίαν παραπετόδισμαι τοῦ ἀναβῆναι πρὸς σέ). Anche Soeris ne soffre da tempo (P.Brem. 64, 8–9 : ἀθενῶ μου τὰ ὄμματα). Alcune patologie specifiche sono la lacrimazione che ha colpito Diogenes (SB XIV 11899, 29–30 [II d.C.] : διὰ τὸ Διογένην ἡσθενηκέναι [ἐκ ῥευματ]ισμοῦ τὰ ὄμματα) e il leucoma (cf. P.Mich. VI 426, 21–22 : λευκώματος ἐκ τῆς κόρη[ς] αὐτοῦ[υ] διαφανέντος), considerato curabile in P.Oxy. XXXI 2601, 32–34 (IV d.C.) : ἵνα θεραπευθῇ τὸ λευκωμάτιον. ἐγὼ γὰρ εἶδον ἄλλους θεραπευθέντας), ove ricorre quale *hapax* il diminutivo λευκωμάτιον. Si tratta di una cicatrice biancastra sulla pupilla, più grande e più spessa di un'ulcera comune ; cf. ps.-Gal. Intr. 16, 8 (XIV 775, 8–12 K. = p. 84, 11–14 P.) : λεύκωμα δὲ ταῦτόν μὲν τῇ καλουμένῃ οὐλῇ ἐστι, διαφέρει δὲ τῷ ἐξ ἐλκώσεως μεγάλην οὐλὴν μείζονα καὶ παχυτέραν ἐπιγίνεσθαι ἐπὶ τῆς ἴρεως, ἣν καλοῦσι λεύκωμα. Eccezionale il tracoma che ha prostrato Titianos (PSI IV 299, 6 : τραχώματα ἔσχον), da identificare con le « granulazioni » responsabili di rugosità congiuntivale, un fenomeno oggi diagnosticato come infezione da *Chlamydia trachomatis*. È sorprendente la competenza con cui Titianos allude – forse soccorso dalla diagnosi del medico curante – al rischio di un intervento chirurgico (8 : ὥς καὶ ἐπὶ τομὴν ἵκειν μ[έ] μ[οι] ὀλίγου)²⁴.

²³ In base alla fotografia del papiro è proponibile una diversa restituzione al r. 38 (che supera l'impegnativa associazione κάμ[ατο]ς ἄρτι ἀ[γέλοι]ός) : ὁ γὰρ κα[ιρὸς] ἄρτι ἄ[λλ]ός ἐστιν καὶ ἂν μ[ὲν] διατραφῶ « Infatti la situazione è cambiata in questo momento e mi trovo assistito da un'altra persona. »

²⁴ Celso 6, 6, 26–28 parla di scarificazione con specillo delle alterazioni tracomatose : *et asperato specillo et interdum scalpello eradunt*.

e) Mal di gola, tonsillite. La tonsillite ha messo in pericolo un conoscente dell'autore di O.Claud. II 222, 3–5 (138–161 d.C.): καὶ πέμψων αὐτῷ φ]άρμακον ἐπικι<ν>δυν[νεύει διὰ] τῶν παριςθμίων. L'occorrenza del termine παρίςθμια in un catechismo sulle tonsille su papiro (PSI XV 1510, 3 [III d.C.]: ποῦ κεῖται τὰ [παρίςθμια;]) attesta la conoscenza diffusa di tale affezione, citata anche in una richiesta di incantesimo da copiare su un amuleto come formula di guarigione (P.Oxy XLII 3068, 1–2 [III d.C.]: τὸ πρὸς παρίςθμια περίσθμια εἰς τὸ χρυσοῦν πέταλον).

f) Traumi, malattie agli arti. Di specifico interesse è il messaggio di Ptoleminus (P.Oxy. LV 3816, 4–12 [III/IV]) relativo a un tale Achilles isolato dalla malattia (καὶ διὰ τοῦτο οὐκ ἐδυνήθηεν λαλῆσαι αὐτῷ) e più volte operato ai piedi (Ἀχιλλεὺς πάνυ voceῖ καὶ ἐχειρίσθη ποσάκις εἰς τοὺς πόδας καὶ τὰ ἔως ἄρτι voceῖ καὶ χεδόν τι προσέτι). Da segnalare χειρίζω che esprime il « trattare chirurgicamente »: poteva alludere ad un intervento di riduzione di frattura (Hipp. Off. 3: ὁ δὲ χειριζόμενος; Fract. 1: σπουδὴ μὲν οὐ πολλὴ χεῖρα κατεαγνίαν χειρίσαι, καὶ παντὸς δὲ ἱητροῦ, ὥς ἔπος εἰπεῖν), oppure di resezione di tumefazioni alle estremità (cf. P.Strasb. I 73, 13–19 e ps.-Gal. Intr. 19, 12 [XIV 789, 1 K.]: καὶ οἱ σαρκοκηλικοὶ δὲ ὁμοίως χειρίζονται). In una lettera dell'archivio di Dioscoro è riportato con competenza un episodio di emorragia, trauma cranico e fratture multiple (P.Cair.Masp. I 67077, 11–13 [VI d.C.]: καὶ ἐθεράπευσεν τὸ αἷμα εἰλῆ[ε], ἐπ[ειδ]ὴ γὰρ πλῆ[γμα] π[ά]ν[υ] [πε]ρίκειται τῇ<ι> αὐ[τ]οῦ κεφαλῇ<ι>, καὶ τὸ ὅλον δὲ σῶμα αὐτοῦ κατακέκλασται).

Problemi di mobilità lamentano Dioskourides, che può « trascinarsi a stento » nel magazzino che gestisce (P.Oxy. XXXIV 2729, 31–33 [IV d.C.]: ἀργῶς κᾶθημαι μόνος· εἰμὶ γὰρ εἰς τὴν ἀποθήκην ἡμῶν· οὐ δύναμαι γὰρ καλεσθῆναι τῆς ἀποθήκης μου), e Titianos (PSI IV 299, 4 [III d.C.]: μὴ δύνασθαι μηδὲ καλεῦεσθαι): καλεῖσθαι esprime sia il « vacillare » di chi è impedito da fratture in Pallad. Sch.Hipp. Fract. (p. 72, 6–7 Irmer): κέχρηται δὲ τοῦτοις [i.e. σὼλῃσιν, i sostegni per le fratture] κατὰ τοῦ κατάγματος διὰ τὸ μηδὲ μόριον καλεῦεσθαι, sia la malformazione responsabile del camminare « claudicante » (Hipp. Artic. 56: ὁμοίως γὰρ καλεῖουσιν ἐν τῇ ὁδοιπορίῃ).

g) Malattia biliosa. La malattia biliosa che ha colpito fatalmente Sarmates è resa da vocέω col genitivo (« ammalarsi di bile », in PSI III 211, 3–4 [V d.C.]: ὥστε τὸν Σαρμάτην τὸν τῆς χολῆς νοσήσαντα), un costrutto che sottintende un ὑπό, come nel linguaggio dei medici (ps.-Gal. Intr. 13, 12 [XIV 734, 9 K. = p. 52, 9–10 P.]: γίνεται δὲ ὑπὸ χολῆς μάλιτα). La bile, insieme al flegma, era l'umore responsabile di ogni malattia presso i medici ippocratici (Hipp. Aff. 1: νοσήματα τοῖσιν ἀνθρώποις γίνεται ἅπαντα ὑπὸ χολῆς καὶ φλέγματος). Lo scrivente aggiunge, quasi riportando le frasi di un referto, che il decesso è avvenuto al settimo giorno di malattia. Il « ritmo settenario » presuppone un periodo critico di malattia compiuto al settimo giorno, ben noto alle diagnosi cliniche (Hipp. Int. 36: ἢν μὴ ἐν τῇσιν ἑπτὰ ἡμέρησιν ὑγιὺς γένηται « se non si risana entro sette giorni »; Int. 48: κρίνεται δὲ ἡ νοσῶς ἐν ἑπτὰ ἡμέρησιν, ἢν θανάσιμος ἢ οὐ; « in sette giorni la malattia giunge al punto critico, quello in cui si decide se il male è mortale, oppure no »)²⁵.

h) Spasmi e nausea. Uno scrivente è stato colto da spasmi intestinali (P.Ber.Brash. 19 = SB XIV 11856, 14–15 [VI d.C.]: τυγχ[ά]νω κακούμενος ... ἀνακείμενος τυγχάνω δυσεντερικὰ π[ά]σματα ?) | [?] ἀλγηδόνας). In una lettera tarda l'insolito CIAÍNOμαι, forse un'innovazione emergente dalla lingua comune, definisce un episodio di nausea (CPR V 25, 4–5 [VII/VIII] τὴν δὲ ὑγίειαν Θεοδοκίου γράψῃ μοι, ἐπειδὴ ἤκουσα ὥς CIAÍNETAI; cf. P.Oxy. XVI 1849, 2 [VI/VII]: τὸ λάχανον σαπρὸν ἐστὶ καὶ CIAÍNOμε, lege -μαι). Il verbo non compare negli autori medici, ma negli *Hippiatry*. Paris. 659, 3 (II p. 81, 5 Oder-Hoppe) è sintomo di malattia cerebrale nel cavallo (σπασμοὺς ὑπομένει καὶ CIAÍNETAI).

²⁵ Cf. Hipp. Carn. 19 (p. 162 Potter): « I giorni in cui si producono le crisi (...) nelle malattie che raggiungono il secondo periodo sono sette (καὶ δευτεραῖαι ἐν μιᾷ ἑβδομάδι) ».

i) Malattia ambientale. Originale è la percezione di Nike dell'influsso patologico di aria malsana (P.Mert. II 82, 14–16 [II d.C.] : *λίαν δὲ νοθεύομαι, πότερον δ[ι]ὰ τὸν ἀέρα οὐκ οἶδα. ἐὰν δὲ πάλιν ῥ[ώ]σω cὺν θεοῖς, γράψω σοι « sto molto male, se a causa dell'aria del posto non saprei ; appena di nuovo in forze, vogliano gli dei, ti scriverò »*). Il significato di ἀήρ oscilla tra « clima » e « aria ». Ippocrate connette « aria » e « malattia » in *Aer.* 6, 3 (= Jouanna, p. 198) : *βαρυφώνους τε εἰκὸς εἶναι καὶ βραγχώδεας διὰ τὸν ἥερα, ὅτι ἀκάθαρτος ὡς ἐπὶ τὸ πούλν αὐτόθι γίγνεται καὶ νοτῶδες*²⁶.

IV Patologie complesse ed esiti infausti

In pochi casi il decorso risulta fatale. A volte si tratta di un timore, come quello per la sorte di un commilitone in O.Krok. I 76, 7 e 9 (ca. 117–125) : *ἀγωνιῶμεν περὶ αὐτοῦ ... λέγει γὰρ ὁ Ἄφρος ὅτι ἀποθανεῖται*²⁷. Non è esplicita la malattia del piccolo Mimos (P.Strasb. I 73, 13 [III d.C.] : *[κα]ὶ ὁ μικρὸς Μῖμος ἐτελεύτησεν*), mentre sappiamo che Sarmates è deceduto per malattia biliosa (supra, PSI III 211, 5). Un malanno preoccupa una madre fino a temere per la vita del figlioletto che « non mangia da 6 giorni » (PSI III 177, 4–10 [II/III] : *τὸ δ[ὲ] παιδίον vocεῖ· λεπτὸν γέγον[εν]· οὐκ ἔφαγε ̅ ἡμέρας. δέδ[ι]α γὰρ] μὴ ἀποθάνῃ σου μὴ ὄν[τος ἐν]θάδε*) : *λεπτός* è tecnico del dimagrimento, un segno sfavorevole in soggetti ammalati (Hipp. *Int.* 1, 40 : *πρὸς γὰρ τὴν νοῦσον οὐ συμφέρει λεπτὸν εἶναι*). Esiti devastanti sono attribuiti ad epidemie locali (forse attacchi di peste ?), esplose in Egitto tra III e IV secolo d.C. In P.Oxy. LV 3817, ii, 11–15 (III/IV), una mortalità diffusa e contagiosa (*ἀπέθανον τῷ καταστήματι. ἐὰν γάρ τις vocήσῃ τῶν παρ' ἡμῖν ὄντων ἐν τῇ κόμῃ, οὐκ ἐγείρονται*) è definita *κατάστημα* (parola tecnica affine a *κατάστασις* « stagione del morbo » ; cf. *Index Hippocraticus*, s.v., e Hipp. *Aer.* 9, 2, p. 219, 8, 293 Jouanna). Al morbo epidemico alludono anche P.Oxy. XIV 1666, 21–22 (III d.C.) : *ὅτι παρ' ὑμῖν λοιμὸς [ἐγ]ένητο* ; SB XXIV 16282, 7 (= P.Lond. III 982 ; IV d.C.) : *τῇ λοιμῷ διεφθάρημεν*.

Questo excursus sommario dà conto, da un angolo visuale inedito, della densità di dettagli concreti che affollano la corripendenza privata nei papiri. La malattia non è quasi mai la faccenda principale di cui parlano le lettere, ma è una circostanza che muove la voce individuale a comunicare emotivamente il disagio quotidiano nel lavoro e nei rapporti interpersonali. Quando la salute è protagonista della comunicazione (e.g. P.Oxy. LXXIII 4959 ; PSI IV 299), l'autore del messaggio adegua il proprio registro espressivo, precisato dai tecnicismi del vocabolario medico, alla complessità richiesta caso per caso.

Bibliografia

- Andorlini, I. (2005), « Note di lettura ed interpretazione a PSI IV 299 : un caso di tracoma », in Crevatin, F. / Tedeschi, G. (ed.), *Scrivere leggere interpretare : studi di antichità in onore di S. Daris* (Trieste) 1–6 <<http://www.sslmit.univ.trieste.it/crevatin/Documenti/daris/Copertina-Indice.pdf>>.
- Bagnall, R.S. / Cribiore, R. (2006), *Women's letters from Ancient Egypt, 300 BC – AD 800* (Ann Arbor). *Idem*, with contributions by E. Ahtaridis (E-Book, Ann Arbor 2008).
- Daris, S. (1995), « Il lessico dei papiri greci », in Capasso, M. (ed.), *Atti del V Seminario Internazionale di Papirologia, Lecce 1994 (Pap. Lup. 4, Lecce) 73–85*.
- Evans, T.V. (2010), « Identifying the Language of the Individual in the Zenon Archive », in Evans / Obbink (2010) 51–70.
- Evans, T.V. / Obbink D.D. (ed.) (2010), *The Language of the Papyri* (Oxford).
- Fausti, D. (2008), « Il segno e la prognosi nel *Corpus Hippocraticum* (*Prognostico e Prorretico I e II*) », *I quaderni del ramo d'oro online* 1, 258–278 <www.qro.unisi.it>.

²⁶ Cf. Hipp. *Flat.* 2 (p. 151 Jouanna) su aria e miasmi. Per la mortalità nelle truppe di Alessandro Severo sull'Eufrate, a causa di aria malsana, cf. Nutton (2005) 25, e già Nutton (2000) 65–66.

²⁷ Cf. Hipp. *Morb.* 3, 1 : *ὁκόσων δὲ ἡμερέων ἀποθανεῖται* ; *Art.* 13 : *ἀποθανεῖται ἐν ὀλίγῃσιν ἡμέρησι*.

- Hanson, A.E. (2010), « Doctors' Literacy and Papyri of Medical Content », in Horstmanshoff, M. / Van Tilburg, C. (edd.), *Hippocrates and Medical Education. Selected Papers Presented at the XIIth International Hippocrates Colloquium, Universiteit Leiden 2005* (SAM 35, Leiden / Boston).
- Hirt Raj, M. (2006), *Médecins et malades de l'Égypte romaine. Etude socio-légale de la profession médicale et de ses praticiens du I^{er} au IV^e siècle ap. J.-C.* (SAM 32, Leiden / Boston).
- Index Hippocraticus* : Kühn, J.-H. / Fleischer, U. / Alpers, K. / Anastassiou, A. / Irmer, D. / Schmidt, V. (ed.), *Index Hippocraticus* (Göttingen, 1986–1989).
- Kreuzsaler, C. / Palme, B. / Zdiarsky, A. (2010), *Stimmen aus dem Wüstensand. Briefkultur im griechisch-römischen Ägypten* (Nilus 17, Wien).
- Luiselli, R. (2008), « Greek Letters on Papyrus. First to Eighth Centuries : A Survey », *Asiatische Studien / Etudes Asiatiques* (AS / EA) 62.3, 677–737.
- Luiselli, R. (2010), « Authorial Revision of Linguistic Style in Greek Papyrus Letters and Petitions (AD I–IV) », in Evans / Obbink (2010) 71–96.
- Nutton, V. (2000), « Medical Thoughts on Urban Pollution », in Hope, V.M. / Marshall, E. (ed.), *Death and Disease in the Ancient City* (London / New York) 65–73.
- Nutton, V. (2005), *Ancient Medicine* (London / New York).
- Parsons, P.J. (1980), « Background : The Papyrus Letter », *Didactica classica Gandensia* 20, 3–19.
- Petit, C. (2009), *Galien III* (Paris).
- Riddle, J.M. (1993), « High Medicine and Low Medicine in the Roman Empire », *ANRW* II.37.1, 103–120.
- Sudhoff, K. (1909), *Ärztliches aus griechischen Papyrus-Urkunden* (Leipzig).

L'AVANT-DERNIÈRE COLONNE DU P.HERC. 1384 : UNE CITATION DE ZÉNON DE CITIUM

Agathe Antoni¹

L'avant-dernière colonne du P.Herc. 1384 – la col. 50 dans ma numérotation – est la mieux conservée de ce qui subsiste du rouleau². Elle comporte en effet 16 lignes et, si l'on excepte la ligne 1 qui, malgré l'aide des photos multispectrales, ne peut être lue correctement et reste lacunaire (le papyrus est assez endommagé à la hauteur de cette ligne, avec une marge supérieure très réduite par rapport à d'autres endroits du rouleau), elles sont toutes assez lisibles³. La fin incomplète de la ligne 8 invite, apparemment, à restituer αὐτῶ[ι] plutôt que αὐτὸ[c] ; il convient donc de restituer aussi la même forme au début de la ligne 16 (et dernière)⁴.

Voici le texte de la col. 50 tel que la photo multispectrale permet de le lire⁵ :

	[...]ημας ε...ο[...]	... et, parce qu'il avait en
	κα[ι] πρὸς τὸ αὐτοῖς λυσιτε-	vue leur avantage, Zénon
	λὲς οὐκ ἀχρηστῶς ἐ[νό]η-	a eu l'idée, non sans
	κεν ὁ Ζήνων μετα-	utilité, qu'on devrait inter-
5	τεθῆναι δεῖν τοὺς	vertir les vers suivants
	τοῦ Ἡσιόδου κρί[ου]	d'Hésiode : « Celui-là est
	τοῦτους · * κ[ε]ῖνος μ[ὲν]	le meilleur de tous, qui
	παν[ά]ριστος [ὅ]ς αὐτῶ[ι]	pense tout par lui-même ;
	π[ά]ντα νοή[ε]ται · * ἐσθ[λὸς]	est estimable aussi celui
10	δ' α[ὐ]τὸς κάκεινος ὅς ἐν εἰ-	qui obéit à qui parle
	π[ό]ντι πί[θ]ηται · * ὁ ἔ[στι]	bien » ; ce qu'il est pos-
	οὕτως μεταποιή[ε]ται ·	sible de] réécrire ainsi :
	κεῖνος μὲν παν[ά]ριστος	« Celui-là est le meilleur
	[ὅς ἐν εἰπόντι πί[θ]ηται ·	de tous, qui obéit à qui
15	ἐσθ[λὸς] δ' αὐ[τῶ]ς [κά]κεινο[c]	parle bien ; est estimable
	ὅς αὐ[τῶ]ι πάντ[α] νό[η]ται	aussi celui qui [pense
		tout] par lui-même. »

7–16 Fr. Hes. *Op.* = D.L. 7, 25–26 = Proclus *ad Hesiod. Op.* 291 (fortasse ex Plutarcho) = Them. *Or.* 8, 108c ; *Or.* 13, 171 d Hard.

8 αὐ[τῶ]ι e pap. 11 ὁ ἔ[στι] prop. Delattre 16 ὅς αὐ[τῶ]ι e pap.

La fin du papyrus contenait donc une citation d'Hésiode revue et corrigée par le fondateur du Portique, Zénon de Citium, dont le nom est mentionné à la ligne 4⁶. Par chance, un

¹ CNRS UMR 6125. Je tiens à remercier Daniel Delattre (CNRS-IRHT, UPR 841) pour son aide dans l'établissement du texte définitif de la col. 50.

² Située à l'extrême fin du rouleau, elle a été, par chance, moins endommagée que les autres, ce qui n'est pas le cas de la dernière colonne du papyrus.

³ A la colonne suivante, la marge supérieure est inexistante, alors que, à la col. 22, la marge supérieure mesure 1,2 cm.

⁴ Deux variantes du texte de la l. 16 sont attestées par la tradition hésiodique. De fait, l'édition de P. Mazon (1914) et celle de T.E. Page (1959) adoptent αὐτὸ[c] π[ά]ντα νόηται ; mais si l'édition de A. Colonna donne aussi comme lecture pour le v. 295 αὐτὸ[c] π[ά]ντα νόηται, elle rapporte en note aux vers 293–295 le passage tel qu'il est cité par Diogène Laërce (7, 1, 21), avec le pronom réfléchi au datif : αὐτῶι πάντα νόηται.

⁵ Col. 50. P.Herc. 1384, cr. 5, pz. 2, col. 2 = MSI 10523/10524. Primum legi et edidi.

⁶ La valorisation du maître du Portique est évidente avec, dès la ligne 3, la présence de l'adverbe ἀχρηστῶς précédé de la négation οὐκ.

passage des *Vies* de Diogène Laërce (7, 25–26 = *SVF* I 5, consacré aux stoïciens), où l'anecdote est rapportée dans les mêmes termes, nous permet de reconstruire de façon assurée le texte du sommet de la colonne. Dans la relecture que Zénon proposait de deux vers des *Travaux* d'Hésiode, on constate deux différences avec le texte traditionnel.

Tout d'abord, notre auteur opère une coupure dans le texte d'Hésiode, omettant le vers 294 : φρακκάμενος τὰ κ' ἔπειτα καὶ ἐς τέλος ἦicin ἀμείνω⁷. Ensuite, on remarque que Zénon intervertit le second hémistiché des vers 293 et 295 :

293 κείνός μὲν παν[ά]ριστος | [ὅς εἰ]πόντι πί[θη]ται ·

295 ἐχθ[λός] δ' αὖ [κά]κεινο[ς] | ὅς αὖ[τῶι πάντ]α νό[ησι]

Celui-là est le meilleur de tous, | qui obéit à qui parle bien ; est estimable aussi | celui qui [pense tout] par lui-même.

Il apparaît clairement que notre auteur s'intéresse à la mise en pratique du discours philosophique, et surtout au rapport entre théorie et pratique. Sur ce point, il ne fait pas preuve d'originalité et se situe dans la continuité de l'enseignement du fondateur du Portique.

Étudions maintenant la rectification apportée par Zénon de Citium aux deux vers d'Hésiode. Les commentateurs d'Hésiode se sont interrogés sur le public auquel le poète s'adressait, parce qu'il avait modifié les instruments expressifs disponibles à son époque pour leur faire dire quelque chose de différent et de plus personnel. Dès le prologue, Hésiode indique qu'il passe d'un thème d'inspiration divine à un thème avant tout humain, définissant la poésie surtout comme un passe-temps et un soulagement apporté aux agitations⁸.

Dans ces quelques vers, le poète s'adresse avant tout à son frère, comme à un étranger qu'il verrait avec indignation sur le point de commettre un crime inexpiable : il se rappelle maintenant ce que Persès est pour lui, et il change de ton. Il explique à son frère comment il doit se comporter et veut lui faire prendre conscience que la route qui mène au mérite est rude ; mais cette route une fois empruntée, le sommet en est tout de même aisé à atteindre. Assurément l'homme complet est celui qui, par sa seule réflexion, saurait ce qui par la suite et jusqu'à la fin doit lui être utile. Mais après tout, celui-là est un sage aussi qui écoute les bons avis. Il engage donc son frère à se résigner à un rôle – qui resterait honorable – d'auditeur docile : il doit comprendre que, ce qu'il a de mieux à faire, c'est d'écouter et de suivre les exhortations ainsi que les conseils éthiques qui lui sont donnés par Hésiode dans son poème.

Toutefois, le stoïcien Zénon n'adopte pas le même point de vue qu'Hésiode. En détournant ces deux vers pour conclure son livre, l'auteur du P.Herc. 1384, probablement stoïcien lui-même, s'inscrit parfaitement dans la pensée du Portique, en soulignant à la fois toute l'importance du maître et le profit intellectuel et moral que l'élève peut retirer de l'enseignement de son maître.

Zénon intervertit en effet les seconds hémistichés des deux vers, où Hésiode accordait la palme à l'homme « qui pense tout par lui-même », accordant la seconde place à celui qui « obéit à l'homme qui parle bien ». Ce classement, qui peut paraître aujourd'hui encore naturel, privilégiait l'autonomie de pensée et la découverte originale par rapport à l'obéissance à autrui. Mais Zénon relativise cette échelle de valeurs pour lui en substituer une autre, celle de la théorie et de la pratique. Il préfère en effet un homme qui met en pratique ce qu'il sait, même s'il l'a appris d'un autre, à un homme qui se contente de se forger ses propres idées, sans les mettre en pratique. Ainsi l'application et l'efficacité du bon élève

⁷ On a déjà remarqué la même chose à propos des vers d'Euripide cités dans ce papyrus ; voir à ce propos Antoni (2004).

⁸ Sur le changement d'aspect de la poésie dans *Les travaux et les jours* d'Hésiode par rapport à la *Théogonie*, cf. Arrighetti (1987) 37–134.

valent-elles mieux que le génie autodidacte aux yeux du Stoïcien, qui souligne de la sorte l'efficacité pratique supérieure de l'obéissance à des règles et des préceptes. Car pour le Portique, ceux-ci sont indispensables pour tous les hommes à l'exception du sage, le seul qui ne soit pas vil (φαυλός).

Ces quelques lignes représentent, à mon avis, la conclusion générale du papyrus. Le texte (et les colonnes précédentes) suggère qu'il est fait référence ici aux rapports du maître avec son élève et à son rôle prépondérant dans la formation intellectuelle et morale qu'il lui a dispensée. C'est probablement un tel profit qui est évoqué, de façon allusive, à la ligne 2 : κα[ι] πρὸς τὸ αὐτοῖς λυσιτελέε.

On connaît l'importance, pour Zénon de Citium et Cléanthe, d'un maître qui devait se poser en modèle et guide pour ses disciples, et devant qui ceux-ci « éprouvent respect et honte ». Tous deux pensaient en effet que nos actions doivent être accomplies dans la conviction que nos maîtres sont continuellement à nos côtés⁹. Nous devons agir en ayant toujours présent à l'esprit le jugement de ceux que nous estimons, de sorte que cela nous serve de guide et de norme dans notre comportement : il nous faut suivre leurs conseils et leurs suggestions tant que notre *logos* n'est pas en mesure d'accomplir seul une action droite (κατόρθωμα).

Des commentaires anciens que nous possédons sur la transformation de ces vers d'Hésiode opérée par Zénon, il ressort en effet l'idée que « l'obéissance docile est une vertu plus royale que l'intuition géniale »¹⁰. Hésiode admire la pensée autonome, alors que Zénon lui substitue la docilité à un maître. Pour le fondateur du Portique, il vaut mieux écouter que vouloir comprendre par soi-même, car l'obéissance implique aussi le passage à l'acte, tandis que celui qui cherche à comprendre par soi-même ne met en œuvre que son intelligence.

Dans la perspective de Zénon, penser par soi-même est réservé au seul sage. L'homme ne fait que suivre son maître ; celui « qui parle bien » (εὖ εἰπόντι), pour découvrir le vrai. Zénon, poussant à l'extrême le modèle du sage, établit une séparation radicale entre d'une part la sphère des sages, ceux qui savent et sont pleinement libres, et d'autre part le reste de l'humanité constitué des φαυλοί, ignorants et, par conséquent misérables et esclaves de leurs passions.

Cette citation constitue donc, de mon point de vue, la conclusion générale du livre. Si l'on reprend les différents ensembles thématiques tels que je les ai peu à peu dégagés au cours des dernières années, le fil directeur paraît en être finalement une réflexion sur l'éducation à donner aux jeunes qui sont moralement prometteurs. Ainsi se trouvent aisément fédérés à peu près tous les thèmes abordés dans les colonnes incomplètes qui subsistent du rouleau : d'abord, celui des banquets comme le cadre privilégié de cette éducation, où une réflexion sur l'ivresse a toute sa place ; ensuite, celui de l'amour, relation privilégiée du sage avec les jeunes. Ceci explique l'évocation des différents effets de l'amour sur les amants et ses conséquences ; puis le thème de la bravoure comme vertu déjà présente, mais à développer chez les jeunes ; et, enfin, la réflexion concernant la bonne attitude à adopter à l'égard des dangers ainsi que de la politique comme finalité de cette éducation. Une telle grille de lecture permet, en tout cas, de mieux comprendre la présence, à cet endroit clé du livre, de la citation d'Hésiode revue par Zénon : celle-ci, qui oppose deux attitudes bien marquées des jeunes à éduquer, manifeste clairement la primauté, pour le Portique, de l'obéissance aux préceptes magistraux sur la réflexion autonome de l'élève.

⁹ Stob. 2, 31, 81 (= *SVF* I 319, p. 69). Pour Cléanthe, cf. Stob. 2, 31, 63 (= *SVF* I 612, p. 136). On trouvera une idée analogue chez Epicure (fr. 210 et 211 Usener).

¹⁰ *SVF* I 235, p. 56.

Bibliographie

- Antoni, A. (2004), « Deux citations d'Euripide dans le PHerc. 1384: vers une nouvelle identification de ce livre de Philodème ? », *C.Erc.* 34, 29–38.
- Arrighetti, G. (1987), *Poeti, eruditi e biografi* (Pisa).
- Colonna, A. (1959), *Hesiodi Opera et dies* (Milano).
- Mazon, P. (1914), *Hésiode, Les travaux et les jours* (Paris).
- Page, T.E. (1959), *Hesiod, The Homeric Hymns and Homerica* (Cambridge MA).

ANAZETESIS UND PARASTASIS ANHAND DER DOKUMENTATION ZU DEN NYKTOSTRATEGEN

Marlies Appl¹

Die Papyri der Spätantike berichten mehrfach über Personen, die versucht haben, sich dem Zugriff des Staates zu entziehen. Waren die Beweggründe dafür auch verschiedenartig, ist allen Fällen dennoch gemeinsam, dass der Staat seinerseits darauf reagieren musste. Er ließ nach den betreffenden Personen fahnden und sie durch die Behörden zur Gestellung bringen. Dieser Vorgang wird im Griechischen mit den Worten ἀναζήτησις und παράστασις bezeichnet. Den einzelnen Dokumenten ist jedoch nicht immer zu entnehmen, ob einer Gestellung tatsächlich eine Fahndung vorausgegangen ist. Auch Personen, die nicht flüchtig waren, konnten zur Gestellung gebracht werden, um den staatlichen Zugriff auf sie sicherzustellen.

Mit der Organisation dieser Vorgänge in der römischen Kaiserzeit hat sich erst vor kurzem Andrea Jördens auseinandergesetzt². Hier soll das Hauptaugenmerk auf die Gegebenheiten im Ägypten der Spätantike gelegt und vor allem die Beteiligung einer bestimmten Beamtengruppe – nämlich der Nyktostrategen – an Personensuchen und -gestellungen beleuchtet werden³. Die Nyktostrategen waren städtische Polizeifunktionäre, die mit einer öffentlichen Exekutivgewalt ausgestattet waren, wobei natürlich zu beachten ist, dass nicht alle Facetten dieses modernen Begriffs auf die Antike übertragen werden dürfen. Der erste Beleg für den Amtstitel stammt aus dem Ende des 2. Jh., der letzte vom Beginn des 7. Jh.⁴ Die Amtsträger dürften – zumindest im 3. und 4. Jh. – großteils aus dem Milieu der Ratsherrn hervorgegangen sein⁵. Ihre Aufgaben umfassten unter anderem die Bearbeitung von Anzeigen wegen Gewaltdelikten und die Organisation des Wachpersonals.

Über die Tätigkeit der Nyktostrategen im Zusammenhang von Fahndungen und Gestellungen geben bislang vor allem vier Urkunden Auskunft. Sie stammen aus den mittel- und oberägyptischen Städten Herakleopolis, Oxyrhynchos, Hermupolis und Panopolis und werden ins 3. bis 5. Jh. datiert. Es handelt sich dabei durchwegs um Schreiben aus der verwaltungsinternen Korrespondenz, wobei Fahndung und Gestellung in drei Fällen den Hauptgegenstand der jeweiligen Schreiben bilden. In P.Oxy. L 3571 (Herakleopolis, 286) erstattet ein Systates dem Strategen des Herakleopolites Bericht und lässt ihn wissen, dass er auf Befehl des *praefectus* gemeinsam mit dem Nyktostrategen nach flüchtigen Minenarbeitern gesucht, diese aber nicht gefunden habe. Die Sammelurkunde P.Panop.Beatty 1 (Panopolis, 298) enthält Befehle des Strategen des Panopolites, mit dem er die Nyktostrategen anweist, einmal einen Schmied (213–216), ein andermal sämtliche Handwerker der Stadt (342–346) zu suchen und zu stellen. Diese waren zu staatlichen Leistungen verpflichtet worden und sollten deshalb zum *praeses* der Thebais gesandt werden. An einer weiteren Stelle desselben Papyrus werden die Nyktostrategen – gemeinsam

¹ Dieser Aufsatz entstand im Rahmen des Teilprojekts « Police Authorities in Late Antique Egypt » des vom Fonds zur Förderung der wissenschaftlichen Forschung in Österreich (FWF) finanzierten und an der Universität Wien angesiedelten nationalen Forschungsnetzwerks (NFN) « Imperium and Officium. Comparative Studies in Ancient Bureaucracy and Officialdom ».

² Jördens (2010).

³ Zu den Nyktostrategen allgemein, vgl. P.David 17, S. 129–132 ; Thomas (1969) ; Hennig (2002) ; darüber hinaus die von Fritz Mitthof in CPR XXIII 33, S. 208 angeführte Literatur.

⁴ P.Fam.Tebt. 41 (Antinopolis, 176) ; P.Sorb. II 69 (Hermupolis, 618/619 [?]).

⁵ Vgl. P.Oxy.Hels. 26, 4 (Oxyrhynchos, 296) ; BGU XIX 2770, 4–5 (Hermupolis, 376) ; P.Lips. I 65, 4–5 (Hermupolis, 390) ; P.Strasb. VIII 713, 2 (Hermupolis, 397) ; P.Herm. 52, 2 sowie das Duplikat P.Herm. 53, 3 (Hermupolis, 398) ; P.Lips. I 56, 4 (Hermupolis, 398).

mit den Systatai – im Zusammenhang mit der Suche nach « passaliotischen » Personen erwähnt (192–201).

Wer diese Personen waren und warum sie gesucht wurden, konnte bisher nicht geklärt werden⁶. Bei P.Oxy. VII 1033 (Oxyrhynchos, 392) handelt es sich um eine Beschwerde, mit der sich die Nyktostrategen an ihre Vorgesetzten, die *riparii*, wandten, um sich über den Mangel an Hilfspersonal zu beklagen. Im weiteren Verlauf zählen sie einige ihrer Dienstpflichten auf, darunter die Gestellung verschiedener gesuchter Personen (8 und 17–18). In BGU XIX 2773 (Hermupolis, Ende 5. Jh.) werden die Nyktostrategen angewiesen, mehrere Personen – wohl mutmaßliche Straftäter – zu stellen und einem eigens dafür abgesandten Justizbeamten (*applicarius*) zu übergeben.

Die Personen, von deren Fahndung bzw. Gestellung die vier genannten Dokumente berichten, lassen sich in zwei Kategorien unterteilen. Zunächst sind jene Personen – aus P.Oxy. L 3571, P.Panop.Beatty 1, 213–216 und 342–346 – zu nennen, die zu staatlichen Leistungen verpflichtet worden waren (Schmied, Handwerker, Minenarbeiter). An deren Gestellung hatte der Staat in erster Linie ein wirtschaftliches Interesse bzw. im Falle der Handwerker wohl auch ein militärisches, da diese im Bereich der Rüstungsindustrie eingesetzt werden sollten.

Eine andere Gruppe stellen jene Personen dar, wie sie in BGU XIX 2773 begegnen. Diese waren eines Verbrechens beschuldigt worden. Was sie sich im Detail zu schulden kommen hatten lassen, verrät das Dokument nicht. Dem Auftrag zu deren Gestellung lagen jedenfalls ordnungspolitische Überlegungen zugrunde, war es doch im Interesse der öffentlichen Sicherheit, dass Personen, die ein Verbrechen begangen hatten, zur Rechenschaft gezogen wurden und dass das Gemeinwesen dadurch nicht weiter gestört oder gefährdet werden konnte. Dazu passt hervorragend, dass die Nyktostrategen in P.Oxy. VII 1033, 5 erwähnen, dass sie die Obsorge für die öffentliche Ruhe übernommen haben (τὸν εἰρηνικὸν τὴν φροντίδα ἀναδεδομένοι)⁷. Auch Jördens kam bei ihren Untersuchungen zu dem Schluss, dass für die Suche nach Liturgen und Straftätern ein und dasselbe aufwendige administrative Verfahren zur Anwendung kam. Die Flucht dieser beiden Personengruppen « betraf (...) die Interessen des Staates unmittelbar »⁸.

Im Gegensatz dazu schädigte die Flucht von Sklaven in erster Linie deren Eigentümer. Dennoch dürfte sich der Staat spätestens ab dem 2. Jh. in beschränktem Ausmaß auch an der Suche nach entlaufenen Sklaven beteiligt haben, wobei sich die administrativen Abläufe nicht unwesentlich von jenen unterscheiden haben dürften, die nach der Flucht von Liturgen und Straftätern in Gang gesetzt wurden⁹.

Innerhalb der Evidenz zu den Nyktostrategen könnte ein erst vor kurzem veröffentlichtes Dokument diesbezüglich von Relevanz sein¹⁰. Es handelt sich dabei um einen knappen Brief, in dem von einer erfolgreich verlaufenen Suche nach einem flüchtigen Sklaven die Rede ist. Absender und Adressat des Briefes stammen beide aus dem unmittelbaren Umfeld des Aurelius Kyros. Dieser hatte Ende des 4. Jh. nachweislich mehrere Jahre das Amt des Nyktostrategen von Hermupolis innegehabt und ist in bisher 33 bekannten Papyri nachgewiesen¹¹. Aufgrund prosopographischer Details zogen die Herausgeber des Briefes

⁶ Das Adjektiv *passaliotikós* könnte möglicherweise von einem Toponym abgeleitet sein, ist aber – mit Ausnahme jener drei Belege im vorliegenden Zeugnis – anderweitig nicht nachgewiesen. Die Hintergründe der Fahndung nach diesen Personen bleiben unklar. Es ist zu vermuten, dass sie vom *magister rei privatae* angeordnet worden war, es dürfte sich jedoch in mehrerlei Hinsicht um eine Ausnahmesituation gehandelt haben. Vgl. P.Panop.Beatty 1, Komm. Z. 149 und 155.

⁷ Vgl. BL VI 100.

⁸ Vgl. Jördens (2010) 349.

⁹ Vgl. Llewellyn (1997) 245–246 ; Jördens (2010) 348–349.

¹⁰ Vgl. Scholl / Homann (2009).

¹¹ Einen Überblick über die publizierten und unpublizierten Texte des Archivs bietet <http://papyri-leipzig.dl.uni-leipzig.de/content/main/archiv_aurelios_kyros.xml>.

die Möglichkeit in Betracht, dass es sich bei der Person, welche den Sklaven aufgriff, um einen Hilfsbeamten des Nyktostrategen Aurelius Kyros gehandelt hat¹². Die Suche könnte damit unter dessen Leitung stattgefunden haben. Diese Annahme scheint durchaus plausibel zu sein, die Informationen, die sich aus dem Dokument ableiten lassen, sind jedoch zu vage, um gesicherte Schlüsse zu erlauben. In der Petition P.Oxy.Hels. 26 (Oxyrhynchos, 296) an zwei Nyktostrategen klagt die Verfasserin darüber, dass der Sklave, welchen sie gemeinsam mit ihrer Schwester geerbt hatte, den beiden plötzlich seinen Dienst verweigere. Dass dieser flüchtig sei – wie sich aus A.L. Connollys Neulesung von Z. 12 ergäbe – scheint kaum denkbar, da in diesem Fall die Bitte, den Sklaven zu suchen, im Vordergrund der Petition gestanden wäre¹³. Der Petentin dürfte jedoch eher daran gelegen sein, amtliche Hilfeleistung zur Durchsetzung ihrer Eigentumsrechte zu erwirken. Folglich gibt P.Oxy.Hels. 26 keinerlei Aufschluss über die Rolle der Nyktostrategen bei der Suche nach entlaufenen Sklaven.

Aus dem Befund geht hervor, dass die Nyktostrategen als Exekutivorgane in erster Linie an Fahndungen beteiligt waren, an denen der Staat aus wirtschaftlichen und ordnungspolitischen Gründen ein Interesse hatte. Als solche waren sie in ein hierarchisch gegliedertes administratives System eingebunden, dessen Funktionsweise, Befehlsketten und Instanzenwege sich anhand der überlieferten Urkunden zumindest ansatzweise rekonstruieren lassen. Die beiden früheren Dokumente, welche in das Ende des 3. Jh. zu datieren sind, weisen auf einen ähnlichen Instanzenweg hin. In beiden Fällen erhielt der Stratege vom *praeses* bzw. *praefectus* den Auftrag, Personen innerhalb seines Gaues suchen und gestellen zu lassen¹⁴. Die Nyktostrategen wurden daraufhin vom Strategen angewiesen, die Suche innerhalb des Stadtgebietes durchzuführen. Es ist nicht auszuschließen, dass eine ähnliche Anordnung gleichzeitig auch an die entsprechenden Dorfbehörden gerichtet wurde, um den gesamten Gau abzudecken¹⁵.

In P.Oxy. VII 1033, 7–9 halten die beiden Nyktostrategen fest, dass sie ständig zur Gestellung verschiedener Personen gezwungen werden, und zwar κατὰ πρόσταγμα τῶν κυρίων μου τῶν μειζόνων ἡμῶν ἀρχόντων. Doch wer sind diese μείζονες ἄρχοντες? Ἄρχων ist eine gebräuchliche Bezeichnung für den *praeses*, und dass dieser hier genannt wird, würde gut zum Bild passen, das sich aus den beiden Dokumenten des 3. Jh. ergibt, wo ebenfalls jeweils der Statthalter die Anordnung zu Fahndung und Gestellung erteilt hat. Wilcken äußerte in Bezug auf die betreffende Stelle jedoch die Vermutung, dass wegen des Plurals kaum der *praeses* gemeint sein könne und die Bezeichnung deshalb nur im Sinne von « Vorgesetzte » aufzufassen sei¹⁶.

Folgt man dieser Ansicht, so würde das bedeuten, dass die Nyktostrategen von unterschiedlichen Instanzen Aufträge zur Gestellung von Personen erhalten hätten. Unklar bleibt freilich, ob diese dann sowohl den Absendern – den Nyktostrategen – als auch den Adressaten – den *riparii* – übergeordnet waren oder hierarchisch dazwischen einzuordnen sind. Die Formulierung erweckt den Eindruck, als handle es sich dabei in jedem Fall um leitende Amtsträger, und es stellt sich nicht zuletzt deshalb die Frage, ob es nicht doch denkbar wäre, hinter μείζονες ἄρχοντες die entscheidende Instanz auf Provinzebene, hier in der Gesamtheit der *praesides* angesprochen, zu vermuten. Möglicherweise wird auch auf nacheinander amtierende *praesides* Bezug genommen. Auf diese Weise ließe sich der Plural erklären. Als weiteres Argument ließe sich anführen, dass das Wort πρόσταγμα häufig gebraucht wurde, um Anordnungen des Statthalters zu bezeichnen.

¹² Vgl. Scholl / Homann (2009) 466.

¹³ Vgl. BL IX 205.

¹⁴ S. P.Oxy. L 3571 ; P.Panop.Beatty 1, 213–216 und 342–346.

¹⁵ Adams (2010) 4 schließt nicht aus, dass die Sammelurkunde P.Panop.Beatty 1 für den betreffenden Zeitraum nicht die vollständige ausgehende Korrespondenz des Strategen enthält.

¹⁶ Vgl. W.Chr. 476, Komm. Z. 9.

Ein derartiger Instanzenweg entspricht weitgehend dem von Jördens beschriebenen Verfahren: Nach Bekanntwerden der Flucht eines Liturgen bzw. Straftäters leiteten zunächst die zuständigen Gaubehörden die Suchaktion innerhalb ihres Kompetenzbereiches ein. Blieb diese erfolglos, wandte man sich an den Statthalter und bat diesen, die betreffenden Personen landesweit zur Fahndung auszuschreiben. Im Fall, dass der Statthalter ein derartiges Vorgehen für angemessen hielt, erließ er eine Anordnung, auf deren Grundlage die Gaubehörden ihre Kollegen um deren Mithilfe ersuchten. Nicht völlig auszuschließen ist, dass der *praeses* bzw. *praefectus* selbst die Anordnung landesweit verlaublich ließ¹⁷. Vor diesem Hintergrund scheint es nahe liegend, dass die Bezeichnung *πρόσταγμα τῶν κυρίων μου τῶν μειζόνων ἡμῶν ἀρχόντων* eben auf eine solche Anordnung Bezug nimmt. Welche Zwischeninstanzen eine derartige Anordnung nach dem Verschwinden des Strategenamtes durchlief, kann aus dem Urkundenbefund nicht mit Sicherheit erschlossen werden. Als Zwischeninstanzen kommen – auf Gauebene – in erster Linie *exactor* und *riparii* in Frage¹⁸.

Auch BGU XIX 2773 erweist sich in Bezug auf die Rekonstruktion des Instanzenwegs als nicht unproblematisch, da dort der Zeilenbeginn mit der Angabe des Absenders verloren ist und sich deshalb nicht mit Sicherheit sagen lässt, von wem die Nyktostrategen hier den Auftrag zur Gestellung erhalten haben. Der Herausgeber ergänzt diesen – ohne näher darauf einzugehen – mit *πολιτικὴ τάξις*. Diese ist in den Papyri bisher nur relativ selten belegt¹⁹. Dementsprechend schwierig ist es, sie ins Verwaltungssystem einzuordnen. Zumeist wird dahinter ein städtisches Verwaltungsgremium vermutet²⁰. Nach Harold Bell könnte der Begriff auch eine Einrichtung auf Provinzebene bezeichnen²¹. Dass die zu gestellenden Personen einem Justizbeamten übergeben werden sollten, der eigens dafür abgesandt worden war, scheint jedenfalls dafür zu sprechen, dass der Befehl nicht aus dem unmittelbaren Umfeld der städtischen Verwaltung kam. Neben Bells Interpretation von *πολιτικὴ τάξις* könnte man diesem Umstand auch durch eine Ergänzung der betreffenden Stelle mit *[παρὰ τῆς ἡγεμον]ικῆς τάξεως* gerecht werden. Falls tatsächlich die Stadtverwaltung von Hermupolis das Schreiben ausgesandt hätte, wäre außerdem eher eine Formulierung wie « von der Stadtverwaltung von Hermupolis an die Nyktostrategen » zu erwarten. Im Übrigen weist das Schriftstück gewisse Parallelen zu dem Vorführbefehl SB XIV 11975 (Hermopolites, 325) auf, welcher ebenfalls dem Umfeld des Statthalterbüros entstammt.

Allen besprochenen Dokumenten ist in Bezug auf den Instanzenweg in jedem Fall eines gemeinsam: Die Nyktostrategen hatten stets auf Fahndungs- und Gestellungsaufträge übergeordneter Instanzen zu reagieren. Dass dies im Fall einer Gestellung von Personen zutraf, die zu staatlichen Leistungen verpflichtet worden waren, erscheint naheliegend. Bei mutmaßlichen Straftätern hingegen, an deren Gestellung neben dem Staat wohl auch der Geschädigte ein Interesse hatte, gab es jedoch mehrere Möglichkeiten, an wen dieser sich wenden konnte. Adam Łukaszewicz hat bei seiner Untersuchung zur *Anazetesis* bei Diebstahlsdelikten die Beobachtung gemacht, dass sich die Geschädigten mit ihren Petitionen

¹⁷ Vgl. Jördens (2010) 346–347.

¹⁸ Vgl. zum *exactor*: SB XIV 11975 (Hermopolites, 325); SB XXIV 16333 (Hermupolis, 340); zu den *riparii*: P.Oxy. VI 897 (Iseion Zapitu [Oxyrhynchites], 346); P.Oxy. XIX 2229 (Oxyrhynchites, 346–350); P.Amh. II 146 (Hermupolis, 5. Jh.).

¹⁹ P.Lips. I 38, i, 18 – ii, 1 (Hermupolis, 390); P.Cair.Masp. I 67019, 3 (Antinopolis, 548/549); P.Cair.Masp. I 67002, Pag. iii, 7 (Antinopolis, 567); P.Lond. V 1674, 9–10 (Antinopolis, ca. 570); P.Oxy. XXIV 2418, 2 (Oxyrhynchites [?], 5./6. Jh.).

²⁰ Vgl. z.B. BGU XIX 2773, S. 42: « Stadtverwaltung »; P.Lips. I 38, S. 124 « des städtischen Bureaus ».

²¹ Bell in P.Lond. V 1674, Komm. Z. 10. stützte sich dabei vor allem auf eine Beobachtung Masperos in P.Cair.Masp. III 67282, Komm. Z. 6, wonach unter *πολιτικὴ βοήθεια* zu verstehen sei: « la police placée sous les ordres du *praeses* et de ses agents, par opposition à la στρατιωτικὴ βοήθεια, ou force armée, prélevée sur la garnison ».

häufig an die Gaubehörden gewandt haben²². Es ist davon auszugehen, dass diese hohen Beamten die Suche nicht selbst durchführten, sondern den Auftrag delegierten. Obwohl eine derartige Vorgehensweise innerhalb der Evidenz zu den Nyktostrategen bislang nicht dokumentiert ist – mit BGU XIX 2773 ist zwar ein Vorführbefehl an Nyktostrategen überliefert, doch die dort genannten Personen waren im Zuge einer Gerichtsverhandlung und nicht durch eine Petition belastet worden – muss dieser Umstand keineswegs bedeuten, dass es sie nicht gegeben hat.

Für Privatpersonen dürfte sich daneben auch die Möglichkeit geboten haben, sich direkt an die Nyktostrategen zu wenden. Aus zwei, vielleicht sogar drei Petitionen ist bekannt, dass diese mitunter auch gebeten wurden, mutmaßliche Verbrecher bereits im Vorfeld von Gerichtsverhandlungen in Gewahrsam zu nehmen, um einer Flucht vorzubeugen²³. Damit wurde eine spätere Anweisung zur Suche und Gestellung hinfällig.

Aus mehreren Dokumenten geht hervor, dass die Nyktostrategen für die Erledigung ihrer Aufgaben Hilfspersonal zur Verfügung hatten²⁴. Wie die verwaltungsinterne Kommunikation mit diesem Hilfspersonal vor sich gegangen ist bzw. in welchem Ausmaß die Nyktostrategen persönlich an Suche und Gestellung vor Ort beteiligt waren und die Vorgänge überwacht haben, lässt sich anhand der bisherigen Dokumentation nicht sagen. Dieser Umstand könnte neben allfälligen Überlieferungszufällen möglicherweise darauf zurückzuführen sein, dass die Kommunikation mit dem Hilfspersonal vor allem durch mündliche Absprache und nicht mittels schriftlicher Korrespondenz erfolgte.

In wie vielen Fällen Fahndung und Gestellung erfolgreich verliefen, geht aus dem Befund nicht eindeutig hervor. Das einzige Dokument, das über den Ausgang einer Suche berichtet, ist P.Oxy. L 3571, wo die flüchtigen Minenarbeiter nicht gefunden werden konnten²⁵. Das deckt sich im Übrigen mit der allgemeinen Beobachtung, dass es mehrere negative Rückmeldungen gibt und kaum jemals davon die Rede ist, dass Personen tatsächlich gefunden wurden. Diese Rückmeldungen, die vor allem auf dörfliche Funktionäre zurückgehen, wurden meist durch einen Eid bekräftigt, was in unserem Zeugnis nicht der Fall ist²⁶. Der Grund für die große Zahl negativer Meldungen dürfte darin liegen, dass Fahndungslisten flächendeckend und auch außerhalb der Heimatgaue der flüchtigen Personen verteilt wurden. Jördens ging zuletzt sogar von landesweiten Suchaktionen aus²⁷. Eine derartige Vorgehensweise erklärt, warum die meisten Anfragen zwangsläufig negativ beantwortet werden mussten. Dennoch lässt dieser Umstand nicht den Schluss zu, dass Fahndungen im Allgemeinen in einem Großteil der Fälle ergebnislos verliefen.

In P.Panop.Beatty 1, 216 und 345 werden die Nyktostrategen explizit darauf hingewiesen, dass sie sich selbst einem gewissen Risiko aussetzen, wenn sie den Befehl vernachlässigen sollten. Was das im Konkreten heißt, bleibt unklar, doch scheint diese Bestimmung vor allem darauf abzielen, den Adressaten nahe zu legen, dass sie die Suche gewissenhaft ausführen. Es geht aus der Formulierung nicht zwangsläufig hervor, dass diese – bei korrekter Durchführung – für den Ausgang der Suche haftbar gemacht werden konnten²⁸.

²² Łukaszewicz (1989) 367.

²³ P.Strasb. VIII 713 (Hermupolis, 397) ; P.Strasb. VI 578 (Hermupolis, 505). In P.Lond. V 1651 (Hermupolis, 363) wird der Adressat der Petition zwar als Strategie bezeichnet, doch möglicherweise ist in dieser Urkunde dasselbe passiert, wie in dem in doppelter Ausfertigung vorliegenden BGU XIX 2770 (Hermupolis, 376), wo der Schreiber in einer Version irrtümlich Strategie statt Nyktostrategie geschrieben hat. Vgl. BGU XIX 2770, S. 39.

²⁴ Vgl. P.Lips. I 65 und 66 (Hermupolis, 390) ; P.Lips. I 42 (Hermupolis, 391) ; P.Oxy. VII 1033 (Oxyrhynchos, 392) ; CPR XXIII 33 (Hermupolis, 550).

²⁵ Vgl. z.B. P.Oxy. LX 4060 (Oxyrhynchos, 161).

²⁶ Vgl. z.B. P.Oxy. I 80 (Senokomis [Oxyrhynchites], 238–244) ; P.Oxy. VI 897 (Iseion Zapitu [Oxyrhynchites], 346).

²⁷ Jördens (2010) 348.

²⁸ Vgl. Drecoll (1997) 326–327.

Literaturverzeichnis

- Adams, C.E.P. (2010), « Bureaucracy and Power in Diocletian's Egypt : The World of P.Panop.Beatty », in Gagos, T. (ed.), *Proceedings of the Twenty-Fifth International Congress of Papyrology, Ann Arbor 2007* (*Am.Stud.Pap.*, Ann Arbor) 1–6.
- Drecoll, C. (1997), *Die Liturgien im Römischen Kaiserreich des 3. und 4. Jh. n. Chr. Untersuchung über Zugang, Inhalt und wirtschaftliche Bedeutung der öffentlichen Zwangsdienste in Ägypten und anderen Provinzen* (*Historia Einzelschr.* 116, Stuttgart).
- Hennig, D. (2002), « Nyktophylakes, Nyktostrategen und die *paraphylake tes poleos* », *Chiron* 32, 281–295.
- Jördens, A. (2010), « Zur Flucht von Liturgen », in Gagos, T. (ed.), *Proceedings of the Twenty-Fifth International Congress of Papyrology, Ann Arbor 2007* (*American Studies in Papyrology*, Ann Arbor), 245–354.
- Llewellyn, S. (1997), « P.Harris I 62 and the Pursuit of Fugitive Slaves », *ZPE* 118 245–250.
- Łukaszewicz, A. (1989), « Zur ANAZHTHΣΙΣ in Diebstahlsanzeigen aus dem römischen Ägypten », in Thür, G. (Hrsg.), *Symposion 1985. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte* (Köln / Wien) 363–368.
- Scholl, R. / Homann, M. (2009), « Gesucht und gefunden. Amtliche (?) Anweisung zur Unterlassung von Belästigung », *APF* 55, 462–469.
- Thomas, J.D. (1969), « The Nyctostrategia in the Egyptian Metropoleis », *CE* 44, 347–52.
- Torallas Tovar, S. (2000), « The Police in Byzantine Egypt : The Hierarchy in the Papyri from the Fourth to the Seventh Centuries », in McDonald, A.A. / Riggs, Ch. (ed.), *Current Research in Egyptology 2000* (*BAR International Series* 909, Oxford) 115–123.

PER UNA NUOVA EDIZIONE DEL P.HERC. 1044 : UNA PRIMA IPOTESI DI RICOSTRUZIONE DEL ROTOLO

Maria Grazia Assante¹

Nella collezione ercolanese P.Herc. 1044 occupa un posto di rilievo, in quanto conserva l'unica copia superstite di un'opera biografica su Filonide di Laodicea, un epicureo vissuto nel II sec. a.C., ed è l'unico papiro ercolanese, oltre a P.Herc. 1746, vergato nello stile *epsilon-theta*, che, invece, è frequentemente attestato nei papiri greco-egizi; pertanto, è stato datato da Cavallo al I sec. a.C. su basi paleografiche².

Del papiro, svolto tra il 1803 e il 1804 da Camillo Paderni iunior, possediamo quattordici disegni oxoniensi e settantuno disegni napoletani, questi ultimi suddivisi in quattro serie realizzate a più riprese, che, però, offrono una visione parziale del testo e non tengono conto della complessa stratigrafia dei pezzi³. Tuttavia, anche grazie ai diversi cambi di numerazione tuttora visibili sui disegni, ho potuto ricostruire l'articolata storia della conservazione del papiro.

L'attuale sistemazione di quel che resta del rotolo originario, distribuito in tredici cornici, per un totale di venticinque pezzi con sessantasette frammenti numerati di colonne, non è corretta⁴; gli unici due editori, Crönert (1900) e Gallo (1980), rinunciano al ripristino dell'originario ordine di successione dei pezzi, se non nei pochi casi nei quali ravvisano riscontri testuali interni. Già una rapida ricognizione del materiale superstite lascia intuire la confusione intervenuta nella sistemazione dei frammenti, dal momento che le prime due e le ultime tre cornici contengono soltanto pezzi della parte superiore o di quella inferiore del rotolo, mentre nelle cornici centrali troviamo pezzi completi in altezza, presumibilmente appartenenti alla parte più interna del *volumen*.

Nel complesso, ho distinto quattro diverse tipologie di cornici (fig. 1): 1) quelle che conservano soltanto pezzi della parte superiore del rotolo (crr 1–2), come attesta la costante presenza del margine superiore; 2) quelle che conservano soltanto pezzi della parte inferiore del rotolo (crr 11–13), come attesta la costante presenza del margine inferiore; 3) quelle che conservano pezzi completi in altezza, ma molto frammentari, specialmente nella parte centrale (crr 3–6); 4) quelle che conservano pezzi completi in altezza e più integri (crr 7–10). Anche in quest'ultima tipologia l'«integrità» dei pezzi è solo apparente, dato che la loro stratigrafia è particolarmente compromessa, soprattutto al centro.

Questa prima ipotesi di ricostruzione è il frutto dell'esame congiunto di dati documentari, anatomici, bibliologici e testuali. Per lo studio della complessa anatomia del rotolo, sono partita dall'osservazione degli elementi morfologici (rottture e pieghe marcate, identificabili come danni solidali) e strutturali (misurazione di volute e sezioni, complete o parziali) e della *mise en page*⁵. I pochi riscontri testuali interni, già ravvisati dagli editori

¹ Ringrazio vivamente la Prof.ssa Francesca Longo Auricchio, il Prof. Giovanni Indelli, la Prof.ssa Giuliana Leone e il Dott. Gianluca Del Mastro per aver rivisto con me il presente contributo e per gli interessanti spunti di riflessione che ne sono seguiti; esprimo, inoltre, la mia gratitudine al Prof. Dirk Obbink per alcuni preziosi suggerimenti e per l'attenzione dedicata ai miei studi durante il mio soggiorno ad Oxford (luglio – settembre 2010). Le fotografie digitali (da me realizzate) e le immagini multispettrali (opera di Steven W. Booras © Biblioteca Nazionale, Napoli / Brigham Young University, Provo) del P.Herc. 1044 (Biblioteca Nazionale «Vittorio Emanuele III» di Napoli) sono riprodotte su concessione del Ministero per i Beni e le Attività Culturali, Italia; ne è vietata la duplicazione con qualsiasi mezzo.

² Per le edizioni di P.Herc. 1044, cf. Crönert (1900) e Gallo (1980) 23–166, ried. con alcune revisioni e aggiornamenti in Gallo (2002) 59–205; per la bibliografia complessiva, cf. Gigante (1979); per ulteriori aggiornamenti, cf. De Sanctis (2009). Per la datazione, cf. Cavallo (1974).

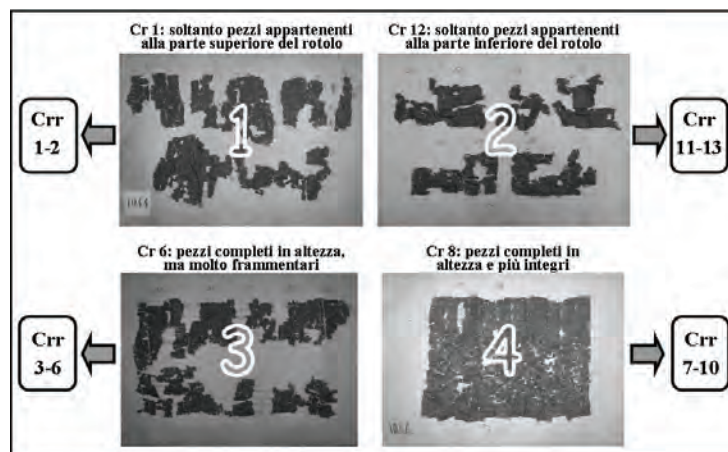
³ Per uno schema riassuntivo della documentazione disponibile, cf. Assante (2010b) 51.

⁴ Per l'esatta distribuzione dei diversi frammenti nelle tredici cornici, cf. Assante (2010b) 53 n. 10.

⁵ Per i primi risultati dello studio e per un esame più dettagliato delle complesse problematiche cui faccio riferimento d'ora in avanti, cf. Assante (2010a).

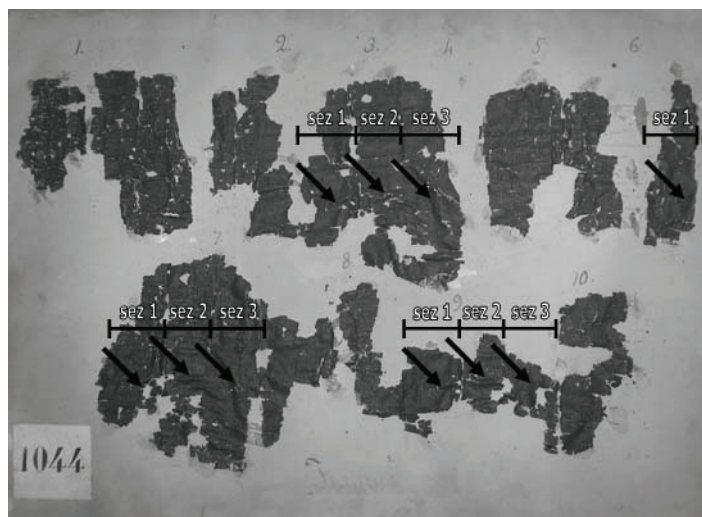
ma non valutati in modo funzionale alla ricostruzione, sono stati preziosi per stabilire la continuità tra pezzi distinti delle parti superiore e inferiore del rotolo, per i quali il solo dato materiale risultava insufficiente, per il loro carattere più frammentario e la conseguente approssimazione nelle misurazioni. Le informazioni desumibili dalla documentazione d'archivio (disegni, inventari antichi, immagini multispettrali) hanno concorso a confermare o integrare i precedenti dati.

Fig. 1 :
diverse tipologie di cornici



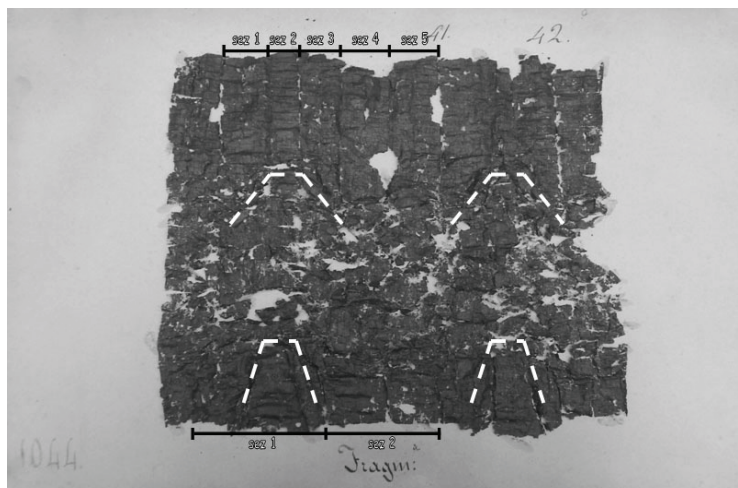
Già dalla cr 1 (fig. 2) si rilevano tre tipologie di pieghe molto marcate, che identificano, nella parte superiore del rotolo, tre diverse sezioni, delle quali la prima presenta pieghe discendenti da destra verso sinistra, la seconda pieghe orizzontali e la terza pieghe discendenti da sinistra verso destra. Queste « semivolute » a triplice sezione, che occupano poco più di mezza voluta, sono regolarmente seguite da altre due sezioni con una caratterizzazione morfologica meno evidente: nel complesso, ciascuna voluta della parte superiore del rotolo si compone di cinque sezioni.

Fig. 2 :
cr 1 : tre tipologie di
pieghe rintracciate nelle
« semivolute » a triplice
sezione



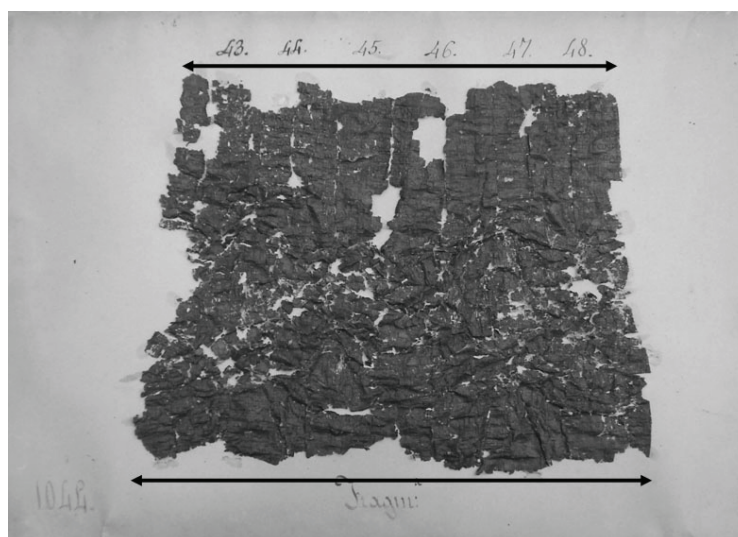
Diversa è la situazione nella parte inferiore del rotolo (fig. 3), in cui le consuete rotture verticali che delimitano le diverse sezioni, ben visibili nella parte superiore, sono meno evidenti e le volute sono caratterizzate da tre tipologie di pieghe simili alle precedenti, ma disposte in modo differente: tali volute, costituite da un paio di sezioni piuttosto ampie, sono più estese delle volute corrispondenti della parte superiore.

Fig. 3 :
cr 9 : diversa
caratterizzazione delle
volute nelle parti superiore
e inferiore del rotolo



Nelle cornici che contengono i pezzi più integri, e in particolare nella cr 10 (fig. 4), tale difformità è resa più evidente dalla forma trapezoidale del pezzo, la cui ampiezza complessiva varia tra le parti superiore e inferiore, forse a causa di un avvolgimento irregolare del rotolo, più stretto in una delle due metà.

Fig. 4 :
cr 10 : differente
ampiezza del pezzo nelle
parti superiore e inferiore

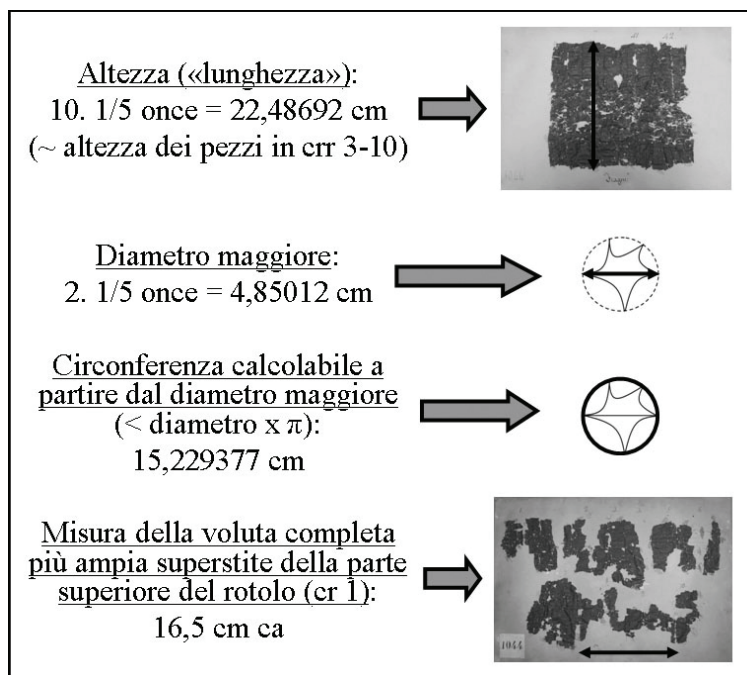


Il P.Herc. 1044 è uno di quei papiri « a voluta complessa », che, in quanto soggetti a una pressione non uniforme nei diversi punti della loro superficie, hanno assunto la forma di poliedri irregolari, dando come risultato dello svolgimento il succedersi di volute a più sezioni. Nel più antico *Inventario dei papiri ercolanesi*, è descritto come « compresso in varie guise, impastato », e questo fa presumere che la compressione subita dal manufatto su più lati, dovuta al peso esercitato dal materiale lavico, ne avesse alterato in maniera significativa la forma originaria, rendendolo peraltro poco adatto allo svolgimento⁶.

Dallo stesso *Inventario* si ricavano le misure dell'altezza (definita « lunghezza ») e del diametro maggiore del manufatto prima dello svolgimento (fig. 5).

⁶ Il documento, datato ai primi anni Ottanta del XVIII secolo e attualmente conservato presso l'Archivio storico del Museo Nazionale di Napoli (Serie Inventari Antichi n. 43), è stato rintracciato e pubblicato da Blank / Longo Auricchio (2004) 45–124 (per la citazione : 83).

Fig. 5 :
equivalenze e calcoli



L'altezza, corrispondente a 22,5 cm ca, coincide sostanzialmente con quella dei pezzi completi superstiti (crr 3–10)⁷. Diversamente, il calcolo della circonferenza, risultante da una semplice formula geometrica (diametro x π), che per altri papiri serve a ricavare la misura della voluta più esterna, non risulta valido per il P.Herc. 1044: basti pensare che la misura della voluta completa più ampia della parte superiore del rotolo, collocata nella cr 1, è di 16,5 cm ca, ossia maggiore della circonferenza calcolabile a partire dal diametro « maggiore », di 15,1 cm ca.

Delle diverse tipologie di rotoli carbonizzati, visti in sezione (fig. 6), soltanto per un papiro « di forma cilindrica » la circonferenza calcolabile a partire dalla misura del diametro coincide con il perimetro della sezione del papiro, corrispondente alla sua voluta più esterna⁸.

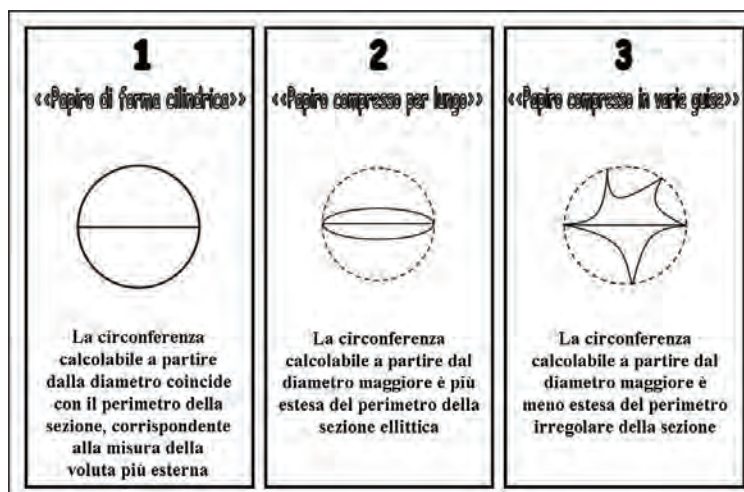
In un papiro « compresso per lungo », che ha subito uno schiacciamento tale per cui la sua sezione non risulti più circolare ma press'a poco ellittica, la stessa circonferenza ha un'estensione più ampia del perimetro della sezione ellittica, e quindi non corrisponde più alla misura della voluta più esterna. In un papiro « compresso in varie guise », come il P.Herc. 1044, la cui sezione ha assunto la forma di un poligono irregolare, tale circonferenza risulta meno estesa del perimetro della sezione e, quindi, può rappresentare soltanto un *terminus a quo* per calcolare approssimativamente la misura della voluta più esterna.

Oltre alla pesante deformazione subita dal rotolo a seguito del processo di carbonizzazione, il computo esatto delle porzioni di materiale perdute è ostacolato anche dalla complessa stratigrafia dei pezzi superstiti, poiché non di rado la sovrapposizione di strati differenti altera la corretta misurazione di volute e sezioni; inoltre, il frequente ricorrere di ampie lacune non facilita il recupero di significativi dati testuali.

⁷ Per le misure qui indicate e i relativi calcoli, cf. Assante (2010a).

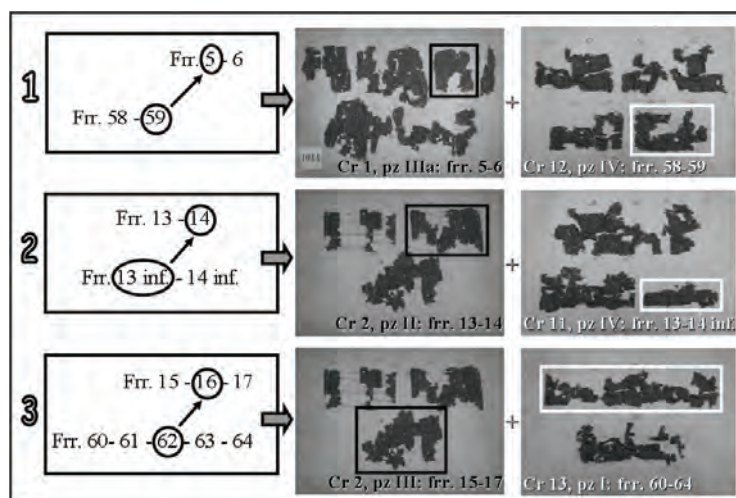
⁸ Sull'argomento, cf. Capasso (2007).

Fig. 6 :
tre diverse tipologie di
rotoli carbonizzati, visti in
sezione



Soltanto in tre casi è possibile operare con sicurezza il ripristino topografico di pezzi distinti delle parti superiore e inferiore del rotolo grazie a riscontri testuali interni (fig. 7) : vanno ricongiunti il pz IIIa della cr 1 (fr. 5–6) con il pz IV della cr 12 (fr. 58–59), il pz II della cr 2 (fr. 13–14) con il pz IV della cr 11 (fr. 13–14 inf.), e il pz I della cr 13 (fr. 60–64) con il pz III della cr 2 (fr. 15–17): infatti, il testo del fr. 59, parte inferiore di una colonna, continua nel fr. 5, parte superiore della successiva, così come il fr. 13 inf. prosegue nel fr. 14, e il fr. 62 nel fr. 16.

Fig. 7 :
riscontri testuali interni
(secondo la numerazione
dei frammenti data da
Gallo). In nero sono indi-
cate le parti superiori del
rotolo, in bianco quelle
inferiori.



Il recupero di tali riscontri testuali ha consentito di ricostruire tre porzioni di rotolo (fig. 8), per le quali il solo dato materiale non bastava, per via della forte approssimazione nelle misure di pezzi così lacunosi.

Osservando più da vicino il primo dei tre casi esposti, si comprende meglio il problema della complessa stratigrafia dei pezzi (fig. 9)⁹ : i margini dei fr. 58 e 59, appartenenti al pz IV della cr 12 (parte inferiore del rotolo), sono troppo distanti tra loro perché possa trattarsi di parti inferiori di due colonne consecutive, come suggerirebbe la successione dei frammenti stabilita dagli editori.

⁹ Per la questione dei fr. 58–59 Gallo nel suo complesso, cf. Assante (2010b).

Fig. 8 :
tre porzioni di rotolo
ricostruite grazie ai
riscontri testuali interni

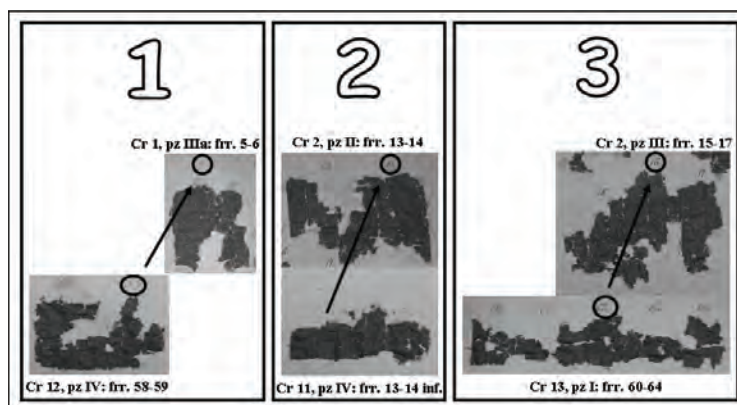
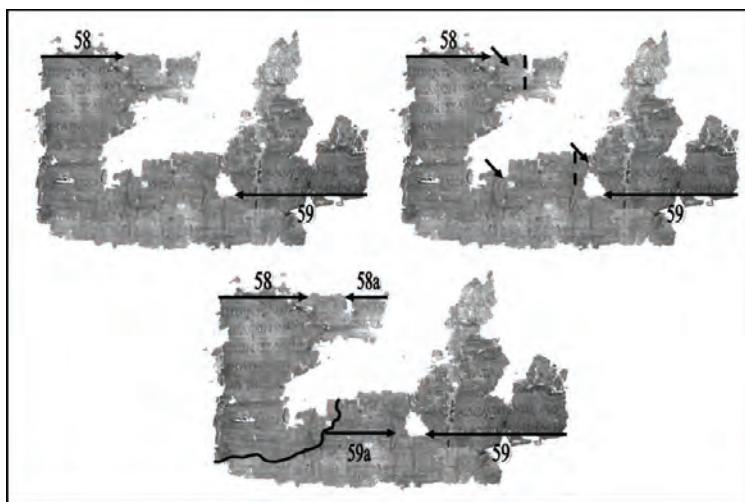


Fig. 9 :
cr 12, pz IV : fr. 58-59
Gallo → fr. 58-58a-59a-
59 Assante



Dopo un'analisi più attenta, ho notato che tra il margine destro della prima colonna e quello sinistro della seconda ci sono i resti di due intercolumnni (indicati dalle frecce oblique), a loro volta troppo ravvicinati per essere effettivamente continui: infatti, se uniamo virtualmente questi due intercolumnni osserviamo che la loro distanza non corrisponde alla media del papiro; inoltre, a destra del primo intercolumnnio e a sinistra del secondo ho rilevato i resti di altre due colonne inedite. Il tutto si spiega considerando la sovrapposizione di due strati differenti: a sinistra della linea nera, su un ampio sovrapposto, si trova il fr. 58, seguito, nella parte superiore del pezzo, da un intercolumnnio e dall'inizio di due linee appartenenti a una colonna inedita, che provvisoriamente ho denominato « fr. 58a »; a destra della stessa linea, sullo strato di base, osserviamo la fine di un'altra colonna inedita, che ho contrassegnato come « fr. 59a », seguita da un intercolumnnio e dal fr. 59.

Dal momento che, come ho detto, il testo del fr. 59 prosegue nel fr. 5, andando a ricollocare l'ampio sovrapposto, individuato nel pz IV della cr 12, una voluta più avanti rispetto allo strato di base, risulta che il fr. 58 corrisponde alla parte inferiore della stessa colonna di cui il fr. 5 è la parte superiore, mentre il fr. 58a è la parte inferiore del fr. 6 (fig. 10).

Pertanto, ho ristabilito il corretto ordine di successione dei frammenti, recuperato le parti inferiori di due colonne inedite e ripristinato la corrispondenza tra parti superiori e inferiori di due colonne consecutive. Anche per quanto riguarda i pezzi completi in altezza, nei quali le misure delle volute sono meno approssimative, la loro disposizione nelle crr 3-10, riprodotta fedelmente dagli editori, non rispecchia la successione corretta (fig. 11).

Fig. 10 :
nuovo ordine di succe-
sione dei frammenti: fr.
58-59-5-6 Gallo → fr.
59a-59-5-58-6-58a
Assante

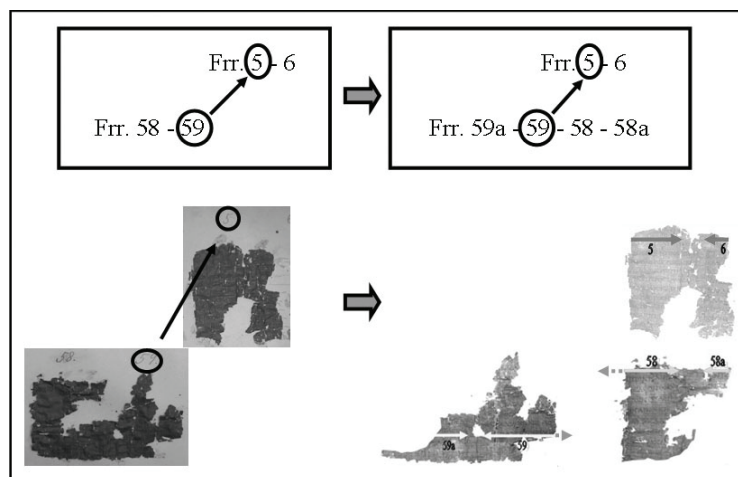
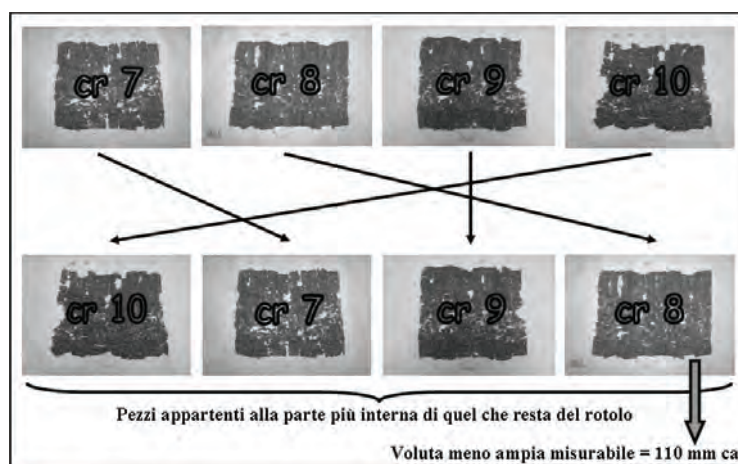


Fig. 11 :
ripristino topografico delle
crr 7-10 in base alle
misure delle volute



I pezzi contenuti nelle crr 7-10, ossia quelli più integri, vanno ricollocati, in base a tali misure, nel seguente ordine: 10-7-9-8; tali cornici conservano i pezzi più interni oggi superstiti del rotolo, sebbene la voluta meno ampia misurabile nella parte superiore dell'ultimo pezzo (cr 8) sia comunque molto estesa (110 mm ca).

Le tredici cornici del P.Herc. 1044 non contengono, infatti, la porzione più interna del volumen, che doveva essere ampia non meno di due metri e di cui pare si siano perse le tracce¹⁰. Nell'*Inventario de' Papiri Ercolanesi* del 1819-1823, a proposito del nostro, definito « Pap(iro) intero svolto in pezzetti ventuno », si fa anche menzione di « altra porzione provata, e riposta [...] a dì 9 Genn(aio) 1823 presa per isvolgersi di nuovo »¹¹: tale indicazione, in seguito cancellata, potrebbe alludere proprio alla porzione terminale del rotolo, che in un papiro « impastato » e « compresso in varie guise » doveva apparire ugualmente inadatta allo svolgimento, come dimostrano la confusione stratigrafica particolarmente evidente proprio nelle porzioni di rotolo più interne (crr 7-10) e l'infelice esito dello stesso svolgimento dei venticinque pezzi superstiti.

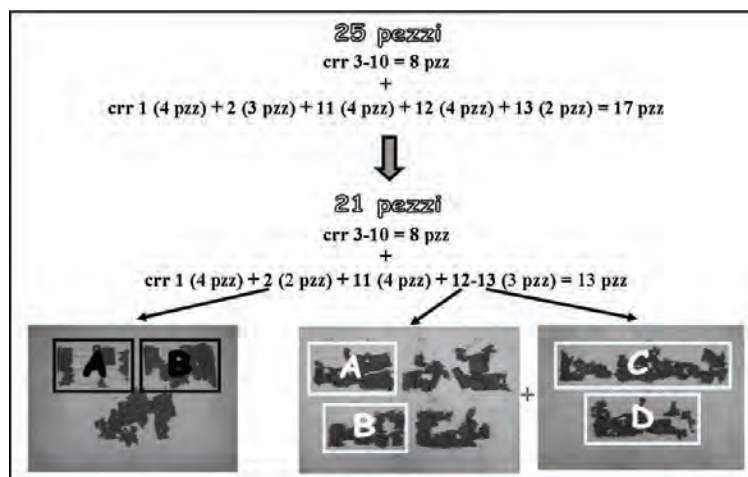
Dallo stesso *Inventario* si ricava anche il numero dei pezzi (ventuno) all'epoca dello svolgimento; tale numero si ritrova anche nel più tardo *Inventario generale de' papiri e di tutti gli altri oggetti ivi esistenti* del 1853, in cui si legge: « pezzi ventuno tra grandi e pic-

¹⁰ Poiché non vi sono elementi probanti per stimare con sicurezza l'effettiva consistenza della parte più interna del rotolo, per noi perduta, ho fornito una valutazione molto approssimativa, basata su un confronto con il P.Herc. 1006: cf. Assante (2010a) 239; Assante (2010b) 52 e n. 9.

¹¹ L'*Inventario* è custodito nell'Archivio dell'Officina dei Papiri Ercolanesi (AOP XVII 11) della Biblioteca Nazionale di Napoli.

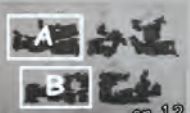
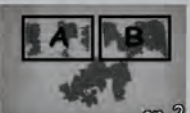
cioli »¹². Ciò significa che tra i venticinque pezzi attualmente conservati ve ne sono alcuni da ricongiungere, per ripristinare il numero di ventuno (fig. 12) : infatti, i pzz I (A) e II (B) della cr 2 (parte superiore del rotolo) sono il frutto del taglio di un'unica striscia di materiale continuo, come si vede anche dalla rifilatura dei pezzi, mentre i pzz I (A) e III (B) della cr 12, e i pzz I (C) e II (D) della cr 13 (parte inferiore) vanno ricollocati l'uno di seguito all'altro in tale successione.

Fig. 12 :
numero complessivo dei
pezzi recuperati dallo
svolgimento: 25 (attuale
situazione in crr 1-13) →
21 (da inventari antichi)



A queste conclusioni sono giunta non soltanto considerando elementi morfologico-strutturali e di *mise en page*, ma anche grazie a dati documentari (fig. 13) : alcune delle vecchie numerazioni ancora visibili sui cartoncini blu sotto quelle attuali sono state un primo indizio, lasciando supporre che l'unica striscia contenuta nelle crr 12-13 (ABCD) precedesse, all'interno del rotolo, quella costituita dai pzz I (A) e II (B) della cr 2; in base alla vecchia numerazione risulta, inoltre, che la prima striscia (crr 12-13) doveva precedere le crr 3-4, cui dovevano far seguito i pzz I (A) e II (B) della cr 2.

Fig. 13 :
numerazioni originarie di
alcuni frammenti, ancora
visibili sui cartoncini blu
sotto quelle attuali

Vecchia numerazione	Attuale numerazione	
fr. 16	fr. 53 → A	 cr 12
fr. 19	fr. 60 → C	
frr. 20-22	frr. 61-63 → C	 cr 13
fr. 23	fr. 64 → C	
fr. 24	fr. 66 → D	 cr 2
frr. 25-28	frr. 19-22 (cr 3)	
frr. 29-31	frr. 23-25 (cr 4)	
frr. 32-35	frr. 11-14 → AB	

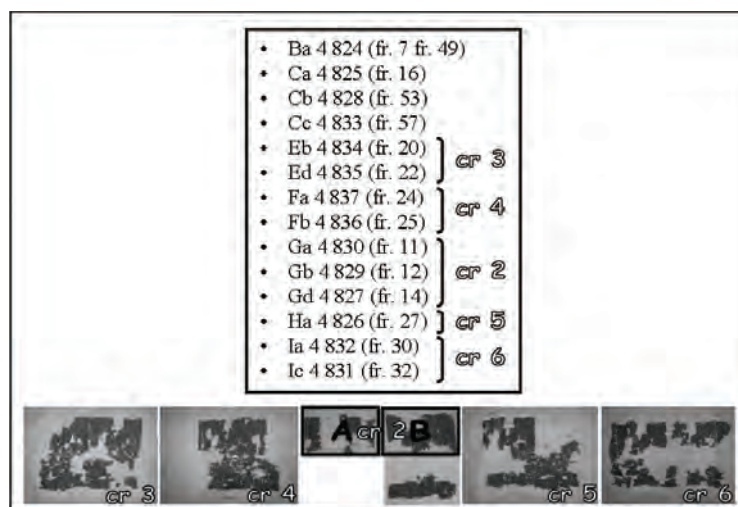
Below the table, there are two rows of fragment images. The first row shows fragments labeled A, B, C, and D. The second row shows fragments labeled A and B.

Di fondamentale importanza per una ricognizione più ampia è stata la numerazione dei disegni oxoniensi data da J. Hayter (fig. 14), tuttora visibile sugli originali e pubblicata da

¹² AOP XVII 20.

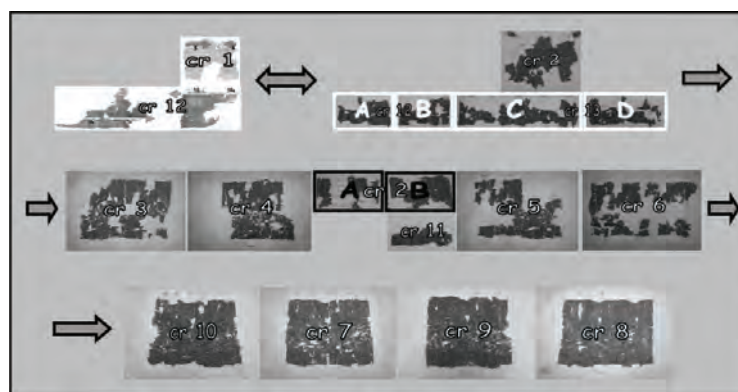
H. Essler¹³ : tale numerazione, che rispecchia la prima sistemazione dei pezzi su materiali di supporto all'epoca dello svolgimento, conferma i dati precedenti e fa luce sul corretto ordine di successione delle crr 3–6.

Fig. 14 :
numerazione dei disegni
oxoniensi data da Hayter



Se ne ricava che tra le crr 3–4 e 5–6 si inserisce la striscia costituita dai pzz I (A) e II (B) della cr 2, il cui testo continua nel pz III della cr 11, come confermano i dati anatomici. In conclusione, sono giunta al ripristino topografico di diciotto pezzi in quattro ampie porzioni di materiale continuo (fig. 15), con lacune tra una porzione e l'altra, attribuibili per lo più alla confusione stratigrafica diffusa: la numerazione delle cornici così riordinate dà un'idea complessiva dell'arbitraria distribuzione dei frammenti al loro interno.

Fig. 15 :
prima ipotesi di ricostru-
zione del rotolo : ripristino
topografico di diciotto
pezzi in quattro ampie
porzioni di materiale
continuo

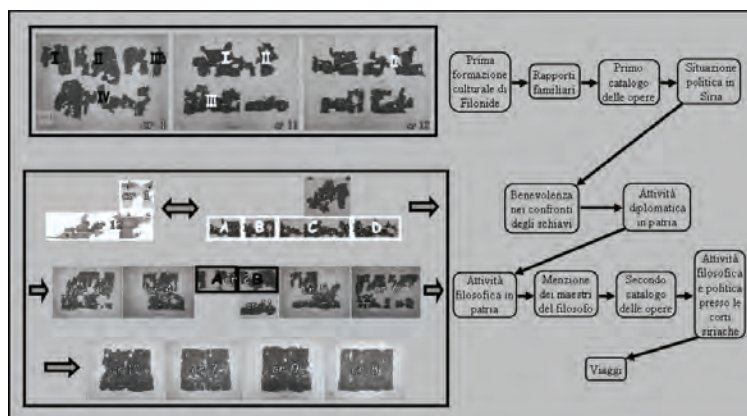


Soltanto pochi pezzi, posti nelle crr 1, 11 e 12 e da riferire alla parte più esterna del rotolo, restano ancora privi di una precisa collocazione (fig. 16).

Quanto al contenuto, il ripristino topografico dei pezzi consente di ristabilire la corretta successione dei principali nuclei argomentativi, di cui fornisco di seguito un primo quadro d'insieme (tav. 1), in vista di una revisione complessiva del testo, per il quale il prezioso ausilio delle immagini multispettrali lascia sperare in significativi miglioramenti di lettura.

¹³ Cf. Essler (2006) 140. Ho potuto revisionare personalmente gli originali grazie a un soggiorno bimestrale presso la Bodleian Library di Oxford.

Fig. 16 :
corretta successione dei
principali nuclei argo-
mentativi



Tav. 1 : nuova successione dei principali nuclei argomentativi, risultante dalla ripristino topografico dei pezzi

Prima formazione culturale di Filonide	
↓	
Rapporti familiari	
↓	
Primo catalogo delle opere	
↓	
Situazione politica in Siria	
↓	
Benevolenza nei confronti degli schiavi	→ pzz IIIa (cr 1) + IV (cr 12)
↓	
Attività diplomatica in patria	→ pzz I e III (cr 12) ; pzz III (cr 2) + I-II (cr 13)
↓	
Attività filosofica in patria	→ pz I (cr 3) ; pz I (cr 4) →
↓	
Menzione dei maestri del filosofo	→ pz I (cr 4) ; pz I (cr 2)
↓	
Secondo catalogo delle opere	→ pzz II (cr 2) + IV (cr 11)
↓	
Attività filosofica e politica presso le corti siriane	
↓	
Viaggi	→ pz I (cr 10) ; pz I (cr 7) ; pz I (cr 9) ; pz I (cr 8)

Per una ricognizione più immediata del nuovo ordine dei frammenti in relazione alla numerazione data dall'ultimo editore – che rispecchia sostanzialmente quella presente sui cartoncini delle cornici e quella assai parziale di Crönert – propongo un altro schema (tav. 2), basato sulla corrispondenza tra i frammenti di Gallo e i pezzi del papiro (riordinati in seguito al ripristino topografico).

Tav. 2 : nuovo ordine dei frammenti (ed. Gallo) risultante dal ripristino topografico dei pezzi

Gallo	P
1–4, 6a, 6b, 7–10, 48a, 49–51, 51a–51f, 54–55, 55a	Pezzi ancora privi di un'esatta collocazione : pzz I–II, IIIb–IV (cr 1) ; pzz I–III (cr 11) ; pz II (cr 12)
59, 5, 58, 6	pzz IIIa (cr 1) + IV (cr 12)
52, 52a, 53, 56–57	pzz I e III (cr 12) ;
60–61, 15, 62, 16, 63, 17, 64–67	pzz III (cr 2) + I–II (cr 13)
18–25	pz I (cr 3) ; pz I (cr 4)
11–13, 13 inf., 14, 14 inf.	pz I (cr 2) ; pzz II (cr 2) + IV (cr 11)
26–34	pz I (cr 5) ; pz I (cr 6)
43–48, 35–38, 41–42, 39–40	pz I (cr 10) ; pz I (cr 7) ; pz I (cr 9) ; pz I (cr 8)

Bibliografia

- Assante, M.G. (2008), « Per un riesame del PHerc. 1006 (Demetrio Lacone, Alcune ricerche comuni sul modo di vita) », *CErc* 38, 109–160.
- Assante, M.G. (2010a), « Osservazioni preliminari sull'anatomia del PHerc. 1044 », in Antoni, A. / Arrighetti, G. / Bertagna, M.I. / Delattre, D. (ed.), *Miscellanea Papyrologica Herculanensia I* (Pisa / Roma) 231–245.
- Assante, M.G. (2010b), « PHerc. 1044 (Vita Philonidis) : fr. 58–59 Gallo », *CErc* 40, 51–64.
- Blank, D. / Longo Auricchio, F. (2004), « Inventari antichi dei Papiri Ercolanesi », *CErc* 34, 39–152.
- Capasso, M. (2007), « I rotoli ercolanesi: da libri a carboni e da carboni a libri », in Palme, B. (ed.), *Akten des 23. Internationalen Papyrologenkongresses (Wien 2001)* (Wien) 73–77.
- Cavallo, G. (1974), « Lo stile di scrittura 'epsilon-theta' nei papiri letterari : dall'Egitto ad Ercolano », *CErc* 4, 33–36 [= Cavallo, G. (2005), *Il calamo e il papiro : la scrittura greca dall'età ellenistica ai primi secoli di Bisanzio* (Firenze), 123–128].
- Crönert, W. (1900), « Der Epikureer Philonides », *SPAW* II, 942–959 [trad. it. in Livrea, E. (ed.), *Studi ercolanesi* (Napoli 1975) 39–61].
- De Sanctis, D. (2009), « Il filosofo e il re : osservazioni sulla *Vita Philonidis* (PHerc. 1044) », *CErc* 39, 107–118.
- Essler, H. (2006), « Bilder von Papyri und Papyri als Bilder », *CErc* 36, 103–143.
- Gallo, I. (1980), *Frammenti biografici da papiri II. La biografia dei filosofi* (Roma).
- Gallo, I. (2002), *Studi di papirologia ercolanese* (Napoli).
- Gigante, M. (1979), *Catalogo dei Papiri Ercolanesi* (Napoli) [con i Supplementi in *CErc* 19 (1989) 193–264 e in *CErc* 30 (2000) 157–242, ora nella versione digitale aggiornata Del Mastro, G. (ed.), *Chartes. Catalogo multimediale dei Papiri Ercolanesi* (Napoli 2005)].

A ROMAN VETERAN AND HIS SKILFUL ADMINISTRATOR : GEMELLUS AND EPAGATHUS IN LIGHT OF UNPUBLISHED PAPYRI

Rodney Ast / Giuseppina Azzarello

During the excavation season 1898–99, B.P. Grenfell and A.S. Hunt discovered in a house in the Fayum village of Kasr el Banât, ancient Euhemeria, documents from a family archive associated with Lucius Bellenus Gemellus, a landowner and former legionary living in the Fayum at the end of the 1st and beginning of the 2nd century AD¹. The archive consisted primarily of private letters, as well as several accounts, a couple of contracts, a handful of receipts and a petition. Of the extant papyri, currently estimated at over 80 in total, 25 have been published in full and 28 described, mainly in P.Fayum. A few documents mentioning Gemellus that were acquired on the antiquities market but are not part of the archive were published elsewhere². The bulk of the archive is scattered among at least sixteen museums and libraries around the world³. In addition to these ca. 50 papyri, there are an estimated 33 unpublished fragmentary texts that are kept in Oxford⁴. With the kind permission of the Oxyrhynchus Papyri Management Committee, we plan to examine them in the coming months. The aim of our editorial team, which also includes George Bevan and Michel Cottier, is to edit or re-edit all documents from or closely related to the archive.

The Gemellus / Epagathus papyri document activities associated with the management of a number of properties belonging to Gemellus in the Fayum towns of Euhemeria itself,

¹ This project is at a preliminary stage and all findings should be regarded as provisional. For a general overview of the archive, see Smolders (2006) and Hohlwein (1957).

² The published papyri are P.Fay. 91 = Sel.Pap. I 17 = Montevicchi (1950) no. 6 (Oct. 16, AD 99) ; 102 (103–104 ; complete edition in Azzarello [2009/2010]) ; 110 = Olsson (1925) no. 52 = White (1986) no. 95 (Sept. 11, 94) ; 111 = Olsson (1925) no. 53 = C.Pap.Hengstl 132 (maybe Sept. 13, 95, cf. Azzarello [2008] 181, n. 17) ; 112 = Olsson (1925) no. 54 = White (1986) no. 97 (May 21, 99) ; 113 = Olsson (1925) no. 55 = White (1986) no. 97 (before Dec. 14, 100) ; 114 = Olsson (1925) no. 56 = White (1986) no. 97 (Dec. 14, 100) ; 115 Olsson (1925) no. 57 (Aug. 21, 101) ; 116 = Olsson (1925) no. 58 (Dec. 2, 104) ; 117 = Feste 154 = Olsson (1925) no. 59 = White (1986) no. 98 (maybe Jan. 7, 108, cf. BL X 67) ; 118 = Feste 155 = Olsson (1925) no. 60 (Nov. 6, 110) ; 119 = Feste 87 = Olsson (1925) no. 61 (ca. 103, cf. BL IX 81) ; 120 = Olsson (1925) no. 62 (ca. 100) ; 121 = Olsson (1925) no. 62 = C.Pap.Hengstl 133 (after 110 ?, cf. Azzarello [2008] 180, n. 7) ; 122 = Olsson (1925) no. 62 (after 110 ?, cf. Azzarello [2008] 180, n. 7) ; 123 = C.Pap.Jud. II 431 = White (1986) no. 99 (after 110 ?, cf. BL IV 29, but see Azzarello [2008] 180, n. 7) ; 124 (2nd cent.) ; SB XVIII 13144 (= P.Fay. 246 descr. ; maybe before Sept. 11, 94, cf. Azzarello [2008] 185) ; 13145 (= P.Fay. 247 descr. ; after 110 ?, cf. Azzarello [2008] 186) ; SPP IV, pp. 116–117 (= P.Fay. 260 descr. ; 109–110, cf. BL I 408) ; SPP IV, p. 118 (= P.Fay. 264 descr. ; Aug. 26, 127, cf. BL XII 69) ; P.Oxf. 10 = David / Groningen (1952) no. 53 (Thead. ; 98–102, cf. Azzarello [2008] 182, n. 20) ; P.Vindob.Tandem 14 (1st / 2nd cent.) ; P.Laur. II 39 (early 2nd cent. ; cf. Azzarello [2008] 191–192) ; maybe the texts written by hand 2 in P.Lond.Lit. 6 + P.Ryl. III 540 + P.Wash.Libr. of Congr. Inv. 4082 B + P.Pierpont Morgan Libr. Inv. M662B(6b) + (27k) + P.B.U.G. Inv. 213 (Arsinoite ; late 1st / 2nd cent. ; cf. Azzarello [2007]). The descripta are: P.Fay. 248–250 (ca. 100) ; 251 (100–103, cf. Bastianini [1975] 279) ; 252–253 (ca. 100 ; complete edition of 253 is forthcoming) ; 254 (March 27–April 25, 104) ; 255 (ca. 100) ; 256 (Oct. 4, 113 or 132) ; 257 (ca. 100) ; 258 (124–125) ; 259 (81–96) ; 261 (ca. 100) ; 262 (June 20, 104) ; 263 (ca. 2nd cent.) ; 265 (ca. 100) ; 266 (Dec. 10, 95 : Grenfell and Hunt appear to have been unaware of this date) ; 267 (ca. 100) ; 268 (98–110 ? : Grenfell and Hunt appear to have been unaware of this date) ; 269 (Oct. 22, 96 or Oct. 23, 97 : Grenfell and Hunt appear to have been unaware of this date) ; 270–275 (ca. 100) ; 276 (114 : Grenfell and Hunt appear to have been unaware of this date) ; 277 (ca. 100). These texts include the 11 papyri found in the house that are of uncertain relation to the Gemellus / Epagathus texts, cf. Smolders (2006) 1. See the BL for corrections and suggestions that have been proposed for individual texts.

³ We are grateful to all the institutions that have sent us images and/or made them available on-line, in particular to members of the Advanced Papyrological Information System (APIS) (see now <http://www.papyri.info>).

⁴ Smolders (2006) 3.

as well as Dionysias, Apias, Senthis, Psennophris, Psinachis, and Prophetes⁵; the extent of the holdings is one of several remarkable aspects of the archive. The primary players appearing in the documents are Gemellus' administrator Epagathus (referred to as his παιδάρχιον in the loan contract SPP IV, pp. 116–117 [= P.Fay. 260 descr.], 5 and 32); at least 12 letters are addressed to Epagathus from Gemellus (Grenfell and Hunt were aware of 10)⁶. Gemellus' son Sabinus is the recipient of perhaps 10 of his father's extant letters (Grenfell and Hunt appear to have been aware of only 5)⁷. It could turn out that Sabinus received as much if not more correspondence from Gemellus than Epagathus did, and this is significant since it was previously believed that Epagathus was the predominant person associated with the letters. In addition to these texts, we have at least 4 letters from Sabinus to Epagathus (Grenfell and Hunt knew of only 2) and one from Sabinus to Gemellus, plus a few involving individuals about whom we know nothing except what we derive from the letter in question⁸. So far we have established that Gemellus sent 26 of the surviving letters⁹. The fact that a majority of the letters were authored by Gemellus has led many to believe that he did not occupy the house in which the archive was found, although he is thought to have owned it. Epagathus, the recipient of many of the letters, probably lived there and administered Gemellus' various properties from there. Gemellus' primary residence was apparently in Aphrodites Berenikes Polis in the Herakleidou Meris¹⁰.

From P.Fay. 91, a contract to work in an oil-press which was written in the year 99, we learn that Gemellus was born around 32 AD¹¹. Nearly all extant documents date from the 90's and the first decade of the second century. The earliest securely dated text is from September 11, 94¹²; the latest is a letter from Sabinus to Epagathus from the year 114¹³. Gemellus is last seen alive in November 110¹⁴. Following his death, his son Sabinus is believed to have taken over management of the estate, hence 110 represents the *terminus post quem* for business-related letters written by Sabinus¹⁵.

As for family connections we know that, in addition to Sabinus, Gemellus had a daughter named Gemella and a grandson who is referred to as the little one, ὁ μικρός. Depending on how we take the word ἀδελφός, we could justifiably postulate three additional sons, Harpocraton, Lycus, and one whose name is lost: Sabinus refers to each of these as « brother », but the word of course need not necessarily reflect blood ties¹⁶. In addition to these children and grandchildren, Gemellus had a « brother » (whether real or

⁵ Dionysias : P.Fay. 102, col. II 20 ; 110, 16 ; 111, 12, 15–16 ; 112, 15 ; 113, 5 ; 114, 7 ; 118, 10–11 ; 248 ; 251 ; 257. Apias : the olives account in P.Fay. 102, col. II 1 ; 112, 8–9 ; 120, 8, 11 ; SPP IV, p. 118 (= P.Fay. 264 descr.), 3. Senthis : the olives account in P.Fay. 102, col. II 12 ; 111, 22–23 ; 112, 19 (for a different view, see BL VIII 122, 122–123). Psennophris : P.Fay. 118, 19–20, 22. Psinachis : P.Fay. 119, 9, 33 ; 248 ; 257 and, according to our forthcoming edition, 269, 11. Prophetes : the olives account in P.Fay. 102, col. I (a) 3 ; 111, 26 ; P.Laur. II 39, 7–8.

⁶ P.Fay. 110–112, 115–116, 120, 248–249, 254, 259, 266, 267. P.Fay. 265 and 269 were addressed to either Epagathus or Sabinus. For discussion of P.Fay. 118, which is generally thought to have been sent to Epagathus, see below, n. 22.

⁷ P.Fay. 113–114, 117, 118 ? (see below, n. 22), 119, 268, 270–273.

⁸ P.Fay. 122, 250, 275–276 were sent by Sabinus to Epagathus, and P.Fay. 261 from Sabinus to Gemellus.

⁹ P.Fay. 110–120, 248–249, 252, 254–255, 259, 265–273.

¹⁰ In several letters, Gemellus requests things and people to be sent to him in the city (see e.g. P.Fay. 114, 5–6 ; 116, 6–7 ; 118, 17–18) and in a couple letters identifies the city as Aphrodites Berenikes Polis (P.Fay. 115, 16–17 ; 120, 6–7 and, according to our forthcoming edition, 270, 3).

¹¹ In line 12 he is said to be around 67 years old.

¹² P.Fay. 110.

¹³ P.Fay. 276, cf. above, n. 2.

¹⁴ P.Fay. 118.

¹⁵ See e.g. P.Fay. 121 and 275 ; cf. also Azzarello (2008) 180, n. 7.

¹⁶ P.Fay. 123, 2–3 and 25–27.

not) named Marcus Antonius Maximus who is addressed in a fragmentary letter¹⁷. The name of Gemellus' wife does not survive.

Gemellus' estate appears to have focused on the production of olives. In one document, we see that he employed a fairly large workforce (93 workers for one day) for the olive harvest¹⁸. This was, however, seasonal work, and it is unclear how large his regular staff was. His estate also consisted of livestock (oxen, donkeys, sheep and pigs), arable land and probably vineyards (see below), and he communicated often with Epagathus about managing its various units¹⁹. Yet, despite the complexity and extent of the estate, a surprisingly large number of letters concentrate on other matters, such as preparations for parties – the birthdays of Sabinus and Gemella – and dealings with officials²⁰. It is interesting to see how Gemellus relies on his *paidarion* Epagathus to direct everyday business activities, such as the conclusion of work contracts, transport of animals, oversight of the olive harvest²¹. When it comes however to more official business, Gemellus looks to his son Sabinus, his favored envoy and the future heir to his estate: in P.Fay. 113 and 114, for example, he asks Sabinus to summon the *pediophylax* in order to evaluate some overgrown fields owned by a friend, and in P.Fay. 117 he directs him to send « gifts » of olives and fish to the royal scribe who is becoming the strategus' deputy; P.Fay. 119, also addressed to Sabinus, alludes to some business with the strategus²². Gemellus thus appears to have been a savvy landowner, actively involved in the operations of his estate, supported by a trusted manager, and aware of the importance of currying the favor of officials²³.

Deciphering the new Gemellus papyri can be very challenging. Most of the letters were penned by Gemellus when he was in his 60's and 70's. His advanced age is often cited to explain the unsteady, crabbed character of his well-known hand, a script that can pose remarkable difficulty especially when coupled with poor spelling and partially preserved letters, as it often is. Despite its crabbedness, however, the hand is controlled and clearly that of an experienced writer. Robert Daniel recently argued that the advanced age of a writer can sometimes be observed in his script, which could have been affected later in life by illness or some other kind of incapacitation²⁴. While we unfortunately do not have letters from Gemellus' earlier years that could be used for the purpose of comparison, we would not be surprised if a decline in Gemellus' handwriting might have occurred over time, as it did in the case of the writer Daniel comments on. In addition to difficulties that can be attributed to Gemellus' writing, many of the papyri are also badly preserved, and damage is particularly acute in the middle part of the letters where the text does not usually follow any formulas. Nevertheless we have so far been able to discover at least some issues that enrich our understanding of the whole archive. They can be divided into three main categories. The first one pertains to new issues we learn from the texts. For example,

¹⁷ P.Fay. 252.

¹⁸ The olives account in P.Fay. 102, especially col. II, 4–6.

¹⁹ For references to oxen, see P.Fay. 112, 8; 115, 15–16; P.Fay. 253 (cf. above, n. 2) and, according to our forthcoming edition, P.Fay. 271, 9, 12, 14 and 16. Donkeys are mentioned in P.Fay. 266, 19 (ὄvoc, according to our forthcoming edition); 111, 6–7 (τὰ ἐργατικὰ κτήνη, which the editors interpret as « donkeys or horses »; cf. also P.Fay. 249, 3–4 according to our forthcoming edition). For sheep, consult P.Fay. 110, 13. For pigs, see P.Fay. 111, 3–5, where Gemellus criticizes Epagathus for the death of two pigs; cf. also P.Fay. 115, 4 and 7.

²⁰ Sabinus' birthday celebration is mentioned in P.Fay. 115; cf. also P.Fay. 111 with Azzarello (2008) 181, n. 17; Gemella's in P.Fay. 114 and 119.

²¹ Epagathus acknowledges receipt of money owed in a work contract (P.Fay. 91, 48–51). The transport of animals is a concern in P.Fay. 111, 3–10. Oversight of the olive harvest is sought in, e.g., P. Fay. 112.

²² P.Fay. 118 also mentions *strategi*. The name of the recipient of the letter does not survive, but editors have thought that it was addressed to Epagathus. We conjecture on the contrary that Sabinus may have been the actual recipient – compare the expressions in lines 23–24; 25–26 and in P.Fay. 119, 23–24; 25–27.

²³ Gemellus' situation may be compared with the case of Marcus Iulius Casianus, cf. Schubert (2007) 89–96, esp. 90; see also the case of the veteran Ammonianos, Schubert (2007) 49–54.

²⁴ Daniel (2008).

hand³². Since the addressee is Gemellus, but the letter was found in Euhemeria, we should think either that Gemellus spent some time at Epagathus' house – which is otherwise unattested, although not improbable – or that the letter is a draft written on behalf of Sabinus during one of his visits in Euhemeria³³; in fact he was in Euhemeria at least in the years 100, maybe 103 and 108³⁴. This hypothesis finds support in the fact that Sabinus writes about meeting Heron (l. 5), who, as already stated, was an intimate friend of Gemellus and Epagathus and lived in Euhemeria. As the handwriting in our opinion resembles that of Epagathus, one could imagine that Sabinus had the draft written by Epagathus and then perhaps copied the text in his own hand in order to send it to his father, or he never sent it and Epagathus kept the draft in his archive³⁵. In any event, we probably have another instance of Epagathus' hand among the texts of his archive.

Bibliography

- Azzarello, G. (2007), « P.B.U.G. inv. 213 : un nuovo frammento del rotolo omerico di Londra, Manchester, Washington e New York (= Mertens / Pack³ 643) nella collezione di Giessen », *APF* 53, 97–143.
- Azzarello, G. (2008), « Alla ricerca della “mano” di Epagathos », *APF* 54, 179–202.
- Azzarello, G. (2009/2010), « Olives and More in P.Fay. 102 : Complete Edition of an Account from the Gemellos' Archive », *Pap.Lup.* 18/19, 5–36.
- Bastianini, G. (1975), « Lista dei prefetti d'Egitto », *ZPE* 17, 263–328.
- Daniel, R.W. (2008), « Palaeography and Gerontology : the Subscriptions of Hermas Son of Ptolemaios », *ZPE* 167, 151–152.
- David, M. / van Groningen, B.A. (1952), *Papyrological Primer* (3rd ed., Leiden).
- Hohlwein, N. (1957), « Le vétéran Lucius Bellienus Gemellus, gentleman-farmer au Fayoum », *Etudes de papyrologie* 8, 69–91.
- Montevecchi, O. (1950), *I contratti di lavoro e di servizio nell'Egitto greco-romano e bizantino* (Milano).
- Olsson, B. (1925), *Papyrusbriefe aus der frühesten Römerzeit* (Uppsala).
- Schubert, P. (2007), *Philadelphie : un village égyptien en mutation entre le II^e et le III^e siècle ap. J.-C.* (Basel).
- Smolders, R. (2006), in « Epagathos Estate Manager of Lucius Bellenus Gemellus », *Papyrus Archives in Graeco-Roman Egypt, Trismegistos*, <<http://www.trismegistos.org/arch/archives/pdf/134.pdf>>
- White, J.L. (1986), *Light from Ancient Letters* (Philadelphia).

³² P.Fay. 261.

³³ Cf. also Smolders (2006) 4, n. 3.

³⁴ That he was there in 100 we know from P.Fay. 113 and 114; for possible visits in 103 and 108, see P.Fay. 119 and 117 (with n. 2 above).

³⁵ See especially SB XVIII 13144; 13145 and P.Fay. 253 (cf. above, n. 2); cf. Azzarello (2008) 184–189.

[Acheter le livre](#)

UN DOCUMENTO INEDITO DAL COSIDDETTO ARCHIVIO DI PANKRATES

Carla Balconi

Il lotto di papiri che portano la sigla P.Med.Bar., cioè Papyri Mediolanenses Barelli, prende il nome dalla famiglia che contribuì economicamente al loro acquisto, in ricordo di Armida Barelli, cofondatrice dell'Università Cattolica di Milano. Esso proviene dal mercato antiquario europeo ed entrò nella collezione nel 1979. I pezzi furono numerati da 1 a 52, ma trentacinque (i numeri da 18 a 52) sono piccoli frammenti senza possibilità di essere ricongiunti fra loro o ai documenti più grandi. Come si può facilmente immaginare, lo stato di conservazione dei pezzi, ricavati da un cartone di mummia, non è dei migliori; probabilmente essi erano già in cattive condizioni quando furono riutilizzati per la fabbricazione del cartonnage. Uno di essi, il n. 17 verso (= SB XVIII 13098), porta la scritta a grandi lettere: ἀρχεῖα, noi diremmo « al macero » o « da cestinare ». Cinque dei primi sedici papiri (P.Med.Bar. 2, 3, 8, 9 e 16) sono scritti sia sul recto sia sul verso: i testi – di varie dimensioni – sono quindi in totale ventuno.

Subito dopo l'acquisizione del lotto, Orsolina Montevecchi ne diede notizia a Milano durante un'adunanza dell'Istituto Lombardo di Scienze e Lettere, il 28 giugno 1979¹. L'anno seguente, in occasione del XVI Congresso Internazionale di Papirologia che si tenne a New York, ne informò tutto il mondo papirologico².

I nostri documenti si sono rivelati appartenere ad un archivio antico, databile intorno alla metà del II secolo a.C. e proveniente dall'Arsinoite, il cosiddetto « archivio di Pankrates », funzionario dell'amministrazione militare, spesso citato nei nostri testi, peraltro già noto da alcuni papiri editi precedentemente: P.Würzb. 4 (l'autore della petizione risiede a Philadelphia) e P.Tebt. I 32. Se – come sembra – l'autorità di Pankrates si estendeva su tutto il nomo, allora è probabile che il suo ufficio si trovasse nella metropoli. Se però teniamo conto dell'ubicazione dei villaggi citati nei nostri testi, siamo indotti a ritenere che i papiri del nostro archivio provengano da un ufficio locale, situato nel sud dell'Arsinoite, probabilmente ad Oxyrhyncha, il villaggio più nominato nei documenti stessi, insieme con altri della medesima zona (Areos kome, Kerkesoucha, Boubastos). Avvalorano questa ipotesi alcuni altri elementi: i documenti sono indirizzati a funzionari diversi, alcuni di rango inferiore (gli *epistatai* di Oxyrhyncha), altri di rango superiore (Pankrates stesso, l'*epistates* e *grammateus* dei cavalieri cateci Apollodoro, lo stratego Tolemeo figlio di Pirro). Cinque papiri sono scritti su entrambe le facce con testi non sempre in relazione fra loro; di questi cinque, P.Med.Bar. 2 presenta nel recto e nel verso due petizioni indirizzate l'una a Pankrates e l'altra ad Apollodoro, e P.Med.Bar. 3 due petizioni, entrambe a Pankrates. Almeno alcuni di questi documenti sembrano quindi essere copie preparate per documentazione in un ufficio periferico, conservate per un certo tempo e poi cestinate quando si ritenne che non servissero più³.

Documenti del medesimo archivio, anch'essi ricavati da cartonnage e acquistati nel medesimo anno 1979, si trovano in altre collezioni: P.Duke (P.Bingen 35), P.Lille (SB XIV 12159–12165; XX 14420–14421 [cf. BL XII 226]), PUG (III 99). Sono stati inoltre evidenziati punti di contatto con papiri editi in P.Tebt. III, in cui compaiono gli stessi funzionari dell'amministrazione militare e viene usata la stessa *koine* linguistica⁴.

¹ Montevecchi (1979).

² Montevecchi (1981).

³ L'ufficio locale potrebbe essere quello del Petesouchos al quale è indirizzata la lettera d'ufficio di Pankrates (P.Med.Bar. 14 = SB XVI 12722) o quello degli *epistatai* di Oxyrhyncha Demetrio e Stefano ai quali è inviata la denuncia P.Med.Bar. 8 recto (si veda più avanti).

⁴ Cf. Daris (1988).

L'edizione dei P.Med.Bar. fu affidata dalla Montevecchi a studiosi facenti capo alla sua scuola ; la maggior parte è stata pubblicata, in sedi diverse, fra il 1981 e il 2004. Il primo ad essere edito fu P.Med.Bar. 16 recto (= SB XVI 12519) : contiene due *prostagmata*, fino ad allora sconosciuti, sul divieto di alienazione di edifici templari.

Connesso con un tempio è anche P.Med.Bar. 4 (= SB XVIII 13093) : è la petizione di alcuni sacerdoti del tempio di Eracle ad Oxyrhyncha, indirizzata allo stratego Tolemeo figlio di Pirro, contro esattori della tassa sulla birra. Lo stesso stratego compare anche in altri documenti dell'archivio compreso il testo di cui mi sto occupando.

Il pezzo più interessante di tutto l'archivio, P.Med.Bar. 1 (= SB XVI 12720), fu pubblicato dalla Montevecchi. È la petizione a Pankrates, datata 142 a.C., concernente la permuta di un terreno catecico di quaranta arure, inviata da un cavaliere macedone, concessionario di un *kleros* di cento arure, e da un orfano trace. La madre dell'orfano è *prostatis*, cioè – di fatto – tutrice, del figlio in virtù del contratto di matrimonio. Al documento fu allegata la *schematografia* del terreno oggetto di permuta.

Ma è ormai tempo di venire al documento che sto cercando di decifrare : P.Med.Bar. 2 recto. Il testo è distribuito su due colonne e, come si deduce subito dalle tre righe finali della seconda colonna, si tratta di una petizione.

- 46 τούτου δὲ γενομένου ἔσομαι τετε-
 47 χὼς τῆς παρὰ σοῦ ἀντιλήψεως
 48 εὐτύχει

La petizione è indirizzata a Pankrates da un cateco macedone, concessionario di un *kleros* di 80 arure ad Oxyrhyncha : si tratta di Tolemeo figlio di Tolemeo, a noi noto da parecchi altri testi dell'archivio. Nelle prime tre righe si legge :

- 1 Παγκράτει ἀρχισωματοφύλακι καὶ πρὸς τῇ [συντάξει]
 2 παρὰ Πτολεμαίου τοῦ Πτολεμαίου Μακεδόνης ([ὀγδοηκοντ]αούρου)
 3 τῶν κατοικούντων ἐν Ὀξυρύγχῳ τῆς [Πολ]έμωνος μερίδος

Purtroppo il documento è stilato in una scrittura piuttosto frettolosa, di difficile lettura, diversa – mi sembra – da tutte le altre dell'archivio, e per di più ci sono molte lacune. Tuttavia alcune righe sono leggibili o ricostruibili con esattezza.

Nel corso del racconto vengono citati diversi funzionari, alcuni dei quali a noi già noti quali lo stratego Tolemeo figlio di Pirro e l'*epimeletes* Apollonio, mentre il *basilikos grammateus* Pasos, forse nominato anche alla r. 17 di P.Med.Bar. 3 recto, non sembra finora comparire altrove.

- 8 ἀφ' ὧν ἔγραψας Πτολεμαίῳ [τῷ] Πύρρου [τῶν] (πρώτων) φίλ[ων]
 9 καὶ στρατηγῷ καὶ Ἀπολλωνίῳ τῶν διαδόχων καὶ
 10 ἐπιμελητῇ καὶ Πασῶτι τῷ βασιλικῷ γραμματεῖ

Si ricordano poi ordinanze reali relative ai cateci, emanate da Tolemeo VIII Evergete II insieme con la sorella Cleopatra II e con la moglie Cleopatra III e dai loro antenati :

- 12 ἀκολούθως τοῖς προτεταγμένοις ὑπὸ τε τοῦ
 13 βασιλέως καὶ τῶν βασιλικῶν καὶ τῶν [πρ]οχόνων
 14 αὐτῶν περὶ τῶν ἐκ τῆς κατοικίας

Nelle righe sottostanti ho potuto leggere qua e là alcune espressioni di senso compiuto. Per esempio : δόξας καιρόν (r. 22) ; πρὸς αὐτὸν ἐπισκέψεως (r. 26) ; βασιλικὸς γεωργός (rr. 26-27) ; παραδοθῆναι τὰ γενήματα εἰς τὸ βασιλικόν (rr. 27-28) ; παραγενόμενος εἰς τὴν Ὀξύρυγγα ὁ ἐπιμελητής (rr. 29-30) ; ἐμοῦ γεωργοῦ (r. 31). Sembra dunque trattarsi di tasse in natura relative ai prodotti dei lavori agricoli e di una ispezione da parte dell'*epimeletes*.

Purtroppo mi sfuggono, almeno per ora, i particolari dell'intera vicenda narrata nella petizione ; si può supporre tuttavia una qualche relazione con altre petizioni dello stesso personaggio, conservate nell'archivio. Innanzi tutto si nota un legame fra P.Med.Bar. 2 verso, cioè il verso del documento che sto studiando, e P.Med.Bar. 3 recto, due petizioni – anch'esse purtroppo molto frammentarie – che non permettono di comprendere a fondo le vicende narrate.

P.Med.Bar. 2 verso (= SB XVI 12721) è indirizzato dal nostro Tolemeo ad Apollodoro τῶν πρώτων φίλων, *epistates* e *grammateus* dei cavalieri cateci. Conosciamo questo personaggio anche attraverso un altro archivio coevo, quello di Dionysios figlio di Kephalas, proveniente dall'Ermopolite. Apollodoro dunque esercitava la sua carica contemporaneamente nell'Arsinoite e nell'Ermopolite, ed era di rango più elevato rispetto a Pankrates, come dimostrano i titoli aulici dei due funzionari : Apollodoro infatti porta il titolo τῶν πρώτων φίλων, mentre Pankrates è ἀρχισωματοφύλαξ. La petizione denuncia presunti soprusi da parte di Petosiris ex-komogrammateus di Oxyrhyncha⁵.

La vicenda narrata nella petizione si colloca nell'anno 29°, cioè 142/141. Sfortunatamente il testo è molto lacunoso e nemmeno i pregevoli miglioramenti di lettura proposti dal collega Willy Clarysse (cf. BL XII 216), ci permettono di comprendere a fondo gli avvenimenti narrati. Tuttavia vorrei sottolineare una integrazione proposta da Clarysse alla r. 9 : ἀπὸ χηνοβοσκικοῦ κλήρου ἀνειλημμένου « dal *kleros* confiscato, in cui si allevano oche ». Questa stessa espressione ricorre anche alla r. 14 di P.Med.Bar. 3 recto⁶. Datata 140 a.C. e indirizzata a Pankrates, anche questa petizione riguarda avvenimenti del 29° anno (142/141) e ancora l'ex-komogrammateus Petosiris. Inoltre in entrambe le petizioni si fa riferimento ad un'*enteuxis* consegnata al re e alle regine. I due testi sembrano dunque riguardare la stessa vicenda e questo fa sospettare che essi fossero in relazione anche con le due petizioni scritte nell'altra faccia dei due rispettivi fogli, cioè il testo che sto studiando e P.Med.Bar. 3 verso (= SB XVIII 13097). Però quest'ultimo manca di mittente e di destinatario, essendosi conservato solo nella parte finale: esso sembra riferirsi ad avvenimenti del 31° anno e riguardare la contestazione della validità di un documento relativo a possedimenti di un cleruco. È tuttavia interessante che vi compaia la stessa espressione che si legge alla r. 14 di P.Med.Bar. 2 recto : τὰ προεταγμένα περὶ τῶν ἐκ τῆς κατοικίας. Se i quattro testi riguardano la medesima vicenda, essa si era trascinata per alcuni anni.

Ho cercato – purtroppo finora senza successo – di ritrovare nel documento che sto studiando altre espressioni che compaiono nelle petizioni or ora citate, e altrettanto ho fatto con tutti gli altri testi dell'archivio relativi al nostro cateco, alcuni dei quali sembrano legati fra loro. Essi sono i seguenti.

P.Med.Bar. 5 (= SB XVIII 13095) – di cui P.Med.Bar. 10 (= SB XVIII 13096) si è rivelato una copia – è ancora una petizione a Pankrates presentata da Tolemeo nelle vesti di intendente del *kleros* di Menoitas, figlio di Olimpodoro, orfano concessionario di 100 arure ad Oxyrhyncha, relativa alla non corretta tassazione del raccolto degli anni 28° e 29°. Vi si cita il *logeutes Koinos*.

Anche il verso del già citato papiro contenente i *prostagmata* (P.Med.Bar. 16) conserva un'altra petizione riguardante il *kleros* di Menoitas, datata nel mese di Epeiph del 28° anno

⁵ Da un altro papiro dell'archivio, P.Med.Bar. 14 (= SB XVI 12722), una lettera d'ufficio – senza data – di Pankrates a un tale di nome Petesouchos, relativa alla causa del nostro Tolemeo contro Petosiris, apprendiamo anche il secondo nome dell'ex-komogrammateus : Petosiris alias Dionysios.

⁶ Editto da Criscuolo (2004) 7–21.

(agosto 142 a.C.) e inviata da un non meglio precisato Tolemeo, che probabilmente è da identificare con il nostro stesso cateco (SB XVIII 13094). L'eventuale legame di questi testi con P.Med.Bar. 2 e 3 potrebbe sembrare solo quello cronologico, in quanto vi si citano gli stessi anni 28° e 29°. Ma c'è un altro indizio: in cima a P.Med.Bar. 2 verso ci sono due righe cancellate scritte sopra il nome di Apollodoro, destinatario della petizione di Tolemeo, e vi si legge il nome di Menoitas. Si voleva forse puntualizzare il contenuto della petizione sottostante?

Potrebbe inoltre riferirsi a Menoitas anche P.Med.Bar. 15 recto (= SB XVIII 13092), petizione indirizzata al *logeutes* Koinos, già citato in P.Med.Bar. 5, da una o più persone, i cui nomi sono caduti a causa della lacuna, contro la soperchieria di tutori disonesti nei confronti di un orfano appartenente alla comunità dei cavalieri cateci. Oltre a Menoitas infatti soltanto un altro orfano compare nell'archivio, il già ricordato ragazzo trace, che ha però come tutrice la madre (SB XVI 12720).

Il nostro cateco Tolemeo figlio di Tolemeo compare infine in P.Med.Bar. 8 recto⁷: egli presenta a Demetrio e Stefano, *epistatai* di Oxyrhyncha, una denuncia contro alcuni uomini per oltraggi subiti da sua moglie Antigone. Siamo nel 139 a.C. ed è quindi cronologicamente l'ultimo testo che lo concerne.

Qui finisce la panoramica dei papiri finora pubblicati relativi al cateco Tolemeo figlio di Tolemeo. Mi piacerebbe riuscire a completare la decifrazione di P.Med.Bar. 2 recto, perché sono convinta che esso potrebbe gettare nuova luce anche sui documenti già editi, ma troppo lacunosi per svelarci l'intera vicenda del nostro personaggio. Confido perciò nei suggerimenti dei colleghi che vorranno cimentarsi con questo testo problematico.

Bibliografia

- Criscuolo, L. (2004), « Papiri tolemaici dell'Università Cattolica di Milano », in Criscuolo, L. / Geraci, G. / Salvaterra, C. (ed.), *Simblos. Scritti di storia antica* 4 (Bologna) 7–23.
- Daris, S. (1988), « L'archivio di Pankrates e i papiri di Tebtynis », in *Proceedings of the XVIIIth International Congress of Papyrology II* (Athens) 171–178.
- Montevecchi, O. (1979), « Un nuovo archivio papiraceo di età tolemaica in una collezione milanese », *Rendiconti Istituto Lombardo Scienze e Lettere. Classe di Lettere e Scienze Morali e Storiche* 113, 285–293.
- Montevecchi, O. (1981), « Un nuovo archivio papiraceo del II secolo av. Cr. (P.Med.Bar.) », in *Proceedings of the XVI International Congress of Papyrology* (Chico) 251–258.

⁷ Editto da Criscuolo (2004) 21–23.

LE PAPYRUS BODMER ET LA RÉCEPTION DE MÉNANDRE À L'ÉPOQUE BYZANTINE

Alain Blanchard

L'importance du papyrus Bodmer de Ménandre tient avant tout à l'accroissement considérable de texte qu'il représente pour l'œuvre du poète telle qu'on la connaissait auparavant. Mais il n'est peut-être pas sans intérêt non plus d'étudier ce papyrus comme témoin de la façon dont Ménandre a été reçu depuis le III^e siècle de notre ère jusqu'au VIII^e siècle, moment où l'on perd sa trace. Cela peut se faire de deux façons : soit en considérant le papyrus en lui-même, dans la structure qui est la sienne, soit en le replaçant dans un contexte plus large. Ayant à plusieurs reprises exploré la première voie, je me contenterai de brefs rappels la concernant pour m'attarder plus longuement sur la seconde voie, plus difficile sans doute, mais aussi plus prometteuse, à la mesure de l'éclairage que le papyrus Bodmer est susceptible d'y projeter, mais aussi de l'éclairage qu'il peut en recevoir.

Je commence donc par rappeler brièvement que le papyrus Bodmer est un livre de classe du IV^e siècle, un livre sous forme de gros cahier unique, écrit par plusieurs élèves avancés et portant successivement la *Samia*, le *Dyscolos* et l'*Aspis*¹. On peut exclure d'emblée qu'il s'agit d'un tome de l'œuvre complète classée par ordre alphabétique. Classée dans l'ordre chronologique – trois pièces de l'année 316 av. J.-C. ou des environs immédiats ? Cela est impossible à prouver et, au demeurant, peu vraisemblable dans une classe de Haute Égypte. L'idée d'un choix s'impose plutôt, la condition préalable étant d'admettre que, dans la *Samia*, le personnage principal, comme peuvent l'être Cnémon dans le *Dyscolos* et Smicrinès dans l'*Aspis*, est Moschion et non son père Déméas². Nous aurions donc affaire à une triade autonome structurée selon le principe aristotélicien de deux extrêmes encadrant un moyen terme, le bourru Cnémon, gênant pour son entourage mais ennemi du mal, tenant le milieu entre un Moschion se voulant seulement trop rangé et un Smicrinès rendu inhumain par son avidité. Ainsi serait donnée une idée de la palette entière du poète comique³.

Je passe maintenant au point le plus important de mon exposé. Un document m'y incite : le P.Oxy. XXXIII 2656, de même apparence, de même date, de même milieu (scolaire) que le papyrus Bodmer, mais, dans ce cas, seuls subsistent, de la triade originelle, des fragments de la pièce centrale, le *Misoumenos*, comédie appelée, dans ce cas, du nom de son personnage principal, le soldat Thrasonidès. L'on ignore quelles pouvaient être les comédies qui encadraient ce *Misoumenos*. On se demande surtout, à partir de ce second document, combien il pouvait y avoir de triades de ce type, constituant, chacune, ce qu'il faut bien appeler un choix de comédies de Ménandre ; l'on se demande enfin si ces choix particuliers pouvaient s'organiser en un choix plus vaste, le Choix byzantin de Ménandre.

A ce moment, on ne peut éviter de rencontrer le second grand témoin de l'œuvre du poète, d'autant qu'il contient la *Samia* comme le papyrus Bodmer : il s'agit du papyrus du Caire, conservé au Musée de cette ville sous le numéro d'entrée 43227. Ce document n'est rien de plus que quelques feuillets dépareillés de ce qui fut un grand codex de papyrus du V^e siècle de notre ère, ayant appartenu, au VI^e siècle, à un certain Dioscore, notable du village d'Aphrodité, le moderne Kom Ishkaw. A partir de quelques indications chiffrées du manuscrit, de la structure reconnue en quaternions, du nombre de lignes par colonne, enfin du contenu lui-même, on peut reconstituer une partie du codex comme suit : manque une première pièce, puis vient le *Heros* ; p. 58 (et non 60 comme on le croyait avant la publica-

¹ Blanchard (1991).

² Blanchard (2002).

³ Blanchard (1998) 98–100.

tion, l'an dernier, du P.Oxy. LXXIII 4936), commencent les *Epitrepontes*, comédie qui occupe les huit dernières pages du quatrième quaternion, les cinquième et sixième quaternions, et le septième quaternion moins son dernier feuillet ; après quoi vient la *Periceiomene*. Les choses sont moins claires ensuite, mais il semble que le contenu des feuillets de la *Samia*, la comédie commune au papyrus Bodmer et au papyrus du Caire, exclut que cette pièce succède immédiatement à la *Periceiomene* ; peut-être même y avait-il plusieurs comédies entre ces deux-là. On a pu enfin reconstituer un feuillet isolé appartenant à une comédie non identifiée⁴.

Comme dans le papyrus Bodmer, la suite des pièces n'est pas alphabétique, on le voit d'après la séquence assurée *Heros* (η), *Epitrepontes* (ε), *Periceiomene* (π). Elle n'est pas non plus chronologique : la *Samia* que l'on place ordinairement au début de la carrière de Ménandre figure ici loin derrière les *Epitrepontes* que tout le monde est unanime à considérer comme une comédie de la maturité⁵. Reste, une fois de plus, l'hypothèse d'un choix, peut-être assez vaste. A partir du papyrus du Caire, est-il possible de comprendre selon quel principe ce choix de Ménandre était organisé et, par suite, quelle était son ampleur ?

Si l'on applique au papyrus du Caire le principe de la triade admis dans le papyrus Bodmer, on doit y reconnaître comme première triade : la pièce initiale, disparue, le *Heros* et les *Epitrepontes*. Cette dernière pièce est la mieux conservée et passe, à juste titre, pour être la plus belle, chez les modernes comme chez les anciens (en témoigne le grand nombre de papyrus différents retrouvés pour elle) : c'est en tout cas la comédie de loin la plus émouvante. Son arrière-plan tragique, l'*Alope* d'Euripide, est bien connu⁶. Ce qui signale particulièrement les *Epitrepontes* à l'attention, c'est le pathétique féminin : une jeune fille a été violée par un inconnu lors d'une fête nocturne ; mariée quatre mois après ce premier malheur, elle a dû exposer l'enfant qui n'a pas manqué de naître à la suite du viol et dont elle a réussi à cacher la naissance en profitant d'une longue absence de son mari parti pour un voyage d'affaire ; mais à son retour, ce mari, averti par l'indiscrétion d'un esclave, quitte sa jeune femme pour s'étourdir chez un voisin ; enfin, comble de misère, le père de la jeune femme, un avaré qui ignore tout du fond de l'affaire, veut faire divorcer sa fille pour éviter que son gendre ne dilapide complètement la dot.

Dans le *Heros*, comédie dont le titre est dû à un génie tutélaire qui menait l'action jusqu'à un terme heureux, la mère de deux enfants, garçon et fille, issus là encore d'un viol et maintenant grands, connaît un sort moins misérable : si elle ne peut avouer sa maternité, du moins peut-elle suivre de près la destinée de ses enfants ; le pathétique viendra dans ce cas de la situation dramatique dans laquelle se trouve sa fille, mise enceinte hors mariage par un jeune voisin, voisin dont un esclave songe à assumer la faute : triste destin pour la fille et, par suite, pour la mère, s'il devait s'accomplir.

Quelle était la première pièce du codex et donc la première pièce de la triade initiale ? On ne peut le savoir de façon certaine. Mais les deux feuillets d'un codex de parchemin conservés dans la bibliothèque publique Saltikov-Schedrin de Saint Pétersbourg (P.Petrop. inv. G. 388, IV^e s.), l'un des *Epitrepontes*, l'autre du *Phasma*, suggèrent de rapprocher les deux pièces. Une imitation du v. 41 du *Phasma* dans le poème 10, v. 13 de Dioscore (édition Fournet 1999), confirme en tout cas que le codex du Caire contenait bien, à l'origine, cette comédie. Ici le pathétique est encore moindre : une mère, séparée de la fille qu'elle a eue, une fois de plus, à la suite d'un viol, et qui, maintenant est une belle adolescente, peut la voir par l'ingénieux procédé qui permet de dissimuler un passage à travers un mur qui sépare leurs maisons respectives, une chapelle où la jeune fille apparaît telle une divinité, du moins aux yeux du jeune homme qui surprendra ce manège et tombera amoureux de la

⁴ *Fabula incerta* 1 d'Arnott (2000) 426.

⁵ Pour la *Samia*, voir, entre autres, Jacques (1989) XLVIII–LXV ; pour les *Epitrepontes*, Martina (2000) 32–33.

⁶ Cf. Cusset (2003) 169–187.

filles, une fois son premier étonnement surmonté. Finalement, si l'on suit l'ordre reconnu pour cette première triade – *Phasma*, *Heros*, *Epitrepontes* – on constate une progression constante dans le pathétique féminin.

Avec la *Periceïromene*, quatrième pièce du papyrus du Caire, commence la deuxième triade. Son arrière-plan tragique est maintenant parfaitement connu grâce à un ensemble de fresques peintes sur les murs d'une maison d'Éphèse au II^e siècle de notre ère : il s'agit de l'*Iphigénie en Tauride*⁷. De fait, dans les deux cas, un frère retrouve sa sœur, pour le bonheur (dans la comédie) ou le malheur (dans la tragédie) de l'homme avec lequel elle se trouvait antérieurement. Cette fois, ce qui apparaît dans la *Periceïromene*, c'est la prédominance d'un pathétique masculin : mal informé par son serviteur, un soldat croit être trahi par sa maîtresse et la violence propre qui est la sienne au départ – il tranche avec son épée la belle chevelure de celle qu'il aime, femme énergique qui le quitte aussitôt – cette violence même ne peut qu'accroître son désarroi, désarroi qu'il étalera par la suite.

On est alors tenté de placer en deuxième lieu une autre pièce où un soldat est, lui aussi, plongé dans un grand chagrin, mais plus profond encore : le Thrasonidès du *Misoumenos*, pièce centrale d'une triade dans un papyrus d'Oxyrhynque déjà mentionné. Cette fois, le héros ne comprend pas pourquoi il est soudainement repoussé par sa maîtresse, qu'il a pourtant toujours traitée comme une épouse légitime ; il cherche en vain ce qui pu déplaire à la belle en lui, au physique comme au moral ; à l'acte IV, v. 706–711, il a des accents déchirants ; et s'il est violent, comme tout bon soldat, c'est contre lui-même qu'il retourne cette violence : à l'acte V encore, il menace de se pendre. Dioscore connaissait cette comédie, comme le montre son poème 12, v. 12.

En ce qui concerne la troisième pièce de la triade, je ne pense pas qu'il puisse s'agir des *Sicyonioi*, auxquels on pourrait songer en tant que pièce où un soldat joue un rôle important, mais qui ne semblent pas avoir passé le cap fatidique du III^e siècle de notre ère⁸. Bien plus vraisemblable me paraît être la candidature du *Thrasyleon*, surtout si on peut lui rattacher un codex, le P.Ant. II 55, comme le veut Geoffrey Arnott⁹.

La triade illustrée par le papyrus Bodmer devait venir ensuite, puisque ce papyrus et celui du Caire ont en commun la *Samia* et que l'on peut très bien admettre un espace de deux pièces et demie entre la *Periceïromene* et la *Samia* dans le papyrus du Caire. Les fragments d'un codex du V^e siècle (P.Schub. 22 + PSI II 126) prouvant qu'il contenait le *Misoumenos* et l'*Aspis* semblent confirmer cette proximité des triades mais sans permettre par eux-mêmes d'établir un ordre. Le papyrus du Caire portait-il la triade Bodmer dans son entier ? Il semble que oui : outre la *Samia*, Dioscore connaît au moins le *Dyscolos*, sinon dans son poème 10, v. 6 qui reprend le vers final du *Dyscolos* – mais c'est aussi le vers final du *Misoumenos* –, du moins dans son poème 11, v. 18, où l'on trouve un souvenir de *Dyscolos* 388.

Il est alors facile de constater que, dans cette troisième triade, domine l'étude de caractère : caractère de Moschion dans la *Samia*, pour lequel on se reportera à Aristote *Eth. Nic.* 2, 7 (1107b4–8), et 8 (1109a14–16) ; caractère de Cnémon dans le *Dyscolos* : Aristote *Eth. Nic.* 4, 12, (1127a6–11) ; caractère de Smicrinès dans l'*Aspis* : Aristote *Eth. Nic.* 4, 3 (1121b32 – 1122a17).

Nous aurions donc, après deux triades de type pathétique, une et très probablement deux triades de type éthique, douze pièces en tout – un choix plus vaste que pour chacun des trois grands tragiques (sept pièces pour Eschyle, sept aussi pour Sophocle, sept plus trois, soit dix, pour Euripide). Mais un ensemble de quatre triades correspondrait bien à un

⁷ Blanchard (2008).

⁸ Pour un rapprochement des trois pièces – *Sicyonioi*, *Misoumenos* et *Periceïromene* – où des soldats tiennent le devant de la scène, voir en dernier lieu Traill (2008) 16–46. Pour la transmission des *Sicyonioi*, cf. Blanchard (2009) XVIII–XIX.

⁹ Arnott (1999b).

type d'organisation, romain celui-là et reposant sur un principe de comparaison, en tétrade, type présent lui aussi dans les choix tragiques, mais d'une autre façon : dans les choix tragiques, chaque fois, une tétrade succède à une triade, tandis que, dans le cas de Ménandre, c'est un ensemble de triades qui serait organisé de façon tétralogique¹⁰.

Mais il est impossible de dire grand-chose de l'éventuelle quatrième triade : l'épigrammatiste Agathias le Scholastique (VI^e s.), qui pourrait nous aider par ses références aux pièces du Choix, ne mentionne que le *Misoumenos*, le *Dyscolos* et la *Periceironmene*, pièces des deuxième et troisième triades¹¹. C'est donc là véritablement un chantier qui reste ouvert. L'élément le plus solide reste le P.Gen. inv. 155, identifié comme appartenant au *Georgos* et dont les pages numérotées 6 et 7 ouvrent comme possibilités soit que pièce était la première d'une série, soit quelle était la seule éditée (peut-être avant d'être regroupée avec d'autres) ; ce codex de papyrus du VI/VII^e siècle est précédé au IV^e siècle par le P.Brit.Mus. inv. 2823 A et le PSI I 100, ce qui confirme l'importance du *Georgos* comme comédie du Choix.

Il faut ensuite compter avec les fragments encore non identifiés du papyrus du Caire, la *Fabula incerta* 1 de l'édition d'Arnott. Pour la comédie qui manque à l'appel et serait susceptible de composer, aux côtés du *Georgos* et de cette *fabula incerta*, l'éventuelle quatrième triade d'un choix de douze comédies, si l'on tient compte uniquement des pièces portées par des codex, seuls supports possibles pour reconnaître des pièces du choix, on trouve le P.Ant. I 15 (= *Fab. inc.* 6 d'Arnott), début de pièce aux pages numérotées 61 et 62, ce qui place la comédie au deuxième ou au troisième rang. S'agit-il vraiment du *Dactylios*, comme l'avait pensé jadis Webster, appuyé maintenant par Geoffrey Arnott¹² ? Austin avait d'abord pensé à l'*Apistos*, avant de s'abstenir de toute identification et même de l'attribution à Ménandre¹³. Il faut alors signaler qu'un autre fragment de codex a pu être rattaché au P.Ant. I 15 : le P.Schub. 23¹⁴. Récemment le problème de la quatrième triade a été compliqué par l'identification du texte inférieur porté par le double palimpseste du Vatican, le Vat. Sir. 623 (IV^e s. pour Ménandre ; premier réemploi au VII/VIII^e s.), de contexte syriaque, qui donne 196 vers du *Dyscolos* et tout autant de la *Titthe* : on ne peut exclure la possibilité qu'il représente les restes d'une édition complète¹⁵. Le chantier annoncé reste donc ouvert et seuls de nouveaux papyrus et une analyse plus perspicace que la mienne permettront de le mener à son terme.

Si l'on se fie au papyrus du Caire et quoi qu'il en soit de la fin du choix qu'il présente, il apparaît que le cadre de pensée qui a inspiré cette construction d'ensemble est, de toute évidence, aristotélicien. Aristote (*Poet.* 18, 1455b32–1456a2) distingue quatre types de tragédies suivant la partie qui domine en elles – c'est du moins l'hypothèse formulée par Roselyne Dupont Roc et Jean Lallot dans leur édition de la *Poétique*¹⁶. La tragédie pathétique et la tragédie éthique représentent deux de ces types. Ce qui a pu les isoler et en provoquer l'application dans le cadre d'un choix de Ménandre, c'est que ce poète était très apprécié dans les écoles de rhétorique, comme en témoignent Denys d'Halicarnasse (*Opusc.* 9, 2, 14), Dion Chrysostome (18, 6–7), et Quintilien (*Inst.* 10, 1, 69–72. Or l'on sait la place qu'Aristote donne, dans sa *Rhétorique*, au *pathos* et à l'*ethos*, *pathos* de l'auditeur, *ethos* de l'orateur.

¹⁰ Pour les choix tragiques, voir Tuilier (1968) 99–109. L'œuvre de Platon a elle-même été organisée en tétrades à Rome par l'astrologue de Tibère, Thrasyllus, après une tentative avortée d'organisation en triades à l'époque hellénistique.

¹¹ *AP* 5, 218 11–12.

¹² Webster (1974) 127–129 ; Arnott (1999a).

¹³ Austin (1967) ; Kassel / Austin (1995) n° 1084.

¹⁴ Cf. Arnott (2000) 505.

¹⁵ D'Aiuto (2003) 266–283, pour le *Dyscolos*, et, pour la *Titthe*, Workshop de la British Academy du 10 décembre 2007.

¹⁶ Dupont-Roc / Lallot (1980) 296.

Deux remarques en guise de conclusion. Tout d'abord, on ne se cachera pas ce que peut avoir de trompeur un Choix comme celui dont les contours viennent d'être dessinés. La distinction entre comédies pathétiques et comédies éthiques a, chez Ménandre, ses limites. Pour prendre un exemple, l'importance du caractère de Smicrinès pour une bonne compréhension des *Epitrepontes* reste fondamentale et la pièce est aussi bien éthique que pathétique. Inversement et pour prendre un autre exemple, dans le *Dyscolos*, présenté comme pièce éthique, le pathétique (surtout féminin) n'est pas absent et l'on a repéré sans trop de peine quel était l'arrière-plan tragique de la pièce : l'*Electre* d'Euripide¹⁷. Cela dit, on admirera aussi le discernement de ceux qui, à l'origine, pour composer un choix, ont classé les comédies de Ménandre, non seulement en quatre grandes catégories, mais aussi, à l'intérieur de chaque catégorie, dans un ordre d'intensité croissante : la triade portée par le papyrus Bodmer en reste pour nous le meilleur témoin. Ce discernement n'est pas sans rappeler celui qu'Aristote a manifesté lorsqu'il a distingué quatre types de tragédies ; il témoigne seulement d'une plus grande ambition.

Deuxième remarque : le Choix byzantin opère un fort rétrécissement de notre vision du poète, précisément en raison de la forte armature théorique qui est la sienne. Ce rétrécissement n'a d'égal que celui opéré par les adaptations latines parvenues jusqu'à nous¹⁸. On peut le regretter au vu des beautés entraperçues dans les fragments de la tradition indirecte et maintenant les fragments de rouleaux. Mais enfin, grâce au Choix byzantin – grâce surtout au papyrus Bodmer – nous pouvons lire au moins trois pièces qui sont susceptibles d'être jouées et qui l'ont été effectivement, toujours avec le plus grand succès¹⁹. Cela n'est pas rien.

Bibliographie

- Austin, C. (1967), « Pap. Antinoop. 15 », *CR* 17, 134.
 Arnott, W.G. (1999a), « Notes on P.Antinoopolis 15 (fr. com. adesp. 1084 Kassel-Austin) », *ZPE* 125, 61–64.
 Arnott, W.G. (1999b), « Notes on P.Antinoopolis 55 (fr. com. adesp. 1096 Kassel-Austin) », *ZPE* 128, 49–53.
 Arnott, W.G. (2000), *Menander III* (Cambridge Mass. / London).
 Blanchard, A. (1991), « Sur le milieu d'origine du papyrus Bodmer de Ménandre. L'apport du P.Chester Beatty scolaire et du P.Bouriant I », *CE* 66, 211–220.
 Blanchard, A. (1998), « Colère et comédie : les conditions du rire dans le théâtre de Ménandre », in Trédé, M. / Hoffmann, Ph. / Auvray-Assayas, C. (éd.), *Le Rire des anciens. Actes du colloque international, Université de Rouen, École Normale Supérieure, 11–13 janvier 1995* (Paris) 91–100.
 Blanchard, A. (2002) « Moschion ó κόμῳ et l'interprétation de la *Samienne* de Ménandre », *REG* 115, 58–74.
 Blanchard, A. (2004), « Les *Synaristosai* et la constitution du Choix de Ménandre », in Hartkamp, R. / Hurka, F. (Hrsg.), *Studien zu Plautus' Cistellaria* (Tübingen) 11–19.
 Blanchard, A. (2008), « Euripide, *Iphigénie en Tauride*, et Ménandre, *Periceiomene* », in Auger, D. / Peigney, J. (éd.), *Φιλευριπίδης Phileuripidès. Mélanges offerts à François Jouan* (Nanterre) 531–541.
 Blanchard, A. (2009), *Ménandre IV, Les Sicyoniens* (Paris).
 Cusset C. (2003), *Ménandre ou la comédie tragique* (Paris).
 D'Aiuto, F. (2003), « Graeca in codici orientali della Biblioteca Vaticana (con i resti di un manoscritto tardoantico delle commedie di Menandro) », in Perria, L. (ed.), *Tra Oriente e Occidente. Scritture e libri greci fra le regioni orientali di Bisanzio e l'Italia* (Roma) 227–296.
 Dupont-Roc, R. / Lallot, J. (1980), *Aristote, La Poétique* (Paris).
 Fournet, J.-L. (1999), *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e siècle. La bibliothèque et l'œuvre de Dioscore d'Aphrodité* (Le Caire).
 Jacques, J.-M. (1989), *Ménandre I 1, La Samienne* (2^e éd., Paris).
 Kassel, R. / Austin, C. (1995), *Poetae Comici Graeci (PCG) VIII, Adespota* (Berlin / New York).
 Martina, A. (2000), *Menandro, Epitrepontes. Prolegomeni II 1* (Roma).

¹⁷ Cf. Mastrocinque (1984).

¹⁸ Cf. Blanchard (2004).

¹⁹ À tout seigneur tout honneur : il faut signaler avant tout la première représentation du *Dyscolos*, à Genève, les 5 et 6 juin 1959, par le Théâtre de Carouge.

- Mastrocinque, A. (1984), « Il *Dyskolos* menandro e il mito di Oreste », in *Atti del XVII congresso internazionale di papirologia, Napoli 1983* (Napoli) 281–288.
- Traill A. (2008), *Women and the Comic Plot in Menander* (Cambridge).
- Tuilier, A. (1968), *Recherches critiques sur la tradition du texte d'Euripide* (Paris).
- Webster, T.B.L. (1974), *An introduction to Menander* (Manchester).

MINIMUM FIRMITATIS, PLURIMUM LUCRI : LE CAS DU « LIN MENDÉSIEN »

Katherine Blouin

Attestées dès l'époque prédynastique, la culture du lin (*linum usitatissimum*) ainsi que les différentes productions – graines, fourrage, combustible, huile, pharmacopée et, surtout, produits textiles – y étant associées demeurèrent tout au long de l'Antiquité et du Moyen Âge un important secteur d'activité économique en Egypte et, de façon particulière, dans le delta du Nil¹. Ainsi, parmi les quatre variétés de lin égyptien recensées par Pline l'Ancien, trois sont associées à des villes de cette région². Les données papyrologiques témoignent par ailleurs de l'existence d'une autre variété régionale de lin : le « lin mendésien » (λίον Μενδήσιον). A partir de l'examen de l'ensemble des sources disponibles, cet article s'intéressera à l'économie linière mendésienne et à sa signification du point de vue de la valorisation des environnements humides deltaïques antiques et médiévaux. Mais avant toute chose, une contextualisation environnementale et historique s'impose.

Le lin égyptien : contextualisation environnementale et historique

Les sources archéologiques, iconographiques, papyrologiques et littéraires rendent compte de la valeur commerciale de la production linière non seulement en Egypte, mais partout dans le monde méditerranéen. En effet, avant l'essor de la culture du coton en Méditerranée à l'époque médiévale, le lin était, avec la laine, la principale source de textile³. Or, de l'Antiquité au XII^e s. ap. J.-C., l'Egypte était le principal centre de culture, de transformation et de commercialisation du lin⁴. Pline l'Ancien affirme d'ailleurs qu'à son époque, le lin produit en Egypte, qui était « le moins fort [donc le plus fin] et le plus lucratif » des lins produits dans l'Empire, constituait une monnaie d'échange contre les denrées de luxe venues de l'Arabie et de l'Inde⁵.

Notre principale source antique sur la culture du lin en Egypte et dans l'Empire romain est Pline l'Ancien (I^{er} s. ap. J.-C.). Dans son *Histoire naturelle*, l'auteur latin consacre plusieurs paragraphes à la description des diverses linacées connues à son époque et de leurs principaux usages. Il affirme ainsi à propos de cette plante : « Le lin se sème surtout dans les terres sablonneuses, après un seul labour, et aucune plante n'est plus hâtive. Semé au printemps, il s'arrache en automne et c'est encore un dommage qu'il cause à la terre. »⁶

Si Pline affirme que le lin est adapté aux sols sableux, il convient de nuancer son témoignage. En effet, les connaissances actuelles sur la biologie du lin indiquent que les

¹ Epoque prédynastique : cf. De Roller (1992) 112–113 (Tell Ibrahim Awad) ; Thanheiser (1992) (Minshat Abou Omar). Le *linum usitatissimum*, qui existe encore de nos jours, semble avoir été communément cultivé dès l'Ancien Empire ; la variété *linum humile* est également attestée, quoique dans une proportion moindre ; cf. Kemp / Vogelsang-Eastwood (2001) 25. Sur la culture du lin, et de manière générale au sujet de l'industrie textile dans l'Egypte pharaonique, hellénistique, romaine et copte, cf. Bender Jørgensen / Mannering (2001) ; Bruwier (1997) ; Guglielmi (1977) ; Kemp / Vogelsang-Eastwood (2001) et bibl. ; Lucas / Harris (1989), 142–146 ; Olck (1909) ; Rassart-Debergh (1997) ; Rostovtzeff (1964) 305–307 ; Rutschowskaya (1990) ; Santrot et al. (2001) ; Wipszycka (1965). Au sujet du rôle du lin dans l'Egypte romaine, byzantine et médiévale, cf. Török (2005) et, concernant ce que révèlent les documents de la Geniza du Caire (XI^e s. ap. J.-C.), cf. Gil (2004) et Udovitch (1999). A propos de la variété de termes égyptiens, grecs et coptes désignant le lin, cf. Georgacas (1959) ; Meeks (1972) ; Vycichl (1983).

² Plin. *Nat.* 19, 14.

³ Voir à ce sujet Watson (1983) ch. 6.

⁴ Kemp / Vogelsang-Eastwood (2001) 27.

⁵ Cf. Plin. *Nat.* 19, 14 : *Aegyptio lino minimum firmitatis, plurimum lucri* ; 19, 7. Toutes les traductions de Pline sont empruntées à André (1964).

⁶ Cf. Plin. *Nat.* 19, 7 : *seritur sabulosis maxime unoque sulco, nec magis festinat aliud. Vere satum aestate uellitur, et hanc quoque terrae iniuriam facit.*

sols qui conviennent le mieux à la culture de cette herbacée sont des sols lourds à loam retenant bien l'humidité, mais qu'en raison de son système racinaire peu développé, elle a de la difficulté à croître dans les sols sableux peu pourvus en eau⁷. Le lin tolère également bien la salinité dans la mesure où l'humidité et la teneur nutritive du sol sont suffisantes. Pour ces raisons, le *linum usitatissimum* et ses ancêtres constituent, en milieu sauvage, des espèces végétales caractéristiques des habitats perturbés⁸.

En raison même de ses propriétés biologiques et écologiques, le lin est donc particulièrement bien adapté aux sols trop humides pour la culture céréalière⁹ ; il se plaît notamment dans les zones palustres, lacustres et lagunaires telles celles qui abondent dans le nord du delta du Nil. Ces environnements chauds et humides sont en outre parfaits pour la transformation des tiges de lin en fibres, laquelle, comme le décrit Pline l'Ancien, nécessite chaleur, trempage et mouillure :

« Chez nous, la maturité du lin se reconnaît à deux signes : quand la graine se gonfle ou quand il jaunit. On l'arrache alors, on le lie en bottes qui tiennent dans la main, et on le fait sécher au soleil, pendu, les racines tournées vers le haut, pendant un jour, puis pendant cinq autres jours en opposant les têtes des bottes afin que la graine tombe au milieu. [...] Puis, après la moisson du blé, les tiges elles-mêmes sont plongées dans de l'eau atténuée au soleil et maintenues au fond par un poids, car rien n'est plus léger. On reconnaît qu'elles sont rouies à l'écorce plus lâche ; on les fait à nouveau sécher au soleil la tête en bas, comme précédemment ; puis, une fois sèches, on les broie sur une pierre avec un maillet à étoupe. La partie la plus proche de l'écorce s'appelle étoupe ; son lin est de qualité inférieure, plus propre d'ordinaire à faire des mèches de lampes ; l'étoupe elle-même est cardée avec des sérans de fer jusqu'à ce que toute l'écorce soit ôtée. On distingue un plus grand nombre de qualités dans la partie intérieure, d'après la blancheur et la souplesse. [...] Les écorces tombées au broyage s'emploient aussi pour le chauffage des tourtières et des fours. C'est un art de peigner et de séparer la filasse : normalement cinquante livres de bottes donnent quinze livres de lin peigné. Puis, quand il est filé, on l'assouplit de nouveau en le battant mouillé contre une pierre à de nombreuses reprises et, quand il est tissé, on le bat de nouveau avec des fouloirs ; il est d'autant meilleur qu'il est plus maltraité.¹⁰ »

Ce passage nous renseigne aussi sur la récupération dont faisaient l'objet les différentes parties de la plante rejetées au cours de sa transformation : les graines étaient recueillies à des fins alimentaires, oléicoles ou agricoles, tandis que l'étoupe était utilisée pour faire des mèches de lampes et que les écorces récoltées à la suite du broyage des fibres faisaient office de combustible.

Les graines de lin trouvées à l'occasion des fouilles de Tell Ibrahim Awad (Delta oriental) tendent à indiquer que le lin fut cultivé dans le delta du Nil dès l'époque prédynastique¹¹. Dans ce contexte, il se peut que les linéuls de lin dont des fragments ont été retrouvés sur certains corps inhumés dans une sépulture de la Troisième Période Intermédiaire de

⁷ Le loam est défini comme une « classe texturale dont le matériau du sol contient de 7 à 27% d'argile, de 28 à 50% de limon et moins de 52% de sable » ; cf. OQLF (2010).

⁸ Cf. BBV (1994).

⁹ A cet effet, cf. Manning (2003) 30.

¹⁰ Plin. *Nat.* 16–18. Dans l'Antiquité, le lin était arraché et non moissonné. Pour une confrontation de ce témoignage avec les sources iconographiques de l'époque pharaonique qui sont, à maints égards, sibyllines sur le sujet, cf. Kemp / Vogelsang-Eastwood (2001) 28–30. Les études expérimentales effectuées sur la base de la documentation archéologique trouvée notamment à Tell el-Amarna tendent par ailleurs à démontrer que les techniques en cours à l'époque pharaonique différaient de celles employées en Égypte aux époques hellénistique et romaine ; *ibid.* 30–34.

¹¹ De Roller (1992).

Tell Tebilla, dans le secteur du nome mendésien, proviennent aussi d'une production locale¹².

En ce qui concerne le lin cultivé dans le Delta aux époques hellénistique et romaine, il est fort révélateur de constater que, sur les quatre variétés de lin égyptien recensées par Pline l'Ancien, à savoir le tanitique, le pélusiaque, le boutique et le tentyritique, trois étaient associées à des villes situées dans la frange nord (et donc à plus forte densité marécageuse) du Delta : Tanis, Péluse et Bouto¹³. Il convient aussi d'ajouter aux variétés énumérées par Pline le « lin mendésien » (λίον Μενδήσιον). Cette dernière est à ma connaissance la seule variété de lin d'origine égyptienne à ce jour attestée dans la documentation papyrologique.

Le lin mendésien

Situé dans le nord-est du delta du Nil, le nome mendésien était riche en ressources hydriques. Traversé par la branche mendésienne du Nil, il jouissait également d'un accès fluvial à la Méditerranée et était richement pourvu en milieux humides variés : lacs, marécages et lagunes d'eau douce, saumâtre ou salée, permanents, saisonniers ou occasionnels. Ces caractéristiques environnementales, ainsi que la situation stratégique de Mendès et Thmouis, les capitales successives du nome, prédisposaient cette région non seulement à la culture, mais aussi à la transformation et à la commercialisation du lin et des produits liniers¹⁴. Or les papyrus confirment la vitalité de ce secteur d'activité économique dans la région aux époques hellénistique et romaine¹⁵.

Les deux plus anciens documents à notre disposition appartiennent aux archives de Zénon. Il s'agit d'abord du P.Lond. VII 1995 (251 av. J.-C.). Ce long relevé fait mention des quantités de grains mises à la disposition d'Hérakleidès, le fermier en chef de la *δωρεά* d'Apollonios, dioécète sous le règne de Ptolémée II Philadelphie, située à Philadelphie (Fayoum)¹⁶. Aux lignes 172 à 178, la quantité de blé correspondant à la quantité de lin (λίον) ayant été livrée à Hérakleidès au cours de l'année est détaillée¹⁷. Il est à ce propos fait état de 1097,5 artabes de lin en provenance du nome mendésien¹⁸.

Il s'agit ensuite du P.Cair.Zen. II 59292 (250 av. J.-C., postérieur de quelques mois au P.Lond. VII 1995). Le document consiste en un relevé des dépenses en artabes de grains effectuées sur la propriété d'Apollonios. Parmi les données préservées, il est question de 1097 artabes de lin mendésien (verso, fr. q, 659–662), soit seulement une demi-artabe de moins que dans le P.Lond. VII 1995¹⁹. Il apparaît donc qu'au III^e s. av. J.-C., le lin cultivé sur les terres de la *dorea* d'Apollonios provenait notamment de graines mendésiennes.

¹² Mumford (1999–2004) 2.

¹³ Plin. *Nat.* 19, 14. Le lin tentyritique était de toute évidence cultivé dans la région de Tentyris (Dendérah), située en Thébaidé sur la rive occidentale du Nil.

¹⁴ A propos du transfert de capitale de Mendès vers Thmouis (qui ne signifie pas pour autant l'abandon de Mendès, dont l'occupation est attestée jusqu'à la conquête arabe), cf. Blouin (2008). Pour un historique du site de Mendès à la lumière des données archéologiques et textuelles, cf. Redford (2010) et bibl.

¹⁵ Notons que, outre une variété de lin, nous connaissons également l'existence d'un « parfum mendésien » (*unguentum Mendesium* : Blouin [2005] 256–261 et bibl.) ainsi que d'un « vin blanc mendésien » (οἶνος λευκός Μενδήσιος / Μενδαῖος : Hippocr. 7, 200 ; 206 ; 208 ; 212 ; 228 Littré).

¹⁶ A propos d'Apollonios le dioécète, cf. P.Cair.Zen., introduction p. 5–15.

¹⁷ Le terme grec λίον était utilisé aussi bien pour désigner la plante que ses graines, ses fibres (depuis le rouissage jusqu'au tissage), le filé ou le vêtement ; cf. Wipszycka (1965) 2. Dans le cas du présent papyrus cependant, la précision de quantités en artabes indique qu'il s'agissait de graines. La conversion de l'ensemble de la production céréalière en artabes de blé semble avoir été répandue dans l'Égypte ptolémaïque. Dans le cas du lin, une artabe de lin équivalait à une artabe de blé (ἰσόπυρον) ; cf. P.Lond. VII 1994–1995, introduction p. 98.

¹⁸ P.Lond. VII 1995, 172–178 ; 263 ; cf. commentaire.

¹⁹ L'écart minime existant entre les deux totaux semble indiquer que les deux documents se réfèrent aux mêmes graines : dans le premier, référence est faite à leur livraison ; dans l'autre, à leur utilisation au cours de l'année.

Dans la mesure où Apollonios ne semble pas avoir possédé de domaines dans le nome mendésien, il est probable que ces importations – comme celles de pavot, de sésame, de lotus et, sans doute aussi, de papyrus également attestées dans les archives de Zénon – furent motivées par la qualité de la sorte de linacée cultivée dans la région²⁰. Il est aussi envisageable, quoique nous ne disposions pour cela d'aucune autre source ptolémaïque, que d'autres exploitations du Fayoum se soient approvisionnées en graines de lin sur le marché de Mendès.

Par ailleurs, une partie des fibres de lin récoltées sur les terres d'Apollonios était revendue à Mendès. C'est ce dont témoigne le P.Cair.Zen. II 59470 (entre 256 et 246 av. J.-C.). Dans ce document, Molossos, vraisemblablement un agent commercial au service d'Apollonios et de Zénon, écrit à ce dernier pour l'informer qu'un certain Théogènes était venu à Mendès avec trois bottes de lin fin (λινοκαλάμη) afin de savoir quel prix il pourrait en obtenir²¹. Molossos précise ensuite que les détaillants avaient assuré à Théogènes qu'il pourrait facilement écouler 10 000 de ces bottes. Pour cette raison, il demande à Zénon de commencer à lui en envoyer le plus possible et d'écrire à Prométhion, un banquier installé à Mendès avec qui Zénon faisait souvent affaire, afin qu'il lui procure l'aide nécessaire²².

Les bottes de lin vendues à Mendès étaient vraisemblablement destinées à l'approvisionnement en matière brute du secteur textile local. Le nombre important de bottes pouvant, aux dires des revendeurs, être écoulé à Mendès, de même que la motivation de Zénon d'écouler dans cette ville du Delta du lin produit dans le nome arsinoïte, tendent à indiquer que la région constituait, au III^e s. av. J.-C., un important centre de transformation et de redistribution textile. Le nome mendésien possédait donc trois atouts du point de vue de l'industrie du lin : une production linacée de qualité sise en zone rurale, une expertise régionale en matière de transformation du lin et un centre urbain (Mendès puis, à l'époque romaine, Thmouis) avantageusement positionné dans les réseaux de communication fluviaux et maritimes égypto-méditerranéens.

Durant le Principat romain, les papyrus témoignent de l'intérêt du fisc pour l'industrie linière. En effet, trois documents du II^e siècle font mention du prélèvement dans le nome d'une taxe en argent sur la production du lin, l'ὀθονιηρά ou μερικμὸς ἐνδεήματος ὀθονιηρᾶς²³. Une autre taxe liée à la production de lin et nommée τιμὴ λινοκαλάμης est attestée dans le P.Strasb. IV 299, qui provient fort probablement du nome mendésien²⁴. Le P.Ryl. II 219 fait quant à lui mention d'un peu plus de 23 drachmes d'arriérés dus en relation avec des tisserands (γερδίων) dans un village inconnu du nome²⁵. Ces données en bribes témoignent de la pérennité de la culture et de la transformation du lin dans le nome au cours du Principat.

Il en va de même de l'intérêt des artisans provinciaux pour le lin cultivé dans le nome. C'est ce qu'indique le P.Oxy. LXVI 4534 (335 ap. J.-C.). Ce document est le seul contrat de location d'un métier à tisser connu à ce jour. Il a été conclu à Oxyrhynque entre, d'une part, Aurelius Gounthos fils d'Eutychios et, d'autre part, Flavius Ision, un soldat, et Dios-

²⁰ Pavot : P.Lond. VII 1995, 182 ; sésame : P.Lond. VII 1995, 183 ; P.Rev.Laws 62, 17 ; ricin : P.Lond. VII 1995, 181 ; P.Rev.Laws 62, 22 ; lotus : P.Cair.Zen. II 59292, 661–662 ; P.Lond. VII 1995, 180. Pour une allusion probable à l'achat de rouleaux de papyrus produits dans le secteur de Mendès, cf. P.Cair.Zen. II 59470, 7–9. Cf. aussi PSI IV, 333, 14, qui fait mention de rouleaux fabriqués à Tanis.

²¹ A propos de Zénon et de ses archives, cf. P.Cair.Zen., introduction. A propos de la λινοκαλάμη, qui est utilisé pour désigner la plante lors de sa croissance mais aussi directement après la récolte, cf. Wipszycka (1965) 2 et 17.

²² P.Cair.Zen. II 59470, recto, 1–7. A propos de ce document et du banquier mendésien Prométhion, cf. Lewis (1986) 54–55.

²³ P.Oxy. XXIV 2414, 11 et 16 (nome mendésien ?) ; P.Ryl. II 214, 42–43 et 63 ; P.Yale inv. 446 (= Verreth [1998]). A propos de cette taxe attestée du III^e s. av. J.-C. au II^e s. ap. J.-C., cf. notamment Wilcken (1899) 266–269 ; Wallace (1938) 440 et 483 ; Préaux (1939) 94–95 ; Verreth (1998) 456–457.

²⁴ P.Strasb. IV 299, 8.

²⁵ P.Ryl. II 219, 1.

korammon, un tisserand de vêtements tarse²⁶. Le contrat stipule qu'au lieu du paiement d'une rente, Dioskorammon s'engage à tisser chaque mois deux livres de lin mendésien (λίνον Μενδήσιον) à partir de fils fournis par Gounthos²⁷ :

« Aurelius Gounthos fils d'Eutychios de la brillante et très illustre cité d'Oxyrhynque a loué à Flavius Ision, soldat [...] Dioskorammon de la même cité, tisserand de vêtements tarse, pour un an à partir du présent mois de Phaophi de la présente 30^e/20^e/12^e/3^e (année), un métier à tisser tarse, complet, doté de tout l'équipement, à la condition qu'au lieu de la rente je tisse pour toi sans frais chaque mois deux livres de lin mendésien (λίνον Μενδήσιον λίτρας δύο), toi Gounthos fournissant le lin. »²⁸

L'expression λίνον Μενδήσιον, qui à l'évidence désigne une variété de fibres de lin communément connue par les contractants, n'est attestée nulle part ailleurs dans les sources. Pouvait-elle aussi s'appliquer à la plante elle-même, à ses graines et à la toile tissée ? Les sources ne nous permettent hélas pas de répondre à cette question. Quoiqu'il en soit, considérant les données relatives à l'importation dans le Fayoum de graines de lin en provenance de Mendès au III^e s. av. J.-C., on peut déduire de façon vraisemblable que, dans l'Égypte hellénistique et romaine, le « lin mendésien », qu'il fût ou non désigné comme tel, constituait bel et bien une variété prisée de linacée.

A ma connaissance, outre le « lin mendésien », la seule autre variété de lin mentionnée dans les papyrus grecs est le « lin blanc tarse », λίνον λευκοῦ ταρσικοῦ²⁹. A titre de comparaison, les archives de la Geniza du Caire mentionnent 28 variétés de lin. Comme celles énumérées par Pline, plus de la moitié de celles-ci sont associées à une localité ou région³⁰. Considérant cela, il est légitime de supposer qu'à l'époque hellénistique et romaine, la diversité de la production linière égyptienne – et méditerranéenne – était, sinon comparable à celle attestée dans les documents de la Geniza, à tout le moins plus importante que celle dont témoignent Pline et les sources papyrologiques.

Le secteur du nome mendésien continua de produire un lin de qualité à l'époque médiévale ; le prouve la grande prospérité dont jouit à cette époque Tinnis. Située dans la portion orientale du lac Menzaleh, Tinnis (de concert avec Damiette) s'imposa, du VI^e au XII^e siècle, comme l'un des plus importants centres de redistribution textile, non seulement en Égypte, mais aussi en Méditerranée. L'essor de cette île-ville, dont la population atteignit entre 30 000 et 50 000 habitants, reposait essentiellement sur les différentes activités associées à la production, à la transformation et à la commercialisation du lin³¹.

²⁶ A propos de ce type de vêtements, cf. Kruse (1991) 138.

²⁷ La livre (λίτρα) équivalait approximativement à 340 grammes. Dioskorammon devait donc tisser environ 680 grammes de lin mendésien par mois.

²⁸ P.Oxy. LXVI 4534, 3–11, ma traduction.

²⁹ P.Lip. I 89, 4–5 ; comparer avec P.Oxy. LXVI 4534, 8.

³⁰ Gil (2004) 84.

³¹ A propos du site archéologique de Tinnis, cf. Gascoigne (2003, 2005, 2007) ; Pantalacci (2005) 432–435. Au cours d'une mission effectuée sur le site en 2005, une équipe de l'IFAO a mis au jour de nombreux objets liés à l'industrie textile : pesons, fusaïoles, objets en os, ainsi que des murex troués, sans doute pour qu'en soit extraite la précieuse pourpre ; cf. Pantalacci (2005) 433–434. Des objets similaires auraient été trouvés lors d'une fouille du CSA ; cf. Gascoigne (2007) 169. Notons en outre que des murex ont également été trouvés en surface à Tell Timai, l'antique Thmouis, lors des missions de 2008 et 2009 (je remercie R. Littman et J. Silverstein pour ce renseignement, inédit au moment de la rédaction de cet article). L'importance commerciale et industrielle de cette ville, qui était le seul port maritime du Delta oriental (le Delta occidental en comptant alors deux, soit Alexandrie et Damiette), transparait dans les archives de la Geniza du Caire ; cf. Goitein (1967) 104–105, Udovitch (1999) et – dans une moindre mesure – Gil (2004). Soulignons par ailleurs que Tinnis, comme le Delta du nord en général, occupent une place secondaire dans ces documents, qui font surtout mention du village de Busir Quridis et de la Moyenne Égypte ; cf. Gil (2004) et Udovitch (1999). En plus de témoigner de la grande valeur commerciale du lin produit dans la région, ce phénomène pourrait aussi être symptomatique de liens particuliers existant, au XI^e siècle, entre les marchands juifs basés en Égypte et les producteurs liniers de la région de Busir Quridis.

Au début du XV^e siècle, l'historien et compilateur égyptien de langue arabe Maqrizi décrit ainsi la ville, qu'il nommait Tennis :

« Tennis était une grande ville dans laquelle se trouvaient un grand nombre de monuments des Anciens ; les habitants étaient riches et opulents. Le grand nombre étaient tisserands ; et à Tennis, on tissait des robes de lin comme on n'en faisait nulle part ailleurs ; on y exécutait pour le khalife une robe nommée *el badnah* dans laquelle il n'entrait de fil que deux oques, pour la trame et la chaîne, le reste de l'étoffe était d'or³² ; le tout était d'un travail parfait et n'avait nul besoin d'être taillé ni cousu [...]. Il n'y avait nulle part au monde de métier où fut exécutée une robe de lin simple et sans or, ailleurs qu'à Tennis et Damiette. Quand on laissait libre cours au Nil, les gens qui habitaient à l'orient de Farmah, dans les régions de Gergir et de Faqous, pouvaient s'y alimenter par le canal de Tennis. »³³

Si les textiles de Tinnis atteignirent une telle renommée, c'est grâce à la mise en valeur, par les instances et les collectivités locales, du milieu complexe et diversifié caractéristique de la région. Sise à cheval entre le Delta et la Méditerranée, dans une zone humide abondant en îlots et en marécages, la région de Tinnis jouissait aussi d'un sol alluvial sablonneux favorable à la culture du lin et d'autres fibres. Les étés chauds et humides caractéristiques de ce secteur du Delta étaient eux aussi particulièrement adaptés à la culture du lin³⁴. Cette description du milieu caractéristique de la Tinnis médiévale semble pouvoir à maints égards s'appliquer aux centres textiles du Delta antique : Péluse, Tanis, Bouto et, aussi, Mendès-Thmouis. L'« intégration environnementale » réussie dont témoigne le secteur linier mendésien reposa donc sur la mise en valeur plurielle de milieux marginaux du point de vue de l'agriculture céréalière et maraîchère, ainsi que sur l'exploitation des réseaux de redistribution fluviaux et maritimes dont faisait partie Mendès.

Bibliographie

- André, J. (1964), *Pline l'Ancien, Histoire naturelle* XIX (Paris).
- BBV = Bureau de la biosécurité végétale, Direction des produits végétaux, Agence canadienne d'inspection des aliments (1994), « Document de biologie BIO1994-10 : La biologie du *linum usitatissimum* L. (lin) », <www.inspection.gc.ca/francais/plaveg/bio/dir/dir9410f.shtml> (15 décembre 2010).
- Bender Jørgensen, L. / Mannering, U. (2001), « Mons Claudianus : Investigating Roman Textiles in the Desert », in Walter Rogers, P. / Bender Jørgensen, L. / Rast-Eicher, A. (ed.), *The Roman Textile Industry and its Influence. A Birthday tribute to John Peter Wild* (Oxford) 1–11.
- Blouin, K. (2008), « De Mendès à Thmouis (delta du Nil, Egypte) : hydrologie mobile, société mobile ? », in Hermon, E. (éd.), *L'eau comme patrimoine – de la Méditerranée à l'Amérique du Nord* (Québec) 107–128.
- Bouriant, U. (1900), *Maqrizi, Description topographique et historique de l'Egypte* (Paris).
- Bruwier, M.-C. (1997), *Egyptiennes. Etoffes coptes du Nil* (Mariemont).
- De Roller, G.-J. (1992), « Archaeobotanical Remains from Tell Ibrahim Awad, Seasons 1988 and 1989 », in Van Den Brink, E.C.M. (ed.), *The Nile Delta in Transition : 4th–3rd Millennium B.C. : Proceedings of the Seminar Held in Cairo, 21–24 October 1990, at the Netherlands Institute of Archaeology and Arabic Studies* (Tel Aviv) 111–115.
- Gascoigne, A.L. (2003), « The Medieval City of Tinnis », *Egyptian Archaeology* 22, 25–27.
- Gascoigne, A.L. (2005), « An Archaeological Survey of Tell Tinnis, Manzala, Egypt », <<http://antiquity.ac.uk/projgall/gascoigne/index.html>> (15 décembre 2010).
- Gascoigne, A.L. (2007), « The Water Supply of Tinnis : Public Amenities and Private Investments », in Bennison, A.K. / Gascoigne, A.L. (ed.), *Cities in the Pre-Modern Islamic World : The Urban Impact of Religion, State and Society* (London) 161–176.
- Georgacas, J. (1959), « Greek Terms for “Flax”, “Linen”, and Their Derivatives ; and the Problem of Native Egyptian Phonological Influence on the Greek of Egypt », *Dumbarton Oaks Papers* 13, 253–269.

³² L'oque est une unité de poids turque équivalant à environ 1275 grammes.

³³ *Maqrizi, Descr. top. et hist.*, Bouriant (1900) trad., 507. Gascoigne (2005 et 2007) mentionne l'identification sur le site de Tinnis d'un chenal portuaire ainsi que de dix-sept citernes avec réservoirs et chenaux associés. Ces infrastructures, approximativement datées du IX^e au XI^e siècle, servaient à l'approvisionnement de la ville en eau potable pendant les périodes de crue (les eaux du lac étant autrement saumâtres et donc impropres à la consommation).

³⁴ Horden et Purcell (2000) 363.

- Gil, M. (2004), « The Flax Trade in the Mediterranean in the Eleventh Century A.D. as Seen in Merchants' Letters from the Cairo Geniza », *JNES* 63/2, 81–96.
- Goitein, S.D. (1967), *A Mediterranean Society : The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza I* (Berkeley).
- Guglielmi, W. (1977), « Flachs », *Lexikon des Ägyptologie* 2, col. 256–257.
- Horden, P. / Purcell, N. (2000), *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History* (Malden, Mass.).
- Kemp, B.J. / Vogelsang-Eastwood, G. (2001), *The Ancient Textile Industry at Amarna* (London).
- Kruse, Th. (1991), « Drei Heidelberger Papyri aus byzantinischer Zeit », *ZPE* 88, 133–140.
- Lewis, N. (1986), *Greeks in Ptolemaic Egypt* (Oxford, repr. Oakville 2001).
- Lucas, A. / Harris, J.R. (1962), *Ancient Egyptian Materials and Industries* (London, repr. 1989).
- Manning, J.G. (2003), *Land and Power in Ptolemaic Egypt : The Structure of Land Tenure* (Cambridge).
- Meeks, D. (1972), « TWN-N-PT = $\sigma\lambda\chi\lambda\iota\mu\eta\eta$ = Le lin », *RdE* 24, 116–119.
- Mumford, G. (1999–2004), « Tell Tebilla 1–11 », *Survey & Excavation Projects in Egypt*, <<http://www.deltasinai.com>> (2 février 2005).
- Olck, F. (1909), « Flachs », *RE* VI.2, col.2435–2484.
- OQLF = Office Québécois de la langue française (2010), « loam », *Grand dictionnaire terminologique*, <<http://www.granddictionnaire.com>> (15 décembre 2010).
- Pantalacci, L. (2005), « Travaux de l'Institut français d'archéologie orientale en 2004–2005 », *BIFAO* 105, 405–543.
- Préaux, C. (1939), *L'économie royale des Lagides* (Bruxelles, réimpr. New York 1979).
- Rassart-Debergh, M. (1997), *Textiles d'Antinoé (Égypte) en Haute-Alsace. Donation E. Guimet* (Colmar).
- Redford, D.B. (2010), *City of the Ram-Man : The Story of Ancient Mendes* (Princeton / Oxford).
- Rostovtzeff, M. (1964), *Socio-Economic History of the Hellenistic World* (Oxford).
- Rutschowskaya, M.-H. (1990), *Tissus coptes* (Paris).
- Santrot J. et al. (2001), *Au fil du Nil : Couleurs de l'Égypte chrétienne* (Paris).
- Thanheiser, U. (1992), « Plant Remains from Minshat Abu Omar : First Impressions », in Van Den Brink, E.C.M. (ed.), *The Nile Delta in Transition : 4th–3rd Millennium B.C. : Proceedings of the Seminar Held in Cairo, 21–24 October 1990, at the Netherlands Institute of Archaeology and Arabic Studies* (Tel Aviv) 167–170.
- Török, L. (2005), *After the Pharaohs : Treasures of Coptic Art from Egyptian Collections* (Budapest).
- Udovitch, A.L. (1999), « International Trade and the Medieval Countryside », in Bowman, A.K. / Rogan, E. (ed.), *Agriculture in Egypt from Pharaonic to Modern Times* (Oxford / New York) 267–285.
- Verreth, H. (1998), « A Tax List from the Mendesios of the Time of Augustus », in Clarysse, W. / Schoors, A. / Willems, H. (ed.), *Egyptian Religion : The Last Thousand Years. Studies Dedicated to the Memory of Jan Quaegebeur* (Leuven) 455–476.
- Vycichl, W. (1983), *Dictionnaire étymologique de la langue copte* (Leuven).
- Wallace, S.L.R. (1938), *Taxation in Egypt from Augustus to Diocletian* (Princeton, repr. New York 1969).
- Watson, A.M. (1983), *Agricultural Innovation in the Early Islamic World* (Cambridge).
- Wilcken, U. (1899), *Griechische Ostraka aus Aegypten und Nubien. Ein Beitrag zur antiken Wirtschafts-geschichte* (Leipzig / Berlin).
- Wipszycka, E. (1965), *L'industrie textile dans l'Égypte romaine* (Warszawa).

MUSICA SU PAPIRO : LA PRATICA DELLA SCRITTURA MUSICALE NELLA TRADIZIONE PAPIRACEA

Alessandro Boria¹

I *Documents of Ancient Greek Music (DAGM)*, a cura di M.L. West e E. Pöhlmann, costituiscono senza dubbio la raccolta di riferimento per lo studioso della musica greca². Strumento indispensabile per una ricostruzione della storia musicale nel mondo greco e delle forme dello spettacolo in età ellenistica e imperiale, la raccolta rimane tuttavia ancora debole sul fronte dell'analisi papirologica³. I documenti presenti sono infatti studiati in quanto testimonianze musicali, talvolta decontestualizzate rispetto al dato materiale fornito proprio da quel supporto scrittorio che ne ha garantito la sopravvivenza nel tempo.

Il caso limite è dato dal modo in cui viene presentato il P.Berol. inv. 6870 (*DAGM* 17–18, 50–52), uno straordinario documento musicale di una certa consistenza che conserva 23 righe di testo provenienti da brani di natura diversa, posti in questa successione : un peana ad Apollo (1–12), un brano di musica strumentale (13–15), un testo di tragedia (16–19), un secondo brano strumentale (20–22) seguito da un ultimo, isolato verso di tragedia (23). In base ad un'analisi congiunta del testo e della musica, gli studiosi del papiro sono giunti a ritenere che i brani, di diversa natura testuale e musicale, dovessero risalire a differenti periodi di composizione, e cioè alla tarda età classica per il pezzo di tragedia e per l'ultimo verso isolato, al periodo imperiale per gli altri brani conservati⁴. Conseguenza diretta di questo approccio è stato lo smembramento degli excerpta del P.Berol. inv. 6870 in due diverse sezioni dei *DAGM* (seconda sezione sui documenti di età ellenistica per il frammento tragico e quarta sezione sui frammenti d'età imperiale per gli altri brani), trascurando per altro i dati materiali del documento che fanno risalire la reale scrittura dei testi al tardo II sec. d.C.⁵

Riconsiderare i documenti musicali anche nel loro aspetto materiale, in quanto testimoni papiracei, permetterebbe a mio avviso la ricostruzione di fenomeni di più ampia portata, la ricostruzione cioè del contesto culturale-musicale che ha materialmente prodotto le testimonianze giunte fino a noi⁶. Le informazioni fornite da alcuni dati materiali sono molteplici e diversificate rispetto anche alla domanda con cui ci si avvicina al testimone. Degli interrogativi che mi sono posto nel mio studio, in questa sede ne propongo due : 1) Esistono copie non immediatamente destinate all'*hic et nunc* della performance, ma pensate per essere conservate e trasmesse nel tempo ? 2) Che competenze aveva un professionista della musica ?

Procediamo con ordine cercando di rispondere al primo quesito. Una tendenza negli studi recenti sui papiri musicali ha voluto vedere in alcune testimonianze su papiro i resti di quelli che sarebbero stati antichi copioni, spartiti, copie d'uso per attori-cantanti, citaredi professionisti o comunque specialisti nel campo⁷. Tuttavia, scritture di natura libraria impiegate in alcuni papiri o il ricorso a tecniche particolari nella *mise en page* dimostrano l'esistenza di esemplari non direttamente destinati alla scena: testimoni, piuttosto, che dovevano possedere un qualche interesse di studio.

¹ Il presente contributo è un estratto dalla tesi di dottorato che discuterò entro Giugno 2011 presso l'Università di Roma « Tor Vergata » con la supervisione della Prof.ssa M.R.Falivene.

² Pöhlmann / West (2001).

³ Così anche i precedenti studi e raccolte sui documenti musicali superstiti : Pöhlmann (1960), Pöhlmann (1970).

⁴ Schubart (1918) ; Thierfelder (1918) ; Abert (1919) ; Wagner (1922) ; Pöhlmann / West (2001) 58–59.

⁵ Il testo musicale di P.Berol. inv. 6870 è redatto sul verso di un documento militare latino, datato al 13 Agosto 156 d.C. (ChLA X 411).

⁶ Cf. le considerazioni che fa in proposito anche Pernigotti (2009).

⁷ Cf. le riflessioni a proposito del P.Yale inv. 4510 (*DAGM* 41) in Johnson (2000).

Alcuni esempi: il P.Vindob. inv. G 2315 (*DAGM* 3), meglio conosciuto come il papiro dell'*Oreste*, è uno dei più antichi documenti di musica greca. E' stato pubblicato per la prima volta sul finire del XIX sec. e da allora ha sempre suscitato l'interesse degli studiosi che hanno dedicato ad esso numerosi lavori⁸. Si tratta di un piccolo frammento proveniente da cartonnage che conserva sul recto la porzione centrale di sette righe di testo contenenti sette versi in dimetri docmiaci dall'antistrofe del primo stasimo dell'*Oreste* di Euripide (vv. 338–344). Le caratteristiche paleografiche del testo, una scrittura posata con modulo quadrato delle lettere e alternanza tra forme epigrafiche ed eleganti tratti incurvati, lo affiancano a testimoni letterari dello stesso periodo. Si tratta, infatti, di una delle scritture che Turner classifica come appartenente al gruppo C delle scritture librarie tolemaiche⁹. La veste formale con cui si presenta il testo dell'*Oreste* già di per sé evidenzerebbe una volontà libraria che in qualche modo voleva farne un esemplare per la conservazione.

Su quale fosse l'interesse per tale conservazione è possibile forse formulare alcune ipotesi: esse si fondano sul supporto di alcuni indizi interni al testimone e alla sua partitura musicale. A mio avviso, infatti, l'uso di una particolare scala melodica dal sapore « arcaico », nonché l'adozione di una serie di accorgimenti nella scrittura di alcuni segni musicali definiscono lo *status* eccezionale del P.Vindob. inv. G 2315 rispetto agli altri documenti musicali superstiti. I segni vocali Φ C P Π I Z E in uso nella partitura melodica del P.Vindob. inv. G 2315 appartengono al *tóvoc* lidio enarmonico e cromatico, ad eccezione del Φ, variante diatonica della *λῆχανὸς ὑπάτων* del *tóvoc* lidio¹⁰. Più che pensare a una melodia che oscilla tra tetracordi di genere diverso, sin dai primi studi sul papiro ci fu la tendenza ad associare la scala in uso nel papiro dell'*Oreste* con le antiche scale dorica e frigia riportate da Aristide Quintiliano nel suo celebre elenco di *ἁρμονίαι* in uso presso i più antichi (Arist. Quint. *De Mus.* 1, 9, p. 18–20 Winnington-Ingram), le stesse a cui si riferiva Platone nella *Repubblica* (399a) e che risultano costruite sulla stessa serie di note in uso nella partitura dell'*Oreste*¹¹.

In un originale studio sulla musica greca, Stefan Hagel ha di recente evidenziato come, in conseguenza di espansioni interne al sistema dei segni di notazione musicale, il *tóvoc* lidio si fosse trovato in una posizione di centralità rispetto agli altri *tóvoi*¹². Al pari della nostra scala di *do* maggiore, col tempo anche i segni del *tóvoc* lidio dovevano essere adoperati in contesti teorico-esemplificativi per notare esempi musicali, *excerpta* o anche scale di differenti tonalità, senza per altro indicare un'altezza assoluta dei suoni, quanto piuttosto un preciso rapporto intervallare tra gli stessi, eseguibile da qualsiasi strumento e da qualsiasi tessitura vocale¹³. Per usare le parole di Hagel, « such a custom would very probably have stood in a tradition that went back to the very earliest stages of the notation, when only the core of the Lydian key was in use. »¹⁴ E' dunque lecito pensare che anche il P.Vindob. inv. G 2315 riporti un tipo di melodia dal sapore « arcaico », di cui si è cercato di riprodurre l'esatta successione intervallare tramite i segni del *tóvoc* lidio, sfruttando cioè un modo di notare la musica in uso presso la più antica pratica musicale e conservatosi in contesti teorico-didattici, come testimoniato dalla manualistica musicale d'età più tarda¹⁵.

⁸ Per una buona bibliografia selezionata su P.Vind. G 2315, cf. Gammacurta (2006) 131–133.

⁹ Turner (1980) 29–30, n° 22 ; vedi anche Turner (1956) 95.

¹⁰ Per l'uso dei simboli di notazione nei *tóvoi*, cf. West (1992) 254–259 ; per un'introduzione generale al sistema dei *tóvoi* nella teoria musicale antica è ancora utile Comotti (1979) 84–96.

¹¹ Cf. *DAGM* 15, Crusius (1893). Per un'analisi dettagliata sulla datazione e sulla fonte utilizzata da Aristide Quintiliano, cf. Barker *GMW* II 419, n.112 ; Hagel (2010) 390–393.

¹² Hagel (2010) 9–38.

¹³ Hagel (2010) 336.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Oltre ad Aristide Quintiliano vanno infatti ricordati i celebri esercizi strumentali riportati dall'anonimo di Bellermann (Anon. Bell. 97–101, 104, p. 30–33 Najock = *DAGM* 32–37).

E veniamo al secondo indizio : la scrittura dei segni. Come già osservato da molti, il P.Vindob. inv. G 2315 utilizza alcuni *escamotage* per evidenziare lo statuto particolare dei segni musicali rispetto alle lettere di testo. Il caso più evidente e conosciuto è quello della nota E, resa in formato maiuscolo ed epigrafico quando è usata come nota musicale, volutamente in contrasto con E del testo, generalmente realizzato con un tratto più arrotondato e meno angoloso¹⁶. Un altro caso particolare è dato dal segno strumentale $\mathbb{L}$ (sol³) che la tarda teoria musicale descrive come ζῆτα, ma che di fatto doveva essere originariamente una variante di N, iniziale della parola νῆτη, che nella pratica musicale più antica indicava la nota più alta della scala riproducibile sullo strumento¹⁷. E' stata la successiva pratica delle modulazioni a scale contigue tramite il « ponte » del tetracordo congiunto ad aver originato nuove scale le cui νῆται furono contrassegnate da successive varianti della lettera N¹⁸. Chi ha realizzato il papiro dell'*Oreste* sembra aver avuto coscienza dell'origine della nota strumentale, realizzandola con un tratto mediano più verticalizzato e meno obliquo rispetto alla nota vocale Z (mi³).

Questi accorgimenti presenti nella scrittura musicale del papiro, unitamente ad una musica dal sapore « arcaico » e alla tipologia libraria della scrittura con cui è stato realizzato il testo musicato conferiscono una veste formale e attenta al P. Vindob. inv. G 2315, il cui *excerptum* euripideo doveva racchiudere un qualche interesse di studio per chi lo aveva realizzato, storico-musicale o più semplicemente antiquario, in virtù del quale si pensava di trasmettere e conservare il papiro al di là dei confini effimeri della performance.

Un altro caso interessante è dato da un esemplare del II sec. d.C. Si tratta del già citato P.Berol. inv. 6870 (*DAGM* 17–18, 50–52). Oltre alla palese natura antologica del testimone, ciò che colpisce è il gioco delle *eistheseis* dei frammenti strumentali rispetto a quelli vocali. E' questo un principio di ordine nella visualizzazione che non può non far pensare anche in questo caso alla volontà di realizzare un documento che fosse qualcosa di più di un semplice copione per una rappresentazione¹⁹. La natura stessa dei vari brani conservati spinge verso la medesima conclusione. Il peana iniziale doveva, infatti, rappresentare la sezione incipitaria di un testo culturale probabilmente più lungo, ma comunque musicalmente compiuta, almeno per la parte conservata sul papiro (12). E' probabile che anche gli altri pezzi, per quanto lacunosi nei finali, dovessero avere una compiutezza musicale, esattamente così come il peana iniziale.

Dunque è nella musica che va ricercato l'interesse per il quale sono stati assemblati testi e brani strumentali così distanti tra loro. Anche in questo caso, quale fosse questo interesse può essere solo frutto di ipotesi : suggerisco che la netta contrapposizione dei due brani vocali, e nello stile musicale e per tipologia e contenuto dei testi, presupponga un

¹⁶ Gammacurta (2006) 133–134 ; vedi anche M.L West in P.Oxy. LXV 1998, p. 81.

¹⁷ La descrizione verbale dei segni di notazione si trova in Gaud. *Isag.* 23, p. 353 Jan ; Alys. *Isag.* 4 p. 369 Jan ; Anon. Bell. 3,66 p. 19 Najock. Per un'interpretazione sul significato del gruppo dei segni strumentali del P.Vind. inv. G 2315 e quindi anche del segno $\mathbb{L}$, cf. Prauscello (2006) 138–143. Per la corrispondenza tra i segni di notazione greca e le moderne note musicali, cf. il repertorio dei segni in West (1992) 256, fig. 9.1. Ricordo che nei paesi di lingua romanza le abbreviazioni correnti per indicare l'esatta posizione, ad esempio, dei vari do sono : Do, do¹, do², do³ (do centrale del pianoforte), do⁴.

¹⁸ Il sistema dei segni musicali greci si organizza in una struttura triadica, particolarmente evidente nella successione dei segni strumentali. Se si osserva il repertorio dei segni in West (1992) 256, si può osservare come ad un simbolo base, corrispondente ad una nota naturale, seguano due segni ricavati da sue successive modifiche nella forma (tramite rotazione, inversione, decurtazione o aggiunta di tratti diacritici) e corrispondenti a due successivi innalzamenti della nota naturale, di ampiezza oscillante tra semitono o quarto di tono a seconda dei generi di tetracordo in cui la nota è impiegata. Rispetto a questo principio di successione dei segni, le varianti grafiche di N rappresentano un fenomeno diverso, in quanto non utilizzate per indicare alterazioni successive a partire da una nota naturale, ma per segnare note a distanza di un tono, utilizzate come estremità all'acuto di scale contigue. Cf. Hagel (2010) 20–25.

¹⁹ L'idea che il P.Berol. inv. 6870 fosse uno « Stück aus einem Handbuch der Musik » (Schubart 1919) fu anche dei primi editori e confluì nel catalogo di Pack, che ne indicò la provenienza da una « music lover's library » : cf. Pack (1965), n° 2439, p. 129.

interesse di carattere storico-comparativo, nel confronto tra due pezzi di differente fattura stilistico-musicale. E' noto peraltro che quello del confrontare, del creare opposizioni sia un approccio insito nel sistema culturale dei Greci; specialmente in ambito musicale si osserva infatti il continuo raffronto tra una musica « buona » e una « scomposta » (cf. Plat. *Leg.* 3, 700a–701b). Particolarmente interessante mi sembra un confronto in Ps.-Plut. *De mus.* 27 (1140d-e) tra una musica adatta ad onorare gli dei e ad educare i giovani e una *θεατρικὴ μῦσica* : un confronto che sembra richiamare quello del P.Berol. inv. 6870²⁰.

Uno scopo palesemente didattico ha invece il P.Oxy. LIII 3705 (*DAGM* 56) risalente al III sec. d.C. Il papiro contiene il trimetro del verso 796 dalla *Περικειρομένη* di Menandro, ripetuto per tre volte, ogni volta con diversa notazione musicale *supra lineam*, diversamente organizzata rispetto al testo : ora con un solo segno su singola sillaba (rr. 1, 4), ora con doppi segni, congiunti da segno di legatura (rr. 2, 4). Proveniente dalla porzione centrale di un foglio originario, il frammento papiraceo è utilizzato *transversa charta* e realizzato in una scrittura informale, con asse leggermente inclinato a destra e con *ductus* veloce e sbrigativo. Le ipotesi sulla sua destinazione sono state molte, ma la natura informale del testimone e la tipologia del suo contenuto lasciano pensare ad una sorta di esercizio di tecnica vocale, probabilmente per scopi didattici²¹.

Ora, i tre papiri proposti come esempio rappresentano tre diverse tipologie di documenti musicali, con tre gradi diversi di formalità: da quella più ambiziosa e libraria del papiro viennese ad una più privata, ma pur sempre chiara nella disposizione dei testi, del papiro berlinese fino a quella più dimessa e meno formale del papiro di Menandro. Tutti le tre sono realizzati per uno scopo probabilmente altro rispetto a quello pragmatico della messinscena. L'utilizzo di scritture formali, alcune tecniche di impaginazione, la natura antologica o un carattere palesemente didattico farebbero in realtà pensare ad un uso che andasse al di là dell'estemporaneità della prassi concertistica e che fosse concepito per la conservazione del testo musicato, probabilmente per scopi di studio o più specificatamente didattici. In tal caso si tratterebbe evidentemente di un tipo di educazione molto tecnica, specialistica, legata alla trasmissione delle conoscenze in ambito di corporazioni di professionisti nel campo, cioè proprio quel tipo di educazione sconfessata dalla pedagogia aristotelica, secondo la quale l'educazione musicale non dovrebbe preparare i giovani ad un'attività professionistica, indegna di un uomo libero, ma semplicemente fornire gli strumenti per giudicare la bontà di una composizione musicale e saperne trarre godimento (Aristot. *Pol.* 8, 1340b20–1341b18)²².

Arriviamo al secondo interrogativo. Quali erano le competenze di questi specialisti ? Una risposta plausibile può essere suggerita da alcuni dati forniti dal modo in cui veniva realizzata nei papiri la notazione musicale²³. Nella tabella sinottica sulla notazione vocale (Fig. 1, *infra*), ho cercato di riprodurre il più fedelmente possibile la realizzazione grafica dei segni in tutti i papiri superstiti, ordinati cronologicamente secondo le datazioni indicate dai primi editori (e sostanzialmente accolte nei *DAGM*)²⁴. Uno sguardo complessivo alla disposizione, alla frequenza e al tracciato dei segni permette una serie di considerazioni

²⁰ Le considerazioni fatte in questa sede su P.Berol. inv. 6870 sono frutto di uno studio analitico sul testimone che ho affrontato per la mia tesi di laurea, i cui risultati saranno oggetto di una prossima pubblicazione.

²¹ Cf. *DAGM* 184, n. 2.

²² Il tipo di educazione fornita in ambito specialistico è probabilmente adombrata in due iscrizioni, una proveniente da Teo (CIG 3088) e una da Magnesia sul Meandro (SIG 960) in cui si dà l'elenco dei vincitori di discipline che dovevano con ogni probabilità costituire il *curriculum* previsto da queste compagnie di artisti : si parla di competizioni sportive, esecuzioni strumentali e cantore, recitazione di commedie e tragedie e prove di scrittura, tra le quali una *μελογραφία*.

²³ Per una bibliografia sullo studio della notazione musicale greca, cf. West (1992) 398.

²⁴ Nella tabella il P.Berol. inv. 6870 è stato considerato come testimone unico e sono stati aggiunti due ulteriori testimoni, recentemente pubblicati e non presenti nella raccolta dei *DAGM* : il P.Vat.Gr. 7 e il P.Louvre E 10534. Cf. Martinelli / Pinaud (2009) ; West (2007) ; Bélis (2004).

sull'evoluzione del sistema stesso e su alcune sue caratteristiche interne. Mi soffermo in particolare su due tra i fenomeni direttamente osservabili : a) la distribuzione centrale dei segni rispetto alla tabella complessiva delle note vocali ; b) la tendenza alla progressiva corsività del tracciato dei segni.

a) In un passo sulla voce umana (ἄνθρωπίνη φωνή), il trattato anonimo sulla musica pubblicato da Bellermann ci ricorda come questa sia naturalmente misurabile su tre ottave, ma che l'estensione realmente apprezzabile all'orecchio è quella centrale, corrispondente alla doppia ottava del τόvoc lidio (Anon. Bell. *De mus.* 94, p. 30 Najock). La distribuzione dei segni nella tabella complessiva dei suoni parrebbe confermare questa constatazione : i segni della notazione vocale da Ϝ a Ϝ' ricoprono, infatti, poco più di tre ottave, all'incirca da mi¹ a sol⁴. Per quanto è dato da osservare nei papiri superstiti, i segni tendono a concentrarsi, tuttavia, da Ϝ a Ϝ (all'incirca da mi² a sol³), cioè all'interno della regione centrale della voce umana maschile, facilmente accessibile a qualsiasi tipo di vocalità. Fanno eccezione il papiro di Yale (*DAGM* 41), che al rigo 6 della prima colonna utilizza cinque note del registro basso, mai testimoniate altrove, e il brano di tragedia conservato nel P.Berol. inv. 6870 (*DAGM* 17) dove l'aggiunta degli apici d'innalzamento su tutti i segni trasporta l'intera melodia nella regione alta dei suoni, trascrivibile con le note della chiave di violino.

b) Nell'evoluzione diacronica della realizzazione grafica dei segni è osservabile una tendenza alla corsivizzazione del tracciato. Nel caso di molti segni musicali tratti dall'alfabeto ionico si è passati da una forma epigrafica (Α Ξ) ad una più corsiva (α ξ) : nella scrittura dei segni ha, infatti, operato una tendenza generalizzata ad una realizzazione del tracciato progressivamente più velocizzata e disinvolta.

Si prenda il caso della scrittura della nota Z e la si confronti in due esemplari tra loro cronologicamente molto distanti: il papiro dell'*Oreste* del III sec. a.C. e l'inno cristiano del P.Oxy. XV 1786 del III/IV sec. d.C (*DAGM* 59). Col tempo la scrittura della nota Z si è andata stilizzando in una forma più corsiva e arrotondata. Casi simili si possono osservare per la nota Ζ, realizzata a volte nella forma di un veloce tratteggio sinusoidale, per il γάμμα ἀπεστραμμένον, che tende ad essere realizzato in forma arrotondata, simile ad un piccolo uncino, o per quella nota che Alipio (*Isag.* 49, p. 368 Jan), descrive come ω τετραγωνον Ϝ cioè un ω rovesciato di forma squadrata, realizzato spesso in un semplice tratto curvilineo rivolto verso l'alto. C'è un altro fenomeno che coinvolge direttamente la scrittura del rigo musicale e che non è immediatamente osservabile sulla tabella. Mi riferisco a quegli escamotage che vengono adoperati per distinguere le lettere alfabetiche usate come segni di notazione dalle omografe lettere del testo.

Un esempio è il già citato caso di E squadrato della notazione rispetto a ε più corsivo del testo. Il fenomeno è particolarmente evidente nel gruppo dei papiri viennesi, ma anche in alcuni testimoni di età più tarda, come in P.Oxy. XLIV 3162 (*DAGM* 55) e in parte anche in P.Oxy. XXV 2436 (*DAGM* 38), dove il segno oscilla tra una forma più posata e una più arrotondata e corsiveggiante²⁵. In altri casi ε è invece realizzato in forma corsiva, con un tratteggio affine allo stile delle corsive coeve. E' questo il caso di ε del P.Oxy. LXV 4464 (*DAGM* 48) realizzato tramite la giustapposizione di due tratti curvilinei, del tutto in linea con lo stile cancelleresco di età romana, ben rappresentato in molti esemplari dell'epoca (come P.Oxy. XLV 3243)²⁶. Altri casi di distinguo tra il rigo musicale e quello di testo sembrano legati alla realizzazione più corsiva del tratteggio del primo rispetto al secondo.

La tendenza alla corsività di alcuni segni musicali si realizza, oltre che in diacronia, anche all'interno dello stesso papiro, nel contrasto cioè tra un rigo musicale (scritto in un

²⁵ Nei papiri di Vienna il fenomeno è presente anche in P.Vindob. inv. 29825 f (*DAGM* 14) e P.Vindob. inv. 1494 (*DAGM* 16).

²⁶ Cf. Cavallo (2005) 19.

tratto disinvolto e velocizzato) e il testo musicato realizzato in una scrittura più attenta e posata. Un caso evidente di questo tipo di contrasto è quello della lettera Z che nella notazione si trova spesso ad essere realizzata in un tempo con un veloce tratto sinusoidale, mentre nel testo conserva una maggiore cura, specialmente nella realizzazione del tratto superiore e inferiore della lettera. Il fenomeno è particolarmente osservabile nel primo brano vocale del P.Berol. inv. 6870 (*DAGM* 50) dove una buona frequenza del segno Z lascia confrontare il simbolo-nota con le omografe lettere del testo, evidenziando per altro un tracciato ben rappresentato in scritture quotidiane di esemplari coevi, la cui scrittura informale è realizzata con disinvoltura e velocità di *ductus*: è questo, ad esempio, il caso di ξ coincidente con un modo di scrivere in uso presso scritture informali ad Ossirinco, come dimostra l'equivalenza del tracciato della lettera nel famoso ordine di libri conservato in P.Oxy. XVIII 2192²⁷.

Il fenomeno è ancora più evidente in quei casi in cui la notazione *supra lineam* è stata aggiunta in un secondo momento rispetto al testo, il cui ampio interlineo suggerisce una *mise en page* evidentemente pensata in previsione della scrittura musicale. In questi testimoni il rigo musicale è realizzato con mano corsiva, esperta e sicura, a fronte invece di una scrittura del testo più posata e formale. Il P.Oxy. LXV 4463 (*DAGM* 47) ne è un esempio: la mano della notazione è esperta, l'inchiostro più chiaro, il *ductus* scorrevole, il calamo sottile, il modulo superiore a quello del testo.

Un caso particolare è invece il P.Oxy. XLIV 3162 (*DAGM* 55) che conserva sette righe di testo di natura giambo-trocaica: un esemplare scritto in una maiuscola posata, realizzata con un tratto spesso e un inchiostro scuro, con spaziatura tra le sillabe di testo che recano in alto a destra i segni di notazione vocale. A differenza di altri testimoni la notazione *supra lineam* è qui realizzata con *ductus* più posato: oltre a E è osservabile la forma angolata del segno Z o la cura nella realizzazione del tratto superiore e inferiore della nota Z.

Negli altri casi l'aggiunta della notazione viene sempre realizzata con un tratto veloce e disinvolto di forme coincidenti con scritture coeve di natura informale, scritture che il nostro musico doveva in qualche modo conoscere ed utilizzare. Ma con quale intenzione lo scrivente adotta un *ductus* corsivo? Con la stessa intenzione con cui si annota un marginale o piuttosto con una volontà formale di distinguere tra il rigo di testo e quello musicale? Il già citato P.Oxy. XLIV 3162 conserva un rigo musicale *supra lineam* di modulo pari a quello del testo, realizzato con una particolare cura soprattutto nel tracciato della E, squadrata ed epigrafica, in voluto contrasto con l'omografa lettera di testo. Al rigo 5, il rigo musicale consta della ripetizione del simbolo nota E, presente per ben sei volte, per tutta l'estensione del rigo conservato. Sulla quinta ripetizione è possibile osservare un ispessimento del tracciato, come se il calamo si fosse soffermato una seconda volta per rendere più chiara la forma squadrata del segno. E' probabile che lo scriba, nella meccanicità della ripetizione di uno stesso segno, abbia avuto ad un certo momento la tendenza istintiva a realizzare il simbolo musicale diversamente da come lo aveva tracciato fino a quel punto, un istinto influenzato da un'abitudine diversa nel tracciato, più usuale e meno epigrafica, probabilmente coincidente con il tratto di ε del rigo di testo. Questo impuntarsi dello scriba sulla nota tradisce una volontà esplicita di distinguere tra due segni omografi, una volontà evidentemente soggiacente in tutta la scrittura del rigo musicale, dove il contrasto non avviene, come negli altri documenti musicali superstiti, tra una scrittura più formale e una più informale e corsiva, ma tra due diversi gradi di formalità, quello del testo, formale librario, e quello dalla tendenza più epigrafica ed arcaizzante del rigo musicale.

Il contrasto voluto tra testo e notazione osservabile in un esemplare di una certa formalità come il P.Oxy. XLIV 3162, un distinguo peraltro molto simile a quello presente nel gruppo dei papiri viennesi, farebbe pensare ad una volontà formale nel contrapporre la

²⁷ Un'immagine del P.Berol. inv. 6879 si trova in West (1992) tav. 35.

scrittura del testo e quella della musica. Anche quando la realizzazione dei segni è corsiva e disinvolta, è dunque probabile che questo avvenga per una precisa esigenza di distinguo soggiacente nella pratica generale della scrittura musicale. La realizzazione disinvolta del rigo musicale, spesso coincidente con forme di scrittura usuale di papiri coevi, e il consapevole utilizzo di alcuni accorgimenti atti a caratterizzare i segni della notazione rispetto a quelli di testo tradiscono un'alta competenza dello scriba, non solo come esperto conoscitore delle norme della scrittura musicale, ma anche come persona istruita e alfabetizzata, educata nelle più comuni pratiche di scrittura usuale.

Bibliografia

- Abert, H. (1918), « Der neue griechische Papyrus mit Musiknoten », *AfMW* 1, 217–225.
 Barker, A. (1989), *Greek Musical Writings II* (Cambridge).
 Bélis, A. (2004), « Un papyrus musical inédit au Louvre », *CRAI* 3, 1305–1329.
 Cavallo, G. (2005), *Il calamo e il papiro. La scrittura greca dall'età ellenistica ai primi secoli di Bisanzio* (Firenze).
 Comotti, G. (1979), *Storia della musica greca e romana* (Torino).
 Crusius, O. (1894), « Zu neuentdeckten antiken Musikresten », *Philologus* 52, 166–200.
 Gammacurta, T. (2006), *Papyrologica scaenica* (Alessandria).
 Hagel, S. (2010), *Ancient Greek Music. A New Technical History* (Cambridge).
 Johnson, W.A. (2000), « Musical Evenings in the Early Empire : New Evidence from a Greek Papyrus with Musical Notation », *JHS* 120, 57–80.
 Martinelli, M.C. / Pintaudi, R. (2009), « P.Vat.Gr. 7 : un nuovo papiro musicale di età tolemaica », in Martinelli, M.C. (ed.), *La musa dimenticata. Aspetti dell'esperienza musicale greca in età ellenistica, (Atti del convegno della Scuola Normale Superiore di Pisa 2006)* (Pisa) 287–292.
 Pack, R. (1965), *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt* (2nd ed., Ann Arbor).
 Pernigotti, C. (2009), « I papiri e le pratiche della scrittura musicale nella Grecia antica », in Martinelli, M.C. (ed.), *La musa dimenticata. Aspetti dell'esperienza musicale greca in età ellenistica, (Atti del convegno della Scuola Normale Superiore di Pisa, 21–23 settembre 2006)* (Pisa), 303–316.
 Prauscello, L. (2006), *Singing Alexandria. Music between Practice and Textual Transmission* (Leiden / Boston).
 Pöhlmann, E. (1960), *Griechische Musikfragmente. Ein Weg zur altgriechischen Musik* (Nürnberg).
 Pöhlmann, E. (1970), *Denkmäler altgriechischer Musik* (Nürnberg).
 Pöhlmann, E. / West, M.L. (2001), *Documents of Ancient Greek Music* (Oxford).
 Schubart, W. (1918), « Ein griechischer Papyrus mit Noten », *SPAW* 36, 763–768.
 Thierfelder, A. (1918), « Ein neu aufgefunden Papyrus mit griechischen Noten », *ZfMW* 1, 217–225.
 Turner, E.G. (1956), « Two unrecognized Ptolemaic Papyri », *JHS* 76, 95–98.
 Turner, E.G. (1980), « Ptolemaic bookhands and Lille Stesichorus », *S&C* 4, 19–40.
 Wagner, R. (1922), « Der Berliner Notenpapyrus », *Philologus* 77, 257–310.
 West, M.L. (1992), *Ancient Greek Music* (Oxford).
 West, M.L. (2007), « A New Papyrus : Carcinus Medea », *ZPE* 161, 1–10.

THE SCRIBE OF THE *PAGUS* : NEW EVIDENCE FOR THE ADMINISTRATION OF FOURTH CENTURY OXYRHYNCHOS

Richard L. Burchfield

It has been frequently remarked that the fourth century AD saw a number of changes to the administration of the Egyptian nomes, and in particular to patterns of landholding¹. Within the context of this fourth century administrative climate, there is a little known administrative official who warrants further examination. The scribe of the *pagus*, ὁ τοῦ πάγου γραμματεὺς, only appears in the following five texts: P.Macq. inv. 566 (mid IV, Oxyrhynchos ?)²; P.Oxy. LX 4091 (352, Oxyrhynchos); SB III 6294 (= P.Freib. II 11; 336, Oxyrhynchos); PSI V 451 (after 341, Oxyrhynchos); and P.Oxy. LXVII 4607 (362/363, Oxyrhynchos). Besides the relatively few attestations of this office, the similarity of the date and provenance of these texts is immediately apparent. Of the five texts, three are dated securely to 336, 352 and 362/363, while the others are certainly from some point in the fourth century based on palaeographic and contextual criteria. Furthermore, all but the Macquarie papyrus can be assigned to the Oxyrhynchite nome. Before considering this proximity further, it is necessary to briefly consider what can be learnt about the functions of the office from the texts themselves.

Of the five texts, P.Macq. inv. 566 is perhaps the most informative on its own. This papyrus contains the last seven lines of a petition from Aurelius Areion, a prophet, to an unnamed official³. As this papyrus has not been published elsewhere, a preliminary transcription is reproduced here.

ε faint traces [.] . . . [. . .]
ἐκείνους δὲ καρποῦσθαι. τούτου χάριν τήνδε τὴν ἀξίωσι[ν]
προσφέρω τῇ εἰς εὐθενοίαν, ἀξίων ἐπιταλῆναι τὸν τοῦ
πάγου γραμματεῖα Παμοῦνιν ὑπεύθυνον ὄντα τῇ παραδίδει
5 τῶν γηδίων, ἐπὶ τὴν αὐτοψίαν παραγενέσθαι καὶ ταύτ[ην]
μέτροις περιβαλεῖν καὶ ἐκ πλήρους μοι παραδοῦναι τὴν
γῆν ἀκολούθως τοῖς τοῦ κήνσου βιβλίοις. Αὐρήλιος
Ἀρείων προφήτης ἐπιδέδωκα.

... but to enjoy the use of those things. For this purpose I put forward this petition to Your Mightiness, asking that orders be given to the scribe of the pagus, Pamounis, who is responsible for the transfer of the plots of land, to be present for the purpose of the inspection and to measure this and to give to me, in full, the land in accordance with the books of the census. Aurelius Areion, prophet, has presented (this petition).

It would seem that there has been a dispute about the boundaries of the land, following which Areion asks that the scribe of the *pagus* be sent to inspect the land and to return it to him on the basis of a census that had taken place at some point in the past, most likely that

¹ See generally Rostovtzeff (1957) 512–514; Lallemand (1964); Bowman (2005); Derda (2006) 6–7; on Constantine's reforms, see Teall (1967); Maresch (2002) 245–246 characterises the fourth century as the period in which the large estates of the Byzantine era start to emerge, whereas Bowman (1985) 137–138 and 155 believes that there are changes in this period, but suggests that it would be premature to see the beginnings of the large estates in these changes.

² A preliminary transcription and translation of P.Macq. inv. 566, a previously unpublished papyrus from the Macquarie University collection, appears below; a fuller edition of this text will appear in a later publication.

³ Based on P.Oxy. LX 4091, most likely the *strategos* of the nome.

conducted in 297/298⁴. It is noteworthy that the scribe of the *pagus* is specifically stated to be responsible for the παράδοσις, « transfer », of land.

P.Oxy. LX 4091, a letter from both the scribe of the first *pagus* and a γεωμέτρης to the *strategus* of the Oxyrhynchite nome, presents a similar picture to the Macquarie papyrus. The scribe and γεωμέτρης write that they were ordered to make a transfer of land consequent on a petition presented to the *strategus* by Aurelios Theon⁵. A number of points are of particular interest. Firstly, the scribe was subordinate to the *strategus* in this text. Secondly, the use of παράδοσις for « transfer » in line 9, specifically relating to the function of the scribe of the *pagus*, builds on the picture presented by P.Macq. inv. 566, as does the presence of the γεωμέτρης with the scribe at the inspection of the land. Finally, the presence of the words κήνκος in line 15 and ἀναμέτρησις in line 17 is reminiscent of the terminology (6 : μέτροις περιβαλεῖν ; 7 : κήνκος) of the Macquarie papyrus. It is unfortunate that this section of the text is too damaged to tell whether the use of « census » here is similar to its use in the Macquarie text or whether the « measurement » refers specifically to the acts of the scribe of the *pagus* and the surveyor.

In the third document, SB III 6294, one Aurelia Thaesis from the village of Phoboou in the fifth *pagus* petitions the public advocate of the Oxyrhynchite nome. Thaesis is having trouble with her neighbours, who have committed physical abuse against her tenants ; the petition chiefly seeks punishment for the aggressors. It is of interest here that, in the preamble to her complaint, Thaesis mentions a previous petition to the *praefectus* concerning the boundaries and transferral of her land : γῆς μου πολλῷ χρόνῳ ὑποκλεπτομένης, ὑπὲρ ἧς ἐξ ὕκοθεν (l. οἴκοθεν) τὰ εὐσεβῆ τέλειματα ὑπομένω, ἀνήνεγκα περὶ ἀφορισμοῦ καὶ παραδόσεως ταύτης τῇ ἐπαρχικῇ ἐξουσίᾳ καὶ ἀκολούθως τοῖς προεταχθεῖσι παρεδόθη μοι ἀκολούθως προσφωνῇ Τιτοῦ γραμματέως τοῦ πάγου [κ]αὶ τῶν ῥ[ιπ]αρ[ί]ων . . . [. . . δημοσί]ου γεωμέτρου⁶. It seems that Thaesis had submitted a previous petition to the *praefectus* concerning a boundary dispute. Presumably her neighbours were infringing on the land and following her petition she received a report from the scribe of the *pagus*, the *riparii* and the public surveyor, whereupon she regained her land and moved to rent it out in the following year. Her neighbours, probably unhappy with the verdict, then cause the trouble which is the subject of the present petition.

Given that we do not know who this previous petition was submitted to, this document need not complicate the assumption that the scribe was subordinate to the *strategus*, as was the case in P.Oxy. LX 4091. On two occasions, Thaesis also takes pains to mention her tax liability⁷. In the first instance, she claims to have continued to pay taxes on land which was being infringed upon, and in the second that the prefect should heed her petition so that she can meet her tax obligation. This is significant because it may indicate the importance of the function performed by the scribe of the *pagus* and consequently why the office was instituted. Note again that, as in the previous documents, the term παράδοσις (8) is used in relation to land and the functions of the scribe of the *pagus*. Of further interest is the involvement of both the scribe and the γεωμέτρης, as in P.Oxy. LX 4091, and a specific reference to boundaries (7 : ἀφορισμός) in relation to the scribe of the *pagus*, a connection which is only assumed in the other texts.

⁴ See the introduction to P.Cair.Isid. 1. Other fourth century documents referring to this census in relation to land are P.Amh. II 83 (301–307) ; P.Col. VII 175 (339) ; BGU III 917 (348) ; P.Col. VII 181 (342). It is notable that all these documents come from the Arsinoite nome, whereas P.Macq. inv. 566 and the other documents discussed here are presumably from the Oxyrhynchite nome.

⁵ Revel Coles, the editor of this text, was somewhat hesitant about his reconstruction of γραμματέως as the title of the office. However, the similarity of the language and content of this text to the others mentioned here must make this reading certain.

⁶ SB III 6294, 5–12. At line 12, δημοσί]ου γεωμέτρου was proposed in Korr. Tyche 424 (Tyche 17 [2002] 247).

⁷ SB III 6294, 6–7 and 21–22.

The final two texts are the two fragments published as PSI V 451 and P.Oxy. LXVII 4607, which both mention one Horion, scribe of the fourth *pagus*. PSI V 451 is from a councillor of Alexandria, Aurelius Ammonianus, to the governor of Augustamnica concerning a petition made against Horion regarding the παράδοσις of some lands. This text is quite damaged, and consequently no new information can be taken from it regarding the functions of the scribe. We can, however, note the presence of παράδοσις (10). Finally, the same Horion scribe of the fourth *pagus* appears in P.Oxy. LXVII 4607⁸. This document is a list of municipal wine contributions for the military and consequently not particularly informative on the duties of the office.

It is clear from the texts that the scribe of the *pagus* functioned primarily in one area; land disputes. His involvement would presumably be as follows : once a petition concerning a disputed boundary had been submitted, the scribe would be ordered to go to the area in question with a γεωμέτρης in order to inspect and measure the land. The presence of the surveyor in P.Oxy. LX 4091 and SB III 6294 indicates that the scribe's purpose was not the measuring of the land. Rather, the evidence of the texts suggests that the scribe of the *pagus* was to compare the findings of the surveyor with the public records of property holdings for his *pagus* and make a report concerning who was legally entitled to the disputed land. This is most clearly seen in both P.Macq. inv. 566, when Aurelius Areion asks that the land be given to him ἀκολουθῶς τοῖς τὸν κήνκου βιβλίοις, and SB III 6294, in which Aurelia Thaesis writes that she is renting out her land consequent on the report of the scribe of the *pagus*. It is to this process, specifically the checking of land ownership in the records and the subsequent report on the findings, that the forms of παράδοσις, which appear in all the documents except the list of wine contributions, must refer.

This « transferral » then, is the primary function of the scribe of the *pagus* evidenced by the papyri. It is evident from his title and the texts that the scribe was only responsible for his *pagus* and not the entire nome, but it should not be concluded that the office was so limited in scope as to deal only with land disputes. There is a good case for arguing that the scribe of the *pagus* would likely have been responsible, not only for checking the records in cases of dispute, but also for the regular upkeep of the land register of his *pagus*. This supposition is supported when one considers which official was performing these duties before the fourth century.

The illegal expansion of boundaries is an act technically termed παρορίζεσθαι⁹. Referring to this act in documents from the second and early third centuries, such as BGU II 616 (late II/III) and P.Ross.Georg. II 21 (before 155/156), Taubenschlag demonstrates that in these centuries the κωμογραμματεὺς and ὁριοδείκτης performed the duties which, as shown in the texts above, were performed by the scribe of the *pagus* and the γεωμέτρης in the fourth century Oxyrhynchite nome. The κωμογραμματεὺς temporarily disappears from view in the middle of the third century ; the last securely dated attestation to the office from Oxyrhynchus is P.Oxy. XLII 3047 (AD 245). The first attestation of the scribe of the *pagus*, however, is not until 336 and it is unclear who checked the land records in cases of dispute in the meantime.

One possibility is the κωμάρχης, who is commonly considered to be the replacement for the κωμογραμματεὺς. Lewis, for example, describes the situation as such, although he qualifies this statement by adding « in most places », and Derda argues the κωμάρχης « must have assumed a greater part of his duties »¹⁰. Borkowski and Hagedorn argue a similar situation for the Arsinoite nome. Although they argue that in this nome the briefly attested ἀμφοδοκωμογραμματεὺς followed directly from the κωμογραμματεὺς with the

⁸ Col. ii, 9 reads [Ὡ]ρίων γραμ(ματεὺς) δ' πάγο[υ] ξέεται ι. He donates only 10 *xestai* which, since most other surviving numbers on the list range between 100 and 600, seems quite modest.

⁹ Taubenschlag (1955) 255.

¹⁰ Lewis (1997a) 35 ; Derda (2006) 183.

κωμάρχη taking over after that¹¹. The situation is more complex than a simple name change. Indeed, as Bonneau has pointed out, the κωμάρχη and κωμογραμματεὺς are attested simultaneously in the third century, albeit in different nomes¹². Likewise in the fourth century Oxyrhynchite nome, the κωμάρχη and the scribe of the *pagus* – who, we have established, was also performing functions of the κωμογραμματεὺς – are attested simultaneously¹³. The κωμάρχη, then, is unlikely to have taken on the role of the κωμογραμματεὺς in relation to boundary disputes, and a preliminary search through the papyri has not revealed any documents which indicate otherwise.

Another possibility is suggested by P.Wisc. II 86 (244–246). This petition, addressed to the δεκάπρωτοι, concerns land which has been incorrectly recorded in the village register. The petitioners ask that the δεκάπρωτοι be accompanied by the πραγματικός and the ὀριοδείκτης when a personal inspection is made and that the latter two officials make an accurate measurement of the land.

There are, then, three officials connected with land inspection and measurement in this document of which one, the ὀριοδείκτης, was certainly not performing the functions of the scribe of the *pagus*. The δεκάπρωτοι were clearly connected in some way to the measurement and inspection of land and their attested dates, 242–302, fill the gap in our knowledge well¹⁴. The content of this petition, however, shows that their duties in relation to boundaries and those of the scribe of the *pagus* do not directly overlap. Rather, in this document it is the village πραγματικός who is asked to accompany the ὀριοδείκτης in the manner Taubenschlag demonstrated the κωμογραμματεὺς had, whereas the δεκάπρωτοι are the recipients of the petition as the *strategus* was in P.Oxy. LX 4091¹⁵.

Furthermore, it was the πραγματικός who incorrectly recorded the land in the first place, further strengthening this official's ties with the village land register¹⁶. As a term, however, πραγματικός means « official » generally and can often mean κωμογραμματεὺς specifically, of which either usage is not well attested beyond the middle of the third century¹⁷. This avenue leaves us no better off for identifying the immediate predecessor of the scribe. Visibly, the administrative changes of the third century that saw a departure from the κωμογραμματεὺς were not straightforward. Curiously, it is clear that these changes were occurring at different speeds and in different manners in different nomes.

The κωμογραμματεὺς was thus a predecessor of the scribe of the *pagus*, if not the immediate one. The presence of κωμογραμματεῖς in the fourth century documentation, including from Oxyrhynchos, is not a hurdle for this supposition, as Derda rightly argues that such attestations bear no relation to the second and third century κωμογραμματεὺς¹⁸. It is demonstrable that, at least in the Ptolemaic period, the κωμογραμματεὺς was responsible for the upkeep of the cadastre, that is to say, the register of real property in the area around

¹¹ Borkowski / Hagedorn (1975) 780–782.

¹² Bonneau (1993) 157.

¹³ See e.g. P.Oxy. LIV 3774 (341) ; P.Oxy. LXI 4128 (346) ; P.Oxy. LXI 4129 (358).

¹⁴ Lewis (1997a) 20 ; Thomas (1975).

¹⁵ P.Wisc. II 86, 27.

¹⁶ P.Wisc. II 86, 9–10.

¹⁷ Thomas (1975) 119 cites P.Oxy. VI 899 as an example in which the two officials are equated ; see also Gonis (2000) 188.

¹⁸ See Derda (2006) 181–182, who believes that these attestations are probably equivalent to the γραμματεὺς τῆς κώμης, an entirely separate official to the κωμογραμματεὺς. Lewis (1997b) 346–347 takes the opposite view, citing a lack of variation in official titulature. Evidence in P.Oxy. XIX 2235, 11 (c. 346) of a γραμματεὺς ἀπὸ κώμης, which in the commentary is described as another form of κωμογραμματεὺς, is likely also another form of the γραμματεὺς τῆς κώμης.

his village¹⁹. It is very likely that it was to some form of this cadastre that the scribe of the *pagus* was referring in the cases of dispute evidenced above.

There are two other possible sources for the records which the scribe would have used in these circumstances. Of these, the βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων is the least likely : it was a nome level records office and it did not have an « immediate concern » with the cadastre, which we have established was the responsibility of the κωμογραμματεὺς²⁰. In addition it was already in decline at the beginning of the fourth century²¹. In contrast, the cadastre must have still existed in some form in the fourth century, as it was essential for ascertaining property rights, taxation rates, mortgages and so on, and was more locally oriented than the βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων.

P.Macq. inv. 566, however, opens up a new possibility by specifically referring to the scribe of the *pagus* checking the « books of the census ». Given that the βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων was in decline in this period, it is possible that the cadastre, which had previously been the responsibility of the κωμογραμματεὺς, was likewise in a state of disrepair. If this was the case, the 297/298 census would have provided the most accurate record of the state of property holdings at the time. To still be relevant in the 340s, however, these records must have been continually updated to keep track of the many changes to ownership and land category that would surely have occurred in the decades between our documents and the census. In consequence it is unlikely that these « books » bore much resemblance to their original form ; yet a foundation on the census records could well be the reason the census is referred to so many years after it had been carried out.

If it is accepted that the census documents formed the basis of the land register used by the scribe of the *pagus*, we might expect to see some evidence of the systematic updating of these documents. The closest example is P.Cornell 20, which comes from early in the century (302) and a different nome. This document contains eleven declarations of land in eleven columns, all concerning land around the village of New Ptolemaios in the Arsinoite nome. Boak and Youtie describe it as « a verification of existing records by incorporating all changes in ownership and in the production categories of the land »²². If the scribe of the *pagus* was responsible for the land register, this is presumably the kind of document that he would have consulted²³.

Considering that the κωμάρχης is generally thought to have replaced the κωμογραμματεὺς, it is unusual that both this official and the scribe of the *pagus*, who also appears to have been fulfilling functions of the κωμογραμματεὺς, appear in fourth century Oxyrhynchos. Based on the limited evidence available, it is difficult to say why this might be so ; it is however conceivable that the nome government wanted greater efficiency in managing the land registers. Up-to-date records of real property were an issue of critical interest to both the central government, because of its relevance in relation to the correct assessment of tax, and to the populace, because it provided legal security for the transfer of

¹⁹ See in particular P.Tebt. I 60–88 (late second century BC), a series of long land surveys submitted to a κωμογραμματεὺς. For modern commentary on this point, see Wilcken (1912) 176–179 and 205–208 ; Wallace (1938) 6–10.

²⁰ On the βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων generally, see Taubenschlag (1955) 222–230 ; Wolff (1978) 222–255 ; Maresch (2002) ; for its lack of concern with the cadastre, see Wallace (1938) 9–10.

²¹ On the decline of the βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων, see Taubenschlag (1955) 230 ; Wolff (1978) 254–255 ; Maresch (2002) 245–246.

²² P.Cair.Isid., p. 31.

²³ For similar documents from earlier periods, see P.Lond. III 604A (p. 70 ; AD 47) and generally P.Tebt. I 60–88 (late second century BC). P.Oxy. XIX 2235, 9–10 (c. AD 346) describes land as « recorded yearly in the tax rolls » (ὥς καὶ διὰ τῶν π[ρὸς] | ἀπαίτησιν βιβλίων ἐνιαυσίως. ἔνκειται). It is possible that this refers to the supposed updates of the land register. Similar updates were carried out in the Ptolemaic period by an annual ἐπίσκεψις ; see Wallace (1938) 6.

such property²⁴. The details of landed property for tax purposes must have changed frequently : not only were farmers often putting in reports to change the status of their land, say from inundated to unproductive, but property would have changed owners or lessees quite frequently through sales or inheritance. To keep track of these changes would have been a huge task and, as the *κωμάρχης* had other duties, it is possible that the scribe of the *pagus* was a seemingly short-lived attempt to make this task more manageable²⁵.

Furthermore, whereas the *κωμογραμματεὺς* had been responsible for an area which was larger than the limits of a village, and may have had more than one village in the area of his jurisdiction, the *κωμάρχης* was responsible for one village at the most, sometimes even two or more per village²⁶. There would therefore have been a greater number of *κωμάρχαι* than there had been *κωμογραμματεῖς*. If the *κωμάρχης* had indeed been managing the land register prior to the institution of the scribe of the *pagus*, the combination of so many reports at the nome level would have placed greater strain on the record office of the nome capital. The institution of the scribe of the *pagus* could therefore have been an attempt to reduce this burden by managing the land records on a larger administrative scale than the village, thereby reducing the amount of work to be done at the nome level. It is thus conceivable that the demonstrable importance of the land registers and the monumental task in maintaining them, combined with a desire for a more manageable system than the *κωμάρχης* could provide, were primary motivators for the establishing of the scribe of the *pagus* in the Oxyrhynchite nome.

Functionality aside, perhaps the most interesting aspect of the scribe of the *pagus* is that this official appears to have existed only in the Oxyrhynchite nome, and only for a few decades at that. Why this should be the case is not an easy question to answer. The fourth century, like the third, was a time of administrative change for Egypt. The institution of the *pagi* in 307/308 is one obvious change that stands out as a possible catalyst for the creation of this office, yet this does not explain why the first attestation appears only in 336, nor why the office is only attested in the Oxyrhynchite nome when the *pagi* were introduced throughout Egypt.

The short date-span and restricted provenance suggest that the scribe of the *pagus* was something of an experiment by the government of the Oxyrhynchite nome, an attempt to try to find the most efficient way to manage its land register. Interestingly, the startlingly brief period in which the scribe of the *pagus* is documented is not without parallel. The office of the *ἀμφοδοκωμογραμματεὺς* is attested from 219 to 235, some sixteen years compared to the twenty-seven for the scribe of the *pagus*. Furthermore, it appears only in villages from the Arsinoite nome and appears to be fulfilling functions previously performed by the *κωμογραμματεὺς*²⁷. The similarity between the two cases is striking, the only discrepancy being the hundred years or so between their creation.

On the assumption that both the *ἀμφοδοκωμογραμματεὺς* and the scribe of the *pagus* existed in only one nome, the autonomy of individual nomes must be considered. The individuality of the nomes is highlighted by Derda's recent work on the Arsinoite nome, which details many ways in which that nome was unique in relation to its administrative makeup²⁸. The papyri do not give evidence as to who, at the nome level, had the authority to establish entirely new officials.

²⁴ The correct maintenance of the land register is illustrated in particular by P.Oxy. II 237, viii, 27–43, which contains an edict from the prefect of Egypt specifically addressing this issue ; see also Cockle (1984) 113–115.

²⁵ For the duties of the *κωμάρχης*, see Oertel (1917) 153–156.

²⁶ See Derda (2006) 180–184.

²⁷ Borkowski / Hagedorn (1975).

²⁸ Derda (2006). At 181 and 265, n. 8, he also points out that the Hermopolite nome retained the term « toparchy » for the *pagi* in the fourth century.

An interesting possibility, however, is the *boule*. The nome *metropoleis* were given *boulai* at the beginning of the third century in an attempt to divert some of the burden of local administration away from the central government. The problem is, however, that the *boulai* were primarily concerned with tax collection and contributions for the military and nothing suggests that they had the authority to create an entirely new office. Furthermore, evidence suggests that in the fourth century the central government was restricting the authority of the *boule*, making it even less likely that they had the authority to establish the scribe of the *pagus*²⁹.

The only other possibility is a representative of the central government of the nome such as the *logistes* or *strategus*. It is not easy to comment on the degree of autonomy that the nome governments exercised in relation to their administration; however the increasingly distinct differences in nome administration in the third and fourth centuries certainly warrants further examination.

What can be said is that the scribe of the *pagus* appears briefly in the Oxyrhynchite nome in the middle of the fourth century, between 336 and 363. In function, the scribe performed duties specifically relating to the « transfer » of land in cases of dispute, but was quite possibly also responsible for the upkeep of the public land register for his *pagus*. It seems likely that this office was created to help fulfil the host of duties performed by the κωμογραμματεὺς in the second and third centuries, in conjunction with other officials such as the κωμάρχης. Interestingly, it is clear from the manner in which the κωμογραμματεὺς was replaced that the changes which brought about the scribe of the *pagus* were already initiated in the third century. What is also clear from this evidence is that different nomes were replacing the κωμογραμματεὺς with different officials and at different speeds, suggesting a marked degree of autonomy on the part of the nome in relation to its own administration. The scribe of the *pagus* should be seen not only as a part – albeit a brief one – of the management of landholdings, but as an indicator of the climate of administrative change prevailing in the fourth century.

Bibliography

- Bonneau, D. (1993), *Le régime administratif de l'eau du Nil dans l'Égypte grecque, romaine et byzantine* (Leiden / New York).
- Borkowski, Z. / Hagedorn, D. (1975), « Ἀποδοκωμογραμματεὺς : zur Verwaltung der Dörfer Ägyptens im 3. Jh. n.Chr. », in Bingen, J. / Cambier, J. / Nachtergaele, G. (éd.), *Le monde grec : pensée, littérature, histoire, documents. Hommages à Claire Préaux* (Bruxelles) 775–783.
- Bowman, A.K. (1971), *The Town Councils of Roman Egypt* (*Am. Stud. Pap.* 11, Toronto).
- Bowman, A.K. (1985), « Landholding in the Hermopolite Nome in the Fourth Century A.D. », *JRS* 75, 137–163.
- Bowman, A.K. (2005), « Egypt from Septimius Severus to the Death of Constantine », in Bowman, A.K. / Cameron, A. / Garnsey, P. (ed.), *Cambridge Ancient History XII* (2nd ed., London) 313–326.
- Cockle, W.E.H. (1984), « State Archives in Graeco-Roman Egypt from 30 BC to the Reign of Septimius Severus », *JEA* 70, 106–122.
- Derda, T. (2006), *APCINOITHC NOMOC. Administration of the Fayum under Roman Rule* (*JJP Suppl.* 7, Warsaw).
- Gonis, N. (2000), « Some Πραγματευταί with False Identities », *ZPE* 132, 187–188.
- Lallemand, J. (1964), *L'administration civile de l'Égypte de l'avènement de Dioclétien à la création du diocèse (284–382)* (Bruxelles).
- Lewis, N. (1997a), *The Compulsory Public Services of Roman Egypt* (2nd ed., Firenze).
- Lewis, N. (1997b), « Kleros, Κωμάρχης and Komogrammateus in the Fourth Century », *CE* 72, 345–347.
- Maresch, K. (2002), « Die Bibliothek der Enktesis im römischen Ägypten. Überlegungen zur Funktion zentraler Besitzarchive », *APF* 48, 233–246.
- Oertel, F. (1917), *Die Liturgie* (Leipzig, repr. Aalen 1965).
- Rostovtzeff, M. (1957), *The Social and Economic History of the Roman Empire* (2nd ed., Oxford).
- Taubenschlag, R. (1955), *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri, 332 B.C. – 640 A.D.* (2nd ed., repr. Milano 1972).

²⁹ Bowman (1971) 122–127.

- Teall, J.L. (1967), « The Age of Constantine. Change and Continuity in Administration and Economy », *Dumbarton Oaks Papers* 21, 11–36.
- Thomas, J.D. (1975), « The Introduction of *Dekaprotai* and Comarchs into Egypt in the Third Century A.D. », *ZPE* 19, 111–119.
- Wallace, S.L.R. (1938), *Taxation in Egypt* (Princeton).
- Wilcken, U. (1912), *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde* I.1 (Leipzig / Berlin).
- Wolff, H.J. (1978), *Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemäer und des Prinzipats* II: *Organisation und Kontrolle des privaten Rechtsverkehrs* (München).

LE PROGRAMME D'ÉDITION DES ARCHIVES DE PESYNTHIOS : FOCUS SUR LES PAPYRUS COPTES DU MUSÉE DU LOUVRE

Florence Calament

Depuis la première annonce du *Programme d'Édition sur Pesynthios (PEP)*, ce projet a connu quelques vicissitudes avant d'être opportunément relancé par de récentes découvertes – entre 2005 et 2008 – et de prendre un nouveau départ¹. Placé sous la direction du Professeur Jacques Van der Vliet, qui anime depuis 2007 à l'Université de Leyde un séminaire de papyrologie copte sur ce thème, ce programme s'est mué en une collaboration entre l'Université de Leyde (Opleiding Egyptische taal en cultuur) et le musée du Louvre (Département des Antiquités égyptiennes)².

L'intérêt du personnage, Pesynthios, évêque de Coptos, et la portée de son rôle à une période charnière de l'histoire de l'Égypte (il est à la fois témoin et acteur au moment de l'occupation perse, juste avant la conquête arabe) font de ce dossier une étape majeure pour la discipline des études coptes ; sa mise en œuvre coïncide avec une multiplicité d'études sur la région thébaine au niveau international.

En raison de la complexité croissante du sujet, le but poursuivi est l'édition partielle et critique des « archives » de Pesynthios : les pièces du dossier sont extrêmement difficiles à localiser et il paraît illusoire de parvenir à établir un corpus complet. Nous avons d'ores et déjà achevé l'étude d'une trentaine de papyrus du Louvre, où se concentre le noyau de la documentation déjà identifiée, partiellement publiée par Eugène Revillout et étudiée par Walter E. Crum, comme nous le verrons plus loin. D'autres documents du musée ont probablement aussi fait partie de ses archives : c'est le cas d'un ostracon au contenu malheureusement perdu, puisque seul le formulaire d'en-tête de la lettre a été conservé³ ; la requête est écrite par les fils de ΚΙΡΙΣ, ΠΕΣΥΝΘΙΟΣ et ΛΑΣ (abréviation de *lazaros* ?), qui saluent le destinataire, « apa Pesynthios ». L'ostracon traduit bien une certaine ambiguïté du sujet : nous ne sommes pas entièrement sûrs de l'identité du personnage.

On notera en effet d'emblée que notre évêque de Coptos a de nombreux homonymes, dont le plus gênant – si l'on peut dire – est cet autre Pesynthios, exactement contemporain et de surcroît évêque comme lui, mais d'Hermonthis / Armant, l'antique rivale religieuse et politique de Thèbes, à une quinzaine de kilomètres plus au sud⁴. On connaît également un deuxième évêque d'Armant portant ce nom à une époque antérieure (IV/V^e s.), ainsi qu'un certain nombre de personnages moins prestigieux et plus ou moins contemporains⁵ ; ce nom est en effet particulièrement bien attesté dans la région thébaine⁶. Il existe donc beaucoup de documents qui mentionnent, sans être assez explicites, un Pesynthios dont on ne

¹ Première annonce : Van der Vliet (2002) 65–66 ; communication faite lors d'un colloque au Musée des Beaux-Arts de Lyon (17/18 mars 2000). Nouveau départ : Van der Vliet (à paraître) a.

² Je tiens ici à remercier chaleureusement ce dernier de la confiance qu'il m'a faite, en m'offrant de me joindre à son projet, et je voudrais saluer en particulier dans son équipe Renate Dekker et son indéfectible enthousiasme, très stimulant.

³ Inv. E 7526 : la rubrique de l'inventaire indique : « Acquis de M. Chester au prix de 400 francs (séance du 11 mars 1882). Provenant de Thèbes : tessère copte (contenant une lettre) ».

⁴ Ce Pesynthios, évêque d'Hermonthis, est notamment mentionné sur un diptyque en ivoire (661–677 ap. J.-C. ; British Museum, Department of Medieval & Later Antiquities ; *MLA* 1920, 12–14,1). Cet objet précieux, acheté à Louqsor en 1903, contient la liste en grec des différents évêques d'Hermonthis qui se sont succédé jusqu'à lui. Cf. Crum (1908) 255–265 et Crum (1909) 288.

⁵ Gabra (1983) 53–60.

⁶ On se reportera à la communication d'Alain Delattre, qui en a répertorié 245 pour la seule région thébaine.

peut pas toujours dire avec certitude s'il s'agit bien du nôtre, d'où la difficulté à inscrire ou non tel ou tel document dans notre dossier et à circonscrire le sujet⁷.

Sans insister ici sur la biographie du personnage, rappelons brièvement quelques éléments. Pesynthios de Coptos (né en 569, mort en 632), évêque à la veille de la conquête arabe et écrivain populaire, est un personnage de grande notoriété en Haute Egypte à la fin du VI^e et au début du VII^e siècle. Il deviendra même un saint des églises copte (fêté le 13 Abîb ou 7 juillet) et éthiopienne⁸. Grâce à deux disciples biographes, Jean et Moïse, sa vie nous est connue à travers plusieurs récits et éloges en dialecte sahidique ou bohairique, ainsi que par des versions arabes⁹. Cette abondante littérature hagiographique supplée en quelque sorte à la documentation archéologique, quasiment muette. Il faut cependant ajouter aux éléments qui nous sont parvenus un nouveau et précieux témoin : il s'agit d'un *codex* en langue sahidique, découvert en 2005 par une mission polonaise dans un ermitage de Cheikh Abd el-Gourna, et datant vraisemblablement de la seconde moitié du VII^e siècle, c'est-à-dire très peu de temps après son décès¹⁰.

Né aux alentours de 569 dans un village du nome hermonthite, au sein d'une famille aisée, il fit très jeune sa profession de foi au fameux monastère thébain de Phoibammon, au nord-ouest de Djême ; c'est comme membre de la colonie érémitique de Tsenti, sur la rive du Nil opposée à Coptos, dans le Gebel al-Asâs au nord de Thèbes qu'il fit ses armes¹¹. Il a entretenu avec elle – jusqu'à sa mort – des rapports très denses : c'est là d'ailleurs qu'il sera inhumé et le monastère portera ensuite son nom. Elevé à la dignité épiscopale en 599 par le patriarche d'Alexandrie Damianos (578–607), il meurt en 632. Bien que son nom soit indissociablement lié à la ville de Coptos, elle n'était pas nécessairement le lieu de résidence de l'évêque. Nous savons en effet qu'il a passé une partie non négligeable de sa vie sur la rive gauche thébaine : d'abord dans le Gebel el-Asâs, puis comme moine solitaire dans d'anciennes tombes sur la montagne, ainsi que dans le voisinage de Djême et de monastères environnants, jusqu'après le retrait des envahisseurs perses sassanides en 629¹².

Ainsi Pesynthios est-il désigné sous l'appellation d'ⲁⲡⲁ (ou ⲁⲃⲃⲁ) ⲡⲉⲥⲩⲛⲑⲓⲟⲥ ⲛⲓⲡⲧⲟⲡⲟⲥ ⲛⲧⲥⲓⲛⲧⲓ (ou ⲧⲥⲉⲛⲧⲓ) « Pesynthios de la montagne de Tsinti », c'est-à-dire de la communauté du même nom ; ou plus simplement ⲡⲁⲧⲥⲉⲛⲧⲓ « celui de Tsenti », ou encore de manière plus elliptique ⲡⲉⲥⲩⲛⲑⲓⲟⲥ ⲡⲁⲛⲁⲭⲟⲣⲓⲧⲏⲥ « Pesynthios l'anachorète »¹³. On le trouve bien sûr aussi qualifié de ⲡⲉⲡⲓⲥⲕⲟⲡⲟⲥ (souvent abrégé ⲡⲉⲡⲓⲥⲕ/) « Pesynthios l'évêque », ou même mentionné, cette fois sans équivoque possible, comme ⲡⲁⲕⲃⲧⲓ « Pesynthios, celui de Coptos »¹⁴.

⁷ C'est aussi vrai dans le cas d'objets inscrits, par exemple une lampe du musée copte du Caire (inv. 7651), portant la mention « abba Pesynthios » et à propos de laquelle Gawdat Gabra penchait en faveur de l'évêque de Coptos : cf. Gabra (1989) 178–180 et pl. XI.

⁸ Sur la vie et le culte de Pesynthios, cf. p. ex. Winlock / Crum (1926) 209–231 ; Gabra (1984) ; Detlef / Gabra / Müller (1991) 1979–1980 ; Papaconstantinou (2001) 174 ; Wilfong (2002) 23–31.

⁹ Pour le détail, on se reportera à Detlef / Gabra / Müller (1991) 1978–1979 ; Fournet (2000) 210–215 et n. 50 ; Wilfong (2002) 37, n. 38.

¹⁰ Cf. Antoniak (2008) 145–148 ; références chez Van der Vliet (à paraître) a ; voir aussi Dekker (2010) 21–31 et Dekker (à paraître) a ; l'édition, en cours, en a été confiée à cet auteur.

¹¹ Cf. Doresse (1989) 153–163. L'auteur a identifié ce monastère avec le Deir el-Gizâz (ou monastère d'Apa Samuel), à une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de Qûs, sur l'autre rive. Voir aussi Di Bitonto Kasser (1989) 165–177 ; Coquin / Martin (1991) 757 : pour ces auteurs, il s'agit du monastère aujourd'hui dénommé Dayr al-Majma, où il a vécu et auprès duquel il a été inhumé.

¹² Contemporain d'Abraham (au monastère de Phoibammôn) et d'Epiphane (au *topos* du même nom), il fait au moins un séjour au premier monastère avant 598, et un autre au second après cette date ; cf. *infra*.

¹³ Cette dénomination apparaît notamment sur deux ostraca du Caire, O.Crum 378 et 345. De même, une lettre en dialecte sahidique de 24 lignes (ostracon opisthographie inédit de la Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg [BNUS] ; inv. O.Strasb.Copt.242), est adressée à « l'anachorète Pesynthios ». Le texte effacé au recto pourrait être la réponse. Il s'agit d'une acquisition de Ludwig Borchardt faite à Louqsor en 1910.

¹⁴ Ostracon calcaire opisthographie du Petrie Museum à Londres (inv. UC 62848 = O.Crum VC 76).

Alors qu'il n'était encore que simple moine, ses biographes font allusion à son activité littéraire ; pourtant, telle qu'elle nous apparaît à travers les sources, elle se limite à un *Discours sur la vie d'Onnophrios*, seule composition dont le texte soit parvenu jusqu'à nous¹⁵. Il fut prononcé lors de la fête du saint, l'un des anachorètes les plus célèbres d'Égypte, dans le lieu même de son *topos*, qui est à situer sans doute dans le diocèse de l'auteur, peut-être à Deir el-Ballas à quelques kilomètres en aval de Coptos¹⁶.

Si sa production littéraire est finalement peu attestée, le genre épistolaire sur papyrus ou ostraca est beaucoup mieux représenté, quoique très fragmenté : l'abondante correspondance de Pesynthios a été dispersée à travers les collections¹⁷. Un premier ensemble, trouvé sans doute clandestinement au début du XIX^e siècle dans la montagne thébaine (probablement au *topos* d'Epiphane), a été très vite mis sur le marché de l'art. Un certain nombre de pièces ont vraisemblablement été acquises alors par un fameux collectionneur, Guglielmo Libri (passant ensuite entre les mains de Thomas Phillipps notamment), tandis que d'autres sont entrées à une date indéterminée dans les collections du musée du Louvre¹⁸. Un autre ensemble a été exhumé entre 1912 et 1914, cette fois lors des fouilles officielles du Metropolitan Museum au *topos* d'Epiphane. Là, sur la colline de Cheikh Abd el-Gourna (dans et autour de la tombe du Moyen Empire dite de Daga, TT 103), s'était rassemblée auprès de saint Epiphane une communauté d'ascètes¹⁹.

Dans les années 1920, Crum a résumé ainsi la situation : « C'est que ce dossier de l'évêque Pesenthius se trouve éparpillé un peu partout : parmi les papyrus et ostraca de New York qui m'occupent, comme dans la collection Phillipps à Cheltenham (anciennement collection Libri) et, pour plus embrouiller les choses, l'évêque se trouve être dédoublé d'un autre évêque du même nom, de la même époque et siégeant à côté [...] »²⁰. Au même moment, Henri Sottas écrivait de son côté : « ... la Phillipps Library de Cheltenham, qui possède concurremment avec le Louvre et le musée de New York la majorité des pièces retrouvées de la correspondance de Pesynthios »²¹. La situation s'est depuis lors considérablement compliquée, et certaines pièces ont refait leur apparition lors de ventes publiques, ou ont été identifiées, souvent accidentellement, dans des collections privées ; sans prétendre à l'exhaustivité, citons ici Le Caire, New York et Berkeley, Canberra, Cheltenham et Londres, Strasbourg et Paris, et enfin Anvers, grâce à une découverte récente²².

Jusqu'à présent, la question de la correspondance de Pesynthios a toujours été traitée de manière partielle : Crum avait annoncé dès 1915 son intention de publier la collection

¹⁵ Sur cet aspect et cette œuvre en particulier, cf. Detlef / Gabra / Müller (1991) 1979 ; Layton (1987) 152–153, n° 133 et 204–205, n° 167.1 ; Wilfong (2002) 24, n. 3. Crum a produit une édition du texte entier, avec traduction ; cf. Crum (1915–1917) 38–67.

¹⁶ Cf. Crum (1915–1917) 40–41.

¹⁷ Cf. Dekker (à paraître) b. L'auteur a effectué un remarquable travail, dans le but de clarifier la distribution des « archives de Pesynthios » depuis le XIX^e siècle et de discuter de leur provenance ; elle a identifié quatre grands groupes.

¹⁸ Cf. *infra*. Crum avait – parmi les premiers – mis l'accent sur la parenté entre les deux collections, provenant de la même trouvaille ; cf. Crum (1915–1917) 41, n. 1 ; Crum (1921) vii–viii. Certaines pièces sont en effet partagées entre le musée du Louvre et l'ex-collection Phillipps. Sir Thomas Phillipps (1792–1872), fameux collectionneur de manuscrits rares et anciens, est le fondateur de la Cheltenham Library ; il a acquis les papyrus de la collection Libri, lors d'une vente à Londres en 1862.

¹⁹ Cf. Thirard (2006), 367–374. Pour un historique de l'archéologie des sites chrétiens de Thèbes-Ouest, cf. O'Connell (2010) 253–270.

²⁰ Courrier adressé à Ch. Boreux (20 octobre 1923 ; Louvre-archives DAE) ; cf. *infra*.

²¹ Sottas (1922) 500–501.

²² Le Caire : musée copte. Etats-Unis : Metropolitan Museum et Colombia University, ainsi que la Bankroft Library de l'Université de Californie ; cf. O'Connell (2006) 117–120. Canberra : Classics Museum de l'Australian National University. Un papyrus bilingue, grec / copte (inv. ANU 75.01) ; Kelly (2007) : édition du texte grec, au verso. Cf. Van der Vliet (à paraître) a. Londres : notamment Petrie Museum. France : Bibliothèque Nationale Universitaire de Strasbourg (BNUS) et musée du Louvre (DAE). Anvers : collection privée Katoen Natie. Deux papyrus coptes (inv. 685/01 et 685/02 = *Short Texts* 174) ; cf. Van der Vliet (à paraître) a.

considérable d'ostraca et de papyrus appartenant au Metropolitan Museum de New York et « ayant justement trait, en grande partie – comme d'ailleurs presque tous les ostraca coptes jusqu'ici connus – à Pisenthus et à ses contemporains et amis »²³. Si cette assertion était un peu forcée, cette autre remarque était en revanche tout à fait fondée : « L'une des collections les plus importantes, celle du Louvre, a été publiée d'une façon peu satisfaisante, par Revillout [dans la *Revue égyptologique*]. »²⁴ Ce constat semble pour partie imputable à la hâte de l'auteur, pressé par un inconnu d'en finir avec cette publication depuis longtemps annoncée par lui-même²⁵ ; « ce coptisant de Londres » auquel il fait allusion n'était évidemment autre que Walter Crum lui-même.

Ce sont pour l'essentiel ces documents du musée du Louvre, aujourd'hui conservés au Département des Antiquités égyptiennes, que nous allons évoquer ici²⁶. Ils sont référencés dans la *Checklist* sous la dénomination « P.Pisenthus », et également sur le site Internet *Trismegistos*²⁷. Sont, de manière abusive, pris en compte l'ensemble des pièces (pas seulement des papyrus) publiés par Revillout dans la *Revue égyptologique* entre 1900 et 1914 (soit 91 au total en comptant les numéros *bis* et *ter*) : en réalité un certain nombre n'appartiennent pas au dossier Pesynthios, comme l'avait déjà souligné Crum. Il s'agit de feuillets ou fragments de papyrus portant une double numérotation qui se rapporte à l'époque de Revillout (1843–1913) : « R » d'après l'initiale du nom de ce dernier, et « RE » qui renvoie à la publication du même, dans la *Revue égyptologique* déjà citée²⁸.

Dans leur grande majorité, ces documents ne possèdent actuellement plus de numéro d'inventaire ; ces numéros « N » ou « E » étaient souvent apposés au moyen de simples étiquettes collées sur les objets, et beaucoup se sont perdus²⁹. Un méticuleux travail en cours devrait permettre d'en identifier quelques-uns³⁰. Les livres d'inventaire fournissent des renseignements concernant notamment les dates d'acquisition, et permettent de constater que le musée s'est porté acquéreur de pièces du dossier de Pesynthios à plusieurs reprises : une première fois au moins, avant 1870³¹ ; puis simultanément au cours de l'année 1888 d'une part auprès d'un certain « M. Philippe », d'autre part auprès de Jean Henri Hoffmann³². Revillout, qui a présenté la première acquisition devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'évoque en ces termes : « Les textes coptes dont il s'agit et qui étaient en miettes pour la plupart ont été laborieusement rétablis par moi avant

²³ Crum finira par publier la collection, en collaboration avec Herbert Winlock et Hugh Evelyn White, dans *The Monastery of Epiphanius at Thebes* ; cf. Winlock / Crum (1926) 223–231 pour les documents du monastère d'Epiphane rattachés au dossier de Pesynthios. La citation provient de Crum (1915–1917) 38.

²⁴ Cette publication se divise en trois parties : Revillout (1900) 133–177 (n^{os} 1–47) ; *id.* (1902) 34–47 (n^{os} 48–66) ; *id.* (1914) 22–32 (n^{os} 66bis–83). On notera que ce troisième volet ne concerne pas *stricto sensu* le dossier de Pesynthios.

²⁵ Revillout (1900) 134.

²⁶ Un premier essai de catalogage de l'ensemble des textes coptes du Louvre a été entrepris par A. Boud'hors ; il y est brièvement question du dossier de Pesynthios : cf. Boud'hors (1999) 262, n. 47 et 263–264.

²⁷ Cf. également Schiller (1976) 111. <<http://www.trismegistos.org/index.html>>

²⁸ Revillout avait commencé ce catalogage des collections du Musée du Louvre sans jamais l'achever. Cette numérotation « R » des parchemins, papyrus et ostraca de la collection du Louvre se substitue – faute de mieux – à un véritable numéro d'inventaire lorsque celui-ci est perdu.

²⁹ La numérotation « N » fait référence à l'*Inventaire* dit *Napoléon* (un volume), utilisé de 1852 à février 1857. La numérotation « E » du *Livre des Entrées* ou *Inventaire Général* (en plusieurs volumes) est entrée en vigueur en 1849.

³⁰ Cf. Devéria (1872) 229 : « Ainsi que quelques-uns des fragments inventoriés sous le n^o 2405, tous ceux qui sont réunis sous le n^o 2406 proviennent de la correspondance de Pesynthios, évêque de Coptos, au VII^e siècle. » Les descriptifs qui suivent demeurent approximatifs. L'*Inventaire Napoléon*, quant à lui, est encore moins explicite : « N 2405 – fragments coptes (19) collés sur carton – papyrus ; N 2406 – un lot de fragments coptes, à classer (1376) ».

³¹ Cf. Revillout (1870) 270 et 322–324 ; Devéria (1872) 227–233 ; Revillout (1879) 36–39.

³² Collection vendue à l'hôtel Drouot. Deux papyrus acquis lors de la séance du 7 octobre : P.Pisenthus 9 (inv. E 10232b) et P.Pisenthus 44 (inv. E 10245).

1870. »³³ Il relate ensuite leur mise en lieu sûr durant le siège de Paris. Fait remarquable à noter, ce sont parmi les premiers papyrus coptes entrés au Louvre.

Né le 4 mai 1843 dans le chef-lieu du Doubs, Eugène Revillout fut d'abord attaché libre au Musée du Louvre (alors Musée Impérial, 1873), puis conservateur-adjoint au Département des Antiquités égyptiennes (1876–1907). Ayant participé à établir le règlement de l'Ecole du Louvre (1882), il y donne l'un des tout premiers cours sur le démotique et le droit égyptien (dans lequel il inclut aussi le copte). Deux ans plus tard, le programme de l'année (1884–1885) porte sur les textes juridiques coptes avec des exercices de lecture, notamment « sur la correspondance judiciaire de l'évêque Pesunthius ». Cofondateur puis directeur (1900) de la *Revue égyptologique*, il fait valoir ses droits à la retraite et cesse son activité au Louvre le 1^{er} octobre 1907 (Charles Boreux sera son successeur)³⁴. Au même moment, on peut lire à propos de son enseignement à l'Ecole du Louvre : « On profitera du départ de M. Revillout pour supprimer la chaire et la conférence dans lesquelles il enseigne actuellement des matières intéressantes, sans doute, mais inutiles dans un musée d'art. »³⁵ Revillout est ensuite professeur d'égyptologie et de copte à l'Institut catholique de Paris (1908–1913).

Le premier texte de notre corpus à être publié, P.Pisentius 11, est une déclaration de Kurikos, prêtre et *proestos* appartenant à un monastère « en face de Chenhôr », dans une affaire de mœurs (fig.1). *L'editio princeps* par Revillout date de 1879³⁶. Le papyrus (inv. N 2406.3 = R96v^o) est cité dans le *post-scriptum* d'un courrier de Crum adressé à Boreux : « J'avais oublié de rappeler à votre souvenir votre bonne promesse à l'égard du papyrus publié par Revillout [...]. C'est là un des textes les plus intéressants, mais je crois qu'il manque dans vos armoires. [...] » Dans sa réponse, Boreux indique que le papyrus en question « n'a jamais été retrouvé après la mort de Revillout »³⁷ ; fort heureusement, il est aujourd'hui bel et bien présent dans les collections du Louvre !

Une série de courriers totalement inédits, échangés entre l'éminent coptologue Walter Crum (1865–1944) et Charles Boreux (1874–1944), peut – modestement sans doute – concourir à notre étude³⁸. Une partie de la correspondance entre les deux hommes est conservée au Griffith Institute d'Oxford³⁹ ; l'autre partie, c'est-à-dire essentiellement les lettres de Crum lui-même, se trouve aujourd'hui encore au Louvre. Elles s'échelonnent entre le 26 juin 1913 et le 9 juillet 1925 et concernent principalement des demandes de photographies, destinées à parfaire ses copies⁴⁰. Nous apprenons ainsi que Crum a fait plusieurs séjours parisiens, durant lesquels il a procédé à l'examen des papyrus originaux. Après un premier contact dans le courant du mois de juin 1913, où il prend connaissance de la collection, il annonce au conservateur une prochaine visite au Louvre : « Cher Monsieur, l'aimable accueil que vous m'avez fait et le nombre inattendu de textes que vous m'avez montrés, l'autre jour, m'a donné à penser. Ne serait-ce donc en tout sens plus économique de prendre cette occasion pour retourner à Paris, étudier le dossier de Pesyn-

³³ Revillout (1900) 133.

³⁴ Le premier volume de la *Revue égyptologique* paraît en 1880, aux éditions Ernest Leroux ; la revue se prolonge, à partir de 1925, sous le titre de *Revue de l'Égypte ancienne*.

³⁵ Courrier du directeur des Musées nationaux et de l'Ecole du Louvre au Sous-Secrétaire d'Etat des Beaux-Arts (21 novembre 1907 ; Paris, archives nationales).

³⁶ Revillout (1879) 36–39.

³⁷ Lettre du 22 juin 1924 et réponse du 24 juin (Louvre-archives DAE). E. Revillout est décédé à Paris le 16 janvier 1913.

³⁸ Charles Boreux a été successivement attaché au Département des antiquités égyptiennes du Musée du Louvre (1908), puis conservateur-adjoint (1919) et conservateur en chef (1926), poste qu'il occupera jusqu'en 1941.

³⁹ Add.MSS 45 681–90.

⁴⁰ Lettres conservées au Département des Antiquités égyptiennes ; elles comprennent celles reçues par Boreux avec des annotations de sa main, et quelques copies de courriers envoyés en réponse, soit vingt-sept pièces au total.

thius, que de la laisser à une date plus éloignée ? [...]. »⁴¹ Il reviendra en effet au Louvre pendant la première quinzaine du mois d'août⁴². On notera ici que la date coïncide de peu avec le décès de Revillout (en janvier de la même année), lequel a – semble-t-il – soigneusement évité le contact. Cependant, Crum n'a pas eu l'intention (ni surtout le temps) de publier à nouveau les pièces du Louvre, car il s'est longuement consacré – on l'a vu plus haut – à la collection du Metropolitan Museum⁴³. Une dizaine d'années plus tard, il écrit d'ailleurs à Boreux : « C'est toujours de mon évêque favori Pesenthus que je m'occupe – car cet 'opus', où il en sera question, n'est pas encore prêt. »⁴⁴

Pour mener à bien le travail de lecture et de traduction, préliminaire à la critique et au commentaire de texte, nous disposons d'un outil précieux : il s'agit des notes prises par Crum, qui se trouvent également conservées au Griffith Institute d'Oxford (notamment le *Notebook* n° 84, qui contient ses transcriptions)⁴⁵. Inédites, elles concernent aussi quelques pièces supplémentaires n'appartenant pas aux archives de l'évêque Pesynthios⁴⁶ ; *a contrario*, certaines pièces du dossier sont absentes du *Notebook*, sans doute parce qu'il n'a pu les consulter (cf. *supra*)⁴⁷. Cependant, l'apport de la publication de Revillout demeurant quantité négligeable, et malgré le complément des notes de Crum, certains documents posent encore de réels problèmes de déchiffrement, et surtout de reconstitution physique. En effet, et d'une manière générale, leur degré d'intégrité est souvent assez relatif. On signalera ici l'existence d'une série de clichés en noir et blanc (récemment retrouvés au Louvre), qui montrent parfois un état antérieur à l'actuel et peuvent donc avoir aussi leur utilité. Le travail sur cette collection, qui a débuté par une première phase de récolement, s'est poursuivi par des opérations de reconditionnement puis de numérisation : les documents sont retirés de leurs anciens sous-verres et systématiquement remontés, après que le positionnement des différents fragments a été vérifié le cas échéant. Là où Revillout évoquait des traductions et notices, glissées dans les cadres, les unes comme les autres sont totalement absentes, si bien que les sous-verres actuels ne semblent pas être ceux d'origine⁴⁸.

Dans cette correspondance, les papyrus sont pour leur majorité opisthographes, le cas le plus caractéristique étant la lettre dont l'adresse figure au verso (notamment P.Pisentius 6, adressée à Pysenthus par le prêtre Moïse, son biographe et successeur). Cependant, dans la plupart des cas, il s'agit de remplois de documents administratifs. Le P.Pisentius 1 (fig.2 et 3) en est un bel exemple : il a été rédigé par deux magistrats à l'époque de l'invasion perse, au verso d'un compte en grec, antérieur. Ceci pose la question de la cohérence de ces archives : différents sous-dossiers apparaissent en effet à l'intérieur de ce corpus. Dans le P.Pisentius 8 (fig.4), un personnage s'adresse à l'évêque Pisraël de Qous (diocèse proche, au sud de Copto) ; ce même Pisraël, au verso (P.Pisentius 7 ; fig.5), adresse une mis-

⁴¹ Lettre du 26 juin 1913, sur une carte écrite du Grand Hôtel Stanislas à Plombières-les-Bains (Vosges).

⁴² Les courriers susmentionnés font état d'au moins six visites au Louvre motivées par cette question : d'abord au courant du mois de juin, puis dans la première quinzaine du mois d'août 1913, ensuite en septembre 1914, en 1919, vers le 15 mai 1924, et enfin le 7 mars 1925.

⁴³ Cf. *infra*. Walter Crum a également publié quelques textes de ce même corpus dans les *Coptic Ostraca* (1902), les *Short Texts* (1921) et les *Varia Coptica* (1939) ; des références se trouvent aussi à certaines entrées de son *Coptic Dictionary* (1939). Il a essentiellement étudié les documents provenant de la vaste collection Phillips, toutefois sans couvrir l'ensemble.

⁴⁴ Lettre du 7 octobre 1923 (Louvre-archives DAE). Crum évoque ici la préparation de *The Monastery of Epiphanius at Thebes* ; il y fera de nombreuses allusions ou références aux documents de la collection du Louvre, qu'il connaissait donc bien.

⁴⁵ Griffith Institute Archive / Crum MSS, *Notebooks* n° 5.2, n° 40 et n° 84 ; cf. Wilfong (2002) 39–40, n. 43 ; Dekker (à paraître) b.

⁴⁶ Il s'agit toujours de documents du Musée du Louvre : R49, R66a, R73, R76, R94, R102, R104, SN114, SN156 et SN157.

⁴⁷ P.Pisentius 9, 11, 27, 59, 61–63.

⁴⁸ Revillout (1900) 134.

sive à Pysenthios. Le premier texte appartient en fait aux archives de Pysenthios de Qous, et non au dossier de Pysenthios. Certains documents sont manifestement de la même main⁴⁹ ; à cet égard, un certain nombre de rapprochements avaient déjà été opérés par Revillout, et surtout par Crum⁵⁰.

L'un des apports de cette correspondance de Pesynthios est aussi de nous fournir un abondant répertoire onomastique et une prosopographie qui peuvent être utiles pour de nouvelles identifications. Partiellement conservée (il s'agit essentiellement des lettres qui lui ont été adressées), elle commence cependant à donner une idée de son statut dans la région thébaine⁵¹ : à l'inverse des textes littéraires, ces témoignages directs sont en effet exempts de visées hagiographiques.

Quant au contenu, varié, il s'agit de requêtes individuelles ou collectives portées devant Pesynthios et concernant le règlement de conflits (entre un monastère et des villageois, entre époux, entre parents et enfants), des affaires matrimoniales ou de mœurs, des affaires de discipline monastiques ou judiciaires, de la comptabilité, etc. Elles attestent l'ingérence religieuse dans tous les aspects de la vie quotidienne et privée, même la plus intime. Pesynthios a joué un rôle de conseiller spirituel et d'arbitre, intervenant face aux autorités ou comme caution financière. Les doléances diverses sont adressée à la personne morale comme recours suprême. Sans doute la stature même du personnage n'est-elle pas étrangère à cet état de fait ; mais surtout, on doit relever ici l'importance de son rôle d'administrateur. Il reçoit des rapports émanant des autorités civiles locales, qui attestent aussi qu'il est reconnu par ces mêmes autorités.

Ainsi, il est en relation avec des édiles locaux, fonctionnaires civils, comme par exemple le dioecète Stephanos (P.Pisentius 8) ou les *lchané* de Chenhôr et de Qous (P.Pisentius 5 et 1). Certainement encore a-t-il activement participé à la vie monastique de la région, étendant son influence jusqu'à la ville de Djêmmè ; aux alentours du VII^e siècle, les environs de Nagada et Djêmmè comptent plus d'une trentaine de monastères⁵². Il est bien évidemment en relation avec de nombreux religieux, les prêtres Gennadios (P.Pisentius 1) et Kuriakos (P.Pisentius 3) par exemple, mais aussi le moine Psan, successeur d'Epiphane (P.Pisentius 11) ou des confrères évêques comme Pisraël de Qous (P.Pisentius 7), Constantin d'Assiout (P.Pisentius 10) ou Antoine d'Ape (P.Pisentius 11). Mais ce ne sont là que quelques-uns des personnages rencontrés, il est encore difficile de préciser à ce stade l'étendue et la qualité de son réseau social, que les indications topographiques nous aideront aussi à mieux concevoir.

Fidèle à sa région d'origine, Pysenthios y revient au moment de l'invasion perse (617–629), sous le règne d'Héraclius (610–641) ; sa présente correspondance est à placer durant cette décennie, pendant la dernière partie de son long épiscopat (qui dure trente-trois ans). Il est intéressant de dresser une carte géographique des endroits fréquentés par Pysenthios ou simplement mentionnés dans cette correspondance, la plupart concentrés sur la rive gauche thébaine. Djêmmè, à la vérité plutôt un gros bourg qu'un véritable centre urbain, semble être ici l'épicentre, en étroite connexion avec le monastère de Phoibammon et surtout avec le *topos* d'Épiphane, mais aussi d'autres établissements monastiques pas toujours bien localisés⁵³. Les différents toponymes cités dans cette correspondance sont les pièces d'un puzzle qu'il n'est pas toujours aisé de recomposer, même si certains sites sont effecti-

⁴⁹ Parfois jusqu'à cinq documents semblent avoir été écrits de la même main : ainsi p. ex. P.Pisentius 3, 4, 5, 57 et P.Mon.Epiph.460.

⁵⁰ Crum (1939) 223, n. 10.

⁵¹ Quelques rares documents sont rédigés par des femmes, notamment P.Pisentius 28, 30 et 39 ; cf. aussi Sottas (1922) 494–502 ; Drescher (1944) 91–96 ; Bagnall / Cribiore (2009) 239–243.

⁵² Cf. Dorese (1949) 499–512 ; sur la présence chrétienne dans la montagne thébaine, cf. aussi Lecuyot / Thirard (2008) 137–144.

⁵³ Sur le *topos* d'Epiphane, cf. Winlock / Crum (1926) 209–231, chap. ix « Epiphanius and Pisentius » ; Thirard (2006) 370–371. Pour la région de Djêmmè, cf. Wilfong (1989), 89–145.

vement bien connus. On trouve pour la rive droite les villes de Coptos / ΚΕΨΤ (ΚΒΤ), le fief même de Pysenthios, dont on notera qu'il n'est que très exceptionnellement cité⁵⁴ ; Qous / ΚΩC ; ainsi que le bourg de Chenhôr / ΩΝΖΩΡ (ΨΕΝΖΩΡ) situé à 20 km au sud de Coptos⁵⁵. Dans cette dernière localité, le *lchané* et une partie de la population sont entrés en résistance contre l'envahisseur, occasionnant même des frictions avec un monastère voisin. Les sites de la rive gauche sont beaucoup plus nombreux ; parmi ces autres toponymes on trouve ΒΑΛΛΑC (village viticole du nome coptite, face à Coptos), ΚΡΑΤΟC (à proximité du précédent), et ΦΑΛΛΟ⁵⁶. Beaucoup de ces villages sont plus ou moins localisés, ou bien ne sont pas encore identifiés, comme ΠΑΤΧΕ ou ΠΩΕΛΞ (sans doute un lieu-dit)⁵⁷. A travers ces toponymes se dessine une carte assez détaillée de la rive gauche thébaine, et c'est un paysage essentiellement rural qui est mis en relief⁵⁸.

Une constatation s'impose : l'autorité de Pesynthios, personnage sans nul doute charismatique, semble s'étendre hors de sa propre juridiction ; mais à quel titre véritable s'adresse-t-il à ses ouailles, et dans quelle mesure peut-on parler d'exil en ce qui le concerne ? L'appartenance de Pesynthios à l'obédience anti-chalcédonienne semble ici significative : elle permet d'ailleurs de fournir un certain nombre de clefs à des questions fondamentales d'ordre historique ; elle fait en outre de ce dossier, non pas un épiphénomène, mais un témoin crucial pour la compréhension du paysage social et religieux de la rive thébaine occidentale au début du VII^e siècle⁵⁹.

Bibliographie

- Antoniak, I. (2008), « Recent Discoveries in the Hermitage of Sheikh abd el-Gurna : Coptic Codices and Ostraca », in Delattre, A. / Heilporn, P. (éd.), *Thèbes et sa région aux époques hellénistique, romaine et byzantine* (Pap. Brux. 34, Bruxelles) 145–148.
- Bagnall, R.S. / Cribiore, R. (2009), *Women's Letters from Ancient Egypt, 300 BC – AD 800* (Ann Arbor).
- Boud'hors, A. (1999), « Le catalogage des textes coptes du Louvre », in Emmel, S. / Krause, M. / Richter, S.G. / Schaten, S. (Hrsg.), *Ägypten und Nubien in Spätantiker und christlicher Zeit* (Wiesbaden) 257–267.
- Boud'hors, A. (2006), compte rendu de Hasitzka, M.R., *Koptisches Sammelbuch II*, *Orientalia* 75, 133–137.
- Coquin, R.-G. / Martin, M. (1991), « Dayr Anba Pisentius », in Atiya, A.S. (ed.), *The Coptic Encyclopedia* 3, 757.
- Crum, W.E. (1902), *Coptic Ostraca from the Collections of the Egypt Exploration Fund. The Cairo Museum and Others* (London).
- Crum, W.E. (1908), « A Greek Diptych of the Seventh Century », *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology* 30, 255–265.
- Crum, W.E. (1909), « The Bishops named in Mr. Bryce's Diptych », *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology* 31, 288.
- Crum, W.E. (1915–1917), « Discours de Pisentius sur saint Onnophrius », *Revue de l'Orient chrétien* 20, 38–67.
- Crum, W.E. (1921), *Short Texts from Coptic Ostraca and Papyri* (London).
- Crum, W.E. (1939), *Varia Coptica. Texts, Translations, Indexes* (Aberdeen).
- Dekker, R. (2010), « Encomium on Pesynthios of Coptos. The Recently Discovered Sahidic Version from Shaykh Abd al-Qurna », in Gabra, G.A.S. / Takla, H.N. (ed.), *Christianity and Monasticism in Upper Egypt II. Nag Hammadi-Esna* (Cairo / New York) 21–31.

⁵⁴ ST n° 174.

⁵⁵ Cf. Timm (1984 / 1992) 2292 ; KSB II 867 (R96v° / RE 11) et Boud'hors (2006) 136–137.

⁵⁶ Ballas : Timm (1984 / 1992) 306–307 ; Kratos : *ibid.* 1477 ; Phllo : *ibid.* 1925–1926.

⁵⁷ *Ibid.* 1854 et 2560–2561.

⁵⁸ Cf. Van der Vliet (à paraître) a. L'auteur évoque une hypothèse d'Ewa Wipszycka sur la possibilité de l'existence de deux chancelleries épiscopales distinctes (selon un modèle syrien), l'une chalcédonienne et urbaine, l'autre monophysite et rurale, à laquelle aurait peut-être appartenu notre Pesynthios ; cf. Wipszycka (2007) 345 et (2009) 33.

⁵⁹ Ce dernier aspect est développé chez Van der Vliet (à paraître) b.

- Dekker, R. (à paraître) a, « Bishop Pesynthios of Coptos (Egypt) : “He did not pursue the honour, but it was the honour that pursued him” », in Keough, S. (ed.), *Episcopal Elections in Late Antiquity (ca. 250–ca. 600 AD)*, *Arbeiten zur Kirchengeschichte* (Berlin).
- Dekker, R. (à paraître) b, « Reconstructing and re-editing the archive of Bishop Pesynthios of Koptos / Keft (7th century) », *Current Research in Egyptology* 11 (Oxford).
- Detlef, C. / Gabra, G.A.S. / Müller, G. (1991), « Pisentius, Saint », in Atiya, A.S. (ed.), *The Coptic Encyclopedia* 6, 1978–1979.
- Devéria, Th. (1872), *Catalogue des manuscrits égyptiens écrits sur papyrus, toile, tablettes et ostraca en caractères hiéroglyphiques, hiératiques, démotiques, grecs, coptes, arabes et latins qui sont conservés au musée Égyptien du Louvre* (Paris).
- Di Bitonto Kasser, A. (1989), « Deir Apa Samuele : localizzazione e storia di un monastero della regione tebana », *Aegyptus* 69, 165–177.
- Doresse, J. (1949), « Monastères coptes thébains », *Revue des conférences françaises en Orient* 11, 499–512.
- Doresse, J. (1989), « Deir el Gizâz, ou couvent de Samuel. Un monastère thébain oublié ... et même disparu », *Aegyptus* 69, 153–163.
- Drescher, J. (1944), « A Widow's Petition », *BSAC* 10, 91–96.
- Fournet, J.-L. (2000), « Coptos dans l'Antiquité tardive (fin III^e – VII^e siècle) », in Gabolde, M. / Galliano, G., *Coptos, l'Égypte antique aux portes du désert (catalogue d'exposition au Musée des Beaux-Arts de Lyon, 3 février – 7 mai 2000)* (Paris / Lyon) 210–215.
- Gabra, G.A.S. (1983), « Zu einem arabischen Bericht über Pesyntheus, einem Heiligen aus Hermonthis im 4–5 Jh. », *BSAC* 25, 53–60.
- Gabra, G.A.S. (1984), *Untersuchungen zu den Texten über Pesyntheus, Bischof von Kopto (569–632) (Habelts Dissertationdrücke, Reihe Ägyptologie 4, Bonn)*.
- Gabra, G.A.S. (1989), « Zu den Pysentheus-Lampen aus Faras », *JAC* 32, 178–180.
- Kelly, B. (2007), « A Late-Antique Contract in the Collection of the Australian National University Classics Museum », *ZPE* 161, 207–214.
- Layton, B. (1987), *Catalogue of Coptic Literary Manuscripts in the British Library Acquired since the Year 1906* (London).
- Lecuyot, G. / Thirard, C. (2008), « La montagne thébaine à l'époque copte à travers les vestiges archéologiques », in Delattre, A. / Heilporn, P. (éd.), *Thèbes et sa région aux époques hellénistique, romaine et byzantine (Pap. Brux. 34, Bruxelles)* 137–144.
- O'Connell, E.R. (2006), « Ostraca from Western Thebes : Provenance and History of the Collections at the Metropolitan Museum of Art at Columbia University », *BASP* 43, 113–137.
- O'Connell, E.R. (2010), « Excavating Christian Western Thebes : A History », in Gabra, G.A.S. / Takla, H.N. (ed.), *Christianity and Monasticism in Upper Egypt II. Nag Hammadi-Esna* (Cairo / New York) 253–270.
- Papaconstantinou, A. (2001), *Le culte des saints en Égypte, des Byzantins aux Abbassides : l'apport des inscriptions et des papyrus grecs et coptes* (Paris).
- Revillout, E. (1870), « Mémoire sur les ostraca, papyri et inscriptions coptes des diverses collections de Paris », *CRAI* 14, 241–294 *passim* et 321–340.
- Revillout, E. (1879), « Une affaire de mœurs au VII^e siècle », *ZÄS* 17, 36–39.
- Revillout, E. (1901/1902/1914), « Textes coptes extraits de la correspondance de St Pésunthius évêque de Coptos et de plusieurs documents analogues (juridiques et économiques) », *Revue égyptologique* 9, 133–177 ; 10, 34–47 ; 14, 22–32.
- Sottas, H. (1922), « Une nouvelle pièce de la correspondance de Saint Pesunthios », *Recueil d'études égyptologiques dédiées à la mémoire de Jean-François Champollion (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes 234, Paris)* 494–502.
- Timm, S. (1984/1992), *Das christlich-koptische Ägypten in arabischer Zeit (TAVO Beihefte, Reihe B 41/1–6, Wiesbaden)*.
- Thirard, C. (2006), « Le monastère d'Epiphane à Thèbes : nouvelle interprétation chronologique », in Boud'hors, A. / Gascou, J. / Vaillancourt, D. (éd.), *Études coptes 9, Actes de la 11^e journée d'études coptes (Cahier de la Bibliothèque copte 14, Paris)* 367–374.
- Van der Vliet, J. (2002), « Pisentios de Coptos (569–632) moine, évêque et saint. Autour d'une nouvelle édition de ses archives », in Boussac, M.-Fr. (éd.), *Autour de Coptos (TOPOI suppl. 3)* 61–72.
- Van der Vliet, J. (à paraître) a, « Les archives de Pesynthios : nouvelles découvertes, nouvelles questions », in Boud'hors, A. / Louis, C. (éd.), *Études coptes 12, Actes de la 14^e Journée d'études coptes, Cahiers de la Bibliothèque copte 18, Paris*.
- Van der Vliet, J. (à paraître) b, « A Bishop and his Flock. Saint Pesynthios of Koptos (569–632) and his Network », in *Egypt in the Coptic Period (Bibliotheca Alexandrina, September 2010, Abgadiyat)*.
- Wilfong, T.G. (1989), « Western Thebes in the Seventh and Eighth Centuries : A Bibliographic Survey of Jeme and its Surroundings », *BASP* 26, 89–145.
- Wilfong, T.G. (2002), *Women of Jeme. Lives in Coptic Town in Late Antique Egypt* (Ann Arbor).

Winlock, H.E. / Crum, W.E. / Evelyn White, H.G. (1926), *The Monastery of Epiphanius at Thebes I/II* (New York).

Wipszycka, E. (2007), « The Institutional Church », in Bagnall, R.S. (ed.), *Egypt in the Byzantine World, 300–700* (Cambridge) 331–349.

Wipszycka, E. (2009), *Moines et communautés monastiques en Egypte (IV^e–VIII^e siècles)* (JJP suppl. 11, Warsaw).

Fig. 1

P.Pisentius 11
(inv. N 2406.3 = R96v°)

Déclaration du prêtre
Kurikos

© musée du Louvre

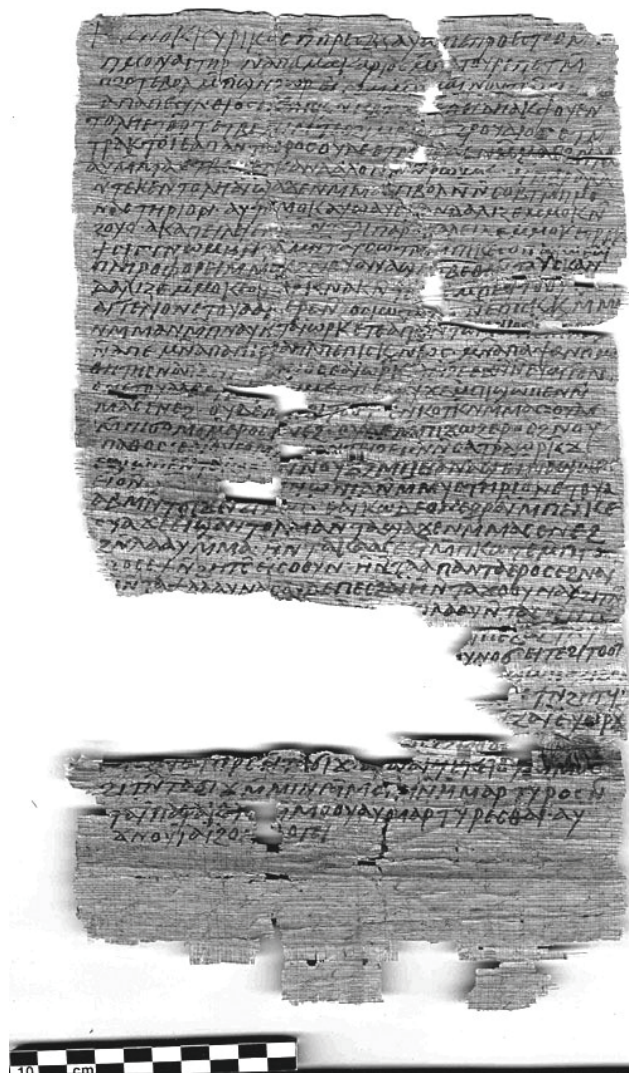


Fig. 2

P.Pisentius 1
(R63r°)

Compte rédigé en grec

© musée du Louvre

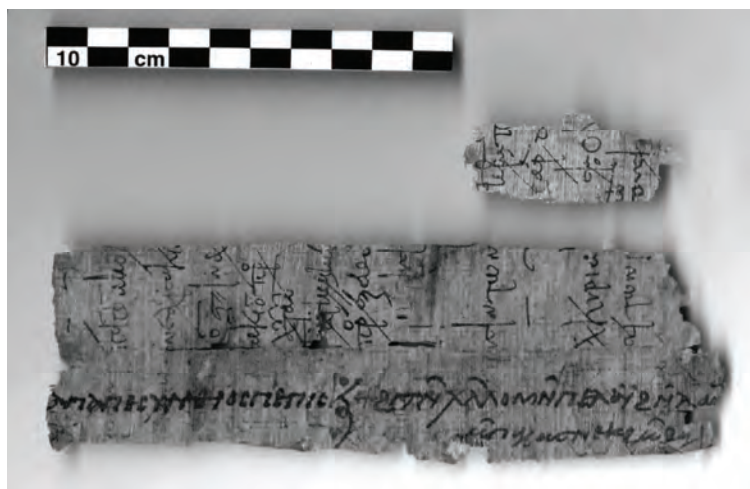


Fig. 3

P.Pisentius 1
(R63v°)

Requête de deux
magistrats de Qous

© musée du Louvre



Fig. 4

P.Pisentius 8
(R38v°)

Lettre adressée à l'évêque
Pisraël de Qous

© musée du Louvre

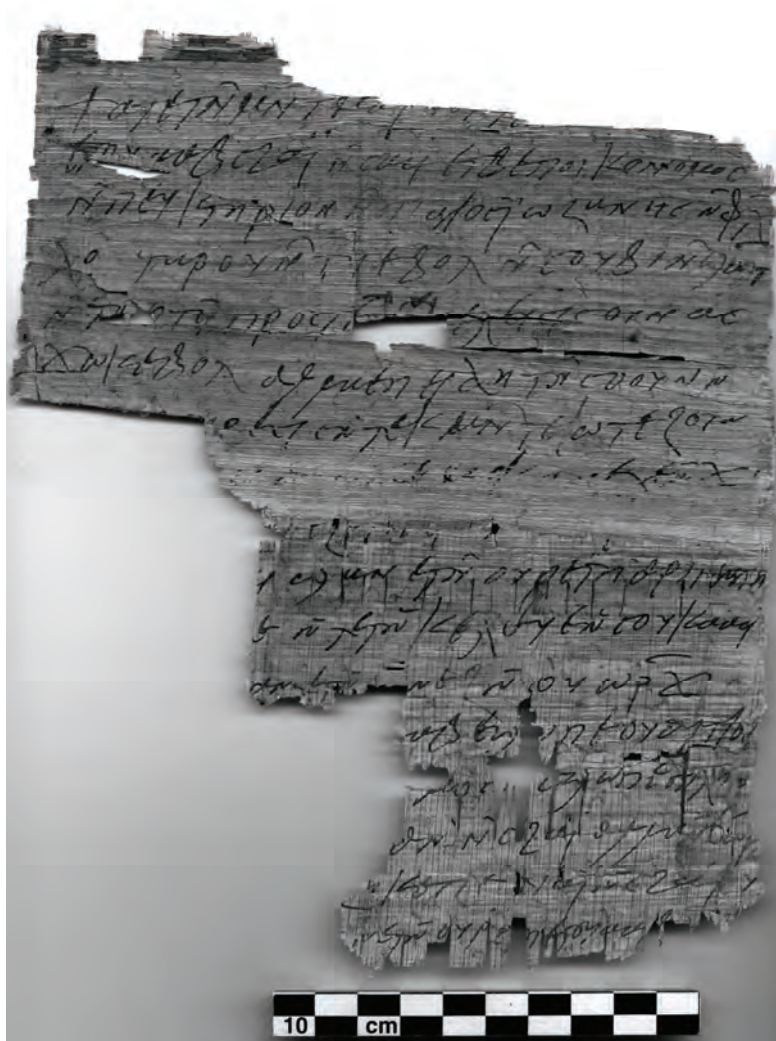
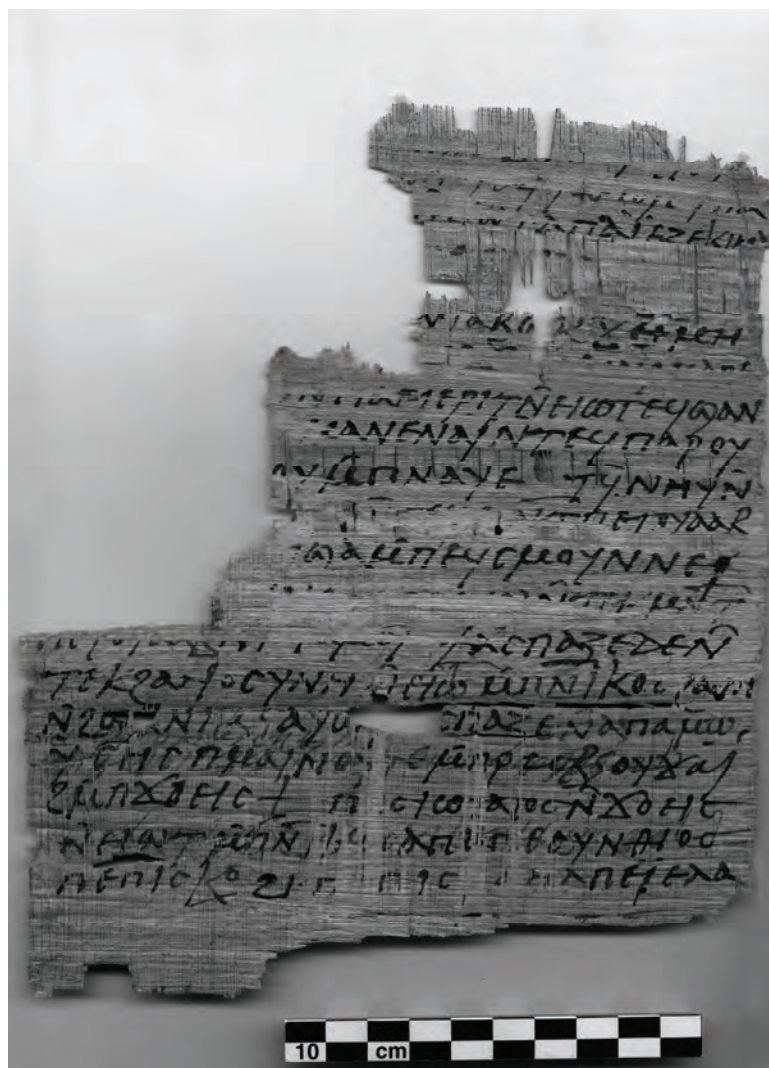


Fig. 5

P.Pisentius 7
(R38r°)

Lettre du même Pisraël à
Pesynthios de Coptos

© musée du Louvre



LE PAPYRUS DIT D'ARTÉMIDORE

Luciano Canfora

Tout d'abord les premières lignes du papyrus dit d'Artémidore

τὸν ἐπιβαλλόμενον γεωγραφία τῆς ὅλης ἐπιστήμης ἐπιδείξιν ποιεῖσθαι ἑαυτοῦ δεῖ προταλαντεύσαντα τὴν ψυχὴν εἰς ταύτην τὴν πραγματείαν νικητικωτέρᾳ (οὐ τευκτικωτέρᾳ) τῇ θελήσει. *Dans l'introduction à un ouvrage qui a pour but de réunir en un corps intimement uni dans ses parties et plus scientifique les notions diverses sur la terre, il est indispensable avoir la conscience intime de ses forces : l'homme qui veut agir d'une manière efficace...*

Nous reviendrons sur ce passage.

Il ne s'agit pas d'Artémidore

Il est de plus en plus difficile de croire qu'il s'agisse vraiment d'Artémidore. Le problème du prétendu « Artémidore » se pose plutôt dans les termes suivants : qui est l'auteur du texte ? Voici un choix d'opinions :

- 1) « Local exercise of a student. » (Parsons [2010] 27)
 - 2) « The papyrus represents, not an “edition”, but spare workshop copy » d'un inconnu qui avait Strabon pour modèle. (Colvin [2010] 70–71)
 - 3) « Que ce papyrus ne soit pas un authentique fragment de la *Géographie* d'Artémidore ne semble pas pouvoir être véritablement contesté. » (Aujac [2008] 229)
 - 4) Le papyrus comprend une préface « of pompous fatuity » [...] ; il sera difficile « overturning what appears to be a strong case against authenticity. » (Heath [2009] 101)
 - 5) « Les colonnes IV et V confirment que les soupçons concernant la préface sont bien fondés. » (Magnaldi [2008] 343)
 - 6) « Los defensores de la autenticidad no deberian limitarse a avalar los resultados quimicos (como justamente critica Canfora) sino que deberian resolver todas las cuestiones que la critica textual plantea... » (Dominguez Monedero [2008] 309)
 - 7) « Is it really Artemidorus ? I have my doubts. » (Van Minnen [2009] 171)
 - 8) « Some caution seems in order [...] many questions remain ! » (Renner [2009] 764)
 - 9) « Forgery it may well be. » (Elliott [2009] 201)
 - 10) Richard Janko, qui a contribué d'une façon originale à la démonstration que le pseudo-Artémidore est un faux de Simonidès, ajoute à la démonstration un détail important, que Herwig Maehler lui a communiqué par lettre : la forme de la lettre ρ est très proche de l'écriture grecque du XIX^e siècle (Janko [2009] 405)
 - 11) « Chaque tentative de donner un sens aux trois colonnes de la préface est une faille. » (Prontera [sous presse])
 - 12) Les « colonnes IV et V seraient un abrégé qui, au tournant de notre ère, circulait déjà à côté de l'Artémidore complet », mais – ajoute l'auteur – « on est moins fondé à vouloir prêter à Artémidore même les colonnes I–II–III. » (Marcotte [2010] 354 et 360)
- Enfin, dans les *Hellenistic Bookhands* (Cavallo / Maehler [2008]), Artémidore, dont les fac-similés étaient déjà publiés (Gallazzi / Kramer [1998] Tafel XXI et Gallazzi / Settis [2006] 145–148), est resté exclu.

Sources « modernes » du pseudo-Artémidore

La présente analyse est centrée sur les nombreuses traces – bien visibles sur le papyrus dit d'Artémidore – qui renvoient à des sources « modernes ».

Col. i, 18 : « La géographie porte sur son dos une grande quantité d'armes mélangées (τοσαῦτα μεμειγμένα ὅπλα). » Or ὅπλα μεμειγμένα n'existe pas en grec (et n'a aucun sens dans l'Antiquité, où chaque corps militaire est caractérisé par un seul type d'armes). En

revanche, on trouve à peu près 500 fois « mit gemischten (ou : vermischten) Waffen » dans les textes allemands accessibles sur *Google-Books*, une cinquantaine de « mingled weapons » dans les textes anglais et environ 250 fois « armes mêlées (ou : mélangées) » dans les textes français accessibles par la même source. Comment expliquer cette adoption d'une formule moderne très répandue, sinon comme *lapsus* d'un faussaire moderne ? Souvenons-nous que Simonidès avait commis justement ce genre de *lapsus* dans sa fausse *Chronique égyptienne d'Uranios* en écrivant κατ' ἐμὴν ἰδέαν, calqué sur l'expression française « selon mon idée » ; et c'est justement grâce à ce *lapsus* qu'il fut démasqué.

Considérons maintenant le passage clé de la préface (col. i, 12–21) :

(...) τῇ ἐπιστήμῃ ταύτῃ συν|αγωνίσασθαι· παραπλήσιον γὰρ | αὐτὴν τῇ θειοτάτῃ φιλοσοφίᾳ | ἔτοιμος εἰμὶ παραστήσασθαι. | εἰ γὰρ σωπᾶ γεωγραφία τοῖς ἰδίοις | δόγμασιν λαλεῖ. τί γὰρ οὐκ; ἔγγ[ι]σ[τα] καὶ τοσαῦτα μεμειγμέ[να] | περὶ ἑαυτὴν ὅπλα βαρύνει | πρὸς τὸν γενόμενον τῆς ἐ[πισ]τήμης μεμοχθημένον πόν[ο]ν.

1–4 : *Je suis prêt à affirmer que la géographie est sur le même plan de la philosophie la plus divine. Il est bien vrai que la géographie se tait mais elle parle, quand même, à travers ses dogmes. Et pourquoi ne serait-elle en mesure de le faire ? Elle le peut puisqu'elle porte sur son dos grande quantité d'armes mélangées en vue du combat (...).*

Quel est le sens, la logique de ce passage ? La seule voie pour le comprendre consiste à faire recours à la notion, typique de la théologie, de « panoplie dogmatique ». Voilà donc le sens : « Etant donné que la géographie est sur le même plan que la philosophie la plus divine [c'est-à-dire de la théologie], il est bien possible qu'elle aussi se manifeste à travers ses dogmes puisqu'elle aussi est bien équipée d'armes de tout genre [elle aussi dispose d'une 'panoplie']. »¹

Le présupposé qui rend conséquente cette phrase (« elle parle par dogmes puisqu'elle est bien équipée d'armes ») est le lien – que l'auteur du papyrus considère comme bien connu et accepté – entre dogmes et armes : lien qui est inhérent, par définition et par excellence, uniquement aux « panoplies dogmatiques ». Cela explique la déduction suivante (logique, à sa façon) : une fois assimilée la géographie à la théologie, on peut bien affirmer que la géographie aussi parle à travers ses dogmes car elle aussi dispose d'une panoplie (ὅπλα μεμειγμένα βαρύνει).

Mais d'où vient à notre auteur la conviction – qu'il proclame si nettement (ἔτοιμος εἰμὶ παραστήσασθαι) – que géographie et théologie seraient sciences strictement proches ? L'idée que la géographie serait en rapport direct avec la théologie puisqu'elle a comme objet la description de la nature (« œuvre du bon Dieu ») est mise en évidence dans deux préfaces : d'un côté dans la préface d'Aldus Manutius à l'*editio princeps* de Strabon (1516) et, de l'autre côté, dans la préface de Nicéphore Grégoras, *Histoire romaine*, modifiée par Mélétiος. Grégoras en effet dit, dès le début (l. 11–14 Bekker), que « l'histoire est la φωνὴ λαλοῦσα, alliée aux σιγῶντες κήρυκες, dans la même mission d'illustrer la création divine. » Par les mots σιγῶντες κήρυκες, il se réfère à la nature (οὐρανὸς καὶ γῆ), à la nature qui est toujours là, silencieuse, document éternel τῆς θείας μεγαλουργίας. Ce passage réapparaît dans la préface de la *Géographie ancienne et moderne* de Mélétiος de

¹ A propos de la philosophie, l'auteur ne dit pas simplement θεία, mais θειοτάτη. Cf. D. Dimitrakou, *Mega Lexikon tes Hellenikes Glosses* 9, s.v. φιλοσοφία, (5) : π. ἐκκλ. συγγρ. φιλοσοφία ἢ χριστιανικὴ θεολογία. Sophocles (1870) signale, comme valeur principale de φιλοσοφία, « philosophy applied to Christianity ». Voir en outre le passage de Justin, *Dialogue avec Tryphon* 8, 1 : διαλογιζόμενός τε πρὸς ἑμαυτὸν τοὺς λόγους αὐτοῦ (scil. Χριστοῦ) ταύτην μόνην εὑρίσκον φιλοσοφίαν ἀσφαλὴ τε καὶ σύμφορον ; voir encore, *exempli gratia*, Grégoire de Nysse, *In Sanctum Pascha* (Gebhardt [1967] 268) : ἵνα μὴ προδῶ τὴν ἱερὰν φιλοσοφίαν ; *id.*, *De iis qui Baptismum differunt* (vol. 44, 420) : δὲ καὶ τῇ φιλοσοφίᾳ ἐχολήν.

Ioannina (1729), qui le met en rapport justement avec la géographie. Il arrive à citer à la lettre Nicéphore Grégoras en substituant le mot géographie au mot histoire.

Le manuel de Mélétiος était très répandu aux XVIII^e et XIX^e siècles, et Simonidès adopte le nom de cet auteur pour sa première falsification géographique : ἡ κυμαῖς τοῦ Μελετίου (Athènes 1849).

κυγᾶν / λαλεῖν / θεία μεγαλουργία : voilà les éléments constitutifs du passage clé de la préface de notre papyrus. Et pour finir sur ce point, je signale que Mélétiος, dans un autre passage de son introduction générale, fait recours à la même tournure que nous retrouvons chez Artémidore :

Mélétiος p. 2 : καὶ τὰ διαστήματα τῶν μερῶν αὐτῶν [...] καὶ τοὺς καθολικότερους σχηματισμοὺς αὐτῶν ὀλίγα τινὰ ἡμεῖς λαμβάνωμεν χάριν εἰδήσεως τῶν ἀρχαρίων.

[Artemid.] v, 14–16 : ληψόμεθα δὲ νῦν τὸν παράπλου αὐτῆς ἐν ἐπιτομῇ χάριν τοῦ καθολικῶς νοηθῆναι τὰ διαστήματα τῶν τόπων.

Or comme ni Mélétiος ni Grégoras ne connaissaient le « papyrus d'Artémidore », la seule possibilité est que l'auteur du papyrus utilise Mélétiος et Grégoras. Et chacun comprend que, si la source est moderne, le papyrus aussi est moderne.

Cet éclaircissement rend enfin compréhensible l'un des passages les plus étranges de notre papyrus. Une réflexion s'impose : les défenseurs de l'authenticité du papyrus n'ont pas été en mesure d'expliquer le sens de ce passage. Ils y ont renoncé en disant qu'il est « étrange », « grandiloquent », « ronflant », qu'il est marqué de « traits asianistes ». Ils disent cela par ce qu'ils ont renoncé à orienter la recherche dans la seule direction qui permet de donner un sens à ce passage, à savoir en direction de la géographie empreinte de mentalité théologique de l'époque byzantine et néo-hellénique. Evoquer le « style asianiste » est inefficace : cela pourrait tout au plus justifier l'extravagance du style, mais pas le contenu, qui devient intelligible uniquement à la lumière de la notion de « panoplie dogmatique ».

Col. i, 39–40 : ἀπλοῦται γὰρ ὁ ἄνθρωπος τῷ κόσμῳ. Face à cette phrase à la signification confuse, on a invoqué, dès le début, un *locus similis*, tout particulièrement par rapport au syntagme ἀπλοῦσθαι κόσμῳ qui est attesté uniquement chez Joseph l'Hymnographe (816–886 ap. J.-C.) : ἥπλωται κόσμῳ ἡ δωρεά. Face au silence des éditeurs, une contribution précieuse de Tatiana Alekniené a été apportée à la compréhension du mot ἥπλωσις encadrée dans le lexique de la philosophie néoplatonicienne (Alekniené 2010).

Le verbe ἀπλόω, qui fait son apparition chez Philon – comme Alekniené l'a montré –, devient courant à partir de Marc Aurèle et Plotin ; il est omniprésent chez les auteurs chrétiens. Le mot désigne l'élan mystique vers le ciel, à savoir la création divine, de même que, chez Plotin, l'extase consécutive à la vision de l'Un.

Voici un exemple assez clair. Il s'agit d'un passage des *Apophthegmes des Pères* concernant le père Silvanos en état d'extase : ἄλλοτε εἰςῆλθεν ὁ μαθητὴς αὐτοῦ Ζαχαρίας καὶ εἶδεν αὐτὸν ἐν ἐκστάσει καὶ αἱ χεῖρες αὐτοῦ εἰς τὸν οὐρανὸν ἥλωμένοι. Les mains élevées vers le ciel rappellent d'ailleurs celles du Christ crucifié. Or c'est justement cela que signifie ἀπλοῦται ὁ ἄνθρωπος τῷ κόσμῳ chez le Pseudo-Artémidore (i, 139–141), à plus forte raison puisque le syntagme ἥπλωται (ou ἀπλοῦσθαι) κόσμῳ figure, comme on vient de le dire, uniquement dans l'hymnographie byzantine (composition de l'hymnographe Joseph – IX^e siècle – en l'honneur des Saints Cosme et Damien). Voilà, une fois de plus, quelle est la culture de l'auteur du papyrus.

Chiffres éloquents

Col. v, 30 : « 684 stades jusqu'au fleuve Baetis (le Guadalquivir) ». Le chiffre est XIIA (= 684) mais la lettre X est à peine lisible ; d'ailleurs le trait subsistant – comme Gallazzi / Kramer l'avaient bien vu – n'est identifiable que comme fragment de la lettre χ. Dès le

début, et jusqu'en février 2006, les éditeurs ont répété le même chiffre : 684². Mais le chiffre était gênant : il contredit le « vrai » Artémidore (documenté indépendamment par Pline et Agathémère) ; nous l'avions noté en juillet 2006³. Par conséquent dans l'édition Gallazzi / Kramer / Settis, le chiffre χ a été expunctué : on suggère que le copiste l'aurait effacé d'un trait très court, à vrai dire invisible⁴.

Février 2010 : nouvelle lecture de la part des mêmes éditeurs : « le copiste ne s'est jamais corrigé ! »⁵ Déduction inévitable : le χ n'a pas été expunctué par le copiste. Et donc, si le χ n'a pas été effacé par le copiste (qui « ne s'est jamais corrigé »), le chiffre de 600 stades subsiste ; et s'il subsiste, la contradiction patente avec le vrai Artémidore réapparaît.

La photo du Konvolut

Cette photo a fait son apparition le 13 mars 2008, dans la presse italienne, et chez Gallazzi / Kramer / Settis (2008) 61. A partir de ce jour-là, le soi-disant « Konvolut » a supplanté le masque de momie, allégué jusqu'alors comme source matérielle de ce papyrus. Mais, si la théorie du masque était insoutenable, de son côté la photo du « Konvolut » s'est révélée être un photomontage. Cela avait été établi lors du colloque sur « Artémidore » organisé par l'Accademia Roveretana degli Agiati (avril 2009)⁶. De nouvelles analyses, réalisées à Milan en juin 2010 grâce à la gentillesse du Prof. Claudio Gallazzi, l'ont confirmé⁷.

Questions restées sans réponse

1) Si l'auteur renonce à une description de la côte septentrionale de l'Espagne (col. v, 45) comment se fait-il qu'il soit en mesure d'affirmer (col. iv, 23–24) que l'extrémité nord des Pyrénées se prolonge de beaucoup dans le Golfe de Biscaye ? La seule explication possible serait qu'il a sous les yeux une carte, d'un type analogue à celles qui figuraient dans les manuscrits et les éditions de Ptolémée et Strabon.

2) Comment justifier la présence dans l'encre du graphite et de l'aragonite ? Ce constat suffirait, à lui seul, pour conclure que le papyrus dit d'Artémidore est une création moderne.

3) Abordons, plutôt, une question de structure. Les Professeurs D'Alessio et Bastianini ont montré d'une façon mathématique que, la « Spiegelschrift » devant respecter une progression régulière, les colonnes i à iii doivent être déplacées à la fin du rouleau⁸. Mais alors, le contenu du rouleau devient monstrueux : d'abord une carte, incompréhensible, ensuite deux colonnes de périple fourmillant de fautes géographiques, puis une collection de mains, pieds et têtes, et à la fin, trois colonnes d'éloge de la géographie-philosophie. Qu'est-ce donc que ce pot-pourri ? Et encore, si la carte se trouvait au début, toute la théorie concernant la carte fautive qui aurait déterminé l'abandon du rouleau au rebut s'effondre. Mais une nouvelle déduction s'impose : une fois les colonnes i–iii déplacées, le texte proprement dit commencerait (col. iv) exactement par les treize lignes que nous possédions déjà par tradition indirecte, c'est-à-dire par le fr. 21 (modifié par endroits).

² Cf. Gallazzi / Settis (2006) 156

³ Cf. Canfora (2006) 52.

⁴ Cf. Gallazzi / Kramer / Settis (2008) 188.

⁵ Cf. Gallazzi / Kramer / Settis (2010) 233.

⁶ Cf. aussi Bozzi *et al.* (2009).

⁷ Cf. Canfora (2010) et Bottioli *et al.* (sous presse).

⁸ Cf. D'Alessio (2009) et Bastianini (2009).

Autrement dit, le papyrus commençait précisément par le seul fragment important d'Artémidore dont on disposait déjà⁹.

Quis credat ?

Une difficulté supplémentaire s'est vérifiée. En adoptant le fr. 21 comme début du texte, l'auteur du papyrus a été obligé d'y introduire le sujet (qui manque dans le passage tel qu'il est cité par Constantin Porphyrogénète, *De adm. Imp.* 3), et dans ce but, il a écrit imprudemment ἡ κύμπακα χώρα. *Lapsus* pitoyable : car il fait dire à Artémidore que, à l'époque, « toute l'Espagne » avait été divisée par les Romains en deux provinces. Il a oublié qu'une large partie de l'Espagne, à l'époque, était encore à conquérir, et que ce sera Auguste qui le fera un demi-siècle environ après la mort d'Artémidore.

On attend des réponses cohérentes à maintes autres questions capitales :

- Provenance du rouleau : que dira-t-on à ce propos après l'évaporation soit du masque soit du « Konvolut » ?
- Date d'arrivée « en Europe » de cet objet mystérieux¹⁰. Interrogé par la télévision allemande ZDF le 16 janvier 2008, M. Dietrich Wildung, à l'époque directeur du Musée de Berlin, parlait de « fin du XIX^e siècle » ; en 2004, on avait parlé des années 1950 ; ensuite (2006) d'une date miraculeusement précise, à savoir 1971).
- Renseignements confus sur le démontage de « l'objet inconnu » : on a parlé de Stuttgart, mais sans aucune attestation positive.
- Renseignements confus sur les « documents » inclus eux aussi – dit-on – dans l'objet inexistant (masque etc.), mais jamais montrés et dont la liste a changé trois fois dans les dernières années.
- Ignorance de l'exacte chronologie de la conquête « complète » de la Lusitanie par les Romains.
- Ignorance de la date de fondation de Salakeia, *urbs imperatoria*¹¹.
- Fautes embarrassantes dans l'onomastique des animaux figurant au verso ; par exemple l'inoubliable ΤΙΓΡΟΣ (v 31) qui présuppose le mot français (le tigre !). Le cas le plus célèbre est l'ΑΙΓΙΑΛΩΨ (v 12), qui aurait dû être ΑΙΓΙΠΙΩΨ, étant donné qu'il s'agit d'un oiseau. Malheureusement, les deux mots figurent l'un à côté de l'autre dans l'*Etymologicum Magnum auctum* (et ailleurs), ce qui a trompé le faussaire.

Tant qu'une réponse ne viendra pas satisfaire ces questions capitales, la seule conclusion possible est que nous sommes en présence d'un faux. Or, comme le candidat qui présente les meilleurs titres pour assumer ce rôle est l'infatigable C. Simonidès, célèbre et redoutable faussaire (mort – semble-t-il – en 1890), c'est de lui qu'il convient de parler maintenant.

C. Simonidès

Nous sommes en mesure de reconstituer le *modus operandi* du faussaire. Il a choisi – à partir d'un certain nombre de sources – les phrases et les formules à utiliser et à relier en modifiant çà et là le modèle.

1. Pour créer l'exorde, il a pris comme base l'exorde d'un ouvrage depuis longtemps oublié, la *Géographie générale comparée* de C. Ritter, publiée en Allemagne en 1817 et dont la traduction française s'était arrêtée au premier volume. En effet la traduction des

⁹ Les autres fragments – sauf le faux περὶ Νεύλου – ne sont que des « paraphrases », et non des citations littérales, et ne sont donc pas utilisables pour créer un Artémidore ; ou bien, dans la plupart des cas, il s'agit de simples toponymes.

¹⁰ Gallazzi / Kramer / Settis (2008) 60–61 parlent d'un « remplissage d'objet inconnu ».

¹¹ Plin. *Nat.* 4, 116–117 ; voir à ce propos tout récemment Marques de Faria (2009).

premières lignes du pseudo-Artémidore, que nous avons présentée au début de cet exposé, n'est que l'exorde de la *Géographie générale comparée* de Ritter traduite en français et publiée à Paris en 1835.

2. Par ailleurs l'attrait des premières lignes de Strabon (« la Géographie est une science philosophique ») était irrésistible, puisqu'il s'agissait de l'exorde d'un ouvrage que les anciens considéraient à juste titre comme le plus proche du grand ouvrage d'Artémidore (Marcien le dit très clairement), et que Strabon est le seul géographe subsistant d'époque classique.

3. Mais de quelle philosophie s'agit-il ? La réponse de Strabon était vague, sinon banale. L'art politique – disait-il – et l'art militaire ont besoin de la géographie : c'est ce qui la rend philosophique. De son côté, le grand traité de Mélétiος offrait une toute autre perspective, et de plus il s'appuyait à son tour sur la longue préface de Nicéphore Grégoras : tous deux suggèrent une interprétation de « philosophie » en sens religieux-théologique ; d'où le choix du faussaire de préciser que la philosophie dont il parle est « la plus divine ».

4. La quantité de rapprochements possibles entre les trois préfaces (Nicéphore et Mélétiος d'un côté, le papyrus dit d'Artémidore de l'autre) est tellement élevée qu'il est difficile de se réfugier dans l'hypothèse du pur hasard : $\tau\iota\gamma\acute{\alpha}\nu/\lambda\alpha\lambda\epsilon\acute{\iota}\nu + \delta\iota' \alpha\acute{\iota}\omega\nu\omicron\varsigma \phi\iota\lambda\omicron\sigma\phi\epsilon\acute{\iota}\nu + \acute{\alpha}\kappa\acute{\iota}\nu\eta\tau\omicron\varsigma \kappa\acute{\iota}\nu\eta\varsigma + \acute{\epsilon}\xi\acute{\alpha}\pi\lambda\omega\varsigma + \acute{\alpha}\nu\theta\rho\omega\pi\omicron\varsigma \kappa\omicron\varsigma\mu\omicron\pi\omicron\lambda\acute{\iota}\tau\eta\varsigma$ etc.

5. L'image de la panoplie dogmatique inhérente à l'une et à l'autre (à la philosophie la plus divine et à la géographie) est le couronnement de cet habile collage.

6. À côté du grand livre de Mélétiος, l'auteur du papyrus utilise le « livre d'écolier (en géographie) » écrit au début du XIX^e siècle pour les écoles de la Grèce renaissante : ce sont les *Eléments de Géographie* (Στοιχεῖα Γεωγραφικά) de Nicéphore Théotokis, recueillis et publiés par Anthimos Gazis ; l'ouvrage a été financé par les frères Zosimadaï et imprimé à Vienne en 1804. L'année suivante, les Zosimadaï ont financé l'impression d'un ouvrage majeur, le *Recueil* (Συλλογή) *des fragments et Epitomai des petits Géographes* (y compris Artémidore, et en particulier le fr. 21 présenté dans la réécriture réalisée par Isaac Vos). Ceux qui connaissent l'histoire de la Grèce au XIX^e siècle savent bien ce que signifie la famille Zosimadaï. Et Simonidès, qui était leur ami, leur protégé, leur auteur (il a publié chez eux l'édition du traité de Denys de Fournas, *Manuel d'iconographie chrétienne*, qui commence à la manière du pseudo-Artémidore), non seulement a trouvé en Autriche ou ailleurs un exemplaire des traités de mathématique et de géographie de Théotokis mais il les possédait dans sa propre bibliothèque, dans la bibliothèque de sa ville natale, au couvent de Panormitis à Symi. Considérons la préface sur la géographie, qui figure au début des Στοιχεῖα. Quels sont les éléments constitutifs de cette préface ? La géographie, la philosophie (appelée δέσποινα φιλοσοφία) et l'indispensable dévouement des Grecs aux Muses. Dans cette Triade, le pseudo-Artémidore se reconnaît parfaitement : à la fin de la col. i, 41–44 l'auteur du papyrus affirme que non seulement le géographe / philosophe, mais aussi l'homme en général « se consacre totalement aux très vénérables Muses et aux enseignements vertueux qu'elles répandent ».

7. En 1822 en Moravie, un grand littérateur, antiquisant et musicien (ami de Beethoven), Christoph Kuffner, entreprend une œuvre monumentale en six volumes : *Artemidor im Reiche der Römer*, qui sera terminée en 1833. L'auteur présuppose qu'Artémidore était en même temps le géographe d'Éphèse et le philosophe ami de Pline le Jeune. Dans l'ouvrage de Kuffner (réimprimé en 1849), Artémidore est le protagoniste d'un voyage à travers l'empire romain (du type celui effectué par Anacharsis en Grèce) ; c'est lui qui, en voyageant d'Asie Mineure en Egypte, puis en Espagne, raconte l'histoire romaine jusqu'à la bataille d'Actium. Il va sans dire que, pour cet Artémidore chronologiquement déplacé à l'époque flavienne, l'Espagne est complètement assujettie par les Romains et, chose remarquable par rapport au verso de notre papyrus, l'Artémidore géographe-philosophe de

Kuffner est très intéressé beaucoup aux animaux exotiques de l'Égypte. Que l'idée de créer un morceau d'Artémidore prêchant l'identité géographie-philosophie, et illustré par une riche collection d'animaux exotiques dans un paysage nilotique, soit venue à Simonidès grâce à ce monumental *Voyage d'Artémidore*, voilà une hypothèse raisonnable qui permet de terminer avec satisfaction l'enquête sur l'origine du pseudo-Artémidore et sur la façon de travailler de son auteur. Il y a une logique dans cette création. En effet il s'agit simplement de la bibliothèque usuelle d'un dilettante qui était aussi patriote grec et faussaire de génie.

Simonidès connaissait bien le *sampi*

Un chiffre figurant dans les dernières lignes de la col. v a suscité la curiosité : il s'agit du *sampi* surmonté d'un multiplicateur. On répète parfois que Simonidès n'aurait pas pu connaître les inscriptions de Didymes, où le *sampi* surmonté d'un multiplicateur apparaît souvent, parce que ces inscriptions furent publiées lorsque Simonidès était déjà mort. Le Prof. Hammerstaedt croyait savoir que, avant que Haussoullier eût réalisé ses fouilles à Didymes, les inscriptions en question n'étaient pas encore sorties au jour. Cet argument a été rendu caduc après lecture directe des *Cahiers Haussoullier* conservés à Paris¹². Dans ces cahiers, Haussoullier – aidé par Pontremoli – annotait ses découvertes au fur et à mesure que les fouilles progressaient. La lecture directe de ces précieux documents (que nous allons publier prochainement) montre que les inscriptions où figure le *sampi* à multiplicateur superposé étaient parvenues au jour, et bien visibles, lorsque Haussoullier s'y est appliqué. Le cahier le plus important de ce point de vue, le cahier II 96, atteste en particulier que le fragment marqué par Haussoullier comme 38, vu le 30 juillet 1896, se trouvait « dans le fond I. Papa Dimitriou à l'angle du terrain et du chemin qui mène au moulin » (il s'agit du moulin qui avait été installé au début du XIX^e siècle parmi les ruines du temple d'Apollon). La même position est confirmée pour les inscriptions 39 et 40, et pour l'inscription 57 Haussoullier parle d'une « plaque de marbre située sous le chemin du moulin ». Tout cela signifie que la promenade qui mène de l'escalier du temple au moulin présentait à l'époque, un peu partout, des inscriptions où figurait ce genre de *sampi* (d'une forme identique à celle qu'on retrouve dans le papyrus).

Ni Simonidès, qui fut aussi en rapport avec le célèbre visiteur de Didymes et surintendant des antiquités en Grèce, Ludwig Ross, ni les autres visiteurs de Didymes, n'avaient besoin de l'édition de Wiegand pour prendre connaissance de ces inscriptions. Que Simonidès ait vu, lu et interprété les inscriptions de Priène gravées sur le temple d'Athéna à Priène est assuré¹³. Or, c'est dans les inscriptions de Priène (n. 118) que le *sampi* avec multiplicateur superposé est attesté. Cette constatation affaiblit l'argumentation de Hammerstaedt¹⁴.

Bibliographie

- Aleknién, T. (2010), « Mystérieuse ἄπλωσις dans l'*En.* VI, 9 [9] de Plotin », *Philologus* 154, 57–77.
 Aujac, G. (2008), « Polémique autour d'un papyrus », *Anabases* 8, 225–229.
 Bastianini, G. (2009), « Sull'avvolgimento del rotolo di Artemidoro », *APF* 55, 215–229.
 Blachakos, P. (2008), « Ὁ Βυζαντινὸς λόγιος Νικήφορος Γρηγοράς : ἡ προσωποκρίση καὶ τὸ ἔργο ἐνὸς ἐπιστήμονα καὶ διανοουμένου ἐπὶ Βυζάντιο τοῦ 14^{ου} αἰῶνα » (Thessaloniki).
 Bottirol, G. / Bozzi, S. / Desimoni, C. / Granata, S. / Namias, S. (sous presse, 2011) « Fotografia e falsificazione » (San Marino).
 Bozzi, S. *et al.* (2009), « Indagine tecnica sul Konvolut. Nuove prospettive di analisi sul Papiro di Artemidoro », *QS* 70, 273–316.

¹² Bibliothèque de l'Institut de France, manuscrit 4211.

¹³ Voir ses *Γεωγραφικὰ καὶ Νομικὰ τὴν Κεφαλαινήαν ἀφορῶντα* (Athènes 1850) i, n. 28. Cet ouvrage atteste la connaissance de l'inscription de Priène à la n. 37,

¹⁴ Cf. Hammerstaedt (2009).

- Canfora, L. (2006), « Postilla testuale sul nuovo Artemidoro », *QS* 64, 45–60.
- Canfora, L. (2007), *The True History of the So-Called Artemidorus Papyrus* (Bari).
- Canfora, L. (2008), *Il papiro di Artemidoro* (Bari).
- Canfora, L. (2009), *Il viaggio di Artemidoro* (Milano).
- Canfora, L. (2010), « La vera storia del papiro di Artemidoro », *Stilos*, settembre 2010.
- Cavallo, G. / Maehler, H. (2008), *Hellenistic Bookhands* (Berlin / New York).
- Colvin, S. (2010), « P.Artemid. : Text, Proem, Koiné », in Gallazzi, C. / Kramer, B. / Settis, S. (2010), 69–78.
- D'Alessio, G.B. (2009), « On the “Artemidorus” Papyrus », *ZPE* 171, 27–43.
- Demetrakou, D. (1933–1950), *Μέγα λέξικον τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης* (Ἀθῆναι).
- Dominguez Monedero, A. (2008), « Recensiones », *AEA* 81, 305–309.
- Elliott, J.K. (1982), *Codex Sinaiticus and the Simonides Affair: An Examination of the Nineteenth Century Claim that Codex Sinaiticus was not an Ancient Manuscript* (Thessaloniki).
- Elliott, J.K. (2009), « Book Notes », *NT* 51, 199–204.
- Gallazzi, C. / Kramer, B. (1998), « Artemidor im Zeichensaal. Eine Papyrusrolle mit Text, Landkarte und Skizzenbüchern aus späthellenistischer Zeit » *APF* 44, 189–208.
- Gallazzi, C. / Kramer, B. (2010), « Il P.Artemid. e i sacchi di papiro bianco di J. de M. Johnson », *APF* 232–238.
- Gallazzi, C. / Kramer, B. / Settis, S. (2008), *Il papiro di Artemidoro* (Milano).
- Gallazzi, C. / Kramer, B. / Settis, S. (2010), « Intorno al Papiro di Artemidoro. 1 : contesto culturale, lingua, stile e tradizione », in *Atti del Convegno internazionale del 15 novembre 2008 presso la Scuola Normale Superiore di Pisa* (Milano).
- Gallazzi, C. / Settis, S. (2006), *Le tre vite del papiro di Artemidoro : voci e sguardi dall'Egitto greco-romano* (Milano).
- Gebhardt (1967) = *Gregorii Nysseni Opera* 9, 1.
- Hammerstaedt, J. (2009), « Warum Simonides den Artemidorpapyrus nicht hätte fälschen können » *Chiron* 39, 323–337.
- Heath, M. (2009), « Review », *G&R* 56, 100–101.
- Janko, R. (2009), « The Artemidorus Papyrus », *CR* 59, 403–410.
- Kuffner, Chr. (1822/1833), *Artemidor im Reiche der Römer I–VI* (Brünn).
- Magnaldi, G. (2008), « Schede e segnalazioni bibliografiche », *MEG* 8, 341–344.
- Marques de Faria, A. (2009), « Artemidoro entre os Salakeinoi ? », *RPA* 12, 115–125.
- Marcotte, D. (2010), « Le Papyrus d'Artémidore : le livre, le texte, le débat », *RHT* 5, 333–371.
- Parsons, P. (2010), « The Artemidorus Papyrus in Graeco-Egyptian Context », in Gallazzi, C. / Kramer, B. / Settis, S. (2010), 19–28.
- Prontera, F. (sous presse), in *Colloque de la Société Géographique italienne, novembre 2009*.
- Renner, T. (2009), « The Extraordinary Artemidorus Papyrus », *JRA* 22, 762–771.
- Ritter, K. (1818), *Die Erdkunde im Verhältnis zur Natur und zur Geschichte des Menschen, oder allgemeine, vergleichende Geographie, als sichere Grundlage des Studiums und Unterrichts in physikalischen und historischen Wissenschaften I* (Berlin).
- Ritter, K. (1835), *Géographie générale comparée*, (Paris).
- Simonidis, C. (1849) *Συμὰς ἡ Ἱστορία τῆς ἐν κύμῃ Ἀπολλωνιάδος ἐχολῆς συγγραφείσα μὲν ὑπὸ Μελετίου Ἱερομονάχου τοῦ ἐκ Χίου* (Ἀθῆναι).
- Sophocles, E.A. (1870), *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods* (Boston).
- Van Minnen, P. (2009), « Less Artemidorus and More », *BASP* 46, 165–174.
- Zosimadai (1807/1808), *Συλλογὴ τῶν ἐν ἐπιτομῇ τοῖς πάλαι γεωγραφηθέντων* (Wien).

NON È LUCREZIO

Mario Capasso

Con la presente comunicazione torno, senza spirito polemico e con l'intento di ristabilire il reale stato delle cose, sull'identificazione negli esili frustoli di un papiro ercolanese di resti del *De rerum natura* di Lucrezio proposta nel 1989 da Knut Kleve¹: questa identificazione non ha ragion d'essere, perché contrasta con ciò che ancora si legge sul papiro, perché viola le leggi fondamentali della papirologia ercolanese e, come se questo non bastasse, perché si oppone a consolidate norme della paleografia latina. Malauguratamente a nessuna di queste tre più che decisive motivazioni hanno mai risposto sia il Kleve sia altri studiosi: si è preferito, almeno fino a pochi anni fa, ribadire, non senza superficialità, l'identificazione lucreziana.

Nel 1989 Kleve, al quale rivolgo un pensiero riconoscente per le benemeritenze da lui acquisite nell'ambito della papirologia ercolanese, annunciò di avere individuato in sei frustoli di papiro, tutti di estensione ridottissima, porzioni minime di 38 versi (fr. A-P) appartenenti ai libri I, III, IV, V di Lucrezio. I sei frustoli, che, apparentemente privi di numero di inventario, erano conservati nel cassetto CXIV dell'Officina dei Papiri Ercolanesi, furono fatti risalire a sei diversi papiri, tre dei quali, in quello stesso anno, furono poi inventariati rispettivamente come P.Herc. 1829, 1830 e 1831². In realtà, come abbiamo dimostrato io e Paolo Radiciotti, quei sei frustoli appartengono ad uno ed un solo papiro, il P.Herc. 395, un rotolo aperto nel 1805 da F. Casanova e G. Braibanti in 23 pezzi attualmente conservati in 17 cornici³.

Sono pezzi in cattive condizioni, caratterizzati da estese irregolarità stratigrafiche, che ne rendono oltremodo disagiata la lettura ed impediscono il recupero di parti di apprezzabile lunghezza del testo. Con questi 23 pezzi, che i due svolgitori aprirono con la macchina del Piaggio, si uniscono gli 11 pezzi attualmente custoditi nel cassetto CXIV e che costituiscono il risultato della pulizia preliminare del papiro, indispensabile, secondo il ben noto procedimento della scoratura parziale, per l'applicazione del metodo del Piaggio alla porzione continua del *volumen*. Dunque i 23 pezzi delle cornici rappresentano il midollo del rotolo, mentre gli 11 pezzi del cassetto sono le porzioni esterne, porzioni che, essendo estremamente compatte e corrugate, non furono mai sfogliate e perciò rimasero dimenticate nel cassetto. È fondamentale, per non perdere l'orientamento nella vicenda dello pseudo-Lucrezio ercolanese, tenere ben presente la connessione tra il midollo e i gusci esterni del cassetto, vale a dire che siamo in presenza di un unico rotolo, il P.Herc. 395.

Secondo Kleve nella biblioteca della Villa ci sarebbe stata un'edizione completa del *De rerum natura*, costituita da sei rotoli, ciascuno dei quali sarebbe stato alto 20 cm e avrebbe avuto colonne alte 15 cm e larghe 20 cm: ciascuna avrebbe contenuto 15 versi. Questa l'articolazione del poema nei presunti sei rotoli ercolanesi secondo lo studioso:

- libro I (1117 versi): 75 colonne in un rotolo lungo m 15
- libro II (1174 versi): 79 colonne in un rotolo lungo m 15,80
- libro III (1094 versi): 73 colonne in un rotolo lungo m 14,60
- libro IV (1287 versi): 86 colonne in un rotolo lungo m 17,20
- libro V (1457 versi): 98 colonne in un rotolo lungo m 19,60
- libro VI (1286 versi): 86 colonne in un rotolo lungo m 17,20

¹ Cf. Kleve (1989) 5–27.

² Cf. Capasso (1989) 263–264.

³ Cf. Capasso (2003) 77–107. In questo contributo è una trascrizione dei magrissimi frammenti presi in considerazione dal Kleve, fondata sul controllo degli originali.

Ci sono molti punti deboli nei procedimenti del Kleve. Innanzitutto le sue ricostruzioni sono basate sul disegno delle porzioni di testo che lui legge su *macroslides*, cioè su fotografie di parti minime di testo, e non sulla visione dell'originale; tuttavia le *macroslides* presentano necessariamente un testo inevitabilmente « appiattito », nel senso che non consentono di distinguere le irregolarità stratigrafiche, che sconvolgono la naturale successione dello strato di base; di conseguenza ciò che Kleve legge e disegna dalle *macroslides* molto facilmente non corrisponde a ciò che effettivamente è nel papiro.

Infatti nella ricostruzione da lui proposta nel 1989 egli si basava su un testo che la mia autopsia dell'originale ha dimostrato non genuino, sia perché lo studioso attribuiva a strati diversi ciò che invece è su uno stesso strato o, viceversa, considerava su uno stesso strato ciò che appartiene a strati diversi, sia perché le stesse minime sequele di lettere, che egli leggeva e che a suo avviso si sovrapponevano al testo lucreziano, non corrispondono a quelle che sono sul papiro⁴.

In particolare il Kleve sorvolava con eccessiva disinvoltura su una difficoltà papirologica insormontabile e che, a mio avviso, è stata gravemente trascurata dagli altri sostenitori della sua identificazione. Mi riferisco al fatto che, pur di sovrapporre esilissimi resti di testo ai versi del *De rerum natura*, egli è costretto a considerarli su strati diversi; tuttavia si tratta di sequele di lettere o parti di lettere che sull'originale sono vicinissime tra di loro e, soprattutto, poggiate su strati privi di un minimo dislivello reciproco; ora, dal momento che lo studioso le considera porzioni di testo distanti tra di loro un centinaio di versi, vale a dire, in un caso, ben sette colonne e, in un altro, sei colonne e mezza, corrispondenti, rispettivamente, a m 1,54 e m 1,46 di superficie papiracea, vale a dire porzioni molto estese, ci dovrebbe necessariamente essere tra di esse un dislivello di molti strati, dislivello che invece non esiste affatto⁵. Kleve risolve la difficoltà presupponendo, in maniera assai poco credibile, che i rotoli fossero stati fabbricati con carta di papiro molto sottile, la *charta regia* di cui parla Catullo 22, 6.

Altra difficoltà è costituita dalla eccessiva lunghezza dei sei rotoli nei quali si sarebbe articolata l'edizione ercolanese di Lucrezio. Considerando in ciascun rotolo l'*agraphon* iniziale, lo spazio della *subscriptio* e l'*agraphon* – complessivamente uno spazio di non meno 40 cm del tutto dimenticato dal Kleve – la lunghezza dei sei rotoli dovrebbe essere maggiore di quella ipotizzata dallo studioso. In particolare: libro I: m 15,40 ca.; libro II: m 16,20 ca.; libro III: m 15 ca.; libro IV: m 17,60 ca.; libro V: m 20 ca.; libro VI: m 17,60 ca. Si tratta di lunghezze notevoli, alquanto inconsuete e scomode. W. Suerbaum, che ha accolto l'identificazione del Kleve, si è avveduto della difficoltà e, ritenendo inverosimile che i rotoli fossero fabbricati con *charta regia*, pensa che almeno i più lunghi dei sei libri sarebbero stati delineati ciascuno in due rotoli, vale a dire, tra quelli sicuramente identificati dal Kleve, il I, il III e il V⁶. In realtà, se ammettessimo una soluzione del genere, la dovremmo ammettere per tutti e sei i libri, dovremmo, in ultima analisi, pensare che l'edizione ercolanese di Lucrezio si articolasse in 12 rotoli.

Altra difficoltà insita nella ricostruzione di Kleve è rappresentata da una palese, grossa contraddizione in cui egli cade a proposito della scrittura del papiro. A suo avviso siamo in presenza di una edizione di un certo pregio del *De rerum natura*, come mostrerebbe anche la scrittura, una *early Roman script*, che lo studioso ritiene di far risalire « presumibilmente » alla metà del I sec. a.C.⁷; egli definisce tale scrittura « una rozza capitale rustica », « spesso corsiva, spesso leggermente inclinata a destra », realizzata da uno scriba

⁴ Cf. Capasso (2003) 77–107.

⁵ Nel primo caso: P.Herc. 1829 = P.Herc. 395, pz 1a, fr. A (Lucr. 5, 1301–1302) e fr. B (5, 1408–1410); e l'altro caso: P.Herc. 1831 = P.Herc. 395, pz 1, fr. H (Lucr. 1, 874, 873 + un nuovo verso) e fr. I (Lucr. 1, 973–974).

⁶ Cf. Suerbaum (1992) 153–173, sp. 163–164; Suerbaum (1994) 1–21.

⁷ Cf. Kleve (1994) 315.

che ha la « tendenza a sovrapporre le linee », a delineare una stessa lettera ora in un formato ora in un altro e, in genere, a delineare lettere abbastanza grandi, più grandi di quelle del papiro contenente il *De bello Actiaco* e di altri papiri latino-ercolanesi, ma anche di tutti gli altri papiri greco-ercolanesi⁸. Questa circostanza, secondo il Kleve, dimostrerebbe l'importanza che il *De rerum natura* aveva nella biblioteca della Villa⁹. Ma, possiamo chiederci, sulla scia di Radiciotti: come è possibile presupporre un'edizione pregiata, di Lucrezio – un testo definito centrale nella biblioteca della Villa – realizzata in una scrittura fortemente corsiva ed estremamente dimessa, riservata solitamente a testi non librari¹⁰?

Pur avendo io dimostrato nel 2000 che i sei frustoli resi noti dal Kleve appartenevano al P.Herc. 395 e che quanto si leggeva sui 23 pezzi di quest'ultimo non rientra nel poema lucreziano, nel 2001 il Kleve presentò una comunicazione al XXIII Congresso Internazionale di Papirologia di Vienna, nella quale annunciò di avere individuato nel P.Herc. 395 resti del secondo libro del *De rerum natura*¹¹. Lo studioso sorvolava con disarmante disinvoltura su tutte le obiezioni e i rilievi con i quali avevo dimostrato l'inaccettabilità della sua ricostruzione e, per così dire, facendo di necessità virtù, rilanciava la questione, attribuendo il P.Herc. 395 al secondo libro lucreziano, slegando completamente questa sua nuova identificazione da quella precedente. Anzi mi lodava per il fatto che, avendo individuato la connessione tra il P.Herc. 395 e i sei frustoli, avevo « inavvertitamente » confermato la scoperta del Lucrezio ercolanese. Kleve però, intuendo facilmente che quella connessione era perniziosa per le sue identificazioni, la liquidava, definendola « difficilmente soddisfacente ».

Questi i punti principali della sua argomentazione. 1. Su alcune porzioni custodite nelle cornici 4, 5 e 17 del P.Herc. 395 sono rintracciabili frammenti del II libro del poema. 2. Alcune sequenze di lettere che io avevo lette nei pezzi delle cornici 11, 12 e 13 e che a mio avviso non si incastonavano nel *De rerum natura* sono invece ben inseribili nel II libro¹². 3. Il P.Herc. 395 è più vecchio di 800 anni rispetto ai due principali codici lucreziani, l'*Oblongus* e il *Quadratus*; ma non è ancora il manoscritto originale di Lucrezio, come mostrano alcuni « errori metrici (ma non grammaticali) », sicuramente presenti in alcune delle sequenze individuate, errori che dimostrerebbero che il testo fu trascritto da un altro esemplare, non sotto dettatura: *nihil* al posto di *nil* in 2, 224 (fr. 4 E); e *tum* al posto di *nunc* in 2, 748 (fr. 5 E). Un altro errore, non classificabile come metrico, potrebbe indicare che lo scriba era forse « un *Graeculus* con una scarsa conoscenza del latino »: *graemina* al posto di *gramina* in 2, 663 (fr. 5 C). 4. La colonna di scrittura del P.Herc. 395 conteneva un numero di versi che oscilla tra 19 e 22; è quindi da rivedere il calcolo fatto in precedenza dallo studioso sulla colonna dei sei frustoli lucreziani, secondo il quale essa avrebbe contenuto 15 versi¹³. 5. Il « beneficio più grande » che si ricava dalla « sicura » scoperta di Lucrezio ad Ercolano è che « ora diviene finalmente accettabile lo studio della relazione tra lui ed il gruppo filodemeo nella Villa dei Papiri ».

Devo dire che questo secondo lavoro del Kleve sul presunto Lucrezio ercolanese è ancora più sconcertante e fuorviante del primo, essendo farcito di errori, incongruenze, forzature più o meno clamorose. Qui mi limito a segnalarne alcuni. Osservo preliminarmente che ancora una volta, per sua stessa ammissione, egli presenta delle sequenze di lettere da lui ricavate dalle *microslides* e non dal controllo dell'originale. Lo studioso sorvola del tutto su un dato che è di una evidente, fondamentale importanza: vale a dire che sia i sei frustoli, che nel 1989 egli ha ricondotto ai libri I, III, IV, V di Lucrezio (cioè

⁸ Cf. Kleve (1989) 5–6.

⁹ Cf. Kleve (1994) 315.

¹⁰ Cf. Radiciotti (2000) 367–368.

¹¹ Cf. Capasso (2003); Kleve (2007) 347–354.

¹² Cf. Capasso (2003) 84–91.

¹³ Cf. Kleve (1989) 9–10.

i P.Herc. 1829, 1830, 1832 e i tre *sine numero*), sia il P.Herc. 395, in cui egli ha rintracciato resti del II libro, appartengono ad uno stesso, unico rotolo ; questo vuol dire che in esso erano contenuti tutti i sei libri del poema e doveva essere mostruosamente lungo circa 100 m.

Non credo, inoltre, di mancargli di rispetto se dico che alcune sue affermazioni sono, certo involontariamente, ingannevoli. In questa occasione faccio un solo esempio. Nel mio articolo del 2000 tra i frammenti che assolutamente non possono rientrare nel poema lucreziano, inserivo tale sequenza da me letta al centro del pezzo della cornice 11 e costituita da due linee consecutive¹⁴ :]IL[.]N[.]N[- - - | - - -]UE· FUGI[. Ed era ben chiaro dalla mia trascrizione che si trattava effettivamente di due linee consecutive. Ora secondo lo studioso « abbastanza curiosamente » proprio queste lettere dimostravano quello che io negavo, vale a dire che il P.Herc. 395 contenesse il II libro del poema : a suo avviso la sequenza rinvierebbe rispettivamente a Lucr. 2, 69 : *et quasI LoNgiNquo fluere omnia cernimus aevo* e a Lucr. 2, 45: *EFFUGIUnt animo pavidae, mortisque timores*.

Il Kleve, pur ammettendo, ancora una volta, di non aver controllato l'originale e pur di incastonare nel poema le serie di lettere da me lette sul papiro, le cambia secondo le sue esigenze. Rilevo, tra l'altro, che a linea 2 dopo FUGI è ben visibile un tratto verticale che non può assolutamente essere ricondotto alla lettera U. Ma ritengo del tutto fuorviante il fatto che egli consideri separate e distinte due linee che invece sono consecutive. Allo stesso modo lo studioso altera arbitrariamente le altre serie di lettere da me lette nello stesso P.Herc. 395.

Da respingere anche la lettura che il Kleve dà di alcuni gruppi di lettere da lui lette, con il solo ausilio delle *microslides*, nelle cornici 4, 5 e 17. La situazione dell'originale, da me controllato direttamente, è infatti ben diversa.

1. Il Kleve, pur di mettere insieme gruppi di lettere che in qualche modo potrebbero rientrare nei versi lucreziani, sposta a proprio piacimento gli strati che egli ritiene contengano questi gruppi ; in tal modo mostra di ignorare il meccanismo della formazione delle irregolarità stratigrafiche e le regole del ripristino di sovrapposti e sottoposti. Nel caso del testo 17 C considera l'insieme delle 12 linee un sovrapposto, ma sappiamo che un sovrapposto per poter tornare ad occupare la sua posizione originaria deve essere spostato di due sezioni (corrispondenti allo spazio di due semivolte del rotolo quando era chiuso) in avanti ; invece lo studioso non sposta per niente le prime sette linee. Non solo, ma, dal momento che le residue cinque linee sono sensibilmente più a destra, e dunque, più avanti, per poterle connettere con le prime sette, le sposta, contro ogni principio della stratigrafia ercolanese, più indietro. Ma, come già si è detto, un sovrapposto deve guadagnare la sua posizione originaria con uno spostamento in avanti : è legittimo spostare indietro solo uno strato sottoposto, che invece qui, nella ricostruzione di Kleve, è del tutto assente.

Ancora sono costretto a rilevare che, dal momento che la parte centrale delle prime due linee si trova sensibilmente più in basso rispetto alla parte finale delle stesse, egli la sposta più in alto, pur di mettere entrambe sulla stessa linea di base ; ma, poiché lo srotolamento dei papiri ercolanesi avveniva sempre e soltanto in senso orizzontale, e mai verticale, eventuali irregolarità stratigrafiche che l'operazione comportava erano sempre nel senso della lunghezza del rotolo, e mai dell'altezza, quindi gli strati fuori posto vanno spostati avanti o indietro ma mai in basso o in alto. Solo in un caso possiamo ammettere uno spostamento verso l'alto o verso il basso, quando siamo sicuri che il rotolo, sottoposto allo svolgimento, era stato originariamente avvolto in maniera irregolare, cioè obliqua, vale a dire con le estremità delle volute non combacianti. Si tratta di una circostanza teoricamente possibile, anche se poco probabile ; ma, anche ammettendo che così fossero andate le cose, il ripristino dovrebbe essere fatto mediante uno spostamento non totalmente verso l'alto o verso il

¹⁴ Cf. Capasso (2003) 99.

basso, vale a dire in senso verticale, come proposto dal Kleve, ma in senso obliquo ; e in questo senso obliquo dovrebbe avvenire il ripristino di ogni irregolarità stratigrafica in un rotolo così avvolto irregolarmente, e non in senso ora verticale ora obliquo, a seconda delle nostre contingenti esigenze di ricostruzione del testo.

2. La lettura delle 12 linee data dal Kleve è imprecisa. Mi soffermo sulle linee 3–6 (i presunti versi 2, 1080–1083), da cui egli è partito per l'attribuzione al poema lucreziano. Questo è quanto legge Kleve :

- 2, 1080 [sint genere in primis a]n[i]mālib[us i]ndice m[e]n[te]
 2, 1081 [inuenies sic montivag]u[m] genū[s esse fera]rum |
 2, 1082 [sic hominum geminam pr]o[em sic] den[i]que m[u]tas |
 2, 1083 [squamigerum pecudes et corpora cunct]a uolantum |

Ecco quanto ho letto sul papiro :

- 3 tracce confuse
 4]IAEM[
 5 tracce P.H[]TAS_[
 6] A [+ 9]-UM.[

A l. 3 ci sono residui di inchiostro molto confusi, che è impossibile far risalire alle lettere individuate dal Kleve. Non è sicuro che la l. 4 sia sullo stesso strato della l. 5. A l. 4 nessuna traccia di UMGĒNŪ dato dallo studioso ; la prima lettera non è U, ma una I, seguita da AE ed M incerta. A l. 5, sulla sinistra, ci sono tracce estremamente confuse, che certamente non fanno ipotizzare OL visto dal Kleve ; nella parte centrale non esistono DEN e QUEM visti dallo studioso ; dopo la S si intravede sul rigo di base un cortissimo tratto orizzontale legato alla sua estremità destra ad un altrettanto corto tratto verticale : si tratta sicuramente di una lettera e non del tratto obliquo che indica fine di verso. La l. 6 potrebbe non appartenere allo stesso strato della l. 5, ma essere sottoposta ad essa ; dopo la M c'è una traccia tondeggiante, che appartiene ad una lettera e non al tratto obliquo che indica fine di verso.

Il Kleve non può proporre le sue identificazioni partendo da esili tracce di inchiostro per ricostruire, senza il controllo dell'originale, le lettere che gli servono per quelle identificazioni ; non può sorvolare sulle differenze di strati, per cui singole lettere o gruppi di lettere, che a lui sembra di leggere, in realtà sono parti di lettere o lettere appartenenti a più strati e quindi a colonne diverse ; non può cambiare, di volta in volta, a seconda delle esigenze, la forma delle lettere che crede di leggere ; non può violare le meccaniche leggi che presiedono alla formazione delle irregolarità stratigrafiche e al ripristino della normale successione del testo.

Per questo guardo con estremo scetticismo alle altre sue identificazioni degli *Annali* di Ennio e della commedia *Obolostates* di Cecilio Stazio. Malauguratamente egli, di fatto, non ha mai risposto alle tante obiezioni di natura tecnica che sono state avanzate alle sue funamboliche ricostruzioni lucreziane. Ne è un esempio una breve nota da lui pubblicata nel 2009 con l'eloquente titolo *Futile Criticism*, nella quale rispondendo ad alcuni rilievi indirettamente mossigli da Radiciotti, egli ha osservato che « there may be mistakes in my deciphering of the papyrus texts, but none so serious as to discredit the Lucretius discovery. My readings are profitably used in recent Lucretius editions »¹⁵. Difendendo la sua triplice classificazione delle scritture latino-ercolanesi contestata dal Radiciotti, ribadisce che la copia ercolanese di Lucrezio è effettivamente delineata in una scrittura corsiva, che ritroviamo anche nel papiro di Ennio ed in quello di Cecilio Stazio e che continuò ad essere usata anche successivamente, per testi documentari, privati ed ufficiali.

¹⁵ Cf. Kleve (2009) 281–282 ; Radiciotti (2006) 259. Kleve si riferisce a Rouse (1992), Flores (2002) e Flores (2004).

In una breve, efficacissima risposta, emblematicamente intitolata « Per Knut Kleve. Riflessioni sulla paleografia », il Radiciotti ha spazzato via gli equivoci che sono alla base della classificazione fatta dal Kleve delle scritture latine più antiche¹⁶. Si tratta a suo dire di una concezione abnorme della storia della scrittura latina, priva di qualsiasi fondamento scientifico, ma ancorata al convincimento espresso prima da F. Brunhölzl e sulla scia di questi dal Suerbaum, che i classici latini possano aver conosciuto una fase in cui erano delineati in corsiva antica¹⁷. « Che alcuni testi letterari latini », osserva Radiciotti, « abbiano conosciuto copie in corsiva antica, eseguite per uso personale da qualcuno abituato a leggere questa scrittura, non costituisce certo un problema. Tutti i paleografi ben sanno che scritture usuali e documentarie abbondano nei libri di età antica (e non solo), ma questo non significa affatto che la corsiva antica preceda cronologicamente la capitale libraria e che tutta la letteratura arcaica e classica debba avere conosciuto uno stadio di trasmissione in corsiva antica. »

Secondo Radiciotti, inoltre, che alcuni storici della filosofia antica abbiano accolto l'identificazione di Kleve, circostanza che egli addita a sostegno delle proprie tesi, si spiega col fatto che si tratta di studiosi non esperti degli aspetti papirologici e paleografici della dimostrazione del Kleve, aspetti di natura tecnica, che essi non hanno esaminato direttamente. Per Radiciotti resta il fatto che la lettura proposta dal Kleve delle pochissime lettere individuabili sui frustoli dei P.Herc. 1829, 1830, 21831, *s.n.* I, I e III, e del P.Herc. 395 non è condivisa da tutti e che, contrariamente a quanto da lui ritenuto, è impossibile sostenere contemporaneamente la presenza del II libro del poema nel P.Herc. 395 e degli altri libri in quei sei frustoli, a meno di ipotizzare l'esistenza di un unico *volumen* contenente tutto il *De rerum natura* (più di 7000 versi) ed aventi dimensioni straordinarie, fin qui mai attestate.

Per fortuna l'improponibilità delle ricostruzioni del Kleve sta progressivamente diventando sempre più nitida. Serena Ammirati in una ricerca sulla storia del libro latino nel periodo compreso tra il I sec. a.C. e la fine del I e gli inizi del II sec. d.C. ha avanzato « due fondamentali ragioni di diffidenza » nei confronti delle ricostruzioni del Kleve¹⁸.

1. I gruppi di lettere individuabili, spesso con l'aiuto delle immagini multispettrali, sui papiri ercolanesi latini, in generale pervenuti in cattive o pessime condizioni, sono « poco significativi e l'attribuzione univoca di essi a un determinato testo è impossibile », anche per la difficoltà di accertare il rapporto stratigrafico di un gruppo rispetto all'altro.

2. Alla notevole varietà delle scritture latino-ercolanesi corrisponde, alquanto coerentemente, una decisa varietà bibliologica, circostanza che permette di stabilire un rapporto diretto, da un lato, fra l'alta qualità della carta impiegata per fabbricare il rotolo e la realizzazione calligrafica del testo in esso contenuto e, dall'altro, tra una minore cura nella realizzazione del manufatto e il grado di corsività della scrittura con cui è delineato il testo. Dal momento che scritture diverse coesistono in uno stesso periodo, « non è opportuno stabilire un criterio distintivo cronologico-evolutivo. La distinzione di Kleve (...) tra *early Roman script* e *classical capital*, interpretate come estremi di un processo appunto evolutivo, rappresenta un deplorabile passo indietro nelle acquisizioni sulla paleografia dei papiri latini di Ercolano. »

Molta chiarezza sulla questione del Lucrezio ercolanese ha fatto un articolo di Beate Beer apparso nel 2009, di cui i punti salienti sono i seguenti¹⁹. 1. L'attribuzione a Lucrezio dei frustoli dei P.Herc. 1829, 1830, 1831 e degli altri 3 *s.n.* è « altamente improbabile », dal momento che, come è occorso anche a me di dimostrare, le sequele di lettere lette dal Kleve su quei frustoli (sequele che peraltro la studiosa giudica troppo corte perché possano

¹⁶ Cf. Radiciotti (2008) 51–60.

¹⁷ Cf. Brunhölzl (1962) 97–104 ; Suerbaum (1992) 153–173 e Suerbaum (1994) 1–21.

¹⁸ Cf. Ammirati (2010) 29–45, sp. 29–33.

¹⁹ Cf. Beer (2009).

sostenere una credibile ricostruzione) sono inesatte e sorvolano su una serie di difficoltà di natura papiro-logica. 2. L'individuazione del II libro lucreziano nei magri resti del P.Herc. 395 è altrettanto fragile, per i seguenti motivi : a) è fondata su una serie di « adattamenti *ad hoc* » di quei resti : su 20 frammenti lo studioso è costretto ad ammettere tre errori di trascrizione, di cui due di metrica ; b) la lettura di una serie di lettere conservate nelle cornici 5 e 17 fatta dal Kleve, comprese quelle nei quali lo studioso vede i residui di II 1080–1083 (fr. 17 C) è da respingere, come mostrano l'esame delle foto digitali e l'autopsia dell'originale. 3) Il testo contenuto nel P.Herc. 395, delineato in corsiva antica plausibilmente nella seconda metà del I sec. a.C., è di natura poetica, come inducono a ritenere i tratti obliqui apposti alla fine delle linee nel fr. 5 vi e nella cornice 16. 4. Esso potrebbe essere stato acquisito tra i libri della Villa nel corso del medesimo secolo, una circostanza che potrebbe autorizzare a cercarne l'autore nella cerchia dei letterati romani che frequentavano Filodemo, in particolare Lucio Vario Rufo, i cui rapporti con il Gadarrese sono ormai ben attestati. 5. Il quoziente di testo conservatosi del P.Herc. 395 è troppo esiguo per permettere un'identificazione convincente del contenuto, tuttavia una serie di mezze parole individuabili in fr. 5 iv 1 (*dei*), 5 v 1 (*Graeco*), 3 (*pr*)o *duci*[*bus*) potrebbe far pensare alla tragedia *Thyestes* che secondo Quintiliano, *Inst.* 10, 1, 98 Vario avrebbe scritto e sarebbe stata tale da poter competere con qualsiasi tragedia. La Beer ha il merito di avere confermato l'inesattezza di molte delle letture del Kleve e con essa l'improprietà dell'identificazione lucreziana.

Molto significativa anche la posizione assunta di recente da Dirk Obbink, secondo il quale quanto il controllo dell'originale del P.Herc. 395 consente di leggere non è assolutamente compatibile con il testo di Lucrezio²⁰. Obbink è costretto allora a rifugiarsi nei minuscoli frammentini dei P.Herc. 1829, 1830 e 1831, nei quali a suo avviso l'identificazione lucreziana è ammissibile, per cui essi conterrebbero « resti di quattro, e, più verosimilmente, due o tre libri del *De rerum natura*, da due o tre differenti rotoli di papiro »²¹. Egli è tuttavia costretto a riconoscere che nel caso di uno di questi frammentini (P.Herc. 1831, fr. H) la lettura data dal Kleve, e di conseguenza l'individuazione di parti dei versi 874, 873 + un nuovo verso del libro I, da lui proposta, non è confermata dal controllo dell'originale²².

L'individuazione nel P.Herc. 395 di resti del *De rerum natura* di Lucrezio non è né fragile né altamente improbabile : è assolutamente da respingere ; nel papiro il poema lucreziano non è mai stato scritto. A mio avviso il pessimo stato in cui esso ci è pervenuto impedisce di avanzare un'ipotesi fondata sul suo contenuto ; non è nemmeno del tutto escluso che esso contenga un testo documentario.

Bibliografia

- Ammirati, S. (2010), « Per una storia del libro latino antico. I papiri latini di contenuto letterario dal I sec. a.C. al I^{ex} – II^m d.C. », *Scripta* 3, 29–45.
 Beer, B. (2009), « Lukrez in Herkulaneum ? Beitrag zu einer Edition von PHerc. 395 », *ZPE* 168, 61–82.
 Brunnhölzl, F. (1962), « Zur Überlieferung des Lukrez », *Hermes* 90, 97–104.
 Capasso, M. (1989), « Primo Supplemento al Catalogo dei Papiri Ercolanesi », *CErc* 19, 263.
 Capasso, M. (2003), « Filodemo e Lucrezio : due intellettuali nel *patriai tempus iniquum* », in Monet, A. (éd.), *Le Jardin romain. Epicurisme et poésie à Rome. Mélanges offerts à Mayotte Bollack* (Lille) 77–107.
 Flores, E. (2002), *Titus Lucretius Carus, De rerum natura*, vol. I (Libri I–III) (Napoli).
 Flores, E. (2004), *Titus Lucretius Carus, De rerum natura*, vol. II (Libro IV) (Napoli).
 Kleve, K. (1989), « Lucretius in Herkulaneum », *CErc* 19, 5–27.

²⁰ Cf. Obbink (2007).

²¹ Cf. Obbink (2007) 34.

²² Malauguratamente Obbink sorvola del tutto, tra l'altro, sulle obiezioni di natura papirologica da me mosse alle ricostruzioni proposte dal Kleve nel 1989 e sull'incontestabile dato di fatto che tutti i frammenti presi in considerazione da parte di quest'ultimo risalgono ad un solo rotolo.

- Kleve, K. (1994), « An Approach to the Latin Papyri from Herculaneum », in *Storia Poesia e Pensiero nel mondo antico. Studi in onore di Marcello Gigante* (Napoli) 315.
- Kleve, K. (2007), « Lucretius' Book II in P.Herc. 395 », in Palme, B. (Hrsg.), *Akten des 23. Internationalen Papyrologenkongresses, Wien 2001* (Wien) 347–354.
- Kleve, K. (2009), « Futile Criticism », *CErc* 39, 281–282.
- Obbink, D. (2007), « Lucretius and the Herculaneum Library », in Gillespie, S. / Hardie, P. (ed.), *The Cambridge Companion to Lucretius* (Cambridge) 33–40.
- Radiciotti, P. (2000), « Della genuinità e delle opere tràdite da alcuni antichi papiri latini », *Scrittura e Civiltà* 24, 367–368.
- Radiciotti, P. (2006), « Palaeographia Papyrologica. VI (2005) », *PLup* 15, 259–260.
- Radiciotti, P. (2008), « Per Knut Kleve. Riflessioni sulla paleografia », *PLup* 17 [2010], 51–60.
- Rouse, W.H.D. (1992), *Lucretius, De rerum natura* (Cambridge [Mass.]).
- Suerbaum, W. (1992), « Zum Umfang der Bücher in der archaischen lateinischen Dichtung : Naevius, Ennius, Lukrez und Livius Andronicus auf Papyrus-Rollen », *ZPE* 92, 153–173.
- Suerbaum, W. (1994), « Herculaneusische Lukrez-Papyri. Neue Belege für die Phase der Majuskel-Kursive eines bekannten Klassikertextes. Nachbetrachtungen zur Edition von K. Kleve, *CronErc*, 19, 1989, 5–27 », *ZPE* 104, 1–21.

LES BAINS D'OXYRHYNQUE : UN RÉEXAMEN À LA LUMIÈRE DES FOUILLES DE PÉLUSE

Jean-Yves Carrez-Maratray

Vers 300 ap. J.-C. fut lancé à Péluse un vaste programme de restructuration du centre urbain, sur le site correspondant à l'actuel Tell el-Farama. L'ancien axe est-ouest du Haut Empire qui unissait auparavant la zone sacrée du temple de Zeus Kasios à l'ouest au grand théâtre à l'est fut coupé par l'édification de ce qu'on appelle communément « la forteresse » de Péluse, mais qui est plutôt un quartier urbain central *intra muros* caractéristique de ce type de restructuration romaine tardive. Cette « ville close » isola le faubourg occidental du reste de la ville puisque l'enceinte ne reçut pas d'entrée à l'ouest, mais seulement sur ses trois autres côtés. Une porte nord fut ouverte vers le vaste complexe balnéaire situé en contrebas, le long du bras pélusiaque nord, et datable de la fin du III^e siècle d'après son inscription dédicatoire sur mosaïque, « Bonne Chance au Fondateur »¹. Une porte est accueillait les visiteurs qui, par l'ancien *decumanus*, venaient du théâtre, désormais *extra muros*. Enfin, une porte sud donna accès aux quartiers méridionaux, contigus au bras pélusiaque sud.

C'est dans ce dernier faubourg, au sud-est de l'angle sud-est de l'enceinte, qu'ont été mis au jour trois ensembles monumentaux de grande ampleur² :

- une vaste église tétraconque, construite au début du V^e siècle par l'évêque Eusèbe et plusieurs fois réaménagée ;
- un complexe de bains datant du tournant des III^e et IV^e siècles, pour ce qui est de son état initial conservé, mais rétréci et surélevé au VI^e siècle ;
- et une aire sacrée caractérisée par un temple de type romain sur podium, accosté d'une vaste *sakieh* munie d'une descenderie en bel appareil.

Dans l'état actuel de notre fouille, les plus anciens bâtiments conservés en élévation dans cette zone datent eux aussi de 300 environ et participent de cette politique de grands travaux mis en œuvre à la fin du III^e siècle. Il s'agit des niveaux inférieurs des bains ainsi que du podium du temple qui les jouxte au sud, mais aussi et surtout du mur qui enserre l'ensemble de ces bâtiments, avec leurs aménagements périphériques, au nord et à l'est. Nous sommes donc en présence d'un *temenos* associant une aire sacrée au sud à des bains au nord. L'édification de cet ensemble au tournant des III^e et IV^e siècles est assurée par la présence d'un tétradrachme pré-tétrarchique ou tétrarchique déposé dans la maçonnerie même du mur du *temenos*.

¹ Carrez-Maratray (1999) 235–236 (n° 398). Sur l'acclamation *κρίστης* au tournant des III^e et IV^e siècles dans P.Oxy. I 41, cf. Blume (1989) 278–279.

² En 2006, Mohamed Abd el-Maksoud, Directeur du Delta et des déserts au CSA, nous a proposé, à Charles Bonnet et moi-même, de nous associer avec lui-même et avec Ahmed el-Tabaïe, Inspecteur en Chef du Nord-Sinaï et fouilleur de Tell el-Farama, pour entreprendre en commun l'étude archéologique complète de ce quartier de l'antique Péluse situé à l'extérieur de l'enceinte urbaine du Bas Empire, en contrebas de celle-ci, au sud-est. L'essentiel des bâtiments dégagés avant notre intervention dataient des époques romaine tardive, byzantine et islamique ancienne. Entre un quartier ommeyyade-fatimide à l'est et une église byzantine à l'ouest, on reconnaissait immédiatement les ruines bien conservées d'un bain romain plusieurs fois transformé et rehaussé, jusqu'au VII^e siècle environ. C'est à lui que nous nous proposons de consacrer cette étude, moins pour le décrire, car nous n'en avons encore qu'une connaissance approximative, que pour émettre quelques hypothèses à son sujet, en nous appuyant sur certaines analogies tirées du dossier des papyrus d'Oxyrhynque. Ces travaux archéologiques à « Farama zone sud-est » ont reçu l'approbation du Conseil Suprême des Antiquités, en la personne de son secrétaire général, le Dr Zahi Hawass, venu le visiter en 2007, que nous remercions de son soutien. Ils font l'objet d'un rapport annuel publié dans la revue *Genava* : Bonnet (et alii) (2006) ; (2007) ; (2008) ; (2009) ; (2010).

Cet ensemble monumental en a remplacé un autre plus ancien, attribuable aux deux premiers siècles de notre ère, mais dont nous n'avons pour l'instant que des vestiges épars³. Les plus notables d'entre eux sont deux inscriptions monumentales du Haut Empire, l'une complète, l'autre fragmentaire, découvertes en remploi dans l'église tétraconque voisine.

La plus récemment découverte tient en quatre lettres qu'il ne semble pas possible d'interpréter autrement que comme le début et la fin du mot *τέμεν*oc, mot qui terminait lui-même l'inscription dédicatoire dudit enclos sacré⁴. Sa graphie extrêmement soignée, avec des lettres s'insérant dans un module carré, paraît caractéristique des deux premiers siècles, ce qui interdit d'y voir l'inscription dédicatoire du *temenos* de 300. Elle suppose donc l'existence d'un *temenos* antérieur, dans lequel on est tenté de reconnaître le sanctuaire de Pélousios, le bon génie des eaux pélusiaques qui avait été honoré, dès le règne d'Auguste, en 4 av. J.-C., d'un trône et d'un autel, par Quintus Corvius Flaccus, le *juridicus* d'Alexandrie en personne, et qui fut associé, sous le règne d'Hadrien, au culte d'Antinoos divinisé⁵. Si cette interprétation reste une hypothèse, elle a cependant reçu un début de confirmation dans la découverte, au fond du *temenos*, d'une drachme de l'an 13 de Trajan (109/110) aux dieux de Péluse et d'une autre de l'an 21 d'Hadrien (136/137) à « Antinoos héros »⁶.

L'autre inscription, quoique complète, n'est pas beaucoup plus loquace, puisqu'elle ne mentionne que « la cité, quand Kasios appelé aussi Dioskouridès était gymnasiarque »⁷. Mais les caractéristiques de cette inscription, jadis gravée en lettres de bronze scellées au plomb dans un bloc de remploi pharaonique en granit, en soulignent l'importance. Elle ornait le linteau de la porte d'entrée d'un bâtiment municipal de prestige que nous avons d'abord proposé d'identifier avec le gymnase même de Péluse. Cette hypothèse reste toutefois difficile à démontrer archéologiquement, tant le remaniement de l'an 300 occulte les vestiges du Haut Empire. En effet, la seule structure actuellement conservée en profondeur est une impressionnante *sakieh* qui connut une très longue durée d'utilisation. Aménagée – semble-t-il – dès l'époque augustéenne, elle reçut, vers 300, une monumentale descenderie qui fut encore rehaussée au V^e siècle. A l'époque romaine tardive, elle alimente encore en eau une citerne installée sur le podium du temple désormais désaffecté. Elle assure au moins que, dès le début de l'époque romaine, il fonctionnait à Péluse ce que le P.Oxy. XXXI 2569 appellera plus tard (24 septembre 265) « le levage des eaux municipales des bains des thermes »⁸.

Sachant qu'après 300 la *sakieh* servait à fournir de l'eau du Nil à des thermes associés à un espace religieux, la question se pose de savoir si elle assumait déjà cette double fonction, balnéaire et sacrée, sous le Haut Empire. Si tel était le cas, l'hypothèse de la dédicace d'un gymnase perdrait de sa valeur et l'on pourrait alors supposer que les deux inscriptions retrouvées étaient respectivement les inscriptions dédicatoires, du premier *temenos* pour celle qui emploie ce mot, et d'un bain antérieur à celui de 300 pour celle du gymnasiarque Kasios *alias* Dioskouridès. En effet, le rôle du gymnasiarque dans la gestion des bains est bien connu⁹. Mais on pourrait aussi penser que le bain, non exclusivement réservé au sanctuaire, servait aussi pour le gymnase voisin, les deux fonctions ne s'excluant pas nécessai-

³ A la recherche de ce *temenos* ancien, en 2009 et 2010, nous avons pu atteindre en quelques endroits de la fouille les niveaux de ces deux premiers siècles de notre ère. Mais il ne s'agit pour l'instant que de vestiges extrêmement modestes, associant briques crues et cuites, et reconnaissables à leur seul matériel, en particulier des monnaies ptolémaïques et des timbres amphoriques rhodiens résiduels associés à de la céramique Eastern Sigillata.

⁴ Bonnet / Carrez-Maratray / Abd el-Samie / El-Tabaie (2009) 136–139.

⁵ Carrez-Maratray (1999) 210–214 (n° 392) ; 423–427.

⁶ Bonnet / El-Tabaie / Carrez-Maratray / Abd el-Samie (2010) 152–154 (n° 8 et 12).

⁷ Carrez-Maratray (2006).

⁸ 5–7 : ἀνειμίχεως ὑδάτων πολιτικῶν θερμῶν βαλανείων.

⁹ Voir en particulier P.Oxy. III 473 (= W.Chr. 33).

rement puisqu'il était traditionnel, dans le monde grec, d'associer l'éducation dispensée au gymnase avec le culte civique des héros éponymes locaux. C'est cette difficulté à trancher qui nous a conduit à tenter une démarche hors de l'archéologie, consistant à chercher dans la documentation papyrologique oxyrhynchite des éléments, sinon de stricte comparaison, du moins de réflexion analogique pouvant éclairer le cas pélusiaque.

Le dossier des bains d'Oxyrhynque a déjà été traité par Julian Krüger, en 1989¹⁰. Notre propos n'est évidemment pas de reprendre ici cette étude, même si nous espérons pouvoir l'amender sur quelques points. En effet, à la recherche seulement, au départ, de quelques éléments de comparaison susceptibles d'éclairer le dossier des bains de Péluse, il nous est apparu par la suite que cela ne pouvait se faire qu'à condition de « remettre à plat » l'ensemble du lexique propre aux « bains oxyrhynchites ».

Le premier élément de comparaison avec Péluse est fourni par le P.Oxy. XLIII 3088 (128 ap. J.-C.), le plus ancien des papyrus d'Oxyrhynque mentionnant un établissement thermal¹¹. Il s'agit de la lettre par laquelle le préfet Titus Flavius Titianus autorise la cité des Oxyrhynchites à « aménager le bain », à partir de fonds déjà réunis¹². Comme à Péluse – où le préfet Titianus est précisément connu par une attestation épigraphique dont la découverte remonte à Jean Clédat –, on s'interroge sur la nature exacte de ce bain : s'agit-il des futurs « thermes d'Hadrien » de P.Oxy. I 54 (= W.Chr. 34), en cours de réparation en 201, qui auraient été ainsi nommés du nom de l'empereur régnant quand Titianus était préfet, ou du bain du gymnase, comme peut le laisser entendre le fait que la lettre est adressée à « la cité » ? On ne saurait actuellement le dire¹³.

Mais cette question du rapport entre « thermes » et « gymnase » d'Oxyrhynque a été singulièrement obscurcie, selon nous, par une interprétation contestable du P.Giss. 50, aboutissant *in fine* à l'identification des « thermes d'Antonin et de Trajan » avec les bains du gymnase d'Oxyrhynque. Le P.Giss. 50 contient en effet l'offre de location, par un anonyme, fils d'Eudaimon fils de Serenus, de deux vestiaires municipaux qui, d'après la restitution de l'éditeur, « sont dans le gymnase, [dans] les thermes d'Antonin et de Trajan ». Cette précision a amené les commentateurs à conclure que les « thermes d'Antonin et de Trajan » se trouvaient inclus dans le gymnase d'Oxyrhynque, dont ils ne seraient qu'une partie¹⁴. Mais cette hypothèse est assez embarrassante. Elle laisse entendre soit qu'il y avait plusieurs bains dans le gymnase, dont l'un était les « thermes d'Antonin et de Trajan », soit que le bain du gymnase avait reçu une dénomination impériale, ce qui est peu crédible dans un cas comme dans l'autre. En réalité cette confusion n'est que le fruit d'une restitution, et il suffit, nous semble-t-il, de remplacer, à la ligne 8, ἐν ταῖς « dans », par καὶ ταῖς « et » pour obtenir un sens beaucoup plus satisfaisant : les deux vestiaires à louer « se trouvent, *respectivement*, (l'un) dans le gymnase *et* (l'autre) dans les thermes d'Antonin et de Trajan ».

Cette restitution conduit à séparer radicalement les bains des thermes, d'un côté, des bains du gymnase, de l'autre. Mais, dira-t-on, que deviennent les « thermes d'Antonin et de Trajan » dès lors qu'ils ne sont plus les bains du gymnase ? et y avait-il d'autres thermes qu'eux à Oxyrhynque ? Cette question revient à poser celle des diverses dénominations impériales accolées, dans la documentation papyrologique oxyrhynchite, au mot

¹⁰ Cf. Krüger (1989) qui présente l'inconvénient d'appliquer à Oxyrhynque le texte de P.Oxy. III 473, dont Lewis (1981) a montré qu'il concernait en réalité Naucratis ; Parsons (2007) 50–52, 58 et 64–65.

¹¹ P.Oxy. XVII 2127, qui mentionne deux fois « le bain du gymnase » est vraisemblablement postérieur à 171 ap. J.-C.

¹² Bowman / Rathbone (1992) 123, voient dans cette intervention préfectorale « le fait que les officiels métropolitains étaient sujets, en toutes leurs opérations, au contrôle ultime du gouverneur » et rapprochent ce papyrus de la lettre par laquelle Trajan demande à Plinie le Jeune, alors gouverneur de Bithynie, de veiller à ce que les cités ne fassent pas banqueroute par excès d'ambition édilitaire.

¹³ Pour l'attestation épigraphique, cf. Carrez-Maratray (1999) 214–215 (n° 393).

¹⁴ Krüger (1989) 110 et 114–115 ; Alston (2002) 244–245 ; Parsons (2007) 50 et 58.

« thermes ». Disons-le d'emblée : nous pensons que, sous des dénominations variables, « thermes d'Hadrien », « thermes d'Antonin », « thermes d'Antonin et de Trajan », et « thermes de Trajan Hadrien », c'est toujours un seul et même établissement thermal qui a été ainsi désigné¹⁵. Nous en trouvons la preuve dans la récurrence à Oxyrhynque d'une expression qui est passée plutôt inaperçue et qui consiste à employer le mot θερμά au pluriel en compagnie du mot βαλανεῖον au singulier, soit « le bain des thermes », une expression qui sert même à nommer une rue : « la rue du bain public des thermes ».

Le P.Oxy. LXIV 4441 est un document de 315/316 destiné au *logistès* Valerius Ammonianus appelé aussi Gerontius et concernant des travaux de réparation qu'il conviendra de faire à un mur de la *stoa* est situé « face à la rue du bain public des thermes ». Comme son nom l'indique, cette rue partait du bain des thermes à l'ouest et venait « buter » sur le mur est de la *stoa* du *cardo* d'Oxyrhynque. Le « bain des thermes », même s'il donne son nom à une rue menant à la *stoa* est, n'a donc rien à voir avec le « bain chaud », au singulier, situé sous ladite *stoa* et donnant son nom à un quartier du centre-ville¹⁶. Il se trouvait donc dans la partie occidentale de la ville.

Or c'est bien ce que dit, à sa façon, le P.Oxy. I 43 *verso* (= W.Chr. 474). Dans cette célèbre liste de gardes assignés à divers endroits d'Oxyrhynque et énumérés, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, du nord-ouest au nord-est, le poste de garde πρ(ὸς) τῷ θερμῶν βαλανίῳ (*sic*) est au sud-ouest (col. iii, 10), alors que le gymnase est à l'est (col. iv, 6 et 8). Ce poste y est bizarrement désigné par un article au datif singulier suivi de deux génitifs pluriels. Les commentateurs traduisent toujours, s'il me semble bien, « devant les bains chauds » (the hot baths). Mais le datif singulier en fait attendre un autre et la formule exacte devait être πρ(ὸς) τῷ θερμῶν βαλανείῳ, « devant le bain des thermes », et c'est par un réflexe analogique bien excusable que le rédacteur aura répété le génitif pluriel. Si ce « bain des thermes », situé à l'ouest de la ville, n'était autre, comme nous le pensons, que l'établissement appelé par ailleurs « les thermes d'Antonin et de Trajan », on constate qu'il n'avait effectivement rien à voir avec le bain du gymnase situé, lui, à l'est.

La dénomination « le bain public des thermes » se retrouve encore dans trois documents envoyés aux bureaux du *logistès* dans les années 310/320 à propos de l'« heureuse réparation » (ἐπισκευή) entreprise entre 316 et 326 dans « les thermes de Trajan Hadrien ». En 316, Aurelius Palisès écrit au même *logistès* Valerius Ammonianus appelé aussi Gerontius en tant que « gestionnaire (?) du bain public des thermes en cours d'heureuse réparation »¹⁷. La même année, Aurelius Artemidoros, peintre en bâtiment, a examiné, toujours pour Valerius Ammonianus, tous les lieux « du bain public, dans ladite cité, des thermes de Trajan Hadrien, en cours d'heureuse réparation »¹⁸. Dix ans plus tard, Aurelius Zoilos, de la guilde des verriers, soumet un devis au *logistès* Flavius Leucadius « pour le service de réparation du bain public des thermes de la cité »¹⁹.

A chaque fois, le génitif pluriel θερμῶν est placé en position de complément du nom, avant le singulier βαλαν(ε)ίου, comme dans la correction que nous proposons pour P.Oxy. I 43v, iii 10. Autrement dit, nous semble-t-il, il n'existait à Oxyrhynque qu'un seul établissement balnéaire (βαλανεῖον) pouvant être appelé « thermes » (θερμά), le « bain des thermes ». Inversement, tous les établissements appelés θερμά au pluriel dans les P.Oxy., par

¹⁵ P.Oxy. I 54 (201 ap. J.-C.) ; P.Oxy. XVII 2128 (fin du II^e siècle) ; P.Giss. 50 (259 ap. J.-C.) ; P.Oxy. VI 896 (316 ap. J.-C.).

¹⁶ P.Genova I 22, 10.

¹⁷ P.Oxy. I 53, 5–6 : τοῦ εὐτυχῶς ἐπ[ι]σκευαζ[ο]μένου θερμῶν δημοκίου βαλανίου.

¹⁸ P.Oxy. VI 896, 7–9 (= W.Chr. 48) : τοῦ εὐτυχῶς ἐπισκευαζομένου Τραιανῶν [ἀδριανῶν] | [θερμῶν] δημοκίου τῆς | αὐτῆς πόλεως βαλανίου.

¹⁹ P.Oxy. XLV 3265, 9–11 : εἰς χρεῖαν ἐπ[ι]σκευ[η]θε θερμῶν δημοκίου βαλανίου τῆς | πόλεως.

delà les variantes des noms impériaux, renvoient à cet unique βαλανεῖον, situé au sud-ouest de la ville, de l'autre côté par rapport au bain du gymnase²⁰.

Cela nous renseigne-t-il sur ce qu'étaient les bains de Péluse ? Pas tout à fait, mais quelques constantes apparaissent. A compter des années 120 (« Trajan-Hadrien », préfet Titianus), une politique municipale active se déploya autour des bains tant à Oxyrhynque qu'à Péluse. Les figures d'Hadrien et d'Antinoos y jouent un rôle non négligeable²¹. Puis, vers 300, un vaste programme de rénovation des bains, tant à Oxyrhynque qu'à Péluse, s'intégra dans un programme plus général de rénovation urbaine, sous contrôle des curateurs. Ce programme est attesté papyrologiquement à Oxyrhynque, archéologiquement à Péluse. On n'hésita pas, dans l'une et l'autre ville, à proclamer *ktistès* un riche particulier, notamment un bâtisseur de bains à Péluse. Enfin, à Oxyrhynque comme à Péluse, deux bains majeurs se faisaient face : à Oxyrhynque il y avait « le gymnase à l'est, les thermes à l'ouest ». Faut-il en conclure qu'il y avait à Péluse « le gymnase au sud, les thermes au nord » ? La poursuite des fouilles permettra peut-être de répondre à cette question, à moins que le bain de Péluse (sud-est) soit comme le bain de P.Oxy. I 43v, iii 24, un « bain sacré », celui de Pélousios.

Bibliographie

- Alston, R. (2002), *The City in Roman and Byzantine Egypt* (New-York / London).
- Blume, M. (1989), « A propos de P.Oxy. I 41. Des acclamations en l'honneur d'un prytane confrontées aux témoignages épigraphiques du reste de l'empire », in Criscuolo, L. / Geraci G. (éd.), *Egitto e storia antica dall'ellenismo all'età araba, bilancio di un confronto, Atti del colloquio internazionale Bologna, 31 agosto – 2 settembre 1987* (Bologna) 271–290.
- Bonnet, C. / Carrez-Maratray, J.-Y. / Abd el-Samie, M. / El-Tabaie, A. (2006), « L'église tétraconque et les faubourgs romains de Farama à Péluse (Egypte – Nord Sinaï) », *Genava* n.s. 54, 371–384.
- Bonnet, C. / Carrez-Maratray, J.-Y. / Abd el-Samie, M. / El-Tabaie, A. (2007), « L'église tétraconque, l'oratoire et les faubourgs romains de Farama à Péluse (Egypte – Nord Sinaï) », *Genava* n.s. 55, 247–260.
- Bonnet, C. / Carrez-Maratray, J.-Y. / Abd el-Samie, M. / El-Tabaie, A. (2008), « L'église tétraconque et la villa suburbaine des faubourgs de Farama à Péluse (Egypte – Nord-Sinaï) », *Genava* n.s. 56, 121–143.
- Bonnet, C. / Carrez-Maratray, J.-Y. / Abd el-Samie, M. / El-Tabaie, A. (2009), « Le temple des faubourgs de l'antique Péluse et l'église tétraconque de Tell el-Farama (Egypte – Nord Sinai) », *Genava* n.s. 57, 127–150.
- Bonnet, C. / El-Tabaie, A. / Carrez-Maratray, J.-Y. / Abd el-Samie, M. (2010), « Le temple romain, les bains et l'église tétraconque des faubourgs de Farama à Péluse (Egypte – Nord-Sinaï) », *Genava* n.s. 58, 142–163.
- Bowman, A.K. / Rathbone, D. (1992), « Cities and Administration in Roman Egypt », *JRS* 82, 107–127.
- Carrez-Maratray, J.-Y., (1999), *Péluse et l'angle oriental du delta égyptien aux époques grecque, romaine et byzantine* (Bd'E 124, Le Caire).
- Carrez-Maratray, J.-Y. (2006), « Une inscription grecque. La dédicace du gymnase de Péluse », *Genava* n.s. 54, 385–389.
- Grenier, J.-Cl. (2008), *L'Osiris Antinoos* (CENIM 1, Montpellier).
- Krüger, J. (1989), « Die Badeanlagen von Oxyrhynchos. Eine historisch-terminologische Untersuchung », *Tyche* 4, 109–118.
- Lewis, N. (1981), « Notationes legentis », *BASP* 18, 78–80.
- Parsons, P. (2007), *City of the Sharp-Nosed Fish. Greek Lives in Roman Egypt* (London).

²⁰ Il a certes pu exister d'éphémères thermes distincts du « *balaneion* des thermes » mais cela nous paraît compliqué : comment expliquer en effet que la dernière attestation connue soit celle des « thermes de Trajan Hadrien » qui reprennent le nom d'Hadrien, porté par les thermes les plus anciennement connus, pour l'associer à celui de Trajan, porté lui par les thermes « d'Antonin et de Trajan » qui s'intercalent chronologiquement entre les deux ?

²¹ Poèmes oxyrhynchites en l'honneur d'Antinoos : P.Oxy. VIII 1085 ; L 3537v ; LXIII 4352 ; peut-être LIV 3723. Célébration de son anniversaire et de sa déification : P.Oxy. XXXI 2553. Sur Antinoos à Oxyrhynque, cf. Parsons (2007) 65 et 232, n. 15 ; Grenier (2008) 47–55.

LORD CRAWFORD'S SEARCH FOR PAPYRI : ON THE ORIGIN OF THE RYLANDS PAPYRUS COLLECTION

Malcolm Choat

The John Rylands University Library of Manchester, incorporating the library founded in the late 19th century by Mrs. Enriqueta Rylands in memory of her husband, houses a large collection of papyri¹. While these have been acquired in several phases, the nucleus of the collection was formed by the purchase by Mrs. Rylands in 1901 of the entire collection of manuscripts in the Bibliotheca Lindesiana, that is, the library of the Earls of Crawford and Balcarres, presided over at that time by the 26th Earl of Crawford, James Ludovic Lindsay, an avid bibliophile as had been his father². Among the Rylands papyri (as well as in other collections) are a number of archives, in particular those of Apa Johannes and Theophanes, which form the subject of previous and ongoing work by the present author³. By way both of confirming some details about their acquisition, and in further adding to our knowledge of the history of this important papyrus collection, I report here on what can be learnt of this on the basis of an examination of the correspondence and other papers of the Earls of Crawford, now in the National Library of Scotland⁴.

With regard to the archive of Apa Johannes, the Crawford Muniments confirm the reconstruction of the acquisition of the various pieces advanced most recently by Nikolaos Gonis, refining suggestions by Peter van Minnen, Constantine Zuckerman, and myself⁵. In providing further detail on the acquisition of the Rylands papyrus collection, they confirm several points which were hitherto well-informed speculation and correct several errors in earlier reports of the acquisitions.

It was the 25th Earl of Crawford, Alexander William Crawford Lindsay (whom I will call here Lindsay), who began the acquisition of manuscripts from Egypt for the Bibliotheca Lindesiana, by his purchase of a number of Henry Tattam's Coptic manuscripts on their sale in 1868⁶; to produce a catalogue of them, he engaged the Reverend J.M. Rodwell, who – the well-known bookseller Quaritch advised – was the only qualified scholar then in England who could undertake the task⁷. Rodwell himself felt there were qualified men in the British Museum⁸; but while Quaritch admitted to Lindsay that Samuel Birch and Stanley Lane-Poole knew Coptic, he avowed that they were more Hieroglyphic

¹ See in this volume the contribution of Roberta Mazza.

² On the sale, see Barker (1977) 350–354. It was announced in *The Times* on 3 August 1901: « Lord Crawford's Manuscripts », *The Times* 3.9.1901, 6i–ii; see also Farnie (1989) 23–24, esp. 23, n.40–41. On the library, and the 25th and 26th Earls of Crawford, see in general Barker (1977).

³ See Choat (2006) and (2007).

⁴ The Crawford Muniments are now in the National Library of Scotland, Edinburgh. I am most grateful to Lord Crawford for granting me permission to access this collection and quote from it here, and for the further assistance he has offered in the course of this work. I wish also to thank Kenneth Dunn, Senior Curator, Manuscripts Division, National Library of Scotland, for his help. The CM are National Library of Scotland Acc.9769 (which should be understood in all the references below); I cite them here in the form « CM : LP [volume number] (Date range covered by volume, omitted after the first instance).[letter number], date ». I append the names of the correspondents where it is not obvious from the context.

⁵ Van Minnen (1994); Zuckerman (1995); Choat (2007); Gonis (2008).

⁶ See Emmel (1994), who shows, despite the statements of Crum in *P.Ryl.Copt.*, *Introd.*, vii, that they came *in toto* from the sale of Tattam's manuscripts.

⁷ CM : LP 20 (June–Dec. 1868).271, 17 June 1868, Quaritch to Lindsay. Rodwell had completed his work by 27 August of the same year 1868; see CM : LP 20.369, 27 Aug. 68, and 20.374, 29 Aug. 68, from Quaritch to Lindsay, the latter enclosing a report from Rodwell to Lindsay, 20.372, (undated). CM : LP 306 comprises drafts of the catalogue of the Coptic manuscripts drawn up by Lindsay on the basis of Rodwell's work, which is referred to (though without naming Rodwell) by Emmel.

⁸ CM : LP 20.292, 25 June 1868, Rodwell to Quaritch.

experts ; he had « a low notion of their palaeographical knowledge of the Coptic language »⁹.

This purchase formed the basis of the older collection of Coptic manuscripts in the Bibliotheca Lindesiana, called « part (A) » in the Catalogue of the Rylands Coptic collection¹⁰. Of the highest interest among these are the Sahidic parchment fragments later discovered to have come from the White Monastery Library, which were contained in Lot 401 of the Tattam sale ; these were already recognized by contemporaries such as Quaritch himself, and Robert Curzon, as having great value¹¹. In the ensuing decades these Biblical and other Sahidic parchments were to become known and used within the nascent coptological community by scholars such as George Horner, and a young Walter Ewing Crum¹².

While the Bibliotheca Lindesiana was among the greatest private libraries in Britain, in the 1890s, the 26th Earl (to whom I shall refer here as Crawford), and his librarian John Edmond began to sense a lack, as the new field of papyrology emerged. That Edmond could tell Crawford in late 1898 that « [i]f you could get some good examples of Papyri I should be very glad » indicates that there were at that time few or none in the Bibliotheca Lindesiana¹³. It is not quite true that the Crawford collection contained no papyri at that stage, as a small slip amongst papers compiled by the 25th Earl in Italy near the end of his life lists two papyri¹⁴ ; one « resembles those of the XXI and XXII Dynasties », the other is « of Ptolemaic Period ... in a neat Hieratic hand »¹⁵. Yet according to the emerging consensus on what papyrology was, that is the study of texts from Graeco-Roman Egypt, the collection still had none, and Crawford traveled to Egypt in the winter of 1898/1899 with the express intention of filling this hole.

Here I must correct the statement in my communication to the Helsinki congress that the Bibliotheca Lindesiana already contained Greek papyri before this time, which was based on my misunderstanding of Barker's masterful account of the library¹⁶. It also means that the statement by Roberts and Turner in the introduction to the Archive of Theophanes in P.Ryl. IV, that « [t]he papyri comprising this archive were purchased c. 1896 by A.S. Hunt on behalf of Lord Crawford together with other texts published in this volume », is in fact incorrect : it was already doubted by Gonis, and is disproved by letters to and from Crawford, which show not only that Hunt did not purchase papyri on his behalf until late 1899, but that Crawford himself did not purchase any until early in that year¹⁷.

Crawford had left England bound for the Mediterranean and Egypt in late 1898¹⁸. By December 6th he was able to report from Cairo on the purchase of a fragment of a Kufic

⁹ CM : LP 20.294, 27 June 1868.

¹⁰ P. Ryl. Copt. ; see Introduction, vii.

¹¹ CM : LP 20.[unnumbered], 18 Aug. 1868, Curzon to Lindsay, referring to « those Coptic Fragments, which are some of them of remote antiquity » ; see also Quaritch to Lindsay in CM : LP 20.271, 17 June 1868 : « The collection of Fragments is a great Palaeographic treasure, more important, I think than the Cufic Koran I bought for your Lordship in Paris. »

¹² Horner : CM : LP 50(Oct.–Dec. 1894).431, 29 Dec. 1894 ; Crum : CM : LP 67(May–June 1898).339, (undated) ; 67.358, 13 June 1898 ; 68(July–Aug. 1898).55, 15 July 1898.

¹³ CM : LP 70(Nov.–Dec. 1898).443, 17 Dec. 1898.

¹⁴ He died on December 13th 1880 ; see Barker (1977) 271.

¹⁵ CM : LP 306, certainly in Lindsay's hand despite the description in the National Library of Scotland catalogue of the CM. Compare the description of the « several large envelopes full of carefully prepared catalogues of Oriental MSS » described to Crawford by Bal (*i.e.* Crawford's eldest son David Alexander Edward Lindsay, later 27th Earl of Crawford and 10th Earl of Balcarres), as being found among papers of the 25th Earl in Rome (CM : LP 71(Jan.–Mar. 1899).3, 3 Jan. 1899).

¹⁶ Choat (2007) 178.

¹⁷ P.Ryl. IV, p. 104 ; Gonis (2008) 71, n. 13.

¹⁸ See in general Barker (1977) 338–339. In addition to the letters of Crawford for this period, Lord Crawford has also kindly extracted for me sections of the diary, in his private possession, of the 26th Earl's fourth son

Quran, and was preparing to journey up the Nile the next day¹⁹. It was early February 1899 before he wrote again, from Luxor, with news of a disappointing expedition : a sixteen-mile donkey ride to a monastery in the vicinity of Luxor had proved fruitless, and back in the town the only papyri he was offered did not meet his expectations : « I want an unopened, & sealed one »²⁰. By the 21st of the month, Crawford had returned to Cairo, from where he reported to Edmond on a more successful expedition to the bazaar, which took place on February 19th. This had netted, amongst other things, fourteen Greek papyri, and two « curious » parchments said to be from the Fayum²¹.

On the 23rd, Crawford wrote again, having had more spectacular success that day²². Via the intervention of the antiquities dealer Paul Phillip, he had made the acquaintance of the notorious dealer Farag Ali in Giza, and had bought all he had in the way of papyrus. The « other man » referred to in the letter is Phillip himself, as the receipt he wrote for Crawford shows²³. On it one can recognize items such as the carbonised papyri from Thmouis in the Rylands collection²⁴.

From still another dealer, the Greek antiquarian Kyticha – of whom Budge held a low opinion which he shared with Crawford around this time – Crawford purchased a Hieratic papyrus roll said to come from Akhmim, and fancied that he had thus exhausted Cairo of papyri, rejoicing in particular at the « early Greek fragments », having been « mortified » that the « Austrian Archduke Albrecht » had a near monopoly on them²⁵.

He was, however, far from exhausting Cairo of papyri : two days later he had further success, going on a « long trip » with a man named Abdullah to see his aged relation Ali, no doubt the Giza papyrus dealer Ali el-Arabi known from many other accounts, and leaving with another large haul of papyri²⁶. Crawford now felt « that the Egyptian Department is as well represented as any other private library » : the Coptic and Arabic papyri were useful enhancements to his already impressive collection of manuscripts in those languages, and he hoped the Greek lot would also turn out well. He also noted presciently that many fragments were separated, from one another between the various paper sheets, « so one has to get the lot in self preservation »²⁷. The entire purchase was catalogued for transport, and handed over to be sent back to England that day²⁸. This, then, is the purchase described by Crum in the Introduction to *P.Ryl.Copt*, bought not in 1898, as stated there, but early the next year²⁹. By the « two well known Gizeh dealers », Crum might mean Farag and Ali, or Phillip, or Kyticha ; I assume he refers to the first two, as from them derived most of the papyri (and almost certainly the ones in which Crum was interested).

Edward Reginald Lindsay (then aged 23) who accompanied his father to Egypt. I thank Lord Crawford for permission to refer to these several times in the notes below.

¹⁹ CM : LP 70.384, 6 Dec. 1898 : « We leave for up the river tomorrow. »

²⁰ CM : LP 71.204, 4 Feb. 1899, quoted in part in Barker (1977) 338.

²¹ CM : LP 71.290, 21 Feb. 1899. The date is established by Edward's Diary, which refers to buying Greek and Coptic papyri in the Bazaar (presumably in Cairo) on February 19th. Crum later diagnosed the parchment rolls as fakes (CM : LP 72(Apr.–June 1899).501–502, 16 Apr. 1899, Lionel to Crawford).

²² CM : LP 71.296, 23 Feb. 1899; quoted in part in Barker (1977) 339.

²³ LP 340 : Library Receipts 1899–1900.343 (24 Feb. 1899), featuring an amount « Reçu pour un lot Papyrus acheté par notre entremise à Farag de Ghise ».

²⁴ « 1 partie de Papyrus Brûlés et provenant de Mendès », *i.e.* those from Thmouis in the Mendesian nome (see *P.Thmouis I*, p.1–2), *P. Ryl. II* 213–222.

²⁵ Kyticha is unnamed in Crawford's letter, but referred to in subsequent letters (*e.g.* CM : LP 71.585, 2 May 1899, Crawford to Edmond) ; Edward's Diary for February 22nd recounts a visit to the shops of Kyticha and Phillip. On Budge's opinion, see CM : LP 76(Apr.–June 1900).648, 14 July 1900. On Crawford's purchase, see CM : LP 71.296.

²⁶ « Long trip » : Edward in his Dairy entry for February 25th.

²⁷ CM : LP 71.327, 26 Feb. 1899 ; quoted in part in Barker (1977) 339.

²⁸ The « List of Contents » is CM : LP 71.328, enclosed with 327.

²⁹ *P.Ryl.Copt*, p. vii.

Back in Wigan, Edmond had been reading Kenyon's *Palaeography of Greek Papyri*, and wondering if any of the rolls Crawford had acquired would turn out to be literary papyri³⁰. In this he was destined for disappointment ; just as he was wrong in his guess that none of the Coptic papyri Crawford had purchased would be as old as the « magnificent Sahidic fragments » already in the collection : some were in fact much older. Crum, who had already agreed to catalogue the Coptic texts in the library, and whom Edmond knew to be « very eager to see Coptic papyri », was soon apprised of the new Coptic acquisitions³¹.

Crum visited Haigh Hall – the Wigan estate that formed both the seat of the Earls of Crawford in England and the home of the Bibliotheca Lindesiana – soon after the papyri arrived in England, to separate the Coptic from Greek papyri³². He was indeed « immensely pleased » with the new acquisitions, in both philological and historical terms³³. Crawford's youngest son Lionel was also at home at the time, and was surprised : he had « expected some sage old goggled pedagogue and met instead the very opposite ... young & dapper »³⁴. Lionel also passed on Crum's pleasure with the collection and its size, as well as the suggestion that the Arabic papyri be sent to « the man in the Vienna museum » with « some unpronounceable name », which subsequent correspondence shows to have been Josef von Karabaček.

Kenyon had already worked on the Greek manuscripts in the Bibliotheca Lindesiana³⁵ ; Edmond now sent a telegram to him asking if he might do the same for the papyri. Kenyon's reply from Rome pleaded the pressure of other tasks : if Crawford wished the job done soon, Kenyon could « confidently recommend Mr. A.S. Hunt, of Queen's College, Oxford. »³⁶ Edmond imagined Crawford would « wait for Kenyon », to do the Greek papyri, but Crawford thought « it w(oul)d be wise to get Mr. Hunt on it. »³⁷ Edmond thus wrote to Hunt asking if he could do the work, admitting that « [t]hey are, I fear, all non-literary, and mostly from the Fayyum. Some are fairly complete, but many are very fragmentary. »³⁸

The reason for this was made clear in Hunt's reply two days later³⁹. Presently engaged as both he and Grenfell were with the Oxyrhynchus and Amherst papyri, they were far too busy to take up the Crawford collection any time soon. But Hunt was already apprised of the collection, having preceded Crawford to the Cairene antiquariats in the previous winter, thereby accounting in particular for the « absence ... of literary fragments, which had been previously sifted out by » Grenfell and himself. In the next sentence, he disparaged the potential of the collection as it stood to interest « European scholars », before going on to kindly offer his services to make it of some value : « an expenditure of £50 to £100 during two or three seasons would probably be quite sufficient. »

Edmond was clearly far from impressed with the tone of Hunt's reply : he first suggested to Crawford that they try someone else, reckoning that he could find someone suitable « among the young Greek scholars of the day »⁴⁰. When Crawford insisted on waiting for Grenfell and Hunt, he disparaged their work, which was to his eyes « not much to look at »⁴¹. It was September 1899 before the « Oxford papyrology twins » made it to Wigan to

³⁰ CM : LP 71.362, 6 Mar. 1899, Edmond to Crawford.

³¹ CM : LP 72.454, 4 Apr. 1899, Edmond to Crum.

³² CM : LP 72.500, 16 Apr. 1899, Edmond to Crawford.

³³ Crum's report to Edmond is CM : LP 72.514–515, 19 Apr. 1899.

³⁴ CM : LP 72.501–502, 16 Apr. 1899, Lionel to Crawford.

³⁵ CM : LP 67.137, 2 May 1898 Edmond to Crawford, a very favourable report on Kenyon's work.

³⁶ CM : LP 72.494, 14 Apr. 1899, Kenyon to Edmond.

³⁷ CM : LP 72.517, 19 Apr. 1899 ; CM : LP 72.530, 20 Apr. 1899.

³⁸ CM : LP 72.543, 21 Apr. 1899.

³⁹ CM : LP 72.556, 23 Apr. 1899.

⁴⁰ CM : LP 72.563, 25 Apr. 1899.

⁴¹ CM : LP 72.585, 2 May 1899 ; CM : LP 72.597, 3 May 1899.

examine the papyri they had already seen in Egypt. They copied many texts, and made a note of those they felt worth publishing, which they planned to have sent to them at some stage⁴².

While there is no detailed report of the contents of Bibliotheca Lindesiana's papyrus collection as it stood before Hunt and Grenfell began acquiring papyri for Crawford in late 1900, there do exist letters from both to Crawford written after their first examination of the texts⁴³. In these they note that the collection was particularly strong in Byzantine papyri, and included « some enactments or judicial decisions of praefects of Egypt », « a petition to the Roman Emperors », and « a long Latin one ». The latter might be one of the Latin documents in P.Ryl. IV and the petition is probably P.Ryl. IV 617 ; the « judicial decisions » may be P.Ryl. IV 653. The « Byzantine papyri » in which Grenfell noted the collection was strong are likely to have included the less impressive (to the eye) pieces of the Theophanes archive, such as the accounts (P.Ryl. IV 628–639)⁴⁴. The collection as it stood also contained several « large sheets » of Greek papyri which Crawford had taken to Balcarres for photographing, and which he sent down to Haigh Hall so that Grenfell and Hunt might examine them⁴⁵. Among these is probably not the 91 cm long P.Ryl. IV 653, as Hunt reports that the « enactments or judicial decisions of praefects of Egypt » was still unrolled ; some of the accounts of Theophanes measuring 71 cm (P.Ryl. IV 631) and 70 cm (P.Ryl. IV 627) in length might be possible candidates. As Edmond specifies these were Greek, they are not likely to have been the much longer Egyptian texts Crawford had purchased.

In the two following winters, armed with £250 from Crawford, Grenfell and Hunt purchased papyri for him on their trips to Cairo, various reports on which are among the Crawford Muniments. The haul included in 1900 such prizes as the parchment *Odyssey* P.Ryl. I 53 and « a quire of [a] small papyrus book »⁴⁶. In 1901, Hunt reported they had purchased, among other items, a text of Demosthenes' *De corona* of Byzantine date (P.Ryl. I 58), a Decian *libellus* (P.Ryl. I 12, as Hunt's description shows), and petitions to prefects of Egypt, probably P.Ryl. II 124–152⁴⁷. Some of the latter also found their way to the British Museum, where their connection with the « group of petitions of which the rest were bought by Messrs. Grenfell and Hunt and ... now in the John Rylands Library at Manchester » was noted in P.Lond. III (p. viii).

If we return to the archive of Apa Johannes, we may confirm aspects of the generally agreed reconstruction of its purchase. Nothing here speaks for or against the proposal that these are the papers of John of Lycopolis, except perhaps the clear impression that these papyri came from a dealer's lot which was largely comprised of papyri from Ashmunein⁴⁸. Leaving that aside, we may reconstruct as follows. The papyri in the « two tin boxes » in the (then) Ashmolean Library which were published by Rees and later Gonis had been purchased by Grenfell and Hunt, probably in early December 1899⁴⁹. They formed part of a larger purchase, part of which was acquired for Lord Amherst, from whom they had a com-

⁴² See Edmond's reports to Crawford in CM : LP 73.1020, 26 Sept. 1899 and 73.1026, 27 Sept. 1899.

⁴³ CM : LP 73(July–Sept. 1899).1032–1033, 28 Sept. 1899 (Hunt); 73.1035, 29 Sept. 1899 (Grenfell).

⁴⁴ See also Hunt (previous note) : « The best belong to the 3rd, 4th and 5th centuries. »

⁴⁵ See CM : LP 73.985, 20 Sept. 1899, Edmond to Crawford; 73.990, 21 Sept. 1899, Crawford to Edmond; 73.1026, 27 Sept. 1899, Edmond to Crawford.

⁴⁶ See CM : LP 74(Oct.–Dec.1899).1387, 20 Dec. 99 Edmond to Crawford. The document from Hunt to which he refers as being enclosed (which would have contained a more detailed report) has not survived. Letters of Bal to Edmond and Hunt to Crawford in mid-1900 also contain brief references to the codex. The small papyrus book is almost certainly P.Ryl. I 28, a treatise on palmomancy. It is mentioned by Hunt in a note to Crawford, CM : LP 77(July–Sept. 1900).644, 8 July 1900.

⁴⁷ CM : LP 81(June–July 1901).748, 4 July 1901, Hunt to Crawford.

⁴⁸ On this proposal, see Zuckerman (1995), accepted now by Wipszycka (2009) 84–85.

⁴⁹ See Gonis (2008) 70 and 72 ; P. Herm., Preface.

mission to buy papyri⁵⁰. This larger purchase included a number of Greek letters from the Archive of Apa Johannes, only one of which, P.Amh. II 145, went to the Amherst collection. The Coptic sections of the archive remained in Egypt to be purchased there by Lord Crawford in February 1899. The selection of the Greek texts from the papyri being sold by Farag, Ali, and others, was made by Grenfell and Hunt, who studiously sifted Greek and especially literary texts from what was available⁵¹.

I now find myself suspicious of there being much of the archive left on the market after the winter of 1898/1899, as Crawford's deep pockets had virtually denuded the major Cairene dealers of what papyri were left after Grenfell and Hunt (and of course the many other buyers who prowled the antiquariats and dealers) had been through them. This suggests that, if papyri purchased after this date, such as the three British Museum papyri which were acquired in 1901, came from the archive, then they were either purchased several years before they were accessioned in the British Museum in 1901, or had already been separated in Cairo or elsewhere in Egypt⁵². This is not to say that items such as these – not to mention items whose purchase is further removed in time – are not connected with the archive, but they cannot be as securely associated with it as can the items in P.Herm., P.Misc., P.Ryl.Copt. and P.Amh.⁵³

One further point remains troubling : in the introduction to P.Ryl. I 17, Hunt says that this papyrus « was bought together with several cursive documents from Eshmunen, some of which are dated in the year a.d. 397. » These are generally agreed to be P.Herm. 52 and 53⁵⁴ ; yet what does Hunt mean by « were bought together » ? It is perfectly possible that P.Ryl. I 17 belongs to those papyri purchased in the winters of 1899/1900 and 1900/1901 for Crawford ; indeed, it would seem unlikely to be from Crawford's 1899 purchase on the grounds of its nature. Hunt, in his letter to Edmond in September 1899, notes that he and Grenfell saw among the collection as it then stood only « one Greek literary fragment (prose) », which seems unlikely to be a reference to the hexameter *Epithalamium* that is P.Ryl. I 17⁵⁵. It is possible, of course, that they missed this piece – but then how was Hunt so well-informed about it ? If, however, it was purchased by Hunt in 1899/1900 or 1900/1901, then this is at the least a full year after he and Grenfell purchased the papyri in the « tin boxes » of Hermopolite papyri which were to remain in Oxford and be partly published as P.Herm.

If Hunt indeed means to refer to P.Herm. 52 and 53 (and other unpublished texts of the same date from the same collection noted by Gonis), then he can only mean either that they were « bought together » in a looser sense, that is, in the same winter by different people ; alternatively, he is not, in fact, referring to P.Herm. 52 and 53⁵⁶. That the Oxford « Hermopolis » collection was purchased later than December 1898 is not likely, as then there is no reason why Crawford should not have also purchased the Greek Apa Johannes and Theophanes letters in early 1899. Could P.Herm. 52–53 have been bought later than the « mother-collection » of P.Herm. and included in the tin boxes at some stage before

⁵⁰ See the Preface to P.Amh. I. Hunt also outlines the arrangement to Edmond in CM : LP 72.556, 23 Apr. 1899.

⁵¹ Gonis (2008) 72.

⁵² The three papyri acquired in 1901 are P.Lond.Copt. I 1123 ; SB XVIII 13612 (= P.Lond. III 1014 descr.) ; P.Lond. III 981 (p. 241). On their acquisition, see Choat (2007) 179–179. There was in some cases a time lag between the moment when funds for British Museum purchases were assigned, and the moment when they were received and fully catalogued (personal communication from Dr. Vrej Nersessian, Curator of the Christian Middle East Section [Asia, Pacific and African Collections], British Library, 20.08.2004).

⁵³ See Choat (2007) 179–180. « P.Misc. » is the designation given by Gonis to the items from the same collection as P.Herm. published in Gonis (2008).

⁵⁴ The suggestion was made by Van Minnen (1994) 81 ; see also Gonis (2008) 71.

⁵⁵ CM : LP 73.1032–1033, 28 Sept. 1899.

⁵⁶ On the published texts, see Gonis (2008) 71, n. 11.

they were conserved, some time after 1908⁵⁷ ? Further publication of this material, which Nick Gonis has forecast, may shed further light on this. Other possibilities would seem to require Hunt to have been simultaneously amnesiac and highly mindful of the provenance of papyri, and do not bear raising here.

There remain, then, outstanding questions ; but this seems a plausible reconstruction, and about as far as one can go on the current museum-archaeological evidence : the Egypt Exploration Society archives from this period contain no further correspondence from Grenfell and Hunt concerning this matter, but there may be other sources.

Bibliography

- Barker, N. (1977), *Bibliotheca Lindesiana. The Lives and Collections of Alexander William, 25th Earl of Crawford and 8th Earl of Balcarres, and James Ludovic, 26th Earl of Crawford and 9th Earl of Balcarres* (London).
- Choat, M. (2006), « The Public and Private Worlds of Theophanes of Hermopolis Magna », *Bulletin of the John Rylands Library* 88, 41–75.
- Choat, M. (2007), « The Archive of Apa Johannes : Notes on a Proposed New Edition », in *Proceedings of the 24th International Congress of Papyrology, Helsinki 2004* (Helsinki) 175–183.
- Emmel, S. (1994), « The Coptic Manuscript Collection of Alexander Lindsay, 25th Earl of Crawford », in Giversen, S. / Krause, M. / Nagel, P. (ed), *Coptology : Past, Present, and Future. Studies in Honour of Rodolphe Kasser* (Leuven) 317–325.
- Farnie, D.A. (1979), « Enriqueta Augustina Rylands (1843–1908), Founder of the John Rylands Library », *Bulletin of the John Rylands Library*, 71, 3–38.
- Gonis, N. (2008), « Further Letters from the Archive of Apa Ioannes », *BASP* 45, 69–85.
- Van Minnen, P. (1994), « The Roots of Egyptian Christianity », *APF* 40, 71–85.
- Wipszycka, E. (2009), *Moines et communautés monastiques en Égypte (IV^e–VIII^e siècles)* (Varsovie).
- Zuckerman, C. (1995), « The Hapless Recruit Psois and the Mighty Anchorite Apa John », *BASP* 32, 183–194.

⁵⁷ 1908 corresponds to the latest date of the pages of the *Oxford University Gazette* between which the papyri were placed, as reported in P.Herm., Preface v ; see further Gonis (2008) 70, n. 6.

FOLLOWING IN FATHER'S FOOTSTEPS : THE QUESTION OF FATHER-SON SCRIBAL TRAINING IN EIGHTH CENTURY THEBES

Jennifer Cromwell

Introduction

The published material concerning the village Jeme comprises approximately 150 papyrus and several hundred ostraca texts, dated to the 7th and 8th centuries AD¹. It is the documentary texts on papyrus that provide the primary evidence for the following discussion. These documents were written in a variety of styles. This is most clear visually, with the range of handwritings found : from square uncials, to round bilinear hands with elaborate flourishes, to heavily cursive hands². This palaeographic range is reflected in the variation found in the formulary and orthography employed by the various scribes. Collectively, this indicates that there were different schools of scribal training in the area. The issue at hand, here, is how these scribes were trained and what evidence there is for this.

Before determining whether different schools existed in which villagers could learn the scribal profession (here, specifically, training in the composition of documentary texts), there is an issue of terminology that has to be addressed. The use of the term « school » itself is problematic³. What is meant by « school », and can a physical environment be thought of, or is this even necessarily signified by the term ? There are sites in Thebes that served as physical locations for primary education, in particular the monastery of Epiphanius and that at Deir el-Bakhit⁴. But what evidence is there in the village itself ? Not only is there a lack of extensive archaeological data, it might be the case that « schools » left no discernable record⁵. For example, pupils may have been taught in a single room in a building or out in the open, whether in a courtyard or an area outside the village proper. The only evidence on the way scribes were taught is the documents themselves : complete texts mostly written by highly accomplished writers. Rather than search for « schools », an alternative approach is to look for teachers⁶ ; specifically, to try to identify the influence of older scribes upon younger ones and to determine what evidence exists to allow such an analysis.

Many of the Jeme papyri are signed, allowing the careers of individual scribes to be traced and connections between them to be made⁷. Onomastic evidence strongly suggests the existence of father-son groupings :

¹ For an overview of the village, built within the mortuary temple complex of Ramesses III, Medinet Habu, on the west bank of Thebes, see Hölscher (1954) 45–57 and Wilfong (2002) 1–22.

² Hardly any images of the Jeme papyri are published. However, those that are provide some indication of the range found : see P.CLT pl. I–III (P.CLT 1), by Psate son of Pisrael ; P.CLT pl. IV (P.CLT 2), by Theodoros son of Moses ; P.CLT pl. V (P.CLT 3) and Boud'hors (1996) 65 (P.KRU 40), both by Aristophanes son of Johannes.

³ This has been highlighted by Cribiore in her study on education in Greco-Roman Egypt ; Cribiore (2001) 17.

⁴ On the monastery of Epiphanius, see the recent discussion by Bucking (2007). The existence of a school at Deir el-Bakhit is indicated by the number of school exercises found at the site ; see Bukkard / Mackendsen / Polz (2003).

⁵ By the time of Hölscher's work at Medinet Habu in the 1920s, domestic architecture survived only to the north and west of the temple. The extent of the remains is shown by the plan of the site produced in Hölscher (1934) pl. 32. The superstructures extant at this time are visible in photographs taken at the time (reproduced in Wilfong [2002] pl. 1).

⁶ The role played by specific teachers is discussed throughout Cribiore (2001).

⁷ 37 scribes are listed in P.KRU Index V ; a more comprehensive list of Jeme scribes is yet to be compiled.

Father	Son
Psate son of Pisrael	David son of Psate
Johannes son of Lazarus ⁸	Aristophanes son of Johannes
	Joannake son of Johannes
Shmentsnêy ⁹ son of Shenoute	Shenoute son of Shmentsnêy

For earlier periods, Cribiore has shown the influence of parents, especially fathers, in the education of their children, noting the vested interest that they held in such matters : children were considered a projection of their parents' ambitions, a support for their old age, and a continuation of the family's line¹⁰. On onomastic grounds, it appears that sons followed their fathers' profession, but this does not automatically signify that fathers were responsible for training them.

In order to assess whether or not this was the case, it is necessary to examine the documents they produced, working on the hypothesis that, if fathers did train their sons, there will be distinct and consistent similarities in texts produced by both generations. The father-son pairing selected for analysis here is Shmentsnêy and Shenoute. On practical grounds, their combined dossier is the smallest of the three pairings listed above¹¹ :

Shmentsnêy son of Shenoute
P.KRU 12 : sale between Patermoute son of Constantine and Aaron son of Shenoute ¹²
P.KRU 13 : sale between Kyriakos son Demetrios and Aaron son of Shenoute
P.KRU 106 : testament of Anna daughter of Johannes
Shenoute son of Shmentsnêy
P.KRU 1 : sale between Psate son of Philotheos and Aaron son of Shenoute
P.KRU 2 : sale between Tagape and Esther, daughters of Solomon, and Aaron son of Shenoute
P.KRU 4 : sale between Talia daughter of Pacham and Aaron son of Shenoute
P.KRU 54 : bequest from the estate of Tsauros daughter of Takoum.

In addition, I have checked the originals of each manuscript, except P.KRU 106. Moreover, these two scribes are connected beyond their name. Both have ecclesiastic titles : Shmentsnêy states that he was priest (πρεβύτερος) and governor (ἡγεμών) of the Holy Church of Jeme, Shenoute simply that he was priest and deacon (διάκονος), but does not specify of which church (see examples 5 and 6)¹³. Both men were priests as well as scribes. Both men

⁸ While Johannes is a very common name, as attested by the number of entries in Till (1962) 107-112, Johannes son of Lazarus is the only scribe in P.KRU with this name. Further, his dates (from 698 to the late 730s) predate those of Aristophanes (724-756) and Joannake (mid-720s). For both of these reasons, this Johannes is most likely the father of the two younger scribes. For a discussion of Aristophanes and Joannake as siblings, see Cromwell (2011).

⁹ The name Shmentsnêy is written variously in Coptic with the Coptic letter *shai* and the Greek letter *chi*, but as this is an Egyptian name, for consistency I have transcribed it throughout as Shmentsnêy rather than Chmentsnêy.

¹⁰ Cribiore (2001) 105.

¹¹ The dossier of Psate son of Pisrael and David son of Psate comprises 12 documents (Psate : P.CLT 1 and 5 ; P.KRU 23, 36, 37 and 44 ; David : P.KRU 5, 19, 24, 90, 98 and 102) ; that of Johannes son of Lazarus and Joannake and Aristophanes sons of Johannes comprises 32 documents (Johannes : P.CLT 8, P.KRU 21, 35, 38, 42 and 51 ; Joannake : P.KRU 45 and 46 ; Aristophanes : P.Bal. 130 Appendix, P.CLT 3, P.KRU 8, 10, 11, 14, 15, 17, 25, 26, 27, 33, 39, 40, 41, 43, 47, 48, 52, 53, 58, 87, 95 + 101 [these are, in fact, two parts of the same document, based on my personal research on Aristophanes' dossier] and 103). This is, again, only including the documents written on papyrus.

¹² P.KRU 1 is not signed, but on palaeographic and linguistic grounds it is certainly written by Shmentsnêy.

¹³ Shenoute does not use the title διάκονος in his notation (example 6), but in P.KRU 5.67, where he acts as witness to the document.

also wrote the same type of documents, predominantly sales, for the local villagers, and mostly for the same villager : Aaron son of Shenoute (P.KRU 1, 4, 5, 12 and 13).

As they have the same two names, onomastic evidence does not clarify which scribe is the elder. Further, none of these texts are absolutely dated. On the basis of other criteria, primarily prosopographic connections between texts, Shmentsnêy's texts date primarily to the mid-730s and Shenoute's from 748 to 763¹⁴. Shmentsnêy's dates are approximately 10–15 years before those of Shenoute, thereby making him the elder and thus the father.

The criteria upon which the comparison of the documents is made are their palaeography, formulary, and orthography. The following observations are based on a preliminary and not an exhaustive study of the work of both men. As such, the observations presented here and the resulting conclusions will be refined through future research.

Palaeography

Figures 1 and 2 show sections of the beginning of texts by each scribe. As they are intended to be illustrative of the overall appearance of each one's writing, they are not reproduced to scale.

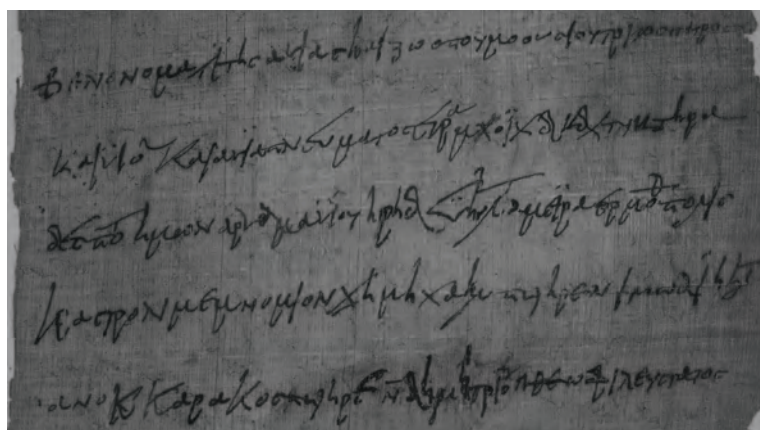


Figure 1 : Shmentsnêy (P.KRU 13, 1–5) © The British Library Board (Or. 5985)

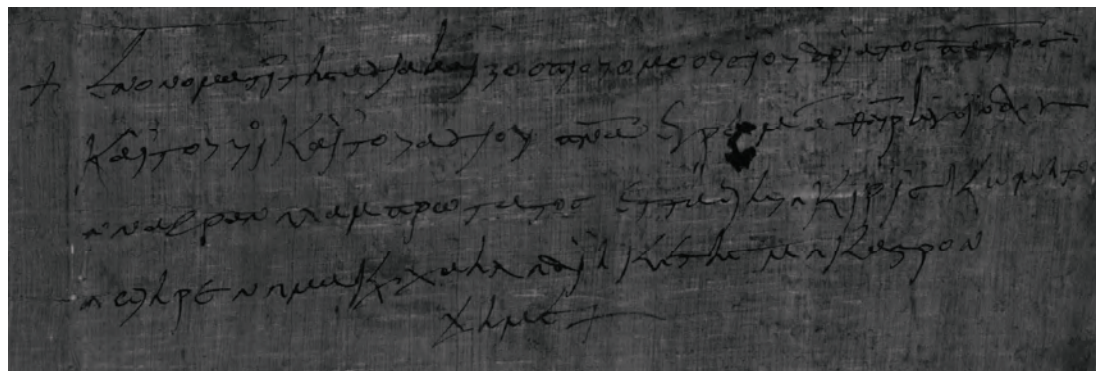


Figure 2 : Shenoute (P.KRU 4, 1–5) © The British Library Board (Or. 4870)

The overall appearance of Shmentsnêy and Shenoute's hands is different. Shenoute's is more free flowing, more rounded ; letters are wider and the horizontal spacing is greater. His descending strokes sweep down to the left and end in finials that flow in the same

¹⁴ These dates are taken from Till (1962) 69–70 and 208–209. It is possible that Shenoute's dates can be lowered by fifteen years, but I believe this is unlikely.

direction. Shmentsnêy, on the other hand, is more measured in this respect ; his descenders are straight and tick to the right, against the direction of his writing.

Comparison of parallel phrases shows how individual letter formations differ between the two. In the short extracts provided in figures 1 and 2, a number of differences are apparent.

Letter	Shmentsnêy	Shenoute
initial <i>epsilon</i>	Small, compact, round. This is in contrast to its writing later in the document (see here lines 2 and 3) where he uses the larger form.	Large with an extended upper limb. This form is rarely found in the main body of his documents.
<i>iota</i> with <i>diaeresis</i>	Two distinct dots are written.	The two dots are curved strokes, often written in one motion without lifting the pen, creating the appearance of a circumflex rather than a diaeresis.
<i>nu</i> <i>upsilon</i>	Three strokes, angular. In lines 1–4 (except once in line 1), it is written without a vertical stem. It is written with <i>diaeresis</i> in lines 2 and 3.	One or two motions, curved. Always written with a stem and never with diaeresis.

The differences in the writing of *upsilon* at the beginning of the document, the Greek protocol, are indicative of a wider practice found at Jeme. Certain scribes, when writing formulae entirely in Greek, mark this use of language by a change in their writing. Shmentsnêy follows the same practice, but Shenoute does not¹⁵.

If this analysis is extended to include the rest of the documents, beyond the small sections shown in figures 1 and 2, a number of other key features are found. These include the writing of the *sigma-tau* ligature by both. Shmentsnêy writes these as two distinct letters, but Shenoute writes them as a composite *stigma*-form ligature (Ϛ) in which the component parts of each letter are divided and realigned. Apart from the Greek invocation at the beginning of the document, where he writes a cursive form of *eta*, Shmentsnêy writes a square majuscule letter. This form was not written by Shenoute.

A comparison of P.KRU 13 and 54, by the respective scribes, shows a striking difference in line spacing, which can be quantified. The first sheet of P.KRU 13, following the modern cut, contains 19 lines, as does the main text of P.KRU 54 (the remaining lines comprise a witness statement in a second hand, then Shenoute's signature). Shmentsnêy writes his 19 lines in 35 cm, but Shenoute squeezes his into only 22 cm. This is not connected to the size of their letters, which are the same height. It also does not appear to be connected to the amount of space available on the sheet. Although P.KRU 54 is a secondary use of the papyrus (it is written on the verso of P.KRU 26), Shenoute did not start writing at the top, but one-quarter of the length down. This indicates that Shenoute had a tendency towards cramped writing that was not shared by Shmentsnêy, but this needs to be thoroughly checked across all the documents.

Overall, the palaeographic differences between these two far outweigh any similarities that may be identified.

Formulary

Shenoute's use of formulary is consistent throughout his three sale documents. P.KRU 54 is not a sale document, but the acknowledgment of a bequest to a local church, and is shorter than the three deeds of sale. As such, it does not include many of the same set

¹⁵ For a treatment of this practice, as used by the scribe Aristophanes son of Johannes, see Cromwell (2010).

clauses. In particular, expressions of consent on the part of the deceased party (Tsaurus daughter of Takoum), who is represented by a third party (Komes son of Damianos), are omitted.

Shenoute and Shmentsnêy wrote almost identical formulae for the invocation of the Holy Trinity, date, introduction of the two parties, and the provision of a writing assistant and witnesses. These are the most standard formulae used by all scribes in the village. Beyond this, Shmentsnêy is less consistent than the younger scribe. He does not seem to follow a single set form so much as adapt basic component parts to new structures and orders. The long donation text, P.KRU 106, in particular shows a great degree of variation. As most of the formulae of these documents are long, just three of the shorter ones – the free-will clause, the oath, and the scribe's own notation – are discussed below.

1) Shmentsnêy's free-will clause

(a) ΠΑΙ ΝΤΑΝΤΙ ΠΕΝΟΥΘΕΙ ΕΡΟΘ ΕΙΟΥΩΘ ΑΥΘ ΕΠΕΙΘΕ ΧΩΡΙΣ ΑΛΛΥ ΝΚΡΟΥΘ ΖΙΖΟΤΕ ΖΙΧΝΘΟΝΣ ΖΙΑΠΑΤΗ ΖΙΣΑΝΑΡΠΑΓΗ ΖΙΠΕΡΙΓΡΑΦΗ ΑΛΛΑ ΖΗΤΑΠΡΟΣΥΡΕΙΣΙC ΝΜΙΝ ΝΜΟΙ «This which we have agreed to, and I desire and trust without any guile, fear, violence, deceit, artifice, ruse, but through my own free choice. » (P.KRU 12, 15–18)

(b) ΧΩΡΙC ΑΛΛΥ ΝΚΡΟΘ ΖΙΖΟΤΕ ΖΙΧΝΘΟΝC ΖΙΑΠΑΤΑ ΖΙΑΛΛΥ ΝCΕΝΑΡΠΑΓΕ ΑΥΘ ΠΑΡΑΓΡΑΦΗ ΜΗΑΛΛΥ ΠΑΝΑΓΓΗ ΚΗ ΠΑΙ ΖΡΑΙ «without any guile, fear, violence, deceit, any artifice and ruse, and any constraint set against me » (P.KRU 13, 63–66)

(c) ΕΜΗΑΛΛΥ ΠΑΝΑΓΓΗ ΚΗ ΕΖΡΑΙ ΕΡΟΙ ΟΥΔΕ ΑΛΛΥ ΝΚΡΟΘ ΖΙΖΟΤΕ ΟΥΔΕ ΧΙΝΘΟΝC ΖΙΑΠΑΤΗ ΖΙCΥΝΑΡΠΑΓΗ ΖΙΕΠΙΡΓΡΑΦΗ ΝΙΜ ΑΛΛΑ ΕΞΗΑΙ ΖΝΟΥΩΘ ΠΑΤΡΕΤΗΘ ΜΝΟΥ-ΛΟΓΙCΜΟC ΠΑΤΩΙΒΕ ΑΧΝΕΗΤ CΝΑΥ ΜΝΟΥCΥΝΗΤΕCΙC ΕΜΝΚΡΟΘ ΝΕΗΤC ΜΝΟΥΖΗΤ ΕΥCΟΥΤΩΝ ΜΝΟΥΠΙCΤΙC ΕCΤΑΧΡΗΥ ΕCΧΗΚ ΕΒΟΛ ΜΜΗΤΧΟΕΙC ΝΙΜ ΝΔΙΚΑΙΟΝ ΧΩΡΙC ΒΙΑ ΧΩΡΙC ΑΠΑΤΗ ΧΩΡΙC CΥΝΑΡΠΑΓΗ ΧΩΡΙC ΕΠΟΙΡΟΙΑ ΕΒΟΛ ΖΝCΥΝΔΥΗΟC ΝΙΜ «As there is no constraint set against me, nor any guile, fear, nor violence, deceit, artifice, and any ruse, but through unrepentant desire, unchanging reasoning, without two minds, with guileless conscience, a certain mind, firm and complete belief, and all just authority, without force, without deceit, without artifice, without influence from any danger. » (P.KRU 106, 23–31)

2) Shenoute's free-will clause

ΕΙΟΥΩΘΕ ΑΥΘ ΕΠΙΘΕ ΧΩΡΙC ΑΛΛΥ ΝΚΡΟΘ ΖΙΖΟΤΕ ΖΙΧΙΝΘΟΝΕC ΖΙΑΠΑΤΗ ΖΙCΥΝ-ΑΡΠΑΓΗ ΖΙΕΠΙΡΓΡΑΦΗ ΕΜΗΑΛΛΥ ΠΑΝΑΓΓΗ ΚΗ ΠΑΝ ΕΖΡΑΙ ΑΛΛΑ ΜΠΑCΥ ΑΓΑΘΗ ΚΑΙ ΚΑΛΗ ΠΡΟΕΡΑΙCΑΙ «I desire and trust without any guile, fear, violence, deceit, artifice, ruse, and any constraint set against me, but in all good and proper free choice. » (P.KRU 4, 19–23 ; see also 1, 30–37 and 2, 11–14)

Apart from the addition of an introductory phrase in P.KRU 1, *αἰτ· παύοι ερος* «I have agreed to it », Shenoute's writes the same free-will clause throughout (example 2). P.KRU 12 and 13 by Shmentsnêy (examples 1a and b) are based on the same core feature as that of Shenoute's, that is, the tautological string of possible constraints. However, neither is identical and they are integrated into the framework of the documents in different ways. Of these, 1b is the simplest, which is expanded in 1a by an introduction and final element, making it the most similar to Shenoute's P.KRU 1. P.KRU 106 is almost completely different (example 1c). The order of the component parts has been inverted and an extended tautological string added at the end. This string is unparalleled in the Jeme

corpus, and only P.KRU 14, 20–26 by Aristophanes son of Johannes provides a close comparison (in length rather than content, as little vocabulary is shared between the two)¹⁶.

Structurally, in P.KRU 13 the clause appears in an unusual place. The free-will clause normally appears in the opening section of the document, before the recording of the matter at hand. Here, it instead appears at the end of the document, in the final clause noting the execution of the document and its validity¹⁷.

In order to further affirm that they are acting of their own volition, and that everything included in the document is correct, the first party swears an oath.

3) Shmentsnêy's Oath Formula

ΕΙΩΡΚ ΜΗΠΟΥΤΕ ΠΑΝΤΩΚΡΑΤΩΡ ΜΗΠΟΥΧΑΙ ΜΗΧΙΣΟΟΥΕ ΕΤΑΡΧΗ ΧΩΝ «I swear by God Almighty and the health of the Lords who rule over us. » (P.KRU 12, 18–19)

4) Shenoute's Oath Formula

ΕΝΩΡΕΚ ΔΕ ΜΗΝΟΣ ΝΤΕΔΡΙΑΣ ΕΤΟΥΛΑΒ ΝΩΜΟΟΥΣΙΟΝ ΠΕΙΩΤ ΜΗΠΩΗΡΕ ΜΗ-
ΠΕΠΗΑ ΕΤΟΥΛΑΒ ΜΗΠΟΥΧΑΙ ΜΗΝΕΧΙΣΟΟΥΕ ΝΕΡΡΟΥ ΝΑΙ ΕΤΑΡΧΕΙ ΕΧΟΝ ΕΒΟΛ
ΣΙΤΗΠΟΥΕΣΑΖΝΕ ΜΗΠΟΥΤΕ ΠΑΝΤΩΚΡΑΤΩΡ «I swear by the holy consubstantial
Trinity, the Father, Son and the Holy Spirit, and the health of our royal Lords who rule
over us now, through the command of God Almighty. » (P.KRU 1, 37–44, 2, 14–17 and 4,
23–27)

There is an omission of the final element, ΣΙΤΗΠΟΥΕΣΑΖΝΕ ΜΗΠΟΥΤΕ ΠΑΝΤΩ-
ΚΡΑΤΩΡ, in P.KRU 2, but otherwise all three instances by Shenoute are the same. The
oaths written by both men are dedicated to divine and secular authorities, but the same
formula is not employed to do so. Shmentsnêy's formula is shorter and this is largely
because it is addressed to God Almighty alone and not the Holy Trinity.

Shenoute includes the oath in each of his sale deeds, and the oath is a standard
component of both sales and donations¹⁸. Its omission from P.KRU 54 is expected, for the
reasons stated at the beginning of this section. The same omission in P.KRU 13 and 106, a
sale and donation respectively, is therefore unusual. The reason for this can surely be attri-
buted to Shmentsnêy's more fluid inclusion, or lack thereof, and adaptation of standard
features.

At the end of the document, the scribe writes a notation stating that he is responsible for
having written it. In the following examples, the abbreviations used for Greek words are
not expanded, in order to most accurately represent what the scribes wrote.

5) Shmentsnêy's notation

(a) ΑΝΟΚ⁺ ΧΜΤΣΝΗΥ⁺ ΠΕΙΛ[×]/ ΜΠΡ^{ε/ε}/ ΛΥΩ⁺ ΠΖΥ^ΓΜ ΠΩΗΡΕ ΝΣΕΝ^ο ΝΤΕΚΚΛΗΣΙΑ
ΕΤΟΥΛΑΒ ΝΧΗΜΗ⁺ ΛΙΣΖΑΙΤΣ ΝΤΑΔΙΧ «I, Shmentsnêy, the most humble priest and *hege-*
mon, the son of Shenoute, of the Holy Church of Jeme, have written it by my hand. »
(P.KRU 12, 67–70)

¹⁶ ΛΓΤΙ ΠΑΟΥΟΕΙ ΕΡΟΣ ΕΙΟΥΩΦ ΖΗΟΥΣΚΩ ΠΟΥΩΤ ΜΗΟΥΛΟΓΙΣΜΟΣ ΕΝΑΤΠΟΟΗ ΕΒΟΛ ΜΗΟΥΠΙΣΤΙΣ
ΕΣΟΡΧ ΜΗΟΥΔΙΑΝΟΙΣΙΣ ΕΣΣΟΥΤΩΗ ΧΩΡΙΣ ΑΛΛΥ ΠΚΡΟΖ ΖΙΣΟΤΕ ΖΙΧΠΗΘΟΝΣ ΖΙΑΠΑΤΗ ΖΙΣΥΝΑΡΠΑΓΗ
ΖΙΠΕΡΙΓΡΑΦΗ ΕΜΠΟΥΑΝΑΓΚΗ ΠΟΥΩΤ ΚΗ ΝΑΙ ΕΖΡΑΙ ΑΛΛΑ ΕΝ ΠΑΣΗ ΑΓΑΘΗ ΚΑΙ ΚΑΛΗ ΠΡΟΕΡΑΙΧ «I
have undertaken it, and I desire through one mind and an unchangeable thought, a firm belief and correct
purpose, without any compulsion, fear, violence, deceit, artifice, circumvention and a single constraint set
against me, but with all good and proper free choice » (P.KRU 14, 20–26).

¹⁷ This is rare, but not without parallel ; see P.KRU 44, 115–117.

¹⁸ See Boulard (1912) 31–34 ; Biedenkopf-Ziehner (2001) 17–18.

(b) ΑΝΟΚ ΧΜΤCΝΗΥ ΠΕΙΑ[×] ΠΡ^ΕΡ^Ε ΑΥΩ ΠΖΥ^ΓΜ ΠΩΗΡΕ ΝCΕΝ^Ο ΑΙCΖΑΙ ΝΤΑΔΙΧ « I, Shmentsnêy, the most humble priest and hegemon, the son of Shenoute have written by my hand. » (P.KRU 13, 84–85)

(c) ΑΝΟΚ ΧΕΜΝΤCΝΗΥ ΠΕΙΕΛΛΑΧ/ ΜΠΡΕCΒ/ ΑΥΩ ΠΖΥΓΟΥΜΕΝΟC ΠΩΗΡΕ ΝΩΕΝΟΥΓΕ ΝΤΕΚΚΛΗCΙΑ ΕΤΟΥΛΛΒ ΝΧΗΜΕ ΑΙCΖΑΙ ΠΕΙΛΩΡΙΑCΤΙΚΟΝ CΥΝΓΡΑΦΗ ΝΤΑΔΙΧ « I, Shmentsnêy, the most humble priest and hegemon, the son of Shenoute, of the Holy Church of Jeme, have written this written donation by my hand. » (P.KRU 106, 242–245)

6) Shenoute's notation

ΕΓΟ CΕΝΟΥ^Ο ΥΙ^Ο ΜΑΚ/ ΧΜΤCΝΗΥ ΕΛΛ[×] ΠΡ^Ε/Ε/ ΑΠΟ ΚΑCΤΡΟΥ ΜΕΜΝΟΝΙΟΥ ΕΓΡΑ-
ΨΑC¹⁹ « I, Shenoute son of the late Shmentsnêy, the most humble priest from *castrum* Memnonion, wrote it. » (P.KRU 4, 94–95 ; see also 2, 60–61 and 54, 24)

Shenoute writes his notation in Greek, including the use of the Greek name for Jeme, Memnomion (Μεμνόνιον). Shmentsnêy writes his in Coptic. This is odd, as it makes him only one of two scribes at Jeme to write the protocol at the beginning, *i.e.* ΕΝ ΟΝΟΜΑΤΙ..., in one language (Greek) and his signature at the end in another (Coptic)²⁰. This, together with the variation in abbreviation style across his documents and the inclusion of unusual vocabulary in 5c (συγγραφή), again shows Shmentsnêy's disinclination to adhere to standard patterns.

Orthography

Not including miscellaneous spelling errors, of words otherwise written correctly or of Greek words, Shmentsnêy and Shenoute each exhibit orthographic peculiarities not shared by the other. Shmentsnêy frequently writes the pronominal direct object marker with unassimilated initial *nu* : ΝΜΟ_≠, not ΜΜΟ_≠ (underlined in examples 7 and 8).

7) ΑΛΛΑ ΣΗΤΑΠΡΟΞΥΡΕΙCΙC ΝΜΙΝ ΝΜΟΙ « rather, through my own free-will » (P.KRU 12, 18 ; in this example, unassimilated *nu* is also found with ΝΜΙΝ for ΜΜΙΝ)

8) ΑΥΩ ΝΑΤΠΑΡΑCΕΛΕΥΕ ΝΜΟC ΕΒΟΛ ΣΙΤΟΤΟΥ ΝΝΜΟC « and unimpeachable through the laws » (P.KRU 13, 12–13)

This feature is mostly overlooked for Theban texts in Kahle's study of dialectical variation in non-literary texts. Kahle cites only P.KRU 3, 64 : ΤΙCΤΗΧΕ ΑΤΗΡΑCΙC ΠΡΟC ΘΗ ΤCΘΗC ΝΜΟC ; he notes, however, that more thorough examination of Theban corpora might reveal additional examples²¹. A more common Theban feature is his practice of replacing *epsilon* with *alpha* in prepositions and adverbs (underlined in examples 9–12)²².

9) ΑCΕΙ ΑΤΟΤ ΣΙΤΟΤΚ « It has come to me from you » (P.KRU 12, 29–30)

¹⁹ As Shenoute writes his notation in Greek they are also published separately in SB I. P.KRU 2 = SB I 5556 : ἐγὼ Cενούθ(ηc) τοῦ υἱοῦ(ῶ) μακ(αρίου) Χμντενήν ἐλαχ(ίctου) πρε(cβυτέρου) ἀπὸ κάctρου Μεμνονίου ἔγραψα. P.KRU 4 = SB I 5557 : ἐγὼ Cενούθ(ηc) υἱοῦ(ῶ) μακ(αρίου) Χμντενήν ἐλαχ(ίctου) πρε(cβυτέρου) ἀπὸ κάctρου Μεμνονίου ἔγραψα. P.KRU 54 = SB I 5585 : ἐγὼ Cενούθ(ηc) υἱὸ(c) μακ(αρίου) Χμντενήν ἐλάχ(ίctoc) πρε(cβύτεροc) ἔγραψα. With P.KRU 4 and 54, ἐγὼ is a correction of εἰο and ἔγραψα of εἰραψαc, where -c appears to be the suffixed pronominal object (referring to ΤΗΡΑCΙC, ἡ πρᾶcιc), and thus a very unusual Graeco-Coptic mix.

²⁰ The other individual is Christopher son of Demetrios, the scribe of P.KRU 57.

²¹ See P.Bal., p. 100.

²² See P.Bal., p. 69, and especially P.Epiph. I, p. 236.

10) ΕΚΗΛΕΙ ΑΞΟΥΝ ΝΠΠΧΘΕΙC ΝΠΡΑΓΤΟΟΥ ΝΕΝΗ ΕΤΜΜΑΥ « You shall enter into and become owner of the quarter of that house » (P.KRU 12, 31–32) ; note also unassimilated *nu* before *pi*.

11) ΑΥΛΩC ΑΡΟΙ « It was read out to me » (P.KRU 13, 67–68)

12) ΑΙΚΑΛC ΑΒΟΛ « I executed it » (P.KRU 13, 69)

The most consistent feature exhibited by Shenoute is the writing of *epsilon* before suffix pronouns and unaccented final syllables.

ε before suffixes		
ΖΗΤΟΟΤΕΚ > ΖΗΤΟΟΤΚ	« from you »	P.KRU 1, 75 ; 4, 45 ; 54, 11
ΝΖΗΤΕC > ΝΖΗΤC	« in it »	P.KRU 1, 108 ; 2, 51 ; 4, 83 ; 54.18
ΑΥΟΩΕC > ΑΥΟΩC	« it was read out »	P.KRU 1, 109 ; 4 ; 84
ε before unaccented syllables		
ΩΡΕΚ > ΩΡΚ	« swear »	P.KRU 1, 37 ; 2, 14 ; 4, 23
ΩΡΕΧ > ΩΡΧ	« surety »	P.KRU 1, 104 ; 2, 47 ; 4, 81 ; 54, 16
ΟΡΕΧ > ΟΡΧ	« secure »	P.KRU 1, 106 ; 2, 48 ; 4, 82

Neither this use of *epsilon* by Shenoute nor unassimilated *nu* by Shmentsnêy, as stated above, are typical Theban dialectal features²³. What this might signify for the potential origin of their family is beyond the scope of the current discussion (if, in fact, it has any significance). What is important here is that the two scribes do not share each other's orthographic idiosyncrasies.

Did Shmentsnêy train Shenoute ?

The evidence from their surviving documents suggests that Shmentsnêy did not train his son, Shenoute, how to compose legal documents. This is not to say that he played no role in his son's education, especially in its initial stages for which we have no evidence, but that he did not provide the model to which his son turned to as a professional. The question, then, is who did train Shenoute ?

Returning to the onomastic evidence, if we look at the other groups, we see that as a whole the younger generation's work does not resemble that of their fathers' (again, this has been determined through personal autopsy of the documents, images of which are unpublished). Instead, the general pattern is that the work of the younger generation (*i.e.* David son of Psate, Aristophanes son of Johannes, and Johannake son of Johannes) are remarkably the same and that they share many similarities with other of their contemporaries, including Kyriakos son of Demetrios (P.KRU 28, 50) and Souai son of Philotheos (P.KRU 6, 71, 115). Their palaeographic similarities extend to their use of formulae, the structure of their documents, and their orthography. Shenoute's work has more points in common with that of these scribes, with whom he was a contemporary, than his father.

In light of this, what does seem clear is that, while fathers may have played a pivotal role in determining the future career of their sons, they were not involved in the practical process. While this removes one possible source of higher education in the village, *i.e.* family, it instead highlights the existence of « schools of practice », in which multiple individuals received the same training. How many such schools existed, who belonged to these schools, and who was responsible for providing the training, is still to be determined.

²³ For the most detailed study of the Theban dialect in non-literary papyri, see P.Epiph. I, p. 232–256. I would like to thank Anne Boud'hors (Paris) for discussion about these features.

Bibliography

- Biedenkopf-Ziehner, A. (2001), *Koptische Schenkungsurkunden aus der Thebais : Formeln und Topoi der Urkunden, Aussagen der Urkunden, Indices* (Göttinger Orientforschungen IV, Reihe Ägypten 41, Wiesbaden).
- Boud'hors, A. (2004), *Pages chrétiennes d'Égypte : les manuscrits des Coptes* (Paris).
- Boulard, L. (1912), « La vente dans les actes coptes », in *Études d'histoire juridique offertes à Paul Frédéric Girard (par ses élèves)* (Paris) 1–94.
- Bucking, S. (2007), « Scribes and Schoolmasters ? On Contextualizing Coptic and Greek Ostraca Excavated at the Monastery of Epiphanius », *Journal of Coptic Studies* 9, 21–47.
- Burkard, G. / Mackendsen, M. / Polz, D. (2003), « Die spätantike / koptische Klosteranlage Deir el-Bachit in Dra' Abu el-Naga (Oberägypten) : Erster Vorbericht », *MDAIK* 59, 41–66, Taf. 6–13.
- Criboire, R. (2001), *Gymnastics of the Mind : Greek Education in Hellenistic and Roman Egypt* (Princeton / Oxford).
- Cromwell, J. (2010), « Aristophanes son of Johannes : an 8th century bilingual scribe ? A study in graphic bilingualism », in Papaconstantinou, A. (ed.), *The Multilingual Experience in Egypt, from the Ptolemies to the Abbasids* (Aldershot) 221–232.
- Cromwell, J. (2011), « A Case of Sibling Scribes in Coptic Thebes », *Bulletin of the Australian Centre for Egyptology* 22, 67–82.
- Hölscher, U. (1934), *The Excavation of Medinet Habu I : General Plans and Views* (OIP 21, Chicago).
- Hölscher, U. (1954), *The Excavation of Medinet Habu V : Post-Ramessid Remains* (OIP 66, Chicago).
- Till, W.C. (1962), *Datierung und Prosopographie der koptischen Urkunden aus Theben* (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse 240, Wien).
- Wilfong, T. (2002), *Women from Jeme : Lives in a Coptic Town in Late Antique Egypt* (Ann Arbor).

MISE EN TEXTE ET CONTEXTE DES PAPYRUS IATROMAGIQUES GRECS : RECHERCHES SUR LES CONDITIONS MATÉRIELLES DE RÉALISATION DES FORMULAIRES ET DES AMULETTES

Magali de Haro Sanchez

Entre magie et médecine, les papyrus iatromagiques forment une catégorie spécifique au sein des textes magiques. Leur objectif principal est, soit de soigner, soit de prémunir un patient d'une maladie. Ils attestent donc un vocabulaire à la fois magique et médical, car les maux à combattre y sont généralement explicitement cités¹. Ces textes, catalogués au CEDOPAL depuis 2004, sont l'objet de ma thèse de doctorat consacrée aux *Influences multiculturelles sur la forme, la présentation, l'illustration et le contenu des papyrus iatromagiques grecs*. Je présenterai ici les résultats des analyses de la mise en texte et de la mise en contexte des papyrus iatromagiques grecs.

Les recherches ont été menées à l'aide de deux méthodologies complémentaires : d'une part, l'approche papyrologique et, d'autre part, une méthode relevant davantage de l'archéologie expérimentale. L'objectif de cette double démarche est d'aider à se représenter plus concrètement les contraintes, les limites ou les normes rencontrées lors de la compilation des prescriptions iatromagiques en catalogues, lors de la réalisation des amulettes iatromagiques qui nous ont été livrées par l'archéologie, et des amulettes prescrites dans les formulaires.

Le catalogue des papyrus iatromagiques rassemble à ce jour 87 documents, écrits en grec ou en latin, et contenant parfois du copte². Ils sont datés du I^{er} s. av. J.-C. au VII^e s. ap. J.-C. Ils ont été classés dans deux catégories principales : d'une part les formulaires – on en compte 27 – et d'autre part les amulettes – 59 –, auxquelles on ajoute une lettre. On les trouve sur différents supports : papyrus (78), parchemin (3), ostracon (1), tablette de bois (1) et lamelles en métal (or, argent) (4). On compte un palimpseste et quatre papyrus de réemploi. Un seul document a été réutilisé pour la copie d'un texte magique (→ doc., ↓ magique), alors que trois papyrus magiques ont été réemployés comme support de documents (→ magique, ↓ doc.)³.

Les formulaires

Les formulaires iatromagiques sont des catalogues de charmes, soit homogènes, quand ils ne contiennent que des prescriptions médicales ou iatromagiques, soit hétérogènes, quand ils contiennent plusieurs types de formules, voire plusieurs types de textes⁴. Pour plus de la moitié, ces documents ont été conservés à l'état de fragments de taille très variable. Ils se présentent sous les trois formes suivantes. Dans une majorité de cas (18 sur 27), il s'agit ou il s'agissait de rouleaux⁵. On compte également quatre, peut-être cinq, *codices* et trois cou-

¹ Les plus attestés sont les fièvres, en particulier les fièvres paludéennes. On note également la présence de l'épilepsie, des maux de tête, des ophtalmies, de diverses affections respiratoires, dermatologiques et gynécologiques ; cf. de Haro Sanchez (2010).

² Cf. de Haro Sanchez (2004) accessible en ligne.

³ Réemployés : P.Amh. II 11 + BKT V.2 144 (MP³ 1871, I^{er} s. av. J.-C. / I^{er} s. ap. J.-C., ↓ doc.), Suppl.Mag. II 88 (MP³ 1872, IV^e s., ↓ doc.), Suppl.Mag. I 34 (MP³ 6056, VI/VII^e s., ↓ doc.) et P.Lit.Lond. 171 (MP³ 2405, III^e s., → doc.). Palimpseste : la tablette P.Kell. G 88 (MP³ 6037, IV^e s., Kellis).

⁴ Homogènes : p. ex. P.Oxy. XI 1384 (MP³ 2410, V^e s.). Hétérogènes : p. ex. P.Lond. I 121 (MP³ 6006, IV/V^e s.). Plusieurs types de textes : p. ex. BGU IV 1026 (MP³ 6001, IV/V^e s.).

⁵ Seuls les P.Lond. I 121 (MP³ 6006, IV/V^e s.) et P.Oslo I 1 (MP³ 6010, IV^e s., Théadelphie) sont plus ou moins complets. Parmi les rouleaux, deux sont des *rotuli*, c'est-à-dire qu'ils ont été copiés *transversa charta* : P.Rain.Cent. 39 (MP³ 2038, VI^e s.) et Suppl.Mag. II 96 (MP³ 6014, V/VI^e s.).

pons préalablement découpés à partir d'un rouleau⁶. En ce qui concerne la qualité des copies, il s'agit dans une majorité de cas de copies personnelles⁷.

Le P.Lond. I 121 (MP³ 6006, IV/V^e s.), par exemple, rouleau de plus de 2 m de long sur 33 cm de haut, présente les caractéristiques d'une copie personnelle soignée, contenant en outre des notes additionnelles autographes. Il a probablement été copié par une seule main à des moments différents⁸. Le copiste a fait des ajouts dans la marge (↓ marge de gauche), dans l'interligne (↓ col. v, lignes 26–27), a effacé des lignes (→ xii, 23–24 ; col. xiii, 34), et a raturé, puis recopié une autre formule (→ xiii, 16–18). On relève l'expression « j'ai trouvé dans un autre » (εὑρον ἐν ἄλλῳ, → ii, 38), qui précède une variante de la formule. Ce travail de compilation de formules est l'œuvre d'une personne qui maîtrisait le grec, au point de produire un catalogue hétérogène de formules contenant un *homeromanteion*, des charmes iatromagiques, des charmes d'attraction (*agogai*) et de victoire, attestant des noms de divinités grecques et égyptiennes, ainsi que de personnages de tradition biblique. En ce qui concerne le support, lors de la restauration numérique du papyrus, on a pu mettre des plis en évidence. Ils montrent que le papyrus a été roulé de droite à gauche, comme il se doit après utilisation d'un *volumen*. Les 42 sections sont de plus en plus courtes à mesure que l'on avance vers la droite du papyrus (6 cm à 3,5 cm environ)⁹. Ceci explique aussi que le premier *kollema* (à gauche du rouleau) ait été endommagé. Enfin, la mesure des sections nous permet d'évaluer le diamètre que devait avoir le rouleau à l'origine, à savoir 4 cm environ¹⁰.

Les amulettes

En guise de définition, nous pourrions dire que les amulettes iatromagiques portent une seule formule copiée sur un support de petite taille. Celles-ci étaient soit pliées, soit roulées, et ensuite, soit attachées à l'aide d'une ficelle, soit insérées dans un petit étui, pour être portées autour du cou du patient ou autour de la partie du corps malade. L'amulette est généralement personnalisée : la maladie à combattre, la divinité invoquée et le bénéficiaire du charme y sont identifiés avec plus ou moins de précision. Mais y avait-il des normes auxquelles étaient soumis ceux qui réalisaient les amulettes conservées, et à quelles difficultés se heurtaient ceux qui voulaient rédiger ou copier les amulettes prescrites dans les formulaires ?

Sur le modèle des travaux d'Eric Turner sur la typologie des *codices*, j'ai tenté d'établir une typologie des amulettes iatromagiques grecques conservées¹¹. Afin d'interpréter de la meilleure manière les résultats que fournirait cette étude typologique, j'ai réalisé des répli-

⁶ *Codices* : BGU IV 1026 (MP³ 6001, IV/V^e s.) ; BKT IX 51 (MP³ 6002, VI^e s.) ; BKT IX 147 (MP³ 6003.1, I^{er} s. av. J.-C. / I^{er} s. ap. J.-C.) ; P.Ant. II 66 (MP³ 2391, V^e s.) ; et peut-être P.Ant. III 140 (MP³ 2391.5, V/VI^e s.). Coupons : P.Lit.Lond. 171 (MP³ 2405, III^e s.), P.Mil. I 20 (MP³ 6007, IV/V^e s.) et P.Oxy. LVI 3834 (MP³ 6011, III^e s.).

⁷ L'étude des formulaires a fait l'objet d'une communication « Between Magic and Medicine : the Iatromagical Formularies and Medical Receptaries on Papyri Compared » au Workshop « The Texts of the Medical Profession in Antiquity : Genres and Purposes » (Oslo, 16–19 septembre 2010).

⁸ Nous ne suivons pas l'hypothèse de Maltomini (1995) selon laquelle une première main aurait copié le texte du recto, ainsi que les colonnes 1–10 du verso, alors qu'une seconde aurait copié les trois dernières colonnes du verso. En effet, les φ en forme de clef de sol, les κ rompant la bilinéarité, les υ tracés d'un seul trait plutôt rond, et la *diple obelismene* fine et longue sont autant de points communs entre les deux écritures supposées. Il semble plus probable qu'il s'agisse de la même main, mais que la vitesse de copie et le soin accordé à celle-ci aient changé. En revanche, au verso des premiers fragments de l'*homeromanteion*, on observe une portion de texte (écrit tête-bêche par rapport au reste du texte du verso et donc dans le même sens que le texte du recto) dont l'écriture, plus petite, plus ronde et plus espacée, est peut-être différente de la main principale.

⁹ Le terme « section » est utilisé pour désigner l'espace entre deux plis ou entre un pli et le bord du papyrus.

¹⁰ La taille maximale d'une section est de 6 cm, que l'on multiplie par deux pour obtenir une circonférence de 12 cm. On obtient ainsi un diamètre de 3,8 cm. Compte tenu du fait que le rouleau n'est pas tout à fait complet, on estime à environ 4 cm le diamètre du P.Lond. I 121 lorsqu'il était roulé.

¹¹ Turner (1971), (1974) et (1978).

ques de ces amulettes en papyrus moderne¹². Les recherches typologiques ont d'abord été consacrées au format du support, puis aux caractéristiques de la zone d'écriture, et ensuite aux traces d'utilisation (plis, zones effacées et traces miroir ou palimpsestes).

A l'aide des renseignements figurant dans les éditions, des photographies fournies par les institutions, et des données recueillies lors de l'autopsie de plusieurs documents, un premier classement des amulettes complètes tant en longueur qu'en largeur a été réalisé. Ont été ensuite ajoutées les amulettes incomplètes, mais dont un côté en longueur et un côté en largeur pouvaient être mesurés. Sur 59 amulettes iatromagiques au départ, on obtient ainsi un lot de 44 dont l'exploitation est pertinente. Sur chaque amulette de ce lot, on mesure le grand côté (GC) et le petit côté (PC). Ensuite, on calcule le rapport R entre le grand côté et le petit côté (GC/PC), ainsi que la surface totale S (GC x PC). Lorsqu'on trie le lot en fonction du rapport R, on voit apparaître quatre catégories d'amulettes.

1. Formats carrés avec $PC \approx GC$ ($1 < R < 1,4$) : 13

P.Haun. III 51 (MP³ 6036, V^e s.) ; P.Kell. G 86 (MP³ 6036.1, IV^e s.) ; P.Mich. XVIII 768 (MP³ 6042, IV^e s.) ; P.Oxy. VI 924 (MP³ 6043, IV^e s.) ; PGM 43 (MP³ 6045, V^e s.) ; P.Prag. I 6 (Ve s.) ; P.Princ. II 107 (MP³ 6050, IV/V^e s. *ed.pr.* / V/VI^e s. Suppl.Mag.) ; Suppl.Mag. I 33 (MP³ 6055, V/VI^e s.) ; Suppl.Mag. I 34 (MP³ 6056, VI^e s. Suppl.Mag. / VII^e s. *ed.pr.*) ; P.Oxy. XVI 2062 (MP³ 6058.2, VI^e s.) ; P.Haun. III 50 (MP³ 6060, III/IV^e s.) ; Acc. inv. 80.AI.56 (MP³ 6065, III^e s.) ; P.Köln VIII 339 (MP³ 6066, fin du III^e / IV^e s.).

2. Formats rectangulaires avec $\approx GC/2 < PC < 2/3 GC$ ($1,4 < R < 1,9$) : 11

P.Kell. G 87 (MP³ 6021, IV^e s.) ; P.(Mag.)Gaal 1 (MP³ 6023, IV^e s.) ; P.Michael. 27 (MP³ 6024, III/IV^e s.) ; P.Amst. I 26 (MP³ 6028, IV/V^e s.) ; P.Louvre inv. E 7332 bis (MP³ 6039.1, VII^e s.) ; P.Oxy. VIII 1077 (MP³ 6043.1, VI^e s.) ; PGM II 12 (MP³ 6043.4, VI/VII^e s.) ; PGM II 18 (MP³ 6044, V/VI^e s.) ; Suppl.Mag. I 20 (MP³ 6052, IV/V^e s. Suppl.Mag. / V/VI^e s. *ed.pr.*) ; Suppl.Mag. I 28 (MP³ 6053, V^e s.) ; P.Oxy. XVI 2063 (MP³ 6058.3, VI^e s.).

3. Autres formats rectangulaires avec $\approx GC/3 < PC < GC/2$ ($1,9 < R < 2,9$) : 12

P.IFAO III 50 (MP³ 6019, IV/V^e s. *ed.pr.* / VI^e s. Suppl.Mag.) ; Suppl.Mag. I 3 (MP³ 6026, III^e s.) ; P.Kell. G 88 (MP³ 6037, IV^e s.) ; P.Köln VI 257 (MP³ 6038, IV/V^e s.) ; P.Laur. III 58 (MP³ 6039, III^e s. Suppl.Mag. / V^e s. PL BML) ; P.Lugd.Bat. XIX 20 (MP³ 6040, VI^e s.) ; P.Lund IV 12 (MP³ 6041, IV^e s.) ; P.Oxy. LXV 4469 (MP³ 6043.3, V^e s.) ; P.Prag. II 119 (MP³ 6049, VI/VII^e s.) ; P.Princ. III 159 (MP³ 6051, III/IV^e s.) ; P.Wash. Univ. II 75 (MP³ 6059, IV/V^e s.) ; Acc. inv. 80.AI.53 (MP³ 6064, III^e s.).

4. Formats rectangulaires disproportionnés avec $PC < GC/3$ ($2,9 < R$) (comparables aux rotuli des formulaires) : 8

P.Lugd.Bat. XXV 9 (MP³ 6022, V^e s.) ; BKT IX 68 (MP³ 6031, III/IV^e s.) ; P.Cair.Cat. 10696 (MP³ 6033.1, V/VI^e s.) ; P.Köln VIII 340 (MP³ 6038.1, V/VI^e s.) ; P.Oxy. VIII 1151 (MP³ 6043.2, VI^e s.) ; PGM 47 (MP³ 6047, IV/V^e s.) ; Suppl.Mag. I 32 (MP³ 6054, V/VI^e s.) ; Suppl.Mag. I 2 (MP³ 6067, III^e s.).

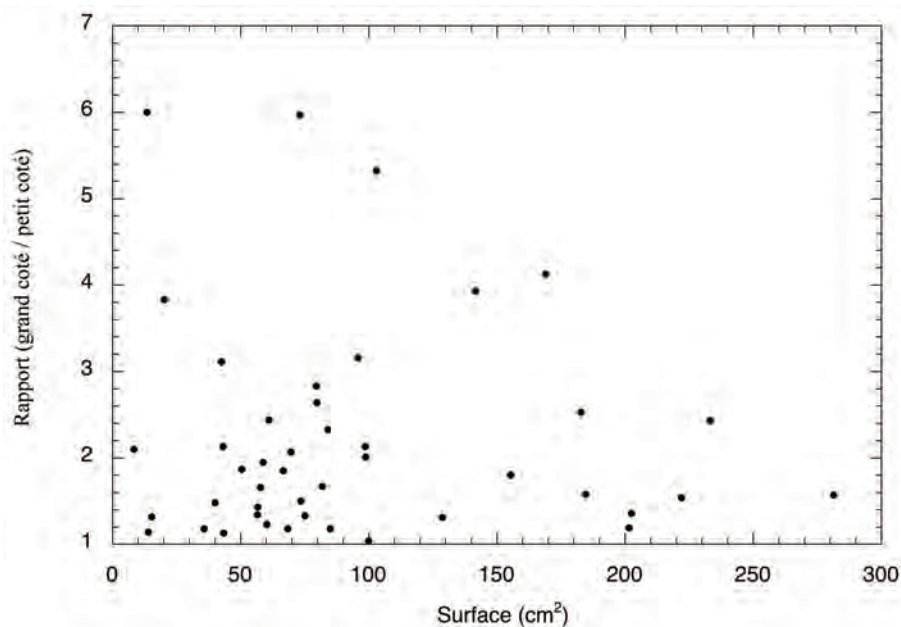
¹² Le papyrus choisi est moderne (J. Herbin), de qualité moyenne (assez épais), et vendu en feuilles de format A4 ou A3.

On distingue aussi quatre catégories de surfaces¹³ :

1. Miniatures ($S < 50 \text{ cm}^2$) : 10 (MP³ 6022, 6045, 6047, 6055, 6056, 6058.3, 6059, 6064, 6065, 6067).
2. Moyennes ($50 \text{ cm}^2 < S < 100 \text{ cm}^2$) : 22 (MP³ 6019, 6023, 6024, 6026, 6028, 6036, 6038, 6038.1, 6039, 6039.1, 6040, 6042, 6043, 6043.1, 6043.3, 6049, 6051, 6053, 6054, 6058.2, 6060, 6066).
3. Grandes ($100 \text{ cm}^2 < S < 200 \text{ cm}^2$) : 7 (MP³ 6021.1, 6031, 6033.1, 6041, 6043.2, 6044, 6048).
4. Très grandes ($200 \text{ cm}^2 < S$) : 5 (MP³ 6036.1, 6037, 6043.4, 6050, 6052).

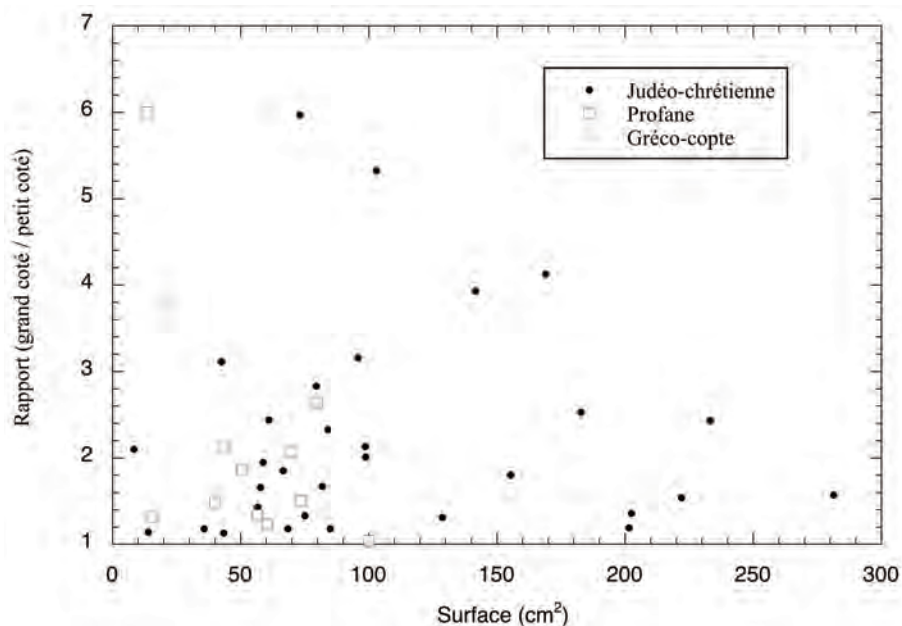
Afin de mieux comprendre la répartition de ces catégories, on a croisé les informations dans un graphique. Le premier graphique montre la répartition des amulettes en fonction de leur surface (abscisse) et de leur rapport (ordonnée). Sur le second graphique, on a ajouté la donnée culturelle (rond : judéo-chrétienne ; carré : profane ; croix : gréco-copte). L'échantillon étant assez réduit, on se limitera à quelques observations. Ces dernières seront confrontées aux prochains examens, qui consisteront à appliquer la typologie à d'autres types d'amulettes, voire ensuite à d'autres types de textes sur petits supports. Certains résultats pourraient donc être reconsidérés. Ces deux graphiques nous permettent d'effectuer quelques constats. Tout d'abord, on remarque une zone de concentration pour des amulettes ayant une surface comprise entre 40 et 90 cm^2 (catégories 1 et 2) et un rapport compris entre 1 et 2,2 (principalement les catégories 1 et 2). On observe également une zone d'exclusion. Aucune amulette n'a été réalisée avec à la fois un grand rapport et une grande surface. Le rapport semble presque « inversement proportionnel » à la surface de l'amulette dans la catégorie 4 (surface et rapport). Le second graphique montre que les amulettes dont la surface est supérieure à 100 cm^2 proviennent toutes d'un fonds culturel judéo-chrétien, et que les amulettes dont le rapport est supérieur à 3 proviennent majoritairement d'un fonds judéo-chrétien.

Fig. 1 :
répartition des
amulettes en
fonction de
leur surface et
de leur rapport



¹³ Pour les références et dates, voir le classement précédent, ou de Haro Sanchez (2004) en ligne.

Fig. 2 :
répartition des
amulettes en
fonction de
leur surface,
de leur rapport
et de leur
contexte cultu-
rel



Les papyrus iatromagiques grecs ont été découverts au hasard de fouilles qui n'ont été – de loin – pas systématiques. La provenance d'une majorité d'entre eux est donc inconnue ou peu précise. En outre, la datation de ces textes, souvent déterminée par la paléographie, montre que la plupart d'entre eux ont été copiés autour du IV^e siècle. Le croisement des données typologiques et de la datation ou de la provenance n'a donc donné aucun résultat pertinent.

Pour les amulettes suffisamment bien conservées et dont nous disposons de photographies numériques de qualité suffisante (34 cas sur 59), nous avons calculé la surface de la zone écrite (z.e.) qui a été comparée à la surface complète de l'amulette, afin de vérifier si les amulettes étaient parfaitement rentabilisées. Nous pouvons à nouveau identifier quatre catégories¹⁴ :

1. 85% < z.e. < 100 % : 13 (MP³ 6019, 6021.1, 6031, 6036, 6038.1, 6040, 6043.2, 6043.3, 6050, 6054, 6064, 6065) ;
2. 59% < z.e. < 85 % : 17 (MP³ 6022, 6023, 6024, 6038, 6041, 6042, 6043, 6044, 6045, 6047, 6048, 6051, 6052, 6053, 6055, 6059, 6060) ;
3. 40% < z.e. < 59 % : 3 (MP³ 6026, 6028, 6049) ;
4. z.e. < 40 % : 1 (MP³ 6058.2).

Afin d'évaluer complètement le taux de rentabilisation du support, on a également mesuré la densité des lignes (D) sur la zone écrite. On distingue les amulettes ayant :

1. des lignes espacées ($D < 1$ ligne/cm) : 2 (MP³ 6049, 6052) ;
2. des lignes serrées ($1 \text{ ligne/cm} < D < 2 \text{ lignes/cm}$) : 17 (MP³ 6021.1, 6023, 6024, 6028, 6031, 6036, 6040, 6041, 6042, 6044, 6048, 6050, 6051, 6053, 6055, 6058.2, 6059) ;
3. des lignes très serrées ($2 \text{ lignes/cm} < D$) : 14 (MP³ 6019, 6022, 6026, 6038, 6038.1, 6043, 6043.2, 6043.3, 6045, 6047, 6054, 6060, 6064, 6065).

Sans surprise, on constate que la grande majorité des amulettes appartenant à l'échantillon ont été bien rentabilisées. En revanche, on compte quatre amulettes qui ne portent de l'écriture que sur une moitié environ du support. L'espacement des lignes de trois d'entre elles est plutôt restreint, alors que les lignes du texte de P.Prag. II 119 (MP³ 6049, VI/VII^e s.) sont écrites de façon espacée (0,43 l/cm).

¹⁴ Pour les références et dates, voir le classement en fonction du rapport, ou de Haro Sanchez (2004) en ligne.

L'analyse suivante est consacrée aux plis et aux dépôts d'encre. Les données ont été récoltées sur un échantillon de 26 amulettes sur 59, soit les amulettes complètes et presque complètes montrant les traces d'un pliage, dont nous possédions une photographie numérique de qualité suffisante. L'échantillon est plus réduit que le précédent pour deux raisons : pour autant qu'il y en ait eu, les plis ont pu disparaître lors de la restauration du papyrus, et lorsqu'il en reste, il peut être difficile de les différencier des fibres et accidents du support, sur photographie, mais aussi à l'autopsie. Nous travaillons donc sur des cas suffisamment clairs afin de ne pas tronquer les données. Les plis verticaux – perpendiculaires à l'écriture – et horizontaux – parallèles à l'écriture – ont été comptés, et le nombre de sections horizontales et verticales a été ainsi évalué.

L'intérêt d'une telle recherche réside dans la possibilité de récupérer une information trop souvent perdue lors de la restauration d'un papyrus. Grâce à ces données, on a évalué la surface que formait le paquet lorsqu'il était porté. Cette étude montre qu'il existe deux méthodes de pliage : la première consistant à rouler les amulettes – dans ce cas, les sections sont de taille croissante et ne révèlent de plis que sur un seul axe (vertical ou horizontal) ; la seconde méthode consiste à plier les amulettes. On peut d'emblée constater qu'une petite majorité d'amulettes a été pliée, alors que 8 amulettes ont été roulées. Les paquets formés peuvent ensuite être classés en trois groupes en fonction de leur surface :

1. de 1 à 5 cm² : 15, dont 13 pliées (MP³ 6019, 6021.1, 6023, 6024, 6031, 6038, 6038.1, 6040, 6043, 6043.1, 6054, 6055, 6056) et 2 roulées (MP³ 6064, 6065) ;
2. de 5 à 10 cm² : 4, dont 3 pliées (MP³ 6044, 6047, 6058.2) et une pliée sur le seul axe horizontal (MP³ 6022) ;
3. supérieur à 10 cm² : 7, dont 2 pliées (MP³ 6036.1, 6052) et 5 roulées (MP³ 6024, 6026, 6028, 6036, 6039.1, 6041, 6045, 6050).

On constate donc l'augmentation du nombre d'amulettes roulées pour les surfaces les plus importantes. Or, s'il paraît logique que les amulettes pliées, formant des paquets carrés ou rectangulaires, étaient ficelées et portées à même la peau, en était-il de même pour les amulettes roulées ou étaient-elles protégées dans des étuis¹⁵ ? Il est difficile de le préciser. Dans l'état actuel des recherches, comme réceptacle provenant d'Égypte et remontant à cette époque, nous n'avons trouvé qu'un étui en or daté du II^e s. ap. J.-C.¹⁶ Si l'on prend en considération les étuis égyptiens d'époques antérieures, on constate que tous sont de très petite taille¹⁷. Seules six amulettes iatromagiques auraient pu être insérées dans un étui de dimensions semblables à celui de Berlin. Il s'agit des trois lamelles, ainsi que de trois papyrus¹⁸. Toutefois, aucun étui n'a été découvert avec nos amulettes iatromagiques, ou du moins n'ont-ils pas été signalés dans les éditions.

L'étude des plis nous amène maintenant à aborder les traces palimpsestes et ce que nous appellerons des « traces miroir » (« mirror images » dans *Suppl.Mag.*), c'est-à-dire les dépôts d'encre laissés sur le support lors du pliage. À l'aide du logiciel Photoshop, plusieurs caractéristiques des papyrus iatromagiques peuvent être mises en évidence : les traces miroir, les plis et les zones palimpsestes. Sur les photographies retravaillées des papyrus iatromagiques, les zones contenant des traces d'encre ont été sélectionnées. En y appliquant un effet de symétrie et une modification de la transparence du calque, on peut vérifier si l'écriture se superpose aux traces d'encre détectées sur un papyrus.

¹⁵ Cf. P.Lond. I 46 (= PGM V, IV^e s.), 385 : δῆκατ ἀμματα φοινικίνῳ « attache (le papyrus) avec une cordelette rouge » ; P.Oxy. VIII 1151 (MP³ 6043.2, VI^e s.) était pliée et ficelée lorsqu'on l'a découverte.

¹⁶ Berlin, Museum für Spätantike und Byzantinische Kunst, inv. 23/72 ; Égypte ; H 3,5 x 1,2 Ø.

¹⁷ Voir l'étui du Louvre E 3317 (H 5,6 x 1,5 Ø ; basse époque). Cf. aussi Edwards (1960) xix : étui en bois dans lequel l'amulette contenant le décret oraculaire P.4 = P. BNF 182 (3,5 x 5,2 cm) a été découvert.

¹⁸ Lamelles : Acc. inv. 80.AI.53 [MP³ 6064, or, III^e s., L = 2 cm] ; Acc. inv. 80.AI.56 [MP³ 6065, argent, III^e s., L = 3,4 cm] ; *Suppl.Mag.* I 2 [T.Colon. inv. 7, MP³ 6067, argent, III^e s., L = 1,5. Papyrus : P.Lugd.Bat. XXV 9 [MP³ 6022, papyrus, V^e s., L = 2,3 cm] ; BKT IX 134 [MP³ 6032, papyrus, V/VI^e s., H = 3] ; P.Vindob. inv. G 2310 [MP³ 6047, papyrus, IV/V^e s., H = 3,7 cm].

Par exemple, P.IFAO III 50 (MP³ 6019, III^e s.) contient des traces d'encre sous la première ligne d'écriture. Il s'agit de traces miroir montrant que le papyrus a été roulé de haut en bas sur un axe horizontal. En revanche, P.Köln X 425 (MP³ 6021.1, V/VI^e s.) contient, sur la moitié droite, des traces miroir permettant de conclure que le papyrus a été plié pour la première fois sur un axe vertical central. Enfin, P.Lund IV 12 (MP³ 6041, IV^e s.) contient des traces au verso montrant que le papyrus a été roulé de haut en bas. Toutefois, les traces contenues dans la marge supérieure du recto n'ont pas de reflet dans le papyrus. Il peut donc s'agir soit d'une zone palimpseste, soit du dépôt de l'encre d'un autre papyrus placé en contact avec cette amulette. Les traces miroir relevées sur ces papyrus montrent que le dépôt suit l'ordre « chronologique » du pli de l'amulette et ne résulte pas d'un transfert ultérieur dû, par exemple, à la sueur du porteur de l'amulette qui aurait pu diluer l'encre. La surface extérieure du paquet ayant tendance à être la plus dégradée, l'écriture serait dans ce cas plutôt détériorée, voire effacée¹⁹. La fabrication de répliques a également permis de constater la rapidité nécessaire, lors de la copie ou de la rédaction de l'amulette, pour provoquer le dépôt au moment du pli. La rapidité de séchage de l'encre explique aussi que l'on n'ait pas relevé le même type de traces sur les formulaires iatromagiques.

Pour la réalisation d'une amulette iatromagique, les prescriptions des formulaires préconisent l'emploi de papyrus vierge, comme par exemple P.Lond. I 121, 193 ἐν χάρτη καθαρῇ. Or dans les premières éditions, on relève régulièrement la mention de traces palimpsestes, qui pourraient laisser entendre qu'on n'utilisait pas une nouvelle feuille de papyrus pour réaliser une amulette, tel qu'il est prescrit²⁰. Souvent, il n'en est rien : l'étude du pliage des amulettes à l'aide des photographies numériques a montré que ces traces « palimpsestes » ne sont en fait que des traces miroir. Les prescriptions semblent donc avoir été respectées pour les amulettes sur papyrus ; mais pouvait-il en être de même pour les autres supports tels que les feuilles de plantes ou les peaux, par exemple ?

Lorsqu'on dresse la liste des ingrédients prescrits dans les formulaires, il faut se demander s'il était possible de se les procurer sur le territoire égyptien, en vue de répondre à une question récurrente en magie : ces prescriptions étaient-elles destinées à être mises en pratique ? Des études d'ingrédients ont déjà été menées sur les encres magiques par exemple, mais elles étaient consacrées au choix des composants et à leur valeur symbolique. La possibilité de leur réalisation, soit n'a pas été envisagée, soit n'a pu être démontrée, ou a été catégoriquement rejetée²¹. L'analyse des composants des prescriptions d'amulettes, nous l'appliquons également aux recettes d'encres magiques²². Un tableau des « ingrédients » destinés à servir de support d'écriture aux amulettes iatromagiques est fourni en annexe (fig.3, *infra*).

Certains ingrédients pouvaient être trouvés dans la nature, comme les feuilles de lierre et d'olivier. D'autres appartenaient à l'environnement quotidien, comme les montants de porte, l'ostracon et le morceau de lin fin. D'autres enfin pouvaient être achetés moyennant des frais, car le produit devait être importé ou préparé par un spécialiste, comme les lamelles d'or, d'argent et d'étain, l'anneau gothique, les peaux, les feuilles de papyrus et les feuilles de laurier. Aucun des ingrédients recommandés ne semble impossible à trouver sur le territoire égyptien, mais il ne devait pas être aisé de se procurer tout le matériel. Certains ingrédients impliquent la confection par un artisan ou des gens de métier, comme les peaux qui devaient probablement être tannées – si l'on voulait conserver un tant soit peu

¹⁹ P. ex. PGM II 18 (MP³ 6044).

²⁰ « Palimpseste » dans *ed. pr.* du P.Amst. I 26 (MP³ 6028) par Sijpesteijn (1970) ; P.Princ. III 159 (MP³ 6051) ; P.Colon. inv. 2283 (MP³ 6055), par Wortmann (1968) 105. Hypothèse corrigée par R. Daniel et F. Maltomini, respectivement dans Suppl.Mag. I 22, Suppl.Mag. I 11 et Suppl.Mag. I 33.

²¹ Harrauer (2001).

²² Les résultats de cette étude seront présentés dans ma thèse.

l'amulette –, les lamelles métalliques et le papyrus qui devaient être fabriqués, puis vendus, mais pouvaient aussi être préparés par le scribe lui-même²³.

Parmi les ingrédients les plus luxueux, on citera les lamelles de métal. S'il n'est pas difficile d'y inscrire un texte à l'aide d'un stylet de bronze, l'achat du support implique un coût largement supérieur à celui d'un ostrakon ou d'une feuille de papyrus²⁴. Parmi les ingrédients les plus singuliers, on notera la peau d'hyène. Même s'il s'agit d'un animal local, l'obtention de sa peau implique la chasse et le tannage. En revanche, la feuille de laurier pourrait paraître anodine, mais cette plante, bien connue dans le monde méditerranéen et présente dans la vie quotidienne et religieuse des Grecs, ne pousse pas naturellement en Egypte et représente donc un condiment relativement luxueux, puisqu'il doit être importé.

Les supports et constituants d'amulettes ont été choisis en majorité pour des raisons soit symboliques (sympathie, liens avec une divinité), soit pratiques (le papyrus, l'ostrakon, la bande de lin et le montant de porte). Si la prescription de l'hyène semble plutôt égyptienne, alors que le laurier indiquerait une origine grecque, il est difficile d'attribuer les prescriptions à un fonds culturel plutôt qu'à un autre au-delà de ces exemples. Enfin, on gardera à l'esprit que les prescriptions iatromagiques, comme les recettes de cuisine, pouvaient être adaptées²⁵.

Au terme de cette enquête, on constate une réelle adéquation entre le choix du support, la présentation et le contenu des textes. Dans le cas des formulaires, l'objectif est de compiler un maximum de prescriptions. On trouve donc la présentation en catalogue, telle qu'elle est utilisée par exemple dans les réceptaires médicaux. En ce qui concerne les amulettes, le contenu personnalisé et le petit format répondent à une nécessité : soigner ou protéger une personne précise, d'une maladie précise, en portant l'amulette. Un rapport a même pu être établi entre la matière du support et l'objectif du charme.

On arrive aussi à la conclusion que, contrairement à une opinion qui a eu cours, mais tend à disparaître, les amulettes étaient produites avec soin. On utilisait généralement une nouvelle feuille, comme il est prescrit dans les formulaires, et non un morceau de remploi. Il y avait une recherche esthétique dans le format et le respect de certaines normes qui pouvaient dépendre du fonds culturel – judéo-chrétien, par exemple – sans entraver complètement la liberté ou l'originalité des concepteurs.

En ce qui concerne les amulettes prescrites, on constate que, malgré la difficulté inhérente au choix des ingrédients, les prescriptions ne sont pas irréalisables. Cette constatation va à l'encontre de certaines conclusions émises notamment à propos des encres magiques, qui peuvent amener un lecteur non averti à penser que les prescriptions magiques n'étaient pas destinées à être réalisées. Pourquoi un tel travail, une telle réflexion, pour ne pas dire recherche dans la prescription, s'il n'était en aucun cas prévu de mettre la théorie en pratique ?

²³ A propos des lamelles métalliques, cf. Burkhalter (1998).

²⁴ Pour le stylet de bronze, cf. P.Lond. I 121 (MP³ 6006) 919–920 : λαβὼν λεπίδα ἡλιακὴν γράψον χαλκῷ γραφεῖν « prends une lamelle solaire et écris dessus avec un stylet en bronze ».

²⁵ C'est ce que montre la formule anticonceptionnelle du P.Oslo I 1 (MP³ 6010) 321–332.

Fig. 3 : Tableau des supports d'écriture prescrits pour la confection d'amulettes iatromagiques

Numéro MP ³ et référence du pas-sage	Objectif de l'amulette	Matériau (en grec)	Matériau (en français)	Nom scientifique ou symbole chimique	Mode d'acquisition du support	Mode d'action de l'amulette
- 6006, 579–590	- contre toute maladie	ἄργυρεον πέταλον	lamelle d'argent	<i>Ag</i>	probablement extrait en Egypte, à acheter	symbolique
- 2038, ab 1–4 - 2391, v° I 6–9 - 6001, 10–13 - 6006, 260–271 - 6006, 579–590	- contre les maux des reins et la strangurie - contre la strangurie - contre la fièvre - contre la montée de l'utérus - contre toute maladie	κακκίτερνις/ον λάμνα / λαμνίον / λεπίς / πέταλον	lamelle d'étain	<i>Sn</i>	peut-être importé, à acheter	(?)
- 6006, 579–590	- contre toute maladie	χρύσειον πέταλον	lamelle d'or	<i>Au</i>	peut-être extrait en Egypte, à acheter	symbolique
- 6014, A 51–52	- pour dormir	φύλλον δάφνης	feuille de laurier	<i>Laurus nobilis</i> L.	probablement importé, car ne pousse presque pas en Egypte, à acheter	symbolique
- 6005, B 4 - 6006, 213–214	- pour les blessures - contre les fièvres journalières et nocturnes	φύλλον ἐλαίας	feuille d'olivier	<i>Olea europea</i> L.	pousse en Egypte, à cueillir ou acheter	symbolique
- 2038, cd 17	- contre les maux des amygdales, de la lèvre et du pharynx	φύλλον κισσοῦ	feuille de lierre	<i>Hedera helix</i> L.	pousse en Egypte, à cueillir	symbolique

Numéro MP ³ et référence du pas-sage	Objectif de l'amulette	Matériau (en grec)	Matériau (en français)	Nom scientifique ou symbole chimique	Mode d'acquisition du support	Mode d'action de l'amulette
- 6006, 201–202	- contre la migraine	δέρμα κόκκινον	peau écarlate	--	type de peau (?) ; à acheter déjà tannée	symbolique
- 6006, 203–205 - 6006, 206–207	- contre la toux - contre la toux	δέρμα υαίνης	peau d'hyène	<i>Hyaenidae</i>	animal indigène, à se procurer et à tanner	symbolique
- 2391, r ^o I 7–9	- pour les yeux	δακτύλιον Γοθηκόν	anneau gothique	--	matériau (?) ; forme importée	symbolique
- 2038, cd 26–29	- contre tous maux s'abattant sur une mai-son	πρόθυρα τῆς οἰκίας	montants de portes	--	objet de la vie quotidienne	pratique et symbolique (passage)
- 6014, A 48–50	- pour une parturiente	ὄστρακον	ostracon	--	objet de la vie quotidienne	pratique
- 6006, 208–209	- contre l'induration des seins	βύσσινον ῥάκος	morceau de lin fin	--	objet de la vie quotidienne ou à acheter	symbolique ou pratique (bandage)
- 6006, 193–196 - 6006, 197–198 - 6006, 218–221 - 6006, 579–590 - 6014, 56–59	- contre une piqûre de scorpion - pour les yeux - contre la fièvre journalière et le frisson - contre toute maladie - contre le frisson	χάρτης	feuille de papyrus	fabriqué à base de <i>Cyperus papyrus</i> L.	fabriqué en Egypte, à acheter	pratique

Bibliographie

- André, J. (1956), *Lexique des termes de botanique en latin* (Paris).
- André, J. (1958a), *Notes de lexicographie botanique grecque* (Paris).
- André, J. (1958b), « Pythagorisme et botanique », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes* 32, 218–243.
- André, J. (1985), *Les noms de plantes dans la Rome antique* (Paris).
- Aufrère, S. (éd.) (2001), *Encyclopédie religieuse de l'univers végétal. Croyances phytoreligieuses de l'Egypte ancienne II* (Montpellier).
- Burkhalter, F. (1998), « La production des objets en métal (or, argent, bronze) en Egypte hellénistique et romaine à travers les sources papyrologiques », in Empereur, J.-Y. (éd.), *Commerce et artisanat dans l'Alexandrie hellénistique et romaine. Actes du Colloque d'Athènes 11–12 décembre 1988*, (BCH Suppl. 33, Athènes) 125–133.

- Cappers, R.T.J. (2006), *Roman Foodprints at Berenike. Archaeobotanical Evidence of Subsistence and Trade in the Eastern Desert of Egypt* (Los Angeles) 61, 103 et 112.
- Collard, F. / Samama, E. (éd.) (2006), *Pharmacopoles et apothicaires : les « pharmaciens » de l'Antiquité au Grand Siècle* (Paris).
- De Haro Sanchez, M. (2004), « Catalogue des papyrus iatromagiques grecs », *Papirologica Lupiensia* 13, 37–60 et <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Iatromagiques.htm>>.
- De Haro Sanchez, M. (2010, à paraître), « Le vocabulaire de la pathologie et de la thérapeutique attesté dans les papyrus iatromagiques grecs : l'exemple des fièvres, des traumatismes et de l'«épilepsie» », *BASP* 47.
- Ducourthial, G. (2003), *Flore magique et astrologique de l'Antiquité* (Paris).
- Edwards, I.E.S. (1960), *Hieratic Papyri in the British Museum. Fourth Series : Oracular Amuletic Decrees of the Late New Kingdom* (London).
- Germer, R. (2008), *Handbuch der altägyptischen Heilpflanzen* (Wiesbaden).
- Germond, Ph. / Livet, J. (2001), *Bestiaire égyptien* (Paris).
- Gordon, R. (2007), « The Coherence of Magical-Herbal and Analogous Recipe », *MHNH* 7, 115–146.
- Gastgeber, Ch. / Harrauer, H. (Hrsg.) (2001), *Vom Griffel zum Kultobjekt. 3000 Jahre Geschichte des Schreigerätes* (Wien).
- Hugonot, J.-Cl. (1994), « Le liseron et le lierre dans l'Egypte ancienne », *Göttinger Miszellen* 142, 73–81.
- Johnson, W.A. (1992), *The Literary Papyrus Roll: Formats and Conventions. An Analysis of the Evidence from Oxyrhynchus* (New Haven).
- Johnson, W.A. (2004), *Bookrolls and Scribes in Oxyrhynchus* (Toronto).
- Maltomini, F. (1995), « P.Lond. 121 (= PGM VII), 1–221 : Homeromanteion », *ZPE* 106, 107–122.
- Marganne, M.-H. (2004), *Le livre médical dans le monde gréco-romain (Cahiers du CEDOPAL 3, Liège)*.
- Muhly, J.D. (1973), *Copper and Tin. The Distribution of Mineral Resources and The Nature of the Metals Trade in the Bronze Age* (New Haven).
- Nicholson, P.T. / Shaw, I. (ed.) (2000), *Ancient Materials and Technology* (Cambridge).
- Sijpesteijn, P.J. (1970), « Ein christliches Amulett aus der Amsterdamer Papyrussammlung », *ZPE* 5, 57–59.
- Smith, W. (2003), *Archaeobotanical Investigations of Agriculture at Late Antique Kom el-Nana (Tell el-Amarna)* (London).
- Turner, E. (1974a), « Some Questions about the Typology of the Codex », in *Akten des XIII. Internationalen Papyrologenkongresses Marburg / Lahn 1971* (München) 427–438.
- Turner, E. (1974b), « Towards a Typology of the Early Codex (3rd–6th Centuries A.D.) : Classification by Outward Characteristics », in Sirat, C. / Glénisson, J. (éd.), *La paléographie hébraïque médiévale. Paris 11–13 septembre 1972 (Colloques Internationaux du CNRS 547, Paris)* 137–152, pl. CXVII–CXVIII.
- Turner, E. (1977), *The Typology of the Early Codex (Haney Foundation Series 18, Philadelphia)*.
- Turner, E. (1978a), « Towards a Typology of the Early Codex – Third to Sixth Centuries », *Codicologica* 2, 9–14.
- Turner, E. (1978b), *The Terms Recto and Verso. The Anatomy of the Papyrus Roll (Papirologica Bruxellensia 16, Bruxelles)*.
- Vernus, P. / Yoyotte, J. (2005), *Bestiaire des pharaons* (Paris).
- Wortmann, D. (1968), « Neue magische Texte », *Bonner Jahrb.* 168, 56–111.
- Youtie, L.C. (1996), *P.Michigan XVII. The Michigan Medical Codex (P.Mich. 758 = P.Mich. inv. 21) (Am.Stud.Pap. 35, Atlanta)* (avec une introduction d'A.E. Hanson, xv–xxv).

LES ONOMASTIQUES RÉGIONALES EN ÉGYPTES AUX VII^E ET VIII^E SIÈCLES : PREMIERS RÉSULTATS

Alain Delattre

Dans le cadre du projet « Creating Identities in Graeco-Roman Egypt » de la Katholieke Universiteit Leuven, des banques de données onomastiques et prosopographiques ont été créées et intégrées à la plateforme informatique *Trismegistos*¹. Les noms attestés dans les documents grecs ont ainsi été encodés à partir de la *DDBDP* et j'ai eu l'occasion d'effectuer un travail similaire pour les textes coptes². Le croisement des données onomastiques et des méta-données de *Trismegistos* permet désormais de réaliser des études plus précises et complètes, mais aussi d'entreprendre des recherches que n'autorisaient pas les instruments de travail existants³. Les résultats présentés ici constituent les premiers pas d'une étude plus globale de l'onomastique égyptienne, entamée à Louvain et poursuivie actuellement à Leyde.

Les outils informatiques se révèlent particulièrement utiles pour étudier les onomastiques régionales. Les papyrologues ont depuis longtemps mis en évidence des spécificités locales⁴. L'utilisation des banques de données permet maintenant de déterminer aisément la fréquence des noms à une époque donnée et/ou dans une certaine région.

Diverses difficultés compliquent cependant la tâche. Tout d'abord, il est parfois difficile de déterminer si deux noms doivent être considérés comme des variantes orthographiques d'un même anthroponyme ou au contraire comme deux anthroponymes différents⁵. Ensuite, une telle étude devrait reposer sur une étude prosopographique complète, de manière à éviter de compter séparément les diverses attestations d'un seul individu⁶. Enfin, la répartition géographique des sources n'est pas homogène : de nombreuses régions ne sont connues que par un nombre très restreint de textes, qui n'autorise pas des recherches statistiques.

On peut établir qu'environ 40 000 noms sont attestés dans les documents grecs et coptes des VII^e et VIII^e siècles. Le Fayoum, la Moyenne-Egypte, la région d'Aphrodito et la région thébaine offrent des échantillons significatifs (plus de 5 000) ; ce n'est pas le cas des autres régions. Le tableau suivant indique le nombre d'anthroponymes attestés dans les documents grecs et coptes dans chaque région (ainsi que le pourcentage que représentent ces chiffres dans l'ensemble des noms dont la provenance est connue).

¹ Le projet est dirigé par Mark Depauw, Willy Clarysse et Katelijn Vandorpe.

² En 2009 et 2010, des champs de noms propres ont été ajoutés à la *Brussels Coptic Database* et les données ont été ensuite intégrées dans la plateforme commune.

³ Les *NB*, *Onomasticon*, *Wörterliste*, *NB Copt.* et *Heuser* ne permettent pas de faire des recherches quantitatives. Les recherches dans la *DDBDP* ou les dépouillements des index sont longs et fastidieux.

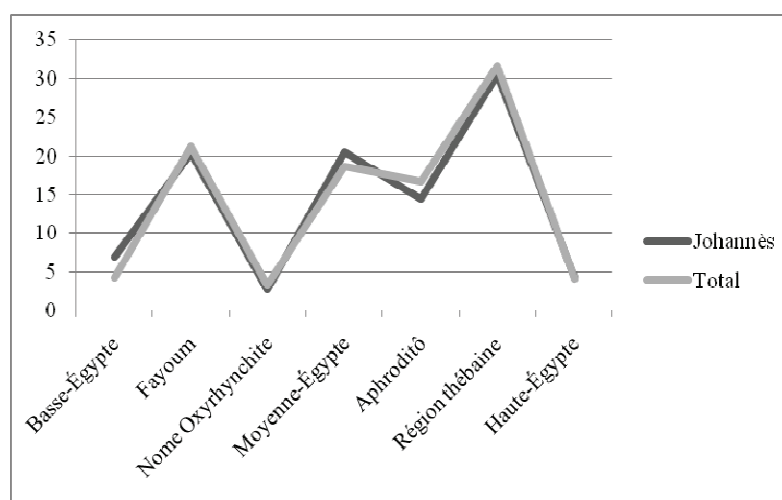
⁴ Cf. notamment P. Sorb. II, p. 53–56 ; Davis (1999) ; Ruffini (2006).

⁵ Les archives de Frangé, un moine thébain du VIII^e siècle, montrent que les gens qui lui écrivent orthographient son nom de manière parfois fort différente (Frangé, Efrangé, Ebranké, Phrangas) ; lui-même a hésité, au cours de sa vie ou au gré de sa fantaisie, sur la manière d'écrire son propre nom.

⁶ Pour pallier ce problème, qui peut provoquer des distorsions importantes dans les résultats, j'ai essayé de corriger les chiffres bruts en comptant comme une seule attestation les noms des scribes, des personnages officiels, des supérieurs de monastère et des possesseurs d'archives.

	Noms / doc. grecs	Noms / doc. coptes	Total	%
Basse Egypte	1 283	159	1 442	4,22 %
Fayoum	6 083	1 190	7 273	21,29 %
Nome oxyrhynchte	1 108	22	1 130	3,3 %
Moyenne Egypte	2 991	3 409	6 400	18,73 %
Aphrodito	4 496	1 207	5 703	16,69 %
Région thébaine	551	10 263	10 814	31,65 %
Haute Egypte	1 022	373	1 395	4,08 %
Provenance inconnue	2 750	2 649	5 399	—
Total	20 284	19 272	39 566	100 %

Le nom Johannès est le plus courant dans la documentation des VII^e et VIII^e siècles : il est attesté 1 727 fois, ce qui représente 4,4 % des personnes mentionnées dans les textes (soit pratiquement une sur vingt). Le tableau ci-dessous présente les pourcentages relatifs des occurrences du nom Johannès et du total des noms par région.



Les deux courbes se recoupent pratiquement, ce qui montre que le nom est attesté de manière homogène dans toutes les régions. Les écarts dans le graphique sont minimes et non significatifs ; on remarquera néanmoins que Johannès semble surreprésenté en Basse Egypte, en raison du faible nombre de noms attestés dans cette région. L'écart n'est pas pertinent, mais peut fausser les calculs. Il a donc été choisi dans le cadre de cette contribution de ne tenir compte que des régions les mieux attestées (Fayoum, Moyenne Egypte, la région d'Aphrodito et la région thébaine)⁷.

Si le Johannès est répandu de manière homogène en Egypte, ce n'est généralement pas le cas des autres noms. Ainsi, les trois anthroponymes les plus fréquents après Johannès, c'est-à-dire Georgios, Menas et Phoibammon, suivent des courbes bien différentes : Georgios et Menas sont mieux attestés dans le Fayoum qu'ailleurs, tandis que Phoibammon est courant en Moyenne Egypte, mais rare à Thèbes. Le tableau qui suit présente les pourcentages relatifs des noms Georgios, Menas et Phoibammon, c'est-à-dire le nombre des attestations de ces anthroponymes dans chaque région par rapport au nombre d'occur-

⁷ La distribution des documents au sein de chaque région est souvent assez peu homogène : les textes de Moyenne Egypte proviennent essentiellement du nome hermopolite ; ceux de la région thébaine, de la rive gauche de Thèbes.

rences théorique de ces noms (le nombre global divisé suivant l'importance relative des régions)⁸.

	Fayoum	Moyenne Egypte	Aphrodito	Région thébaine
Georgios	161,16 %	83,24 %	98,76%	55,25 %
Menas	158,36 %	95,70 %	85,78 %	50,22 %
Phoibammon	128,97 %	161,82 %	122,80 %	44,35 %

En suivant cette méthode, on peut mettre en évidence pour chaque région les noms qui ont un caractère local. On notera qu'il ne s'agit pas toujours de noms très fréquents, les premières places étant occupées globalement par les mêmes anthroponymes dans toutes les régions⁹. Je ne retiendrai, dans le cadre de cette présentation préliminaire, que ceux qui ont un pourcentage supérieur à 200, ce qui signifie qu'ils sont attestés deux fois plus dans la région prise en compte que dans la moyenne de la documentation, et me concentrerai essentiellement sur la région thébaine.

Dans le Fayoum, Pousi, Sambas, Joulis, Nilammon et Gerontios sont les noms qui présentent le caractère le plus local (plus de 400 %). On peut y ajouter quelques anthroponymes plus fréquents là qu'ailleurs : Kosmas, Damianos, Joulis et Chaël (plus de 200 %). En Moyenne Egypte, les noms des saints locaux Taurinos, Pamoun et Pgol ont le caractère le plus régional (plus de 300 %) ; ils sont suivis d'Ammonios, Kollouthos et Serenos (plus de 200 %). Des liens onomastiques entre le Fayoum et la Moyenne Egypte semblent assez fréquents¹⁰.

La région thébaine offre le paysage onomastique le plus marqué. De nombreux noms présentent un caractère très local, comme Souai, Chenetom, Kalapesios, Psan, Sourous (plus de 200 %), mais on note surtout que les noms typiques de la région thébaine sont d'origine biblique, et en particulier vétéro-testamentaire.

Si les quatre noms bibliques les plus fréquents, c'est-à-dire Abraham, Isaac, Jacob et Helias, sont communs à toute l'Egypte, on constate que les autres anthroponymes bibliques sont attestés au moins deux fois plus à Thèbes qu'ailleurs. On peut ainsi citer Moïses, Samuel, Ananias, Salomon, Aaron, Ezechiel, Elisaïos, Lazaros, Azarias, Zebedaïos, Jonas, Misael, Esdras, Nohe, Hamos, Saül, Michaias, Gedeon et Mathusalem. Pour certains de ces noms, les proportions sont plus importantes encore : Ananias, Azarias et Misael (les trois jeunes gens dans la fournaise du livre de *Daniel*), sont presque exclusivement attestés dans la région thébaine. Le tableau suivant indique le nombre d'occurrences par région.

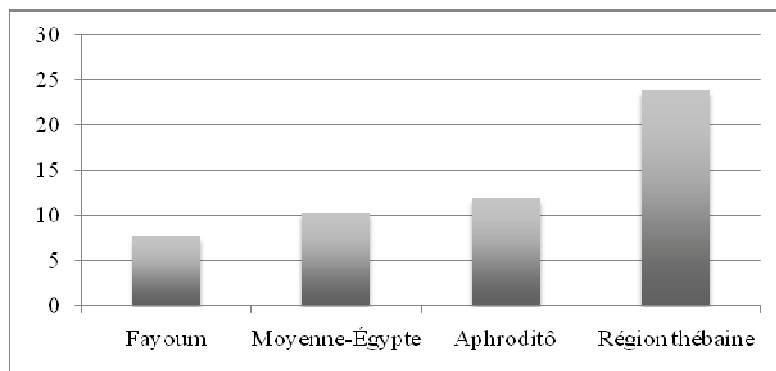
	Fayoum	Moyenne Egypte	Aphrodito	Région thébaine
Ananias	0	2	4	151
Azarias	0	3	2	30
Misaël	0	0	1	15

Si l'on prend en compte l'ensemble des noms d'origine biblique, on peut obtenir le graphique suivant, qui présente la proportion des anthroponymes bibliques sur l'ensemble des noms attestés pour chaque région : près de 25 % dans la région thébaine, contre 7 à 11 % ailleurs.

⁸ Cette méthode de calcul permet de mettre en évidence les particularités régionales : si un nom est attesté 100 fois en Egypte (sans compter les documents de provenance inconnue), dont 42 fois au Fayoum (qui représente 21,29 % des noms attestés), le pourcentage obtenu sera de 200 %.

⁹ Ce phénomène a déjà été relevé par Ruffini (2006) 219.

¹⁰ Ainsi, les noms Joustos et Phib sont fréquents dans le Fayoum et en Moyenne Egypte.



On ne peut manquer de s'interroger sur les raisons du caractère vétéro-testamentaire de l'onomastique thébaine. On voit dans d'autres régions que le culte des saints joue un grand rôle dans les pratiques onomastiques¹¹. On note cependant des exceptions : ainsi le saint Phoibammon est particulièrement honoré dans la région thébaine, mais le nom y est très rare. A l'inverse, Ananias, Azarias et Misael font l'objet d'un culte assez général en Egypte, mais on ne trouve ces noms pratiquement qu'à Thèbes¹². Quoi qu'il en soit, le faible nombre de saints martyrs thébains a peut-être conduit les habitants de la région à chercher dans la Bible de quoi christianiser leur onomastique.

Bibliographie

- Davis, St. J. (1999), « Namesakes of Saint Thecla in Late Antique Egypt », *BASP* 36, 71–81.
 Papaconstantinou, A. (2001), *Le culte des saints en Egypte des Byzantins aux Abbassides. L'apport des inscriptions et des papyrus grecs* (Paris).
 Ruffini, G. (2006), « The Commonality of Rare Names in Byzantine Egypt », *ZPE* 158, 213–225.

¹¹ Cf. Papaconstantinou (2001) 364–367.

¹² Cf. Papaconstantinou (2001) 198–200 et 204–214.

IL THESAURUS HERCULANENSIVM VOLUMINUM

Gianluca Del Mastro¹

Introduzione

Nel 1934 usciva per i tipi di Jacob Muusses a Purmerend, una cittadina a 20 km da Amsterdam, la *Pars prior* del *Lexicon Philodemeum* curata da Cornelis Jan Vooy, uno studioso di letteratura greca proveniente da Kralingen nei pressi di Rotterdam². Era la sua tesi di laurea in Lettere e Filosofia, discussa, come si legge nel frontespizio, il 7 marzo dello stesso anno.

La *Pars altera* apparve ad Amsterdam nel 1941 per i tipi di Swets e Zeitlinger, e vide come autori lo stesso Vooy (nel titolo in latino, Vooijs) e Dirk Andree van Krevelen, che nel 1939 aveva pubblicato a Hilversum il IV libro del *De musica* di Filodemo³. Nei due volumi dell'opera (il primo comprende le lettere da *alpha* a *kappa*) i testi di riferimento che costituiscono il lessico provengono dalle edizioni curate tra '800 e '900 da importanti studiosi: dal *De rhetorica* di Siegfried Sudhaus al *De bono rege secundum Homerum*, nell'edizione di Alessandro Olivieri al *De pietate* di Theodor Gomperz; dal primo e terzo libro *De dis* nell'edizione di Hermann Diels al *De ira* di Karl Wilke; dal *De oeconomia* e dal *De superbia* (rispettivamente il IX e X libro del *De vitiis*) di Christian Jensen al IV libro *De musica* di Johannes Kemke⁴.

Non mancano, tuttavia, alcune nuove proposte, avanzate dal filologo Wolter Kuiper⁵. Per molti testi, considerati all'epoca minori, venivano utilizzate solo parzialmente le letture di Crönert nel *Kolotes und Menedemos*. Ogni lemma è seguito dal significato o dai diversi significati in latino con l'elenco dei passi corrispondenti. I luoghi omerici riportati da Filodemo sono contrassegnati con la lettera H tra parentesi⁶.

Un altro passo importante verso l'indicizzazione dei termini che si trovano nei nostri testi è costituito dalla pubblicazione del *Glossarium Epicureum* di Hermann Usener che fu edito a Roma nel 1977, a cura di Marcello Gigante e Wolfgang Schmid, su iniziativa del CISPE e con l'impegno del *Lessico Intellettuale Europeo* allora diretto da Tullio Gregory⁷.

¹ <<http://www.thvproject.it>>

² Jacob Muusses (nato a Purmerend nel 1881 e morto nella stessa cittadina nel 1950) aveva ereditato la libreria dal padre, Jan Muusses, morto nel 1909, e solo successivamente la trasformò in casa editrice che passò, più tardi, sotto la direzione del figlio Jan Muusses junior.

³ Van Krevelen (1939). Anche nella *Pars altera*, l'edizione di riferimento continuò a essere quella di Kemke; cf. *infra*.

⁴ Di seguito l'elenco delle altre edizioni che costituiscono la base del lessico: il V libro *De poematis* (P.Herc. 1425 e 1538), curato da Christian Jensen; i papiri del I libro del *De poematis* (P.Herc. 444, 460, 1073, 1074, 1081) curati da Augustus Hausrath; il *De libertate dicendi* (P.Herc. 1471) curato da Alessandro Olivieri; il *De signis* (P.Herc. 1065) curato da Theodor Gomperz; il *De stoicis* (P.Herc. 155 e 339) e i papiri che fanno parte, con ogni probabilità, della sezione della *Historia Philosophorum* dedicata alla scuola eleatica e abderita (P.Herc. 327) da Wilhelm Crönert. Per quanto riguarda l'*Historia Academicorum* (P.Herc. 1021 e 164) fu presa in considerazione l'edizione di Siegfried Mekler e, per il *De morte*, l'edizione di Taco Kuiper.

⁵ Wolter Everard Johan Kuiper (1883–1951), figlio del grecista Koenraad Kuiper (che fu anche il maestro di Taco Kuiper pur non essendo, come mi sembra, suo parente), fu professore di greco ad Amsterdam e membro della Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, pubblicò importanti saggi, in particolare sui rapporti tra il teatro greco e quello latino. Cf. Meerwaldt (1952–1953) 327–333.

⁶ Una recensione negativa della *Pars prior* fu curata da Stocks (1934), 240–241. In particolare, la critica mossa a Vooy era di aver trascurato gran parte dei testi editi da Crönert (1906) nel *Kolotes und Menedemos*, l'edizione dei P.Herc. 994 e 1676 di Gomperz (1891); l'edizione del P.Herc. 1251 di Comparetti (1885) e soprattutto le edizioni di Bassi (1914) del P.Herc. 1457 e dei frammenti di Filodemo studiati da Vogliano (1928) negli *Epicuri et Epicureorum scripta*. A Vooy si rimproverava anche di non aver sempre ricordato il numero del libro dell'opera contenuto nel papiro. Nella *Pars altera*, invece, sia per l'edizione di Jensen del V libro sia per l'edizione di Hausrath di quello, che, all'epoca, era ritenuto il II libro della *Poetica* di Filodemo, viene specificato il numero nel *Conspectus* iniziale.

⁷ Usener (1977).

Usener, negli *Epicurea*, aveva espresso la necessità della redazione di un *Glossario* affinché i luoghi dei testi epicurei che avessero qualche relazione tra loro (*loci coniuncti*) potessero illuminarsi reciprocamente⁸.

È noto che Usener conosceva bene gli scritti di Filodemo e degli altri autori conservati dai papiri ercolanesi come è ampiamente dimostrato dagli *Epicurea* e dal *Glossarium* (dove non mancano notevoli proposte di integrazione) sebbene avesse rifiutato di pubblicare il *De natura* di Epicuro sulla base dei soli apografi, nella convinzione che questo lavoro sarebbe stato portato a termine da Theodor Gomperz⁹. Le circa novemila schede del *Glossarium* si trovavano nel Seminario di Filologia Classica dell'Università di Bonn e, in copia, nell'Officina dei Papiri Ercolanesi¹⁰. Gigante e Schmid, come è noto, ripresero tutte queste informazioni e le rielaborarono ricontrollando gli apografi e gli originali con l'aiuto di Matilde Ferrario¹¹. Come Gigante affermò, in occasione della inaugurazione del busto di bronzo di Hermann Usener, organizzata dal CISPE alla Biblioteca Nazionale di Napoli: « Se un giorno avremo accanto al *Lexicon Platonicum* di Friedrich Ast (1836) e all'*Index Aristotelicus* di Hermann Bonitz (1870) un *Lessico Epicureo*, il merito primo sarà da attribuire ad Hermann Usener. »¹² L'edizione del *Glossarium* si giovò di tutte le più recenti pubblicazioni di testi papiracei e, *in primis*, della fondamentale edizione delle opere di Epicuro di Graziano Arrighetti¹³.

Prima di passare ai tempi recentissimi e all'idea della pubblicazione di un *database* capace di raccogliere dati testuali e offrire la possibilità di ricercare i termini contenuti nei papiri ercolanesi, vorrei ricordare il primo tentativo informatico di digitalizzazione di questi testi che fu compiuto da Knut Kleve e Jan Songstad, con l'assistenza del *Norwegian Research Council's Computer Centre for Research in the Humanities*, nel 1975. Si tratta, visti i tempi in cui il lavoro fu concepito, di un prodotto davvero pionieristico e innovativo. Esso è diviso in due parti: la prima è un *Index to Works of Philodemus*, in cui ogni opera filodemea è catalogata secondo la più recente edizione di riferimento¹⁴. Per ogni opera viene presentato, in una prima colonna, il numero delle linee. Nella seconda colonna sono riportati i riferimenti bibliografici. I numeri delle linee sono consecutivi così da arrivare a un totale di 55205 linee che sono state accuratamente ricopiate su computer. Le linee delle opere contenute nel supplemento hanno una numerazione a parte, sebbene siano stati ripresi gli stessi testi in edizioni più recenti, da 1 a 1631¹⁵.

La seconda parte dell'opera è costituita dalle cartelle siglate *Works of Philodemus*: tutti i dati inseriti in un computer (dell'epoca!) hanno fornito un indice alfabetico dei termini che, nella versione stampata, sono stati suddivisi in piccoli libri custoditi in cartelle

⁸ Usener (1887) XXXVII: *condendum erat glossarium, quo verborum usus quam fieri posset plenissime componeretur, ut loci coniuncti alius alium inlustrarent*. Si legga in proposito anche la lettera sull'importanza della pubblicazione di un *Glossarium Epicureum* che Usener inviò a Wilamowitz il 24 luglio del 1881 (è la n° 12 dell'edizione curata da Calder III [1994], tradotta in italiano e commentata da Gigante [1997] 102).

⁹ Gigante (1976) 12.

¹⁰ Un'altra copia era posseduta a Berlino da Achille Vogliano (cf. in proposito Longo Auricchio [2003] 81–82).

¹¹ Usener (1997) IX–X.

¹² Gigante (1976) 12.

¹³ Arrighetti (1973).

¹⁴ In due lettere conservate presso l'archivio del CISPE « Marcello Gigante » e datate rispettivamente 7 e 28 novembre 1975, Kleve discuteva con Gigante il piano dell'opera inviato in un esemplare all'Officina dei Papiri. La risposta di Gigante è datata 15 dicembre 1975.

¹⁵ Nel *Supplementum* si trovano, tra le altre, le proposte di Crönert (1906) al *De Stoicis* (p. 27–30), al *De adulatione* (p. 34), al *De superbia* (p. 34–35) e alle Πραγματεῖαι (p. 71–72). Da qui deduciamo che veniva scelto un testo di base e, di volta in volta, venivano aggiunti altri testi che non sostituivano quelli precedenti ma si aggiungevano ad essi. Allo stesso modo, per esempio, all'edizione Kuiper del *De morte*, che ricopre i numeri di linea da 39590 a 40513 furono aggiunte le edizioni di Gigante (1953), (1955) e (1958) confluite in Gigante (1983) con i numeri di linea da 40514 a 40901. In questo modo il sistema riusciva a dar conto delle varianti. Come vedremo, lo stesso principio è stato adottato, almeno in questa prima fase del progetto, anche per il *THV*.

nell'Officina dei Papiri Ercolanesi. Il lessico così stampato può essere utilizzato in questo modo : l'utente, dopo aver scelto dalla cartella il volume con la lettera interessata, cerca nella parte destra della pagina la parola da verificare¹⁶. Subito a sinistra appare il numero di occorrenze della parola. Nella prima colonna a sinistra compare il numero di linea che permette all'utente, utilizzando l'*Index*, di risalire all'opera in cui l'occorrenza si trova. In una seconda colonna appare la citazione del numero di pagina dell'edizione, della colonna e del frammento, codificati secondo un sistema particolare di segni (evidentemente perché la macchina, all'epoca, non poteva codificare tutti i valori numerici). Al centro della pagina si trova la citazione vera e propria¹⁷. Il *layout* della pagina stampata permetteva di visualizzare la parola da ricercare sempre al centro della colonna separata da uno spazio rispetto a quanto precede nel papiro. Essa è seguita dalle tre-quattro parole successive nel testo di riferimento. Un manuale di semplicissima lettura (due pagine di testo) spiega le corrispondenze e le modalità d'uso del sistema.

Questo lavoro fu, almeno in parte, sostituito nel 1987 da un nuovo progetto con le stesse caratteristiche, denominato *Concordance to Philodemos*, di cui all'Officina dei Papiri si conserva solo uno *specimen*¹⁸. Tenendo conto delle tecnologie dell'epoca questo lavoro appare ai nostri occhi molto utile e particolarmente ingegnoso. Allo stesso modo, semplice, ma funzionale, fu il tentativo di Daniel Delattre che, negli anni '90 del secolo scorso pensò di digitare tutti i testi delle edizioni filodemee in *Word* operando di volta in volta la ricerca della stringa di testo con l'opzione « cerca ».

Il progetto *THV* (*Thesaurus Herculanensium Voluminum*)

Fu nel 2002 che, per la prima volta, durante una lunga conversazione con l'amico Giorgio Karamanolis, ricordando il progetto di Gigante – il quale aveva avviato una nuova edizione degli *Epicurea* che tenesse conto di molti altri testi provenienti dai papiri e dalla tradizione manoscritta che Usener non aveva tenuto presenti o, nel caso dei papiri, che erano emersi solo recentemente dalla ricerca ercolanese –, pensai che per le ricerche sui nostri testi poteva essere creato un *database* che in qualche modo avesse caratteristiche simili, pur nella differenza delle possibilità e della mole di informazioni contenute, a quello che a Irvine fu ideato nel 1972 dalla allora giovanissima Marianne MacDonald¹⁹. L'ideatrice del *Thesaurus* era stata allieva di Bruno Snell il quale, come si ricorderà, negli anni '50 del XX secolo aveva ripreso e poi purtroppo abbandonato l'idea di un nuovo *Thesaurus* che, superando quello dello Stephanus, doveva tenere conto anche dei testi provenienti da papiri.

La mia idea partiva dal presupposto che i singoli testi contenuti nel *Thesaurus* californiano non hanno la necessità di essere continuamente aggiornati mentre, come sappiamo, per i testi ercolanesi viene praticato, da un numero sempre crescente di studiosi, un lavoro pressoché ininterrotto che porta alla pubblicazione di nuovi contributi sulla costituzione dei nostri testi. In secondo luogo nel *TLG*, ad oggi, compaiono solo le edizioni del I libro *De poematis* di Filodemo curata da Richard Janko, della prima parte del *De pietate* curata da Dirk Obbink e solo dei frammenti del *De ira* editi da Giovanni Indelli (mancano le 50 colonne già caricate nel nostro *THV*)²⁰. Di Demetrio Lacone nel *TLG* compaiono le *Aporie testuali ed esegetiche in Epicuro* nell'edizione di Enzo Puglia e l'opera teologica contenuta

¹⁶ Cartella 1 (da α a ε) ; cartella 2 (da ε a καί) ; cartella 3 (da καί a οὐκ) ; cartella 4 (da οὐκ a cú) ; cartella 5 da (cú a ὑπελήφα) ; cartella 6 (da ὑπελήφαμεν alla fine, con *index nominum*) ; cartelle 7 e 8 (*works of Philodemos* con *Indices* e *specimen* della versione più recente).

¹⁷ I segni adoperati per l'edizione di un papiro sono quasi tutti mantenuti, tranne il punto sotto le lettere (che non poteva essere ottenuto con una stampante ad aghi) che viene reso con un asterisco.

¹⁸ Il materiale relativo a questa seconda fase si trova nella cartella classificata come « materiale vario » insieme al *Manuale*, agli *Indici* e alla corrispondenza relativa al lavoro del 1975.

¹⁹ Cf. Gigante (1998).

²⁰ Indelli (1988).

nel P.Herc. 1055 nell'edizione di Mariacarolina Santoro. Di Epicuro sono state inserite le *Deperditorum librorum reliquiae* dell'edizione epicurea di Graziano Arrighetti²¹. Si avverte l'esigenza di uno strumento in cui siano presenti tutti i testi editi e, inoltre, che siano consultabili anche le varie edizioni per poter cogliere le differenze nella ricostruzione del testo e poter avanzare immediatamente nuove proposte di integrazione.

Il progetto del *Thesaurus Herculanensium Voluminum* è partito all'inizio del 2008 grazie a un fondo del Ministero per i Beni e le Attività Culturali. Nel mese di febbraio l'Università di Würzburg ha stipulato una convenzione con il CISPE per poter partecipare alla realizzazione del progetto. Per la parte tecnica ci siamo affidati ad ARCA, la stessa azienda che si era occupata della realizzazione di *Xáptης* (il *database* contenente le informazioni generali, la bibliografia di ogni papiro e un'immagine per ogni papiro svolto) e che, di conseguenza, ha acquisito una conoscenza approfondita delle problematiche proprie dei testi ercolanesi e delle loro modalità di conservazione e di edizione²².

La prima scelta è stata quella di considerare come oggetto della ricerca solo i testi greci ercolanesi dal momento che i testi latini sono molto frammentari e solo parzialmente pubblicati²³. Il secondo passo è stato quello di definire i parametri all'interno dei quali i programmatori dovevano creare il *database* e prevedere, già in questa fase, gli sviluppi futuri cui accennerò in conclusione²⁴. In questa prima *release*, la pagina *web* si presenta essenziale mostrando all'utente le informazioni generali sul *software*, i *credits*, e gli strumenti che servono alla ricerca.

Nella parte sinistra dello schermo compaiono i *credits*: in questa prima fase i testi sono stati digitati da Antonio Parisi, che, insieme a me, sta anche rianalizzando i dati inseriti per valutare e sottoporre agli sviluppatori gli inevitabili *bugs* che il motore di ricerca, purtroppo, produce e che, di volta in volta, vengono risolti. Altri testi sono stati digitati da Matilde Fiorillo e, ultimamente, da Mariacristina Fimiani. Holger Essler ha avviato le prime prove di digitazione di una parte del P.Herc. 463 che costituisce una porzione del IV libro del *De rhetorica* di Filodemo. Molti colleghi, oltre agli amici dell'Università di Würzburg che sono *partners* del progetto, hanno dato la loro disponibilità per continuare l'inserimento dei testi.

Nella parte destra dello schermo compare il *box* con le varie opzioni di ricerca. Nell'ideazione di questa parte del programma abbiamo dovuto tenere conto di alcune esigenze particolari poste dai testi ercolanesi: la prima è sicuramente quella di escludere la possibilità di ricerca su un singolo autore poiché il *corpus* degli autori, a differenza del *TLG*, è limitato a meno di dieci. In ordine di quantità, rispetto ai testi ritrovati fino a oggi, abbiamo Filodemo, Epicuro, Demetrio Lacone, Polistrato, Crisippo, Colote, Carneisco, Metrodoro, Zenone Sidonio. Bisogna ricordare che anche un frustulo di papiro ascrivibile con certezza a un autore (per il quale cioè sia presente il titolo oppure il testo sia noto da altra fonte) spinge il compilatore a creare una nuova scheda informatica nel *database*. A queste schede bisogna aggiungere, per coprire tutte le possibilità offerte dai testi greci ercolanesi, le schede «Autore Epicureo incerto», «Autore Stoico incerto», «Autore incerto».

Abbiamo operato una scelta di testi da immettere in prima battuta per testare il sistema. Sono stati inseriti, come si può osservare, testi di autori differenti per verificare la possibilità di ricerca su nomi diversi ed edizioni che presentassero caratteristiche dissimili. Ovviamente siamo partiti dalle attuali edizioni di riferimento. Per esempio nel caso del *De ira* di Filodemo (P.Herc. 182) l'edizione Indelli presenta 17 frammenti indicati con numeri arabi

²¹ Arrighetti (1973).

²² Del Mastro (2005).

²³ Rimando a Del Mastro (2005) e al lavoro di catalogazione *online* dei papiri latini ercolanesi del CEDOPAL.

²⁴ Il software utilizzato per il *database* è *Mysql* che garantisce ottime prestazioni in termini di velocità di risposta nella ricerca.

e 50 colonne contrassegnate con i numeri romani²⁵. Al contrario, nel caso del P.Herc. 1021 dell'*Historia Academicorum* (edizione Dorandi) abbiamo 36 colonne indicate con numeri romani intercalate da colonne indicate con le lettere da M a Z (quelle che, verosimilmente, erano state copiate sul *verso* del papiro e che oggi leggiamo solo negli apografi)²⁶. Dodici linee di testo, che vanno inserite nella col. VI sono state copiate nell'intercolumnio: in questo caso abbiamo usato la denominazione VI^a inserendo il riferimento alla col. VI. Per questi motivi il papiro dell'*Historia Academicorum* rappresenta uno dei casi più interessanti per la verifica e il controllo del funzionamento del *software*.

Per quanto riguarda le modalità di ricerca abbiamo passato in rassegna gran parte dei *software* esistenti per confrontarli e creare una maschera che rispondesse alle esigenze poste dai testi ercolanesi²⁷. Nel *THV* l'utente ha la possibilità di operare ricerche:

- « prefix » (parte iniziale di una parola, ovvero una sequenza di lettere preceduta da uno spazio);
- « suffix » (sequenza di lettere seguita da uno spazio);
- « exact » (sequenza preceduta e seguita da uno spazio);
- « any » (sequenza di lettere in qualsiasi contesto).
- L'opzione « complex » designa la ricerca complessa. Può essere richiesta la ricerca di due lettere o due sequenze separate da X caratteri. L'incognita è rappresentata con singoli punti (uno per ogni lettera). I risultati della ricerca sono stampabili in formato .pdf direttamente dal sito.

In questa prima versione del nostro *database* abbiamo pensato, insieme agli sviluppatori, di digitare i testi in *Supergreek*, un tipo di carattere *TrueType* (.TTF)²⁸. Questa *font* è molto versatile (contiene tutti i simboli adottati per l'edizione di un testo ercolanese), si interfaccia perfettamente con il linguaggio di programmazione utilizzato, può essere letto da tutti i *browser* e, soprattutto, può essere scaricato gratuitamente dal nostro sito. Ma non trascuriamo la possibilità di una conversione e di un passaggio a una *font* che sia supportata dalla codifica *Unicode*.

Come molti sanno, per la visualizzazione dei *database* testuali è meglio evitare l'uso di *Explorer*. E anche nel nostro caso, questa norma viene completamente rispettata: in *Explorer*, talvolta, le parole risultano divise laddove cade l'accento senza, però, che questo difetto condizioni le possibilità di ricerca e di visualizzazione²⁹. Gli altri *browser*, tra i quali ricordo *Mozilla Firefox*, *Navigator*, *Safari*, *Chrome* (*Chromium*, versione *open source* di *Chrome*), sembrano, almeno fino a questo momento (siamo ancora in fase di *test*), non presentare problemi.

Come ho già accennato, uno dei punti di forza del *THV* risiede nella possibilità, per gli utenti accreditati, di proporre direttamente *online*, nuove letture, congetture, integrazioni al testo. Infatti, tra i due livelli, quello « amministratore » (che permette agli studiosi di Napoli e di Würzburg di inserire i testi direttamente entrando da un apposito *backoffice*) e quello « utente » (che permette di consultare il *THV*), abbiamo pensato di creare un livello intermedio, quello degli studiosi che intenderanno comunicare sul sito una nuova lettura. A tutti coloro che ne faranno richiesta all'indirizzo info@cispe.org verrà inviata una *password*. Una volta loggati (con indirizzo mail e *password*), gli studiosi potranno aggiungere la nuova lettura del papiro. Tutte le *news*, vale a dire le letture più recentemente inserite o i papiri recentemente immessi, vengono rispettivamente comunicati nella sezione *news* che si trova nella parte destra della *homepage* del *THV* e tra le *news* del nostro sito

²⁵ Cf. Indelli (1988).

²⁶ Cf. Dorandi (1991).

²⁷ Per un panorama generale su questi strumenti rimando alla pagina creata nel sito del *TLG* <http://www.tlg.uci.edu/about/cd_soft.php>.

²⁸ Il *TrueTypeFont* è un sistema di elaborazione dei caratteri creato negli anni '80 del 1900 dalla *Apple*.

²⁹ Questo stesso tipo di problema si ravvisa anche per il *TLG*, se utilizzato con alcune versioni di *Explorer*.

www.cispe.org. Un sistema, detto di « stamp », provvede a certificare automaticamente l'identità dello studioso che fa la proposta e la data e l'ora in cui la proposta è stata effettuata.

Possibili sviluppi futuri

Il *THV* è stato denominato, nell'indirizzo del sito *web*, *THVproject*, perché sono molteplici le possibilità di ampliamento e sviluppo del sistema. In primo luogo, è fondamentale incrementare il *database* con tutti i testi possibili. Dopo le edizioni di riferimento sarà importante aggiungere anche gli studi parziali che forniscono nuovi contributi alle edizioni precedenti. Ricordo per esempio, quella di due colonne del III libro *De dis*, curata da Holger Essler (2009) che ha sostanzialmente modificato il testo di Diels, punto di riferimento, in ogni caso, fondamentale per quanti si avvicinano alla teologia epicurea. In questo modo, il *database* potrà produrre una ricerca su entrambi i testi offrendo il testo di Diels e quello di Essler.

Uno dei prossimi obiettivi del *Thesaurus* sarà sicuramente quello di collegare i singoli papiri al database di *Χάρτης*. In questo modo, per ogni papiro sarà possibile, direttamente *online*, consultare i testi e fare ricerche bibliografiche, sulla storia dello svolgimento, sulla consistenza e le caratteristiche degli apografi, sulle misure dei pezzi e sarà possibile visualizzare un'immagine per ogni papiro. In particolare, per quanto riguarda gli apografi napoletani, sarà possibile creare un ulteriore *link* al nuovo progetto di digitalizzazione e inserimento *online* curato dalla Biblioteca Nazionale di Napoli, che porterà in rete tutti i disegni napoletani. Per tutte le informazioni riguardanti svolgitori, disegnatori e altri personaggi citati nei documenti d'archivio dell'Officina dei Papiri, sarà possibile creare un collegamento con il sito *Manus*, del Ministero per i Beni e le Attività Culturali in cui la Direzione dell'Officina dei Papiri Ercolanesi « Marcello Gigante », sotto la guida di Agnese Travaglione, ha già caricato gran parte delle informazioni disponibili. Anche le informazioni sulle mani di scrittura che abbiamo raccolto attraverso la creazione di alfabeti con le immagini di una trentina di papiri, potranno essere aggiunte al nostro *database*.

Uno sviluppo molto interessante riguarda i papiri non svolti. Grazie all'impegno di Daniel Delattre, il *Vis Center* della Università del Kentucky ha avviato una serie di ricerche per investigare la parte interna dei papiri ercolanesi custoditi a Parigi e verificare l'eventuale presenza e la leggibilità di tracce di scrittura. Anche se non è stato ancora possibile vedere le tracce di lettere è importante aver cominciato a percorrere questa strada. A Napoli, invece, stiamo pensando a un nuovo progetto, in accordo con la Biblioteca Nazionale, per la scansione tridimensionale dei rotoli non svolti. Abbiamo sottoposto una copia di un papiro ercolanese realizzato in pasta per modellare (abbiamo riprodotto le volute, la stratigrafia e le fibre che si osservano sul *verso* del papiro) a una scansione 3D presso i laboratori di ARCA, l'azienda che ha realizzato il *THV*³⁰.

Il risultato è molto incoraggiante : il papiro può essere visto da ogni angolazione ed è possibile ottenere le misure di ogni parte del pezzo. Lo *scanner* acquisisce le coordinate tridimensionali di un numero molto elevato di punti. Dal momento che la macchina riesce a distinguere due punti nello spazio separati da meno di un decimo di millimetro, la realizzazione della scansione tridimensionale dei nostri testi offrirebbe la possibilità di distinguere la presenza di più strati in superficie e, nello stesso tempo, di evidenziare eventuali tracce di scrittura sul *verso* (che essendo vergate con inchiostro vegetale hanno una certa consistenza e quindi un certo spessore). La precisione nel calcolo della distanza tra i punti rilevati permetterebbe, inoltre, di misurare il papiro da ogni angolazione, sia per quanto riguarda la lunghezza sia per lo spessore. Queste misure risultano particolarmente impor-

³⁰ La stessa tecnologia è stata utilizzata dagli studiosi tedeschi che si occupano del recupero della iscrizione di Diogene di Enoanda ; cf. Hammerstaedt / Smith (2008) 2 e n. 1.

tanti per calcolare le dimensioni originarie del rotolo e, soprattutto, per il confronto con le misure riportate dall'*Inventario* più antico, datato 1782³¹.

Presto avvieremo le prime prove su un originale e, contemporaneamente, proporremo una richiesta di finanziamento del progetto. Questo lavoro consentirebbe la creazione di un archivio di conservazione dei papiri non svolti che attualmente non esiste, mentre per i papiri svolti questa funzione è assolta dalle immagini multispettrali realizzate dalla Brigham Young University.

Bisogna accennare, infine, alla possibilità di collegare il *THV* e Χάρτης (comprendente il nuovo Catalogo digitale con le immagini tridimensionali dei papiri non svolti), in un unico portale, capace di indirizzare l'utente verso l'informazione più utile in base alla richiesta effettuata. In questa prospettiva, il CISPE ha avviato la creazione di *Herculanensia*, un sito in cui è possibile consultare pubblicazioni ercolanesi che non sono disponibili altrove e dove gli studiosi potranno pubblicare *online* saggi e altri lavori sui nostri testi. Attualmente sono in fase di immissione le immagini dei volumi della prima serie degli *Herculanensia Volumina* e da Würzburg potrebbero essere inserite le immagini dei volumi della seconda serie. È previsto anche l'inserimento del *Catalogo del Fondo Vogliano* conservato a Napoli e Daniel Delattre sta rendendo note le varianti ai testi epicurei pubblicati in Francia nella collezione della *Pléiade*.

Come si può vedere, per tutti questi progetti, Napoli richiede l'aiuto e la partecipazione di tutti coloro che hanno a cuore la nostra disciplina, nella convinzione, che fu di Marcello Gigante, che solo grazie alla collaborazione internazionale la papirologia ercolanese potrà continuare a lungo il suo cammino.

Bibliografia

- Arrighetti, G. (1973), *Epicuro. Opere* (2^a ed., Torino).
- Bassi, D. (1914), *Herculanensium Voluminum quae supersunt* (Milano).
- Blank, D. / Longo Auricchio, F. (2004), « Inventari antichi dei Papiri Ercolanesi », *CErc* 34, 39–152.
- Calder III, W.M. (1994), *Usener und Wilamowitz. Ein Briefwechsel 1870–1905* (Stuttgart / Leipzig).
- Comparetti, D. (1885), « Frammenti dell'*Etica* di Epicuro tratti da un papiro ercolanese », *MIAC* 1, 67–88.
- Crönert, W. (1906), *Kolotes und Menedemos* (Leipzig).
- Del Mastro, G. (2005), Χάρτης, *Catalogo Multimediale dei Papiri Ercolanesi* (Napoli).
- Dorandi, T. (1991), *Filodemo. Storia dei filosofi. Platone e l'Academia, La Scuola di Epicuro* (Collezione di testi ercolanesi diretta da M. Gigante 12, Napoli).
- Essler, H. (2009), « Falsche Götter bei Philodem (Di III Kol. 8, 5 – Kol. 10, 6) », *CErc* 39, 161–205.
- Gigante, M. (1953), « Filodemo *De morte* IV 3 », *RAAN* 28, 119–132.
- Gigante, M. (1955), « Filodemo *De morte* 37–39. Pap. Herc. 1050 », *PdP* 44, 357–389.
- Gigante, M. (1958), « Philodemi *De morte* IV col. IV–9 », *PdP* 58, 51–76.
- Gigante, M. (1976), « Hermann Usener nella storia degli studi epicurei », *CErc* 6, 5–14.
- Gigante, M. (1983), *Ricerche Filodemee* (2^a ed., Napoli).
- Gigante, M. (1997), « Per gli studi epicurei di Hermann Usener », *CErc* 27, 101–104.
- Gigante, M. (1998), « Dopo gli Epicurea di H. Usener », in Burkert, W. / Gemelli Marciano, L. / Matelli, E. / Orelli, L. (Hrsg.), *Fragmentsammlungen philosophischer Texte der Antike, Le raccolte di frammenti di filosofi antichi, Atti del Seminario Internazionale, Ascona 1996* (Ascona) 245–262.
- Gomperz, T. (1891), *Philodem und die Aesthetischen Schriften der Herkulanischen Bibliothek* (Wien. Akad. Stzb. 123).
- Hammerstaedt, J. / Smith, M.F. (2008), « Diogenes of Oinoanda : The Discoveries of 2008 (NF 142–167) », *EA* 41, 1–37.
- Indelli, G. (1988), *Filodemo. L'ira, La Scuola di Epicuro* (Collezione di testi ercolanesi diretta da M. Gigante 5, Napoli).
- Longo Auricchio, F. (1993), « Gli studi ercolanesi di Achille Vogliano », in Gallazzi, C. / Lehnus, L. (ed.), *Achille Vogliano cinquant'anni dopo I*, 71–123.
- Meerwaldt, J.D. (1952–1953), « Levensbericht W.E.J. Kuiper », in *Jaarboek van de Koninklijke Akademie van Wetenschappen* (Amsterdam) 327–333.
- Stocks, J.L. (1934), rec. a Vooy, C.J. (1934), *CR* 48, 240–241.
- Usener, H. (1887), *Epicurea* (Leipzig).

³¹ Cf. Blank / Longo Auricchio (2004).

- Usener, H. (1977), *Glossarium Epicureum. Edendum curaverunt M. Gigante et W. Schmid* (Roma).
- Van Krevelen, D.A. (1939), *Philodemus. De muziek, met vertaling en commentaar* (Hilversum).
- Vogliano, A. (1928), *Epicuri et Epicureorum scripta in Herculaneis papyris servata* (Berlin).
- Voos, C.J. (1934), *Lexicon Philodemeum. Pars prior* (Purmerend).
- Voos, C.J. / Van Krevelen, D.A. (1941), *Lexicon Philodemeum. Pars altera* (Amsterdam).

GREEK AND LATIN PAPYRI FROM THE EGYPT EXPLORATION SOCIETY EXCAVATIONS AT QASR IBRIM : A TESTIMONY TO THE ROMAN ARMY IN UPPER EGYPT AND LOWER NUBIA IN THE FIRST YEARS OF AUGUSTUS

Tomasz Derda / Adam Łajtar

In 30 BC, a few months after Egypt had become a province of the Roman state, a revolt broke out in Thebais, reportedly provoked by the new government's severe fiscal policy¹. The revolt was rapidly suppressed by Gaius Cornelius Gallus, the first Roman prefect of Egypt². After restoring order in Thebes and its surroundings, the prefect gained control of the situation at the southern border of Egypt, as he reports in his trilingual, hieroglyphic-Latin-Greek triumphal stele erected on the island of Philae³. He received homage from the local Meroitic dynasts from Lower Nubia and made Triakontaschoinos, the « Land of Thirty Schoinoi [measures] » extending to the south of the first cataract, a buffer zone between the Roman state and the Meroitic Kingdom. Eight years later, in 24/23 BC, one of Gallus' successors, Publius Petronius, in reaction to a Meroitic raid on Upper Egypt, brought Triakontaschoinos under direct Roman control and established a Roman garrison in Primis (modern Qasr Ibrim), an important settlement situated at the southern boundary of this land⁴. The garrison was withdrawn after only approximately one year, in accordance with the Samos peace treaty between the Romans and the Meroites that established the southern frontier of the Roman state at Hiera Sykaminos (modern Maharraqa), at the southern border of the so-called Dodekaschoinos, the « Land of Twelve Schoinoi ».

The short-lived presence of Roman soldiers at Qasr Ibrim left rather scanty traces in the archaeological record unearthed by the mission of the Egypt Exploration Society, which excavated the site between 1963 and 2008. If the Romans had managed to build solid structures on their own, they were completely erased by later inhabitants of the site or remained undetected by archaeologists, hidden under buildings of late Roman and medieval date. The most important find connected with the Roman occupation of Qasr Ibrim is a lot of Greek and Latin papyri discovered in the course of three consecutive seasons of work : in 1976, 1978 and 1980. The papyri were found, together with enormous quantities of sherds and textile fragments, in a loose layer of accumulated debris in an area enclosed between the east face of the so-called southern bastion (strange structure of unknown date, but surely older than the third century BC) and the early Meroitic girdle wall. Now they are largely kept in the Egyptian Museum in Cairo where they were partly documented for the International Photographic Archive of Papyri in the 1980s.

Only a small part of the Qasr Ibrim Greek and Latin papyri has been published so far. Among those one should mention, first and foremost, fragments of elegiacs in Latin attributed to Cornelius Gallus, the same man who established Roman control over Nubia⁵. Also published are three literary papyri in Greek (*Iliad* 8, 273–276 ; various fragments of the *Odyssey*, books 2 and 5), and 36 documentary texts in Greek and Latin, most of them

¹ On the revolt, see especially Veïsse (2004) 74–76.

² About Cornelius Gallus, a military commander and a poet, friend of Augustus, see Boucher (1966).

³ See Hoffmann / Minas-Nerpel / Pfeiffer (2009) ; further Burstein (1988) ; Stickler (2002).

⁴ On Petronius' Nubian expedition, see Hoffmann (1977) ; on Roman occupation of Qasr Ibrim, see especially Adams (1983). Located on a high rocky outcrop dominating the Nile valley on the east, the site of Qasr Ibrim was inhabited between the second half of the second millennium BC and the 1820s AD.

⁵ *Editio princeps* : Anderson / Parsons / Nisbet (1979). The papyrus attracted much interest from the scholarly world. Of a vast bibliography, one can cite : Crowther (1983) ; Petersmann (1983) ; Fairweather (1984) ; Capasso (2003).

very fragmentarily preserved⁶. Recently the present authors were granted permission by the Egypt Exploration Society to publish the remaining, still unpublished part of the material. Our publication project received a grant funded by the Ministry of Higher Education of the Republic of Poland. The project is still in its initial phase. We collected the contextual and metrical data of the papyri using the Qasr Ibrim Archive kept in the British Museum, and partly transcribed the texts working on photos that were given to us by Pamela Rose, the former director of the Qasr Ibrim mission, and by Julie Anderson, the keeper of the Qasr Ibrim archive. We have not yet examined the originals, but we intend to do this in 2011. The result of our work will be published in book form as one of the supplements to the *Journal of Juristic Papyrology*.

The material we have at our disposal consists of over 300 items. Only a few of them are complete papyri. Some dozens preserve bigger or smaller portions of text, but the majority are just scraps with single words or even letters. Bringing order to these scraps by arranging them into larger pieces or ascribing them to more complete papyri will be one of our main tasks. The papyri are frequently in lamentable condition. Some of them are not yet unfolded, some are dirty. Their provisional conservation will be necessary before we move to the final transcription of the texts and to preparing their final photographic documentation.

The majority of the papyri are written in Greek, and a minority in Latin (note that the Latin papyri from Qasr Ibrim are the earliest known Latin papyri and perhaps the earliest examples of Latin handwriting). The texts are predominantly documentary in character, but literary ones can also be distinguished thanks to their book hands (the texts themselves have not yet been identified). Among the documentary papyri, private letters in Greek prevail. Because of the finding place, one has to consider them letters to the soldiers of the Qasr Ibrim garrison. In fact one of them has in the address : Λικίνιος Καίσιω βουκινάτωρι εἰς(ς) Πρῆμα « Licinius to Caesius, trumpeter, to Prima ». The letters, as a rule, start with an elaborate greeting formula that contains, in addition to standard expressions, also the remembrance before the gods that are in Koptos, which suggests that their authors actually resided there.

One can suppose that the Qasr Ibrim garrison was formed as a detachment of a larger unit stationed in Koptos. In one case, the remembrance is made before the gods in Alexandria, thus indicating that the letter was drafted in the capital of the province. As a rule, the subject of the letters is purely private and rather banal : information about the author's health and queries about the health of the addressee, excuses for not writing for a long time, and so on. One letter concerns a financial issue and interest is mentioned, but the heart of the matter is difficult to grasp. In another letter the addressee is requested to pass on one hundred drachmas to another soldier. In yet another one the author speaks about sending a man, perhaps a servant or a slave, and some pieces of garment to the addressee⁷.

The letters frequently end with a date. The earliest encountered date falls in Pachon of the eighth year of Augustus (June, 22 BC) and the latest in Phamenoth of the next year (March, 21 BC). This nine-month span must coincide more or less with the period of existence of the Roman garrison in Qasr Ibrim. The dates actually fall after the Samos peace of 22 BC following which the southern border of the Roman state was moved from Primis to Hiera Sykaminos. Apparently it took the Romans about a year to withdraw the garrison from one place and to establish it in the other.

Besides letters (and literary fragments), the only other category of texts is lists. Three kinds of lists can be distinguished : lists of men, lists of supplies, and lists of words.

The first category is represented by the papyrus reg. 80.2.6/51 (= inv. 80/11 = GI 69). The completely preserved text gives the names of nine men, most probably soldiers,

⁶ Weinstein / Turner (1976).

⁷ This papyrus is presented with more details in Derda / Łajtar (forthcoming).

though certainty cannot be attained, as there is no heading. Among the names, five are Latin *gentilicia* (Cερουείλιος, Κλώδιος, Τουρράνιος [= Τουρράνιος], Καϊκίλιος, Ἀλφιος) appearing alone, without other elements of the Roman nomenclature; three are Greek proper names (Δημήτριος, Ἰλαρος, Ἀντᾶς), and one is Thracian (Cεύθης). If the men listed in this papyrus were indeed soldiers, the bearers of proper names of non-Latin origin must have been auxiliaries without Roman citizenship. Given the circumstances, the men with Roman *gentilicia* should probably also be regarded as soldiers of an auxiliary troop, who were given or chose for themselves a Roman name upon entering the army. However, a letter addressed to Papias, a *salpistes* (trumpeter) of the *centuria* of Hortensius, betrays the presence of legionaries in Qasr Ibrim. Another papyrus written in Latin lists men bearing complete Roman names, including filiation and *tribus*, who were most probably legionaries too. It seems that the Roman garrison of Qasr Ibrim consisted of legionaries as well as auxiliaries, a phenomenon not unusual in the early Imperial period⁸.

The best example of the second category is the papyrus reg. 80.2.5/7 (= inv. 80/11 = GI 63). In the left-hand column it lists names of men; in the right-hand column, one finds amounts of a commodity, perhaps wheat, in *artabai*. As the amounts are rather considerable, ranging from 15 to 42.5 and adding up to at least 185 *artabai*, one is tempted to see here a list of supplies for the entire Qasr Ibrim garrison. The suppliers all bear Egyptian and Greek names (Ἰναρῶς, Ψενοβάστις, Κολλούθης, Ὠρος Παφάθιος [the father's name is new], Ἑρμογένης, Καβεῖνος, Ἀπολλώνιος, Ἀθίμις [for Ἀθῦμις], Ψύλλος, and Παῦσις). As the Nile valley around Qasr Ibrim must have been inhabited by a Meroitic-speaking population at the turn of the eras, one has to assume that all men mentioned in the list were inhabitants of Egypt and, consequently, that the Roman garrison at Qasr Ibrim was supplied from Egypt, from a distance of ca. 200 kilometres. The men mentioned in the papyrus may actually have been owners of small boats transporting the wheat a long way upstream.

Of the third category, we have a papyrus reg. 80.2.7/5 (= inv. 80/11 = GI 72) that lists, without any apparent order, some ten words repeated several times each. The words, either in the nominative or accusative, largely belong to the military sphere. Thus we have: μάχαιρα « short sword »; πάρμα « light shield, buckler » (Lat. *parma*); καίτρα (Lat. *caerta*; cf. Hesychius, s. v. καίτρεαι · ὅπλα Ἰβερικά · οἱ δὲ κυρτίαι); κασιδα (acc.) « helmet » (cf. Lat. *cassis*); βολλωτόν « possessing knobs » (from Lat. *bullā*); πίνακες « boards, planks, tablets »; κιτῶνα (acc.) for χιτῶνα « tunic »⁹; Ἀλεξανδρέαν, acc. for Ἀλεξανδρείαν, meaning unknown, probably an element of military equipment named after Alexander the Great; Γαλάτης « Galatian, Celtic », meaning unknown. The purpose of this list is unclear. One is tempted to classify it as a school exercise, but the hand is well trained, definitely not of a pupil. Perhaps it is a product of a bored military scribe who wrote down on a piece of papyrus words that he was familiar with.

To sum up: the Qasr Ibrim papyri are interesting in more than one respect. From a broader perspective, they contribute to the history of the Roman army in Upper Egypt in the first years of Roman rule on the Nile. In the narrow sense, they illustrate the life of a Roman military post on the most remote border of the Roman Empire, showing its organization, its ethnic composition, its supply, the non-military concerns of soldiers, and also their cultural interests. The papyri are also an important testimony to vernacular Greek at the turn of the eras, especially to the influence exerted on it by Latin, and to the Latin military terminology.

⁸ A good illustration of this is a Latin inscription from Koptos, CIL III 6627 (= ILS 2483, mid-first cent. AD): legionaries and auxiliaries built several forts with cisterns (*lacci*) and a camp (*castra*) in the Eastern Desert.

⁹ On χιτῶν often pronounced κιτῶν or κιθῶν, see Gignac (1976) I 93–94.

Bibliography

- Adams, W.Y. (1983), « Primis and the “Aethiopian” Frontier », *JARCE* 20, 93–104.
- Anderson, R.D. / Parsons, P.J. / Nisbet, R.G.M. (1979), « Elegiacs by Gallus from Qasr Ibrim », *JRS* 69, 125–155.
- Boucher, J.-P. (1966), *Caius Cornelius Gallus* (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lyon, Paris).
- Burstein, S.M. (1988), « Cornelius Gallus and Aithiopia », *AHB* 2, 16–20 [reprinted in Burstein, S.M., *Graeco-Africana. Studies in the History of Greek Relations with Egypt and Nubia* (New Rochelle NY 1995) 165–173].
- Capasso, M. (2003), *Il ritorno di Cornelio Gallo. Il papiro di Qasr Ibrim venticinque anni dopo* (Gli album del Centro di Studi Papirologici dell'Università degli Studi di Lecce 5, Napoli).
- Crowther, N.B. (1983), « C. Cornelius Gallus. His Importance in the Development of Roman Poetry », *ANRW* II 30.2, 1622–1648.
- Derda, T. / Łajtar, A. (forthcoming), « Roman Occupation of Qasr Ibrim as Reflected in Greek Papyri from the Site », in *Qasr Ibrim, between Egypt and Africa : A Case Study of Cultural Exchange*, Leiden 2009.
- Fairweather, J. (1984), « The “Gallus Papyrus” : A New Interpretation », *CQ* 34, 167–174.
- Gignac, F.T. (1976), *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods I : Phonology* (Milano).
- Hoffmann, F. / Minas-Nerpel, M. / Pfeiffer, S. (2009), *Die dreisprachige Stele des G. Cornelius Gallus* (APF Beiheft 9, Berlin / New York).
- Hoffmann, I. (1977), « Der Feldzug des C. Petronius nach Nubien und seine Bedeutung für die meroitische Chronologie », in Endesfelder, E. (Hrsg.), *Ägypten und Kush* (Berlin) 189–205.
- Locher, J. (2002), « Die Anfänge der römischen Herrschaft in Nubien und der Konflikt zwischen Rom und Meroe », *Anc. Soc.* 32, 73–134.
- Petersmann, G. (1983), « Cornelius Gallus und der Papyrus von Qasr Ibrim », *ANRW* II 30.2, 1649–1655.
- Stickler, T. (2002), « *Gallus amore peribat* » ? *Cornelius Gallus und die Anfänge der augusteischen Herrschaft in Ägypten* (Althistorische Studien der Universität Würzburg 2, Rahden / Westfalen).
- Veïsse, A.-E. (2004), *Les « révoltes égyptiennes ». Recherches sur les troubles intérieurs en Egypte du règne de Ptolémée III à la conquête romaine* (Studia Hellenistica 14, Leuven).
- Weinstein, M.E. / Turner, E.G. (1976), « Greek and Latin Papyri from Qasr Ibrim », *JRA* 62, 115–130.

IL CAMPO SEMANTICO DI ΛΑΛΕΩ – ΛΑΛΙΑ NEI TESTI ERCOLANESI

Dino De Sanctis

Le ricerche sulla lingua di Filodemo come scrittore filosofico rappresentano un fecondo campo di studio che, ormai da tempo, ha raggiunto risultati nuovi e considerevoli¹. Intendo indagare una famiglia di parole ben attestata nella produzione di Filodemo in prosa, nonché in generale nei testi ercolanesi, il gruppo λαλέω – λαλιά e i suoi composti². Oltre ad avere lunga e prolifica vita nel greco classico, questo campo semantico nel periodo ellenistico finisce per sovrapporsi a quello di λέγειν, tanto da indicare la comunicazione verbale nel suo complesso, dunque un parlare che, a seconda del contesto, assume una sfumatura negativa o positiva³. Filodemo a riguardo offre una testimonianza preziosa: tramite λαλέω e λαλιά spesso richiama norme centrali del Κῆπος nella sua analisi sulla conversazione filosofica, tema del trattato *De conversatione* (P.Herc. 873).

Noto è l'originario uso del sostantivo λαλιά e del verbo λαλέω⁴. Nella commedia, ad esempio, questa famiglia di parole tende ad esprimere un parlare a vanvera, un vuoto, inutile soffermarsi su argomenti superficiali, privi di conto. Un esempio famoso viene dalle *Rane* (836–839)⁵. Aristofane sviluppa qui l'opposizione tra Euripide ed Eschilo proprio nel segno del λαλεῖν. Ecco dunque che, rivolgendosi a Dioniso, Euripide definisce sprezzantemente Eschilo un ἀπεριλάλητος, un poeta incapace di cianciare su tutto. Chiara è l'ironia che i versi sottendono: Aristofane suggerisce alla sua platea di scorgere in Euripide il reciproco di Eschilo, il poeta per eccellenza al quale è possibile attribuire la poco edificante abilità del λαλεῖν su ogni argomento⁶.

Un uso privo di implicazioni negative di questo campo semantico, invece, è ravvisabile per la prima volta in Aristotele. Nei *Problemata* (899a1), con λαλεῖ γὰρ οὐθὲν τῶν ἄλλων ζῶων πλὴν ἀνθρώπου, Aristotele contrappone agli altri esseri viventi l'uomo perché solo l'uomo si mostra in grado di emettere un suono articolato⁷. Non stupisce, per tutto ciò, che dopo Aristotele, già in Teofrasto, λαλέω sia sinonimo di λέγω nei *Caratteri* (1, 2 e 10; 4, 5; 24, 8) dove è attestato anche il composto προκλαλεῖν (7, 4; 11, 4; 19, 4). Sempre dai *Caratteri* emerge, però, anche il côté negativo del termine tramite il sostantivo λαλιά: alla λαλιά è qui dedicata un'intera sezione (7) per descrivere l'incontinenza di parole, la ἀκράτεια τοῦ λόγου⁸.

Ma entriamo nel Κῆπος. Non è possibile individuare con certezza la presenza del campo semantico λαλέω – λαλιά nel Περὶ φύσεως di Epicuro⁹. Ne offrono, invece, testimo-

¹ Per lo *status quaestionis* sullo stile di Filodemo rimando a Gigante (1998) 55–61. Offrono recenti contributi su singoli aspetti del lessico filodemio Indelli (2010) e Monet (2010).

² Si tratta di un argomento esaminato già da Maria Giustina Cappelluzzo in una tesi di laurea, intitolata *Ricerche sul lessico di Filodemo: il gruppo semantico di λαλέω – λόγος*, discussa presso l'Università di Napoli Federico II (1971/1972) con il Professore Marcello Gigante.

³ Il verbo deriva da un suono onomatopeico tipico dei bambini; cf. Chantraine (1968) 616.

⁴ Λάλος, ad esempio, è il ciarlifero ambasciatore nelle *Supplici* di Euripide mandato presso Teseo da Creonte (462). Λάλοι sono, come dice Platone nel *Gorgia* (515e6), gli Ateniesi educati a praticare la retorica da Pericle. Cf. Dodds (1959) 356–357.

⁵ Offre una dettagliata indagine sul campo semantico di λαλέω – λαλιά nella commedia Beta (1999).

⁶ A riguardo, cf. Dover (1993) 22 e 296–297.

⁷ Plutarco, nel *De gloria Atheniensium* (3, 346f5–6), tuttavia, attribuisce un positivo uso di λαλεῖν già a Simonide: la poesia è una pittura capace di parlare, λαλοῦσα, contrapposta alla pittura, una poesia che rimane in silenzio, σιωπῶσα. Cf. Lanata (1963) 68–69.

⁸ Non si tratta, dunque, di un semplice parlare a vanvera che, invece, nei *Caratteri* è indicato dall'ἀδολεσχία, ma di una sorta di logorroica garrulità: a riguardo, cf. Diggle (2004) 266.

⁹ Altri sono i verbi con i quali Epicuro esprime il suo argomentare. In merito cf. anche Leone (2000) 25–27. Διαλέγεσθαι, ad esempio, richiama il ragionamento del saggio sui fenomeni celesti nel libro 11 del Περὶ φύσεως (P.Herc. 154, [26] 9 v 10–12, p. 242–243 Arr.) e nel libro 14 introduce la polemica contro il potere

nianza per altre opere due citazioni di per sé preziose ma ad un tempo problematiche, perché difficile è precisare in quale misura la fonte abbia riutilizzato il testo. Una citazione, in Filodemo, deriva dalla *Rhetorica* del maestro, l'altra, invece, è offerta da Marco Aurelio. Marco Aurelio conserva un *excerptum* della lettera indirizzata secondo la tradizione ad Idomeneo durante la lunga malattia che condurrà Epicuro alla morte, la cosiddetta *epistula supremorum dierum* (fr. 191 Us. = fr. 259 Arr.). Qui Epicuro ricorda che ἐν τῇ νόσῳ non era solito tenere conversazioni, ὁμιλίας, sulla sofferenza del suo misero corpo, περὶ τῶν τοῦ σώματός παθῶν, né discorreva, ἐλάλουν, su argomenti relativi alla malattia con chi gli faceva visita¹⁰.

Nella *Rhetorica*, invece, secondo il resoconto che ne propone Filodemo, Epicuro avanzava un'attenta critica verso i giovani del suo tempo¹¹: durante le declamazioni dei sofisti, attratti dall'affascinante ma inutile oratoria epidittica, i giovani si lasciano incantare dal suono delle parole e dalle figure retoriche che abbelliscono lo stile dei conferenzieri. Forte è in loro il desiderio di riutilizzare tali ornamenti. Vero è che però questi giovani, continuava subito dopo Epicuro, mal sopporterebbero di ascoltare uno stile artificioso e di maniera da parte di un retore che dovesse parlare in un'assemblea o in un tribunale, εἰ ἐν ἐκκλησίαις καὶ δικαστηρίοις τῷ λαλοῦντος ἤκουον¹².

Tecnico e programmatico appare il campo semantico λαλέω – λαλιά nelle pagine centrali del *De contemptu* di Polistrato (P.Herc. 336/1150, coll. xvii – xviii Indelli). Gli uomini che si dedicano alla scienza della natura, coltivando il franco parlare e seguendo la verità filosofica del Κῆπος, sono in grado di discorrere su ciascun argomento, περὶ ἐκάστων λαλεῖν. Anche attraverso l'esercizio della parola realizzano il compito più alto che pertiene alla filosofia, liberare l'umanità dalle paure. Ma esiste un ostacolo di non poco conto che si oppone a questa corretta forma di discussione deputata alla ricerca: ci sono uomini che, per compiacere ed ingannare il vicino, producono una παντοδαπή τις λαλιά, una sorta di chiacchiera molteplice, vana, generica, come mostra l'indefinito τις, una chiacchiera tale da non migliorare e correggere la vita dell'uomo. Nel *De contemptu*, nel breve giro di un periodo, Polistrato offre il doppio significato di λαλέω – λαλιά: mentre da un lato il verbo è sinonimo di λέγειν, se non del più importante διαλέγεσθαι o ὁμιλεῖν, dall'altro la παντοδαπή λαλιά è la chiacchiera vuota, il parlare di chi non fonda il suo sapere sulla verità, il parlare che, privo di un centro, devia dall'indagine sulla natura¹³.

Veniamo ora a Filodemo. Filodemo impiega il verbo λαλέω, nonché sostantivi quali λαλιά – λάλημα – λάλησις – λαλητός – συλλάλησις, in più di un trattato dove, spesso tramite avverbi o aggettivi, il valore di questo gruppo semantico tende a variare.

Frequente è il campo semantico nella *Rhetorica*. Qui, ad esempio, al rozzo Maison, maschera comica equiparabile ad un ἀγνύμαστος ἐν λόγοις, evocata anche nel *De libertate dicendi* (P.Herc. 1471, col. xii b 3–6 Olivieri), figura dunque di per sé legata all'orizzonte della parola per quanto di una parola non condivisibile, è attribuito un tipo di λαλεῖν basso, condiviso dallo κκαπανεύς e da altri uomini in uno stile definito πρόχειρος καχεξία¹⁴. Ma è pur vero che sempre nella *Rhetorica* καταλαλέω, loquendo supero nel *Lexicon*

mimetico dei nomi (P.Herc. 1148, [29] 15 ii 18–20, pp. 271–272 Arr.). Nel libro 28, invece, (P.Herc. 1479/1417, [22] 19 iii Arr. = fr. 13 col. xii sup. Sedley 1973), con il verbo ἀδολεσχεῖω, Epicuro si riferisce alla sua fruttuosa chiacchierata con Metrodoro, dunque ad un parlare utile per la Scuola e per gli allievi. Cf. Arrighetti (1975) 46–47.

¹⁰ Arrighetti (1973) 672, però, consiglia cautela nello scorgere nella citazione di Marco Aurelio gli *ipsissima verba* di Epicuro.

¹¹ *Rhet.* 2, p. 259, col. iv a 26 – col. v 2, 27–33 Sudhaus = fr. 53 Us. = fr. [20] p. 179 Arr.

¹² Cf. in generale Roskam (2007) 104–108.

¹³ Nella prima parte della colonna è introdotto un altro gruppo di uomini che deviano dalla corretta ricerca sulla scienza della natura: sono i filosofi che adoperano vani sillogismi. Cf. Indelli (1978) 170–172.

¹⁴ P.Herc. 1007, vol. I, p. 189, 12 Sudhaus. Sulla maschera comica di Maison in Filodemo, rimando a Gigante (1971). Sempre nella *Rhetorica* (Vol. I, p. 190 Sudhaus), subito dopo questo passo, è evidente il valore neutro di λαλέω che a seconda degli avverbi παιδευμένως e ῥητορικῶς assume una precisa sfumatura.

Philodemeum, indica il superamento retorico raggiunto dagli ἰδιῶται sui retori¹⁵. Chiaro dunque è qui l'accento sul valore di κατὰ- che indica una sorta di ostilità come nel greco neotestamentario nel quale καταλαλέω è attestato in contesti etici nel senso di una blasfemia contro Dio.

Anche nel *De libertate dicendi* (P.Herc. 1471), ad esempio, con λαλέω Filodemo esprime il parlare, il disquisire, il discutere. Nel fr. 48, 1–4 Olivieri, leggiamo che gli Epicurei hanno scelto di parlare liberamente, senza indulgere alla passione, né per il desiderio di conversare, [διὰ] φιλήσεως τοῦ λαλεῖν ὑπὲρ | τοῦ πάθου[c], come, invece, fanno gli innamorati. Nel col. xiv a 5–6 Olivieri, il saggio consiglierà di ricordare chi è e con chi parla, μεμονοῦνεν τίς ἐστι καὶ | τίνι λαλεῖ παραινέσει. Infine, nella col. xviii a Olivieri, è descritto l'uomo politico che a parole, τῷ μὲν λαλεῖν, non mostra desideri che contrastano con la vita beata. Ma è solo mera apparenza: secondo Filodemo quest'uomo, pur componendo discorsi di buona lega, nei fatti, cioè nell'agire, τῷ δὲ πράττειν, manifesta desideri che lo pungono amaramente, ἐπιθυμίας πικρῶς ἀμυττούσας¹⁶. In questo caso, tramite la coppia τῷ λαλεῖν – τῷ πράττειν Filodemo sviluppa la canonica opposizione data dal tipico ἔργωι – λόγωι¹⁷.

Ad un parlare ben elaborato, spedito e forbito è opportuno accostare l'uso del sostantivo λαλιά nell'*Index Stoicorum* (P.Herc. 1018). Nella col. lxvi Dorandi, nella sezione dedicata a Panezio, infatti, Filodemo descrive la facilità del filosofo nel rispondere alle domande del suo interlocutore su argomenti di ogni sorta. Tale capacità è dovuta al fatto che Panezio possiede un parlare pronto e commisto di storia, scienza, filosofia e politica, una πρόθυμος e μεμιγμένη λαλιά¹⁸.

Nel *De ira* (P.Herc. 182, col. xxi 22 Indelli), invece, troviamo il sostantivo συλλάλησις, un *hapax legomenon* di Filodemo, tradotto con *collocutio* nel *Lexicon Philodemeum*¹⁹. Il termine qui indica la semplice conversazione con la gente comune, gli ἰδιῶται. Gli adirati sono stati privati della possibilità di conversare con gli altri perché gli uomini ne temono l'indole biliosa. Filodemo forma il sostantivo συλλάλησις, un *nomen actionis*, sulla base del verbo συλλαλέω, il cui impiego è testimoniato a partire dal terzo secolo, frequentemente poi in Polibio (1, 43, 3 e 4, 22, 8), nonché in Diodoro Siculo (15, 8, 4).

Ma λαλέω assume anche una sfumatura negativa. Nel *De ira* (P.Herc. 182, col. xxxvi 34–35 Indelli), è fatta allusione al πικρῶς λαλεῖν καὶ ἐπιτεταμένως degli iracondi, al loro parlare aspro, scomposto, irrazionale. Gli invasati per effetto della collera rivolgono impropri e contumelie contro il prossimo e mostrano un atteggiamento scontroso. Come nel *De ira*, un uso distintivo di avverbi connota il significato del verbo anche nel quinto libro della *Poetica* (P.Herc. 1425/1538). Qui nella sezione dedicata a Neottolema, Neottolema è definito οὐ δριμύς : se infatti il peripatetico riteneva che il componimento poetico occupa il primo posto tra le categorie, cioè nella τάξις, secondo Filodemo proponeva

¹⁵ Vooy's / Van Krevelen (1941). P.Herc. 1004, Vol. I, p. 343, 10–11 e p. 345, 12–13 Sudhaus. Altre attestazione di λαλιά nella *Rhetorica* : συνήθεια λαλιάς (P.Herc. 832, Vol. II, p. 27, 17 Sudhaus), λαλιά φυσιολόγου (P.Herc. 832, Vol. II, p. 27, 5 Sudhaus) e λαλιά κενή (P.Herc. 240, Vol. II, p. 273, 11 Sudhaus).

¹⁶ A riguardo, cf. Gigante (1983) 88–89.

¹⁷ Anche nel *De Stoicis* (P.Herc. 155/339, col. xv 32 e xvi 10 Dorandi), λαλέω è un semplice sinonimo di λέγω : nella Πολιτεία Zenone parla dell'inutilità delle armi, λαλήσας περὶ τῆς ἀχρηστίας τῶν ὅπλων, mentre subito dopo, con λαλοῦμεν, Filodemo si riferisce alla sua personale esposizione sull'opera di Zenone. Infine, nella *Vita Philonidis*, con λαλῶν, l'autore, forse Filodemo, introduce un *excerptum* di una lettera del filosofo di Laodicea a mare nella quale parla della giovinezza condivisa con il fratello (P.Herc. 1044, col. 49 Gallo). Cf. De Sanctis (2009) 116–117 e n. 44.

¹⁸ Per l'esame della vita filodemea di Panezio, cf. Alesse (1997) 147–155.

¹⁹ Vooy's / Van Krevelen (1941). Συλλάλησις è un sostantivo concorrente del neutro συλλάλημα spiegato da Esichio (c 2403, 1) come sinonimo di ἐρώτημα, συναίρημα. Si tratta di un *nomen actionis* in -σις, tipico del lessico di Filodemo : si pensi, ad esempio, a termini presenti nel *De libertate dicendi*, per i quali cf. De Sanctis (2010a).

un'affermazione davvero strana, ξένως [ἐ]λάλει παντάπασι[ν] (col. xv 32–33 Mangoni)²⁰. Nel *De musica*, nella critica rivolta contro Archestrato, Filodemo censura il parlare avventato e puerile del suo rivale, il suo παιδαριωδῶς λαλεῖν, contrario ad ogni criterio scientifico (137, 22 p. 267 Delattre)²¹. Un uso negativo di λαλέω, come inutile chiacchierare, è presente anche nel *De Epicuro* II (P.Herc. 1289 β). Qui Filodemo ricorda che Timocrate, abbandonato il Κῆπος, perde tempo in vuoti discorsi, osservando i filosofi rivali, λαλῶν [κ]αί τινας τῶ[ν] σοφιστῶν ἀποθεω[ρ]ῶν (P.Herc. 1289 β, col. xxvii, 10–11 Tepedino Guerra)²².

Numerose sono le occorrenze del campo semantico di λαλέω – λαλιά nel *De conversatione* (P.Herc. 873)²³. Per lo più il verbo λαλέω è qui sinonimo di dire, parlare, λάλησις invece di discussione, ma non vengono mai meno sottili nuances. Nella col. iv, ad esempio, Filodemo ricorda che l'ordine μὴ λάλει, un ordine che solitamente i tiranni usano ripetere calunniosamente, non è approvato del tutto dagli Epicurei. Nella col. x 9–12, invece, λαλέω indica il parlare dei saggi Epicurei, i φρόνιμοι, che pur di offrire le loro accorte parole, sono consapevoli di non ottenere sempre il favore della folla, ciωπ[ῶ] γὰρ ὅτ[ι], | π[ο]λλὰ καὶ κατὰ πλείστον | οὐκ ἐπιτεύξεσθαι νομ[ί]ζοντες, οἱ φρόνιμοι λαλοῦσι²⁴. Ma non solo: meritano qui attenzione anche due forme composte, διαλαλέω « converso » (16), e il ben più raro ὑπολαλέω « sussurro » (17). Nella stessa colonna, infine, in un contesto di difficile intellegibilità, con τοιαῦτα τῶν λαλημάτων (4), si allude forse all'effetto delle chiacchiere che rischia di essere cancellato.

Nelle col. viii–ix, invece, centrale sembra essere il motivo della μελέτη λαλιᾶς. Filodemo suggerisce l'opportunità di un esercizio del buon conversare che si coniughi ad un tempo con un oculato esercizio del tacere, παρυσπομνήσομεν ὅτι μάλιστα μελ[η]ετή[ς]ει καλῶς λαλεῖν, πο[τ]ε λαλῶν, οὐκ ἀεὶ [ς]ιωπῶν (col. viii 2–5)²⁵. La trattazione di questo argomento è sistematica: Filodemo è consapevole di proporre a riguardo una tecnica, come suggerisce il verbo τεχνολογέω (9). Chi vuole apprendere gli elementi della perfetta conversazione deve attenersi alla μάθησις prescritta dalla Scuola, visto che una μάθησις senza guida, autonoma, rischia di essere priva di metodo, ἀμέθοδος, e interminabile fino alla noia, ἀμήρυτος²⁶. Occorre fare sempre esperienza della conversazione, λάλησις, perché, tacendo, un uomo rischia di non imparare a parlare²⁷.

Si ha la chiara impressione che il referente dei consigli sul λαλεῖν sia l'allievo al quale Filodemo rivela la strada da percorrere per diventare un λαλητὸς (ix 1–2)²⁸. Nel corso della

²⁰ Ancora nel senso di discutere su un determinato argomento deve essere interpretato il λαλεῖν in un altro passo della stessa opera. Il contesto è la polemica nei confronti dell'ottava δόξα secondo la quale il poeta è in grado di assegnare ai personaggi l'espressione conveniente. Si tratta, tuttavia, di un'opinione valida anche per la prosa, per la storia e per i dialoghi. Questa δόξα ha poi lo svantaggio di riferirsi solo all'espressione, καὶ περὶ τῆ[ς] λέξεως μόνον λαλεῖ (col. xxxv 6–7 Mangoni), trascurando per tutto ciò i νοήματα. A riguardo, cf. Mangoni (1993) 314–320.

²¹ Cf. Delattre (2007) 435–436. Nel *De musica*, però, la λαλιά è la lingua parlata alla quale un poeta si avvicina nel declamare tirate tragiche o comiche (143, 4 p. 295 Delattre). Ma dal *De musica* emerge anche il comune significato di dire ... καὶ λαληθήσε[ται] πρὸς | [ἄ]λλους φιλοσόφ[ο]υς (120, 29–31 p. 222 Delattre).

²² Su questa sezione, cf. Tepedino Guerra (1991) 172–178.

²³ Il papiro fu svolto nel 1809. Una recente analisi del trattato all'interno del generale problema del franco parlare tipico del Κῆπος è proposta da Tsouna (2007) 122–123. La mano che ha vergato il P.Herc. 873 è stato inserita da Cavallo (1983) 37–38 nel Gruppo L.

²⁴ In merito, cf. De Sanctis (2010b) 83.

²⁵ Per esercitarsi a ben parlare, dunque, l'Epicureo deve conoscere il tempo opportuno per il λαλεῖν e per il ciωπᾶν. A riguardo, cf. Amoroso (1975) 63.

²⁶ Cf. Amoroso (1975) 72–73.

²⁷ Molti sono gli argomenti dei quali occorre discutere (16–18), [κα]ὶ δι[ό]τι | πολλὰ γείν[εται] καλῶς | ἂν χρῆ[ι] [λ]αλεῖν αὐτόν, soprattutto se di tali argomenti non si ha una precisa conoscenza.

²⁸ Λαλητὸς sul piano cronologico fa la sua prima comparsa in greco, a quanto mi consta, nel *De conversatione* con un valore attivo. Diverso uso del termine sembra essere presente in LXX (*Job* 38, 14), e in Eusebio (*Ps.* 135) dove il λαλητὸς è un uomo polemico.

col. ix sono elencate le doti principali o forse è prescritto il corretto atteggiamento che questo uomo, esperto della parola, dovrà mostrare. Conosciute le leggi della conversazione, il λαλητός epicureo si guarderà dal parlare ininterrottamente: sarà ritenuto degno da qualcuno di mostrare addirittura titubanza e sospetto nei confronti di argomenti complicati, καὶ περὶ τινων πραγμάτων καὶ | λείαν ὀκνηρῶς ἔχειν ὁμιλεῖν, πάνθ' ὑπονοῶν, οὐ μέν[τ]οι[α] πρὸς ἀπι[ε]τότα[α] καὶ περὶ πάντων (4–9). Il λαλητός non estenderà il ragionamento all'infinito, se gli argomenti risulteranno non convincenti, ἀδόκιμα, per quanto riguarda la loro chiarezza, ἀλ[λ]ὰ [πρὸ]ς ἅπειρ' ἄξειν, εἰ φανήσε[τ]αι <εἰ> κατὰ [c]αφή[ν]ειαν ἀδόκιμα (9–11)²⁹. Il profilo richiamato ora da Filodemo per il suo ideale fine dicitore stride con la presentazione del *Graeculus otiosus et loquax fortasse doctus et atque eruditus*, descritto nel *De oratore* da Cicerone (1, 22, 102), e ben di più stride con la propensione dei Greci per argomenti complessi, una propensione ancora nel *De oratore* denunciata e ridicolizzata (1, 47 e 1, 221)³⁰. Si ha la sensazione, invece, che il λαλητός di Filodemo debba mostrare un atteggiamento razionale dinanzi ad argomenti oscuri, di difficile spiegazione, nonché una salda e costante adesione alla chiarezza secondo l'insegnamento di Epicuro³¹.

Con questa breve indagine, in conclusione, spero di aver messo in evidenza, oltre alla vivacità della lingua di Filodemo, il valore e la duttilità di un campo semantico che perde a poco a poco un significato completamente negativo e si specializza come forma concorrente di λέγειν. Nella maggior parte delle opere di Filodemo, poi, λαλέω e λαλιά tendono ad indicare una corretta conversazione, regolata da norme teoriche, nonché da un pratico e realistico esercizio. In generale è qui esplicita l'esigenza di specificare l'accezione, soprattutto quella negativa, dei termini che afferiscono a questo campo semantico, ad esempio attraverso avverbi icastici e polemici quali ξένως – παιδαριωδῶς – πικρῶς – ἐπιτεταμένως.

Bibliografia

- Alesse, F. (1997), *Panezio di Rodi. Testimonianze* (Napoli).
 Amoroso, F. (1975), « Filodemo sulla conversazione », *CErc* 5, 63–76.
 Arrighetti, G. (1973), *Epicuro. Opere* (2nd ed., Torino).
 Arrighetti, G. (1975), « L'opera *Sulla natura* e le lettere di Epicuro a Erodoto e a Pitocle », *CErc* 5, 39–51.
 Arrighetti, G. (2010), « Epicuro, la κυρία λέξις e i πράγματα », *CErc* 40, 17–22.
 Beta, S. (1999), « La parola inutile nella commedia antica », *QUCC* 63, 49–66.
 Capasso, M. (1982), *Trattato etico epicureo (PHerc. 346)* (Napoli).
 Cavallo, G. (1983), *Libri, scritture, scribi a Ercolano* (Napoli).
 Chantraine, P. (1968), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots* (réimpr. Paris 1990).
 De Sanctis, D. (2009), « Il filosofo e il re: osservazioni sulla *Vita Philonidis* (PHerc. 1044) », *CErc* 39, 107–118.
 De Sanctis, D. (2010a), « Terminologia tecnica e *hapax legomena* nel *De libertate dicendi* di Filodemo », in Antoni, A. / Arrighetti, G. / Bertagna, M.I. / Delattre, D. (ed.), *Miscellanea Papyrologica Herculanensis*, 199–219 (Pisa).
 De Sanctis, D. (2010b), « Φρόνησις e φρόνιμοι nel Giardino », *CErc* 40, 75–86.
 Delattre, D. (2007), *Philodème de Gadara. Sur la musique. Livre IV* (Paris).
 Diggle, J. (2004), *Theophrastus. Characters* (Cambridge).
 Dodds, E.R. (1959), *Plato. Gorgias* (Oxford).
 Dover, K. (1993), *Aristophanes. Frogs* (Oxford).

²⁹ Palese è qui, nel rinvio alla αφήνεια, il riflesso dell'insegnamento di Epicuro. A riguardo, cf. Arrighetti (2010). Per la complessità dei temi affrontati con chiarezza da Epicuro, cf. Cicerone (*De fin.* 2, 4, 12 = p. 88 Us.). Epicuro non rifiuta di parlare in modo semplice ed esplicito e non tratta argomenti oscuri.

³⁰ Il profilo del *Graeculus* che si dedica a discussioni oziose è proposto da Crasso, sollecitato da Sulpicio a indagare se esista o meno un'arte dell'eloquenza.

³¹ Il riferimento successivo agli ἀκουεταί, pur in un contesto oscuro sul piano testuale, mostra l'importanza attribuita anche all'orizzonte dei fruitori del λαλητός. In generale un quadro delle conversazioni epicuree, come συζητήσις che volgono alla salvezza, è offerto dalla conclusione dell'anonimo autore del Trattato etico epicureo (P.Herc. 346, col. xiii Capasso). Cf. Capasso (1982) 146–149.

- Gigante, M. (1971), « Testimonianze di Filodemo su Maison », *CErc* 1, 65–68.
- Gigante, M. (1983), *Ricerche filodemee* (2nd ed., Napoli).
- Gigante, M. (1998), *Filodemo nella storia della letteratura greca* (Napoli).
- Indelli, G. (1978), *Polistrato. Sul disprezzo irrazionale delle opinioni popolari* (Napoli).
- Indelli, G. (1988), *Filodemo. L'ira* (Napoli).
- Indelli, G. (2010), « Il lessico di Filodemo in lacune opere morali: gli ὅλα λεγόμενα », *CErc* 40, 87–93.
- Lanata, G. (1963), *Poetica pre-platonica* (Firenze).
- Leone, G. (2000), « Epicuro fondatore del Giardino e l'opera sua conservata nei papiri », *CErc* 30, 21–33.
- Mangoni, C. (1993), *Filodemo. Il quinto libro della Poetica (PHerc. 1425 e 1538)* (Napoli).
- Monet, A. (2010), « Le terme διαβολή chez Philodème : remarques préalables à l'édition du PHerc.Paris. 2 », in Antoni, A. / Arrighetti, G. / Bertagna, M.I. / Delattre, D. (ed.), *Miscellanea Papyrologica Herculanensia*, 221–227 (Pisa).
- Roskam, G. (2007), *Live Unnoticed (Λάθε βιώσας). On the Vicissitudes of an Epicurean Doctrine* (Leiden / Boston).
- Tepedino Guerra, A. (1991), « Osservazioni su alcuni frammenti del II libro dell'opera filodemea *Su Epicuro* », *Pap.Lup.* 1, 167–178.
- Tsouana, V. (2007), *The Ethics of Philodemus* (Oxford).
- Vooyo, C.J. / Van Krevelen, D.A. (ed.) (1941), *Lexicon Philodemeum. Pars altera* (Amsterdam).

NEW TEXTS FROM THE AL-HAYZ OASIS

A PRELIMINARY REPORT

Marek Dospěl¹

Prologue

In the spring of 2003, a Czech multidisciplinary team began archaeological field exploration in the southern-most part of the Bahriyah Oasis in the Egypt's Western Desert. Since then, six expeditions to the same area have taken place, focusing on various aspects of both prehistorical and historical human presence and activities in this now-barren land.

Inter alia, several Late Roman Period sites were recognized and mapped through analyzing satellite images and surface prospecting during the initial phase of the research. After some trial digs at different sites, it was decided to start excavations at one site, called Bir Showish by local people. In November 2005, prospect trenches and shafts were dug, proving the Late Roman dating of the site and demonstrating its rural settlement character.

In 2005, the first ostraca were found ; my text presents new textual evidence made available through this exploration. A few facts about the site and the exploration itself must first be stated².

Bir Showish

The modern-day site of Bir Showish is located in al-Hayz or the southern part of what in late Antiquity used to be called the Small Oasis – *Mikra Oasis* or *Oasis Parva* in Greek and Latin, respectively. Other names were applied to the Oasis in the past, and its modern name is Bahriyah (« the northern one » in Arabic)³. Although about 40 km of desert separate al-Hayz from the northern part of the Oasis, and though this rural area can be considered to form a separate oasis, administratively it belongs to the Bahriyah Oasis, as it most probably did in Antiquity, too. The Black Desert region of the al-Hayz Oasis is well-known for its colors and pyramid-shaped hills, its landscape formed by the erosion of iron sandstone and Nubian sandstone.

The archaeological exploration by the Czech team at Bir Showish focused on detecting functionally different areas of the site. Besides houses, workshops, fields and cemeteries were recognized. Also documented was the underground aqueduct system or *qanawat* (or *manawar*) network, where the ventilation shafts are typically marked by the mounds of material dug out from the subterranean channels and/or by vegetation mounds. Two twin kilns inside the settlement and a rock tomb in a hill east of the village were excavated and documented at this time.

The settlement occupies about 20 hectares. Several houses – presumably individually located farmsteads – are still clearly visible on the surface, with what might be considered orchards and gardens in between. These are mostly two-story buildings, large mud-brick structures with unusual rock facing in their lower parts. The ground plan of House No. 2,

¹ My acknowledgements go to my dissertation advisor Miroslav Bárta who is currently the director of the Czech mission in al-Hayz, and to Roger Bagnall who introduced me to the world of papyrology as a visiting graduate student at the Institute for the Study of the Ancient World. I also thank Elizabeth Williams for thoroughly reviewing the English version of this paper. My stay at ISAW was made possible through the Fulbright Fellowship program ; the research has also been supported by the Charles University Grant Agency grant GA UK 22209.

² So far, the archaeological part of the exploration was only treated in a more general book in Czech – Bárta *et al.* (2009) ; forthcoming is a scholarly publication in English. (Palaeo)botanical survey can be followed online at <<http://westerndesertflora.geolab.cz>>.

³ Also the Seven Nomes Oasis, Oasis of Oxyrhynchos (or Pemdje or even Bahnasa), or simply (the) Oasis (chiefly in the texts from Oxyrhynchos) ; see Wagner (1987) 134–137.

located in the center of the village, was documented to measure $23 \times 19 \text{ m}^4$. The layout of the rooms and inner structure of House No. 4, located in the northern part of the settlement, were also recorded. House No. 1 was not measured at all.

Most of the ostraca come from House No. 3, where the ground plan was measured to be $37 \times 23 \text{ m}$, or about 850 m^2 , which should be doubled or even tripled to take into consideration upper floors and the rooftop. This house consists of 33 documented rooms belonging to two distinctive sections, with rooms arranged around an open space or a yard. The entrance of the house faces west, although its orientation is not exact. The house was partially excavated in 2005, and then during the 2007 season⁵.

As implied, excavations of this settlement were rather limited – generally, only upper layers of sand were removed to uncover the crowns of walls and to obtain datable pottery samples. In House No. 3, however, the upper floor was uncovered in a good number of rooms. Room 11 then – where a number of ostraca were found – was excavated down to the lower-floor level.

On the basis of pottery, it was possible to date the site to the second through fifth, or even early sixth century, which, as I shall demonstrate, correlates closely with the ostraca⁶. The settlement seems to have been abandoned by the end of the fifth century – at least, we do not have material remains securely datable later than the early fifth century⁷. This date is also confirmed in numismatic material, since the latest mintings identified so far are those of Theodosius I. (379–395) and Valentinianus II. to Honorius (375–423)⁸. The ancient name of the village is not attested in any of the ostraca thus far studied.

Ostraca Bir Showish

The set of ostraca obtained through excavations at Bir Showish consists of 64 individual fragments belonging probably to 50 pieces of ostraca. Except for the two pieces from House No. 4, all the ostraca come from House No. 3, forming thus a closely related corpus. The vast majority of the ostraca was found in a single room, room 11, originally considered to be two rooms (once labelled rooms 11 and 12)⁹. Unfortunately, only about 40 % of the ostraca are complete or only slightly damaged; many of them are very difficult to read due to their poor state of preservation.

As for dating, indications usually appear, attributing single ostraca to the years of the fifteen-year tax cycle. Occasionally the months were noted, whereas only two exact years have been identified so far, namely 79 and 80. The first (inv. 30/BS/05), supplemented by « Mesore 11 », gives August 4th, 403, while the second one (inv. 32/BS/07) stands alone allowing us to date it to 403/404. Dating according to years most probably follows the era of Oxyrhynchos, which is also the case with ostraca found earlier in the same oasis by Fakhry and published in 1987 by Wagner¹⁰.

Until now, all the ostraca discovered at this site are in Greek. They are documentary in their content, reflecting daily-life negotiations in their economic, administrative and social context. Not surprisingly, they tend to be very formulaic, most of them being receipts for

⁴ Musil / Tomášek (2009) 229.

⁵ Basic archaeological data on House No. 3 can be found in Bárta et al. (2009) 234–247.

⁶ Musil / Tomášek (2009) 233.

⁷ Musil / Tomášek (2009) 231.

⁸ These are AE maiorina (inv. 114/BS/07) and AE IV (208/BS/07); based on an unpublished expert's opinion by Jiří Militký.

⁹ This is the only room to have been excavated completely.

¹⁰ Greek and Coptic ostraca – together with one written in Syriac – were found near the temple of Alexander and at al-Me'ysera. The Greek ones (O.Bahria, O.Sarm., O.Dor., O.Bahria div.) were published in Wagner (1987) 86–109; the Coptic ones remain unpublished. For the original account, see Fakhry (1950) 47 and 92–94.

delivery of various agricultural articles. What follows is a preliminary edition of two pieces.

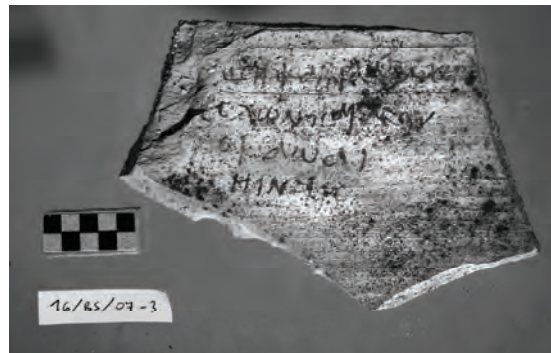
Inv. 16/BS/07–3 ; 11,3 × 7,7 cm ; Bir Showish, House No. 3, room 12, cont. 1 (60–80 cm)

[Ι]ωρήφ Ἀβραάμ χέρ(ειν).
 ἔχων παρὰ σοῦ
 ὄρ(νεον) α ὥα ι
 η ἰνδικ(τίονος).

*Joseph to Abraham, greetings. I received from
 you 1 chicken and 10 eggs, (the year of the)
 8th indiction.*

1 l. χαίρ(ειν) 2. l. ἔχων 3 also possible is ὄρ(νίθιον), ἱ

Fig. 1:
 Greek ostrakon inv. 16/BS/07–3 ; Bir
 Showish, House No. 3. By courtesy of
 M. Frouz.



3. There are more attestations for payments in chickens and eggs both within the texts from the Bir Showish ostraca (e.g. 32/BS/07) and from the Bahriyah Oasis in general (O.Bahria 2, O.Sarm. 7, O.Sarm. 10, O.Sarm. 11, O.Bahria div. 4). Whereas both ὄρ(νεον) and ὄρ(νίθιον) can be resolved in line 3, the full form is not attested on any of the Bir Showish ostraca so far ; also all other examples from the Bahariya Oasis are in the form ὄρ(), always resolved by Wagner as ὄρ(νεον).

Inv. 244/BS/07; 2,7 × 2,1 cm; Bir Showish, House No. 3, room 11 (W.), cont. 05

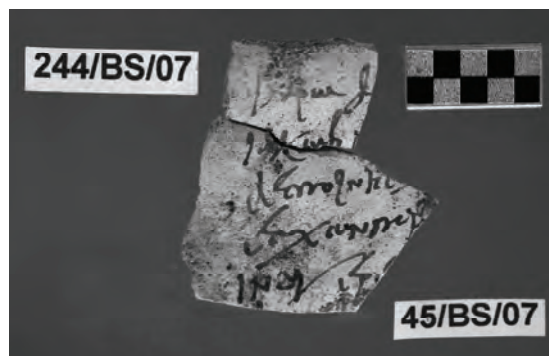
Inv. 45/BS/07 ; 5 × 4 cm ; Bir Showish, House No. 3, room 12, cont. 02 (140 cm)

Ἰλάρω Ἀβραάμ
 Ἰακῶβ γεωργῶ
 δεσποίνης χ[αίρειν.]
 ἔχων παρὰ σοῦ (ὑπὲρ) . .]
 ἰνδι(κτίονος) ἐρε[οξύλου
 [.]ι[.]α[

*Hilaros to Abraham son of Jacob, farmer of a
 mistress (or landlady), greetings. I received
 from you (...) of cotton (?) (for the year of the)
 (...) indiction.*

1 l. Ἰλάρω 2–3 reading supported by ostrakon inv. 43/BS/07, where the reading of γεωργῶ
 δεσποίνης is clear 4 l. ἔχων 5 also possible is ἔρειου (ἔριου, « wool »)

Fig. 2 :
Ostraca inv. 244/BS/07 and 45/BS/07 ; Bir
Showish, House No. 3. By courtesy of
M. Frouz.



3. Mentions in papyrological evidence of δέσποινα (landowning woman) are quite rare. Here the lacuna at the end of the line 2 theoretically could contain οἰκο- but the parallel phrase in 43/BS/07 makes it very improbable.

4. At the end of the line an indiction number is expected.

5. Within the Bir Showish ostraca, cotton is mentioned also in 94/BS/07.

Abraham son of Jacob, who most probably appears on both of the ostraca cited here, was apparently a tenant farmer renting a farm from a female landlord whose name is not given anywhere in the ostraca. There are more receipts addressed to Abraham in the corpus ; one gets the impression that we are reading his archive of documentary texts or business papers.

Besides this Abraham, there is one other farmer addressee of several receipts. His name is Apollon, and among other material culture retrieved from House 3, there are two oil lamps inscribed with his name¹¹. Both the ostraca addressed to Abraham and to Apollon were found in the same stratigraphic layers of House 3, some of them in niches in the wall. Until now, however, nothing specific about a possible relationship between the two groups could be learnt ; and it has proven difficult to date these examples. One of the Abraham ostraca can be dated to 403/404 (inv. 32/BS/07). Unfortunately, none of the Apollon ostraca is dated by an exact year. Adding further complication, indiction dates appearing in the Abraham ostraca both precede and follow those noted in the ostraca addressed to Apollon. Thus the question of dating the indiction cycles in the two groups of ostraca remains to be addressed.

Some observations on local agriculture and administration

A comprehensive study of the local agriculture and administration as mirrored in the Bir Showish ostraca certainly needs to be the object of careful and complex examination. For now, however, we can present a few preliminary remarks and observations.

Agriculture as practiced in the Oasis even today can be described as follows : dependence on irrigation (made possible by water wells) ; no mass production of cereals (because of the limited amount of tillable land) ; and predominance of fruit crops and vegetables. Even today, one can observe that in al-Hayz cultivated land is characterised by gardens and orchards rather than by fields. It is not surprising, therefore, that we find mentions in ostraca of lentils (φακοί), olives (ἐλαία), a chicken (ὄρνειον), an egg (ὄβον), wool (ἔριον), cheese (τυρίον) and chaff (ἄχυρον)¹². The first mention of cotton (ἐρεόξυλον) in

¹¹ The first one reads ΑΠΟΛΑ ΒΒ (68/BS/07), the other one reads ΑΠΟΛΛΩC ΒΒ (225/BS/07), where the double *beta* remains an enigma.

¹² Wool (ἔριον) possibly in 45/BS/07; where, however, cotton is more probable reading (see above).

textual material securely associated with the Small Oasis is noteworthy¹³. Surprising, however, is the lack of any reference to dates, a product so typical of the Bahriyah Oasis even today.

Of various occupations, offices and officers attested in the ostraca texts, farmer (γεωργός) is the most common, followed by priest (πρεσβύτερος). Also mentioned is *agrophylax* (ἀγροφύλαξ) whose duty was probably to guard artificially irrigated land¹⁴. Two mentions of πάγαρχος (inv. 44/BS/07 and 272/BS/07–1 to 3) are of special interest, since this is an office considered to have been created toward the end of the fifth or the beginning of the sixth century¹⁵. The name of this pagarch (Ἰσάκ) appears to be the same as an officer attested in an ostrakon discovered in Bahriyah earlier by Fakhry (O.Dor. 5,1) and notable as the hitherto earliest attestation of πάγαρχος, though we should note this latter inscription is fragmentary¹⁶.

Christianity

One cannot overlook another question raised by the ostraca about the religious identity of the Bir Showish villagers. At least some of the persons featuring in these texts appear to be Christians. Most eloquently it can be noticed in their « Christian names » : if we assume a general absence of Jews in the region in this period, the following biblical names would identify the villagers as Christians. Besides Joseph, Abraham and Jacob already mentioned, there are also mentions of Isaac and Timothy. Specifically Christian identity is also reflected in attributing the term πρεσβύτερος to a man called Theon (inv. 16/BS/07–21). Lastly, we have the rare indication of Christianity in the material record : a bowl (inv. 34/BS/07) with the explicitly Christian motif of a red-painted cross inside it, was excavated in House No. 3.

Epilogue

The ostraca introduced with this short paper are housed in the SCA Museum in al-Bawiti, the center of the Bahriyah Oasis. As should be apparent from these remarks, there is much work to be done on the material. Editing and publishing the Bir Showish ostraca is part of my doctoral dissertation project. Contextualizing archaeological data would be necessary to provide a complex interpretation of the corpus of ostraca.

I conclude by mentioning that although no papyri have been excavated at al-Hayz, inscribed pottery found there might provide further textual evidence of activities at the site. This evidence, however, would be a subject for another paper.

Bibliography

Bagnall, R.S. (1997), *The Kellis Agricultural Account Book* (Oxford).
Bagnall, R.S. (2008), « SB 6.9025, Cotton, and the Economy of the Small Oasis », *BASP* 45, 21–30.

¹³ Inv. 45/BS/07 and 94/BS/07. See Bagnall (2008), where an interpretation is offered of a papyrus found probably in Oxyrhynchos (P.Mich. 1648 = SB VI 9025) that supposedly refers to the Small Oasis as the place the cotton mentioned in it was to be delivered for a lady called Areskousa to make new garments. So far, no (palaeo)botanical evidence from al-Hayz is available for cotton. Macro-analysis of three samples from Bir Showish did not reveal any traces of cotton. This is not surprising, since all the samples came from kitchen waste, where cotton can hardly be expected – the Oasites had a better source of oil, namely olives (Petr Pokorný, personal communication). In any case, *Gossypium arboreum* was noted in the past century as growing wild in Bahriyah (after Bagnall [1997] 40).

¹⁴ Thus Bonneau (1988) after examining evidence for this liturgical official ; see also Drecoll (1997) 170.

¹⁵ Mazza (1995) 225. The term παγαρχία, however, appears first in the fourth century ; see Mazza (1995) 172 ; see also Falivene (2009) 535, who misleadingly states that « the pagarch first appears in our sources toward the end of the fifth century ».

¹⁶ O.Dor. 5, dated to either 407/408 or 422/423, was published by Wagner (1987) 103, and is referred to by Mazza (1995) 174. Although it is a pagarch who is the writer of the both ostraca, only *kappa* remains from the (assumed) name in O.Dor. 5, 1, not allowing us to satisfactorily compare the scribal hands.

- Bárta, M. *et al.* (2009), *Ostrovny zapomnění: El-Héz a české výzkumy v egyptské Západní poušti* (Praha).
- Bonneau, D. (1988), « Agrophylax, le “garde des champs” », in *Proceedings of the XVIIIth International Congress of Papyrology, Athens 1986* (Athens) II 303–315.
- Drecoll, C. (1997), *Die Liturgien im römischen Kaiserreich des 3. und 4. Jh. n. Chr. : Untersuchung über Zugang, Inhalt und wirtschaftliche Bedeutung der öffentlichen Zwangsdienste in Ägypten und anderen Provinzen* (Stuttgart).
- Fakhry, A. (1950), *Bahria Oasis II* (Cairo).
- Falivene, M.R. (2009), « Geography and Administration in Egypt (332 BCE – 642 CE) », in Bagnall, R.S. (ed.), *The Oxford Handbook of Papyrology* (Oxford / New York) 521–540.
- Mazza, R. (1995), « Ricerche sul pagarca nell'Egitto tardoantico e bizantino », *Aegyptus* 75, 169–242.
- Musil, J. / Tomášek, M. (2009), « Archeologický výzkum pozdně římského osídlení na lokalitě Bír Šoviš », in Bárta, M. *et al.*, *Ostrovny zapomnění : El-Héz a české výzkumy v egyptské Západní poušti* (Praha) 217–248.
- Wagner, G. (1987), *Les Oasis d'Egypte à l'époque grecque, romaine et byzantine d'après les documents grecs* (Le Caire).

SUR LES *DOREAI* AGONISTIQUES DE GALLIEN EN ÉGYPTE

Marie Drew-Bear

Pendant les dernières années de son règne, entre 264 et 268, Gallien s'est plu à octroyer à certaines villes des *δωρεαί* agonistiques, bien attestées en Egypte grâce à la documentation papyrologique. Il s'agit d'« autorisations impériales » de créer des concours œcuméniques ou de transformer le statut d'un concours secondaire local en grand concours international, ce qui n'implique aucun cadeau pécuniaire du prince¹. Ces concours de premier rang sont *ἱεροί* « sacrés », *οἰκουμενικοί* « universels », *εἰσελακτικοί* « donnant droit aux vainqueurs à une entrée triomphale dans leur cité » associée, entre autres privilèges recherchés, à une pension viagère versée par elle. Ce changement de statut accordé par Gallien à des villes d'Egypte est connu en 264 pour les *Paneia* de Panopolis et en 268 pour les *Kapitolia* d'Antinooupolis mais aussi sans doute pour les *Olympia* d'Alexandrie, d'après les lectures améliorées que nous avons fournies pour SPP V 121, qui appartient aux archives du Conseil Municipal d'Hermoupolis.

Après avoir rappelé dans un premier temps des témoignages qui permettent d'identifier et de dater les transformations de statut des concours que nous venons de mentionner, nous envisagerons les motivations qui ont pu amener Gallien à se montrer généreux entre 264 et 268 à l'égard de Panopolis, Antinooupolis et Alexandrie, en nous demandant aussi pourquoi Hermoupolis, célèbre pour les nombreuses victoires de ses athlètes lourds, ne figure pas sur la liste.

Pour fixer la date à laquelle sont apparus les *Paneia* de Panopolis, la référence au P.Oxy. XXVII 2476 (= Pap.Agon. 3) est essentielle : ce document contient plusieurs textes relatifs aux privilèges dont jouissait l'association internationale des Technites dionysiaques, parmi lesquels une lettre de ce synode à ses membres rédigée à Panopolis ἐπὶ τῆς ζ' Πυθιάδος ἀγῶνος ἀγομένου ἱεροῦ εἰσελακτικοῦ οἰκουμενικοῦ θυμελικοῦ κληνικοῦ γυμνικοῦ Πυθικοῦ Περσέως Οὐρανίου τῶν μεγάλων Πανείων. Celle-ci est accompagnée d'une autre missive, sans doute légèrement postérieure, destinée au Conseil Municipal d'Oxyrhynque et datée du 26 juillet 288 (d'après la ligne 50) : le comput par pythiade de ce concours, expressément qualifié de « pentaétérique », amène à faire remonter la première célébration des *Paneia* à l'année 264². D'où vient la référence à Persée ? Dans la ville de Pan, l'ancienne Chemmis, dont le dieu tutélaire égyptien était Min, il existait selon Hérodote (2, 91), un concours local de type grec, purement gymnique, célébré en l'honneur du héros Persée et dont les vainqueurs recevaient comme récompense du bétail, des manteaux, ou des peaux. Ces concours n'ont pas laissé de traces aux époques classique et hellénistique. En tout cas, ils furent réorganisés – comme nous l'avons vu – en 264, grâce à l'autorisation de Gallien, en concours isopythiques dont le prix était la couronne de laurier.

Venons-en à l'instauration des *Kapitolia* d'Antinooupolis, sur le modèle des concours *Capitolia* de Rome fondés par Domitien en 82. Une lettre des archontes de cette cité adressée au Conseil Municipal d'Oxyrhynque, le P.Oxy. XLVII 3367 (= Pap.Agon. 9), fait connaître en date du 15 janvier 272 (14–16) le nom du vainqueur de la course de chars remportée lors de la seconde célébration des *Kapitolia* d'Antinooupolis : puisqu'il s'agit d'un concours pentaétérique, son apparition se situe au début de l'année 268, voire fin 267, en tout cas au temps de Gallien. Cette datation est d'ailleurs confirmée par le P.Oxy. XLIII

¹ Sur le sens de *δωρεά*, maintes fois commenté par Louis Robert, cf. p. ex. *Bull. épigr.* (1972) 500 à propos du grand concours créé en 242 par Gordien III à Sidé κατὰ θεῖαν δωρεάν τοῦ πρώτου ἀχθέντος ἐπ' αὐτοῦ.

² Sur ce concours, voir en dernier lieu – avec la bibliographie – Strasser (2004/2005) 437 et l'annexe où il argumente en faveur de l'idée déjà émise par Louis Robert et André Bernard, mais contre l'avis majoritaire, selon laquelle P.Pan. 82 qui mentionne les *Paneia* serait « le fait d'un faussaire ». Par ailleurs Strasser ne partage pas l'opinion de Peter Frisch dans Pap.Agon. 3, p. 64, pour qui le concours réorganisé par Gallien en 264 aurait d'abord été gymnique, puis plus tard aussi artistique.

3116 (= Pap.Agon. 10 = P.Coll.Youtie II 69) qui atteste l'existence d'une troisième célébration sous le règne de Tacite à la fin de 275 ou au début de 276³. Ces *Kapitolia* octroyés en 268 ont dû remplacer les *Antinoeia* fondés par Hadrien. En effet, ce concours annuel éphébique, mais qui pouvait être ouvert aux professionnels, cesse d'être attesté après le 9 février 264, date de la 135^e célébration des *Antinoeia* selon le témoignage du P.Oxy.Hels. 25, 18–20 (= Pap.Agon. 4).

Dans l'état actuel de la documentation, la réorganisation des *Olympia* d'Alexandrie en 268 est connue par une seule source, SPP V 121 (= SPP XX 69 = Pap.Agon. 7) d'après une lecture que nous avons pu améliorer à partir de l'original. Malgré ses nombreuses lacunes, le papyrus conserve la notification officielle par un magistrat d'Alexandrie, président des juges du concours, annonçant aux autorités d'Hermoupolis la victoire que leur compatriote Marcus Aurelius Horion a remportée au terme de l'épreuve qui opposa les trompettes aux *Olympia* et qu'il convenait donc de lui accorder tous les privilèges afférents. Le libellé des caractéristiques du concours est particulièrement mutilé, mais dès 1986 nous avons pu lire sans hésitation dans le texte original l'expression τοῦ πρώτ[ο]ν ἀχθέντος (5), c'est-à-dire « célébré pour la première fois »⁴. A la suite nous retrouvons maintenant les épithètes propres à un concours panhellénique du premier rang : ἱεροῦ εἰς[ελαστικοῦ] | [οἰκουμηνικοῦ μου?]εικοῦ γυμνικοῦ Ὀλυμπικοῦ ἀγωνιστοῦ (5–6).

La réorganisation des *Olympia* est présentée comme un « cadeau » octroyé par la munificence de Gallien : δωρηθέντος ἡμῖν ὑπὸ τῆς θείας μεγαλοδωρε[ίας τοῦ] | [κυρίου] ἡμῶν Γαλλιανοῦ σεβαστοῦ (13–14). C'est pourquoi le trompette, ayant ceint la couronne qu'il venait de gagner à l'issue de l'épreuve ouvrant la première Olympiade, a fait proclamer vainqueurs l'empereur et son épouse Salonine. En quoi consistait la transformation des *Olympia* d'Alexandrie fondés par Marc Aurèle dans l'hiver 175/176 ? On pourrait penser à un changement dans le programme, par exemple avec l'adjonction d'un concours musical dont l'existence serait évoquée dans la liste des titres par la restitution hypothétique de μουσικοῦ (5)⁵. Mais l'importance du « cadeau » impérial que souligne le geste du trompette victorieux à l'ouverture des *Olympia* suggère plutôt une transformation autorisée par Gallien du statut de ce concours, dans le même laps de temps que les *Paneia* de Panopolis et les *Kapitolia* d'Antinooupolis. La notification de la victoire d'Horion est datée du 30 mai d'une année de règne de Gallien dont la mention est perdue, la 14^e ou la 15^e, puisque l'empereur est qualifié de *Persicus Maximus*, titre qui n'apparaît pas jusqu'ici dans la documentation papyrologique avant septembre 266. L'examen récent par Jean-Yves Strasser de l'organisation géographique des circuits agonistiques à l'époque romaine l'a

³ Voir les remarques de Strasser (2004/2005) 435–437 sur le fait que les *Kapitolia* d'Antinooupolis devaient être organisés « dans l'hiver des années paires divisées par quatre, au plus tard à l'automne précédent ».

⁴ Drew-Bear (1986) 95. Frisch, aussi en 1986, à partir d'une photographie du papyrus, dans Pap.Agon. 7, 5, adopte la lecture de Wessely ἡγίου προαχθέντος sans discussion bien qu'il fasse état de la suggestion émise par Thomas (1982) 98, n. 28 d'après une photographie ἐπὶ τοῦ πρώτ[ο]ν ἀχθέντος. Cf. *BL* VIII 464.

⁵ En ce qui concerne un éventuel changement de programme, cf. Drew-Bear (1986) 96. Le programme d'origine du concours olympique de Pise ne comportait pas d'épreuve pour les musiciens et les acteurs. Toutefois depuis 396 av. J.-C. les hérauts et les trompettes, en raison de leur rôle essentiel, furent admis à concourir : cf. Robert (1970) 21. En principe, l'épreuve des trompettes ouvre tout concours. A propos de la restitution, Strasser (2004/2005) 432 juge que « l'adjectif possible en soi, est ici étonnant : on attend plutôt θυμελικοῦ et/ou κηνικοῦ, comme aux *Kapitolia* d'Antinooupolis et d'Oxyrhynchos et aux *Paneia* de Panopolis. » Toutefois les rapprochements ne sont pas pertinents puisqu'ils concernent d'autres concours que les *Olympia*. En outre, il ne tient pas compte de notre remarque (Drew-Bear [1986] 96, n. 18) : « Le concours des *Ptolemaia* à Alexandrie, dans sa première apparition ratifiée par la Confédération des Nésiotes sous Ptolémée Philadelphie, était “isolympique, gymnique”, mais aussi “musical” (Syll.³ 390). » Pourtant, dans la n. 232 qui clôt son article, Strasser se sert précisément de ce témoignage pour contredire Van Rengen (1971) 138, qui écrit : les « jeux musicaux (...) ne sont jamais qualifiés d'ἰσολύμπιος, les jeux olympiques ne comportant pas de concours musicaux réguliers. »

conduit à préférer la 15^e année, soit 268⁶. Un ensemble de repères chronologiques lui permet de supposer que les *Olympia* d'Alexandrie, comme les *Paneia* de Panopolis et les *Kapitolia* d'Antinooupolis, avaient lieu dans l'hiver qui suivait la célébration des *Pythia* de Delphes.

Indépendamment du fait que le développement de grands concours panhelléniques ait été favorisé en Egypte par un empereur philhellène tel que Gallien, ce qui n'a rien de surprenant, on peut se demander pourquoi dans les dernières années de son règne Panopolis, puis Antinooupolis et Alexandrie, ont été gratifiées de *δωρεαί* agonistiques. Pour Panopolis, Strasser a évoqué l'éventualité d'un « phénomène comparable » à celui que nous avons reconnu dans le cas d'Hermoupolis, en faisant le lien entre l'autorisation accordée par Gallien en 267 de revêtir les portiques du gymnase avec des plaques de porphyre étalant la couleur impériale (SPP V 94), et la loyauté envers l'empereur légitime au cours des émeutes qui endommagèrent gravement les édifices au centre de la métropole, lors de l'usurpation du préfet d'Egypte Mussius Aemilianus en 261/262⁷. Mais à la différence d'Alexandrie et d'Hermoupolis, on ne possède jusqu'ici aucune référence à des troubles survenus à Panopolis pendant cette période. La proximité dans le temps du triomphe de Gallien en 262 et de la première célébration des *Paneia* sur le modèle des *Pythia* de Delphes en 264 n'autorise pas en soi à considérer cette *δωρεά* agonistique comme la récompense d'un comportement loyal envers l'empereur.

Pour Antinooupolis, il ne serait pas absurde d'imaginer une propagation des désordres attestés à Hermoupolis, sur la rive d'en face. A l'appui, on pourrait citer le témoignage des P.Köln I 52–53, deux devis complémentaires, retenus en 263 par le Conseil Municipal d'Antinooupolis, détaillant des travaux de dorure qui concernent les boiseries sculptées du plafond en cours de construction du portique et des pylônes du gymnase circulaire. Mais a-t-on affaire à un programme dicté avant tout par le désir d'embellir le gymnase ou à l'origine par la nécessité de rénover un édifice qui aurait récemment subi de graves déprédations ? Pour en décider, il faudrait disposer, à l'instar d'Hermoupolis, d'une documentation plus riche.

Dans le cas d'Alexandrie, nous suivons volontiers Strasser lorsqu'il interprète l'octroi de la réorganisation des *Olympia* comme un geste de pardon accordé par Gallien aux Alexandrins, dont le soutien à l'usurpateur Mussius Aemilianus ne paraît pas avoir manqué au cours de violents combats urbains. Cette clémence de l'empereur légitime rejoint celle de Marc-Aurèle qui, en 176, autorisa les Alexandrins, pourtant coupables d'avoir pris parti pour l'usurpateur Avidius Cassius, à célébrer pour la première fois des *Olympia* dans leur cité⁸. L'idée de continuer en la revivifiant l'œuvre de création agonistique de grands empereurs comme Hadrien pour Antinooupolis et Marc-Aurèle pour Alexandrie a certainement séduit Gallien ; c'était aussi un moyen de proclamer sa légitimité aux yeux de ceux qui venaient de la mettre en péril.

Dans un tel contexte à la fois agonistique et politique, il y a lieu de se demander pourquoi Hermoupolis ne figurait pas au nombre des villes bénéficiaires, tant à cause de la supériorité reconnue de ses athlètes lourds dans les concours panhelléniques, qu'en raison

⁶ Cf. Strasser (2004/2005) 438. Peu après la fin de l'été, quand la traversée par mer était encore possible, artistes et athlètes devaient gagner l'Egypte, où la douceur du climat favorisait le bon déroulement des épreuves.

⁷ Cf. Strasser (2004/2005) 439, avec une inexactitude qui obscurcit la cohérence de notre propos, lorsqu'il évoque « un revêtement de marbre offert par l'empereur », au lieu d'un revêtement de plaques de porphyre, matériau dont la symbolique est liée à la pourpre impériale et qui n'était pas offert par l'empereur : celui-ci n'a fait qu'autoriser son emploi, ainsi que nous l'avons expliqué. En outre, « la fidélité de la ville » évoquée par Strasser doit être nuancée dans la mesure où la violence des troubles au centre d'Hermoupolis montre que l'usurpateur Mussius Aemilianus avait aussi de chauds partisans. Sur ces événements, cf. Drew-Bear (1997) 237–243.

⁸ Strasser (2004/2005) 439–441.

des relations privilégiées que cette métropole, précisément entre 264 et 268 d'après les archives de son Conseil Municipal, entretenait avec l'empereur lui-même, par l'intermédiaire de ses célèbres champions. Tout d'abord, Hermoupolis possédait-elle déjà un concours panhellénique ? Une seule attestation explicite nous est connue jusqu'ici, celle de I.Sidé 130, 6, inscription en l'honneur d'un trompette qui fut notamment ἱσοκαπιτώλιον ἐν Ἑρμοῦ[πόλει, vraisemblablement au début du III^e siècle, sous Septime Sévère. Mais on ne sait jusqu'à quand ces *Kapitolia* d'Hermoupolis ont continué à être célébrés, en particulier après l'octroi du concours également capitolin à Antinooupolis en 268.

Or Hermoupolis s'enorgueillissait, à l'instar de Memphis, d'être ἀρχαία et aussi d'avoir comme divinité tutélaire depuis les origines du monde le grand dieu égyptien Thot. Dans cette région, la pratique des sports de combat, illustrée à l'époque romaine par les exploits des athlètes lourds d'Hermoupolis, était déjà à l'honneur au Moyen Empire, si l'on se réfère aux centaines de couples de lutteurs représentés en action sur les parois des tombeaux des nomarques à Beni Hassan⁹. Mais Gallien, en sa qualité d'empereur philhellène, après avoir offert des *Paneia* pythiques à Panopolis, puis une promotion du statut des *Olympia* à Alexandrie, n'a pas octroyé sans cause l'autorisation de célébrer comme à Rome des *Kapitolia* aux habitants d'Antinooupolis, ville fondée par Hadrien dont le corps civique était composé essentiellement de vétérans, mais aussi « cité des Nouveaux Hellènes ».

Les archives du Conseil Municipal d'Hermoupolis montrent que la ville a été gratifiée par Gallien, à plusieurs reprises entre 266 et 268, de δωρεαί que nous avons étudiées ailleurs, grâce à la faveur dont jouissait un compatriote, le pancratiaste Marcus Aurelius Ploution, procureur ducénaire et membre du Musée d'Alexandrie¹⁰. En définitive, après avoir en quelque sorte honoré le sud de l'Égypte à travers l'octroi des *Paneia* à Panopolis, puis la Basse Égypte en pardonnant à Alexandrie à travers la réorganisation des *Olympia*, Gallien a marqué au cœur de l'Égypte l'importance d'Antinooupolis comme l'avait voulu son fondateur en instaurant les *Kapitolia*. Mais cette distinction ne portait pas forcément préjudice à Hermoupolis, dans la mesure où ses autres requêtes pouvaient être transmises à l'empereur par Ploution et souvent entendues.

En conclusion, nous voudrions souligner que l'octroi en Égypte des δωρεαί agonistiques évoquées plus haut s'inscrit certes dans une tradition mise en œuvre par Domitien, Hadrien et Marc-Aurèle ; mais il se manifeste surtout dans le contexte politique des années 264–268, période contrastée qui s'achève avec l'assassinat de Gallien devant Milan par les généraux de son état-major. Pourtant, la récupération de territoires perdus lui avait valu au moins depuis 264 d'être célébré par des inscriptions et des émissions monétaires, comme le génie providentiel qui restaurait la grandeur de l'Empire, ramenait l'abondance et même l'âge d'or¹¹. Les « cadeaux » de l'empereur à des villes d'Égypte étaient une manifestation à la fois de la puissance et de la magnanimité impériale à l'égard d'une province dont la loyauté restait fragile. N'oublions pas que, dès la fin du court règne de Claude II le Gothique qui succéda à Gallien, au cours de l'année 271 l'Égypte passa sous le contrôle de Palmyre. Mais la frappe de monnaies par l'atelier d'Alexandrie datées de l'an 1 d'Aurélien et de l'an 4 de Vaballath, prince de Palmyre, montre que ce dernier faisait remonter son pouvoir déjà à l'année 267/268, quand Gallien octroyait des δωρεαί à Hermoupolis, Antinooupolis et Alexandrie. Or le royaume de Palmyre ne pouvait passer pour barbare. À l'instar de Gallien et de Salonine qui comptaient le philosophe Plotin de Lycopolis parmi

⁹ Cf. p. ex. Decker / Thuillier (2004) 44, avec la représentation d'une scène de lutte de la tombe 17 du nomarque Khety (12^e dynastie).

¹⁰ Cf. Drew-Bear (1988) 234–235, en particulier n. 19 pour les références papyrologiques ; en dernier lieu, Drew-Bear (2009) pour le rôle important joué par ce personnage auprès du Conseil Municipal d'Hermoupolis. Sur les δωρεαί de Gallien à Hermoupolis, cf. Drew-Bear (2006).

¹¹ Pour les témoignages de cette « exaltation du prince », voir en dernier lieu Christol (2006) 154–156.

leurs familiers, la reine Zénobie réunissait autour d'elle une élite cultivée dont faisait partie le philosophe syrien Longin. Mais dans l'été 272 l'empereur Aurélien mit fin à la domination de Palmyre, et cette fois Alexandrie, où des troubles avaient éclaté, n'eut pas droit à la clémence¹².

Bibliographie

- Christol, M. (2006), *L'empire romain du III^e siècle. Histoire politique (de 192, mort de Commode, à 325, concile de Nicée)* (2^e éd., Paris).
- Decker, M. / Thuillier, J.-P. (2004), *Le sport dans l'Antiquité. Egypte, Grèce et Rome* (Paris).
- Drew-Bear, M. (1986), « Sur deux documents d'Hermoupolis », *Tyche* 1, 91–96.
- Drew-Bear, M. (1988), « Les athlètes d'Hermoupolis Magna et leur ville au 3^e siècle », in *Proceedings of the XVIIIth International Congress of Papyrology II* (Athens) 229–235.
- Drew-Bear, M. (1997), « Guerre civile et grands travaux à Hermoupolis Magna sous Gallien », in *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses, Berlin 1995 (APF Beiheft 3, Berlin)* 237–243.
- Drew-Bear, M. (2009), « Contenu et intérêt historique des archives du Conseil Municipal d'Hermoupolis sous Gallien » in Piacentini, P. / Orsenigo, C. (ed.), *Egyptian Archives (Quaderni di Acme 111, Milan)*, 187–195.
- Drew-Bear, M. (2006, paru en 2012) « Les “cadeaux” de l'empereur Gallien à une métropole d'Egypte, Hermoupolis Magna, d'après les archives de son conseil », *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires* (séance du 11 octobre 2006) 229–237.
- Robert, L. (1979), « Deux concours grecs à Rome », *CRAI* 114, 6–27.
- Strasser, J.-Y. (2004/2005), « Les *Olympia* d'Alexandrie et le pancratiaste M. Aur. Asklèpiadès », *BCH* 128/129, 421–468.
- Thomas, J.D. (1982), *The Epistrategos in Ptolemaic and Roman Egypt II (Pap. Col. 6.2, Opladen)*.
- Van Rengen, W. (1971), « Les jeux de Panopolis », *CE* 46, 136–141.

¹² Sur « l'affirmation de Palmyre et son échec », cf. Christol (2006) 164–166.

NUOVE LETTURE IN P.HERC. 1004 COL. 58

Margherita Erbi

Il P.Herc. 1004, che contiene un libro incerto della *Retorica* di Filodemo, è oggi sistemato in 14 cornici e conservato per un'ampia parte¹. Sudhaus, autore dell'edizione di riferimento della *Retorica*, nel primo dei suoi *Volumina Rhetorica*, fondandosi esclusivamente sugli apografi napoletani, a proposito del P.Herc. 1004, dà notizia di 12 frammenti e delle ultime 112 colonne del rotolo, ma stampa il testo dei frammenti V–XII e di quanto resta di 104 colonne². Sudhaus, infatti e, prima di lui, i disegnatori non hanno trascritto le parti di difficile lettura. Si tratta di pezzi che presentano una situazione stratigrafica complessa o che certo dovevano risultare di difficile lettura, ma che ora, anche grazie all'ausilio dei microscopi odierni e delle immagini multispettrali, appaiono più chiari³. Anche l'Accademico Salvatore Cirillo, i cui manoscritti con gli studi preparatori per la sua edizione del papiro mai pubblicata sono oggi consultabili presso l'Officina dei Papiri, lavorò su quella parte del papiro che per lo più coincide con quella disegnata negli apografi napoletani⁴.

Notevoli possono essere i progressi a cui può portare lo studio di questo papiro, sia nella ricostruzione del rotolo e nell'individuazione di nuove porzioni di testo non ancora edite, sia nella riconsiderazione delle parti già pubblicate. Infatti le immagini e i microscopi, con le cautele necessarie che l'impiego di queste impone, si rivelano particolarmente preziosi, tanto più che il colore assai scuro del supporto ha attenuato il contrasto con l'inchiostro. Ma mai deve essere sottovalutato il fatto che la quantità di testo conservata per ciascuna colonna corrisponde a circa la metà del testo originario. Infatti, benché non possediamo tutti i dati per ricostruire la *mise en page* del rotolo, la larghezza delle colonne che si mantiene costante di 5 cm nonché la misura dell'intercolumnio di 1,1 cm suggeriscono che il nostro papiro rientra nei parametri standard dei rotoli di Ercolano, parametri secondo i quali l'altezza di una colonna è stimata di circa 16 cm⁵. Pertanto ciò che resta di ciascuna colonna del nostro testo, l'altezza delle quali è di circa 8 cm, corrisponde approssimativamente a metà della colonna originaria: sono andate perdute più o meno dieci linee dalla parte superiore e dieci dalla parte inferiore di ciascuna colonna. È impossibile pertanto la ricostruzione di un testo continuo.

Nella sezione del libro dedicata alla polemica contro Diogene di Babilonia, Filodemo, impegnato nel tentativo di contrastare l'accusa indiscriminata alla retorica contemporanea, in quanto esercitata da retori corrotti unicamente interessati ad ingannare le folle, alla colonna 58 (I 352 Sudhaus) fa il nome di Aristofane⁶. Benché lo stato di conservazione del testo non consenta purtroppo di ricostruire la parte iniziale della colonna, la revisione del papiro ha permesso di fare alcuni progressi.

¹ Sulle caratteristiche del rotolo e del testo conservato, cf. Cappelluzzo (1976) 69. Un'analisi del contenuto del libro è in Erler (1994) 306. A proposito della collocazione del libro conservato nel P.Herc. 1004 all'interno dell'intera opera, cf. Dorandi (1990) 72–73. Sull'ipotesi suggerita da Longo Auricchio (1996) 170–171 di identificare questo libro con il libro X della *Retorica*, cf. Di Matteo (2000) 84–85. Più recente è l'ipotesi di Privitera (2007) 56–58 che ritiene si tratti del VII libro.

² Benché l'edizione di Sudhaus (1892) 325–385 sia a tutt'oggi l'edizione di riferimento, non mancano tuttavia edizioni parziali del testo o contributi a singole colonne, per i quali cf. Del Mastro (2005).

³ Questo dato si ricava dalla nota degli stessi disegnatori della quale dà notizia anche Sudhaus (1892) XIII.

⁴ A proposito dell'« Illustrazione inedita del P.Herc. 1004 conservata (AOP XXI B^a fasc. II) » di Cirillo, cf. Janko / Blank (1998) 174–184, nonché Farese (1999) 83–94.

⁵ Cf. Cavallo (1983) 14–23.

⁶ A proposito della riflessione di Diogene sulla retorica nella polemica di Filodemo, cf. Erbi (2009) 119–121. Dopo Cirillo (AOP XXI B^a fasc. II) e Sudhaus (1892) 352, il testo è stato edito da Von Arnim (1903) 238 e da Capasso (1990) 48–51. La citazione da Aristofane si trova all'interno di una sezione (I 351–355 Sudhaus) dedicata all'inganno della retorica; cf. Erbi (2010) 65–74.

	[.....]α.ι.[.....]		ράττεσθαι καὶ πᾶν με-
	[.....]ς.[.....]οιτετῶ .	10	[τεω]ρίζεσθαι, διὸ καὶ
	[.....]τας[.....]τιονες.α.		[κι]νάδοις Ἀριστοφά-
	[.....]πιτετεύεσθαι πᾶν-		[νης] αὐτοὺς εἰκάζει .
5	[τας το]ὺς ῥήτορας [.....]το		[.....]οσα γε δύνανται
	[.....]νατ. να προαγε		[.....]τ.ιουσι.[.....]
	[.....]αλλα	15	[.....]τ.ιουσι.[.....]
	ταχέως ἕκαστον τα-		[.....]τ.ιουσι.[.....]

1 P : ἀνελι N Sudhaus 2 P : σευ.οιτετω N Sudhaus 3 P : τ.ς.τιονες.κα N Sudhaus 4 πιτετεύεσθαι legi : πις[τεύ]εσθαι Sudhaus : πις[τεύεσ]θαι Cirillo 4-5 πᾶν[τας] Sudhaus : πᾶν[τα] Cirillo 5 το]ὺς Cirillo Sudhaus ῥήτορας legi : ῥήτ[ο]ρας Cirillo Sudhaus [.....]αλ[.....]το P (ἀλ in supraposito) : [.....]καίτο N : [εἰ] καὶ τὸ Cirillo : [ἦ] καὶ τὸ Sudhaus 6 [.....]νατ. να P : νατ. νο N : [γε δυ]νατ[εἶ]ν ὁ Cirillo : ινατ. ν, ὁ Sudhaus 6-7 προάγε[ται] Cirillo Sudhaus 7 P : λουσαλλα N : [τοὺς κα]λὸν ἀλλὰ Cirillo : [εἰς πολ]λούς, ἀλλὰ Sudhaus 8 ταχέως legi :].ως Capasso :]ως tantum N : [πάνθ] ὥς Cirillo : [τὸ ἰδ]ῶς Sudhaus 8-9 τα|ράττεσθαι Capasso : τα|ράττεσθ[α]ι Cirillo Sudhaus 9-10 πᾶν με|[τεω]ρίζεσθαι Capasso : [εἴτα μ]ε|[τεω]ρίζεσθαι Cirillo : [συμ]με|[τεω]ρίζεσθ[α]ι Sudhaus 10-11 διὸ καὶ | [κι]νάδοις legi : δι[ὸ κιν]νάδοις Von Arnim : [δ]ιόσαι (?) | [γὰρ τ]ὰδ' οἷς Cirillo : [ἀλλ]οις δι[ὸ κιν]νάδοις Sudhaus : [.....]οις αἰ|[εἰ] κι|γάδοις Capasso 11-12 Ἀριστοφά[νης] Cirillo Sudhaus Capasso : Ἀριστοφά[νης] Von Arnim 12 αὐτοὺς εἰκάζει [.....] Capasso : α[ὐ]τοὺς εἰ[κ]άζει Sudhaus Von Arnim 13 [.....]οσα γε δύνανται κα P (κα in supraposito) : οσα γε δύνανται Capasso : καθ[ό]σα [δ]ε δύναν[ν]ται ? Sudhaus 14 [.....]τ.ιουσι [.....]χο... P (χο... in subposito) : τι.ιουσι...αο N Sudhaus 15 [.....]τ.ιουσι [.....]φουετ P (φουετ in subposito) : ει.αι.α...φουε N Sudhaus 16 [.....]ηδοκ P (ηδοκ in subposito) : ηδ.κ N Sudhaus

(...) essere ritenuto che tutti i retori (...) che rapidamente ciascuno viene turbato e tutto viene esaltato, perciò Aristofane li paragona anche a volpi (...) possono e (...)

All'inizio della colonna (1-3), nonostante l'identificazione di alcune tracce di inchiostro non registrate dai disegnatori e la riconsiderazione di alcune letture del disegno che non corrispondono con le tracce conservate nel papiro, il testo appare ancora poco comprensibile⁷.

La lettura πιτετεύεσθαι (4) conferma la congettura di Sudhaus. Benché rimanga oscuro il senso del nesso πιτετεύεσθαι πᾶν[τας το]ὺς di 4-5, è certo che questo costituisce per noi il primo indizio utile per capire : troviamo qui una riflessione sui retori. La sequenza προαγε alla fine di 6 è quanto rimane di una forma da προάγω. Sudhaus – e prima di lui Cirillo – integravano προάγε[ται], ma non possiamo escludere la presenza qui di προάγε[σθαι] retto da πιτετεύεσθαι, forse con το]ὺς ῥήτορας come soggetto : in tal caso προάγω, con il significato di « esortare » quindi « convincere », indicherebbe l'azione dei retori qui messa sotto accusa da Diogene⁸. Dopo il nesso το]ὺς ῥήτορας, καὶ registrato in N, trascritto anche da Cirillo e stampato da Sudhaus, non trova conferma in nessuna delle tracce conservate oggi nel papiro. L'unica traccia di inchiostro visibile tra ῥήτορας e το, ed a prima vista compatibile con un κ, è un sovrapposto da ricollocare a col. 60, 7-8 (I Sudhaus 353) in corrispondenza della parte iniziale delle linee stesse. E nella traccia solo apparentemente simile al tratteggio di un κ è possibile individuare la parte sinistra inferiore di α e la parte destra

⁷ Alla fine di 2, Sudhaus (1982) 352 legge οιτετω ..., ma già N registrava il secondo ι con un piccolo segno verticale sopra la lettera. Dopo υ è ben visibile una tratto verticale compatibile con l'asta verticale di ρ o γ. Seguono assai incerte tracce di inchiostro. A 3, τας[.....]τιονες suggerisce l'integrazione di τὰς βελτίονες, ma anche in questo caso l'incertezza del testo conservato non consente di capire.

⁸ Con il significato di *impello*, προάγω è impiegato da Filodemo in *Retorica* I 139, 7 (Sudhaus). Cf. Vooy's / Van Krevelen (1941) 69.

inferiore di λ della sequenza ἀλλ' ἔτι di col. 60, 7 oltre al tratto sinistro del calice di υ tracciato a col. 60, 8 proprio sotto il punto in cui si incontrano il tratto sinistro di α e il tratto destro di λ.

È assai difficile ricostruire le tracce prima della sequenza ἀλλα di 7. Una frattura delle fibre impedisce di decifrare le poche tracce di inchiostro rimaste, che, diversamente da come appaiono nell'immagine, all'esame autoptico del papiro non sembrano confermare la sequenza λουc registrata in N, integrata da Cirillo con κα]λούc e da Sudhaus con πολ]λούc.

A partire dalla fine di 8, il testo è meglio conservato e diventa più facile capire. Probabilmente in opposizione a quanto detto sopra, come pare suggerire la successione di lettere ἀλλα, forse ἀλλά (8), è la sequenza ταχέως ἕκαστον τα|ράττεσθαι καὶ πᾶν με|[τεω]ρίζεσθαι di 8–10 : con rapidità ciascuno viene turbato e tutto è esaltato. La responsabilità delle azioni espresse dai due infiniti, τα|ράττεσθαι, « essere turbato » e με|[τεω]ρίζεσθαι « essere esaltato », potrebbe essere qui attribuita all'esercizio della retorica. Infatti il punto di vista sembra qui quello di Diogene : la retorica in mano di uomini non saggi può diventare uno strumento di inganno in grado di turbare ogni persona e esaltare ogni cosa. All'inizio della linea la lettura ωc fa pensare ad una forma di avverbio come aveva già proposto Sudhaus : le tracce conservate non sembrano adattarsi però alla sequenza τὸ ἰδί]ωc integrata da Sudhaus. Lo spazio e le poche tracce paiono compatibili con ταχέως, avverbio che potrebbe qui sottolineare proprio la grande rapidità con la quale i retori sono in grado di turbare ogni persona ed esaltare ogni cosa.

Dunque gli infiniti τα|ράττεσθαι e με|[τεω]ρίζεσθαι sembrano descrivere qui l'abilità dei retori che, attraverso l'abile uso della parola, turbano ogni persona e esaltano ogni cosa. Filodemo impiega anche altrove ταραττω e μετεωρίζω, ma mai in relazione all'abilità dei retori⁹. Con lo stesso significato che assumono nel nostro testo troviamo invece i due verbi proprio in Aristofane. Il verbo ταραττω, assai frequente nelle sue commedie, indica almeno in un caso lo sconvolgimento dovuto alle parole : negli *Acarnesi* (685) il νεανίας, che ha trescato per fare il procuratore, turbando, ταραττων (688), chi si sottopone ad interrogatorio, lo colpisce con espressioni forbite e gli tende trappole di parole. Nelle *Nuvole* (1037) il Discorso Peggioro desidera travolgere, συνταράξαι, le affermazioni del Discorso Migliore con argomenti contrari. Aristofane impiega μετεωρίζω solo tre volte e negli *Uccelli* (1447) con lo stesso valore figurato che με|[τεω]ρίζεσθαι ha nella nostra colonna : Pisetero afferma che dai discorsi la mente è innalzata, ὅπο γάρ λόγων ὁ νοῦς <τε> μετεωρίζεται¹⁰.

Alla fine di 10 διὸ καί, una nuova lettura che in parte conferma, in parte perfeziona la lettura [δ]ιούcαι (?) di Cirillo, introduce il richiamo al passo di Aristofane offerto qui a sostegno di quanto detto fino ad ora. Un progresso nella comprensione del testo è stato possibile a partire dalla lettura e dall'interpretazione del termine di paragone al quale Aristofane assimila, εἰκάζει, i retori. Sudhaus, in base a N che registra [---]αδοic, pensa ad un errore dello scriba e stampa κιν]α<[>δοic, Capasso legge la sequenza γαιδοic e integra κιν]γαίδοic : i cinedi sarebbero quelli a cui Aristofane paragona i retori¹¹. Ma la presenza qui dei cinedi si spiega con difficoltà e il termine κίναιδος non compare mai in Aristofane. La lettura della sequenza γαδοic conferma κιν]άδοic di Von Arnim. Anche la ricostruzione di Cirillo τ]άδ' οἱc, in effetti, conferma ναδοic, senza la presenza di ι tra α e δ. Poco si può dire sulla traccia curva visibile dopo εἰκάζει forse quanto rimane di ε o di c, o quanto resta della parte sinistra di θ. Impossibile è decifrare la piccola traccia che segue.

⁹ Cf. Vooy's / Van Krevelen (1941) 15 e 108.

¹⁰ Già Gomperz (1866) 705, n. 24, stabiliva una relazione tra il nostro passo e Aristofane (*Uccelli* 1447), dove, come sottolinea Dunbar (1995) 682–683, il verbo impiegato nella sequenza « sollevare la mente », assume per la prima volta il significato di « esaltare » quindi « eccitare ».

¹¹ Capasso (1990) 50 ritiene plausibile che nell'accusa rivolta ai retori di un deviato comportamento sessuale Aristofane intendesse sintetizzare il suo disprezzo per i retori a lui contemporanei e per quella retorica insegnata nelle scuole.

Ma come interpretare κῑγᾶδοις ? È possibile ricondurre questo dativo plurale κῑγᾶδοις al sostantivo κῑναδος della terza declinazione ? La parola κῑναδος, oltre a significare « bestia », è il nome siciliano della volpe¹². In attico κῑναδος è impiegato unicamente con il significato metaforico di « astuto », « capace di ingannare » e anche « malvagio »¹³. Non a caso Sofocle nell'*Aiace* (103) definisce Odisseo τοῦπίτριπτον κῑναδος, una furba canaglia¹⁴. E non è certo un caso che nella paretimologia di κῑναδος che offrono gli scolii a Teocrito, *Idillio* 5, 25 (163 Wendel), emerga il tentativo di scovare nel termine la spiegazione della natura ingannevole della volpe: κῑναδος deriva dall'abitudine dell'animale a muoversi, τὸ κινεῖσθαι, nella vergogna o spudoratamente, ἐν αἰδοῖ ἢ ἀναιδῶς, oppure nell'inganno, ἐν δόλῳ¹⁵.

Aristofane impiega il termine due volte : nelle *Nuvole* (448) e negli *Uccelli* (430)¹⁶. Nelle *Nuvole* κῑναδος è all'interno di una lunga serie asindetica (444–451) costituita da espressioni idiomatiche e metafore di derivazione colloquiale, espressioni che Strepsiade pronuncia nel momento in cui è in procinto di consegnarsi alle Nuvole per diventare un oratore capace di superare i Greci nell'eloquenza, di volgere la giustizia a suo vantaggio e di liberarsi dai creditori. Strepsiade è disposto a sopportare anche percosse, fame, sete, arsura, freddo purché alla gente appaia κῑναδος, cioè furbo come una volpe, capace con la furbizia della volpe di ingannare attraverso i discorsi¹⁷. Gli scolii (448 f–g Koster) precisano che qui κῑναδος ha il valore di ἀπατητικός, ingannevole, πανούργος, malvagiamente scaltro, κακοῦργος, capace di fare del male.

Negli *Uccelli* (430–431), Upupa rivolgendosi al coro definisce Pisetero la più astuta delle volpi, πυκνότατον κῑναδος, intrigante, κόφισμα, truffatore, κύρμα, scaltro perché consumato, τρῑμμα, un furbo di tre cotte, παιπάλημ' ὄλον¹⁸. Qui le capacità riconosciute a Pisetero coincidono con quelle che Strepsiade spera di acquisire dall'educazione sofistica impartita nel Pensatoio : non è un caso che all'interno della lunga serie asindetica delle *Nuvole* (444–451), Strepsiade si auguri, tra l'altro, di sembrare, oltre che κῑναδος, anche περίτριμμα, consumato (447).

Dunque Aristofane, sia nelle *Nuvole* (448), sia negli *Uccelli* (430), impiega κῑναδος per indicare chi dimostra astuzia nell'ingannevole uso della parola. Certo l'immagine del retore quale κῑναδος che troviamo sia nelle *Nuvole* (448) sia negli *Uccelli* (430) ben esprimeva l'associazione tra retorica e inganno e altrettanto bene rappresentava l'idea di Diogene di Babilonia di una retorica che ha proprio l'inganno come unico fine : non

¹² Esichio (κ 2711 Latte) glossa il termine con θηρίον e con ὄφις. E con il significato di « fiera », « mostro » il termine è impiegato da Democrito 68B 259 (D-K) e da Arriano, *Indica* (8, 8). Ed è proprio il senso che il termine ha in Democrito e in Arriano a suggerire a Renchan (1969) 229 che tale valore fosse specificatamente di uso ionico. Riconoscono in κῑναδος il nome siciliano della volpe Arpocrazione (κ 58 Keaney), *Suda* (κ 1629 Adler), *Etymologicum Magnum* (514, 12–14 Gaisford), ΣTheocr. 5, 25 a, [b], d (163 Wendel).

¹³ Sulla presenza della volpe quale simbolo di astuzia nella produzione paremiografica antica, cf. Tosi (2010) 1591–1592. Proprio quale emblema della furbizia e della malvagità umana, la volpe è sfruttata nella letteratura greca, come dimostra Taillardat (1965) 227–228. In particolare, sulla proverbiale associazione della volpe all'astuzia nella poesia, cf. Lelli (2006) 200.

¹⁴ Cf. a proposito Stanford (1979) 71 e Kamerbeek (1963) 39.

¹⁵ Anche nell'*Etymologicum Magnum* (514, 12–14 Gaisford) l'etimologia di κῑναδος è ricondotta, non senza un'allusione oscena, al movimento incessante, ἄδην, dell'animale : con κῑναδος vengono insultati coloro che si muovono molto, i πολυκινήτοι. Incerta è la reale etimologia del termine : Frisk (1960) 854 e Chantraine (1968) 532, con cautela, suggeriscono un contatto con κνώδαλον. Secondo Beeks (2010) 698, κῑναδος sembrerebbe richiamare piuttosto κίδαφος. Riconduce l'origine e la formazione del termine ad un sostrato « indo-mediterraneo » Mastrelli (1965) 113–115.

¹⁶ Callia nell'*Atalante* (2 PGC) impiega il termine per indicare una fiera pericolosissima, la cui pelle veniva utilizzata per fabbricare gli elmetti. Cf. Imperio (1998) 201–202. In Menandro, *Epileptontes* (29 = 165 Sandbach), κῑναδος compare con un valore attenuato.

¹⁷ Offre un'analisi puntuale dell'espressioni idiomatiche e delle metafore impiegate da Aristofane nella costruzione comica della scena Guidorizzi (1996) 250–251.

¹⁸ Spiega le scelte lessicali del passo Dunbar (1995) 298–299.

stupisce dunque che Diogene possa aver sfruttato questa immagine a sostegno della sua accusa contro la retorica a lui contemporanea.

Non solo : oltre che nella commedia, κίναδος, è termine caratterizzato negativamente anche nell'oratoria¹⁹. La parola κίναδος è usata proprio dagli oratori come violento insulto contro gli avversari. Per esempio Demostene per ben due volte nel discorso *Sulla Corona* definisce Eschine con il termine κίναδος : la prima volta (162) lo apostrofa con ὦ κίναδος accusandolo di essere stato un subdolo adulatore ; in seguito (242) lo definisce φύσει κίναδος, una perfida volpe per natura. Ma prima ancora Eschine nella *Contro Ctesifonte* (167) si era rivolto a Demostene con il vocativo ὦ κίναδος. Dinarco inoltre, nella *Contro Demostene* (40, 3), inserisce proprio Demostene tra i κινάδῃ che non hanno operato per il bene della città²⁰.

Ma se è plausibile che Filodemo qui richiami il passo, o i passi di Aristofane citati da Diogene, come giustificare il dativo κινάδοις ? È possibile ipotizzare che κίναδος / -ου, sostantivo della terza declinazione, sia stato declinato come un sostantivo della seconda ? Che già nell'antichità fosse incerta la declinazione di κίναδος, termine raro e per lo più poetico, è ben documentato. Il genitivo κινადέων attestato in Democrito 68B 259 (D-K) suggerisce una declinazione in -εω. E forse traccia di una declinazione in -εω per κίναδος è presente in Teocrito 5, 25. Lecone rivolgendosi a Comata lo appella con il vocativo del termine. La maggior parte dei codici ha κινადεῦ' o κινάδ' εὔ. Ma κινάδ' εὔ non restituisce senso al verso e κινადεῦ implica una declinazione κινადεῦς ritenuta improbabile da gran parte della critica che tende a correggere il testo²¹. Gli scolii al passo (a–d 163 Wendel) non aiutano a sciogliere il problema ma offrono a noi un'ulteriore testimonianza dell'oscillazione nella declinazione del sostantivo : 25 a. καὶ πῶς ὦ κινάδ'εὔ : Κικελιώται τὴν ἀλώπεκα οὕτως. ἔστι δὲ ἀντὶ τοῦ πανούργου τοιοῦτον γὰρ τὸ ζῷον. (KGEA) [b.] γράφεται ὦ κινადεῦ : Κικελιώται τὴν ἀλώπεκα οὕτως. (K¹) c. κίναδος ἡ ἀλώπηξ παρὰ τὸ κινεῖσθαι ἐν αἰδοῖ ἢ ἀναιδῶς ἢ παρὰ τὸ κινεῖσθαι ἐν δόλῳ. (KGEAT) d. ὦ κίναδε : ἦτοι ὦ πανούργου Κικελιώται γὰρ τὴν ἀλώπεκα κίναδον προκαγορεύουσιν. (PT). Dunque, gli scolii confermano κινადεῦ' dei codici, attestano un vocativo κίναδε e un accusativo κίναδον.

Non solo : nel frammento di Democrito 68B 300,7a (D-K) il sostantivo è declinato come un nome maschile della prima declinazione. Nel frammento è presente sia il nominativo ὁ κινάδης, che già Diels considerava una forma costruita sul genitivo κινადέων di Democrito 68B 259 (D-K), sia il genitivo τοῦ κινάδου nonché il dativo τῷ κινάδῳ²².

Dunque oltre al neutro τὸ κίναδος è attestato un maschile della terza declinazione ὁ κινადεῦς, un maschile della seconda ὁ κίναδος e anche un maschile della prima ὁ κινάδης. Segno evidente di un'oscillazione o di un'incertezza nella declinazione del termine²³. Non si può neanche escludere che κίναδος si comportasse come i sostantivi per i quali sono attestati fenomeni di mutamento di tema, genere e declinazione e che alternasse a forme in c forme in o²⁴. Pertanto alla luce di queste considerazioni appare plausibile anche un dativo κινάδοις da ricondurre al sostantivo κίναδος / -ου. E tanto più appare plausibile se si considera che il sostantivo che significa « danno » e per il quale è ampiamente attestata un'alter-

¹⁹ Cf. Wankel (1976) 161–162.

²⁰ Andocide, *Sui misteri* (99, 1) impiega la definizione che Sofocle, *Aiace* (103) dà di Odisseo, ἐπίτριπτον κίναδος, rivolgendola al suo avversario ; cf. MacDowell (1962) 137.

²¹ Già Meineke (1856) 232 segnalava le difficoltà di accettare le lezioni dei codici, e valutando, tra le diverse correzioni proposte dalla critica, quella di Wordsworth, κίναδος τῷ, la migliore, la accoglieva nel testo. Di recente anche Gow (1952) 99, negando la possibilità di una declinazione κινადεῦς, stampa nel testo κίναδος τῷ. Conserva invece la lezione dei codici κινადεῦ e stampa ὦ κινადεῦ', Gallavotti (1993) 30.

²² Nel frammento, considerato spurio da Diels / Kranz (1952) 214–215, il termine è impiegato con il significato di « bestia » per indicare ὁ βασιλικός ; ma cf. Barbara, (2005) 17–34.

²³ Riconduce a κίναδος i nomi propri Κινάδης e Κινάδων Bechtel (1917) 582. In particolare su Κινάδης, cf. Fraser / Matthews (1987) 255, e su Κινάδων Fraser / Matthews (1997) 241.

²⁴ I termini per i quali è attestata nei papiri una oscillazione della declinazione sono raccolti da Gignac (1981) 92–102.

nanza di forme neutre della terza declinazione in -oc con forme femminili della prima declinazione in -η, in Filodemo è sempre declinato come femminile ἡ βλάβη. Ma anche i sostantivi che presentano sia forme maschili della seconda sia neutre della terza in Filodemo sono per lo più declinati come nomi maschili della seconda : per esempio nella *Rhetorica* troviamo l'accusativo singolare ἔλεον (I 65, 17 Sudhaus), il genitivo singolare ἐλέου (I 264, 7 Sudhaus) da ὁ ἔλεος e il genitivo singolare ἡχου (II 258, 1 Sudhaus) da ὁ ἡχος²⁵.

Dunque Filodemo nel nostro testo richiamerebbe proprio l'associazione dei retori a volpi, κινάδοις (11) intese come paradigmi di malizia e furbizia, quella stessa associazione che Aristofane offre sia nelle *Nuvole* sia negli *Uccelli*, e che Diogene di Babilonia pare riprendere. Non stupisce infatti che Diogene si sia rivolto ad Aristofane quale schernitore di retori per trarre immagini e citazioni da impiegare nella sua accusa contro la retorica. Poco prima del nostro passo a col. 51, 1–5 (I 348 Sudhaus), infatti, con il richiamo alle parole di Prassagora nelle *Ecclesiastice* (112–113), Filodemo testimonia che Diogene riprendeva il passo di Aristofane come prova del comportamento dissoluto dei retori : i più abili a parlare tra i giovani sono quanti si dimostrano soliti ad abitudini indecorose. Forse un altro richiamo ad Aristofane dalla prospettiva di Diogene si trova anche a col. 59, 10–14 (I 352–353 Sudhaus). Qui il riferimento alla βλασφημία dei κομφοποιοί nei confronti dei retori è generico, ma è certo possibile che tra questi Diogene comprendesse anche Aristofane²⁶. Dunque per il Diogene conservatoci da Filodemo, Aristofane, fonte da cui attingere immagini e citazioni che sostenessero o dimostrassero le sue posizioni, è stata anche la fonte da cui trarre la suggestiva immagine dei retori assimilati a volpi, quali animali che si muovono con agilità nell'inganno²⁷. Forse dalla produzione comica, proprio da Aristofane, Diogene può aver ripreso anche l'uso di ταραύω e di μετεωρίζω²⁸. Purtroppo non è conservata la parte di testo che doveva contenere la replica di Filodemo a Diogene, una replica che possiamo immaginare tesa a dimostrare che la retorica non ha come unico fine l'inganno e che non tutti i retori tendono, come si augura invece Strepsiade delle *Nuvole*, o come fa Pisetero negli *Uccelli*, ad esercitare l'ingannevole astuzia delle volpi.

Bibliografia

- Barbara, S. (2005), « Exégèse d'un zoonyme oublié : le basilic κίναδης », *RPh* 79, 17–34.
 Bechtel, F. (1917), *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit* (Halle, Nachdr. Hildesheim 1982).
 Beekes, R. (2010), *Etymological Dictionary of Greek* (Leiden / Boston).
 Capasso, M. (1990), « Aristofane nei papiri ercolanesi », in Capasso, M. / Messeri Savorelli, G. / Pintaudi, R. (ed.), *Miscellanea Papyrologica in occasione del bicentenario dell'edizione della Charta Borgiana I* (Pap. Flor. 19, Firenze) 43–57.
 Cappelluzzo, M.G. (1976), « Per una nuova edizione di un libro della *Rhetorica* filodemea (PHerc. 1004) », *CErc* 6, 69–76.
 Cavallo, G. (1983), *Libri scritture scribi a Ercolano* (Napoli).
 Chantraine, P. (1968), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots* (réimpr. 1990, Paris).
 Crönert, W. (1903), *Memoria Graeca Herculanensis* (Leipzig, ristampa Hildesheim 1963).
 Del Mastro, G. (2005), *Χάρτης. Catalogo Multimediale dei Papiri Ercolanesi* (Napoli).
 Delattre D. (2007), *Philodème de Gadara. Sur la musique IV*, vol. I–II (Paris).
 Di Matteo, T. (2000), « La retorica da Epicuro a Filodemo », *CErc* 30, 81–88.

²⁵ Cf. Crönert (1903) 175–176

²⁶ Un'analisi dei passi si trova in Capasso (1990) 50–51.

²⁷ Filodemo, *De musica* (col. 128, 30–31 Delattre) documenta, inoltre, per Diogene, la ripresa di Aristofane *Tesmofoiazuse* (162–167) al fine di dimostrare che la musica e alcune melodie hanno un potere diseducativo tale da corrompere i giovani. Cf. Delattre (2007) 244.

²⁸ È possibile scorgere qui un'unica scena comica, forse dello stesso Aristofane, con un retore paragonato ad una volpe che crea scompiglio e turbamento.

- Diels, H. / Kranz, W. (1952), *Die Fragmente der Vorsokratiker* II (6. Aufl., Zürich / Hildesheim).
- Dorandi, T. (1990), « Per una ricomposizione dello scritto di Filodemo sulla *Retorica* », *ZPE* 82, 59–87.
- Dunbar, N. (1995), *Aristophanes. Birds* (Oxford).
- Erbì, M. (2009), « Il retore e la città nella polemica di Filodemo verso Diogene di Babilonia (PHerc. 1004 coll. 64–70) », *CErc* 39, 119–140.
- Erbì, M. (2010), « Eraclito e l'inganno della retorica in Filodemo (PHerc. 1004 coll. 57–63) », *CErc* 40, 65–74.
- Erlr, M. (1994), « Epikur – Die Schule Epikurs-Lukrez », in Flashar, H. (Hrsg.), *Grundriss der Geschichte der Philosophie. Die Philosophie der Antike* 4/1. *Die hellenistische Philosophie* (Basel) 29–490.
- Farese, R. (1999), « Catalogo delle illustrazioni e degli interpreti », *CErc* 29, 83–94.
- Fraser, P.M. / Matthews, E. (1987), *A Lexicon of Greek Personal Names I. The Aegean Islands, Cyprus, Cyrenaica* (Oxford / New York).
- Fraser, P.M. / Matthews, E. (1997), *A Lexicon of Greek Personal Names IIIa. The Peloponnese, Western Greece, Sicily and Magna Graecia* (Oxford / New York).
- Frisk, H. (1960), *Griechisches Etymologisches Wörterbuch* I (Heidelberg).
- Gallavotti, C. (1993), *Theocritus, quique feruntur bucolici Graeci* (Roma).
- Gignac, F.T. (1981), *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods* II. *Morphology* (Milano).
- Gomperz, T. (1866), « Die herculanischen Rollen III », *ZOEG* 17, 691–708 [= Dorandi, T. (ed.), *Theodor Gomperz. Eine Auswahl herkulanischer kleiner Schriften 1864–1909* (Leiden / New York / Köln 1993) 27–44].
- Gow, A.S.F. (1952), *Theocritus* II (2nd ed., Cambridge).
- Guidorizzi, G. (1996), *Aristofane. Le Nuvole* (Milano).
- Imperio, O. (1998), « Callia », in Belardinelli, A.M. / Imperio, O. / Mastromarco, G. / Pellegrino, M. / Totaro, P., *Tessere. Frammenti della commedia greca : studi e commenti* (Bari) 195–254.
- Janko, R. / Blank, D.L. (1998), « Two New Manuscript Sources for the Texts of the Herculaneum Papyri », *CErc* 28, 173–184.
- Kamerbeek, J.C. (1963), *The Plays of Sophocles. Commentaries* I. *The Ajax* (2nd ed., Leiden).
- Lelli, E. (2006), *Volpe e leone. Il proverbio nella poesia greca (Alceo, Cratino, Callimaco)* (Roma).
- Longo Auricchio, F. (1996), « Nuovi elementi per la ricostruzione della *Retorica* di Filodemo », *CErc* 26, 169–171.
- MacDowell, D.M. (1962), *Andokides. On the Mysteries* (Oxford).
- Mastrelli, C.A. (1965), « Una concordanza greca e indiana nella denominazione della “volpe” », *AGI* 50, 105–120.
- Meineke, A. (1856), *Theocritus, Bion, Moschus* (Berlin).
- Privitera, I. (2007), « Platone, Aristotele, Teofrasto ed altre nuove letture ed integrazioni nel PHerc. 1004 (Philod. Rhet. Lib. Inc.) », *ZPE* 163, 51–66.
- Renehan, R. (1969), « Greek Lexicographical Notes : Second Series », *Glotta* 47, 220–234.
- Stanford, W.B. (1979), *Sophocles. Ajax* (New York).
- Sudhaus, S. (1892), *Philodemi Volumina Rhetorica* I (Leipzig).
- Taillardat, J. (1965), *Les images d'Aristophane. Etudes de langue et de style* (2^e éd., Paris).
- Tosi, R. (2010), *Dictionnaire des sentences latines et grecques* (Grenoble).
- Von Arnim, H. (1903), *Stoicorum Veterum Fragmenta* III (Leipzig).
- Vooy, C.J. / Van Krevelen, D.A. (1941), *Lexicon Philodemeum. Pars altera* (Amsterdam).
- Wankel, H. (1976), *Demosthenes. Rede für Ktesiphon über den Kranz* (Heidelberg).

DIE BERLINER SAMMLUNG IM DEUTSCHEN PAPYRUSKARTELL

Holger Essler / Fabian Reiter

In der Geschichte des Deutschen Papyruskartells nimmt die Berliner Sammlung eine Schlüsselstellung ein : Berlin gab den Anstoß zur Gründung des Kartells, war über lange Zeit sein wichtigstes Mitglied und für einige Jahre sein größter Antagonist. Im Folgenden soll die Rolle Berlins bei der Entstehung und Weiterbildung des Kartells nachgezeichnet werden¹. Das hier vorgelegte Archivmaterial erlaubt in einigen Punkten Ergänzungen und Präzisierungen der bisher bekannten Ereignisse.

Den Anlaß zur Bildung des Kartells gab ein Interessenkonflikt zwischen der Berliner « Commission zur Erwerbung griechisch-litterarischer Papyri aus Egypten » und weiteren deutschen Sammlungen und Privatpersonen, die am Ankauf griechischer Papyri aus Ägypten interessiert waren. Die Berliner Kommission wurde 1901 ins Leben gerufen. Ihr gehörten zunächst Herrmann Diels und Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff sowie der Generaldirektor der Königlichen Museen Richard Schöne und der Direktor der dortigen Ägyptischen Abteilung Adolf Erman an. 1906 schied Diels aus der Kommission aus ; seine Stelle nahm Eduard Norden ein².

Die Vermittlung der Ankäufe vor Ort übernahm der Ägyptologe Regierungsbaumeister Dr. Ludwig Borchardt, ein Schüler Ermans. Er war seit 1895 in Ägypten tätig, genoß als wissenschaftlicher Attaché beim deutschen Generalkonsulat in Kairo Diplomatenstatus, hatte beste Verbindungen und genaue Kenntnis der örtlichen Händler, bei denen er regelmäßig ägyptische Kunstgegenstände für deutsche Sammlungen kaufte. Freilich war er Laie auf dem Gebiet der Papyrologie. Deshalb wurde für die Ankäufe und die Ausgrabungen ein ständiger Vertreter des Preußischen Papyrusunternehmens nach Ägypten entsandt. Zuerst war Otto Rubensohn in dieser Position von Oktober 1901 bis März 1907 tätig. Ihm folgte vom 1. April 1907 bis März 1910 Friedrich Zucker. Danach entschloß man sich in Berlin aufgrund von Haushaltszwängen, die Stelle einzuziehen. Die Arbeit des Papyrusunternehmens ist in den in Berlin aufbewahrten Akten und Tagebüchern dokumentiert, die Oliver Primavesi besprochen hat³. Die folgende Darstellung setzt die von ihm veröffentlichten Unterlagen voraus und ergänzt die Dokumentation durch die Publikation weiterer Archivunterlagen aus dem Zentralarchiv der Berliner Museen, dem Archiv des Deutschen Archäologischen Instituts in Kairo und dem Jüdischen Museum in Berlin, in dem der Nachlaß Rubensohns aufbewahrt wird⁴. Der Nachlaß enthält unter anderem Rubensohns Anstellungsvertrag und zahlreiche Briefe, die er während der Zeit in Ägypten an seine Eltern schrieb. Sie zeichnen in den privaten Äußerungen ein lebhaftes Bild von Begeisterung und Enttäuschung, die den jungen Gelehrten in diesen Jahren bewegten. Das

¹ Grundlegend für die Geschichte des Deutschen Papyruskartells bleibt weiterhin die Darstellung bei Primavesi (1996), auf die hier allgemein verwiesen sei. Vgl. ergänzend Martin (2007) und Essler (2009). Eine vollständige Aufstellung der Berliner Ankäufe über das Kartell mit Angabe der jeweiligen Inventarnummern wird in der in Vorbereitung befindlichen Monographie Holger Esslers über die Geschichte des Deutschen Papyruskartells gegeben werden.

² Vgl. Primavesi (1996) 174–175.

³ Vgl. Primavesi (1996) 177–178.

⁴ Für Hilfe bei unseren Recherchen und Publikationserlaubnisse sind wir einer Reihe von Personen und Institutionen zu Dank verpflichtet : Aubrey Pomerance, dem Archivleiter des Jüdischen Museums in Berlin, und seinem Mitarbeiter Manfred Wichmann, Jörn Grabowski, dem Leiter des Zentralarchivs der Staatlichen Museen zu Berlin, Stephan Seidlmayer, dem Direktor des Deutschen Archäologischen Instituts in Kairo, sowie Gisela Bélot und Daniel Bornemann, den Verantwortlichen für die Papyrussammlung der Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg (BNUS), in der auch das zugehörige Archivmaterial aufbewahrt wird. Für die freundliche Betreuung bei der Einsicht in die Akten geht ein besonderer Dank an Isolde Lehnert, Bibliothekarin am DAI in Kairo.

eigenhändig unterschriebene Begleitschreiben Schönes zur Anstellung legt die Modalitäten und Bezahlung seiner Tätigkeit im Einzelnen fest⁵.

l. No. 2937 Berlin C2, den 13. August 1901.

Sehr geehrter Herr Doktor !

Unter Bezugnahme auf die mit Herrn Assessor v. Wedderkop am 20. Juli c(u)r(rentis) gehabte Besprechung, derzufolge Sie sich bereit erklärt haben, sich auf 5 Jahre dem geplanten Papyrusunternehmen in Aegypten zur Verfügung zu stellen, beehre ich mich, Ihnen in der Anlage eine Instruktion mit dem Auftrage ergebenst zu übersenden, nach Maassgabe derselben die Ihnen zufallende Aufgabe zu übernehmen und auszuführen. Eine Ergänzung und Abänderung dieser Instruktion bleibt vorbehalten.

Es wird Ihnen eine Remuneration von jährlich 7000 M(ark) zugesichert, welche Ihnen in vierteljährlichen Raten praenumerando durch Vermittelung der Deutschen Bank auszu zahlen ist.

Ein 6 monatliches Kündigungsrecht bleibt beiden Theilen vorbehalten. Ferner wird Ihnen jährlich ein einmaliger Sommerurlaub nach Deutschland bewilligt werden und werden Ihnen die Reisekosten für die Hin- und Rückreise ersetzt werden. Dabei ist vorausgesetzt, dass Sie lediglich die bezüglichlichen baaren Auslagen für die Reise in Rechnung stellen und keinesfalls Ansprüche auf Erstattung von mehr als 500 M(ark) für jeden Reiseweg von Cairo nach Deutschland bzw. umgekehrt machen.

Zu Ihrer persönlichen Ausrüstung wird Ihnen eine Beihilfe in Höhe von 400 M(ark) gewährt werden.

*Der Generaldirektor
Schöne*

Im Oktober 1901 kommt Rubensohn in Ägypten an und beginnt zunächst mit Ankäufen. Den ersten Papyrus erwarb er am 21. Oktober 1901. Am 4. Dezember machte auch Borchardt einen größeren Ankauf, über den sich Rubensohn mehrfach in Briefen an seine Eltern äußert⁶ :

Die von B(orchardt) gekauften Papyri sind nicht weltumstürzend, das eine ist zwar ein ganzes Buch, aber nur ein Commentar zu einer Platonischen Schrift, das ist recht schade⁷. Aber für den Anfang genügen diese Erwerbungen doch.

Der zweite Ausschnitt zeigt die Aufbruchsstimmung am Beginn des Unternehmens⁸ :

Nun sind auch unsere großen Papyri endlich aus dem Haus, es ist eine große Rolle, ein ganzes Buch leider nur ein antiker Commentar zu Platos Theaitetos, wie ich zu meinem eigenen Bedauern constatieren mußte, das hat den Leuten in Berlin aber imponiert, obwohl ich die Entdeckung einem Zufall verdanke, das habe ich natürlich nicht gesagt. Die 2te kleinere Rolle ist auf der einen Seite ein Philosoph, auf der inneren Seite ein Historiker beide bisher unbekannt, beide nur sehr fragmentiert erhalten⁹. In einem halben Jahr stehen trotzdem sämtliche Philologen in Europa Kopf. Wilamowitz & Diels thun es schon lange. Auf diesen Lorbeeren können wir vorerst ruhen, aber das thun wir nicht, wir gehen vielmehr schleunigst in die Grabung, wohin man mir aus Berlin als unbezahlte Hilfskraft einen Kunstmaler

⁵ Jüdisches Museum Berlin, Nachlaß Rubensohn, Nr. 4.

⁶ Jüdisches Museum Berlin, Nachlaß Rubensohn, Briefkopierbuch, Brief Nr. 15 (an Eltern), Kairo, 3. Januar 1902, S. 65–71, hier Nachtrag S. 71.

⁷ Es handelt sich um P. 9782 = BKT II = CPF III 9.

⁸ Jüdisches Museum Berlin, Nachlaß Rubensohn, Brief Nr. 18 Kairo, 20. Januar 1902, S. 81–83, Brief an die Eltern.

⁹ P. 9780 enthält auf dem Rekto den Kommentar des Didymos zu Demosthenes-Reden (BKT I), auf dem Verso die *Ethik* des Hierokles (BKT IV = CPF I 1** 60). Vgl. auch Primavesi (1996) 175.

Rexhausen schickt, der weder arabisch noch ausgraben noch Papyrus kann, ich kann blos mit ihm frühstücken.

Von Anfang an scheint aber das Berliner Unternehmen nicht unumstritten. Trotz der guten Ergebnisse wird noch im ersten Jahr ein Drittel der Mittel gekürzt¹⁰ :

Unser Unternehmen schreitet seinen Weg, aber auch für dieses macht sich die ungünstige Finanzlage des Staates geltend. 10.000 Mark sind mir gestrichen worden. Das macht uns hier ziemlich lahm, denn mit 12.000 Mark kann man nur wenig machen. Von meinem Gehalt lasse ich mir natürlich nichts abstreichen, wird auch nicht versucht, aber die Ausgrabung wird dadurch fraglich, so ist z.B. Schubarts Entsendung hierher unmöglich geworden, ich muß allein graben, was sehr beschwerlich, vielleicht unmöglich ist.

Die Berliner sind übrigens mit unseren Erfolgen ganz zufrieden und bis jetzt ist noch keine Differenz entstanden, was bei einem so schwer zu behandelnden Menschen wie Schöne immer schon ein Erfolg ist. Mit Wilamowitz werde ich leichter fertig, der ist immer von allem gleich entzückt, es mangelt ihm die Blickseinschränkung & -verdunklung, die das beständige Anschauen eines grünen Tisches mit sich zu bringen scheint. Die großen Papyrusrollen sind nun auf dem Weg nach Berlin. Ich bin gespannt, was dabei herauskommt.

Dazu kommt, daß die Grabung in Abusir el-Melek im Frühjahr 1902 enttäuschend verläuft und gleichzeitig weitere Interessenten für Papyrusankäufe auf den Plan treten. Am 19. April schreibt Rubensohn an seine Eltern¹¹ :

In Kairo warten übrigens die Händler schon auf mich. Ich komme mir vor wie der Sonntagsjäger, der das Wildpret kauft, nachdem er nichts getroffen hat. Für 1500 Mark habe ich schon wieder erworben, diesmal nicht nur für Berlin sondern auch für Leipzig, von wo aus ich auch den Auftrag habe, Papyrus etc. zu kaufen.

In Leipzig hatte die Königlich Sächsische Gesellschaft der Wissenschaften eine Papyruskommission eingesetzt, der Georg Steindorff, Ludwig Mitteis und Ernst Wilhelm Windisch angehörten. Schon seit 1898 hatte Borchardt im Auftrage der Kaiserlichen Universitäts- und Landesbibliothek Straßburg Papyrusankäufe vermittelt. Nun traten neben der Straßburger Bibliothek immer mehr Interessenten hervor, mit denen er, wie mit Georg Steindorff, persönlich eng verbunden war.

Im Juni 1902 schlossen die Berliner und die Leipziger Kommissionen ein Abkommen, die Ankäufe in Ägypten künftig als gemeinschaftlich zu betrachten und untereinander zu verteilen. Dieses Abkommen sollte für andere Interessenten offen stehen. Der einzige Beleg für diese bislang nicht bekannte Vorstufe des Kartells ist ein Schreiben Schönes an Heinrich Konrad Studt, den preußischen Minister der geistlichen, Unterrichts- und Medizinalangelegenheiten vom 11. Juli 1902¹².

No. 2480, 2528/02

Euerer Excellenz beehre ich mich im Verfolg des untenbezeichneten Berichtes gehorsamst zu melden, daß die Leipziger Kommission für Papyruserwerbungen einer Vereinbarung mit der Berliner Kommission beigetreten ist, derzufolge alle vom 15. Juni c(u)r(rentis) ab von Dr. Borchardt und Dr. Rubensohn in Egypten angekauften griechisch-litterarischen Papyri als

¹⁰ Jüdisches Museum Berlin, Nachlaß Rubensohn. Briefkopierbuch, Brief an den Vater (Nr. 17) Kairo, 17. Januar 1902, S. 75–79, hier S. 76f.

¹¹ Jüdisches Museum Berlin, Nachlaß Rubensohn. Brief Nr. 32, S. 124–127, Abusir el Malak, 19. Apr. 1902 : An Eltern.

¹² Die Textfassung hier nach der Abschrift einer Abschrift, die Borchardt am 22. August 1902 seitens des Kaiserlich Deutschen General-Konsulats für Egypten zunging. Diese ist aufbewahrt in DAIK Altakten : Deutsches Papyruskartell. Korrespondenz 1902–1908.

gemeinschaftliche von Berlin und Leipzig zu gelten haben bis zu dem Augenblick, wo auch andere den Ankauf griechisch-litterarische<r>¹³ Papyri beabsichtigende deutsche Staatsinstitute dem Abkommen beitreten würden. Die Leipziger Kommission wünscht vorläufig die Summe von 1200 M(ark) zum Ankauf der genannten Papyri verwendet zu sehen. Die gemeinschaftlich erworbenen Papyri sollen der Vereinbarung gemäß später unter die Theilnehmer an de[r] letzteren nach Maßgabe der von ihnen zur Verfügung gestellten Mittel vertheilt bzw. verloost werden.

Euere Excellenz bitte ich ganz gehorsamst, dem Königlichen Auswärtigen Amt hiervon Mittheilung machen und dasselbe ersuchen zu wollen, dem Dr. Borchardt in Egypten entsprechende Instruktionen zu erteilen.

*Der General-Direktor
gez. Schöne*

In Berlin wird eine Aufstellung der ersten fünfzig Ankäufe des Preußischen Papyrusunternehmens aufbewahrt¹⁴. Dort sind die Auswirkungen des Abkommens eingetragen. Zu Ankauf Nr. 15 und Nr. 16 ist jeweils in Klammer vermerkt: « Teil(un)g mit L(eipzig) ». Nach der Beschreibung « 2 Fragmente eines Pergamentkodex. *Odyssee* 7 » wird aber wohl bereits der am 26.1.02 erworbene Ankauf Nr. 11 an Leipzig gegangen sein [P.Lips. Inv. 153].

Trotz der Etatkürzung hatte Berlin bei weitem die größten finanziellen Mittel. Um eine Konkurrenz der deutschen Interessen zu vermeiden und um zu verhindern, daß Borchardt seine Kontakte zu den Händlern zunächst für andere Sammlungen einsetzte, versuchte die preußische Papyrusskommission, das mit Leipzig geschlossene Abkommen auf die übrigen Interessenten auszudehnen. Die Verhandlungen und Beeinflussungen liefen auch auf der innerdeutschen diplomatischen Ebene, indem preußische Gesandte versuchten, die Regierungen der einzelnen Länder zu beeinflussen. Vor allem Straßburg weigerte sich beharrlich, einer Vereinbarung beizutreten, während Berlin auf allen Ebenen Druck auszuüben versuchte¹⁵. Es bedurfte allerhöchsten Eingreifens. Rubensohn schreibt dazu am 24. Mai 1902 an seine Eltern¹⁶:

Mit einer anderen Affaire, die mit dem Papyrusunternehmen in engem Zusammenhang steht und bei der die Berliner sich eine Vergewaltigung Straßburgs zu Schulden haben kommen lassen, ist übrigens wie ich aus den Zeitungen erfahre, Schöne ad audiendum verbum nach Straßburg zum Kaiser befohlen worden. Das übt vielleicht eine heilsame Wirkung auf die Bonzen aus. Es ist schon stark, was in Preußen alles möglich ist, aber ich erzähle Euch das lieber alles mündlich.

Der Durchbruch gelang schließlich am 8. September 1902 in Hamburg am Rande der Tagung der Deutschen Orientgesellschaft. Die dort von Ludwig Borchardt und Ulrich Wilcken entworfenen Satzungen des Deutschen Papyrusskartells wurden schließlich bis zum Januar 1903 von allen Beteiligten vollzogen, das Inkrafttreten jedoch für die Berlin betreffende Abteilung auf den 1. Oktober 1902 rückdatiert¹⁷. Da Berlin nur literarische Papyri zu erwerben wünschte, während andere Mitglieder größeren Wert auf Urkunden legten, wurde das Kartell zweigeteilt in eine Abteilung A für Urkunden und B für literarische Papyri. Berlin trat nur der Abteilung B bei, für die es auch die ständige Geschäftsführung übernahm. Die übrigen Gründungsmitglieder gehörten beiden Abteilungen an:

¹³ Unser Zusatz nach der Syntax.

¹⁴ Zentralarchiv der Staatlichen Museen zu Berlin, I/ÄM 84.

¹⁵ Vgl. Primavesi (1996) 175–176.

¹⁶ Jüdisches Museum Berlin, Nachlaß Rubensohn. Brief Nr. 37, S. 140–143, Kairo, 24. Mai 1902.

¹⁷ Vgl. Primavesi (1996) 187. Zu den Kontakten Wilckens mit den übrigen Kartellmitgliedern vgl. Essler (2009) 183–184.

1. Ernst Kornemann (Gießen), 2. Die Leipziger Commission zur Erwerbung griechischer Papyri aus Egypten, 3. Ulrich Wilcken (Würzburg) und 4. Die Kaiserliche Bibliothek Straßburg im Elsaß.

Das Kartell bezog sich nur auf den Ankauf von Papyri. Grabungen, für die nur Berlin die Mittel hatte, standen jedem frei. Insofern ist die Abteilung B der gemeinsame Nenner, in dem sich die Interessen der übrigen Kartellmitglieder und Berlins treffen. Dafür brachte Berlin einige Leistungen ein, die allen Mitgliedern zugute kamen. So war der von Berlin bezahlte ständige Vertreter für beide Abteilungen tätig. Er führte in der Regel als Sachverständiger vor Ort, unterstützt von L. Borchardt, die Ankäufe durch. Von ihm stammen auch Kurzbeschreibungen der Ankäufe, die auf Laufzetteln notiert und zusammen mit den Ankäufen selbst nach Deutschland verschickt wurden. In Abteilung A waren diese Informationen der Laufzettel meist die einzige Grundlage der Information über Inhalt und Preis der Ankäufe, die den Kartellmitgliedern zur Verfügung stand, um ihre Kaufwünsche zu äußern¹⁸. Für Abteilung B erstellte Schubart in Berlin etwas ausführlichere Beschreibungen mit Teiltranskripten¹⁹.

Die Verteilung der Ankäufe erfolgte nach folgender Regel²⁰ :

Die Verteilung der Ankäufe hat durch den Geschäftsführenden am Anfange jedes Vierteljahres zu erfolgen²¹. Jedes Mitglied hat dem Geschäftsführer Wünsche für die bevorstehende Verteilung eventl. auch seinen Verzicht auf die Beteiligung daran zu übermitteln (...). Wird (...) ein und derselbe Ankauf von mehreren Mitgliedern gewünscht, so führt der Geschäftsführer durch Verlosung die Entscheidung herbei. Auf Ankäufe, welche die (...) in Kairo stehenden Fonds eines Mitgliedes überschreiten, hat dieses keinen Anspruch, falls es nicht innerhalb 8 Tagen nach erfolgter Benachrichtigung über den betreffenden Ankauf (...) erklärt, die Fonds entsprechend zu erhöhen.

Über den Ausgang der Verlosung erhielten die Mitglieder vom Geschäftsführer ein Protokoll.

Die ersten Ankäufe der Abteilung B kamen am 21. August 1903 zur Verteilung²². In der zugehörigen Aufstellung der Ankäufe, die den Kartellmitgliedern vorher zugegangen war, ist sowohl eine neue, mit 1 beginnende laufende Numerierung eingeführt, als auch die Zählung des preußischen Papyrusunternehmens weitergeführt. Nach dieser trug der erste über das Kartell verteilte Ankauf die Nummer 17. Diese Zählung setzte sich im weiteren Verlauf in der Abteilung B durch. Da die ersten Nummern noch aus der Zeit vor dem Kartell stammen, gibt es für sie keine Verlosungsprotokolle. Vielmehr ist davon auszugehen, daß die ersten zehn Nummern der Abteilung B alle an Berlin fielen, und die Nummern 11–16 dann nach der erwähnten Vereinbarung mit Leipzig zwischen diesen beiden Sammlungen geteilt wurden. In der Zeit des Bestehens der Abteilung B des Deutschen Papyruskartells erwarb Berlin mit 16 der insgesamt 52 getätigten Ankäufe ein knappes Drittel. Gleichzeitig lagen seine Beiträge weit über denen der übrigen Kartellmitglieder : der ständige Vertreter wurde ausschließlich von Berlin bezahlt. Seine Tätigkeit im Rahmen von Ankäufen für die Abteilung A, in der Berlin nicht Mitglied war, blieb

¹⁸ Vgl. Martin (2007) 41 Anm. 1. Daher lassen sich etwa die Würzburger Ankäufe über die Abteilung A nur sehr unvollständig rekonstruieren. Vgl. Essler (2009) 184–187.

¹⁹ Ein Beispiel einer solchen Übersicht für die 1905 verteilten Ankäufe B35 – B41 ist bei Martin / Primavesi (1999) 332–335, als Doc. 3 abgedruckt.

²⁰ Auszug aus § 9 der Satzungen der Abteilung B vom Dezember 1902. Diese sind abgedruckt als Dokument 6 bei Primavesi (1996) 185–186.

²¹ Der Turnus der Verteilungen wurde noch im ersten Geschäftsjahr auf ein Jahr verlängert.

²² Eine beglaubigte maschinenschriftliche Ausfertigung befindet sich in Straßburg, im Bestand « Archiv des Papyruskartells, Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (BNUS) » im Ordner XXVI Nr. 5. Sie trägt die Eingangsnummer 5086/03. Eine Abschrift des Verlosungsprotokolls vom 11.9.1905 ist bei Martin / Primavesi (1999) 336–337 als Doc. 10 abgedruckt.

unentgeltlich. Selbst an den Unkosten für die Reisen nach Oberägypten, auf denen der Großteil der Ankäufe erfolgte, wollten sich die Mitglieder der Abteilung A nicht beteiligen²³. Die eigennützige Haltung einiger Kartellmitglieder wandte die Regeln für die Verteilung der Ankäufe in immer größerem Maße zum Nachteil Berlins an. Denn solange es den Kaufpreis bestreiten konnte, hatte jedes Mitglied bei der Verlosung die gleiche Chance, ungeachtet seiner für das Kartell aufgewendeten Mittel. Das hatte für Berlin bei der ständig wachsenden Anzahl der Kartellmitglieder immer weiter sinkende Chancen bei den Verteilungen zur Folge.

Für künftige Ankäufe war es darüber hinaus von entscheidender Bedeutung, daß jederzeit ein ausreichender Betrag auf dem Kartellkonto in Kairo zur Verfügung stand, von dem die Händler bezahlt werden konnten. Die Zinsen aus diesem Guthaben dienten auch dazu, die Nebenkosten wie Versand und Zoll zu bezahlen. Im Laufe der Zeit gingen nun einige Mitglieder dazu über, ihren Beitrag nur unmittelbar vor der Verlosung so zu erhöhen, daß sie auf möglichst viele Ankäufe bieten konnten, und dann gleich nach erfolgter Verteilung die nicht verwendeten Mittel wieder abzuziehen. Bisweilen wurden auch im Sinne der Satzung als sicher beabsichtigte Anzeigen einer Erhöhung des Beitrages satzungswidrig nicht eingehalten.

Angesichts geringerer Grabungsergebnisse und Haushaltskürzungen entschloß man sich in Berlin Ende März 1910, die Grabungen aufzugeben und die Stelle des ständigen Vertreters in Ägypten einzuziehen. Gleichzeitig wurden die beiden Kartellabteilungen unter Berliner Geschäftsführung zusammengelegt. Entsprechend galt ab dieser Zeit eine neue Numerierung der Ankäufe. Durch den Verzicht auf Grabungen standen auf Berliner Seite noch mehr Mittel für Ankäufe zur Verfügung, während wegen der erweiterten Mitgliederzahl die Berliner Chancen bei der Verlosung der Ankäufe noch weiter sanken. Besonders seit dieser Zeit häufen sich die Klagen über Kartellmitglieder, die auf Berlins Kosten lebten und die Geschäftsführung erschwerten. Borchardt schlägt deshalb in einem Schreiben an Schubart vor, die Anzahl der Lose jeweils nach den vollen Hundertern im Guthaben der Mitglieder auf der Kairener Bank zu bemessen²⁴ :

Lieber Herr Dr.!

« Ich habe nachgedacht und bin ein bedeutendes weiter gekommen » sagt Schreiber. Als ich mich heute an die Abrechnung des DPK machen wollte, fiel mir das Missverhältniss der Berliner gegen die anderen Einzahlungen wieder auf, dem keine entsprechenden Chanc[en] gegenüberstehen. Ich brütete daher das anliegende Ei des Kolumbus aus, das zwar stark nach einem plutokratischen Pluralwahlrecht riecht, aber mir dennoch den Nagel auf den Kopf zu treffen scheint.

Würde der Zusatz Gesetz, so würden bei der nächsten Verlosung haben : Berlin 9 Chancen, Hamburg 2, Leipzig 2 und alle anderen je eine. Das wäre meiner Ansicht nach auch nur gerecht.

Wenn Sie der Sache näher treten wollen, so trete ich Ihnen hiermit feierlich jedes Anrecht auf die Erstgeburt dieses Gedankens ab, d.h. sagen Sie den Mitgliedern nicht, dass er von mir ausgeht. Wenn Sie sich mit Hamburg und Leipzig darüber einigen können, so werden Sie es schon durchdrücken. Wollen die nicht, so teilen Sie den Berliner Fond in 8 kleine und Sie haben dasselbe Resultat. In Strassburg mit seinen zwei Mitgliedern haben Sie dazu schon den Praezedenzfall.

Mit bestem Gruß

Ihr

Borchardt

²³ Brief Mitteis, Leipzig, an Borchardt, 12. Februar 1904, in : DAIK Altakten : Deutsches Papyrskartell. Korrespondenz 1902–1908.

²⁴ Brief Borchardt, Kairo, an Schubart, Berlin, 12.12.1911, in : DAIK Altakten : Deutsches Papyrskartell. Korrespondenz 1911–1913.

Anlage

Entwurf zu einem Einschub in die Satzungen des Deutschen Papyruskartells § 8 hinter Absatz 2.

Bei dieser Verlosung der einzelnen Ankäufe hat jedes Mitglied, das sich daran beteiligt, Anrecht auf ein auf seinen Namen lautendes Los. Hatte das Mitglied aber während der ganzen Zeit zwischen dieser und der vorangegangenen Verteilung mindestens einhundert ägyptische Pfund (100 00 PT) im gemeinsamen Fond in Kairo stehen gehabt, so hat es ein Anrecht auf zwei Lose auf seinen Namen. Hatte es mindestens zweihundert ägyptische Pfund (200 00 PT) dort, so steigert sich seine Loszahl auf drei, uns so fort.

Schubart lehnt ab, weil er es für aussichtslos hält, die übrigen Mitglieder dafür zu gewinnen. Nachdem aber in der Verlosung von 1911 keiner der von Schubart auf seiner Reise nach Ägypten erworbenen Ankäufe an Berlin und gleichzeitig auch noch die ihm sehr am Herzen liegenden alexandrinier *Dikaionmata* an Halle fielen und schließlich die nicht eingehaltene Leipziger Zahlungsankündigung an den Tag kam, war das Maß voll²⁵. In einem Schreiben an alle Kartellmitglieder erklärt Erman am 26. Februar 1912 kurzfristig den Austritt der Berliner Papyrusskommission aus dem Kartell und die Niederlegung der Geschäftsführung zum 1. März²⁶:

Euer Hochwohlgeboren zeigt die Berliner Papyrusskommission hierdurch ergebenst an, daß sie mit dem 1. März d. Js. aus dem Deutschen Papyrusskartell ausscheidet. Sie hat sich nur ungern endlich zu diesem Schritte entschlossen, auf den die Erfahrungen sie schon lange drängten. Die Staatsmittel, die sie zu verwenden hat, haben infolge der Beteiligung am Papyrusskartell den Staatssammlungen einen allzu geringen Ertrag gebracht, wie sich gerade in den letzten Jahren mit dem starken Anwachsen des Kartells immer klarer herausgestellt hat; daher vermag die unterzeichnete Kommission die Verantwortung für eine solche Verwendung jener Mittel nicht länger zu tragen. Überdies hat Berlin, indem es den weitaus größten Betrag im gemeinsamen Kartellfonds zu Kairo ständig unterhielt, weit über das Verhältnis seines Gewinnes hinaus die Lasten des Kartells getragen.

Die seit der letzten Verlosung erworbenen Papyrusankäufe sind laut einer Mitteilung aus Kairo bereits auf dem Wege hierher und können daher sogleich nach ihrer Ankunft in den durch die Kartellsatzungen vorgeschriebenen Formen verlost werden. Zur vorläufigen Orientierung über diese Ankäufe wird eine Liste beigefügt, deren Inhalt lediglich auf den Angaben der Herren Borchardt und Abel beruht.

Euer Hochwohlgeboren wollen gütigst mitteilen, ob Sie mit dieser Behandlung der Ankäufe einverstanden sind. [S. 2]

Im Hinblick auf die gemeinsame Arbeit, die Euer Hochwohlgeboren jahrelang mit der unterzeichneten Kommission verbunden hat, bedauert sie aufrichtig, durch die dargelegten Gründe zum Ausscheiden aus dem Kartell gezwungen zu sein.

*Im Namen der Berliner Papyrusskommission
gez. Erman*

Mit gleicher Post legt Schubart die Geschäftsführung nieder²⁷:

Euer Hochwohlgeboren zeige ich ergebenst an, daß ich infolge des Beschlusses der Berliner Papyrusskommission, aus dem Deutschen Papyrusskartell auszutreten, die mir persönlich übertragene Sichtung und Inhaltsbestimmung der Kartellankäufe niederlege. Meine Tätigkeit erlischt demnach mit der Verlosung der vor dem 1. März d. Js. gemachten Ankäufe. Diese Verlosung werde ich, wenn kein Einspruch erfolgt, in den satzungsmäßigen Formen

²⁵ Verlosung vom 31.7.1911.

²⁶ Der Text des Schreibens vom 26.2.1912 nach einem maschinenschriftlichen Durchschlag mit Unterschrift in DAIK Altakten: Deutsches Papyrusskartell. Korrespondenz 1911–1913.

²⁷ Der Text des Schreibens vom 26.2.1912 nach einem maschinenschriftlichen Durchschlag mit Unterschrift in DAIK Altakten: Deutsches Papyrusskartell. Korrespondenz 1911–1913.

herbeiführen, insbesondere den Mitgliedern noch genauere Angaben über den Inhalt der Ankäufe übersenden und den Termin der Verlosung unter Beobachtung der satzungsgemäßen Frist von 14 Tagen (§ 8) ansetzen. Außerdem bitte ich um Ermächtigung, die unzweifelhaft einen Fund bildenden Ankäufe 26.27.28 und 46 der Liste unter einer Nummer verlosen zu dürfen, damit dieser Fund in eine Hand gelangt.

Für das mir bisher erwiesene Vertrauen spreche ich hierdurch meinen verbindlichen Dank aus.

gez. Schubart

In der abschließenden noch von Schubart durchgeführten Verteilung am 3. April 1912 erhielt Berlin noch den Ankauf Nummer 32²⁸. Insgesamt hatte Berlin aus den bis dahin 46 über das Gesamtkartell verteilten Ankäufen noch sechs weitere erwerben können. Sein Anteil an den Erwerbungen war auf weniger als ein Sechstel heruntergegangen. Der nach langen Verhandlungen erfolgte Wiedereintritt Berlins zum 1. Juli 1914 führte wegen des Ausbruchs des ersten Weltkrieges zu keinen weiteren Erwerbungen mehr.

Literaturverzeichnis

- Essler, H. (2009), « Zur Geschichte der Würzburger Papyrussammlung », *WJ* 33, 165–192.
 Martin, A. (2007), « Papyruskartell : The Papyri and the Movement of Antiquities », in Bowman, A.K. / Coles, R.A. / Gonis, N. / Obbink, D. / Parsons, P.J. (ed.), *Oxyrhynchus. A City and its Texts (Graeco-Roman Memoirs 93, London)* 40–49.
 Martin, A. / Primavesi, O. (1999), *L'Empédocle de Strasbourg (P.Strasb. gr. Inv. 1665–1888)* (Berlin).
 Primavesi, O. (1996), « Zur Geschichte des Deutschen Papyruskartells », *ZPE* 114, 173–187.

²⁸ Eine maschinenschriftliche Ausfertigung des Verlosungsprotokolls, datiert Berlin, den 3. April 1912, wird im Zentralarchiv der Staatlichen Museen zu Berlin, I/ÄM 84, aufbewahrt.

ON PROVENANCES : THE CASE OF P.KÖLN XI 448

Maria Rosaria Falivene

P.Köln XI 448 (published by Charikleia Armoni and Klaus Maresch in 2007) belongs to the cartonnage material acquired on the antiquities market in the 1970s and 1980s, extracted by Michael Fackelmann, then distributed among several papyrus collections around the world. Restoring and properly conserving, however, is not « extracting » : it requires that the whole restoring process be carefully recorded, by means of images and metadata, so as to report what was done, when, where, how, by whom, and why a certain procedure was preferred to another, available one – something we miss with respect to much of the cartonnage material I will be considering in this paper.

As was already noticed by Armoni and Maresch, P.Köln XI 448 shares some officials with P.Strasb. II 103 and 104, including the *epimeletes* Agathokles and the *oikonomos* Theon¹. Furthermore, these documents deal with the same kind of transaction (monthly payments to, respectively, infantry- and cavalrymen) in the same geographical area (the Herakleopolite nome) at the same time (a year 12). The procedure lying behind them ran along the same lines up to the point where it diverged towards, respectively, the *trapezites* and the *sitologos* : this was because P.Strasb. II 103 and 104 and P.Köln XI 448 dealt, respectively, with payments in money and in kind. Accordingly, P.Strasb. II 103 and 104 can be assigned to the « archives » of the *trapezites* Hermias, while P.Köln XI 448 pertains to the « archives » of the *archiphylakites* Theomnestos. Hermias and Theomnestos, however, were the final recipients of the two epistolary chains, not necessarily the final keepers of their (separate) « archives » : rather, we should think of these two sets of papers as « files » within the same comprehensive archives, possibly kept at the central office for the administration of the nome *metropolis*, where the *oikonomos* and the *basilikos grammateus* worked in close cooperation².

On the basis of the combined information from both files, a common procedure behind these documents can be reconstructed as follows. A *grammateus* invoices the *epimeletes* for payment (either in kind or in money) due to the soldiers³. The *epimeletes* checks the *grammateus*' calculation, then forwards it (with corrections, if needed) to the *oikonomos*⁴. The *epimeletes* also writes to the *sitologos* (for payments in kind) or to the *trapezites* (for payments in money) : the copy he forwards to the *sitologos* (or *trapezites*) includes a copy of the *grammateus*' invoice, followed by the *epimeletes*' own order for payment, expressed in the first person⁵. Parallel, as it were, to the *epimeletes*, the *oikonomos* also sends the *sitologos* (or *trapezites*) an order for the same payment, with reference to the *epimeletes*'

¹ Note that P.Strasb. II 103 and 104 (Hathyr of year 12) actually name him as the assistant to the *epimeletes* Protarchos, whereas in P.Köln XI 448 (Phamenoth of year 12), Agathokles appears to be himself the *epimeletes*. It therefore appears that Agathokles was promoted to *epimeletes* within the approx. three-month period between Hathyr and Phamenoth of regnal year 12, *i.e.* – presumably – at the beginning of the new (13th) financial year in the month of Mecheir (or Tybi) of regnal year 12. On the regnal year in relation to financial year, see the helpful sketch provided by Clarysse (1976) 186 ; on the beginning of the financial year in Tybi or Mecheir, see P.Köln VI, p. 159–160 and P.Heid. VI, p. 129–130.

² See Falivene (2010) 210.

³ P.Köln XI 448 : Archedemus, *grammateus* of the cavalrymen stationed in the Herakleopolite nome ; P.Strasb. II 103 and 104 : Dion, *grammateus* of the infantrymen stationed in the fort of Techthô. On Agathokles, *epimeletes*, see previous note.

⁴ P.Strasb. II 104. The *oikonomos* possibly kept the original of the *grammateus*' invoice.

⁵ Order for payment from the *epimeletes* to the *trapezites* : P.Strasb. II 103, 1–12 ; in attachment : copy of the *grammateus*' invoice (13–20), then the *epimeletes*' order in the first person (« I, Agathokles, etc. » : 21–23). And similarly in P.Köln XI 448 : order for payment from the *epimeletes* to the *sitologos* (12–16), followed by a copy of the *grammateus*' invoice (17–19) and the *epimeletes*' order in the first person (« I, Agathokles, etc. » : 20–23).

order, and undersigned by the *basilikos grammateus*⁶. At this point, the procedure for money payment reaches its end, as the *trapezites* could easily himself proceed with the payment in money. Payment in kind, on the other hand, required one more step : the *sitologos* writes to the *archiphylakites*, who is in charge of the actual delivery of (in the present case) wheat and barley⁷.

What I particularly wish to discuss is, first, the dating of these two files. Theomnestos' file has been dated by its editors on the basis of P.Köln XI 438 (dated to a year 9). In this case, the procedure concerns payment in kind (wine) for the *apomoira* to be destined to the cult of Arsinoe Philadelphos ; it is initiated by an order from the *dioiketes* Phoinix, whom we also know from two letters addressed by an official called Theodotos to the *dioiketes* Phoinix : these are now a Heidelberg papyrus (VBP II 13 = SB VIII 9800a), and its « twin » document in London (P.Hib. II 244)⁸. VBP II 13 is by far the better preserved of the two : Theodotos asks the *dioiketes* to write to the *epimeletes* of the Saite nome, who is to provide freighters for the transport of provisions (apparently including fodder : 8) to the Herakleopolite nome ; the last preserved line of its top fragment bears reference to a year 9⁹. The handwriting of P.Hib. II 244 (a very small piece from the top left corner of the original document) was judged by Turner to be « of the end of Philadelphus' reign or the early years of Euergetes », which would support the conclusion that « year 9 » in which Phoinix was *dioiketes* was in fact the ninth regnal year of Ptolemy III Euergetes (239/238 BC)¹⁰. As a matter of fact, a different *dioiketes* (Theogenes) is attested in year 9 of Philopator¹¹. I also see no problem in the fact that year 9 was apparently Phoinix' last year in charge as *dioiketes*, another one (called Eutychos) being attested for year 10 of Euergetes (238/237)¹². If P.Köln XI 438 is dated to 238 BC, the whole of Theomnestos' file must of course be dated around this time : P.Köln XI 448, for instance, should date from 235 BC.

The editors of the Theomnestos archive prefer a date under Philopator's reign and, in order to reconcile this with the fact that the *dioiketes* in year 9 of Philopator was Theogenes, they suggest that Phoinix may have been a *hypodioiketes*¹³. In VBP II 13, however, Phoinix is expected to act between, and above two different and distant districts (Saïtes and Herakleopolites), precisely as a *dioiketes* should do, and this must indeed have been his function – unless we somewhat uneconomically assume that there were two officials

⁶ P.Strasb. II 104 : order for payment in the form of a letter from the *oikonomos* Theon to the *trapezites* Hermias (1–17), followed by Theon's order in the first person (« I, Theon, etc. » : 18–21) and undersigned (in demotic) by the *basilikos grammateus*, according to Clarysse (1989) 132, n. 48. Wilcken (1923) 91 understood P.Strasb. II 104 to have been « in attachment » to P.Strasb. II 103. P.Köln XI 448, 24–25 (a separate fragment, in a different hand) might be what is left of a similar document from Theomnestos' file : not part of P.Köln XI 448 itself, then, but attached to it ; if so, Theon's name (not Theophilos) should be supplied at the beginning of line 24. Note that Theon's capacity as *oikonomos* of the Herakleopolite nome is only apparent from P.Köln XI 448, where explicit mention of the *basilikos grammateus* (obviously the same who undersigned P.Strasb. II 104) is also found (3 : name lost).

⁷ P.Köln XI 448, 1–11 : from the *sitologos* Theophilos to the *archiphylakites* Theomnestos, who is apparently to avail himself of attendants (4).

⁸ Theodotos' precise function is not stated in what is left of the two documents.

⁹ New reading by Armoni and Maresch (P.Köln XI, p. 82, n. 2), who add that a decimal number could precede here : this, however, is made less likely by the fact that we now have another document (P.Köln XI 438) certainly attesting a *dioiketes* named Phoinix in a year 9.

¹⁰ Turner describes it as a « scrap from the right-hand corner » (P.Hib. II, p. 155), but this must be a slip of the pen on his part.

¹¹ After some controversy, consent was apparently reached on the dating of the *dioiketes* Theogenes under Philopator, rather than under Euergetes (palaeography of some of the relevant documents not allowing for a date later than Philopator's reign). See Clarysse / Hauben (1991) 53, n. 25. Further bibliography in P.Köln XI, p. 83–84, n. 7–8.

¹² The *dioiketes* Eutychos is attested in the correspondence of the architect Theodoros : see P.Petr. II 15 (2 a, 2 b ; = P.Petr. III 43 [7]) ; more precisely, P.Petr. II 15 (2 a) refers to instructions from the *dioiketes* Eutychos for a year 10.

¹³ See P.Köln XI, p. 84.

called Phoinix : first a *dioiketes* under Euergetes and then, under Philopator, another Phoinix who, though called *dioiketes* in P.Köln XI 438, was actually a *hypodioiketes*.

Another argument adduced in favour of a date in Philopator's time for the Theomnestos papers is that no *epimeletes* is apparently attested before Philopator's reign¹⁴. But there is a risk of circular reasoning in arguing for the same point in opposite directions : either A (« no *dioiketes* Phoinix under Euergetes ») *derives from* B (« no *epimeletes* under Euergetes ») or, conversely, B *derives from* A. In other words : if we accept that VBP II 13 attests Phoinix as *dioiketes* in year 9 of Euergetes, by the same token the office of *epimeletes* comes to be attested under Euergetes ; it then follows that other documents mentioning a *dioiketes* Phoinix (P.Hib. II 244, but also P.Köln XI 438) will be datable to Euergetes' time, and the same will apply (if palaeography so allow) to documents mentioning an *epimeletes*, such as P.Grad. 7 (= SB III 6280), P.Strasb. II 104 and P.Köln XI 448. P.Grad. 7 is a receipt issued by a *grammateus* and nine illiterate men for payment of varying quantities of corn under the supervision of the assistants to, respectively, the *sitologos*, the *oikonomos* and the *epimeletes* ; P.Strasb. II 104 refers to the *epimeletes* Protarchos and his assistant Agathokles ; in P.Köln XI 448, Agathokles himself appears in the capacity of *epimeletes*¹⁵. The argument that a document mentioning the *dioiketes* Phoinix cannot be dated to year 9 of Euergetes because it mentions an *epimeletes* thereby dissolves.

Ultimately, the reason for the editors' reluctance towards dating the Theomnestos file under Euergetes must be its connection to the Hermias papers : these documents derive from the same cartonnage as the « Harmachis archive », published as a whole and assigned to Philopator's reign by Clarysse (1976)¹⁶. This dating is then taken for granted, and extended to the Hermias archive in a later study, dealing with the wider question of the adoption of the copper monetary standard in Ptolemaic Egypt¹⁷. It deserves, I think, to be reconsidered.

The Harmachis file (or « archive ») deals with the state transport of grain from the Herakleopolite nome to Alexandria in a year 8 which can be either 240/239 (year 8 of Euergetes) or 215/214 (year 8 of Philopator). In adopting a date in Philopator's reign Clarysse (1976) followed the *editor princeps* of P.Strasb. VI 562 and 563 (Schwartz [1973]), two of the Harmachis documents¹⁸. Clarysse, however, amended the date of P.Strasb. VI 562 : by reading « year 8 » instead of « 21 » (Schwartz's reading) in P.Strasb. VI 562, and pointing out that P.Strasb. VI 562 and 563 in fact deal with the same kind of transaction (transport of grain to Alexandria) to be performed by a captain bearing the same name (Herakleides) and by means of a freight belonging to the same person (« Agathokleia's boat »), Clarysse brought this document in line with the rest of the Harmachis file, and brilliantly streamlined its interpretation. In so doing, however, he also eliminated one of the two arguments put forth by Schwartz in favour of interpreting « year 8 » as « year 8 of Philopator ». Schwartz's argument ran as follows : as palaeography of both P.Strasb. VI 562 and 563 only allows for a date in the third century BC, « year 21 » must be assigned to Euergetes' reign ; « year 8 », on the other hand, must be more recent,

¹⁴ See Clarysse / Hauben (1991). Most recent discussion : McGing (2002).

¹⁵ McGing (2002) 52 already notes that, if VBP II 13, P.Hib. II 244 and P.Grad. 7 have been correctly dated by their editors in the third century BC, they « would, of course, put the office back earlier than Clarysse and Hauben propose ». He also recalls that Seider (1938) 80 « proposed that Phoenix was the successor to the famous Apollonios and was in office before 242 BC ».

¹⁶ The archaeological link between the Hermias and the Harmachis files (both were retrieved from the same cartonnage) is reinforced by internal data (reference to the same place, Techtho, as the location of, respectively, a *phrourion* and a *thesauros*) : see Falivene (2010) 208–209.

¹⁷ See Clarysse / Lanciers (1989) 127–132.

¹⁸ P.Strasb. VI 562 and 563 are # 1 and 2 in Clarysse (1976) 185–189.

i.e. it must be Philopator's eighth year¹⁹. Schwartz supported his line of reasoning with a side argument: Agathokleia's ownership of one of the freights transporting grain to Alexandria would be « peu probable après les événements de 203 av. J.-C. », the year in which Agathokleia, the daughter of Oinathe of Samos and mistress of Ptolemy IV, was lynched by the mob in Alexandria²⁰. Once « year 21 » is no longer read in P.Strasb. VI 562, there no longer is a *terminus post quem* for « year 8 », which eliminates Schwartz's first argument in favour of « year 8 » of Philopator as the date of P.Strasb. VI 563 and (after Clarysse's new reading) P.Strasb. VI 562.

Schwartz's side argument was more explicitly stated by Hauben (1975): after excluding all other possible identifications for the Agathokleia referred to (albeit incidentally) in P.Strasb. VI 562 and 563, Hauben drew the conclusion that « [P.Strasb.] 562 must perforce be dated, with Schwartz, to 227 », and that this « confirms the presumption that Oinathe was already living at court with her children under Euergetes I and that the family was already held in esteem at that time. »²¹ This, the « Agathokleia argument », though originally aimed at excluding a date *later* than year 8 of Philopator, could also be used as evidence against « year 8 of Euergetes »: for, would Agathokleia not be too young a shipowner in 240/239? I think not, and more easily so, if she was older than both her lover the king, and her brother Agathokles (said in one source to be Philopator's *eromenos*, therefore possibly the youngest of the three). Agathokleia's (and her mother's) empowerment, following immediately upon Euergetes' death, does suggest that she was by then old enough to be in control of her lover, and of his kingdom²²; a rather surprising turn of phrase in Strabo may even hint at an age difference nearer to that normally occurring between mother and son²³. If so, and assuming that Philopator was born soon after his parents' marriage, she would definitely be old enough to be endowed with ships in the ninth year of the reign of Euergetes²⁴.

The re-dating of the Harmachis file under Euergetes, if accepted, will reverberate on the dating of the Hermias file (whose documents were retrieved from the same cartonnage as the Harmachis papyri) and, in turn, on the dating of the Theomnestos file (which has two officials in common with the Hermias file, namely the *oikonomos* Theon and the *epimeletes* Agathokles). Thus, P.Köln XI 438 and P.Köln XI 448 (both from Theomnestos' file) should date from, respectively, years 9 and 12 of Euergetes, and P.Strasb. II 103 and 104 (from Hermias' file) should also be assigned to year 12 of Euergetes (approx. in the month of Hathyr, *i.e.* between December 20, 236 and January 18, 235 BC)²⁵. If so, the *dioiketes* Phoinix (mentioned in P.Köln XI 438) held office in year 9 of Euergetes (239/238); thus

¹⁹ Alternatively, a « year 21 » later than a « year 8 » could only belong to Ptolemy V Epiphanes (185/184): too late, on account of palaeography.

²⁰ See Schwartz (1973) 86. Our source on Agathokleia's fate is Polyb. 15, 24 a–33.

²¹ Hauben (1975) 290, n. 10, with reference to Walbank (1967) 437–438: « Oenathe (...) was a Samian who came to Alexandria under Ptolemy III (Plut. *Mor.* 753d), whose mistress she probably became. »

²² On Philopator's *eromenos*, see ΣAristoph. *Thesm.* 1062. There may have been some (intentional) confusion of roles by an unfavourable source now lost to us, *i.e.* Polybius himself, or rather Ptolemy of Megalopolis, on whom see Walbank (1967) 480. Athen. 6, 251e, on the other hand, attributes to Agathokles the quite adult role of *hetairos*. On Agathokleia's empowerment, see Plut. *Cleom.* 33 and *De amore* 753d; Athen. 13, 577a; Iustin. 30, 1–2.

²³ See Strab. 17, 1, 11, which Jones (1932) in fact translated « Philopator *the son of* Agathokleia » (italics mine).

²⁴ I.Philae 4, 3 mentions « children » by the royal couple visiting the local temple soon after Euergetes' precipitous return from the Third Syrian war (end of 245, or 244 BC).

²⁵ More precisely: P.Köln XI 438 should date from November 12–13, 239 BC; P.Köln XI 448 from approx. between April 19 and May 18, 235 BC, *i.e.* in the month of Phamenoth of Euergetes' year 12. Note that in the Hermias file Agathokles appears as the *assistant* to the *epimeletes* Protarchos, whereas in the Theomnestos file he is himself the *epimeletes*: this may be explained by assuming his promotion at the beginning of the new financial year, which was usually in Mecheir (or Tybi), *i.e.* after Hathyr (Hermias file), but before Phamenoth (Theomnestos file). For the financial year in relation to the regnal year, see the very useful sketch in Clarysse (1976) 187.

there is no need to suppose that Phoinix was in fact a *hypodioiketes* (a title which in itself would require further investigation). Dating the Hermias file under Euergetes also makes it easy to explain why the silver currency is adopted in these documents, as this was in fact the only standard in use at this time : problems of timing which may derive from dating the Hermias papers under Philopator thus evaporate²⁶.

Finally, dating the Harmachis, Hermias and Theomnestos files in the years 8, 12, and 9–12 of Euergetes' reign, respectively, may have interesting implications as regards reasons and circumstances for the movements of supplies between Alexandria and the Herakleopolite nome, and the payments to infantry- and cavalrymen that are attested in all of these documents. Extraordinary circumstances are suggested by the following documents :

- P.Strasb. II 93 (= SB XVI 12287 = Clarysse [1976] # 4) : requisitioning, in year 8, of all draught-animals ἐν τοῖς κατὰ τὸ τόποις, *i.e.* in the area pertaining to the *oikonomos* Horos or his agent Harmachis, in order to convey corn to several ports.
- P.Köln XI 441 : armed rebels robbing a presumably state-owned linen and clothes factory in year 11. And
- P.Strasb. II 111 (= Clarysse [1976] # 7) : strikers abandoning their workplace, but eventually resuming work in year 8: the exact hours of events are specified here.
- P.Strasb. II 95 (= Clarysse [1976] # 5) : apparently deals with distributions (παράδοσις, ἀνάδοσις) to soldiers in Alexandria in year 8²⁷.

In my opinion, such circumstances may relate to the aftermath of the Third Syrian War, when Euergetes was compelled to hurry back to Egypt and take economic measures in order to sedate internal troubles.

Let us move on to the question of provenance. « Museum archaeology » in Strasbourg has ascertained that the files of Hermias and of Harmachis were retrieved from the same cartonnage, bought by Friedrich Zucker for the DPK in Gafadun (ancient Korphotoi, in the Agema toparchy of the Herakleopolites) and also containing the well-known Euripidean anthology P.Strasb. inv. WG 304–307. Provenance from el-Hibeh for these sets of papyri is possible, though not definitely proven²⁸. On the other hand, Tebtynis demonstrably is the provenance of many cartonnage papyri acquired in the 1970s and 1980s, extracted by Michael Fackelmann and eventually distributed over different collections : this is shown by coincidences with Tebtynis papyri long ago extracted from cartonnage and published by Grenfell and Hunt (and Smyly)²⁹. But do all « Fackelmann papyri » come from Tebtynis ? And is the Theomnestos file also « Fackelmann material » ? One thing is assured : the Theomnestos file, now in Köln, must have the same provenance as the Hermias and Harmachis files, in Strasbourg since 1909.

It is truly to be regretted that no information (equivalent to that available for the Hermias, Harmachis and Theodotos files) is available as regards the acquisition of the cartonnage made with the Theomnestos file. Were such information available, we might still

²⁶ Discussion in Clarysse / Lanciers (1989), who argue for the use of the silver standard, while trying to conciliate this with a dating under Philopator rather than under Epiphanes. This later dating was favoured by Reekmans (1948) 28 (assuming adoption of the copper standard) against Heichelheim (1930) 26, who assigned the Hermias documents to Euergetes' reign with no further argument (he may have seen no need for it because he assumed the use of the silver standard, which would necessitate this earlier dating).

²⁷ See Clarysse (1976) 198. Possible internal links between the Theomnestos and Harmachis archives are worth pointing out: reference to clothes (cupíαι) is found in P.Strasb. II 95 (= Clarysse [1976] # 5, as well as in P.Köln. XI 441. The wording (ἐν τοῖς κατὰ τὸ τόποις) as in P.Strasb. II 93 recurs in P.Köln XI 438 : could the sender of P.Köln XI 438 (Stratonikos, whose function we ignore) be the same as in P.Strasb. II 93 (whose name is lost) ? The expression ἐν τοῖς κατὰ τὸ τόποις also recurs in P.Petrie II 38 b : see Clarysse (1976) 191, n. 17.

²⁸ See Falivene (2010).

²⁹ See Clarysse (2008) ; Lippert (2008).

retrieve some important external (or material) evidence, which would be very relevant to the provenance of the Theomnestos papers, as well as of the Harmachis and Hermias files, and of the Euripidean anthology (P.Strasb. inv. WG 304 – 307) obtained from the same piece of cartonnage. As things presently stand, we are reduced to internal evidence. Thus, the (admittedly subjective) palaeographical observation that the Euripidean anthology was written by a hand similar to that of P.Hib. II 184 (doubtfully titled « Logical Exercise » by Turner) may further support its el-Hibeh provenance and, in consequence, that of the Hermias and Harmachis documents. The related Theomnestos documents, more recently acquired by the Köln collection, should then also come from el-Hibeh.

Consequently, reference to the *dioiketes* Phoinix in one of the Theomnestos documents (P.Köln XI 438) might be something more than a coincidence : as a matter of fact, P.Hib. II 184 was obtained from mummy 126, and so was P.Hib. II 245, an official letter addressed to the same Theodotus who addressed his letter (VBP II 13) to the same *dioiketes*. Provenance from Shêkh Hassan's el-Hibeh excavations of a good number of other Heidelberg papyri is in fact well ascertained³⁰ : they were acquired through the DPK before World War I, and VBP II 13 must have been one of these, as revealed by its « twin » document P.Hib. II 244, which was among those discovered in Shêkh Hassan's excavations but bought by Grenfell and Hunt in 1896. VBP II 13 and P.Hib. II 244, as well as P.Hib. II 245 and P.Hib. II 246 (also a letter to Theodotos, but from yet another mummy-case) must all have originally been in Theodotos' file of correspondence. P.Graf. 7 (referred to above as one of the papyri mentioning an *epimeletes*, and in fact dealing with a transaction altogether similar to those attested in the Harmachis, Hermias and Theomnestos files) was likely acquired through the same channel. In the case of the literary papyri, common provenance points to origin from one and the same book collection. Incidentally, the handwriting of the Köln Sappho papyrus (from an anthology : P.Köln XI 429 and 430) can be usefully compared to those of the Strasbourg Euripidean anthology, and of P.Hib. II 184³¹.

All things considered, it seems to me that there exists a good possibility that all of these papyri were recycled in Antiquity in order to produce one mummy-case (or possibly more than one, but in the same workshop and at the same time), and that their common provenance is el-Hibeh. Different pieces of the original mummy-case(s), however, appear to have been found at widely different times. How could this be ? Two possible answers occur to me : either new clandestine findings must have gone on, or else material from an old collection at some stage appeared on the antiquities market (such was apparently the case with the Artemidorus papyrus)³². Precious information from living testimonies might still be retrieved. In Egypt as in Italy, and elsewhere, « ask the locals » should be a golden rule – but we also urgently need some oral history within our own papyrological community.

Bibliography

- Brodersen, K. / Elsner, J. (ed.) (2009), *Images and Texts on the « Artemidorus Papyrus »* (Stuttgart).
 Clarysse, W. (1976), « Harmachis, Agent of the Oikonomos : An Archive from the Time of Philopator », *Ancient Society* 7, 185–207.
 Clarysse, W. / Lanciers, E. (1989), « Currency and the Dating of Demotic and Greek Papyri from the Ptolemaic Period », *Ancient Society* 20, 117–132.
 Clarysse, W. / Hauben, H. (1991), « Ten Ptolemaic Granary Receipts from Pyrrheia », *ZPE* 89, 47–68.

³⁰ See Falivene (2004).

³¹ On the occasion of the Geneva Congress of Papyrology, Prof. Jürgen Hammerstaedt informed me that the Sappho papyrus and the Theomnestos documents came to the Köln collection via different channels. This may point to different provenances ; the dispersal of objects found at the same site, however, often starts precisely with their being sold through different dealers.

³² For a provisional summary of this much discussed case, see Brodersen / Elsner (2009).

- Clarysse, W. (2008), « Graeco-Roman Oxyrhyncha, a Village in the Arsinoite nome », in Lippert / Schentuleit (2008) 55–73.
- Falivene, M.R. (2001), « Il censimento dei papiri provenienti da Al Hiba : principi metodologici, con qualche esempio », in *Atti del XXII Congresso Internazionale di Papirologia, Firenze 1998* (Firenze), 411–420.
- Falivene, M.R. (2010), « Greek Anthologies on Papyrus and their Readers in Early Ptolemaic Egypt », in *Proceedings of the Twenty-Fifth International Congress of Papyrology, Ann Arbor 2007* (Ann Arbor), 207–216.
- Hauben, H. (1975), « Agathokleia and her Boats », *ZPE* 16, 289–291.
- Heichelheim, F. (1930), *Wirtschaftliche Schwankungen der Zeit von Alexander bis Augustus (Beiträge zur Erforschung der wirtschaftlichen Wechsellagen, Auschwung, Krise, Stockung* 3, Jena).
- Jones, H.L. (1932), *The Geography of Strabo VIII* (Cambridge Mass. / London).
- Lippert, S. / Schentuleit, M. (ed.) (2008), *Graeco-Roman Fayum. Texts and Archaeology. Proceedings of the Third International Fayum Symposion, Freudenstadt 2007* (Wiesbaden).
- Lippert, S. (2008), « Like Phoenix from the Mummies : Demotic Documents from Oxyrhyncha in Cartonnages from Tebtunis », in Lippert / Schentuleit (2008) 165–171.
- McGing, B.C. (2002), « Illegal Salt in the Lycopolite Nome. Appendix : The Ptolemaic Epimeletes », *APF* 48, 51–64.
- Reekmans, T. (1948), « Monetary History and the Dating of Ptolemaic Papyri », *Studia Hellenistica*, 15–43.
- Seider, R. (1938), *Beiträge zur ptolemäischen Verwaltungsgeschichte* (Heidelberg).
- Thomas, J.D. (1978), « Aspects of the Ptolemaic Civil Service : the Dioiketes and the Nomarch », in Maehler, H. / Strocka, V.M. (Hrsg.), *Das ptolemäische Ägypten. Akten des Internationalen Symposions, Berlin 1976* (Berlin), 187–194.
- Walbank, F.W. (1967), *Polybius II. A Historical Commentary on Polybius* (Oxford).
- Wilcken, U. (1923), « Referate. IX. P.Straßb. II », *APF* 7, 87–93.

UNA SEZIONE D'ARCHIVIO CONCERNENTE LE ATTIVITÀ DI *SITOLOGOI* DELLA *MERIS* DI HERAKLEIDES

Lorenzo Fati

Studiando la composizione dei cartonnages umani rinvenuti a Tebtynis – che hanno restituito i testi pubblicati nei due volumi di P.Tebt. III – mi sono accorto che alcuni documenti sono distribuiti su più di un involucro di mummia (cioè due o più cartonnages hanno restituito parti di uno stesso documento). Una volta individuati tutti i P.Tebt. III distribuiti su più di un cartonnage, ho applicato la proprietà transitiva. Il principio è che se uno stesso documento si trova diviso fra un « Cartonnage A » e un « Cartonnage B » significa che uno stesso atelier ha fabbricato le due mummie ; se poi trovo che uno stesso documento si trova diviso fra il « Cartonnage B » ed un « Cartonnage C », e i due sono evidentemente il prodotto di uno stesso atelier, ne consegue che i Cartonnages A, B e C sono stati prodotti più o meno contemporaneamente da uno stesso fabbricante di mummie a partire da un unico lotto di papiri. Partendo come base dai cartonnages 11, 48 e 53, ho esteso questo principio all'intero corpus dei P.Tebt. III e sono giunto ad isolare un gruppo di 16 mummie, tutte fabbricate più o meno contemporaneamente da uno stesso atelier, a partire da un unico lotto di papiri. Questi testi sono eterogenei per tipologia e per provenienza geografica, ma tra di essi si possono individuare gruppi omogenei per origine, cioè scartati dal medesimo fondo d'archivio¹.

Ad esempio, è facile isolare un gruppo di documenti concernenti le attività di *sitologi* della *meris* di Herakleides nel primo quarto del II sec. a.C., ma soprattutto negli anni 188–170 a.C.² Si tratta di conti che registrano le entrate fiscali in natura riscosse (o da riscuotere) nei granai, ricevute di *naukleros* rilasciate per l'imbarco di grano destinato ad Alesandria, corrispondenza varia tra *sitologi* e altri funzionari etc.

Questi testi furono pubblicati in P.Tebt. III come unità separate (in base alla tipologia documentaria), mentre è utile e opportuno reconsiderarli unitariamente perché, essendo sicuramente transitati per l'atelier dello stesso fabbricante di mummie, si deve presupporre, almeno come ipotesi di lavoro, che siano stati scartati dal medesimo fondo d'archivio³. Infatti, come osserva W. Clarysse, « cartonnage papyri were bought in lots, not as individual items. »⁴

Conti che registrano granaglie

- P.Tebt. III.2 837 (mummia 11) : rapporto relativo al grano ricevuto il giorno 21 di Pharmouthi del 4° anno di regno di Tolemeo VI (24 Maggio 177 a.C.) presso il *thesauros* di Alabanthis.
- P.Tebt. III.2 848 (mummie 4, 24, 27) : conto che registra entrate fiscali in natura per i villaggi di Letous Polis, Neilou Polis, Arabon Kome e Alabanthis. Databile all'inizio del II sec. a.C.
- P.Tebt. III.2 850 (mummia 43, testo redatto sul verso di P.Tebt. III.2 851) : conto che registra entrate fiscali in natura per i villaggi di Letous Polis e Arabon Kome. Datato 8 Luglio 170 a.C.
- P. Tebt. III.2 851 (mummia 43, vedi precedente) : conto che registra entrate fiscali in natura per i villaggi di Hephastias, Pharbaitos, Philadelphieia. Presenta varie date, che vanno dal 181 al 176 a.C.

¹ Si tratta delle mummie 2, 3, 4, 5, 11, 24, 27, 41, 43, 48, 50, 53, 56, 57, 58 e 59. Per un elenco completo dei P.Tebt. III distribuiti su più di un involucro di mummia, che mi hanno portato a ricondurre questi 16 cartonnages allo stesso fabbricante di mummie, si veda Fati (2009).

² Tutti i documenti datati *ad annum*, infatti, sono compresi in questo arco di tempo, e anche quelli che non recano data sono comunque databili all'inizio del II sec. a.C., o su base paleografica o in base al confronto con i testi ottenuti dal medesimo involucro di mummia.

³ Una sorte toccata anche ai documenti dell'archivio ricondotto ai « royal farmers of Oxyrhyncha », al cui riguardo si veda Clarysse (2008) 68–73.

⁴ *Ibid.* 71.

- P.Tebt. III.2 856 (mummie 57, 43, 53) : documento concernente varie incombenze dei *sitologi*, in cui si fa riferimento ai *thesauroi* di Neilou Polis, Aphrodites Berenikes Polis, Boubastos, Soknopaiou Nesos. Datato al 171 a.C. ca.
- P.Tebt. III.2 862 (mummia 48) : conto che registra entrate fiscali in natura ricevute presso il *thesauros* di Letous Polis. Databile all'inizio del II sec. a.C.
- P.Tebt. III.2 1022 (mummia 53) : conto che registra il ricevimento di canoni d'affitto in natura e restituzioni di sementi presso i *thesauroi* di Boubastos e Letous Polis. Presenta date che vanno dal 185 al 182 a.C.
- P.Tebt. III.2 1029 (mummia 53) : conto contenente dettagli circa il grano conservato presso il tempio del dio Souchos (Σουχσιῶν) di Ptolemais Arabon (*alias* Arabon Kome). Databile all'inizio del II sec. a.C.
- P.Tebt. III.2 1032 (mummia 50) : conto che registra entrate fiscali in natura per il villaggio di Boubastos (sul recto) e per Neilou Polis (nelle uniche due linee di testo presenti sul verso). Databile all'inizio del II sec. a.C.
- P.Tebt. III.2 1033 (mummia 11) : conto che registra quantità di grano ricevute dal *thesauros* di Letous Polis e da lì inviate al porto di Krokodilon Polis, presumibilmente per inviarle ad Alessandria. Datato 7 Aprile / 6 Maggio 188 a.C.
- P.Tebt. III.2 1038 (mummia 48) : conto che registra versamenti di *cîtoc ἀγοραστός* a Boubastos e ad Aphrodites polis – probabilmente come pagamento per qualche imposta – da parte di *cleruchi*⁵. Gli editori, nell'introduzione al documento, osservano che « the hand seems to be the same as that of 1029. » Datato 198/197 a.C. o 174/173.

Corrispondenza varia concernente l'attività di *sitologi* e altri funzionari

- P.Tebt. III.1 722 (mummia 48)⁶ : si tratta di un ordine indirizzato da un certo Samios, forse un *basilikos grammateus* come ipotizzato dai primi editori del papiro, all'*antigrapheus* Herakleides (Pros.Ptol. 1787), affinché un *sitologos* di nome Apollonios (Pros.Ptol. 1336) misurasse, presso l'*ergasterion* di Boubastos, la quantità di grano destinato a un corpo di fanteria⁷. Databile all'inizio del II sec. a.C.
- P.Tebt. III.1 741 (mummie 48 e 53) : il papiro, datato 187/186 a.C., contiene una lettera dell'*epimeletes* Alexandros (Pros.Ptol. 930) all'*archiphylakites* Philon (Pros.Ptol. 4604 + add.). A questa sono alleagate la copia di una lettera inviata da Alexandros al proprio agente Aniketos (Pros.Ptol. 964) e la copia di un *memorandum* – fatto arrivare all'*epimeletes* da Ammonios (Pros.Ptol. 1329 = 1752 = 8048), *sitologos* di Boubastos – attorno al quale ruota tutta la corrispondenza. Il *memorandum*, purtroppo mutilo, ha a che fare con una certa quantità di grano dovuta come pagamento d'imposte da qualche contribuente insolvente, ma i dettagli sono andati perduti. Nelle sue due missive, invece, Alexandros invita i propri corrispondenti (e subordinati) a non intervenire nei confronti delle persone menzionate nel *memorandum*, attendendo il suo arrivo.

⁵ Come viene ben sintetizzato da L. Migliardi Zingale nell'introduzione a PUG III 114 (p. 59), « si è ormai concordi nel ritenerlo il corrispondente tolemaico del *frumentum emptum* di età romana, che lo stato, attraverso una vendita forzata, acquistava per destinarlo probabilmente al vettovagliamento dell'esercito. »

⁶ Armoni (2006) 196, sulla base del confronto con documenti simili (P.Lille I 3, col. iii, 49–54 ; BGU VI 1231 ; BGU XVIII 2738 ; 2740 ; 2741 ecc.), suggerisce una ricostruzione della parte lacunosa del testo di P.Tebt. III.1 722 diversa rispetto a quella accolta nell'*editio princeps*.

⁷ Nell'introduzione a P.Tebt. III.1 722, viene infatti sottolineato come il parallelo costituito da BGU VIII 1748 (datato però al 23 Luglio del 63 a.C.), « leaves little room for doubt that he (*scil.* Samios) was the *basilikos grammateus* whose subordinates the *antigrapheis* were. » Per una trattazione ampia ed esaustiva della figura del *basilikos grammateus* in epoca tolemaica, si veda Oates (1995). L'*antigrapheus* Herakleides è forse da identificarsi con l'individuo di nome Herakleides, che ricoprì la carica di *sitologos* dell'*ergasterion* di Philoteris, menzionato in P.Tebt. III.1 774, 8, ottenuto dalla mummia 11, fabbricata dallo stesso atelier della 48.

- P.Tebt. III.1 774 (mummia 11) : una missiva da parte di Ammonios, lo stesso *sitologos* di P.Tebt. III.1 741. Apparentemente, poiché non è indicato il destinatario e il testo termina con εὐτύχει, si tratta del brogliaccio o della copia di una petizione. Datato 187 a.C. ca.
- P.Tebt. III.1 813 (mummia 11) : una dichiarazione indirizzata ai *sitologoi* Bakchios (Pros.Ptol. 1349) e Poseidonios (Pros.Ptol. 1413) da parte di Pherous (Pros.Ptol. 851), *komogrammateus* di Boubastos, il quale si impegna a versare presso il *thesauros* dello stesso villaggio 350 artabe di grano. Datato 8 Dicembre 186 a.C.

Ricevute di *naukleros*

- P.Tebt. III.1 823 (mummia 11) : ricevuta rilasciata da un *naukleros* di nome Ammonios (Pros.Ptol. 14013) per l'imbarco, presso il porto di Kerke, di un carico di grano destinato ad Alessandria ed avuto in consegna da Ammonios (Pros.Ptol. 1329 = 1752 = 8048) e Bakchios (Pros.Ptol. 1349), *sitologoi* del περὶ Ἱερὰν Νήκων ἐργατήριον⁸. Datato 8 Dicembre 185 a.C.
- P.Tebt. III.2 825 (mummia 48) : il papiro contiene tre ricevute rilasciate da un *naukleros* per la stessa transazione, cioè l'imbarco presso Ptolemais Hormou di una certa quantità di grano proveniente dal περὶ Βουβάκτων ἐργατήριον e destinato ad Alessandria. Datato 17 Dicembre 176 a.C.

Links prosopografici

Sui documenti elencati sopra, ho compiuto uno studio prosopografico, alla ricerca di personaggi che li collegassero tra loro – per avere ulteriori elementi a favore dell'ipotesi che i testi abbiano la stessa origine – o che li collegassero ad altri P.Tebt. III, non necessariamente ottenuti dai 16 cartonnages sicuramente fabbricati da uno stesso atelier. Eventuali documenti di quest'ultimo tipo, infatti, meritano di essere presi in considerazione in primo luogo perché potrebbero chiarire il quadro offerto dai testi da cui questo studio prende avvio, in secondo luogo perché potrebbero avere la medesima origine.

- Ἀμμώνιος Διονυτίου (Pros.Ptol. 1329 = 1752 = 8048) : nel corso della sua lunga carriera di funzionario, egli fu inizialmente *antigrapheus* dell'*ergasterion* dell'area di Philoteris, poi *sitologos* di vari *ergasteria* nelle tre *merides* dell'Arsinoites. Ammonios costituisce un collegamento prosopografico tra P.Tebt. III.1 741, 774 e 823.
- Ἀνίκητος (Pros.Ptol. 964) : collegamento prosopografico tra P.Tebt. III.1 741 e III.2 853. In P.Tebt. III.2 853 egli figura come agente dell'*epimeletes* Theon ; in P.Tebt. III.1 741, di qualche anno anteriore a 853, la sua posizione non viene specificata, ma risulta destinatario di una missiva dell'*epimeletes* Alexandros (Pros.Ptol. 930).
- Ἀπολλώνιος (Pros.Ptol. 1336) : collegamento prosopografico tra P.Tebt. III.1 722 e III.2 853. In entrambi i testi figura come *sitologos* del περὶ Βουβάκτων ἐργατήριον.
- Βάκχιος (Pros.Ptol. 1349) : collegamento prosopografico tra P.Tebt. III.1 813, 823 e III.2 1032. In P.Tebt. III.1 823, Bakchios figura come *sitologos* del περὶ Ἱερὰν Νήκων ἐργατήριον ; in P.Tebt. III.1 813, egli è uno dei due *sitologoi* che controllano il *thesauros* di Boubastos, che faceva capo al περὶ Βουβάκτων ἐργατήριον. In P.Tebt. III.2 1032 non viene specificata la sua qualifica ; tuttavia, considerato che il conto registra pagamenti in natura per i villaggi di Boubastos e Neilou Polis e uno dei versamenti è stato effettuato διὰ Βακχίου, appare evidente che egli agisce in qualità di *sitologos* responsabile dell'area di Boubastos, come in P.Tebt. III.1 813.
- Θέων (Pros.Ptol. 944) : collegamento prosopografico tra P. Tebt. 853 e 856. In entrambi i testi egli figura come *epimeletes*.

⁸ Kerke è un villaggio del *nomos* Memphites ; cf. <<http://www.trismegistos.org>> sezione « Places », s.v. L01 – Kerke.

- Θέων Κεφάλωνος : collegamento prosopografico tra P.Tebt. III.2 1022 e 1033, conti che registrano pagamenti in natura per Boubastos e vari villaggi limitrofi. Egli era un βασιλικὸς γεωργός.
- Λυσίμαχος (Pros.Ptol. 1392) : collegamento prosopografico tra P.Tebt. III.1 825 e III.2 853. In entrambi i documenti Lysimachos figura come *sitologos* del περὶ Βουβάκτον ἐργαστήριον.
- Πετεσοῦχος Μαρρέου : collegamento prosopografico fra P.Tebt. III.2 848 e 1032, conti che registrano pagamenti in natura per Boubastos e vari villaggi limitrofi. Egli era un βασιλικὸς γεωργός.
- Πετεσοῦχος Ὀννώφριος : collegamento prosopografico tra P.Tebt. III.2 848 e 1026, conti molto simili che registrano pagamenti in natura da parte di *basilikoi georgoi*⁹.

Thesauroi ed ergasteria

Il *thesauros* era il magazzino di villaggio in cui venivano depositate le granaglie e gli altri prodotti derivanti dalle entrate fiscali in natura. L'*ergasterion* invece, un'istituzione attestata solo nel nomo Arsinoites e a partire dall'ultimo trentennio del III sec. a.C., era, in accordo con l'interpretazione di Ruth Duttenhöfer, un ufficio centrale che coordinava le attività dei *thesauroi* di villaggio situati nell'area sotto la sua giurisdizione¹⁰. Le entrate fiscali in natura che erano incassate giornalmente nei *thesauroi* venivano registrate in « conti del giorno » (Tagesabrechnung, secondo la definizione di Duttenhöfer), che erano inviati all'*ergasterion*, a cui quei *thesauroi* facevano capo. A partire dai « conti del giorno » che ricevevano dai vari *thesauroi* di villaggio, a intervalli di tempo regolari, i *sitologoi* di un *ergasterion* stilavano poi « conti riassuntivi » (Duttenhöfer : zusammenfassende Sitologenabrechnung) delle granaglie incassate. Di queste essi stabilivano anche la destinazione finale, preoccupandosi, tra le altre cose, di pianificare l'itinerario del grano da far arrivare alle casse reali di Alessandria e provvedendo alle spese di trasporto.

Gli *ergasteria*, quindi, sarebbero stati una sorta di uffici contabilità per i *thesauroi* di villaggio di una certa area e ci si aspetterebbe di trovarli nei centri più popolosi e importanti dal punto di vista amministrativo di una regione. In realtà, i papiri attestano *ergasteria* anche per insediamenti di piccole dimensioni e dipendenti da centri più grandi; inoltre, come hanno dimostrato Willy Clarysse e Katja Mueller, è il *thesauros* a mostrare una più stretta correlazione con le dimensioni di un insediamento rispetto all'*ergasterion*¹¹. Questo suggerisce che l'*ergasterion* fosse un'istituzione presente in molti più centri, di quanto la frammentarietà della documentazione papiracea in nostro possesso ci consenta di affermare.

Ergasteria nella meris di Herakleides

In calce al proprio articolo del 1993, Duttenhöfer pubblicò una tabella che riuniva le attestazioni sino ad allora note degli *ergasteria* localizzabili con sicurezza¹². Abbiamo un *ergasterion* nell'area di Boubastos, uno nell'area di Philadelphieia, uno al quale facevano capo le aree di Philopator e Soknopaiou Nesos, e un non meglio identificato περὶ τοὺς ἔξω τόπους κτητικὸν ἐργαστήριον¹³. Quest'ultimo viene menzionato in P.Tebt. III.2 837, un conto che registra granaglie ricevute presso il *thesauros* di Alabanthis¹⁴.

⁹ In entrambi i conti ricorre un particolare tipo di voce : canoni d'affitto pagati in natura con lenticchie.

¹⁰ Cf. Duttenhöfer (1993).

¹¹ Clarysse / Mueller (2004) 53–58.

¹² Duttenhöfer (1993) 260–262.

¹³ Boubastos : ricorre in P.Petrie II 48 ; P.Tebt. III.1 722, 774 e 825 ; III.2 853. Philadelphieia : P.Tebt. III.2 1024. Philopator e Soknopaiou Nesos : P.Amh. II 59 e 60.

¹⁴ Alabanthis risulta appartenere agli ἔξω τόποι anche in P.Enteux. 87 (= C.Pap.Hengstl 28).

Ora, si consideri che : 1) « The villages of the *exo topoi* are all located in Illahun / Hawara area and along the eastern desert border of the Fayum. »¹⁵ 2) « Alabanthis occurs with Tamais, Boubastos, Tanis, Hephaistias, Kerkesoucha, Letous Polis and Dinnis. »¹⁶ 3) L'unica tra queste località nella cui area era presente un *ergasterion* era Boubastos. Non ritengo infatti sia da prendere in considerazione l'unica attestazione di un *ergasterion* a Kerkesoucha contenuta in P.Tebt. III.1 824, 6–7 : τὸ περὶ [Κερχεσοῦ]χα ἐργαστήριον. Il nome del villaggio è quasi interamente integrato, le ultime due lettere sono di lettura incerta, ma, soprattutto, come rivelano gli stessi editori, « [Κερχεσοῦ]χα has been preferred to [Ὁξύρυν]χα chiefly because the former is concerned in another papyrus from the cartonnage which produced 824 », un'argomentazione piuttosto debole¹⁷. Molto più probabile che il nome di villaggio da integrare sia quello di Oxyrhyncha, il cui *ergasterion* vanta numerose attestazioni, anche tra gli stessi Tebtunis Papyri¹⁸.

Date queste tre premesse, a mio avviso nel περὶ τοὺς ἕξω τόπους αἰτικὸν ἐργαστήριον si deve riconoscere il περὶ Βουβάστον ἐργαστήριον. P.Tebt. III.2 848, che registra pagamenti per i villaggi di Letous Polis, Neilou Polis, Arabon Kome e Alabanthis, sembra confermare questa ipotesi : il *thesauros* di Letous Polis, infatti, era sicuramente tra quelli controllati dall'*ergasterion* di Boubastos e quindi, probabilmente, lo erano anche quelli delle altre tre località menzionate, tra cui Alabanthis¹⁹. Agli *ergasteria* già noti a Duttonhöfer per la *meris* di Herakleides, recentemente si è aggiunto il περὶ Βακχιάδα ἐργαστήριον con la pubblicazione di P.Mich. inv. 4359²⁰.

Per quanto riguarda la struttura amministrativa al di sopra dei *sitologoi* di *ergasterion*, informazioni ce le fornisce P.Tebt. III.2 853, fr. 2, ii, 19–22 : Λυσίμαχον τὸν αἰτολογήσαντα τὸ περὶ Βούβαστον ἐργαστήριον ἀπὸ τοῦ γ ἕως τοῦ ς (ἔτους) ὑπὸ Ἀπολλώνιον τὸν αἰτολογήσαντα [τὸ ς (ἔτος)] τὴν Ἡρακλείδου μερίδα (cf. anche 32–36). A quanto sembra di capire, almeno nella Herakleidou *meris*, un *sitologos* era responsabile di un *ergasterion* ὑπὸ τὸν δεῖνα αἰτολογοῦντα τὴν μερίδα²¹. In questo senso sembra andare anche P.Lille II 11. Il documento è un *enteuxis* indirizzata al re Tolemeo III e il mittente è un *naukleros* di nome Libys. Egli, in seguito alla rottura dell'albero dell'imbarcazione, non ha potuto adempiere ai propri compiti nella Tebaide, riuscendo solo a fatica a raggiungere Ptolemais Hormou nell'Arsinoites. Libys prega quindi il re di ordinare allo *strategos* Diophanes di esaminare il suo caso e, nel caso risulti affermare la verità, di ordinare Εὐφράνορι τῷ αἰτολόγῳ τῆς κάτω μερίδος (P.Lille II 11, 14–15) di caricare la nave di grano ἐκ τῶν καθ' αὐτὸν τόπων (P.Lille II 11, 15), secondo quelle che erano le precedenti istruzioni. Come hanno già osservato gli editori del papiro e A. Calderini, nei *nomoi* divisi in due distretti, la ἄνω τοπαρχία è il distretto a monte rispetto al corso del Nilo, mentre la κάτω τοπαρχία è quello a valle²² ; pertanto, è probabile che, almeno per Libys, la κάτω μερίς sia, se non il distretto a valle – cosa che non avrebbe senso nell'Arsinoites, diviso in tre distretti o meglio *merides* – almeno il distretto settentrionale, e cioè la *meris* di Herakleides. Per di più, sappiamo con sicurezza che Ptolemais Hormou si trovava nella *meris* di Herakleides.

¹⁵ Cf. Clarysse / Uytterhoeven (2007) « Alabanthis ».

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Cf. P.Tebt. III.1 824, 6 n.

¹⁸ Cf. Duttonhöfer (1993) 262.

¹⁹ Cf. Duttonhöfer (1993) 258 : « Aus P.Tebt. III 852 und 1022 geht hervor, dass Letopolis zu der Gruppe von Speichern gehört, die zusammen mit dem Thesaurus von Boubastos bzw. durch das Ergasterion von Boubastos verwaltet werden. »

²⁰ Clarysse / Mueller (2004).

²¹ P.Tebt. III.2 895, ii, 63–66 : ὧν ἐχόμεν[ον(?)] καὶ τὸ τῷ Ἰππάλῳ παρ' αὐτοῦ ἐπιδοθέν ὑπόμνημα περὶ τ[οῦ αὐτὸν αἰτολογή]σαντα ὑπὸ Πτολ[εμα]ῖον τὸ κδ (ἔτος) καὶ δέκα μ[ήνας τοῦ κε (ἔτους) τὴν(?)] Πολέμωνος μερίδα, suggerisce che accadeva qualcosa di analogo anche nella *meris* di Polemon.

²² Cf. P.Lille II 11, 13–14 n. ; Calderini (1924) 48, n. 1.

Conclusioni

Duttenhöfer, che pure non considerava unitariamente i documenti elencati sopra (conti che registrano granaglie) come scartati dal medesimo fondo d'archivio, suggeriva che la maggior parte di essi avesse come origine un *ergasterion*. La studiosa tedesca, infatti, indica P.Tebt. III.2 837 come uno dei « conti giornalieri » che venivano redatti nei *thesauroi* di villaggio come notifiche per l'*ergasterion* di riferimento²³. Indica invece i seguenti P.Tebt. III come liste redatte negli *ergasteria* a partire dai « conti giornalieri » ricevuti dai *thesauroi* sotto il loro controllo, malgrado non contengano alcun riferimento esplicito ad un *ergasterion* : 848–850, 852, 853 verso, 854, 858, 859, 1022, 1024, 1027, 1030, 1032–1034, 1038. Accettando l'interpretazione di Duttenhöfer, i seguenti conti e liste costituiscono il nucleo di un archivio di carte (a cui d'ora in avanti farò riferimento come « Archivio A »), che hanno come minimo comune denominatore una datazione al primo quarto del II sec. a.C. e il fatto di registrare transazioni che dovevano essere di pertinenza dei *sitologoi* del *περὶ Βουβάκτων ἐργαστήριον* : P.Tebt. III.2 837, 848, 850, 851, 856, 862, 1022, 1032, 1033 e 1038. Infatti in tutti questi testi – ottenuti da 9 cartonnages che appartengono ad un gruppo più ampio di 16 mummie sicuramente fabbricate dal medesimo atelier, il che aumenta notevolmente le probabilità che siano stati scartati in blocco dal medesimo ufficio – si fa riferimento ad entrate fiscali in natura rimosse per i villaggi di Boubastos o Letous Polis (talvolta per entrambi), i cui *thesauroi* facevano sicuramente capo all'*ergasterion* di Boubastos²⁴.

Tuttavia, ciò non garantisce che la loro origine sia l'*ergasterion* di Boubastos. Per esempio, P.Tebt. III.2 850, che registra pagamenti per Letous Polis e Arabon Kome, sul recto presenta un testo, pubblicato come P.Tebt. III.2 851, che registra pagamenti in natura da parte di *basilikoi georgoi* di Hephaistias, Pharbaitos, Philadelphiea e Kerkeesis. Dal momento che da P. Tebt. III.2 1024 sappiamo che nell'area di Philadelphiea c'era un *ergasterion*, le entrate fiscali registrate in 851 dovevano essere di pertinenza di quell'ufficio, non dell'*ergasterion* di Boubastos come quelle sul verso²⁵. In P.Tebt. III.2 856 abbiamo registrate imposte in natura pagate presso i *thesauroi* di Neilou Polis, Aphrodites Berenikes Polis, Boubastos e Soknopaiou Nesos ; dal momento che da P.Amh. II 59 e 60 sappiamo che anche nell'area di Soknopaiou Nesos e Theogenous c'era un *ergasterion*, ci troviamo di nuovo di fronte, in uno stesso documento, ad entrate fiscali rimosse in *thesauroi* che facevano capo ad *ergasteria* diversi, quali erano quelli di Boubastos e Soknopaiou Nesos. P.Tebt. III.2 850, 851 e 856 suggeriscono dunque che le « intenzioni » di chi ha assemblato queste carte trascendevano quelle che potevano essere le intenzioni di un *sitologos* del solo *ergasterion* di Boubastos, il cui interesse avrebbe dovuto essere limitato alle entrate fiscali rimosse nei *thesauroi* dell'area sottoposta alla sua autorità²⁶.

Ritengo pertanto che la coesistenza di queste carte nello stesso fondo d'archivio si spieghi soltanto assumendo che questo era detenuto da un funzionario che sovrintendeva a più *ergasteria*, o comunque, più in generale, da qualcuno interessato a monitorare le entrate fiscali in natura della *meris* di Herakleides. Il funzionario in questione potrebbe essere un *κυτολογὼν τὴν Ἡρακλείδου μερίδα*, che però vanta una sola attestazione sicura o, più probabilmente, uno tra il *basilikos grammateus* e l'*antigrapheus*²⁷. Come ha messo in evidenza Oates, infatti, la maggior parte delle incombenze dei *basilikoi grammateis* e degli *antigrapheis* nel II e I sec. a.C. era legata alla gestione e al controllo delle granaglie che

²³ Duttenhöfer (1993) 258.

²⁴ 9 cartonnages : mummie n° 4, 11, 24, 27, 43, 48, 50, 53 e 57. Gruppo di 16 mummie : cf. n. 1. A proposito dei *thesauroi*, cf. Duttenhöfer (1993) 258.

²⁵ Un discorso a parte merita Kerkeesis. Esistevano infatti due località con questo nome, una (Kerkeesis / Perkeesis) nella *meris* di Herakleides, una nella *meris* di Polemon. Visto che gli altri tre villaggi menzionati in P.Tebt. III.2 851 appartengono alla *meris* di Herakleides, sarei orientato a ritenere che si tratti della *kome* Kerkeesis di questo distretto. Essa però non sembra avere altre attestazioni in epoca tolemaica. Cf. <<http://www.trismegistos.org>>, sezione « Places », s.v. 00c – Kerkeesis e 00a – Kerkeesis.

²⁶ « Intenzioni » : secondo la terminologia recentemente adottata da Falivene (2010).

²⁷ Vedi sopra, sezione « *Ergasteria* nella *meris* di Herakleides ».

venivano versate nelle casse reali²⁸: è attraverso carte come quelle ricondotte all'« Archivio A » che il *basilikos grammateus* e gli *antigrapheis* dovevano adempiere ai propri obblighi di controllo e gestione delle entrate fiscali in natura.

A farmi propendere per l'ipotesi che chi assemblò queste carte fosse un *basilikos grammateus* è la considerazione che gli *antigrapheis* erano suoi subordinati, ed è quindi presumibile, anche per ragioni d'economia, che condividessero lo stesso fondo d'archivio. Del resto, come nota Maria Rosaria Falivene, è difficile credere che ci fossero tanti archivi quanti erano i funzionari dell'Egitto tolemaico. Molto più probabile invece è che anche « archives presently labelled under the name of various Ptolemaic officials, and the like, were perhaps but sections, or dossiers, in one and the same larger archive, kept in a central administrative office in the capital of the nome, and assembled according to the wider intentions of the main nome officials, and of the central administration in Alexandria. »²⁹ La presenza dell'« Archivio A » in un ufficio di Krokodilopolis renderebbe più facile anche spiegare perché carte concernenti la *meris* di Herakleides siano state ottenute da mummie rinvenute a Tebtynis, nella *meris* di Polemon. In questo caso infatti esse avrebbero potuto raggiungere l'atelier che ne ha fatto del cartonnage – probabilmente ubicato nell'area di Tebtynis – risalendo il corso del Bahr Gharak³⁰.

A prescindere da chi fosse colui che assemblò le carte, allo stesso nucleo d'archivio è facile assegnare anche P.Tebt. III.1 722, III.2 813 e 825. Anche questi documenti ruotano attorno alle attività dei *sitologoi* del περὶ Βουβάκτον ἐργατήριον, si datano al primo quarto del II sec. a.C. e sono stati ottenuti da due delle 9 mummie che hanno restituito i testi già ricondotti all'« Archivio A ». P.Tebt. III.1 722 è una missiva indirizzata ad un *antigrapheus*, 825 contiene tre ricevute di *naukleros*, in una delle quali il grano risulta imbarcato διὰ Ἀπολλωνίου τοῦ ἀντιγραφομένου παρὰ βασιλικοῦ γραμ<μ>ατέως. Questi due testi sembrano dunque deporre a favore dell'ipotesi che l'« Archivio A » fosse conservato da *antigrapheis* oppure che fosse la sezione di un più ampio archivio di *basilikos grammateus*, comprendente anche documentazione concernente l'attività di controllo dei *sitologoi* svolta dagli *antigrapheis*.

P.Tebt. III.1 813 è collegato a 823 perché vi ricorre un certo Bakchios: nel primo come *sitologos* del περὶ Βουβάκτον ἐργατήριον, nel secondo come *sitologos* del περὶ Ἱερὰν Νήκων ἐργατήριον. Oltre a questo collegamento prosopografico con P.Tebt. III.1 813, vari elementi depongono a favore dell'appartenenza di 823 all'« Archivio A »: 1) la datazione al primo quarto del II sec. a.C., più precisamente al 185; 2) il contenuto: è una ricevuta di *naukleros* per un carico di grano proveniente dall'*ergasterion* di Hiera Nesos, e quindi il testo è connesso con le attività di *sitologoi* della *meris* di Herakleides; 3) la provenienza da una delle 9 mummie che hanno restituito i documenti già ricondotti all'« Archivio A »: poiché sappiamo che i papiri raggiungevano gli ateliers dei fabbricanti di mummie in grossi blocchi, un nucleo d'archivio concernente le attività di *sitologoi* della *meris* di Herakleides come l'« Archivio A » sembra il gruppo più adatto ad aver ospitato P.Tebt. III.1 823 nel suo viaggio dall'archivio d'origine al luogo in cui è stato trasformato in cartonnage.

Per gli stessi tre motivi è probabile che appartenessero all'« Archivio A » anche P.Tebt. III.2 741 e 774, collegati a 823 da Ammonios. P.Tebt. III.2 741 contiene tre missive, una delle quali è un *memorandum* fatto arrivare ad un *epimeletes* da Ammonios, quando era *sitologos* dell'*ergasterion* di Boubastos, per del grano che non gli era stato possibile incassare; 774 è il brogliaccio o la copia di una petizione di cui Ammonios è mittente e in cui sembra far riferimento a debiti contratti nel corso della sua lunga carriera di *sitologos*. Anche il contenuto di questi tre documenti è dunque compatibile con la loro presenza nell'archivio di un *basilikos grammateus*: P.Tebt. III.1 823 in quanto il *basilikos*

²⁸ Cf. Oates (1995) 67–115.

²⁹ Falivene (2010) 213.

³⁰ Si veda ad esempio la mappa del Fayum pubblicata in calce al volume P.Tebt. II.

grammateus sovrintendeva al grano da far arrivare ad Alessandria ; 741 e 774 in quanto egli doveva controllare che non ci fossero ammanchi rispetto alle entrate fiscali previste³¹.

Collegamenti prosopografici legano all'« Archivio A » anche P.Tebt. III.2 1026 e 853 ; quest'ultimo a sua volta è connesso con 852 da due collegamenti prosopografici e, come osservano gli editori, probabilmente i due testi sono stati vergati dalla stessa mano³². Si tratta di tre conti che registrano entrate fiscali in grano, riscosse in vari villaggi della *meris* di Herakleides³³ ; sono stati ottenuti tutti dalla mummia 17 e si datano al primo quarto del II sec. a.C.³⁴ La prova che la mummia 17 sia stata fabbricata dal medesimo atelier che ha realizzato le sedici mummie da cui prende avvio questo studio, manca, dal momento che non ha restituito alcun documento congiuntamente ad esse. Tuttavia, considerato che P.Tebt. III.2 852, 853, 1026 rispetto ai testi già ricondotti all'« Archivio A » sono coevi, si riferiscono allo stesso territorio (la *meris* di Herakleides), presentano la stessa tipologia documentaria (carte connesse con le attività di *sitologoi*) e collegamenti prosopografici, appare verosimile che abbiano la stessa origine³⁵. E anche se non fosse così, è opportuno che siano considerati contestualmente ai testi riconducibili all'« Archivio A » perché potrebbero chiarire il quadro da essi offerto.

Questo studio non costituisce che un punto di partenza. Molti dei papiri ricondotti all'« Archivio A » sono infatti editi solo parzialmente. Molti frammenti ottenuti dalle stesse mummie che hanno restituito le carte ricondotte all'« Archivio A » sono completamente inediti. Sarebbe quindi opportuno innanzitutto ripubblicare unitariamente – completando le edizioni parziali – i documenti ricondotti all'« Archivio A » più P.Tebt. III.2 852, 853 e 1026 perché, come osserva Falivene, « by thus putting a papyrus in context I shall be able to make better use of it as a source for whatever story it has to tell, eventually “reducing” it to a wider historical perspective. »³⁶ In seconda istanza si dovrebbe lavorare sui frammenti inediti, verificando quali di essi possono essere ricondotti all'« Archivio A » sulla base di collegamenti prosopografici, caratteristiche paleografiche, datazione, tipologia documentaria ecc.

Si dovrebbe poi cercare di stabilire l'ufficio ricoperto da chi – con intenzioni più ampie di quelle di un *sitologos* di *ergasterion* – conservava l'« Archivio A ». Una possibile via è la seguente. Si dovrebbe verificare se tra i gli altri P.Tebt. III ottenuti dalle 16 mummie fabbricate dal medesimo atelier sono individuabili ulteriori nuclei d'archivio e, eventualmente, in base a quali intenzioni furono assemblati. Se infatti questi nuclei d'archivio (o almeno alcuni di essi) fossero stati assemblati sulla base di intenzioni riconducibili alle attività di un funzionario che aveva tra le proprie incombenze la gestione e il controllo delle granaglie versate nelle casse reali, si potrebbe assumere, almeno come ipotesi di lavoro, che ci troviamo di fronte a sezioni o dossiers di uno stesso archivio più grande : un archivio assemblato in base alle più ampie intenzioni di uno dei principali funzionari del *nomos* (ad esempio il *basilikos grammateus*) presso un ufficio centrale dell'amministrazione, cui appartenevano anche le carte ricondotte all'« Archivio A ». Questo perché è certo che la maggior parte dei documenti ottenuti da queste 16 mummie, essendo tutti sicuramente transitati per l'atelier dello stesso fabbricante, si trovasse insieme anche prima

³¹ Cf. Oates (1995) 95–100.

³² Cf. introduzione a P.Tebt. III 853.

³³ P.Tebt. III.2 1026 non presenta toponimi, ma vi viene menzionato Πετεούχοι Ὀννώφριος, che in P.Tebt. III.2 848, 31 è elencato nella colonna dei pagamenti effettuati presso Neilou Polis, villaggio poco distante da Boubastos. Cf. la mappa della *meris* di Herakleides in Mueller (2003) 237.

³⁴ P.Tebt. III.2 852 presenta date che vanno dal 181 al 176 a.C. ; 853 presenta date che vanno dal 179 al 175 a.C. ; 1026 non reca date, almeno non nella parte pubblicata (il verso è inedito), ma è comunque assegnabile all'inizio del II sec.

³⁵ Cf. introduzione a P.Tebt. III.2 856 : « Probably the account comes from the same source as 848–853. »

³⁶ Falivene (2010) 212.

di diventare cartonnage. A questo punto sarebbe più semplice stabilire quale ufficio ricoprì chi assemblò l'« Archivio A ». Ma questo sarà l'oggetto di un prossimo studio.

Bibliografia

- Armoni, Ch. *et al.* (2006), « Bemerkungen zu Papyri XIX (<Korr. Tyche> 527–543) », *Tyche* 21, 195–204.
- Calderini, A. (1924), ΘΗΣΑΥΡΟΙ: *Ricerche di topografia e di storia della pubblica amministrazione nell'Egitto greco-romano* (*Studi della Scuola Papirologica* 4, Parte iii, Milano).
- Clarysse, W. / Mueller, K. (2004), « Tax Grain from Bakchias and Ptolemaic *Ergasteria* », *Studi di Egittologia e di Papirologia* 1, 53–58.
- Clarysse, W. / Thompson, D. (2006), *Counting the People in Hellenistic Egypt I: Population Registers; II: Historical Studies* (Cambridge).
- Clarysse, W. / Uytterhoeven, I. (2007), « Alabanthis », in <<http://www.trismegistos.org>>, sezione « Fayum Project », s.v. « Alabanthis ».
- Clarysse, W. (2008), « Graeco-Roman Oxyrhyncha. A Village in the Arsinoite nome », in Lippert, S. / Schentuleit, M. (ed.), *Graeco-Roman Fayum, Texts and Archaeology* (Wiesbaden) 55–73.
- Derda, T. (2006), *Arsinoites Nomos, Administration of the Fayum under Roman Rule* (*JJP Suppl.* 7, Warsaw).
- Duttenhöfer, R. (1993), « Die Funktion und Stellung des ἐργαστήριον in der Getreideverwaltung der Ptolemäerzeit », *ZPE* 98, 253–262.
- Falivene, M. R., (2010), « Greek Anthologies on Papyrus and their Readers in Early Ptolemaic Egypt », in Gagos, T. (ed.), *Proceedings of the Twenty-Fifth International Congress of Papyrology* (American Studies in Papyrology, Ann Arbor) 207–216.
- Fati, L. (2009, in corso di stampa), « Patron's Papers: which Route to Fayum? », in Davidova, A. (ed.), *Proceedings of the International Conference on Achievements and Problems of modern Egyptology* (Moscow).
- Mueller, K. (2003), « Mastering Matrices and Clusters. Locating Graeco-Roman Settlements in the *Meris* of Herakleides (Fayum / Egypt) by Monte-Carlo-Simulation », *APF* 49, 218–254.
- Oates, J.F. (1995), *The Ptolemaic Basilikos Grammateus* (*BASP Suppl.* 8, Atlanta).

MODÈLES PROGYMNASMATIQUES DE L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE : P.MIL.VOGL. III 123

José Antonio Fernández Delgado

Voici à peine cinquante ans, un papyrus qui venait d'être acquis par l'Université de l'État de Milan fut édité par Ignazio Cazzaniga, avec transcription de Mariangela Vandoni, et accompagné d'une photo¹. Huit ans plus tard, et avec peu de modifications dans l'étude qui lui fut consacrée, le papyrus fut repris sous le numéro P.Mil.Vogl. III 123 (Pack² 2525, LDAB 7011). Il est scindé en deux fragments que l'éditeur suppose non contigus. Le premier de ceux-ci (a) se compose de trois colonnes, dont on conserve l'extrémité droite de la colonne i, l'extrémité gauche de la colonne iii et la majeure partie de la colonne ii ; le second (b) se compose de deux colonnes dont on conserve moins de la moitié droite de la colonne i et la colonne ii incomplète dans sa marge droite. Les colonnes sont hautes (41 lignes), les lignes sont courtes (de 20 à 25 lettres) ; le texte est en partie vermoulu et en partie effacé sous l'effet d'un lavage.

L'écriture est régulière et bien formée, et constitue un des rares échantillons d'écriture capitale à une époque aussi lointaine que la première moitié du III^e s. av. J.-C., date attribuée au papyrus par l'éditeur². Les fautes d'orthographe sont rares, tout autant que certaines des assimilations phonétiques habituelles entre consonnes de fin et de début de mot. En revanche, le papyrus contient quelques corrections du scribe lui-même, ainsi que des traces de *coronis* et des restes de *paragraphoi* que l'éditeur interprète comme étant des marques du *colon* rythmique final des périodes syntaxiques qui composent le texte³. Tout ceci suggère un type d'édition soignée, comme le serait celle d'un rhéteur pour un texte destiné à être utilisé à l'école rhétorique⁴.

De fait, le contenu du papyrus fut considéré par Cazzaniga comme un recueil d'éloges à caractère « isocratique-sophistique », œuvre d'un même auteur, qui se distingue essentiellement des véritables éloges isocratiques (*Hélène*, *Busiris*, *Evagoras* ou l'*Hélène* de Gorgias elle-même) par leur plus grande concision, ainsi que par le style apodictique et abrupt de l'argumentation⁵. Etant donné l'importance acquise par la thalassocratie dans un des éloges dudit recueil, celui consacré à Minos, le chercheur songe à l'époque de la deuxième ligue athénienne (première moitié du IV^e s. av. J.-C.) pour la date de la composition originelle⁶. Une chose semble être très claire pour le chercheur : personne ne doit tomber dans l'éventuelle tentation de considérer ces échantillons comme des exemples possibles d'une *techne* rhétorique destinés à l'enseignement pratique de l'éloge⁷.

En revanche, c'est justement à des schémas d'ἔπαινοι, à fins précisément didactiques et dans la ligne des dénommés προγυμνάσματα (que nous commençons à connaître, sous une version plus développée, à partir de la fin du I^{er} s. ap. J.-C.) que songe Mario Talamanca, un peu plus tard, lorsqu'il mentionne le papyrus dans le cadre d'un travail analysant l'influence de la rhétorique épideictique de Ménandre sur la *Constitutio Antoniniana*⁸. Laurent Pernot est même allé un peu plus loin, une vingtaine d'années plus tard, dans son traité sur la rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain, où il résume brièvement les caractéristiques essentielles du papyrus exposées par Cazzaniga, pour aboutir, à l'inverse de celui-ci, à la conclusion qu'il s'agit d'un témoignage, en fait le seul que l'on connaisse,

¹ Cf. Cazzaniga (1957).

² Cf. Cazzaniga (1965) 21, avec l'assistance de Wilhelm Schubart.

³ Cazzaniga (1957) ; Cazzaniga (1965).

⁴ Cazzaniga (1965).

⁵ Cazzaniga (1965).

⁶ Cazzaniga (1965) 44, n. 11, qui allègue que G. Pugliese Carratelli est du même avis à ce sujet.

⁷ Cazzaniga (1965) 48.

⁸ Talamanca (1971) 507–509, n. 94.

de l'enseignement de l'éloge à l'époque hellénistique. Les divers exemples d'éloges réunis ne seraient pas des exemples mais plutôt un catalogue ou un manuel pratique d'arguments d'éloge rédigés par un rhéteur pour leur développement ultérieur par les élèves, un ancêtre en somme des προγομνάσματα⁹. Ultérieurement, Donald Russell mentionne le papyrus au titre de témoignage hellénistique de la pratique éducative consistant à composer de brefs éloges de personnages mythologiques ou historiques¹⁰ ; Antonio Stramaglia présente P.Mil.Vogl. III 123 et P.Hamb. II 129 (II^e s. av. J.-C.), comme deux exemples précoces de manuels d'enseignement progymnasmatique, de l'éloge dans le cas du premier et de l'éthopée sous forme épistolaire dans le cas du second¹¹ ; et Pordomingo transmet les corrections à l'explication de Cazzaniga proposées par Pernot¹². Tout ceci n'empêche pas le *Catalogue of Paraliterary Papyri* (0191) édité en ligne depuis un certain temps par une équipe de chercheurs de l'Université de Louvain, de définir encore et toujours le contenu du papyrus comme « sophistic encomia », même s'il classe le matériel parmi les « models for encomion »¹³.

Fondamentalement d'accord avec la vision du papyrus présentée par Pernot, mon travail consistera ici à tenter, d'une part, d'apporter davantage d'arguments à une explication qui fut trop sommaire pour que cet auteur ait pu les développer, et d'autre part, de préciser, de nuancer ou de corriger certains des arguments utilisés par celui-ci. L'étude réalisée permettra par la suite d'entamer une réflexion sur l'importance d'un témoignage progymnasmatique aussi précoce et ses implications pour une approche correcte de la littérature de l'époque.

Un type d'argument important en faveur de la considération progymnasmatique de ces éloges résulte de leur confrontation avec la propédeutique rhétorique, même si celle-ci peut avoir subi certaines modifications entre l'époque du papyrus et l'époque généralement admise pour le premier rédacteur connu de la théorie progymnasmatique, Théon (seconde moitié du I^{er} s.), comme ce dernier semble le reconnaître (61, 20–28 Spengel). Les exercices encomiastiques contenus dans le papyrus sont consacrés à plusieurs personnages, parmi lesquels on peut clairement identifier Minos, Rhadamanthe et Tydée. Pour ce qui est de l'éloge à Minos, l'éditeur en situe le début de manière conjecturale au fr. a, i, 18, et la fin à ii, 29 (45 lignes environ au total) ; à la suite de celui-ci, on trouve l'éloge à Rhadamanthe, dont le titre, en *ekthesis*, et précédé d'une *coronis* et d'une *paragraphos*, est conservé. Il n'est toutefois pas possible de déterminer où cet éloge s'achève ; l'éditeur postule que l'éloge à Tydée commence au fr. b, i, 11 ; les deux colonnes restantes du fragment (65 lignes environ au total) y font clairement référence. Des restes de deux autres éloges non identifiés occuperaient le fr. a, i, 1–17 et b, i, 1–10, respectivement. Ceci dit, de la même manière que la présence de l'expression]ἐκ Διός (a, i, 20) plaide en faveur du début de l'éloge à Minos à la ligne 18 avec le *topos* caractéristique de sa naissance, et à plus forte raison compte tenu de l'importance de l'origine du personnage, nous ne voyons pas pourquoi les lectures ἀ]δελφός | [τ]οῦ κρατίστου | []ου χείρων (b, i, 7–10) feraient allusion à un autre personnage, plutôt qu'à Rhadamanthe lui-même, frère du puissant Minos (et aussi du κρατερ[όν Sarpédon)¹⁴ : ces lignes constitueraient la section finale de l'éloge consacré à Rhadamanthe et l'extension totale de cet éloge s'élèverait ainsi à quelques 55 lignes (c'est-à-dire une extension moyenne par rapport aux deux autres éloges

⁹ Cf. Pernot (1993) 43–44.

¹⁰ Cf. Russell (1998) 23.

¹¹ Cf. Stramaglia (2003) 227–228.

¹² Cf. Pordomingo (2007) 417.

¹³ <<http://cpp.arts.kuleuven.be>>.

¹⁴ A propos de l'origine du personnage, voir la théorie des rhéteurs à ce sujet chez Nicolaos 51 (Felten) : « Conformément à l'ordre prescrit par l'art, nous passerons à ce qui touche le sujet de plus près, et tandis que nous louerons ses proches les plus honorables, les autres nous les laisserons de côté. » Sur Sarpédon, cf. Hes. fr. 141, 14 M.-W. (P.Oxy. XI 1358, fr. i, 1 ; P.Rein. II 77).

identifiés). Cette interprétation éviterait par ailleurs de devoir considérer a et b comme deux fragments indépendants malgré la similitude de leurs contenus.

Pour ce qui est de l'expression]ἐκ Διός (écrite]ἐγ Διός) du fr. a, i, 20, apparaissant dans l'éloge de Minos, nous avons déjà signalé qu'elle répond au *topos* encomiastique de la naissance, qui occupe généralement le début des arguments encomiastiques dans la théorie progymnastique¹⁵. De même, le reste du matériel lisible des exercices encomiastiques successifs du papyrus peut être classé conformément aux divers principes d'argumentation du *progymnasma* : comme l'indique Nicolaos de Myra au sujet du *topos* ἀπὸ τοῦ γένους, bien que l'on puisse affirmer la même chose pour tout autre *topos*, « soit ils sont tous applicables, soit nous utiliserons ceux qui le sont ; par exemple, si la ville est illustre et réputée, nous passerons davantage de temps à parler d'elle que de la nationalité, mais si nous n'avons rien de remarquable à dire au sujet de la ville, nous nous réfugierons dans la nation. Si nous ne pouvons rien dire qui vaille la peine de l'une ou de l'autre, nous commencerons directement par les ancêtres et nous ferons des ajouts par la suite s'il y a quelque chose à dire au sujet des autres choses mentionnées antérieurement. »¹⁶ Dès lors, après la référence à la naissance (i, 26) de l'éloge de Minos, l'éditeur conjecture εὖ- ou θεο]χεβέτατος, qui fait allusion à l'une des bonnes qualités de l'esprit répertoriées par la théorie progymnastique : la piété à l'égard des dieux¹⁷. Ensuite, le gros de la col. ii (1–21) est occupé par le récit des « belles œuvres », ce qui est également prévu dans la propédeutique de l'éloge progymnastique¹⁸.

Dans le cas de l'éloge consacré à Minos, ce récit comprend deux réalisations que la tradition lui attribue, déjà depuis Homère et Hésiode : la thalassocratie et la colonisation des îles¹⁹. L'évocation des deux activités est accompagnée de deux comparaisons destinées à souligner l'importance de ces activités par contraste : dans un cas parce que Minos fut le tout premier à instaurer une thalassocratie, et dans l'autre parce qu'il avait colonisé toutes les îles, arguments qui sont prévus dans la théorie par les rhéteurs. Il faut toutefois préciser que les comparaisons du papyrus n'ont d'une véritable comparaison que la forme (ὥσπερ ... οὕτως), mais pas le fond : il s'agit en fait de syllogismes²⁰. La théorie progymnasma-

¹⁵ Cf. Theon 109–110 Sp. : « Etant donné que l'on loue principalement les bonnes qualités et (...) parmi les bonnes qualités certaines se rapportent à l'esprit (...), d'autres au corps et d'autres encore sont externes, (...) ce seraient là les trois aspects à partir desquels nous parviendrons à faire un éloge. C'est un bien externe, tout d'abord, que la noblesse de naissance (...) » ; 111 : « (...) voici les lieux à partir desquels nous présenterons nos arguments, et nous les utiliserons de la manière suivante : immédiatement après le préambule, nous parlerons de la noblesse de sa lignée (...) » ; Aphthonios 22 Rabe : « (...) voilà la classification de l'éloge, et tu pourrais l'élaborer en utilisant les principes d'argumentation suivants : tu rédigeras le préambule conformément au sujet en question ; ensuite tu parleras de la lignée, que tu subdiviseras en peuple, patrie, ancêtres et parents (...) » ; Nicolaos 50 F. : « Après les avant-propos (...) le premier des chapitres composant l'éloge est celui appelé "en raison de l'origine" (ἀπὸ τοῦ γένους), qui considère la nationalité, la ville natale et les ancêtres, que tous soient d'application ou qu'il faille utiliser ceux qui le sont. »

¹⁶ Nicolaos 50 F.

¹⁷ Theon 110 Sp. : « Ce sont là des biens spirituels qu'une moralité irréprochable et les œuvres qui l'accompagnent, comme le fait d'être réfléchi (...), pieux, (...) »

¹⁸ Theon 110 Sp. : « Les belles œuvres sont précisément celles qui sont louées *post mortem* (car les vivants, il est coutume de les aduler) et, inversement, celles qui, bien que louées de notre vivant, ne suscitent pas l'envie de la plupart (...) de même que celles que nous réalisons dans l'intérêt des autres et non pas dans le nôtre (...) celles dans lesquelles l'effort est privé mais l'utilité publique, celles grâce auxquelles la plupart connaissent de grands bienfaits et qui sont tenues pour un service de bienfaiteurs, en particulier s'ils sont morts (...) » ; Aphthonios 22 R. : « Ensuite tu ajouteras les œuvres, le principe d'argumentation le plus important des éloges. »

¹⁹ Cf. Hes. fr. 140 M.-W. (ΣΑΒ II. 12, 292) ; 141 (P.Oxy. XI 1358, fr. i, 1 ; P.Rein. II 77) ; 144 (ps.-Plat., *Minos* 320d, cf. Plut. *Thes.* 16, 3) et surtout ps.-Plat., *Minos* 318d–319c. En revanche, l'image de Minos transmise par la tragédie antérieure à Euripide est défavorable au héros, à l'inverse de ce qui se passe pour son ennemi, le héros national athénien Thésée ; cf. ps.-Plat., *Minos* 318d–e et 320e.

²⁰ Theon 110 Sp. : « Les œuvres qui furent réalisées au moment opportun sont dignes de louanges, de même que celles qui furent entreprises par un homme seul, ou pour la première fois, ou alors que personne n'osait les entreprendre, ou en participant davantage qu'autrui (...) » Hermog. 17 R. : « Mais la source d'argumentation

tique de l'éloge comprend enfin, parmi les biens externes, les éventuels succès liés à la mort, c'est-à-dire l'alinéa qui occupe les huit dernières lignes de l'exercice consacré à Minos²¹. Ce passage confronte, dans une double contraposition parallèle, répétitive et assez redondante, la fortune que le héros a connue au cours de sa vie avec les honneurs dont il jouit dans l'Averne, et fait allusion sans l'ombre d'un doute à sa fonction mythique de juge infernal (ii, 22–25 : ζῶν μὲν ὑπὸ πάντων ἐθαυμά[ζ]ετο, τελευτήσας δὲ παρὰ Πλούτωνι (...) ἔχει τιμάς ; ii, 26–29 : (...) ζῶν ἀπάντων κύριος ἦν, (...) τελευτήσας (...) ἔτυχε παρὰ Πλούτωνος τιμῆς).

Le même type de construction à la manière de Gorgias, avec ses phrases faites d'*isocola* et ses termes homologues disposés *more geometrico*, ses assonances phoniques et son rythme cadencé, caractéristique de la prose rhétorique grecque et encore plus de la prose de type épидictique, genre dans lequel se classe en définitive l'éloge, peut être observé dans le reste lisible de la composition²². La thalassocratie et la colonisation des îles sont toutes deux exprimées au moyen d'un même schéma syntaxique-stylistique composé de : une phrase en chiasme dont les deux termes centraux sont deux formes verbales assonantes (ii, 6–7 : καταπολεμοῦμεν [κα]ὶ βο[[ι]]ηθοῦμεν ; ii, 15–16 : (λέγεται) κτίσαι καὶ γε[γονέν]αι), suivie de la fausse comparaison à base de membres de construction parallèle se composant de participes verbaux anaphoriques et de premières personnes du pluriel d'un même verbe ou de verbes quasi synonymes occupant la même place de la phrase, la dernière (ii, 9–13 : ὥ[ς]περ οὖν τοὺς νῦν θαλαττοκρατοῦντας εὐδαιμονίζομεν, οὕτω (...) ἂν τὸν πρῶτον θα[λ]α[τ]τοκρατῆσαν'τα (...) ἐγκωμιάζοιμεν ; ii, 17–21 : [ὥς] περ οὖν το[ύ]ς κτί[ς]α[ν]τα[ς] ἐπ[ι]νοῦμεν, οὕτως [ἂν] τ[ὸ]ν (...) [κτί]ςα[ν]τα ἐπ[ι]νοῖμεν).

Dans la petite partie que l'on peut en lire, l'exercice encomiastique consacré à Rhadamanthe commence clairement, comme le propose la théorie progymnastique, par une référence (fr. a, ii, 31–35) à sa noble souche (εὐγενής), où l'accent est mis, comme dans le cas de l'éloge à Minos, sur sa condition de fils de Zeus²³. L'exercice révèle ensuite (37–38), toujours conformément à ladite doctrine, une circonstance spéciale de la naissance de Rhadamanthe, à savoir, la prédilection particulière manifestée par son père pour le lieu où il a été engendré (Crète), le même lieu où Zeus lui-même fut élevé et où il conduisit ensuite sa bien-aimée Europe (mère de Rhadamanthe et également de Minos)²⁴.

L'exercice encomiastique concernant Tydée, auquel appartient la section la mieux conservée du fragment b (ii, 1–36 sont pratiquement complètes), semble contenir des éléments caractéristiques de l'argumentation encomiastique telle que nous l'observons, par exemple, chez Théon – la plus ancienne source progymnastique et également la plus

la plus importante dans les éloges est celle provenant des comparaisons, que tu disposeras en fonction de ce que l'occasion conseillera. » Hermog. 18 R., Nicolaos 53 F. : « Les comparaisons doivent être incluses partout. » Aphthon. 22 R. : « Ensuite (*scil.* après les œuvres) tu ajouteras la comparaison, et tu déduiras par opposition le rang le plus élevé pour l'objet honoré. » Nicolaos 52 F. : « (...) nous tenterons de rapporter son œuvre à des vertus et d'introduire en même temps des comparaisons. »

²¹ Hermog. 16 R. : « Tu examineras également les événements qui se sont produits après sa mort (...). »

²² Cf. Aphthon. 21 R. : « Il (*scil.* l'éloge) se distingue de l'hymne et de la louange en ce sens que l'hymne est propre aux dieux, tandis que l'éloge l'est aux mortels, et en ce que la louange s'exprime brièvement tandis que l'éloge est exposé avec des artifices rhétoriques. » Nicolaos 58 F., en reproduisant la doctrine d'autres rhéteurs : « Ils disent que dans l'éloge, il est nécessaire d'utiliser régulièrement une expression raffinée (γλαφυρός), gracieuse (ἀβρότερος) et théâtrale (θεατρικός), avec une certaine solennité (σεμνότης). De la même manière que nous avons besoin de grandiloquence (ὄγκος) et de dignité (ἀξίωμα) dans les discours délibératifs, et que nous avons besoin de véhémence (εφοδότης) dans les discours judiciaires, pour que le débat ait l'air vivant, dans les panégyriques nous avons besoin de ce qui produit du plaisir (...) avec solennité, pour que les gens puissent y goûter pleinement. » Cazzaniga (1965, 49) souligne l'emploi abondant du mot *πᾶς* à différents cas, auquel nous pouvons ajouter, dans une moindre mesure, celui d'expressions au superlatif.

²³ Theon 109–111 Sp. ; Nicolaos 50–51 F.

²⁴ Cf. Nicolaos 50 ; 51 F. : « Après les observations sur son origine, nous passerons aux circonstances de sa naissance – par exemple, si nous pouvons dire quelque chose à son sujet au moment de l'accouchement (...). »

complète –, à savoir, les qualités, biens externes et belles œuvres, avec une particularité : l'ordre suivi pour la présentation de ces éléments n'est pas celui proposé par le rhéteur, mais l'ordre inverse, conformément à la marge de flexibilité prévue dans la théorie²⁵. Ainsi, les succès sont énumérés très sommairement (i, 14–29) et l'un d'entre eux se fonde avec la référence à une vertu (i, 29–35 ; ii, 1–3), tandis que le récit des vertus est mis à profit pour mentionner des actions y ayant trait comme le recommande Théon²⁶.

En admettant que l'éloge à Tydée commence au fr. b, i, 12, sous son titre en *ekthesis* comme il faut s'y attendre, le récit des actions du héros étolien démarre après le [...]ομεν de la fin de la ligne (désinence qui pourrait peut-être cacher une forme verbale du genre εὐδαιμονίζομεν, que nous retrouvons, avec des variations successives, dans l'éloge à Minos, ii, 10–11). Le récit permet d'entrevoir dans ses fragments : un meurtre (14 :]εκτεινεν)²⁷ ; la participation du héros à une guerre (15–17 : π]όλεμον τῶν | (...) c]τρατευάντων (...) προσεγένετο ; sans l'ombre d'un doute l'expédition des Sept contre Thèbes pour restituer son trône à Polynice) ; ses liens de parenté avec son beau-père Adraste et le pouvoir royal (19–20) ; la mort de cinquante hommes dont il libéra ses concitoyens (25–28 :] (...) πεντήκοντα | (...) ἀπολέσας |]αδειαν τοῖς αὐτοῦ | πα]ρεσκεύαεν)²⁸ ; et à partir, semble-t-il, de cette dernière action, l'insertion d'une vertu de son caractère, ami de ses compagnons (29–31 :]αὐτοῦ πολίτας | κακῶς πάσχοντας | α]ὐτοῖς φιλέταιρος). Cette caractérisation est ensuite étayée au moyen d'une explication s'achevant en conclusion syllogique suivie de sa confirmation, dans la section du papyrus qui est déjà lisible (32, puis ii, 1–3 : (...) γὰρ ὦν (...) | (...) | φιλεταίρους ἂν ὑπολαμβάν[νοι]μεν εἶναι δικάϊως· ὅπερ (...) | (...) συμβέβηκεν).

Le jeu argumentatif inverse, l'insertion d'actions à partir de l'énumération de vertus ou de biens externes comme le propose Théon (cf. *supra*), commence par un argument typique que tous les rhéteurs utilisent, celui de l'éducation²⁹. Or, le présent exercice ne se limite pas à mentionner cet argument et à en dériver divers succès et vertus du sujet de l'éloge ; mais – sans doute dans le but de contredire l'image traditionnelle d'un Tydée à l'éducation très déficiente – il introduit cet argument sous forme d'antithèse ou d'objection (ii, 4–18 : οὐ τόνυν πεπαιδευμέν[ος ἀλλ' | (...)]³⁰. Qu'une objection puisse faire partie ou non d'un éloge prête à discussion, et Nicolaos de Myra recommande la manière de

²⁵ Cf. Theon 110–112 Sp. ; Nicolaos 51 F. : « Il faut toujours redoubler d'efforts et mettre l'accent sur ce qui appartient particulièrement au sujet seul. »

²⁶ Theon 112 Sp. : « Après cela, nous nous occuperons des actes et des succès, que nous ne relaterons pas tous les uns après les autres ; mais plutôt pour chaque vertu individuelle que nous décrirons, nous ajouterons de nouveaux aspects, et nous passerons ensuite en revue les œuvres qui s'ensuivirent, en disant, par exemple, qu'il était prudent (...) et quel acte prudent il a réalisé, et de même pour les autres vertus. »

²⁷ Selon l'auteur consulté, sa victime fut le frère de son père Œnée, Alcatheos ; ou bien ce furent les fils de Mélas, qui s'étaient ligués contre Œnée ; ou ce fut même son propre frère Olénias ; cf. Grimal (1979) s.v.

²⁸ Sans aucun doute les Thébains embusqués à sa sortie de Thèbes, qu'il a tous occis sauf un ; cf. Grimal (1979) s.v.

²⁹ Cf. Theon 110 Sp. : « C'est un bien externe, tout d'abord, que la noblesse de naissance (...). Ensuite l'éducation (...). » Hermog. 15–16 R. : « Ce sont des lieux d'argumentation adéquats que (...) le peuple (...) la cité (...) la lignée (...). Ensuite vient son enfance (...) puis l'éducation (...). » Aphthon. 22 R. : « Tu rédiges le préambule (...) ensuite tu parleras de la lignée (...) ensuite de l'éducation (...). » Nicolaos 51 F. : « Après les observations au sujet de l'origine, nous passerons aux circonstances de sa naissance (...). Après cela nous aborderons les circonstances de son éducation (...). »

³⁰ Cf. ΣΑ II. 4, 400 : Ἀντίμαχος φησὶν παρὰ κυφορβοῖς ἀνατετράφθαι Τυδέα ; CPG I 322, 4 Leutsch-Schneiderwin, s.v. Τυδεὺς ἐκ κυφορβίου : ἐπὶ τῶν ἀπαιδευτῶν. Face à la tradition eschyléenne de la tragédie (*Sept.* 376–394), Euripide (*Suppl.* 902–903) inclut au contraire une référence euphémistique à l'éducation sommaire de Tydée (οὐκ ἐν λόγοις ἦν δεινὸς ἀλλ' ἐν ἀκρίδι), dans l'éloge funèbre pour les Sept. Cette phrase mise dans la bouche d'Adraste, ainsi que d'autres textes (cf. Cazzaniga [1965] 37–38), pourraient bien avoir servi de source d'inspiration dans la composition du présent exercice scolaire. La posture à contre-courant, ou l'éloge de l'indéfendable dans ce cas, constitue un trait d'ingéniosité caractéristique des *progymnasmata*. D'après Pernot (1993) 44 l'importance accordée ici à la *paideia* de Tydée est « un paradoxe qui sent l'école ».

contourner la difficulté qu'engendre l'utilisation de cette forme³¹. Les actions introduites comme contre-arguments concernent l'envoi du héros en ambassade à Thèbes et ses victoires dans tous les *agones* auxquels il prit part dans cette ville (5–10)³² ; les succès et vertus déployés qui se rattachent à ces actions – une fois de plus sous forme parallèle et avec une allitération et une assonance intenses – comprennent son choix comme ambassadeur par les Argiens³³ ; ce choix s'explique par son intelligence (11–13), ainsi que sa supériorité sur tous quant à sa façon de traiter les gens, son sens de la mesure, et en définitive son éducation, avant que ne surgisse la question rhétorique et enthymématique de la ligne 18 : *πῶς οὐ γρὴ πεπαιδευμένον* | *εἶναι νομίζειν*.

Le bien externe suivant attribué à Tydée est celui d'être aimé par les dieux (*θεοφιλής*)³⁴. Ce bien est illustré par le mérite consistant à jouir de la plus haute estime d'Athéna. En réalité, ce mérite est double – il est exprimé sous une forme parallèle et répétitive à la fin de la période (... *πλεῖστον λόγον ποιούμενη* | (...) *περὶ πλείστου ποιούμενη*) – puisque la déesse éprouve cette haute estime à son égard (19–21) et à l'égard de son fils par amour pour lui (22–24)³⁵. Ce dernier point touche un élément habituel de l'éloge, à savoir la descendance³⁶ ; il sert de prétexte pour introduire, à sa suite, un autre bien typique, celui de la lignée (cf. *supra*), pour s'étendre par après un peu plus sur la référence à ce descendant tellement important de Tydée que fut Diomède. Cette référence pourrait constituer la partie finale de l'exercice qui s'achèverait au moyen d'une comparaison (cf. *supra*), probablement de l'héritage génétique père-fils, avec le pedigree de la race équine (37–41).

Les deux arguments, celui de la lignée de Tydée et celui de son descendant Diomède, sont eux aussi exprimés au moyen de constructions parallèles, antithétiques et contenant des jeux de mots³⁷ ; la seconde est renforcée par une phrase qui lui est contraposée ensuite sous forme de chiasme³⁸. De toute manière, la forme adoptée par l'éloge de la souche de Tydée, éloge qui n'est pas aisé, ne s'en tient pas non plus à l'autre possibilité théoriquement prévue, à savoir que Tydée soit devenu important bien qu'il soit issu d'une famille humble³⁹ ; elle va plus loin en affirmant que « alors que les autres sont devenus célèbres grâce à leur lignée, c'est à lui que sa lignée doit son renom » (25–28). Il est frappant de retrouver cette idée dans le texte d'un ostrakon berlinois (P.Berol. inv. 12318) datant de la même époque que le papyrus (III^e s. av. J.-C.) ; comme nous l'avons exposé lors du dernier

³¹ Nicolaos 53 F. : « Il faudra se poser la question de savoir si l'éloge admet une objection : (...) les biens qui provoquent une objection ne seront pas reconnus comme des biens ; mais si l'antithèse provient d'une question particulière que nous ne pouvons passer sous silence parce que l'auditeur veut en savoir davantage à ce sujet, nous réfuterons ces questions et ajouterons des arguments plus puissants afin d'éliminer tout obstacle créé par l'antithèse. »

³² Il a vaincu les Thébains en combat singulier, afin de les mettre à l'épreuve suite au refus d'Étéocle de le recevoir comme ambassadeur ; cf. Grimal (1979) s.v.

³³ Κατὰ μὲν γὰρ εὐνὴν ὑπὸ τῶν Ἀργείων προκριθεῖντα καὶ πεμφθέντα πρεσβευτὴν · κατὰ δὲ τὴν πραγματείαν καὶ συμμετρίαν καὶ παιδείαν ἁπάντων περιγεγόμενον.

³⁴ Cette expression complète le mot *θεοσεβέστατος* supposé dans l'éloge à Minos (i, 26).

³⁵ D'après le mythe, la déesse Athéna, protectrice de Tydée, fut sur le point de lui concéder l'immortalité, chose qu'elle fit d'ailleurs par la suite avec son fils Diomède (Pind. *Nem.* 10, 12) ; cf. Grimal (1979) s.v.

³⁶ Hermog. 16-17 R. : « Tu examineras également les événements qui se sont produits après sa mort : (...) si ses fils furent célèbres, comme Néoptolème. »

³⁷ 25–28 : τῶν ἄλλων διὰ τὸ γένος ὀνομασθῶν γενομένων, | αὐτὸς δι' αὐτὸν καὶ τὸ γένος ἔνδοξον κατέστησεν. 29–33 : πλείονων Ἀδράτῳ θυγατέρων γενομένων, | τὸν ἐκ τοῦτου γεγόμενον ἄριστον ὄντα πάντων εὐρήκομεν.

³⁸ 34–36 : [ἔσται] δὴλον ὅτι δι' αὐτὸν, ἀλλ' οἷον [διὰ τῆς] μητέρα, Διομήδης [ὀνομασθῶν] τὸς ἦν.

³⁹ Parmi les diverses traditions concernant le mariage, en secondes noces, du roi étolien (Enée, père de Tydée, et de Péribée, sa mère, il y en a une selon laquelle la jeune femme aurait été séduite par Enée ; avant que celui-ci ne la prenne pour épouse, elle aurait été abandonnée aux porchers, parmi lesquels Tydée aurait grandi. Selon une autre tradition, Enée aurait aimé sa propre fille, Gorgé, sur l'ordre de Zeus ; Tydée serait le fruit de ces amours ; cf. ΣΑ II. 4, 400 ; CPG 1, 322, 4 L.-S., s.v. Τυδεὺς ἐκ κυφορβίου ; Grimal (1979) s.v. Nicolaos 50–51 F. fait des recommandations sur la manière d'escamoter les données peu honorables de la biographie du sujet de l'éloge. Sur les origines modestes de Tydée, cf. Theon 111 Sp.

Congrès International de Papyrologie à Ann Arbor, cet ostracon contient le développement progymnastique d'une *gnome*, et présente d'autres points communs avec P.Mil.Vogl. III 123⁴⁰. Comme nous le verrons, ces points contribueront, d'après nous, à éclaircir certains aspects problématiques de ce texte.

Le point qui paraît le plus problématique est la présence de la particule ὅτι précédant le *topos* εὐγενής au début de l'éloge de Rhadamanthe (fr. a, ii, 31) et le *topos* θεοφιλής dans l'éloge à Tydée (ii, 19). Cazzaniga interprète ces ὅτι comme des cas d'omission de ἦν, à l'image de ce que l'on peut observer dans οὐ τοίνυν πεπαιδευμέν[ος] (fr. b, ii, 4). Pour cet auteur, les particules indiqueraient les arguments destinés à réfuter les propositions de l'adversaire, conformément à l'enseignement rhétorique⁴¹. L'explication proposée par Cazzaniga a été rejetée par Pernot, d'après lequel P.Mil.Vogl. III 123 n'est pas un recueil d'éloges, mais bien un catalogue d'arguments permettant de louer chacun des héros, avec une indication de la manière dont ces arguments doivent être développés, destiné à l'usage scolaire (du III^e s. av. J.-C.), et donc un précurseur des futurs *progymnasmata*⁴². Pour notre part, nous sommes plutôt d'avis que les ὅτι servent à introduire les différents *topoi* argumentatifs que le professeur abordera dans l'élaboration de l'éloge. De fait, dans le cas de l'éloge à Rhadamanthe (fr. a, ii, 31), la particule est précédée de l'adjectif ordinal πρῶτον qui indique qu'il s'agit là du premier de ces arguments, situation en tout point identique à celle que nous observons dans P.Berol. inv. 12318, consacré au *progymnasma gnome* et non à l'*enkomion*⁴³. D'autres clichés de l'anthologie encomiastique que l'on retrouve dans P.Mil.Vogl. III 123 apparaissent précédés d'adverbes ou tournures adverbiales corrélatives : πρὸς δὲ τούτοις (fr. a, ii, 14 ; fr. b, ii, 29) ; ἔτι δὲ πρὸς τούτοις (fr. a, ii, 21) ; ἔπειτα (fr. a, ii, 33) ; ἔτι δέ (fr. b, ii, 25). On retrouve d'ailleurs une utilisation homologue de cette dernière tournure dans l'ostracon berlinois (16 : ἔτι δὲ (καὶ)), malgré la brièveté du texte. Les deux textes ont en outre un terme répétitif et apparemment formulaire en commun (φαίνεται), qui dans un cas est associé, précisément, à l'expression du cliché habituel concernant la souche signalé antérieurement (ἔνδοξος)⁴⁴.

Les arguments avancés tendent à montrer que, à P.Hamb. II 129, interprété par Stramaglia comme une anthologie d'*exempla* d'exercices éthopéïques sous forme épistolaire pour l'enseignement de l'*ethopoia*, et à l'exercice d'élaboration gnomique de P.Berol. inv. 12318, l'on peut ajouter à présent le répertoire encomiastique de P.Mil.Vogl. III 123 comme manifestation d'exercice progymnastique de l'époque hellénistique⁴⁵. Ce dernier texte date donc d'une époque très antérieure à celle des premiers traités de *progymnasmata*, antérieure aussi à ses échantillons pratiques, qu'il s'agisse des exemples respectifs mentionnés de manière isolée par Aphthonios (IV/V^e s.) ou du vaste répertoire attribué à son maître Libanios. En tout cas, il ne semble pas qu'il faille tenir ces derniers *progymnasmata*, comme cela arrive parfois, pour les successeurs des exercices progymnasmatiques de l'époque hellénistique, ou inversement ceux-ci pour précurseurs des *progymnasmata* dans une phase balbutiante de leur développement. Il nous faut, au contraire, considérer que les véritables successeurs des exercices de l'époque hellénistiques sont les divers exer-

⁴⁰ Cf. Fernández Delgado / Pordomingo (2010). Voici les passages importants du texte : « La première chose, c'est que celui qui se trouve au sommet (...) songe à quel point il est beau et enviable que grâce à lui ses parents, ses frères et tous ses autres proches jouissent d'une plus grande considération (...). Si (...) il a pour eux l'estime qui leur revient, il gagnera à juste titre une réputation d'homme vertueux (...). Il faut donc être soi-même l'artisan de sa noblesse, ce qui, dans un certain sens, est bien plus beau que de l'hériter d'autrui (...). »

⁴¹ Cf. Cazzaniga (1965) 35, *comm. ad loc.*

⁴² Cf. Pernot (1993) 44.

⁴³ P.Mil.Vogl. III 123 (fr. a, ii, 31) : πρῶτ[ο]ν (μὲν οὐ[ν]ν) ὅτι (εὐγενής) ; P.Berol. inv. 12318, 1 : πρῶτον ὅτι (...).

⁴⁴ Pour φαίνεται : P.Mil.Vogl. III 123 (fr. a, i, 28 ; suppl. *ed. pr.* ; ii, 1 et 35 ; fr. b, ii 20) ; P.Berol. inv. 12318, 17. Pour ἔνδοξος : P.Mil.Vogl. III 123 (fr. b, ii, 28) ; P.Berol. inv. 12318, 7–8 (ἔνδοξότεροι) et 5 (ἔδοξοι).

⁴⁵ Cf. Stramaglia (1996) 108–109 ; (2003) 227–228.

cices progymnasmatiques qui nous ont été transmis plus abondamment, sous forme anthologique (comme P.Mil.Vogl. I 20, P.Köln VI 250, P.Lit.Lond. 193, P.Vindob. G 29789) ou sous forme isolée, en prose ou en hexamètres, dans des papyrus, ostraca, tablettes et quelques épigraphes bien après le début de l'époque gréco-romaine⁴⁶. De leur côté, les exemples offerts par les rhéteurs ou transmis sous leur nom constitueraient la version complète et « académique », celle du manuel d'enseignement, de ces modèles de travail plus schématiques, rédigés et utilisés par les professeurs à usage interne dans la pratique scolaire.

Même si l'existence d'échantillons progymnasmatiques trois ou quatre siècles avant les premières manifestations conservées de la théorie pourrait susciter notre méfiance dans un premier temps, il faut voir leur découverte comme un précieux cadeau à la recherche papyrologique ; nous touchons cette fois l'époque hellénistique, pauvre en témoignages de la rhétorique épидictique et de la rhétorique en général, si nous excluons quelques autres données, comme l'a souligné Pernot⁴⁷. D'une part, Polybe (12, 26b, 5) mentionne l'éloge de Thersite et le *psogos* de Pénélope comme exemples de sujets traités par les jeunes à l'école, deux exercices qui peuvent être difficilement séparés des *progymnasmata* correspondants : de fait, nous retrouvons par la suite l'éloge de Thersite traité par Libanios. Qui plus est, ces thèmes sont traités sous leur forme du plus difficile encore, rendue populaire par l'art oratoire sophistique, tant à ses débuts qu'à l'époque de son paroxysme le plus absolu. D'autre part, même s'il est difficile d'établir les origines des exercices préparatoires, on sait que la *thesis* remonte à Protagoras⁴⁸ ; le *diegema* est mentionné dans la *Rhétorique à Herennius* (1, 4 et 12, 13), et chez Cicéron (*Inv.* 1, 27) ; Théon lui-même (59, 11–25 ; 62, 10–13 ; 73, 9–14 ; 107, 15–19 ; 120, 2–11 Sp.) fait allusion à des prédécesseurs qui se sont occupés de la paraphrase, de la fable, du lieu commun et de l'*ekphrasis*, de sorte que cette pratique pédagogique, qui atteint son plein épanouissement à partir de l'époque de la Seconde Sophistique, semble avoir ses racines dans l'époque classique et s'être développée pendant l'époque hellénistique⁴⁹.

Un témoignage d'habitude ignoré à cet égard, et qui n'est peut-être pas moins significatif bien que plus indirect, réside dans cette sorte d'interaction que l'on semble observer entre des manifestations de la littérature de cette époque et le type d'enseignement progymnatique. Il peut s'agir de la fréquence croissante de l'*ekphrasis* dans les formes d'expression littéraire, parmi lesquelles on peut citer l'épigramme, dont un exemplaire, attribué à Posidippe, figure dans le papyrus scolaire Guéraud-Jouguet (P.Cair. inv. 65445, III^e s. av. J.-C.)⁵⁰ ; de la présence d'une *thesis* dans une autre épigramme attribuée à Posidippe (*Anth. Pal.* 9, 359)⁵¹ ; des techniques propres de l'éthopée dans la configuration du *Mime* 3 d'Héronidas et dans les autres mimes, dont le corpus a été transmis par un papyrus

⁴⁶ Pour P.Mil.Vogl. I 20, cf. Fernández Delgado / Pordomingo (2008). Pour P.Vindob. G 29789, cf. Stramaglia (1996) 105, n. 26 et 108–109 ; (2003) 227–228. Parmi les différents exercices progymnasmatiques sur ce genre de supports, la compilation de l'éthopée a été réalisée par Fournet (1992) et Fernández Delgado (1994), celle de l'éloge par Pordomingo (2007), celle de la fable par Fernández Delgado (2007), et une compilation du matériel publié est en train d'être réalisée sous la direction de ce dernier par Cristina Iturralde pour sa thèse de doctorat à l'Université de Salamanque.

⁴⁷ Cf. Pernot (1993) 43–44 et 56–57 ; Patillon / Bolognesi (1997) VIII–XVI.

⁴⁸ Cf. Reichel (1909) 9–20.

⁴⁹ Un éloge de Diomède qui – comme dans P.Mil.Vogl. III 123 – rapporte entre autres le fait qu'il est le fils de Tydée, les actions réalisées par celui-ci à Thèbes après qu'il a été envoyé par les Argiens, le fait d'être né d'une fille d'Adraste, son éducation et ses victoires athlétiques, est le premier de ceux traités par Libanios dans ses *Progymnasmata*. Minos et Rhadamanthe sont cités comme exemples d'*anaskeuè* et de *kataskeuè* par Théon (96 Sp.) ; cf. Cazzaniga (1965) 44–45, qui mentionne diverses sources (Hérodote, Thucydide) de la prosopographie des deux personnages et même, en partie, de leur traitement stylistique (Isocrate).

⁵⁰ Cf. Fernández Delgado / Pordomingo (2010).

⁵¹ Cf. Guichard (2007).

qui pourrait bien être scolaire⁵² ; ou du rôle joué par l'éloge dans l'*Idylle* 17 de Théocrite. Il en découle que, à l'image de ce qui se passe déjà depuis un certain temps pour la littérature de la période gréco-romaine, il conviendrait d'observer la littérature hellénistique à la même lumière d'une possible influence scolaire, bien que cette dernière s'y manifesterait sans doute dans une moindre mesure.

Bibliographie

- Cazzaniga, I. (1957), « Frammenti di encomia a Minosse, Radamanto e Tideo », *SIFC* 29, 133–173.
- Cazzaniga, I. (1965), *Papiri della Università degli Studi di Milano III (P.Mil.Vogliano)* (Milano) 19–49.
- Fernández Delgado, J.A. (1994), « Hexametrische ethopoiiai auf Papyrus und anderen Materialien », in Bülow-Jacobsen, A. (ed.), *Proceedings of the XXth International Congress of the Papyrologists, Copenhagen 1992* (Copenhagen) 299–305.
- Fernández Delgado, J.A. (2007), « The Fable in School Papyri », in Frösen, J. / Purola, T. / Salmenkivi, E. (ed.), *Proceedings of the XXIVth International Congress of Papyrology, Helsinki 2004* (Helsinki) 321–330.
- Fernández Delgado, J.A. (2009), « La letra con sangre entra: ámbito privado y espacio público en la escuela griega del s. III a.C., según Herodas », *QUCC* 92, 119–140.
- Fernández Delgado, J.A. / Pordomingo, F. (2008), « PMilVogl 1, 20 : bocetos de progymnasmata », *ZPE* 167, 167–192.
- Fernández Delgado, J.A. / Pordomingo, F. (2010a), « PCair inv. 65445, ll. 140–154 a la luz del nuevo papiro de Posidipo », in Cortés Gabaudan, F. / Méndez Dosuna, J. (ed.), *Dic mihi, Musa, virum. Homenaje al prof. Antonio López Eire* (Salamanca) 179–190.
- Fernández Delgado, J.A. / Pordomingo, F. (2010b), « Themes and models of school exercises on papyri and ostraka from the Hellenistic period : PBerol inv. 12318 », in *Proceedings of the XXVth International Congress of Papyrology, Ann Arbor 2007 (Am. Stud. Pap.)* 185–196.
- Fournet, J.-L. (1992), « Une éthopée de Caïn dans le *Codex des Visions* de la Fondation Bodmer », *ZPE* 92, 253–266.
- Grimal, P. (1979), *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* (6^e éd., Paris).
- Guichard, L.A. (2007), « AP 9.359 (Posidipo *133 A.-B.) como ejercicio de thesis », *Prometheus* 33, 97–113.
- Patillon, M. / Bolognesi, G. (1997), *Aelius Théon. Progymnasmata* (Paris).
- Pernot, L. (1993), *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain* (2 vol., Paris).
- Pordomingo, F. (2007), « Ejercicios preliminares de la composición retórica y literaria en papiro: el encomio », in Fernández Delgado, J.A. / Pordomingo, F. / Stramaglia, A. (ed.), *Escuela y literatura en Grecia Antigua (Actas Congreso Internacional Univ. Salamanca 2004)*, 405–453.
- Reichel, G. (1909), *Quaestiones progymnasmaticae* (Leipzig).
- Russell, D. (1998), « The Panegyrist and their Teachers », in Whitby, M. (ed.), *The Propaganda of Power : The Role of Panegyric in Late Antiquity* (Leiden / Boston / Köln) 17–49.
- Stramaglia, A. (1996), « Fra “consumo” e “impegno” : usi didattici della narrativa nel mondo antico », in Pecere, O. / Stramaglia, A. (ed.), *La letteratura di consumo nel mondo greco-latino (Atti convegno internazionale Cassino 1994)* (Cassino) 97–166.
- Stramaglia, A. (2003), « Amori impossibili. PKöln 250, le raccolte proginnasmatiche e la tradizione retorica dell'“amante di un ritratto” », in Schröder, B.-J. (Hrsg.), *Untersuchungen zu Schulübungen und Prunkreden von der Antike bis zur Neuzeit* (München / Leipzig) 213–239.
- Talamanca, M. (1971), « Su alcuni passi di Menandro di Laodicea relativi agli effetti della *Constitutio Antoniniana* », in *Studi in onore di E. Volterra V* (Milano) 433–560.

⁵² Cf. Fernández Delgado (2009) 138–139.

LA « DIPINTOLOGIE » GRECQUE : UNE NOUVELLE DISCIPLINE AUXILIAIRE DE LA PAPYROLOGIE ?

Jean-Luc Fournet

S'il est un type de documentation écrite sortie des fouilles qui a été négligé, c'est bien ce qu'on appelle communément *tituli picti* ou *dipinti*, à savoir les notations apposées au calame ou au pinceau sur les amphores et livrant des informations sur leur contenu¹. Alors que les *tituli picti* latins sur les amphores à huile ou à salaisons du Haut Empire ont été étudiés dès le XIX^e siècle, principalement par Heinrich Dressel qui en a proposé une magistrale interprétation dans le CIL XV, ceux écrits en grec ont été délaissés². Ils ont pourtant été trouvés en quantité dans tout le monde méditerranéen, principalement en Egypte, dont le climat est connu pour favoriser la préservation des matériels inscrits à l'encre. Mais les céramologues, souvent incapables de les lire, les laissent de côté sans pouvoir en utiliser les données pourtant décisives pour l'étude de leur documentation ; les papyrologues, qui seraient plus à même de les lire, les délaissent puisqu'ils n'entrent pas dans la catégorie des ostraca depuis qu'Ulrich Wilcken, dans ses *Griechische Ostraka*, les en a exclus, pour des raisons épistémologiquement respectables³ ; les épigraphistes ne les étudient pas dans la mesure où ils sont rédigés à l'encre dans des écritures cursives. Aux raisons épistémologiques et aux difficultés de déchiffrement s'ajoute un manque d'intérêt pour des notations courtes, de contenu aride et répétitif, sans commune mesure avec les données livrées par les papyrus, ostraca ou inscriptions.

Cela explique que, malgré des tentatives épisodiques d'édition le plus souvent dans des rapports de fouilles, il ait fallu attendre 2008 pour que paraisse le premier volume entièrement consacré à des *dipinti* grecs, en l'occurrence ceux de Tebtynis publiés avec un soin et une persévérance remarquables par Nikos Litinas⁴. Et encore les 820 numéros de son catalogue ne concernent-ils que du matériel d'époque ptolémaïque et romaine. Les *dipinti* d'époque byzantine, eux, restent toujours délaissés : s'ajoutent aux raisons évoquées plus haut une extrême déformation de l'écriture qui les rend pour une grande part indé-

¹ J'emploie ici comme ailleurs le terme de *dipinto* dans le sens conventionnel d'inscription faite à l'encre sur amphore, autrement dit comme une sorte d'abréviation de *dipinto* amphorique. Le terme, dans cette acception restreinte, a déjà pour lui une certaine tradition – par exemple, Robinson (1959), Riley (1979), Davies (1984). Il est par ailleurs plus commode que *titulus pictus*, « commercial notations » (Lang [1976]) ou « vessel's notations » (Litinas [2008]) qui, malgré la précision des deux dernières expressions, ont l'inconvénient d'être en deux mots et d'empêcher la formation de dérivés comme dipintologie que je proposerai à la fin de cette étude. L'emploi de *dipinto* dans ce sens restreint (excluant les inscriptions peintes sur des parois ou d'autres supports) a suscité des débats lors de ma communication au Congrès de Genève, mais nous sommes tous convenus qu'il n'y avait aucune autre expression à la fois courte et précise.

² Cf. Dressel (1899) 560–699 dans son chap. III (« Tituli picti in amphoris in monte Testaceo et in emporio reperti »), notamment dans l'introduction (560–565). Il est à noter que parmi les quelques *dipinti* grecs qu'il édite (n^{os} 4860–4897), certains sont d'époque byzantine et appartiennent à la catégorie dont il va être question ci-dessous : n^{os} 4890–4895 et 4897.

³ O. Wilcken, p. 4 : « Wir haben es nicht mit Scherben zu thun, die schon als Teil des vollständigen Gefässes beschrieben waren, also Mitteilungen über das Gefäss selbst, über Inhalt, Herkunft u.s.w. oder über die Darstellung der Malerei enthielten, sondern lediglich mit Scherben deren Aufschriften mit dem Gefäss als solchem nichts zu thun haben und erst nach Zusammenbruch des Gefässes auf die Scherbe als eine selbstständige Einheit gesetzt worden sind ».

⁴ Rapports de fouilles : cf. p. ex. Kirwan (1938) 401–405 ; Lang (1976) 55–81 ; Davies (1984) 141–151. Tebtynis : cf. Litinas (2008). Ce dernier fait la liste de la bibliographie concernant les *dipinti* trouvés en Egypte dans son introduction, 1–8.

chiffrables, et le fait que le système selon lequel ils sont « codés » est encore largement inconnu⁵.

C'est d'eux que je traiterai ici à partir de plusieurs dossiers sur lesquels je travaille depuis des années : les *dipinti* des Kellia (fouilles de l'IFAO), d'Alexandrie (fouilles du Centre d'Etudes Alexandrines), de Baouït (fouilles du Louvre et de l'IFAO), de Saqqara (fouilles du Rijksmuseum van Oudheden), d'Oxyrhynchos (Ashmolean Museum) et d'Antinooupolis (fouilles de l'Istituto Papirologico « G. Vitelli »)⁶. En présentant ici la première tentative de compréhension globale de ces inscriptions, je souhaite surtout attirer l'attention des papyrologues sur une documentation qui intéresse l'histoire du commerce antique et qui, même si le plus souvent elle n'est pas d'origine égyptienne, doit réintégrer le champ de la papyrologie, seule à même de pouvoir traiter de ces notations⁷ ; c'est ce qu'ont montré les deux études pionnières en la matière que l'on doit aux papyrologues Jean Gascoü et Tomasz Derda⁸.

Le système des *dipinti* sur LRA 1⁹

Il me faut commencer par quelques considérations typologiques. Les *dipinti* sur amphores sont de deux sortes :

(1) Ceux qui documentent le possesseur de l'amphore : il s'agit de noms propres (écrits en toutes lettres ou sous forme de monogrammes) apposés soit lors de la vente de détail soit dans un cadre domestique (fig. 1). Pour ce qui est de l'Égypte, ces marques de propriété se trouvent fréquemment écrites, à l'encre noire ou rouge, sur le type d'amphore vinaire le plus commun aux époques byzantine et arabe, la LRA 7. Ils présentent un intérêt restreint, surtout onomastique.

Fig. 1

Marques de propriété au nom de Biktôr, en toutes lettres (à gauche) et en monogramme (à droite). Encre rouge sur LRA 7 (Bawît).

Photo : G. Poncet
(© Mission du Musée du Louvre et de l'IFAO).



⁵ On doit là encore à Dressel (1899) quelques remarques pionnières, de nature métrologique, tirées des rares exemplaires grecs qu'il avait à sa disposition, notamment dans le commentaire à son n° 4895 (p. 699).

⁶ Je remercie ceux qui m'ont confié ces dossiers et m'ont autorisé à les publier : Jean-Yves Empereur (Centre d'Etudes Alexandrines, CNRS), Nicolas Grimal et ses successeurs à la tête de l'IFAO (Bernard Mathieu et Laure Pantalacci), Dominique Benazeth (Musée du Louvre, Paris), Maarten J. Raven (Rijksmuseum van Oudheden, Leyde), Helen Whitehouse (Ashmolean Museum, Oxford), Nick Gonis (University College, Londres) et Rosario Pintaudi (Université de Messine et Biblioteca Laurenziana, Florence). Je tiens aussi à remercier Dominique Pieri, spécialiste des amphores tardives (Université de Paris I), avec lequel je suis en train de publier le matériel d'Antinooupolis : bien des résultats exposés ici doivent beaucoup aux discussions que nous avons eues lors de nos missions à Antinooupolis, tant l'étude des inscriptions ne peut être déconnectée de celle des conteneurs. Je lui dois aussi les datations des exemples cités dans cet article.

⁷ Cette première tentative complètera celle que j'ai publiée dans Fournet / Pieri (2008) 180–210, où l'on trouvera plus de détails et d'illustrations. La présente communication tient néanmoins compte de progrès dans l'interprétation réalisés depuis 2008.

⁸ Cf. Gascoü (1978) ; Derda (1992).

⁹ Late Roman Amphora 1. Je suis ici la typologie développée par Riley (1981) et depuis couramment utilisée par les céramologues.

(2) Ceux qui sont apposés au moment de la mise en amphore du produit et de la commercialisation en gros et qui concernent le produit (genre, quantité, lieu de production). Ces types de *dipinti* sont attestés sur des amphores destinées à l'exportation. On les trouve principalement sur trois types de conteneurs : les *spatheia* d'Afrique du Nord ayant transporté des sauces de poisson comme le *garum*, les LRA 4 de Gaza et les LRA 1, produites surtout en Cilicie et à Chypre, toutes deux des amphores vinaires. Ce genre de *dipinti* se rencontre sur d'autres types amphoriques (originaires d'Egée, d'Afrique du Nord, de la zone syro-palestinienne) mais en moindre quantité. Ces *dipinti* sont de loin les plus intéressants pour l'histoire du commerce de l'Antiquité tardive ; cependant, mis à part peut-être les notations sur *spatheia*, ils présentent de grandes difficultés de lecture et d'interprétation, car écrits dans des cursives d'une extrême stylisation, selon un système qui n'était pas encore compris jusqu'ici.

Ce sont les *dipinti* du second type que je voudrais présenter ici, et plus particulièrement ceux qui couvrent l'amphore exportée la plus répandue, la LRA 1, et qui sont de loin les plus malaisés à lire et à comprendre (fig. 2). D'après les nombreuses études céramologiques dont elle a fait l'objet, cette amphore vinnaire est connue pour être produite entre la fin du IV^e et le VII^e siècle en Cilicie, Isaurie, Syrie I, Rhodes et Chypre ; elle a connu une diffusion remarquable puisqu'on en trouve des exemples de la Grande-Bretagne à l'Extrême-Orient¹⁰. Les *dipinti* couvrent simultanément plusieurs emplacements de la surface de cette amphore (col, épaule, parfois panse et dessous des anses), selon la nature des données qu'ils contiennent et pour une part selon les phases de la commercialisation auxquelles ils correspondent (fig. 3).

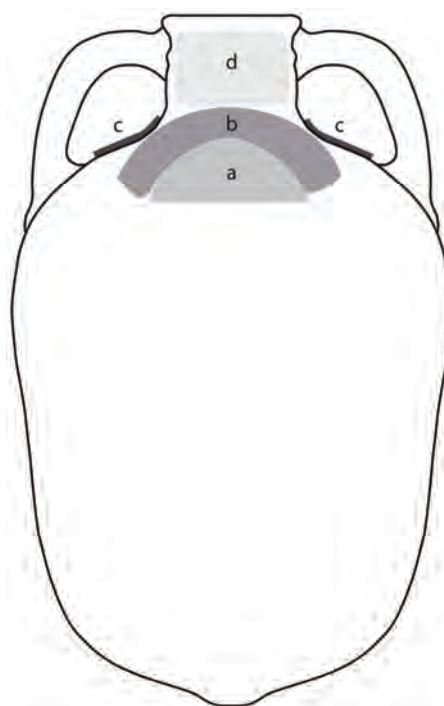
Fig. 2

Amphore LRA 1 avec *dipinti*, 520–570 (Kellia).
Photo : J.-L. Fournet (© Musée Copte).



Fig. 3

Topographie des types de *dipinti* sur LRA 1.



¹⁰ Pour se limiter à des mises au point récentes, cf. Pieri (2005) 69–85 et Fournet / Pieri (2008) 210–214.

Je propose de les classer en quatre types (a–d). Les trois premiers, à l'encre rouge, sont apposés au moment de la mise en amphore du vin, comme le montre la similitude de l'encre et de la main (fig. 4) ; le quatrième, à l'encre noire, est postérieur.

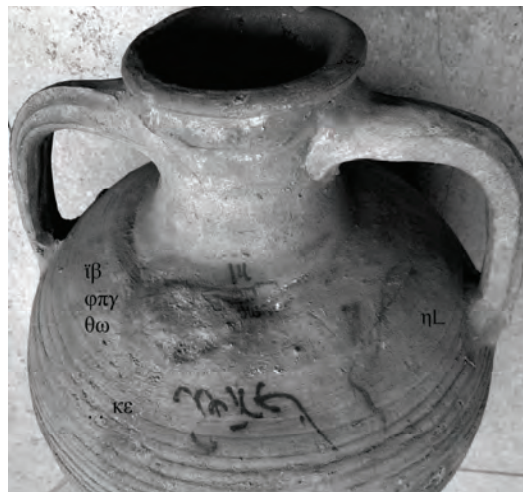
Fig. 4

Un exemple de LRA 1 portant des *dipinti* de types **a**, **b** et **c**. Encre rouge, fin VI^e / première moitié du VII^e s. Antinooupolis. Photo : J.-L. Fournet (© Mission de l'Istituto Papirologico « G. Vitelli »).



Fig. 5

Inscription de type **a** (gauche) et **b** (droite) avec transcription. Encre rouge sur LRA 1, 520–570 (Kellia). Photo : J.-L. Fournet (© Musée Copte).



(1) Type a : il est sur l'épaule, centré entre les deux anses. Les exemples les plus complexes sont composés de trois, voire quatre lignes. Je l'illustre avec un exemple des Kellia (fig. 5) :

- La première comprend seulement un chiffre entre 1 et 15 (= **a**¹), dans le présent exemple 12 (ιβ). Il s'agit de l'indiction – même si le terme *ἰνδικτίων* est toujours absent. Il est possible que ce chiffre ait été accompagné d'un autre renvoyant à un autre système chronologique¹¹.
- La deuxième (φπγ), et ici la troisième (θω), contiennent une formule chrétienne (= **a**²) composée soit de *χμγ* ou *φθ*, soit du mot *Θεός* ou *κύριος* abrégé (*θε*, *κυρ*) ou en *nomen sacrum* sans la surligne, à divers cas (*θν*, *θω*), soit d'une isopséphie de nature religieuse (le plus fréquemment *υπδ* = 584 = *Θεοῦ*, ici *φπγ* = 583 = *Θεοῦ ἀμήν* ?)¹².
- La dernière ligne donne une séquence qui peut être plus complexe (= **a**³⁺⁴). Dans sa forme simple, attestée au début de l'histoire de cette amphore (fig. 6), elle est constituée de l'unité de mesure *ξέκτης* « setier » abrégée (*ξ*) suivie de la quantité de vin contenue dans l'amphore, exprimée avec des fractions et située entre 20 et 30 setiers (= **a**⁴). Très vite, comme dans notre exemple des Kellia (fig. 5), le sigle du setier fut omis et la quantité fut précédée d'un certain nombre de lettres, souvent très stylisées, donc malaisées à déchiffrer, et de contenu énigmatique (= **a**³). On a logiquement pensé y voir le nom du produit¹³ ; mais je suis d'avis de lui donner la même valeur que le contenu de la ligne 2, à savoir une formule religieuse, ainsi que le montrent les exemples les plus lisibles comme celui de la fig. 7, où se lit *Θ(εο)ῦ χάρι(ς)*¹⁴. La quantité pouvait être répétée sur les bouchons (fig. 8) ; mais ceux-ci, en plâtre, se sont mal conservés et ne sont généralement pas retrouvés en connexion avec l'amphore.

¹¹ D'après le *dipinto* inv. V 175 d'Antinooupolis.

¹² L'interprétation en est due à Grenfell / Hunt (1906/1907) 10–11. On trouve beaucoup d'autres isopséphies, qui me sont encore mystérieuses.

¹³ Cf. Gascou (1978) 26.

¹⁴ On pourrait à la rigueur envisager de lire aussi *Θ(εο)ῦ χμγ*.

Fig. 6

Inscription de type a^4 avec transcription. Encre rouge sur LRA 1, fin IV^e / début V^e s. (Antinooupolis). Photo : J.-L. Fournet (© Mission de l'Istituto Papirologico « G. Vitelli »).



Fig. 7

Inscription de type a^{3+4} avec relevé et transcription. Encre rouge sur LRA 1 (Saqqara). Photo : J.-L. Fournet (© Mission du Rijksmuseum van Oudheden).

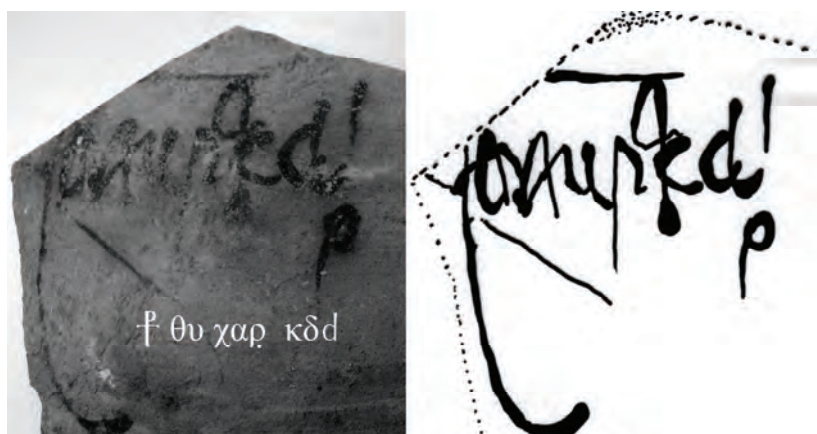


Fig. 8

Inscription sur bouchon de LRA 1 avec transcription. Encre rouge sur plâtre, VI/VII^e s. (Kellia). Photo : J.-L. Fournet (© IFAO)

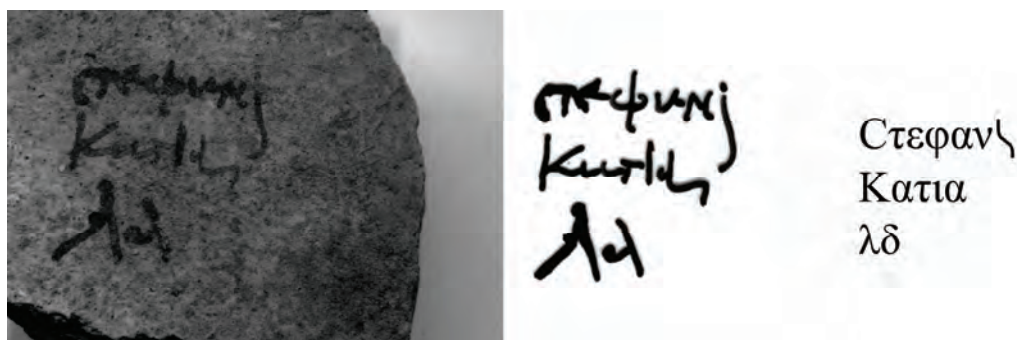


(2) Type b : situé dans une zone qui entoure l'inscription de type **a** (jusque sur le col), parfois tête-bêche ou perpendiculairement à celle-ci, il se limite à un chiffre accompagné de fractions, tournant autour de 6 (fig. 5), mais pouvant aller de 1 à au moins 12. Nul n'est parvenu à l'expliquer. La présence de fractions interdit d'y voir un numéro de lot ou une donnée similaire, mais oriente vers une quantité. Il est probable qu'il faille y voir la tare.

Puisque, durant l'Antiquité tardive, les exemplaires d'un même type amphorique étaient loin d'être standardisés, variant considérablement en taille et volume, il était nécessaire de mesurer la quantité de vin que chacun contenait afin de pouvoir en reporter le chiffre sur l'épaule (a⁴). Cette opération pouvait être faite avec une mesure-étalon, mais cela aurait pris beaucoup trop de temps. Les quantités inscrites s'avèrent pourtant d'une grande précision puisqu'elles vont jusqu'au quart. La seule solution envisageable était de peser l'amphore à vide, puis de la peser à nouveau une fois remplie. On soustrayait ensuite le premier chiffre (la tare) du second (amphore pleine) et on convertissait le poids en setiers à l'aide d'une table de conversion des mesures solides en mesures liquides – similaire à celle du P.Lond. V 1718 (VI^e s.), qui permettait, entre autres, de convertir des livres en setiers, mais adaptée dans notre cas plus spécifiquement à la densité de la céramique et à celle du vin. Le nombre d'exemplaires complets inscrits auxquels j'ai eu accès n'a pas encore permis de démontrer cette hypothèse de manière irréfutable : sur les quatre amphores complètes que j'ai pu peser, deux donnent des chiffres concordants entre le chiffre de type **b** et le poids, deux autres des chiffres incompatibles¹⁵ ; mais ces divergences peuvent s'expliquer : certaines de ces amphores ont pu comporter des saletés agglutinées au fond (ce que je n'ai pu vérifier) et qui ont pu fausser les calculs ; par ailleurs, les mesures utilisées pour peser ont pu varier avec le temps et selon les lieux¹⁶.

Fig. 9

Inscription de type **c** avec relevé et transcription. Encre rouge sur LRA 1, VI/VII^e s. (Kellia). Photo : J.-L. Fournet (© IFAO).



(3) Type c : cette inscription est sous l'anse, composée généralement de 3 lignes écrites tête-bêche, difficiles à lire car celui qui l'a apposée était gêné par l'anse (comme l'est le lecteur moderne) et écrivait en petites lettres : les deux premières comportent un nom propre (au génitif quand il n'est pas abrégé), la troisième un nombre toujours entier allant jusqu'aux centaines (fig. 9)¹⁷. Je propose d'y voir, plutôt que le nom du potier suivi d'un numéro de sortie d'atelier (qui seraient des données inutiles), le nom du viticulteur suivi d'un chiffre pouvant être le nombre d'amphores de sa production¹⁸. Pour le second nom, on

¹⁵ Musée Egyptien JE 71057 (Ballana), pesant 4,482 kg et indiquant une tare de 2,5, soit, après division du poids par la tare, un total de 1,79 et JE 71054 (Ballana), pesant 4,975 kg et indiquant une tare de 2,75, soit un total de 1,8. Les autres donnent des résultats incompatibles : JE 71038, pesant 5,155 kg et indiquant une tare de 4,25, soit un total de 1,21 ; Musée Copte inv. 11585 (Kellia), pesant 6,8 kg et indiquant une tare de 8,5, soit un total de 0,8.

¹⁶ La mesure qui résulte de la comparaison entre JE 71054 et JE 71057, soit env. 1,8, ne correspond pas à la valeur usuelle de la livre (0,3274 kg). Mais on connaît plusieurs valeurs de la livre (cf. p. ex. Gascoü [2008] 321). Du reste, on a pu utiliser des multiples de la livre. Un poids de 5,5 livres rendrait compte des données de nos deux amphores.

¹⁷ On a parfois une ou deux lignes supplémentaires contenant chacune un autre nombre entier ; cf. p. ex. Antinooupolis inv. 2004 (11) dans Fournet / Pieri (2008) 195.

¹⁸ Cf. Fournet / Pieri (2008) 198 où je rejette la proposition de Gascoü (1978) 26.

pourrait penser à un patronyme. Cependant je n'y reconnais jamais un anthroponyme clair comme à la ligne 1, mais une séquence à consonance non grecque. Je suis d'avis d'y voir un toponyme qui désigne la localisation du domaine viticole, servant de détermination aux anthroponymes souvent passe-partout de la ligne 1 (Cyrille, Jean, Paul, Pierre, etc.). J'ai pu déchiffrer à deux reprises le nom d'Apamée, mais, dans la plupart des cas, on a probablement affaire à des microtoponymes de substrat indigène (p. ex. $\Delta\eta\beta\alpha\lambda()$, $\Gamma\alpha\rho\epsilon\rho()$, Καττα , 'Ρανα), de ce fait difficilement identifiables¹⁹.

(4) Type d : cette inscription, en noir, est sur le col. On trouve d'abord deux ou trois lignes de formules chrétiennes ($\chi\mu\gamma\ \varphi\theta$ | $\Theta\epsilon\omicron\upsilon\ \chi\acute{\alpha}\rho\iota\varsigma$ | $\kappa\alpha\acute{\iota}\rho\delta\omicron\varsigma$)²⁰ ; puis l'on rencontre un nom propre au génitif (Julien, Apollinaire), puis des déterminations du vin, indiquant notamment sa qualité comme $\pi\rho\omega\tau\epsilon\acute{\iota}\omicron\nu$ (voir ci-dessous). Il est tentant d'y voir une espèce d'« étiquette » apposée par le négociant, faisant sa publicité et vantant son produit. J'ai pu rassembler un dossier fourni d'étiquettes au nom d'un certain Apollinaire, qui proviennent d'Oxyrhynchos (Ashm. G.O. 464) et d'Antinooupolis (fig. 10)²¹. On y remarquera le jambage très exhubérant du χ initial, qui est un peu le « logo » de ce négociant.

Fig. 10

Inscriptions de type **d** : « étiquettes » du négociant Apollinaris. Encre noire sur LRA 1, première moitié du VI^e s. Celle de gauche vient d'Oxyrhynchos (relevé : J.-L. Fournet), celle de droite d'Antinooupolis. Photo : J.-L. Fournet (© Mission de l'Istituto Papirologico « G. Vitelli »).




Il faut ajouter un cinquième type dont je n'ai trouvé d'exemple que dans le matériel d'Antinooupolis :

(5) Type e : apposée aussi sur le col avec un pinceau à l'encre rouge, cette inscription se réduit à un chiffre écrit en grand, presque toujours des centaines (fig. 11). Le fait que ce type n'est attesté pour l'instant qu'à Antinooupolis semble impliquer que ce *dipinto*, dont le sens m'est encore inconnu, était appliqué postérieurement à l'importation.

¹⁹ Modifier Fournet / Pieri (2008) 198–199. Angilas, dans l'exemple publié, est probablement un toponyme : « (lieu dit / domaine d')Angilas ». Mais, si le toponyme a avant tout une valeur discriminante, on ne peut exclure que, dans un certain nombre de cas, on ait eu recours au patronyme, surtout quand celui-ci était peu commun.

²⁰ Cette dernière ligne manque toujours dans les inscriptions au nom d'Apollinaris (voir ci-après).

²¹ Le dossier d'Antinooupolis a été publié par Fournet / Pieri (2008) 203–206.

Fig. 11

Inscription de type e. Encre rouge sur LRA 1, V/VII^e s. (Antinooupolis). Photo : J.-L. Fournet (© mission de l'Istituto Papirologico « G. Vitelli »).



Fig. 12

Style vertical (haut) et incliné (bas). Encre rouge sur LRA 1, VI/VII^e s. (Kellia et Antinooupolis). Photo : J. L. Fournet (© IFAO et mission de l'Istituto Papirologico « G. Vitelli »).



L'apport des *dipinti*

Ces *dipinti* n'intéressent pas seulement la toponymie des zones productrices ou l'histoire du commerce (sujet que je ne développerai pas ici) : ils apportent des nouveautés dans les domaines de la paléographie et de la lexicographie.

Apports paléographiques

Les *dipinti* sur LRA 1 constituent, à quelques exceptions près, les seuls témoignages de l'écriture cursive, non épigraphique, pour cette région de l'Orient byzantin et, à ce titre, ils devraient retenir l'attention du papyrologue. Il est vrai que les écritures des *dipinti* sont très stylisées et donc déformées. Mais les styles ne sont pas nécessairement déconnectés de ceux attestés sur papyrus. Ainsi rencontre-t-on assez souvent des *dipinti* (sur LRA 1 et plus encore sur LRA 4, provenant de Gaza) se rattachant au style vertical des *protokolla* ou des endossements épistolaires des papyrus contemporains (fig. 12, haut). Plus souvent encore, ils adoptent une stylisation inclinée en arrière où chaque lettre se termine par un prolongement de direction sud-est (fig. 12, bas). Ce style – en tout cas avec une telle inclinaison – ne me semble pas attesté dans les papyrus d'Egypte ; peut-être était-il propre aux *dipinti*.

En matière de *ductus*, je relève, entre autres, les particularités suivantes :

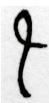
- L'*eta* a un *ductus* très différent de celui des papyrus, la première haste n'étant pas réalisée en

descendant mais en montant :



- Le *stigma* est parfois réalisé comme un 6 :



- L'*iota* est souvent muni d'une boucle :  ou . Plutôt que de l'expliquer par une stylisation du tréma, je préfère y voir un élément discriminant permettant de distinguer cette lettre particulièrement sujette à une mélecture dans un style d'écriture « protocolaire » qui tend à une succession de traits verticaux reliés entre eux par le bas. Ce *ductus* se retrouve

très sporadiquement dans les papyrus : cf. p. ex. P.Cair.Masp. I 67099, 7, dans le premier

iota de $\pi\epsilon\delta\iota\acute{\alpha}\delta\iota$:



- Le *kappa* a tendance à ressembler à un v ou un y :  ou .
- Le sigle du quart est systématiquement réalisé à l'inverse de celui des papyrus, non pas

comme un d, mais comme un b : .

Il est possible que certaines de ces particularités soient à mettre sur le compte d'une adaptation de l'écriture aux contraintes du support céramique (en simplifiant les ligatures et en évitant les retours en arrière). Elles ne sont en tout cas pas le fait d'individus, car on les rencontre avec fréquence dans des *dipinti* apposés vraisemblablement par des mains variées. Plus généralement, malgré les différents styles que j'ai rapidement esquissés plus haut (et qui correspondent peut-être à une variété de provenances ou d'époques), on constate une grande uniformité de ces écritures, en tout cas pour les VI/VII^e siècles. On peut à proprement parler de style(s) délibérément développé(s) pour l'écriture des notations sur LRA 1 : il faut y voir à la fois la marque d'une grande centralisation dans l'organisation du commerce de ces amphores provenant d'un vaste territoire à cheval sur plusieurs provinces, et en même temps la volonté de conférer à cette production – quoique géographiquement diverse – une unité, une identité propre, en tout cas aux yeux des provinces importatrices. La paléographie est au service de l'économie et du marketing !

Apports lexicographiques

Pour brèves et formulaires qu'elles soient, les notations amphoriques réservent des surprises en matière de lexique. Les mots nouveaux qu'on y rencontre concernent les produits contenus dans les amphores (quel que soit leur type). En complétant heureusement les sources littéraires et papyrologiques, elles aident à combler quelques lacunes de notre connaissance du grec commercial, plus généralement de la langue de la culture matérielle pour laquelle les papyrus constituent notre source principale. Je me limiterai à deux exemples parmi d'autres.

J'ai déjà signalé l'existence du mot $\gamma\rho\mu\acute{\epsilon}\lambda\alpha\iota\omicron\nu$ sur des amphores palestiniennes, mot dont le premier élément est pour l'instant sans étymologie et qui désigne un type d'huile vraisemblablement produite dans la zone où étaient fabriquées les amphores²².

On rencontre sur les « étiquettes » d'Apollinaris le terme $\epsilon\mu\alpha\tau\iota(\omicron)\nu$ et sur d'autres « étiquettes » celui de $\epsilon\mu\alpha\tau\iota\nu$, souvent suivi de $\pi\rho\omega\tau(\epsilon)\iota\omicron\nu$ « de première qualité »²³. Je propose d'y voir une forme systématiquement mal orthographiée de $\alpha\acute{\iota}\mu\acute{\alpha}\tau\iota\omicron\nu$ ou $\alpha\acute{\iota}\mu\acute{\alpha}\tau\iota\nu$ (fig. 10)²⁴. On aurait affaire à un vin à la robe foncée, appelé « sang » ($\alpha\acute{\iota}\mu\acute{\alpha}\tau\iota\omicron\nu$) ou « de couleur du sang » ($\alpha\acute{\iota}\mu\acute{\alpha}\tau\iota\nu$)²⁵. Aucun de ces mots n'est connu dans cet emploi ; signalons seulement l'existence de $\alpha\acute{\iota}\mu\acute{\alpha}\tau\iota\omicron\nu$ pour désigner un type de *garum*²⁶.

²² Fournet / Pieri (2008) 208–210.

²³ $\epsilon\mu\alpha\tau\iota(\omicron)\nu$: Antinooupolis inv. 2005 48 ; 2006 3 et 6 ; V 19 et 112 (?) ; 252, 319, 320 (?) et 387 ; O.Ashm. G.O. 464 . $\epsilon\mu\alpha\tau\iota\nu$: Antinooupolis inv. 2004 18, 27 ; O.Ashm. G.O. 470 ; $\epsilon\mu\alpha\tau\iota(\omicron)\nu$ ou $\epsilon\mu\alpha\tau\iota\nu$: Antinooupolis 2004 (25) (fin en lacune), V 272 (fin abrégée).

²⁴ On a le même phénomène avec $\kappa\acute{\epsilon}\rho\delta\omicron\varsigma$ qui est très souvent écrit $\kappa\acute{\alpha}\rho\delta\omicron\varsigma$. Sur l'O.Ashm. G.O. 464 (fig. 10), on lirait plutôt $\epsilon\mu\omega\tau\iota\nu$, mais les parallèles incitent à voir dans l'*omega* un *alpha* pourvu d'un trait superflu.

²⁵ Cf., *mutatis mutandis*, le vin appelé aujourd'hui « sang de taureau ».

²⁶ Cf. *Geoponica* 20, 46, 6 (Beckh).

Conclusion

Cela n'est qu'un bref aperçu des apports de cette documentation encore riche en potentialités. Beaucoup reste encore à faire : des dizaines de milliers de *dipinti* attendent d'être étudiés ; bien des questions surgissent à la lecture de ces *dipinti*, quant aux infrastructures commerciales sous-tendant la circulation des amphores qui les portent ; la compréhension des inscriptions sur LRA 1 est encore freinée par les difficultés paléographiques. Seule la mise en série m'a permis et permettra plus encore de comprendre ces notations, et ce en collaboration avec des céramologues. C'est pour cette raison qu'avec Dominique Pieri, spécialiste de céramologie byzantine, avec lequel je travaille sur le matériel d'Antinoopolis, j'ai élaboré une base des *dipinti* protobyzantins ayant vocation à accueillir tout le matériel non seulement inédit, mais aussi édité, qui nécessite presque toujours une révision²⁷.

Ce champ d'études mérite d'être enfin reconnu et, comme la reconnaissance passe par une désignation propre, il ne serait pas absurde de parler dorénavant de « dipintologie ». Je n'en réclame pas pour autant qu'elle soit une discipline en soi : les méthodes qu'elle met en œuvre et les problématiques qu'elle soulève sont si proches de celles auxquelles sont habitués les papyrologues que je propose bien plutôt qu'elle acquière le statut d'une sous-discipline ou d'une discipline auxiliaire de la papyrologie.

Bibliographie

- Davies, S.M. (1984), « The Dipinti, Stamps and Graffiti », in Fulford, M.G. / Peacock, D.P.S. (ed.), *Excavations at Carthage : The British Mission 1.2 : The Avenue du Président Habib Bourghiba, Salemba : The Pottery and Other Ceramic Objects from the Site* (The British Academy from the University of Sheffield) 141–153.
- Derda, T. (1992), « Inscriptions with the Formula θεοῦ χάρις κέρδος on Late Roman Amphora », *ZPE* 94, 135–152.
- Dressel, H. (1899), *Corpus Inscriptionum Latinarum XV : Inscriptiones urbis Romae Latinae. Instrumentum domesticum*, pars II, fasc. I (Berlin).
- Fournet, J.-L. / Pieri, D. (2008), « Les *dipinti* amphoriques d'Antinoopolis », in Pintaudi, R. (ed.), *Antinopolis I (Istituto Papirologico « G. Vitelli », Scavi e materiali 1, Firenze)* 175–216.
- Gascou, J. (1978), « Amphores byzantines à *dipinti* grecs de Saqqara », *Bulletin de liaison du Groupe international d'étude de la céramique égyptienne* 3, 24–27.
- Gascou, J. (2008), *Fiscalité et société en Egypte byzantine (Bilan de recherche 4, Paris)*.
- Grenfell, B.P. / Hunt, A.S. (1906/1907), *Excavations at Oxyrhynchus (Egypt Exploration Fund, Archaeological Report, London)*.
- Kirwan, L.P. (1938), « Inscriptions », in Emery, W.B. (ed.), *The Royal Tombs of Ballana and Qustul* (Cairo) 400–407.
- Lang, M. (1976), *The Athenian Agora XXI : Graffiti and Dipinti* (Princeton).
- Litinas, N. (2008), *Vessels' Notations from Tebtynis (Tebtynis III, Le Caire)*.
- Pieri, D. (2005), *Le commerce du vin oriental à la fin de l'époque byzantine (V^e–VII^e siècles). Les témoignages des amphores en Gaule (Bibliothèque Archéologique et Historique 174, Beyrouth)*.
- Riley, J.A. (1979), « The Coarse Pottery », in Lloyd, J.A. (ed.), *Excavations at Sidi Khrebish Benghazi (Berenice) (Libya Antiqua Suppl. V, Vol. II, Tripoli)* 91–467.
- Riley, J.A. (1981), « The Pottery from the Cisterns 1977.1, 1977.2 and 1977.3 », in Humphrey, J. (ed.), *Excavations at Carthage 1977 Conducted by the University of Michigan VI (Ann Arbor)* 85–124.
- Robinson, H.S. (1959), *The Athenian Agora V : Pottery of the Roman Period. Chronology* (Princeton).

²⁷ Je remercie par avance tous les collègues qui voudront bien me signaler du matériel inédit ou me communiquer les images du matériel déjà édité.

PER UN CORPUS DEI PAPIRI BILINGUI DELL'ENEIDE DI VIRGILIO

Marco Fressura

Sono noti dieci testimoni di interesse papirologico che recano porzioni del testo dell'*Eneide* di Virgilio accompagnato da anonime traduzioni letterali in greco. Tutti i frammenti sono di norma riconducibili a codici papiracei o pergamenei che presentano il testo del poema scomposto in lemmi e affiancato dalla resa greca, il tutto disposto su due o quattro colonne per pagina. Queste compilazioni, diffuse nella *pars Orientis* dell'Impero romano tra i IV e VI secoli, erano destinate a ellenofoni interessati all'apprendimento del latino, l'uso del quale fu, se non imposto, almeno incoraggiato dalle riforme dioclezianee come lingua dell'amministrazione civile e militare su tutto il suolo dello stato. Il dominio del greco, usuale in Oriente a partire dall'età ellenistica, fu tuttavia messo solo parzialmente in discussione¹.

Per quanto è dato ricostruire dai frammenti superstiti, le edizioni bilingui dell'*Eneide* offrivano il testo integrale dei primi tre libri, presentando del quarto e del quinto solo una scelta di lemmi. Se si ammette che l'uso del glossario, da parte del lettore, fosse di regola parallelo a quello di una normale edizione latina del poema, è verosimile ritenere che una traduzione integrale di tutti i libri non fosse necessaria al discente che, procedendo con la lettura, doveva acquisire familiarità sempre maggiore con la lingua latina, fino a poter fare a meno della versione greca². In tutti i casi, tali traduzioni erano di valore molto modesto ed erano basate su un numero limitato di corrispondenze attestate nella coeva tradizione glossografica³; esse non aspiravano a eguagliare il livello letterario dell'opera originale ed è pressoché inammissibile ritenere che fossero fruibili, persino per un lettore ellenofono, come testi continui indipendenti dal modello latino, a causa delle asprezze grammaticali e sintattiche prodotte dalla resa letterale⁴.

La storia editoriale dei glossari virgiliani ha inizio nel 1911, quando Arthur Hunt pubblica P.Oxy. VIII 1099, frammento pergameneo recante lemmi scelti tra la fine del quarto e l'inizio del quinto libro dell'*Eneide*. A cura di Medea Norsa, nel 1925, apparve PSI VII 756, frammento di foglio papiraceo testimone di lemmi scelti tratti dal secondo libro del poema virgiliano⁵. In questa edizione, Norsa ebbe il merito di evidenziare il rapporto esistente tra glossari virgiliani e glossari bilingui di tradizione medievale, servendosi per la prima volta del pregevole indice del *Corpus glossariorum Latinorum* di Goetz (CGL VI–VII) per l'interpretazione e la ricostruzione del testo del papiro: acquisizione metodologica che, rivelandosi efficace sul piano empirico, è stata poi confermata nella sua validità dagli studi più recenti⁶. Già nel 1922, due ulteriori frammenti erano stati segnalati e descritti, ma non editi, da Elias Avery Lowe: si tratta di P.Vindob. L 24 e del ms. L 120 sup. della Biblioteca Ambrosiana di Milano⁷. Quest'ultimo, un codice membranaceo palinsesto acquistato nel 1910, reca nella *scriptio inferior* molti testi eterogenei, fra i quali si trovano ampi frammenti bilingui relativi al primo libro dell'*Eneide*. Nel 1927 il prefetto Giovanni Galbiati diede una trascrizione diplomatica del glossario accompagnata da un'edizione che, dissimulando l'impaginazione a due colonne e la scomposizione in lemmi

¹ Cf. Radiciotti (1997) 121–127; Rochette (1997a) 165–210 e 302–315; Rochette (1997b) 16–19; Adams (2003) 635–637; Cribiore (2007).

² Cf. Gaebel (1970) 308; Kramer (2004) 60.

³ Cf. Rochette (1997a) 191–192.

⁴ *Ibid.* 190, con ulteriore bibliografia.

⁵ Con la collaborazione di Girolamo Vitelli; cf. Schiano (2005) 206–207. L'edizione è senz'altro attribuita a Vitelli da Galbiati (1927) 55, n. 1; Cataudella (1932) 332–333; Reichmann (1943) 51; Seider (1978) 153.

⁶ Cf. ad es. Kramer (1990) 332.

⁷ Lowe (1922).

dei versi virgiliani, riportava questi ultimi alla loro forma originaria ; la traduzione, abusivamente ridisposta in coerenza col nuovo assetto del modello, assumeva in modo equivoco la forma di un improbabile testo poetico in metro libero⁸. Nel 1928 apparve il P.Med. I 1, nella serie dei *Papiri milanesi dell'Università Cattolica del Sacro Cuore*, edito da Aristide Calderini⁹. Il frustulo milanese, proveniente dal mercato antiquario egiziano, attirò l'attenzione di Colin Roberts, che lo riconobbe come un pezzo separatosi da uno dei tre fogli di codice papiraceo acquistati fra il 1917 e il 1920 dalla John Rylands Library di Manchester. Il cospicuo testo dei tre frammenti mancuriani unito a quello di P.Med. I 1, tutto relativo al primo libro dell'*Eneide*, fu pubblicato da Roberts nel 1938 come P.Ryl. III 478. Nel 1939 apparve, a cura di Octave Guéraud e Pierre Jouguet, P.Fouad 5, un foglio quasi integro di codice papiraceo che doveva contenere un glossario integrale almeno del terzo libro dell'*Eneide*¹⁰. Nel 1950 Roger Rémondon diede alle stampe uno studio su due fogli di codice papiraceo allora in possesso del Museo Egizio del Cairo, ora trasferiti alla Biblioteca di Alessandria d'Egitto, ovvero P.Cair. 85644¹¹. Rémondon scoprì che i due frammenti del Cairo, pertinenti al primo libro del poema virgiliano, provenivano dallo stesso manoscritto cui appartennero P.Ryl. III 478 + P.Med. I 1. Ancora nel 1950, fu pubblicato da Lionel Casson ed Ernest Hettich P.Colt II 1, rinvenuto nello scavo della cittadella palestinese di Nessana (oggi in Israele) e conservato presso la Morgan Library di New York¹². Questo papiro, fino a oggi il glossario virgiliano più esteso (1025 righe di testo nell'*editio princeps*), è costituito da frammenti di fogli di codice papiraceo, pertinenti al primo, secondo e quarto libro dell'*Eneide*. Nel 1964, quarantadue anni dopo la segnalazione di Lowe, Mario Geymonat riscoprì e pubblicò P.Vindob. L 24, un esiguo frammento di codice pergameneo recante lemmi scelti del quinto libro dell'*Eneide*¹³.

Si concluse, così, una prima fase cinquantennale della storia editoriale dei glossari virgiliani : una « fase della scoperta », caratterizzata da una frequente pubblicazione di testimoni, ma anche dallo scarso interesse, manifestato dagli editori, per la definizione di un metodo di analisi condiviso ed efficace, che portasse frutti anche nel campo dell'indagine filologica, oltreché storica, paleografica e codicologica, di questi materiali. Mi riferisco in particolare alla fondamentale indicazione di Norsa circa il rapporto fra glossari virgiliani e glossari bilingui di tradizione medievale : sottovalutato o del tutto ignorato, il procedimento comparativo da lei suggerito non fu preso in considerazione, quale strumento per un attendibile risanamento di luoghi lacunosi dei papiri, se non da Casson e Hettich. Tutti gli altri editori scelsero di limitare i propri confronti ai soli glossari virgiliani o di introdurre nei testi integrazioni arbitrarie che si rivelano errate e fuorvianti¹⁴.

A Herwig Maehler, che pubblicò nel 1979 il P. 21138 del Museo Egizio di Berlino, va giustamente riconosciuto il merito di aver posto rimedio a questo stato di incertezza ; egli infatti, recuperando il procedimento di Medea Norsa, dimostrò in via definitiva la validità di un metodo comparativo esteso anche ai glossari medievali, suggerendone un'applicazione sistematica come mezzo per ottenere i migliori risultati nella ricostruzione storica e filologica dei testi¹⁵. Walter Cockle, che nel 1983 pubblicò P.Oxy. L 3553, frammento

⁸ Cf. Galbiati (1927) ; giudicano negativamente i criteri di questa edizione Fisher (1982) 187, n. 38, e Kramer (1996) 2.

⁹ La sigla P.Mil. data nella *Checklist* disattende l'intenzione degli editori ; cf. Daris (1967).

¹⁰ Il papiro, noto anche come P.Cair. 72044, è stato recentemente trasferito dal Museo Egizio del Cairo alla Bibliotheca Alexandrina (Alessandria d'Egitto), come ho constatato di persona nel novembre 2009.

¹¹ Cf. Rémondon (1950) ; posso confermare la notizia del trasferimento del papiro già data in *LDAB* 4146 (cf. sopra, n. 10).

¹² Cf. Casson / Hettich (1950) 2–65. La sigla P.Ness. data nella *Checklist* disattende l'intenzione degli editori ; cf. *ibid.* vii, n. 1.

¹³ Cf. Geymonat (1964) 343–345.

¹⁴ Ho discusso luoghi significativi in Fressura (2007) e (2009a).

¹⁵ Cf. Maehler (1979).

membranaceo di un glossario integrale almeno del primo libro dell'*Eneide*, si attenne all'esempio di Maehler; e così ho fatto io stesso, nel 2009, curando l'edizione dell'ultimo glossario virgiliano identificato, P.Vindob. L 62, pertinente al secondo libro del poema¹⁶.

Nel secondo cinquantennio di storia degli studi sui manoscritti bilingui virgiliani, le pubblicazioni di nuovi papiri si sono notevolmente rarefatte; si è aperta, tuttavia, una fase di più approfondita riflessione sui testimoni già noti. È stata così avviata un'opera di revisione delle prime edizioni, che ha condotto a una migliore comprensione dei testi e al graduale adeguamento dei criteri d'interpretazione alle nuove e più raffinate acquisizioni metodologiche. Sono state così approntate nuove edizioni: di P.Med. I 1¹⁷; di P.Cair. 85644¹⁸; di P.Vindob. L 24 e del palinsesto dell'Ambrosiana L 120 sup.¹⁹ Io stesso ho prodotto una revisione di P.Ryl. III 478 nel 2007 e, nel 2009, dei P.Oxy. VIII 1099 e L 3553²⁰; nel medesimo anno, Maria Chiara Scappaticcio ha effettuato un'ulteriore rilettura del palinsesto milanese, restituendo importanza ai numerosi segni diacritici rilevabili sul testo manoscritto, prima trascurati dagli editori²¹.

Oggi, trascorso un secolo dalla pubblicazione del primo testimone bilingue dell'*Eneide*, gli studiosi interessati a questi materiali hanno due opportunità: reperire i testi di tutte le singole edizioni e riedizioni, ancora molto eterogenee riguardo ai criteri di presentazione, o affidarsi al *Corpus Papyrorum Latinarum* di Robert Cavenaile. Quest'ultimo, in effetti, costituisce il solo tentativo finora compiuto di raccogliere in un'unica pubblicazione i testi dei glossari virgiliani, peraltro privi di commento. L'opera, uscita fra 1956 e 1958, fu allora meritoria, ma si mostra oggi lacunosa e obsoleta, poiché omette i tre testimoni ultimamente scoperti e introduce nei testi numerosi e insidiosi errori tipografici, spesso non riconoscibili se non tramite collazione. Aspetto, quest'ultimo, di particolare rilevanza, poiché il repertorio di Cavenaile ha goduto di sicura fortuna: si intuisce infatti da inequivocabili indizi che taluni studiosi, occupandosi di glossari virgiliani, hanno preferito consultare il CPL piuttosto che riferirsi alle edizioni originali dei singoli testi, distribuite nelle sedi più disparate. Quale esempio significativo di questo modo di operare si veda *Aen.* 2, 535 nell'edizione paraviana di Mario Geymonat²²: a fronte della lezione vulgata *exclamat*, accolta nel testo, l'editore riporta in apparato, attribuendola a PSI VII 756 (129), la variante *exclamabat*; quest'ultima, tuttavia, si ritrova solo nel CPL e costituisce evidentemente un errore tipografico, visto che il papiro, e così l'edizione di Norsa, hanno *exclamat*²³.

Riflettendo su tutto questo e proseguendo gli studi già iniziati anni or sono, ho avviato la composizione di un corpus dei papiri bilingui dell'*Eneide*, rigorosamente fondato sulla revisione autoptica di tutti i manoscritti originali²⁴; inoltre, intendo dare di ciascuno di essi una presentazione uniforme e metodologicamente coerente. Per stabilire la serie dei testimoni all'interno del corpus, sono propenso a scartare un ordinamento rigidamente basato sulla successione testuale dei luoghi virgiliani conservati, poiché, così facendo, si distoglierebbe implicitamente l'attenzione dalle peculiarità del singolo manufatto; inoltre, per disporre con questo criterio papiri che presentano in parallelo la stessa porzione

¹⁶ Cf. Fressura (2009b); in tal caso, ho esteso il confronto anche ai glossari antichi raccolti in Kramer (1983) e (1991).

¹⁷ Cf. Daris (1967).

¹⁸ Cf. Koenen / Riad (1973) 219–230.

¹⁹ Cf. Kramer (1990); Kramer (1996).

²⁰ Cf. Fressura (2007) e Fressura (2009a).

²¹ Cf. Scappaticcio (2009).

²² Cf. Geymonat (1973) 239; il luogo resta inalterato nella riedizione di Geymonat (2008).

²³ Cf. Norsa (1925) 40. Seguono il CPL, replicando l'errore di Geymonat, anche Rivero García / Estévez Sola / Librán Moreno / Ramírez de Verger (2009) 83 che, di nuovo, riportano in apparato la variante *exclamabat*, attribuendola falsamente a PSI VII 756.

²⁴ Una prima parte di tale corpus, che riunisce i primi otto testimoni, è contenuta nella mia dissertazione di dottorato: Fressura (2009c).

dell'*Eneide* sarebbero necessarie scelte arbitrarie o l'elaborazione di ulteriori e complicati criteri distintivi per stabilire una priorità. A ciò si aggiunge l'impossibilità d'individuare un testo di riferimento: privilegiando il modello latino, infatti, si diminuirebbe l'importanza delle traduzioni, che costituiscono la particolarità di questi manoscritti; d'altronde, non sembra opportuno conferire centralità neppure alle traduzioni stesse, che non rimandano a una medesima vulgata, ma costituiscono compilazioni diverse l'una dall'altra e non possono perciò servire, poste in sequenza secondo il dettato virgiliano, alla ricostruzione di un testo unitario originariamente continuo, del quale dare un'edizione complessiva. Propongo quindi di disporre i testimoni, in primo luogo, secondo le tipologie grafiche da essi rappresentate, criterio che permette anche di tracciare un *iter* cronologico dal IV al VI secolo. Porrei in principio P.Berol. inv. 21138 e P.Fouad 5, caratterizzati da scritture corsive documentarie e organizzazione della pagina in quattro colonne; di seguito PSI VII 756, che, pure impaginato a quattro colonne, si distingue per le scritture posate ma informali, di livello non ancora librario. Si mostra invece librario, sotto ogni aspetto, l'allestimento di tutti gli altri manoscritti, che presentano due colonne per pagina e scritture più pregiate dal punto di vista calligrafico. Il quarto della serie, P.Ryl. III 478 + P.Cair. 85644 + P.Med. I 1, fra i glossari virgiliani costituisce il solo caso noto di accostamento di una minuscola primitiva latina a una maiuscola greca assimilabile alla maiuscola biblica. I testimoni quinto, sesto e settimo, ovvero P.Oxy. L 3553 e VIII 1099, P.Vindob. L 24, pergamenei, per la parte latina offrono realizzazioni qualitativamente non mediocri dell'onciale BR, affiancate, nelle colonne greche, da maiuscole bibliche vere e proprie. L'ottavo papiro, P.Colt II 1, è caratterizzato da scritture inclinate, minuscola quella latina, maiuscola ogivale quella greca. Alla stessa tipologia appartengono anche P.Vindob. L 62 e il palinsesto dell'Ambrosiana.

Per fornire un esempio dei buoni risultati che può dare la revisione testuale dei glossari virgiliani, propongo un caso di possibile rilettura per ciascuno dei primi tre testimoni della serie, a cominciare da P.Berol. inv. 21138, appartenuto a un codice papiraceo riferibile alla seconda metà del IV sec. A r. 47 (= *Aen.* 1, 223) i due lemmi *aethere summo* danno luogo a una riga latina più estesa del consueto e non lasciano sufficiente spazio, fra la prima e la seconda colonna latina, per un comodo inserimento della traduzione greca, che presenta una scrittura al massimo grado corsiva, ridotta di modulo e compressa. La lettura di Maehler *aethere su[m]mo* ~ εν αιθερει suppone l'omissione della glossa di *summo* e l'aggiunta arbitraria della preposizione da parte del compilatore. La lettura di εν, tuttavia, non sembra compatibile con l'evidenza del papiro. Osservando in dettaglio il gruppo di lettere che precede αιθερει, infatti, si possono piuttosto individuare i tracciati delle lettere ψηλ, con ηλ in legamento; alle due estremità restano tracce di altre due lettere, verosimilmente υ e ω (ben distinguibile la parte sinistra quest'ultima), che permettono la lettura complessiva υψηλω (= ύψηλῳ), glossa di *summo*, attestata anche dai glossari medievali (CGL II 469, 22/23).

P.Fouad 5 è costituito da un foglio pressoché integro di codice papiraceo di V sec. A r. 102 (= *Aen.* 3, 468), la lettura stampata dai primi editori Guéraud / Jouguet *et conum* ~ και κρανον κ. . ουρ[mostra un'incertezza nell'interpretazione delle tracce che seguono appunto κρανον²⁵. Guéraud / Jouguet, infatti, intuirono che nella parte greca dovevano trovarsi almeno due glosse distinte per il lemma latino e sostennero che la seconda, illeggibile, doveva forse rappresentare il senso pieno di *conus*, che indica specificamente l'estremità superiore dell'elmo, mentre la prima glossa κράνvoc significa l'elmo nella sua intierezza, risultando perciò inadeguata²⁶. Questo preconcetto esegetico e, insieme, un'

²⁵ Riporto le letture rispettando il criterio di presentazione grafica della prima edizione, nella quale, oltre al punto sottoscritto per significare lettera incerta, si adotta anche la sottolineatura di lettere certe ma futile; cf. P.Fouad, p. ix.

²⁶ *Ibid.*, p. 12; cf. Rochette (1996) 98.

errata lettura delle tracce allontanarono fatalmente i primi editori dalla soluzione. L'esame del papiro, in effetti, permette di notare che il tratto superiore di c finale di $\kappa\rho\alpha\nu\omicron\varsigma$ è notevolmente prolungato e si sovrappone perciò alle tracce seguenti, innanzitutto a $\kappa\alpha\iota$ fortemente corsivo; lo stesso tratto, proseguendo, termina a uncino proprio sopra un altro c e crea così l'illusione di una singola lettera circolare e chiusa, nella fattispecie o letto da Guéraud / Jouguet. Il segno successivo, poi, non è υ, ma τ in legamento con c e con ρ. Risulta così possibile ricostruire $\kappa\alpha\iota \epsilon\tau\rho\omicron[\beta\iota\lambda\omicron\nu]$, una seconda glossa ammissibile riguardo al senso, poiché nelle rispettive lingue *conus* e $\epsilon\tau\rho\acute{o}\beta\iota\lambda\omicron\varsigma$ possono indicare la pigna, il frutto dell'albero conifero; una resa meccanica, dunque, del tutto estranea al contesto dell'*Eneide* e di segno opposto rispetto alla soluzione più raffinata e confacente col modello virgiliano attesa da Guéraud / Jouguet.

Concludo con PSI VII 756, consistente frammento della parte superiore di un foglio papiraceo riferibile alla prima metà del V secolo. È notevole osservare come le difficoltà incontrate da Norsa nell'interpretazione di r. 76 ne abbiano consistentemente influenzata anche la lettura di r. 77 (*Aen.* 2, 498–499)²⁷:

76	<i>camposque per omnes</i>	$\kappa\alpha\iota \delta\iota\alpha \tau\omicron\nu \{\tau\omicron\nu\} \pi\alpha\nu$ [τ]ων
77	<i>cum stabulis</i>	$\mu\epsilon\tau\alpha \tau\omicron\nu \kappa\tau\eta\nu\omicron\nu [\pi]\epsilon\delta\iota\omicron\nu$

Secondo l'editrice, a causa della mancanza di spazio sufficiente per disporre su una sola riga la traduzione greca di *camposque per omnes*, lo scriba sarebbe inizialmente andato a capo nell'interlinea fra 76–77, per seguitare a scrivere, poi, alla fine di 77, che, nel suo assetto definitivo, conterrebbe nell'ordine: il lemma *cum stabulis*, seguito dalla supposta glossa $\mu\epsilon\tau\alpha \tau\omicron\nu \kappa\tau\eta\nu\omicron\nu$ e dal corrispondente di *campos*, primo lemma di 76. Inoltre, ancora a 76, lo scriba avrebbe ripetuto due volte, per errore, l'articolo $\tau\omicron\nu$, imponendo a Norsa un'espunzione apparentemente inevitabile. Dall'esame del papiro, tuttavia, risulta che alla fine di 76 non si devono leggere, con Norsa, le lettere $\pi\alpha\nu$, ma $\pi\alpha\iota\delta\iota$, che con $\omicron\nu$ della riga seguente formano la glossa $\pi\alpha\iota\delta\iota\omicron\nu$ (= $\pi\epsilon\delta\acute{\iota}\omicron\nu$), relativa al lemma *campos*. In conseguenza di ciò, sembra venire a mancare la glossa di *omnes*; e anche il supposto $[\pi]\epsilon\delta\iota\omicron\nu$ di 77 dovrà essere riconsiderato. È possibile ritenere, innanzi tutto, che il secondo $\tau\omicron\nu$ di 76 non costituisca una ripetizione erronea dell'articolo, da espungere, ma, debitamente integrato a sinistra, serva a ricostruire $\langle\pi\alpha\nu\rangle\tau\omicron\nu$, traduzione di *omnes*, mutilata dallo scriba durante il processo di copia. In secondo luogo, alla fine di 77, dove non è più possibile ammettere $[\pi]\epsilon\delta\iota\omicron\nu$ di Norsa, si leggono piuttosto le lettere $\alpha\iota\omicron\nu$ pertinenti a $\kappa\tau\eta\nu\omicron\varsigma[\tau]\alpha\iota\omicron\nu$, glossa di *stabulis*, posto sulla stessa riga nella parte latina. Complessivamente:

76	<i>camposque per omnes</i>	$\kappa\alpha\iota \delta\iota\alpha \tau\omicron\nu \langle\pi\alpha\nu\rangle\tau\omicron\nu \pi\alpha\iota\delta\iota$ ων
77	<i>cum stabulis</i>	$\mu\epsilon\tau\alpha \tau\omicron\nu \kappa\tau\eta\nu\omicron\varsigma[\tau]\alpha\iota\omicron\nu$

In tal modo, a 77 si ricostruisce la plausibile corrispondenza *stabulum* ~ $\kappa\tau\eta\nu\omicron\varsigma\acute{\alpha}\iota\omicron\nu$ (cf. CGL II 356, 4: $\kappa\tau\eta\nu\omicron\varsigma\acute{\alpha}\iota\omicron\nu$ *iumentarium*), contro la presunta coppia *stabulum* ~ $\kappa\tau\eta\nu\omicron\varsigma$, che già Victor Reichmann aveva giudicato difficilmente accettabile dal punto di vista semantico²⁸.

²⁷ Righe 77–78 nella riedizione del papiro data in Fressura (2009c).

²⁸ Cf. Reichmann (1943) 40.

Bibliografia

- Adams, J.N. (2003), *Bilingualism and the Latin Language* (Cambridge).
- Casson, L. / Hettich, E. (1950), *Excavations at Nessana II* (Princeton).
- Cataudella, Q. (1932), « Sulla fortuna di Virgilio nel mondo greco egiziano », *CE* 13/14, 332–334.
- CGL = Goetz, G. (ed.), *Corpus glossariorum Latinorum* (Leipzig 1888–1923).
- Cribiore, R. (2007), « Latin Literacy in Egypt », in *Proceedings of the International Symposium on Ancient Mediterranean World, Tokyo 2004* (Tokyo) [= *Kodai* 13/14 (2003/2004) 111–118].
- Daris, S. (1967), *Papiri milanesi (P.Med.) I* (2^a ed., Milano).
- Fisher, E.A. (1982), « Greek Translations of Latin Literature in the Fourth Century A.D. », *YCS* 27, 173–215.
- Fressura, M. (2007), « Note al Papiro greco Rylands 478 (PRyl 478) », *SEP* 4, 77–97 + *SEP* 6, 121.
- Fressura, M. (2009a), « Revisione di POxy VIII 1099 e POxy L 3553 », *SEP* 6, 41–69.
- Fressura, M. (2009b), « PVindob L 62 identificato (Verg. *Aen.* II 130–139, 142–150, 152–160, [160] – ?, con traduzione greca) », *ZPE* 168, 83–96.
- Fressura, M. (2009c), *Corpus dei papiri bilingui dell'Eneide di Virgilio. Parte prima* (Dissertazione Univ. degli Studi Roma Tre, Roma).
- Gabel, R.E. (1970), « The Greek Word-Lists to Vergil and Cicero », *BRL* 52, 284–325.
- Galbiati, I. (1927), « Vergilius Latine et Graece in palimpsesto codice Arabico », *Aevum* 1, 49–70.
- Geymonat, M. (1964), « Due frammenti virgiliani ritrovati in Egitto », *Helikon* 4, 343–347.
- Geymonat, M. (1973), *P. Vergili Maronis opera* (Torino).
- Geymonat, M. (2008), *P. Vergili Maronis opera* (2^a ed., Roma).
- Koenen, L. / Riad, H. (1973), « Das photographische Archiv griechischer Papyri. Mitteilungen über neue Lesungen an Kairener Papyri », *ZPE* 11, 201–234.
- Kramer, J. (1983), *Glossaria bilingua in papyris et membranis reperta* (Papyrologische Texte und Abhandlungen 30, Bonn).
- Kramer, J. (1990), « Il glossario virgiliano bilingue di Vienna (P.Vindob. L 24) », in Capasso, M. / Messeri Savorelli, G. / Pintaudi, R. (ed.), *Miscellanea papyrologica in occasione del bicentenario dell'edizione della Charta Borgiana I* (Pap. Flor. 19, Firenze) 331–334.
- Kramer, J. (1991), *Glossaria bilingua altera* (C. Gloss. Biling. II ; *APF* Beiheft 8, München / Leipzig).
- Kramer, J. (1996), « Der lateinisch-griechische Vergilpalimpsest aus Mailand », *ZPE* 111, 1–20.
- Kramer, J. (2004), « Essai d'une typologie des glossaires gréco-latins conservés sur papyrus », *APF* 50, 49–60.
- Lowe, E.A. (1922), « Two Fragments of Vergil with Greek Translation », *CR* 36, 154–155 [= *Palaeographical Papers 1907–1965 I* (Oxford) 127–128].
- Maehler, H. (1979), « Zweisprachiger Aeneis-Codex », in Bingen, J. / Nachtergaele, G. (éd.), *Actes du XV^e Congrès International de Papyrologie II* (Bruxelles) 18–41.
- Radiciotti, P. (1997), « Manoscritti digrafici grecolatini e latinogreci nell'antichità », *Pap. Lup.* 6, 107–146.
- Reichmann, V. (1943), *Römische Literatur in griechischer Übersetzung* (Philologus Suppl. 34/3, Leipzig).
- Rémondon, R. (1950), « A propos d'un papyrus de l'*Enéide*, I 256–261, 270–274 ; 702–707, 711–719, avec traduction grecque », *JJP* 4, 239–251.
- Rivero García, L. / Estévez Sola, J. A. / Librán Moreno, M. / Ramírez de Verger, A. (2009), *Publio Virgilio Marón. Eneida I, Libros I–III* (Madrid).
- Rochette, B. (1996), « Marginalia Vergiliana », *ZPE* 114, 97–98.
- Rochette, B. (1997a), *Le latin dans le monde grec. Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'Empire romain* (Coll. Latomus 233, Bruxelles).
- Rochette, B. (1997b), « Bilinguisme, traductions et histoire de texte dans l'Orient grec (I^{er}–IV^e siècle après J.-C.) », *RHT* 27, 1–28.
- Scappaticcio, M.Ch. (2009), « Appunti per una riedizione del Palinsesto Virgiliano dell'Ambrosiana di Milano », *APF* 55, 96–120.
- Schiano, C. (2005), « Una lettera inedita di Girolamo Vitelli ad Aristide Calderini », *QS* 62, 205–215.
- Seider, R. (1978), *Paläographie der lateinischen Papyri II.2* (Stuttgart).

THE *DEMOSIOS IATROS* IN ROMAN EGYPT : A MUNICIPAL POSITION OR A LITURGIC OFFICE ?

El-Sayed Gad¹

In all the extant papyri from Roman Egypt published so far, there are almost twenty references to a physician entitled *δημόσιος ἰατρός*. Owing to the nature of the documents, references to physicians in general do not provide us with the information we need to know about their professional career². Physicians figure mostly in contexts which are not related to their work, such as receipts and contracts. Moreover, the uneven geographical and chronological distribution of the documents is an important point to consider. It may seem redundant, for example, to note that, in the documents referring to physicians exercising their profession, the *δημόσιος ἰατρός* figures prominently in the papyri of three major *metropoleis* in Middle Egypt: Oxyrhynchus, Hermopolis Magna, Heracleopolis, in addition to a single document from the Arsinoite nome in Middle Egypt³. All these documents show him inspecting dead bodies and victims of assault, which he did following an order from an official and in most cases in the presence of another⁴.

This paper's aim is to demonstrate that the title *demosios*, which described some physicians in Roman Egypt from the seventies of the second to the end of the fourth century, highlighted above all a public and an official recognition of their knowledge of their art. As far as liturgies were concerned, it will be argued that the title served simultaneously two seemingly contradictory functions : it was, *per se* and by virtue of the public and official recognition which it signified, a proof that the *demosios iatros* deserved an exemption from public services ; and secondly, based upon the official documents in which the title appeared, it was also a proof that he was performing a public service within the scope of his profession. This thesis will be demonstrated by discussing the following points : the question of the salary, the nature of the role of public physicians, the meanings of *demosios* in Roman Egypt and the limits of their exemption from liturgy.

First : did the *demosios iatros* of Roman Egypt receive a salary from his city or municipality ? Scholars' views about this question are far from unanimous. Stressing the peculiar conditions of Roman Egypt, Vivian Nutton was more inclined to note that positions of public physicians in this country were different from their positions elsewhere in the empire : « In addition to offering resident medical advice and assistance, the public doctor acted as a legal expert witness on behalf of the state. In return he *may* have received certain benefits and, *at least* in Ptolemaic times, a living allowance was given to many, if not all, doctors out of public funds. »⁵

This careful statement is certainly correct in its description of the public physician's legal or official role within the city ; this is a point which I will discuss shortly. It does not,

¹ During my work on this paper, I have received the help and support of many friends and colleagues. It is my pleasure to thank them all. Professor John Whitehorne has kindly read the manuscript of this paper and Professor Klaas Worp's careful observations and remarks have saved me from several stylistic mistakes. I would like also to express my gratitude to my mentor and professor Lutfi A.-W. Yehia for his everlasting encouragement and support.

² See Lewis (1983) 151 ; see also Nutton (1977) 212, and most recently, Hirt-Raj (2006) 102. I purposely use here the term municipal to highlight the appearance of the meaning of the title *demosios* within the context of the developments taking place in administration of the *metropoleis* of Roman Egypt from the first century AD ; on these developments, see most recently Hagedorn (2007) 194, with n. 1.

³ Oxyrhynchus : P. Oxy. I 40, 51 and 52 ; III 475 ; VI 896 and 983 ; XII 1502 ; XLIV 3195 ; XLV 3245 ; LIV 3729 ; LVIII 3926 ; LXIII 4370 ; LXIV 4441 ; LXVI 4528 (a reprint of LXIII 4366) ; P. Rein. II 92 and PSI V 455. Hermopolis Magna : P.Lips. I 3 and 42 ; CPR XIII 29 ; CPR XVII A 23. Heracleopolis : BGU II 630 ; III 928 ; P.Athen. 34. Arsinoite nome : P.Corn. 20.

⁴ See Abou-Bakr (2000) 84.

⁵ See Nutton (1981) 23 [emphasis added].

however, state that in Roman Egypt he occupied an official administrative position as clearly as it does, for example, when it states his duties to the administration. The public physician's position in the Roman period is only implied by the comparison with the Ptolemaic, which shows that Nutton does not think that the *demosios iatros* held a state-subsidized position in Roman Egypt, like the one held by the *basilikos iatros* before him⁶.

Marguerite Hirt-Raj has reviewed the evidence in her recent study on physicians and diseases in Roman Egypt. She has noticed that we do not have any documents concerning the salaries of public physicians, except for the case of the doctor of circumcision : ἱατρὸς περιτομῆς. Nevertheless, citing the example of public physicians in other provinces of the empire, and of the *demosios grammatikos* who was employed by the city of Oxyrhynchus in the middle of the third century among other officials, she went on to add : « There is *a priori* no reason to think that the situation [of Egyptian public physicians] was radically different : it is probable that certain cities and some *metropoleis* provided for their public physicians by means of a salary. »⁷ Hirt-Raj's theory obviously goes a step further than Nutton's by comparing the public physician with the public grammarian in particular. Still, it is all the more an *argumentum e silentio* when she suggests that public physicians were employed according to a « formal contract » by their cities. Her argument rests on more solid ground where she observes that the title of *demosios* conferred upon its bearer a special status among those working in his field who did not bear this title⁸.

Moreover, the cases of the professionals whom Hirt-Raj cites do not seem to prove the point. Nothing in the case of the embalmers who were ordered to inspect a dead body proves that they were paid for their task⁹. The superintendent of transport whom she refers to was hired on a daily basis¹⁰. The *demosios grammatikos* who was employed by the city of Oxyrhynchus, and whom we know about from his petition to the emperors Valerian and Gallienus in which he complained that he was not getting his salary regularly, does not also prove that the *demosios iatros* held a similar position¹¹. They might seem to have belonged to the « learned » professions, but they were still categorically different¹². Physicians, surprising as it may seem, belonged in the ancient world to the class of the craftsmen, the *demiourgoi*¹³.

Also, the medical tradition of ancient Egypt excludes any possibility that the country suffered from a shortage of physicians in the Roman period, even in Greek speaking society, so as to force any city or *metropolis* to seek the services of a qualified physician as was the case, for example, in Asia Minor or in the Hellenistic East¹⁴. The tendency in Roman Egypt was rather to limit the number of physicians entitled to exemption from liturgies, particularly after Antoninus Pius' edict, as we shall see. Therefore, it can be concluded that the evidence which is used to demonstrate that the *demosios iatros* of

⁶ Nutton (1977) 212 rightly observes that the tax which the Ptolemies imposed for the maintenance of the royal physician did not last into the Roman period ; he repeats this view in Nutton (1981) 22. See also Hirt-Raj (2006) 89–94.

⁷ Hirt-Raj (2006) 100, with n. 335. As for the doctor of circumcision, see her discussion (99, n. 330), where she notes that there was a certain tax for that purpose imposed on priestly families. See also, Abou-Bakr (2000) 83, who cites the account recorded on P.Oxy. XLIX 3492 (AD 161–169), which refers to a (lay ?) physician.

⁸ Hirt-Raj (2006) 106.

⁹ P.Oxy. III 476 (AD 159).

¹⁰ See P.Oxy. XIV 1626 (AD 325), with Mickwitz (1979) 101 : « [E]in ῥαβδόουχος, der täglich entlohnt worden war... ».

¹¹ See P.Coll.Youtie II 66 (= P.Oxy. XLVII 3366) ; cf. Robert (1997) 115.

¹² I borrow this description from Lewis (1983) 151, who used it to describe the professions of physicians and lawyers.

¹³ See Horstmanshoff (1990) 176–197 ; Nutton (2004) 152 and 164, where he observes that physicians in Roman Egypt paid the same amount of taxes as carpenters.

¹⁴ Perioreschi (1998) 580.

Roman Egypt was receiving a salary from the administration is not conclusive¹⁵. The consequence is self-evident : if he was not salaried, it cannot be certain that he was a municipal official, and we are equally entitled, indeed we may be obliged, to search for another more persuasive explanation for his title.

Second : we come to the role of the *demosios iatros* in Roman Egypt. All documents show him performing a task which he was instructed to do by a *strategos* or by a similar authority in the city. He usually appears inspecting cases of incidental death to certify their cause, or inspecting casualties and wounded persons to determine the limits of injury¹⁶. In other words, he was acting as a medico-legal expert, who writes a report to express his opinion. The formal nature of these documents is unmistakable and has duly attracted the attention of scholars. The procedure was described as being « in its formality peculiar to Egypt in the ancient world »¹⁷. It did not begin with the *demosios iatros*, however, since we encounter a physician doing the same task and using the same terminology in a document from AD 96, and two embalmers performing the same duty less than two decades before the appearance of our public physician¹⁸. The purpose of the procedure has been rightly defined as legal and economic, in accordance with the case examined¹⁹.

An attempt to address this peculiarity was conducted by Darrel Amundsen and Gary Ferngren²⁰. Having acknowledged the difficulty of determining the exact meaning of the title of the public physician in Roman Egypt, they went on to suggest two possibilities. Either the role of the *demosios iatros* was limited to investigating cases of injuries caused by acts of violence and to issuing certificates for casual incidents of death, or the title merely described this part of his forensic role²¹. Their theory was not well received. The first suggestion was described by Nutton as being « unlikely », while the other was summarily dismissed as being « unprovable »²².

Lately, Hirt-Raj has expressed a similar view to Nutton's. She does not think that the role of the *demosios iatros* was limited to the occasional services of the medical legal physician. This argument obviously accords well with her view, mentioned above, that the *demosios iatros* was a municipal official while Nutton's rejection can be explained by his attempt to find a place for him in the line of *archiatroi* as a whole²³. The importance of Amundsen and Ferngren's thesis, however, lies in that they acknowledge, more than other studies have done, the peculiar role of the *demosios iatros* in Roman Egypt. He is to be considered, they maintain, among the « various categories of officials whose *raison d'être* was, from the state point of view, largely forensic »²⁴. Other studies usually tend to see him within the context of the historical development of the institution of the public physician in general²⁵.

¹⁵ See Lewis (1983) 154, who remarks that we do not have any idea about doctors' fees and whether they were high or reasonable. Rea's observation, in the introduction to P.Oxy. LXIII 4366, that Antoninus Pius, while limiting the number of exempted physicians, allowed the « local authorities to give salaries » to them, does not necessarily mean that all cities acted similarly.

¹⁶ Death : P.Oxy. I 51 ; III 475 ; P.Rein. II 92. The reference is always to a νεκρὸν σῶμα. Injury : P.Oxy. I 52 ; VI 896 and 983 ; XLIV 3195 ; XLV 3245 ; LXIII 4370 ; LXIV 4441 ; LXVI 4528 (= LXIII 4366) ; PSI V 455.

¹⁷ See Nutton (1981) 22, n. 81.

¹⁸ See P.Oslo III 95 (our earliest medical report) and 96 (badly damaged). For the embalmers who refer to themselves (ἀπ' Οὐρὸν γὰρ πόντος ἐνταφιστῶν), see P.Oxy. III 476.

¹⁹ See Horsley (1982) 16 ; Abou-Bakr (2000) 82 ; Bagnall (1993) 187.

²⁰ See Amundsen / Ferngren (1978) 336–353.

²¹ *Ibid.* 353.

²² Nutton (1981) 40, n. 80.

²³ See Hirt-Raj (2006) 106, where she emphasizes that the public physicians were not the only professionals to be called upon occasionally to perform duties for the state ; Nutton (1977) 214.

²⁴ Amundsen / Ferngren (1978) 353.

²⁵ See, however, Horsley (1982) 12.

To clarify this problem, we need to reconsider the nature of the public physician's role as it appears in the documents. Although there is almost a dozen documents mentioning the *demosios iatros* while performing his legal duty in Oxyrhynchus, no single testimony shows him performing the usual or normal duties of his profession, namely treating sick or diseased people of the city. His sole task was to describe a case and to write a report including his opinion. The emphasis is always on inspecting (ἐπιθεῖν / ἐπιθεωρηθῆναι) and on reporting (προσφωνεῖν); and there is no reference whatsoever to him giving the necessary medical care to the people he was inspecting. Nor was this requested from him by the authorities or by the family of the wounded; the order given by the *strategos* and the petition submitted to him is always for him to inspect a case and to describe its condition.

Only in a single document, which incidentally confirms the preceding observation, do we encounter a demand for a medical treatment²⁶. In a petition to the *strategos* (P.Oxy. LVIII 3926, AD 246), a woman complains that some robbers broke into her house and took away what they could carry after they had badly wounded her husband and her son. She requests that an official be sent to her house to check their condition with regard to their getting the needed therapy (19–22): πρὸς τὸ δύνασθαι αὐτοὺς τῆς δεούσης θεραπείας τυχεῖν. As if to emphasize the formality of the procedure and to define the role of the public physician, the *strategos* disregards her comment and gives his assistant the usual formulaic command, ordering him to take a *demosios iatros* to check the condition of her husband and her son and to report to him in writing (35–40): ὅπως συμπαραλάβων δημόσιον ἱατρὸν καὶ ἐπιδὼν τὴν περὶ τὸν ἄνδρα αὐτῆς καὶ τὸν υἱὸν διάθεσιν ἐνγραφῶς προσφωνήσῃ.

Moreover, the public physician never gave the medical care needed on his own, or else we will have to suppose that all documents deliberately ignored the issue completely. This fact becomes even more peculiar when it is emphasized that the phenomenon was not limited to Oxyrhynchus. The reports of the public physicians of Hermopolis Magna further confirm the same conclusion²⁷. Indeed, it may be «unlikely» to believe that the cities employed their public physicians to perform the legal duty attributed to them in these documents; but, the peculiarity of the procedure requires us to think of a peculiar explanation for the role of the *demosios iatros* in Roman Egypt. We will not think it unlikely if those public physicians were performing their role as a public service. This suggestion has been lately put forward by Carsten Drecoll in his study of liturgies in the Roman Empire in the third and fourth centuries on the basis of a remark by Libanius who says that the law demanded from physicians only one liturgy, pertaining to their profession: ὁ νόμος τοὺς ἱατροὺς μίαν ἀπαιτεῖ λειτουργίαν τὴν ἀπὸ τῆς τέχνης²⁸. Drecoll asserts that this liturgy which he refers to «compares well» with the duty of the *demosioi iatroi* in the papyri. He does not, however, discuss the papyrological evidence in any detail, and moves on with his discussion on liturgies; and Libanius was after all a fourth century writer. Nevertheless, it can be confirmed that this thesis is substantiated not only by the absence of any documents regarding the salary, but also by the special meanings of our physician's title in Roman Egypt.

Third, the title *demosios* had various meanings and uses which can be traced historically and which can shed more light on its use in describing the physician: a) it was first used as a replacement of the ancient title *basilikos* to designate farmers working on public land and who were accordingly referred to as *demosioi georgoi*²⁹; b) shortly after, it was used to refer to people working in public spheres as opposed to those working in private

²⁶ Amundsen / Ferngren (1978) 349; *contra* Nanetti (1941) 314. Amundsen and Ferngren's discussion, however, is based on P.Oslo III 95.

²⁷ See e.g. CPR XVII 2 3; SB XX 14638.

²⁸ Liban. *Ep.* 723, quoted by Drecoll (1997) 232.

²⁹ P.Mich. V 313 (AD 37); SB XX 14313 (AD 47).

domains; and in this sense we encounter the public bankers³⁰; c) it was also used to indicate that a person is a resident of a certain area³¹; d) it was used to describe an official charged with a certain task without specifying its nature, probably as being understood³². e) It was also used, more importantly, to designate holders of liturgical offices such as those mentioned in the *γραφὴ δημοσίων*, which dates to the middle of the second century³³.

As may be concluded from this brief discussion of the meanings of the title *demosios* in general, in the case of the public physician it can well be a later replacement of the title of *basilikos*, known to have described physicians in the Ptolemaic period; but it was not a duty of the royal physician to issue certificates of death³⁴. It is more likely, however, in particular on the basis of the conditions in which *demosios* started to describe a physician, towards the end of the second century, that the title was used to emphasize his residence in a locality which recognized his expertise, and to indicate, as we shall see, that he was exempted from public services in areas other than his profession.

Finally, we come to the question of exemption from liturgy. That physicians were entitled to exemption from public services in Roman Egypt and in the empire as a whole is beyond dispute³⁵. The relevant papyri and inscriptions have been discussed by Naphtali Lewis³⁶. He observes that « the language of these papyri and inscriptions carries the clear implication that – at least from the second century on – exemption from liturgy was not enjoyed by all physicians as a matter of course, but only by those to whom the privilege had been specifically granted by imperial, provincial or municipal authority. »³⁷

Physicians had to undergo a scrutiny called *dokimasia*, and only those *dedokimasmenoi* were « admitted to the class of physicians enjoying certain civic and fiscal privileges including exemption from liturgy »³⁸. It was not a matter of license, either³⁹. Although it is difficult to determine how public acknowledgement referred to by the term was attained, *dokimasia* was certainly a necessary step without which no rights to exemption were assumed⁴⁰.

It is almost half a century since Lewis' article first appeared; during this interval, several documents were published, shedding more light on the subject⁴¹. Discussion of the immunity granted to physicians was thus expanded to include the nature of their exemption and the privileges endowed upon them by the *dokimasia*. It has been noted, for example, that these privileges acquired in the Roman period a « passive » character compared to the preceding Hellenistic era⁴². Also, it became necessary to note the special importance of the procedure in determining a physician's status in a province like Egypt, where doctors might have been undistinguishable from embalmers and both could have been confused with those practicing magic.

The prefect Valerius Eudaemon indeed had a point when he doubted the physician who complained that he was enlisted as a liturgist by the very persons whom he treated, and

³⁰ SB XXII 15820 (Karanis, AD 122); P.Oxy. X 1284 (AD 250).

³¹ O.Mich. I 344; P.Cairo Isid. 128 (AD 314).

³² P.Mich. II 622 (Philadelphia, AD 298).

³³ BGU I 6 (Arsinoite nome, AD 158); Lewis (1982) 22. See also SB XVI 12590 (AD 199); SB XII 11008 (AD 196). There are reference to the public *sitologoi* in SB VI 9244, which goes back to AD 92.

³⁴ UPZ II 162 (= P. Tor Choach. 12; Thebes, AD 117).

³⁵ See P.Phil.1.30, which dates to AD 142/143 and includes, among the exempted invalids, oil-producers, carpenters and some craftsmen, and some priests; see also P. Oxy. I 40.

³⁶ See Lewis (1965); Lewis (1966); especially Lewis (1982).

³⁷ Lewis (1982) 162.

³⁸ *Ibid.* 165.

³⁹ *Ibid.* 162–163; *contra* Zalateo (1957) 32–40.

⁴⁰ Nutton (2004) 249–250 suggests that « a declaration [was to be made] before a magistrate that one was a doctor, probably accompanied by some form of testimonial. »

⁴¹ See the introduction to P.Oxy. LXIII 4366.

⁴² See Nutton (1981) 15.

who knew that he was a doctor. The prefect told him that he might have treated them badly and asked him to show his credentials to the *strategos*⁴³. In another document, a physician complained that he was nominated to perform a public service, making it clear that practitioners of the medical profession were exempted from public service, and especially those who were scrutinized, just like himself : *μαλ[ί]στα [δὲ οἱ δὲ]δοκιμασμένοι ὥσπερ καὶ ἐγ[ώ]*⁴⁴. The first of these two papyri dates to the middle of the second century, while the latter is roughly dated to the same century, probably by comparison with the first⁴⁵. By then, the declining economic conditions in the country seem to have forced administrative officials to disregard the immunity from taxes (*ἀτέλεια*) given to physicians from the time of Augustus⁴⁶.

These disputes concerning the subject of exemption were probably enhanced by the edict of Antoninus Pius, which limited the number of physicians to be allowed immunity from liturgy according to the size of their respective cities. The edict also paved the way to subjecting physicians to the procedure of the *dokimasia*, thus creating a « gradation of status and privilege » among those working in the medical profession in the following years. Since the procedure of *dokimasia* implied not only residence in a locality but also a public recognition of the physician's expertise, it conferred upon him a legal status which distinguished him from other unscrutinized physicians. As Nutton suggested, « it is easy to identify them with the “public doctors” who made their appearance at Oxyrhynchus between AD 170 and 173. »⁴⁷ Hirt-Raj goes even so far as to suggest a possible date between AD 150 and 170 for the adoption by physicians of the title of *demosios*⁴⁸.

But was the title of *demosios* in the case of the public physician merely a sign of status ? We have already seen that he could not have been a municipal official. It has been further demonstrated that the title emphasized his residence in a place and, what is more, his exemption from liturgy. It has also been suggested that the problem of explaining his role as a medical legal physician could be solved by considering it a sort of public service. To demonstrate this point we need to investigate the issue within the context of the administrative changes taking place in the *metropoleis* and of the liturgic developments in the country as a whole. In other words, we need to bring together two seemingly different trends of scholarship : ancient medicine, and liturgy and institutions. The administrative and liturgic changes were so inter-twined that it is fairly legitimate to see in them both an attempt to deal, in part, with the growing economic difficulties. Commenting on the wide range of the administrative changes in the *metropoleis* where they first began, Bowman says : « The creation of a ‘Greek’ magisterial class in the nome-capitals [of Roman Egypt] introduced a type of local civic government previously unknown. With it came the introduction of a new and a wide-ranging liturgical system. »⁴⁹

The manner in which the title of the office of the *demosios iatros* began to appear can thus be construed as follows. By the reign of Trajan the elaborate liturgic system in Roman Egypt has reached its peak, and it is reasonably certain that it encompassed all individuals who could perform a service of some sort to the state⁵⁰. With the growing economic

⁴³ P.Oxy. I 40.

⁴⁴ P.Fay. 106, 24–25 (= W.Chr. 395 ; AD 140).

⁴⁵ See Hirt-Raj (2006) 105, n. 15, where she argues for a date for both papyri within a decade.

⁴⁶ Dio Cassius 53, 30, 3 states that Augustus gave the physician who cured him from a serious illness a sum of money, raised him to the equestrian order, and granted him and all his colleagues in the profession an exemption from taxes (*ἀτέλεια*). On *ἀτέλεια* and *ἀλειτουργία* being synonyms, see Lewis (1982) 160–161, n. 3.

⁴⁷ Nutton (1981) 22. By replacing « it is *tempting* to associate such men with the “public iatroi” », which he wrote in (1977) 213, with « it is *easy* » quoted here, Nutton seems to have become more confident of the association.

⁴⁸ Hirt-Raj (2006) 106. See, however, Marganne-Mélard (1996) 2726–2727.

⁴⁹ Bowman (1996) 702.

⁵⁰ Lewis (1983) 181–182.

difficulties, the burden of liturgy began to encompass some personnel who were previously exempt. Thus, the edict of Antoninus Pius, issued in the early years of his reign, while limiting the number of exempted physicians, created at least in every nome capital a group of acknowledged resident physicians and other professionals. These developments obviously reflect the difficult economic conditions and were also accompanied by the creation of new liturgies⁵¹. Now, the first time a list of the liturgic *demosioi* appeared in the documents was in AD 158/159⁵². By then, if not before, the title of *demosios* must have acquired a technical meaning, in addition to its previous connotation which merely contrasted the public and private domains. Obviously, it began to emphasize not only an individual's residence in an area but also the fact that he was performing a public service to the state.

As earlier medical reports show, the services of some medical personnel were occasionally needed by the administration. In the report immediately preceding the appearance of the *demosioi iatroi*, the task was done by two embalmers⁵³. In a yet earlier report that has the same formulas, the duty was performed by a physician who was accompanied by the same official whom we meet later with the *demosios iatros*, namely the ὑπηρέτης⁵⁴. As a part of the administrative changes and as a result of liturgic developments, the task was then assigned to a resident scrutinized physician who was accompanied by that very official. Thus the title of *demosios* began to refer to the physician who was to perform the duty of the medical legal doctor as a public service, as was the case with his fellow *demosioi*. Those *demosioi iatroi* were the qualified experts to rely upon in the cases recorded in our reports and whom the administration called upon to perform those duties. Needless to say, this service did not acquire in their case the usual technical meaning of public service. Public physicians were never included in any liturgic lists or rosters since it would have represented by then a flagrant violation of their exemption. The service they performed was after all occasional and any resident physician who had undergone the *dokimasia* in the locality could perform it.

Indeed, in no single document do we encounter a reference to the public physician. In all documents referring to a single *demosios iatros* and whether he refers to himself as being a public physician or he is referred to as such, no definite article is used. Thus a certain Dionysius addresses the *strategos*, stating that the report therein is given by a *demosios iatros* of the city of Oxyrhynchus⁵⁵. Another introduces himself to the *strategos* of Oxyrhynchus as being a *demosios iatros* of the same city⁵⁶. An example of a context where the public physician is referred to comes in an order from a *strategos* to a lower official to take with him a *demosios iatros* to investigate a case⁵⁷. We are left with the implication that there was always more than one public physician even where the reference is to a single doctor.

This implication is confirmed by some documents which refer to more than one public physician. These documents date mostly from the fourth century, are few in number and are geographically limited to Oxyrhynchus⁵⁸. Together with two documents from

⁵¹ See Lewis (1982) 86, n. 14 : « It is a curious fact (...) that of the more than sixty nominations published (...) none includes the liturgic village police, i.e. δημόσιοι » who « appear only in rosters, γραφή δημοσίων » ; there he quotes Hohlwein (1969) 143.

⁵² BGU I 6.

⁵³ P.Oxy. III 476 (AD 159).

⁵⁴ P.Oslo III 95 (AD 96).

⁵⁵ P.Oxy. I 51 : ἀπ' Ὁξυρυγχῶν πόλεως δημοσίου ἱατροῦ ; see also PSI V 455.

⁵⁶ P.Oxy. XLV 3245 : ἀπὸ τῆς αὐτῆς πόλεως δημοσίου ἱατροῦ ; see also P.Oxy. LXIII 4441 and SB XX 14638.

⁵⁷ P.Oxy. III 475 : παραλαβὼν δημοσίων ἱατρον ; see also LVIII 3926 (συμπααραλαβὼν instead of παραλαβὼν).

⁵⁸ Not much can be deduced from P.Harr. I 133, the provenance and date of which are unknown. It does not contain more than four words constituting the subject of a missing sentence : οἱ δημόσιοι ἱατροὶ σπεκουλάτορες. The document is nonetheless important because it shows that more than one physician could have been in charge of a certain task or tasks as a group.

Hermopolis Magna which refer to a chosen (?) number of scrutinized public physicians within the city, documents from Oxyrhynchus are clear enough to prove the point⁵⁹. In the first papyrus which dates to the year 316, a report is forwarded to the *logistes* of the city of Oxyrhynchus from four doctors who describe themselves merely as *demosioi iatroi*⁶⁰. Four more documents indicate that the duty of the public physician was performed collectively by four *demosioi iatroi* at least from 316 till 354⁶¹.

Our evidence, however, does not allow us to speculate about the total number of public physicians either in Oxyrhynchus or in any other city in Roman Egypt, thus giving more weight to the idea that they were performing that duty as a public service ; or else we will have to suppose that more than one public physician might have been employed by the cities where the *demosioi iatroi* appeared. Indeed, despite some repeated references to « four public physicians » in Oxyrhynchus, we still do not know if their number always remained the same, nor how they were replaced. Thus, the interpretation of this apparent *numerus clausus* varies. It has been suggested that defining the number in such a way can be linked to the Antonine edict, but the date of the documents is more than two centuries later⁶². The four physicians were also said to have represented all the physicians to have undergone *dokimasia* in Oxyrhynchus but, interestingly enough, we encounter only a single reference to them with the definite article as « the four public physicians »⁶³. The hypothesis that they represent a group whose members may have filled the office for a long period of time and who were replaced in case one of their members died or retired is even more difficult to accept, since we do not have enough evidence to warrant it⁶⁴. At least we do not have the names of the physicians who kept that position for two or three consecutive years.

It would seem more probable that the four public physicians of Oxyrhynchus reflect an internal administrative change inside the city, particularly since they were not accompanied by any other official while performing their duty. It is also significant that the reports were addressed by then to the *logistes* instead of the *strategos*⁶⁵. The four public physicians could possibly have been the ones chosen to perform the liturgic duty for that specific year. It is noteworthy that the title of *archiatros* began to appear around the middle of the same century and finally replaced the title of *demosios iatros* towards the end of the century.

In conclusion, the evidence shows that we need to pay more attention to the title and to the role of the public physician in Roman Egypt in order to understand the nature of his duties. The legal and the economic conditions in which the office appeared show that he was not an employed official, unlike the other *demosioi iatroi* in the Greek world. On the basis of the function assigned to him in the documents, the *demosios iatros* in Roman Egypt had more to do with his neighbouring *demosioi* who were performing their duties as a public service. His office was established in the context of the municipal changes within the *metropoleis* of Egypt, and as such he owes a lot more than his name to the Greek world. Moreover, since no documents show conclusively that he was a paid official, and on the basis of the formal and legal nature of his role and the connotation of his title, we will

⁵⁹ Hermopolis : P.Lips. I 42 and CPR XVII A 23 ; see Worp (1982) 227–228.

⁶⁰ P.Oxy. VI 896, col. ii.

⁶¹ See Hirt-Raj (2006) 107–108. The documents are : P.Oxy. I 52 (AD 325CE) ; XLIV 3195, col. ii (AD 331) ; LXIII 4366 (= LXVI 4528 ; AD 336) ; LXIII 4370 (AD 354).

⁶² For this suggestion, see Abou-Bakr (2000) 84.

⁶³ Nutton (1977) 214, n. 162. He later repeated the idea, though less emphatically ; see (1981) 22 : « [It] is signed by four public doctors, which *may* be the whole complement of public doctors in the town. » [emphasis added]. On the use of the definite article, see P.Oxy. LXIII 4370 : *παρὰ (...) τῶν τεσσάρων δημοσίων ἰατρῶν*.

⁶⁴ See Hirt-Raj (2006) 108, who, however, believes as mentioned before that they were employed by the city.

⁶⁵ See Amundsen / Ferngren (1978) 343 and 345, n. 5.

probably be on a firmer ground admitting that he was performing this duty, *qua demosios iatros* in Roman Egypt, as a public service within his field of expertise.

Bibliography

- Abou-Bakr, F. (2000), « The Role of Public Doctors in Ptolemaic and Roman Egypt », in *Egyptology at the Dawn of the Twenty-First Century. Proceedings of the Eighth International Congress of Egyptologists* (Cairo) 80–87.
- Amundsen, D.W. / Ferngren, G.B. (1978), « The Forensic Role of Physicians in Ptolemaic and Roman Egypt », *Bulletin of the History of Medicine* 52, 336–353.
- Bowman, A.K. (1996), « Egypt », in Bowman, A.K. / Champin, E. / Lintott, A. (ed.), *The Cambridge Ancient History* X (2nd ed., Cambridge) 676–702.
- Drecoll, C. (1997), *Die Liturgien im Römischen Kaiserreich des 3. und 4. Jh. n. Chr.* (Historia Einzelschriften 116, Stuttgart).
- Hagedorn, D. (2007), « The Emergence of Municipal Offices in the Nome-Capitals of Egypt », in Bowman, A.K. et al. (ed.), *Oxyrhynchus: A City and its Texts* (Graeco-Roman Memoirs 93, London) 194–204.
- Hirt-Raj, M. (2006), *Médecins et malades de l’Égypte romaine* (Leiden).
- Horsley, G.H.R. (1982), *New Documents Illustrating Early Christianity* 5 (North Ryde, Austr.).
- Horstmanshoff, H.F.J. (1990), « The Ancient Physician: Craftsman or Scientist? », *Journal of History of Medicine and Allied Sciences* 45, 176–197.
- Lewis, N. (1965), « The Exemption of Physicians from Liturgy », *BASP* 2, 87–92.
- Lewis, N. (1966), « Exemption of physicians from Liturgy », in *Atti del XI Congresso internazionale di papirologia, Milano 1965* (Milano) 513–518.
- Lewis, N. (1982), *The Compulsory Public Services of Roman Egypt* (1st ed., Pap. Flor. 11, Firenze).
- Lewis, N. (1983), *Life in Egypt under Roman Rule* (Oxford).
- Marganne-Mélard, M.-H. (1996), « La médecine dans l’Égypte romaine: les sources et les méthodes », *ANRW* II, 2709–2740.
- Mickwitz, G. (1979), *Geld und Wirtschaft im römischen Reich des vierten Jahrhunderts nach Chr.* (Helsinki).
- Nanetti, O. (1941), « Ricerche sui medici e sulla medicina nei papyri », *Aegyptus* 21, 301–314.
- Nutton, V. (1977), « Archiatri and the Medical Profession in Antiquity », *Papers of the British School at Rome* 45, 191–226 [repr. Nutton, V. (1988) chap. V].
- Nutton, V. (1981), « Continuity or Rediscovery? The City Physician in Classical Antiquity and Medieval Italy », in Russell, A.W. (ed.), *The Town and State Physician in Europe* (Wolfenbüttel) 9–46 [repr. Nutton, V. (1988) chap. VI].
- Nutton, V. (1988), *From Democedes to Harvey: Studies in the History of Medicine* (London).
- Nutton, V. (2004), *Ancient Medicine* (London).
- Perioreschi, P. (1998), *A History of Medicine* III (Omaha).
- Robert, A. (1997), *Guardians of Language: Grammarian and Society in Late Antiquity* (Berkley).
- Worp, K.A. (1982), « Der Arzt in P. Lips. 42 », *ZPE* 45, 227–228.
- Zalateo, G. (1957), « Un nuovo significato della parola *dokimasia* », *Aegyptus* 37, 32–40.

[Acheter le livre](#)

TROUVERA-T-ON ENCORE DES PAPYRUS EN 2042 ? : SUITE

Claudio Gallazzi¹

Dans une communication, qui fut présentée en 1992 au Congrès de Copenhague et qui avait pour titre « Trouvera-t-on encore des papyrus en 2042 ? », j'avais abordé pour la première fois le sujet de la sauvegarde des papyrus et des ostraca encore enfouis sous le sable en Egypte². Au début de mon exposé, j'avais énuméré les menaces qui planaient déjà sur le matériel recelé par les *kimân* et les nécropoles : la remontée de la nappe phréatique, l'extension des cultures, l'urbanisation intensive et les pillages des clandestins. Ensuite, j'avais fait remarquer que beaucoup de papyrus et d'ostraca étaient encore ensevelis dans le sol, ainsi que l'avaient montré les découvertes faites à partir des années soixante à Médinet Mâdi et Saqqâra, Qasr Ibrim et Elkab, Kellis et Douch, Abou Mena et Naqlun, dans les forts du désert oriental et dans les ruines déjà fouillées et pillées de Tebtynis.

Après avoir constaté que des trésors se trouvaient encore cachés dans les *kimân* et les nécropoles, j'avais lancé l'idée de mettre en route une opération comparable à celle du sauvetage de la Nubie, pour récupérer les papyrus et les ostraca en fouillant les sites qui les recelaient. Pour réaliser une opération de cette envergure, il aurait fallu établir des conventions entre l'Egypte et les institutions étrangères engagées, coordonner l'activité des missions au travail sur le terrain, développer la coopération entre plusieurs organismes trouver beaucoup d'argent etc. J'étais bien conscient de tout cela. Par conséquent, j'avais proposé de constituer un comité restreint chargé d'effectuer les travaux préparatoires. Le projet de renouveler l'expérience faite en Nubie était utopique, à tel point que seulement des gens trop enthousiastes ou trop présomptueux auraient pu le soutenir.

Néanmoins, la gravité des risques menaçant le matériel encore sous terre fut bien perçue par les participants au Congrès et l'AIP dans son ensemble commença à réagir. A la fin des séances, l'Assemblée Générale vota à l'unanimité la motion suivante : « It has been brought to the attention of the AIP that the changes in climatic and other conditions in Egypt consequent to the construction of the Assuan High Dam have reached such proportions that there is reason to fear that whatever papyri and other organic material still left to be excavated in Egypt will be destroyed within the next decades. The General Assembly of the AIP has decided to use all resources of the AIP to accelerate and encourage excavations in Egypt with the specific purpose of finding Greek and other papyri. The Assembly proposes that a committee be formed and that all possible help and support be given to archaeological missions that are judged to contribute to this end. »³

Malheureusement, après Copenhague je n'ai plus entendu parler du comité qui aurait dû être constitué. Je ne connais pas les noms de ses membres et je ne sais pas ce que le comité aurait fait. De toute manière, si l'organisme a fonctionné et s'il a fait quelque chose, il l'a faite d'une façon tellement discrète que personne ne s'en est aperçu, surtout en Egypte, où les papyrus et les ostraca risquent de disparaître.

Pourtant, avec ou sans le comité, depuis 1992 certaines choses se sont passées en Egypte, parfois positives, parfois nuisibles pour le sujet qui nous intéresse. Commençons par les bonnes nouvelles. Sans doute, la meilleure est que les découvertes de papyrus et d'ostraca ont continué. Je ne veux pas les mentionner toutes, mais, en me limitant aux plus importantes, je dois au moins rappeler que des centaines d'ostraca sont sorties des forts du

¹ Je suis reconnaissant à Alain Martin, qui a aimablement lu mon exposé dans une des séances du 17 août 2010, et à Gisèle Hadji-Minaglou, qui a vérifié le français de mon texte.

² Gallazzi (1994). Je suis revenu sur le même sujet, d'une façon moins spécifique, lors du colloque « Papyrus Collections World Wide » organisé à Bruxelles et Louvain en 2000 : cf. Gallazzi (2000) 106.

³ Le texte de la motion est imprimé à la p. 4 de la brochure envoyée aux membres de l'AIP en 1993 avec les noms et les adresses des affiliés à l'Association.

désert oriental⁴ ; plusieurs tessons avec des textes démotiques ont été récupérés à ‘Ayn-Manāwir (Douch)⁵ ; d’autres ostraca sont apparus dans les ruines de Berenike⁶ ; plus de mille, démotiques et grecs, ont été mis au jour à Tebtynis⁷ ; et de nombreuses pièces coptes sur morceaux de poterie ou éclats de calcaire ont été retrouvées dans les environs de Louxor⁸. Il ne faut pas non plus oublier les *dipinti* des amphores : un certain nombre a été récupéré aussi bien à Baouît qu’à Sheikh ‘Abada et près de 3000 ont été récoltés à Tebtynis⁹.

En ce qui concerne les papyrus, les découvertes ont continué sur les sites qui en avaient déjà livré auparavant. A Medînet Mâdi, des documents grecs d’époque impériale sont sortis des alentours du temple de Renenouthet¹⁰. A Sheikh ‘Abada, une quantité considérable de textes sur papyrus, parchemin et feuillets de codex, surtout en copte, a été recueillie par les fouilleurs de l’Istituto Vitelli¹¹. A Naqlun, les archéologues polonais ont récupéré des pièces grecques et coptes sur papyrus, parchemin et papier et, en outre, des dossiers arabes non négligeables¹². En même temps, leurs collègues qui travaillent à Sheikh Abd el-Gourna sont tombés sur trois codex coptes en papyrus et parchemin tout à fait remarquables¹³.

Mais c’est à Tebtynis que la plus grande partie des papyrus est venue au jour : en comptant seulement les pièces complètes et celles qui méritent d’être publiées, nous en avons à peu près 3000, la plupart en grec et en démotique, le reste en hiéroglyphe, hiératique, copte, arabe et araméen¹⁴. Si à ces papyrus nous ajoutons les 1000 ostraca et les 3000 *dipinti* mentionnés ci-dessus, nous pouvons considérer que la moisson de textes récoltée à Tebtynis est vraiment digne de la renommée du site. La nouvelle doit réjouir tous ceux qui se disent papyrologues ; cela, en effet, signifie que le sol de l’Égypte n’est pas épuisé.

Une autre bonne nouvelle est qu’après Copenhague d’autres missions sont venues se joindre à celles qui étaient déjà en activité. Une équipe italienne de l’Université de Bologne est à l’œuvre à Bakchias¹⁵ ; une autre, envoyée par l’Université de Lecce, fouille à Soknopaiou Nesos¹⁶ ; une mission conjointe de l’IFAO et du Musée du Louvre a repris l’exploration de Baouît¹⁷ ; et la New York University travaille à Amheida dans l’oasis de Dakhleh¹⁸. Tout cela est bien et nous devons nous en féliciter.

Nous avons encore une troisième raison d’être contents : le ralentissement des fouilles clandestines. Ces dernières années les contrôles sur le terrain sont devenus plus stricts, les missions archéologiques en activité ont augmenté et les zones exploitables pour la recher-

⁴ Pour les ostraca récupérés dans le désert oriental, cf. O.Claud. III–IV ; O.Krok. ; Cuvigny (2003) 265–291 ; *BIFAO* 98 (1998) 540–541 ; 99 (1999) 505–506 ; 100 (2000) 513 ; 102 (2002) 515–516 ; 103 (2003) 558–559 ; 106 (2006) 412–413 ; 107 (2007) 323 ; 108 (2008) 448 ; 109 (2009) 611.

⁵ Cf. *BIFAO* 96 (1996) 408–414 ; 97 (1997) 347–348 ; 102 (2002) 477–479.

⁶ Cf. O.Berenike I–II.

⁷ Cf. Gallazzi (2000) 103 ; Reiter (2005) ; *BIFAO* 101 (2001) 552 ; 102 (2002) 530 ; 103 (2003) 572 ; 104 (2004) 668 ; 105 (2005) 436 ; 106 (2006) 362 ; 107 (2007) 279 ; 108 (2008) 402 ; 109 (2009) 560.

⁸ Cf. *PAM* 11 (2000) 165–166 ; 17 (2007) 266 ; 18 (2008) 309 ; Markiewicz (2000) ; Antoniak (2005).

⁹ Pour Baouît, cf. *BIFAO* 107 (2007) 284 et 109 (2009) 563. Pour Sheikh ‘Abada, cf. Fournet / Pieri (2008). Des *dipinti* récupérés à Tebtynis, 820 écrits en grec sont édités dans Litinas (2008) ; les autres, démotiques et grecs, sont mentionnés rapidement dans les publications citées ci-dessus (n. 7).

¹⁰ Je remercie Edda Bresciani et Abdul Rahman Al-Ayedi pour les renseignements qu’ils m’ont donnés sur cette découverte.

¹¹ Cf. Minutoli (2008).

¹² En plus de P.Naqlun II, cf. Gaubert (1998) ; van der Vliet (2003) et (2005) ; Godlewski (2007) 203–204.

¹³ Cf. Górecki (2007) 266–272 ; Kordowska (2008).

¹⁴ Presque tous les textes recueillis demeurent inédits. Il faut par conséquent se rapporter aux informations génériques contenues dans les lieux cités ci-dessus (n. 7) et dans Guernier (2008), Di Cerbo (2004) et Quenouille (2005).

¹⁵ Cf. Davoli (2004) ; Pernigotti (2009).

¹⁶ Cf. Davoli (2005) ; Capasso / Davoli (2009).

¹⁷ Cf. Rutschowskaya (2007) ; *BIFAO* 105 (2005) 440–443 ; 106 (2006) 365–369 ; 107 (2007) 280–284 ; 108 (2008) 403–411 ; 109 (2009) 560–564.

¹⁸ Cf. Bagnall / Ruffini (2004) ; Bagnall *et al.* (2006).

che des antiquités se sont réduites. Les pillleurs, par conséquent, ont fait des trous çà et là, mais ils n'ont pas répété les ravages accomplis dans les années cinquante et soixante¹⁹. A ma connaissance, aucune masse importante de cartonnage n'est arrivée sur le marché comme dans les dernières décennies du siècle passé et aucun ensemble de codex n'est apparu comme à l'époque de Martin Bodmer²⁰ : cela signifie que les fouilleurs clandestins n'ont pas fait de grosses découvertes²¹.

Les papyrus et les ostraca continuent donc à sortir, les missions au travail sont devenues plus nombreuses et les pillages ont diminué. Certains pourraient dire que les prévisions pessimistes de 1992 n'étaient pas fondées, que l'alerte lancée était une fausse alerte et que tout va bien en Egypte. Il n'en est rien : en 1992, la situation était difficile ; ensuite, elle a empiré et aujourd'hui, dans certains sites, elle est devenue catastrophique. Je vais le montrer en décrivant l'état actuel de quelques lieux qui sont connus pour le matériel livré par le passé et qui en produisent – ou qui pourraient en produire – encore de nos jours.

Je commencerai par Tebtynis, c'est-à-dire par le site que je connais le mieux, puisque j'y fouille depuis plus de 20 ans. En 1992, le terrain était sec presque partout ; les indices de remontées d'eau étaient très limités et le *kôm* était entouré par le désert sur trois côtés, l'oasis le bornant au nord, comme à l'époque ancienne. A présent, le monticule des ruines n'est plus qu'une enclave au milieu des cultures. Au nord-ouest, les champs se sont installés presque sur les pentes du *kôm*²². A l'ouest, ils sont situés à 200 m des vestiges. Au sud, les cultures se trouvent à 420 m du temple de Soknebtynis. A l'est, les plants d'aubergines et de tomates étaient arrivés à 100–150 m des ruines, puis le Conseil Suprême des Antiquités est intervenu : les cultures ont été arrachées et les champs ont reculé à peu près d'un demi-kilomètre.

La situation est encore pire pour la nécropole, qui s'étend au sud et à l'ouest du *kôm* et qui est bien loin d'être épuisée. Des crocodiles, probablement nombreux, restent à récupérer, enveloppés ou non dans des papyrus²³ ; plusieurs tombes humaines sont encore à fouiller ; le *hierakotapheion* et l'*ibiotapheion*, dont le P.Strasb. II 91 fait mention, n'ont pas été localisés jusqu'à présent. Malgré cela, les paysans ne s'arrêtent pas : les champs sont arrivés près des tombes et même au-dessus des tombes. Une petite partie des cultures, qui encerclent le *kôm* et qui empiètent sur la nécropole, a été autorisée ; tout le reste, d'après les bruits qui courent, est illégal. Mais cela revient au même : quand le terrain est mis en culture, il faut apporter de l'eau et arroser sans cesse. L'eau pénètre dans le sol et se répand, de sorte que le sable devient de plus en plus marron à cause des taches d'humidité et une flaque, qui s'est formée dans le secteur nord-est des ruines, s'élargit de jour en jour.

¹⁹ Entre-temps, l'American Society of Papyrologists a approuvé une résolution concernant le commerce des papyrus : cf. *BASP* 44 (2007) 289–290. L'Association Internationale de Papyrologues a aussi constitué un groupe de travail pour étudier le même sujet. Il est toutefois trop tôt pour évaluer les effets que ces actions auront sur le marché des antiquités.

²⁰ Sur les achats de manuscrits effectués par Martin Bodmer, cf. P.Bodm.² I, p. XXIII–XXXIV.

²¹ Même dans les années quatre-vingt-dix et au début du nouveau siècle, plusieurs pièces – parfois exceptionnelles – sont apparues sur le marché : par exemple, le rouleau de Posidippe (MP³ 1435.01 ; LDAB 3852) ; les documents de Boethos, cf. Kramer (1997) ; les P.Phrur.Diosk. ; les P.Polit.Iud. ; le dossier du *basilikos grammateus* Dionysios édité en partie dans P.Heid. IX ; et les textes ptolémaïques inclus dans les volumes VIII–XI des P.Köln. Mais il s'agit de matériel récupéré dans les années soixante ou soixante-dix. De même, le rouleau du P.Artemid. (MP³ 168.02 ; LDAB 7132), acheté en 2004, se trouvait dans une collection privée égyptienne dès la première moitié du XX^e siècle. Quant aux manuscrits de P.Schøyen I 23, de P.Schøyen inv. 187 (LXX, Ex.4, 16 – 7, 21), de l'*Évangile copte de Matthieu* (Cod. Schøyen) publié par Schenke (2001) et de l'*Évangile de Judas* (Cod. Tchacos) édité dans Kasser / Wurst (2007), ils traînaient sur le marché depuis des décennies.

²² L'état décrit est celui de novembre 2009.

²³ Tous ceux qui ont travaillé dans le cimetière après Grenfell et Hunt, c'est-à-dire Rubensohn, Breccia, Anti, Bagnani et Vogliano, ont repéré des crocodiles ; cf. Gallazzi / Hadji-Minaglou (2000) 6–12. Même la mission franco-italienne, qui est à l'œuvre sur place, en a trouvé un en 1994, en faisant un sondage juste au sud du *kôm* ; cf. Gallazzi / Hadji-Minaglou (2000) 27–28. Nous pouvons donc supposer qu'une fouille systématique du terrain environnant le monticule de ruines permettrait de mettre au jour d'autres animaux.

Pour l'instant, l'eau affleure dans les endroits les plus bas de la zone archéologique, mais dans quelques années l'humidité atteindra toutes les tombes de la nécropole et les niveaux du *kôm* qui contiennent les papyrus et les ostraca. A ce moment-là, les crocodiles seront putréfiés, les cartonnages des momies seront décomposés, les papyrus auront pourri et l'encre des ostraca sera dissoute. Il sera, par conséquent, impossible de renouveler les grandes découvertes de Grenfell et Hunt, d'Anti et de Vogliano et même celles de ces dernières années²⁴. Alors Tebtynis n'apportera plus rien aux papyrologues et elle sera aussi moins intéressante pour les archéologues : en effet, la brique crue, qui compose les murs, aura fondu, et le matériel organique, qui représente la richesse du site, aura disparu.

Les conditions de Tebtynis risquaient d'être les mêmes à Medînet Mâdi, où s'élèvent les vestiges de l'ancienne Narmouthis. Là aussi, les champs avaient avancé à peu près jusqu'au bord du *kôm*. Heureusement, le Ministère des Affaires Etrangères italien et le Conseil Suprême des Antiquités ont lancé un gros projet de mise en valeur du site, et les cultures ont été enlevées. La menace a été ainsi repoussée, du moins dans l'immédiat.

En revanche, un grave danger est venu menacer Soknopaiou Nesos. Le site semblait à l'abri de tout risque, étant donné que le *kôm* se trouve encore en plein désert, et les cultures sont bien loin, sur la rive opposée du lac Qarûn. Les quelques touristes, qui se promenaient en voiture sur le terrain archéologique, et les pilleurs, qui parfois ouvraient des trous çà et là, n'ont jamais fait d'énormes dégâts²⁵. Mais quelqu'un a eu l'idée de mettre en valeur la rive nord du Birket Qarûn en bâtissant un gros village touristique du style de ceux qui pullulent sur la côte de la mer Rouge. Les villas et les hôtels devraient surgir à côté de la zone archéologique. Il est facile d'imaginer ce qui arrivera aux ruines du village, aux nécropoles des environs, ainsi qu'aux papyrus et ostraca qui y sont encore enfouis : en peu de temps, tout s'abîmera et petit à petit disparaîtra.

Si nous nous déplaçons dans le sud du Fayoum, ce sont les cas de Medînet Nehâs et de Khamsîn qui sautent aux yeux. A Medînet Nehâs, les vestiges de Magdola sont encore assez bien conservés²⁶ ; la nécropole n'a vraisemblablement pas été explorée en entier par Jouguet et Lefebvre pendant leur campagne de 1902²⁷. Il est donc raisonnable de supposer que des fouilles effectuées sur le *kôm* et dans le cimetière permettraient de mieux connaître la structure et l'évolution urbaine du village, et aussi de recueillir une certaine quantité de textes. Malheureusement, une grande compagnie a demandé la permission d'ouvrir une carrière près des ruines pour enlever le sable des hautes dunes qui s'élèvent sur le terrain archéologique. Pour l'instant, l'Inspectorat des Antiquités du Fayoum a refusé le permis. Mais jusqu'à quand pourra-t-il s'opposer à la puissante compagnie et empêcher les bulldozers de rouler vers Magdola ?

La situation est encore pire à Khamsîn. Grenfell et Hunt y ont fouillé pendant quelques semaines en 1900 et 1902, récupérant des cartonnages de momies et des crocodiles enveloppés dans des papyrus comme à Tebtynis²⁸. Ensuite, les *sebakhin* ont attaqué le *kôm*, mais ils ne l'ont pas trop massacré. Jusqu'aux années quatre-vingt-dix le site pouvait être considéré comme l'un des plus prometteurs du Fayoum pour l'archéologie et la papyrologie²⁹. Aujourd'hui une bonne partie de la nécropole se trouve sous les champs de légumes, et les cultures s'approchent de plus en plus du *kôm*. Bientôt, à Khamsîn, tant les archéologues que les papyrologues n'auront plus rien à faire.

²⁴ Sur les découvertes d'Anti, voir la bibliographie mentionnée par Gallazzi / Hadji-Minaglou (2000) 8, n. 13 et 11, n. 22 ; pour celles de Vogliano, cf. Gallazzi (2003) 156–171 ; pour celles effectuées par la mission franco-italienne dès 1988, cf. ci-dessus (n. 14).

²⁵ Je dois ces renseignements à Mario Capasso, directeur de la mission de l'Université de Lecce en activité à Soknopaiou Nesos, auquel j'exprime ma reconnaissance.

²⁶ Cf. Arnold (1966) 109 ; Davoli (1998) 213–216.

²⁷ Cf. Jouguet (1902) 348–352.

²⁸ Cf. Grenfell / Hunt (1901) 378 et (1902) 3–4.

²⁹ Cf. Bresciani / el-Naggar (1983) 154–155 ; Davoli (1998) 265–266 .

Il n'y a pas qu'au Fayoum que les sites contenant des papyrus et des ostraca sont menacés. Près de la Vallée, le cimetière d'Abusir el-Malek, qui a donné tant de cartonnages aux fouilleurs allemands au début du siècle passé et vraisemblablement aux clandestins dans les années soixante, est de plus en plus rongé par les champs³⁰. De même, à Sedment el-Gebel, où plusieurs cartonnages en papyrus ont été récupérés par les inspecteurs du Conseil Suprême des Antiquités il y a une quinzaine d'années, les cultures empiètent sur la nécropole³¹. Dans l'oasis de Dakhleh, la mission de la New York University, active à Amheida, est obligée d'aménager des barrières pour empêcher les paysans de s'approcher trop des ruines avec leurs tracteurs et leurs conduites d'arrosage³². Je pourrais parler d'autres villages et d'autres nécropoles qui sont en danger, mais je m'arrête là. Je dis seulement qu'aujourd'hui les seuls endroits encore à l'abri sont les forts et les carrières du désert oriental : tous les autres sites, qui donnent ou qui pourraient donner des papyrus et des ostraca, sont plus ou moins menacés.

Au vu de la situation en Egypte, que devraient faire les papyrologues ? Ils pourraient décider de rester tranquilles derrière leurs bureaux et se contenter de publier les textes qui sont stockés dans les collections ou qui apparaissent de temps en temps sur le marché. Le choix serait compréhensible, d'autant plus que Peter van Minnen a écrit plusieurs fois qu'il reste encore dans le monde entre un million et un million et demi de papyrus et ostraca à éditer³³. Le travail, donc, ne manquerait ni pour nous, ni pour nos fils, ni pour les générations futures. Tout cela est vrai ; je ne nie pas que l'ensemble des collections recèle une quantité importante de textes à étudier, mais je me permets quelques remarques :

1) Nous avons un million ou un million et demi de papyrus et d'ostraca dans les armoires et les tiroirs, mais combien y en a-t-il sous le sable ? Personne ne peut le dire, mais je peux rappeler qu'à Tebtynis, depuis 1992, la mission franco-italienne a récolté plus de 7 000 textes, tout en fouillant un secteur limité dans un endroit qui avait été déjà bien exploité par les scientifiques, largement saccagé par les pillers et terriblement dévasté par les *sebakhin*. Nous sommes donc sûrs que certains sites d'Egypte contiennent encore un nombre considérable de papyrus, d'ostraca et de *dipinti*, et qu'une fouille systématique effectuée sur ces sites ne donnerait pas seulement de bons résultats archéologiques, mais permettrait aussi de recueillir une moisson satisfaisante de textes.

2) Qu'y a-t-il encore à éditer dans les collections ? A Oxford, dans les Papyrus d'Oxyrhynque, il reste des dizaines de pièces de premier ordre ; personne ne peut en douter. Quelque morceau remarquable pourra être trouvé aussi ailleurs : il suffit de penser à l'Empédocle de Strasbourg (MP³ 356.11 ; LDAB 824). En revanche, je serais surpris de découvrir au fond d'un tiroir un nouveau rouleau de Bacchylide, ou le papyrus de Posidippe (MP³ 1435.01 ; LDAB 3852), ou bien l'*Évangile de Judas* (Cod. Tchacos). De telles pièces ne demeurent pas longtemps cachées dans les collections : elles sont vite publiées. Pour en trouver des nouvelles, il faut faire des fouilles, ou bien il faut chercher sur le marché où arrive le résultat des pillages. Aussi bien dans un cas que dans l'autre, il est évident que ce sont les *kimân* et les nécropoles d'Egypte, non les armoires des collections, qui fournissent des pièces sortant de l'ordinaire.

3) Que nous donnent un bout de contrat ou une liste de noms de provenance inconnue tirés d'une armoire ? Pas grand-chose du point de vue scientifique. Au contraire, les mêmes morceaux récupérés en fouille peuvent être utiles pour améliorer notre connaissance de l'économie, de la population et de l'histoire d'un village. Cette différence ne doit

³⁰ Sur les découvertes de cartonnages effectuées par la mission archéologique de l'Ägyptisches Museum de Berlin, cf. P.Berl.Salmen., p. 13–20.

³¹ J'adresse mes remerciements à Mme Ola el-Aguizy, qui m'a mis au courant de la découverte.

³² Cette situation m'a été décrite par Roger Bagnall, directeur de la mission de la NYU, auquel je renouvelle mes remerciements.

³³ Van Minnen (2007) 705 ; Van Minnen (2009) 648.

pas être négligée, parce que les fragments représentent un très grand pourcentage tant du matériel conservé dans les collections que de celui recueilli dans les fouilles.

Je ne ferai pas d'autres remarques, car je pense que ceux qui se disent papyrologues n'ont pas besoin d'être persuadés de la nécessité de sauver le matériel encore enfoui sous terre, s'ils ne veulent pas se retrouver à racler les fonds des tiroirs. Le moment est donc venu d'arrêter les bavardages et de commencer à faire quelques suggestions pour trouver une solution au problème qui se pose à nous.

Il y a dix-huit ans, à Copenhague, j'avais proposé de lancer une grande campagne de sauvetage des papyrus, sur le modèle du sauvetage de la Nubie ; mais c'était un rêve qui n'avait aucune possibilité de se réaliser. A présent, j'ai abandonné l'idée de sauver tous les papyrus et tous les ostraca qui demeurent sous le sol de l'Égypte, et je pense qu'il vaut mieux essayer de sauver ce qui peut être encore sauvé. Je crois qu'il faut se concentrer sur les quelques endroits qui donnent ou qui pourraient donner des papyrus et des ostraca dans une mesure convenable, et chercher à les protéger.

Si nous excluons les carrières et les forts du désert oriental, qui sont pour l'instant moins en danger, même s'il ne faut pas les négliger, l'affaire ne concerne pas plus d'une dizaine de sites. Ce n'est pourtant pas une mince affaire ou une tâche qui puisse être laissée à l'initiative d'individus ou d'institutions isolés, parce qu'un fouilleur ou une université tout seuls ont toujours des problèmes pour trouver de l'argent et, surtout, ils n'ont pas assez de poids face aux autorités. C'est à l'AIP de s'occuper de l'affaire, et cela pour plusieurs raisons. Premièrement, l'AIP regroupe tous les spécialistes du monde les plus experts dans le domaine des papyrus et les plus concernés par le sauvetage du matériel. Deuxièmement, l'AIP, étant une organisation réputée et reconnue sur le plan international, a assez de poids pour négocier avec les autorités, pour discuter avec d'autres institutions et pour trouver des mécènes. En troisième lieu, l'AIP peut aider les missions déjà à l'œuvre, favoriser la constitution de nouvelles équipes de fouilleurs et assurer la meilleure liaison entre les gens qui travaillent sur le terrain.

Tout cela est facile à dire, mais un peu plus difficile à réaliser. Voyons alors ce qui pourrait être fait concrètement. D'après moi, il faut constituer un comité spécial auquel déléguer la gestion de l'affaire. Le comité devrait être dirigé par le président de l'AIP, comprendre des spécialistes qui connaissent directement l'Égypte, et surtout être composé de personnes prêtes à s'engager dans l'opération. Naturellement, le comité, une fois nommé par l'Assemblée Générale, représenterait l'AIP dans l'affaire et il parlerait et agirait au nom de l'Association.

Quelles seraient les fonctions du comité ? Sans doute, peu nombreuses mais bien précises. Le comité devrait tout d'abord décider des endroits à protéger. Une fois les sites déterminés, le comité devrait prendre contact avec le Conseil Suprême des Antiquités de l'Égypte et demander d'une façon très ferme que les endroits signalés soient soumis à une protection spéciale. Il faudra, surtout, faire comprendre aux autorités égyptiennes qu'il ne suffit pas d'empêcher les paysans de planter des aubergines et des tomates sur un site archéologique : il est nécessaire de laisser un espace libre de 2–3 kilomètres tout autour des *kimân* et des nécropoles, pour éviter que l'eau des cultures ne coule dans le sol et fasse pourrir les papyrus. En même temps, le comité devrait s'adresser à l'UNESCO dans le but de faire déclarer comme patrimoine de l'humanité les sept ou huit *kimân* contenant des papyrus. Cette déclaration serait la meilleure garantie pour la sauvegarde des sites. Cela demande du temps, alors que nous devons nous dépêcher, car en Égypte l'humidité n'attend pas.

Il serait donc souhaitable de commencer à soutenir financièrement les missions qui travaillent déjà et d'aider de nouvelles équipes à ouvrir des chantiers où personne ne fouille. Le comité, par conséquent, devrait aussi s'engager à trouver de l'argent. Il pourrait commencer en organisant de bonnes campagnes de presse dans les journaux et à la télévi-

sion, pour faire connaître au grand public le problème du sauvetage des papyrus. Une fois l'opinion publique sensibilisée, le comité pourrait chercher des mécènes au nom de l'AIP, et il aurait sans doute plus de succès qu'un simple directeur de mission. Si l'argent arrive, les campagnes des missions en activité pourraient être prolongées, plus de monde pourrait y participer, il serait possible d'ouvrir de nouveaux chantiers et le comité se trouverait dans des conditions optimales pour organiser la participation des chercheurs aux travaux et à l'étude du matériel trouvé. Mais il est trop tôt pour rentrer dans ces détails.

Les propositions que j'ai faites sont assez générales. Elles doivent être améliorées et elles peuvent aussi être rejetées toutes ou en partie, mais à condition d'être remplacées par d'autres. J'invite par conséquent tous les papyrologues à faire leurs propres suggestions. Toute idée devra être examinée et toute initiative sera la bienvenue. Mais évitons de nous perdre en bavardages, de voter des motions qui ne servent à rien et de nommer des comités qui ne se réunissent jamais. Dans la situation dans laquelle nous sommes, il nous faut retrousser les manches et nous mettre à l'œuvre le plus vite possible, si nous voulons sauver quelque chose. Comme je l'ai déjà dit à Copenhague, pendant que nous bavardons, il y a sûrement en Egypte un morceau de papyrus qui est en train de pourrir ; or nous ne savons pas si c'est un bout de compte, un poème inconnu ou une page d'histoire que personne n'a lue.

Bibliographie

- Antoniak, I. (2005), « Preliminary Remarks on the Coptic Ostraca from Seasons 2003 and 2004 », *PAM* 16, 244–247.
- Arnold, D. (1966), « Bericht über Fahrten in das El-Gharaq-Becken (Faijum) », *MDAI* 21, 101–109.
- Bagnall, R.S. *et al.* (2006), « Roman Amheida : Excavating a Town in Egypt's Dakhleh Oasis », *Minerva* 17.6, 26–29.
- Bagnall, R.S. / Ruffini, G.R. (2004), « Civic Life in Fourth-Century Trimithis. Two Ostraka From the 2004 Excavations », *ZPE* 149, 143–152.
- Bresciani, E. / El-Naggar, S. (1983), « Prospezione e salvataggio dei monumenti egiziani : survey nel settore nord ovest del Fayum », *ASAE* 69, 153–156.
- Capasso, M. / Davoli, P. (2009), « Rapporto preliminare della terza, quarta e quinta campagna di scavo (2005, 2006, 2007) a Dime / Soknopaiou Nesos (el-Fayyum) », *RISE* 3, 41–49.
- Cuvigny, H. (éd.) (2003), *La route de Myos Hormos I* (Le Caire).
- Davoli, P. (1998), *L'archeologia urbana nel Fayyum di età ellenistica e romana* (Napoli).
- Davoli, P. (2004), « Dieci anni di lavoro a Bakchias, El-Fayyum : bilancio archeologico (1993–2002) », *RISE* 1, 46–59.
- Davoli, P. (2005), « New Excavations in Soknopaiou Nesos », in Lippert, S. / Schentuleit, M. (ed.), *Tebtynis and Soknopaiou Nesos* (Wiesbaden) 29–39.
- Di Cerbo, Ch. (2004), « Neue demotische Texte aus Tebtynis », in Hoffmann, F. / Thiessen, H.J. (Hrsg.), *Res severa verum gaudium. Festschrift für Karl-Theodor Zauzich zum 65. Geburtstag am 8. Juni 2004* (Leuven) 109–119.
- Fournet, J.-L. / Pieri, D. (2008), « Les *dipinti* amphoriques d'Antinoopolis », in Pintaudi, R. (ed.), *Antinoopolis I* (Firenze) 175–216.
- Gallazzi, C. (1994), « Trouvera-t-on encore des papyrus en 2042 ? », in *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrology, Copenhagen 1992* (Copenhagen) 131–135.
- Gallazzi, C. (2000), « Nuovi ritrovamenti di papiri ed ostraka : il caso di Tebtynis », in Clarysse, W. / Verreth, H. (ed.), *Papyrus Collections World Wide* (Brussel) 101–106.
- Gallazzi, C. (2003), « La prima campagna di Vogliano in Egitto. Gli scavi a Tebtynis e gli acquisti di papiri », in Gallazzi, C. / Lehnus, L. (ed.), *Achille Vogliano cinquant'anni dopo* (Milano) 131–195.
- Gallazzi, C. / Hadji-Minaglou, G. (2000), *Tebtynis I. La reprise des fouilles et le quartier de la chapelle d'Isis Thermouthis* (Le Caire).
- Gaubert, Ch. (1998), « Remarques préliminaires sur les archives d'époque fatimide d'une famille copte », *PAM* 9, 87–89.
- Godlewski, W. (2007), « Naqlun (Nekluni). Preliminary Report, 2005 », *PAM* 17, 195–205.
- Górecki, T. (2007), « Sheikh Abd el-Gurna (Hermitage in Tomb 1152). Preliminary Report, 2005 », *PAM* 17, 263–272.
- Grenfell, B.P. / Hunt, A.S. (1901), « A Large Find of Ptolemaic Papyri », *APF* 1, 376–378.
- Grenfell, B.P. / Hunt, A.S. (1902), « Excavations in the Fayûm and at El Hibeh », *Egypt Exploration Fund Arch. Rep.* 1901/1902, 2–5.

- Guermeur, I. (2008), « Les nouveaux papyrus hiératiques exhumés sur le site de Tebtynis : un aperçu », in Lippert, S. / Schentuleit, M. (ed.), *Graeco-Roman Fayum. Texts and Archaeology* (Wiesbaden) 113–122.
- Jouguet, P. (1902), « Rapport sur deux missions au Fayoum », *CRAI* 1, 346–359.
- Kasser, R. / Wurst, G. (2007), *The Gospel of Judas (Cod. Tchacos)* (Washington).
- Kordowska, D. (2008), « Conservation Work on three Coptic Manuscripts from Sheikh Abd el-Gurna », *PAM* 18, 311–315.
- Kramer, B. (1997), « Der κτίστης Boethos und die Einrichtung einer neuen Stadt », *APF* 43, 315–339.
- Litinas, N. (2008), *Tebtynis III. Vessels' Notations from Tebtynis* (Le Caire).
- Markiewicz, T. (2000), « New Fragmentary Coptic Texts from Deir el-Bahri », *JJP* 30, 67–70.
- Minutoli, D. (2008), « Recupero e restauro dei papiri nelle campagne di scavo 2003–2007 », in Pintaudi, R. (ed.), *Antinoupolis I* (Firenze) 75–99.
- Pernigotti, S. (2009), « Missione archeologica dell'Università di Bologna a Bakchias / Kom Umm el-Atl (Fayyum) », *RISE* 3, 181–194.
- Quenouille, N. (2004), « Tebtynis im Spiegel neuer griechischer Papyri », in Lippert, S. / Schentuleit, M. (ed.), *Tebtynis and Soknopaiou Nesos* (Wiesbaden) 117–130.
- Reiter, F. (2005), « Symposia in Tebtynis. Zu den griechischen Ostraka aus den neuen Grabungen », in Lippert, S. / Schentuleit, M. (ed.), *Tebtynis and Soknopaiou Nesos* (Wiesbaden) 131–140.
- Rutschowskaya, M.-H. (2007), « Reprise des fouilles françaises à Baouit : Louvre / Ifao 2002–2003 », in Bosson, N. / Boud'hors, A. (éd.), *Actes du 8^e congrès international d'études coptes, Paris 2004* (Louvain / Paris / Dudley) 311–322.
- Schenke, H.-M. (2001), *Manuscripts in the Schøyen Collection. Coptic Papyri I* (Oslo).
- Van der Vliet, J. (2003), « The Naqlun John : A Preliminary Report », *PAM* 14, 172–176.
- Van der Vliet, J. (2005), « Preliminary Observations on the Coptic Texts Found during Seasons 2003 and 2004 », *PAM* 16, 191–194.
- Van Minnen, P. (2007), « The Millennium of Papyrology (2001 – ?) », in Palme, B. (Hrsg.), *Akten des 23. Internationalen Papyrologenkongresses, Wien 2001 (Papyrologica Vindobonensia 1, Wien)* 703–714.
- Van Minnen, P. (2009), « The Future of Papyrology », in Bagnall, R.S. (ed.), *The Oxford Handbook of Papyrology* (Oxford) 644–660.

TISSERANDES ET TISSERANDS DANS LES PAPYRUS DE L'ÉPOQUE ROMAINE : UNE ANALYSE COMPARATIVE

Sophie Gällnö

Introduction

L'objectif de cet article est de présenter les résultats d'une comparaison entre des documents mentionnant des hommes tisserands, avec ceux qui mentionnent des femmes tisserandes, dans le but de mettre en évidence certains facteurs qui influencent la visibilité du travail des femmes et des hommes dans les papyrus d'Égypte romaine.

Contexte général de la recherche

Cet article s'inscrit dans une recherche plus large, dont l'objectif final est de mettre en évidence les biais qui, dans la documentation papyrologique, influencent la visibilité du travail des femmes par rapport à celle du travail des hommes. La recherche se divise en deux grandes étapes. La première consiste à recenser tous les papyrus du IV^e siècle ap. J.-C. qui mentionnent une forme de travail. En second lieu, il s'agira de comparer le contenu de ces documents en fonction du sexe de la personne qui effectue ce travail.

Dans le cadre de cette recherche, le terme « travail » doit être considéré dans un sens extrêmement large, recouvrant toutes les formes de travail, qu'il soit effectué dans un cadre domestique ou public, de manière informelle ou officielle¹. Cependant, il n'inclut pas les actes ponctuels comme les transactions (la vente, l'achat, le prêt ou l'emprunt de biens). En outre, étant donné que le but de la recherche est de comparer les données relatives aux femmes à celles relatives aux hommes, les formes de travail qui sont *a priori* réservées aux hommes, telles que les fonctions publiques (non religieuses) ou militaires, ne seront pas non plus prises en compte².

Pour le moment, les catégories « femme » et « homme » sont employées de manière très générale, sans distinctions d'âge ni de condition. Comme ces distinctions sont essentielles, elles seront néanmoins prises en considération dans des étapes ultérieures de la recherche.

Pourquoi s'intéresser à la visibilité du travail des femmes et des hommes ?

Les papyrologues savent que les femmes apparaissent moins souvent dans les papyrus que les hommes, et qu'il est particulièrement difficile de connaître leurs activités. Cette faible visibilité du travail féminin s'explique par plusieurs facteurs très généraux, parmi lesquels on peut citer les suivants.

Il y a d'abord le fait évident que, si les femmes sont moins présentes dans la documentation d'une manière générale, leurs activités seront également moins visibles que celles des hommes.

Ensuite, la société antique connaissait une certaine division sexuelle du travail et des espaces de vie. Cette séparation des rôles masculins et féminins devait certainement varier en fonction des périodes, des régions et des catégories sociales. Néanmoins, l'impression générale que donnent les papyrus est que les femmes demeuraient surtout actives dans une

¹ Nous entendons par « travail officiel » les activités qui sont désignées par un nom de métier. Il faut cependant tenir compte du fait que dans l'Antiquité (et pas seulement), beaucoup de travaux artisanaux s'effectuaient à domicile, et que la distinction entre le travail domestique et lucratif était moins clairement établie qu'elle ne l'est aujourd'hui ; cf. Dixon (2001) 130–131 ; Van Minnen (1998) 201.

² Sur l'exclusion des femmes des fonctions publiques, cf. Beaucamp (1990/1992) I, 29–31 ; II, 273–274. Des prêtresses (païennes) sont en revanche attestées jusqu'au IV^e siècle ; cf. II, 273.

sphère domestique et informelle, généralement moins visible dans la documentation³. Les contrats d'apprentissage, par exemple, concernent nettement moins souvent des jeunes filles de condition libre que des jeunes hommes libres ou des jeunes esclaves. Pour Peter Van Minnen, cette différence s'expliquerait par le fait que la période d'apprentissage intervenait au moment où les jeunes filles atteignaient l'âge de se marier, et que par conséquent, les parents évitaient d'envoyer leurs filles se former à l'extérieur du foyer, par crainte qu'elles ne perdent leur virginité. D'après cette hypothèse, les jeunes filles de condition libre avaient tendance à apprendre des techniques artisanales à domicile – or ce type d'apprentissage ne nécessitait pas la rédaction d'un contrat⁴. Ainsi, la faible visibilité du travail féminin serait en partie liée aux conditions de vie réelles de la société antique.

Cependant, comme Suzanne Dixon l'a souligné à plusieurs reprises, la visibilité du travail des femmes et des hommes dépend aussi, dans une certaine mesure, de la nature même de la documentation ; celle-ci est également imprégnée des valeurs de la société au sein de laquelle elle a été produite⁵. Cela signifie que les documents ne reflètent pas fidèlement la réalité ; par conséquent, certains aspects du monde du travail antique peuvent apparaître de manière disproportionnée par rapport à d'autres. Nous y reviendrons plus loin, lorsque nous aurons comparé entre elles les données relatives aux tisserands et aux tisserandes.

Quelques chiffres

Pour la période dite du quatrième siècle long (débutant à la fin du III^e siècle), on compte un peu plus de 4000 papyrus – les ostraca n'étant provisoirement pas inclus. Dans un premier temps, j'ai constitué un échantillon de 400 papyrus – soit environ 10 % de la totalité des documents de cette période. Cet échantillon est composé pour moitié de papyrus sans date exacte, ce qui permet une plus large représentativité des divers types de documents.

Sur ces 400 papyrus, 65 concernent des femmes ; plus précisément, ces documents peuvent soit émaner d'une femme, soit être adressés à une femme, soit mentionner une affaire dans laquelle une femme se trouve impliquée d'une manière ou d'une autre. Il est évidemment possible qu'un plus grand nombre de ces papyrus concernaient des femmes, mais qu'à présent, à cause de leur état lacunaire, ils n'aient pas pu être comptabilisés comme tels. Remarquons que dans 13 autres documents, des femmes apparaissent uniquement dans la formule de politesse, quand par exemple l'auteur d'une lettre prie son destinataire de saluer son épouse ou sa fille. Parmi les 65 papyrus concernant des femmes, 7 mentionnent une forme de travail effectué par des femmes. Dans seulement trois cas, le travail est désigné par un nom de métier : nous trouvons une fondeuse (κνάρικα), une nourrice (τροφός) et une embaumeuse (νεκροτάφη).

Mon échantillon de 400 papyrus comporte en revanche 76 attestations de travail masculin, dont 66 mentionnent au moins un nom de métier. Notons que dans 17 de ces documents, le travail est effectué par un groupe de personnes ; or, on ne peut pas exclure qu'un ensemble d'individus désigné au masculin soit composé d'hommes et de femmes, ces dernières étant rendues invisibles par l'usage générique du masculin.

Tableau I : Nombre de documents concernant le travail féminin et masculin (N = 400)

<i>Documents concernant des femmes</i>	<i>Attestations de travail féminin</i>	<i>Travail féminin désigné par un nom de métier</i>	<i>Attestations de travail masculin</i>	<i>Travail masculin désigné par un nom de métier</i>
65 (16,3 %)	7 (1,8 %)	3 (0,8 %)	76 (19 %)	66 (16,5 %)

³ Pour la période byzantine, cf. Beaucamp (1993) *passim*.

⁴ Cf. Van Minnen (1998) 201 et 203.

⁵ Cf. Dixon (2000/2001) *passim*, et (2001) 113–132.

Ces chiffres confirment ainsi l'impression générale que les femmes et leurs activités sont proportionnellement peu visibles dans les papyrus. Cependant, pour pouvoir analyser comment la documentation laisse apparaître le travail des femmes et des hommes, nous allons à présent examiner la nature des documents relatifs à une profession exercée par les deux sexes : celle de tisserand et de tisserande.

Les termes « tisserande » et « tisserand » dans les documents : analyse comparée

Le tissage professionnel, qui ne constitue qu'une partie du secteur global de l'industrie textile de l'Égypte romaine, nous est connu par un grand nombre de documents. Le but ne sera pas ici d'examiner le fonctionnement de ce secteur, mais de voir comment les personnes qui y travaillent sont mentionnées dans les sources papyrologiques. Plus précisément, nous allons comparer les documents comportant la mention de l'un des termes désignant le tisserand et la tisserande : ὁ γέρδιος (ou γέρδις) et ἡ γερδίανα.

La profession de tisserand est désignée dans les sources grecques par différents termes, qui peuvent varier en fonction des époques ou des spécialisations du métier. Attestée dès le III^e s. av. J.-C., l'appellation γέρδιος semble avoir progressivement remplacé, à l'époque romaine, le terme ὑφάντης en vigueur à l'époque ptolémaïque. À côté d'un certain nombre d'appellations servant à différencier les spécialisations du métier, le terme général γέρδιος est celui qui apparaît le plus fréquemment dans les papyrus de l'époque romaine traitant du tissage professionnel⁶. Dans les papyrus, il existe pour les termes ὑφάντης et γέρδιος une forme féminine correspondante (ὑφάντρια et γερδίανα). Le mot γερδίανα est attesté dans les papyrus depuis la moitié du II^e s. ap. J.-C.⁷

Les attestations des termes γέρδιος et γερδίανα étant plutôt rares au IV^e siècle, la période prise en compte pour l'étude comparative qui va suivre débutera à la fin du II^e siècle, les ostraca étant cette fois inclus. Il faut préciser qu'il ne sera pas tenu compte des documents qui fournissent des attestations d'individus travaillant manifestement comme tisserand ou tisserande, lorsqu'ils ne sont pas qualifiés personnellement de « tisserand » ou de « tisserande »⁸.

Documents comportant le mot γερδίανα

Sur la totalité de cette période (extrême fin du II^e s. – IV^e s.), la forme féminine est présente dans les sept documents suivants.

⁶ Cf. Wipszycka (1965) 103–121.

⁷ Notons que l'Edit de Dioclétien (20, 12–13) comporte la forme γερδία ; comme le souligne Federico Morelli (2004) 73, il s'agit du seul nom de métier féminin mentionné dans l'Edit.

⁸ Par exemple, nous ne tiendrons pas compte ici de O.Theb. 70 (Thèbes, III^e s. ap. J.-C.) : Βηρώς καὶ μ(έτοχοι) ἐπιτ(ηρηταὶ) τέλ(ου) γερδ(ίων) τοῦ ε (ἔτους [?]) ὀνόμ(ατος) Πετεμ(ενώφιος). ἔσχ(ομεν) παρὰ σο(ῦ) ὑπ(έρ) τέλ(ου) μη(νός) Θωθ (δραχμὰς) δέκα (γίνονται) (δραχμὰι) ι. (ἔτους) ε Φαῶ(φι) κβ.

Tableau II

	<i>Nom du document</i>	<i>Date</i>	<i>Lieu</i>	<i>Type de document</i>	<i>Contenu</i>
1	BGU XI 2083, 3–4 (= BGU I 148)	II/III	Ptolemaïs Euergetis	Mandat d’amener	Mandat officiel d’arrêter deux hommes et deux femmes, tisserands de profession, accusés par un dénommé Ammonios.
2	BGU II 617, 4	216	Socnopéonèse ?	Reçu fiscal	Une esclave tisserande paie pour la κοπή τριγός et le χειρονάξιον ⁹ .
3	P.Oxy. VII 1069, 9	III	Oxyrhynque	Lettre privée	Un homme écrit à sa « sœur » pour lui donner des directives au sujet de sa tunique, qu’elle doit faire fabriquer ; il lui envoie le salaire pour les tisserandes.
4	P.Oxy. LVIII 3921, 20	219	Nome oxyrhynchite ?	Comptabilité d’un tuteur	Comptabilité d’un tuteur qui gère les biens de deux garçons. Parmi ces biens figure une jeune esclave, qui touche un salaire comme tisserande.
5	O.Mich. I 11, 6	243	Nome arsinoïte	Reçu fiscal	Une tisserande a versé 4 drachmes sur le compte de la nomarchie.
6	PSI IX 1055 v b, 6	265	Nome arsinoïte	Reçu fiscal	Une tisserande a versé 12 drachmes sur le compte de la nomarchie.
7	SB XVIII 13305, 7	271	Karanis	Contrat d’apprentissage	Contrat entre une tisserande et un homme qui lui confie sa fille, afin qu’elle apprenne l’art du tissage ¹⁰ .

L’analyse de ces documents montre qu’il existe un lien presque systématique entre le contexte général du papyrus et le fait que le métier de la tisserande est mentionné. Par exemple, dans le n° 2, un reçu pour le paiement d’un impôt sur la profession (le χειρονάξιον), on précise de quelle profession il s’agit ; les deux autres reçus fiscaux, les n°s 5 et 6, sont probablement aussi à mettre en rapport avec l’impôt sur la profession, qui s’élève en général à 12 drachmes, parfois payé en deux versements de 8 et 4 drachmes¹¹. Dans les n°s 3 et 4, il est question de salaires que reçoivent des tisserandes pour leur travail. Le n° 7 concerne la formation au métier de tisserande.

Le premier document de la liste fait figure d’exception. On ignore pourquoi ces personnes font l’objet d’un ordre d’arrestation, et comment il faut interpréter la mention de leur métier. Peut-être sert-elle simplement à mieux les identifier ; si c’est le cas, il s’agit du seul exemple de cette liste où l’on précise la profession d’une tisserande uniquement dans un but descriptif, dans un contexte qui n’a rien à voir avec le tissage. Mais il se pourrait également que ces personnes aient été accusées par Ammonios à cause d’une affaire en rapport avec leur métier, par exemple dans le cas du non-respect d’un contrat¹².

⁹ Sur la κοπή τριγός, cf. Wipszycka (1971) *passim* ; sur le χειρονάξιον, cf. Hobson (1993), en particulier 78–83.

¹⁰ Cf. Van Minnen (1998) 202–203.

¹¹ Cf. Wallace (1938) 192–193.

¹² Je remercie Paul Schubert qui m’a fait part de cette suggestion.

Documents comportant les termes γέρδιoc ou γέρδιc

Les documents comportant le terme γέρδιoc ou γέρδιc sont nettement plus nombreux : ils se comptent par dizaines. Sur cet ensemble, nous ne tiendrons pas compte des cas où le contexte ou l'état du document ne permettent pas de tirer des conclusions sur son rapport avec la mention du métier¹³. L'ensemble des documents pris en considération peut se diviser en deux groupes : ceux qui sont clairement liés à l'exercice de la profession de tisserand et ceux qui ne le sont pas.

Commençons par le premier groupe, qui comporte treize documents. Dans sept cas, le lien avec l'exercice de la profession est manifeste¹⁴. Pour six autres, la nature de ce lien nécessite un commentaire :

- Relevons d'abord deux papyrus qui sont probablement à mettre en relation avec le χειρονάξιον : SB XIV 11627, 4 + P.Giss. Univ. VI 47, ii, 4 ; iii, 6 ; iv, 4 ; v, 3 ; vi (Tebtynis, 213–217 ap. J.-C.)¹⁵ ; P.Oxy. XII 1519, 2 (nome oxyrhynchite, III^e s.)¹⁶.
- La liste O.Bodl. II 1932, 2 (Thèbes, III^e s.) comporte uniquement des noms masculins, chaque fois suivis du métier, ce qui suggère que ce document pourrait aussi être lié à l'exercice de leur profession. SB XII 11003, 3 (origine inconnue, IV/V^e s.) est une liste de groupes de professionnels, suivis de quantités de denrées en livres. Si l'on ignore la raison d'être de cette comptabilité, on peut néanmoins supposer qu'elle est en rapport avec les différents métiers mentionnés. Notons encore une fois que ces groupes de professionnels désignés par des masculins pluriels peuvent également comporter des femmes.
- P.Mich. XI 620, 47, 95 et 177 (nome arsinoïte, postérieur à 240 ap. J.-C.), comportant la comptabilité d'un grand domaine, mentionne plusieurs tisserands parmi les locataires des nombreux ateliers de la propriété. La mention du métier se trouve ici en relation avec l'usage qui est fait des locaux mis en location.
- Un document d'un autre type, P.Oxy. XXXI 2575, 2 (nome oxyrhynchite, II/III^e s.), est un ordre d'arrestation de deux tisserands, qui semble avoir été émis à la demande des percepteurs de l'impôt sur la teinture, les τελῶναι βαφικῆς. Or, dans P.Ryl. II 98 (Ptolemaïs Euergetis, 172 ap. J.-C.), des fonctionnaires semblables apparaissent comme étant des concessionnaires de la ἱκτοναρχία, une charge de coordination de la production des ateliers de tissage d'un secteur géographique donné¹⁷. Les éditeurs suggèrent par conséquent que cet ordre d'arrestation survient après un problème lié à la ἱκτοναρχία¹⁸ : il est possible en effet que les deux tisserands aient été responsables du contrôle du

¹³ P.Eleph.Wagner I 111, 5 (Elephantine, I–IV^e s.) ; P.IFAO III 46, ii, 6 (origine inconnue, I–IV^e s.) ; O.Leid. 292, 6 (origine inconnue, II/III^e s.) ; SB XVIII 13766, 16 (origine inconnue, II/III^e s.) ; SB XXII 15714, 2 (Philadelphie, II/III^e s.) ; P.Flor. I 25, 21 (Ptolemaïs Euergetis, III^e s.) ; P.Flor. I 50, 70 (Hermopolis, 269 ap. J.-C.) ; P.Michael 109, 6 et 121, 1 (Panopolis, III^e s.) ; SB I 1974, 1 (Oxyrhynque, III^e s.) ; SB XVI 12497, 23 (Ptolemaïs Euergetis [?], III^e s.) ; SB XX 15061, 2 (nome hermopolite, III/IV^e s.) ; P.Charite 35,6 (nome hermopolite, 320–350 ap. J.-C.) ; P.Ross.Georg. V 51, x, 12 (origine inconnue, IV^e s. [?]) ; SB XX 15198, 6 (Oxyrhynque, IV^e s.).

¹⁴ O.Wilck. 1155, 2 et 1156, 1 (Thèbes [?], I–IV^e s.) ; O.Wilb. 75, 1 (Thèbes [?], 164, 196 ou 221 ap. J.-C.) ; P.Berl.Cohen 15, 7 (Karanis [?], II/III^e s.) ; SB XIV 12011, 6 (origine inconnue, II/III^e s.) ; P.Strasb. VI 576, 27 (origine inconnue, 325–330 ap. J.-C.) ; SPP XX 75, 8–9 (nome hermopolite, IV^e s.).

¹⁵ Il s'agit d'un seul et même document, dont la première partie a été publiée deux fois. Pour le rapport entre ce document et le χειρονάξιον, cf. Hobson (1993) 90–91.

¹⁶ Ce papyrus comporte une liste d'arriérés. Dans la première partie du document, la profession de la plupart des contribuables est précisée ; c'est pourquoi les éditeurs supposent que la taxe en question pourrait être le χειρονάξιον.

¹⁷ Sur la ἱκτοναρχία, cf. O.Wilb. 75, introduction ; Van Minnen (1987) 57–58.

¹⁸ Cf. P.Oxy. XXXI 2575, 3–4 n.

tissage, et qu'ils n'aient par la suite pas respecté leurs engagements envers les *τελῶναι βαφικῆς* qui leur avaient concédé cette fonction.

Parmi les documents qui comportent le mot *γέρδιος* ou *γέρδις*, nous en avons donc treize qui ont très probablement été produits dans le contexte de l'exercice du métier de tisserand. Passons à présent au second groupe : celui des documents dont le lien avec le métier de tisserand est douteux ou absent.

Un premier ensemble de documents, composé de listes de contribuables masculins, provient des archives fiscales de Socnopéonèse¹⁹. Dans ce genre de liste, les noms de contribuables sont parfois accompagnés par des noms de métiers ; dans ces cas, le patronyme est souvent absent. Nous trouvons plusieurs tisserands dans ces listes, et certains tisserands apparaissent plusieurs fois. La présence du métier peut être comprise de deux manières : soit on profitait des listes de contribuables établies en vue du prélèvement d'un impôt sur les terres pour recenser également les artisans afin de faciliter le prélèvement d'un impôt sur les professions (le *χειρωναξίον*, par exemple) ; soit cette précision servait simplement à mieux identifier certains contribuables, en indiquant leur métier.

Provenant de Haute Égypte, quatre listes de noms masculins, inscrites sur des ostraca, présentent des similitudes avec certaines listes de noms des archives de Socnopéonèse, mais leur fonction ne peut être définie avec certitude²⁰. Elles pourraient avoir été établies à des fins fiscales, et là encore, la mention du métier de tisserand pourrait servir à identifier les hommes figurant sur ces listes. Relevons que la mention du métier n'accompagne que les noms sans patronymes.

Le long document SB XXIV 16000, 37 et 167 (Panopolis, postérieur à 298 ap. J.-C.), qui contient la description topographique des immeubles de Panopolis, mentionne quant à lui deux tisserands, parmi d'autres métiers exercés par les habitants recensés. L'éditeur interprète ces précisions de la manière suivante : « Notre liste caractérise la personne du propriétaire de l'immeuble, en dehors du nom (et éventuellement celui des aïeux), par son métier, la fonction remplie ou l'appartenance aux prêtres. Ces informations font partie des données personnelles de chaque habitant de l'Égypte, avec son nom et son signalement. Leur mention sert ici, suivant la destination de la liste, à la définition des personnes et non à l'enregistrement des fonctions remplies ou du métier. Si on tient compte que le métier ou la fonction peuvent être des éléments parfois bien plus particuliers que le nom, on comprend que ces informations étaient été soigneusement notées (...). »²¹

La question se pose en des termes semblables pour SB XXIV 16015, 15 (nome arsi-noïte, 203 ap. J.-C.) : il s'agit d'une déclaration pour le recensement, émanant d'un certain Alba(...), tisserand de profession. Cependant, l'éditrice de ce document interprète ici la mention du métier à l'opposé de Borkowski : « The indication of the occupation as a weaver fits the known praxis in the Arsinoite declarations, where professions in the textile industry seem to be mentioned with great regularity. Hombert-Préaux connected this fact to the special tax status the textile industry had obtained. »²²

¹⁹ Cf. BGU II 392, 29, 35, 60 ; II 639, i, 22 et ii, 6, 14 ; P.Bodl. I 23, 37 et 41 ; P.Lond. II 156 (p. 249), 9, et 21 ; SPP XXII 179, 14, 21 et 26 ; SPP XXII 180, 6, 37, 43 et 55 (208 ap. J.-C.), qui appartiennent au même documents. Voir aussi BGU II 426, 19 ; ii, 6 et 10 ; II 630, iii, 6 et 15 ; iv, 25, 30 et 31 (200 ap. J.-C.) ; SPP XX 39, ii, 4 et 10 ; iii 1–3 (II/III^e s.) ; SPP XXII 26, ii, 10 et SPP XXII 165, 27 et 36 (début du III^e s.) ; CPR XV 38, fr. A, ii, 1 (204–208 ap. J.-C.) ; SB XIV 11715, ii, 27 et 34 ; iii, 12, 25 et 32 ; iv, 27 ; v, 12, 27 et 33 ; vi, 12 ; vii, 24 et 31 ; viii, 24 et 31 ; ix, 11 et 31 ; x, 12 et 34 (209 ap. J.-C.) ; SPP XXII 88, 23 (214/215 ap. J.-C.) ; SPP XXII 169, 49 et 51 (216 ap. J.-C.) ; SPP XXII 174, 31 (218 ap. J.-C.) ; BGU II 659, 16 (229 ap. J.-C.), qui proviennent des mêmes archives. Sur ces archives, cf. Hobson (1975 et 1977) ; Nachtergaele (2005) 232–235 ; P.Louvre I 46, introduction. D'un contenu très proche de BGU II 426, on peut également citer ici P.Strasb. IX 897, 9 (Théadelphie [?], III^e s.).

²⁰ O.Bodl. II 1932, 2 ; 1938, 10 ; 1942, 2, 8 et 10 (Thèbes, III^e s.) ; O.Strasb. I 569, 3 (Haute Égypte, IV^e s.).

²¹ Borkowski (1975) 42.

²² Cf. Duttonhöfer (1997) 77 ; Hombert / Préaux (1952) 117.

Ainsi, nous voyons que dans ces documents il subsiste une certaine ambiguïté quant à la fonction occupée par la mention du métier. Si un but fiscal ne peut être exclu, il n'en demeure pas moins que l'indication du métier pourrait également servir à identifier les individus, ce qui n'est généralement pas le cas pour l'indication du métier pour les tisserandes.

Pour finir, examinons les quelques documents dont le contenu n'a clairement pas de rapport avec l'exercice du métier de tisserand : la mention de la profession sert manifestement à décrire ou identifier l'individu qui l'exerce.

- Dans O.Heid. 396, 3 (nome arsinoïte [?], III^e s.), il est question de contributions en nature versées en vue d'une fête ; on mentionne le « tisserand d'en face », qui a fourni une poule et des œufs.
- La mention du métier joue peut-être le même rôle dans P.Lond. III 1170 (p. 193), 91 et 94 (Théadelphie, 259 ap. J.-C.), qui comporte la comptabilité d'un grand domaine : parmi les recettes sont mentionnées des sommes d'argent versées par deux tisserands. Il est impossible de dire si ce versement a un rapport avec leur métier, mais il est probable qu'on les qualifie de tisserands afin de mieux les identifier.
- CPR XV 52, 8 (nome arsinoïte, début du III^e s.) est une liste d'arriérés. Le tisserand est le seul à avoir un nom de métier, à la place du patronyme, ce qui suggère qu'il ne s'agit pas d'arriérés pour le χειρονάξιον, contrairement à P.Oxy. XII 1519²³.
- P.Leipz. I 11, 9 (Memphis, III^e s.), une pièce comptable, mentionne un certain Didymos, dont on dit qu'il est fils d'Asklanoubis le tisserand.
- Dans SB XVI 12606, 12 (Oxyrhynque [?], III/IV^e s.), un homme écrit à sa mère pour lui dire qu'elle doit s'apprêter à loger deux amis ; l'un d'eux est un certain Akes, fils du tisserand Pachymis.
- P.Princ. III 181, 6 (Oxyrhynque, 344 ap. J.-C.) est un reçu dans lequel Aurelius Tithoes déclare avoir reçu le remboursement d'un prêt ; on précise dans l'entête qu'il est tisserand de profession.

Les papyrus qui indiquent le mieux le fait que le métier de tisserand peut être, en tout cas pour un homme, utilisé comme un élément de l'identité, sont sans doute les deux documents suivants :

- SB XIV 11932, 6 et 43 (= PSI XII 1244 ; nome arsinoïte, 208 ap. J.-C.) est un document adressé par les πρεσβύτεροι d'un village au stratège, et comportant les noms des hommes désignés pour une liturgie. Parmi ces πρεσβύτεροι figure le tisserand Liberalis. Dans la souscription, il est désigné comme [Λιβ]ε[ρ]άλις ἐπικ(αλούμενος) γέρδι(ος) (ὡς ἐτῶν) ν οὐ(λῆ) γόνα(τι) δεξιῶ. Il ressort clairement de cette souscription que le métier pouvait servir à identifier des personnes.
- P.Oxy. LI 3617, 10 (Oxyrhynque, III^e s.) comporte le signalement d'un esclave en fuite ; parmi ses caractéristiques, on relève qu'il est tisserand de profession.

Enfin, relevons que le terme γέρδις figure sur deux des étiquettes de momie datant de cette période, P.Coll.Youtie II 118, 2 (nome panopolite, II–IV^e s.) et T.Mon.Louvre 551, 2 (origine inconnue, II/III^e s.). Dans le premier cas, ce terme qualifie le mort, tandis que dans la seconde étiquette, c'est le père de la femme décédée qui exerce le métier de tisserand.

Conclusion

L'analyse des documents fait clairement apparaître les éléments suivants. D'une part, les documents comportant le mot γερδίανα ont généralement un contenu en rapport étroit

²³ Cf. *supra*, p. 277 ; pour l'intitulé de cette liste comptable, cf. Hagedorn (1992) 284.

avec l'exercice du tissage professionnel – à l'exception peut-être de BGU XI 2083. D'autre part, la forme masculine de ce terme apparaît dans des contextes beaucoup plus diversifiés.

Ainsi, dans les documents appartenant à des archives fiscales ou à des processus de recensement, un lien avec l'exercice de la profession et les obligations légales qui en découlent demeure possible. Notons que les archives fiscales de Socnopéonèse citées en exemple dans cet article n'incluent que des hommes ; quant aux documents liés au recensement, qui concernent également des femmes, on peut relever qu'ils ne mentionnent jamais de profession féminine²⁴.

D'autres papyrus parlent de γέρδοι alors qu'ils n'ont manifestement aucun rapport avec l'exercice de cette profession. Dans ces documents, la mention du métier sert à identifier l'homme qui l'exerce ; on voit ainsi que le métier peut faire partie de l'identité sociale masculine.

Ce phénomène peut contribuer à expliquer pourquoi les γέρδοι sont plus visibles dans la documentation que leurs homologues féminins, les γερδαίνας. En effet, si le métier d'un homme est mentionné dans les documents relatifs à son travail, et en plus dans d'autres types de documents, il est normal que les métiers masculins apparaissent plus facilement dans les papyrus que les métiers féminins.

Certes, il n'en demeure pas moins que dans la réalité, les femmes exerçaient probablement moins souvent que les hommes un travail désigné par un nom de métier officiel. L'analyse de ces documents montre cependant que d'autres paramètres peuvent influencer la visibilité des activités féminines et masculines dans les papyrus, et qu'il est important d'en tenir compte lorsque l'on étudie la participation des hommes et des femmes à l'économie antique.

Bibliographie

- Beaucamp, J. (1990/1992), *Le statut de la femme à Byzance (4^e – 7^e siècles)* (Paris).
- Beaucamp, J. (1993), « Organisation domestique et rôles sexuels : les papyrus byzantins », *Dumbarton Oaks Papers* 47, 185–194.
- Borkowski, Z. (1975), *Une description topographique des immeubles à Panopolis* (Warszawa).
- Dixon, S. (2000/2001), « How do you count them if they're not there ? New Perspectives on Roman Cloth Production », *Opuscula Romana* 25/26, 7–17.
- Dixon, S. (2001), *Reading Roman Women. Sources, Genres and Real Life* (London).
- Duttenhöfer, R. (1997), « Five Census Returns in the Beinecke Library », *BASP* 34, 53–78.
- Hagedorn, D. (1992), « Bemerkungen zu Urkunden », *ZPE* 90, 279–284.
- Hobson, D. (1975), « Papyri from Socnopaiou Nesos : Addenda et Corrigenda », *ZPE* 16, 239–258.
- Hobson, D. (1977), « Taxation at Socnopaiou Nesos in the Early Third Century », *BASP* 14, 161–207.
- Hobson, D. (1993), « Receipt for ΧΕΙΡΩΝΑΞΙΟΝ », *JJP* 23, 75–92.
- Hombert, M. / Préaux, C. (1952), *Recherches sur le recensement dans l'Égypte romaine (Pap.Lugd.Bat. 5, Leiden)*.
- Morelli, F. (2004), « Tessuti e indumenti nel contesto economico tardoantico : i prezzi », *Antiquité Tardive* 12, 55–78.
- Nachtergaele, G. (2005), « Papyrologica II », *CE* 80, 229–245.
- Van Minnen, P. (1987), « Urban Craftsmen in Roman Egypt », *MBAH* 6, 31–88.
- Van Minnen, P. (1998), « Did Ancient Women Learn a Trade Outside the Home ? », *ZPE* 123, 201–203.
- Wallace, S.L.R. (1938), *Taxation in Egypt from Augustus to Diocletian* (Princeton).
- Wipszycka, E. (1965), *L'industrie textile dans l'Égypte romaine* (Wrocław / Warszawa / Kraków).
- Wipszycka, E. (1971), « Les impôts professionnels et la structure de l'industrie dans l'Égypte romaine. A propos de la κοπή τριγός », *JJP* 16/17, 116–130.

²⁴ Hombert / Préaux (1952) 118.

DIEBSTAHL IM PTOLEMÄISCHEN ÄGYPTEN

Nadine Grotkamp

« Einbrecher » und « Taschendieb » sind nur zwei Varianten, in der deutschen Sprache einen Täter zu nennen, der gegen § 242 des deutschen Strafgesetzbuchs (StGB) verstößt. Egal ob jemand einbricht, klaut, stiehlt oder lange Finger macht – in jedem Fall kann er nicht nur umgangssprachlich als Dieb bezeichnet werden, sondern auch im technischen, strafrechtlichen Sinn. Denn in § 242 StGB ist genau festgelegt, was ein strafbarer Diebstahl ist, nämlich eine fremde, bewegliche Sache mit der Absicht wegzunehmen, sie sich oder einem anderen rechtswidrig zuzueignen. Diese Definition macht « Diebstahl » zu einem *terminus technicus*. Im hellenistischen Ägypten war dies anders.

« Dem ptolemäischen Recht ist ein allgemeiner technischer Ausdruck für den Diebstahl nicht bekannt, sondern es werden regelmäßig zur Bezeichnung desselben : κλέπτειν, ἀφαιρῆν, ἀφαρπάζειν, κυλᾶν, στερεῖν, ἀποφέρειν gebraucht. Einmal sogar eine umschreibende Wendung : ὅχρετο ἔχων. » – so die für den Bereich des Delikts- und Strafrechts noch immer als maßgeblich erachtete Arbeit, Taubenschlags *Strafrecht der griechischen Papyri*, das 1916 veröffentlicht wurde und die im Wesentlichen unverändert in sein *Law of Greco-Roman Egypt* von 1944 einging¹. Trotz aller Kritik die dieses von der römischen bzw. modernen deutschen Begrifflichkeit geprägte Werk erfahren hat, müssen die Kommentierungen bis zu jüngsten Editionen darauf zurückgreifen. So ist etwa in einer Edition von 2006 zu einer Diebstahlsanzeige zu lesen, dass der dortige « neutrale Ausdruck » οἴχομαι ἔχων in eine Reihe mit eindeutigeren Ausdrücken gehöre, siehe Taubenschlag² ; inzwischen haben zahlreiche Arbeiten nebenbei festgestellt, das gerade dieses οἴχομαι ἔχων sehr häufig ist und evtl. sogar der übliche Ausdruck für eine Diebstahlseingabe ist³. Diese Feststellungen wurden freilich nur gelegentlich getroffen und waren nicht Zentrum neuerer Arbeiten. Hier soll gezeigt werden, dass dieser vermeintlich neutrale Ausdruck für eine Diebstahlseingabe typisch ist und viel über die hellenistische Konzeption des Diebstahls verrät.

Taubenschlags Bemerkung, es gäbe keinen technischen Ausdruck für Diebstahl ist in gewisser Hinsicht zunächst banal, denn ein *terminus technicus* liegt im strengen Sinne nur dann vor, wenn es auch eine Definition gibt, die festlegt und genau abgrenzt, was ein Wort bedeuten soll. Solche Definitionen sind üblicherweise Produkt einer ausgeprägten Rechtswissenschaft, die es bekanntermaßen in den meisten antiken Rechtsordnungen nicht gab. So gibt es auch für das ptolemäische Ägypten keine wie auch immer überlieferte Definition eines dem heutigen Diebstahl ähnlichen Delikts. Soweit man Taubenschlags Aussage jedoch dahin versteht, dass in den Papyri beliebige Worte zur Beschreibung des Verhaltens benutzt wurden, das wir Diebstahl nennen, komme ich zu einem anderen Ergebnis. Insbesondere ist das zuletzt erwähnte οἴχομαι ἔχων nicht bloß singulär und auch nicht bloß eine umschreibende Wendung, sondern in Anzeigen und Eingaben die mit Abstand am häufigsten verwendete Bezeichnung der Diebstahlshandlung.

Die juristische Papyrologie hat sich nach Taubenschlag weniger mit den materiellen Straf- und Deliktstatbeständen beschäftigt, sondern mehr mit Fragen der Strafverfolgung⁴.

¹ Vgl. Taubenschlag (1916) 27 ; Taubenschlag (1944) 452–455. Auch die Ausführungen von Lippert (2008) beruhen noch auf Taubenschlag (1916).

² Vgl. P. Heid. IX, S. 36.

³ Vgl. Di Bitonto (1968) 81 ; Di Bitonto (1976) 125 ; Bauschatz / Sosin (2004) 169, auch schon P. Frankf. S. 26.

⁴ Vgl. Rupprecht (1991), zur Frage, ob Straftaten gegen einzelne auch dem Einzelnen oblagen (wer hatte die Initiative, an wen fällt die Geldbuße). Bei Raub und Diebstahl hält er eine öffentliche Strafe für wahrscheinlich, nicht eine private Buße, da Strafe verlangt werde und diese nicht an den Wert des Gutes anknüpfe ;

Dieser Themenkreis wird hier nicht berührt. Dafür gerieten die Diebe, Räuber und Banditen des Ptolemäerreicht stärker in den Blick der Sozialgeschichte⁵. Einiges wird in den Anmerkungen zu Papyruseditionen thematisiert⁶. Für das klassische Athen hingegen gibt es mehrere neue terminologische Untersuchungen⁷. Erinnert sei hier auch an die grundlegende Untersuchung von Cohen (1983), in der er versucht, den Normalfall einer attischen κλοπή zu ermitteln⁸.

Wirft man nun einen Blick auf Taubenschlags Liste für Ausdrücke, die in ptolemäischen Papyri einen Diebstahl bezeichnen – und zwar sowohl in seinem *Strafrecht* von 1916 als auch seinem *Law of Greco-Roman Egypt* von 1944 –, hat man zunächst den Eindruck, einer außergewöhnlichen Vielfalt zu begegnen. Betrachtet man die Darstellung jedoch genauer, so fällt schnell auf, dass er nur für etwa die Hälfte der Verben mehr als eine Belegstelle liefert, nämlich für :

- ἀφαιρῆν (wegnehmen, abnehmen, fortnehmen, rauben; auch : beschränken) ;
- ἀποφέρειν (wegtragen, wegbringen, hinbringen, entrichten) und – im *Law of Greco-Roman Egypt* –
- ὄχετο ἔχων (wörtlich : « er ging habend weg », mitgehen lassen).

Schon die Listen von Anna di Bitonto in ihrer Untersuchung zum Formular der Eingabe an Funktionäre vermittelt ein differenzierteres Bild. Sie spricht davon, dass es zwar keinen *terminus technicus* gegeben habe, die üblichen Ausdrücke für einen Diebstahl seien aber :

- ὄχοντο ἔχοντες (5 Belege),
- ἀπηλλάγησαν ἔχοντες (2 Belege) und
- ἀπηνέγκαντο (2 Belege),
- während ἐξέδουσαν, περιήλασαν, ἔκλεψαν, ἀφείρηται und ἀφείλετο weniger gebräuchlich seien⁹.

Auffällig ist zunächst, dass κλέπτω nicht zu den häufig gebrachten Ausdrücken zählt, obwohl man gerade dieses Verb erwarten würde, wenn im attischen Recht die Klagen schon als γραφή κλοπῆς und δίκη κλοπῆς bezeichnet wurde. Taubenschlag erwähnt für κλέπτω jedoch nur ein einziges Beispiel¹⁰. Es handelt sich hier um das Fragment eines Vertrags aus dem späten dritten Jahrhundert. Nur wenige Zeilen sind überliefert, der Vertragsgegenstand bleibt unsicher. Während die ersten Herausgeber dies für den Teil eines Ausbildungsvertrags hielten, halten andere einen allgemeinen Dienstvertrag oder ein antichretisches Darlehen für wahrscheinlicher¹¹. In den erhaltenen Zeilen wird lediglich vereinbart, dass Poros, wenn er beim κλέπτειν erwischt wird, das Doppelte des Schadens

anders : Helmis (1990) ; Bagnall (1991) verweist auf terminologische und konzeptionelle Probleme einer solchen Frage angesichts der fehlenden terminologischen Präzision der Papyri.

⁵ Vgl. Baldwin (1963) – trotz des Titels umfasst diese Studie auch die ptolemäische Zeit, ebenso Drexhage (1988a und 1988b). Lewis (1986) 61 beobachtet im Kapitel über den Strategen Diophanes, dass die Gegner in Streitigkeiten über Diebstahl und Sachbeschädigung jeweils der gleichen Bevölkerungsgruppe angehörten, was auf eine starke Trennung des griechischen vom ägyptischen Zirkels deute ; zum Banditenbegriff, vgl. McGing (1998), dazu die Anmerkung von Lewis (2000) sowie allgemeiner Shaw (1984 und 1990) ; zum literarischen Räuberdiskurs : Grünewald (1999, engl. 2004) und Riess (2001).

⁶ Vgl. P.Heid. IX, S. 28.

⁷ Vgl. Lagger (2006, 2008 und 2009) ; Whitehead (2007).

⁸ Vgl. Cohen (1983), 6–7 in Anlehnung an H.L.A. Harts « standard case ».

⁹ Vgl. Di Bitonto (1968) 81–82.

¹⁰ P.Hib. I 148, 3–4 (= P.Yale I 26) : ... ἐὰν δέ τι κλέπτῃ ἢ [vociferō]μενος ἀλίσκηται Π[ό]ρος ἀποτειδά[τω τὸ βλάβος διπλῶν.

¹¹ Grenfell / Hunt : Ausbildungsvertrag ; Westermann (1948) 37 : *paramone*, « general service contract » ; Samuel, *JJP* (1964) 309 : antichretisches Darlehen, so auch Oates, Samuel und Wells in P.Yale, da Terminologie am ehesten an solche Darlehen erinnere.

zahlen muss, und dass Poros ohne Zustimmung von Epimenes weder am Tag noch in der Nacht weg sein darf.

Nach unserem heutigen Verständnis dürfte dieses κλέπτω eher um eine Unterschlagung als einen Diebstahl bezeichnet haben, da Poros nach allen vorgeschlagenen Rekonstruktionen einen sehr engen Umgang mit dem Eigentum des Epimenes hatte. Dies ist nicht verwunderlich, da Diebstahl und Unterschlagung auch in anderen antiken Rechtsordnungen nicht unterschieden wurden. Wichtiger ist die Beobachtung, dass dieser einzige Hinweis darauf, dass ein Dieb im ptolemäischen Ägypten mit dem doppelten Wert des Diebesgutes belangt werden konnte, lediglich ein vertragliches Versprechen ist. Dies lässt offen, ob der Ersatz des Duplums eine generelle Regel war.

Ein weiterer Beleg für κλέπτω und seine Ableitungen ist das Verb ἐδραγματοκλέπτει in einem Strafregister aus der Kanzlei des Strategen Diophanes¹². Bei den drei anderen handelt es sich um Eingaben bzw. Entwürfe für Eingaben¹³. In einem Fall ist das κλέπτω jedoch nur unsicher gelesen, in einem weiteren erscheinen zwar Diebe (κλέπται), die Handlung selbst wird mit dem üblichen οἴχομαι ἔχων bezeichnet. Der dritte Fall ist eine in einem der Entwürfe für die Eingabe der Zwillinge Tauges und Taus erwähnte Missetat, die nach heutigen Kategorien eine klassische Unterschlagung wäre.

Die nächsten Verben aus Taubenschlags Liste sind noch spärlicher belegt. Das Verb ἀφαρπάζω fand Taubenschlag in einem Überstellungsbefehl, συλάω in einer der wortreichen Eingabeentwürfe der Zwillinge Tauges und Taus¹⁴. Wie schon das Verb κλέπτω, das der im Serapeion eingeschlossene Ptolemaios in einer anderen Fassung der Schrift für eines der zahlreichen Übel gebrauchte, um das Leid der Zwillinge auszumalen, bleibt die Beschreibung vage. Als Beleg für κτερέω für einen Diebstahl betrachtet Taubenschlag eine fragmentarische Eingabe aus dem Jahr 218 v. Chr., in der um in Verwahrung gegebene Gegenstände gestritten wird¹⁵. Der genaue Vorwurf ist nicht rekonstruierbar, da der Papyrus in der Mitte ein großes Loch hat, doch scheint die Handlung von unserer Vorstellung eines Diebstahls weit entfernt. Dazu passt, dass ἀποκτερεῖν häufig die Bedeutung von « etwas geschuldetes vorenthalten » hat¹⁶. Dies sollte jedoch nicht dazu verleiten, diesen Papyrus aus der weiteren Betrachtung auszuschließen, denn wie schon gesagt trennten die antiken Rechtsordnungen Diebstahl und Unterschlagung nicht. Jedoch bleiben diese drei Verben selten.

Gelegentlich kennzeichnen in Eingaben noch andere, von Taubenschlag nicht erwähnte Verben eine Diebstahlshandlung, so ἐκδύω « ausziehen » und περικόπτω « verstümmeln, plündern » oder aus der Opferperspektive ἀπόλλυμι « verlieren »¹⁷. Diese Verben werden häufig im gleichen Text neben Standardausdrücken eingesetzt, so dass eine wiederholte Verwendung eines der üblichen vermieden wird. Insgesamt bleibt ihre Bedeutung jedoch gering.

Zahlreich sind hingegen schon bei Taubenschlag die Beispiele für ἀφαιρέω, die ich nur um wenige erweitern kann. Häufig wird hier das Diebesgut dem Opfer während eines

¹² P. Petr. III 28, 5–6 (= M. Chr. 45 ; ca. 220 v. Chr.) : [Ἔ]πος Ἀρουήτιος ὅτι ἐδραγματοκλέπτει τρίτος.

¹³ C. Pap. Jud. I 14 (= PSI IV 393 = PSI VI S. XIII ; 241 v. Chr.) : παραγενόμενοι κλέπται ; P. Enteux. 109 (222 v. Chr.) : κλέπτουσιν ; UPZ I 18 R (= P. Par. 23 R = C. Pap. Hensl 391 ; 63 v. Chr.) : οὗτος κλέψας ἃ εἶχαμεν ἐν τῷ Σαραπίειω.

¹⁴ P. Hib. I 127 (250 v. Chr.) : ἐπεὶ οὐκ ὀλίγον ἀργυρίον ἀφαιρέσας ; συλάω : UPZ 19, 28–29 (= P. Par. 22 ; 163 v. Chr.).

¹⁵ P. Enteux. 29 (218 v. Chr.).

¹⁶ Vgl. LSJ s. v. ; Cohen (1983) 17 : « failure or refusal to return or repay when one is legally obliged to do so ».

¹⁷ ἐκδύω : P. Enteux. 75 (= P. Lill. II 38 ; 222 v. Chr.) Alternativformulierung im Rechtsschutzantrag « wenn es sich erweist, dass... » ; P. Enteux. 83 (= P. Lille II 42 = M. Chr. 8 = C. Pap. Hengstl 45 ; 221 v. Chr.) – Abnehmen des Mantels, dessen Rückgabe erbeten wird. περικόπτω : P. Cair. Zen. II 59145 (= C. Ptol. Sklav. 207 ; 256 v. Chr.). ἀπόλλυμι : P. Cair. Zen. II 59145 (= C. Ptol. Sklav. 207 ; 256 v. Chr.) : ἔστιν δὲ τὸ καθ' ἑν ὃν ἀπώλεσα ; ähnlich P. Col. III 53 (250 v. Chr.), wo nachts Sesam aus einem Speicher und P. Tebt. III 802 (135 v. Chr.), wo ein Mantel während eines Überfalls auf ein Schiff verloren gehen.

Gerangels abgenommen. In einem Fall entdeckt ein Krateuas, dass Schäfer eine seiner Weiden abgeweidet haben¹⁸. Als er sie zur Rede stellt, wird er angegriffen, die Hirten nehmen ihm seinen Mantel ab. Als er kurz darauf die Eingabe macht, hat er diesen schon zurückerhalten, die Anzeige erfolgt wegen Abweidens und Misshandlung. In einem anderen Fall rangeln zwei Frauen im Bad¹⁹. Der hier abgenommene Schmuck ist später ebenfalls nicht mehr Gegenstand der Eingabe, sondern ein Mantel, der der Klägerin einige Tage später abgenommen wird. Denn am Ende bittet sie den König nur, die Rückgabe des Mantels zu erzwingen. Die Aufschrift auf der Rückseite endet mit : *περὶ ἱματίου* « wegen eines Mantels ». In einer Eingabe an den *Komogrammateus* von Apollonias geht es nach der rückwärtigen Aufschrift um Weintrauben²⁰. Es wird berichtet, dass drei Judäer Weinstöcke im Garten des Peitholaos abgelesen hätten. Nebenbei wird erwähnt, dass sie dem Wächter des Gartens im Gerangel ein Winzermesser weggenommen hätten.

Zusammensetzungen mit αἰρέω gebrauchten die antiken Schreiber auch beim Viehdiebstahl, etwa für einen Schweinediebstahl auf offener Straße oder beim Vorwurf, während eines Festes das Opfertier eines anderen geopfert zu haben²¹. Dazu kommen Fälle, die heute als Raub klassifiziert werden würden, da bewusst Gewalt zur Wegnahme eingesetzt wurde²².

Für ἀποφέρειν liefert Taubenschlag sechs Belege, wobei zwei Papyri den gleichen Fall betreffen, nämlich das Entfernen von Gegenständen von einem Grundstück, das der im Serapeum eingeschlossene Ptolemaios geerbt hatte²³. Dazu kommen eine weitere, vergleichbare Eingabe in einem Erbstreit, eine Eingabe nach einer Grabplünderung²⁴; eine andere, vermutlich nach einem Einbruch, mit der der Petent die Rückgabe des wieder gefundenen Teils der Beute begehrt²⁵; und schließlich eine Eingabe wegen Tempeldiebstahls²⁶.

Vier weitere Fälle für die Verwendung von ἀποφέρειν bzw. ἐκφέρειν zur Kennzeichnung der Diebstahlshandlung bringen keinen neuen Aspekt. Es handelt sich um eine Beschreibung eines nächtlichen Einbruchs²⁷; ein Briefentwurf eines Sitologen, der nicht feststellen konnte, wie viel Korn ein Bauer geerntet hatte, da es vor der Messung zu Diebstählen kam²⁸; eine Eingabe mit der Behauptung, ein Vertragspartner habe die Wache überwältigt und Futter weggetragen, als er um Zahlung gebeten wurde²⁹; der Rest einer Eingabe einer Person, deren Weizen von der Tenne weggetragen wurde³⁰; und schließlich die Eingabe eines Fischers, dessen Schabeisen weggenommen wurde³¹. In fast allen Fällen wird das Diebstahlsubjekt aus einem Gebäude, einem Haus, einem Tempel, einem Getreidespeicher oder einem Grab heraus getragen. Nur in einem Fall wurde Gewalt angewendet. Ἀποφέρειν bzw. ἐκφέρειν werden also vor allem da verwendet, wo wir von einem Einbruch sprechen würden.

¹⁸ P.Enteux. 75 (222 v. Chr.) : καὶ τὸ ἱμάτιόν μου ὃ περιβεβλήμην ἀφείλοντο.

¹⁹ P.Enteux. 83, 5 (221 v. Chr.) : τό τε περιτραχηλίδιον ἐκ καθορμίων λιθίνων ἀφείλετό μ[ου].

²⁰ P.Gurob 8 (= Sel. Pap. II 334 = C.Pap.Jud. I 21 ; 210 v. Chr.) : ἀφεῖ[λον]το [ἀμ]πελουργικὸν δρέπανον.

²¹ P.Cair.Zen. III 59379 (254 v. Chr.) – Schweinediebstahl auf offener Straße ; P.Cair.Zen. III 59350 (245 v. Chr.) – Opfertier ; ähnlich : P. Lille I 8 (2. Hälfte 3. Jh.) ; PSI III 169 (118 v. Chr.).

²² P.Tebt. III 920 (1. Hälfte 2. Jh.) ; P.Tebt. I 230 (2. Hälfte 2. Jh.) ; SB I 4309 (3. Jh. ?).

²³ UPZ I 10, 9 (= P. Lond. I 45 ; 160 v. Chr.) : καὶ τῶν ἀπ' αὐτῆς φορτίων διενηνεγμένων ; 21 : περὶ τῶν διενηνεγμένων φορτίων ; UPZ I 11, 7 (= P.Par. 6 ; 160 v. Chr.) : τῶν ἀπ' αὐτῆς φορτίων διενηνεγμένων.

²⁴ UPZ II 187, 14–15 (= P.Par. 6 ; 127 v. Chr.)

²⁵ P.Enteux 28 (= P. Lille II 39 ; 218 v. Chr.).

²⁶ Falsch ist der Hinweis auf BGU III 1835 (nach 51/50 v. Chr.), wo die Beschreibung der Diebstahlshandlung nicht erhalten ist.

²⁷ P.Heid. VIII 421 (201 bzw. 177 v. Chr.).

²⁸ P.Tebt. III.1 727 (184 v. Chr.).

²⁹ P.Yale I 53 (150 v. Chr.).

³⁰ P.Oxy. XII 1465 (ca. 100 v. Chr.).

³¹ P. Würzb. 5 (31 v. Chr.).

Für den Ausdruck οἴχομαι ἔχων, wörtlich etwa « habend weggehen », liefert Taubenschlag in seinem 1916 veröffentlichten *Strafrecht* lediglich ein Beispiel, im *Law of Greco-Roman Egypt* von 1944 dann vier. Beim ersten Beleg handelt es sich um die häufig zitierte Eingabe einer Frau, der im jüdischen Bethaus ihr Kleid weggenommen wurde³². Später kommen noch zwei weitere Kleiderdiebstähle und ein Kleintierraub hinzu³³.

Mustert man die Eingaben wegen Diebstahls durch, finden sich zahlreiche weitere Beispiele. Allein aus dem Zenonarchiv sind es sechs Fälle. Einmal wurde das Material für Rankgerüste aus einem Weingarten weggetragen³⁴; ein anderes Mal schreibt Zenon an die Phylakiten, dass nachts eine Weinkaraffe entwendet wurde³⁵; dann werden zwei seiner Esel von Räubern mitgenommen³⁶. Drei Beispiele finden sich hundert Jahre später im Archiv des königlichen Schreibers Dionysios³⁷. Insgesamt habe ich bislang 24 Fälle gezählt, hinzu kommen zwei Eingaben, in der ἀπηλλάγησαν ἔχοντες anstelle von οἴχομαι ἔχων verwendet wurde³⁸. Eine genaue thematische Tendenz zu einer bestimmten Art des Diebstahls lässt sich nicht ausmachen. Unter den Fällen sind mehrere, meist nächtliche Einbrüche, aber auch Überfälle auf Reisende³⁹.

³² P.Lille II 35, 4 (= W.Chr. 56 = P.Enteux. 30 = C.Pap.Jud I 129; 218 v. Chr.).

³³ Kleiderdiebstähle: P. Tebt. III.1 733, 12 (143 v. Chr.); P.Tebt. III 784 (Anf. 2. Jh. v. Chr.). Kleintierraub: BGU VI 1253 (2. Jh. v. Chr.).

³⁴ PSI IV 393 (= C.Pap.Jud. I 16; 241 v. Chr.).

³⁵ PSI IV 396 (241 v. Chr.).

³⁶ P.Cair.Zen. IV 59659 (nach 241 v. Chr.).

³⁷ P. Heid. IX 423, 425 und 428 (alle 158 v. Chr.).

³⁸ Es handelt sich um:

- SB XXII 15462 (= C.Ptol.Sklav. I 45 = P.Cair.Zen. IV 59625 + P.Lond. VII 2093 + 2129 + PSI VI 563; 255 v. Chr.) – οἴχητο ἔχων.
- SB XVIII 13160 (244/219 v. Chr.) – ὄχοντ' ἔχοντες κυρίαν γυναικείαν.
- PSI IV 393 (= PSI VI S. XIII = C.Pap.Jud. I 14; 241 v. Chr.) – κλέπται [πρὸ τῆς ἰς ἀπόλωλε ἐκ τοῦ] τινὲς οἴχοντο ἔχοντες ἐκ τοῦ ...
- PSI IV 396 (241 v. Chr.) – οἴχοντο ἔχοντες [ἐκ οἴνου] κεράμια.
- P.Cair.Zen. IV 59659 (nach 241 v. Chr.) – ἃ ὄχοντο ἔχοντες, ὧν ἐν ἄρρεν βαδιστικὸν λευκόν.
- P.Coll.Youtie I 7 (224 v. Chr.) – οἴχοντο δ' ἔχοντες ποδανιπτῆρα χαλκοῦν μέγαν.
- P.Lille II 35 (= W.Chr. 56 = P. Enteux. 30 = C.Pap.Jud. I 129; 218 v. Chr.) – αὐτὸ ὄχετο ἔχων.
- P.Petr. III 32 (g) (217 v. Chr.) – ὄχετο ἔχων μου ἱμάτια Αἰγύπτια.
- P.Frankf. 3 (212 v. Chr.) – ὄχοντο ἔχοντες αὐτῆς κρόκην.
- P.Köln XI 441 (211 v. Chr.) – οἴχον[ται] ἔχοντες.
- P.Tebt. III.1 784 (Anf. 2. Jh. v. Chr.) – ὄχητ[αι] ἔχων] τὸ ἱμάτιον.
- P.Tebt. III.1 796 (184 v. Chr.) – οἴχονται [ἔ]χοντες ἐν τῇ προστάδι κυρίδα κύτων.
- P.Tebt. III.1 797 (2. Jh. v. Chr.) – ὄχοντο ἔχοντες τὸ μέλι [τε καὶ] τὸ ὀθόνιον.
- SB VIII 9792 (162 v. Chr.) – οἴχεσθαι ἔχοντάς μου ὄνον.
- P.Heid IX 423 (158 v. Chr.) – οἴχησθαι ἔχοντας τὰ ὑπογεγραμμένα.
- P.Heid. IX 425 (158 v. Chr.) – οἴχησθαι ἔχον[τα] κριθίνων.
- P.Heid IX 428 (158 v. Chr.) – οἴχησθαι ἔχον[τα] λα ...
- P.Texas inv. 2 (154 v. Chr.) – Bauschatz / Sosin (2004) κ[αὶ οἴχοντο] ἔχοντες.
- BGU VI 1253 (2. Jh. v. Chr.) – ὄχοντο ἔχοντες βουλόμενοι ἃ ...
- P.Tebt. III.1 733 (143 v. Chr.) – ἐκβιασάμενον οἴχ[ε]σθαι ἔχοντα αὐτόν.
- SB XIV 12089 (130 v. Chr.) – ὄχησθαι ἔχοντας εἰς (πυροῦ ἀρτάβας) ἰδ.
- P.Tebt. I 52 (114 v. Chr.) – ὄχοντο ἔχοντες τ[ῆ]ν τῆς οἰκίας μου συγγραφὴν καὶ ἕτερα βιοτικά σύμβολα.
- P.Lips. II 126 (2./1. Jh. v. Chr.) – ὄχοντο ἔχοντες εἰς χα(λκοῦ) τά(λαντα) ι.
- P.Dion. 10 (= P.Rein. I 17 = Jur. Pap. 81; 109 v. Chr.) – καὶ τὰ ἄλλα τὰ ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ ὄχον[τ]ο ἔχοντες, ὧν τὸ καθ' ἐν ὑπόκειται.
- P.Fay. 12 (= P.Lond. III 818 descr. = M.Chr. 15; nach 104/103 v. Chr.) – ἀπηλλάγησαν ἔχοντες.
- BGU VIII 1832 (51 v. Chr.) – ἀπηλλάγησαν ἔχοντες.

³⁹ Nächtliche Einbrüche: SB XVIII 13160 (244 bzw. 219 v. Chr.); PSI IV 396 (241 v. Chr.); P.Dion. 10 (= P.Rein. I 17 = Jur. Pap. 81; 241 v. Chr.); P.Tebt. III.1 796 (184 v. Chr.); P.Heid. IX 425 (158 v. Chr.); SB XIV 12089 (130 v. Chr.); P.Tebt. I 52 (114 v. Chr.); auch C.Pap.Jud I 14 (= PSI IV 393 = PSI VI S. XIII), wo Stangen für Rankgerüste entwendet werden, gehört wohl in diese Gruppe. Überfälle auf Reisende: P.Coll.Youtie I 7 (224 v. Chr.); SB VIII 9792 (= P.Zaki Aly 8; 162 v. Chr.); P.Heid. IX 428 (158 v. Chr.); P.Tebt. III.1 797 (2. Jh. v. Chr.).

Für die Typizität des Ausdrucks οἷχομαι ἔχων bezeichnend ist P.Frankf. 3, vermutlich eine Schreibübung oder eine Zusammenstellung von üblichen Floskeln. Diese Papyrusrückseite gibt mehrere Urkunden bzw. Urkundenteile untereinander wieder, ohne dass irgendein Zusammenhang erkennbar würde. Die Textbausteine für eine Diebstahlseingabe befinden sich unter Teilen einer Mitgiftvereinbarung und eines Mietvertrags. Keiner dieser Texte war jemals vollständig.

Οἷχομαι ἔχων ist der mit Abstand am häufigsten gebrauchte Ausdruck, um in Eingaben an die Beamten der Ptolemäerzeit eine Diebstahlshandlung zu beschreiben. Berücksichtigt man auch ähnliche Wendungen, erhöht sich die Fallzahl dieser Gruppe noch weiter. Damit dominieren in den Eingaben also Verben, in denen die Diebstahlshandlung als ein Haben oder Tragen begriffen wird. Neben οἷχομαι ἔχων sind ἀποφέρω und ἀφαιρέω häufig, wobei letztere bei bestimmten Diebstahlsarten bevorzugt werden: die Zusammensetzungen mit αἰρέω für Diebstähle auf offener Straße und im Zusammenhang mit Gewalttätigkeiten, die Zusammensetzungen mit φέρω für Einbruchsdiebstähle. Daraus kann man mehrere Konsequenzen ziehen.

Zunächst ist das Wissen um die Üblichkeit eines Ausdrucks natürlich hilfreich für die Rekonstruktion fragmentarischer Texte. So konnten etwa Bauschatz und Sosin bei einer Eingabe wegen eines nächtlichen Einbruchs, von dem rechts und unten ein erheblicher Teil fehlt, ein am Ende einer Zeile fehlendes ὡιχοντο vor ἔχοντες am Anfang der folgenden Zeile ergänzen⁴⁰. Genauso könnte man darüber nachdenken, in P.Tebt III.1 793, i, 27 lieber ἀπήνεγκαν anstelle von ἐκλεψαν zu ergänzen, was freilich an der Aussage des Textes wenig ändert.

Es lassen sich aber auf dieser Basis auch Überlegungen zur Vorstellung von dem anstellen, was einen Diebstahl im hellenistischen Ägypten ausmachte. In seiner rechtlichen Konstruktion ist dann «haben» das maßgebliche Element. Mit dieser Zentralität des Habens unterscheidet sich die Vorstellung eines Diebstahls sowohl von der heutigen als auch von der des klassischen Athens.

Im heutigen deutschen Strafrecht ist die Wegnahme das zentrale Abgrenzungskriterium. Zwar umfasst gerade dieses Wegnehmen auch die Begründung eigenen Gewahrsams, also ebenfalls ein Haben, doch ist dies nicht ausreichend. Ein solches rechtswidriges Haben kann auch aus einem Betrug (§ 263 StGB) oder einer Unterschlagung (§ 246 StGB) resultieren. Bei der Unterschlagung eignet der Täter sich eine Sache an, die er schon hat. Beim Betrug veranlasst der Täter sein Opfer durch eine Täuschung zu einer Vermögensverschiebung. Schwieriger ist der Fall, wenn ein Täter behauptet, er sei Polizist und beschlagnahme eine Sache. Die heutige Rechtsprechung sieht darin einen Betrug, denn der Täter greift hier nicht selbst nach dem Objekt, sondern lässt es sich geben. Für einen Diebstahl fehlt es also am Nehmen oder am Bruch des fremden Gewahrsams⁴¹. Hinter dieser Abgrenzung steht die Überlegung, dass der Betrug ein Selbstschädigungsdelikt sei, der Diebstahl hingegen ein Fremdschädigungsdelikt.

Die κλοπή der attischen δίκη κλοπῆς hat hingegen einen Aspekt der Heimlichkeit, der weder für den Diebstahl nach § 242 StGB, noch für den Diebstahl typisch ist, wie er in den Eingaben der Ptolemäerzeit erscheint⁴². Sehr deutlich wird dieser Bedeutungsaspekt in den byzantinischen Wörterbüchern, die κλέπτης (Dieb) von καλύπτειν ableiten, was als verhüllen, bedecken oder verbergen übersetzt werden kann⁴³. Er ist aber schon in klassischer Zeit vorhanden⁴⁴. Gegenstand der δίκη κλοπῆς in Athen war aber, wie Cohen herausgearbeitet hat, ebenfalls ein rechtswidriges Haben, denn für eine Verurteilung reichte der

⁴⁰ Bauschatz / Sosin (2004) 168.

⁴¹ Zu diesem Standardproblem der Abgrenzung etwa Fischer (2012) § 242 Rn. 27 mit weiteren Nachweisen.

⁴² Vgl. Lagger (2008) 475, Anm. 4.

⁴³ Vgl. Suda s.v. κλέπτης (κ 1738) und ps.-Zonar. 1216, 17–19, s.v. κλέπτης.

⁴⁴ LSJ s.v. κλοπή und κλέπτω.

Besitz eines gestohlenen oder verlorenen Gutes, wenn der legitime oder unbeabsichtigte Erwerb nicht bewiesen werden konnte⁴⁵.

Die Zentralität des Habens für den Diebstahl im ptolemäischen Ägypten wird noch deutlicher, wenn man die Aufschriften der Eingaben auf der Rückseite in die Überlegung mit einbezieht: dort steht neben Datum und Namen « wegen 12 Drachmen », « wegen eines Mantels », « wegen eines Rindes und Leuten » oder « wegen des Wertes einer Kuh »⁴⁶. Heute wird bei einer Anzeige oder auch später in der strafrechtlichen Akte das Delikt vermerkt – etwa « wegen Diebstahls ».

Rechtswidriges Haben als verpflichtendes Element ist für die juristische Papyrologie nichts Ungewöhnliches. Dies erinnert an die alte Diskussion über die allgemeine Konzeption des Vertrages, wo ebenfalls ein unberechtigtes Haben als Basis der Ansprüche ausgemacht wurde⁴⁷.

Literaturverzeichnis

- Bagnall, R.S. (1991), « Response to Hans-Albert Rupprecht », in Gagarin (1991) 149–152.
 Baldwin, B. (1963), « Crime and Criminals in Graeco-Roman Egypt », *Aegyptus* 43, 256–263.
 Bauschatz, J. / Sosin, J.D. (2004), « Stealing Livestock at Oxyrhyncha », *ZPE* 146, 167–169.
 Cohen, D. (1983), *Theft in Athenian Law* (München).
 Di Bitonto, A. (1976), « Frammenti di petizioni del periodo tolemaico. Studio sul formulario », *Aegyptus* 56, 109–143.
 Di Bitonto, A. (1968), « Le petizioni ai funzionari nel periodo tolemaico – Studi sul formulario », *Aegyptus* 48, 53–107.
 Drexhage, H.-J. (1988a), « Eigentumsdelikte im römischen Ägypten (1.-3. Jahrhundert n. Chr.) », *ANRW II* 10.1, 952–1004.
 Drexhage, H.-J. (1988b), « Einbruch, Diebstahl und Straßenraub im römischen Ägypten unter besonderer Berücksichtigung der ersten beiden Jahrhunderte n. Chr. », in Weiler, I. (Hrsg.), *Soziale Randgruppen und Außenseiter im Altertum* (Graz) 313–323.
 Fischer, T. (2012), *Strafgesetzbuch und Nebengesetze* (59. Aufl. München).
 Gagarin, M. (Hrsg.) (1991), *Symposion 1990: Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte* (Pacific Grove, California 1990) (Köln / Weimar / Wien).
 Grünewald, T. (1999), *Räuber, Rebellen, Rivalen, Rächer: Studien zu Latrones im Römischen Reich* (Stuttgart).
 Grünewald, T. (2004), *Bandits in the Roman Empire: Myth and Reality* (London).
 Helms, A. (1990), « Despotisme et répression: les limites du pouvoir ptolémaïque », in Nenci, G. / Thür, G. (Hrsg.), *Symposion 1988. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte* (Köln) 311–317.
 Lager, U. (2006), « Kleiderdiebstahl: Kein Kavaliersdelikt », in Frass, M. / Graß, H. / Genser, K. / Nightingale, G., *Akten des 10. Österreichischen Althistorikertages, Salzburg 2004* (Wien), 91–101.
 Lager, U. (2008), « Ging der τοιχορρύχος durch die Wand? Überlegungen zum Einbruchdiebstahl im klassischen Athen », in Mauritsch, P. / Petermandl, W. / Rollinger, R. / Ulf, C. (Hrsg.), *Antike Lebenswelten. Konstanz – Wandel – Wirkungsmacht. Festschrift für Ingomar Weiler zum 70. Geburtstag* (Wiesbaden) 475–502.
 Lager, U. (2009), « Auch Kleider machen Diebe – Diebstahl im antiken Athen », in *Erstausgabe. Veröffentlichungen junger WissenschaftlerInnen der Karl-Franzens-Universität Graz* (Graz) 65–77.
 Lewis, N. (1986), *Greeks in Ptolemaic Egypt. Case Studies in the Social History of the Hellenistic World* (Oxford).
 Lewis, N. (2000), « Brief Footnote on Banditry in the Papyri » *BASP* 37, 95–96.
 Lippert, S. (2008), *Einführung in die altägyptische Rechtsgeschichte* (Berlin).
 McGing, B.C. (1998), « Bandits, Real and Imagined, in Greco-Roman Egypt », *BASP* 35, 159–183.
 Riess, W. (2001), *Apuleius und die Räuber. Ein Beitrag zur historischen Kriminalitätsforschung* (Stuttgart).
 Rupprecht, H.-A. (1991), « Straftaten und Rechtsschutz nach den griechischen Papyri der ptolemäischen Zeit », in Gagarin (1991) 139–148.
 Rupprecht, H.-A. (1994), *Kleine Einführung in die Papyruskunde* (Darmstadt).
 Shaw, B.D. (1984), « Bandits in the Roman Empire », *P&P* 105, 3–52.

⁴⁵ Vgl. Cohen (1983) 91.

⁴⁶ Drachmen: P. Enteux. 39 (= P. Lille II 39; 218 v. Chr.) – περί (δραχμῶν) ιβ. Mantel: P. Enteux. 83 (= P. Lille II 42 (= M. Chr. 8 = C. Pap. Hengstl 45; 221 v. Chr.) – περί ἱματίου. Rind und Leute: PSI IV 366 (250 v. Chr.) – βοὸς καὶ σῶματος. Kuh: P. Enteux. 109 (222 v. Chr.) – περί βόος τιμῆς.

⁴⁷ Vgl. Rupprecht (1993) 113–114.

- Shaw, B.D. (1990), « Bandit Highlands and Lowland Peace : The Mountains of Isauria-Cilicia », *JESHO* 33, 199–233.
- Thür, G. (1999), « Klope », *DNP* 6, 607.
- Taubenschlag, R. (1916), *Das Strafrecht im Rechte der Papyri* (Leipzig).
- Taubenschlag, R. (1944), *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri 332 B.C. – 640 A.D.* (1st ed., New York).
- Whitehead, D. (2007), « “Theft” in Greek Oratory », *CQ* 57, 70–76.

THE UNPUBLISHED VERSO OF P.OXY. III 521 AND ITS RELATION TO THE RECTO

Christian-Jürgen Gruber¹

The account on the verso of P.Oxy. III 521 was first mentioned in the introduction to P.Oxy. III 521, but it has never been fully published. There, Bernard Grenfell and Arthur Hunt mentioned the entries in lines 6 and 8 in order to strengthen their supposition about the list of objects on the recto. The list of objects is written along the fibres, and a *kollesis* is visible on the left hand side. Also, « to the left of the list on the recto are a few letters of the ends of lines of an account in a different hand » (P.Oxy. III p. 257). The account on the verso is written across the fibres.

The few letters on the recto run across the *kollesis*, and so does the account on the verso : the *kollesis* itself does not generally correspond to the place where the papyrus is broken ; the break occurs immediately before or after it². Running over the *kollesis*, the remains of an account on the recto indicate that a single roll was used for different documents concerning the temple's administration. The document published as P.Oxy. III 521 recto was therefore not intended to be sent to officials, but for internal use only. The same applies to the verso. Also, the roll was used as a whole. The single documents follow one another in space and time, beginning on the recto and ending on the verso. There is a Y-shaped hole on the level of lines 15–16, but the papyrus is otherwise well preserved.

To sum up, the account is on the verso, and is written across the fibres. It is part of a roll containing several documents concerning the temple's administration. These documents were for internal use only, and they were discarded after they had served their purpose. Also, the account was written at a later date than the list of objects on the recto.

The account provides us with some new insights into temple administration, and it informs us about the birthday celebrations of emperors. First, it lists a large amount of expense for birthday celebrations of deified emperors. Second, it is the first internal temple document mentioning bankers and money transactions. Third, it is the first temple account using brackets.

The birthdays of the emperors, either reigning or already dead at the time, were celebrated in Sebasteia, probably also named Kaisareia, as well as in temples of the Egyptian gods, where they had been integrated into the temple cult as *sunnaoi*³. Sometimes, monthly celebrations of an emperor's birthday can be found under the name *Κεβαστῆς ἡμέρα*⁴. Here, we are concerned with the birthday celebrations of *divus* Nerva and *divus* Vespasian. Similar entries in two accounts of the temple of Soknopaios at Soknopaiou Nesos in the second century (SPP XXII 183 [later than 14–22 August, AD 138 ?] ; P.Louvre I 4 [later than AD 166]) do not come close to the 500 dr. of our account.

¹ I would like to thank the Austrian Science Fund for supporting the project *Papyrological Commentary on Hebrews*, and consequently having given me the opportunity to participate in the 26th International Congress of Papyrology in Geneva. I would also like to thank Jane Siegel, Librarian for Rare Books and Bibliographic Services at the Columbia University New York, for permission to use the image of P.Oxy. III 521 verso, and to transcribe it and comment on it. Last – but not least – I would like to thank all those who have given me helpful suggestions as to the transcription of the papyrus, especially Peter Arzt-Grabner, Rodney Ast and Paul Schubert. Possible errors are completely my own. A photo of P.Oxy. III 521 verso can be found in APIS : <<http://wwwapp.cc.columbia.edu/ldpd/apis/item?mode=item&key=columbia.apis.p362>>, last checked on 14 March 2011.

² See Turner (1978) 17.

³ Tuchelt (1981) 178 suggested that the term Sebasteion and Kaisareion designate a place where Augustus or later emperors received a cult. On *sunnaoi theoi*, see Perpillou-Thomas (1993) 168–171 ; for the different locations, Blumenthal (1913) 318–323 and Pfeiffer (2010) 237–245, 257–262 and 283–287.

⁴ See Blumenthal (1913) 336–344 ; Perpillou-Thomas (1993) 172–175.

To my knowledge, there is no other documented account of a temple, mentioning bankers transferring money from private people or officials to a temple for certain celebrations⁵. These transactions are pinned to specific dates put between brackets⁶. The temple to which this papyrus belongs, is probably the Kaisareion in Oxyrhynchus, because of the large amount paid for Vespasian's birthday celebration⁷.

The recto is dated to the second century AD. The verso gives no *terminus post quem* for the papyrus fragment, but only for the account, which is AD 98, the death of Nerva. The situation of banks and bankers in Oxyrhynchus in the second century and a possible location of the temple might even allow us to date the account to the middle of the second century AD (see below, comm. on lines 9, 12 and 15).

5.8 x 17.2 cm

Mid-second century AD

]και χωρα[
] . η' φεοδ[
] . ας λβ ους[
]δογμάτω(ν) (δρ.) η' λόγων[
 5]'Αππιανού (δρ.) σ' ύποχ[
]γενεσίω(ν) θεοῦ Νέρουα . [
] ου (δρ.) σ' ύπογραφῆς . [
 γενεσίω(ν) θεοῦ Οὔε(πασιανού) (δρ.) φ' [
] καὶ ὑπὸ Διδύμου `οὐκ' φ[
 10]ου τοῦ οἴκ() ετικῶ λο[
]υ Οὐλπίου Κλέωνος [
] υχ() καὶ Ἰέρακο(ς) τρα(πεζιτών) (θ[
] . Ι) (δρ.) Γφξ · δια δὲ τῆς . [
 τ]ρα(πεζίτου) (Ἀθ(ὺρ) δ) (δρ.) σῆ[
 15 Διδ]ύμο(ν) τρα(πεζίτου) (ὀμ(οιῶς) Ἀθ(ὺρ) δ) (δρ.) σ [
] ναρίο(ν) τρα(πεζίτου) (Χο(ιάκ) ς) (δρ.) [
]ου τοῦ προκεχειρισμ[ένου
] ης Τίτου Φλαουίου [
]υς της Κλαυδίας Ἀπολλω[
 20]ος (Θῶθ κζ) (δρ.) σῆ[
] . c καὶ Τιβερίου Καίσαρος[
] καὶ εἰς[

7 ὑπογραφῆς 12 ἱέρακο 14 (αῖθ δ) pap. 15 (ομ αῖθ δ) pap. 16 (Χο ς) pap. 20 (Θῶθ κζ) pap.

(...) *Appianos 200 dr. (...) birthday of divus Nerva (...) 200 dr. for the subscription (...) birthday of divus Vespasian 500 dr. (...) and by Didymos not (...) the household (?) account (...) Ulpius Kleon (... NN) and Hierax, bankers (...) 3560 dr. (...) through (...) banker, Hathyr 4th, 208 dr. (...) Didymos, banker, also Hathyr 4th, 200 dr. (...) -narios, banker, Choiak 6th, (...) dr. (...) treated previously (...) Titus Flavius (...) Claudia Apollo- (...) Thoth 27th, 208 dr. (...) and of Tiberius Caesar (...).*

6 θεοῦ Νέρουα . [. Grenfell and Hunt (P.Oxy. III p. 257) additionally read αδ after Νέρουα, but I cannot see it on the papyrus. There is only a small illegible trace following the α of Νέρουα. It seems that the papyrus was in a better condition then. The title θεός for emperors need not indicate that these

⁵ On banks and bankers, see Bogaert (1994) and (1995).

⁶ On the use of brackets in the second century AD, see below, Appendix 1.

⁷ See below, comm. on line 8. On pagan cults and temples in Roman Oxyrhynchus, see Whitehorne (1995) ; on the cult of the emperors, 3056–3073.

emperors had already been deified. See Price (1984) and – especially for Egypt – Whitehorne (1992) 424–434, followed by Pfeiffer (2010) 281–283. For the possibility of using this title as a translation of the Egyptian *ntr* « god » after the deification of an emperor, see Whitehorne (1991) 23–24. Whitehorne's distinction is based on the word order : θεός + name stands for *divus* + name, while name + θεός normally implies that the title had already been used during an emperor's lifetime (Whitehorne [1992] 423–424), most likely in an Egyptian priestly milieu. Therefore Nerva and Vespasian had already been deified when the account was written. This gives a *terminus post quem*, i.e. Nerva's death (AD 98).

8 (δρ.) φ'. Grenfell and Hunt (p. 257) read ω (800 dr.), but there are traces of an upward and a downward line in the middle of the letter. Therefore I prefer φ to ω. Even then, 500 drachmai is an unusually high amount of money for the birthday of Vespasian in line 8, for it exceeds all other amounts of temple expenditure for imperial or divine birthdays. The amounts for the birthday celebrations from two other lists of temple expenditure amount to only 8 percent of what appears in our list. See SPP XXII 183, 51–53 (later than August 14–22, AD 138 ?), with BL II.2 167 for line 53, indicating that the entry is for the deified emperors ; P.Louvre I 4, 35–36 (later than AD 166). Both accounts are from the temple of Soknopaios in the village of Soknopaiou Nesos. A third list from the Arsinoite nome, BGU II 362 (AD 215/216), lists the total amount of about 100 drachmai for the birthday celebrations of the emperor Caracalla shortly before his death (fr. ii, p. X 9–19 ; around 20 percent of the figure appearing in our list), while only 58 drachmai are mentioned for the deified emperor Septimius Severus (fr. ii, p. XI 8–14 ; around 10 percent of the list), showing that the amount for deified emperors may even be lower than for the living emperor. However 500 dr. were spent for the κῶφι for the god Soknopaios in Soknopaiou Nesos according to SPP XXII 183, 54–55 and P.Louvre I 4, 33. Soknopaios is the main god of the temple and even for his *sunnaos* 96 drachmai were spent for κῶφι. It was an Egyptian temple of the first order with some temples under its control (Rübsam [1974] 154–172). The only celebrations for emperors mentioned in both accounts are for their birthdays. The 500 drachmai for the κῶφι of the main god are *per annum*, and so is the amount for the birthday celebrations (γενεσίῳν is a *genetivus relationis*, see Mayser, *Grammatik* II.2, § 83.3 [192–194] ; in P.Louvre I 4, 35, γενεσί[οις] should probably be changed to γενεσί[ων]). SPP XXII 183, 51–53 uses the *genetivus relationis*, and it is the only parallel so far. On the one hand the word order is different, but it does not necessitate a change in the case. On the other hand the context is completely the same. Both documents have these lines in the λόγος ἀργυρικός, while the dative is used in the λόγος τιτικός (SPP XXII 183, 68–69 and 86–87 ; P.Louvre I 4, 50–51 and 67–68 ; for this part, see also SB VI 9199, 10 [mid-second century AD]). From these amounts, it seems likely that the temple in question should have been a place dedicated to the worship of the emperors, i.e. a Sebasteion / Kaisareion. A Hadrianeion is so far excluded due to the facts that : a) such temples were erected especially for the worship of Hadrian ; b) other emperors were worshipped there only if integrated as *sunnaoi* at a later date (Blumenthal [1913] 322). Vespasian and Nerva reigned before Hadrian. Therefore the temple should be a Sebasteion / Kaisareion. Still, 500 drachmai for only a single celebration seems to be high. Perhaps it is the entry for the whole year, and the birthday was celebrated monthly (Blumenthal [1913] 339–340).

9 Διδύμου. There are many men bearing the name Δίδυμος at Oxyrhynchus in the second century AD. This Δίδυμος, however, was expected to give 500 drachmai, as the οὐκ above the line indicates, and he is not styled τραπεζίτης as the Didymos in line 15. The Diydmos in line 9 was either a wealthy private person, or a cultic official. Supposing that specifications of persons were given in an internal account only if deemed necessary, he may have been the magistrate responsible for the cult of the emperors in Oxyrhynchus. This would include his responsibility for the Sebasteion (see P.Oxy. XLII 3072, 5 [ca. AD 197–200]) and the Hadrianeion (see P.Oxy. LXXI 4827, 1–3 [ca. Sept. – Dec., AD 173]). If a high priest of the Hadrianeion could fulfill this magisterial function, this man could also be identified with the Δίδυμος, also called Διδυμίῳν, of P.Oxy. VIII 1113, 3–6 (26 Jan. – 24 Feb., AD 203) with BL VIII 241 (this entry suggests the identity with the Didymos of P.Oxy. XLIX 3492, 9 [AD 161–169]) and of P.Oxy. XLIX 3492, 9. This would imply a date in the middle of the second century AD.

10 τοῦ οἴκ() ἐτικῶ λο[. The sequence ἐτικῶ remains unclear to me. The *kappa* is above the line as in the other abbreviations. It is, therefore, likely that it also is a sign for abbreviation. Still, I would

consider two other readings. One could read τοῦ οἰκετικῶ λο[, to be corrected into τοῦ οἰκετικοῦ λο[. If λό[γος is read, then this list will either be considered a household account (of a different sort than SPP XXII 183 and P.Louvre I 4), or parts of the list are somehow connected to a household account. If λογ[ιστηρίου is read, then there is some connection to a financial department of the temple administration. A model of temple administration is given by Stead (1984) 1050. Or perhaps one should read τοῦ οἰκ() ἐπακολο[.

12 Ἱέρακο(ς) τρα(πεζίτου). The amount was transferred from an unknown private account to the account of the temple in question. On banks and bankers in Ptolemaic and Roman Egypt, see above, footnote 5. A Ἱεραξ appears as ἐπιτηρητής of ἡ ἐπὶ τοῦ πρὸς Ὁξυρύγχων πόλει Cαραπείου τράπεζα in P.Oxy. XXXIV 2722, 7–9 (30 March, AD 154), so far, the only bank attested in Oxyrhynchus between 154 and 201 (see Bogaert [1994] 79 and 91). Whether it is possible to identify this Hierax with the one appearing here is doubtful.

14 (Αθ(ὺρ) δ). On the use of brackets, see below, Appendix 1.

15 Διδύμου τρα(πεζίτου). I do not think that this banker is the Didymos of line 9. There is a bank owner called Didymos in P.Oxy. XXXIV 2726, 24–25 (II AD) ; see Bogaert (1995) 155. If they are the same person and if the same holds for both Hierax (see comm. on line 12), then P.Oxy. XXXIV 2726 and P.Oxy. III 521 verso are to be dated to around AD 154.

18 Τίτου Φλαουίου [. A soldier in Oxyrhynchus (SB XX 14071, 4–5 [25 June – 24 July, AD 77]) and a prefect of Egypt (P.Oxy. I 34 verso, iii, 1 [2 October, AD 127]) bear this name.

20 The traces at the beginning do not hint at the abbreviation for τραπεζίτης. Therefore the 208 drachmai are not given through a banker.

Appendix 1 : on the use of brackets

The brackets were put around the date by the scribe (see also 12–13, 15, 16 and 20). A short look at a few documents of the second century which also have brackets may suggest that these are used as signs of deletion. First, the bracketed entries are not counted to the sums of some lists. See SB XIV 11657 (AD 138/139) ; P.Lond. I 119 (p. 140 ; later than AD 143/144 ?) ; P.Berl.Leihg. I 8 (ca. AD 163) ; P.Bour. 42 (AD 166/167) ; P.Berl.Leihg. I 2 verso (later than 6 February, AD 168) ; P.Petaus 39 (ca. AD 182–187). Second, the entry either comes up a second time in the list, or the name was already on the list. See P.Mich. VI 381, with BL III 316 (AD 151–200) ; P.Lond. II 254 verso (p. 230 ; II AD). Furthermore, one list concerning catocic land displays brackets and corrections inserted above the entries. See P.Vind.Bosw. 16, 12 and 16 (II/III AD) ; the same applies to P.Lond. I 119, 74–75 (p. 140 ; later than AD 143/144 ?), with BL I 220 for line 75.

There are, however, five documents that display two formal characters, indicating otherwise⁸. First, there are brackets around parts of the texts and second, there are strokes for erasure between these brackets. Supposing that an official or a scribe would not use two different signs for the same purpose in the same part of the document, brackets are used to indicate something else.

The evidence becomes stronger if we allow for documents which have brackets around parts of the texts and strokes for erasure in other parts of the texts⁹. If the above supposition is slightly altered, *i.e.* instead of « in the same part of the document », we choose « in the same document », the evidence points to a different understanding of the two signs.

⁸ P.Col. II 1 recto 6, iii, 15, with BL IX 60 (AD 157 ?) ; BGU II 477, i, 4 (ca. AD 164/165 ?) ; P.Berl.Leihg. I 2 verso, i, 2–4 ; iii, 12 (later than 6 February, AD 168) ; P.Petaus 100, 31 (ca. AD 182–187) ; P.Ryl. II 216, 143–156 (AD 176–225).

⁹ To be added to the five documents already cited : P.Athen. 43 verso (ca. AD 131) ; BGU XIII 2250, with BL VIII 56 (AD 161–164) ; P.Berl.Leihg. I 8 (ca. AD 163) ; SB VI 9555 a (AD 162–174) ; P.Mich. IV 223 (August, AD 172), with BL VII 109 and BL X 123 ; 225 (later than 26 March, AD 175) ; SB XII 11115, with BL VII 226 (AD 183/184) ; P.Mil.Vogl. VII 308 (AD 151–200) ; P.Lond. II 254 verso (p. 230 ; II AD).

The documents listed comprise documents that seem to indicate that brackets are signs of deletion. Based on formal characteristics and their use alone, the counter evidence, however, suggests that one does not explain the brackets as signs of deletion, but otherwise.

I shall therefore give a list of all documents I could classify. These documents are dated to the second century and they have the same formal characteristic, namely brackets. The list will give groups of the different uses of brackets I have encountered in the documents. The classification is based on the official versus private distinction and, additionally, on the context of each document.

1) Documents emanating from officials :

- 1.1) To group entries : BGU II 476, 2–3 and 7–10 (AD 164/165 ?) ; 561, 3–19 *passim* (II AD)¹⁰.
- 1.2) To indicate the *addenda* : P.Lond. I 119, 84–94 *passim* (p. 140 ; later than AD 143/144 ?), with BL I 221 for 84 and 89¹¹ ; P.Ryl. II 215, 17–18 and 22–24 (II AD), with BL VIII 295 for 23 ; 216, 6–13 *passim*, 86–87 and 103–104 (AD 176–225), with BL VII 173 for 7 and 10 ; CPR VII 8 (II/III AD), with BL VIII 107¹².
- 1.3) To indicate additional information necessary for other administrative tasks : BGU IX 1891, 32, 463 and 464 (3 December, AD 133) ; BGU IX 1894, 131–133 and 142–143 (ca. AD 157) ; P.Ross.Georg. II 28, 5 (later than AD 163/164) ; P.Bour. 42, 281–282 (AD 166/167) ; SB XIV 11710, fr. A 18 and 26 ; fr. B 1 and 11 (AD 171/172) ; P.Mich. IV 223 (August, AD 172)¹³ ; IV 224 (later than 16 November, AD 173) ; IV 225 (later than 26 March, AD 175) ; P.Cair.Mich. 359, 1546, 1631, 1636, 1646, 1653, 1854, 1865, 1872, 1876, 1881 and 1937 (later than 25 May, AD 175) ; P.Mich. IV 362, 6 and 28 (AD 175) ; SB XII 11115, 1, 5, 14 and 18 (AD 183/184) ; P.Petaus 69, 30 and 37 (ca. AD 186/187) ; BGU II 494, 3 ; VII 1625, 15 (both II AD).
- 1.4) To indicate private dealings : P.Col. II 1 recto 6, ii, 24–25 ; iii, 15 ; ix, 7 (AD 157 ?)¹⁴.
- 1.5) To indicate unaccomplished tasks : P.Oxy. XXIV 2409, 8–9 (late II AD), with BL XI 162 for 8 (see P.Oxy. XXIV, p. 158).
- 1.6) Probably added by another official : P.Oxy. VI 957 (AD 122/123), with BL I 330 ; P.Lond. I 119, 74–75 (p. 140 ; later than AD 143/144 ?), with BL I 220 for 75 ; P.Berl.Leihg. II 28, 16 and 18 (ca. AD 170) ; P.Vind.Bosw. 16, 2, 3, 12, 16 and 17 (II/III AD).
- 1.6.1) To indicate that a document was added to a τόμος συγκαλλήσιμος and when it was added : P.Oxy. LX 4060, 39, 68, 81, 95 and 120 (June, AD 161) ; BGU II 482, 9 (II AD), with BL I 438 for 9.
- 1.6.2) To indicate where some information is to be found : P.Laur. I 2, 10 (16 July, AD 148), with BL VIII 160 ; P.Oslo III 84, 1 (AD 138–161), with BL III 125 for 1 ; P.Petaus 127, 6, 15 and 27 (ca. AD 182–187).
- 1.6.3) To indicate misplaced entries : P.Lond. I 119 (p. 140), 2, 34 and 107–108 (p. 140 ; later than AD 143/144 ?), with BL I 219 for 2, BL I 221 for 107, and BL VII 81 for 108a ; 109 B, 96 (p. 151 ; mid-second cent. AD). The entries on 9–10, 16–17, 28, 41, 51, 118 and 132–133 have no further remarks as to where they should be put. Therefore assigning those lines under this section is highly hypothetical¹⁵.

¹⁰ U. Wilcken in BGU II, p. 210 : « Die krummen und geraden Striche vor dem griechischen Text gehören dagegen zu diesem und sind wohl Vermerke revidierender Beamter. »

¹¹ F.G. Kenyon in P.Lond. I, p. 146 : « The earlier totals in each case are taken from portions of the papyrus which are now lost ; the later ones occur in the columns already given. The scheme is the same in each section. First comes the heading of the section ; then a total sum, enclosed in brackets ; then a line containing several sums, also enclosed in brackets, which may refer to some portion of the papyrus not preserved ; then another list of sums of money, not enclosed in brackets (it is in this line that the totals are given in preceding columns of the papyrus occur) ; finally the total of this last line, which agrees in two cases with that given in the second line of the section. »

¹² J. Frösén in CPR VII, p. 28 : « Typisch für die Liste sind die verschiedenen Bogen, durch die besonders die erklärenden, nicht zum eigentlichen Register gehörenden Rechenoperationen getrennt sind. »

¹³ See Youtie (1970) 545–547. The same applies to P.Mich. IV 224 and 225.

¹⁴ The editors explain the brackets as signs of deletion in P.Col. I, p. 178–181.

¹⁵ See P.Lond. I, p. 142–144, where the editor explains the brackets in a different way than I do.

2) Private documents :

– 2.1) To indicate the *addenda* : P.Mil.Vogl. VII 308, 164 (AD 151–200).

Occurrences in P.Petaus and P.Lond I 119 show that the use of brackets is manifold even in the same official's office or the same document. Therefore it is not possible to generalise as to the meaning of the brackets except to say that brackets are not signs of deletion.

The verso discussed also displays brackets. The document belongs to the temple administration. If it is allowed to transfer the use of brackets from the civil to the temple administration, I would suggest reading the brackets as signs indicating additional information, possibly for the purpose of checking.

Appendix 2 : relation to the recto

The recto is a list of objects, which belonged to a temple in Oxyrhynchus. The verso helps to identify the temple, which is the Sebasteion / Kaisareion of Oxyrhynchus, a special place for the worship of the emperors.

Another interesting feature revealed by the verso is connected to the nature of the list. The verso is a list of the amounts of money given to the temple by private persons, four times through a banker. The dates in brackets provide the necessary information for checking the entries, a task done by another temple scribe. Independently of the argument given in the introduction, this is one reason to see the list on the verso as an internal document of the temple administration. Furthermore the simple names, without mentioning the patronym or the function of the persons involved, except for the bankers who transferred the money, may also indicate the internal use of the document. These two reasons confirm the ratiocination concerning the internal character of the list of objects on the recto (see the introduction). The list of cultic objects on the recto is the first Greek internal list documented so far¹⁶. All other Greek lists of such objects, as far as I know, record either inventory lists for official dealings with the state or offerings to a temple. An even more precise date for the recto can be given (see the introduction), *i.e.* the first half of the second century AD.

Bibliography

- Blumenthal, F. (1913), « Der ägyptische Kaiserkult », *APF* 5, 317–345.
- Bogaert, R. (1994), « Les banques affermées de l'Égypte romaine », in Bogaert, R. (éd.), *Trapezitica Aegyptiaca. Recueil de recherches sur la banque en Égypte gréco-romaine* (Pap. Flor. 25, Firenze) 77–93.
- Bogaert, R. (1995), « Liste géographique des banques et des banquiers de l'Égypte romaine, 30a–284 », *ZPE* 109, 133–173.
- Perpillou-Thomas, F. (1993), *Fêtes d'Égypte ptolémaïque et romaine d'après la documentation papyrologique grecque* (*Studia Hellenistica* 31, Louvain).
- Pfeiffer, S. (2010), *Der römische Kaiser und das Land am Nil. Kaiserverehrung und Kaiserkult in Alexandria und Ägypten von Augustus bis Caracalla (30 v. Chr. – 217 n. Chr.)* (*Historia Einzelschr.* 212, Stuttgart).
- Price, S.R.F. (1984), « Gods and Emperors : The Greek Language of the Roman Imperial Cult », *JHS* 104, 79–95.
- Rübsam, W.J.R. (1974), *Götter und Kulte in Faijum während der griechisch-römisch-byzantinischen Zeit* (Bonn).
- Stead, M. (1984), « A Model to Facilitate the Study of Temple Administration in Graeco-Roman Egypt », in *Atti del XVII Congresso Internazionale di Papirologia, Napoli 1983 III* (Napoli) 1045–1052.
- Tuchelt, K. (1981), « Zum Problem “Kaisareion – Sebasteion”. Eine Frage zu den Anfängen des römischen Kaiserkultes », *Istanbuler Mitteilungen* 31, 167–186.
- Turner, E.G. (1978), « The Terms Recto and Verso. The Anatomy of the Papyrus Roll », in *Actes du XV^e Congrès International de Papyrologie, Bruxelles 1977 I* (Bruxelles) 7–71.
- Whitehorne, J. (1991), « The divine Augustus as Θεὸς Καῖσαρ and Θεὸς Σεβαστὸς », *Anal. Pap.* 3, 19–26.

¹⁶ P.Zauzich 12 is an internal list in demotic ; see P.Zauzich, p. 190–191.

- Whitehorne, J. (1992), « Augustus as “Theos” in Contemporary Papyri », in *Proceedings of the XIXth International Congress of Papyrology, Cairo 1989 II* (Cairo) 421–434.
- Whitehorne, J. (1995), « The Pagan Cults of Roman Oxyrhynchus », *ANRW II* 18.5, 3050–3091.
- Youtie, H.C. (1970), « Callimachus in the Tax Rolls », in *Proceedings of the Twelfth International Congress of Papyrology, Ann Arbor (Am. Stud. Pap. 7, Toronto)* 545–551.

THE *STATUS QUAESTIONIS* OF THE ARTEMIDORUS PAPYRUS

Jürgen Hammerstaedt¹

The famous papyrus edited in 2008 by Claudio Gallazzi, Bärbel Kramer and Salvatore Settis is called the Artemidorus papyrus because the first fourteen lines of its summarizing description of Spain offer the slightly amplified version of a fragment of this late Hellenistic geographer². Besides this, the papyrus contains a comparison between geography and philosophy³; it also contains a hitherto unidentified map, and drawings of human heads and limbs. The entire verso is filled with a series of drawings of animals (some real, others imaginary). No similar papyrus is known, and, starting with Luciano Canfora, its authenticity has been challenged. It has been regarded as a XIXth-century fake made by the notorious Konstantinos Simonidis⁴.

My contribution summarizes the most frequent arguments for and against the authenticity of the papyrus. Owing to limited space, only one very decisive philological argument will be treated in greater detail. As a result, I cannot include a discussion about the important consequences of Giambattista d'Alessio's convincing recomposition of the papyrus fragments, which inverts the sequence of the two geographical texts and reopens the question of the authorship for the comparison between geography and philosophy in columns i–iii⁵.

First of all, I will briefly mention three supposed proofs against authenticity which in one way or the other go beyond the competence of philology. The most striking and immediate proof of Simonidis' forgery, at least according to Canfora, consists in the textual parallels which the art historian Maurizio Calvesi sees between the beginning of the papyrus text and the introduction of Karl Ritter's *Erdkunde* in the French translation of 1835⁶. Canfora gave the following synopsis of the relevant parts of the two texts⁷:

Ritter p. 1–2 :	P.Artemid., i 1–8 (Canfora) :
<i>Dans l'introduction à un</i>	τὸν ἐπιβαλλόμενον
<i>ouvrage,</i>	γεωγραφία
<i>qui a pour but de</i>	
<i>réunir en un corps intimement</i>	τῆς ὅλης ἐπιστήμης ἐπίδειξιν
<i>uni dans ses parties et plus</i>	ποιεῖσθαι
<i>scientifique</i>	
<i>les notions diverses sur la</i>	(γεωγραφία)
<i>terre</i>	
<i>il est indispensable</i>	δεῖ
<i>avant</i>	(πρὸ)
<i>d'exposer le plan</i>	(ἐπίδειξιν ποιεῖσθαι)
<i>d'indiquer ce qui dans cette</i>	
<i>science a rapport à l'homme</i>	
<i>(...) l'homme qui veut agir</i>	τευκτικωτέρᾳ (oppure
<i>d'une manière efficace</i>	νικητικωτέρᾳ) τῇ θελήσει
<i>doit avoir la conscience intime</i>	πρὸ ταλαντεύσαντα τὴν
<i>de ses forces</i>	ψυχὴν ἑαυτοῦ

¹ I would like to thank my colleague John Lundon who helped me to write my contribution in correct English.

² See Gallazzi / Kramer / Settis (2008) ; P.Artemid. iv 1–14 ; Artemid. fr. 21 Stiehle.

³ P.Artemid. col. i–iii.

⁴ The articles which Canfora wrote on this subject in *Quaderni di Storia*, starting in 2006, have been republished in Canfora (2007), (2008) and Canfora / Bossina (2008).

⁵ See D'Alessio (2009) ; Gallazzi / Kramer (2009) 218–242 ; Porciani (2010).

⁶ See Canfora (2008b) XV ; Calvesi (2008) ; Ritter (1835).

⁷ Canfora (2008b) VII–VIII.

(...) *pour ne pas manquer son but, doit connaître aussi ses forces intérieures et extérieures, c'est l'accord de la volonté avec la force.*

p. 7

Il n'appartient [pas] à un seul homme d'accomplir une telle œuvre.

p. 9

nous allons nécessairement de l'individu à ses rapports avec le tout.

τευκτικωτέρα τῇ θελήσει πρὸ
ταλαντεύσαντα (ονvero
προπλαστεύσαντα) τὴν ψυχὴν
ἑαυτοῦ
κατὰ τε τὴν τῆς ἀρετῆς
δύναμιν.

col. i 10–12

οὐ γάρ ἐστιν ὁ τυχὼν κόπος ὁ
δυνάμενος τῇ ἐπιστήμῃ ταύτῃ
συναγωνίσασθαι.

col. i 39–40

ἀπλοῦται γὰρ ὁ ἄνθρωπος τῷ
κόσμῳ.

Does this comparison prove that the writer of the papyrus text was inspired by Ritter? Let us look at the first lines of Ritter's plain text⁸. « *Dans l'introduction à un ouvrage qui a pour but de réunir en un corps intimement uni dans ses parties et plus scientifique les notions diverses sur la terre, il est indispensable, avant d'exposer le plan, la méthode et les sources, d'indiquer ce qui, dans cette science, a directement rapport à l'homme, car c'est ce point de vue qui donne à cette étude son importance et sa valeur. Ce point de vue, qui touche les rapports de la nature à l'histoire, de la partie au peuple, et surtout, de l'individu à l'univers, ne sera ici que légèrement indiqué, seulement pour attirer l'attention sur le but dernier de nos recherches. L'homme moral, pour accomplir sa fin, l'homme qui veut agir d'une manière efficace, doit avoir la conscience intime de ses forces, connaître ce qu'il reçoit du dehors, ce qui l'entoure, et les rapports qui l'unissent avec ce qui n'est pas lui: toute association d'hommes, tout peuple, pour ne pas manquer son but, doit connaître aussi ses forces intérieures et extérieures, celles de ses voisins, et la place qu'il occupe au milieu des rapports qui agissent sur lui du dehors. Des efforts aveugles, une volonté instinctive, ne peuvent donner à l'homme, malgré toute la tension et l'énergie possibles, cette puissance qui fait être, qui fait agir ; ce sont des efforts plus réfléchis, plus sentis, c'est l'accord de la volonté avec la force, qui là où la clarté s'unit à la vérité, se manifestent en actes éclatants, sublimes et éternels.* »

Now let us compare this with the first eight lines of the plain papyrus text as constituted by Canfora⁹ : τὸν ἐπιβαλλόμενον γεωγραφ[ίᾱ] | τῆς ὅλης ἐπιστήμης ἐπίδε[ιξι]ν | ποιεῖσθαι ἑαυτοῦ δεῖ πρὸ [ταλ]αν|τεύσαντα τὴν ψυχὴν [ν εἰς ταύ]|την τὴν πραγματείαν [νι]κητικωτέρα τῇ θελήσει [κατὰ | τ' ἐπα]γγελίαν ταύτην κατ[ά τε τὴν] | τῆς ἀρετῆς δύναμιν [ποιεῖν]. I do not see the immediate evidential value which Canfora attributes to the linguistic analysis given by the art historian¹⁰.

The second proof proceeds the other way round. Richard Janko believed that a head of Matthew incised in the frontispice of a book published by Simonidis in 1861 « is remarkably similar to a head of the Artemidorus papyrus (...) except for the latter's heavy brow-ridges »¹¹. These heavy brow-ridges are explained by Janko as an idealized self-portrait of Simonidis, quoting the description which Simonidis gave of himself in a pseudonymous letter : « [i]mmense black whiskers, moustache and imperial ; huge black eyebrows ; an enormous mass of jet-black and glossy hair (...) ; deep-sunk but fiery and piercing eyes ;

⁸ Ritter (1835) 1. The words which appear in Canfora's synopsis are underlined.

⁹ This text differs in several points from the *editio princeps* in Gallazzi / Kramer / Settis (2008) where the offset images on the other side were taken into account. See also Canfora (2009a).

¹⁰ See Canfora (2008b) XV.

¹¹ See Janko (2009) 407.

dark swarthy visage ; massive lips and strongly marked mouth make up a face not easily forgotten. »¹² In a second drawing, Janko believed that he could recognize Simonidis' profile.

Richard Janko is a philologist. I gave these images to Uwe Westfehling, an art historian and specialist of XIXth century drawing, who became famous for discovering fakes in German museums. He wrote to me that there are great differences, and that the common features are so conventional that the incision of Matthew cannot prove that Simonides drew the papyrus heads.

In 2009 a worrying accusation was made. Silio Bozzi, an Italian police officer, analysed the published photo which shows pieces of the Artemidorus papyrus still joined with other documentary papyri of the late first century AD. Bozzi claimed that this photo had been manipulated on the computer and that the writing of the Artemidorus papyrus had been later added to an existing convolute, clearly in order to defend the authenticity of the papyrus by criminal means¹³. First of all, I wonder why this police investigation, concerning a papyrus bought by an Italian institution for 2 750 000 euros, has not led to any legal proceeding¹⁴.

Moreover, I am not convinced by the logic of some of the conclusions contained in Bozzi's publication. I contacted specialists at the German Bundeskriminalamt in Wiesbaden, who recommended Dr. Hans Baumann as the best specialist in this field¹⁵. Baumann's analysis definitely rules out that the writing on this photo was added later or that there was any criminal manipulation. He also rejects the more recent accusations by the Neapolitan police officer Salvatore Granata¹⁶. Besides, Granata's conclusions are incompatible with Bozzi's theory. Baumann presented his results in a workshop at Cologne University on 20 September 2010. An English version is being prepared and will be published, together with a short introduction written by myself, in 2012¹⁷.

We should now turn to the very few facts which are agreed on by those who believe that the papyrus is a fake and those who consider it as genuine. Carbon-14 analysis has dated the papyrus material to the late first century BC or early first century AD¹⁸. Two further facts agreed on lead to opposing conclusions. On the one hand, the spectral analysis of ink revealed that its composition matches that of ancient non-metallic ink¹⁹. But admittedly, similar ink can be produced in modern times. On the other hand, Daniel Delattre has shown that the handwriting of the papyrus matches modern *disegni* of Herculaneum papyri, published from 1862 onwards. The forger Simonidis probably was aware of them. However, as Delattre remarks himself, the *disegni* reproduce the handwriting of real ancient papyri of the first century BC, not dissimilar to that of the Artemidorus papyrus²⁰.

Three general considerations make a modern fake very unlikely. First of all, it would have been very difficult to find such a large unwritten piece of papyrus²¹. Furthermore, the ink of the recto has left offset images on the verso, and there are also some traces of the verso on the recto. The regular distances between the original writing and drawings on one side and the offset images on the other show that this incident happened when the papyrus

¹² Richard Janko, in the discussion at the Geneva congress, believed that I had misunderstood him. But he wrote in (2009) 407 : « This figure is, I suspect, an idealised self-portrait. »

¹³ See Bozzi (2009) ; also Bozzi (2010).

¹⁴ Gallazzi / Kramer / Settis (2008) 54.

¹⁵ More information can be found in the internet presentation of the journal *DOCMA* which is edited by Hans Baumann : <<http://www.docma.info>>.

¹⁶ See Granata (2010).

¹⁷ See Baumann (2012) and Hammerstaedt (2012).

¹⁸ See Gallazzi / Kramer / Settis (2008) 66–70 ; also Mandò (2009) 249–256.

¹⁹ See Gallazzi / Kramer / Settis (2008) 71–78 ; also Mandò (2009) 256–258.

²⁰ See Delattre (2009) 8. A thorough analysis of the writing is offered by Marcotte (2010) 339–343.

²¹ See most recently Gallazzi / Kramer (2010).

was rolled²². Would it have been possible for a modern forger to roll such fragile ancient papyrus material so tightly? Finally, is it just coincidence that not only the form of writing and the other documentary papyrus pieces contained in the convolute, but also the carbon-14 analysis point unanimously to the same period²³? No forger, not even Simonidis, could foresee this.

Canfora published several pictures of Konstantinos Simonidis' uncontested fakes, which are kept in Liverpool, so that it is now easier to get an idea of this kind of forgery²⁴. As far as we know, Konstantinos Simonidis was born between 1820 and 1824. After the most astonishing vicissitudes, he must even have forged the announcement of his death in 1867, since we know about his later activities and an obituary was published in 1890. At that time Simonides would have been between 66 and 70 years old.

At any rate, he did not live up to the time when, starting in 1896, the French epigraphist Bernard Haussoullier discovered the inscriptions in the Didymaion near Miletus which revealed a rare method of indicating the number 1000 and its multiples. This hitherto unknown method employs the so-called *sampi*, which in the normal Ionian numeric system is used as a sign for 900, while 1000 and its multiples are normally rendered by the letters A-Θ, preceded by some additional mark of varying shape. Now, in some of the new Didymaion inscriptions, the same sign was used with a further alphabetic modifier on top of it to indicate 1000 and its multiples. We know that Haussoullier spoke in 1897 about this discovery at a conference in Paris²⁵. But the first published explanation of these rare numerals was given by Bruno Keil only in 1907 in his appendix to Otto Rubensohn's edition of the Elephantine papyri, who made use of a private communication by Haussoullier.

It is a surprising fact that the same method occurs in the passage of the Artemidorus papyrus which enumerates the distances between places on the Spanish coast and which had not been taken into consideration by Canfora before the *editio princeps* appeared²⁶. The editors of the papyrus pointed out that this use of the sign was unknown in Simonidis' lifetime, so that he could not have forged the papyrus²⁷. Canfora and his pupil Giuseppe Carlucci disputed this²⁸; recently they announced that, on the basis of Haussoullier's unpublished papers, they could refute some of my further remarks where I assert that Simonides did not live long enough to understand and to falsify this numeric system²⁹. I decline here to respond to their most recent criticism and prefer to await the publication of their announced investigations. These will in any case improve our knowledge of the course of the epigraphic discoveries at Didyma³⁰.

I prefer now to deal with the most important and fundamental controversy. Are the differences between the new papyrus text and Artemidorus fr. 21 Stiehle, indirectly transmitted by Constantine Porphyrogennetos, as Canfora believes, due to the work of a modern forger who reveals himself by using inappropriate modern conjectures and giving anachronistic geographical information³¹? Or does the new text rather offer a splendid confirmation of the results of modern philological work, and fill, in one case, the lacuna of a corrupt passage which no philologist had been able to heal, and certainly no forger could have emended?

²² This phenomenon was an important clue for recomposing the fragments of the papyrus roll. See now D'Alessio (2009) and Gallazzi / Kramer (2009) 217–220.

²³ On the writing, see Gallazzi / Kramer / Settis (2008) 62.

²⁴ See Canfora (2008a) fig. 14–16.

²⁵ See Carlucci (2009) 302–303.

²⁶ P.Artemid. v 20–40.

²⁷ See Gallazzi / Kramer / Settis (2008) 58.

²⁸ See Carlucci (2008) and (2009), Canfora (2009b) 121–125.

²⁹ See Hammerstaedt (2009a).

³⁰ Announced in Canfora (2009b) 118–119 and n. 16.

³¹ Const. Porph. *Admin. imp.* 23.

Canfora tried to restore the mediievally transmitted Artemidorus quotation without adopting three modern philological emendations and operations³². I have argued that in all three cases the medieval text is corrupt³³. Canfora replied in the same volume, but his response does not adress the most important problems³⁴:

1. the awkward word order of ἕως τῶν κατὰ Γάδειρα τόπων ἐνδοτέρῳ in the medieval tradition of Artemidorus fr. 21³⁵;
2. the difficulty of supplying a suitable subject to καὶ (understood as « also ») συνωνύμως Ἰβηρία τε καὶ Ἰσπανία καλεῖται³⁶. Canfora proposed « Iberia ». But this would mean that « Iberia is also called synonymously Iberia and Spain »;
3. the impossible break in the syntax after διατείνουσα ἀπὸ τῶν πυρηναίων ὁρῶν ἅπασα, which leaves διατείνουσα ἀπὸ without the necessary μέχρι³⁷.

For the moment I leave this to the judgement of the readers³⁸; let us consider the expression which for Canfora forms an insurmountable obstacle to attributing the papyrus text to Artemidorus more closely. According to P.Artemid. iv 11–14, the second of the two Roman provinces contains the lands up to Gadeira and τὰ κατὰ τὴν Λυσιτανίαν πάντα. The medieval quotation of Artemidorus displays instead μέχρι Γαδείρων καὶ Λουσιτανίας.

Canfora has pointed to a historical inconsistency in the papyrus³⁹. In Artemidorus' time, the late second century BC, the geographical notion of Lusitania went well beyond the power of the second Roman province. If col. iv 13–14 is translated with « and all the land in Lusitania », meaning « the whole of Lusitania », this would for Canfora be an anachronism. On the other hand, he points out that it would even be wrong to exclude Lusitania from the second province completely.

The territories south of the Tagus were at that time certainly under Roman control⁴⁰. In the Rovereto proceedings, Canfora gave a sarcastic review of the different attempts at interpretation of this expression⁴¹. At the same time he emphasized the historical accuracy of the medieval tradition of Artemidorus which just reads « up to Gadeira and Lusitania »⁴². But is the medieval Artemidorus excerpt as it is preserved in Constantine Porphyrogenetos historically exact? What does « up to Gadeira and Lusitania » mean? Is Lusitania included by μέχρι, like Gadeira? Or does Lusitania serve as an indication for the frontier and is excluded? And what about the regions south of the Tagus which – as Canfora stresses – were under Roman control? The medieval tradition offers the same historical problems as the papyrus⁴³; the only difference is that, in the case of the papyrus text, a solution can be found.

Let us first consider the meaning of κατὰ in P.Artemid. iv 13. Some lines later there is a mention of the « sea belonging to the Ocean » (P.Artemid. v 2: [τῷ] κατὰ τὸν Ὠκεανὸν πελάγει) which touches the North coast of Spain. Κατὰ obviously means that the πέλαγος belongs to the Ocean. It is not as large as the Ocean but is part of it. Likewise, τὰ κατὰ τὴν Λυσιτανίαν can easily indicate territories which belong to Lusitania without having the

³² The three relevant articles are published together in Canfora (2008a) 211–217 (from *Quaderni di Storia* 64 [2006]); 227–254 (*QuadStor* 66 [2007]); and 271–298 (*QuadStor* 65 [2007]).

³³ See Hammerstaedt (2009b) and (2009c); also West (2009).

³⁴ See Canfora (2009b) 115–116.

³⁵ This is to be found in lines 5–6 of the text constituted by Canfora (2008a) 234.

³⁶ *Ibid.*, 6–7.

³⁷ *Ibid.*, 9–10.

³⁸ See now also the critical remarks against the arguments which I put forward in Hammerstaedt (2009b) by Bossina (2009) 140–142 and Condello (2010) 503–507. I will come back to this topic in due time on a later occasion, in *Historia* 61 (2012) Heft 3.

³⁹ Moret (2010) 116, n. 12, lists the numerous places where Canfora made this point.

⁴⁰ See also Moret (2010) 119, n. 34.

⁴¹ See Canfora (2009b) 108–109.

⁴² See Canfora (2009b) 110.

⁴³ Moret (2010) 124 has made a similar observation.

same extension⁴⁴. They can be identified with the territories south of the Tagus which Canfora misses in the description offered by the papyrus.

I agree that this interpretation leaves two problems open which Canfora was right to point out. The first is the meaning of πάντα in this context. Why should the author stress that all the territory in Lusitania belongs to the second province? The second problem is that the province is described as encompassing the coast up to Gadeira and the territory belonging to Lusitania south of the Tagus, but its most important part, Baetica, is omitted.

So we should adopt Benedetto Bravo's proposal to read τῶν κατὰ τὴν Λυσιτανίαν instead of τὰ κατὰ τὴν Λυσιτανίαν⁴⁵. This easy emendation solves both the problem of πάντα and of the missing mention of Baetica. Πάντα would now refer to the remaining τὰ in P.Artemid. iv 12, meaning that « all the land up to Gadeira and up to the territories in Lusitania » belongs to the second region. The emended expression τῶν κατὰ τὴν Λυσιτανίαν depends on μέχρι and indicates the outermost extension of the province to the North: there is no need to mention Baetica in this context.

By these words, the author, whom we can confidently call Artemidorus, reflects the gradual seizure of Lusitanian territory by the Romans in his time. When the Artemidorus excerpt of the medieval tradition was made, this fine differentiation was no more understood, so that it was abridged into an anachronistic μέχρι Γαδεύρων καὶ Λουσιτανίας⁴⁶.

I hope to have given some insight into the Artemidorus question and to have shown that, in spite of the sometimes harsh and disrespectful tone of the debate, the ongoing discussion has led to some definite progress. I thank all those who have contributed to this, regardless of their opinion about the papyrus, with their various observations and proposals.

Bibliography

- Baumann, H.D. (2012, in print), « The Convolute Photo: A Digital Fake? Arguments against a Montage », in Gallazzi, C. / Kramer, B. / Settis, S. (ed.), *Intorno al Papiro di Artemidoro II. Geografia e cartografia* (Milano).
- Bossina, L. (2009), « Riconosciuto che non è Artemidoro, che cos'è? Tre osservazioni e un'ipotesi », in Canfora, L. (ed.), *Il papiro di Artemidoro (Atti della Accademia Roveretana degli Agiati 259, ser. VIII, vol. IX A, fasc. II. 2, Rovereto)* 133–147.
- Bozzi, S. (2009), « Indagine tecnica sul Konvolut. Nuove prospettive di analisi sul Papiro di Artemidoro », *Quaderni di Storia* 70, 3–46.
- Bozzi, S. (2010), « Il gioco delle tre stelle », in Canfora, L. (2010), *La vera storia del papiro di Artemidoro* (Catania) 106–111.
- Bravo, B. (2009), « Artemidoro di Efeso geografo e retore. Per la costituzione e l'interpretazione del testo del Papiro di Artemidoro », *ZPE* 170, 43–63.
- Calvese, M. (2008), « Quel papiro non è Artemidoro », in *Corriere della Sera*, 7 aprile 2008, 1 e 25.
- Canfora, L. (2007), *The True History of the So-called Artemidorus Papyrus* (Bari).
- Canfora, L. (2008a), *Il papiro di Artemidoro* (Bari / Roma).
- Canfora, L. (2008b), « Prologo che è anche un epilogo. In origine era Ritter », in Canfora, L. / Bossina, L. (ed.), *Wie kann das ein Artemidor-Papyrus sein? – Ma come fa a essere un papiro di Artemidoro?* (Bari) VII–XVIII.
- Canfora, L. (2009a), *Artemidorus Ephesius. P.Artemid. sive Artemidorus personatus. Edidit brevis commentario instruxit Societas emunctae naris* (Bari).
- Canfora, L. (2009b), « Sarà Simonidis? Certo non può essere Artemidoro », in Canfora, L. (ed.), *Il papiro di Artemidoro (Atti della Accademia Roveretana degli Agiati 259, ser. VIII, vol. IX A, fasc. II. 2, Rovereto)* 105–132.
- Canfora, L. / Bossina, L. (2008), *Wie kann das ein Artemidor-Papyrus sein? – Ma come fa a essere un papiro di Artemidoro?* (Bari).

⁴⁴ Moret (2010) 123, on the other hand, proposes to understand κατὰ τὴν Λυσιτανίαν as « dans toute l'étendue de » and explains the whole expression καὶ τὰ κατὰ τὴν Λυσιτανίαν ἅπαντα (without emending τὰ) in a sense which would be very close to the simple καὶ τὴν Λυσιτανίαν.

⁴⁵ See Bravo (2009) 60.

⁴⁶ The change made by the *epitomator* in Artemidorus fr. 21 Stiehle is also explained by Settis (2008) 58 and Moret (2010) 13.

- Carlucci, G. (2008), « Sampi ? », in Canfora, L. / Bossina, L. (ed.), *Wie kann das ein Artemidor-Papyrus sein ? – Ma come fa a essere un papiro di Artemidoro ?* (Bari) 229–235.
- Carlucci, G. (2009), « Sampi e dintorni », *Quaderni di Storia* 69, 297–312.
- Condello (2010), « Artemidoro come vero », *Eikasmos* 21, 491–524.
- D'Alessio, G. (2009), « On the “Artemidorus” Papyrus », *ZPE* 171, 27–43.
- Delattre, D. (2009), « L'écriture du papyrus dit “d'Artémidore” et les dessins gravés de quelques papyrus d'Herculaneum », in Canfora, L. (ed.), *Il papiro di Artemidoro* (*Atti della Accademia Roveretana degli Agiati* 259, ser. VIII, vol. IX A, fasc. II. 2, Rovereto) 7–14.
- Gallazzi, C. / Kramer, B. (2010), « Il P.Artemid. e i sacchi di papiro bianco di J. de M. Johnson », *APF* 56, 232–238.
- Gallazzi, C. / Kramer, B. (2009), « Fünfzehn Monate Diskussion über den Artemidor-Papyrus », in Gallazzi, C. / Kramer, B. / Settis, S. (ed.), *Intorno al Papiro di Artemidoro I. Lingua, stile e contesto culturale* (Milano) 169–242.
- Gallazzi, C. / Kramer, B. / Settis, S. (2008), *Il papiro di Artemidoro* (Milano).
- Granata, S. (2010), « La stampa fotografica riprodotte il Konvolut del Papiro di Artemidoro », in Canfora, L. (ed.), *La vera storia del papiro di Artemidoro* (Catania) 89–105.
- Hammerstaedt, J. (2009a), « Warum Simonides den Artemidorpapyrus nicht hätte fälschen können. Eine seltene Schreibung für Tausender in Inschriften und Papyri », *Chiron* 39, 323–337.
- Hammerstaedt, J. (2009b), « Artemidoro di Efeso nella tradizione indiretta e nel papiro di Torino », in Gallazzi, C. / Kramer, B. / Settis, S. (ed.), *Intorno al Papiro di Artemidoro I. Lingua, stile e contesto culturale* (Milano) 43–56.
- Hammerstaedt, J. (2009c), « Come fa a essere un papiro falsato ? », in Canfora, L. (ed.), *Il papiro di Artemidoro* (*Atti della Accademia Roveretana degli Agiati* 259, ser. VIII, vol. IX A, fasc. II. 2, Rovereto) 53–103.
- Hammerstaedt, J. (2012, in print), « The relevance of the dispute about the photograph of the Konvolut for the debate about the Artemidorus papyrus », in Gallazzi, C. / Kramer, B. / Settis, S. (ed.), *Intorno al Papiro di Artemidoro. II. Geografia e cartografia* (Milano).
- Janko, R. (2009), « The Artemidorus Papyrus », *CR* 59, 403–410.
- Mandò, P.A. (2009), « A proposito di analisi fisico-chimiche », in Gallazzi, C. / Kramer, B. / Settis, S. (ed.), *Intorno al Papiro di Artemidoro I. Lingua, stile e contesto culturale* (Milano) 243–258.
- Marcotte, D. (2010), « Le papyrus d'Artémidore. Le livre, le texte, le débat », *Revue d'Histoire des Textes* n.s. 5, 333–371.
- Moret, P. (2010), « La Lusitanie d'Artémidore », *Palaeohispanica* 10, 113–131.
- Porciani, L. (2010), « Il Papiro di Artemidoro : per un'interpretazione della sequenza testuale », *APF* 56, 207–231.
- Ritter, K. (1835), *Géographie générale comparée (...), traduit de l'allemand par E. Buret et Edouard Desor*, t. I (Paris).
- Settis, S. (2008), *Artemidoro. Un papiro dal I secolo al XXI* (Torino).
- West, M.L. (2009), « All Iberia is Divided Into Two Parts », in Brodersen, K. / Elsner, J. (ed.), *Images and Texts on the “Artemidorus Papyrus” : Working Papers on P.Artemid.* (*Historia Einzelschriften* 214, Stuttgart) 95–101.

TWO UNPUBLISHED DOCUMENTS

Alia Hanafi

1. Sale of Wine in Advance

P.Coptic Museum 3512

24,5 x 15,8 cm

Hermopolite nome
March 25th, AD 610

This is a light brown papyrus. Its top, bottom and a large part of its left hand side have been broken off. Consequently the beginning of all lines and the end of the text are missing. In spite of the missing portion, several lines can be reconstructed (12, 16, 18, 19, 20, 21, 22). The number of letters per line ranges from 36 (17) to 57 (3) letters. The remaining part of the document is sufficient to verify the context. The document is written along the fibres. The handwriting is upright, fluid, sometimes sloping to the right.

The document belongs to the monastery of Apa Apollos on the site of Bawit¹. The date is complete and precise : Phamenoth 29th, in the first year of Heraclius and in the 14th indiction (*i.e.* March 25th, AD 610). This year was not previously attested in the documents related to the reign of Heraclius².

This contract deals with a sale of 140 measures of wine, paid in advance. In return, the wine seller undertakes to deliver the mentioned quantity of wine at the following indiction, in the month of Mesore, during the grape harvest. There is a clause concerning a penalty for the delivery of spoilt wine, providing for the exchange of the wine if it is found to be sour, or not fit for use, or having a moldy taste. This clause takes place in the month of Phamenoth of the same indiction, which means that there is a period of six months from Thoth till Mecheir for assessing the quality of the wine.

The formulas in the sales for future delivery have been studied and described adequately and much discussed as the category of « sale in advance », « sale on delivery », or « contract for delivery », by which the price specified was paid in advance and the goods delivered later under threat of penalty for non-delivery³.

On the verso, only some letters remain :]παρὰς'οὐ Τούς[ιου may be read.]παρὰς'οὐ may be the end of the name of the vinedresser, while Τούς[ιου is the beginning of the patronymic⁴. A sentence such as χ(ει)ρ(όγραφον) γεγόμε(νον) name]παρὰς'οὐ Τούς[ιου may be reconstructed⁵ ; or]παρὰς'οὐ Τούς[ιου may be also read.

Recto

χ]μ[γ ἀμή]γ (vac.) [

- [† ἐν ὀνόματι τῆς ἁγίας καὶ ζωοπ[ο]ιοῦ καὶ ὁμ[οου]σίου Τ[ριάδος Πατρὸς]
[καὶ Υἱοῦ] καὶ Ἁγίου πνεύματος βασιλείας τοῦ θειοτάτου καὶ γαληνο[τάτου]
[καὶ θεοτεφοῦς ἡμ]ῶν δεσπότη Φλ(αυίου) Ἡρακλείου τοῦ αἰωνίου
5 [Αὐγούστου Αὐτοκράτο]ρος ἔτους πρώτου Φαμίε(νὼθ) κθ ιδ ἰνδ(ικτίονος)
[† Αὐρήλιος name υἱὸς] Ἀπολλῶτος ἐκ μητρὸς
[name ἀμπελουργὸς ἀπὸ] κώμης Τανεμῶεως τοῦ
[Ἑρμοπολίτου νομοῦ (vac. ?) † τ]ῷ εὐλαβεστάτῳ ἀββᾶ

¹ On the monastery of Apa Apollos, see Timm (1984) 643–653 ; Drew-Bear (1979) 36–37 ; Krause (1958).

² See Bagnall / Worp (1978) 291.

³ See P.Cair.Isid. 90 introd. Add to the bibliography given there : Pringsheim (1950) 275 ; Bagnall (1977) 85–96 ; Jakab (2010) 335–344. Close parallels are P.Herm. 33 ; P.Antin. I 42 ; P.Oxy. XIV 1725 ; SB I 4504 and 4505 ; P.Ross.Georg. V 39 ; PSI X 1122 ; P.Lond. III 997 descr. (= SB XXII 15597) ; 999 descr. (= SB XVI 12488) ; 1001 (p. 270) ; V 1764 ; SPP XX 144 ; P. Strasb. I 1 ; P.Bad. 55 ; P.Oslo II 43 ; SB VI 9051 ; XVI 12401 and 12402.

⁴ Τοῦς as indeclinable name in SPP XX 258, 8 (VII AD), and Τοῦςις (gen. Τοῦςιου) in SB I 841 (II/III AD).

⁵ See SB XVI 12401, 15 (AD 590).

- [name τῷ ἀρχιμανδρίτῃ (?) τοῦ ἁγίου μοναχ[η]ρίου ἀββᾶ Ἀπολλῶτος
 10 [ἐν ὅρει τῆς κώμης Τιτκώεως τοῦ Ἑρμοπολίτου νομο]ῦ χαίρειν.
 [ὁμολογῶ ἐγὼ ὁ προγεγράμμενος name ἐσχηκ]έναι καὶ πεπληρῶσθαι
 [παρὰ τῆς σῆς εὐλαβείας τῆς πρὸς ἀλλήλους συμπεφωνη]μένης τελείας
 [καὶ ἀξίας τιμῆς οἴνου νέου καλλίστου καὶ εὐαρέστου μέτρων ἐκ]ατὸν
 [τεσσαράκοντα ἀπὸ ξ(ετῶν)] τριῶν γί(νεται) οἷ(νου) μέτρα ρμ ἀπ' ὃ ξ(ετῶν) γ
 15 [ἅπερ σοι ἀποδώσω] ἐν τῷ καιρῷ τρύγης <τῷ> Μεσορῇ μ[ηνί] τῆς εἰ-
 [σιούσης] πεντεκαιδεκάτης ἰνδ(ικτίονος) ἐν θεῷ παρέχοντος
 [σοῦ τὰ κοῦφα νέα] αὐτῶν · εἰ δὲ εὐρεθείη ὄξος ἢ ἀποίητος
 [ἢ ὀζόμε]νος ἐκ τοῦ αὐτοῦ οἴνου ὕ· ἕως τοῦ μηνὸς Φαμ(ενῶ) θ'
 [τῆς αὐτῆς] ἰνδ(ικτίονος) ἐπὶ τῷ ἐμὲ ἀλλάξαι σοι ἐν καλῷ οἴνῳ χωρὶς
 20 [τινος ὑπ]ε[ρ]θέσεως καὶ ἀντιλογίας καὶ οἰαδῆποτε ἀφορμῆς
 [καὶ πάσης] προχρείας · παρε[λ]θούσης δ]ὲ τῆς [προ]ειρημ(ένης)
 [προθεσμίας]]υ
 [.....]γης(α)

Verso (across the fibers)

]παρας() τους[

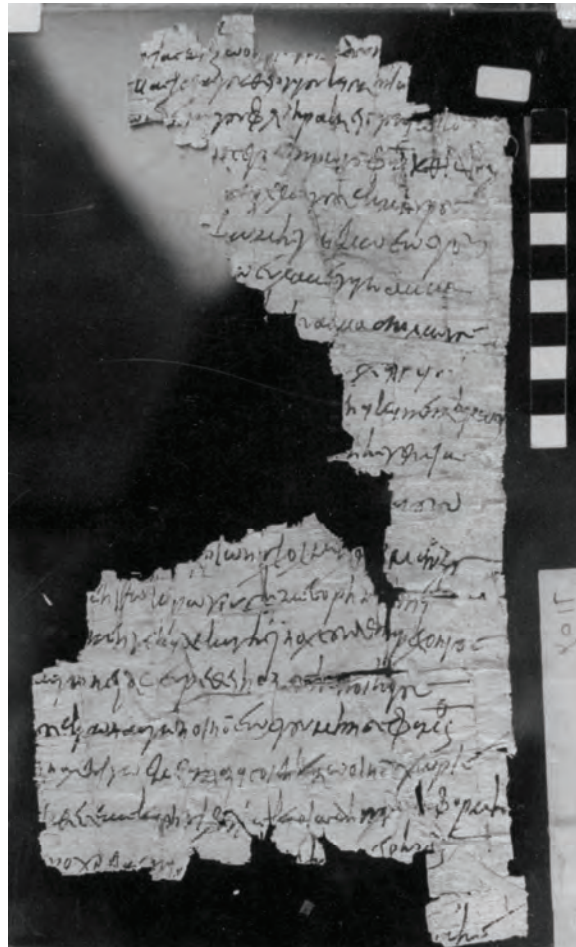
4 Φλ/ 5 Φαμ^ε ινδ/ 13 γν/ οί/ 15 των αυτων (pap.) 16 ινδ/ 18 Φαμ^οc 19 ινδ/
 21 [προ]ειρημc

Fig. 1

Sale of wine in advance

P.Coptic Museum 3512

© Coptic Museum



In the name of the holy, life-giving, and consubstantial Trinity, Father, Son, and Holy Spirit, in the first year of the reign of our most divine, most serene and crowned by God our master Flavius Heraclius, the perpetual Augustus, Imperator, Phamenoth 29th, 14th indiction. Aurelius (...) son of Apollos, his mother being (...), vinedresser from the village of Tanemois in the Hermopolite nome, to the most reverent Abba (...), archimandrite (?) of the holy monastery of Abba Apollos in the desert of the village of Titkois in Hermopolite nome, greetings. I, the afore-mentioned (...), agree that I have received and been paid in full from your discretion for the complete and goodly price we mutually agreed upon of the best and new must, of fine quality and tasty, one hundred and forty measures of must, (each measure consisting) of three xestai, total 140 measures of 3 xestai of wine, which I shall deliver for you at the time of vintage, in the month of Mesore with God's help in the next fifteenth indiction. You will supply the containers, new ones. And if the wine is found to be sour, or unfit for use, or having a moldy taste till the month of Phamenoth of the same indiction, I agree to exchange it for you in good wine without any delay or dispute or reason whatsoever or any loan. And when the aforesaid period is past (...).

1 χ]μ[γ ἀμή]γ. These traces may be the first line of the document. For the restoration, see P.Lond. II 483, 1 (p. 323 ; AD 615/616) and comm.

3 γαληνο[τάτου]. This is the traditional epithet, found only in upper Egypt ; see Bagnall / Worp (1978) 154.

2–5. For the whole restoration and the formula of dating, see P.Lond. I 483, 1–5 ; P.Herm 33, 1 (= SB XVI 12490 ; VI AD) ; P.Herm. 34, 1–2 (VII AD) ; SB I 4669, 1–3 (AD 613/614) ; P.Edfou 3, 1–3. (AD 618). It may be noticed that the notary has abbreviated the name of the month Phamenoth in two different ways (5 : Φαμε ; 18 : Φαμθc).

6. At the start of this line, one expects a cross, then Αὐρήλιος, the name of the vinedresser in the nominative, then υἱός in the lacuna before the patronymic Ἀπολλῶτος. In Byzantine Egypt, Αὐρήλιος was restricted to definite a category of Egypt's population ; see Keenan (1973), (1974) and (1983). For the restoration of υἱός, see BGU XVII 2695, 5 (AD 608) ; XII 2209, 9 (AD 614). For the interpretation of the profession of ἀμπελουργός as a vineyard specialist, see Mayerson (2003).

7. At the start of this line, one expects the name of the mother in the genitive, followed by ἀμπελουργός (description of the profession), and ἀπό in the lacuna before κώμης Τανεμώεως. See BGU XII 2208, 8 (AD 614) ; XVII 2695, 6 ; 2207, 5 (AD 606 AD) ; all those parallels come from the Hermopolite nome. For ὁ ἀμπελουργὸς ἀπὸ] κώμης Τανεμώεως, see BGU XII 2207, 5 ; 2208, 8 ; 2209, 11 ; XVII 2695, 7 ; SB XVI 12401, 6–7.

8. Since the average of the letters per line in our document is a minimum of 36 (line 17) and a maximum of 57 letters (line 3), there may be an empty space between Ἑρμοπολίτου νομοῦ and the cross before τ]ῷ εὐλαβεστάτῳ ἀββᾷ ; see SB XXII 15595, 2 (Hermopolite nome, VI/VII AD).

9. The lacuna at the beginning of this line needs a name of a monk, one belonging to the monastery of Apa Apollos near the village of Titkois followed by the title of the monk, either τῷ ἀρχιμανδρίτῃ (see SB XVI 12401, 5) or πρ(οεστῶτι) (see P.Lond. V 1899) or μονάζοντι (SB XXII 15595). I prefer τῷ ἀρχιμανδρίτῃ since the line contains only 34 letters, although the average per line is between 26 and 57. For details about the daily life and business in the monastery of Apa Apollos, see Delattre (2004). Various Apollos monasteries are known from late antique Egypt ; see MacCoull (1991).

10 [ἐν ὄρει τῆς κώμης Τιτκώεως τοῦ Ἑρμοπολίτου νομοῦ] χαίρειν. This is found also in other documents related to monastery of Apa Apollos of Titkois ; see SB XVI 12401, 7–9 (AD 590) ; P.Sta.Xyla 5, 8–9 n. (VI AD) ; P.Lond. V 1899, 7 and 11 (AD 600) ; and P.Mon.Apollo 27, which refers to the monastery of Apa Apollo at Τιτκώις.

11. At the start of this line one expects ὁμολογῶ followed by a phrase such as ἐγὼ ὁ προγεγραμμένος, then the name of the vinedresser. See SB XVI 12488, 17 (AD 538 AD) ; P.Prag. I 45, 9 (AD 521).

12. The formulation of this line is essentially identical to that of SB XVI 13037, 6–8 (AD 523) and SB XVI 12488, 5–6 (AD 538), except for εὐλαβετάτω (see line 8).

13 [καὶ ἀξίας τιμῆς οἴνου νέου καλλίστου καὶ εὐαρέστου μέτρων ἐκ]ατὸν may be restored on the basis of SB XVI 12401, 7 and XVIII 13124, 6, where καλλίστου καὶ εὐαρέστου is placed after οἴνου νέου instead of being before <ου> παρέχοντος (16); see P.Sta.Xyla 5, 6-5 : ἐν οἴνῳ νέῳ καλλίστῳ καὶ εὐαρέστῳ. In some documents we find εὐαρέστου alone after μούτου; see SB I 4487, 4 (= SPP III 125; VI/VII AD); P. Lond. II 390, 2, and CPR XIV 4, 8. ἐκ]ατὸν may be read since the contract deals with a sale of 140 measures of wine (14 : ρμ).

14 ἀπὸ ξ(ετῶν)] τριῶν. In our document each measure consists of 3 *sextarii*. For the restoration, see SB XXII 15595. For measures consisting of 3 *sextarii*, see P.Amst. I 48, 14, a contract for the advance sale of 450 *knidia* of unfermented wine (9), in which each *knidion* contained 3 *sextarii*. See also Harrauer (1980) 11, note to line 11; Casson (1939) 8.

15 [ἄπερ σοι ἀποδώσω] ἐν τῷ καιρῷ τρύγης <τῷ> Μεσορῇ μ[ηνί]. There is no room for the article τῷ. For the restoration, see P.Ath.Xyla 6, 1 (VI AD) : <τῷ> Μεσορῇ μ[ηνί]. For the grape vintage ἐν τῷ καιρῷ τρύγης, see Schnebel (1925) 275; Montevicchi (1944) 146; also P.Oslo. II 43, 2.

15–16 τῆς εἰ[σιούσης]. See SB XVI 12489, 7 (V/VI AD).

16–17 παρέχοντος | [κοῦ τὰ κοῦφα νέα] αὐτῶν. Usually, the buyer contracts to provide the empty jars. For the restoration, see P.Lond. III 1001, 21 (p. 270). Some adjectives such as νέα sometimes accompany τὰ κοῦφα; see P.Ath.Xyla 6, 7 (VI AD), with note to line 7.

17–18 ὄξος ἢ ἀποίητος | [ἢ ὀζόμε]νος. See SB XVI 12488, 13 (AD 538). For a discussion of ὄξος, ἀποίητος, and ὀζόμενος, which are found in the guarantee clause of wine sales for future delivery, see P.Lugd.Bat. XVII 10; P.Oxy. XVI 1974, ; also Kruit (1992) 265–276.

19–20 χωρὶς | [τινος ὑπ]ε[ρ]θέσεως. For the restoration, see BGU XII 2198, 17 (VI AD); SB XVI 12603, 3 (VI/VII AD).

21. For the restoration of this line, see SB XVIII 13124, 13–14 (VI AD).

22]υ. This reading may be accepted if compared to the *upsilon* of the article τοῦ at the end of line 7; so ὅμις]υ may be restored. This line may contain a financial compensation. See SB XVI 12401 (AD 590), which is a close parallel to our document; the seller expresses the obligation to deliver 140 jars of wine, the same quantity as in our document (13–14). See also P.Oxy. XVI 1974 (AD 499), with a payment of 1 ½ *solidi*.

23. Perhaps [τὸ γράμμα κύριον καὶ βέβαιον καὶ ἐπερωτηθεὶς ὁμολό]γησ(α).

2. A Christian Letter

P.Egypt.Mus. S.R 3733 (1) recto

30 x 18 cm

Provenance unknown

VI AD

The papyrus is badly mutilated. A part of the top left corner that includes the first, second, and third lines has been torn off. The papyrus was badly repaired, so that two thirds of the first and second lines of the left hand side corner should be moved to the edge of the right margin. The papyrus has many gaps in its upper two thirds, which makes the reading of the first four lines particularly difficult. The surface is of a darkish colour and tends to become lighter on the top, right and left hand sides. The lower margin is preserved, but not the top one. The left and right margins are preserved; thus the number of letters per line ranged from 34 (8) to 50 (4) letters. Line 13 is probably the last of the letter, because the line is directed upwards. Besides, the space between lines 12 and 13, which is narrower than that between the others, may indicate that the writer was trying to finish his letter by writing the last line parallel to the lower edge of the papyrus, which is oblique, and short. The handwriting is an upright regular cursive hand, readable and clear, sloping sometimes upwards to the right, along the fibres. The letters are of a large size. The shape of the letters indicates an

expert hand. This is confirmed by the fact that the sender of this letter is a notary. On the verso there is a Coptic document.

This document is a letter whose sender is a notary called Stephanos. He wrote this letter to a clergyman (see 1, 4, 11 and 13). It is not clear whether he is a private notary in a large estate or an official notary. We know there were in this period some official scribes, assisting the collectors of taxes in the office of the pagarch, called λογογράφοι or νοτάριοι⁶. Beside them there were private notaries, who had functions in the large estates⁷. The status of our notary and the fact that he mentions the landowner (9 : ὁ γεωῦχος) suggest that this letter came from a large estate which had its secretaries, accountants, tax-collectors and private army of hired soldiers, *buccellarii*⁸.

The subject of the letter is the sufferings of our notary, Stephanos, who encountered some difficulties as we may conclude from the words στενοῦμαι and ταλαιπωρῶ (see 7 and 8, n.). It seems that he has been ordered by the landowner to manage something (5–6), the exact nature of which is unclear from the text. We can guess that it may have been concerned with the collection of the taxes, which was a part of the notary's tasks⁹. Stephanos begs the priest to pray God that the landowner may have pity on him and the peasants, who apparently were being pressed by the landowner¹⁰. Appealing to priests and anchorites is much in evidence in the papyri ; it is a witness to the extent of the people's need for spiritual or physical assistance¹¹.

- [. μν]ήμην ἐν ταῖς εὐχαῖς σου. θαρρῶ δὲ [
 ἔχει μου . [.] ἐ αἰω. τὰς οὖν εὐχ[ὰς]
 τῆς ὑμ[ῶν πατ]ρ[ιό]τητος καὶ τῶν ἁγίων πα[τέρω]ν μνίσθητί μοι[ι]
 ἐν ταῖς ἁγ[ίαις] εὐχαῖς [c]ου ὅ[τ]ε ἀναφέρεις τὰς ἁγίας προσφοράς
 5 ἵνα ὁ θεὸς c[υ]νπράξῃ μοι εἰς τὰ διοικ[ύ]με[ν]α παρ' ἐμοῦ
 πράγμα[τα κ]αὶ δυνήθῃ διοικῆσαι αὐτά, ἐπειδὴ [ο]ἱ
 γεωργοὶ ἐστενωθήσαν · καὶ γὰρ στενοῦμαι μετ' αὐτῶν
 καὶ ταλαιπωρῶ · κα[ὶ] δύναιτε ἡ πατριότης σου
 εὐξασθαι τὸν θεὸν ἵνα ἐλεήσῃ αὐτοὺς ὁ γεωῦχος τε
 10 καὶ εὐξήτε καὶ περὶ αὐτῶν. Ἐγὼ δὲ Στέφανος
 ὁ νοτάριος ὁ ἐλθὼν εἰς τοὺς πόδας σου ἄλλο ἅπαξ
 παρακαλῶ εὐξασθαι ὑπὲρ ἐμοῦ ὅτι ἁμαρτωλὸς εἰμὶ
 καὶ οὐκ ἠξιώθην ἀπολαῦσαι τῶν εὐχῶν σου.

3 μνήθητι 8 δύναιται 10 εὐξήται

(...) remembrance in your prayers. I am however confident (...) has my (...) therefore (...) the prayers of your paternity and of the holy fathers, remember me in your holy prayers when you present the holy offerings in order that God may help me in the matters which I manage, and that I be able to manage them, since the peasants have encountered diffi-

⁶ See Rouillard (1928) 26 and 55 ; on the *tribuni et notarii*, P.Lond. V 1979, 3–4 n.

⁷ See Rouillard (1928) 202–203.

⁸ See Gascou (1976) ; MacLennan (1935) 38–46.

⁹ See Rouillard (1928) 202–203 ; also P.Lond. V 1915, 2–3, from a letter sent to a priest who may have power over the landlord as a bearer of λόγος Θεοῦ, and who received a remission of taxation from the landlord, or at least the possibility to postpone the assessed taxes.

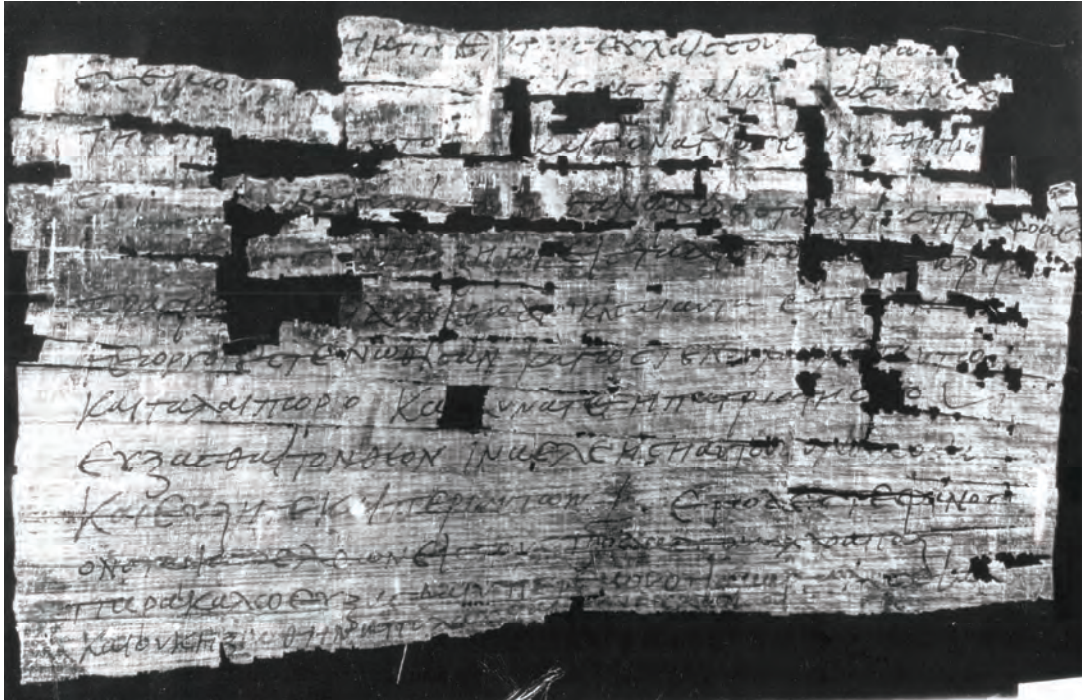
¹⁰ See 6–7 and 9. In P.Lond. V 1674, 91 (VI AD), the inhabitants prove that they are unable to pay the assessed taxes and they get a remission of taxation. P.Oxy. I 130, 9–10 (AD 548/549 ?) is a letter from Anoup to Apion, patrician and *dux* of Thebaid, asking for indulgence in respect of his debt which he declares himself presently unable to pay.

¹¹ See P.Lond. V 1923–1929, esp. p. 110.

culties ; and I also share their difficulties, and I am suffering. And your paternity can pray God so that their landowner may show mercy towards them and also pray even for them. (chrisim) I, the notary Stephanos, who has come to your feet again, I beg you to pray for me because I am a sinner and I am not worthy of benefitting from your prayers.

Fig. 2

A Christian letter P.Egypt.Mus. S.R 3733 (1) recto © Egyptian Museum, Cairo



1. μν]ήμην may be restored despite the lack of parallels, except for SB XVI 12474, 3 (VI/VII AD) : [πρὸς τὸν θεὸν καὶ τῇ]ς τάλαιπώρου ἡμῶν ψυχῆς μνήμην [ποιο]ῦμεν.

2]ιϛ αιω. There is a tail under the *iota* ; it may be the remaining of *xi*. The remaining three letters may be an end of a name in the dative.

3 τῆς ὑμ[ῶν πατ]ρ[ι]ότητος. See P.Lond. VI 1916, 32 (Cynopolite nome, AD 330–340 [?]) : καὶ τῶν ἁγίων πα[τέρω]ν μνίσθητί (μνήθητί) μο[ι].

μνίσθητί μο[ι]. A narrow strip of margin is preserved, showing that the small part of this line that contains]ν μνίσθητί μο[ι must be moved to the right, and then, it will leave a gap sufficient for four letters. The suggested word πα[τέρω]ν gives us a good sense.

4 ἐν ταῖς ἁγίαις εὐχαῖς [c]ου. See P.Lond. VI 1923 11–13 : παρακαλῶ ὅπως | μνημονεύσης μου ἐν τῇς | ἁγίαις εὐχαῖς (l. ταῖς ἁγίαις εὐχαῖς) σου. The formula for prayers is discussed by Koskenniemi (1956) 145–148.

τὰς ἁγίας προσφοράς. Those are offered by the people to the church ; see Villecourt (1924). This offering was originally wheat and bread, and then oil and wine ; see Athanasius' Canon 64 in Crum / Riedel (1904) 129. It was the main source of the Church's revenue ; see Wipszycka (1972) 64–92. It was regulated by various laws, almost from the fourth till the twentieth century ; see ps.-Basil., edited by Crum (1904) 57–62 ; for the twelfth century, Gabriel Ibn Turaid edited by Burmester (1936) 5–45. For προσφορά, see P.Mey. 24, 9 n. ; as taxes, Gascou (1972) 245–246 and Rémondon (1972) 269.

6–7 ἐπειδὴ [οἱ] γεωργοὶ ἐστενώθησαν. See P.Goodsp. 15, 24 (IV AD) : διὰ τὴν τῶν χρημάτων στήναι (l. στένωσιν) ; P.Gen. I² 14, 6 : διὰ τὴν πολλήν μου στένωσιν[v].

8 τάλαιπωρῶ. Whereas the adjective τάλαιπωρος appears frequently in the papyri, the use of the verb τάλαιπωρέω is very rare. It is recorded only once as a participle in P.Mil.Vogl. 24, 15 (II AD). Here the use is still intransitive (« to suffer, be troubled ») ; later usage – esp. Modern Greek – has retained only the transitive meaning (« to trouble someone »).

10-11 Cτέφανος | ὁ νοτάριος. On *notarii*, see P.Lond. V 1679, 3–4 n. A list of notaries found in Byzantine contracts was drafted by Segrè (1927) 102–104.

12 ἁμαρτωλός. On the religious significance of ἁμαρτωλός, see Deissmann (1910) 114.

Bibliography

- Bagnall, R.S. (1977), « Price in “Sales on Delivery” » *GRBS* 18, 85–96 [= *Later Roman Egypt : Society, Religion, Economy and Administration* (Aldershot 2003) no. XV].
- Bagnall, R.S. / Worp, K.A. (1978), *The Chronological Systems of Byzantine Egypt* (1st ed., Zutphen).
- Burmester, O.H.E. (1936), « The Canons of Gabriel Ibn Tureid, Patriarch of Alexandria », *Orientalia Christiana Periodica* 1, 5–45.
- Casson, L. (1939), « Wine Measures and Prices in Byzantine Egypt », *TAPhA* 70, 1–16.
- Crum, W.E. / Riedel, W. (1904), *The canons of Athanasius of Alexandria* (London).
- Crum, W.E. (1904), « The Coptic Version of the Canons of St. Basil », *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology* 26, 57–62.
- Deissmann, A. (1910), *Light from the Ancient East* (London).
- Delattre, A. (2007), *Papyrus coptes et grecs du monastère d'apa Apollô de Baouît conservés aux Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles (Mémoires de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique, Coll. in-8°, 3^e série, t. XLIII, N° 2045)*.
- Drew-Bear, M. (1979), *Le nome hermopolite* (*Am. Stud. Pap.* 21, Ann Arbor).
- Gascou, J. (1972), « Notes critiques sur quelques papyrus des V^e et VI^e siècles », *CE* 47, 243–253.
- Gascou, J. (1976), « L'institution des bucellaires », *BIFAO* 76, 143–156.
- Harrauer, H. (1980), « Sechs byzantinische Weinkaufverträge aus dem Hermupolites », in Pintaudi, R. (ed.), *Miscellanea Papyrologica* (*Pap. Flor.* 7, Firenze) 109–126.
- Jakab, E. (2010), « Kauf oder Darlehen ? Lieferungskäufe über Wein aus dem römischen Ägypten », in *Proceedings of the Twenty-Fifth International Congress of Papyrology, Ann Arbor 2007* (*Am. Stud. Pap.*, Ann Arbor) 335–344.
- Keenan, J.G. (1973), « The Names Flavius and Aurelius as Status Designations in Later Roman Egypt » (1st part), *ZPE* 11, 33–63.
- Keenan, J.G. (1974), « The Names Flavius and Aurelius as Status Designations in Later Roman Egypt » (2nd part), *ZPE* 13, 283–304.
- Keenan, J.G., (1983), « An Afterthought on the Names Flavius and Aurelius », *ZPE* 53, 245–250.
- Koskenniemi, H. (1956), *Studien zur Idee und Phraseologie des griechischen Briefes bis 400 n. Chr.* (Helsinki).
- Krause, M. (1958), *Das Apa-Apollon-Kloster zu Bawit* (Diss. Leipzig).
- Kruit, N. (1992), « The meaning of various words related to wine. Some New Interpretations », *ZPE* 90, 265–276.
- Kruit, N. (1994), « Three Byzantine Sales for Future Delivery : SB XVI 12401 + 12402, SB VI 9051, and P.Lond. III 997 », *Tyche* 9, 67–88.
- MacCoull, L.S.B. (1991), « A Reattribution of P.Vat.Aphrod. 13 », *ZPE* 88, 209–210.
- MacLennan, H. (1935), *Oxyrhynchus, An Economic and Social Study* (Princeton, repr. Chicago 1968).
- Mayerson, Ph. (2003), « ἀμπελουργός : More Than a “Vine Dresser” », *BASP* 40, 187–190.
- Montevecchi, O. (1944), « Ricerche di sociologia nei documenti dell'Egitto greco-romano. IV. Vendite a termine », *Aegyptus* 24, 131–158.
- Pringsheim, F. (1950), *The Greek Law of Sale* (Weimar).
- Rémondon, R. (1972), « L'Eglise dans la société égyptienne à l'époque byzantine », *CE* 47, 254–277.
- Rouillard, G. (1928), *L'administration civile de l'Egypte byzantine* (Paris).
- Schnebel, M. (1925), *Die Landwirtschaft im hellenistischen Ägypten* (*MBPAR* 7, München).
- Segrè, A. (1927), « Note sulla forma del documento greco-romano », *Bollettino dell'Istituto di Diritto Romano* 35, 102–104.
- Timm, S. (1984), *Das christlich-koptische Ägypten in arabischer Zeit* (Wiesbaden).
- Villecourt, L. (1924), « Les observances liturgiques et la discipline du jeûne dans l'Eglise copte », *Le Muséon* 37, 201–282.
- Wipszycka, E. (1972), *Les ressources et les activités économiques des églises en Egypte du IV^e au VIII^e siècle* (*Pap. Brux.* 10, Bruxelles).

A NEW LETTER FROM THE ARCHIVE OF ISIDORUS FROM PSOPHTHIS, MEMPHITE NOME

Ann Ellis Hanson¹

A letter from Tryphon to his father Tryphon (the *strategos* and gymnasiarch) that I discovered in the Michigan collection last year clarifies certain details about this archive from late in the reign of Augustus and also causes me to re-examine several supplements for the Greek in others of the archive's eight texts. Further, interpretation of the new letter and the archive as a whole benefits significantly from the discussion by Hengstl (2007), arguing that the petition to the prefect and the dossier of letters Isidoros assembled are attacking a single issue by means of different methods, with the letters displaying concerted actions on the part of a social network of φίλοι to which Tryphon the writer of the letter belonged and to which Isidoros was being granted admission.

P.Mich. inv. 1430

17 x 20.3 cm

Undated, but surely spring, AD 6
Philadelphia (?)

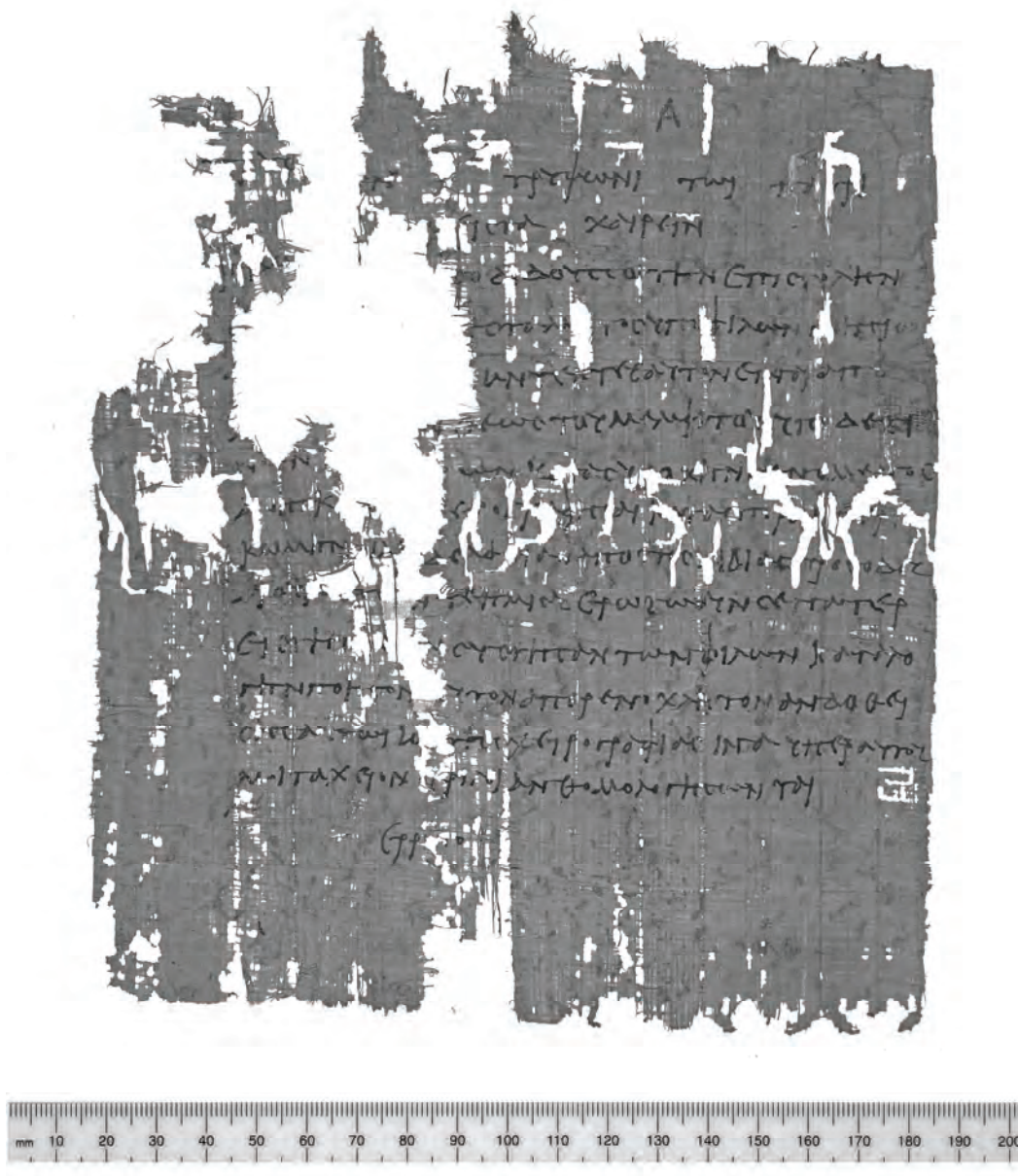
Τρύφ[ω]ν Τρύφωνι τῷ πατρὶ
 πλεῖστα χαίρειν ·
Ἰσίδω[ρος ὁ ἀ]ποδιδούς σοι τὴν ἐπιστολὴν
ἐ[μοὶ μὲν συν]εσταμ[έ]νος ὑπὸ φίλων γνησίῳ
5 .[. . . ἀπ?εδεί]κνυέν τε ἑαυτὸν εἶναι ἀπὸ
κ[ώμης Ψ]ώφθεως τοῦ Μεμφίτου · ὑπὸ δέ τι-
νων ἐ[χθ]ρῶν κατὰ συνοχὴν γενόμενος
ἀνηγκ[άσθη χ]ειρογραφῆσαι κατασπῖρα[ι] περὶ
κώμην Φιλαδέλφειαν ἀπὸ τῆς Λιβίας προσόδου
10 ἀρούρα[ς] π[έ]ντε ἡμῖν. ἐρωτῶ {ι} οὖν σε, πάτερ,
εἰς τὴν [τῷ]ν συτῆσάντων φίλων καταλο-
γὴν πόνησον [α]ὐτὸν ἀπαρενόχλητον, ἀνδοθεί-
σης αὐτῷ κ[αὶ] τῆς χειρογραφίας, ἵνα ὑπὲρ αὐτοῦ
μοι τάχειον οἱ φίλοι ἀνθομολογῶνται.
15 (2nd hand) ἔρρωσο

16 verso : ἀπόδος (vac.) Τρύφωνι

8 ἡναγκ[άσθη κατασπῖραι 12 πόνησον 12–13 ἀναδοθεί[σης

Tryphon to Tryphon his father very many greetings. Isidoros, who delivers this letter to you, after having been introduced to me by real friends, has been saying (?) and was repeatedly proving himself to be from the village of Psophthis in the Memphite (nome), but after being placed in detention by some enemies, he was compelled to sign a sworn declaration to cultivate in the vicinity of Philadelphia five and one-half arouras from the revenue-estate of Livia. I ask you, then, father, as a mark of respect to the friends who introduced him (to me), make him free of trouble, with his sworn declaration also having been returned to him, so that on his behalf those friends will speedily acknowledge their obligation to me. Farewell. (Address on the back): Deliver to Tryphon (...).

¹ My warmest thanks to Peter Parsons and John Rea, both of whom immensely improved my understanding of this papyrus (text 5, Tryphon the writer to Tryphon [the *strategos* and gymnasiarch]).



1–2. Tryphon, the writer of this letter, refers to the recipient Tryphon here as τῶι πατρί, and in vocative case πάτερ in line 10. The appearance of ἄδελφε in text 3 (SB XVI 12835, 8) suggests that in this archive such terms are honorific, not indicators of blood kinship.

3 Ἰσίδω[ρος ὁ ἀ]ποδιδούς σοι τὴν ἐπιστολήν. Isidoros is also the bearer for three additional letters : text 4 (P.Col. VIII 211, 3 [BL X 42 ; BL XI 64 ; BL XII 53] ; NN to Asklepiades the *dioiketes*, 16 February, AD 6) ; text 5 (P.Mich. inv. 1430, 3 ; Tryphon to Tryphon, *strategos* [and gymnasiarch], undated) ; text 6 (P.NYU II 18, 3 ; Proklos to Tryphon, *strategos* [and gymnasiarch], 19 February, AD 6).

4 ἐ[μοὶ μὲν? συν]εσταμ[έ]νος ὑπὸ φίλων γηγεῖων. The restoration at the beginning of the line was kindly suggested to me by John Rea. The traces that remain of the initial letter in line 4 imply a letter whose left side is curved, as ε, ο, c, etc. ; the [μὲν?] is then followed by an adversative δέ in line 6. The final *nu* in γηγεῖων has been almost entirely effaced, but the phrase is attested elsewhere (e.g. P.Fouad I 54, 34–35, AD 141/142). The friends who introduced Isidoros to Tryphon, writer of the letter, are mentioned again in lines 11 and 14.

5–6 [. . . ἀπ’ ἐδείκνυνεν τε ἑαυτὸν εἶναι ἀπὸ | κ[ώ]μης Ψώφθεως τοῦ Μεμφίτου. I am indebted to Hélène Cuvigny for reading -κνύνεν τε. The traces that remain of the initial letter in line 5 again imply a letter whose left side is curved. Perhaps ξ[φη ἀπ’ ἐδείκνυνεν τε, with τε connecting the two verbs, a suggestion for which I am again indebted to John Rea. The other letters written during February, AD 6, that were carried by Isidoros repeated this same information about his *idia* to the respective recipients : ἐστὶν δὲ ἀπὸ κώμης Ψώφθεως [τοῦ Μεμφίτου] (text 4, P.Col. VIII 211, 4–5), and more fully, ἐστὶν δὲ τῷ γένει ἀπὸ κώμης Ψώφθεω[ς] τοῦ Μεμφίτου καὶ τὴν λαογρ[α]φ[ίαν] | ἐκεῖ τελεῖ καὶ τὰλλα καθήκοντα (text 6, P.NYU II 18, 4–6). Isidoros introduced himself in this same manner in his petition to the prefect Publius Ostorius Scapula : παρὰ Ἰσιδώρου τοῦ Ἰσιδώρου τῶν ἀπὸ κώμης Ψώφθεως τοῦ Μεμφίτου · τυγχάνω λαογραφούμενος | περὶ τὴν προκειμένην κώμην (text 1, SB XVI 12713, 2–4, late November / December AD 5). The author of text 3 NN expected his correspondent NN to ascertain whether or not Isidoros was registered for tax purposes in the Memphite nome and to inform Tryphon (the *strategos*) about the results of his inquiry : ἐπιγνόντα εἰ ταῦθ’ οὕτως ἔχει ὑπὲρ | τοῦ αὐτὸν εἶναι ἀπὸ τοῦ Μεμφίτου (SB XVI 12835, 4–5, 16 February, AD 6). Official confirmation would come only from government registers, and the two letters written on 3 April, AD 6, take this different approach, reporting on the fact that Isidoros’ name did not appear in the register of metropolitans from the Arsinoite nome. Thus in text 7 Lykarion told Tryphon, now twice addressed as gymnasiarch (5–6 ; verso, 10), that Isidoros was not an Arsinoite of metropolitan status : Ἰσίδωρος οὐ γάρ ἐστιν | Ἀρσινόιτης τῶν μητροπολιτῶν (text 7, SB XXIV 15909, 7–8). Something similar apparently appears in the more lacunose text 8 (SB XXIV 15910, 7–9).

6–7 ὑπὸ δὲ τιῶν ἐ[χθ]ρῶν. I am grateful to John Rea for correcting my ἐ[τέ]ρων to ἐ[χθ]ρῶν while we were in Geneva. The vagueness with regard to who it was that was responsible for detaining and impressing Isidoros may be due here, at least in part, to the fact that this letter (text 5) was addressed to Tryphon (the *strategos* and gymnasiarch) who was accused of being involved in Isidoros’ complaint either because he dispatched agents to detain Isidoros (texts 1, 4, 6), or because, as a government official, he seemed to be the one chiefly responsible for what was happening (text 2). In Isidoros’ petition, those who forced him to submit the *cheirographia* are referred to as οἱ παρὰ Τρύφωνος στρατηγοῦ τοῦ Ἀρσι[ν]ο[ε]ίτου (text 1, SB XVI 12713, 5 and 14–15). See also οἱ παρὰ Τρύφωνος τοῦ [στρατηγοῦ] (text 4, P.Col. VIII 211, 5–6), but in the other letter written in February, AD 6, they are οἱ παρὰ σοῦ, because the addressee is Tryphon himself (text 6, P.NYU II 18, 6–7). The copy of the petition with corrections revised τοῖς παρὰ Τρύφωνος to τῷ Τρύφωνι τῷ ἐπὶ τῆς | [προδόδου] (text 2, SB XVI 12714, 6, 6a, 7 a d 7a). Examples of στρατηγός coupled with ἐπὶ τῶν προδόδων are known and date from late Ptolemaic to the early Roman period, but ὁ ἐπὶ τῆς προδόδου seems known thus far only in the corrected copy of the petition (text 2) ; see also εἰς γεω[ρ]γίαν τῆς προδόδου, known thus far only in texts 7 and 8 (SB XXIV 15909, 4 and 15910, 4). Hengstl (2007) 275 is probably right to suggest these are no more than stylistic variants. Still the ὑπὸ δὲ τιῶν ἐ[χθ]ρῶν here in the new papyrus (text 5) may be a delicate touch on the part of Tryphon the writer when approaching Tryphon (the *strategos* and gymnasiarch) in order to achieve a reconciliation among the parties.

7 κατὰ συνοχὴν γενόμενος. The same phrase is to be read in text 4 (P.Col. VIII 211, 6 : [κατὰ συν]οχὴν γενόμενος). See also κατὰ [συ]ν[ο]χὴν in Isidoros’ petition (text 1, SB XVI 12713, 7). Note the variation in ὑπὸ δὲ τῶν | παρὰ σοῦ συνεχεθεῖς (text 6, P.NYU II 18, 6–7).

8 ἀνηγκάσθη (l. ἡναγκάσθη) χειρογραφῆσαι κατασπ[ε]ῖραι. The small differences among the texts as they report details of the incident at the center of this dispute suggest that the letter writers were not copying off a written text, but were adapting the story as Isidoros told it. In his petition Isidoros emphasized the brutality to which he had been subjected : σεῖς μ[ο]ῦ χάριν συναν[ή]νγκασάν (l. συνήν[α]νγκασάν) με μετὰ μεγίστη[ς] | βιαιότητος κατὰ [συ]ν[ο]χὴν πο[ι]ήσαντες τῷ Χοιράχ τ[ο]ῦ | ἐνεστῶ[τος] ἔτους προέσθαι χειρογραφίαν ὑπὲρ τ[ο]ῦ | κατασπ[ε]ῖραι (text 1, SB XVI 12713, 5–9). In addition to the Michigan papyrus (text 5) the three letters certainly dated to February, AD 6, vary the wording, although the message remains essentially the same : ἐχειρογρά[φ]ησεν ὑπὲρ τοῦ κατασπ[ε]ῖραι (text 4, P.Col. VIII 211, 6–7, with compulsion expressed by [κατὰ συν]οχὴν γενόμενος, 6) ; in the acephalous letter from NN to NN : συνηναγκάσθη (l. συνηναγκάσθη) χειρογραφίαν [π]ροέσθαι | [ὑπὲρ τοῦ] κατασπ[ε]ῖραι (text 3, SB XVI 12835, 1–2) ; ἀνηγκάσθη (l. ἡναγκάσθη) προέσθαι χειρο[γ]ραφίαν ὑπὲρ τοῦ κατασπ[ε]ῖραι (text 6, P.NYU II 18, 7–8).

8–10 *περὶ | κόμην Φιλαδέλφειαν ἀπὸ τῆς Λιβίας προσόδου | ἀρούρα[ς] π[έ]ντε ἡμῖν*. The same phrasing as here (text 5) also occurs in both text 4 (P.Col. VIII 211, 7–8) and text 6 (P.NYU II 18, 8–10), with fuller geographical specificity in the petition through τῆς Ἡρ[α]||κλε[ί]δου μερίδ[ος] added after Φιλαδέλφειαν (text 1, SB XVI 12713, 9–11). Λιβίας for Roman Livia's estate elsewhere, except apparently Λιοῦν in text 3 (SB XVI 12835, 3).

10 *ἔρωτῶ {ι} οὖν σε, πάτερ*. In common with this letter (text 5) the others from February, AD 6, also appeal to the addressee in the second person, but other means are employed to add force to the request without a vocative such as *πάτερ*, with the pronoun *σε* followed by a participle: *ἔρωτῶ {ι} οὖν σε ἐπιγνόντα εἰ ταῦθ' οὕτως ἔχει ὑπὲρ | τοῦ αὐτὸν εἶναι ἀπὸ τοῦ Μεμφίτου* (text 3, SB XVI 12835, 4–5); [*ἔρωτῶ οὖν*] *σε ἐπισκεψάμενον εἰ περὶ | [± 15]* (text 4, P.Col. VIII 211, 9–10). An appeal to the addressee likewise features in the petition: *ἄξιῶ {ι} σε τὸν π[ά]ντων εὐ[ε]ργέ[τ]ην* (texts 1 and 2, SB XVI 12713, 11 and 12714, 5–6). The vocative *ἄδελφε*, however, occurs at a different point in the text 3 (SB XVI 12835, 8; see below, 11–12, n.).

11–12 *εἰς τὴν [τῶ]ν συστηνάντων φίλων καταλογίην*. Even as this letter (text 5) returns its attention to the friends who introduced Isidoros to Tryphon, writer of the letter, the other letters dated in February, AD 6, including the acephalous letter of NN to NN, also turned back to the mutual interchanges required of friends and other bureaucratic courtesies (text 3, SB XVI 12835, 7–8; see below regarding *ἀνθομολογήεται*). Also directly after *ἔρωτῶ {ι} οὖν σε*, see the *καὶ εἰς τὴν ἐμὴν καταλογίην | εἴ τις ἄρα μνηά* (l. *μνεία*) *ἐστὶν παρὰ σοὶ τῆς ἐμῆς φιλίας « also on my account, if you care at all for my friendship »* (text 6, P.NYU II 18, 10–11), as well as the closing words in the body of that same letter, *τοῦτο δὲ ποιήσας ἔσθι μοι κεχαρισμένος « By doing this, then, you will gratify me. »* See also the second line in the postscriptum NN added to his letter to Asklepiades the *dioiketes*: *εἰς τὴν ἐμὴν [καταλογίην] πο(ι)ῆσαι | [ca. ± ?] μέλει γάρ μοι περὶ αὐτοῦ, « do it on my account ... for I am concerned about him »* (text 4, P.Col. VIII 211, 15–16). Similar obligations are also expressed with *ἀνθομολογέομαι*, as occur here: *ἵνα ὑπὲρ αὐτοῦ | μοι τάχειον οἱ φίλοι ἀνθομολογήσονται « so that on his behalf those friends will speedily acknowledge their obligation to me »* (text 5, P.Mich. inv. 1430, 13–14). See also *πο(ι)ῆσον πᾶν, ἄδελφε, ἵνα μοι τάχειον ἀνθομολογήσεται « do everything, brother, so that he will speedily acknowledge his obligation to me »* (text 3, SB XVI 12835, 7–8). The two letters of 3 April, AD 6, addressed to Tryphon the gymnasiarch (and *strategos*) do not speak in support of Isidoros, but rather urge that Tryphon continue to press Isidoros into the cultivation of confiscated land. Both letters also mention a man named Erotas, a mutual friend: *παρόντα σε παρεκαλέσαμεν | ὑπὲρ Ἐρωτᾶτο[ς] τοῦ φίλου ἡμῶν* (text 7, SB XXIV 15909, 2–3) and in the other letter written on the same day, adding a title to Erotas' name: *ὑπὲρ τοῦ ἐπιστάτου Ἐρωτᾶτος τοῦ φίλου | ἡμῶν* (text 8, SB XXIV 15910, 3–4). Further, in addition to recalling an appeal made to Tryphon the gymnasiarch (and *strategos*) in the past, Tryphon is directly appealed to in the present: *καὶ νῦν [v] δὲ παρακαλο[ύ]μεν, βέλτιτε | γυμνασίαρχε « In your presence we urged in support of Erotas, our friend, ... and now we all do urge you, best gymnasiarch »* (Text 7, SB XXIV 15909, 3 and 5–6).

12 *πο(ι)ῆσον [α]ὐτὸν ἀπαρενόχλητον*. This sentiment with regard to Isidoros' future state of mind in the Michigan letter (text 5) is omnipresent in the minds of those who support Isidoros, from *μὴ [π]αρενοχλεῖν [μ]ε* in Isidoros' petition to Publius Ostorius Scapula (texts 1, 2, SB XVI 12713, 15 and 12714, 7) to the adjectival alpha-privative in the letters of February, AD 6: *ἀπαρενόχλητον αὐτὸν παρασχέσθαι* (text 3, SB XVI 12835, 6); *ὥς[τε] ἀπαρενόχλητον εἶναι* (text 4, P.Col. VIII 211, 10–11); *ἀπαρενόχλητον αὐτὸν διατήρησον* (text 6, P.NYU II 18, 12).

12–13 *ἀν(α)δοθεῖ[ς] αὐτῷ κ[αὶ] τῆς χειρογραφίας*. The return of Isidoros' *cheirographia* was central not only to this Michigan papyrus, but to all texts that speak on his behalf. The verb *ἀναδίδωμι* is employed throughout, although there is considerable variation in its syntax, with the genitive absolute here being thus far unique. See, e.g., Isidoros' petition: *ἀναδο[ύ]ναι δέ μοι τὴν δηλουμένην | χειρογραφίαν* (text 2, SB XVI 12714, 8, and text 1, SB XVI 12713, 16), and the letters of February, AD 6: *ἀναδο[ύ]ναι τε αὐτῷ ἦν [ἔ]λαβον αὐτοῦ χειρογραφίαν* (text 3, SB XVI 12835, 6–7); *καὶ προνόησον | ὥς ἀναδοθήσεται αὐτῷ ἡ χειρογραφία* (text 6, P.NYU II 18, 12–13).

15 *ἔρωσο*. The simple farewell occurs in the signatures of all letters from February, AD 6 (texts 3, 4, 5, 6), but in the letters from 3 April, AD 6, only in text 8 (SB XXIV 15910, 11). The other letter from 3 April has a more elaborate farewell greeting: *ὕγιανε καὶ σε(αυτοῦ) ἐπιμέλ(ου)* (text 7, SB XXIV

15909, 8), while the petition closes with εὐτόχει, as is expected for the Hellenistic and early Roman period.

16 (verso) : ἀπόδος (vac.) Τρύφων[ι. Only one other text in the archive in addition to the Michigan papyrus (text 5) retains an address on the back, being one of the two letters written on 3 April, AD 6 : γυμνασιάρχῳ (vac.) Τρύφωνι (text 7, SB XXIV 15909, 10). To be sure, four of the texts in the archive are sufficiently lacunose such that any writing on the back is likely to have been lost : e.g. the corrected copy of the petition (text 2, SB XVI 12714) ; the two letters written on 16 February, AD 6 (the acephalous letter text 3, SB XVI 12835, and the letter the left half of which has been totally lost, text 4, P.Col. VIII 211) ; and one of the letters written on 3 April, AD 6 (text 8, SB XXIV 15910). But two other texts that are more or less complete might have been expected to have been dispatched ; nonetheless both are blank and do not preserve any address on the back : the petition (text 1, SB XVI 12713) that Hengstl (2007) 275–276 convincingly argued was something Isidoros abandoned and never sent on to the prefect, when he turned instead to the social network of friends into which he was being introduced ; and the letter written on 19 February, AD 6 (text 6, P.NYU II 18) that needed no address since it was one of the letters being carried by Isidoros from its author Proklos to its addressee Tryphon (*strategos* and gymnasiarch). Perhaps the address on the back of the new Michigan papyrus was added out of habit, or perhaps for some reason Isidoros was unable to give the letter directly into the hands of Tryphon (*strategos* and gymnasiarch) as Tryphon the writer of the letter indicated he would do at the beginning of his letter (Ἰδίω[ρος ὁ ἀ]ποδιδούς σοι τὴν ἐπιτολήν, text 5, P.Mich. inv. 1430, 3). Rather, Isidoros or someone else apparently added the delivery directions on the back to make certain that this letter actually reached Tryphon.

Addendum : summary of texts currently in the archive

The petition

1–2. SB XVI 12713 and 12714 [P.Mich. inv. 1440 and 1436 = *ZPE* 47 (1982) 233–243, with photos ; revised in *BASP* 21 (1984) 77–87, see SB XVI, Nachträge, p. 542 + BL XI 220 = TM 14651 and 14652 = mich.apis 1434, 1432, with scans].

Two copies of a petition to the prefect Publius Ostorius Scapula, whose *praenomen* was previously unattested, although his relative Quintus Ostorius Scapula, appointed praetorian prefect in 2 BC by Augustus, is better known to us. From Isidoros, son of Isidoros, who complains that agents from Tryphon, *strategos* of the Arsinoite nome, have illegally compelled him under duress to submit a *cheirographia* to cultivate 5 ½ arouras of revenue (confiscated) land in the estate of Livia, while he, Isidoros, is a tax-payer registered at his *idia* in the Memphite nome and is therefore not liable to the impressment.

All items in the archive are concerned with this episode that probably took place in December, AD 5. Copy 1 of the petition is uncorrected ; partial copy 2 was corrected by a second hand, but the corrections were never entered into copy 1. Perhaps neither copy was ever sent, as Hengstl (2007).

Acquisition : both papyri purchased from Dr. A(skren) and marked with A ; sent to Ann Arbor from the British Museum through the agency of H.I. Bell along with a larger purchase of papyri from Nahman, arriving in January 1924.

Date : January (?), AD 6.

Two letters not addressed to Tryphon

The letters of February, AD 6, are an indication that Isidoros has decided to forego petitioning the prefect and to turn instead to a social network of friends to obtain justice through private means.

3. SB XVI 12835 (+ BL IX 293 ; BL X 216 ; BL XI 221 ; = P.Mich. inv. 1674 = *BASP* 21 (1984) 77–87, with photo = TM 14678 = mich.apis 1505).

Acephalous letter, NN to NN, asking the latter to investigate Isidoros' claims that he is from the Memphite nome and to inform Tryphon by letter the results of the inquiry (for letters to Tryphon, see below, letters 5–8). The writer NN asks the recipient to exert himself so that Tryphon speedily acknowledges his obligation to him (NN the writer, line 8). The honorific ἀδελφε (8) is analogous to

the *πάτερ* in text 5, line 11. In closing NN urges his correspondent to turn over to his office « whatever matters you wish ».

Written by a scribe ; NN's signature in line 10.

Acquisition : cartel purchase by H.I. Bell from Nahman ; dispatched to Ann Arbor from the British Museum, arriving in November 1924.

Date : 16 February, AD 6.

4. P.Col. VIII 211, with photo (+ BL X 42 ; BL XI 64 ; BL XII 53 ; = P.Col. inv. 9 = TM 10546 = columbia.apis 246).

NN to Asklepiades the *dioiketes* ; the letter is carried by Isidoros. (NN may also say that Isidoros belongs to his household, perhaps to be restored in line 4, as suggested by Nielsen and Worp in their edition of text 6, in which Isidoros is said in lines 3–4 to belong to Proklos' household. If Isidoros is to be attached as an acquaintance to more than a single household, this was perhaps the case for Roman *familiares*.) NN seems to ask Asklepiades to investigate Isidoros' claims (9–11).

Written by a scribe ; NN's signature in line 14 along with the postscript professing NN's concern for Isidoros (lines 15–16). The editors of P.NYU II 18 suggested that text 4, a letter in the Columbia collection, must have been authored by the same Proklos who wrote text 6, a letter in the NYU collection dated three days subsequent, but employing a different scribe than the one Proklos used for text 4 – a desperate move, it seems to me, in order to account for the fact that the body of both letters was most likely written by different hands. What further discredits the editors' suggestion is the fact that the signatures of the writers (NN, text 4, lines 14–16, and Proklos, text 6, line 15) are remarkably different in penmanship, length, and sentiment. With the exception of text 7, letter from Lykarion to Tryphon, the other hands in the archive are in fact devilishly similar, for all were written during the same calendar year.

Acquisition : cartel purchase by H.I. Bell from Nahman.

Date : 16 February, AD 6.

Four letters addressed to Tryphon, *strategos* of the Arsinoite nome (Herakleides division) and sometimes also called gymnasiarch : the social network in action

5. P.Mich.inv. 1430 (= mich.apis 4047, with scans).

Tryphon to Tryphon (the latter called father as a mark of respect on the part of the former) ; the letter is carried by Isidoros. Friends / φίλοι mentioned three times in this letter, play an important role, introducing Isidoros to Tryphon the writer of the letter, and lending their support to Tryphon who writes in pressuring Tryphon the *strategos* (and gymnasiarch) to return Isidoros' *cheirographia* and to relieve him of his obligation to cultivate.

Written by a scribe with Tryphon's signature in line 15. The name of Tryphon the *strategos* (and gymnasiarch) is easily legible on the back, but the papyrus breaks off before any titles.

Acquisition : purchased from Dr. A(skren) and marked with A ; dispatched to Ann Arbor from the British Museum through the agency of H.I. Bell along with a larger purchase of papyri from Nahman, arriving in January 1924.

Undated, but surely from some time in spring, AD 6.

6. P.NYU II 18 (P.NYU inv. XVI 21 = text 2 in the PhD dissertation [NYU, 1949] by Ethyle R. Wolfe = P.NYU inv. 66 = ZPE 136, 137–139 = TM 47208 = nyu.apis 4790, with scan).

Proklos to Tryphon ; the letter is carried by Isidoros, with Proklos claiming that Isidoros belongs to his household (the editors suggested that this same phrase might be restored in text 4, line 4, but I argue against this above). Proklos asks Tryphon to see that Isidoros' *cheirographia* be returned to him and that he no longer be pressured to undertake cultivation on the estate of Livia, emphasizing more than do some of the other letters (texts 3 and 4) the personal nature of his requests : καὶ εἰς τὴν ἐμὴν κα[ταλογὴν] | εἴ τις ἄρα μνεῖά ἐστιν παρὰ τοῖς τῆς ἐμῆς φιλίας « (do this) on my account, if you have any regard for my friendship » and « you will gratify me if you do this ».

Written by a scribe with Proklos' signature in line 15.

Acquisition : cartel purchase by H.I. Bell from Nahman.

Date : 19 February, AD 6.

7. SB XXIV 15909 (= *Akten des 21. internationalen Papyrologenkongresses, Berlin, 1995* I 423–426, with photo = P.Mich. inv. 1673 = TM 41420 = mich.apis 1504, with scan).

Lykarion to Tryphon. This letter contains a number of details that contrast sharply with letters written in February, a month and a half previous (texts 3, 4, 6) : the hand writes very quickly with frequent ligatures and little articulation of individual letters ; for the first time Tryphon is addressed as gymnasiarch (5–6 : βέλτιτε γυμνασίαρχε ; also in the address on the back) ; a certain Erotas is named and said to be a mutual friend (3 : ὁ φίλος ἡμῶν). Lykarion and unnamed others (πάντες) urge Tryphon to press Isidoros into the cultivation on the grounds that his status is not that of a metropolite of the Arsinoite nome (7–8 : Ἰσίδωρος οὐ γάρ ἐστιν Ἀρσινοΐτης τῶν μητροπολιτῶν).

Apparently written by a scribe, with Lykarion's signature (9).

Acquisition : cartel purchase by H.I. Bell from Nahman ; dispatched to Ann Arbor from the British Museum, arriving in November 1924.

Date : 3 April, AD 6.

8. SB XXIV 15910 (= *Akten des 21. internationalen Papyrologenkongresses, Berlin 1995* I 426–429, with photo = P.Mich. inv. 1438 = TM 41421 = mich.apis 1433, with scan).

NN to Tryphon, the excellent gymnasiarch. The most tattered of the letters ; the hand is a practiced cursive, but not so quickly written as the hand of text 7.

Written by a scribe on the same day as text 7. NN's signature (11).

Acquisition : purchased from Dr. A(skren) and marked with A ; dispatched to Ann Arbor from the British Museum through the agency of H.I. Bell along with a larger purchase of papyri from Nahman, arriving in January 1924.

Date : 3 April, AD 6.

Bibliography

Hengstl, J. (2007), « Das Archiv des Isidoros aus Psophthis aus rechtshistorischer Sicht », in Palme, B. (Hrsg.), *Akten des 23. internationalen Papyrologenkongresses 2001* (Wien) 273–278.

ZUM SPRACHGEBRAUCH DES NEUEN TESTAMENTS AUS RECHTSPAPYROLOGISCHER SICHT

Joachim Hengstl

Das Neue Testament ist nach allem, was sich erkennen läßt, in allen seinen Teilen griechisch verfaßt, also nicht aus einer anderen Sprache ins Griechisch übersetzt worden. Die vier Evangelien, die Apostelgeschichte des Lukas und die genuin paulinischen Briefe zumindest sind in der 2. Hälfte des 1. Jahrh. n. Chr. entstanden. Sie spiegeln folglich die griechische Sprache ihrer Zeit unabhängig von ihrem Entstehungsort. Hintergrund dessen ist die Eroberung des persischen Reiches durch Alexander d. Gr. Als Folge setzte im vorderen Orient und letztlich auch in Palästina eine starke, mehr oder minder tiefgehende Hellenisierung ein: das Griechische, griechische Beurkundungsformen und Archivierungsweisen wurden verbreitet gebraucht. Es kann daher nicht verwundern, daß die Verfasser der Schriften des Neuen Testaments als gebildete Männer sich des Griechischen bedient haben. Ihre Sprachkunde beansprucht unter einem Gesichtspunkt ein besonderes Interesse: Was für Rückschlüsse lassen sich aus ihrem Sprachgebrauch auf ihre Herkunft und ihren Erfahrungshorizont ziehen?

Ihre Sprache muß daher mit den übrigen Quellen ihrer Zeit verglichen werden. An Vergleichsmaterial mangelt es nicht. Da sind zum einen die in mehr oder minder umfangreichen Fragmenten erhaltene Literatur des späten Hellenismus und das jüdisch-hellenistische Schrifttum dieser Zeit¹. Für letzteres stehen vor allem die Schriften Philos von Alexandria und des Flavius Josephus. An einer Analyse des rechtsspezifischen Sprachgebrauchs der späthellenistischen Literatur fehlt es freilich bislang²; sie muß wie alle sprachwissenschaftlichen Untersuchungen vorrangig und grundlegend den Philologen überlassen bleiben, ehe sich der Rechtshistoriker damit befassen sollte.

Grundsätzlich könnten auch die griechischen Inschriften der fraglichen Zeit mit dem Sprachgebrauch im Neuen Testament verglichen werden³. Tatsächlich aber gibt es neben – beispielsweise – zahlreichen Weih- und Grabinschriften wenige Inschriften, welche sich nach Umfang und Inhalt zu einem solchen Vergleich eignen. Hinzu kommt, daß die Erschließung der griechischen Inschriften noch immer sehr unvollkommen ist. Wohl bietet das *Supplementum Epigraphicum Graecum* eine ambitionierte und hilfreiche Übersicht zum jährlich erscheinenden Material (mit Nachträgen). An Hilfsmitteln, vergleichbar mit der *DDDP*, dem *HGV* und *Trismegistos*, fehlt es aber noch weitgehend. Ein Sprachvergleich mit den epigraphischen Zeugnissen wäre daher einstweilen mit Zufälligkeiten verbunden.

Es bleibt also im wesentlichen der Vergleich zwischen dem Neuen Testament und den griechischen Papyri: Die Papyri entstammen dem Alltag, spiegeln den alltäglichen Sprachgebrauch und sind sprachlich wie grammatikalisch erschlossen. Der Vergleich zwischen dem Neuen Testament und den griechischen Papyri ist nichts Neues. Bereits vor rund hundert Jahren hat Adolf Deissmann die Welt des Neuen Testaments mit den Alltagszeugnissen des griechisch-römischen Ägypten konfrontiert⁴. Derartige Vergleiche sind fortgesetzt worden, vor allem in jüngerer Zeit⁵. Denkbar wäre ferner, den Vergleich auf die

¹ Vgl. z.B. den Überblick bei Lesky (1971) 894–902, oder Primo (2009).

² Im Hinblick auf den hier maßgebenden spezifisch rechtlichen Blickwinkel ist es unbeachtlich, in wie weit in den diversen Kommentaren zu den Büchern des Neuen Testaments die literarischen Zeugnisse dieser Epoche berücksichtigt worden sind.

³ Vgl. beispielsweise zur Verwaltungssprache der Ptolemäerzeit Hengstl (1992) 490–491, Anm. 16.

⁴ S. Deissmann (1923).

⁵ Vgl. dazu beispielsweise Horsley / Llewelyn, *New Documents Illustrating Early Christianity*, sowie vor allem Arzt-Grabner (2003); Arzt-Grabner / Kritzer / Papathomas / Winter (2006); Kreinecker (2010); s. ferner die Nachweise bei Arzt-Grabner (2003) 41, Anm. 14–15.

Septuaginta zu erstrecken. Er wäre sprachlich gleichfalls interessant, hätte aber einem anderen Ziel zu gelten, denn der Septuaginta liegen nämlich zumeist nichtgriechische Originale zugrunde. Ein Sprachvergleich muß sich daher in erster Linie auf die Frage richten, wie die Wörter der Vorlage durch welche griechischen Entsprechungen wiedergegeben worden sind. Zweifellos läßt ein solcher Vergleich Rückschlüsse zur Bedeutung der in der Übersetzung verwendeten griechischen Termini zu⁶. Letztlich geht es dabei aber vor allem um das Sprachverständnis der Übersetzer.

Beim Vergleich zwischen dem Neuen Testament und den griechischen Papyri sollte man sich freilich der durch das unterschiedliche Material bedingten Möglichkeiten bewußt sein. Bei den Texten des Neuen Testaments handelt es sich – abgesehen von der *Apokalypse* des Johannes – im Falle der vier Evangelien und der Apostelgeschichte des Lukas um Berichte, zum anderen um Briefe. Das papyrologische Material besteht vorwiegend aus Verwaltungs- und Rechtsurkunden sowie aus Privat-, Geschäfts- und Verwaltungsbriefen. Sie liegen zu Tausenden als Funde aus dem griechisch-römischen Ägypten vor. Auch aus dem übrigen hellenisierten Osten sind griechische Papyri erhalten, freilich in weit geringerer Zahl⁷. Formal bietet es sich naturgemäß an, die Briefe des Neuen Testaments mit den auf Papyrus überlieferten Briefen zu vergleichen⁸. Dabei geht es vor allem um Äußerlichkeiten: Anredeform, allgemeine Stilisierung, Darstellung des Briefzwecks, Schlußfloskeln, Transporthinweise.

Des weiteren sind die Gegebenheiten und damit das Leben der Menschen in der hellenisierten Mittelmeerwelt ungeachtet aller klimatischen, wirtschaftlichen, ethnischen, kulturellen und sozialen Unterschiede in jener Epoche letztlich doch recht ähnlich und mithin vergleichbar gewesen. Die Papyri illustrieren deshalb die Schilderungen des Neuen Testaments⁹. Daß die griechischen Papyri vor allem in Ägypten, die Schriften des Neuen Testaments hingegen außerhalb von Ägypten entstanden sind, spielt mithin keine Rolle.

Vor allem aber ermöglichen die griechischen Papyri als dem Alltag entstammende Texte, das Vokabular des Neuen Testaments in seinen Bedeutungen eingehend näher zu bestimmen¹⁰. Dabei ergeben sich zeitliche Grenzen. Die Texte des Neuen Testaments sind in der 2. Hälfte des 1. Jahrh. n. Chr. niedergeschrieben worden, während die griechischen Papyri die Zeit zwischen dem endenden 4. Jahrh. v. Chr. bis zum 10. Jahrh. n. Chr. abdecken. Im Hinblick auf die sprachliche Fortentwicklung wird man als Vergleichsmaterial vor allem Texte aus der Zeit der beiden Jahrhunderte vor und nach dem ersten Jahrhundert heranziehen, also die späthellenistische und die frühromische Epoche Ägyptens. Im einzelnen ist es freilich nicht sinnvoll, eine strikte zeitliche Grenze zu ziehen, denn sowohl die Sprache wie deren Wortbestand entwickeln sich eigenständig.

Die Quellenlage regt dazu an, ja nötigt dazu, die rechtlichen Aspekte des Neuen Testaments gleichfalls unter Vergleich mit dem papyrologischen Material und unter rechtshistorischen Gesichtspunkten näher zu untersuchen. Das noch im *status nascendi* befindliche Unternehmen, einen *Rechtskommentar zum Neuen Testament* zu verfassen, und drei jüngere Arbeiten, die eine zum Evangelisten Lukas, die beiden anderen zum paulinischen 2. Kor bieten dafür Beispiele und willkommene Vorarbeiten¹¹.

⁶ Vgl. dazu beispielsweise Dorival (1996); Heinen (1984); Passoni dell'Acqua (1988); Winter (2010); s. ferner die Nachweise bei Arzt-Grabner (2003) 41, Anm. 14.

⁷ Vgl. Cotton / Cockle / Millar (1995); sie listen 609 Texte auf. Weitere sind inzwischen hinzugekommen.

⁸ Zur Vergleichbarkeit der griechischen Papyri inner- wie außerägyptischer Herkunft mit dem Neuen Testament, s. Arzt-Grabner (2003) 39–56.

⁹ Sehr plastisch Deissmann (1923) *passim*; vgl. ferner die Beiträge in der Reihe *NTAK*.

¹⁰ Hierzu ist auf die von Peter Arzt-Grabner initiierte Reihe *Papyrologische Kommentare zum Neuen Testament* zu verweisen. Zu deren Aufgabenstellung, s. Arzt-Grabner (2003) 37–56.

¹¹ *Rechtskommentar zum Neuen Testament*, hrsg. von Folker Siegert (Münster); s. <<http://egora.uni.muenst.de/ijdforschen>>; Bormann (2001); Papathomas (2010); inzwischen ferner Kreinacker (2010).

Zunächst zu den möglichen Ansatzpunkten. Zum einen lassen sich Schilderungen im Neuen Testament anhand von anderweitigen Gegebenheiten besser verstehen. Ein Beispiel ist die Erzählung vom Hauptmann von Kapernaum: « Da aber Jesus einging zu Kapernaum, trat ein Hauptmann zu ihm, der bat ihn und sprach: „Herr, mein Knecht liegt zu Hause und ist gichtbrüchig und hat große Qual“ » (*Mt* 8, 5–13; ferner *Lk* 7, 1–10). Der Hauptmann will sich offenbar seinen kranken Burschen, einen Sklaven, erhalten. Die Papyri klären die Hintergründe: Der Erkrankte ist ein privater Sklave des Hauptmanns, und solche – freien wie unfreien – Gehilfen hielt man sich in entsprechender Position in ptolemäischer wie in römischer Zeit¹². Die Papyri bieten durchaus Beispiele persönlicher Verbundenheit zwischen Eigentümer und Sklaven; ein Beispiel ist der liebevolle Brief einer Sklavin an ihren Herrn P.Giss. I 17 (um 117 n. Chr.). Auch die Stellung des Hauptmanns wird anhand der Papyri deutlicher: Kapernaum ist kein Garnisonsort gewesen, und der Hauptmann folglich auch nicht Angehöriger einer in Kapernaum stationierten Truppe, sondern offenbar ein *centurio* (oder ἐκατόνταρχος), wie er in den Papyri als örtlicher Militärvertreter erscheint und oft mittels Petitionen um Hilfe angegangen wird¹³.

Die Papyri illustrieren und erhellen auch das Gleichnis vom ungerechten Verwalter (*Lk* 16, 1–8): ihm droht die Entlassung; hiergegen stellt er den Schuldnern seines Herrn neue Schuldurkunden aus, in denen die Schuldsumme gemindert wird. Trotz des Verlustes erhält er das Lob seines Herrn. Die diesbezüglichen Papyri belegen nämlich scheinbar zinslose Darlehen, bei denen der Zins jedoch in den zurückzuzahlenden Betrag eingerechnet worden ist. Der Nennbetrag des Darlehens entspricht also nicht der ausgezahlten Darlehenssumme, und auf diese Weise kann jede Vorschrift über eine Zinsbegrenzung umgangen werden. Die Reduktion des also nur nominellen Darlehensbetrags billigt der gerecht denkende Herr¹⁴.

Die Beispiele rechtlich relevanter Sachverhalte, welche entsprechende Beispiele auf Papyrus erhellen, ließen sich mehren. Aber auch sonst ist der rechtshistorische Blickwinkel auf die Bibel durchaus fruchtbar¹⁵. Das Thema an dieser Stelle ist freilich ein anderes: Es gilt der Frage, in wie weit man von einem rechtstechnischen Sprachgebrauch im Neuen Testament sprechen kann und ob sich dieser anhand einer in den Papyri belegten juristischen Terminologie erhellen läßt.

Fachsprachen bedingen freilich Fachleute, die sie anwenden, mithin eine Fachdisziplin. Rechtstheoretisch geschulte Experten hat die griechisch-hellenistische Welt freilich nicht gekannt, wohl aber einerseits die griechischen Rechtsphilosophen – wie Aristoteles, Platon und Theophrast – und andererseits Rechtspraktiker, deren Wirken vor allem die gräko-ägyptischen Papyri plastisch vor Augen führen – Urkundenschreiber, Prozeßvertreter (ρήτορες) und Rechtsexperten (νομικοί)¹⁶. Über ihre Schulung ist wenig bekannt; sie erfolgte gewöhnlich vor allem durch die Praxis. Lediglich für jene νομικοί, welche in Prozessen als Experten des nationalägyptischen Rechts zu Rate gezogen wurden, darf man eine Unterrichtung anhand der « demotischen Rechtsbücher » vermuten¹⁷. Von einer

¹² Vgl. P.Ent. 48 (Ende 218 v. Chr.). Anschaulich dazu und mit weiteren Nachweisen Speidel (1996) 53–54.

¹³ Vgl. dazu Alston (1995) 86–96; Liste solcher Eingaben 88–90; vgl. dazu Hobson (1993).

¹⁴ Eingehend zur Stelle Herrmann (1970); zu derartigen Rechtsgeschäften, s. vor allem Pestman (1971) sowie Herrmann (1962) 30.

¹⁵ S. u.a. Knütel (1986); Mayer-Maly (2003); Nörr (1961); Nörr (1966).

¹⁶ S. z.B. Simon (1965) 54. Zur römischen Rechtswissenschaft und den römischen Juristen, s. ferner Kunkel (1967) *passim*; Wenger (1953) 473–530 u.ö.; Wieacker (1988) 519–675, insbesondere 523, 551–563, 563–566, 572–595. Zu Platon, Aristoteles und Theophrast, vgl. Rosetti (2004) 51–73. Zum griechischen Rechtsdenken, s. Triantaphyllopoulos (1985) *passim*; Wolf (1950–1970) *passim*. Zu den Prozeßvertretern und Rechtsexperten, und zu den unmittelbar folgenden Ausführungen, s. Hengstl (2006) 119–129; vgl. ferner Anagnostou-Canas (1996) 80–88.

¹⁷ S. dazu Hengstl (2006) 125–127. Zu den « demotischen Rechtsbüchern », vor allem Lippert (2004) *passim*; ferner u.a. Méleze-Modrzejewski (1986) 11–44; Quaequebeur (1980/1981) 227–240; zum rechtshistorischen Charakter der Rechtsbücher, Hengstl (2010b) 177–182.

Rechtsterminologie im eigentlichen Sinne aber läßt sich für den griechisch-hellenistischen Bereich offenkundig nicht sprechen. Zwischen den beiden Polen Rechtsphilosophie und Rechtspraxis ist keine Verbindung ersichtlich¹⁸.

Obgleich man weder von Juristen noch von einer juristischen Terminologie sprechen kann, darf man einen technisch geprägten Sprachgebrauch gleichwohl erwarten. Dieser spiegelt sich vor allem in den Bezeichnungen von Rechtsgeschäften in Urkunden und Registern oder in mehr oder minder festen Wendungen und Formularen. Eines der besten Beispiele hierfür sind die in P.Mich. II und V veröffentlichten Vertragsregister aus dem Graphion von Tebtynis (1. Jahrh. n. Chr.). Verträge werden darin zumeist nach dem Muster registriert: δάνειον τοῦ δεινός πρὸς τὸν δεῖνα δραχμῶν σκδ · μίσθωσις τοῦ δεινός πρὸς τοῦ δεινός ἐλαιουργίου · ὁμολογία τοῦ δεινός πρὸς τὸν δεῖνα παραμονῆς δραχμῶν ρ · ὁμολογία τοῦ δεινός πρὸς τὸν δεῖνα παραμονῆς δραχμῶν ρ · ὁμολογία τοῦ δεινός πρὸς τὸν δεῖνα πράξεως οἴνου · ὁμολογία τοῦ δεινός πρὸς τὸν δεῖνα παραθήκης δραχμῶν¹⁹. Die Beispiele zeigen, wie Substantive technisch verwendet werden und zwar als Bezeichnung der verschiedenen Vertragsverhältnisse. Die technische Verwendung von Substantiven läßt sich übrigens auch in den Quellen zum attischen Recht und anderwärts beobachten. Das Maß an sprachlicher Technizität darf dennoch nicht überbewertet werden. Die für die Rechturkunden nötigen Fertigkeiten hat man sich durch praktische Schulung erworben – der Urkundenschreiber hat durch die Nachschrift von Vorlagen gelernt und ist auch in seiner Praxis vorwiegend Vorlagen gefolgt.

Die Klauseln, welche in den Papyri die mit der Übertragung von Eigentum erworbenen Rechte beschreiben, sind das beste Beispiel für die mangelnde Fähigkeit zur Abstraktion. Der Begriff « Eigentum » steht in modernen Rechtsordnungen für die umfassende Rechtsmacht, über eine Sache zu verfügen. In den Papyri fehlt ein solcher abstrakter Begriff. Eigentum wird hier beschrieben über seine Funktionen, mit dem gekauften Gegenstand nach Belieben zu verfügen – das Recht zum Zutritt etwa oder das Recht zur Veräußerung²⁰. Die Professionalität der Urkundenschreiber hebt sich im Können von den

¹⁸ Anders Barta (2010) *passim*. Barta (11–13) führt jedoch Rechtsphilosophie und Rechtspraxis unter dem Begriff « Rechtsdenken » zusammen ohne Verbindungen auch nur zwischen den attischen Logographen und den anderen literarischen Rechtsquellen überzeugend darzutun. Die durch Inschriften und vor allem durch die gräko-ägyptischen Papyri belegte Praxis der Urkundenschreiber ist überhaupt nicht berücksichtigt. Daß die drei Quellenbereiche ungeachtet der quellen- und zweckbedingten Unterschiede Ähnlichkeiten und Übereinstimmungen erkennen lassen, kann nicht verwundern, denn sie entstammen alle der griechisch-hellenistischen Rechts-koinḗ.

¹⁹ P.Mich. II 121 verso xi, 1–5 (die Abkürzungen im Original sind hier nicht gekennzeichnet).

²⁰ Z.B. BGU II 667, 5–9 (Grundstückskauf; Arsinoites, um 221/222 n. Chr.): π[ε]πρακέναι αὐτῷ τὴν ὁμολογοῦσαν Θερμου[θάρ]ιον κατὰ τήνδε τὴν ὁμολογίαν καὶ διὰ τῆς τῶν ἐνκτησέων βιβλιοθήκης ἀπ[ὸ] τῆς προγεγραμμένης ἡμέρας ἐπὶ τὸν ἅπαντα | [χρόνον τὴν ὑπάρχουσαν αὐτῇ ἐν κώμῃ Φυ]λακτικῇ Νήσῳ οἰκίαν ἐπὶ τοῖς [οὗ]ν αὐτῆς μέτροις καὶ πηχισμοῖς καὶ θεμελί[οις] | [καὶ τείχει καὶ φασφορίοις καὶ εἰσόδοις καὶ ἐξόδοις καὶ ταῖς ἄλλαις πάς]αις χρήσει καὶ δικαίοις πα[ρ]α τῇ ἐξ ἀρχῆς καὶ μέχρι τοῦ νῦν « ... ihm habe verkauft die zustimmende Thermutharion gemäß dieser (hier vorliegenden) Vereinbarung und der im Besitzregister vom vorstehend niedergeschriebenen Tag an für alle Zeit das ihr im Dorf Phylakitike Nesos gehörende Haus zu den bestehenden Abmessungen und Größenangaben und Grundmauern und (aufgehenden) Mauern und Lichteinlässen und Zugängen und Ausgängen und allen anderen Gebrauchs(möglichkeiten) und Berechtigungen demnach von Anfang an und bis jetzt ... »; 14–17: ἐπὶ τὸν ἅπαντα χρό[νον] καὶ μηδένα κωλύειν αὐτὸν μηδὲ τοὺς παρ' αὐτοῦ κυριεύοντας τῆς αὐτῆς οἰκίας καὶ τὰ ἐξ αὐτῆς ἀπὸ τοῦ νῦν περιγ[ι]νόμενα ἀποφέρεισθαι εἰς τὸ ἴδιον καὶ ἐξαλλοτ[ρι]οῦντας καὶ διοικούντας περὶ αὐτῆς ὅτι ἂν αἰρήται ἀνεμ[πο]δίστως κτλ. « für die gesamte Zeit und niemand (dürfe) ihn hindern noch die Seinen, die Herr jenes Hauses sind, wie auch die Einkünfte von jetzt an einzuheimsen, und das (Haus) zu veräußern sowie (den Besitz) zu verwalten, wie gewollt, ungehindert ... ». Entsprechend wird in P.Oxy III 489, 4–8 (Testament; Oxyrhynchos, 117 n. Chr.) das Eigentümerrecht und ein eingeräumter Niesbrauch nicht abstrakt mit jeweils einem einzigen Begriff bezeichnet, sondern in ihrer Funktion beschreiben: [ἐφ' ὃν μὲν περίεμι] χρ[ὸν]ον τῶν ἰδ[ι]ῶν κύριον εἶναι καὶ χρᾶσθαι καὶ οἰκονομεῖν περὶ αὐτῶν καὶ μεταδιατίθεσθαι καθ' ὃν ἂν αἰρώμαι | [τρόπον. μετὰ δὲ τελευτήν μου] συνχωρῶ ἔχειν τὴν συνοιδεάν μοι γυναῖκα Διογενίδα Πτολεμαίου ἀπὸ τῆς αὐτῆς ἐφ' ὃν περὶ [ε]τερί χρόνον ἐνοίκειν καὶ] χρῆσιν χωρὶς ἐνοικίου οἴκο[υ] ἐνδὲ οὗ | ἐὰν αὐτῇ αἰρήται ἀφ' ἧς ἐχω ἐπ' ἀμφοδου βορρᾶ Κρηπεῖδος | [λιθίνης οἰκίας ἐν ἐξόδῳ καὶ] εἰ[ς] ἐξόδῳ, ἥτις καὶ ἔξει χρῆσιν ἐφ' ὃν

einschlägigen Ausführungen in Geschäftsbriefen und diese wiederum von denen in einfachen Privatbriefen deutlich ab²¹. Selbst dem hohen rhetorischen Standard der attischen Gerichtsreden steht eine geringe Technizität der verwendeten Termini gegenüber, und ein Mehr an Fachterminologie darf man in der sonstigen griechischen Literatur nicht erwarten.

Die Verfasser des Neuen Testaments sind erkennbar nie als Urkundenschreiber tätig gewesen, und ihnen fehlt folglich das entsprechende praktische Wissen. Auch bei ihnen darf man daher die Verwendung einer über den gewöhnlichen Sprachgebrauch hinausgehenden Terminologie weder erwarten noch findet man sie. Hieran ändert auch der Umstand nichts, daß sie die griechische Sprache ausgezeichnet beherrschen – Beherrschung einer Sprache im allgemeinen bedeutet noch lange nicht, daß man sich in einer Fachterminologie auszudrücken vermag oder dies überhaupt will.

Aussagekräftig ist beispielsweise der sowohl politische wie topographische Begriff πόλις. In politischer Hinsicht bezeichnet er die Stadtstaaten und die politische Gemeinschaft ab der frühklassischen über die hellenistische bis in die römische Zeit; charakteristisch für diese *poleis* waren Einrichtungen wie Bürgerrecht, Selbstverwaltungsorgane und bestimmte städtebauliche Gegebenheiten²². Zugleich aber wurde *polis* in topographischem und urbanem Sinn verwendet. Der Terminus bezeichnete dann eine herausragende Siedlung ohne Rücksicht auf deren rechtliche Stellung oder das Vorhandensein von « städtischen » Einrichtungen. Die Beleglage zum griechisch-römischen Ägypten ist dafür typisch²³. Dort gab es vier *poleis* im verfassungsrechtlichen Sinn – Alexandria, Naukratis und Ptolemais sowie später Antinoupolis, und jede von ihnen wurde selbstverständlich als *polis* bezeichnet²⁴. *Polis* bezeichnete aber auch Alexandria im Gegensatz zum übrigen Ägypten (χώρα), ferner die Gaumetropolen als Sitz der Gauverwaltung (z.B. Krokodilopolis), ebenso aber andere größere Siedlungen. Rechtlich war die Bezeichnung *polis* allerdings bedeutungslos – abgesehen von den drei beziehungsweise vier genannten Griechenstädten waren alle anderen Ansiedlungen in Ägypten ungeachtet ihrer Größe lediglich Dörfer (κώμαι)²⁵. Diesem Bild entspricht der Sprachgebrauch im Neuen Testament. So wird das mehrfach erwähnte Betsaida in *Lk* 9, 10 und *Jh* 1, 44 als *polis* bezeichnet. Der regionale Herrscher Philippus hat Betsaida tatsächlich um 30 n. Chr. zur *polis* erhoben, um gegenüber den umliegenden Orten ein Mehr an Rechten zum Ausdruck zu bringen. Was

περίεστι χρόνον τῶν ὑπ' ἐμοῦ ἀπολειφθεομένων ἔν τε τῷ | [αὐτῷ οἴκῳ καὶ ἐν τῇ οἰκίᾳ κευ]ῶν καὶ ἐπιπλῶν κτλ. « Solange ich lebe, bin ich Herr des Meinigen und kann es gebrauchen und verwalten und anderweitig testamentarisch verfügen, wie ich will. Nach meinem Tod aber räume ich meiner Ehefrau Diogenida, Tochter des Ptolemaios, ein für die Zeit, solange sie lebt, das Wohnrecht und den Gebrauch ohne Mietzins eines Haus(teils) welches sie wählen mag in meinem steinernen Haus samt Zugangs- und Ausgangs(recht) im nördlichen Krepis-Bezirk. Davon soll sie, solange sie lebt, meine Hinterlassenschaft in eben diesem Haus und die Ausstattung des Hauswesens sowie die Hausgeräte. » ; P.Oxy. II 270, 28–34 (Freistellung eines Bürgen ; Oxyrhynchos, 94 n. Chr.) : ἐὰν δὲ τῆς προθεσμίας ἐνστάτης μὴ ἀποδῶ ἢ ὁμολογοῦσα τῷ Ἡρακλείδῃ τὸ κεφάλ[λ]αιον καὶ τοὺς τόκους, ἀπαιτηθῇ δὲ ὑπὲρ αὐτῆς ὁ Καρ]απίων ὁ καὶ Κλάρος, κυριε[ύ]ειν αὐτὸν Καρ]απίων[α] τὸν [καὶ Κ]λάρων τῶν προκειμένων[ν] ἀρουρῶν | εἴκοσι τεσσαρῶ[ν] τρίτου ὀδοεκάτου εἰς τὸν ἅπαντα χ[ρ]όνον ὃν ἔσται ἀν' πράξεως [αὐτῷ γενο]μένης καὶ [ἀ]ποφύεσθαι τὰ ἐξ αὐτῶν | καὶ ἐτέροισι αὐτὰ πωλ[ε]ῖν καὶ χρᾶσ[θαι] ὡς ἐὰν αἰρήται « Wenn in diesem Termin die Vertragschließende dem Herakleides das Kapital und die Zinsen nicht zahlen sollte und diese an ihrer Stelle von Sarapion, auch Klaros genannt, begetrieben werden, soll Sarapion, auch Klaros genannt, Herr der genannten vierundzwanzig ein Drittel einzwölftel Aruren auf immer sein, als ob zu seinen Gunsten die Zwangsvollstreckung stattgefunden hätte, und daraus (die Früchte) ziehen und (die Aruren) anderen verkaufen und sie nutzen wie er will. » Vgl. bereits Plat. *Euth.* 301e : ἄρχειν καὶ ἐξεῖναι χρῆσθαι « beherrschen und zum Gebrauch berechtigt sein ». Vgl. dazu ferner Kränzlein (1963) *passim*.

²¹ Vgl. dazu Hengstl (2002) 213–228.

²² Zur (politischen) *polis*, s. u.a. Rhodes (2001).

²³ Vgl. zum Folgenden beispielshalber die Belege bei Preisigke, *WB* 334, s.v. πόλις.

²⁴ Zu den Griechenstädten im griechisch-römischen Ägypten, s. vor allem Alston (2002).

²⁵ Vgl. dazu Rupprecht (1994) 44 und 55.

über die Bezeichnung hinaus den « *polis*-Charakter » ausgemacht haben könnte, ist ungewiß, und anderwärts wird Betsaida lediglich als Dorf bezeichnet²⁶.

Nicht besser – das heißt aussagefähiger – ist es um sonstige Begriffe bestellt, die der Alltagssprache angehören, aber zudem in rechtlichem Zusammenhang verwendet werden. Wer schrieb, tat dies in der Sprache und der Form seiner Zeit. Da es eine eigentliche Rechtsterminologie in den außerrömischen antiken Rechten nicht gegeben hat, werden solche Begriffe im NT lediglich beschreibend, nicht technisch verwendet. Wenn Jesus sich nach Mt 4, 12 dem Zugriff der Behörden entzieht, wie dies in Ägypten Menschen vielfältig tun, so sind dafür ἀναχωρεῖν bzw. ἀναχωρησις im Neuen Testament wie in Ägypten die verwendeten Bezeichnungen²⁷. Gleiche Begriffe beschreiben eben entsprechende Umstände : dem gemäß stehen die von Jesus Lk 11, 31–53 gebrauchten Wörter « Urteil » (κρίσις), « verurteilen » (κατακρίνειν), « durchsuchen » (ἐκζητεῖν) und « Advokaten » (νομικοί) in keinerlei rechtlichem Zusammenhang ; sie erlauben daher keinen Rückschluß auf irgendeine Rechtsordnung und auf irgendeine über den normalen Sprachgebrauch hinausgehende Verwendung. « Lohn » wird im griechischsprachigen Neuen Testament mit dem in den Papyri geläufigen Begriff μισθός bezeichnet²⁸. Das besagt jedoch nicht, es läge eine μισθωσις, also ein Vertragsverhältnis nach griechischem Recht vor. Wer von den Verfassern der Schriften des Neuen Testaments solche Begriffe verwendet, tut dies naturgemäß dem ihm geläufigen Alltagsgebrauch des Griechischen entsprechend – und dieser umfaßt bis zum Beweis des Gegenteils keine spezifischen Kenntnisse vom griechischen Recht.

Der Feststellung, es gäbe keine Rechtsterminologie außerhalb des römischen Rechts, scheinen die von N. Grotkamp auf dem 26. Internationalen Papyrologen-Kongreß vorgelegten Belege zu οἴχομαι ἔχων « Ich gehe weg im Besitz von... » zu widersprechen²⁹. Die Wendung findet sich mehrfach im Zusammenhang mit Diebstahlsanzeigen, und schildert eben die Entwendung einer Sache³⁰. Tatsächlich aber ist der Begriff kein *terminus technicus*, sondern drückt nur das sprachliche Empfinden im Alltag aus.

Aus dem vorstehend Ausgeführten ließe sich schließen, daß Wordfeld-Untersuchungen unter rechtsspezifischen Gesichtspunkten sinnlos und folglich überflüssig wären. Dies trifft freilich nicht zu. Obgleich die Verwendung eines Wortes in rechtlichem Zusammenhang keinen Beleg für eine Rechtsterminologie darstellt, so spiegelt sie doch einen speziellen Bedeutungsaspekt und nötigt daher zur Frage, ob sie einen besonderen Erfahrungshorizont eines Verfassers wiedergibt.

Bezeichnend hierfür sind der Sprachgebrauch des Evangelisten Lukas und der des Apostels Paulus. Lukas schreibt sprachlich kompetent und verwendet eine verwaltungstechnisch geprägte Terminologie oft und versiert, hat aber offenbar keine weitere Berührung mit der griechisch-hellenistischen Rechtspraxis gehabt. Seine diesbezügliche Begriffswelt läßt an Erfahrungen in einem stark römisch geprägten, aber hellenistische Relikte bewahrenden Verwaltungsalltag denken. Lukas könnte demnach Ämter und Funktionen in einer griechischen *polis* wahrgenommen haben, also der Honoratiorenschicht einer griechischen *polis* entstammen und deren Gepflogenheiten gefolgt sein, ehe er sich dem Christentum zugewendet hat.

²⁶ κώμη : Mk 8, 22–23 und 26. Zu Betsaida, s. Colpe (1997).

²⁷ Zur ἀναχωρησις im römischen Ägypten, s. u.a. Lewis (1937) ; Lewis (1993) 111–117 (= Lewis [1995] 357–373).

²⁸ Z.B. Lk 10, 7 ; Jh 4, 36 ; zu μισθός als Lohn, Hengstl (1972) 106.

²⁹ In diesen Kongressakten, N. Grotkamp, « Die Bezeichnung der Diebstahlshandlung im ptolemäischen Ägypten ».

³⁰ S. P.Frankf. 3, 20 (Arsinoites, 218/217–204 v. Chr.) : ὄχοντο ἔχοντες αὐτῆς κρόκην « sie entwichen im Besitz ihres Gewebes » ; P.Tebt. III.1 796, 7–8 (185 v. Chr.) : οἴχονται [ἐ]χοντες ἐν τῇ προτάδι σφυρίδα σιτών « sie entwichen mit einem im Vorraum (befindlichen) Getreidekorb ».

Entsprechendes gilt für den Apostel Paulus. Dieser stammt bekanntlich aus Tarsos in Kleinasien, hat Zeltmacher gelernt und sein Philemonbrief verrät die Kenntnis von Formulierungen, wie sie die gräko-ägyptischen Lehrlingsverträge belegen³¹. Da Lehrlingen selbst bei Schriftkenntnis nicht den Wortlaut ihrer Lehrverträge auswendig zu lernen pflegen, darf man annehmen, daß Paulus seine Kenntnisse einer unternehmerischen Tätigkeit verdankt, vielleicht als Mitinhaber einer Manufaktur in Familienbesitz³².

Literaturverzeichnis

- Alston, R. (1995), *Soldier and Society in Roman Egypt* (London / New York).
- Alston, R. (2002), *The City in Roman and Byzantine Egypt* (London / New York).
- Anagnostou-Canas, B. (1996), « L'assistance judiciaire dans l'Égypte hellénistique et romaine », *Recueils de la Société Jean Bodin* 63, 61–90.
- Arzt-Grabner, P. (2003), *Philemon* (Göttingen).
- Arzt-Grabner, P. / Kreinecker, Chr. (Hrsg.) (2010), *Light from the East. Papyrologische Kommentare zum Neuen Testament* (Wiesbaden).
- Arzt-Grabner, P. / Kritzer, R.E. / Papathomas, A. / Winter, F. (2006), *I. Korinther* (Göttingen).
- Barta, H. (2010), « *Graeca non leguntur* » ? *Zu den Ursprüngen des europäischen Rechts im antiken Griechenland I* (Wiesbaden).
- Bormann, L. (2001), *Recht, Gerechtigkeit und Religion im Lukasevangelium* (Göttingen).
- Colpe, C. (1997), « Bethsaida », *Der Neue Pauly* 2, 596–597.
- Cotton, H.M. / Cockle, W.E.H. / Millar, F.G.B. (1995), « The Papyrology of the Roman Near East : a Survey », *JRS* 85, 214–235.
- Deissmann, A. (1923), *Licht vom Osten. Das neue Testament und die neuentdeckten Texte der hellenistisch-römischen Welt* (Tübingen).
- Dorival, G. (1996), « “Dire en grec les choses juives”. Quelques choix lexicaux du Pentateuque de la Septante », *REG* 109, 527–547.
- Erlemann, K. / Noethlichs, K.-O. / Scherberich, K. / Zangenberg, J. (Hrsg.) (2004–2006), *Neues Testament und Antike Kultur* (Neukirchen / Vluyn).
- Heinen, H. (1984), « Zur Terminologie der Sklaverei im ptolemäischen Ägypten : *παῖς* und *παῖδική* in den Papyri und der Septuaginta », in *Atti del XVII Congresso Internazionale di Papirologia, Napoli 1983* (Napoli) III 1287–1295.
- Hengstl, J. (1972), *Private Arbeitsverhältnisse freier Personen in den hellenistischen Papyri bis Diokletian* (Bonn).
- Hengstl, J. (1992), « “Lokales Recht” im außerrömischen Bereich – anhand einer neugefundenen Inschrift aus dem ptolemäischen Kilikien », *ZRG Rom. Abt.* 109, 486–500.
- Hengstl, J. (2006), « Rechtspraktiker im griechisch-römischen Ägypten », in Hengstl, J. / Sick, U. (Hrsg.), *Recht gestern und heute. Festschrift zum 85. Geburtstag von Richard Haase* (Wiesbaden) 115–134.
- Hengstl, J. (2010a), « Zum Erfahrungsprofil des Apostels Paulus aus rechtshistorischer Sicht », in Arzt-Grabner / Kreinecker (2010) 71–89.
- Hengstl, J. (2010b), « Gab es Rechtswissenschaft in der außerrömischen Antike ? », in Van den Bergh, R. / Van Niekerk, G. / Wildenboer, L. (ed.), *Libellus ad Thomasium. Essays in Roman Law, Roman-Dutch Law and Legal History in Honour of Philip J. Thomas* (Pretoria) 164–183.
- Hengstl, J. (2002), « Zum rechtlichen Sprachgebrauch in Petitionen der Ptolemäerzeit », in *Antike Rechte und Gesellschaft. Festschrift für Panayotis Dimakis* (Athen) 213–228.
- Herrmann, J. (1962), « Zinssätze und Zinsgeschäfte im Recht der gräko-ägyptischen Papyri », *JJP* 14, 23–31 [= Herrmann (1990) 212–220].
- Herrmann, J. (1970), « Rechtsgeschichtliche Überlegungen zum Gleichnis vom ungerechtfertigten Verwalter (Luk. 16, 1–8) », *TR* 38, 389–402 [= Herrmann (1990) 337–350].
- Herrmann, J. (1990), *Beiträge zur Rechtsgeschichte* (hrsg. von G. Schieman, München).
- Hobson, D.W. (1993), « The Impact of Law on Village Life in Roman Egypt », in Halpern, D. / Hobson, D.W. (ed.), *Law, Politics and Society in the Ancient Mediterranean World* (Sheffield) 193–219.
- Horsley, G.H.R. / Llewelyn, S.R. (ed.), *New Documents Illustrating Early Christianity* (1981 ff.) (North Ryde, Australia).
- Knütel, R. (1986), « Der Schatz im Acker und die bösen Weingärtner », *IuS*, 950b–957b.
- Kränzlein, A. (1963), *Eigentum und Besitz im griechischen Recht des fünften und vierten Jahrhunderts v. Chr.* (Berlin).
- Kreinecker, Chr. M. (2010), *2. Thessaloniker* (Göttingen).
- Kunkel, W. (1967), *Herkunft und Stellung der römischen Juristen* (Graz / Wien / Köln).

³¹ S. Arzt-Grabner (2003) 65–70.

³² S. Hengstl (2010a).

- Lesky, A. (1971), *Geschichte der griechischen Literatur* (3. Ausgabe, Bern / München).
- Lewis, N. (1937), « Μερικὸς ἀνακεχωρηκότης. An Aspect of the Roman Oppression in Egypt », *JEA* 23, 63–75 [= Lewis (1995) 1–13].
- Lewis, N. (1993), « A Reversal of a Tax Policy in Roman Egypt », *GRBS* 34, 101–118 [= Lewis (1995) 357–374].
- Lewis, N. (1995), *On Government and Law in Roman Egypt. Collected Papers of Naphtali Lewis* (ed. by A.E. Hanson, Alpharetta).
- Lippert, S.L. (2004), *Ein demotisches juristisches Lehrbuch. Untersuchungen zu Papyrus Berlin P 23757 rto* (Wiesbaden).
- Mayer-Maly, Th. (2003), *Rechtsgeschichtliche Bibelkunde* (Wien / Köln / Weimar).
- Mélèze-Modrzejewski, J. (1986), « Livres sacrés et justice lagide », in Kodrebski, J. (ed.), *Symbolae Caesario Kunderewicz dedicatae* (Lodz) 11–44.
- Nörr, D. (1961), « Die Evangelien des Neuen Testaments und die sogenannte hellenistische Rechtskoine », *ZRG Rom. Abt.* 78, 92–141 [= Nörr (2003) 125–174].
- Nörr, D. (1966), « Civil Law in the Gospels », *The Irish Jurist* 1, 328–340 [= Nörr. (2003) 477–489].
- Nörr, D. (2003), *Historiae Iuris Antiqui. Gesammelte Schriften* (hrsg. von T. Chiusi / W. Kaiser / H.-D. Spengler, Goldbach).
- Papathomas, A. (2009), *Juristische Begriffe im ersten Korintherbrief des Paulus. Eine semantisch-lexikalische Untersuchung auf der Basis der zeitgenössischen griechischen Papyri* (Wien).
- Passoni dell'Acqua, A. (1988), « La terminologia dei reati nei prostigmata dei Tolemei e nella versione dei LXX », in *Proceedings of the XVIIth International Congress of Papyrology, Athens 1986* (Athens) II 335–350.
- Pestman, P.W. (1971), « Loans Bearing no Interest ? », *JJP* 16/17, 7–29.
- Primo, A. (2009), *La storiografia sui seleucidi : da Megastene a Eusebio di Cesarea* (Pisa / Roma).
- Quaequebeur, J. (1980/1981), « Sur la “loi sacrée” dans l’Egypte gréco-romaine », *Anc. Soc.* 11/12, 227–240.
- Rhodes, P.J. (2001), « Polis », § II, *Der Neue Pauly* 10, 23–26.
- Rosetti, L. (2004), « Materiali per una storia della letteratura giuridica attica », in Leão, D.F. / Rosetti, L. / Céu Fialho, M. (ed.), *Nomos. Direito e sociedade na Antiguidade Clássica / Derecho y sociedad en la Antigüedad Clásica* (Coimbra / Madrid) 51–73.
- Rupprecht, H.-A. (1994), *Kleine Einführung in die Papyrusforschung* (Darmstadt).
- Simon, D. (1965), « Quasi-καταθήκη. Zugleich ein Beitrag zur Morphologie griechisch-hellenistischer Schuldrechtstatbestände », *ZRG Rom. Abt.* 82, 39–66.
- Speidel, M.A. (1996), *Die römischen Schreiftafeln von Vindonissa* (Brugg).
- Triantaphyllopoulos, J. (1985), *Das Rechtsdenken der Griechen* (München).
- Wenger, L. (1953), *Die Quellen des römischen Rechts* (Wien).
- Wieacker, F. (1988), *Römische Rechtsgeschichte* (München).
- Winter, F. (2010), « Die dokumentarischen Papyri Ägyptens und die LXX : Einige Beobachtungen zum Text von 2Kön », in Arzt-Grabner / Kreinecker (2010) 139–152.
- Wolf, E. (1950–1970), *Griechisches Rechtsdenken* (Frankfurt).

UN EXEMPLE DE L'*INTERPRETATIO GRAECA* : L'ÉVOLUTION DU CULTE D'APOLLON EN ÉGYPTES PTOLÉMAÏQUE ET ROMAINE

Océane Henri¹

La mention du nom d'Apollon en Egypte est attestée par une centaine de textes grecs s'échelonnant du VII^e s. av. J.-C. au VI^e s. ap. J.-C. Le présent article porte sur l'assimilation de ce dieu à des divinités locales, et sur la manière dont Apollon en Egypte s'est distancié de son homologue grec. Il est certain que cette démarche, reposant pour l'essentiel sur l'étude des textes papyrologiques et épigraphiques grecs, est influencée par l'hétérogénéité des découvertes ; certains aspects permettent toutefois de définir la manière dont le dieu s'est acclimaté au territoire égyptien.

Dès la XXVI^e dynastie, les mercenaires ioniens et cariens, répondant à l'appel de Psammétique I^{er}, s'installent en Egypte. Suivent des commerçants et voyageurs qui véhiculent leur image du pays dans le bassin méditerranéen. Enfin, la conquête macédonienne entraîne l'arrivée de quantités de colons qui s'établissent dans les villes et campagnes égyptiennes. Ces nouveaux arrivants portent sur l'Egypte – et en particulier sur ses croyances – un regard conditionné par leur culture d'origine. Afin de mieux appréhender la religion locale, ils comparent ses divinités avec celles qu'ils connaissent. Les dieux égyptiens se voient ainsi désignés par des dénominations grecques choisies selon certains critères, le plus souvent iconographiques ou mythologiques. De ce fait, des mentions de dieux grecs faisant référence à une réalité égyptienne se retrouvent dans les textes documentaires : pour ne citer que quelques exemples, Aphrodite désigne le plus souvent Hathor, Léo est Ouaïjet, Hermès devient Thot. La présente étude illustrera les premières conclusions de notre recherche au moyen de l'exemple d'Apollon.

Apollon avant le II^e s. av. J.-C.

Les premières attestations écrites d'Apollon proviennent de Naucratis, où le nom désigne manifestement le dieu « de Didymes »². Il en va de même à Philae, où une dédicace faite par un Cyrénéen est probablement consacrée au dieu de sa ville d'origine (son association à Isis pourrait toutefois renvoyer à Horus), et à Thèbes dans une dédicace à Apollon Lykaïos sur une statuette de loup³. Cette épithète attribuée à Apollon situe ce texte dans un milieu culturel hellène⁴. Le lien entre Apollon et le loup, attesté en Asie Mineure et en Grèce, a cependant connu une évolution supplémentaire au contact de la culture égyptienne. Ainsi, une dédicace à Anubis faite par une association apolloniaque à Alexandrie, ainsi que l'assimilation possible de ce dernier à Apollon à Narmouthis, illustrent l'existence d'un rapport entre les deux dieux⁵. Il en va de même à Lycopolis, où il faut peut-être reconnaître Oupouaout derrière le nom d'Apollon⁶.

A Coptos, une stèle de calcaire est dédiée à Apollon d'Hylè, Artémis porteuse de lumière, Artémis protectrice des routes, Léo aux beaux enfants et à Héraclès à la belle

¹ Cette présentation synthétise les résultats d'une recherche encore en cours destinée à la présentation d'une thèse de doctorat relative à l'*interpretatio* religieuse en Egypte. Ne seront inclus ici que les textes pour lesquels une localisation et/ou une datation permettent d'étudier la mention du dieu dans un contexte bien défini.

² Cf. I.Delta II, p. 655, n° 125 (VII/VI^e s. av. J.-C.) : [Ἀπόλλων] Διδυμ[εῖ] ; I.Delta II, p. 755, n° 20 (III^e s. av. J.-C.), dédicace d'une palestra à Apollon.

³ Philae : I.Th.Sy. 310 (285–180 av. J.-C.) : dédicace d'un Κυρηναῖος.

⁴ Cf. Graf (2009) 120–124 et 132.

⁵ Cf. I.Alex.Imp. 65 (Alexandrie, I^{er} s. ap. J.-C.).

⁶ Sur Narmouthis et Lycopolis, cf. *infra*.

victoire⁷. Apollon porte ici une épiclèse qui le lie à la ville d'Hylè, sise dans la partie sud de Chypre⁸. Cette appellation rattache donc le dieu de la dédicace à cette région⁹. Les épithètes d'Artémis sont également connues dans le monde classique, plus particulièrement à Rhodes¹⁰. Elles sont toutefois particulièrement adaptées à la région de Coptos, d'où partent de nombreuses pistes caravanières traversant le désert oriental : la déesse devient ainsi protectrice des voyageurs. La présence de Léo, dont l'épithète « aux beaux enfants » est rare, ne semble due qu'à la présence des jumeaux divins. De même, Héraclès n'est que rarement associé aux Léoïdes¹¹. L'association de ces quatre personnages divins ainsi que leurs qualificatifs incitent à y voir des dieux hellènes dont le nom ne recouvre probablement pas une réalité égyptienne. Il en va de même à Aphroditopolis, où la dédicace d'un disque de bronze à Apollon fait sans doute référence au rôle de ce dernier auprès des athlètes dans les gymnases¹².

Une plaque de marbre blanc provenant d'Alexandrie est dédiée à Apollon Bladouis¹³. Le sens de l'épithète est obscur, mais la découverte de l'objet dans l'enceinte du Sarapieion laisse envisager un rapport entre Apollon et la triade alexandrine. Une dédicace beaucoup plus tardive provenant de Philae et datant de la fin du II^e s. ap. J.-C. fait état d'un oracle d'Apollon situé sans doute à Alexandrie¹⁴. La popularité grandissante d'Harpocrate, ainsi que le rapport entre Harpocrate de la triade alexandrine et Harpocrate fils d'Isis à Philae, pourraient laisser envisager une identification entre ce dieu et Apollon. Un oracle dans l'enceinte du Sarapieion expliquerait en outre la présence de la plaque consacrée à Apollon Bladouis. Ajoutons qu'une stèle de marbre trouvée à Thèbes mais provenant vraisemblablement de Naucratis est dédiée « à Isis, à Sarapis, à Apollon »¹⁵. Apollon paraît une fois encore identifié à Harpocrate.

Enfin, l'Apollon des textes d'Edfou, Bouto et Saïs est manifestement un équivalent d'Horus¹⁶. Le culte d'Horus revêt une importance capitale dans la première de ces villes qualifiée de « cité de Phébus » sur une épitaphe. A Bouto, une stèle bilingue associe sans doute possible Apollon et Horus de Bouto. Enfin, un calendrier des fêtes de Saïs mentionne une fête d'Apollon le 2 Mésoré. Cette date ne correspond à aucune date festive connue en égyptien, ni à Saïs ni dans d'autres villes d'Égypte¹⁷.

D'autres divinités grecques mentionnées dans cette liste peuvent aussi être identifiées à des dieux égyptiens : ainsi, la fête d'Athéna le 13 Epeiph, également décrite chez Héro-

⁷ Cf. I.Portes 47, 1–5 (246–221 av. J.-C.) : Ἀπόλλωνι Ὑλάτῃ, Ἀρτέμιδι Φωσφόρῳ, Ἀρτέμιδι Ἐνοδίῃ, Λητῷ Εὐτέκνῳ, Ἡρακλεῖ Καλλινίκῳ.

⁸ Cf. Wernicke (1895) 1–111, en particulier 71. Spéos d'Apollon Hylatès sur le site de la Nouvelle Paphos au IV^e s. av. J.-C. : cf. Masson (1961), n° 2–3. Temple d'Apollon Hylatès à Kourion au V^e s. av. J.-C. : cf. Dietrich (1996) 17–39 ; Mitford (1971) 411 (index).

⁹ Cf. LSJ s.v. Ὑλέτης et LSJ Suppl. s.v. Ὑλάτης.

¹⁰ Cf. IG XII.1 914 (Lindos [Rhodes], III^e s. av. J.-C.) : σωτήραι (...) Εὐ[ή]κῳ Φωσφόρῳ Ἐννοδ[ί]αι « salvatrice, bien à l'écoute, porteuse de lumière et protectrice des routes ». Une autre dédicace provenant du même endroit identifie la « déesse Soteira » à Artémis : IG XII.1 915 (Lindos [Rhodes], datation inconnue).

¹¹ Cf. IGSK II 207, 4–7 (Erythrée, II^e s. av. J.-C.). Un calendrier d'offrandes mentionne ensemble Héraclès Kallinikos, Poséidon Asphaleios, Apollon et Artémis. A Thyateira, un groupe de colons dédie une stoa à colonnades à Apollon, Artémis et Héraclès Kallinikos, sous la règle d'Auguste, entre 27 av. J.-C. et 14 ap. J.-C. ; cf. *Tituli Asiae Minoris*, Suppl. 23 et 24.

¹² Cf. Michailidès (1948/1949) 297–314.

¹³ Cf. I.Alex.Ptol. 57 (III^e s. av. J.-C.) : Ἀπόλλωνι Βλαδῶνι Θεότιμ[oc].

¹⁴ Cf. I.Philae II 168 (191 ap. J.-C.).

¹⁵ Cf. I.Delta II, p. 749–750, n° 13 (221–205 av. J.-C.).

¹⁶ Edfou : P.Eleph. 25, 6–7 (223–222 av. J.-C.) : ἀρχιερέως τοῦ Ἀπόλλωνος ; IM 5, 10 (205–30 av. J.-C.) : αἰπυεῖας Φοῖβου τῆς ἱερᾶς πόλεως. Bouto : Minas / Hallof (1999) 26–31 (III^e s. av. J.-C.) : Ἀπόλλωνι en grec et *P3-bik-Hr-n-P* « Le faucon Horus de Pe » en démotique. Saïs : P.Hib. I 27, 186 (301–240 av. J.-C.).

¹⁷ Cf. El-Sayed (1975) App. C ; Perpillou-Thomas (1993) 55 et 72.

dote, est recensée dans le calendrier des fêtes d'Esna comme une date consacrée à Neith¹⁸. La présence d'Horus à Saïs explique manifestement la fête d'Apollon au mois de Mésoré¹⁹.

Il apparaît grâce à l'étude de ces quelques attestations qu'avant le II^e s. av. J.-C., il n'y a que peu de variété, la diffusion du culte d'Apollon restant limitée aux régions subissant une forte influence hellénique. Quand ce dieu correspond à une divinité égyptienne, il est le plus souvent identifié à Horus, peut-être sous la forme d'Harpocrate à Alexandrie et Naucratis.

Le II^e s. av. J.-C.

Au II^e s. av. J.-C., les identifications d'Apollon se diversifient. Son culte apparaît dans les centres urbains du sud tels que Thèbes ou Memphis²⁰. Les textes bilingues grecs et démotiques de Thèbes identifient clairement l'Apollonieion du Nord avec le temple de Montou²¹. Dans le désert oriental et à Kom Ombo, Haroëris est parfois nommé Apollon²².

Dès le II^e siècle, Apollon est également attesté à Narmouthis²³. Une dédicace le qualifie de « guide », épiclèse portée par Apollon à Milet, Calymna et Phasis ; elle qualifie aussi Anubis à Délos²⁴. Parallèlement, un sphinx et un lion du *dromos* du temple d'Isis-Hermouthis portent des dédicaces d'associations plus tardives, l'une à Anubis, l'autre à Apollon²⁵. Un autel dédié à Isis-Hermouthis était érigé entre les deux. Un autel sarde étudié par Michel Malaise porte une dédicace à Isis et la représentation d'un cobra, un crocodile et un chien²⁶. Tous trois ont été identifiés comme la triade de Narmouthis : le cobra est l'image d'Isis-Hermouthis, le crocodile de Sobek et le chien d'Anubis. Ce dernier paraît ainsi faire partie intégrante de la triade locale²⁷. Il est donc possible que nous ayons ici une double dédicace sur le sphinx adressée au dieu sous son appellation locale (Anubis), et sur le lion au même dieu portant un nom grec (Apollon). La présence marquée d'Horus de Shedet dans la ville dès le Moyen Empire, peut-être appelé Ankhoès dans les hymnes d'Isidoros, pourrait également expliquer la présence d'Apollon dans les textes grecs²⁸.

Dans une dédicace à Apollon sur un sphinx d'Alabastrine, il semble que ce n'est plus Horus sous forme de faucon qui aurait été associé à Apollon, mais Myisis, le lion, fils de Sekhmet, dont l'identification à Horus de Hebenou est attestée dès le Nouvel Empire²⁹. Deux procédés ont pu être employés : l'un impliquerait une identification préalable de Myisis à Horus, puis de celui-ci à Apollon ; l'autre assimilerait directement Myisis à Apollon du fait de leur caractère solaire et guerrier. Le manque de sources locales ne permet pas de trancher la question. L'existence d'une assimilation entre Apollon et Horus dans le reste

¹⁸ Cf. Hdt. 2, 62 ; Esna V, p. 270.

¹⁹ Sur Horus à Saïs, cf. El-Sayed (1975) 61–72, doc. 5 ; 180–199 ; 216, n. 7 ; 289 (index) ; Habachi (1943) 369–416.

²⁰ Thèbes : P.Lond. III 1200 (p. 2 ; 192 ou 168 av. J.-C.) ; P.Coll.Youtie 13 (170 av. J.-C.) ; W.Chr. 110 A (110 av. J.-C.). Memphis : SB I 681 (II^e s. av. J.-C.) ; I.Prose 25 (112/111 av. J.-C.).

²¹ Cf. Quaegebeur (1975/1976) 463–478, en particulier 466 ; Quaegebeur (1974) 37–55 ; pour l'Apollonieion, 44–45.

²² Cf. I.Pan 59, 3–4 (Ouadi Abu Diyeiba, 175–145 av. J.-C.) : Ἀπόλλωνι τῷ καὶ Ἀροήρει ; I.Th.Sy. 188, 1–2 (Kom Ombo, 160–145 av. J.-C.) : Ἀροήρει θεῷ μεγάλῳ Ἀπόλλωνι ; I.Th.Sy. 197 (Kom Ombo, datation inconnue).

²³ Cf. I.Fayoum III 162, 1–2 (II^e/I^{er} s. av. J.-C.) : Ἀπόλλωνι Ἡγημόνι ἀφείκται ; IM 175 (I^{er} s. av. J.-C.).

²⁴ Apollon Hegemon : Detienne (1998) 87–88 ; Apollon προκαθηγεμών : LSAM 53 (Milet, I^{er} s. ap. J.-C.) ; Tituli Calymnii 145 (Calymna, I^{er} s. ap. J.-C.). Anubis Hegemon : cf. Dunand (1973) II 110 ; Roussel (1916) 110, n° 49 ; 276–278.

²⁵ Cf. I.Fayoum III 171 et 172 (Narmouthis, haute époque impériale). Le formulaire utilisé pour les deux dédicaces est identique.

²⁶ Cf. Malaise (1978) 627–717, en particulier 670–673 ; Malaise (1972) 315, pl. 63.

²⁷ Cf. I.Fayoum III 160, 1–2 (II^e/I^{er} s. av. J.-C.) ; SB XXVI 16816, 5–9 (160/161 ap. J.-C.).

²⁸ Cf. Bresciani (1975) 3–9 ; Bresciani (1977) 11–13 ; IM 175.

²⁹ Cf. SB V 7748 (II^e/I^{er} s. av. J.-C.) ; Žabkar (1975) pl. XXI ; Steindorff (1946) n° 575. Le n° 576 représente Horus sous forme léontocéphale. Cf. aussi De Wit (1952) 75–76 ; résumé de Yoyotte (1955) 47–56.

de l’Égypte avant cette époque tend cependant à rendre la première de ces hypothèses plus séduisante.

Enfin, la présence d’Apollon à Memphis est étroitement liée au groupe des Iduméens, connu par deux inscriptions : l’une est un décret structurant les honneurs accordés au stratège Dorion afin de le remercier des bienfaits qu’il a accordés à l’« Apollonieion d’amont » ; la seconde est une liste de noms, principalement sémitiques, inscrits à la suite d’une dédicace à Zeus et Apollon³⁰. Sans doute le rôle d’archer du dieu Qôs aurait-il incité les Grecs à y voir une forme d’Apollon. Des terres appartenant au temple de Qôs semblent en outre mentionnées dans une liste des terres des temples memphites³¹. Une stèle du II^e s. av. J.-C. découverte à Saqqara offre un parallèle hiéroglyphique aux titres portés par Dorion dans le décret des Iduméens³². Il y est non seulement stratège, mais aussi prêtre d’Horus-khenty-khety, d’Onnophris et d’Osiris à Athribis³³. En revanche, son titre grec de « prêtre de la compagnie des porteurs de sabres » ne trouve aucun équivalent égyptien³⁴. Gilles Gorre propose d’y voir une institution totalement étrangère à l’Égypte le rattachant à son rôle dans l’armée. De fait, les actions de Dorion dans le temple ne semblent pas être en relation avec ses fonctions religieuses, mais plutôt avec ses responsabilités en tant que stratège. Notons toutefois qu’il s’agit d’un prêtre d’Horus, lui-même souvent identifié à Apollon, œuvrant en faveur d’un temple de Qôs qui peut parfois apparaître également sous la dénomination grecque d’Apollon. Dorion ne se serait donc pas tourné de manière fortuite vers ce temple dont le dieu pouvait lui être familier.

Il apparaît qu’après avoir été dans un premier temps principalement identifié à Horus, Apollon reçoit dans le courant du II^e s. av. J.-C. des attributions plus variées puisqu’il protège le voyageur du désert oriental et se voit qualifié de « guide » à Narmouthis. Il peut également être assimilé à différentes divinités telles que Myisis, Anubis, Montou ou Qôs.

Entre le I^{er} s. av. J.-C. et le I^{er} s. ap. J.-C.

Au début de l’époque romaine, Apollon continue d’être assimilé à Montou à Thèbes, et à une divinité hiéracocéphale à Kom Ombo, Dendera, Panopolis, Tentyris, Bousiris et Psenamosis³⁵. Il semble en revanche être le dieu importé de Grèce dans les textes du colosse de Memnon, d’Oxyrhynque et d’Alexandrie³⁶. A Hermopolis, la situation est manifestement similaire à celle de Memphis aux siècles précédents³⁷. Le temple d’Apollon ayant été édifié par des Iduméens, il faut probablement y voir le dieu comme un *alter ego* de Qôs. Notons également, comme à Memphis, l’implication des soldats, les « mercenaires Apolloniates », dans les travaux du temple. La stèle évoquant la construction du temple par les Iduméens est également citée dans un acte de procès du II^e ou III^e s. ap. J.-C. à Hermopolis³⁸. Une plainte a été déposée contre une association qui n’agissait pas selon le culte égyptien tradi-

³⁰ Cf. *supra*, n. 20 ; Thompson (1984) 1069–1075.

³¹ Cf. BGU VI 1216, 10 (110 av. J.-C.).

³² Cf. Pros. Ptol. III 5519 ; CGC 22137.

³³ *wr mš’w* « le grand commandant des soldats » ; *hm-ntr Hr-knty-kty nb Km-wr* « prophète d’Horus-khenty-khety maître d’Athribis » ; *hm-ntr nsw-bity Wn-nfr* « prophète du roi de la Haute et Basse Égypte Onnophris » ; *hm-ntr Wsir hry-ib Km-wr* « prophète d’Osiris qui réside à Athribis ». Cf. Gorre (2009) 263–269 ; Gorre (2007) 239–250, en particulier 242–245.

³⁴ ἱερεὺς τοῦ πλήθους τῶν μαχηροφόρων.

³⁵ Thèbes : O.Ashm. 84, 3. Kom Ombo : I.Th.Sy. 192, 6–7 (79–81 ap. J.-C.). Dendera : I.Portes 40, 3. Panopolis : IM 114, iii, 14 ; iii, 2. Tentyris : SB XII 11087. Bousiris : BGU IV 1200, 3 (20–11 av. J.-C.). Psenamosis : I.Prose 40, 36 (67–64 av. J.-C.).

³⁶ Memnon : I.Memnon 13, 7 (92 ap. J.-C.). Oxyrhynque : P.Yale I 64, 12–15 (74/75 ap. J.-C.). Alexandrie : SB III 6211, 1 (30 av. J.-C. – 14 ap. J.-C.) ; I.Louvre 26 (I^{er} s. av. J.-C.) ; SB V 8775, 1–2 (20/21 ap. J.-C.) ; Sel.Pap. III 113, 1–2 (I^{er} s. ap. J.-C.) ; I.Alex. Imp. 65 (I^{er} s. ap. J.-C.).

³⁷ Cf. I.Hermopolis 5–6, 1–4 (25 janvier 78 ap. J.-C.).

³⁸ Cf. P.Giss. 99 (Hermopolis, II/III^e s. ap. J.-C.).

tionnel. Nous retrouvons dans cette mention le groupe d'Iduméens, leur culte spécifique et le « naos du temple que ceux-ci ont érigé à Apollon »³⁹.

Un recensement lycopolitain fait état de pastophores d'Apollon vivant dans l'enceinte du temple⁴⁰. Or Macrobe, un auteur du IV^e siècle, affirme que « dans Lycopolis, ville de Thébaïde, on rend un même culte à Apollon et au loup »⁴¹. Ce rapprochement rappelle la dédicace thébaine du III^e s. av. J.-C. invoquant « Apollon Lykaïos » ainsi que le rapprochement alexandrin d'Apollon et d'Anubis et l'identification possible de ces deux derniers à Narmouthis. Il paraît donc raisonnable de considérer qu'à Lycopolis, c'est Oupouaout, dieu lycocéphale, qui est identifié à Apollon, par le biais de l'iconographie.

La tendance apparue au II^e s. av. J.-C. continue donc de s'accroître aux siècles suivants puisque les identifications d'Apollon se diversifient, de même que les localités où celui-ci apparaît.

Après le II^e s. ap. J.-C.

A partir du II^e s. ap. J.-C., de plus en plus de villes sont concernées par un culte d'Apollon. On retrouve encore et toujours le dieu importé de Grèce dans certains contextes, Montou dans la région thébaine et des cultes de différentes formes du dieu hiéracocéphale à Kysis, Pela, Crocodilopolis, Philae, Bompae, Alabastrine, Senskis ainsi que peut-être dans les nomes panopolite et oxyrhynchite⁴².

A Talmis, un proscynème est adressé à « Mandoulis-Apollon qui écoute et qui donne des réponses »⁴³. Cette formulation suggère l'existence d'un oracle, interprétation renforcée par une dédicace locale à Apollon Pythien⁴⁴. Cette fonction, ainsi que l'aspect hiéracocéphale et solaire de Mandoulis, en ont fait un Apollon en langue grecque.

Apollon de Kom Isfaht est vraisemblablement une forme du dieu faucon Antwyw présent sur la rive est⁴⁵. Une inscription provenant des carrières d'El-Hosh fait état de l'extraction de blocs de grès destinés à « la porte de notre seigneur Apollon et de notre dame... » en l'an 11 d'Antonin. Au vu des nombreux travaux effectués sous ce règne dans des temples pouvant être définis comme Apollonieion (Hermonthis, Medamoud, Tod, Kalabchah), l'identification de ce monument est incertaine. La découverte à Kom Isfaht de blocs de grès dégagés près de linteaux portant les cartouches d'Antonin entourés de faucons et de figures hathoriques pourrait toutefois apporter un élément de réponse⁴⁶. La mention d'un « *dromos* d'Apollon et Aphrodite » (P.Brem 23, 46) à Kom Isfaht permettrait vraisemblablement d'attribuer à ce temple les blocs extraits des carrières d'El-Hosh.

³⁹ 16–18 : ἰδρυμέ[ν]αι τοῦ [ν]εῶς ὃν ἡγείραν ἐκεῖνοι τῶι Ἀ[πό]λλωνι.

⁴⁰ Cf. P.Oxy.Census.

⁴¹ Cf. Macr. Sat. 1, 17, 40.

⁴² Apollon grec : P.Reinach 2065 (nome héracléopolite, 117 ap. J.-C.) ; P.Oxy. XXXI 2553, 27 (Oxyrhynque, II/III^e s. ap. J.-C.) ; P.Oxy. XII 1449, 2 et 4 (Oxyrhynque, 213–217 ap. J.-C.) ; P.Oxy. VII 1015, 5 (Oxyrhynque, III^e s. ap. J.-C.) ; SB V 7747 (Alabastrine, III^e s. ap. J.-C.) ; SB I 176 (?) (Pachnemounis, 161–180 ap. J.-C.). Thèbes : O.Bodl. 2342 (I^{er}–IV^e s. ap. J.-C.) ; SB XVIII 13622–13626 (II/III^e s. ap. J.-C.) ; Kayser (1993) 217–220 ; Wagner / Lecuyot (1993) 413–418 ; Lecuyot (1992) 383–390. Formes hiéracocéphales : SB V 8441 (Kysis, 142 ap. J.-C.) ; P.Oxy. XLIX 3473 (Pela, 161–169 ap. J.-C.) ; BGU I 118, ii, 1–2 et 13–15 (Crocodilopolis, 189 ap. J.-C.) ; I.Philae II 168, 6 (Philae, 191 ap. J.-C.) ; CEML 53 (Bompae, II/III^e s. ap. J.-C.) ; SB XVI 13030 (Alabastrine, 205 ap. J.-C.) ; I.Pan 69, 4 (Senskis, 261–268 ap. J.-C.) ; SB XVI 12438, 9 (?) (nome panopolite [?], 235 ou 266 ap. J.-C.) ; P.Oxy. XII 1435 (?) (Teïs, 147 ap. J.-C.).

⁴³ Cf. SB I 4607, 5–6 (date inconnue) : Μανδοῦλιν Ἀπόλλωναν εὐήκουον χρημοδότην ; aussi IM 167 (II/III^e s. ap. J.-C.).

⁴⁴ Cf. IM 169, 1 (II/III^e s. ap. J.-C.) : Π(ύ)θι(ε) Ἄπολλον ; IM 168, 23–28 (I^{er}–III^e s. ap. J.-C.) : μαντικά πυθιάων.

⁴⁵ Cf. P.Brem. 23, 46–47 (116 ap. J.-C.) ; P.Giss. 3 (117 ap. J.-C.) ; I.Portes 117, 4 (147/148 ap. J.-C.).

⁴⁶ Cf. Lefebvre (1912) 81–94, § IV.

La mention d'un prêtre d'Apollon dans une liste de comptes hermopolite illustre la persistance du culte d'Apollon entre le quatrième et le sixième siècle de notre ère⁴⁷. Un texte magique invoquant Apollon archer pour lutter contre les saignements provient de la même ville⁴⁸.

Enfin, à Théadelphie, un texte fait état de jeux apolliniens qui étaient manifestement organisés en l'honneur d'Héron, dieu guerrier au caractère solaire marqué, dont l'identification à Apollon est déjà attestée en Thrace⁴⁹.

On constate donc que la diversité des lieux de culte et des dieux identifiés à Apollon s'accroît de plus en plus. Il est tout d'abord identifié à Horus, dieu solaire, vigoureux, combatif. Tous ces qualificatifs fondent les principales caractéristiques des deux dieux. Il apparaît en effet que l'*interpretatio* repose en premier lieu sur les aspects marquants des divinités qui sont pensées comme équivalentes, et non sur des rôles plus secondaires. Puis, « Apollon » devient une dénomination pour nombre de divinités hiéracocéphales ainsi que pour d'autres dieux tels que Mandoulis, Antywy ou Héron.

Etude onomastique

Le cas des noms doubles dans l'onomastique privée témoigne de cette même tendance. La combinaison la plus fréquente est celle d'Apollon et d'Horus. C'est ce que montrent des dénominations telles qu'Apollodoros-Haroéris, Apollonios-Horos, ou encore Apollonios-Haruotès⁵⁰. Des anthroponymes formés sur le nom de Montou et d'Apollon apparaissent également en Thébaïde, confirmant ainsi l'identification de ce dernier à Apollon⁵¹.

Etude toponymique

Il en va de même pour les toponymes. De nombreux sites d'Egypte hellénistique et romaine sont nommés d'après Apollo. La majorité, constituée de petits villages, n'est pas située avec précision, ce qui empêche toute identification du dieu qui y était adoré. En revanche, quand ces établissements sont connus par d'autres sources, ce sont toujours des villes dont le culte principal était celui d'une divinité hiéracocéphale. Ainsi, Apollinopolis Magna (Edfou) est une ville d'Horus ; Apollinopolis Parva (Qus) possède un temple à Haroéris ; et Antywy était manifestement adoré à Apollinopolis Heptakomia (Kom Isfaht). Les modalités du passage du nom égyptien au nom grec restent obscures. Dans le cas de villes de cette taille, le choix du nom et son utilisation dans les textes officiels ont dû émaner du pouvoir central. Le manque de sources laisse néanmoins la question ouverte.

Synthèse

Tous ces témoignages illustrent la domination d'Horus dans l'*interpretatio* d'Apollon. A partir du II^e s. av. J.-C., Apollon est identifié à d'autres divinités : Montou, Haroéris, Mysis, Qôs ou Mandoulis. Il reçoit également des attributions nouvelles. Aux siècles suivants, il englobe sous son nom quasiment tous les faucons d'Egypte. Dans le contexte grec d'origine, le rapace ne semble avoir que des rapports ténus avec Apollon⁵² ; mais c'est sans doute l'iconographie d'Horus qui a encouragé ce développement. Notons également que l'aspect musical d'Apollon, qui est le plus répandu en Grèce hellénistique, ne se retrouve pas en Egypte. De même, l'association d'Apollon avec Artémis ou Léo, si fréquente dans

⁴⁷ Cf. P.Lips. I 101, 20 (Hermopolis, IV/V^e s. ap. J.-C.).

⁴⁸ Cf. BGU IV 1026, xxii, 13–15 (Hermopolis, V/VI^e s. ap. J.-C.).

⁴⁹ Cf. SB VI 9409, 57 (252 ap. J.-C.).

⁵⁰ Cf. p. ex. P.Dryton I 16, 8 (Pathyris, 131 av. J.-C.) : Ἀπολλόδοτος / Ἀρσιῆς ; SB XX 14392, 5–6 (Memphis, 53 ap. J.-C.) : Ἀπολλώνιος / Ἀρονίον.

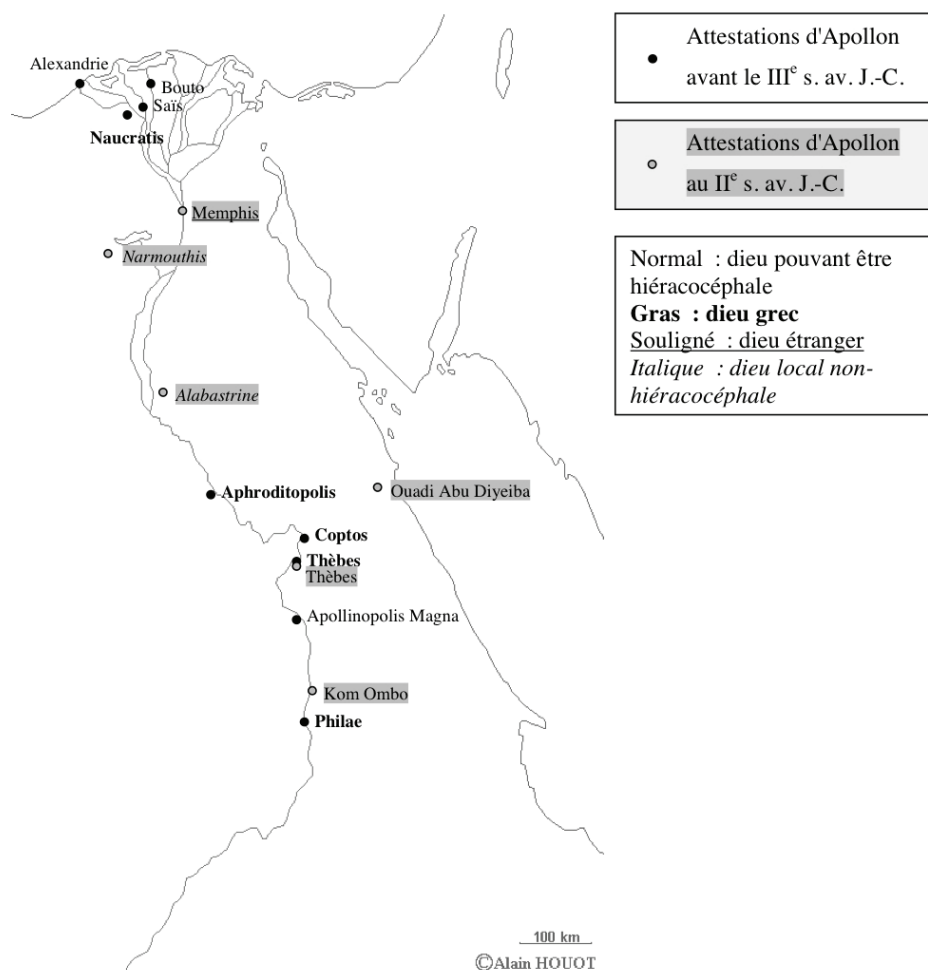
⁵¹ Cf. p. ex. P.Tor.Choach. 8, 3 (Thèbes, 126 av. J.-C.) : Ἀπολλώνιος / Ψεμμώνης.

⁵² Cf. Aristoph. *Av.* 514–516. Le dieu se transforme en faucon dans l'*Illiade* 15, 236–238, et un milan est son messager dans l'*Odyssée* 15, 525–528.

le monde classique, n'apparaît que rarement, et à chaque fois dans un contexte manifestement grec⁵³. L'iconographie falconiforme n'est pas unique, bien que largement majoritaire. Ainsi, à Lycopolis, Apollon était identifié à Oupouaout, de même qu'à Thèbes et Narmouthis où il était probablement un équivalent d'Anubis.

En conclusion, après avoir été introduit sur le territoire égyptien et avoir été plus ou moins artificiellement assimilé à la divinité qui lui était la plus proche, Apollon s'est éloigné du dieu qu'il était dans le monde grec pour devenir un dieu aux traits plus locaux, ayant subi les influences du pays dans lequel il s'était intégré. Une multitude d'Apollons spécifiques aux lieux où ils se sont implantés apparaissent ainsi dans les sources documentaires, illustrant différents modes d'*interpretatio* variant selon les localités et les époques.

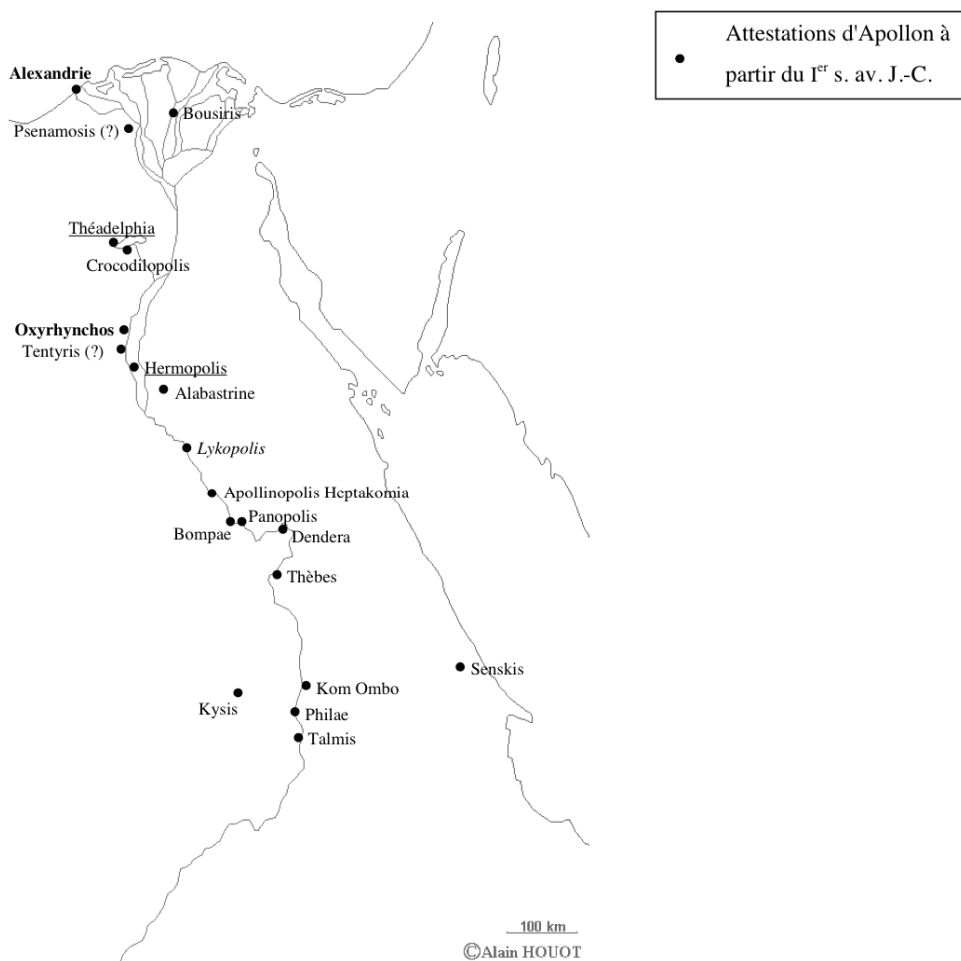
Fig. 1 : attestations d'Apollon en Egypte au début de la période ptolémaïque



Fond de carte © Alain HOUOT, avec l'aimable autorisation de l'auteur.

⁵³ Apollon, Artémis et Léo : I.Portes 47, 1–7 (Coptos, 246–221 av. J.-C.) ; Apollon et Léo : I.Memnon 13, 7 (Thèbes, 92 ap. J.-C.).

Fig. 2 : attestations d'Apollon en Egypte à la fin de la période ptolémaïque



Bibliographie

- I.Alex.Imp. = Kayser, F. (1994), *Recueil des inscriptions grecques et latines (non funéraires) d'Alexandrie impériale (I^{er}–III^e s. apr. J.-C.)* (BdE 108, Le Caire).
- I.Alex.Ptol. = Bernard, E. (2001), *Les inscriptions grecques d'Alexandrie ptolémaïque* (BdE 133, Le Caire).
- I.Delta = Bernard, A. (1970), *Le delta égyptien d'après les textes grecs* (MIFAO 91, Le Caire).
- I.Fayoum = Bernard, E. (1975–1981), *Recueil des inscriptions grecques du Fayoum* (Leiden).
- I.Hermoupolis = Bernard, E. (1999), *Inscriptions grecques d'Hermoupolis Magna et de sa nécropole* (BdE 123, Le Caire).
- I.Louvre = Bernard, E. (1992), *Inscriptions grecques d'Égypte et de Nubie au Musée du Louvre* (Paris).
- IM = Bernard, E. (1969), *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine. Recherches sur la poésie épigrammatique des Grecs en Égypte* (Paris).
- I.Memnon = Bernard, A. (1960), *Les inscriptions grecques et latines du Colosse de Memnon* (BdE 31, Paris).
- I.Pan = Bernard, A. (1977), *Pan du désert* (Leiden).
- I.Philae = Bernard, A. (1969), *Les inscriptions grecques de Philae* (Paris).
- I.Prose = Bernard, A. (1992), *La prose sur pierre dans l'Égypte hellénistique et romaine* (Paris).
- I.Portes = Bernard, A. (1984), *Les portes du désert : recueil des inscriptions grecques d'Antinooupolis, Tentyris, Coptos, Apollonopolis Parva et Apollonopolis Magna* (Paris).
- I.Th.Sy. = Bernard, A. (1989), *De Thèbes à Syène* (Paris).

Bresciani, E. (1975), « La dea-cobra che allatta il cocodrillo a Medinet Madi », *Aegyptus* 55, 3–9.

Bresciani, E. (1977), « Ancora sulla dea-cobra che allatta il cocodrillo. Una stele dal sacello del VII km della Via Appia a Roma », *Aegyptus* 57, 11–13.

- De Wit, C. (1952), *Le rôle et le sens du lion dans l'Égypte ancienne* (Louxor).
- Detienne, M. (1998), *Apollon le couteau à la main. Une approche expérimentale du polythéisme grec* (Paris).
- Dietrich, B.C. (1996), « The Sanctuary of Apollo at Kourion », in Buitron-Oliver, D. (éd), *The Sanctuary of Apollo Hylates at Kourion : Excavations in the Archaic Precinct* (SIMA 109, Jonsered) 17–39.
- Dunand, F. (1973), *Le culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée* (EPRO 26, Leiden).
- El-Sayed, R. (1975), *Documents relatifs à Saïs et ses divinités* (BdE 69, Le Caire).
- Gorre, G. (2007), « Identités et représentations dans l'Égypte ptolémaïque », *Ktema* 32, 239–250.
- Gorre, G. (2009), *Les relations du clergé égyptien et des Lagides d'après les sources privées* (Stud. Hell. 45, Louvain).
- Graf, F. (2009), *Apollo* (London / New York).
- Habachi, L. (1943), « Saïs and its Monuments », *ASAE* 42, 369–416.
- Kayser, F. (1993), « Un vétéran au temple de Montou à Tôd (Haute Égypte) », *ZPE* 97, 217–220.
- Lecuyot, G. (1992), « Un sanctuaire romain transformé en monastère : le Deir er-Roumi », in *Sesto Congresso Internazionale di Egittologia. Atti Turin, 1991* (Torino) 383–390.
- Lefebvre, G. (1912), « A travers la Moyenne-Égypte », *ASAE* 12, 81–94.
- Malaise, M. (1972), *Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie* (EPRO 21, Leiden).
- Malaise, M. (1978), « Documents nouveaux et points de vue récents sur les cultes isiaques en Italie », in De Boer, M.B. / Edridge, T.A. (éd), *Hommages à Maarten J. Vermaseren* (EPRO 68, Leiden) 627–717.
- Masson, O. (1961), *Les inscriptions chypriotes syllabiques* (Paris).
- Michailidès, G. (1948/1949), « Considérations sur les jeux gymniques et scéniques en Égypte à propos de quelques monuments inédits », *BIE* 31, 297–314.
- Minas, M. / Hallof, K. (1999), « Eine griechisch-demotische Inschrift aus Samos », *APF* 45, 26–31.
- Mitford, T.B. (1971), *The Inscriptions of Kourion* (Philadelphia).
- Perpillou-Thomas, F. (1993), *Fêtes d'Égypte ptolémaïque et romaine d'après la documentation papyrologique grecque* (Stud. Hell. 31, Louvain).
- Quaegebeur, J. (1974), « Prêtres et cultes thébains à la lumière de documents égyptiens et grecs », *BSFE* 70/71, 37–55.
- Quaegebeur, J. (1975/1976), « Les appellations grecques des temples de Karnak », *OLP* 6/7, 463–478.
- Roussel, P. (1916), *Les cultes égyptiens à Délos du III^e au I^{er} siècle av. J.-C.* (Nancy).
- Steindorff, G. (1946), *Catalogue of the Egyptian Sculpture in the Walters Art Gallery* (Baltimore).
- Thompson, D.J. (1984), « The Idumaeans of Memphis and the Ptolemaic Politeumata », in *Atti del XVII congresso internazionale di papirologia, Napoli 1983* (Napoli) 1069–1075.
- Wagner, G. / Lecuyot, G. (1993), « Une dédicace d'un néocore, héraut sacré d'Apollon », *BIFAO* 93, 413–418.
- Wernicke, K. (1895), « Apollon », *RE* 2, 1–111.
- Yoyotte, J. (1955), *CE* 30, 47–56 (compte rendu de De Wit 1952).
- Žabkar, L.V. (1975), *Apedemak, Lion God of Meroe* (Warminster).

ATHLETES AND LITURGISTS IN A PETITION TO FLAVIUS OLYMPIUS, *PRAESES AUGUSTAMNICA*

Francisca A.J. Hoogendijk¹

The main Greek text on this only partly preserved Vienna papyrus is addressed to Flavius Olympius, who may be identified as the *praeses* of the Augustamnica attested for AD 343. The sender is Aurelius Sar-, from the *amphodon* of Apollonios in, probably, Herakleopolis. He says that he has been making expenditures for gymnastic training (9) and may be a victorious (former) athlete himself (7, n.). Perhaps he holds a liturgical office, since the mention of such a function is expected in the lacuna before τοῦ νυνὶ λειτουργοῦν]τοῦ ἀμφοδίου Ἀπολλωνίου[υ (see 3–4, n.). Some elements in the text point to a petition, like the reference to a law (5), καθ' ὁμοιότητα τῶ[ν ἄλλ]ων ἐτι ἄνωθεν (11), while ἡπείχθη[ν (18) is the possible beginning of an expression known from other petitions².

Since the petition was addressed to the *praeses* of the Augustamnica, the text may stem from the archive of this *praeses*³. The official residence of the *praeses Augustamnicae* was the capital city of the newly created province of Augustamnica : Pelusium. There are, however, hardly any papyri originating from the eastern part of the Delta, apart from carbonized texts, and no papyri at all seem to have been found at Pelusium. The papyrological testimonia for Pelusium, as far as can be known, were found at places other than Pelusium itself⁴. Moreover, none of the papyri mentioning the Augustamnica were found in the eastern Delta⁵. Perhaps the archive to which this papyrus belonged was moved to a different place after the owner retired.

The text forms part of a τόμος συγκολλησίμιος ; the remains of a different document are visible at the left side of the papyrus. This way of archiving documents by pasting them together into rolls was recently studied by Willy Clarysse⁶. Like most other τόμοι συγκολλησίμιος this τόμος contains the original text (as shown by the layout and larger lettering of the address and the different handwriting of the two texts left of the τόμος), and the text comes from an official background (the petitioner may be a liturgist of the *amphodon* of a city, see 3–4, n.). Clarysse observed that this archiving practice, stemming from Ptolemaic times and most popular among higher as well as lower officials during the Roman period, came to an end in the middle of the fourth century AD. The present text, of around 343, is now the latest example of a τόμος συγκολλησίμιος.

Most interesting in this document is the subject around which it revolves : mention is made of a victory (6 : νίκης), of victors (7 : στεφανιτῶν ; 13 : στεφανιτ[), of training for the gymnastic game (8 : ἄσκησιν τοῦ γυμνικοῦ ἀγῶνος) and of expenses made on training and practice (9 : ἀναλώματα πεποίημαι εἰς ἄσκησιν καὶ ἄθλησιν). The word for « athlete »

¹ I thank Hermann Harrauer for allowing me to publish this text, and Bernard Palme for reconfirming this and for providing me with a digital photo of the papyrus with its publication right. I also thank Rodney Ast for correcting my English, and the anonymous referee for his comments and suggestions.

² For a bibliography on petitions, see P.Dub. 18 ; see also Feissel / Gascou (2004). A list of early Byzantine petitions (284 – end 4th century AD) is found in Kramer (1987) 155–161.

³ Records suggest that the papyrus was bought in 1893 and found at Soknopaiou Nesos. The latter is, however, hardly possible since no papyri are known to have come from Soknopaiou Nesos after the middle of the third century AD ; see Hoogendijk / Worp (2001) 58. SB XXVI 16727 (first quarter of IV AD) published there offers a comparable case of a Vienna papyrus (inv. G 24704), bought in 1893 and ascribed to Soknopaiou Nesos, but rather found in Bousiris (Delta). According to H. Loebeinstein in P.Rainer Cent. (p. 21), the Vienna papyri from Soknopaiou Nesos had been given the inventory numbers G 24800–25024, so that the aforementioned text G 24704 and the present G 24715 indeed fall outside this group.

⁴ Carrez-Maratray (1999) 166–192.

⁵ Palme (1998) 129.

⁶ Clarysse (2003), attestations p. 357, n. 41–42 with updated list at : <<http://www.trismegistos.org/arch/index.php>> (January 2011).

or again « practice » is partly preserved in line 16 : ἀθλη[. In line 14 [δω]ρηθέντα, in combination with the preceding τῇ θεοφιλεῖ[τῇ] εὐεργεσία τῶν ἀνθρώπων, may point to games granted by an emperor. It appears from the text that the petitioner was very much involved in gymnastic training for games (he even spent money on it [9]), but it remains uncertain if he was a (former ?) athlete himself. Is the νίκη referred to in line 6 the petitioner's own victory or someone else's ? May it be inferred from ἄλλων (7) that the petitioner himself was a victor, too ? The petitioner's son, in any case, was a victorious athlete : one can read νενικηκότα ἐ[ν] ἀγῶσι υἱόν μου (15).

This athletic context is all the more remarkable since by the middle of the fourth century the ancient games had gradually become less popular and started to disappear (the last official Olympic games were held in AD 393), so that information on games and athletes from that period has become very scarce.

What is the petition about ? One is reminded of the third century athletes' petitions which were mostly directed to a city council (of Hermopolis or Oxyrhynchus ; no athletes were earlier known for Herakleopolis). These petitions dealt with the confirmation or registration of an athlete's privileges⁷. The present petition, however, which does not necessarily stem from an athlete, appears to deal with a different problem and was directed to the higher level of the *praeses*.

Based on so few and such uncertain facts, one can only speculate as to the contents of the petition. There is not much that can be known for certain :

- the petitioner undertook something (4 : ἐνεχείρησα), paid for athletic training (9), his son had won in games (15) ;
- there is a general context of games and athletes (see above) and of an event that took place abroad (6 : ἀλλοδαπῆς) ;
- reference is made to a list of nominations to liturgies (16 : γραφῆς λειτουργῶν).

Hypothetically, this may be a petition against appointment to a liturgy, from someone who was appointed while he was away from home, claiming exemption on the grounds that he is a victor in the games and has already spent a lot of money on athletic training⁸. If we assume that the petitioner already was a liturgist (see 3–4, n.), he might be petitioning against a second appointment⁹. In both cases, the reference to « today's list of liturgists » (16) may have been needed to substantiate the complaint.

Speculating even further : accepting the slight chance that the petitioner is indeed identical with Sarmates son of Pamounis of PSI XII 1232 (cf. 3, n.) and thus a *systates*, he would himself be responsible for the list of nominations. He may then have appended the list to his petition (or even the petition to his list), because the petition dealt with a problematical appointment. In this scenario the petitioning *systates* could hardly be petitioning against his own nomination for a liturgical office. Perhaps he was instead asking to be released from his post since he had taken up all the athletic obligations mentioned. Other scenarios are possible and nothing can be certain on the basis of the all too fragmentary text.

However the case may be, this text shows at least one important thing : how the ancient Greek games still played a role in the society of early Byzantine Egypt, even as late as the middle of the fourth century AD¹⁰.

⁷ See Frisch (1986) ; Drew-Bear (1988). A list of athletes in Perpillou-Thomas (1995) 241–251 ; none of the 131 athletes in the list comes from Herakleopolis.

⁸ For athletes' exemption of liturgies, see Lewis (1997) 90.

⁹ Even former athletes sometimes held official functions in their city as a second career ; see Drew-Bear (1988) 233.

¹⁰ An early fourth-century attestation of games can be found in P.Oxy. LXIII 4357 (later than 27 Oct., AD 317).



ca. AD 343

written in Herakleopolis (?) /
found in Pelusium (?)

Part of a τόμος συγκολλησίμος ; at the left side, the ends of 16 lines of a different document remain¹¹. One *kollema* is visible at ca. 1,5 cm from the left side. There is a free margin of 1,5 – 2 cm between the *kollema* and the text on the right-hand side. The dark brown color of the right-hand sheet of papyrus is interspersed with lighter strips at regular intervals, which may point to the manufacturing of the papyrus according to the « Hendriks » method¹². The papyrus is broken off at all sides and the whole sheet is rather damaged, with a larger hole in lines 11–13. Not much seems to be missing from the top, but probably almost half of the text of the main document is missing on the right-hand side¹³ ; looking at the longest vertical strip preserved, at least a third of the document is lost at the bottom. The largest remaining text in this τόμος συγκολλησίμος consists of 21 lines of Greek, written along the fibers in a neat, experienced professional hand. At the start of each line the writer wrote slightly larger initial letters. Large stylish script was used for the address in line 2. Some characters have small superfluous loops (e.g. 18 : κ of οὐκ ; χ of ἡπεύθη[ν] or end-strokes striking through the next character (e.g. 4 : εν of ἐνεχείρῃα ; 5 : δη of δημῶν ; 17 : ωc of οὕτωc). Sometimes a prolonged downward stroke of *rho* or *iota* reaches, or even crosses, the writing of the next line (e.g. 14 : ρ of ἀνθρῶπων through 15 : ἐ[ν] ; 16 : ρ of cήμερον through 17). The traces in line 1 are possibly Latin. The overall impression of the handwriting points to the fourth century AD, which is not contradicted by the more cursive handwriting of the line endings of the text on the left¹⁴. The verso is blank. Based on the contents, the text was possibly written in Herakleopolis and probably archived at Pelusium, but may have been found elsewhere.

	[	.[	]	.	q.	.	[	]
	[Φλ]αοῖνι	vacat	'Ολυμπίωι	[	vacat		τῷ διασημοτάτῳ ἡγεμόνι	]
	παρὰ Αὐρηλίου Καρ[-		father's name, city, function (?)				τοῦ νυνὶ λειτουργοῦν-	]
	τος ἀμφόδου Ἀπολλωνίο[υ.	τη]	λικούτοις ἐνεχείρησα .[				ἀπο(?)-	]
5	δημῶν, νόμου γάρ ὄντος καὶ ἔθους, νόμου μὲν . . . [							]
	ἐνταῦθα νίκησ. ἐπεὶ δὲ τῆς ἀλλοδαπῆς περιγινόμ[ενης							]
	νον συντάττεσθαι τε μετὰ τῶν ἄλλων στεφανιστῶν [						ἀναλώ-	]
	σαντα εἰς τὴν ἄσκησιν τοῦ γυμνικοῦ ἀγῶνος ἐκ δὲ τ[							]
	ἀναλώματα πεποίηται εἰς ἄσκησιν καὶ ἄθλησιν δε .[							]
10	ὃν ἡ τύχη καλῶς ποιῶσα ἐδώρήσατο τῷ ἡμετ[έρῳ							]
	. . καθ' ὁμοίότητα τῷ[ν ἄλλ]ων ἐτι ἄνωθεν, λέγω δὲ [							]
	. . . δὲ καὶ τὴν γλ̣. . [± 15] . συνεχῶς ς[							]
	τ̣ υ̣ καὶ οὐδένο ^s α[± 12] . ου στεφανιστ[						τῇ θεοφιλες-	]
	τάτῃ εὐεργεσία τῶν ἀνθρώπων [δω]ρηθέντα ὑπὸ [							]
15	οὕτως νεγινηκότα ἐ[ν] ἀγῶσι υἱόν μου παρόν[τα							]
	σήμερον γραφῆς λειτουργῶν διαφέρον οὐκ ἄθλη[						τῆς σῆς διασημοτά-	]
	της ἡγεμονίας τὴν κείνησιν οὕτως ὥμως κ[							]
	[. . .] θρίαγγ οὐκ ὀκνήσει μοι κατ' αὐτῶν. ἠπέιχθη[ν							]
	. [. . .] νδ̣ . [.] [. . .] [						τηλι-	]
20	κούτου μο̣ π̣π̣ . [.] ρ[							]
	τω̣ εν[.] τ̣ω̣ . . . [							]

6 περιγιγνομένης 8 γυμνικοῦ : *υ corr. ex α*? 17 κίνησιν

¹¹ Tentatively read as : 1] 2]ν 3]ν 4] . . 5] . 6]α 7 π]αλαιους 8] .ουρα 9]αρ . 10] . . .
11] 12] αρου 13] ω 14]υμων 15] λο 16]λα.

¹² Hendriks (1980) ; Hendriks (1984) ; Harrauer (2010) 19.

¹³ See below 3, n.

¹⁴ See Harrauer (2010), Abb. 184 (AD 339); 188 (AD 343); 192 (AD 356); and, more cursive, Abb. 191 (AD 348).

(...) (Latin notation ?). To Flavius Olympius the most eminent praeses, from Aurelius Sar-
(father's name, city, function ?) of the amphodon of Apollonios which is currently providing
liturgists. With such great (...) I undertook (...) [5] while I was away from home, because it
is the law and the custom, the law (...) victory there. Since of the elsewhere resulting (...)
and to order with the other victors (...) having paid for the training of the gymnastic games
and from (...) I made expenses on training and practice (...) [10] which the good fortune,
acting well, presented to our (...) in the same way as the others already for a long time, I
mean (...) and the (...) continually (...) and nobody (...) victor(s) (...) with the most god-
loved well-doing towards the people granted by (...) [15] thus my son, having won in games,
being present (...) of today's list of liturgists not pertaining to athletes/practice (...) of your
most eminent praeses-ship the movement thus cruelly and (...) he shall not hesitate for me
against them. So I was forced to (...) [20] of such a great (...).

1 .[. . .] .[. . .] . *q* . [. . .]. Probably traces of Latin, since a *q* may perhaps be recognized. Perhaps a short remark in Latin was added afterwards at the *officium* of the *praeses*, possibly some (abbreviated ?) archival notation. At the start of this line, there must have stood a large letter of which the extended lower part, curving to the right, is still visible in the margin before 3. Note that the vertical traces at the right end of the papyrus form the upper parts of the two *iotas* of Ὀλυμπίωι in line 2 underneath.

2 [Φλ]αουρίῳ *vacat* Ὀλυμπίῳ [. Of αου only traces of the upper part of the characters remain. In view of τῆς εἰς διακημοτά]της ἡγεμονίας (17), the addressee may be identified as Flavius Olympius, who is attested as *praeses Augustamnicae* in four other papyri. He is the addressee of a petition published by Emmett (1984), now known as SB XVI 12814 (Herakleopolites, ca. AD 343) with the heading Φλαουρίῳ Ὀλυμπίῳ τῷ διακημοτάτῳ ἡγ[εμόνι. The present text is accordingly supplemented with τῷ διακημοτάτῳ ἡγεμόνι, which was probably preceded by another blank space. Flavius Olympius is further mentioned as *praeses* of the Augustamnica in SB VI 9622 (= P.Sakaon 48 ; Theadelphia ; 6 April, AD 343), the only attestation also figuring in *PLRE* I, s.v. « Olympius 15 » ; P.Oxy. XLVIII 3389 (14 March, AD 343) ; P.Oxy. LXII 4345 (AD 343). A list of *praesides Augustamnicae* is provided by Palme (1998), where on page 134 can be found that the predecessor of Flavius Olympius, and first *praeses Augustamnicae*, was Flavius Iulius Ausonius with last dated attestation of 1 July 342 (P.Oxy. LIV 3775) ; the first successor known was Flavius Areianus Alypius, in office on 5 July 351 (CPR V 12). These dates provide the *termini post* and *ante quem* for the present text.

3 παρὰ Αὐρηλίου Ἐαρί. After the sender's name, his father's name is expected, followed by the sender's origin (possibly Herakleopolis, see below, 3–4, n.) and probably a liturgical function preceding τοῦ νυνὶ λειτουργοῦν]τοσ ἀμφοδου (see below, *ibidem*). It cannot be excluded that Aurelius Sarmis is identical with Aurelius Sarmates, *systates* of Herakleopolis, the sender of the petition PSI XII 1232, 2–5 (Herakleopolis, IV AD) : παρὰ Αὐρηλίου Ἐαρμάτου Παμού|νιος κυστάτου τοῦ νυνὶ λειτουργοῦντοσ ἀμφοδου Ἀπολλωνίου τῆς αὐτῆς πόλεως. One should, however, keep in mind that both readings of the name Sarmates are uncertain. This identification, if correct, would also mean that the date of PSI XII 1232 could be narrowed to around AD 343. The function of *systates*, one of whose duties was the nomination to liturgies, might well fit the context of both τοῦ νυνὶ λειτουργοῦν]τοσ and of εἴμερον γραφῆς λειτουργῶν in line 16 of this text. On the *systates*, see Van Minnen in P.Lugd. Bat. XXV, p. 275–276 ; on liturgies, see Lewis (1992) ; see also below 16, n. If at all accepted, the supplement of 3–4, παρὰ Αὐρηλίου Ἐαρ[μάτου Παμούνιος ἀφ' Ἡρακλέους πόλεως κυστάτου τοῦ νυνὶ λειτουργοῦν]τοσ ἀμφοδου Ἀπολλωνίου, would give a total line length for the whole text of about 72 letters and the missing right part of the papyrus will have contained about 33 letters per line. That τῆς αὐτῆς πόλεως of PSI XII 1232 is not found in the present text may be explained by the fact that in this case the addressee is in a different city, so the sender's city would already be included in his own description (ἀφ' Ἡρακλέους πόλεως) and did not need to be repeated here.

3–4 τοῦ νυνὶ λειτουργοῦν]τοσ ἀμφόδου Ἀπολλωνίου. An ἀμφοδον Ἀπολλωνίου is attested for the cities of Arsinoe, Oxyrhynchus and Herakleopolis, all situated in the Augustamnica at the time of Flavius Olympius (attestations in the *Database of Placenames*, s.v. « *amphodon Apolloniou* », January 2011). In Arsinoe, however, there are actually two *amphoda* of the same name, always distinguished from each other by adding either Παρεμβολῆς or Ἱερακείου after Ἀπολλωνίου ; see Reiter (2002) 129. This is not the case here. For Oxyrhynchus there is only one exceptional attestation, P.Oxy. XIV 1695, 14 (AD 360) ; see Del Fabbro (1982) 15–17. This would result in Herakleopolis as the city in question for this *amphodon*. For the Herakleopolite *amphodon Apolloniou*, see Calderini / Daris, *Diz. geogr.* I.2, p. 153–154, s.v. Ἀπολλωνίου 4, with Suppl. 1, p. 47 and Suppl. 4, p. 17 (and *Database of Placenames*). Before ἀμφόδου Ἀπολλωνίου, the only possible supplement which ends in -τοσ seems to be τοῦ νυνὶ λειτουργοῦν]τοσ : « of the *amphodon* of Apollonios which is currently providing liturgists » (*DDbDP*, January 2011). The expression τοῦ νυνὶ λειτουργοῦν]τοσ is found in two papyri, from the third (?) and fourth century respectively ; in both cases it is followed by ἀμφόδου Ἀπολλωνίου, and both texts originate from Herakleopolis : BGU III 958c, 11–13 and PSI XII 1232, 3–5 (cited above, 3, n.).

4 ἐνεχείρησα. From the verb ἐγχειρέω « to take in hand », « undertake », « attempt », originally with *dativus rei*, but later and in papyrological documentation normally with *accusativus rei* ; cf. LSJ s.v. If the word was written with iotacistic *eta* instead of *iota*, the form may also have come from ἐγχειρίζω « put into one's hands ». The latter might seem attractive because this verb is often connected to liturgies ; but see Lewis (1997) 59 : « In the context of liturgy this verb is found only in the passive (“the office assigned to me” *aut sim.*). » So there is no special connection between the verb used here and liturgies. Ἐγχειρέω, according to Lewis, does not appear in the language of liturgy at all. Instead of ἐνεχείρησα, also the middle form ἐνεχειρησάμην, the plural ἐνεχειρήσαμεν or any other form with -σα may have stood here.

4–5 ἀπο]δημῶν. The supplement was chosen in view of ἀλλοδαπῆς (6) ; also possible are e.g. ἐπιδημῶν or ἐκδημῶν.

5 νόμου γὰρ ὄντοσ καὶ ἔθουσ. For laws pertaining to athletes' privileges, including exemption of liturgies, see Amelotti (1955). On ἔθοσ « custom », see Schmitz (1970), esp. 73ff. : « Tò ἔθοσ als Grundlage von Liturgie und Zwangsarbeit ».

5–6 νόμου μὲν . . . [(...)] ἐνταῦθα νίκης. Perhaps μὲν τοῦ[can be read. Some laws on athletes mention, for obtaining certain privileges, the condition that a victory was to be won at important games in a certain place ; none of them, as far as known, seem applicable in the (unclear) case of the present text ; see Amelotti (1955) 352–355. Ἐνταῦθα, if meaning « there », is taken up by the following ἀλλοδαπῆς, « belonging to another land » (LSJ s.v.), « from elsewhere » ; if ἐνταῦθα means « here », it is contradicted by it.

6 ἀλλοδαπῆς περιγινομ[ένης (l. περιγινομένης). The verb περιγίνομαι is in the papyri mostly used in the meaning of « to remain », « to be left over », « to be a result or consequence ». With respect to the preceding ἐνταῦθα νίκης, one might perhaps supplement the same word νίκης after τῆς ἀλλοδαπῆς περιγινομ[ένης : literally « of the from elsewhere resulting victory », pointing to a victory won at games held abroad.

7 συντάττεσθαι τε. The infinitive should depend on a main verb in the lacuna of the preceding line. Because of τε, a corresponding infinitive is also to be expected there.

μετὰ τῶν ἄλλων στεφανιζῶν. A person (the petitioner himself, or possibly his son ?) « is ordered » (συντάττεσθαι) (to do something) « together with the other victors ». From the word ἄλλων one may infer that this person was a στεφανίτης himself. Instead of μετὰ, με τά would also be possible, with με complementing ἀναλώ]σαντα.

στεφανιζῶν (and 13, στεφανιζ[. « Victors ». The history of the meaning of στεφανίτης was recently studied by Sofie Remijsen (2011). I thank Sofie Remijsen for putting the proofs at my disposal before the article was printed. She states that στεφανίτης, originally only used as an adjective denoting a special kind of games, was, until the middle of the first century BC, never used for people. When στεφανίτης then came to be used (as an archaism with no special technical meaning) for members of

the international associations of athletes and performing artists, it was only within this context and always preceded by the word ἱερωνίκης. In the fourth century AD, τεφανίτης started to be used as an independent word for « victor ». Remijsen, for this phenomenon, could only cite agonistic metaphors of Christian authors ; the present text now provides the first attestation of this independent use of τεφανίτης for « victor » in a papyrus document.

8 ἄκκησι. See below 9, n.

γυμνικοῦ ἀγῶνος. « Athletes' games », as opposed to those of dionysiac artists, musicians, and games with horses and chariots. The same expression is attested in SPP XX 69, 6 (= Pap. Agon. 7 ; Hermopolis, AD 268) : γυμνικοῦ Ὀλυμπικοῦ ἀγῶνος ; P.Coll.Youtie II 69, 7–8 (= Pap. Agon. 9 ; Oxyrhynchus, AD 272) ; this is part of a long description of the Capitoline games.

ἐκ δὲ τ[. Perhaps supplement ἐκ δὲ τ[οῦ ιδίου or ἐκ δὲ τ[ῶν ιδίων, « and from my own (means) ».

9 εἰς ἄκκησιν καὶ ἄθλησιν. The two words may here both be used for the physical training and practice of athletes. Ἄκκησις is found in the papyri for all kinds of practice, among which also « athletic practice » ; see PSI XIV 1422, 29 (III AD). The participle ἀκκήσας appears in P.Oxy. XXVII 2477, 6 (III/IV AD). Ἀθλησις is found in two papyri, the first one referring to the practicing of music ; see P.Lond. VII 2017 (241/242 BC) and the second to « athletics » ; see SPP V 119 verso iii, 13 (Hermopolis, AD 267 ; translated thus in Sel. Pap. II 217) : ἀ[νδρ]ῶν εὐδοκίμων κατὰ τὴν ἄθλησιν γενομένων. With the meaning « athletics », « athletic profession », ἄθλησις is often attested in inscriptions ; see *Searchable Greek Inscriptions* (January 2011), s.v.

δε[. Read perhaps δὲ τ[οῦ or δὲ τ[ῶν as the beginning of an article, followed by person(s) who received the training. At the end of the lacuna perhaps supplement τεφανον ?

10 ἡ τύχη. With the same meaning of « the good fortune » also found in e.g. P.Ammon I 3, iii 16 (Alexandria, AD 348) ; SB III 6222, 36 (private letter of athlete, Alexandria, late III AD) ; SB XIV 11717, 30 (Hermopolis, mid-IV AD).

καλῶς ποιοῦσα. See P.Oxy. LIV 3758, 51 (AD 325) for the same expression, but used for a person, in a further incomplete line from proceedings before the *logistes*.

τῷ ἡμετέρῳ. Perhaps supplement νίῳ (see 15) ?

11 τῷ[ν ἄλλ]ῳ. Also possible τῷ[ν αὐτ]ῳ. Possibly referring to the τεφανῖται (7) and/or to κατ' αὐτῶν (18).

12 γλ[. Or τλ[. [.

13–14 τῇ θεοφιλεσ[τ]άτῃ εὐεργεσία. Used for emperors ; supplemented from PSI XIV 1422, 32 (III AD), a petition of an athlete to the emperors.

14 [δω]ρηθέντα. Verb often used for royal grants (of privileges or games) of an emperor to his people ; see Frisch (1986) 133. Supplementing [εὐ]ρηθέντα would be another, less probable, possibility.

15 οὕτως νενικηκότα ἐ[ν] ἀγῶσι νίον μου. Since an article is lacking before νίον, the word νενικηκότα should be connected with νίον.

16 σήμερον γραφῆς λειτουργῶν. « Today's list of liturgists ». Providing a yearly list of people nominated for liturgies formed part of the task of a *systates*. For the possibility that the sender of this petition was a *systates*, see above 3, n. In Herakleopolis, where this petition was probably written, as in Oxyrhynchus on which we are better informed, the liturgies were filled by different quarters of the city in annual rotation (see 3–4, n.). The *systates* of the quarter due to serve, himself also a liturgist, had the duty to write the γραφὴ λειτουργῶν. A table of γραφαὶ λειτουργῶν can be found in Lewis (1997) 114, with only one attestation from the fourth century AD (P.Cairo Preis. 20 ; Hermopolis, AD 356/357). For the fourth century it is not clear to whom these lists should be directed ; some nominations are addressed to the nome *logistes* ; see Lewis (1997) 86. The addressee would not normally have been the *praeses*, to whom the present petition including the reference to « today's list of liturgists » was sent. Still, a *praeses* sometimes appears to be involved with these nominations : see

P.Oxy. LXII 4345 (AD 343), an incomplete text about the nomination of an ἀπαιτητής where, remarkably, « the appointment seems to have been in some manner pre-arranged with the *praeses Augustamnicae* Flavius Olympius » (P.Oxy. LXII 4345, introd.).

οὐκ ἀθλη[. Supplement ἀθλή[σει or ἀθλη[ταῖς.

17 κείνηεν (l. κίν-). « Movement », « setting ... in motion », « punitive action » ?

ὥμωc. Not previously attested in papyrological documents. If this is not a writing error for ὅμωc (a mistake not really expected in this otherwise well spelled text), it must be the adverb of ὁμός, « raw, crude », probably used in a metaphorical way : « cruelly ».

18 [. .] θρίαν. Perhaps νοθρίαν « sluggishness, indolence », or ἐχθρίαν « hatred, enmity » (the only substantives with -θρία- found in the *DDbDP*, January 2011). Probably not the adjective ὀλέθριαν, since this has no feminine form (at least in papyrus documents ; a feminine form is used in literature, see *LSJ s.v.*).

οὐκ ὀκνήει. It is also possible to read ὀκνήει, but if the infinitive were part of a request « not to hesitate », one would rather expect μή instead of οὐκ.

ἡπείχθη[ν. For a possible supplement, see e.g. the petitions P.Merton II 91, 16 (directed to the *praeses Aegypti Herculiae* ; Karanis, AD 315) : ἡπείχθην οὖν τὴν καταφυγὴν ποιήσασθαι πρὸς τοὺς σοὺς τοῦ ἐμοῦ κυρίου πόδας δεόμενος καὶ παρακαλῶν ; or P.Oxy. XLIII 3116, 17–19 (= Pap.Agon. 10, petition of a victor in the games ; AD 275/276) : ἡπείχθην (l. ἡπείχθην) τὴν τῶνδε τῶν βιβλίων (l. βιβλιδίων) ἐπίδοσιν ποιή[σασθ]αι ἀξιῶν (...).

Bibliography

- Amelotti, M. (1955), « La posizione degli atleti di fronte al diritto romano », *SDHI* 21, 123–156.
- Clarysse, W. (2003), « Tomoi Synkollēsimoι », in Brosius, M. (ed.), *Ancient Archives and Archival Traditions : Concepts of Record-Keeping in the Ancient World* (Oxford) 344–359 with <<http://www.trismegistos.org/arch/index.php>> (January 2011).
- Carrez-Maratray, J.-Y. (1999), *Péluse et l'angle oriental du Delta égyptien aux époques grecque, romaine et byzantine* (Bibliothèque d'étude 124, Le Caire).
- Database of Placenames of Graeco-Roman Egypt* (January 2011) : <<http://www.trismegistos.org/geo/index.php>>.
- Del Fabbro, M. (1982), « Note a papiri ossirinchi », *Stud. Pap.* 21, 15–22.
- DDbDP* (January 2011) = *Duke Databank of Documentary Papyri* : <<http://www.papyri.info>>.
- Drew-Bear, M. (1988), « Les athlètes d'Hermoupolis Magna et leur ville au 3^e siècle », in *Proceedings of the XVIIIth International Congress of Papyrology, Athens 1986* (Athens) II 229–235.
- Emmett, A.M. (1984), « An Unpublished Petition to Flavius Olympius (PMacquarie Inv. 358) », in *Atti del XVII Congresso Internazionale di Papirologia, Napoli 1983* (Napoli) III 825–828.
- Feissel, D. / Gascou, J. (éd.) (2004), *La pétition à Byzance. XX^e Congrès international des études byzantines, 2001* (Paris).
- Frisch, P. (1986), *Zehn agonistische Papyri* (Pap. Col. 13, Opladen).
- Harrauer, H. (2010), *Handbuch der griechischen Paläographie* (Bibliothek des Buchwesens 20, Stuttgart).
- Hendriks, I.H.M. (1980), « Pliny, *Historia Naturalis* XIII, 74–82 and the Manufacture of Papyrus », *ZPE* 37, 121–126.
- Hendriks, I.H.M. (1984), « More about the Manufacture of Papyrus », in *Atti del XVII Congresso internazionale di papirologia, Napoli 1981* (Napoli) I 31–37.
- Hoogendijk, F.A.J. / Worp, K.A. (2001), « Drei unveröffentlichte griechische Papyri aus der Wiener Sammlung », *Tyche* 16, 45–61.
- Kramer, B. (1987), « P.Strasb. Inv. 1265 + P.Strasb. 296 recto : Eingabe gegen ἀνδραποδικμός (= *plagium*) und εὐλητία (= *furtum*) », *ZPE* 69, 143–161.
- Lewis, N. (1992), « *Notationes Legentis* : The Title κυρτάτης », *BASP* 29, 127–129.
- Lewis, N. (1997), *The Compulsory Public Services of Roman Egypt* (Pap. Flor. 28 ; 2nd ed., Firenze).
- Palme, B. (1998), « *Praesides* und *Correctores* der Augustamnica », *Antiquité Tardive* 6, 123–135.
- Perpillou-Thomas, F. (1995), « Artistes et athlètes dans les papyrus grecs d'Égypte », *ZPE* 108, 225–251.
- Reiter, F. (2002), « P.Vind.Sal. 14 und die Kopfsteuerrate im Herakleopolites », *ZPE* 138, 129–132.
- Remijsen, S. (2011), « The So-Called “Crown-Games” : Terminology and Historical Context of the Ancient Categories for Agones », *ZPE* 177, 97–109.
- Schmitz, H.D. (1970), *Τὸ ἔθνος und verwandte Begriffe in den Papyri* (Diss. Köln).
- Searchable Greek Inscriptions* (January 2011) : <<http://epigraphy.packhum.org/inscriptions>>.

COMMENTAIRE DE L'*ALEXANDRA* DE LYCOPHRON DANS LE PAPYRUS DE BERLIN 16984 ?

André Hurst¹

S'il est un poème pour lequel on peut imaginer que les commentaires se sont avérés nécessaires dès sa publication, c'est bien l'*Alexandra* de Lycophron, ce long monologue de messager rapportant une prophétie de Cassandre (nommée ici « Alexandra ») formulée en style énigmatique. Les scholies transmises dans nos manuscrits, et récemment rééditées par Aloïs Leone (2002), mentionnent les noms de deux commentateurs (Théon et Sextion) ; il existe en outre deux paraphrases, mais on se demande si le matériel ne remonterait pas au poète lui-même. En effet, la conscience qu'a Lycophron de la difficulté de son tissu d'énigmes apparaît clairement dans le défi qu'il lance au lecteur à travers les paroles que le serviteur adresse au roi Priam dès le début du monologue, et cette conscience serait parfaitement compatible avec une activité d'exégète qu'il prendrait en charge lui-même.

Dans ce contexte, deux textes transmis sur des papyrus mutilés ont déjà été pris en compte : il s'agit de PSI VI 724 (III^e s. ap. J.-C.) et de P.Oxy. XXVII 2463 (II/III^e s. ap. J.-C.)². Récemment (*privatim*), Stéphanie West s'est posé la question de savoir s'il ne fallait pas considérer comme un élément de commentaire le texte du P.Berol. 16984 daté du IV/V^e siècle (= *TrGF* II 734b « Adespota »)³ ; son hypothèse est qu'il pourrait s'agir d'une scholie au vers 1203 de l'*Alexandra*. Elle ouvre ainsi la voie d'une reprise en considération de ce texte pour tenter d'en élucider l'objectif.

Voici le texte tel qu'il se trouve dans les *TrGF* :

· · ·	
κ[	
κα[	
μεταβλ[ηθ-	
ος Φιλύρα[	
5 της 'Ρέας [] τ[	(...) transform(é ? ...) Philyra
ομόνος εἰ[c] ἵππον [μετε-	(...) Rhéa (...) il prit la forme
βλή]θη, ἥ δὲ διὰ τὴν μ[εταμόρ-	d'un cheval, cependant
φ]ωσιν ἀπέτεκεν Χε[ίρωνα	qu'elle, par une conséquence
τὸν ἵπποκένταυρον [	de cette métamorphose, mit
· · ·	au monde Chiron l'hippo-
	centaure (...).

5 ραια ed. pr. 6 -μονος fort. κρονος Janko
(congrès de Genève, 19.08.10, scil. Κρόνος)

Le fragment est présenté comme un *schol(ion) marginale ad textum ignotum*. On considérera trois possibilités : le « texte inconnu » pourrait être l'*Alexandra* de Lycophron ; il pourrait être un poème de Pindare ; il pourrait enfin s'agir des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes.

¹ Voir désormais Hurst (2012).

² = Π⁵ et Π⁶ dans Hurst / Kolde (2008) LIX–LX.

³ Il s'agit d'un « petit fragment » de codex en parchemin, qui comporte notre texte du côté chair. Cf. McNamee (2007) 454 et pl. XXIV (=MP³ 2463.3, Tragedy).

1) Si le « texte inconnu » devait être l'*Alexandra* de Lycophron

a) *Ce serait une explication du vers 1203*

Le texte expliquerait le nom de Κένταυρος donné dans ce vers à Cronos :

τύμβος γεγώς Κένταυρος ὁμόφρων σποῶς

lui le cruel Centaure, tombeau de sa progéniture

Le personnage ainsi désigné n'est autre que Cronos. Comme on le voit dans les scholies de l'*Alexandra* (1200b), l'attribution du nom de « Centaure » à Cronos constituerait une allusion à sa métamorphose en cheval survenue au moment de son union avec l'Océanide Philyra. De cette union naîtra Chiron, le seul des Centaures qui soit issu directement de Cronos. Comme c'est le cas dans le texte du fragment de Berlin, la scholie mentionne à cette occasion les noms de Philyra et de Chiron. De surcroît, le texte mentionne Rhéa (5), ce qui donne à penser que la métamorphose de Cronos se trouvait expliquée par l'arrivée inopinée de Rhéa durant l'union amoureuse de Philyra et de Cronos.

b) *Ce serait une explication du vers 670*

Les mots qu'il s'agirait d'expliquer seraient alors :

(...) ἀήδων κτεῖρα Κενταυροκτόνος

(...) *rossignol stérile, meurtrière de Centaures*

Habillée d'un singulier de type générique, cette expression désigne en l'occurrence les Sirènes (on se trouve au début de la partie consacrée au retour d'Ulysse, dans une énumération pathétique des épreuves qu'il devra subir). En effet, selon les scholies, les Centaures s'enfuient de Thessalie pour échapper à Héraklès et aboutissent sur l'île des Sirènes, où ces dernières les tuent. Faut-il supposer qu'une mention des Centaures était l'occasion de mentionner l'un des plus célèbres d'entre eux ? Que l'on percevait plus ou moins obscurément le récit de la naissance de Chiron comme l'un des récits de l'origine des Centaures dans leur ensemble ? On peut en douter. En tout état de cause, on observe que les scholies du passage sont moins détaillées que celles du vers 1203. Les Centaures sont simplement donnés pour connus. Dans l'hypothèse où la mention des Centaures justifiait une digression exégétique relative à la naissance de Chiron, on devrait s'étonner que les scholiastes attendent le vers 1203 pour la livrer. C'est peut-être la question du point d'ancrage qui importe ici : visiblement, et contrairement au vers 1203, le vers 670 ne se trouve pas dans un contexte où Cronos doive être nommé.

Dans l'un et l'autre cas, les paraphrases sont de peu de secours et ne font au mieux que confirmer la mort des Centaures chez les Sirènes (P *ad* 670), le fait que le « rossignol stérile » désigne bien une Sirène (p *ad* 670), ou encore que le mot « Centaure » désigne Cronos (p *ad* 1203).

Si l'on procède à la comparaison avec les scholies, la question que l'on peut se poser est de savoir quelle ampleur les auteurs de commentaires accordaient à leurs digressions mythologiques. En effet, le personnage mythologique n'étant jamais isolé d'un contexte relativement vaste, le commentateur doit choisir jusqu'où il compte faire porter son éclairage, et, à la limite, s'il doit commencer « avant la naissance du monde », pour faire écho à l'ironie de Racine dans ses *Plaideurs*⁴.

Par pure précaution, on mentionnera ici une possibilité supplémentaire qui serait en rapport avec Lycophron et qui devrait tempérer notre désir de rapprocher le texte de Berlin

⁴ Acte 3, scène 3. On songe ici à la manière dont Jean Rudhardt (1981) 192 oppose les contes et les mythes, en concluant de la manière suivante : « A l'instar d'Hésiode, il arrive que les Grecs exposent un tel ensemble (*scil.* de récits mythiques) d'une manière systématique; quand ils ne le font pas mais racontent des événements mythiques limités, ils prennent pourtant soin de les situer sommairement en lui, par des indications généalogiques ou en rappelant celui des épisodes qui forment les grandes articulations de cet ensemble auquel les événements concernés se relient immédiatement. »

et l'*Alexandra* : le texte de notre fragment pourrait se rapporter à une tragédie de Lycophron. On sait que les vingt titres de tragédies transmis par la *Souda* se rapportent à des sujets qui, parfois, recourent des segments de l'*Alexandra*. *Nauplios*, *Télégonos*, *Éléphénor* sont des cas particulièrement évidents, et chacune de ces trois tragédies pouvait de manière vraisemblable contenir une allusion soit à Chiron soit aux Centaures en général, ou plus particulièrement à leur mort chez les Sirènes. On constatera que le terrain devient glissant : si l'on songe à la tragédie, Lycophron n'est plus seul en lice, et l'immense partie perdue des tragiques, qu'ils soient alexandrins ou athéniens, nous inspirera ici la plus grande retenue, celle-là même qui préside au classement de notre texte dans l'édition des *Tragicorum Graecorum Fragmenta* et dans le catalogue de Mertens-Pack³.

2) Si le « texte inconnu » devait être une ode de Pindare

Considérons les possibilités offertes chez Pindare en les prenant par ordre croissant de vraisemblance.

a) Ce serait une explication d'un passage de la quatrième Néméenne (57–61)

Chiron apparaît dans le récit de cette ode en l'honneur de Timarque d'Égine (datée dubitativement de 473 av. J.-C.) : lorsque le poète évoque Pélée, ce qui convient pour honorer un Éginète vainqueur à Némée (Pélée descend d'Égine et de Zeus), il rapporte à propos de l'aventure survenue dans le triangle formé par Acaste, son épouse Hippolyté, et Pélée, une version selon laquelle Chiron offrit son aide à Pélée en le faisant échapper à la ruse d'Acaste.

60

ἄλαλκε δὲ Χίρων

καὶ τὸ μὀρσιμον Διόθεν πεπρωμένον ἔκφερεν

mais Chiron fut son protecteur, et fit aboutir le destin voulu par Zeus

Les scholies du passage n'expliquent aucunement qui sont les Centaures (95b) ni qui est Chiron (98). Leur mention arrive dans un contexte qui correspond à l'aspect « classique » de leur légende. Une digression explicative qui mettrait en œuvre la naissance de Chiron paraît – semble-t-il – disproportionnée pour les commentateurs anciens aux fins d'expliquer la situation évoquée dans ce cas.

b) Ce serait une explication d'un passage de la neuvième Pythique (29–65)

Dans cette ode composée en 474 av. J.-C. en l'honneur du Cyrénéen Télésicratès, le Centaure Chiron apparaît comme interlocuteur d'Apollon : ce dernier lui demande qui est la chasseresse dont il vient de s'éprendre et qui n'est autre que Cyréné.

29 αὐτίκα δ' ἐκ μεγάρων Χίρωνα προσήνεπε φωνᾷ ·

‘σεμνὸν ἄντρον, Φιλλυρίδα, προλιπὼν κτλ.’

Sans plus tarder, il interpela Chiron dans sa demeure : « Enfant de Philyra, quitte cette auguste grotte, etc. »

Les scholies, cependant, se bornent à paraphraser le texte sans expliquer quoi que ce soit relativement aux Centaures (50a), voire discutent deux sens possibles de l'adjectif ζαμενής sans souffler mot de κένταυρος qu'il qualifie. On est conduit à penser que le contexte ne favorisait pas une digression poussant jusqu'à la naissance de Chiron, malgré la présence du qualificatif de Φιλυρίδας.

c) Ce serait une explication d'un passage de la troisième Néméenne (43–58)

Dans cette ode (datée peut-être de 475 av. J.-C.) composée en l'honneur d'un autre Éginète, le pancratiaste Aristocleidès, Pindare explore le passé d'Égine au travers de la figure d'Achille. Philyra et Chiron sont nommés l'une et l'autre à ce propos.

- 43 ξανθὸς Ἀχιλεὺς τὰ μὲν μένων Φιλύρας ἐν δόμοις κτλ.
 47 σώματα δὲ παρὰ Κρονίδαν
 48 Κένταυρον ἀσθμαίνοντα κόμιζεν κτλ.

47 σώματα Vcl Dpc : σώματι Dac Dl : σωματία Bcl

Achille le blond, lorsqu'il habitait les demeures de Philyra (...) et rapportait leurs cadavres haletants (scil. des lions et des sangliers abattus par lui) au Centaure fils de Cronos.

Les scholies du passage, pour leur part, expliquent que Philyra est la mère de Chiron (76a), et que le « Cronide Centaure » est Chiron, fils de Cronos et de Philyra (82). Il semble que nous ayons dans ce cas des points d'ancrage qui justifieraient un texte comme celui du fragment de Berlin.

3) Si le « texte inconnu » était un passage d'Apollonios de Rhodes⁵

Dans son édition des scholies de Pindare, Drachmann signale (*ad N.* 3, 82) le parallèle entre l'information donnée dans cette scholie et un passage d'Apollonios de Rhodes (2, 1235). Ce faisant, il se borne à indiquer une concordance des versions offertes. Pour nous, c'est une piste : en fait, deux passages du poème des *Argonautiques* pourraient être des candidats plausibles pour être le texte expliqué dans le fragment de Berlin.

a) *Ce serait une explication de A.R. Arg. 1, 553–558*

Au moment du départ du vaisseau Argo, Chiron descend de sa montagne avec Achille encore enfant pour lui faire admirer l'événement.

- 1, 553 αὐτὰρ ὃ γ' ἔξ ὑπάτου ὄρεος κίεν ἄγχι θαλάσσης
 Χείρων Φιλλυρίδης, πολιῇ δ' ἐπὶ κύματος ἀγῇ
 τέγγε πόδας κτλ.

554 Φιλλυρίδης Ω : Φίλυ- E

Du sommet de la montagne, Chiron fils de Philyra descendit près de la mer et mouilla ses jambes dans les brisants teintés de gris (...).

Les scholies mentionnent à ce propos la métamorphose de Cronos en cheval au moment où il s'unit avec Philyra, fille d'Okeanos. L'auteur du commentaire s'appuie sur ὁ τὴν Γιγαντομαχίαν ποιήσας (*ad* 554).

b) *Ce serait une explication de A.R. Arg. 2, 1231–1241*

Les Argonautes longent l'île de Philyra : c'est l'occasion pour le poète de raconter la rencontre amoureuse de Cronos et de Philyra ; la métamorphose de Cronos en cheval lorsqu'ils sont surpris par Rhéa ; la fuite de Philyra dans les « montagnes des Pélasges » où elle enfante Chiron, dont la nature mi-humaine mi-chevaline s'explique par la mésaventure survenue durant l'union de ses parents.

- 2, 1231 νυκτὶ δ' ἐπιπλομένη Φιλυρηίδα νῆσον ἄμειβον ·
 ἔνθα (...)
 2, 1239 Ὀκεανὶς Φιλύρῃ εἰς οὖρεα μακρὰ Πελασγῶν
 ἦλθ', ἵνα δὴ Χείρωνα πελώριον, ἄλλα μὲν ἵππῳ,

⁵ Texte selon l'édition de Vian (1974/1980/1981). Je n'ai pas repris, en revanche, la traduction d'Emile Delage qui l'accompagne.

ἄλλα θεῶι ἀτάλαντον, ἀμοιβαίηι τέκεν εὐνήι.

1240 ἦλθ' WImgOF2 : ἔνθ' Ω

La nuit suivante, ils longeaient l'île de Philyra, lieu dans lequel (...) [récit de l'union de Cronos et Philyra surprise par Rhéa] (...) l'Océanide Philyra se rendit dans les vastes montagnes des Pélasges, où elle mit au monde Chiron le monstrueux, semblable pour une part au cheval et pour une autre à un dieu, du fait de cette union alternée.

Nous avons pour ce passage des scholies qui n'ont guère besoin d'expliquer le texte, suffisamment informatif par lui-même, mais qui précisent certains points : Philyra s'enfuit en Thessalie ; Phérécyde rapporte la même version qu'Apollonios, mais il existe une version de la naissance de Chiron qui en fait un fils d'Ixion.

On constatera que le poème d'Apollonios contient en quelque sorte les éléments de commentaire nécessaires à sa bonne compréhension⁶. Si le fragment de Berlin fait songer d'assez près au commentaire des scholies d'Apollonios pour le passage 2, 1231–1241 des *Argonautiques*, c'est que ce commentaire reprend simplement ce que le texte du poète dit explicitement et n'ajoute qu'un environnement qui rende compte de détails et de variantes. En fait, ce passage d'Apollonios n'a pas besoin d'explications : il constitue lui-même une explication. Ce qui conduit à faire l'hypothèse que le premier passage d'Apollonios, celui du premier chant, serait un candidat plus vraisemblable, surtout si l'on tient compte du fait qu'en ce point du texte les scholies expliquent bel et bien, en quelque sorte par anticipation, ce que le poème lui-même expliquera plus tard.

Il reste donc au moins trois bonnes possibilités pour identifier le « texte inconnu » : Lycophron, Pindare et Apollonios de Rhodes. Faut-il faire pencher la balance vers l'un ou l'autre des trois ? Le texte de Berlin serait certes également à sa place dans un commentaire de l'un ou de l'autre, avec une préférence pour le vers 1203 de l'*Alexandra* chez le premier, pour la troisième ode néméenne chez le deuxième et pour le premier chant des *Argonautiques* chez le troisième ; mais ce qui pourrait les départager serait le besoin plus ou moins pressant que pouvait avoir le lecteur ancien de se voir expliquer un détail du texte. Or, dans ce cas, nous sommes bien empruntés : nous constatons que les scholiastes racontent le mythe de la naissance de Chiron même lorsque l'on n'est pas confronté à l'obscurité légendaire de Lycophron. C'est dire que si, dans un premier mouvement, on est tenté de voir dans le « texte inconnu » cette *Alexandra* qui demande à voix si forte d'être expliquée, la prudence s'impose malgré tout au moment où il serait question d'inclure le fragment de Berlin dans la liste des textes témoignant du travail d'exégèse accompli sur le σκοτεινὸν ποίημα dans l'Antiquité.

Dans la discussion qui a suivi la communication, Richard Janko a proposé une nouvelle lecture à ligne 6 du fragment ; je l'ai incorporée à l'apparat critique du texte. Par ailleurs deux suggestions ont été présentées.

1) Paul Schubert a suggéré que le texte inconnu pourrait être également le vers de l'*Illiade* (11, 832) où il est question de Chiron. Cette ingénieuse proposition se heurte au fait que les scholies du passage relèvent avant tout la contradiction interne qui saute aux yeux entre ce vers et le récit de Phénix au chant 9. C'était là, semble-t-il, le problème à soulever pour un commentateur plutôt que celui des circonstances dans lesquelles Chiron avait été conçu. A l'évidence, cependant, cette considération ne suffit pas pour exclure

⁶ C'est une particularité traditionnelle de la poésie épique soulignée par Pfeiffer (1968) 4–5.

l'hypothèse. Par ailleurs, les passages de l'*Illiade* où l'on rencontre une mention de Chiron ne donnent pas lieu, dans les scholies, à des digressions sur la naissance de Chiron⁷.

2) Le texte pourrait ne pas être un commentaire d'un texte inconnu, mais un fragment de traité mythographique. C'est ainsi que Franco Montanari se demande si le texte du fragment de Berlin porte des marques claires du fait qu'il constitue le commentaire d'un autre texte. Dans cette même perspective, Paul Schubert évoque le mythographe homérique dont il a produit une édition récente⁸. Pour ce qui concerne la première question, le texte du parchemin de Berlin ne livre pas d'indice ; et pour établir s'il ne s'agirait pas d'un fragment de traité mythographique, la faible étendue du texte considéré ne permet pas d'en décider avec sûreté. L'hypothèse, par conséquent, demeure valable jusqu'à plus ample informé.

Bibliographie

- Hurst, A. (2012), *Sur Lycophron (Recherches et Rencontres 30*, Genève) 141–149.
 Hurst, A. / Kolde, A. (2008), *Lycophron, Alexandra* (Paris).
 Lachenaud, G. (2010), *Scholies à Apollonios de Rhodes* (Paris).
 Leone, P.A.M. (2002), *Scholia vetera et paraphrases in Lycophronis Alexandram* (Lecce).
 McNamee, K. (2007), *Annotations in Greek and Latin Texts from Egypt (Am. Stud. Pap. 45*, Oakville Conn.).
 Pfeiffer, R. (1968), *History of Classical Scholarship I : From the Beginning to the End of the Hellenistic Age* (Oxford).
 Rudhardt, J. (1981), *Du mythe, de la religion grecque et de la compréhension d'autrui (Cahiers Vilfredo Pareto, Revue européenne des sciences sociales XIX, n° 58*, Genève).
 Van Rossum-Steenbeek, M. (1998), *Greek Readers' Digests ? Studies on a selection of subliterate papyri* (Leiden).
 Vian, F. / Delage, E. (1974/1980/1981), *Apollonios de Rhodes, Argonautiques*, 3 t. (Paris).
 Wendel, K. (1935), *Scholia in Apollonium Rhodium vetera* (Berlin).

⁷ 4, 219 : médicaments reçus par Machaon de son père Asclépios, et qui les tenait de Chiron. 16, 143 : ἰεργος d'Achille, que seul Achille peut brandir, et que Chiron avait donné à Pélée. *Idem* au chant 19 (19, 388–391 = 16, 141–144).

⁸ P.Oxy. LXI 4096 ; plus généralement, cf. Van Rossum-Steenbeek (1998).

IL FONDO VOGLIANO CONSERVATO A NAPOLI

Giovanni Indelli / Francesca Longo Auricchio

« Il 13 Maggio 1987 il prof. Marcello Gigante ha reso omaggio alla memoria di Achille Vogliano con una visita alla vedova dell'insigne papirologo, Charlotte Vogliano, a Berlino-Zehlendorf. Intatta e ordinata è la bellissima biblioteca dove il prof. Gigante ha potuto prendere visione del Nachlass che sarà donato al nostro Centro. Parte della corrispondenza donata al prof. Gigante sarà resa di pubblico dominio. La casa che perpetua anche il ricordo di Achille Vogliano pittore e specialmente autoritrattista è rimasta quale fu. Sulla parete della casa un motto *Bene vixit qui bene latuit* e una formula *Nihil intret mali*. Nel giardino, una statua di giovine pensoso con la scritta *Hic habitat felicitas* »¹. Così scriveva Marcello Gigante, il cui pellegrinaggio nei luoghi principali della vita e della morte di Vogliano si concluse il 26 luglio 1988, quando visitò la tomba dello studioso a Berlino-Zehlendorf, nel trentacinquesimo anniversario della morte².

Con la scomparsa della Signora Vogliano, avvenuta nel 2001, l'intera biblioteca e gli incartamenti da lei scrupolosamente custoditi furono donati all'Università degli Studi di Milano³. Da alcuni anni, inoltre, ai fondi dell'Accademia Fiorentina di Papirologia e di Studi sul Mondo Antico, presieduta da Rosario Pintaudi, sono state acquisite « attraverso un fortunato e fortuito recupero », come ha scritto Pintaudi, altre Carte Vogliano, riguardanti soprattutto l'impegno dello studioso a proposito dei Papiri Ercolanesi ; nel *Notiziario Italiano di Antichistica* del 17 aprile 2010 Pintaudi ha informato che è stata conclusa la schedatura di questa ricca documentazione.

La figura di Vogliano studioso della civiltà antica e papirologo è fin troppo nota e non ha bisogno di essere illustrata. Può forse risultare utile in questa sede ricordare i punti principali della sua ricerca ercolanese, per chiarire meglio il significato e il valore della documentazione emersa dal *Nachlass* conservato a Napoli.

Vogliano fu indirizzato allo studio dei papiri ercolanesi dal suo maestro, Girolamo Vitelli, che intuì felicemente come questi testi, da lui definiti « carboni » e « filosofici e stilistici indovinelli », rispondessero all'esigenza di Vogliano di dedicarsi a campi nuovi e inesplorati⁴. Come ha giustamente scritto Sergio Donadoni, « Nuovi testi ne ha avuti a dovizia. A cominciare da quelli che ne hanno accompagnato – quasi facendole da sfondo filologico – tutta la sua vita, i testi epicurei ercolanesi. Dei quali cominciò ad occuparsi nel 1909 (...), e di cui nel n[umero] 2 dei *Prolegomena*, uscito postumo nel 1953, continuò a pubblicare nuovi frammenti e a narrare la storia »⁵. Vogliano fu il primo editore moderno dell'opera di Epicuro Περὶ φύσεως, un compito che aveva, se così si può dire, « ereditato » da Gomperz e da Sudhaus che, per ragioni diverse, non avevano potuto realizzarlo, e ne pubblicò cinque libri : il secondo⁶ ; l'undicesimo⁷ ; il quattordicesimo⁸ ; il quindicesimo (postumo, a cura di Berthold Häsler)⁹ ; il ventottesimo¹⁰. Per l'edizione del venticinquesimo, che allora era noto come *Liber incertus de libertate agendi*, Carlo Diano gli fu debitore di molto e importante materiale¹¹. Legato alla figura di Epicuro è anche l'interesse di

¹ Cf. Gigante (1987).

² Cf. Gigante (1988).

³ Cf. Gallazzi / Lehnus (2003) IX.

⁴ Cf. Vitelli 1929 ; Gigante (1993) 27–28 ; anche Longo Auricchio (2003) 74.

⁵ Cf. Donadoni (2003) 2.

⁶ Cf. Vogliano (1953a).

⁷ Cf. Vogliano (1940).

⁸ Cf. Vogliano (1932a).

⁹ Cf. Vogliano (1956).

¹⁰ Cf. Vogliano (1928).

¹¹ Cf. Diano (1946) 24–51 e 126–133. Sul debito di Diano nei confronti di Vogliano, cf. Gigante (1993) 71–72 ; Longo Auricchio (2003) 84, n. 55.

Vogliano per i testi biografici, che gli suggerì lo studio del libro incerto contenuto nel P.Herc. 176, che, con felice intuizione, egli comprese trattarsi di un testo prefilodemeo, e delle opere di Filodemo relative a questo tema, da lui indagate prevalentemente come fonti di documenti e notizie sulla figura e sulla vita di Epicuro¹². Dobbiamo anche ricordare l'edizione del protrettico contenuto nel P.Herc. 346, che Vogliano considerò opera di Polistrato, ma che l'editore più recente, Mario Capasso, ha argomentatamente rivendicato a Filodemo¹³; lo studio di varie parti di un'opera polemica di Filodemo, dal titolo incerto, tramandata dal P.Herc. 1005¹⁴; l'interesse per alcuni passi del secondo libro dell'opera di Demetrio Lacone *Περὶ ποιημάτων*, sia per quanto riguarda la testimonianza che fornisce su Sofrone sia, soprattutto, per il frammento lirico riferibile ad Alceo¹⁵.

Il lascito destinato al Centro Internazionale per lo Studio dei Papiri Ercolanesi « Marcello Gigante » (CISPE) è oggi conservato nel Dipartimento di Filologia Classica « Francesco Arnaldi » dell'Università di Napoli Federico II e consta di tre nuclei: 1) più di 1200 estratti, o volumetti, di autori vari e su temi vari, e circa 50 annate di periodici; 2) circa 1500 tra lettere e cartoline inviate a Vogliano da circa 400 mittenti; 3) un gruppo di manoscritti, per la maggior parte sui testi ercolanesi, in piccola misura su altri temi dell'antichità classica.

Delle pubblicazioni è stato realizzato un *Catalogo* cartaceo, a cura di Tiziana Di Matteo, nel 2003, un cui *Supplemento*, curato dalla stessa Di Matteo, è stato pubblicato nel 2007¹⁶. Prevediamo di allestirne quanto prima una versione informatica che sarà messa in rete nel sito del CISPE, per rendere immediatamente disponibile agli studiosi la consistenza di questo Fondo librario contenente lavori forse non reperibili dovunque, che, a richiesta, potremo inviare in pdf.

Della corrispondenza, molto ricca e varia, alcuni nuclei sono stati resi noti: una parte delle lettere di Robert Philippson, Raffaele Cantarella, Girolamo Vitelli, Medea Norsa, Luigi Castiglioni, ed *excerpta* dal *Carteggio* di Franz Cumont e di Paul Mazon, questi ultimi pubblicati da Luciano Canfora nel volume *Il papiro di Dongo*, in cui è un riferimento anche alla corrispondenza con Gaetano De Sanctis¹⁷.

La piccola parte dei manoscritti estranei a temi ercolanesi è raggrupata in alcune cartelle, dedicate a Ipponatte, al *Nachlass Wilcken*, a trascrizioni dattiloscritte di corrispondenza relativa a Champollion per gli anni 1820–1826, a due conferenze su Leopardi e su Pascoli.

Il materiale ipponatteo è il seguente:

- 1) Un lavoro di 58 pagine dattiloscritte intitolato *Ipponatte sulle scene e nella società della Lidia*.
- 2) Appunti su frammenti di Ipponatte.
- 3) Un volumetto dattiloscritto intitolato *Il frammento 3 Crusius-Diehl di Ipponatte*, che rientrava nei Corsi di dispense (Letteratura greca) editi nel 1942 per gli studenti della Facoltà di Lettere dell'Università di Milano.
- 4) Due fogli dattiloscritti (maggio 1942) intitolati *Nota Hipponattea*, successivamente pubblicati, come spiega lo stesso Vogliano in una postilla stampata dopo la conclusione dell'articolo: « Si pubblica integralmente una nota composta nel maggio del

¹² Cf. Vogliano (1927a); Vogliano (1928) 21–55, 90–95 e 107–120; Vogliano (1926b); Vogliano (1927b); Vogliano (1928) 57–73 e 124–127; Vogliano (1948b).

¹³ Cf. Vogliano (1928) 75–89, 128–132 e 154–157; Capasso (1982).

¹⁴ Cf. Vogliano (1926a) 37–48; Vogliano (1932b); Vogliano (1947); Vogliano (1952a).

¹⁵ Cf. Vogliano (1910); Vogliano (1911/1912); Vogliano (1925/1926); Vogliano (1948); Vogliano (1952b).

¹⁶ Cf. Di Matteo (2003); Di Matteo (2007).

¹⁷ Robert Philippson: Marrone (1987). Raffaele Cantarella: Indelli (1988). Girolamo Vitelli: Longo Auricchio (1989). Medea Norsa: Longo Auricchio (1990). Luigi Castiglioni: Buonajuto (1994). Franz Cumont e Paul Mazon: Canfora (2005) 33–61. Gaetano De Sanctis: Canfora (2005) 35. Il testo di una cartolina di De Sanctis è citato in Canfora (2005) 351, n.1.

1942 e che allora non venne pubblicata, perché alcuni dei risultati erano stati raggiunti in una nota di Eduard Fraenkel, che poté valersi di alcune felici intuizioni di Paul Maas. »¹⁸

- 5) Un altro fascicoletto di appunti su Ipponatte, più fogli sciolti su frammenti.
- 6) Una cartellina (fogli sciolti di appunti) intitolata *Hipponax p. 2176*, con commento.

Di Ulrich Wilcken, « frequentato assiduamente a partire dal '22 », come ha scritto Luigi Lehnus, Vogliano ha « acquisito per sé quanto della sua biblioteca (opuscoli, manoscritti, collazioni) non fosse andato per testamento alla Staatsbibliothek berlinese »¹⁹. A Napoli, nella cartella contenente il *Nachlass Wilcken* sono raccolti :

- 1) Una serie di appunti sul mondo ebraico (fasc. 1–6).
- 2) Appunti sulla *Costituzione degli Ateniesi* di Aristotele, con alcune pagine a stampa della *Prefazione* dell'edizione Kaibel-Wilamowitz (fasc.7).
- 3) Appunti su testi documentari (fasc. 9).
- 4) Schede su papiri documentari (fasc. 18).
- 5) Appunti sulla *Costituzione degli Ateniesi* (fasc. 19).
- 6) Fascicoli con una serie di estratti a stampa.

Il materiale ercolanese si può suddividere per temi :

- 1) Storia della Officina e dei papiri :

Un quaderno nero contiene cinque fogli manoscritti, intitolati *Una proposta alla Direzione del British Museum*, in cui si legge un abbozzo molto confuso di risistemazione delle collocazioni di alcuni papiri dell'opera Περὶ φύσεως di Epicuro ; sei pagine con le trascrizioni dattiloscritte di alcuni documenti relativi a doni di papiri ercolanesi all'Inghilterra e alla Francia ; infine, le trascrizioni, manoscritte e dattiloscritte, della relazione sugli esperimenti di svolgimento dei papiri ercolanesi fatti da Thomas Young²⁰.

Una cartella riguardante John Hayter contiene quattro quaderni manoscritti, in tre dei quali sono gli estratti, in inglese, del testo del *Report* che Hayter inviò al Principe di Galles nel 1811²¹ ; nel quarto sono gli estratti dagli *Herculanensia* di Drummond e Walpole²². Inoltre, in diversi fogli manoscritti (e in alcuni dattiloscritti), preceduti dall'intestazione *Missione Hayter*, si leggono le trascrizioni dei documenti relativi al soggiorno di Hayter in Italia, i cui originali, come è noto, sono conservati nella Bodleian Library di Oxford²³.

Una cartella contiene trascrizioni a mano (dello stesso Vogliano) e dattiloscritte di documenti (per lo più corrispondenza) riguardanti i doni dei papiri al Principe di Galles (1803 e 1816)²⁴ ; contiene anche la trattativa tra le autorità francesi e inglesi per gli esperimenti di Friedrich Sickler sui papiri donati a Napoleone (sembra che si tratti di documenti già noti)²⁵.

Una cartella contiene la trascrizione manoscritta della relazione di Humphry Davy, che fu a Napoli tra il 1819 e il 1821 per aprire i papiri ercolanesi con un nuovo metodo chimico²⁶ ; la trascrizione manoscritta (e la copia dattiloscritta) di una lettera mandata il 21 febbraio 1820 dal Marchese di Circello al Signor A' Court, Ministro Plenipotenziario del Re di Inghilterra ; copie a penna su lucidi, eseguite presumibilmente da Vogliano, dei dise-

¹⁸ Cf. Vogliano (1948c) 257–259.

¹⁹ Cf. Lehnus (2003) 29–30.

²⁰ Cf. Vogliano (1953b).

²¹ Cf. Hayter (1811).

²² Cf. Drummond / Walpole (1810).

²³ Bodl. Libr. Ms. Gr. Class. C 10.

²⁴ Su cui cf. Knight (2002).

²⁵ Cf. Capasso (1987).

²⁶ Davy (1821).

gni oxoniensi che riproducono il testo dei papiri aperti da Davy, con alcune proposte di supplementi scritte a matita nel margine da Vogliano²⁷.

2) Autori e testi :

a) Epicuro

- Un album nero con l'edizione del II libro dell'opera *Περὶ φύσεως*.
- Tre quaderni relativi al testo di P.Herc. 1149 e 1010 (*Nat.* II), 154 e 1042 (*Nat.* XI), 1148 (*Nat.* XIV), 1431 (*Nat.* XXXIV). Questo materiale è stato studiato da Giuliana Leone²⁸.
- Edizione manoscritta e disegni di *Nat.* XV.
- Copia della trascrizione di Sudhaus di *Nat.* XI, eseguita in Berlino nell'aprile 1942.
- Copia delle collazioni di Sudhaus di P.Herc. 1149, 1042, 419, 989, 139, 1398, 1385. Questo materiale è stato studiato da Tiziano Dorandi e da Giuliana Leone²⁹.
- Bozze degli *Ethica* di Diano.

Sono 121 pagine che documentano una fase preparatoria del volume di Diano, al quale sappiamo che Vogliano ha offerto molto materiale, soprattutto per quanto riguarda i papiri ercolanesi³⁰. Le bozze rispecchiano abbastanza fedelmente la struttura del volume; manca la parte dei *Fragmenta* che comprende quello che allora era definito il *Liber incertus de libertate agendi*, cioè il libro XXV dell'opera *Περὶ φύσεως*, e alcuni testi sono numerati in maniera diversa. In qualche pagina si leggono annotazioni a matita, il cui autore non è facile individuare : la mano sembra talora di Vogliano, talora di altri. Accanto a semplici correzioni di refusi e modifiche tipografiche di corpi o caratteri, si leggono proposte alternative al testo e modifiche da apportare all'apparato critico³¹. Per alcuni testi può essere interessante seguire l'*iter* che ha portato all'edizione a stampa, come nel caso dello scolio alla I *Massima Capitale* o della nota *Lettera a una fanciulla* tramandata da P.Herc. 176, in cui solo recentemente è stato individuato il nome della destinataria, grazie a una lettura di David Sedley.

- Due cartelle con conferenze sulla biblioteca ercolanese (le versioni, tedesca e italiana, sono simili, ma non identiche) e sulle *Lettere* di Epicuro (in tedesco, con traduzioni in tedesco del testo di alcune *Lettere*).

b) P.Herc. 176

Tre pagine dattiloscritte intitolate *Pagine memorabili di Epicuro*, con il testo di Fr. 5, col. IV³²; c'è anche la edizione manoscritta di diciotto frammenti, con proposte di supplementi alternativi nel margine³³. Anche lo studio di questo materiale può portare nuovi elementi per la ricostruzione del testo di P.Herc. 176 e per la storia della sua edizione.

c) Demetrio Lacone

Una cartella con appunti manoscritti e disegni relativi a P.Herc. 1014 (*Περὶ ποιημάτων* II). Scrive Vogliano : « Molti anni addietro mi ero proposto di dare l'edizione del 1014, al quale ho dedicato alcuni saggi, ma poi vi rinunciai, in attesa di quella del Wilamowitz, preannunciata dal Crönert. Avevo apportato ad ogni colonna numerosissime correzioni, che

²⁷ Disegni 59, 97, 177, 241, 371, 373, 396, 494, 495, 502, 1484, 1620, 1671 e vari altri non numerati. Si tratta dei Clarendon Press Facsimiles (MS. Clar. Pr. d. 44).

²⁸ Cf. Leone (1988) ; Leone (2006).

²⁹ Cf. Dorandi (1983) ; Leone (1988).

³⁰ Le pagine sono numerate a stampa da p. 1 a p. 91 (da p. 14 si passa a p. 48). Dopo p. 91 si passa a una numerazione tracciata a mano con una matita blu e si parte da p. 66 (con questa pagina cominciano le *Adnotationes*) fino a p. 106. In questo settore di pagine numerate a mano manca la p. 78; rispetto all'edizione, è il testo che va dalla metà di p. 116 (nell'edizione) alla p. 119 (circa metà) : sembrerebbe, in verità, una porzione di testo che occupa più di una pagina.

³¹ Correzioni di refusi : pp. 48, 53, 59, 61, 77. Modifiche tipografiche : pp. 13, 53, 57. Proposte alternative e modifiche : pp. 7, 11, 51, 59, 62, 63, 67, 66, 82. In qualche caso le proposte indicate a margine sono confluite nell'edizione: per esempio, a pp. 59, 67 (numerazione a stampa), 66, 82 (numerazione a matita blu).

³² P. 33 Angeli (1988).

³³ Frr. 1–2, col. IV ; frr. 3–4, coll. I–II ; fr. 5, coll. I–IX, pp. 23–34 Vogliano (1928).

avevo messo a disposizione del Diels per i suoi *Vorsokratiker* e per una eventuale riedizione dei frammenti di Sofrone. »³⁴ Effettivamente, lo studio del papiro demetriaco è durato diversi anni, e gli appunti manoscritti relativi al frammento di Alceo tramandato da Demetrio Lacone sono stati pubblicati ; quanto alle ricostruzioni di altre colonne, non sembrano esserci particolari novità rispetto alle edizioni precedenti e successive.

d) Filodemo

Περὶ τοῦ καθ' Ὅμηρον ἀγαθοῦ βασιλέως. La cartella contiene 37 lucidi con la riproduzione dei disegni napoletani del P.Herc. 1507 e due pagine dattiloscritte (uguali) con la proposta di edizione di col. XXI 8–31³⁵. Probabilmente l'interesse di Vogliano per questo testo fu suscitato dalla recensione di Philippon all'edizione di Olivieri, e anche in questo caso le proposte di Vogliano sono da prendere in considerazione, perché in alcuni punti divergono da quelle di altri studiosi³⁶.

Bozze relative a P.Herc. 1678. Cinque facciate contenenti alcune note introduttive in latino, il testo di alcuni luoghi paralleli e l'edizione dei fr. 4, 9, 10, 11, 14, 17, 18, 19. Tra le pubblicazioni di Vogliano non ci sono contributi su questo papiro. Dalle brevi note introduttive, oltre ad alcune osservazioni di carattere paleografico, risulta : a) che il testo è ancora inedito ; b) che l'edizione è fondata prevalentemente sui disegni napoletani eseguiti da G.B. Casanova ; c) che Vogliano ha potuto esaminare il papiro *festinantissime* a causa dell'ostruzionismo del Direttore della Officina, che non è nominato, ma è identificabile con Domenico Bassi, con il quale i rapporti erano notoriamente difficili³⁷. Il P.Herc. 1678 è riferibile a un libro etico di Filodemo (presumibilmente parte della più vasta opera Περὶ παθῶν), forse dedicato all'invidia, φθόνος, dal momento che in alcuni luoghi appaiono termini legati a quest'area semantica, oltre a parole collegate con l'area semantica di ἐπιχαίρεκακία, la gioia per il male altrui (i due concetti sono nominati insieme anche da Aristotele e Plutarco)³⁸. Una prima edizione parziale del testo fu pubblicata da Bassi nel 1920³⁹ ; sembrerebbe, quindi, che le note di Vogliano siano anteriori. L'attuale edizione di riferimento, fondata sull'autopsia del papiro, è di Adele Tepedino Guerra, che propone di considerarlo un libro sull'invidia, mentre Bassi riteneva che l'argomento fosse l'ἐπιχαίρεκακία⁴⁰. Nell'edizione di Tepedino il testo è più completo e affidabile, ma in molti punti, dove la lettura è meno incerta e il testo abbastanza chiaro, Vogliano è stato il primo a restituirlo nella maniera in cui lo accettiamo oggi ; e su alcune congetture vale la pena di riflettere.

Copia appartenuta a Hermann Diels (con annotazioni) dell'edizione dell'opera Περὶ εὐσεβείας pubblicata da Gomperz a Lipsia nel 1866 ; di tale copia, su cui è intervenuto Gigante, una riproduzione è stata effettuata a cura del CISPE per Dirk Obbink⁴¹. Con Diels, che Vogliano visitò per la prima volta nel 1919, i rapporti furono stretti ; non solo, come ha osservato Lehnus, con lui Vogliano « era materialmente di casa », avendo abitato nella villa di Diels a Dahlem dall'1 gennaio 1921 all'1 aprile 1922, ma condivise interessi scientifici (i testi ercolanesi, Eroda, i poeti eolici)⁴² : non deve meravigliare, quindi, che tra le carte del Fondo Vogliano ci siano libri che appartennero al grande studioso. I loro rapporti,

³⁴ Cf. Vogliano (1952b) 136.

³⁵ Dorandi (1982) 84.

³⁶ Cf. Philippon (1910a) ; anche Philippon (1910b). Nell'edizione di Olivieri la col. XXI è numerata come col. III.

³⁷ Cf. Longo Auricchio (2003) 75 e n. 13.

³⁸ Aristot. *Rhet.* 1378a 5 ; Plut. *Her. Mal.* 858b.

³⁹ Cf. Bassi (1920).

⁴⁰ Cf. Tepedino Guerra (1985).

⁴¹ Cf. Gigante (2002) 72–73 ; Lehnus (2003) 25, n. 65.

⁴² Cf. Lehnus (2003) 25.

per il periodo 1920–1922, sono ricostruiti da Vogliano essenzialmente sul fondamento della corrispondenza⁴³.

Copia appartenuta a Hermann Diels dell'edizione del IV libro dell'opera Περὶ θανάτου pubblicata da Mekler a Vienna nel 1886. La copia è dedicata da Mekler a Diels ed è arricchita da numerose annotazioni, quasi tutte a matita. Nella stessa cartella sono conservate due copie dattiloscritte (uguali) di una traduzione in tedesco delle colonne III–XXXVI del IV libro *De morte* e di una traduzione manoscritta in tedesco delle colonne XII 32 – XXXVIII 25.

Due pagine manoscritte sciolte su P.Herc. 339, contenente resti dell'opera Περὶ τῶν Cτωϊκῶν, conservati anche in un altro testimone, P.Herc. 155. Nel margine superiore della prima è scritto a matita: « Sudhaus si è accorto di questo prima di me. »⁴⁴ Vogliano, che sembra non aver pubblicato niente su quest'opera di Filodemo, dedica la sua attenzione alla col. XV dell'edizione di Crönert⁴⁵, dove si parla della *Politeia* di Zenone di Cizio, e scrive: « Alcuni vorrebbero difenderne le pecche e deficienze data la giovine età dell'autore. Risponde Filodemo che questo non deve costituire un'attenuante, Zenone o non deve scriverla nell'età in cui l'ha fatto, oppure commesso il peccato con l'andare degli anni avrebbe dovuto o sopprimerla o quanto meno rielaborarla e perfezionarla, perché un bel giorno Zenone non fu più un ragazzo, ma un uomo e filosofo per giunta. I supplementi introdotti dal Crönert a colmare le non grandi lacune che figurano in questa colonna sono in gran parte esatti e vanno conservati. Qualche cosa andrà letta meglio e meglio supplita (...), ma si tratta di cose di poco conto. » Vogliano si sofferma sulla linea 15, dove Crönert ha correttamente letto ζηνώνιονγαρουκηναει, e scrive che « Crönert proponeva di emendare <véoc> γὰρ οὐκ ἦν ἀεὶ, e Körte Ζήνων γὰρ οὐκ ἦν ἀεὶ <véoc> – l'uno e l'altro ottimamente per il senso. »⁴⁶ Ma, a suo parere, « si può trovare altro ». Se si ritiene il secondo ω scritto erroneamente per o, si legge Ζηνώνιον, cioè « Zenoncino », « piccolo Zenone »⁴⁷. Scrive Vogliano: « “Infatti – direbbe Filodemo – egli non fu sempre un Zenoncino”, per significare appunto che un bel giorno divenne adulto e non fu più il piccolo ragazzo che maestro e [...] così chiamavano. »⁴⁸ Un'ipotesi alternativa proposta da Vogliano è di « accogliere inalterata la lezione del papiro ζηνωνίων, e farne così un participio ζηνωνιῶν. La lezione non sarebbe stata intesa, ed avrebbe portato all'ideale correzione Ζήνων. Rimane da domandarsi che cosa può significare un verbo ζηνωνιᾶν. Sul nome del filosofo Zenone si è scherzato in passato, come ci apprende il lungo frammento di Cercida recuperatoci da Oxyrhynchos⁴⁹. Ma qui l'ἔρωc ζανωνικός non c'entra. Qui si ha bisogno di rappresentare l'idea di vagire, balbutire o simili. Pur troppo non posso che avanzare questa ipotesi. »

Bibliografia

- Angeli, A. (1988), « La Scuola epicurea di Lampsaco nel PHerc. 176 (fr. 5 coll. I, IV, VIII–XXIII) », *CErc* 18, 27–51.
 Bassi, D. (1920), « Papiro ercolanese inedito [Φιλοδήμου περὶ ἐπιχαιρεκακίας] », *RIGI* 4, 65–67.
 Buonajuto, A. (1994), « Lettere di Castiglioni a Vogliano », *CErc* 24, 155–161.
 Canfora, L. (2005), *Il papiro di Dongo* (Milano).
 Capasso, M. (1982), *Trattato etico epicureo (PHerc. 346)* (Napoli).

⁴³ Sui rapporti con Diels, cf. Lehnus (2003), sp. 11–20, 24–25 e 31–34.

⁴⁴ Il riferimento è alla proposta fatta da Sudhaus (1907) 736 e ripresa da Crusius (1907).

⁴⁵ Cf. Crönert (1906) 55.

⁴⁶ Körte (1907) fu autore di una « aspra » (così la definisce Vogliano) recensione di Crönert (1906).

⁴⁷ Vogliano scrive Ζηνώνιον.

⁴⁸ « Direbbe » è una correzione in matita blu dell'originario « dice »; « significare », dell'originario « dire »: « e[...] »: il foglio è rotto.

⁴⁹ Il riferimento è a P.Oxy. VIII 1082, che conserva i *Meliambi* di Cercida. Nel fr. 6b Lomiento alle linee 13 s. si legge: τ[οῦτ' ἐ]στὶ ποτ' ἄρκενας ἄρην[ν | τοῦ]τ' ἔ[ρ]ωc ζανωνικός « questo è l'amore maschio per i maschi, questo secondo Zenone è l'amore » (trad. Lomiento).

- Capasso, M. (1987), « Il falso di F. Sickler », *CErc* 17, 175–178.
- Crönert, W. (1906), *Kolotes und Menedemos* (Leipzig).
- Crusius, O. (1907), « Ζηνώνιον », *Philologus* 66, 599.
- Davy, H. (1821), « Some Observations and Experiments on the Papyri found in the Ruins of Herculaneum », *Philos. Trans. of the Royal Soc.* 2, 191–208.
- Di Matteo, T. (2003), *Catalogo delle pubblicazioni del Fondo Vogliano conservato a Napoli* (Pubblicazioni del Dipartimento di Filologia Classica « Francesco Araldi » dell'Università degli Studi di Napoli Federico II 23, Napoli).
- Di Matteo, T. (2007), *Supplemento al Catalogo delle pubblicazioni del Fondo Vogliano conservato a Napoli* (Centro Internazionale per lo Studio dei Papiri Ercolanesi « Marcello Gigante », Napoli).
- Diano, C. (1946), *Epicuri Ethica* (Florentiae).
- Donadoni, S. (2003), « Ricordo di Achille Vogliano », in Gallazzi / Lehnus (2003) 1–8.
- Dorandi, T. (1982), *Filodemo, Il buon re secondo Omero, La Scuola di Epicuro* III (Napoli).
- Dorandi, T. (1983), « Sudhaus editore di Epicuro », *CErc* 13, 183–190.
- Drummond, W. / Walpole, R. (1810), *Herculensia, or Archeological and philological dissertations, containing a manuscript found among the ruins of Herculaneum; and dedicated (by permission) to His Royal Highness the Prince of Wales* (London).
- Gallazzi, C. / Lehnus, L. (2003), *Achille Vogliano cinquant'anni dopo I* (*Quaderni di Acme* 59, Milano).
- Gigante, M. (1987), « Notiziario », *CErc* 17, 186.
- Gigante, M. (1988), « Notiziario », *CErc* 18, 227.
- Gigante, M. (1993), *Atakta. Contributi alla papirologia ercolanese* (Napoli).
- Gigante, M. (2002), *Atakta. Contributi alla Papirologia ercolanese II* (Napoli).
- Hayter, J. (1811), *A Report upon the Herculaneum Manuscripts in a Second Letter Addressed, by Permission, to His Royal Highness the Prince Regent* (London).
- Indelli, G. (1988), « Lettere di Cantarella a Vogliano », *CErc* 18, 219–222.
- Knight, C. (2002), « Canguri e papiri », *CErc* 32, 305–320.
- Körte, A. (1907), recensione a Crönert (1906), *GGA* 169, 251–266.
- Lehnus, L. (2003), « Vogliano filologo e la Germania », in Gallazzi / Lehnus (2003) 9–52.
- Leone, G. (1988), « Achille Vogliano editore di Epicuro », *CErc* 18, 149–191.
- Leone, G. (2006), « Momenti del percorso ecdotico del II libro *Sulla natura* di Epicuro », *CErc* 36, 145–187.
- Longo Auricchio, F. (1989), « Carteggio (1921–1935) Vitelli-Vogliano », *CErc* 19, 271–279.
- Longo Auricchio, F. (1990), « Lettere di Medea Norsa ad Achille Vogliano (1921–1933) », in Capasso, M. / Messeri-Savorelli, G. / Pintaudi, R. (ed.), in *Miscellanea Papyrologica in occasione del bicentenario dell'edizione della Charta Borgiana II* (Firenze) 351–366.
- Longo Auricchio, F. (2003), « Gli studi ercolanesi di Achille Vogliano », in Gallazzi / Lehnus (2003) 73–129.
- Marrone, L. (1987), « Lettere di Philippson a Vogliano », *CErc* 17, 169–174.
- Olivieri, A. (1909), *Philodemi Περὶ τοῦ καθ' Ὁμήρον ἀγαθοῦ βασιλέως libellus* (Lipsiae).
- Philippson, R. (1910a), recensione a Olivieri (1909), *BPhW* 30, 740–744.
- Philippson, R. (1910b), « Zu Philodem Περὶ τοῦ καθ' Ὁμήρον ἀγαθοῦ βασιλέως », *BPhW* 30, 765–768.
- Sudhaus, S. (1907), recensione a Crönert (1906), *LZB* 58, 734–737.
- Tepedino Guerra, A. (1985), « Il PHerc. 1678 : Filodemo Sull'invidia ? », *CErc* 15, 113–125.
- Vitelli, G. (1929), « Papiri di Ercolano », *Il Marzocco*, 17 febbraio 1929.
- Vogliano, A. (1910), « Spigolature ercolanesi », *SIFC* 18, 285–288.
- Vogliano, A. (1911/1912), « Herculensia », *AAT* 47, 91–99.
- Vogliano, A. (1925/1926), « Per un verso di Alceo », *BFC* 32, 109–111.
- Vogliano, A. (1926a), « Nuovi testi epicurei », *RFIC* 54, 37–48.
- Vogliano, A. (1926b), « Nuovi testi storici », *RFIC* 54, 310–331.
- Vogliano, A. (1927a), « Nuove Lettere di Epicuro e dei suoi scolari, tratte dal papiro ercolanese n. 176 », *AFLC* 1–2, 385–424.
- Vogliano, A. (1927b), « Nuovi testi storici », *RFIC* 55, 501–504.
- Vogliano, A. (1928), *Epicuri et Epicureorum scripta in Herculansibus papyris servata* (Berolini).
- Vogliano, A. (1932a), « I frammenti del XIV libro del περὶ φύσεως di Epicuro », *RAIB*, Cl. Sc. Mor., Serie III, vol. VI, 33–75.
- Vogliano, A. (1932b), « Vox Philodemi », *PhW* 52, 113.
- Vogliano, A. (1940), *I resti dell'XI libro del περὶ φύσεως di Epicuro* (Le Caire).
- Vogliano, A. (1947), (in collaborazione con L. Salvestroni) « Sulle orme di Posidonio », *PdP* 2, 90–94.
- Vogliano, A. (1948a), « Alceo fr. 102 Diehl² (Lobel p. 56) », *Acme* 1, 261–263.
- Vogliano, A. (1948b), « Epicurea I », *Acme* 1, 95–119.
- Vogliano, A. (1948c), « Nota Hipponattea », *Acme* 1, 257–259.
- Vogliano, A. (1952a), (in collaborazione con L. Salvestroni) « Philodemea », *Prolegomena* 1, 71–87.

- Vogliano, A. (1952b), « Postilla alla recensione di L. Castiglioni (132–134) del libro di François Lasserre, *Les Epodes d'Archiloque*, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, p. 332 », *Prolegomena* 1, 134–137.
- Vogliano, A. (1953a), « I resti del II libro del περὶ φύσεως di Epicuro », *Prolegomena* 2, 59–98.
- Vogliano, A. (1953b), « In tema di Papiri Ercolanesi », *Prolegomena* 2, 125–132.
- Vogliano, A. (1956), « I resti del XV libro del περὶ φύσεως di Epicuro », *Philologus* 100, 253–270.

REPARATUREN IN ARSINOITISCHEN GAUARCHIVEN

Andrea Jördens

Das « Archiv des Philsarapis », gemeinhin besser unter dem Namen « A Family Archive from Tebtunis » bekannt, überliefert auch einen berühmten Streitfall, der den Urgroßvater des Philsarapis, einen ehemaligen *Bibliophylax*, und seine beiden Söhne betraf. Dabei ging es um Schäden, die an den Aktenbeständen der arsinoitischen Gauarchive aufgetreten waren. Schon in flavischer Zeit waren hier beklagenswerte Zustände eingerissen, deren Behebung die Verantwortlichen vor Ort bis hin zu den Verwaltungsspitzen im fernen Alexandria fast ein halbes Jahrhundert in Atem hielt. Erst unter Hadrian trat schließlich Ruhe ein, zumindest hören wir später nichts weiter davon. Im folgenden will ich mich noch einmal genauer mit der Frage befassen, was es mit all diesem Reparaturbedarf auf sich hat und vor allem welche Archive überhaupt davon betroffen waren.

Der Verlauf der Ereignisse wurde bereits von dem Herausgeber B.A. Van Groningen im Jahr 1950 minutiös rekonstruiert². Danach begann alles auf einem Konvent – wohl dem des Frühjahrs 91 –, als die *Bibliophylakes* Protogenes und Isidoros M. Mettius Rufus mit einer beschädigten Rolle konfrontierten und der Präfekt umgehend die Restaurierung aller schadhafte Akten gebot; Fehlstellen seien aus den hauptstädtischen Archiven zu ergänzen³. Begreiflicherweise war keiner ihrer Nachfolger bereit, die Akten und damit die Verpflichtung zur Durchführung der kostspieligen Reparaturen auf sich zu nehmen. So blieb die Situation, wie sie war, bis endlich im Oktober 108 der Präfekt Ser. Sulpicius Similis ein Machtwort sprach. Da jedes Beharren auf einer Ideallösung angesichts von Aufwand und Kosten die Sache nur weiter verzögern würde, rang er sich zu einer pragmatischen Lösung durch: Abweichend von allen Vorgängern ordnete er eine Übernahme im Ist-Zustand an,

¹ « Archiv des Philsarapis » : so in Trismegistos, vgl.

<<http://www.trismegistos.org/arch/detail.php?tm=192&i=1>>.

² Van Groningen (1950) 97–106 mit insgesamt 41 Etappen; allgemeiner etwa schon Schubart (1927); Van Groningen (1947); Wollentin (1961), bes. 79–89; knapper etwa auch Katzoff (1972) 280–282; Cockle (1984) 121; Kruse (2002) 784 f., vgl. auch 805 f.; Dirscherl (2004) 71 f.

³ Vgl. P.Fam.Tebt. 15, 76–81, wobei das genaue Jahr des Konvents unbekannt ist. Weitgehend durchgesetzt hat sich der Datierungsvorschlag von Van Groningen (1950) 97 « almost certainly spring 90 », vgl. nur Foti Talamanca (1979) 113; Cockle (1984) 121; Haensch (1997) 377; Kruse (2002) 784; Dirscherl (2004) 71; ein noch früheres Datum, nämlich « (2–4).(89 ?) », bei Bastianini (1975) 277 f., der die folgenden Ereignisse entsprechend « (4–8).(89 ?) » (zu Z. 80) bzw. « (89/90) » (zu Z. 52, 82 und 83) datiert. Dies wäre auch mit dem nach Z. 83 von Rufus angeschriebenen Strategen Archelaos vereinbar, der nach der von Gallazzi (2002) edierten Viehbestandsdeklaration P.Narm. 67 und 70 inzwischen sicher im Jahr 89/90 belegt ist. Andererseits wissen wir von Archelaos' Nachfolger nur so viel, daß er noch unter Domitian ins Amt gekommen war, weswegen Whitehorn (2006) 13 für P.Fam.Tebt. 15 auch ein späteres Datum für denkbar hielt: « Matter in question is perhaps datable to 90 or 91. » Hierfür sprechen auch die von Haensch, a.a.O. 350 angeführten Konventsreisen des Rufus: Während I.Memnon 11 undatiert ist, läßt die Abbildung von SB I 5761 bei Cavallo (2008) 66 vor der auf -]άτου endenden Jahreszahl in Z. 34 noch Tintenreste erkennen, die allenfalls mit einem κ, aufgrund des fehlenden Querstrichs jedoch kaum mit einem ν zu vereinbaren sind, so daß das Dokument frühestens aus dem 10. Jahr Domitians stammen kann; nicht einmal die von Preisigke im Komm. zu SB I 5761, 34 erwogene noch spätere Datierung ist völlig auszuschließen, da Rufus nach BGU XI 2057 inzwischen auch noch im 11. Jahr Domitians im Amt belegt ist. Doch dürfte er noch vor dem Winter von T. Petronius Secundus abgelöst worden sein, da letzterer, wie aus I.Memnon 13 ersichtlich, bereits am 14.3.92 bis nach Oberägypten gelangt war, eine Ablösung während der laufenden Konventsreise jedoch unwahrscheinlich ist. Sollte Rufus nur einen einzigen Konvent im Arsinoites abgehalten haben, müßten wie SB I 5761 – hiernach also 10.2.91 – auch die in P.Fam.Tebt. 15 behandelten Ereignisse aus dem Jahr 91 datieren. Daß seit dem Ausscheiden der *Bibliophylakes* aus ihrem Amt, wie sie in ihrer Eingabe vom 15.5.98 an Iunius Rufus präzisieren, bereits weitere acht Jahre vergangen seien (ὀκταετίας [l. ὀκταετίας] ἄλλης διελεύσεως, ὅφ' ἥς τῆς τάξεως ἀπέστημεν, Z. 92), steht dem nicht entgegen, da wie üblich eine inklusive Rechnung vorliegen sollte.

« damit die Sache endlich ein Ende hat » – ὅποιά ἐστιν, ἵν[α] δῆποτε τὸ πρᾶγμα πέρας λ[ά]βῃ⁴.

Damit war freilich allenfalls ein Zwischenhalt erreicht, denn die Probleme mit den schadhafte Akten blieben selbstverständlich dieselben. So begannen die Auseinandersetzungen schon im nächsten Jahr von neuem, wenngleich Parteien und Konstellationen nunmehr andere waren. Bislang hatten sich die Konflikte auf den Kreis der *Bibliophylakes* beschränkt, die Verpflichtungen wie Akten ihren Nachfolgern aufzudrängen suchten ; jetzt gerät plötzlich der Bürovorsteher in den Blick, der zusammen mit den Akten von den Vorgängern übernommen und letztlich der einzige aktiv Beteiligte war. In ihrem Bemühen, daher ihm die Verantwortung und also auch die Restaurierungskosten zuzuschieben, dringen die Amtsleiter jedoch nur teilweise durch. Im Jahr 115 werden die *Bibliophylakes*, darunter auch der Vorfahr unseres Philsarapis, zu Ausgleichszahlungen für bereits erfolgte Reparaturen verurteilt⁵. Damit schien die Sache für sie erledigt zu sein.

Spätestens im Jahr 124 war es mit der Ruhe freilich wieder vorbei, da nach dem Tod aller früheren Protagonisten ein neuer Bürovorsteher auf die alten, nach wie vor bestehenden Probleme stieß. Ihm haben die Erben wohl die erneute Eingabe beim Statthalter T. Haterius Nepos zu danken, der zu ihrem Unglück ebenso wie einst Mettius Rufus entschied und auf Abschriften aus den alexandrinischen Archiven drang. Diesmal wird die Sache allerdings sehr viel ernsthafter betrieben, am Ende jedenfalls das Vermögen konfisziert⁶. Ob die Arbeiten dann auch durchgeführt wurden, steht freilich dahin.

Über all diese verwickelten und äußerst langwierigen Auseinandersetzungen geben uns lediglich vier Papyri Auskunft⁷. Herausgehobene Bedeutung kommt darunter einem im Auftrag des Strategen erstellten Untersuchungsbericht zu, in dem der ehemalige Gymnasiarch Isidoros die Ereignisse bis zum Jahr 115 zusammenfaßt ; das meiste wird zwar nur referiert, einiges aber auch mit wörtlich angeführten Dokumenten unterfüttert. Auf dem Höhepunkt der zweiten Phase erstellt und offenbar die Grundlage für die wenig später geleisteten Ausgleichszahlungen, werden hier indes auch bauliche Schäden erwähnt. Dies fügt der sonst stets thematisierten Frage der schadhafte Akten eine neue, bisher jedoch nur selten beachtete Facette zu, die im Zentrum der folgenden Ausführungen stehen soll.

Von Bauschäden ist erstmals in einer vollständig wiedergegebenen, allerdings undatierten Eingabe zu vernehmen, die die Erben der *Bibliophylakes* Protogenes und Isidoros an den Statthalter Sulpicius Similis richten. Obwohl die Akten schon bei ihrem Amtsantritt im Jahr 71/72 beschädigt gewesen seien, wurden die Familien nicht einmal dann aus der Haftung entlassen, als beide im Sommer 103 kurz hintereinander verstarben⁸. Diesmal fanden die Erben nun endlich Gehör, denn hierauf geht offenbar das – im Dossier direkt vorange-

⁴ P.Fam.Tebt. 15, 38–41, bes. Z. 41 ; vgl. auch das Referat in Z. 33 ἐφ' ἧς ἐστιν διαθέσεως.

⁵ P.Fam.Tebt. 24, 54–61, bes. 58 f. sowie 15, 24 f.

⁶ Nach P.Fam.Tebt. 24, 111 ein Talent. Auch dieses Ergebnis spricht im übrigen für eine Spätdatierung des fraglichen Konvents, wenn nämlich Rufus' Abberufung so bald erfolgte, daß er trotz seines bekannten Interesses an der Situation der Archive – schon Van Groningen (1950) 97 hatte hierzu auf sein berühmtes, in P.Oxy. VIII 237, viii, 27–43 (= M.Chr. 192 = Jur.Pap. 59 = Sel.Pap. II 219 = FIRA I 60) überliefertes Edikt zur Neuordnung der βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων vom 1. oder 31.10.89 verwiesen – die Sache nicht mehr persönlich weiterverfolgen konnte.

⁷ Dies sind in zeitlicher Reihenfolge P.Fam.Tebt. 14 : Abschrift zweier Quittungen über die Einzahlung von 282 Dr. 2 Ob. durch den Urgroßvater des Philsarapis am 22.5. sowie von mehr als 1200 Dr. durch seinen Sohn am 1.7.114, beide als ἐπίτµα für die διοίκησις des βιβλιοφυλακία δηµοσίων λόγων gekennzeichnet ; 15 : ein ausführlicher Bericht des Ex-Gymnasiarchen Isidoros (114/115) ; 17 : der mit ausdrücklichem Verweis auf mögliche weitere ἐπίτµα erklärte Erbverzicht von Philsarapis' Großvater (nach 8.117) ; 18 : die Abschrift aus den Akten des Strategen über die endgültige Entscheidung (24.5.124). Vgl. auch bereits Van Groningen (1947) 316 f.

⁸ Vgl. ihre von dem Ex-Gymnasiarchen Isidoros zitierte Eingabe an Iunius Rufus vom 15.5.98 in P.Fam.Tebt. 15, 75–97, zu der weiterbestehenden Verpflichtung bes. Z. 83 f. ἐπιτεῖναι ἡµῖν ; zur Rekonstruktion der Ereignisse im Jahr 103 auch Van Groningen (1950) 99 f.

stellte – Machtwort des Similis vom 17. Oktober 108 zurück⁹. In ihrer Petition prangern sie auch die völlig ungeeigneten Lagerbedingungen an, und zwar offenkundig nicht zum ersten Mal: Wie schon früher mitgeteilt, seien von den seinerzeit, also 40 Jahre früher, übergebenen Rollen manche gar nicht mehr zu retten, da durch die lange Zeit verdorben, andere nur zu Teilen zerstört, einige aber auch « an ihrer Kopfseite abgebröckelt infolge der sommerlichen Gluthitze, die in den Verwahräumen herrscht »¹⁰. Zwar hätte Protogenes kurz vor seinem Tod noch den zuvor von C. Vibius Maximus verfügten Wiederaufbau der βιβλιοθήκη finanziert¹¹. Der Verfall gehe jedoch unvermindert weiter, zumal der benachbarte Neubau des Theaters mehrfache Umlagerungen erzwang.

Nun kann der Terminus βιβλιοθήκη bekanntlich sowohl die Aktenbestände selbst als auch deren Aufbewahrungsorte bezeichnen¹². Begriffe wie παλαίωσις, πτώσις und ἀνοικοδομή zeigen jedoch an, daß die Mängel im vorliegenden Fall keineswegs nur Papyri, sondern durchaus auch Baulichkeiten betrafen¹³; auch sind mit βιβλία und βιβλιοθήκη offenbar jeweils unterschiedliche Dinge gemeint¹⁴. Genaueres hierzu scheint ein Schreiben des Präфекten C. Minicius Italus zu bieten, das im Frühjahr 103, also wohl erneut im Anschluß an einen Konvent, an die drei Strategen des Arsinoites erging¹⁵. Darin bezieht sich Italus auf den Bericht eines kaiserlichen Prokurators, demzufolge nicht nur das Gebäude unbrauchbar, sondern auch die Akten dem Verderb preisgegeben, wenn nicht überhaupt unauffindbar seien, erinnert die Strategen noch einmal daran, daß der Prokurator in ihrem Beisein einen geeigneteren Ort bestimmt und die dafür nötigen Kosten festgesetzt habe, und weist sie zu baldigem Handeln in dieser äußerst dringlichen Angelegenheit an¹⁶. Nichts

⁹ P.Fam.Tebt. 15, 38–41 bzw. 42–75; zu der vermuteten zeitlichen Nähe der Eingabe bereits Van Groningen (1950) 100 « shortly before 17-x-108 », vgl. auch Haensch (1994) 489 f. und 513. Offen bleibt dagegen der Bezug zu dem nach P.Fam.Tebt. 24, 14 im selben Jahr abgehaltenen Konvent des Arsinoites, vgl. auch Van Groningen, a.a.O.; Haensch (1997) 378. Trotz der mehrmonatigen Zeitspanne zwischen beiden Ereignissen ist nicht grundsätzlich auszuschließen, daß die Überreichung der Petition bei dieser Gelegenheit erfolgte.

¹⁰ So P.Fam.Tebt. 15, 48–50 συνέβη καὶ ἐκ τῶν (...) βιβλίων ἃ μὲ[v] μὴ εἶχε π[ο]λὺ χρόν[ο]ν διαφθαρέντα, ἃ [δὲ] καὶ ἀπ[ὸ] μέρους διεφθάρθ[η]ν, ἕνα δὲ κεφαλόβρωτα (l. κεφαλόβρωτα) γεγονέναι διὰ τὸ τοὺς τόπους καυώσις (l. καυώσις) εἶναι, letzteres in der Übersetzung von Preisigke, *WB* I 782. Die daran angeschlossene Behauptung, daß die damals noch lebenden *Bibliophylakes* dies schon vor zehn Jahren dem Präфекten Iunius Rufus schriftlich mitgeteilt hätten, ist allerdings insofern ungenau, als die genannte Begründung zumindest in der hier in Z. 75–97 vorliegenden Abschrift der vom 15.5.98 datierenden Eingabe fehlt.

¹¹ P.Fam.Tebt. 15, 58–62, bes. Z. 61 f. mit Van Groningen (1950) 100, der die grundsätzlich überraschende Finanzierung durch Protogenes allein mit einem möglichen Konflikt zwischen ihm und den Erben seines eben verstorbenen Kollegen Isidoros zu erklären sucht. Denkbar ist freilich das auch am Ende der Auseinandersetzungen zu beobachtende Prinzip « the easiest way for the representatives of the central government consisted in taking the money where it was most likely to be found » (106) – zu diesem Zeitpunkt mag Protogenes schlichtweg besser greifbar gewesen sein.

¹² Vgl. nur zuletzt Casanova (2001).

¹³ Vgl. P.Fam.Tebt. 15, 58–71 und die folgende Anm., bes. auch 65–68 πρ[ὸ]ς τοῖς ἄλλοις καὶ ἡ βιβλιοθήκη καὶ πολλάκις διὰ παλαιώσιν κατ[έ]πεσεν καὶ τὸ τελευταῖον <δὲ> ἀνοικοδομὴν θεάτρ[ο]υ μετεποιήθη, ὡς χάριν [ἐ]ξ ἀνάγκης καὶ διὰ τὰς πτώσις (l. πτώσις) καὶ δι[ὰ] τὴν ἔπεισιν τῆς ἀνοικοδομῆς τοῦ [θε]άτρου ἄρ[θ]ρον τῶν βιβλίων [ἀ]πὸ τόπων εἰς τόπους ἀνεπιτήδει[ο]ς πολλάκις μετενεγχθέντων sowie das wiederholte « building » in der Übersetzung von Van Groningen (1950) 56.

¹⁴ In P.Fam.Tebt. 15, 58 f. ἐκέλευε τὰ βιβλία παραδοθῆναι (...) καὶ τὴν βιβλιοθήκην ἀνοικοδομηθῆναι, διμηνιαῖον εἰς ἀμφοτέρω ὁρίσας χρόνον deutlich vor allem an dem betonten ἀμφοτέρω, vgl. aber auch bes. Z. 60 ἡ μὲν οἱ βιβλιοθήκη – ὅσα δὲ (...) τῶν βιβλίων.

¹⁵ P.Fam.Tebt. 15, 110–130 (= SB IV 7378 = Sel.Pap. II 422; 19.5.103); zum zeitlichen Ansatz auch unten Anm. 30.

¹⁶ Vgl. P.Fam.Tebt. 15, 113–128 (= SB IV 7378 = Sel. Pap. II 422, 4–19) ὁ κράτιστος ἐπίτροπος τοῦ κυρίου ἡμῶν Κλαυδικὸς (l. Κλαυδικὸς) | μετέδωκέν μοι τὴν ἐν τῷ νομῷ τῶν ἐνκτησίων | βιβλιοθήκην ἀνεπιτήδειον εἶναι καὶ τὰ ἐν αὐτῇ βιβλία | ἀποκείμενα ἀφαν[ί]ζεσθαι, τὰ δὲ πλείστα καὶ ἀνεύρετα | εἶναι. φησὶν δὲ ἐπὶ ἐλέχθαι π[α]ρόντων ὑμῶν ἕτερον | τόπον ἐπιτήδειον τοῦ (l. καὶ ?) εἰς τὴν ἀνοικοδομὴν συν[ε]ψηφίσθαι δραχμὰς τρι[χ]ιλίας διακοσίας ὀγδοήκοντα | δύο τριόβολον. ἵνα οὖν τὰ βιβλία ἀνανεώτατα | ὄντα μὴ ἀμεληθῇ, βοῦλομαι ὑμᾶς εὐθέως ἐνχρηστέ | τῇ κατασκευῇ καὶ ἃ λέγει ἀπὸ τῶν ἀρχαιωτέρων χρόνων | βιβλία ἐκ μέρους διεφθαρμένα ἐσφ[ε]ραγεῖσθαι ὡς τὴν | παράδωκιν οὐδεὶς ποιήσασθαι δύναται, διὰ τὸ τοῦ πολλοῦ | χρόνου τοὺς πρὸς αὐτοῖς γεγωνότας τετελευτηκέναι, | μετενεγκεῖν εἰς ἡν (sc. βιβλιοθήκην) νῦν κατασκευά-

liegt näher als die Annahme, daß es hierbei um die etwas später noch von Protogenes finanzierten Baumaßnahmen ging ; wie anders wäre dieses Dokument sonst in das Dossier unseres Gymnasiarchen gelangt ?

Hier allerdings haben wir ein Problem. Denn sicher mag man Isidoros ankreiden, daß sein Untersuchungsbericht nicht sehr systematisch aufgebaut ist¹⁷ ; dennoch hat er ausschließlich mit der δημοσία βιβλιοθήκη im engeren Sinne zu tun¹⁸. So lautet Protogenes' offizieller Titel βιβλιοφύλαξ τῆς ἐν Ἀρκενοίτῃ βιβλιοθήκης δημοσίων λόγων¹⁹ ; sein Bürovorsteher ist als γραμματεὺς βιβλιοφυλάκων δημοσίων λόγων stets nur mit δημόσια βιβλία befaßt²⁰ ; hierzu passen auch die Vorwürfe an Strategen und Königliche Schreiber, daß die Akten das Archiv in oft schon bedenklichem Zustand erreichten²¹. In dem Schreiben des Italus ist jedoch plötzlich von der βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων die Rede, die bekanntlich als « Archiv der Besitzungen » eine völlig andere Funktion besaß²². Man wird folglich zu fragen haben, warum Isidoros dieses Dokument hier aufgenommen hat.

Diese Diskrepanz wurde bisher erstaunlich selten thematisiert²³ ; zumeist wurde dann auf einen Präzedenzfall erkannt²⁴. Zu diesem Zweck hatten etwa auch die *Bibliophylakes* im Jahr 98 das seinerzeit bereits 15 Jahre alte Schreiben des Präfekten Laberius Maximus an den oxyrhynchitischen Strategen Pompeius Dionysodoros an das Ende ihrer Eingabe gestellt²⁵. Dort wird die Parallele jedoch explizit als ἐπιτολή ὁμοιώματος eingeführt, während beim Schreiben des Italus zum Besitzarchiv nichts dergleichen steht. Van Groningen hatte den Zusammenhang daher noch enger gesehen : Die *Bibliophylakes* hätten die Leitung der Archive entsprechend untereinander aufgeteilt²⁶. Inzwischen weiß man jedoch, daß beide zu dieser Zeit einem eigenen Kollegium von *Bibliophylakes* unterstanden²⁷. Dies läßt die Frage insofern noch einmal dringlicher erscheinen.

ζεσθαι κελεύει | καὶ ἀναγράφασθαι παρόντων ὧν προσήκει καὶ τὴν | ἀναγραφὴν καταχωρίεις « Der Prokurator unseres Herrn, Classicus, *vir egregius*, teilte mir mit, daß das in dem Gau (befindliche) Archiv der Besitzungen unbrauchbar sei und die darin aufbewahrten Akten dem Verderb ausgesetzt, die meisten sogar unauffindbar seien. Er sagt aber, daß in eurer Anwesenheit ein anderer geeigneter Ort ausgewählt und für den Bau zusammen dreitausendzweihundertzweiundachtzig Drachmen drei Obolen veranschlagt worden seien. Damit also die Dokumente, die höchst notwendig sind, nicht vernachlässigt werden, will ich, daß ihr euch umgehend mit der Herrichtung befaßt ; daß die schon längere Zeit teilweise zerstörten Dokumente – die seiner Aussage nach gesiegelt sind, so daß niemand die Übergabe vollziehen kann, da die Betroffenen schon vor langer Zeit verstorben seien – in das (Archiv), dessen Herrichtung ich jetzt verfüge, überführt und registriert werden unter Anwesenheit der Zuständigen, und du sollst die Registrierung zu den Akten nehmen. »

¹⁷ So schon Van Groningen (1947), bes. 317 mit dem Hinweis auf die mangelnde Chronologie.

¹⁸ P.Fam.Tebt. 15, 3 ; so ausdrücklich auch Bell (1920) 101.

¹⁹ So in P.Fam.Tebt. 17, 8–10 ; üblicher ist allerdings die verkürzte Bezeichnung des Kollegiums als βιβλιοφύλακες δημοσίων λόγων in 14, 4 f. ; 15, 40, 45, 74, 76 und 106 ; 24, 37. Unrichtig insoweit allerdings Dirscherl (2004) 71.

²⁰ P.Fam.Tebt. 15, 148 f. bzw. 137.

²¹ Ebda. Z. 88 f. ; hierzu auch Burkhalter (1990) 192 f. ; Kruse (2002) 805–807, bes. 806 f.

²² Hierzu immer noch grundlegend Wolff (1978) 48–51 und 222–255 ; zuletzt Jördens (2010a), bes. 166–174 sowie dies. (2010b) mit der Antwort von Yiftach-Firanko, ebda.

²³ Ohne Differenzierung etwa Cockle (1984) 121 oder Kruse (2002) 784 f., möglicherweise auch Foti Talamanca (1979) 113 Anm. 180 ; widersprüchlich dagegen Dirscherl (2004) 71 f.

²⁴ So bes. Bell (1920) 102 : « evidently quoted merely as an example of the procedure adopted in a parallel case » ; vgl. auch Van Groningen (1950) 99 ; Flore (1953) 394.

²⁵ P.Fam.Tebt. 15, 75–109 (15.5.98), bes. Z. 98–105 (9.7.83).

²⁶ Van Groningen (1947) 317 sowie ders. (1950) 98 f. bzw. 102 ; vgl. etwa auch noch Posner (1972) 147, bes. Anm. 30 ; 151.

²⁷ Im selben Jahr 71/72, in dem Protogenes und Isidoros (II.) die βιβλιοθήκη δημοσίων λόγων von ihren Vorgängern Apion und Isidoros (I.) übernahmen, sind die früheren Leiter der damals wohl noch gemeinsamen δημοσία βιβλιοθήκη, Apollonios und Theon, als βιβλιοφύλακες ἐγκτήσεων nachweisbar ; vgl. die vor dem 14.2.78 (hier sind nach SPP XXII 175, 2 f. bereits ihre Nachfolger Apollonios und – mit BL VI 197 – Nikolaos im Amt) erstellte Spezialdeklaration BGU I 184 (= M.Chr. 202), in der Z. 17 f. auf eine bereits an dieselben *Bibliophylakes* gerichtete Deklaration vom 30.5.72 verwiesen ist. Dies kann sie allerdings noch in ihrer früheren Funktion als βιβλιοφύλακες τῆς ἐν Ἀρκενοίτῃ δημοσίας βιβλιοθήκης erreicht haben, wie es in

Auffällig ist insbesondere, wie gleichzeitig und gleichartig die Ereignisse sind: In beiden Fällen geht es um Probleme bei der Konservierung der Akten, um fehlende Anfangsstücke, abgebröselte Oberränder, Mottenfraß und Wurmbefall²⁸; in beiden Fällen hatte sich der aktuelle Aufbewahrungsort als ungeeignet erwiesen, weswegen in beiden Fällen wiederholt von dringenden Umlagerungen die Rede ist²⁹. Vor allem aber datiert alles aus demselben Jahr 103: Erst erfährt Minicius Italus auf dem Konvent von der Sache; dann leitet der Prokurator Classicus gemeinsam mit den Strategen den Neubau des Besitzarchivs in die Wege; schließlich setzt der neue Statthalter Vibius Maximus die Finanzierung der Arbeiten bei Protogenes durch³⁰.

Dies könnte die Annahme nahelegen, daß durchweg das allgemeine Gauarchiv betroffen, der singuläre Bezug auf die βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων bei Minicius Italus also ein simples Mißverständnis ist – sei es des Abschreibers, der den Brief des Präfekten in das Dossier kopierte, sei es dessen, dem derselbe Fehler schon in der statthalterlichen Kanzlei unterlief, sei es gar des Prokurators selbst, der, mit den Verhältnissen in Ägypten wenig vertraut, dem Präfekten falsche Informationen gab³¹. Hierzu würde passen, daß arsinoitische Generalapographai aus dieser Zeit bisher fehlen, obwohl eine grundsätzliche

P.Mich. IX 541, 1–3 der Fall ist, der demzufolge – ebenso wie die Amtszeit ihrer ebda. Z. 8 genannten Vorgänger Dios und Apion – genauer auf die Zeit zwischen dem 28.5.67, wo nach BGU II 379 (= M.Chr. 219 = FIRA III 105 = Jur.Pap. 63, 2 f.) noch Dios und Protogenes als *Bibliophylakes* amtieren, und eben das Jahr 71/72 zu datieren ist. Vgl. auch die Diskussion bei Wolff (1978) 49–51; Burkhalter (1990) 209 f.; Liston der Amtsinhaber bei Sijpesteijn / Worp (1995) 526–532 bzw. 531.

²⁸ Zu den Beständen der βιβλιοθήκη δημοσίων λόγων bes. P.Fam.Tebt. 15, 36 ἐστὶν ἃ μὲν ἀναρχα ἃ δὲ διεφθόροτα [ἃ] δὲ ἐπὶ τὸ βρωτα (l. ἐπὶ τὸ βρωτα), ebenso 24, 65 (= SB IV 7404), 28; 15, 49 f. mit dem Zitat oben Anm. 10, ebenso 91 f.; vgl. auch 15, 46 f., 52, 64, 70 f., 77–79, 83, 85, 88 und 95, sowie 24, 26. Bei der βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων ist zwar nur von ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτέρων (l. ἀρχαιοτέρων) χρόνων(ν) βιβλία ἐκ μέρους διεφθαρμένα die Rede – vgl. 15, 122 f. (= SB IV 7378 = Sel.Pap. II 422, 13 f.) –, doch mag dies mit dem erwartungsgemäß nüchterneren Ton in der statthalterlichen Kanzlei zusammenhängen.

²⁹ Vgl. nur P.Fam.Tebt. 15, 68 τῶν βιβλίων (sc. der βιβλιοθήκη δημοσίων λόγων) [ἃ] πὸ τόπων εἰς τόπους ἀνεπιτηδε[ί]ους πολλάκις μετενεγχθέντων mit 15, 114 f. μετέδωκέν μοι (sc. dem Präfekten) τὴν ἐν τῷ νομῷ τῶν ἐγκτήσεων βιβλιοθήκην ἀνεπιτηδεῖον εἶναι bzw. 117 f. φησὶν δὲ ἐπιλ[ε]λέχθαι (...) (...) ἕτερον τόπον ἐπιτηδεῖον sowie 126 μετενεκτεῖν εἰς ἣν νῦν κατασκευάζεσθαι κελεύω.

³⁰ Zu den letzten beiden Ereignissen vgl. bereits oben Anm. 15 f. sowie 11 mit Text. Entgegen dem zuletzt noch einmal von Dirscherl (2004) 72 vertretenen zeitlichen Ansatz, hier sogar « einige Zeit vor 103 », spricht nach den üblichen Konventsterminen in den ersten vier Monaten des Jahres vieles dafür, daß die in P.Fam.Tebt. 15, 55–58 berichtete Verhandlung der Sache vor Italus entgegen Van Groningen (1950) 99 der Intervention des Classicus vielmehr vorausging; so auch schon Haensch (1997) 354, bes. Anm. 128, wonach der Präfekt « einen ihn begleitenden Procurator » mit der Regelung der Details beauftragt habe, während das Schreiben an die Gaustrategen nur die Ergebnisse darlege; grundsätzliche Zweifel dagegen bei Foti Talamanca (1979) 290 f., Anm. 721. Die Rekonstruktion von Van Groningen, a.a.O., daß « in order to controll the οὐσία and their holders, the *enkteseis* archive was indispensable » und daher « Classicus, possibly the first *procurator usiacus* (see 15 n. 113), noticed the situation during a tour of inspection », ist überdies schon deswegen abzulehnen, weil eine Eigentumsübertragung bei οὐσιακῇ γῇ ausgeschlossen war, daher auch die Erfassung in der βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων entfiel; vgl. nur Kuhnke (1971) 98 f.; Wolff (1978) 225, bes. Anm. 16. Während Pflaum (1960/1961) I 164 f. Nr. 70 noch an eine Funktion des Classicus als *Idios logos* dachte, wird er inzwischen mit dem aus der zweisprachigen Ehrenschrift AE 1972, 574 bekannten Ti. Claudius Aug. lib. Classicus identifiziert und unterschieden von dem nunmehr als Nr. 70a geführten *procurator* in Mauretania Caesarea P. Aelius Classicus, vgl. Pflaum (1982) 24–27. Da die Inschrift von dem *adiutor in procurazione Alexandreae* gesetzt wurde, muß er im Amt des *procurator Alexandreae* (in der Funktion eines *rationalis*, vgl. die griechische Wiedergabe als ἐπίτροπος καθολικὸς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ) auch verstorben sein. Ob er dies Amt bereits zum Zeitpunkt seines Berichts an Minicius Italus innehatte, ist vorläufig kaum zu klären; allerdings bezeugt das Ehrenepitheton κράτιστος, das dem lateinischen *egregius* entspricht, schon in P.Fam.Tebt. 15, 113 ritterlichen Rang, vgl. auch ebda. den Komm.

³¹ Zum möglichen Mißverständnis vgl. auch schon Flore (1953) 393 « che il τῶν ἐγκτήσεων accanto a βιβλιοθήκη sia scivolato come *lapsus calami* », der zugleich gegen die noch allein auf Schubart (1927) gestützte Darstellung von Arangio-Ruiz (1928) 42 f. überzeugend darlegt, warum es sich auch aus inhaltlichen Gründen, bes. der wiederholten Erwähnung von λόγοι statt der sonst zu erwartenden διατρώματα u.ä. nicht umgekehrt in den anderen Partien von P.Fam.Tebt. 15 um Mißstände der βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων handeln kann. Zu den unterschiedlichen Aktenbeständen jetzt auch Burkhalter (1990) 200.

Revision bei so umfangreichen Mißständen durchaus nahegelegen hätte. Andererseits ist von versiegelten und daher unzugänglichen Dokumenten die Rede, was eher auf Verträge als Aktsakten deutet und also doch für die Richtigkeit der Darstellung spricht³².

Die Koinzidenz bleibt gleichwohl frappant, zumal was die äußerst ungünstigen Lagerbedingungen betrifft. Dabei ist nicht einmal klar, was sich hinter den ἀνεπιτήδευτοι τόποι verbirgt. Im privaten Bereich scheinen τόποι vor allem Räume minderer Qualität zu bezeichnen, die zudem bevorzugt nach Süden ausgerichtet waren³³. Ließe sich dies auf öffentliche Bauten übertragen, würde damit auch die übergroße Hitze erklärlich. Die Ruinen des allein noch greifbaren Gauarchivs von Thmuis lassen hierzu freilich kaum mehr Aussagen zu³⁴. Ungeklärt bleibt zudem, wie weit die organisatorische Trennung der Archive auch eine Unterbringung in verschiedenen Gebäuden nach sich zog³⁵. Kaum stichhaltig ist der Einwand, daß ein zweiter Neubau entbehrlich gewesen wäre, wenn die δημόσιοι λόγοι sich ohne weiteres in den Bereich des ehemaligen Besitzarchivs hätten ausdehnen können³⁶; ging es doch nicht um zu wenig, sondern eben um ungeeigneten Raum, um Schädlingsbefall und klimatische Fragen. Es kommt hinzu, daß die Rollen ungeordnet durcheinander lagen und man ohnehin kaum wußte, wie bei der Größe des Gaus und der tagtäglichen Nutzung all das noch vernünftig zu verwalten sei³⁷. Dies steht freilich auf einem anderen Blatt.

Man wird sich daher wohl mit der Vorstellung anfreunden müssen, daß es in beiden Archiven zur selben Zeit nahezu identische Probleme gab. Zweifelhaft ist hingegen, ob daraus, daß Prokurator und Strategen gemeinsam für die βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων einen ἕτερος τόπος bestimmten, gleich auf ein repräsentatives eigenes Gebäude zu schließen

³² Vgl. nur P.Fam.Tebt. 15, 123–125 (= SB IV 7378, 14–16) mit dem Zitat in Anm. 16, bes. Z. 124 f. bzw. 15 f. διὰ τὸ τοῦ πολλοῦ χρόνου τοὺς πρὸς αὐτοῖς γεγονότας (l. γεγονότας) τετελευτηκέναι. Während A.S. Hunt, Sel.Pap. II 422 wie auch Van Groningen (1950) 58 hierfür «the persons (...) in charge of them» bieten [daher offenbar auch Cockle (1984) 121 «the officials responsible», Dirscherl (2004) 72 «die verantwortlichen Beamten»], übersetzt Johnson (1936) 638 Nr. 389 «the parties named therein», ähnlich – vielleicht vorsichtiger – Bell (1950) 123 und, ihm vermutlich folgend, Posner (1972) 150 «the parties to them», womit wohl die Vertragsparteien gemeint wären. Auf die βιβλιοφύλακες ἐγκτήσεων selbst ist dies freilich schon deswegen nicht zu beziehen, weil Sokrates und Antipatros in dieser Funktion wenigstens vom 5.1.84 (nach BGU II 536) bis zum 26.2.105 (SPP XXII 25) nachweisbar sind, vgl. auch Sijpesteijn / Worp (1995) 527 (der ebda. erwähnte P.Mich. inv. 6546.b ist jetzt als SB XXII 15792 wiederabgedruckt; zu ergänzen ist inzwischen P.Berl.Cohen 18, 6 [um 116]).

³³ Vgl. schon Husson (1983) 276–278; jetzt bes. Daniel (2010) 117 f., zusammenfassend 118: «(...) usually rooms of inferior quality (...) many of them, especially those in substantial houses, had probably served as spare rooms or as accommodations for slaves. The dominantly southern orientation of the τόποι may be an exception that confirms the general rule.»

³⁴ Vgl. die bei De Meulenaere / MacKay (1976) abgedruckten Berichte von Daressy 107, Edgar 138 und bes. Naville 115, dies zitiert auch bei Cockle (1984) 119; Kambitsis, Einl. zu P.Thm. I 1, bes. S. 1; allgem. auch Posner (1972) bes. 154; Clarysse / Vandorpe (1996) 73–89. Zur möglichen Identifizierung eines Archivgebäudes, allerdings wohl aus späterer Zeit, in der Gauhauptstadt des Arsinoites Schweinfurth (1887) 65 f. Daß die auf dem Konvent von 103 in Rede stehenden Rollen nach P.Fam.Tebt. 24, 24 ἐν μέρ[ει] τιν[ὶ] τῆς βιβλιοθήκη[c] gelegen haben sollen, hilft insoweit nicht weiter.

³⁵ Vgl. auch F. Mitthof, Einl. zu CPR XXIII 5, bes. S. 41 («umstritten»). Bei der von Naville in Thmuis ergrabenen «series of rectangular chambers of different sizes» – vgl. De Meulenaere / MacKay (1976) 115 – bleibt offen, ob alle Räume tatsächlich zur βιβλιοθήκη δημοσίων λόγων zählten, aus der die bisher publizierten Texte des Fundes rühren. Der große hellenistische Archivbau von Seleukeia am Tigris läßt jedenfalls jeden höheren Organisationsgrad vermissen: Zwar seien an den *in situ* gefundenen verschiedenartigen Siegelungen nach Invernizzi (1996) 134 unterschiedliche «pratiche amministrative» ablesbar, gleichwohl «a prima vista, in nessuna delle numerose stanze è possibile riconoscere l'ufficio di un qualche funzionario pubblico; anzi, gruppi di documenti che i sigilli fanno presumere di natura diversa sembrano conservati nei medesimi locali.»

³⁶ So bes. Flore (1953) 394: «Il che farebbe pensare, oltre tutto, che le due erano già separate non solo funzionalmente, ma anche di sede (perchè, altrimenti, trasferita la β.τ.ε. l'altra si sarebbe giovata dei locali lasciati liberi).»

³⁷ So in P.Fam.Tebt. 15, 68–71, 89–93; zu den üblichen Aufgaben schon Van Groningen (1947) 319; jetzt auch Burkhalter (1990) 192–197, bes. 197; Kruse (2002) 805 f.

ist³⁸. Vielleicht ging es um nicht mehr als einen anderen Bereich im selben Gebäudekomplex, der ein besseres Klima versprach, vorzugsweise im Gebäudeinneren, weit weg von den aufgeheizten Außenmauern³⁹. Dies könnte immerhin die verhältnismäßig geringen Baukosten erklären, deren niedriger Ansatz durch den Prokurator schon immer notiert worden war⁴⁰. Auch Protogenes' Reparaturen an der βιβλιοθήκη δημοσίων λόγων müssen nicht sehr viel kostspieliger gewesen sein, selbst wenn die Erben emphatisch von « nicht geringen Summen » sprechen. Schließlich waren die Arbeiten innerhalb von zwei Monaten vollendet und im übrigen nicht sehr effektiv gestaltet, wenn im Zuge des Theaterbaus fünf Jahre später schon wieder neuer Reparaturbedarf entstand. Inzwischen hatte sich ein Lagerplatz erneut als ungeeigneter erwiesen als der andere, so daß die Akten weitere Male hin und her verfrachtet wurden. Allzu große Entfernungen wird man freilich auch deswegen kaum zu vermuten haben.

Eine Beheimatung beider Archive im selben Gebäudekomplex könnte zudem am besten erklären, warum auch ein Dokument zur βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων aus Isidoros' Sicht von Belang erschien. Auch sonst sind durchaus Fälle bekannt, in denen sich organisatorisch getrennte Einrichtungen in ein und demselben großen Amtsgebäude befanden⁴¹. Die Gleichzeitigkeit der Ereignisse weckt indes einen noch schlimmeren Verdacht – daß nämlich der katastrophale Zustand der Archive eher die Regel als die Ausnahme war, und zwar was Akten wie Aufbewahrungsorte betraf. Daß wir sonst so wenig davon erfahren, wäre dann vor allem darauf zurückzuführen, daß kaum jemand daran Anstoß nahm – wie eben auch Protogenes und Isidoros auf dem Konvent keine Bedenken hatten, in aller Offenheit mit einer beschädigten Rolle aufzutreten. Vermutlich waren sie höchlichst überrascht, welche Probleme es plötzlich damit gab, hatten doch auch sie zwanzig Jahre früher die Akten von ihren Vorgängern in dieser Form übernommen. Der dazu befragte Apion wird dies wohl nur bestätigt – und schulterzuckend auf die ihm damals erteilte Entlastung verwiesen haben⁴².

Wie solche Probleme in anderen Fällen gelöst wurden, wissen wir nicht – ob andere *Bibliophylakes* einfach klagloser zahlten oder ihre Erben die Belege nur nicht so sorgfältig aufbewahrten. Dennoch ist damit zu rechnen, daß sie mehr oder weniger alltäglich waren. So mag es nicht mehr als ein unglücklicher Zufall gewesen sein, daß Protogenes und Isidoros auf dem Konvent des Jahres 91 ausgerechnet an jemanden wie Mettius Rufus gerieten,

³⁸ So bes. Dirscherl (2004) 72 f. zum « Neubau der *Bibliothek* »; vgl. aber etwa auch die Einordnung als « magasin » bei Van Groningen (1947) 321 oder « storehouse » bei Cockle (1984) 121.

³⁹ Dies ist schon deswegen schwer einzuschätzen, weil es in der griechisch-römischen Welt offenbar nie einheitliche bauliche Konzeptionen für Archive, gar unter Berücksichtigung konservatorischer Aspekte, gab. Wie auch beim alexandrinischen Nanaion, war die Situierung in größeren Anlagen, namentlich Heiligtümern, anscheinend die Regel, während eigene Archivbauten wie in Seleukeia am Tigris die Ausnahme bildeten; hierzu zuletzt eingehend Messina (2006) 57–66.

⁴⁰ Vgl. etwa Johnson (1936) 638: « The small appropriation voted (...) implies a very inferior kind of building. »

⁴¹ Vgl. etwa auch Wolff (1978) 50 Anm. 24 zur gemeinsamen Unterbringung sogar des städtischen Archivs von Hermupolis mit der βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων des Gaues. Mit Bezug einerseits auf die von Königlichem Schreiber und Strategen getrennt geführten Akten, insbesondere der τόμοι συγκολλήσιμοι, andererseits auf die – meist wenig technischen – Äußerungen von Privatleuten hatte wiederum Kruse (2002) 808–811 und zusammenfassend 811 sogar noch eine weitere Ebene in jeweils eigenen Amtsarchiven erschließen wollen. Doch sollte eine gewisse räumliche Nähe der βιβλιοθήκη δημοσίων λόγων zum Amtssitz der Gaubehörden insoweit ausreichen, zumal man mit hoher Wahrscheinlichkeit eine interne Einteilung in entsprechende Ressorts wird unterstellen dürfen – will man nicht als Amtsarchiv in diesem Sinne zugleich die Akten fassen, die die Amtsträger nach dem Ende ihres Dienstes mit sich zu nehmen pflegten, wodurch uns manche Nachricht auch aus den Deltagauen erhalten blieb; vgl. allgem. schon Daris (1983); Kruse, a.a.O. 910–917; auch P.Oxy. LX 4063–4067, Einl.; CPR XXIII 3, Einl., bes. S. 26.

⁴² Eine im Rahmen der Übergabe erteilte Entlastung könnte auch erklären, warum die nach P.Fam.Tebt. 15, 80 von Apion geforderte Rechenschaftslegung folgenlos blieb; vgl. auch die lebhafte Rekonstruktion von Van Groningen (1947) 318. Für altersgemäße Beschädigungen als Regel vgl. auch ebda. Z. 47 διεφθόρ[ε]τα κατὰ τὸ αἶθος (l. ἔθος) sowie die nach Z. 49 und 91 π[ο]λ[ύ]ω χρόνῳ hervorgerufene Zerstörung.

der nicht nur ein besonderes Interesse am Archivwesen besaß, sondern auch willens war, Schuldige für die Mißstände zu finden und sie weit über die eigentliche Amtszeit hinaus dafür haftbar zu machen. Als geradezu tragisch stellt sich freilich die Lage von Philo-sarapis' Urgroßvater und seinem Kollegen dar, die sich in böser Vorahnung jahrelang geweigert hatten, die Akten und damit die Verantwortung offiziell zu übernehmen, denen dies aber durch Similis' Machtwort anders als all ihren Vorgängern nicht mehr auf Dauer gelang. Mehr oder weniger Zufallsopfer, hatten am Ende sie mit der Konfiskation ihrer Güter die Zeche zu zahlen für Schäden, die letztlich unvermeidbar waren.

Literaturverzeichnis

- Arangio-Ruiz, V. (1928), *Lineamenti del sistema contrattuale nel diritto dei papiri* (Milano).
- Bastianini, G. (1975), « Lista dei prefetti d'Egitto del 30a a 299p », *ZPE* 17, 263–328.
- Bell, H.I. (1920), « Notes from Papyri in the British Museum, 1. The βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων », *APF* 6, 100–104.
- Bell, H.I. (1950), « The Custody of Records in Roman Egypt », *The Indian Archives* 4, 116–125.
- Burkhalter, F. (1990), « Archives locales et archives centrales en Egypte romaine », *Chiron* 20, 191–216.
- Casanova, G. (2001), « Biblioteca. Conservazione e trasporto dei libri », *Aegyptus* 81, 219–241.
- Cavallo, G. (2008), *La scrittura greca e latina dei papiri. Una introduzione* (*Studia erudita* 8, Pisa / Roma).
- Clarysse, W. / Vandorpe, K. (1996), *Boeken en bibliotheken in de oudheid* (Leuven).
- Cockle, W.E.H. (1984), « State Archives in Graeco-Roman Egypt from 30 BC to the Reign of Septimius Severus », *JEA* 70, 106–122.
- Daniel, R.W. (2010), *Architectural Orientation in the Papyri* (*Pap. Colon.* 34, Paderborn).
- Daris, S. (1983), « Papiri non ossirinchi ad Ossirinco », *Stud. Pap.* 22, 121–133.
- De Meulenaere, H. / MacKay, P. (1976), *Mendes II* (Warminster).
- Dirscherl, H.-C. (2004), *Der Gaustrategie im römischen Ägypten. Seine Aufgaben am Beispiel des Archiv-, Finanz- und Bodenwesens und der Liturgien. Entstehung – Konsolidierung – Niedergang ? 30 v.Chr. – 200 n.Chr.* (*Pharos* 16, St. Katharinen).
- Flore, G. (1953), « Appunti su P.Fam.Tebt. 15 », in *Studi in onore di V. Arangio-Ruiz nel XLV anno del suo insegnamento* (Napoli) IV 387–394.
- Foti Talamana, G. (1979), *Ricerche sul processo nell'Egitto greco-romano. II. L'introduzione del giudizio I* (Milano).
- Gallazzi, C. (2002), « P.Narm. inv. 67.70 : déclaration de moutons et de chèvres », in Eldamaty, M. / Trad, M. (ed.), *Egyptian Museum Collections around the World* (Cairo) I 453–463.
- Haensch, R. (1994), « Die Bearbeitungsweisen von Petitionen in der Provinz Aegyptus », *ZPE* 100, 487–546.
- Haensch, R. (1997), « Zur Konventsordnung in Aegyptus und den übrigen Provinzen des römischen Reiches », in Kramer, B. et al. (Hrsg.), *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses, Berlin 1995* (*APF Bh.* 3, Stuttgart / Leipzig) I 320–391.
- Husson, G. (1983), *OIKIA. Le vocabulaire de la maison privée en Egypte d'après les papyrus grecs* (Paris).
- Invernizzi, A. (1996), « Gli archivi pubblici di Seleucia sul Tigri », in Boussac, M.-F. / Invernizzi, A. (éd.), *Archives et sceaux du monde hellénistique / Archivi e sigilli nel mondo ellenistico, Torino 1993* (*BCH Suppl.* 29, Paris).
- Jördens, A. (2010a), « Öffentliche Archive und römische Rechtspolitik », in Lembke, K. / Minas-Nerpel, M. / Pfeiffer, S. (éd.), *Tradition and Transformation. Egypt under Roman Rule, Hildesheim 2008* (Leiden / Boston) 159–179.
- Jördens, A. (2010b), « Nochmals zur Bibliothek Enkteseon », in Thür, G. (Hrsg.), *Symposion 2009. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte, Seggau 2009* (Köln / Weimar / Wien) 277–290.
- Johnson, A.C. (1936), *Roman Egypt to the Reign of Diocletian*, in Frank, T. (ed.), *An Economic Survey of Ancient Rome II* (New York).
- Katzoff, R. (1972), « Precedents in the Courts of Roman Egypt », *ZRG R.A.* 89, 256–292.
- Kruse, T. (2002), *Der Königliche Schreiber und die Gauverwaltung. Untersuchungen zur Verwaltungsgeschichte Ägyptens in der Zeit von Augustus bis Philippus Arabs (30 v. Chr. – 245 n.Chr.)* (*APF Bh.* 11, München / Leipzig).
- Kuhnke, H.-C. (1971), *Ὀὐτακὴ γῆ. Domänenland in den Papyri der Prinzipatszeit* (jur. Diss. Köln).
- Messina, V. (2006), *Seleucia al Tigri. L'edificio degli archivi. Lo scavo e le fasi architettoniche* (Firenze).
- Pflaum, H.-G. (1960–1961), *Les carrières procuratoriennes équestres sous le haut-empire romain* (Paris).
- Pflaum, H.-G. (1982), *Les carrières procuratoriennes équestres sous le haut-empire romain. Supplément* (Paris).
- Posner, E. (1972), *Archives in the Ancient World* (Cambridge, Mass.).

- Schubart, W. (1927), « Die *Bibliophylakes* und ihr *Grammateus* », *APF* 8, 14–24.
- Schweinfurth, G. (1887), « Zur Topographie der Ruinenstätte des alten Schet (Krokodilopolis-Arsinoë », *ZGE* 22, 54–88.
- Sijpesteijn, P.J. / Worp, K.A. (1995), « Ein Hausverkauf aus Soknopaiu Nesos (P.Lond. inv. 1976) », in Feenstra, R. et al. (éd.), *Collatio iuris Romani. Etudes dédiées à Hans Ankum à l'occasion de son 65^e anniversaire* (*Stud. Amst.* 35, Amsterdam) II 513–532.
- Van Groningen, B.A. (1947), « Un conflit du II^e siècle de notre ère », *CE* 22, 313–332.
- Van Groningen, B.A. (1950), *A Family Archive from Tebtunis* (*P. Lugd. Bat.* 6, Leiden).
- Whitehorne, J. (2006), *Strategi and Royal Scribes of Roman Egypt* (2nd ed., *Pap. Flor.* 37, Firenze).
- Wolff, H.J. (1978), *Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemaeer und des Prinzipats, II : Organisation und Kontrolle des privaten Rechtsverkehrs* (*HAW X.5.2*, München).
- Wollentin, U. (1961), *Ὁ κίνδυνος in den Papyri* (jur. Diss. Köln).

DIE FAHNDUNG NACH DESERTEUREN IM SPÄTANTIKEN ÄGYPTEN

Anna Maria Kaiser¹

Tatbestand, Beweggründe, Strafen

In ihrem Artikel « Hochkonjunktur für Deserteure ? Fahnenflucht in der Spätantike » legt Gabriele Wesch-Klein die verschiedenen Tatbestände, die unter dem antiken Begriff *Desertio* (*desertio*) subsumiert werden, und die in den *Codices* (*Codex Theodosianus*, *Codex Iustinianus*) dafür überlieferten Strafen dar. Ihren Ausführungen zufolge erlebte die Flucht römischer Soldaten von den Fahnen in der Spätantike – entgegen der verbreiteten Forschungsmeinung – keine außergewöhnliche Blütezeit. Lediglich die Quellenlage sei um einiges differenzierter und umfangreicher als im Prinzipat². Die im *Codex Theodosianus* 7, 18 überlieferten Gesetze, in bisweilen rascher zeitlicher Abfolge, sind nicht als Konsequenz verlorener Schlachten, wie etwa Adrianopel 378 n. Chr., zu sehen. Auch die Strafbestimmungen seien in der Spätantike nicht härter gewesen als in früheren Zeiten. Im Gegenteil : Soldaten waren zu kostbar, um sie durch strenge Strafen zu verlieren³.

Ein weiterer Punkt, den sie anspricht, ist das persönliche Motiv, das die Soldaten zu dem schwerwiegenden Schritt der Fahnenflucht verleitet haben mag. Die Rechtsquellen zeigen kein übermäßiges Interesse an solchen Beweggründen. Furcht vor dem Feind sowie den physischen und psychischen Anforderungen des Soldatenhandwerkes, aber auch « ethische Motive, Krankheit, Demoralisierung nach Niederlagen, Heimweh und Sehnsucht nach Angehörigen » werden als Motive angeführt⁴. Dass Dienst fern der Heimat besonders unbeliebt war, thematisiert auch ein Brief aus der Mitte des 4. Jh. n. Chr., adressiert an Flavius Abinnaeus, den bekannten Kommandanten der *ala V Praelectorum*, stationiert in Dionysias am südwestlichen Ende des Sees von Moeris im Fayum⁵. Der Absender bittet für den Bruder seiner Frau, der zum Militärdienst eingezogen werden soll. Abinnaeus möge ihn, falls möglich, davon befreien, denn die Mutter des Rekruten sei Witwe und bräuchte ihren Sohn dringend. Sollte er dennoch dienen müssen, so möge Abinnaeus dafür sorgen, dass er wenigstens nicht für das Feldheer ausgewählt werde und nicht in der Ferne dienen müsse.

Diese Abneigung gegen Dienst fern der Heimat findet auch indirekt in einem Rundschreiben an *riparii* ihren Ausdruck⁶. Die *riparii* hatten neu ausgehobene Rekruten, die sich auf dem Weg von der Thebais nach Antiochia in Syrien befanden, zu übernehmen, sobald diese in ihren Amtssprengel kamen. Für den Fall einer Desertion wurden den verantwortlichen *riparii* schwere Strafen angedroht. *Tirones*, als solche noch nicht in die Stammrolle ihrer zukünftigen Einheit eingeschrieben, waren besonders fluchtgefährdet⁷. Das erklärt auch die Sorgfalt, die in diesem Schreiben auf sie verwendet wird.

¹ Dieser Beitrag entstand im Rahmen des vom Fonds zur Förderung der wissenschaftlichen Forschung finanzierten NFN « *Imperium and Officium – Comparative Studies in Ancient Bureaucracy and Officialdom* ». An dieser Stelle sei auch all jenen Kolleginnen und Kollegen gedankt, die meine Ansätze kritisch durchdacht und durch so manche Idee gefördert haben.

² Wesch-Klein (2004) 484. Ihre Studie bietet eine Zusammenfassung und Aufarbeitung der normativen Quellen sowie der wesentlichen Forschungsliteratur zum Thema.

³ Wesch-Klein (2004) 483–484.

⁴ Wesch-Kleins Vergleich mit Deserteuren der Britischen und Deutschen Armeen des Ersten Weltkrieges zeigt ähnliche Erscheinungen. Wesch-Klein (2004) 485–486, unter Bezugnahme auf Jahr (1998).

⁵ P.Abinn. 19, 14–24 (Arsinoites, Mitte 4. Jh. n. Chr.). Zu Abinnaeus vgl. besonders Bell *et al.* (1962) und Barnes (1985).

⁶ W.Chr. 469 (= Sel.Pap. II 228 ; Hermoupolis [?], nach 380–382 n. Chr.).

⁷ Jones (1964) 648.

Über den Tatbestand der Desertion, die Strafen dafür, aber auch die möglichen Beweggründe, hat die althistorische Forschung mehrfach geschrieben⁸. Das Hauptaugenmerk wurde dabei auf normative Quellen gelegt. Wenig behandelt wurde dagegen die Fahndung nach flüchtigen Soldaten. Diese Thematik will die vorliegende Studie im Licht der Papyri untersuchen. Die stiefmütterliche Behandlung des Themas « Desertion » im Allgemeinen und der « Fahndung nach Deserteuren » im Speziellen seitens der papyrologischen Forschung hat man zumeist dem « Materialmangel » zugeschrieben⁹. Trotz der geringen Zahl an Dokumenten, die sich mit Fahnenflüchtigen und besonders der Fahndung nach ihnen befassen, ist eine Rekonstruktion der Vorgänge bei der Fahndung möglich. Vorauszuschicken ist noch, dass Desertion im römischen Gesetz sehr weit ausgelegt wurde. Darunter fiel etwa auch das unerlaubte Entfernen von der Truppe (*emansio*)¹⁰.

Die Flucht des Soldaten Paulus

Der in der Papyrologie bekannteste Deserteur ist ohne Zweifel der Soldat Paulus, der um die Mitte des 4. Jh. n. Chr. in der *ala V Praeceptorum* unter Flavius Abinnaeus diente, und für dessen Straflosigkeit sich der Priester Kaor einsetzte.

P.Abinn. 32 (= P.Lond. II 417 = W.Chr. 129 = Sel.Pap. I 161 = Naldini, *Cristianesimo* 40 = Tibiletti, *Lettere private* 24 ; Hermupolis, Arsinoites, ca. 346)

τῷ δεσπότῃ μου καὶ ἀγαπητῷ		ἐπειδὴ ἀρχολῶ ἐλθὶν πρὸς[ε]
ἀδελφῷ Ἀβιννέῳ πραιπ(οσίτῳ)	10	ἐν αὐτῇ ἡμέρῃ. καὶ πάλιν
Κάορ πάπας Ἑρμοῦ πόλεως χαί<ρ>ειν.		ἃ μὴ παύσεται ἔρχεται
ἀσπάζομαι τὰ πεδία σου πολλά.		εἰς τὰς χεῖράς σου ἄλλω ἄβαξ.
5 γινώσκῃς σε θέλω, κύριε,		ἐρρῶσθαί σε εὖχο-
π[ε]ρ[ι] Παύλῳ τοῦ στρατιώτη		μαι πολλοῖς χρό-
περὶ τῆς φυγῆς συνχώρησε	15	νοις, κύριέ μου
αὐτοῦ τοῦτω τὸ ἄβαξ		ἀδελφε.

3 χαίρειν *ed. pr.* 4 ἀσπάζομαι παιδιά 5 γινώσκειν 6 Παύλου στρατιώτου 8 αὐτῷ τοῦτο ἄπαξ 9 ἐλθεῖν πρὸς *ed. pr.* 10 αὐταὶ ἡμεραί, εν. αὐθημερόν BL IX 4 πάλιν 11 ἄν 12 ἄλλο ἄπαξ

Meinem Herrn und geliebten Bruder Abinnaeus, praepositus, Kaor, Priester von Hermupolis, Grüße. Ich grüße deine Kinder oftmals. Ich möchte, Herr, dass du vom Soldaten Paulus weißt, von seiner Flucht, vergib ihm dieses eine Mal, ich bin zu beschäftigt um noch an diesem Tag zu dir zu kommen. Hört er hingegen nicht auf, fällt er dir ein anderes Mal in die Hände. Ich bete für deine Gesundheit für viele Jahre mein Herr Bruder. (Übers. nach Bell *et al.* [1962] 84)

⁸ Vgl. für die Spätantike besonders Jones (1964) 618–619 und 648 ; Demandt (1989) 265–268 ; Wesch-Klein (2004).

⁹ So etwa Worp (1998) 158, der den zitierten « Materialmangel » jedoch mit einem Fragezeichen versieht.

¹⁰ Die in den *Digesten* (Dig. 49, 16, 4, 13 und 15 ; Arrius Menander, 3. Jh. n. Chr.) vorgenommene Unterscheidung *emansio* – *desertio* wird nicht näher definiert. Allgemein wird jedoch angenommen, dass es sich bei *emansio* um unerlaubte Abwesenheit handelt, da sie weniger streng zu bestrafen war als *desertio*. Der *emansor* kehrte wohl freiwillig wieder zu seiner Einheit zurück. Die Überschreitung gewährten Urlaubs wird ebenfalls als *emansio* gewertet. Im *Codex Theodosianus* (Cod. Theod. 7, 18, 16, Honorius und Theodosius II an den *comes* und *magister militum* Gaiso, 24.2.403 n. Chr.) findet sich jedoch ein Passus, der besagt, Soldaten sollen nach einer unerlaubten Abwesenheit von vier Jahren unehrenhaft aus der Matrikel gestrichen werden. Demnach ist der Spielraum, welcher der unerlaubten Abwesenheit eingeräumt wird, sehr groß. Vgl. zu *emansio* – *desertio*, unerlaubter Abwesenheit und Urlaub im Besonderen Jung (1982) 986–987 ; Speidel (1985) ; Le Bohec (1997) 485–486 ; Wesch-Klein (1998) 163–168 ; Wesch-Klein (2000) 466–468.

Φυγή (7) ist der offizielle Terminus für Fahnenflucht, wie auch SB XXIV 16333, 9 im Folgenden zeigen wird. Flavius Abinnaeus soll einen Deserteur straffrei wieder in die Truppe aufnehmen. Das Schreiben impliziert zudem (καὶ πάλιν, 10), dass Paulus sich nicht zum ersten Mal unerlaubt von seinem Dienst entfernt hat. Der Priester Kaor baut auf die persönliche Bekanntschaft, die ihn mit Abinnaeus verbindet, ebenso wie auf seine Autorität als christlicher Priester.

Über die Religionszugehörigkeit des Abinnaeus kann keine sichere Aussage getroffen werden, sodass ungewiss bleibt, ob Kaor ihn als Mitglied seiner Christengemeinde anspricht. In jedem Fall rechnet Kaor aber damit, dass sein Wort als Priester bei Abinnaeus Gehör finden wird. Wie sehr sich Priester und Mönche für diejenigen, die sich ihrem Schutz empfahlen, einsetzten, war ihre eigene Entscheidung, denn das wohl oft beanspruchte Kirchenasyl war in der ersten Hälfte des 4. Jh. n. Chr. noch nicht fest geregelt¹¹.

Die Aufforderung des Kaor verlangte es Abinnaeus nicht ab, gegen das Gesetz zu handeln, wenn Paulus zum ersten Mal die Flucht von den Fahnen ergriffen hat. Denn die Digesten drohen zwar bei einer Desertion im Frieden die Degradierung für Reiter und die Strafversetzung für Fußsoldaten an, aber auch eine Begnadigung war möglich. Anders war dies bei einer Tatwiederholung, welche die Kapitalstrafe nach sich zu ziehen hatte¹². Im *Codex Theodosianus* ist hingegen Straffreiheit für Soldaten, die im Krieg desertieren, dann aber freiwillig zu ihrer Einheit zurückkehren, festgeschrieben¹³.

Analog ist dies auch auf Fahnenflucht im Frieden umzulegen¹⁴. Zu untersuchen und beurteilen waren die Fälle der Fahnenflüchtigen vom jeweiligen Truppenkommandanten bzw. – auf höherer Ebene – dem Provinzstatthalter. Im Falle des Paulus lag die Ahndung der Tat bei seinem unmittelbaren Vorgesetzten, Flavius Abinnaeus¹⁵. Somit wandte sich Kaor an exakt die richtige Ansprechperson. Besonders wirkungsvoll wird das Briefchen gewesen sein, wenn Paulus es selber überbrachte und somit freiwillig zu seiner Truppe zurückgekehrt war – ein mildernder Umstand, der vielleicht auch geltend gemacht wurde. Für die hier betrachtete Thematik liefert das Schreiben jedoch den täuschenden Anschein, nach Deserteuren wäre nicht in großem Stil gefahndet worden, denn es suggeriert, dass eine einfache Bitte reichen konnte, um den Fahnenflüchtigen straflos wieder aufzunehmen (ob sie es wirklich bewirkte, wissen wir nicht).

Im Folgenden wird zu zeigen sein, dass jedoch sehr wohl ein elaboriertes System der Fahndung existierte. War die Fahndung einmal ins Laufen gebracht, war es wegen der vielen involvierten Amtsträger sicherlich nicht leicht, sie wieder zu stoppen. Kaor verlangte also keine Kleinigkeit von Abinnaeus, selbst wenn man davon ausgeht, dass die Fahndung noch nicht eingeleitet war, weil Paulus bald genug bemerkte, dass er einen großen Fehler begangen hatte.

Militärische Fahndung mit ziviler Amtshilfe

Von der aktiven Fahndung nach Deserteuren berichtet unmittelbar ein weiterer Papyrus aus dem 4. Jh. n. Chr., P.Flor. III 362 (Herkunft unbekannt).

¹¹ Vgl. Wierschowski (1995) 233 ; Palme (2003) 203–223 ; Siems (2003) 266 ; Traulsen (2004) 273–305.

¹² *Dig.* 49, 16, 5 (Arrius Menander, 3. Jh. n. Chr.).

¹³ *Cod. Theod.* 7, 18, 4, 3 (Gratianus, Valentinianus, Theodosius I an den *praefectus praetorio* Sygarius, 15.7. / [18.6.]380 n. Chr.).

¹⁴ Vgl. Wesch-Klein (2004) 476.

¹⁵ Vom 2. – 5. Jh. n. Chr. Vgl. Seston (1966) 285.

	Ὀλυμπιόδωρος Ἑρμῇ βοηθῶ χαίρειν. αὐτῆς ὥρας τοὺς δηεέρτορας μετὰ τῶν κωμαρχῶν ἀπάν-		τος καὶ δυναμένου τού- του παραστῆσαι. ἐρρώσθαί σε εὖχομαι πολ-
5	τησον φέρων, πανταχό- θεν δὲ τούτους ἀνευρῶν ἅμα σοὶ ἄγαγε, ἵνα μὴ τῷ πρωτήκτορι παρα-	15	λοῖς χρόνοις [.] c ἥτοι τὰ παρ' αὐ() () [.] φ / [Εὐ]εβίος Κοπρήτος / Ἄρειος Πακομίου
	δοθῆς πρὸς ὕβριν · οὐ γὰρ	20	/ . . . λωου / [Ἄ]πικ Κάστορος / Λέων ἀδελφός
10	αὐτὸς ὑποφέρω κίνησιν, σοῦ ἐπὶ [τ]όπων [τ]υχγάνον-		

4 μεγάλων *ed. pr.* 8 πρωτέκτορι 12–13 τούτου<c> 20 Πτολλίμου (?) *ed. pr.*

Olympiodorus an Hermes, boethos, Grüße. Finde dich sofort mit den Deserteuren und den Komarchen hier ein, suche diese allerorts zusammen und führe sie hierher, damit du dem protector nicht wegen Dienstvernachlässigung überantwortet werdest. Denn ich selbst setze mich nicht in Bewegung, da du vor Ort bist und sie zur Gestellung bringen kannst. Ich bete für deine Gesundheit für viele Jahre. Und zwar (...) Eusebios, Sohn des Kopreus, Areios, Sohn des Pakomius (...) Apis, Sohn des Kastor, Leon, (sein) Bruder.

Der Text, der in Z. 3 das lateinische Wort *desertores* in griechischer Alliteration liefert, gewährt zugleich Einblicke in den Ablauf der Fahndung. In ihrem *Lexikon der Lateinischen Lehnwörter* spricht sich Irene Ehrenstrasser-Cervenka dafür aus, die Flüchtigen als Landflüchtlinge zu verstehen, verweist jedoch darauf, dass das Wort herkömmlicherweise in militärischem Zusammenhang verwendet wird¹⁶. Da das Wort bislang kein weiteres Mal papyrologisch belegt ist und, wie im Folgenden gezeigt werden wird, der Kontext ein militärischer ist, spricht m. E. alles dafür, die *desertores* von P.Flor. III 362 als das zu verstehen, was der Gebrauch des lateinischen Wortes nahe legt, nämlich als fahnenflüchtige Soldaten.

Rang und Stellung des Olympiodoros sind nicht bekannt. *Boethoi* finden sich als Hilfspersonal bei den verschiedensten Ämtern und Beamten. Die Drohung, den *boethos* Hermes bei mangelnder Durchführung seines Auftrags dem *protector* zur Bestrafung zu überantworten, ist jedoch nicht Grund genug, in Olympiodoros oder Hermes Inhaber militärischer Ränge zu sehen. Sie sind möglicherweise im *officium* des *exactor* zu verorten (vgl. unten).

Eindeutig auf den militärischen Bereich verweist hingegen der Titel *protector*. Seit Gallienus war es üblich, *protectores*, ursprünglich Leibwachen des Kaisers, den Stäben hoher Militärs in den Provinzen zuzuteilen. Diese Stabsoffiziere waren ein wichtiges Bindeglied zum Kaiser und dienten zugleich der Kontrolle der Herrscher über ihre Statthalter¹⁷. Bereits im 4. Jh. n. Chr. wurde der Titel *protector* ehrenhalber an verdiente Offiziere verliehen. Flavius Abinnaeus etwa war als Kommandant einer Truppe in den Rang eines *protector* erhoben worden¹⁸. Aus der Zeit der Wende vom 5. zum 6. Jh. n. Chr. ist eine Personalstandsmeldung aus dem *officium* des *dux* der Thebais erhalten, die auch *protectores* im Stab des *dux* verzeichnet¹⁹. Dem *officium* des *dux* ist vermutlich auch der hier genannte *protector* zuzuweisen. Ein *protector* hatte mit Sicherheit genug Autorität und

¹⁶ *Lex.Lat.Lehn.* II 238–239.

¹⁷ Vgl. LeBohec (1989) 69 ; CPR XXIV 15, Anm. 32–34 mit grundlegender Literatur zu den *protectores*.

¹⁸ P.Abinn. 1 (= P.Lond. II 447 R *descr.* = ChLA III 202 = C.Pap.Lat. 265 = C.Epist.Lat. I 226 ; Arsinoites, 340–342 n. Chr.).

¹⁹ CPR XXIV 15 (Hermupolis, Ende 5. / Anfang 6. Jh. n. Chr.).

Macht, um einen *boethos* bestrafen zu können, auch ohne dessen direkter Dienstvorgesetzter zu sein.

Ob von ziviler oder militärischer Behörde ausgehend – das Schreiben zeigt, dass nach Deserteuren gefahndet wurde. Sie sollten zusammen mit den Komarchen ihrer Heimatdörfer vorgeführt werden. Die Komarchen waren als Dorfvorsteher diejenigen, die Personen identifizieren konnten. Auch im vorliegenden Fall dürfte ihre Aufgabe in erster Linie die Identifizierung der Deserteure gewesen sein. Alternativ kann in Anlehnung an SB XXIV 16333 (s. unten) auch daran gedacht werden, dass die Komarchen es zudem verabsäumt hatten, die in ihr Dorf geflohenen Soldaten den zuständigen Behörden zu melden und dafür zur Rechenschaft gezogen werden sollten. Oder aber die Deserteure waren noch gar nicht gefunden und die Komarchen der Heimatdörfer der Geflohenen wurden vorsorglich eingezogen, um (unter Eid ?) auszusagen, dass die Deserteure nicht in ihren Dörfern untergetaucht waren. Möglich wäre auch, dass die Komarchen bei vergeblicher Suche nach den Fahnenflüchtigen neue Rekruten zu stellen hatten. Selbst wenn man von dergleichen Vermutungen absieht, drängt sich die Analogie zur Fahndung nach flüchtigen Liturgen auf, wie sie aus dem Prinzipat belegt ist. Dort sind es gleichfalls die Amtsträger des Dorfes (*komogrammateis*), die in ihren jeweiligen Dörfern nach den Geflohenen suchen und dies auch unter Einhaltung des Dienstweges dem Strategen melden²⁰.

Im Anhang an den Brief des Olympiodoros findet sich eine Liste mit Namen, wohl die Namen der Fahnenflüchtigen. In gleicher Weise wurden auch die Namen der geflohenen Liturgen in Listen vermerkt und im Zuge der Fahndung versandt²¹.

Aufschlussreiche Einblicke in den Ablauf der Fahndung nach fahnenflüchtigen Soldaten gewährt ein weiteres Schreiben aus der Mitte des 4. Jh. n. Chr., mit unbekanntem Absender, SB XXIV 16333 (Hermupolis, August 340 n. Chr.).

[. . .] ἰλφ [ὁ]φφ(ικιαλίω) καὶ . . . ἐνηλ . . . [. . .] ἐρ . . . ἐν ληγεῶνι γ [. . .] ρ μμένοις ἐν Θήβαις τῶν . Βιταλιανὼν ἔπαρχον κελευ-
5 ρτίειν τ[ὴν] ἀναζήτησιν ποιήσασθαι τῶν ἀνακαί[χωρ]ηκότ[ων] στρατιωτῶν τῆς αὐ[τῆς] λ[ηγεῶνος] χαίρειν. ἐκομιεμένην δι' ὑμῶν ἐπίσταλμα Ἀντωνίου[ς] ἐξάκτορος περὶ [τῆς] ἀναζητήσεως τῶν φυγῆ
10 χρ[ησά]μένων στρατιωτῶν ἀπὸ λεγεῶνος τῆς αὐ[τῆς]ς, λέγω δὴ πε[ρὶ] τοῦ Θεοδώρου Α[. . .]νίου Ε . . . οὐς καὶ τῶν λοιπῶν δύο τῶν ἐνκιμμένων ἐν τῷ ἐπι-
στάλ[ματι], ἐφ' ὧς τε [. . .] ἤδη τὴν παρά-
15 στασιν ποιήσασθαι τῶν κωμαρχῶν τῶν περὶ αὐτοῦ [. . .]
τῇ στρατηγηεικῇ τάξει ἀπολογησομένους περὶ τ[οῦ]του.
ὑπατείας Σεπτιμίου Ἀκινδύνου τοῦ λαμπροτάτου

²⁰ Vgl. Jördens (2010) 348–349. Die *komogrammateis* verschwinden in der ersten Hälfte des 3. Jh. n. Chr. und werden durch die Komarchen abgelöst, die nun ihrerseits die Ansprechpartner des Staates auf dörflicher Ebene sind.

²¹ Jördens (2010) 347.

20 ἐπάρχου τοῦ ἱεροῦ πραιτωρίου καὶ Ποπλωνίου
Προκόλου τοῦ λαμπροτάτου), Μεσὸρῃ κγ.

3 καθυδ]ριμμένοις ἐν Θήβαις ? 4 τὸν Βιταλιανὸν (l. Βιταλιανὸν) ἔπαρχον ? 4-5 κελευσθεῖσιν
6 ἀνακε[χωρ]ηκότ[ων 13 ἐγκειμένων 17 στρατηγικῇ

[N.N.] an N.N. officialis und N.N. [Rangangabe] (...) in der dritten Legion (...) stationiert (?) in Theben (unter dem Kommando des ?) praefectus Vitalianus, denen befohlen ist, die Suche nach den desertierten Soldaten derselben Legion durchzuführen, Grüße. Ich empfang durch euch das epistalma von Antonius, dem exactor, bezüglich der Suche nach den von derselben Legion geflüchteten Soldaten, ich spreche hier von Theodorus, Sohn des A-, und N.N., Sohn des N.N. und den beiden anderen, die im Befehl verzeichnet sind. (...) dass die Komarchen bereits dem officium des strategos vorgeführt wurden, damit sie sich in dieser Angelegenheit verteidigen können. Im Konsulat des Septimius Acindynus, vir clarissimus, praefectus praetorio, und Poplonius Proculus, vir clarissimus, Mesore 23²².

Der unbekannte Absender meldet an einen *officialis* und Soldaten der dritten Legion, dass er die Suche nach den Deserteuren sowie die Gestellung der Komarchen vor dem *officium* des *exactor* veranlasst hat. Der militärische Kontext ist eindeutig gegeben und auch die Terminologie, ἀναχωρέω und φυγή, weist auf desertierte Soldaten hin²³. Die Angaben zum Absender des Schreibens sind zum Großteil verloren. Empfänger war ein *officialis*, von dem nicht sicher gesagt werden kann, welchem *officium* er zugeordnet war, und mindestens zwei Soldaten der dritten Legion, der auch die desertierten Soldaten angehörten²⁴.

Der Herausgeber des Dokuments denkt an, dass die Komarchen die der Heimatdörfer der geflohenen Soldaten seien, die deren Flucht zurück in ihre Heimat nicht ordnungsgemäß gemeldet hätten²⁵. Deshalb müssen die Komarchen Rechenschaft ablegen. Vor allem in diesem Punkt sind die Gemeinsamkeiten zwischen den Abläufen in diesem Dokument und dem oben betrachteten P.Flor. III 362 nicht zu übersehen. Schwierigkeiten bietet dieser Text insofern, als er, so man der Auflösung des Herausgebers folgt, keinerlei neue Informationen für den Empfänger enthält. Der unbekannte Absender berichtete den Adressaten lediglich das, was diese ihm schon in einem Brief mitgeteilt hatten: Dass er die Komarchen vorführt und nach den Soldaten gefahndet wird. Neues würde nur dann im Schreiben zu lesen sein, wenn der Absender berichtete, dass er die Vorführung der Komarchen schon veranlasst habe. Im entsprechenden Teil des Dokuments (14–16) ist die Lesung des Textes jedoch schwierig, weshalb eine zweifelsfreie Klärung unmöglich ist.

Anhand der Informationen dieses Briefes lässt sich der *exactor* als Ausgangspunkt der Fahndung festmachen. Er war es, der an den *officialis* und die Soldaten der dritten Legion das *epistalma* sandte, mit dem Auftrag, die Deserteure zu finden und die Komarchen bei ihm vorführen zu lassen. Das setzt voraus, dass der *exactor* seitens der Legion, oder aber von übergeordneter militärischer Stelle (*dux*), über die Flucht der Soldaten benachrichtigt worden war. Seitens der dritten Legion, respektive dem (*officium* des) *dux* als oberste militärische Instanz in seinem Amtsbereich, hatte die Aufforderung an den *exactor* zu

²² Übers. nach Worp (1998) 159. Von der Übersetzung der *editio princeps* weicht meine Übersetzung insofern ab, als die in den Zeilen 14–16 beschriebene Handlung bereits durchgeführt wurde – die Vorführung vor das *officium* des *strategos*. Sonst würde der Brief keine neue Information für die Adressaten enthalten. Die in der Erstausgabe gebotene Übersetzung « Provinz(i)alstatthalter » für τῇ στρατηγικῇ τάξει (17) kann sich nur auf das *officium* des *strategos* = *exactor* beziehen.

²³ Auch wenn ἀναχωρέω *terminus technicus* für die steuerbedingte Landflucht ist. Doch führt auch Preisigke, *WB* I, ἀναχωρέω (4) die Bedeutung « rechtswidrig den Dienst verlassen, flüchten, entweichen » an.

²⁴ Für die *legio III* die in Theben stationiert ist kommt nach der *Notitia Dignitatum* nur die *legio III Diocletiana* in Frage. (*Not.Dig. Or.* XXXI 31 – Ombos ; 33 – Praesentia ; 38 – Thebas). Für sie spricht sich auch Worp (1998) 159 Anm. 2 aus.

²⁵ Vgl. Worp (1998) 158.

ergehen, die Suche nach den Deserteuren zu veranlassen. Das Militär machte sich somit die zivilen Fahndungskanäle zunutze. Die zivilen Behörden hatten, sei es aus dem Bereich der Steuerfahndung oder der Suche nach flüchtigen Liturgen, genug Routine Flüchtlinge zu finden. Der *exactor* war derjenige, der auf Gauebene die Komarchen der einzelnen Dörfer koordinieren konnte und ihnen auch den jeweiligen Fahndungsauftrag geben musste.

Eine weitere Frage, die sich im Zusammenhang mit diesem Schreiben stellt, ist die nach der Stellung des Absenders des Dokumentes. Der Editor denkt an den *praepositus pagi* als Bindeglied zwischen dem *exactor* auf Gauebene und den Komarchen auf Dorfebene, die eben zur Gestellung gebracht werden sollten²⁶. Das würde zudem erklären, warum der Absender nur für zwei der vier Deserteure verantwortlich zeichnet²⁷. Die übrigen zur Gestellung zu bringenden Deserteure und ihre Komarchen befänden sich einfach nicht in seinem *pagus* und damit nicht in seinem Zuständigkeitsbereich. Dass der *exactor* sich nicht direkt an den *praepositus pagi*, seinen Untergebenen wandte, sondern den Umweg über einen *officialis* und Soldaten der dritten Legion nahm, ist für unten folgende Rekonstruktion der Abläufe bei einer Fahndung von Bedeutung. Die Miteinbeziehung der Soldaten der dritten Legion, die (gleichfalls) mit der Suche nach ihren geflohenen Kameraden betraut waren, in die Korrespondenz wird in Hinblick auf Informationsweitergabe an alle beteiligten Stellen verständlich.

Die an einer Fahndung beteiligten zivilen und militärischen Amtsträger mussten zwecks Koordination ihrer Maßnahmen und für Informationsaustausch eng zusammenarbeiten, sozusagen ein Gremium, eine (von mir so genannte) « Fahndungskommission » bilden. Diese « Fahndungskommission » war keine ständige Institution, sondern trat wohl bei der Suche nach Deserteuren *ad hoc* zusammen, um die Fahndung koordinieren zu können ; anzunehmen sind Absprachen zwischen Vertretern der betroffenen Truppe und des *officium* des *exactor*. Im Falle von SB XXIV 16333 etwa hätte der *exactor* einen *officialis* aus seinem *officium* beigesteuert, der den zivilen Teil der Fahndungskoordination überhatte, während die dritte Legion ihrerseits Soldaten abgestellt hätte, um einerseits die militärische Fahndung zu koordinieren und andererseits als notwendiges Bindeglied zu den zivilen Fahndern zu dienen.

Militärische Suchtrupps

Dass das Militär selbst die Suche nach geflohenen Soldaten betrieb, liegt auf der Hand. Die jeweilige Truppe, der die Deserteure angehörten, musste den Anstoß zur Fahndung geben. Die in SB XXIV 16333 mit der Fahndung nach den Fahnenflüchtigen betrauten Soldaten könnten auf zwei unterschiedliche Arten betroffen gewesen sein. Entweder waren sie die Ansprechpersonen der Zivilbehörde, hatten die Fahndung in die Wege geleitet und wurden weiterhin über das Voranschreiten der Suche am Laufenden gehalten – wären also Teil der rekonstruierten « Fahndungskommission », oder aber es handelte sich bei ihnen um die Kommandanten von speziellen Suchtrupps, die das Land nach ihren geflohenen Kameraden durchkämmten. Im Fall von SB XXIV 16333 erscheint ersteres wahrscheinlicher, weil sich mit der Rekonstruktion einer « Fahndungskommission » auch die Frage klärt, warum der *exactor* in SB XXIV 16333 sich nicht direkt an den ihm unterstellten *praepositus pagi* wandte.

Dass nicht nur routinemäßige Patrouillen oder umliegende Garnisonen den Auftrag erhielten, nach Fahnenflüchtigen Ausschau zu halten, belegen Graffiti aus dem Phoibammon Kloster, die von der Suche nach Deserteuren durch Soldaten des *dux* berichten²⁸. Suchtrupps durchkämmten das Land auf der Suche nach den geflohenen Soldaten. Dass es

²⁶ Vgl. Worp (1998) 159.

²⁷ Möglicherweise handelt es sich aber auch nur um drei desertierte Soldaten. In Z. 12 kann auch eine nähere Bestimmung des Theodorus angenommen werden.

²⁸ SB VIII 9802 (= KSB I 303 ; Phoibammon Kloster, Thebais, 4. / 5. Jh. n. Chr.).

sich dabei explizit um Soldaten des *dux* handelt, die auch in koptischen Heiligenviten desertierte Soldaten suchen, lässt eine weitere Ebene in der Fahndungshierarchie erkennen²⁹: Den *dux* als Oberbefehlshaber der überregionalen militärischen Organisationseinheit. Die Benachrichtigung über die Flucht der Soldaten musste über den militärischen Dienstweg bis zum *dux* gelangt sein – entweder in einer eigenen Meldung, die besagte, dass Soldaten desertiert waren, oder im Zuge der monatlichen Personalstandsmeldung. Diese hatte jede Einheit monatlich an das *officium* des *dux* zu übermitteln, wo die Meldungen sämtlicher Einheiten im Amtsbereich des *dux* zusammengefasst und an die zivilen Organe, die für die Verproviantierung der Truppen zuständig waren, weitergeleitet wurden³⁰. Der *dux* hatte nun seinerseits die Möglichkeit, seine eigenen Soldaten, in seinem gesamten Zuständigkeitsbereich, nach den Fahnenflüchtigen suchen zu lassen. Auch der *protector* in P.Flor. III 362 ist vermutlich im *officium* des *dux* anzusiedeln und hatte wohl die Fahndungskoordination auf Ebene des dukalen *officium* über.

Fahndungsablauf

Somit ergibt sich in Anlehnung an das von Andrea Jördens für die Fahndung nach flüchtigen Liturgen im Prinzipat entworfene Schema folgende Rekonstruktion für die Fahndung nach Fahnenflüchtigen, die allerdings zweischienig verlaufen muss, weil sowohl Zivilorgane als auch das Militär selbst nach den Flüchtigen suchten³¹.

Der Truppe, der die Fahnenflüchtigen angehörten, kam es zu, die Fahndung durch eine entsprechende Meldung einzuleiten. Eine Meldung erging an den *dux* als den obersten militärischen Kommandanten der Provinz und wird im Rahmen der routinemäßigen Personalstandsmeldung, oder auch zusätzlich zu dieser, erfolgt sein. Des weiteren erging ein Antrag an den *exactor*, dass dieser die zivilen Amtsinhaber auf dörflicher Ebene, insbesondere die der Heimatdörfer der Deserteure, mit der Fahndung beauftrage. Vermutlich wurden die Deserteure dann von Soldaten ihrer Einheit gesucht.

Zusätzlich suchten Soldaten des *dux* das Land nach den Fahnenflüchtigen aller Truppen, die unter dem Oberbefehl des *dux* standen. Sehr wahrscheinlich lief die Rückmeldung dieser Suchtrupps über das *officium* des *dux* an die Truppe zurück, möglicherweise aber auch an die hier rekonstruierte « Fahndungskommission », auf die ich schließen möchte, da der Absender von SB XXIV 16333 (wahrscheinlich ein *praepositus pagi*) an die Adressaten, einen *officialis* (wohl aus dem *officium* des *exactor*) und Soldaten der dritten Legion, schrieb, er habe durch sie, die mit der Fahndung nach den geflohenen Soldaten betraut waren, die Dienstanweisung des *exactor* bekommen. Die Zwischenschaltung einer zivil-militärischen Kommission, die sich um die Auffindung der Deserteure zu kümmern hatte, erklärt, warum sich der *exactor* nicht direkt entlang des herkömmlichen Dienstweges an seinen Untergebenen, den *praepositus pagi*, wandte.

Die « Fahndungskommission » leitete nun den Auftrag des *exactor* im zivilen Fahndungssystem nach unten weiter, an die *praepositi pagi*, die ihrerseits die ihnen unterstellten Komarchen der verschiedenen Dörfer anwiesen, nach den Deserteuren zu suchen und mit den gefundenen Flüchtigen vorstellig zu werden. Schließlich mussten die Komarchen wissen, was in ihren jeweiligen Dörfern vor sich ging. Das wurde wiederum auf dem Dienstweg zurück gemeldet. Diese Informationen gab der *praepositus pagi* seinerseits an die « Fahndungskommission » weiter. Zudem meldete der *praepositus pagi* in SB XXIV 16333 an die « Fahndungskommission » direkt rück, er habe nun die Suche nach den Flüchtigen sowie deren Gestellung veranlasst, noch bevor er überhaupt entsprechende Antworten von der Ebene der Komarchen erhalten hatte.

²⁹ Zu den Heiligenviten, vgl. Rémondon (1955) 34 mit Verweis auf die Viten von Pachomius und Theodorus.

³⁰ CPR XXIV 15, S. 101–102.

³¹ Vgl. Jördens (2010) 348–349; zu Komarch, *praepositus pagi* und *exactor* vgl. Lallemand (1964) 118–121; 131–137; Mißler (1970) 13–14; Thomas (1995) 230–238; Lewis (1997) 346–347.

Im Falle des Auffindens der desertierten Soldaten meldete nun die « Fahndungskommission » die Nachricht an die Truppe, und wohl auch an das *officium* des *exactor* zurück. Zugleich mussten die Komarchen mit den Flüchtigen vor das *officium* des *exactor* gebracht werden. Wurden sie jedoch nicht gefunden, so bleibt in Anlehnung an Jördens' Rekonstruktion der Suche nach flüchtigen Liturgen nur die Möglichkeit, in den benachbarten Gauen weiter zu suchen. Dazu war eine Anordnung des *dux* notwendig, der, über den zivilen Provinzstatthaltern stehend, nicht nur in militärischen Belangen auch den zivilen *officia* Aufträge erteilen konnte. Das *officium* des *dux* hatte die *exactores* der Nachbargaue beauftragt, ihrerseits die *praepositi pagi* und Komarchen nach den Flüchtigen suchen zu lassen. Es ist natürlich auch gut möglich, dass sofort bei Bekanntwerden der Desertion das *officium* des *dux* einen Fahndungsauftrag an die zivilen Behörden aller Gaue gab. Zu guter Letzt musste, egal wie lautend, eine Benachrichtigung an die Truppe der Fahnenflüchtigen ergehen.

Die im theoretischen Modell kompliziert anmutende zivil-militärische Zusammenarbeit zur Fahndung nach flüchtigen Soldaten war notwendig, um in der Praxis möglichst effizient zu arbeiten. Das Militär konnte auf die vorhandenen zivilen Fahndungskanäle zurückgreifen, die jedes einzelne Dorf im Gau respektive der Provinz erreichten. Militärische Suchtrupps werden ein besonderes Augenmerk auf die nicht dörflich besiedelten Gegenden, etwa Klöster und Einsiedeleien geworfen haben, um zu verhindern, dass geflohene Soldaten dort Unterschlupf fanden. Die Quellen suggerieren, dass die Fahndung zwecks einfacherer Kommunikation und der Koordination in die Hände einer « Fahndungskommission » gelegt wurde, deren Mitglieder aus Teilen des zivilen *officium* des *exactor* und Militärs der betroffenen Truppe bestanden.

Literaturverzeichnis

- Barnes, T.D. (1985), « The Career of Abinnaeus », *Phoenix* 39, 368–374.
- Bell, H.I. / Martin, V. / Turner, E.G. / Van Berchem, D. (1962), *The Abinnaeus Archive. Papers of a Roman Officer in the Reign of Constantius II* (Oxford).
- Deissmann, A. (1923), *Licht vom Osten : Das neue Testament und die neuentdeckten Texte der hellenistisch-römischen Welt* (4., erw. Aufl., Tübingen).
- Demandt, A. (1989), *Die Spätantike. Römische Geschichte von Diocletian bis Justinian 284–565 n. Chr.* (München).
- Jahr, C. (1998), *Gewöhnliche Soldaten. Desertion und Deserteure im deutschen und britischen Heer 1914–1918* (Göttingen).
- Jones, A.H.M. (1964), *The Later Roman Empire 284–602. A Social Economic and Administrative Survey II* (Oxford).
- Jördens, A. (2010), « Zur Flucht von Liturgen », in Gagos, T. (ed.) *Proceedings of the 25th International Congress of Papyrology, Ann Arbor 2007* (Ann Arbor) 345–353.
- Jung, H.J. (1982), « Die Rechtsstellung der römischen Soldaten. Ihre Entwicklung von den Anfängen Roms bis auf Diokletian », *ANRW II* 14 (Berlin / New York) 882–1013.
- Lallemant, J. (1964), *L'administration civile de l'Égypte de l'avènement de Dioclétien à la création du diocèse (284–382) : contribution à l'étude des rapports entre l'Égypte et l'empire à la fin du 3^e et au 4^e siècle* (Bruxelles).
- Le Bohec, Y. (1997), « Desertor », *DNP* 3, 485–486.
- Lewis, N. (1997), « Kleros, Komarch and Komogrammateus in the Fourth Century », *CE* 72, 345–347.
- Mißler, H. (1970), *Der Komarch* (Marburg).
- Palme, B. (2003), « Asyl und Schutzbrief im spätantiken Ägypten », in Dreher, M. (Hrsg.), *Das antike Asyl. Kultische Grundlagen, rechtliche Ausgestaltung und politische Funktion* (Köln / Weimar / Wien) 203–236.
- Rémondon, R. (1955), « Problèmes militaires en Égypte et dans l'empire à la fin du IV^e siècle », *RHist* 97, t. 213, 21–38.
- Seston, W. (1995), « Fahnenflucht », *RAC* 7, 284–286.
- Siems, H. (2003), « Asyl in der Kirche ? Wechsellagen des Kirchenasyls im Mittelalter », in Dreher, M. (Hrsg.), *Das antike Asyl. Kultische Grundlagen, rechtliche Ausgestaltung und politische Funktion* (Köln / Weimar / Wien) 263–299.
- Speidel, M.P. (1985), « Furlough in the Roman Army », in Lewis, N. (ed.), *Papyrology* (YCS 28, 283–293) [= Speidel, M.P., *Roman Army Studies II*, Stuttgart 1992, 330–341].

- Thomas, J.D. (1995), « *Strategos and exactor in the Fourth Century : One Office or Two ?* », *CE* 70, 230–239.
- Traulsen, C. (2004), *Das sakrale Asyl in der Alten Welt. Zur Schutzfunktion des Heiligen von König Salomo bis zum Codex Theodosianus* (Tübingen).
- Wesch-Klein, G. (1998), *Soziale Aspekte des römischen Heerwesens in der Kaiserzeit* (Stuttgart).
- Wesch-Klein, G. (2000), « *Commeatus id est tempus, quo ire, redire quis possit*. Zur Gewährung von Urlaub im römischen Heer », in Alföldy, G. / Dobson, B. / Eck, W. (Hrsg.), *Kaiser, Heer und Gesellschaft in der römischen Kaiserzeit. Gedenkschrift Eric Birley* (Stuttgart) 459–471.
- Wesch-Klein, G. (2004), « Hochkonjunktur für Deserteure ? Fahnenflucht in der Spätantike », in Le Bohec, Y. / Wolff, C. (éd.), *L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien I^{er}* (Lyon) 475–487.
- Wierschowski, L. (1995), « Kriegsdienstverweigerung im römischen Reich », *Anc. Soc.* 26, 205–239.
- Worp, K.A. (1998), « P.Cair.inv. 10462 : Ein neuer Asklepiades-Papyrus ? », *ZPE* 123, 158–160.

THE PRESENCE OF HADES IN THE *CODEX OF VISIONS* (P.BODM. XXXI, XXXII, XXXV)

Kevin Kalish

The Codex of Visions from the Bodmer papyri collects a variety of texts, some well known, some completely new. For instance, the codex contains portions of the well-known early Christian text, the *Shepherd of Hermas*. Yet it also contains previously unknown fourth-fifth century Christian poems. These poems, while concerned with Biblical and theological matters, are composed in classical meters, in imitation of epic poetry (and often their imitation is less than felicitous). Thanks to the initial work of André Hurst and Jean Rudhardt, we have an excellent edition to work from¹. While they have done the truly difficult work of establishing the text, many questions still remain. To name just a few : why were these classicizing poems placed in the same codex as the prose *Shepherd* ? Are the poems the work of one poet or many ? Where did these poems come from, and what was their original and subsequent audience ? Most of the questions are still awaiting an answer. Much of the scholarship has focused on the classicizing element of these poems ; I want to turn to the other part of these poems and examine how they engage in Biblical exegesis.

The title given to the codex by its modern editors suggests a certain connection, a thematic unity to the contents of the codex. P.Bodm. XXIX (*The Vision of Dorotheus*) and P.Bodm. XXXVIII (the visions from the *Shepherd of Hermas*) deal with heavenly visions². But alongside visions of heaven, the codex also exhibits a concern with the underworld, in this codex called by various classical names, including Tartarus, Erebus and Hades³. In this paper, I want to accomplish two things. First, I want to ask why a number of these poems dwell on the underworld. Specifically, I want to look at how Jesus' descent to the infernal realm gets used in the poems from the codex. And Hades points us toward other connections. Since P.Bodm. XXXV (*Abel's speech after being slain by Cain*), though dealing with a narrative from the book of *Genesis*, is also a paraphrase of *Ps. 101* (LXX), we are in fact dealing with the exegesis of two different biblical books⁴. In paraphrasing *Ps. 101*, P.Bodm. XXXV turns the Psalm into a christological text as the narrator looks ahead to the coming of Christ. Moreover, the poem may also have in mind Jesus' Descent to Hades. Therefore the second goal of the paper is to demonstrate how P.Bodm. XXXV is taking part in a Christian exegesis of *Ps. 101*. By the eighth century, Byzantine readers undoubtedly read *Ps. 101* as a text that anticipates the Descent to Hades. P.Bodm. XXXV appears to contribute to the formation of this tradition.

Hurst and Rudhardt take note of this interest in the infernal realms in their introduction to P.Bodm. XXXII, *Hymn to the Lord Jesus*⁵. This short acrostic poem is a hymn and is perhaps the most theological poem in the codex. It praises the Lord Jesus, the image of God, who freed many souls from Erebus. The mention of Jesus' Descent to Hades comes in the following lines (20–24)⁶ :

Ὑψόθι ναιετάων πέλεν ἄφθιτος [αἰ]ώνιοιο,
Φήνατο δ' ἐν δικάοις ἅγιον φάφ[c, ἐκ φά]ρος φῶς.

¹ Hurst / Rudhardt (1999). See also the recent work of Livrea (2004) on P.Bodm. XXXII, and Livrea (2006–2008) on P.Bodm. XXXI.

² Hurst / Reverdin / Rudhardt (1984) ; Carlini (1991).

³ For a discussion of these names, see Rey (2002) 183–186.

⁴ *Ps. 102* according to the Masoretic Text. On the manner in which the poem paraphrases *Psalm 101*, see Hurst / Rudhardt (1999) 151–164.

⁵ Hurst / Rudhardt (1999) 110.

⁶ Improved text of Livrea (2004) 39–43 ; translations are my own.

Χρηστὸς ἄναξ, μέγ' ἄγαλμα θεὸς π[έλεν ἰσόθεος φῶς·]
 Ψυχὰς δ' ἐξ Ἑρέβους πολέας προέη[κε φό]ωσδε·
 Ὡρίθη φάος αἰνὸν Ἄ<ι>δῃ νεκύ[ε]cci φ[ανῆναι.]

Dwelling in heaven, he was immortal from eternity, and he was revealed among the righteous as a holy light, light from light, the Lord Christ, the great image, who was God, an equally divine light : he delivered many souls from Erebus to the light ; he purposed to be revealed as an awesome light to the dead in Hades.

In line 24, the diplomatic transcription simply has ΑΔΗ. Since *iota* subscripts are not written in the codex, one can easily render this as the dative Ἄιδῃ, the reading given both by Hurst and Rudhardt as well as Livrea. One would expect the initial syllable of ἄιδῃ to be long but here it is used as a short syllable. This is on par with other metrical oddities in the codex. Hurst and Rudhardt in their *apparatus criticus* suggest another possibility, namely that it could be rendered ἄδῃν « to one's fill » or « completely ». A compelling reason for reading ΑΔΗ as Ἄιδῃ rather than ἄδῃν comes in the previous line (23) : with the mention of Christ delivering souls from Erebus, the place of primeval darkness, it comes as no surprise to find Hades in the following line. The context suggests that Hades is indeed the better reading, and there is little doubt that this poem has in mind the Descent to Hades.

Moments of silence in the Biblical narrative often lead to attempts to fill in the gaps. This can be seen in Jewish *midrash* as well as much Jewish and Christian *apocrypha*. It is also a favorite device of early Christian poets. Many poems from the *Codex of Visions* engage in this practice, as we see in the poem on Abraham (P.Bodm. XXX) and the two poems on Cain and Abel (P.Bodm. XXXIII and XXXV). Only a few passages in the New Testament give a hint of what happened during the three days that Jesus was in the tomb. The *Gospel of Matthew* tantalizingly mentions that the bodies of the saints were raised and appeared to many (Mt 27, 52–53). In the *Acts of the Apostles* Peter's first sermon argues that Christ was not abandoned to Hades (Acts 2, 29–32) and he cites as testimony a passage from the *Psalms* (Ps. 15, 10). Less certain is the mention in I *Peter* 3, 18–21 and 4, 6 of Jesus preaching to the spirits in prison and to the dead⁷. From these brief hints there develops, beginning in the second century, a fleshed-out narrative of Jesus' Descent⁸. Discussions of Jesus' Descent are widespread and can be found in a range of texts. It appears in various writings of second and third century Greek authors⁹. Ephrem the Syrian's *Carmina Nisibena* contain a number of dramatic accounts of Jesus' Descent¹⁰. Among the texts discovered at Nag Hammadi is the *Teaching of Silvanus*, the only non-gnostic text in this collection. This text also mentions the descent of Jesus, though not to Hades but to Amente, the Egyptian underworld¹¹.

By the fourth and fifth centuries, the question is not so much did Jesus descend to Hades, but rather what was the significance of his Descent ? For instance, Augustine states unequivocally in an epistle that Jesus descended to Hades, and he uses I *Peter* 3, 18–21 as a testimony. The remainder of Augustine's epistle, however, is an attempt to make sense of what the descent means¹². One text in particular develops the narrative extensively and fills out the story. This is the account contained in the *Gospel of Nicodemus*, a text with a

⁷ Modern scholarship is divided over what is meant by these spirits in prison ; see the discussion in Perrot (1980).

⁸ For a history of the doctrine of the Descent to Hades, see Gounelle (2000) and Alfeyev (2009).

⁹ See for instance Ignatius of Antioch *Magn.* 9 and Clem. Alex. *Strom.* 6, 6.

¹⁰ See for example *Nis.* 41 and 53 in Brock / Kiraz (2006).

¹¹ See Pearson (2007) 513 and 516.

¹² Aug. *Ep.* 164, 2–3.

complicated textual history¹³. It is evident that P.Bodm. XXXII contributes to a tradition that by the fifth century, if not well before then, is firmly established. The poem does not say much about Jesus' Descent ; rather it assumes that the story is so well known that there is no need to discuss it. The poem highlights Jesus' divinity (especially in lines 20–23) and describes Christ as a light. This is no mere light, however : with Livrea's reconstruction of line 21, this light imagery has a strong theological association, as it employs the same language as the Creed formulated by the First Œcumenical Council at Nicaea¹⁴. This light of Jesus' divinity shines in Hades, in much the same manner that the *Gospel of Nicodemus* describes the brilliant light appearing in Hades¹⁵.

In another poem from the codex, the *Address to the Righteous* (P.Bodm. XXXI), Hades appears at least twice (26 and 83)¹⁶. This poem dwells on the rewards for the righteous. As expected, a poem on the rewards for the righteous also addresses what happens to the unrighteous, as we see in the following lines (23–26) :

ὄφρα μὴ οἶος ἅπανιν ἀπεχθόμενος θεῶι ἄγνῳι
ἐνναίων Ἑρεβος Τάρταρον ἀμφινέμῃ
οὕνεκα νηπυτίησιν ἄδην κατένασεν [
αὐτὸς γὰρ τ' Αἴδης ἔπλετ' ἐν ἀνθρώποις

(...) lest he alone, hated by all and by the Holy God dwell in Tartarus, abiding in Erebos, on account of their immense foolishness he established (...) for Hades himself was among men.

A break in the text makes it difficult to pick up the stream of thought (it is unclear who is the subject of line 23), but in line 24 both Tartarus and Erebos are mentioned. In the next two lines, the emphasis remains on the underworld (25–26). In line 26, the reading Αἴδης is very clear. The papyrus here helps us by including the *iota* written with the diaeresis (αἴδης in the diplomatic transcription). The *iota* is only written in line 26 with diaeresis, so that the *alpha* and *iota* scan as two syllables. This is similar to how Hades appears in Homer, where it most often appears with the *alpha* and *iota* as short vowels pronounced separately. In the previous line (25), Hurst and Rudhardt choose to read ΑΔΗΝ as the adverb ἄδην. But they suggest in the critical apparatus, as well as in the notes, that the noun Ἄιδην would also work. We should note that ΑΔΗΝ here occurs at the same metrical position as in P.Bodm. XXXII, 24. If Hades fits the context and the meter there, could we not also read Hades here ? If we read ΑΔΗΝ as Ἄιδην, then we could render the passage as follows :

οὕνεκα νηπυτίησιν Ἄιδην κατένασεν [
αὐτὸς γὰρ τ' Αἴδης ἔπλετ' ἐν ἀνθρώποις

(...) on account of this he settled Hades for the foolish ; for Hades himself was among men.

With Tartarus and Erebos in the preceding line and Hades following this line, it seems more than justified to favor the reading Hades here. At least two poems have Hades itself ; if we include other terms for the underworld, such as Tartarus, then we could also include P.Bodm. XXXIII, *Cain's Speech after Slaying Abel*. This poem is constructed as the rhetor-

¹³ See Gounelle / Izydorczyk (1997) 11–15 ; Elliot (1993) 164–169. The oldest Greek recension (Greek A) only contains the *Acts of Pilate* and not the *Descent to Hades*, although a much later medieval recension (Greek B) does contain it. Accounts of the Descent are generally translated from one of the Latin recensions (Latin A).

¹⁴ Livrea (2004) 42.

¹⁵ *Gospel of Nicodemus*, chap. 18 ; Gounelle / Izydorczyk (1997) 183.

¹⁶ In addition to the edition of Hurst / Rudhardt, see also Livrea (2006–2008) 27–44.

rical exercise *ethopoiia*, common to the Greek schoolroom, though in this poem the speaker is a biblical rather than mythological persona. P.Bodm. XXXIII asks what Cain might have said after slaying his brother Abel. In the final line, he longs for Tartarus to accept him, since no region of the earth will take him : Τάρταρα λοιπὸν ἵκ[ε]θε κακορραφίη[ε] ἀκόρητοι « Tartarus, who never has his fill of evil-doers, come for me ! »

It should be clear by now that the underworld, whether it goes by the name of Hades or Tartarus, is a recurring theme in these poems. Now let me make the case for reading Hades in P.Bodm. XXXV, *Abel's speech after being slain by Cain*. This poem, like P.Bodm. XXXIII, Cain's speech, applies the rhetorical exercise of *ethopoiia* to the Bible. As Jean-Luc Fournet has observed, these poems are our earliest witnesses to biblical *ethopoiia*¹⁷. P.Bodm. XXXV, *Abel's Speech*, has the added feature of being a paraphrase of *Ps.* 101. The slain Abel utters a lament, and, surprisingly, he rewrites a *Psalm* but in the language of Homer. The poem is unexpected in many ways : one would not expect an *ethopoiia* to engage in paraphrase ; and for Abel to have the words of the *Psalms* on his lips, though in the style of Homer, demonstrates a real melding of styles and traditions. At the same time, there already existed a tradition of assigning particular *Psalms* to specific historical persons, such as David (*Ps.* 50 / 51 being the most notable example)¹⁸. In the biblical account in *Genesis* 4, Abel has no chance to speak, although he is remembered in later traditions as a righteous sufferer.

Numerous literary accounts of the story of Cain and Abel from both Jewish and Christian authors attempt to fill in the gaps in the typically sparse narrative of *Genesis*¹⁹. A major concern was the whereabouts of Abel's soul. This was a subject for much discussion in both Jewish and early Christian literature. According to some Jewish sources, his soul could find no rest ; meanwhile, in some Jewish apocryphal texts, as well as in some Greek and Syriac Christian texts, Abel went to paradise²⁰. To adopt the imaginative framework of the poet for a moment, let us imagine where Abel is when he gives this lament. Either he is on the earth, in the underworld, or in heaven. According to *Genesis*, he simply did not have time to say anything here. He does not seem to be in heaven, since his speech is such a plea for help. He cries out and blames himself for this grief : οὐνεκ' ἐμεῖο, φέριστε ἄναξ, ἐχολ[ώ]ο αὐτὸν | καὶ μ' ἔρρηξας ὅπως βαλὼν ὀδύν[η]εν ο[ὐ] . . .] . τε « on account of me, mighty Lord, thou hast been exceedingly wroth, and hast shattered me, casting me to sorrows » (25–26). Furthermore, he describes himself as invisible and mute : καὶ ῥ' ἄϊστος ἄπυστος ἦν ἐτάρο[ι]σιν ἅπασιν « yea, to my friends I am invisible and mute » (22). Such exclamations suggest a soul in Hades, not in heaven. Although a later development, Byzantine iconographic depictions of Jesus' *Descent to Hades* display Abel as one of the righteous in Hades²¹.

Why *Ps.* 101 ? Did he just happen upon this text ? Or is there a reason for using it ? One thing that may have suggested using it is the subscription that attempts to situate the *Psalm*. Often these headings, which are found in the Septuagint, assign the *Psalm* to a person such as David, or to an occasion. This *Psalm*, however, has a more universal application : it is called « A prayer. Pertaining to the poor one. When he is weary and pours out his

¹⁷ Fournet (1992) 264–265.

¹⁸ I wish to thank one of the anonymous reviewers for bringing this to my attention.

¹⁹ Glenthøj (1997) collects a wide range of material pertinent to this topic.

²⁰ On Abel's soul not finding rest, see Ginzberg (1937) I 110. Ginzberg draws upon *Genesis Rabba* 22, 9. For accounts of Abel's soul in the Jewish Apocrypha, see *I Enoch* 22, 6–7 and the *Testament of Abraham* 13, 1–3 ; both of these may be found in Sparks (1984). I thank one of the anonymous reviewers for these references. See Glenthøj (1997) 160 for the Greek and Syriac references.

²¹ Abel only appears in these depictions around the eleventh century. See Kartsonis (1986) 209–210, who suggests that the representation of Abel may be influenced by the homily *In die resurrectionis Christi* attributed to Epiphanius, PG 43, 465ff.

petition before the Lord »²². Thus this text is a good fit, even if Abel has already departed this world. Abel looks forward to the coming of Christ, as evidenced in the following passage (47–51) :

ὅτ[ι μὲν] ἐξεκάλυπεν ἅπ' οὐρανοῖο φώωδε
 ε[ωτῆρ' ὅ]ν προέηκεν ἐν ἀνθρώποις ἔσεσθαι
 [οὔνε]κεν αὐτὸς ἀναξ ἐξ οὐρανοῦ ἄμφ' ἐπὶ γαῖαν
 [ῥίεν] ὥστε φράσαιτο ἰδὼν κτοναχὴν τε πενιχρῶν,
 κα[ὶ] μογέοντ[α]ς ἅπαντας ἄδην σοοὶ ἡδ' ἐλεαῖροι

(...) because from heaven he revealed to the light the Savior whom he sent to be among men. For this reason the Lord himself from heaven to earth came down so that he might observe the groaning of the paupers, and that he might completely save and grant mercy to all the distressed.

These lines are an expansion of *Ps.* 101, 19–20²³. The Psalmist speaks of the Lord peering out from his holy place (ἐξεκύψεν) and looking upon the earth from heaven (κύριος ἐξ οὐρανοῦ). P.Bodm. XXXV expands upon this : in this version : the Lord not only looks down but unveils to the light the savior who comes to be among men. Line 48 presents an undeniably Christian rewriting and expansion of the *Psalm* : ε[ωτῆρ' ὅ]ν προέηκεν ἐν ἀνθρώποις ἔσεσθαι « the Savior whom he sent to be among men ». Here the savior is sent to dwell among men. This line of the poem (48) in fact appears again in another poem from the codex (P.Bodm. XXXIV 6), another christological poem from the *Codex of Visions*. This incarnational reading of the *Psalm* accords well with the Alexandrian approach to the *Psalms*. These interpreters tended to see the presence of Christ in the *Psalms*, whereas the Antiochean approach focused more on a literal and historical reading²⁴. Athanasius of Alexandria, for example, reads the verse in this way when he claims that this passage refers to the appearance of Christ at the incarnation²⁵. The next two lines of the poem (50–51) translate verse 21 of the *Psalm*.

The poet is likely to be drawing upon Gregory of Nazianzus as well as *Ps.* 101. In *Carmina Dogmatica* 35, Gregory writes : γίνετο δὲ θνητὸς Θεὸς ἄφθιτος, εἰς ὃ κε πάντας | Ταρταρέων μογέοντας ὑφ' αἵματι λύσατο δεσμῶν « The immortal God became mortal to deliver all the distressed from hellish bonds by the power of his blood »²⁶. Here, as in many other places in the codex, Gregory of Nazianzus appears to be a model for the author's poetic experiments. The poet also notices in *Ps.* 101 the mention of those in bonds and the children of those put to death. Are they in fact in the underworld ? We again encounter ΑΔΗΝ in line 51, just as in P.Bodm. XXXI ; indeed it occurs in the same metrical position. Hurst and Rudhardt interpret ΑΔΗΝ in line 51 as the adverb ἄδην « fully ». Could we read Ἄιδην here, instead of the adverb ἄδην « fully », as in P.Bodm. XXXI and XXXII ? All the reasons given for reading Hades in those other passages apply here as well. Then we could read these lines as follows : [ῥίεν] ὥστε φράσαιτο ἰδὼν κτοναχὴν τε πενιχρῶν, | κα[ὶ] μογέ-οντ[α]ς ἅπαντας Ἄιδην σοοὶ ἡδ' ἐλεαῖροι « so that he might observe the groaning of the paupers, and that he might save all

²² Προσευχὴ τῷ πτωχῷ, ὅταν ἀκηδιάσῃ καὶ ἐναντίον κυρίου ἐκχέῃ τὴν δέησιν αὐτοῦ. Translations from Pietersma (2007).

²³ ὅτι ἐξεκύψεν ἐξ ὕψους ἁγίου αὐτοῦ, κύριος ἐξ οὐρανοῦ ἐπὶ τὴν γῆν ἐπέβλεψεν | τοῦ ἀκοῦσαι τὸν κτεναγμὸν τῶν πεπεδημένων, τοῦ λύσαι τοὺς υἱοὺς τῶν τεθανατωμένων « because he peered down from his holy height, the Lord from heaven looked at the earth, to hear the groaning of the prisoners, to set free the sons of those put to death ».

²⁴ Gillingham (2008) 28–31.

²⁵ Ath. *Exp. in Psalmos*, PG 27, 429.

²⁶ Greg. Naz., PG 37, 517A.

the distressed and grant mercy upon Hades ». This is less than satisfactory, since it sounds unusual to talk about having mercy upon Hades. Another solution would be to understand Hades in a locative sense. Then these lines would read « so that he might observe the groaning of the paupers, and that he might save and grant mercy upon all the distressed in Hades ».

One might expect the poet to use the locative dative ἐν ᾧδῃ, since the accusative is usually used with verbs of motion and the preposition εἰς. Again, usage suggests that there is no reason why the accusative would not work, especially in this period when the accusative was gradually taking the place of the dative. If we look to the New Testament, both usages are found with respect to Hades. Luke has ἐν ᾧδῃ²⁷. The book of *Acts*, following *Ps.* 15, has εἰς ᾧδην²⁸. We should notice as well that the author of *Acts* is quoting from *Ps.* 15, so in the *Psalms* themselves we have the accusative used in a locative sense – and we have further evidence of the *Psalms* discussing Hades. The lack of the preposition is less than ideal, but the other instances when Hades is used in the codex also demonstrate this absence of the preposition.

We are left with one final question : does this reading make sense ? If we take the word to be an adverb, then the line means something like this : « that he might completely save and grant mercy to all the distressed ». But does it work to have an adverb with the verb « to save » ? In most cases, the adverb is used in the context of actions that have degrees: to have one's fill of war, food or drink; to have one's fill of sorrow, tears, etc. It can also mean « thoroughly ». But can one be saved « fully » or « thoroughly » ? Either one is saved or one is not. You would not say of a drowning man that he was saved partially, since that would mean that he was not saved but was lost. Nor would you say that a drowning man was saved completely ; either one is saved or one perishes. So there is no good reason to favor the reading of the word as the adverb, since this does not make sense to save fully those in distress. But it does make sense to imagine Abel in Hades and understand his prayer as prophetic anticipation of the future coming of Christ to the distressed and the bound in Hades. Therefore Abel in Hades looks forward to his salvation, to the day when his savior will come with a great light to those distressed souls like his, inhabiting the dark realms of Tartarus.

As already mentioned, one tradition of commentators on the *Psalms* already read *Ps.* 101, 20 as anticipating Jesus' incarnation in the flesh. We can also trace the lineaments of an emerging tradition that also perceived in *Ps.* 101 evidence of Jesus' *Descent to Hades*. In a fragment from Hippolytus (ca. AD 170–236) we have perhaps the earliest use of *Ps.* 101 in reference to the Descent : διέβη ἐν ᾧδῃ, τὰς ψυχὰς τῶν πεπεδημένων λύσαι τοῦ δεσμοῦ βουλόμενος « He descended to Hades, wishing to free the souls of the fettered from bondage »²⁹. With the interweaving of phrases from the *Psalms* (in particular τῶν πεπεδημένων and λύσαι), Hippolytus melds together an account of the Descent with words from *Ps.* 101. Thus we have at least one instance prior to P.Bodm. XXXV. By the eighth century, it became commonplace to see in *Ps.* 101, 21 an indication of Jesus' *Descent into Hades*. This is seen most clearly in John of Damascus's *Expositio Fidei*. This work, from the first half of the eighth century, was the primary compendium of Orthodox doctrine from the Byzantine world, a work that summarized previous works and crystallized the foundational teachings of the Orthodox Church for centuries to come. He explains Jesus' *Descent to Hades* by using *Ps.* 101. The chapter entitled *Concerning the Descent to Hades* (Περὶ τῆς ἐν τῷ ᾧδῃ καθόδου) states :

²⁷ *Lk.* 16, 23 : ἀπέθανεν δὲ καὶ ὁ πλούσιος καὶ ἐτάφη. καὶ ἐν τῷ ᾧδῃ ἐπάρας τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ, ὑπάρχων ἐν βασάνοις, ὁρᾷ Ἀβραάμ ἀπὸ μακρόθεν καὶ Λάζαρον ἐν τοῖς κόλποις αὐτοῦ.

²⁸ *Acts* 2, 27–28 : ὅτι οὐκ ἐγκαταλείψει τὴν ψυχὴν μου εἰς ᾧδην, οὐδὲ δώσεις τὸν ὅσιόν σου ἰδεῖν διαφθοράν. ἐγνώρισάς μοι ὁδοὺς ζωῆς.

²⁹ Richard (1966) 82–94.

κάτειναι εἰς ἄδην ψυχὴ τεθεωμένη (...) καὶ οὕτω τοὺς ἀπ' αἰῶνος λύσας πεπεδημένους αὐθις ἐκ νεκρῶν ἀνεφοίτησεν ὁδοποιήσας ἡμῖν τὴν ἀνάστασιν.

*The soul [of Christ] when it was deified descended into Hades (...) and thus after He had freed those who had been bound for ages, straightway He rose again from the dead, showing us the way of resurrection*³⁰.

When John of Damascus talks about freeing « those who had been bound » (καὶ οὕτω τοὺς ἀπ' αἰῶνος λύσας πεπεδημένους), he alludes to *Ps.* 101 : τοῦ ἀκοῦσαι τὸν στεναγμὸν τῶν πεπεδημένων, τοῦ λύσαι τοὺς υἱοὺς τῶν τεθνατωμένων. The *Psalm* is interwoven within his thought (and has thus escaped the attention of the editors of John of Damascus). John is very determined to show that he is saying nothing new, and only transmitting what the fathers taught ; the passage from Hippolytus provides evidence that such a reading was not isolated. Moreover, we can now add P.Bodm. XXXV as an additional witness to this emerging tradition.

From what we know about the liturgical traditions in Constantinople (and we know quite a lot thanks to the 10th century typicon of the Great Church that survives), *Ps.* 101, 20–21 was used before the reading of the Gospel at Easter³¹. Thus within the liturgical experience, a connection was made between this *Psalm* and a central celebration of the Church, a celebration whose hymnody is saturated with references to the *Descent to Hades*. One final example shows how thoroughly the *Descent to Hades* was tied to *Ps.* 101 : a Byzantine commentary by Neophytos Enkleistos (AD 1134–1214) even adds τοῦ ἀκοῦσαι τὸν στεναγμὸν ἐν τῷ ἔδῳ τῶν πεπεδημένων « to hear the groans of those in fetters in Hades »³².

At some point Greek Christian exegesis began seeing *Ps.* 101 in connection with the *Descent to Hades*. We can now place P.Bodm. XXXV within this tradition. By the eighth century, it is already commonplace enough for John of Damascus to make use of it. Thus P. Bodm. XXXV should be placed within a wider exegetical tradition. We should not discount the possibility that the poet who composed Abel's Speech was instrumental in connecting *Ps.* 101 to Jesus' *Descent to Hades*.

Bibliography

- Alfeyev, H. (2009), *Christ the Conqueror of Hell : The Descent into Hades from an Orthodox Perspective* (New York).
- Brock, S. / Kiraz, G. (2006), *Ephrem the Syrian, Select Poems (Eastern Christian Texts 2, Provo, Utah)*.
- Carlini, A. (1991), *Erma, Il Pastore (Papyrus Bodmer XXXVIII, Cologny-Genève)*.
- Elliot, J. (1993), *The Apocryphal New Testament* (Oxford).
- Fournet, J.-L. (1992), « Une éthopée de Caïn dans le *Codex des Visions* de la Fondation Bodmer », *ZPE* 92, 253–266.
- Gillingham, S. (2008), *Psalms through the Centuries* (Oxford).
- Ginzberg, L. (1937), *The Legends of the Jews* (Philadelphia).
- Glenthøj, J. (1997), *Cain and Abel in Syriac and Greek Writers, 4th – 6th Centuries* (Leuven).
- Gounelle, R. / Izydorczyk, Z. (1997), *L'Evangile de Nicodème* (Turnhout).
- Gounelle, R. (2000), *La descente du Christ aux enfers : institutionnalisation d'une croyance* (Paris).
- Hurst, A. / Reverdin, O. / Rudhardt, J. (1984), *Vision de Dorotheos (Papyrus Bodmer XXIX, Cologny-Genève)*.
- Hurst, A. / Rudhardt, J. (1999), *Codex des Visions (Papyri Bodmer XXX–XXXVII, München)*.
- Kartsonis, A. (1986), *Anastasis. The Making of an Image* (Princeton).
- Livrea, E. (2004), « Dorothei Laudes Domini Jesu (P.Bodmer XXXII) », *ZPE* 147, 39–43.
- Livrea, E. (2006–2008), « Dorothei Carmen Ad Justos (P.Bodmer XXXI) », *Anal. Pap.* 18–20, 27–44.

³⁰ Jo. Dam. *De fide orth.* 73 [Kotter].

³¹ Mateos (1969) 165–166.

³² Neoph. Incl. *Comm. in Ps.* 7 [Detorakes].

- Mateos, J. (1969), *Le Typicon de la Grande Église* (*Orientalia Christiana Analecta*, Roma).
- Pearson, B. (2007), « The Teachings of Silvanus », in Meyer, M. (ed.), *The Nag Hammadi Scriptures* (New York).
- Perrot, C. (1980), « La descente aux enfers et la prédication aux morts », in Perrot, C. (ed.), *Études sur la Première Lettre de Pierre* (Paris) 231–246.
- Pietersma, A. (ed.) (2007), *A New English Translation of the Septuagint* (Oxford).
- Richard, M. (1966), « Les fragments du commentaire de S. Hippolyte sur le proverbe de Salomon », *Muséon* 79, 82–94.
- Rey, A.-L. (2002), « Le traitement du matériau homérique dans l'Adresse aux Justes », in Hurst, A. / Rudhardt, J. (éd.), *Le Codex des Visions* (Genève) 173–193.
- Sparks, H. (1984), *The Apocryphal Old Testament* (Oxford).

ALLOCATING FR. 46A K. WITHIN THE PLOT OF EURIPIDES' *ALEXANDROS* : A REINSPECTION AND REASSESSMENT OF P.STRAS. 2342, 1

Ioanna Karamanou¹

The *Alexandros* was staged in 415 BC in the same production as the *Palamedes*, *Trojan Women* and the satyr-play *Sisyphos*². Research on this play has benefited enormously from papyrus-finds preserving a large number of fragments (P.Stras. 2342–44) and a major part of its narrative *hypothesis* (P.Oxy. LII 3650, col. i)³.

The latter mentions that when Alexandros was born, Hecabe had him exposed due to an ill-omened dream, according to which he would bring disaster to Troy. The child was raised by a herdsman, who named him Paris (4–7). Hecabe, still grieving over his exposure, persuaded Priam to establish athletic games in his memory (7–12). When twenty years had passed, the boy excelled among his fellow herdsmen, who accused him of arrogance in front of Priam. After defending himself before the king, Alexandros was allowed to participate in his own funeral games (12–21). Having been crowned winner, he infuriated his brother Deiphobus and his companions who, realizing that they had been defeated by a slave, demanded that Hecabe should kill him (21–25). The *hypothesis* then reports that Cassandra recognized him in a state of prophetic frenzy and foretold the forthcoming disaster (25–28), and that Hecabe was prevented from killing him (29–30)⁴. His foster-father arrived and because of the danger was compelled to tell the truth (30–32). Alexandros thus returned to the Trojan palace.

This survey focuses on fr. 46a K. (P.Stras. inv. 2342, 1 ; see fig. 1), which is perhaps the most tantalizing fragment of the *Alexandros* in terms of dramatic context ; it aims at reinspecting its text and revisiting the evidence for its location and function within the dramatic plot⁵.

col. i		col. ii
		
	]ει.[	c[
	]ταc[.]ριουc	λ[
	ἀ]θλιω[.]κραν	oc[
	]ην[. . .]c[. . .]αλοic ἔριν	
5	].τ[. . .]ωc[. . .]δηic λάτριc	οχ[
	× – ∪ – × –]νδε πω[λι]κοίc ὄχοic	5 ζ[
	× – ∪ – ὅ]νταc < ∪ > τη[λίκ]ουc θανεῖν	πρ[
	× – ∪ – ×]ον τετίμη[κ]αc τέκνων	κε[
	].ελα[. . .]υ[. . .]αι γένoc	μα[
10	× – ∪ – ×]ρ οἴπερ ἴctαν[τ]αι πόν[οi	γοφ[ν
	× – ∪ – ×]τήνδ' ἀφαγνίζειc χθόνα	10 κελ[
	× – ∪ – × κα]ἰ ἐπικηδείουc πόνουc	μα[

¹ I am grateful to Professors André Hurst, Richard Janko, Dirk Obbink and the anonymous reviewer for valuable comments.
² ΣAr. *Vesp.* 1326b ; Ael. *VH* 2, 8.
³ The *hypothesis* was first edited by Coles (1974) 1–22 ; subsequently by Luppe (1976) 12–20 ; Diggle (1998) 80–81 ; van Rossum-Steenbeek (1998) 186–187 ; Kannicht (2004) I 174–176.
⁴ The obscurity of the *hypothesis* at this point has been noted by Coles (1974) 32 ; Scodel (1980) 21 and 42 ; Collard / Cropp / Gilbert (2004) 40. For an exploration of the attack scene, see Karamanou (2012).
⁵ The abbreviation K. refers to Kannicht's numbering of the fragments. The divergences from his text are discussed below.

follows this scene⁸. A reinspection of the papyrus may shed more light on the text and this particular dramatic situation.

2 τας[.]ριους. A possible supplement could be χοὰς ×] τὰς[δε κλητη]ρίους, which occurs within a funerary context and at the same position in the trimeter also in *Hec.* 535 : δέξει χοὰς μοι τὰςδε κλητηρίους. Libation offering was a constituent part of funerary ritual. See e.g. Alexiou (2002) 7–8 ; Burkert (1983) 54–55 ; Gregory (1999) 110–111. The task of pouring libations was, as a rule, undertaken by women (as by Atossa in Aesch. *Pers.* 609 ff. and Electra in *Cho.* 84 ff.) and Hecabe as the grieving mother of the exposed child could be the best candidate for this role. For the funerary references of this fragment, see the comments on lines 11–12 and col. ii, 15.

4 c. [. . .]αλοικ ἔριν. The missing letters between c and α seem to be three and not two, as reported until now (cf. similarly the three missing letters of the same lacuna in 7 : τη[λί]κ[]ους). The slight trace of the letter after C is congruent with a Y. I would suggest κυ[μβ]άλοικ ἔριν, in view of *Med.* 521 : φίλοι φίλοι κυμβάλωε' ἔριν ; 44–45 : κυμβάλων | ἔχθραν ; *Dictys* fr. 338 K : ἔχθραν μεγίστην κοῖτι κυμβάλλων τέκνοισι ; *Bacch.* 837 : κυμβάλων βάκχαις μάχην. The use of the optative in combination with the effort to eliminate any threat against Troy in 16–17 entails the use of negation to express the hope that the city is not to get involved into any kind of disastrous strife. The supplement πικράν suggested by Wilamowitz at the end of 3 is congruent with the sense of ἔρις « strife », as πικρός tends to describe strife and situations bringing disaster ; see Aesch. *Cho.* 80–81 : πικρὸν φρενῶν | ἐτύγχευε ; *Eum.* 832 : πικρὸν μένος ; Eur. *Andr.* 291 : πικρὰν δὲ εὐχχυσιν βίου Φρυγῶν πόλει ; Soph. *Aj.* 1239–1240 : πικροῦς (...) | ὀγῶνα. As far as the line can be restored, it could hypothetically be translated as : « may you not involve our land in bitter strife ». This address may have been conveyed to the gods of the Underworld, who are often invoked in funerary contexts, or even to the seemingly dead child, as a prayer to avert calamity. Similar invocations to the gods below and the dead honoured with offerings occur in Eur. *Hec.* 525–541, Aesch. *Pers.* 621–622 and 627–628 (see also Garvie [2009] 250 and 258–260 ; Broadhead [1960] 163–164), *Cho.* 124–151 (and Garvie [1986] 75–82). The reference to ἔρις within a ritual context aptly corresponds to a purification-scene, as civil strife is commonly attributed to pollution or divine anger. In fact, in Aesch. *Ag.* 699–716 the Trojan War is mentioned as having occurred in order to fulfill the anger of Zeus Xenios against Alexandros for his violation of the unwritten law of hospitality. See Eur. fr. inc. 1082 K. For strife as a consequence of *miasma*, see Parker (1983) 257–258 and n. 5 ; Bacon (2001) 50–58 ; Easterling (1988) 99–100 ; Adkins (1960) 96 ; Burkert (1985) 77. Hence this fragment in combination with Hecabe's ill-omened dream perhaps mentioned in the prologue interestingly projects this type of anxiety for the possibility of a Trojan plight (for which see also 11, 16 and 17) into the future disaster which is to occur after Alexandros' return to the palace, as foreseen by Cassandra in this play and fulfilled in the third tragedy of the trilogy, the *Trojan Women*. For Cassandra's prophecies in the *Alexandros*, see *hyp.* 25–28, fr. 62e–h K. ; cf. Ennius *Alexander*, fr. 17, 25, 26 Jocelyn.

7 ὅ]ντας < ~ > τη[λί]κ[]ους θανεῖν. There are traces of a letter between ὅ]ντα and τη[λί]κ[]ους, which has not been reported so far. It is most likely to be a C, thus providing the reading ὅ]ντας τη[λί]κ[]ους, for which see *Alc.* 643 : ὅς τηλικόδε' ὦν ; *Meleagros* fr. 533 K. : ἐγὼ μὲν οὖν γεγῶκα τηλικήδε'. A short syllable is needed before τη[λί]κ[]ους, otherwise the line is unmetrical. Scribal omissions of short words are very common ; see e.g. West (1973) 24. Nonetheless, some unclear traces of ink above the line should be noted, perhaps pointing to a supralinear addition, as in ἀφαγνίζε' (11). I would suggest an emphatic particle, such as γε underlining the baby's untimely death. Δέ is also feasible, if the sentence begins with ὅ]ντας ; cf. *Alc.* 799 : ὄντας δὲ θνητοὺς θνητὰ καὶ φρονεῖν χρεῶν.

11–12 τήνδ' ἀφαγνίζεις χθόνα | [× – ~ – × κα]ῖ ἐπικηδεῖους πόνους. Most critics have aptly interpreted ἀφαγνίζω as referring to ritual cleansing ; see Coles (1974) 42 ; Scodel (1980) 28 ; Huys (1995) 128–129 ; Di Giuseppe (2001) 72–73 ; Collard / Cropp / Gibert (2004) 74. Nonetheless, the reasons for this ritual purification have not been sufficiently investigated so far and are worth exploring towards a deeper understanding of this fragment. The verb ἀφαγνίζω means « to deconsecrate » ; its opposite, ἀγνίζω « to consecrate », conveys the sense of dedication to the Gods of the Underworld. Accordingly, in Eur. *Alc.* 76 Death consecrates Alcestis to the gods below by cutting

⁸ See Scodel (1980) 27–28 ; Jouan / Van Looy (1998–2003) I 49 ; Collard / Cropp / Gibert (2004) 74.

off a lock of her hair, while in 1145–1146 she needs to be deconsecrated, as she has just returned from the dead. See Garland (1985) 46–47 ; Rudhardt (1992) 171–172 ; Parker (2007) 67–68 and 280–281. Deconsecration thus involves the ritualized removal of any ties with the Underworld.

This verb with its particular funerary connotations is better interpreted in conjunction with the reference to ἐπικηδεῖους πόνους « funeral games » in the next line. Several fragments, probably from the first episode, underline Hecabe's mourning for her seemingly dead child and her consolation by the chorus-leader⁹. Mourning involves pollution, as it is closely connected with death ; as the mourners and the participating community are in a liminal, metaphysically polluted state, they need to be purified through the regular performance of ritual, which diminishes the ties between the dead person and the living, while lifting the *miasma* surrounding the mourners¹⁰. Funerary ritual and the games that follow thus lead to the reintegration of the living community and the reaffirmation of the structure of the society which has participated in mourning¹¹. In the case of Troy, this periodically performed ritual, in combination with the aforementioned invocations for blessings conferred by Hades (see on line 4, above), also seems to function towards ensuring the welfare of the Trojan people against the foretold disaster.

At the same time, funeral athletic contests have an expiatory role corresponding to the need for atonement for the untimely death of a child. The foundation of a regularly held civic festival often gives expression to a feeling of parental guilt, especially when a parent is directly or indirectly responsible for the child's demise. Alexandros is exposed in the wilderness by his parents, like baby Opheltes who is incautiously left in the meadow and killed by a snake in Euripides' *Hypsipyle*, and Linos who is exposed by his mother and torn apart by sheepdogs¹². In each of these cases, a ritual is established to appease the anger of the dead and atone for the guilt of the living : like Alexandros, Opheltes is honoured with the establishment of funeral games, the well-known Nemean Games, and the Linos-song is created to purify Argos from the plague sent by Apollo for Linos' unjust death¹³. Hecabe's distress at the loss of her baby son thus contains elements from myths of child-heroes : the emphasis on mourning, the ritualization of maternal grief in the cases of both Hecabe and Opheltes' mother Eurydice and the establishment of athletic games in compensation for the child's death.

Infant exposure was not regarded legally as murder¹⁴ ; inscriptional evidence, however, demonstrates that the exposure of a newborn is not free from pollution and thus requires a purification period¹⁵. Moreover, *miasma* tends to befall the community neglecting to honour its baby-victims, which emerges from Linos' story. Hence, considering the death impurity incurred even from baby corpses, the land as the place in which the baby was exposed and presumably met its death could be perceived as needing purification regularly performed along with the games held in his memory¹⁶.

⁹ Fr. 46, 2 : θρηνῶ ; 46, 4 : ὥς ἴμεν οἱ παθόντες ; 46, 5 : παλαιὰ καινοῖς δακρύοις οὐ χρὴ στένειν ; 43 : ἀλγεῖν ; 45, 2 : τοῦτο δ' εἰπεῖν ῥαῖον ἢ φέρειν κακά ; *hyp.* 7–10 : 'Εκάβη δὲ τὴν ἡμέραν ἐκείνην πενθοῦσα (...) κατοδύρατο μὲν τὸν ἐκτεθέντα.

¹⁰ See Morris (1987) 30–32 ; Hertz (1960) 62–64 ; Marshall (2000) 10. On pollution involved in mourning, see Parker (1983) 38–39 ; Sourvinou-Inwood (1995) 111–112 ; Marshall (2000) 12 ; Morris (1992) 8–10. For the required repetition of funerary ritual, Burkert (1983) 53–56.

¹¹ See Burkert (1983) 53–56 ; Hertz (1960) 77–78 ; Huntington / Metcalf (1979) 67 ; Redfield (1994) 286, n. 78.

¹² On Linos : Paus. 1, 43, 7 ; Conon *FGrH* 26 F 1, 19. On Opheltes, see the sources in Collard / Cropp / Gibert (2004) 177–180.

¹³ See Pache (2004) ch. 3 and 5 ; Burkert (1983) 97–152 ; Meuli (1968) *passim* ; Nagy (1990) 116–135 ; Meuli (1941) 189–208 ; Nagy (1986) 73–77 ; Burkert (1985) 105–107.

¹⁴ See Harrison (1968) I 70–71 and n. 2 ; Parker (1983) 356–357 ; Garland (1985) 80–86.

¹⁵ For the required purification after infant exposure or abortion, see *LSS* 119, 7 ; *LSA* 84, 3–4 ; Parker (1983) 356 ; Patterson (1985) 106–107.

¹⁶ See Dem. 43, 51–58 ; Parker (1983) 35–39 ; Marshall (2000) 9–10.

On the whole, this ritual purification seems to acquire a multifaceted function. It aims at offering « deconsecration » by formally separating the living from the dead and lifting the pollution of the mourners, as well as by purifying the land which received the baby's corpse. Accordingly, the performance of funeral games leads to the reaffirmation of social structure, providing, at the same time, expiation for the baby's early demise. Priam as king of Troy undertakes the task of its ritual purification and is the symbolic vehicle of his people's welfare¹⁷. He seems to be addressed in solemn vocative (15 : ὦ νέμων πόλιν ; cf. Eur. *IT* 1255 and Soph. *OT* 201), which matches the ritual context of this fragment. The performance of this ritual is ironically linked to the scene which follows, in that by granting permission to Alexandros to participate in the games, Priam unknowingly leads to disaster for the city which he has been striving to protect¹⁸.

The *coronis* in the margin of the second column (15) indicates the start of a choral passage. Each column of this papyrus is estimated to have contained 35–40 lines¹⁹ ; thus this lyric passage is located about 33–38 lines after the end of the first column. The cry ἔ ἔ of the chorus (15) is typical of ritual lamentation revolving around a hero's death. It occurs in the sung exchanges (*amoibaia*) between Hypsipyle and the chorus for Opheltes' death (Eur. *Hypsipyle* fr. 753e–754 K.), between Admetus and the chorus upon Alcestis' funeral procession (*Alc.* 873 and 891), between Peleus and the chorus over Neoptolemus' corpse (*Andr.* 1188) and between Hecabe and the chorus at the burial of Astyanax (*Tro.* 1216, 1303 and 1318)²⁰. The word γόω[ν (9) is a reference to γόοι « grieving cries » which are closely associated with ritual lamentation²¹. This type of collective lament usually aims at evoking a strong emotional response from the audience, though in this case it functions ironically, since the supposedly dead child is not only alive, but is to cause communal damage.

The first episode seems to have comprised Hecabe's consolation by the chorus (fr. 44–46 K.) introducing the audience to her feeling of distress for the loss of her baby and her conversation with Cassandra (fr. 46, 11–12), perhaps with reference to the oracle which led to the exposure²². The ritual purification and lament of this fragment could also be allocated to the first episode, since they correspond to the idea of mourning for the loss of the child. Hecabe as the grieving mother is likely to have participated in the ritual lamentation for the boy and would be a good candidate for addressing the lines of the first column to Priam²³. Hecabe's lament for her seemingly dead baby son interestingly mirrors her ritual lamentation during the actual funeral of her grandchild Astyanax in the third tragedy of the same trilogy (*Tro.* 1156–1255) ; ironically enough, the fate of Astyanax is sealed by Alexandros' survival.

As already noted, this scene is likely to be followed by the entry of Alexandros and the secondary chorus of his fellow herdsman (for which, see ΣEur. *Hipp.* 58). The rhetorical

¹⁷ On the magistrate's crucial role in ritual purification, see Parker (1983) 267–271.

¹⁸ On the ironic substratum of Euripidean ritual, see Foley (1985).

¹⁹ See Coles (1974) 57, n. 10.

²⁰ See Collard / Cropp / Gibert (2004) 240–241 ; Lloyd (1994) 160 ; Biehl (1989) 422–423 ; Barlow (1986) 224. On ritual lamentation in tragedy, Alexiou (2002) 11–14 and 102–103 ; Segal (1993) 13–33 ; Foley (2002) 21–29 ; McClure (1999) 40–47 ; Dué (2006) 8–11. On the *amoibaia* in lyric laments, Hose (1990) I 240–245 ; Kannicht (1957) 166–182 ; Bierl (2007) 21–22 ; Popp (1971) 267–268.

²¹ See Tsagalis (2004) ch. 1–2 ; Alexiou (2002) 102–103 and 225, n. 6 ; Martin (2008) 118–138 ; Holst-Warhaft (1992) 106–137 ; McClure (1999) 42.

²² See Jouan / Van Looy (1998–2003) I 49, referring to Ennius fr. 153 Jocelyn, which could belong to this scene. For the contents of the first episode, Snell (1937) 33 ; Coles (1974) 24 and 40 ; Scodel (1980) 26 ; Collard / Cropp / Gibert (2004) 37–38.

²³ Cassandra as a priestess seems rather unlikely to have participated in this ritual, since priests live in conditions of special purity and are thus excluded from rites connected with death, which incur pollution : see Paus. 5, 13, 3 ; *LSCG* 154 A 22 and 37 ; 156A 8–10 ; *LSS* 115A 21–25 ; Parker (1983) 38–39 and n. 25, 337–339.

elaboration and the contrasting arguments in the fragments assigned to this conflict (fr. 56, 61, 48, 60, 50 K.) point to a trial-debate held between Alexandros and an eloquent opponent (fr. 56 K.) accusing him of arrogance in front of Priam as a judge (*hyp.* 16–21)²⁴. The first episode would have been of unusual length, had it comprised this *agon* as well. In the *Ion*, which has a similar plot-structure, the first episode focuses on maternal distress for the loss of a child, while the second motivates the plot by giving the exposed boy an active role in the dramatic incidents²⁵. Likewise, the first episode of the *Alexandros* seems to illustrate the theme of maternal grief, which is closely associated with the ritual lamentation for the exposed child in the present fragment. Subsequently, the second episode could have comprised the *agon*, in which the unknown herdsman Alexandros gets actively involved in the dramatic plot. His entry may thus provide an ironic reflection of the previous episode which focused on the mourning for his loss. The long first episode of the *Helen* also closes ironically²⁶.

In the re-examination of this papyrus fragment, I have attempted to explore its ritual character and assess its dramatic implications. The ritual purification and lamentation illustrate the theme of mourning and the parental need for atonement for the baby's untimely death, as well as the anxiety for the ill-omened fortune of Troy. From this viewpoint, the fragment closely coheres with the background of the play and its possible opening with Hecabe's portrait as the distressed mother. At the same time, the veiled ironies of the ritual performed in memory of the exposed baby connect the fragment with the following scene of Alexandros' on stage appearance, which shifts the dramatic plot towards his homecoming and the impending disaster.

Bibliography

- Adkins, A.W.H. (1960), *Merit and Responsibility* (Oxford).
 Alexiou, M. (2002), *The Ritual Lament in Greek Tradition* (2nd ed., revised by D. Yatromanolakis and P. Roilos, Lanham).
 Allan, W. (2006), *Euripides : Helen* (Cambridge).
 Bacon, H.H. (2001), « The Furies' Homecoming », *CPh* 96, 48–59.
 Barlow, S. (1986), *Euripides : Trojan Women* (Warminster).
 Biehl, W. (1989), *Euripides : Troades* (Heidelberg).
 Bierl, A. (2007), « Literatur und Religion als Rito- und Mythopoetik », in Bierl, A. / Lämmle, R. / Wesselmann, K. (Hrsg.), *Literatur und Religion I* (Berlin / New York) 1–76.
 Broadhead, H.D. (1960), *The Persae of Aeschylus* (Cambridge).
 Burkert, W. (1983), *Homo necans* (transl. by P. Bing, Berkeley / Los Angeles / London).
 Burkert, W. (1985), *Greek Religion* (transl. by J. Raffan, Oxford / Malden / Victoria).
 Coles, R.A. (1974), *A New Oxyrhynchus Papyrus : The Hypothesis to Euripides' Alexandros* (BICS Suppl. 32, London).
 Collard, C. / Cropp, M.J. / Gibert, J. (2004), *Euripides. Selected Fragmentary Plays II* (Oxford).
 Crönert, W. (1922), « Griechische literarische Papyri aus Strassburg, Freiburg und Berlin : 1. Der Alexander des Euripides », *Gött. Nachr. Phil-hist. Klasse*, 1–17.
 Di Giuseppe, L. (2001), « Alcune considerazioni sul prologo dell' *Alexandros* di Euripide », *ARF* 3, 67–73.
 Diggle, J. (1998), *Tragicorum Graecorum Fragmenta Selecta* (Oxford).
 Dué, C. (2006), *The Captive Woman's Lament in Greek Tragedy* (Austin).
 Easterling, P.E. (1988), « Tragedy and Ritual », *Metis* 3, 87–109.
 Foley, H. (1985), *Ritual Irony : Poetry and Sacrifice in Euripides* (Ithaca / London).
 Foley, H. (2002), *Female Acts in Greek Tragedy* (Princeton).
 Garland, R. (1985), *The Greek Way of Death* (London).
 Garvie, A.F. (1986), *Aeschylus : Choephoroi* (Oxford).
 Garvie, A.F. (2009), *Aeschylus : Persae* (Oxford).

²⁴ See Coles (1974) 24–25 ; Scodel (1980) 28–31 ; Jouan / Van Looy (1998–2003) I 49–50 ; Collard / Cropp / Gibert (2004) 38–39. I shall discuss the identity of Alexandros' opponent in another paper.

²⁵ For the similar theme and plot-construction of the *Ion* and *Alexandros* (mother-son recognition following the former's murder attempt against her own son), see Huys (1986) 21–22 ; Collard / Cropp / Gibert (2004) 46 ; Huys (1995) *passim*.

²⁶ See Allan (2006) 35–36 and 179 ; Kannicht (1969) II 11.

- Gregory, J. (1999), *Euripides : Hecuba* (Atlanta).
- Hanson, J.O. De G. (1964), « Reconstruction of Euripides' *Alexandros* », *Hermes* 92, 171–181.
- Harrison, A.R.W. (1968), *The Law of Athens* (Oxford).
- Hertz, R. (1960), *Death and the Right Hand* (Aberdeen).
- Holst-Warhaft, G. (1992), *Dangerous Voices : Womens' Laments and Greek Literature* (London / New York).
- Hose, M. (1990), *Studien zum Chor bei Euripides* (Stuttgart).
- Huntington, R. / Metcalf, P. (1979), *Celebrations of Death : The Anthropology of Mortuary Ritual* (Cambridge).
- Huys, M. (1986), « The Plotting Scene in Euripides' *Alexandros* », *ZPE* 62, 9–36.
- Huys, M. (1995), *The Tale of the Hero who was exposed at Birth in Euripidean Tragedy* (Louvain).
- Jocelyn, H.D. (1967), *The Tragedies of Ennius* (Cambridge).
- Jouan, F. (1966), *Euripide et les légendes des Chants Cypriens* (Paris).
- Jouan, F. / Van Looy, H. (1998–2003), *Euripide : Fragments* (Paris).
- Kannicht, R. (1957), *Untersuchungen zu Form und Funktion des Amoibaion in der attischen Tragödie* (Diss. Heidelberg).
- Kannicht, R. (1969), *Euripides : Helena* (Heidelberg).
- Kannicht, R. (2004), *Tragicorum Graecorum Fragmenta V.1–2 : Euripides* (Göttingen).
- Karamanou, I. (2012, forthcoming), « The Attack-Scene in Euripides' *Alexandros* and its Reception in Etruscan Art », in Bakogianni, A. (ed.) *Dialogues with the Past II* (BICS Suppl., London).
- Lefke, C. (1936), *De Euripidis Alexandro* (Diss. Münster).
- Lloyd, M. (1994), *Euripides : Andromache* (Warmister).
- Luppe, W. (1976), « Die Hypothese zu Euripides' *Alexandros* », *Philologus* 120, 12–20.
- Marshall, E. (2000), « Death and Disease in Cyrene », in Hope, V.M. / Marshall, E. (ed.), *Death and Disease in the Ancient City* (London / New York) 8–23.
- Martin, R.P. (2008), « Keens from the Absent Chorus : Troy to Ulster », in Suter, A. (ed.), *Lament. Studies in the Ancient Mediterranean and Beyond* (Oxford) 118–138.
- McClure, L. (1999), *Spoken Like a Woman* (Princeton).
- Meuli, K. (1941), « Der Ursprung der Olympischen Spiele », *Die Antike* 17, 189–208 [= *Ges. Schr.* II 881–906].
- Meuli, K. (1968), *Der griechische Agon* (ed. R. Merkelbach, Köln).
- Morris, I. (1987), *Burial and Ancient Society* (Cambridge).
- Morris, I. (1992), *Death Ritual and Social Structure in Classical Antiquity* (Cambridge).
- Nagy, G. (1986), « Pindar's Olympian I and the Aetiology of the Olympic Games », *TAPhA* 116, 71–88.
- Nagy, G. (1990), *Pindar's Homer* (Baltimore).
- Pache, C.O. (2004), *Baby and Child Heroes in Ancient Greece* (Urbana / Chicago).
- Parker, R. (1983), *Miasma : Pollution and Purification in Early Greek Religion* (Oxford).
- Parker, L. (2007), *Euripides : Alcestis* (Oxford).
- Patterson, C. (1985), « Not Worth the Rearing : the Causes of Infant Exposure in Ancient Greece », *TAPhA* 115, 103–123.
- Popp, H. (1971), « Das Amoibaion », in Jens, W. (Hrsg.), *Die Bauformen der griechischen Tragödie* (München) 221–276.
- Redfield, J.M. (1994), *Nature and Culture in the Iliad* (North Carolina).
- Rudhardt, J. (1992), *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce antique* (2^e éd., Paris).
- Scodel, R. (1980), *The Trojan Trilogy of Euripides* (Göttingen).
- Segal, R. (1993), *Euripides and the Poetics of Sorrow* (North Carolina).
- Snell, B. (1937), *Euripides' Alexandros und andere Strassburger Papyri mit Fragmenten griechischer Dichter* (Hermes Einzelschr. 5, Berlin).
- Sourvinou-Inwood, C. (1995), « Reading » *Greek Death* (Oxford).
- Tsagalis, C. (2004), *Epic Grief : Personal Lament in Homer's Iliad* (Berlin / New York).
- Van Rossum-Steenbeek, M. (1998), *Greek Readers' Digests ? Studies in a Selection of Subliterary Papyri* (Leiden).
- Webster, T.B.L. (1967), *The Tragedies of Euripides* (London).
- West, M.L. (1973), *Textual Criticism and Editorial Technique* (Stuttgart).

« WE ASK YOU TO SEND... » – A REMARK ON SUMMONSES AND PETITIONS FOR SUMMONSES

Christina M. Kreinecker

The following article deals with the use of verbs in the so-called summonses and petitions for summonses. Starting from the two typical forms of summonses in the Arsinoite and the Oxyrhynchite nome from the first to the third centuries AD, the two verbs, ἀναπέμω and πέμω, will be examined in petitions for summonses, in an attempt to gain new insights into the dispersal of the technical use of these verbs in Egypt and the Roman Empire. Furthermore, petitions of summonses will prove themselves to be of major importance when it comes to giving actual reasons for summonses.

1. Summonses

A lot has already been said and written concerning the so-called summonses (« Überstellungsbefehle »). There is no need to repeat the valuable results of important analyses such as those of Ursula Hagedorn or Hans-Joachim Drexhage. In a nutshell and as a starting point, one may summarize as follows : summonses were usually issued in the *strategos*' bureau on petitions¹ ; they contain at least the names of both the addressee and the person who is supposed to be summoned. Quite often, the petitioner or accuser is also mentioned, whereas the name of the sender, the reason for the summons, and dates are usually missing². In the typical procedure of the first to third centuries AD, the claimant appealed directly to the *strategos* of the nome, whose bureau then had a formal summons written to a local police official³. There was no need to mention the official sender of summonses, because it was the *strategos* himself⁴. The administration was reorganized in the mid-third century AD and the forms of police power also changed⁵.

Papyri tell us that men as well as women, both in the singular and in the plural, and having all different kinds of professions, were summoned : we see officials next to fishermen, farmers, weavers, slaves etc. Sometimes an escort is mentioned, e.g. SB XII 11107 (II AD) and SB XVI 12706 (first half of III AD). The reason for an explicit mention of an escort is unclear ; Drexhage suspects either especially serious accusations, or actual imprisonment⁶.

¹ See Hagedorn (1979) 61.

² See Drexhage (1989) 102–118.

³ From the third century BC to the first century AD local police officials include the ἐφόδος (in Ptolemaic times also the ἀρχιφυλακίτης) and from the mid-first century on the ἀρχέφοδος (the ἀρχέφοδος was the head of the police duties in a village ; for further information, see Oertel [1917] 275), whose liturgical charge is part of the δημόσιοι κόμης ; see Drexhage (1989) 107–111. On the military's involvement in this kind of civil duties, see Alston (1995) 86–96 ; Palme (2006) 316–328.

⁴ See Drexhage (1989) 105. From the third century AD on this changes gradually ; superior police officials within villages such as ἐπίτροπος, εἰρηνάρχης, ἑκατοντάρχης and others appear as sender, who by then become necessary to mention within the document ; see P.Oxy. LXI, p. 90.

⁵ By then addressees of the summonses are the λητοπιαστής (liturgical office) and mainly the κομάρχαι, who have a central position in the villages' police structure (see Oertel [1917] 153), and also the ἐπιστάτης τῆς εἰρήνης, who assists the κομάρχης and to some extent replaces the ἀρχέφοδος ; see Oertel (1917) 278 ; Drexhage (1989) 111–112.

⁶ Next to the standard form, a few exceptions are worth mentioning : from the first century AD on, examples can be given for an appendix, that the one responsible shall summon a person or shall appear himself instead (probably for the purpose of inquiry) ; see Drexhage (1989) 110. Only once, namely in P.Osl. II 20 (second half of III AD), paying money is given as an alternative to the summons ; see P.Lund. VI, p. 121–123.

1.1. The major forms of summonses in the Arsinoite and the Oxyrhynchite nomes

Ursula Hagedorn has pointed out in her analysis of the so-called summonses that two main forms can be identified in the Roman administration in Egypt before Diocletian⁷. One comes from the Arsinoite, the other one from the Oxyrhynchite nome⁸. The general form of the first is : [address] ἀνάπεμψον τὸν δεῖνα ἐγκαλούμενον ὑπὸ τοῦ δεῖνος ἐξαυτῆς « [to N.N.], send up N.N., who is accused by N.N., at once » ; of the latter : [address] πέμψον τὸν δεῖνα ἐντυχόντος τοῦ δεῖνος « [to N.N.], send N.N. following the petition of N.N. ». Where the verb ἀναπέμπω is used in the Arsinoite nome, the simple verb πέμπω occurs in the Oxyrhynchite. In the Arsinoite form a conjunct passive participle identifies the plaintiff ; in the Oxyrhynchite, the plaintiff is given by a genitive absolute. Initially, the adverb ἐξαυτῆς is found only in the Arsinoite nome.

While the Arsinoite form did not change until the third century AD in all of the three *merides*, and thereby, kept the verb ἀναπέμπω as its primary technical term, the Oxyrhynchite form changes shortly before AD 256⁹. The hitherto unused verb ἀναπέμπω finds its way into the official form of summonses. This change is supposed to have taken place within a process, so the different forms most likely did not coexist, but were in use one after the other. The later form in the Oxyrhynchite nome was customary until the fourth century and distinguishes itself from the earlier one in several points : (a) often the sender is mentioned – a fact that leads to the conclusion that the bureau of the *strategos* was no longer necessarily the sender of the summonses ; furthermore (b), the adverb ἐξαυτῆς, which is well known from the Arsinoite nome, finds its way into the wording, although – unlike in the Arsinoite form – usually not at the end of the sentence ; and finally (c), ἀναπέμπω is used next to other verbs¹⁰.

Two recently published documents from the Oxyrhynchite nome, however, do not seem to follow that pattern. On the one hand both of these Oxyrhynchite texts follow the earlier pattern, putting the addressee (ἀρχεφώδος) at the beginning and not mentioning the sender, which leads to the conclusion that the *strategos* – or the bureau of the *strategos* – is the sender ; on the other hand, both texts use ἀναπέμπω, which belongs to the later pattern.

P.Oxy. LXXIV 5003 (II AD) : ἀρχεφώδωι Πακερκῆ. ἀνάπεμψον | τοὺς πρεσβ(υτέρους) | Πατέρμουθιν Διογάτος, μη(τρὸς) Ἀμμωναρίου υ', | Κοπρέαν [Ὁ]φελλίου, μη(τρὸς) Ταύριος. « To the *archephodos* of Pakerke. Send up the *presbyteroi* : Patermouthis, son of Diogas, mother Ammonarion. Kopreas, son of Ophellios, mother Tauris. »¹¹

P.Oxy. LXXIV 5004 (III AD) : ἀρχεφώδω Τακονα. ἐξαυτῆς ἀνάπεμψον | Ἀκύλαν Ἀποληγίου ἢ τὸν πατέρα ἐχ[γ]υη[τῆ]ν | αὐτοῦ ὄντα ἢ εὖ αὐτὸς ἀνελθε. « To the

⁷ Hagedorn (1979) has also shown very clearly that the older term « order to arrest » is both misleading and not adequate to describe the character of those documents : for they do not refer to an imprisonment, particularly not in a modern sense, but to the sending of a person – or a group of people – with the intention of interrogation ; see also Sijpesteijn / Gagos (1996) 79–80.

⁸ Sijpesteijn / Gagos (1996) 81–82, made evident that, for lack of evidence, it is unrewarding to claim that different regional practices can be assumed from the way in which the papyrus was written on. Nevertheless, it remains a fact that most of the summonses are written on elongated rectangles, and against the fibers. For the discussion of a probable mass-production of summonses that would result in the same form of the documents, see Hagedorn (1979) 82–85. Another peculiarity quite often attested in summonses consists of strokes or crosses at the end of the text, meant to avoid later additions.

⁹ On the situation in the Arsinoite nome, see Hagedorn (1979) 73.

¹⁰ Examples for this later wording with the verb ἀναπέμπω come from the Oxyrhynchite nome : P.Oxy. XII 1507 (III AD) ; XLII 3035 (AD 256) ; LXXIV 5010 (III/IV AD). All three occurrences display παρά with the genitive at the beginning in order to introduce the sender, and have ἐξαυτῆς and ἀναπέμπω. PSI XV 1552 (second half of III AD ?) originates from the Hermopolite nome and also has ἀναπέμπω (3–4), preceded by the adverb ἐξαυτῆς (3).

¹¹ Transl. H. Maeno in P.Oxy. LXXIV, p. 137.

archephodos of Takona. Send at once Aquila, son of Apolegius, or his father who is his guarantor, or else come up yourself. »¹²

These documents probably reflect the transition from the earlier to the later pattern. This seems especially true in the case of P.Oxy. LXXIV 5004, where the adverb ἐξαιτῆς can also be found. If such an interpretation is correct, these two examples give evidence of the development and the process of the changing of the form. As previously mentioned, Hagedorn stated that they did not coexist but were in use one after the other. Further evidence of the transition of the forms is likely to be found in SB XVIII 13854 (I AD), a summons that has the verb ἐκπέμπω, but the adverb ἐξαιτῆς, and SB XVI 12649 (II AD), where the simple verb πέμπω and the adverb ἐξαιτῆς can be found¹³.

Although other verbs such as ἐκπέμπω or μεταπέμπω are used in summonses, summonses in the Arsinoite mainly display ἀναπέμπω and summonses in the Oxyrhynchite prefer πέμπω from the first to the mid-third centuries AD. Therefore, the following observations will focus on these two main verbs. It will thus be determined whether this preference for the use of different verbs in summonses can also be seen in petitions asking for summonses.

2. Petitions for summonses

As previously mentioned, summonses normally do not give the reason why someone is to be summoned. The opposite is true of petitions for summonses. The misdeed of a person is often expressed in detail in order to make sure the addressee acknowledges one's mistreatment and will guarantee justice. Sometimes these petitions include a remark written by a second hand that a summons is to be initiated¹⁴. Therefore the following examples in most cases do not tell us whether a summons has actually taken place. But since we are interested in the verbs used to express a summons, this need not bother us. In the previous section we identified two typical verbs in summonses, namely ἀναπέμπω in the Arsinoite and πέμπω in the Oxyrhynchite nome. Now petitions will be presented that contain either πέμπω or ἀναπέμπω in order to ask for a summons.

2.1. The verb ἀναπέμπω in petitions for summonses

In documentary papyri, ἀναπέμπω appears in four different meanings, which of course can overlap. Firstly, it can simply mean to « send something or somebody back ». Secondly, it can be understood geographically, meaning « to send something or somebody up ». More technically it refers, thirdly, to the delegation of a matter or an issue to higher or lower (!) authorities and is very often used in the forwarding process of all kinds of petitions. Fourthly, ἀναπέμπω is used as the technical term in the previously mentioned summonses, in the Arsinoite nome, and from the mid-third century on, also in the Oxyrhynchite nome. One must consider the simple fact that the Greek language has one word for these four different situations or occurrences, while modern languages offer different translations and, thereby, also different interpretations of these situations. This is important, in as far as ἀναπέμπω, of course, could very often been translated in a literal – geographical – sense,

¹² Transl. P.M. Pinto in P.Oxy. LXXIV, p. 138.

¹³ See P.Oxy. LXXIV, p. 138.

¹⁴ This can be seen in the following examples coming from the Arsinoite nome. All of them are written to the *epistates phylakiton* and contain the note ἀρχ(εφόδω) · ἐκπεμψ(ον) « to the *archephodos* : send over » written by second hand. See SB XX 15182, 21 (later than May 17, AD 29, 30 or 31 ; petition on behalf of damage to animals) ; P.Ryl. II 132, 19 (July 10, AD 32 ; petition on behalf of damage to property) ; 136, 17 (May 4, AD 34 ; petition on behalf of theft and assault) ; 145, 21 (December 29, AD 38 ; petition on behalf of assault) ; 150, 16 (October 19, AD 40 ; petition on behalf of insult) ; 151, 19 (October 17, AD 40 ; petition on behalf of theft and assault) ; 152, 19 (April 4, AD 42 ; petition on behalf of damage to property ; the addressee in addition to the *epistates* is also the *strategos* himself).

especially in documents coming from the Arsinoite nome, where everything and everyone going to the capital had to go « up ». But although this is the case, at the same time the geographical meaning does not necessarily exclude a more technical meaning. One may even argue that the geographical conditions offer a plausible explanation of how the term ἀναπέμπω could become a highly understandable technical term.

Only a few petitions contain the verb ἀναπέμπω itself. The earliest example dates from the Ptolemaic period and thus by far precedes the summonses from the Roman period shown above. Nevertheless, this early occurrence in particular could suggest that a technical understanding of the word has a long history.

The petition P.Petr. III 32, recto (g) (b) from the Arsinoite nome is dated to December 217 BC and is addressed to the *oikonomos* Poseidionios. Ptolemaios complains about two men called Kalliphon and Sokmenis who, without permission, allowed his cattle to graze on Ptolemaios' property. Ptolemaios now asks Poseidionios to write to the *strategos*, who in turn is to send a summons to the ἐπιστάτης from Persea, the place where Kalliphon is currently living. 9–11 (with BL VII 161 and XII 159): ἀξιοῦμεν οὖν εἰ γράψαι Πωσειδίωνι[ωι] τῷ στρατηγῷ | ἐπιστεῖλαι τῷ ἐν Περσέαι ἐπιστάτῃ ἀναπέμψαι Καλλιφόντα | καὶ Σοκμήνιν ὅπως τὴν ἐπίσκεψιν ποιήσῃ « We therefore request that you write to Poseidionios, the *strategos*, to command the *epistates* in Persea to send up Kalliphon and Sokmenis in order that you may investigate the matter. »¹⁵

I have not been able to find further examples of petitions coming from the Arsinoite nome in which a summons is expressed by the verb ἀναπέμπω. Strictly speaking from this evidence, no equivalent within the relevant timeframe can be given for the summonses presented in the first section. Nevertheless, ἀναπέμπω is attested in other nomes, e.g. in the petition P.Fam.Tebt. 37 (AD 167) from Antinoopolis, to the south. This petition has a close connection with the Arsinoite nome. The brothers Lysimachos and Philsarapis write to the *epistrategos* about their slave Martilla, whom they own together with their brother Philantinoos through inheritance from their mother. Martilla is said to have been kidnapped while she was working in the Arsinoite nome, where the brothers' property lay. The suspected kidnappers are the brothers Sarapammon and Dios, to whom Philantinoos is indebted. Lysimachos and Philsarapis ask the *epistrategos* to send for the two kidnappers and to summon them from the Arsinoite to the Antinoite nome for further investigation. 17–21: κελεύσαι γραφῆναι τῷ τῆς | Θεμίστου καὶ Πολέμωνος μερίδων στρατ[η]γῷ ἀναπέμψαι αὐτοὺς ἔνθα εἰς τὴν Ἀντινόου πόλιν (l. πόλιν) | ἐπὶ τὴν εἰς τοῦ κυρίου διάγνωσιν περὶ ἧς ἐποιήσαντο | βίαν καὶ ἀπο[ρ]παμοῦ τῆς δούλης « (...) to have a letter written to the *strategos* of the Themistos and Polemon divisions [in the Arsinoite nome] enjoining him to send them hither to the city of Antinoos for your, the lord's, inquiry concerning their act of violence and the kidnapping of the slave. »¹⁶ Based on later documents, we know that Lysimachos and Philsarapis are mistaken, because their own brother Philantinoos has rented Martilla, and kept the money – together with the information – for himself. Of course he had no right to do so, given the fact that he owned only one third of the slave¹⁷.

Another example for a technical meaning of ἀναπέμπω can possibly be seen in a letter from a *strategos* to his colleague in the official correspondence P.Oxy. LX 4060 (AD 161), which is technically speaking not a petition, but nevertheless, a request for the transferring of people. Apollonides, the *strategos* of Peri Thebas, writes to Phokion, the *strategos* of the Oxyrhynchite nome, asking him to be on the lookout for two men who have fled Peri

¹⁵ The purpose of the request for a summons in P.Petr. II 32 (2a), 25–27 (November 18, 217 BC) is also to ask for further inquiry.

¹⁶ Transl. adapted from B.A. Van Groningen in P.Fam.Tebt., p. 134.

¹⁷ See P.Fam.Tebt. 38 (AD 168) and 40 (August 20, AD 173 – beginning of March, AD 174).

Thebas after they have been summoned for breaking into a house – or so it seems¹⁸; he asks him also to summon them to Peri Thebas. 75–76 : ἐὰν εὑρεθῶσι ἀνα[πέμψη]ς « if they are found, send them up ».

Although the verb can, of course, be perfectly understood in a mere geographical sense, the context makes it quite clear that the sending of these people is in some way official (like a summons), not in the least because the two suspects have to be questioned. It is quite remarkable that the addressee is asked for a summons by use of the verb ἀναπέμψω, a word he himself – being a strategos – obviously never used in the summonses coming from his own bureau in the Oxyrhynchite nome. But we may not be mistaken in assuming that Phocion understood quite well what his colleague was asking for and, thereby, that he had some kind of understanding of ἀναπέμψω as a technical term.

Later and from a different geographical area comes P.Euphrates I 3 (AD 252–256). This document is notable because it gives evidence that ἀναπέμψω was used in a technical way to indicate summonses for a hearing in Coele Syria. In P.Euphrates I 3 (with a copy in P.Euphrates I 4), Aurelius Abidsautas accuses a certain Philotas, along with his slave Sibbaraios, of raping him. He asks for a hearing to which the two and he himself will be summoned. 11–16 : ἀξιῶ καὶ δέομέ (l. δέομαί) σ[ο]ν τῆς | φιλανθρωπίας[c] ἐπὶ τὰ ἐγκλήματα | ἃ ἐγκαλοῦμαι (l. ἐπεὶ τὰ ἐγκλήματα ἃ ἐγκαλοῦμαι) μείζ[ον]ος δικαστοῦ ἐπιδε|όμενα ἐξετασθῆνε (l. ἐξετασθῆναι) ἀναπέμψαι αὐτοὺς | σὺν ἐμοὶ ἐπὶ τὸ μέγεθος τοῦ τὴν ὑπα|τείαν διέ[π]οντος Πομπωνίου Λαιτιανοῦ « I ask you and beg your philanthropy – the misdeeds on which I accuse him make it necessary to be investigated by a higher judge – to summon them together with me in front of your greatness Pomponius Laetianus exercising your consular power. »

The preceding examples allow only for rare occurrences of ἀναπέμψω in petitions for summonses. Nevertheless, those few examples tell us at least one thing for sure : contrary to the usual practice of summonses, where ἀναπέμψω appears for the most part only in the Arsinoite nome in the first to mid-third centuries AD, the petitions quoted above show that ἀναπέμψω must have been understood in a technical sense also outside the Arsinoite. The very early example from Ptolemaic times and the later one from Syria suggest that the technical meaning of the verb cannot be strictly confined temporally or geographically.

Above all, events occurred within those petitions that were considered by people to be worth further investigation and, thereby, worth a summons. But, as already stated before, we mostly do not know, simply on the basis of the documents themselves, whether these petitions truly led to a summons. Examples of such situations are trespasses, kidnapping of a slave (even if it turns out that technically there was no kidnapping), flight after a break-in and the use of force.

2.2. The verb πέμψω in petitions for summonses

In the previous section, we have seen that the use of the verb ἀναπέμψω with a technical meaning to express summonses is not limited to the Arsinoite nome. On the contrary, it is most likely that ἀναπέμψω was understood beyond its borders. The same seems true for the simple verb πέμψω in the Oxyrhynchite, because its use to note summonses is not restricted to this nome. In fact, I cannot identify a single petition from the Oxyrhynchite nome in which πέμψω is used to ask for a summons. All the examples derive from other nomes, including the Arsinoite.

In three petitions from the Arsinoite nome, people ask for summonses using the simple verb πέμψω, a form which was never used in the official summonses in this nome¹⁹. But the

¹⁸ At least in one instance the mentioned offence is connected to a violent form of opening a door; see P.Oxy. LX 4060, 72 n.

¹⁹ The petition P.Diog. 17 (II/III AD), most likely addressed to the prefect, comes probably from the Arsinoite nome. The petitioner obviously has trouble with his property that is encumbered with a mortgage. The

following examples make it rather clear that *πέμπω* must have been comprehensible in a technical way.

In P.Louvre I 2 (Soknopaiou Nesos, Arsinoite nome, AD 133), a certain Satabous writes to the prefect, probably knowing well that his petition will be forwarded to the *strategos*; traces of this may occur in lines 38–39, written by a third party. By writing to the highest authority, Satabous nevertheless ensured somehow that the prefect was informed about his case. Unfortunately, the papyrus is too fragmentary to allow full certainty about the case itself. A man whose name is lost is accused of breaking into the house of Satabous' grandfather and of taking away several things from a sealed room. Satabous requests the prefect « to order the *strategos* to make investigations in regards to the act of violence that was committed by him against me; and if it is proven, that this was the case, to summon him in your holiest juridical hearing, because I cannot do anything against him at this place. » 24–32 : [τ]ῶι | ετρα[τηγ]ῶι [δια]λαβ[ε]ῖν περὶ τῆς γ[ε]ινο[μέ]νης μοι βί[α]ς ὑπ' [α]ὐτοῦ, [καὶ ἐὰν καταλάβηται τὰς οὐχ ὅπως ἔχ[ο]ντα, | πέμ[ψ]αι αὐτὸν ἐπὶ τὴν ἱερ[ω]-τ[άτ]ην σο[φ]ὴν διάγν[ω]σιν, | οὐ δυνάμεν[ο]ς μ[ο]υ ἐπὶ τῶ[ν] | τόπων πρὸς αὐτό[ν].

In P.Amh. II 77 (later than August 15, AD 139), Pabous, priest and guard at the customs-house of Soknopaiou Nesos, complains that the customs-house officials, Polydeukes and Harpagathes, defrauded the customs-house and beat him up, as he was handing in the information about the accounts in order that they be checked. Pabous now asks for the following. 29–33 : καὶ ἄξι[ω] ἐὰν δ[ό]ξῃ σοι [πέ]μψαι [πρὸς ε] καὶ | τὸν Πολυδεύκην καὶ τὸν Ἀρπα[γάθην] τὸν | κρ[άτ]ιστον τοῦ κακοῦ καὶ προσεπίτροπο[ν (?)] ἵνα | δυνήθω τὴν ἀπό-διξι[ν] (l. ἀπόδειξι[ν]) ἐπ' αὐτοὺς π[ο]ιησ[ά]μενο[ς] | τυχεῖν καὶ τῆς ἀπὸ σοῦ εὐεργεσίας « (...) and I request, if you think fit, that you should send for Polydeuces and Harpagathes, the chief cause and prime mover in the mischief, in order that I may produce the proofs against them and obtain your beneficence. »²⁰

In P.Mich. VI 425 (Karanis, Arsinoite nome, AD 198), a certain Gemellus, a.k.a. Horion, writes to the *epistrategos* to whom he was sent after having written a petition to the prefect. In the original writing, as well as in the attached copy of the first petition, Gemellus, who has sight only in one eye, requests that Kastor be summoned after having attacked both Gemellus and his mother and destroyed their house, although no fiscal reason can be given for this behavior. 17–18 : καὶ κατενηνεγμένων ἡμῶν μηδὲν [ὀφειλόντων] | τῷ ταμείῳ « and we were beaten although we owed nothing to the fiscus ». In both occurrences, Gemellus uses the simple verb to ask for a summons. 4–7 : ἄξι[ω], ἐάν σοι | τῇ τύχῃ δόξῃ, γράψαι τῷ διακειμένῳ ἐν τῷ Ἀρσινοεῖτῃ ἑκατοντάρχῃ πέμψαι | τὸν ἀντίδικον (l. ἀντίδικον) ἐπὶ τὴν εἰς διάγνωσιν καὶ ἀκοῦσάι μου πρὸς αὐτὸν ὅπως τύχω | τῶν δικαίων « I request, if it seem good to your Fortune, that you write to the centurion stationed in the Arsinoite nome, that he should send (for ?) the defendant for your examination and that you hear my complaint against him, in order that I may obtain justice. » In the forwarded first petition, Gemellus phrases his request as follows. 20–22 : ἄξι[ω] ὑπὸ σοῦ, κύριε, | ἀκουσθῆναι καὶ ἐγδικηθῆναι (l. ἐκδικηθῆναι) ἵν' ὧ εὐεργετημένος, τὸν δὲ ἀντίδικον πεμ[ψ]θῆναι ἐξ αὐθεντίας σοῦ ἐπὶ τὴν εἰς διάγνωσιν « I request, my lord, that I be heard and avenged by you, so that I may be the object of your beneficence, and that the defendant be sent for your examination by your authority. »²¹

creditor now wants his money back. Over this issue the two come in conflict and both write petitions to the prefect on their behalf. On the interpretation of this document, see also Schubert (2007) 87–88. In the copies of these petitions, the *strategos* is asked to summon the accused person. 33–34 : ἄξι[ω] (l. ἄξι[ω]) αὐτὸν ὑπὸ τοῦ ετρα[τηγ]οῦ πεμψθῆ[ναι]. The mention of the Arsinoite nome and of Antinoopolis may refer to the privilege of its inhabitants to force accused people to come to Antinoopolis even if the damage occurred elsewhere. On the use of *πέμπω* in the Arsinoite nome, see Hagedorn (1979) 62.

²⁰ Transl. B.P. Grenfell and A.S. Hunt in P.Amh. II, p. 96.

²¹ Transl. H.C. Youtie and O.M. Pearl in P.Mich. VI, p. 130.

The petition P.Fam.Tebt. 43 (Antinoite nome, AD 182) is an example from another nome in which *πέμπω* is used in a technical way to refer to summonses. The nomarch of Antinoopolis, Artemidoros, writes to the *strategos* of the Themistos and Polemon divisions in the Arsinoite nome, because the following matter has been forwarded to him by the *epi-strategos* : Lysimachos, a.k.a. Didymos, has lent 240 drachmae to a certain Dios, but he has not received his loan back. Now that Dios is dead, the guardian of his heirs, Serenos, refuses to pay him back the 240 drachmae. All in all, a summons has been requested in this document, once in the actual petition, twice in the forwarded copy. 10–12 : ὅπως πέμψῃς ἐνθάδε τὸν δι' αὐτοῦ δηλούμενον Cερῆνον κριθεόμενον κατὰ | τὰ ἐπὶ Ἀντινοέων διατεταγμένα « (...) in order that you send hither Serenos whom he mentioned, to be brought to trial according to the rules laid down for Antinoites ». 23–27 : ἀξιῶ σε ἐπιτεῖλαι τῷ | τῆς Θεμίστου καὶ Πολέμωνος μερίδων τοῦ Ἀρσινοεῖτου | στρατηγῷ πέμψαι ἐνθάδε τὸν δι' αὐτοῦ δηλούμενον | κριθεόμενόν μοι κατὰ τὰ ἐπ' Ἀντινοέων διατεταγμένα « I request that you give orders to the *strategos* of the Themistos and Polemon divisions in the Arsinoite nome to send hither the man who is mentioned in it, to be brought to trial on my behalf according to the rules laid down for Antinoites. » 43–47 : δέομαι, ἐάν σου τῇ τύχῃ δόξῃ, κελεῦσαι γραφῆναι | τῷ τῆς Θεμίστου καὶ Πολέμωνος μερίδων τοῦ Ἀρσινοεῖτου στρατηγῷ πέμψαι τὸν προγεγραμμένον Cερῆνον ἐνθάδε εἰς τὴν Ἀντινόου κατὰ τὰ ἐπ' Ἀντινοέων διατεταγμέ[ν]α « I request, if it seems right to your fortune, that you have a letter written to the *strategos* of the Themistos and Polemon divisions in the Arsinoite nome, with a view of sending hither to Antinoopolis the aforesaid Serenos, to be brought to trial on my behalf in this question, according to the rules laid down for Antinoites. »²²

The few examples given of the use of *πέμπω* to express a summons in petitions demonstrate that the simple verb, although mainly used in summonses from the Oxyrhynchite nome, was not at all common in petitions for summonses from this nome²³. We can again see, however, that the technical meaning of the verb is not limited to a single nome, but was obviously understood and used in other parts of Egypt as well.

3. Conclusion

Earlier analysis of the so-called summonses identified in the period between the first and the mid-third century AD two main standard forms, which – among other things – differ from each other in the use of a technical verb : *ἀναπέμπω*, as a term for summonses, is found only in the Arsinoite nome ; *πέμπω*, on the other hand, occurs only in the Oxyrhynchite nome.

The present observations on the occurrence of these two verbs as technical terms for summonses have shown that this no longer holds true, for neither of these verbs is restricted to a single nome. This has been established on the evidence of petitions for summonses. In fact the petitions make clear that both verbs must have been understood and used in a technical way in more than just one nome. This leads to the conclusion that both *ἀναπέμπω* and *πέμπω* enjoy a wider dispersion as technical terms than was thought hitherto, when summonses were studied in isolation. At the same time, those petitions offered a wide range of reasons explaining why people think that a summons is appropriate, such as problems relating to property, inheritance, taxes, attacks, leases, theft, and so on.

Furthermore, the one example given from Coele Syria suggests that *ἀναπέμπω*, as a technical term, was known and in use in the Roman Empire, not only in Egypt, but also

²² Transl. B.A. Van Groningen in P.Fam.Tebt., p. 148.

²³ If one searches for verbs used in petitions for summonses in the Oxyrhynchite nome, ἄγω is worth mentioning. The request ἀξιῶ ἀχθῆναι τὸν δεῖνα can be found in P.Fouad 27 (AD 43) ; P.Oxy. XIX 2234 (AD 31) ; II 282 (AD 37) ; SB X 10239 (AD 37) ; 10244 (AD 50) ; P.Oxy. X 1272 (AD 144) ; I 69 (AD 190) ; SB XX 14975 (II AD) ; P.Oxy. XXXIII 2672 (AD 218) ; SB VI 9421 (III AD). The verb ἐκπέμπω occurs in the petitions P.Oxy. II 283 (AD 45) and XLIX 3468 (I AD).

outside of this province. In order to strengthen this argument a final, non-documentary, example will be adduced. According to the *Gospel of Luke*'s special material in the passion narrative, Jesus was sent from Pilate to Herod Antipas and back from Herod to Pilate. The word used to describe this kind of transfer is ἀναπέμω, which does not appear in any other canonical gospel²⁴. Even if we expand the date of origin of the *Gospel of Luke* generously to AD 80–100, we are right in the middle of the relevant timeframe for our observations from the papyri. Although we do not know exactly where the *Gospel* was written, its language and readership show quite clearly that it stood within the Greco-Roman sphere of influence. This suggests that the verses quoted above offer another example of a technical use of ἀναπέμω outside the Arsinoite nome.

This argument can be strengthened by pointing at other similarities with the papyrological evidence. As is the case in the papyri, the summoning of Jesus is ordered by authorities, among whom the procedure can be delegated (1)²⁵. The purpose of summonses is further investigation – the papyri have made this quite evident. When a summons is issued, no verdict is given, or even intended. This seems also true in the *Gospel of Luke* (2), when Herod sends Jesus back to Pilate, who then claims that neither he himself, nor Herod, has found in Jesus what he has been accused of (*Luke* 23, 14–15). As is the case in the petitions, concrete accusations (3) are brought forward against Jesus by a group of, more or less, identifiable people (4). Therefore, we have both reasons and accusers. The accusations can be found in *Luke* 23, 2, where Jesus is said to have perverted the nation, forbidden men to give tribute to Caesar, and to have said that he himself is Christ a king. As accusers (*Luke* 23, 1–2), we find the mention of a multitude that contains at least Judas, a servant of the high priest, chief priests, captains of the temple, and elders (*Luke* 22, verses 47, 50 and 52) and the mention of an assembly of the elders of the people, the chief priests, and scribes (*Luke* 22, 66). For these reasons, we may draw the conclusion that, on the basis of the papyrological evidence, ἀναπέμω is used in a technical way also in *Luke*. This is but one example of how the consideration of papyrological material may provide additional insight into biblical texts.

This article has shown that attention restricted to the so-called summonses may offer a distorted, or limited, picture of the use of the technical terms ἀναπέμω and πέμω. By enlarging the picture to include other documents like petitions, the wide dispersal of the technical meaning of these words becomes quite evident.

Bibliography

- Alston, R. (1995), *Soldier and Society in Roman Egypt : A Social History* (London / New York).
- Arzt-Grabner, P. (2003), *Philemon (Papyrologische Kommentare zum Neuen Testament 1, Göttingen)*.
- Drexhage, H.-J. (1989), « Zu den Überstellungsbefehlen aus dem römischen Ägypten (1.–3. Jahrhundert n.Chr.) », in Drexhage, H.-J. / Sünskes, J. (Hrsg.), *Migratio et Commutatio : Studien zur Alten Geschichte und deren Nachleben Thomas Pekáry (...) dargebracht* (St. Katharinen) 102–118.
- Hagedorn, U. (1979), « Das Formular der Überstellungsbefehle im römischen Ägypten », *BASP* 16, 61–74.
- Oertel, F. (1917), *Die Liturgie : Studien zur ptolemäischen und kaiserlichen Verwaltung Ägyptens* (Nachdr. 1965, Leipzig).
- Palme, B. (2006), « Zivile Aufgaben der Armee im kaiserzeitlichen Ägypten », in Kolb, A. (Hrsg.), *Herrschaftsstrukturen und Herrschaftspraxis : Konzepte, Prinzipien und Strategien der Administration im römischen Kaiserreich. Akten der Tagung an der Universität Zürich, 2004* (Berlin) 299–328.
- Schubert, P. (2007), *Philadelphie. Un village en mutation entre le II^e et le III^e s. ap. J.-C.* (Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft 34, Basel).

²⁴ The same redactor uses ἀναπέμω also in *Acts* 25, 21 to refer to the deferring of Paul to the Emperor in Rome. On ἀναπέμω in *Philemon* 12, see Arzt-Grabner (2003) 105–108 and 215.

²⁵ A question that remains open is why the redactor of the *Gospel of Luke* presents Herod Antipas as a – seemingly Roman – authority, or whether something like a juridical principle of local priority was in effect at the time of Pilate that he had to take into consideration. One might suspect that the redactor nevertheless invokes a historic possibility that he knew as a legal one (and maybe so from his own time).

Sijpesteijn, P.J. / Gagos, T. (1996), « Towards an Explanation of the Typology of the So-Called “Orders to Arrest” », *BASP* 33, 77–97.

DIE BEDEUTUNG DES ADMINISTRATIVEN HILFSPERSONALS IN DER ENCHORISCHEN VERWALTUNG DES KAISERZEITLICHEN ÄGYPTENS FÜR DIE ADMINISTRATIVE KONTINUITÄT

Thomas Kruse

Am 12. September 298 n.Chr. schrieb Apolinarios, der amtierende Strategie des oberägyptischen Gaus von Panopolis an den *rationalis Aegypti*, daß er die von dessen Amt angeforderten Abrechnungen über das Steuergetreide für den Monat Tybi nicht schicken könne, weil der βοηθός seines Amtsvorgängers die Akten nicht übergeben habe: τῆς | μ[ετα-δόε]ως τῶν βιβλίων μὴ [δ]οθείσης ὑπὸ τοῦ βοηθοῦ τοῦ προστρατηγήσαντο[c]¹. Daraufhin hat der Strategie eine Anhörung im Beisein des besagten βοηθός anberaumt, die aber offenbar ohne Ergebnis blieb. Er werde, so schließt Apolinarios sein Schreiben, fortfahren, in dieser Sache Druck auf den Assistenten seines Amtsvorgängers auszuüben, damit die Akten übergeben werden. Denn auf ihrer Grundlage sind die monatlichen Abrechnungen zu erstellen.

In einem nur einen Tag später, dem 13. Sept. 298 n.Chr., datierenden Schreiben führt Apolinarios dann seine Entschuldigungsgründe näher aus²: Als er zum Strategen des Panopolites ernannt worden und unverzüglich an seinen Dienstort gereist sei, habe er dort den βοηθός seines Amtsvorgängers angetroffen, der mit den Akten beschäftigt gewesen sei. Er habe ihn ein paar Tage festgehalten, wegen größerer Differenzbeträge in den Abrechnungen³. Auf das Befragen seitens des Strategen Apolinarios bezüglich der Zusammenstellung der Akten habe jener vorgebracht, daß er die Akten weder habe noch sie ihm von der Person übergeben worden seien, die vor ihm im Büro des Strategen gedient habe⁴. Da die monatlichen Abrechnungen nicht ohne die Übergabe der Akten erfolgen kann, sei der Strategie gezwungen gewesen, den βοηθός zu einer schriftlichen Stellungnahme aufzufordern und hat dieselbe Antwort wie zuvor erhalten. Die – wenn auch ungenügende – Aufstellung über die *annona* habe er hingegen erhalten und eine über Geld, die er nunmehr an den *katholikos* übermittele. Was den Fehlbestand in den Getreidespeichern betreffe, die er berichtet hat, so hat sich dieser als konfus und inkonsistent mit den Akten erwiesen. Wegen der ἀμελία und der καταφρόνησις des besagten βοηθός habe der Strategie die Übermittlung der Aufstellungen über das Getreide daher verschoben. Zu seiner Entlastung fügt

¹ P.Panop.Beatty 1, 64–71: τὸν δὲ κτιτικὸν λόγον οὐκ ἀπέστ<ε>λα διὰ τὸ μ[ὴ δε]δυν[ῆσθαι] με, τῆς | μ[ετα-δόε]ως τῶν βιβλίων μὴ [δ]οθείσης ὑπὸ τοῦ βοηθοῦ τοῦ προστρατηγήσαντο[c, πε]ρὶ ἧς κ[αὶ] ὑπομνήματα παρ[ὰ] | τῇ ἐμῇ μετριοτήτι ἐγένετ[ο] ὧν ἀντίγραφον ὑποκολλήσας τῇ ἡμετέρᾳ μου ἀνα[φ]ορᾷ [γράφω, καὶ διατε]λῶ ἐνκέκμενος καὶ ἀναγ<κ>αζ[ω]ν παρ' ἑκάστα τὸν βοηθὸν τῆς τῶν βιβλίων συσττάσεως [ἔνεκεν, ἐξ ὧν ὁ μὴ] νιαῖος συνίσταται καὶ αἱ λοιπά[δες] τῶν ἀννωνῶν φαίνονται.

² P.Panop.Beatty 1, 90–107.

³ P.Panop.Beatty 1, 90–97: κατασταθ[ε]ίς, κύριέ μου {κύριέ μου} ὑπὸ τοῦ μεγαλείου στρατηγεῖν τὸν Πανοπολίτην, οὐ μ[ε]λλήσας τὴν ὁρ[μ]ὴν ἐκεῖ[σε] πε[ρ]ιοίμαι. εὐρὼν δὲ τὸν βοηθὸν τοῦ προστρατηγήσαντος ± 9] προσευκαιροῦν/τα τοῖς βιβ[λί]οις, τ[ο]ῦτον πρὸς ὀλίγας ἡμέρας κατέσχον πρὸς τὴν [± 14]ον κελευομέν[ων] ὑφ[. . .] τῶν μειζόνων τῶν διαφερόντων της [± 16]αν ἐτέρου εὐπορηθεῖν · [ἐν] δὲ τῷ μεταξύ, πρὸ ὀλίγων τούτων ἡμερ[ῶν], ... ἔτι τοῦ βο[η]θοῦ ἐπιδημή[σαντος] π[ρ]ός με, ἀναγκάως τὴν τῶν βιβλίων μετάδο[ς] [± 17]έγεσθαι πρὸς τὸ | ἐξ αὐτῶ[ν] τὰ εἰωθότα ἀποτέλλεσθαι μηνιαῖα βιβλία c[υνιστάναι, ἀλλὰ] καὶ αὐτοῦ τοῦ βο<η>[θοῦ] το[ῦ] προστρατηγήσαντος παρέκθετα. In seinem Bericht läßt der Strategie offenbar auch erkennen, daß er den besagten βοηθός beschuldigt, ihm bewußt Dinge zu verheimlichen. Allerdings ist die Passage leider zu lückenhaft, als daß sich hier Klarheit gewinnen ließe.

⁴ P.Panop.Beatty 1, 97–99: πυνθανομ[ένου] δέ μου αὐτοῦ περὶ τῆς τῶν βιβλίων | συστάσεως, προεβάλετο μήτε βιβλία ἔχειν μήτε εἰ[ληφέναι] μηδεπώποτε πα<ρ>α τοῦ πρὸ αὐτοῦ | ὑπηρε[τ]ήσαντος τὴν στρατηγίαν.

er Kopien der Aufzeichnungen über die von ihm in der Angelegenheit unternommenen Schritte bei⁵.

Geholfen hat dies dem Strategen Apolinarios offenbar nicht viel, denn eineinhalb Jahre später, am 8. Febr. 300 n.Chr., wird er vom *procurator* der unteren Thebais Aurelius Isidoros erneut ermahnt, daß er die Abrechnungen noch immer nicht übermittelt habe. Daher hat er die hierfür festgesetzte Geldstrafe zu bezahlen. Ferner soll er dieselbe Summe von dem βοηθός seines Amtes erheben und die Gelder dem Fiskus überweisen. Außerdem solle er unverzüglich die monatlichen Abrechnungen schicken, damit die gesamte öffentliche Rechnungslegung nicht länger durch seine Nachlässigkeit aufgehalten werde⁶. Seinem Schreiben hat der *procurator* die Kopie eines Berichtes eines *tabularius* beigefügt; aus diesem geht hervor, daß die Frist für die Einsendung der Abrechnungen lange verstrichen sei, die anderen Strategen diese geschickt haben, jedoch Apolinarios, der Stratege des Panopolites sowie ein weiterer Stratege namens Demetrius, die Abrechnungen für Tybi noch nicht übermittelt haben. Deswegen sieht er sich gezwungen dem *procurator* darüber zu berichten, da dieser ja selbst befohlen habe, daß die Abrechnungen ohne Verzögerung zu übermitteln seien, damit die Auszüge davon, welche der *tabularius* monatlich an den *katholikos* zu schicken hat, nicht verzögert werden. Deshalb ersucht er darum, daß die besagten Strategen die vom *procurator* angeordnete Strafe bezahlen, zusammen mit ihren βοηθοί⁷.

Die oben zitierten Schriftstücke aus den P.Panop.Beatty illustrieren einerseits sehr eindrücklich die Schwierigkeiten, in die einen Amtschef die Unzuverlässigkeit des Personals seines Büros bringen konnte. Andererseits bezeugen sie aber auch – wenngleich in diesem Fall natürlich nur *ex negativo* – die herausragende Rolle des administrativen Hilfspersonals für die Kontinuität des Verwaltungshandelns, insbesondere in dem kritischen Moment des Wechsels in der Amtsspitze, in welchem es ganz offensichtlich für die ordnungsgemäße Übergabe der Akten an dessen Nachfolger verantwortlich war.

Grundsätzlich ist diese Bedeutung des administrativen Hilfspersonals, wenn auch mehr unter dem Aspekt seiner Ausbildung, bereits von Friedrich Oertel betont worden, der ihm in seinem 1917 erschienenen Werk über die Liturgie einen kurzen Abschnitt gewidmet hat, in welchem er einleitend die Rolle des administrativen Hilfspersonals wie folgt charakterisiert: « Denn im Gegensatz zu den ab und zu herangezogenen liturgischen Gelegenheitsbeamten und auch im Gegensatz zu den „Ehrenbeamten“ muß irgendwo in diesem

⁵ P.Panop.Beatty 1, 99–106 : ἐπεὶ τοίνυν οὐχ οἶόν [τε ἐστὶν τὸν λόγον τὸν μ]ηνιαῖον ἀποστα[λῆναι [χ]ωρὶς μεταδόσεως βιβλίων, ἀναγκαίως αὐτοῦ το[ύτου τοῦ βοηθοῦ] τοῦ προστρατηγήσαντος [ἐ]πὶ ὑπομνημάτων ἐπυθόμην ὅς δὲ τὰ αὐτὰ [ἀντεπέστειλέ μοι. τ]έως οὖν ἀννωνικὸν | τὸν μη[δὲ] καλῶς συσταθέντα παρ' αὐτοῦ λαβὼν καὶ ἀργυρικ[ὸν ± 16] . . . `c. ' τὰ τούτων βιβλία | μετὰ καὶ τοῦ <ἀπὸ> λογισμοῦ ἀπέστειλα πρὸς τὴν εὐχὴν τοῦ ἐμοῦ κ[υρίου ἐπιμέλειαν. ἡ] γὰρ [δ]οθ[ε]ῖσα ἐν θη[σαυροῖς ὑπ' αὐτοῦ λοιπογραφία ἀσύστατος εὐρήθη καὶ ἀσύμφορος. καὶ μέχρι] τούτου δι[ὰ τ]ὴν αὐτοῦ | ἀμέλειαν ἥτοι καταφρόνησιν ὑπερεθέμην σιτικὸν ἀπο[στεῖλαι . . . καὶ τῶν γενομένων παρὰ | τῇ ἐμῇ μετρίότητι ὑπομνη<μά>των ἀντίγραφον ἐντάξας γρά[φω ἵν' εἰδέναι ἔχοις, κύρι] [ἐ] μου.

⁶ P.Panop.Beatty 2, 61–63 : ὁποῖα ἡ τάξις ἐπεσημνήνατο περὶ τοῦ μηδέπω μηδὲ ἄχρι νῦν | τοὺς μηνιαίους λόγους τοῦ Τῦβι μηνὸς ἀπεστάλθαι ὑπὸ σοῦ εἰς τὴν τάξιν μαθὼν ἐκ [τῶν ὑποτε]τραγμένων τὸ μὲν ὀριθεὲν ἐπιτίμιον αὐτός <τε> καταβαλεῖν ἀπαιτ[ῆ]ται καὶ τὸν τῆς ὑπὸ σὲ τάξεως | βοηθόν, καὶ ἀνένεγκε τοῖς λογισμοῖς τοῦ ἱερωτάτου ταμείου φρόντισον, τοὺς τε λόγους εὐθέως ἀπόστειλον ἵνα τὰ πά[ν]τα δημόσια βιβλία μὴ ἐνεδρεύοιτο ἐπὶ πλέον διὰ τὴν εὐχὴν ῥαθυμίαν.

⁷ P.Panop.Beatty 2, 64–67 : ἀ(ντίγραφον) ἀναφορὰς ταβουλαρίου. τῆς προθεσμίας τῶν μ[ηνιαίων λόγων τ]ῶν ἀποστελλομένων εἰς τὴν τάξιν τῆς ἐπιτροπῆς ἐπὶ πολὺ ἐξηκούσης, τῶν μὲν ἄλλων ἐτρατηγῶν ἐμπροθέσμως ἀποστελλάντων, Ἀπολιναρίου δὲ τοῦ τοῦ Πανοπολίτου καὶ Δημητρίου [τοῦ τοῦ . . . [το]υ ἄχρι δεῦρο τοὺς μηνιαίους λόγους τοῦ Τῦβι μηνὸς μὴ ἀποστελλάντων, ἀνάγκην ἔσχον ὑπομνη[σ]αί τὴν εὐχὴν ἐπιμέλειαν τοῦ ἐμοῦ κυρίου περὶ τούτων ἐπειδήπερ καὶ πολλάκις προσέταξε[ν] ἡ ἐμὴ ἐπιμέλεια τὰ βιβλία διὰ ταχέως ἀποστέλλεσθαι πρὸς τὸ μὴ ἐνεδρεύεσθαι τὰ κα<τὰ> μῆνα ἀποτελλόμενα ὑφ' ἡμῶν τῇ καθολικῇ τάξει βρέουσα · καὶ ἀξιώ τὸ ὀριθεὲν ἐπὶ τούτῳ πρόστιμον ὑπὸ τῆς εὐχῆς ἐ[πι]μελείας κελεύ[σ]αι σε τούτους εἰσενεγκεῖν ἅμα τοῖς τούτων βοηθοῖς, ἢ ὡς ἐ[ά]ν σοι δοξῇ, κύριέ μου.

fluktuierenden Beamtenapparat ein fester Punkt, eine schulgemäß zünftige Tradition gewesen sein, die doch in den Urkunden so augenfällig hervortritt. »⁸

In der Tat dürfte die über lange Zeiträume zu beobachtende beeindruckende Konstanz in der Qualität und formalen Ausgestaltung der unzähligen Dokumente, welche die diversen administrativen Instanzen des Landes über die Jahrhunderte hinweg produziert haben und die selbst dem mit der papyrologischen Überlieferung nicht Vertrauten auffällt, nahelegen, daß das Büropersonal seine Tätigkeit als einen lebenslangen Beruf und in der Regel auf einem hohen Ausbildungsniveau ausgeübt hat. So erfahren wir etwa aus P.Fay. 23(a) aus dem 2. Jh. n.Chr. über einen 45-jährigen Mann namens Philadelphos aus dem Arsinoites, daß er in verschiedenen Gauen als γραμματεὺς für das Büro des Idios Logos tätig war, sodann als εἰσαγωγεὺς im Bürostab des Strategen der Ammonsoase diente, dann eine bislang nicht genauer zu klärende Funktion in Zusammenhang mit der Inspektion von Land in den Deltagauen Kabasites und Metelites ausübte und schließlich als γραμματεὺς des Königlichen Schreibers des Libyschen Gaus gearbeitet hat⁹.

In welchem hohem Maße die alltägliche Routinearbeit in den Verwaltungsbüros auf den Schultern dieses administrativen Hilfspersonals lastete, erweist sich etwa auch darin, daß die administrative Kontinuität selbst dann gewährleistet war, wenn der Amtschef nachweislich des Schreibens unkundig war, wie etwa im Falle des Petaus, unter der Regierung des Kaisers Commodus κωμογραμματεὺς von Ptolemais Hormou im Arsinoites, der als « le scribe qui ne savait pas écrire » eine nicht unbeträchtliche Berühmtheit inner- wie außerhalb der papyrologischen scientific community erlangt hat¹⁰.

Für die qualitative Bewertung der durch das administrative Hilfspersonal gewährleisteten Kontinuität sind nun wieder die oben zitierten Schreiben aus den beiden P.Panop.Beatty recht aufschlußreich. Zunächst einmal fällt auf, daß der namenlose βοηθός, aufgrund von dessen Versäumnissen, wie der von seinen Vorgesetzten diesbezüglich ermahnte Strategie Apolinarios geltend macht, die ausstehenden Getreideabrechnungen noch immer nicht eingereicht worden sind, von dem Strategen als « der Gehilfe meines Amtsvorgängers » – βοηθὸς τοῦ προστρατηγέαντος – bezeichnet wird; nicht etwa als « der Gehilfe der Strategie » (βοηθὸς τῆς στρατηγίας). Läßt allein dies schon vermuten, daß der besagte βοηθός nicht mehr im aktiven Dienst ist, so erhalten wir dafür eine weitere Bestätigung, wenn der Strategie Apolinarios in seinem Schreiben an den *rationalis Aegypti* berichtet, daß er, als er nach seiner Ernennung zum Strategen an seinen Dienstort im Pano-polites gereist und dort den besagten βοηθός seines Amtsvorgängers mit den Akten beschäftigt vorgefunden habe, diesen wegen der Inkonsistenzen in den Abrechnungen einige Tage festgehalten habe (τ]οῦτον πρὸς ὀλίγας ἡμέρας κατέσχον). Warum hätte der dienstvorgesetzte Strategie einen Gehilfen seines Amtes aber eigens festhalten müssen? Es sei denn dieser ist eben nicht mehr im Dienst, sondern zusammen mit dem Amtsvorgänger in der Strategie ausgeschieden? Hierfür spricht im übrigen auch die Tatsache, daß der besagte βοηθός sich angesichts der Vorhaltungen des Apolinarios seinerseits mit der Entschuldigung herauszureden versucht, daß er die Akten weder habe noch sie ihm von der Person übergeben worden seien, die vor ihm im Büro des Strategen gedient habe: προ-εβάλετο μήτε βιβλία ἔχειν μήτε εἰ[ληφέναι μηδεπώποτε] πα<ρὰ> τοῦ πρὸ αὐτοῦ | ὑπηρε- [τ]ήσαντος τὴν στρατηγίαν¹¹. Dies impliziert doch wohl, daß er selbst nicht mehr ὑπηρετοῦν τὴν στρατηγίαν ist.

⁸ Oertel (1917) 410–423, insbesondere 419; siehe auch Kruse (2002) II 771–811.

⁹ Siehe zu diesem Text auch Kruse (2002) II 802–804. Zur Tätigkeit des administrativen Hilfspersonals als eines lebenslang oder zumindest über einen langen Zeitraum hinweg ausgeübten Berufes, siehe auch Oertel (1917) 419.

¹⁰ Siehe Youtie (1966) sowie P.Petaus p. 121 und P.Petaus 121 Einl.

¹¹ P.Panop.Beatty 1, 98–99.

Von welcher Wichtigkeit es für einen neuberufenen Gaustrategen offenbar war, des Assistenten seines Amtsvorgängers irgendwie habhaft zu werden, illustriert auch das Fragment eines amtlichen Schreibens eines unbekannten Absenders aus dem Jahr 218 (PSI XIII 1361) an einen neu in das Amt berufenen Strategen, in welchem er diesen auffordert, daß « du den Gehilfen deines Amtsvorgängers im Gau festhältst, bis dir dieser die Akten vollständig übergibt » – τὸν βοηθ[ὸν] τοῦ πρὸ [co]ῦ στρατη[γοῦ] | [καθ]έξεις ἐν τῷ νομῷ μέχρις ἂν ἐντελῇ σοι τὰ | [τῆ]ς τάξεως παραδῶαι βιβλία¹².

Auch hier ist also der Gehilfe augenscheinlich nicht mehr im Dienst, sondern zusammen mit seinem ehemaligen vorgesetzten Strategen ausgeschieden. Gleichwohl blieb er aber, gemäß den üblichen, auch in anderen administrativen Ressorts zu beobachtenden Gepflogenheiten der römischen Verwaltung Ägyptens, ebenso wie sein damaliger Chef, auch über das Ausscheiden aus dem Amt hinaus für die unter seine Verantwortung fallenden Amtsvorgänge zuständig und haftbar. So eben auch für die ordnungsgemäße Übergabe der Akten an den Amtsnachfolger in der Strategie. Wobei sich die Haftung für die Folgen einer versäumten Aktenübergabe allerdings fatalerweise auch auf diesen selbst ausdehnt, denn wie wir oben gesehen haben, wird der Stratege Apolinarios für die unterbliebene Einreichung der fraglichen Abrechnungen seines Ressorts mit einer Geldbuße belegt, unbeschadet der Tatsache, daß die Einreichung der betreffenden Akten wegen des Versäumnisses des Gehilfen seines Amtsvorgängers bei der Übergabe der Akten nicht erfolgen konnte¹³. Möglicherweise hat Apolinarios indes auch den Fehler gemacht, den βοηθός seines Amtsvorgängers nur einige Tage – P.Panop.Beatty 1, 92 : πρὸς ὀλίγας ἡμέρας – wie er selbst sagt, festzuhalten und nicht bis zu vollständigen Übergabe der Akten wie es seinem Kollegen in PSI XIII 1361 angeraten wird.

Ein ähnliches Bild wie aus den bisher behandelten Zeugnissen ergibt sich auch aus der Betrachtung von SB V 7741, einem aus den Jahren 126–133 oder 164–167 n.Chr. datierenden Schreiben des *praefectus Aegypti* Flavius Titianus an den Strategen des Herakleopolites Chairemon¹⁴ : Φλάουιος Τίτιανος Χαιρήμονι στρατηγῷ Ἡρακλεοπολίτου χαίρειν. | ἀντίγραφον ἐπιστολῆς Ἡρακλείδου τοῦ πρὸ σοῦ ὑποταγ[ῆ]ναι ἐκέλευσα βουλόμενός σε, ὃν μὲν ἤδη | παρέλαβον οἱ βοηθοί σου βιβλίων, τὰς συνήθεις | ἀποχὰς εὐθὺς ἀποδοῦναι· τοῦτο γὰρ καὶ πρότερον | ἐχρῆν γεγονέναι· τὰ δὲ λοιπὰ βιβλία παρὰ τῶν | ὀφειλόντων δοῦναι πράττεσθαι ὁμοίως καὶ | τὰς παρὰ τοῖς διακριταῖς ἐχθέσεις (l. ἐκθέσεις). εἰ γάρ τινα | ἐν αὐτοῖς ζη[τ]ήσεως δεῖσθαι νομίζεις, δυνή[σε]ι π[ερ]ὶ τούτων ἐπιστ[εῖ]λαι τοῖς τοῦ Ἡρακλεί[δου] βοηθοῖς. ἴθι μὲν γὰρ τὴν βραδύτητα | [.] οὐ μικρὰν βλάβην [τ]ῷ ταμείῳ (l. ταμείῳ) φέ[ρειν (...)].

Auch in ihm geht es um die Übergabe der Akten zum Zeitpunkt des Amtswechsels in der Strategie. Der Statthalter reagiert offenbar auf ein ihm zugegangenes Schreiben des Amtsvorgängers des Strategen, dessen Abschrift ursprünglich unserem Text angefügt gewesen sein muß, jedoch infolge des Abbruches des Textes in Z. 14 leider nicht mehr erhalten ist. Der amtierende Stratege Chairemon wird vom Präfekten aufgefordert, für diejenigen Akten seines Amtsvorgängers, die seine βοηθοί bereits übernommen haben, unverzüglich die erforderlichen Quittungen einzureichen, mit denen offenbar die ordnungsgemäße Übergabe der Akten an den Amtsnachfolger bescheinigt zu werden hatte. Die Einreichung der besagten Quittungen war indes bereits überfällig. Es folgt ein Satz, den man nicht leicht versteht und der besagt, daß die übrigen Akten von den dafür Zuständigen übergeben werden sollen und dabei ebenso verfahren werden soll, wie

¹² PSI XIII 1361, 3–5. Die *editio princeps* hat in Z. 3 [.] λ. [.] βοηθ[. . .] τοῦ πρὸ [co]ῦ στρατη[γοῦ], die Ergänzung τὸν βοηθ[ὸν] τοῦ κτλ. scheint mir indes unausweichlich zu sein; siehe auch Kruse (2010).

¹³ Zur Geldbuße, siehe oben zu P.Panop.Beatty 2, 61–67.

¹⁴ Die unsichere Datierung ergibt sich aus der Tatsache, daß zwei Präfekten mit Namen Flavius Titianus bezeugt sind; siehe Bastianini (1988) 508 und 510; BL IX 248; *Str.R.Scr.*² 60.

im Falle der Rückstände bei den διακριταί¹⁵. Für unseren Zusammenhang interessanter ist indes der nächste Satz, wonach der Strategie, falls er der Meinung sei, daß in den besagten Akten irgendetwas der Untersuchung bedürfe (εἰ γάρ τινα [ἐν αὐτοῖς] ζη[τ]ήσεως δεῖσθαι νομίζεις), dann könne er « den Gehilfen des Herakleides », also seines Amtsvorgängers, in dieser Sache schreiben (δυνήσε[ι] π[ερ]ὶ τούτων ἐπιστ[εῖ]λαι τοῖς τοῦ Ἡρακλείδου βοηθοῖς). Auch hier wird also erneut deutlich, daß die βοηθοί des Amtsvorgängers des gegenwärtig amtierenden Strategen augenscheinlich nicht mehr der Strategie angehören – sonst würde man sie nicht als τοῦ Ἡρακλείδου βοηθοί bezeichnen –, sondern mit jenem zusammen aus dem Dienst geschieden sind. Allerdings sind sie ihm, was die Fragen der Amtshaftung betrifft, nach wie vor zugeordnet und damit verantwortlich für die von ihnen seinerzeit erstellten Akten.

Läßt man die oben geschilderten Zeugnisse Revue passieren, dann gewinnt man den Eindruck, als sei die durch das administrative Hilfspersonal gewährleistete Kontinuität eher eine qualitative (d.h. auf einem hohen Ausbildungsstand des Büro- bzw. Schreiberpersonals beruhende) gewesen, denn eine personelle, d.h. eine Kontinuität, die dadurch gewährleistet war, daß ein und dieselben Personen über einen längeren Zeitraum hinweg in demselben Büro tätig waren, also etwa in der Strategie eines bestimmten Gaus. Letzteres ist indes auf der Ebene der liturgischen Ämter durchaus nachzuweisen. So läßt sich etwa den Akten des jahrzehntelangen Rechtsstreites zwischen dem im Gauarchiv des Arsinoites tätigen γραμματεὺς Leonides bzw. dessen Erben und seinen Chefs, den βιβλιοφύλακες τῶν δημοσίων λόγων, bzw. wiederum deren Erben, entnehmen, daß besagter γραμματεὺς Leonides zwischen vor 71/72 und 114/115 n.Chr. für mindestens fünf verschiedene Paare von βιβλιοφύλακες tätig war¹⁶. Hier hat es mithin den Anschein, als ob der Fluktuation in der Amtsspitze infolge der im Abstand von einigen Jahren, seit dem Beginn des 2. Jh. n.Chr. im Abstand von nur drei Jahren aufeinanderfolgenden liturgischen Amtschefs eine personelle Kontinuität auf der Ebene des Büropersonals korrespondierte.

Für die Ebene der leitenden Gaubeamten stellt sich das Bild aber, wie hier zu zeigen versucht wurde, etwas anders dar. Denn hier gibt es deutliche Indizien, daß der Bürostab zusammen mit dem Amtschef den Dienst quittiert hat. Sehr wahrscheinlich haben solche βοηθοί und γραμματεῖς ihren Dienst auch mehr oder weniger gemeinsam mit ihrem Chef angetreten, denn hierfür spricht die Tatsache, daß derartiges subalternes Büropersonal von seinen Dienstherrn mittels eines privatrechtlichen Arbeitsvertrages angestellt worden ist. Solche Verträge existieren etwa für einen γραμματεὺς eines Königlichen Schreibers des Kleinen Diopolites, oder für Schreiber im Dienst der γραμματεῖς μητροπόλεως von Ptolemais Euergetis¹⁷.

Möglicherweise haben also die Gaubeamten – Strategie und Königlicher Schreiber – mit dem Zeitpunkt ihres Dienstantritts, ihren engeren, leitenden Bürostab selbst immer wieder neu zusammengestellt, bzw. aus ihnen vertrauten und/oder als kompetent bekannten Personen rekrutiert, ähnlich wie ja auch heutzutage noch, mit jedem neugewählten amerikanischen Präsidenten ein kompletter neuer Stab den « West Wing » des Weißen Hauses bezieht. Friedrich Oertel hatte die Auffassung vertreten, daß das « Hilfspersonal (...) im allgemeinen Amtspersonal [ist], d.h. es ist dem Amte als solchem zugeteilt und steht nicht im Privatdienste des Chefs ». Mir scheint sich demgegenüber aus den besprochenen Zeugnissen zu ergeben, daß die dienstrechtliche Beziehung weitaus mehr eine individuell persönliche zwischen der Person des jeweiligen Amtschefs und dem einzelnen βοηθός, γραμ-

¹⁵ Vielleicht ist damit gemeint, daß ebenso verfahren werden solle wie mit den Akten der διακριταὶ ἐκθέσεων; zu diesen Funktionären vgl. etwa SB XVI 12696 (140 n.Chr.); siehe auch Kruse (2002) II 703–705.

¹⁶ Zu den βιβλιοφύλακες τῶν δημοσίων λόγων, siehe P.Fam.Tebt. 15 (114/115 n.Chr.) und 24 (124 n.Chr.); zu den Hintergründen des Rechtsstreits, siehe P.Fam.Tebt., p. 97–108; Wollentin (1961) 79–97; Kruse (2002) II 784–786. Zu den mehreren βιβλιοφύλακες, siehe Wollentin (1961) 80–81.

¹⁷ Zum Kleinen Diopolites: BGU III 981, i (77 n.Chr.); siehe auch Kruse (2002) II 782–792. Ptolemais Euergetis: P.Mich. XI 603 (134 n.Chr.).

ματεύς usw. war, als eine gleichsam abstrakte zwischen dem Angestellten und dem Amt (Strategie, Basilikogrammatie usw.). Dies entspricht wohl auch viel eher dem in der Vormoderne, die das Prinzip der abstrakten Staatshaftung nicht kannte, allgemein geltenden Prinzip der persönlichen Amtshaftung des jeweiligen Amtsträgers mit seinem Vermögen, und zwar auch für Handlungen seiner Untergebenen. Amtschef und Büropersonal haften also gleichermaßen und, wie wir anhand der Zeugnisse in den P.Panop.Beatty gesehen haben, auch zu gleichen Teilen. Haben doch sowohl der Gaustrategie als auch der βοηθός eine Strafsumme in gleicher Höhe für die versäumte Einreichung der Abrechnungen zu zahlen.

Natürlich muß dies nicht notwendigerweise bedeuten, daß jeder neuberufene Amtschef jeweils das ganze Heer von subalternen Bürokräften bis hinab zur kleinsten Charge jeweils komplett neu zusammengestellt hat. Die erwähnten Prinzipien mögen vielleicht nur für die Ebene der « Chefsekretäre » bzw. die herausgehobenen Angehörigen der Bürostäbe gegolten haben und bewährte Kräfte des Amtsvorgängers übernommen worden sein. Sofern, diese das denn wollten. Ausschlaggebend dürfte in dem einen wie dem anderen Fall das Vertrauensverhältnis zwischen dem Amtschef und seinen Angestellten gewesen sein. Deutlich wird dies etwa auch aus den oben erwähnten Akten des Rechtsstreits zwischen den βιβλιοφύλακες des Gauarchivs des Arsinoites und ihrem γραμματεύς, wo der Richter die Haftung der βιβλιοφύλακες für die Handlungen ihres γραμματεύς u.a. auch mit dem Vertrauen (πίστις), begründet, welches die Chefs in ihren Sekretär gesetzt haben¹⁸.

Im Falle der leitenden Gaubeamten war vielleicht auch im Falle einer Übernahme von Personal des Amtsvorgängers ein neuer Vertrag mit dem neuen Amtschef vonnöten. Jedoch wissen wir indes einstweilen viel zu wenig über die interne Hierarchie der Bürostäbe der enchorischen Beamten in der Kaiserzeit. Eine solche hat es zweifellos gegeben, aber wir können derzeit etwa gar nicht einmal sicher sagen, was eigentlich den Unterschied zwischen einem βοηθός und einem γραμματεύς im Bürostab konstituiert hat, wenn er denn existiert hat. Denn beide tun mitunter durchaus dasselbe, wenn sie etwa Registrier- bzw. Einreichungsvermerke auf Deklarationen anbringen oder Unterschriften in Vertretung ihrer Amtschefs leisten¹⁹. Außerdem ist wohl auch auf der Ebene der γραμματεῖς selbst mit einer Binnendifferenzierung von « Chefsekretären » bis hin zu einfachen Schreibern zu rechnen, die indes jeweils nicht leicht zu identifizieren sind, weil sie in unseren Quellen alle unter der Funktionsbezeichnung γραμματεύς firmieren. Auf etwas sichererem Boden stehen wir einstweilen nur mit den ὑπηρέται, deren Domäne, wie Silvia Strassi bereits ausführlich gezeigt hat, insbesondere der Außendienst bzw. die unmittelbare exekutive Sphäre, so etwa die Zustellung von Vorladungen oder Zwangsvollstreckungsurkunden, gewesen zu sein scheint²⁰.

Ansonsten ist hier sicherlich noch sehr viel zu tun, und ich hoffe der Klärung dieser und anderer Fragen in einer größeren Studie zum administrativen Hilfspersonal näher zu kommen, die sich zur Zeit noch in Arbeit befindet. In diesem Beitrag habe ich mich auf den Aspekt der Rolle des Hilfspersonals für die administrative Kontinuität beschränkt. Gleichwohl hoffe ich gezeigt zu haben, daß das Studium des subalternen Büropersonals der Verwaltungsgeschichte des hellenistisch-römischen Ägypten die eine oder andere interessante Facette hinzuzufügen vermag.

¹⁸ P.Fam.Tebt. 24, 102–105 : Ἀπολλώνιος γενόμενος στρατηγὸς Θεμεΐστου μερίδος | ὁ κριτής · ἐκ τῶν λεχθέντων καὶ ἀναγνωσθέντων ἐπ' ἐμοῦ δοκεῖ μοι ὅσα παρέλαβεν ὁ γραμ<μ>ατεύσας τοῖς βιβλιοφύλαξι | Λεωνίδης χωρὶς τῶν βιβλιοφυλάκων, ἀναμάζεσθαι τοὺς τοῦτου κληρονόμους κινδύνῳ τῶν κληρονόμων τῶν | πιστευάντων αὐτῷ βιβλιοφυλάκων, ὥς [α] καὶ τοῖς πρότερον ἀκηκοάσι τοῦ πράγματος ἔδοξε.

¹⁹ Siehe Kruse (2002) II 792–797.

²⁰ Siehe Strassi (1997).

Literaturverzeichnis

- Bastianini, G. (1988), « Il prefetto d'Egitto (30 a.C. – 297 d.C.) : Addenda (1973–1985) », *ANRW* II 10.1 (1988) 503–517.
- Kruse, Th. (2002), *Der Königliche Schreiber und die Gauverwaltung. Untersuchungen zur Verwaltungsgeschichte Ägyptens in der Zeit von Augustus bis Philippus Arabs (30 v.Chr. – 245 n.Chr.)*, 2 Bände (APF Beiheft 11, München / Leipzig).
- Kruse, Th. (2010), « Korr. Tyche 678 », *Tyche* 25, 220–221.
- Oertel, F. (1917), *Die Liturgie. Studien zur ptolemäischen und kaiserlichen Verwaltung Ägyptens* (Leipzig).
- Strassi, S. (1997), *Le funzioni degli ὑπηρέται nell'Egitto greco e romano* (Schriften der Philosophisch-historischen Klasse der Heidelberger Akademie der Wissenschaften Band 3, Heidelberg).
- Wollentin, U. (1961), *Ὁ κίνδυνος in den Papyri* (Diss. Köln).
- Youtie, H.C. (1966), « Pétaus, fils de Pétaus, ou le scribe qui ne savait pas écrire », *CE* 41, 127–143 [= *Scriptumculae* II (Amsterdam 1973) 677–693 mit Nachträgen 694–695].

THE MEANING OF ΕΙΔΗ IN TAX DOCUMENTS FROM ROMAN EGYPT

Micaela Langellotti

Introduction

In 1915 the editors of P.Ryl. II 213, a Mendesian tax-account dated to the end of the second century AD, thought they recognised the existence of an independent fiscal department, which supposedly administered taxes called εἶδη, at least in the Mendesian nome. In this particular document three taxes are listed under εἶδη : ἐννόμιον, a tax per head on sheep and goats ; ὑκὴ, a tax to do with pigs ; and τοκαδεῖα, a tax on fowls, attested in the Mendesian nome only¹. All three taxes are nominally connected with animals. In 1938 a second meaning for εἶδη was proposed by Wallace, according to whom εἶδη were taxes which in the Ptolemaic period had been paid in kind². In this article I re-examine the papyrological evidence for εἶδη in the first three centuries of Roman rule. I will argue that the εἶδη did not indicate a fiscal department separate from the central διοίκησις, and that the taxes which fell under this denomination did not form an independent class.

The evidence

The term εἶδη, attested in the genitive singular and plural – εἶδους, εἰδῶν – occurs mostly in documents from the Arsinoite and the Oxyrhynchite nomes which date from the first to the third century AD. The term also occurs in some documents from the Mendesian nome which date to the end of the second and the beginning of the third century AD. From the Hermopolite and the Herakleopolite nomes we have a few attestations which date to the second and third centuries. I begin with the Mendesian cases. The above-mentioned P.Ryl. II 213 (from the reign of Antoninus Pius or Commodus) contains an account of arrears which gives the annual total of different types of taxes, listed first by village then by toparchy³. The editors identified two categories of taxes : on the one hand taxes managed by the πρακτορία, on the other hand the ἀριθμητικὸν φυλακιδῶν, which supposedly was not collected by the πράκτορες⁴. The taxes of the πρακτορία were administered by specific fiscal departments, as follows : first, the διοίκησις, the central fiscal department ; second, the ἱερατικά, the department of temple income ; and third, the εἶδη. The διοίκησις, in their view, was further subdivided into four categories : διοίκησις, in the sense of sub-department ; λιμνιτικά, which most probably administered taxes upon the γῆ λιμνική, a type of land attested in the Delta only ; λαογραφία, the main capitation tax ; and χωματικόν, the dyke tax⁵. Under the supervision of the central διοίκησις, we find mainly taxes on private and public land such as the ἐλαϊκή, ἐπαρούριον, and ναύβιον, and those for the maintenance of fiscal officials. The ἱερατικά administered taxes connected with the temples and the priests, for instance the ἀπόμοιρα and εἰκοστή. By analogy, the fiscal department of εἶδη would have been responsible for the proceeds of the three taxes above mentioned – the ἐννόμιον, ὑκὴ, and τοκαδεῖα.

While the fiscal divisions of the διοίκησις and ἱερατικά are well known from many other fiscal documents from Roman Egypt, the existence of an independent fiscal depart-

¹ The ἐννόμιον was normally taken to be a fee for the use of pasturage ; see Wallace (1938) 86–88 ; Préaux (1939) 225–227. For a new interpretation, see Langellotti (2012).

² See Wallace (1938) 326.

³ See P.Ryl. II 213, introduction. PSI I 106 has to be added to P.Ryl. II 213, since they are both part of the same carbonized roll.

⁴ On the φύλακες, see Homoth-Kuhs (2005).

⁵ On the λαογραφία and χωματικόν, see Rathbone (1993) 86–92.

ment called the εἶδη, at least for the Mendesian nome, remains a hypothesis based on little and uncertain evidence⁶.

A similar supposed division of fiscal departments into διοίκησις, ἱερατικά and εἶδη was found in P.Strasb. IV 299, a fragment of an account whose provenance is not as yet certain – the Mendesian or Oxyrhynchite nome – dated to the second century. In this case the item εἶδη only gives the annual amount per village, and there is no breakdown into other taxes under this denomination.

References to εἶδη in other tax documents from the Mendesian nome are found in P.Thmouis I and P.Oxy. XXIV 2414 (both end of II AD). In P.Thmouis I only τοκαδεῖα, the fowl tax, is classed under εἶδη. P.Oxy. XXIV 2414 gives a list of thirteen taxes called εἶδη, which include, among others, the ἐννόμιον, ὑκὴ and τοκαδεῖα. Although this document was found at Oxyrhynchus, it has been attributed to the Mendesian nome on the basis of its typological similarity to P.Ryl. II 213. In addition, one of the taxes listed here, the τοκαδεῖα, so far has been attested in the Mendesian nome only. It is worth noting that three of the taxes in this list – the ἀγορανομία (notary-tax), the πελωχικόν (flour milling tax), and the μνημονείου καὶ γραφείου (register-office tax) – also appear among the εἶδη in two documents dated to the end of the first century AD : P.Bour. 13, from Memphis, and P.Lond. III 856 (p. 91), of unknown provenance. So already in the first century certain taxes were listed as εἶδη⁷.

It is from the Arsinoite nome that most of the occurrences of εἶδη come. In the first-century evidence the term εἶδη exhibits two slightly different meanings : taxes and types (of taxes). The first meaning is illustrated by a document belonging to the archive of the γραφεῖον of Tebtunis, a petition to an ἐξηγητής dated to AD 36 where we read δημοσίων εἰδῶν, that is « public taxes »⁸. In the fourth-century tax documents « taxes », both in money and in kind, is the only sense in which the term εἶδη is used⁹. As for the second meaning, the evidence, far more copious, is made up of receipts in which the payments of taxes in money are followed by the phrase καὶ παντὸς εἴδους « and of every type (of taxes) »¹⁰.

Taxes registered as εἶδη appear in four accounts dated to the second century : BGU IX 1894 ; P.Fay. I 42(a) ; BGU II 485 ; SB XVI 12834 fr. B. In BGU IX 1894 and in SB XVI 12834 fr. B, only ὑκὴ falls within the category of εἶδη. In P.Fay. 42(a), the ἐννόμιον and the ὑκὴ are grouped as εἶδη. In BGU II 485 in particular, the list of εἶδη comprised, apart from the ἐννόμιον, an uncertain number of taxes lost in a lacuna. Other texts suggest what taxes might have been included.

A considerable number of receipts, dated to the second and third century, group several taxes with the εἶδη. The μονοδεμία χόρτου, a land-tax assessed on the aroura, is commonly attested : payments were made ὑπὲρ μονοδεμίας χόρτου καὶ ἄλλων εἰδῶν¹¹. In a few cases the ζυτηρὰ κατ' ἄνδρα, the beer capitation tax, was named as one of these εἶδη¹². In some receipts payments are made ὑπὲρ εἰδῶν, where εἰδῶν refers to unspecified taxes in money¹³. Finally, certain taxes on garden-land are sometimes classified as εἶδη : the ἀπόμοιρα, ναύβιον, ἐπαρούριον and παραγωγή ἐλαίας (charge for transport of olives)¹⁴. Curiously, however, the ναύβιον was often not included with the εἶδη.

⁶ See Wallace (1938) 331–335 ; Rathbone (1993).

⁷ On P.Lond. III 856, see Johnson (1936) 594–595.

⁸ See P.Mich. V 232, 20.

⁹ See e. g. P.Cair.Isid. 51, 2 and 55, 2 and 4.

¹⁰ P.Mich. V 257 (AD 30) ; P.Lond. II 163, 13 (p. 182 ; AD 188).

¹¹ See for example BGU II 431, 1–2 ; P.Amh. II 121, 7.

¹² See BGU XIII 2286, 3 ; XV 2501, 11.

¹³ See BGU II 362, 2–3 and 6.

¹⁴ See SB XVIII 13091 ; P.Ryl. II 192b.

Three accounts complete the picture of the Arsinoite evidence : P.Köln IV 195 and P.Tebt. II 337 (both II AD) ; and BGU XIII 2279 (AD 226). In P.Köln IV 195, 20 the term εἶδους with no further specification – γίνονται εἶδους – refers to « payments (in money) ». In P.Tebt. II 337 payments are grouped by « type (of taxes) » (κατ' εἶδος) and « *per capita* » (κατ' ἄνδρα). Finally, BGU XIII 2279 makes a distinction between payments under εἰδῶν and payments under στεφανικῶν, in both cases in money.

In the Oxyrhynchite nome the first- and second-century evidence shows the term εἶδη with two meanings : type of land and payments in money¹⁵. In the third century εἶδη carries only the meaning of payments¹⁶. The meaning of εἶδη as a category of land is also attested in a Herakleopolite document dated to the first century, P.Brem. 68. In the second- and third-century Herakleopolite evidence, εἶδη refers to payments both in money and in kind, as in BGU III 942. In the Hermopolite nome, lastly, the term εἶδη is attested in SB VIII 9732, a fiscal account dated to AD 127/128, and in SB I 5674, a receipt for crop taxes dated to AD 150/151. Also in SB VIII 9732, we have a simple reference to εἶδη, followed by a total annual sum in drachmae for the toparchy Περὶ πόλιν κάτω, with no specification of what the taxes were. However, in this case the εἶδη specifically do not include the ἐννόμιον, contrary to the practice in the Arsinoite and Mendesian nomes.

Conclusion

What emerges from the evidence so far available is that the term εἶδη in tax documents from Roman Egypt never refers to a definite class or group of taxes. The list of taxes called εἶδη differs from one document to another. For example, the ναύβιον is classed among the εἶδη in some Arsinoite receipts but not most, while the ἐννόμιον counts as an εἶδος in the Mendesian and Arsinoite texts, but not in those from the Hermopolite and Oxyrhynchite nomes. The εἶδη therefore cannot indicate an independent fiscal department responsible for the ἐννόμιον, ὑκὴ and τοκαδεῖα, as was suggested by the editors of P.Ryl. II 213. Indeed, a Mendesian account of the same period – P.Oxy. XXIX 2414 – shows that the denomination of εἶδη included not only the ἐννόμιον, ὑκὴ and τοκαδεῖα, but also taxes such as the ὀθονηρά (flax tax) and ἑξαδραχμία ὄνων (tax of 6 drachmae on donkeys). Furthermore, in P.Ryl. II 213 the individual sums for each category of taxes are all included in the single total for the πρακτορία, so there was no effective distinction in collecting them. Also, the Arsinoite documents clearly show that the εἶδη were taxes due to and managed by the διοίκησις. In other words, the διοίκησις was responsible both for the proceeds of the main taxes, such as the λαογραφία, and for other special types of taxes, such as the ἐννόμιον and the ὑκὴ, both attested within the εἶδη from the first half of the second century. The ὑκὴ, nominally a tax on pigs, probably became a capitation tax in the first half of the first century. In the Arsinoite and Oxyrhynchite nomes it was indeed collected with the λαογραφία and χωματικόν, at least until the first half of the second century. From the second half of the second century payments for ὑκὴ were listed as εἶδη, and kept separate from payments for both λαογραφία and χωματικόν.

The εἶδη were minor taxes in the sense that they were assessed at a relatively low annual rate : for example, the annual rate of the ὑκὴ was 1 dr. 1 ob. Major capitation taxes such as the λαογραφία and the χωματικόν are never indicated as εἶδη. In my opinion, the meaning that best fits the term εἶδη in tax documents from Roman Egypt is that of « items » or « miscellaneous », denoting certain types of minor taxes, mostly payable in money and in effect often meaning payments.

The use of εἶδη to indicate general payments of particular taxes in money seems to have developed during the second century, and can be attributed to the scribes. The huge

¹⁵ See P.Coll.Youtie I 22 ; P.Wash.Univ. II 90 ; P.Strasb. IV 299 ; P.Köln IV 228.

¹⁶ See P.Coll.Youtie II 67 ; P.Erl. 48.

number of copies required to be drawn up for administrative purposes most certainly encouraged the scribes to simplify the overall format of the various tax documents. The use of εἶδη can therefore be considered as one of these simplifications.

Bibliography

- Homoth-Kuhs, C. (2005), *Phylakes und Phylakon-Steuer im griechisch-römischen Ägypten : Ein Beitrag zur Geschichte des antiken Sicherheitswesens (APF Beiheft 17, München)*.
- Johnson, A.C. (1936), *Roman Egypt to the Reign of Diocletian : An Economic Survey of Rome II*, (Baltimore).
- Langellotti, M. (2012, forthcoming), *L'allevamento di pecore e capre nell'Egitto romano : aspetti economici e sociali* (Bari).
- Préaux, C. (1939), *L'économie royale des Lagides* (Bruxelles).
- Rathbone, D.W. (1993), « Egypt, Augustus and Roman taxation », *Cahiers Glotz* 4, 81–112.
- Wallace, S.L.R. (1938), *Taxation in Egypt from Augustus to Diocletian* (Princeton).

IL P.HERC. 1149/993 (EPICURO, *SULLA NATURA*, LIBRO II) : UNA NUOVA IPOTESI DI RICOSTRUZIONE

Giuliana Leone

Il P.Herc. 1149/993 contiene i resti del II libro *Sulla natura* di Epicuro. La doppia numerazione indica le due parti, rispettivamente superiore e inferiore, di un rotolo che forse si spezzò al momento del suo rinvenimento durante lo scavo settecentesco della Villa dei Papiri di Ercolano, se non già al momento del seppellimento durante l'eruzione del Vesuvio del 79 d.C. : di tali parti, svolte e edite indipendentemente in tempi diversi nel corso dell'Ottocento, Walter Scott fu il primo, nel 1885, a intuire l'appartenenza a un unico rotolo, avanzandone anche un tentativo di ricostruzione parziale su base testuale, proseguito negli anni Cinquanta del Novecento da Achille Vogliano¹.

La mia ipotesi di ricostruzione complessiva del rotolo è basata per la prima volta sull'autopsia di tutti i frammenti superstiti, alla luce delle più moderne metodologie di approccio allo studio della ricostruzione dei rotoli carbonizzati a partire dai loro aspetti anatomici e bibliologici, e si è avvalsa del sussidio degli strumenti tecnologici più avanzati oggi a disposizione².

Un contributo fondamentale è venuto dal confronto con l'altro esemplare del medesimo libro di Epicuro conservato nel P.Herc. 1783/1691/1010, da me allo stesso modo precedentemente ricostruito³; inoltre, è stata tenuta nel debito conto la documentazione di archivio, che ha fornito elementi utili per comprendere le condizioni di seppellimento del rotolo e quelle di conservazione all'indomani del rinvenimento, nonché le modalità del duplice svolgimento, che dovettero determinare l'assetto in cui il papiro oggi si presenta.

1. Qualche considerazione preliminare va fatta proprio a partire dalla descrizione dei P.Herc. 1149 e 993 nel più antico *Inventario dei papiri ercolanesi*, databile al 1782⁴:

N° 1149 : altro simile pezzo di papiro – compresso per lungo, e ridotto in forma di tavola alquanto impastato, facile a sfogliarsi – di lunghezza once 4. 4/5, di larghezza once 2. 1/2⁵.

N° 993 : altro pezzo di papiro compresso in varie guise, ed in parte scorzato, di lunghezza once 4, di diametro maggiore once 2. 1/5.

L'*Inventario* testimonia che la numerazione dei due pezzi era ben distinta già al momento della catalogazione dei papiri nei primi anni Ottanta del Settecento, ben prima,

¹ Il P.Herc. 1149 fu svolto tra il 13 aprile e il 7 luglio 1803 e pubblicato nel 1809 nel II tomo della cosiddetta *Collectio prior* degli *Herculanensia Volumina*; il P.Herc. 993 fu svolto nel 1809 e pubblicato nel 1875 nel X tomo della *Collectio altera*. Cf. anche Scott (1885a) e (1885b); Vogliano (1953).

² Ringrazio vivamente Maria Grazia Assante per avermi costantemente aiutato nel lavoro di ricostruzione materiale del rotolo. Sugli aspetti anatomici e bibliologici, cf. almeno Delattre (2006) 116–130, con la relativa bibliografia fino a tale anno; Blank (2008); Essler (2008); Assante (2008) 113–125 e (2010); White (2009); Delattre (2010). A proposito degli strumenti tecnologici, mi riferisco soprattutto alle fotografie digitali multispettrali realizzate dalla Brigham Young University di Provo, Utah, e particolarmente a quelle effettuate nel 2006 sul materiale conservato a Londra (cf. *infra*); ringrazio l'amico Roger Macfarlane per avermene fornito anche una versione *stitched*, che si è rivelata quanto mai utile al lavoro di risistemazione dei frammenti e di sovrapposti e sottoposti.

³ Per un primo resoconto, cf. Leone (2010a): la triplice numerazione indica, in questo caso, rispettivamente parti più esterne, centrali e finali di un unico rotolo svolto in più riprese e di cui dovette perdersi la numerazione originaria, riconosciute come tali da Del Mastro / Leone (2010).

⁴ Serie Inventari Antichi N° 43, in Blank / Longo Auricchio (2004) 45–124; cf. anche Blank / Longo Auricchio (2000) 131–147; Blank / Longo Auricchio (2002) 297–300; Blank / Longo Auricchio (2007) 57–60. L'*Inventario* fu compilato dopo il marzo 1782 ma prima dell'agosto 1786 per Blank (1999) 82 e Blank / Longo Auricchio (2004) 39–40, 80 e 89, più precisamente tra marzo e giugno del 1782 per Janko (2008) 10.

⁵ Ho riportato nell'inciso la definizione che nell'*Inventario* è data del P.Herc. 1148, a cui il P.Herc. 1149 era detto « simile ».

dunque, del loro svolgimento, senza che si avesse nozione del reciproco collegamento ; inoltre, le forme ben diverse di compressione ivi descritte per le due parti denotano che il rotolo dovette subire, contestualmente al processo di carbonizzazione, un duplice e articolato schiacciamento da parte di materiali architettonici crollati o di prodotti eruttivi, tale, in ogni caso, da provocarne a un certo punto la rottura nella parte centrale, evidentemente la più debole⁶.

In particolare, il tipo di compressione « per lungo », cioè per tutta la lunghezza del manufatto, e la riduzione in forma di « tavola » della parte superiore nel P.Herc. 1149 riconducono a uno schiacciamento uniforme e particolarmente forte : non a caso, ne viene fornita la misura della « larghezza » e non quella del « diametro ». Ciononostante, questa parte era definita « facile a sfogliarsi », né si fa cenno, come si legge a proposito di altri rotoli, ad alcun intervento di scorzatura, il che induce a credere che, almeno fino al 1782, non ne fosse andata perduta una grande quantità rispetto alle dimensioni originarie⁷.

La parte inferiore del rotolo nel P.Herc. 993, invece, sembrerebbe aver subito una compressione meno accentuata – la misura fornita del « diametro maggiore », infatti, lascia pensare a una forma più vicina a quella di un cilindro –, ma in qualche modo più articolata, che, evidentemente, ne aveva suggerito l'opportunità di una preliminare scorzatura per agevolarne il successivo svolgimento⁸.

Lo svolgimento del P.Herc. 1149 non sembra avere provocato particolari danni al manufatto. La « lunghezza » del pezzo attestata nell'*Inventario*, di 10,6 cm ca, corrisponde, infatti, all'altezza che oggi presenta la maggior parte dei venti pezzi svolti superstiti, per un numero pressoché costante di 14–15 linee di scrittura⁹; anche il margine superiore oscilla costantemente tra i 2,8 e i 3 cm, che dovevano, pertanto, costituirne la misura originaria ; infine, poiché la misura di 14 cm calcolata per la prima voluta individuata nei pezzi superstiti non dovrebbe discostarsi di molto dalla misura di 14 cm ca ipotizzabile per la prima voluta del rotolo nel momento della catalogazione nell'*Inventario*, ciò vuol dire che, anche nelle operazioni di svolgimento, il rotolo non dovette subire perdite cospicue nella parte iniziale¹⁰.

Una certa quantità di materiale papiraceo dovette andare distrutta, invece, tra un pezzo e l'altro dei primi svolti, come si evince dal forte scarto talora esistente tra le misure delle rispettive volute ; per di più, particolarmente nella parte iniziale la stratigrafia del papiro risultò assai sconvolta, al punto che dai primi quattordici pezzi svolti non si ritenne di poter trarre alcun disegno ; anche alcuni pezzi apparentemente più omogenei nella superficie si rivelarono di fatto alquanto compromessi ; inoltre, forse già durante lo svolgimento si staccarono da alcuni pezzi frammenti talora di una certa entità, che dovettero andare ben presto perduti, non prima, però, di essere stati opportunamente disegnati¹¹.

Lo svolgimento del P.Herc. 993, invece, dovette presentare non poche difficoltà e causare significativi danni al manufatto. Innanzitutto, dal momento che la misura del « diame-

⁶ Sul processo di carbonizzazione e sulle diverse modalità di compressione che determinarono le diverse forme assunte dai rotoli ercolanesi, cf. Capasso (2007) 74–75.

⁷ Sul metodo della « scorzatura » applicato ai rotoli ercolanesi carbonizzati, cf. almeno Angeli (1994) 37–104, e Angeli (1995) 187–202, con la bibliografia relativa.

⁸ Fino a oggi, tra il materiale conservato nell'Officina dei Papiri « Marcello Gigante », non sono state rintracciate o individuate scorze attribuibili al nostro papiro.

⁹ Once 4,8 = 10,6 cm ca : un'uncia equivale a 2,2046 cm, cf. Knight / Jorio (1980) 51–65.

¹⁰ Questa misura si può ipotizzare solo con approssimazione a partire dalla misura della « larghezza » del pezzo e tenendo conto della sua forma schiacciata « a tavola » : infatti, in un papiro che si può immaginare a sezione ellittica, la prima voluta, equivalente al perimetro dell'ellissi, non doveva essere molto più ampia del doppio della « larghezza » stessa del pezzo (once 2,5 x cm 2,2046 = cm 5,5 ca x 2 = cm 11 ca), ma in ogni caso doveva essere più ampia della misura di 14 cm ca calcolata per la prima voluta parzialmente superstite. Sull'importanza della forma dei manufatti per il calcolo della prima voluta a partire dai dati dell'*Inventario* del 1782, cf. Assante (2010) 241–242.

¹¹ Sui disegni e sulle incisioni dei papiri del II libro *Sulla natura*, cf. Leone (2010b).

tro maggiore » registrata nell'*Inventario* riporta a un rotolo di discreta estensione pur dopo la preliminare scorzatura cui ivi si accenna, mentre se ne conservano solo quattro pezzi finali, bisogna presupporre che un'ulteriore e ben profonda scorzatura vi fu operata al momento dello svolgimento, per raggiungere la parte più interna del midollo, meno articolata nella forma e meglio preservata¹². Inoltre, mentre il margine inferiore del rotolo è costantemente conservato in una misura che per lo più si avvicina ai 4 cm, che dovevano, pertanto, costituirne la misura originaria, nel bordo superiore i quattro pezzi presentano una ben visibile frattura dalla forma caratteristica, probabilmente causata da una piega ricorrente con regolarità sulla superficie papiracea in quel punto¹³: di conseguenza, l'altezza dei pezzi oscilla non poco secondo i punti di misurazione, così come variabile risulta il numero delle linee di scrittura superstiti, e solo nei punti massimi, in cui raggiunge gli 8 cm ca, l'altezza dei pezzi viene quasi a coincidere con la misura di 8,8 cm ca della « lunghezza » del « pezzo » attestata dall'*Inventario*¹⁴.

Si spiega, pertanto, la caduta di un numero variabile di linee di scrittura tra le parti superiori e inferiori delle colonne del nostro rotolo, per cui lo Scott giustamente sottolineava la possibilità di ristabilire la continuità del testo solo tra le linee finali delle colonne nel P.Herc. 993 e quelle iniziali delle colonne a esse immediatamente successive nel P.Herc. 1149, ma mai all'interno di una medesima colonna; della colonna del papiro restava incerto, pertanto, anche il numero complessivo di linee di scrittura, pur se con una certa cautela lo Scott, seguito con altrettanta prudenza dal Vogliano, era giunto a ipotizzarne il numero di 25¹⁵. Grazie alle nuove corrispondenze testuali recuperate con il secondo esemplare del libro, in un precedente lavoro ho potuto confermare a pieno tale numero¹⁶.

Se, dunque, 25 erano le linee di scrittura della colonna del nostro rotolo, si può ritenere verisimile che già nel momento in cui esso si spezzò in due parti dovette andare perduta tra i due pezzi una piccola porzione di papiro, corrispondente all'incirca a una media di due o tre linee di scrittura nella parte centrale delle colonne. Infatti, sommando le lunghezze dei due pezzi registrate nell'*Inventario* ($10,6 + 8,8 \text{ cm} = 19,4 \text{ cm}$) e sottraendovi la somma delle misure dei rispettivi margini superiore e inferiore ($3 + 4 \text{ cm} = 7 \text{ cm}$), si ottiene un'altezza di colonna di 12,4 cm, in cui avrebbero potuto trovare posto, tenendo conto del modulo delle lettere e degli spazi interlineari che si rilevano nel nostro rotolo, solo ca 22 linee di scrittura: poiché, invece, la colonna di 25 linee, in base alle medesime considerazioni, doveva misurare non meno di ca 14 cm, ciò vuol dire che 1,6 cm ca di papiro devono essere andati distrutti nella parte centrale del rotolo già al momento della sua scissione in due parti, e che il rotolo stesso in origine doveva presentare, pertanto, l'altezza standard di ca 21 cm¹⁷.

2. Da questi dati sono partita nel mio tentativo di ricostruzione del papiro, reso problematico anche dall'ubicazione del materiale a disposizione: infatti, le due cornici, A e B, in cui

¹² Se si fosse trattato di un rotolo di forma perfettamente cilindrica, la prima voluta al momento della catalogazione, equivalente a una circonferenza, risulterebbe, infatti, di ca 15,2 cm ($2,2 \text{ once} \times 2,2046 \text{ cm} \times \pi$ 3,14), e l'estensione del rotolo, tenendo conto dello scarto decrescente di 1 mm che si rileva costantemente tra le volute, ammonterebbe a ca 11,5 m. Tali dati, tuttavia, vanno alquanto ridimensionati, tenendo presente il tipo di compressione subita dal pezzo, « in varie guise », e che la misura fornita nell'*Inventario* è pur sempre quella di un « diametro maggiore », misurato, quindi, nel punto più ampio: cf. Assante (2010) 242. I quattro pezzi superstiti si presentano, non diversamente dai pezzi superiori nel P.Herc. 1149, « a voluta semplice », costituita, cioè, da due sole sezioni (cf. *infra*), secondo una definizione coniata da Gianluca Del Mastro: cf. Assante (2010) 233, n. 4.

¹³ Si tratta, evidentemente, di un « danno solidale », nell'accezione in D'Alessio (2001).

¹⁴ Once 4 x 2,2046 cm.

¹⁵ Cf. Scott (1885a) 292; Vogliano (1953) 73.

¹⁶ Cf. Leone (2005).

¹⁷ Cf. Cavallo (1983) 18, e già Martini (1883) 92.

si conserva il papiro 993, sono custodite a Napoli nell'Officina dei Papiri « Marcello Gigante »; invece, delle otto cornici in cui è conservato il papiro 1149, le crr A, B, C e D sono a Napoli, le crr E, F, G e H, nell'ultima delle quali è leggibile la *subscriptio*, sono oggi conservate a Londra nella British Library, a seguito di un dono di Ferdinando IV al Principe di Galles nel 1816¹⁸.

La stratigrafia dei quattordici pezzi del P.Herc. 1149 conservati a Napoli appare particolarmente compromessa, il che rende ardua l'individuazione e la lettura delle colonne di scrittura. Soprattutto nei pezzi più ampi, tuttavia, si riconoscono le volute e le due semivolute che le compongono: la semivoluta A, costantemente meno ampia di 8–9 mm rispetto alla semivoluta B, è caratterizzata da una profonda piega trasversale discendente da sinistra verso destra, accompagnata da un rigonfiamento della superficie del papiro, che parte dall'inizio della semivoluta stessa ed è posta a ca 5 cm più in basso rispetto alla prima linea di scrittura; la semivoluta B è caratterizzata, a sua volta, da almeno quattro profonde pieghe trasversali discendenti da destra verso sinistra, accompagnate anch'esse da marcati rigonfiamenti della superficie papiracea, che partono dalla fine della semivoluta stessa e si susseguono con regolarità per un'altezza di ca 5 cm; inoltre, nella parte alta della semivoluta B, per tutta la sua estensione, si notano delle increspature orizzontali della superficie del papiro.

Per la loro regolare ricorrenza, tali pieghe, che si riscontrano anche nei sei pezzi conservati a Londra, dalla stratigrafia generalmente più regolare, possono essere considerate danni solidali: pertanto, la distanza tra le pieghe poste alla medesima altezza, misurata dallo stesso punto di ogni piega, ha fornito la misura delle volute. Dove le volute sono interamente conservate, si rileva un intervallo decrescente costante di 1 mm tra una voluta e quella successiva, che solo verso la fine del rotolo diventa di 2 mm per lo spazio di qualche voluta, per ritornare di 1 mm nell'*agraphon* finale: questo scarto minimo costante, che è indice di un avvolgimento del rotolo regolare e ben serrato, è stato tenuto presente per ipotizzare con buona approssimazione la misura di volute incomplete immediatamente antecedenti o seguenti le volute complete di cui è stato possibile effettuare la misurazione; allo stesso scopo, è stato tenuto presente lo scarto costante di 8–9 mm che si rileva tra le ampiezze delle semivolute A e B.

Sulla base della misura delle volute superstiti, quindi, si è calcolato il numero delle volute perdute, nonché la quantità di papiro perduta tra un pezzo e l'altro. Infine, sulla stessa base, è stato possibile verificare anche se l'attuale disposizione dei pezzi nelle cornici corrisponda al loro ordine originario di successione nel rotolo: è risultato con evidenza che il pz 12 nella cr C, che presenta volute più ampie, doveva precedere nel rotolo i pezzi nella cr B.

Dei quattro pezzi superstiti della parte inferiore del rotolo nel P.Herc. 993, i pzz 2, 3 e 4 presentano una stratigrafia alquanto regolare: perciò vi si individuano e si misurano agevolmente le volute e le semivolute A e B che le compongono, la prima più liscia, la seconda caratterizzata da una marcata rugosità nel margine inferiore; vi si distinguono anche le *kolleseis*, poste a 9,5 cm ca l'una dall'altra¹⁹; risulta chiara la *mise en page*, per cui si rileva un'ampiezza costante di 5 cm di colonna + intercolumnio. Si può concludere che l'attuale ordine di successione dei pezzi nelle cornici rispecchia quello originario nel rotolo.

Ben più complessa appare la situazione stratigrafica del pz 1. Partendo dalla misurazione delle volute riconoscibili e dagli elementi di *mise en page* sono riuscita a individuarvi ben sette volute variamente sovrapposte e i resti di nove colonne, e a calcolare la perdita di una voluta intera e di due volute parziali tra lo stesso pz 1 e il pz 2.

¹⁸ Cf. Knight (2002) 306–307.

¹⁹ Ringrazio Holger Essler per avermi assistito nell'individuazione e nella misurazione delle *kolleseis*.

3. Nei loro tentativi parziali di ricostruzione del rotolo, gli editori precedenti erano riusciti a individuare la continuità testuale delle parti inferiori delle colonne nel P.Herc. 993 con le parti superiori delle colonne immediatamente successive nel P.Herc. 1149 solo a partire dalla col. III inferiore nel pz 3, in continuità testuale con la col. I superiore nel pz 17 nella cr G ; tutti, poi, avevano constatato che tale continuità, invece, non si rileva già più tra la col. II inferiore nello stesso pz 3 e l'ultima colonna superiore che si individua nella cr F. Ciò comportava ammettere una perdita di materiale papiraceo o tra le coll. II e III inferiori nel pz 3, ipotizzando una qualche soluzione di continuità nel pezzo stesso, o tra le crr F e G superiori²⁰ : in entrambi i casi, gli editori rinunciavano a collocare in corrispondenza delle parti superiori di colonne nel P.Herc. 1149 tutte le parti inferiori nei pzz 1 e 2 e le prime due nel pz 3 del P.Herc. 993.

La nuova autopsia ha consentito di fare chiarezza anche su tale questione. In primo luogo, l'esame del pz 3 del P.Herc. 993 ne ha confermato la continuità materiale, il che significa che continue devono essere considerate anche le colonne che vi si individuano come seconda e terza. Inoltre, il calcolo dell'ampiezza delle volute, insieme con la rilevazione delle *kolleseis*, ha consentito di stabilire con sicurezza la continuità materiale anche tra il pz 2 e il pz 3 del papiro, negata dal Vogliano²¹ : di conseguenza, si può ritenere certa anche la continuità delle sette colonne nel pz 2 con le otto colonne nel pz 3, per un totale di quindici parti inferiori di colonne consecutive.

Al contrario, l'autopsia del P.Herc. 1149 ha messo in evidenza, ancora sulla base della misura delle volute, un forte iato esistente tra l'unico pezzo conservato nella cr F e il pz 17 nella cr G, confermando la supposizione di una perdita di materiale papiraceo tra i due pezzi. Una prima ipotesi di calcolo del numero delle parti superiori di colonne perdute è stata avanzata su base matematica : poiché tra l'ultima voluta parziale nel pezzo 16 in cr F e la prima parziale nel pz 17 nella cr G risultano perdute ca quattro volute e mezza, per una quantità di 24,5 cm ca di papiro, e poiché, come si è detto, l'ampiezza di colonna + intercolumnio nel nostro rotolo ammonta costantemente a ca 5 cm, risulterebbero perdute 5 parti superiori di colonne ($24,5 \text{ cm} : 5 = 4,9$).

Questa ipotesi è stata confermata successivamente su base testuale. Infatti, già l'esame preliminare delle immagini multispettrali, confermato in seguito dall'autopsia, aveva fatto intuire, per il pezzo contenuto nella cr F, una stratigrafia quanto mai complessa. Ho potuto riconoscervi i resti di otto volute variamente sovrapposte e individuarvi i resti di nove colonne, di cui sono riuscita a ristabilire l'ordine originario di successione in base all'osservazione di elementi morfologici, strutturali e di *mise en page*. Nelle ultime tre colonne leggibili nel pezzo ho colto tre nuove corrispondenze testuali con tre colonne del P.Herc. 1010, da me precedentemente restituite ; quindi su base testuale ho potuto ricollocare le colonne inferiori che si individuano come terza e quarta nel pz 2 del P.Herc. 993 in corrispondenza delle colonne superiori rispettivamente terzultima e penultima in cr F nel P.Herc. 1149. A questo punto, è stato conseguente ricollocare anche le prime due colonne inferiori nel pz 2 in corrispondenza della quinta e della sesta colonna superiori in cr F, e la quinta colonna inferiore nel pz 2 in corrispondenza dell'ultima colonna superiore in cr F. La corrispondenza testuale è stata a sua volta confermata dalla corrispondenza delle misure delle rispettive volute di appartenenza delle semicolonie, nonché dal rilevamento di *kolleseis* in continuità tra le parti superiori e inferiori e dalla *mise en page*.

Dopo questa sistemazione, sono, per così dire, « avanzati » i resti di quattro colonne inferiori consecutive, le colonne sesta e settima nel pz 2 e le colonne prima e seconda nel pz 3, che, insieme alla terza colonna nel medesimo pz 3, che, come si è detto, presenta continuità testuale con la prima colonna superiore nel pz 17 nella cr G, corrispondono pro-

²⁰ Cf. Scott (1885a) 294, e Arrighetti (1973) 577, che, tuttavia, rinunciavano a quantificare tale perdita ; Vogliano (1953) 71, invece, sosteneva la continuità tra le crr F e G.

²¹ Cf. Vogliano (1953) 72.

prio alle cinque colonne superiori perdute tra le crr F e G calcolate precedentemente su base matematica.

Quanto al pezzo contenuto nella cr E del P.Herc. 1149, dalla stratigrafia particolarmente sconvolta nella prima metà, ho potuto riconoscermi i resti di sei volute variamente sovrapposte e individuarvi i resti di sette colonne, di cui sono riuscita a ristabilire l'ordine originario di successione ancora una volta in base all'osservazione di elementi strutturali e di *mise en page*. Ho potuto così calcolare anche la quantità di materiale papiraceo perduto tra le crr D e E, nonché quella perduta tra le crr E e F.

A questo punto, sulla base delle misure delle volute e degli elementi di *mise en page*, ho potuto ricollocare le colonne individuate nel pz 1 inferiore nel P.Herc. 993 in corrispondenza delle colonne individuate nei due pezzi superiori nelle crr E e F del P.Herc. 1149: solo due delle nove colonne inferiori nel pz 1 sono risultate in corrispondenza con parti superiori di colonne perdute tra i pezzi nelle crr E e F, mentre è stato definitivamente acquisito il dato che tutte le parti superiori di colonne conservate nelle crr A–D non trovano corrispondenza nelle parti inferiori superstiti nel P.Herc. 993.

Bibliografia

- Angeli, A. (1994), « Lo svolgimento dei papiri carbonizzati », in Capasso, M. (ed.), *Il rotolo librario : fabbricazione, restauro, organizzazione interna* (Pap. Lup. 3) 37–104.
- Angeli, A. (1995), « Problemi di svolgimento di papiri carbonizzati », in Capasso, M. (ed.), *Atti del V Seminario Internazionale di Papirologia, Lecce 1994* (Pap. Lup. 4) 187–202.
- Arrighetti, G. (1973), *Epicuro. Opere* (2^a ed., Torino).
- Assante, M.G. (2008), « Per un riesame del PHerc. 1006 (Demetrio Lacone, Alcune ricerche comuni sul modo di vita) », *CErc* 38, 109–160.
- Assante, M.G. (2010), « Osservazioni preliminari sull'anatomia del PHerc. 1044 (*Vita Philonidis*) », in Antoni, A. / Arrighetti, G. / Bertagna, M.I. / Delattre, D. (ed.), *Miscellanea Papyrologica Herculanensia I* (Biblioteca di Studi Antichi 93, Pisa / Roma) 231–245.
- Blank, D.L. (1999), « Reflections on Re-reading Piaggio and the Early History of the Herculaneum Papyri », *CErc* 29, 55–82.
- Blank, D.L. (2008), « Matching Tops and Bottoms (PHerc. 1015/832) », *CErc* 38, 247–271.
- Blank, D.L. / Longo Auricchio, F. (2000), « An Inventory of the Herculaneum Papyri from Piaggio's Time », *CErc* 30, 131–147.
- Blank, D.L. / Longo Auricchio, F. (2002), « Su alcuni inventari antichi dei papiri ercolanesi », *CErc* 32, 297–300.
- Blank, D.L. / Longo Auricchio, F. (2004), « Inventari antichi dei Papiri Ercolanesi », *CErc* 34, 39–152.
- Blank, D.L. / Longo Auricchio, F. (2007), « Some Early Inventories of the Herculaneum Papyri », in Palme, B. (Hrsg.), *Akten des 23. Internationalen Papyrologenkongresses, Wien 2001* (Wien) 57–60.
- Capasso, M. (2007), « I rotoli ercolanesi : da libri a carboni e da carboni a libri », in Palme, B. (Hrsg.), *Akten des 23. Internationalen Papyrologenkongresses, Wien 2001* (Wien) 73–77.
- Cavallo, G. (1983), *Libri scritture scribe a Ercolano, I Suppl.* a *CErc* (Napoli).
- D'Alessio, G.B. (2001), « Danni materiali e ricostruzione di rotoli papiracei : le *Elleniche* di Ossirinco (POxy 842) e altri esempi », *ZPE* 134, 23–41.
- Del Mastro, G. / Leone, G. (2010), « Addenda e subtrahenda al PHerc. 1010 (Epicuro, *Sulla natura*, libro II) », in Antoni, A. / Arrighetti, G. / Bertagna, M.I. / Delattre, D. (ed.), *Miscellanea Papyrologica Herculanensia I* (Biblioteca di Studi Antichi 93, Pisa / Roma) 315–335.
- Delattre, D. (2006), *La Villa des Papyrus et les rouleaux d'Herculaneum. La Bibliothèque de Philodème* (*Cahiers du CeDoPaL* 4, Liège).
- Delattre D. (2010), « Reconstruire virtuellement les livres carbonisés d'Herculaneum : premier bilan d'une orientation prometteuse de la recherche », *CErc* 40, 191–214.
- Essler, H. (2008), « Rekonstruktion von Papyrusrollen auf mathematischer Grundlage », *CErc* 38, 273–307.
- Janko, R. (2008), « New Fragments of Epicurus, Metrodorus, Demetrius Laco, Philodemus, the *Carmen De bello Actiaco* and other Texts in Oxonian disegni of 1788–1792 », *CErc* 38, 5–95.
- Knight, C. (2002), « Canguri e papiri », *CErc* 32, 305–320.
- Knight, C. / Jorio, A. (1980), « L'ubicazione della Villa ercolanese dei papiri », *RAAN* 55, 51–65.
- Leone, G. (2005), « Per la ricostruzione dei PHerc. 1149/993 e 1010 (Epicuro, *Della natura*, libro II) », *CErc* 35, 15–25.
- Leone, G. (2010a), « Il PHerc. 1010 (Epicuro, *Sulla natura*, libro II) : anatomia del rotolo », in *Proceedings of the 25th International Congress of Papyrology, Ann Arbor 2007* (*Am. Stud. Pap.*, Ann Arbor) 409–426.

- Leone, G. (2010b), « Il secondo libro *Sulla natura* di Epicuro tra disegni e incisioni », *CErc* 40, 155–172.
- Martini, E. (1883), « Catalogo generale dei Papiri Ercolanesi », in Comparetti, D. / De Petra, G., *La Villa ercolanese dei Pisoni. I suoi monumenti e la sua biblioteca* (Torino, 2^a ed., Napoli 1972) 97–144.
- Scott, W. (1885a), « A Newly Identified Fragment of Epicurus' *Περὶ φύσεως* », *JPh* 13, 289–298.
- Scott, W. (1885b), *Fragmenta Herculanensia. A Descriptive Catalogue of the Oxford Copies of the Herculanean Rolls with the Texts of Several Papyri accompanied by facsimiles* (Oxford).
- Vogliano, A. (1953), *I resti del II libro del Περὶ φύσεως di Epicuro*, *Prolegomena* 2, 59–98.
- White, L.M. (2009), « Ordering the Fragments of PHerc. 1471 : A New Hypothesis », *CErc* 39, 29–70.

INDENTED PENTAMETERS IN PAPYRI AND INSCRIPTIONS

Julia Lougovaya

The visual arrangement of indented pentameters in elegiac verses is generally associated with Byzantine manuscripts or modern editorial convention. While the *Greek Anthology*, as preserved in the Palatine Codex, indents pentameters, most Greek papyri do not, and the earliest known papyrus displaying indentation is in Latin, not Greek¹. Found in Qasr Ibrîm and dating possibly to the third quarter of the first century BC, this papyrus contains an elegy by Gaius Cornelius Gallus and shows deep indentation of the pentameters². The earliest indented pentameters in Greek elegiacs preserved on papyrus are found in the seven-couplet encomium to Augustus celebrating the peace and prosperity that his victory at Actium brought to Egypt (*SH* 982). The part of the papyrus with the poem might be later than the Gallus papyrus by a couple of decades, if at all, and it has been suggested that its scribe was familiar with the Latin practice of indenting pentameters³.

Indeed, on the Greek side it is not until two centuries later that we find another papyrus with indented pentameters. The convention is employed on the verso of a roll now in Leipzig (P.Lips. Inv. 1445) that contains remnants of six epigrams on various topics written in two columns⁴. Other layout-features of this papyrus include centered headings, as well as *diplai* and spaces separating epigrams. The papyrus, the recto of which displays as yet unpublished documents, dates to the last quarter of the third century. Next in date is a Yale papyrus (P.CtYBR inv. 4000 qua) dating probably to the fourth century and containing a collection of epigrams, apparently by Palladas of Alexandria, the pentameters of which are indented⁵.

A different, if somewhat related, formatting device can be observed in epigrams in P.Oxy. I 15 and XV 1795 from the first century⁶. There, each epigram consists of four hexameters in which the final foot is iambic ; each is followed by the words ἀλλ(ε)ῖ μοι. The initial letters of the successive quatrains are in alphabetical order, which is visually emphasized by the protrusion (*eisthesis*) of the first letter of each quatrain by a couple of letters into the left margin. As far as the proper indentation of pentameters goes, however, no surviving Greek papyrus can be adduced as evidence for a Greek origin of the practice⁷.

While relevant papyrological examples are scant and limited to Egypt, there exists a large body of material that demonstrates attention to the display and layout of epigrams in antiquity, namely inscriptional epigrams. Peter Parsons, the editor of the Gallus papyrus, points out a few early examples of indentation of pentameters in Latin inscriptions, and cautiously suggests that this may have been a Latin, not a Greek, practice⁸. Of the evidence he adduces, two inscriptions can be dated with a fair degree of certainty. One, found in

¹ Images of all the pages of Cod. Pal. graec. 23 are available at <<http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/cpgraec23>>.

² *Ed. pr.* Anderson / Parsons / Nisbet (1979).

³ On the date, see Barbantani (1998). Obbink (2004) 25 supports a date close to the battle of Actium, in which case this papyrus may be contemporary with or even earlier than that of Gallus. On the Latin practice of indenting pentameters, see Barbantani (1998) 259–260.

⁴ *Ed. pr.* Luppe (2002). In addition to the photo in the *ed. pr.*, a high-resolution image can be accessed at <http://papyri.uni-leipzig.de/receive/UBLPapyri_schrift_00002400>.

⁵ The codex is being published by K. Wilkinson. Images can be viewed at <<http://beinecke.library.yale.edu/papyrus/oneSET.asp?pid=4000%20qua>>.

⁶ Image of P.Oxy. XV 1795 is available online at the Oxyrhynchus Online project <<http://www.papyrology.ox.ac.uk/POxy/>>.

⁷ The occasional use of indentation or reverse indentation to set off verses of different metrical patterns, particularly in drama, lies outside the scope of my investigation, although it is conceivable that the practice of visually distinguishing pentameters from hexameters may have had similar roots. For a recent study of the use of *eisthesis* in tragedies preserved in papyri, see Savignago (2008) ; also Turner (1987) 12.

⁸ Anderson / Parsons / Nisbet (1979) 130. Parts II (The Papyrus) and III (Transcript) are by Parsons.

Corinth, is a laudatory poem in honor of a proconsul whose name was erased ; it was probably Marcus Antonius, the grandfather of Mark Antony whose *damnatio memoriae* caused the erasure of the name in the inscription. The poem refers to the campaign against the Cilician pirates of 102 BC for which a fleet was hauled over the Isthmus under the supervision of Marcus Antonius. The inscription was evidently cut shortly after this event⁹.

The other inscription is the epitaph for Gnaeus Cornelius Scipio Hispanus (*RE*, Cornelius 347), who was *praetor* in 139 BC and probably died not long afterwards¹⁰. If the epitaph was inscribed about the time of his death – and there is no reason to believe that it was not –, it would be the earliest surviving example not only of indented pentameters, but of Latin inscriptional couplets, too. These two epigrams firmly establish the indented-pentameters format in Latin verse inscriptions during the latter part of the second century BC. The question addressed here is whether the indentation of pentameters was a Latin convention that eventually influenced the display of Greek epigrams in both inscriptions and papyri, or whether it represented a Greek taste that was later acquired by Latin composers, stone-cutters, or scribes.

Indentation of pentameters in Greek inscriptional epigrams of the Imperial period is not common, but neither is it exceptionally rare¹¹. Determining whether earlier Greek verse inscriptions ever indent pentameters is made difficult however by the fact that the criteria for dating Hellenistic verse inscriptions are often insecure ; also, one of the best epigraphically attested areas, Attica, produced very few verse inscriptions between ca. 300 and 100 BC. The problem is compounded by lack of attention paid by editors of the past to the spatial design of verse inscriptions. Inscriptional verses are occasionally printed with indented pentameters in conformity with modern convention in order to distinguish visually hexameters from pentameters, or else they are « justified by the left margin » because such was, for the most part, ancient convention¹². At times both conventions are mixed, and thus in the absence of a photo, which is often the case, the format is undeterminable. Only some editors routinely note features of the layout including indentation of the pentameter on the actual stone¹³. The following survey is based on the material I could examine from the photographs available to me and is by no means exhaustive. Further work on Hellenistic epigrams would certainly help to refine it.

The earliest example of indented pentameters in Greek inscriptions known to me is a three-couplet epitaph from Kalchedon commemorating twenty-five-year old Menios (SGO 09/07/10 with 24/15 ; best photo is in *ZPE* 41 [1981] Taf. III)¹⁴. The suggested date, third century BC, is based on the letter forms and the type and style of the monument, a relief-stele which depicts the deceased sitting on a chair and reading a book scroll while a servant stands to the right.

An epitaph for a twenty-one-year old Amphia from Lato pros Kamara in Crete (Martínez Fernández / Apostolakou [2004] 45–47) is plausibly dated by its editors to the early second century BC¹⁵. The epigram, a competent poetic composition, also consists of three

⁹ *Ed. pr.* Taylor / West (1928) ; Dow (1951) ; Courtney (1995) no. 15.

¹⁰ CIL I 15 = VI 1293 = ILLRP 316 ; Courtney (1995) no. 13.

¹¹ The editor of the Gallus papyrus points to a few examples from Egypt dated to the second century AD, and although he notes that Greek verse inscriptions do not indent before Imperial times, he emphasizes in a footnote that this is only an impression ; see Anderson / Parsons / Nisbet (1979) 130, n. 38.

¹² Printed with indented pentameters : *e.g.* Kaibel (1878). Justified by the left margin : *e.g.* Peek (1955). Sometimes he does note indented pentameters ; compare no. 1843 (noted) with no. 702 (not noted).

¹³ So, *e.g.*, Bernand (1969) ; Petzl (1982).

¹⁴ I am grateful to Prof. Wolfgang Blümel for providing me with a copy of the original photo of the inscription. The right-hand side of the inscription is poorly preserved, but the indentation by one letter is discernible in lines 2 and 6.

¹⁵ The inscription is republished in Martínez Fernández (2006) 139–141, no. 19B.

couplets, with pentameters indented by two to three letters¹⁶. Another example from the second century BC is an honorary decree from Gerenia in Laconia which is accompanied by an epigram (SEG XI 949). Only the beginnings of the couplets survive, but the indentation of pentameters is clearly visible¹⁷.

In the second / early first century BC, inscribed epigrams with indented pentameters can be found in more locations. At least three more are attested on Crete, one of which can be securely dated to not long after 116/115 BC (SEG XXXIX 972)¹⁸. Another epigram with indented pentameters comes from Maionia on the upper Hermos river area in Lydia (SGO 04/22/07, with photo). It stands on a high-quality relief-stele depicting two men and a woman, presumably the deceased, young Menekrates, and his parents, who are flanked by the smaller figures of two servants. The arrangement of the text of the epitaph, cut under the relief, is carefully planned: four lines of the prose part are written in block and end with the word ἐτείμην centered in the fifth line. Then follow the eight lines of the elegiac epigram whose pentameters are neatly indented by two letters¹⁹. As the last example, I adduce an epitaph from Karystos on Euboia (Peek 1981, with drawing) that contains two epigrams, one of which consists of two distichs and has indented pentameters, while the other, separated from the first one by a *vacat* and consisting of one distich, does not indent²⁰.

This brief survey demonstrates that by ca. 100 BC elegiac inscriptions with indented pentameters can be found in different parts of the Greek world, such as Laconia, Crete, Euboia, and Lydia, while the earlier example comes from Bithynia. Even if we set aside the unique example from the third century, we are left with inscriptions that may be approximately contemporaneous with Scipio's epitaph, the earliest example of indented Latin elegiacs on stone. It seems highly improbable that private inscriptions in various parts of the Greek world were being influenced ca. 100 BC by a nascent Latin practice. The high quality of the Greek inscriptions that show indentation attests to the learnedness of their composers, while the grandeur of some of the monuments on which they stand suggests that the people who commissioned them opted for « higher-end » commemorative objects. Some inscriptions are particularly notable examples of literary mastery, such as Exacon's epitaph from Itanos on Crete, which consists of fifteen couplets, or the intricate wording of Kletonymos' epitaph from Lato, also on Crete²¹.

The bookish character of the verses suggests that they were passed to the stone-workshop by composers who were steeped in literary culture and who perhaps wrote out the verses with indented pentameters, or alternatively that they were arranged in this way by the person responsible for the layout of the inscription on the stone²². Either way, the prac-

¹⁶ Verse 3 does not scan properly, but the word that mars the meter, αἰψα, has all four letters dotted in the edition and is not legible on the photo. Perhaps another restoration should be sought.

¹⁷ For a squeeze, see Peek (1971) Taf. I.

¹⁸ This is an epitaph for Kletonymos, a magistrate attested in other inscriptions from Lato, who is called here « the eighth Sage ». For recent commentary, see Martínez Fernández (2006) 123–131, no. 17. The other two are epitaphs for Tyros daughter of Sosamenos from Polyrrhenia in 4 couplets, SEG XVI 532 = Martínez Fernández (2006) 211–218, no. 38 (second half of II BC), and for twenty-two year old Exacon from Itanos consisting of fifteen couplets laced with learned allusions to epic, IC 3.4.37 = Martínez Fernández (2006) 235–242, no. 43 (II/I BC).

¹⁹ I am grateful to Prof. Hasan Malay who took high quality photos of this stone for me.

²⁰ I thank Donald Keller and Roz Schneider for taking a photo of the stone for me in the Archaeological Museum in Karystos.

²¹ For the references to these inscriptions, see n. 18 above.

²² Courtney (1995) 11 aptly calls this official the ordinator. The epitaph from Karystos perhaps points to the involvement of the composer rather than the ordinator. Since the two epigrams are carved differently there, one wonders whether the ordinator received two pieces of papyrus (or tablets) from two different composers, one of whom indented while the other did not. Notably in this inscription both epigrams display expressions found elsewhere which also suggests that both could have come from or been based on texts in a pattern-book, and a pattern-book might have contained texts written with different formatting conventions.

tice must have been adopted by those who cared to use it in order to show by the format that the inscription was in verse and that this verse was of a certain meter. The relief that accompanies our earliest example, on the gravestone for Menios, shows the young man holding a book roll, an indication that the deceased was a man of letters. It may be no accident that his epitaph, perhaps composed by a similarly-minded literary man, shows attention to a feature of pure learnedness.

But one may reasonably wonder how a grave epigram in Kalchedon or an honorary inscription in Laconia could have influenced the composer or cutter of Scipio's epitaph in Rome or of the inscription of praise for Marcus Antonius in Corinth. First of all, there were thousands of inscribed epigrams that Latin speakers could have encountered in the Greek speaking world in the second century BC. Furthermore, inscriptional epigrams must have, at some point, been written out on a portable medium, such as a papyrus or tablet to be approved by the commissioner of the monument and passed on to the stone-cutter. In addition to possible collections of epigrams compiled for various purposes, there probably were numerous pattern-books of verse inscriptions in circulation²³. Because virtually no epigram survives in portable – and perishable – form from outside of Egypt, the volume and accessibility of texts in circulation is hard to assess, but it should not be underestimated.

Besides presuming extensive availability of Greek inscriptional verses, one needs also to assume a willingness on the part of Latin speakers to adopt Greek conventions. And in this respect, the two earliest Latin elegiac inscriptions are remarkably placed. The epigram commemorating Marcus Antonius was set up in Greece, whether in Corinth or at the Isthmus, while the Scipio epitaph comes from a family known for its Hellenizing tastes. The meter itself, which was perhaps introduced into Latin by Ennius, from whom two apparently literary epigrams on Scipio Africanus survive, is a Greek feature²⁴. At the end of the second century BC it probably coexisted with the Saturnian, but was soon to take over inscriptional verses. Our two Latin elegiac inscriptions can be seen as marking the « transitional » period.

Finally, both Scipio's epitaph and the Corinthian elegiacs show familiarity with Greek epigrams in the expressions and themes they employ. For example, the beginning of Scipio's epitaph, *uirtutes generis mieis moribus accumulauit*, is reminiscent of expressions in Greek funerary and honorary epigrams with the verb αὐξάνω / αὖξω, e.g. αὖξων οἰκείων προγόνων ἀρετάς, κτλ. (FD III 4, 460 ; 7, 1 [Delphi, 337/336 – 333/332 BC]). The opening of the epigram for Marcus Antonius (1–2) :

*quod neque conatus quisquamst neque []au[]
noscite rem, ut fama facta feramus uirei*²⁵

can be paralleled by such lines as οὐδεὶς πω θνητῶν καλλίον' ἦρε τέχνην (CEG 830, 7 [Olympia, IV BC]). Performing a deed that nobody had accomplished is a *topos* of both literary – e.g. in the « Simonidean » epigram on the victory at Eurymedon or Cyprus – and inscriptional epigrams from the Classical period on²⁶ ; and so is the address to the reader of the epigram.

In the milieu in which the two early Latin inscriptions with indented pentameters were produced, there were probably both the opportunity and inclination to borrow from Greek literary practice, including formal features such as the arrangement of verses on a stone or page. The tendency to imitate did not need to aim at the most common patterns, but perhaps rather at the best and most elaborate, and the device of inscribing elegiac verses in a

²³ For an excellent introduction to the processes involved in the creation of a verse inscription, see Courtney (1995) 11–16.

²⁴ See Courtney (1993) 39–42, fr. 43–44.

²⁵ Text after Courtney (1995) 44, no. 15.

²⁶ On the « Simonidean » epigram, see Page (1981) 266–268, verses 870–877.

particular way was a means of displaying one's learnedness and literary affinity. As we have seen, this practice never became conventional in Antiquity, and perhaps was never employed in more than 10% to 15% of elegiac epigrams in the later Hellenistic and Imperial period; but by Imperial times it must have been common enough that it was used in qualitatively inferior epigrams, where the sequences of hexameters and pentameters could be confused²⁷. It was, however, the best Greek examples of the Hellenistic period that the Latin composers followed in the late second century BC.

Bibliography

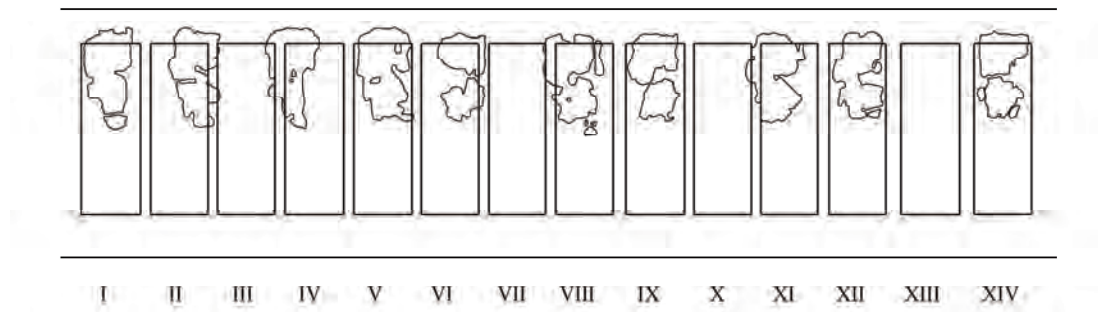
- Anderson, R.D. / Parsons, P.J. / Nisbet, R.G.M. (1979), « Elegiacs by Gallus from Qasr Ibrîm », *JRS* 69, 125–155.
- Barbantani, S. (1998), « Un epigramma encomiastico “alessandrino” per Augusto (SH 982) », *Aevum Antiquum* 11, 255–344.
- Bernand, E. (1969), *Inscriptions métriques de l’Égypte gréco-romaine* (Paris).
- Courtney, E. (1993), *The Fragmentary Latin Poets* (Oxford).
- Courtney, E. (1995), *Musa Lapidaria: A Selection of Latin Verse Inscriptions* (Atlanta).
- Dow, S. (1951), « Corinthiaca VI. The Latin Elegiacs of ca. 101 B.C. », *HSCP* 60, 81–100.
- Kaibel, G. (1878), *Epigrammata graeca ex lapidibus conlecta* (Berlin).
- Luppe, W. (2002), « Ein Leipziger Epigramm-Papyrus (P.Lips. inv. 1445 verso) », *APF* 48, 197–206.
- Martínez Fernández, A. (2006), *Epigramas Helenísticos de Creta* (Madrid).
- Martínez Fernández, A. / Apostolaki, S. (2004), « Dos nuevos epigramas funerarios de Λατὸ πρὸς Κάμαρα, Creta », *ZPE* 150, 43–47.
- Obbink, D. (2004), « Posidippus on Papyri Then and Now », in Acosta-Hughes, B. / Kosmetatou, E. / Baumbach, M. (ed.), *Labored in Papyrus Leaves: Perspectives on an Epigram Collection Attributed to Posidippus (P.Mil.Vogl. VIII 309)* (Washington, D.C.) 16–28.
- Page, D.L. (1981), *Further Greek Epigrams* (Cambridge).
- Peek, W. (1955), *Griechische Vers-Inschriften* (Berlin).
- Peek, W. (1971), *Epigramme und andere Inschriften aus Lakonien und Arkadien* (Heidelberg).
- Peek, W. (1981), « Revisis revidendis », *ZPE* 42, 289–291.
- Petzl, G. (1982), *Die Inschriften von Smyrna, Teil I: Grabschriften, postume Ehrungen, Grabepigramme* (IGSK 23, Bonn).
- Savignago, L. (2008), *Eisthesis: Il sistema dei margini nei papiri dei poeti tragici* (Minima philologica 3, Alessandria).
- SGO = Merkelbach, R. / Stauber, J. (Hrsg.), *Steinepigramme aus dem griechischen Osten* (München / Leipzig 1998–2004).
- Taylor, L.R. / West, A.B. (1928), « Latin Elegiacs from Corinth », *AJA* 32, 9–22.
- Turner, E.G. / Parsons, P.J. (1987), *Greek Manuscripts of the Ancient World* (2nd ed., BICS Suppl. 46, London).

²⁷ See for example an epitaph from Smyrna for eleven-year old Dionysios, who died after falling from a tree, SGO 05/01/36. The composer clearly worked from some patterns but had trouble putting them together, and he – or the ordinator – indented every even line, whether it was a pentameter or not.

P.KÖLN XII 468 AND READING HOMER IN LATE ROMAN / EARLY BYZANTINE PANOPOLIS

John Lundon¹

P.Köln XII 468, published in 2010, is made up of some fifty fragments from two collections: that of the University of Cologne and that of Duke University in Durham, North Carolina². The Cologne fragments had previously been edited by Bärbel Kramer as P.Köln I 40 in 1976, but the greater number, later discovered at Duke, were unpublished and could in many cases be joined to the Cologne pieces directly³. As it turned out, these extended thirty-three of the ninety verses partly preserved by the Cologne fragments and contributed remains of a hundred and ninety new verses, thereby substantially increasing the amount of surviving text. They also provided parts of five columns previously unrepresented (col. IV, V, XII, XV and XVI) and made it possible to determine the content of four of these (col. IV, V, XII, XV) and two others (col. X and XIV) more precisely.



In what follows, I intend to illustrate some of the noteworthy features of P.Köln XII 468 briefly, in the hope of calling attention to the importance of the papyrus and encouraging those who might be interested to peruse the original edition⁴.

The fifty or so fragments, ranging from the medium-sized to the minute, come from a papyrus roll whose *recto* originally contained at least the third and fourth books of the *Odyssey* and whose *verso* was never reused⁵. That the roll did in fact host at least these two books was already fairly clear from fr. f and put beyond all doubt by fr. 16⁶. The former preserves the ends of *Od.* 3, 489–496 (493 is missing) in its first column and faint traces of the initial letters of *Od.* 4, 18–21 in its second; the latter parts of the last three verses of

¹ I am most grateful to Michael Apthorp for detailed comments on my edition of the papyrus and earlier versions of this paper, and to Gianfranco Agosti for valuable discussion and a number of bibliographical references.

² P.Duk. inv. 779 (formerly P.Rob. inv. 43) + P.Köln inv. 902 = Homer & the Papyri *Od.* p167 = LDAB 2074 = MP³ 1033.3. The Duke fragments have been on permanent loan to the Cologne collection since 1986.

³ Fr. 3+abc, de+14+15, f+16, g+19, hi+20+21, 22+k+23, 24+l, mn+26+27. Letters refer to the Cologne, numbers to the Duke fragments.

⁴ This is not a mere summary of the original edition. In a few cases it has been possible to add or modify details. I have also been able to take account of several publications that have appeared or come to my notice in the meantime. I take the opportunity here to correct two of the slips pointed out to me by Michael Apthorp. In the note on *Od.* 3, 111, for « Die erstere » (p. 54, l. 5), read « Die letztere » (in reference to the variant ἀμύμων) and, for « Letztere » (l. 7), « Erstere » (in reference to ἀταρβής). In the note on *Od.* 3, 493 (p. 65) the manuscript sigla are Ludwig's.

⁵ To judge from the number of fragments of the third and fourth books of the *Odyssey* preserved (see the list of 18 items in P.Köln XII 468, 33–34, which however only records papyri overlapping with the Cologne pieces), the two books appear to have been quite popular reading in Graeco-Roman Egypt. The popularity of *Odyssey* 4 is also noted by Haslam (1997) 59. One wonders whether it was not at least in part due to Menelaus' account of his Egyptian captivity on the island of Pharos.

⁶ For an image of the two fragments joined, see P.Köln XII 468, Tafel VI.

the third book (495–497) and of the first four verses of the fourth, separated by a blank space of around four lines, in its first column, and the first letters of *Od.* 4, 25–27 in its second. No trace of an end-title or a *paragraphos* or a *coronis* survives⁷. Whether the roll contained further books of the poem is unclear, but the fact that it certainly contained at least two is of some interest⁸.

Thanks to a number of fragments partly preserving the upper margin or the remains of two columns or both, it was possible to reconstruct sixteen consecutive columns of the roll and to determine that these contained an average of twenty-nine lines of text⁹. Given an estimated column-to-column width of around 7 cm, then, the original roll must have been at least 3,25 m long¹⁰. That in its earlier state it was a minimum of 20 cm in height could also be calculated on the basis of the largest of the surviving fragments¹¹.

Unlike the majority of surviving Homeric papyri, written in various styles of more or less formal bookhands, the text of this *Odyssey* papyrus is penned in a smallish, upright, elegant, cursive script, which might be described as a business hand influenced by the

⁷ Schironi (2010) could only take the Cologne fragments (P.Köln I 40 = Schironi no. 46) into account in her welcome study of book-ends in papyri containing hexametric poetry. Fr. 16 now shows that she was obviously right to rule out the possibility of a *versus reclamans* (cf. 33, n. 81), but perhaps slightly too confident in supposing, with the first editor of the Cologne fragments, the presence of an end-title (cf. 39, 180 and P.Köln I 40, Introd. 90), unless the title was written further to the left as in P.Louvre inv. AF 12809 (= no. 19). But does the « crossed alpha flanked by two vertical strokes with a reversed triangle underneath » (cf. 122) under the last line of col. XV in this Louvre papyrus (*Iliad* 1, 611) really qualify as a true end-title? Furthermore, in P.Mich. inv. 5760d (= no. 39) part of an end-title is clearly visible in the space of 8–9 lines left between *Odyssey* 14 and 15, but it is written in a different hand and may therefore be a later addition. According to Schironi (49–50, 52 and 82), moreover, the Cologne (and Michigan) fragments continue « the old Ptolemaic system of having one book after the other in the same column » as opposed to Roman rolls which « seem to have adopted the new system of starting a new Homeric book in a new column ». It is also to be noted here that P.Bodm. I 1 and 2 (= no. 44 and 45) do have end-titles, although this fact alone does not suffice to prove that these fragments of books 5 and 6 of the *Iliad* come from separate rolls (cf. 52 with n. 118, 176 and 178).

⁸ P.Köln XII 468 provides further evidence against the view held by some (see esp. Lameere [1960] 9–11, 39, 131, 241–243) of the independent circulation of individual books of the Homeric poems in the Roman period. On the question, see now Schironi (2010) 44, 51–52 and 81, who cites as certain examples of Roman rolls containing more than one book of Homer P.Lond.Lit. 27 (= Schironi no. 12), P.Mich. inv. 5760d (= no. 39) and our papyrus (= no. 46). To these three examples she could also have added P.Lond.Lit. 30 (= no. 17), whose two-line end-title clearly included in its first line the name of the *Odyssey* and in its second line well-spaced references to books 1, 2 and 3 and which must therefore originally have held the first three books of the poem. The letter taken by Schironi on p. 118 as an *epsilon* is in fact a *beta*, is preceded by an *alpha* and must be followed by a restored *gamma*. These certain cases of rolls written in the Roman period and containing more than one book of Homer should make future editors wary of automatically assigning fragments of separate books of the Homeric poems written in the same hand to distinct rolls. Some considerations against the possibility that our roll originally contained further books of the *Odyssey* are advanced in P.Köln XII 468, 21–22.

⁹ The fragments preserving parts of the upper margin show that columns began with *Od.* 3, 460 (Fr. de), 489 (Fr. f I); 4, 18 (Fr. f II + 17 I), 45 (Fr. 17 II), 78 (Fr. 18), 106 (Fr. g I), 135 (Fr. g II), 164 (Fr. hi II), 193 (Fr. 22), 221 (Fr. 24 I), 251 (Fr. 24 II), 280 (Fr. 25), 339 (Fr. mn), 371 (Fr. 28); the fragments with remains of two consecutive columns that *Od.* 3, 489 and 4, 18 (Fr. f), 4, 18 and 45 (Fr. 17), 106 and 135 (Fr. g), 221 and 251 (Fr. 24) stood opposite one another. Seven columns contained 29 lines (I, II, VI, VII, VIII, XI, XIV), four 28 (III, IV, V, IX) and one 30 (X). Columns XII and XIII held together 59 lines, but which had 29 and which 30 is not clear. In columns XV and XVI alone the number of lines cannot be determined. Incidentally, as Michael Apthorp points out, since column XI would have no more lines than average with *Od.* 4, 273, missing in some medieval manuscripts, the column-length at least gives no support to its being an interpolation. For a table collecting the particulars about the surviving columns and a graphic reconstruction of the roll, see P.Köln XII 468, 22 and 36 respectively.

¹⁰ 1344 (total number of verses in *Od.* 3–4) $\div$ 29 (average number of lines in a column) = 46,3 columns $\times$ 7 cm (column-to-column width) = 324,1 cm.

¹¹ Cf. P.Köln XII 468 Tafel VI (Fr. 17) : 8,5 cm (15 lines or approximately one half of the lines in a column) $\times$ 2 + 1,5 cm (surviving upper margin) + 1,5 cm (assumed minimum depth of lower margin).

chancery style¹². Though the use of a non-literary script for a work of literature is of course well attested, this particular combination is still worthy of note¹³. The influence of the chancery style can be seen above all in the artificial lengthening of the strokes of certain letters. As is often the case with chancery scripts, the initial letters of the lines are enlarged and the final letters whose *ductus* allows it (*alpha*, *epsilon* and *sigma*) drawn out horizontally into the space between the columns. Fr. 17, which preserves line-ends on the left and line-beginnings on the right, offers a good example of both phenomena¹⁴. In the left-hand column, the upper stroke of *sigma* at the end of *Od.* 4, 18, 19, 21 and 22, the right-hand diagonal of *alpha* at the end of *Od.* 4, 25 and the middle stroke of *epsilon* at the end of *Od.* 4, 26 are all prolonged. In the right-hand column, the letters at the beginning of the lines are written noticeably larger and stand out on account of their size.

The first editor of the Cologne fragments rightly drew attention to the remarkable similarity between the handwriting of this manuscript and the script of the famous Bodmer rolls of books five and six of the *Iliad* (published as P.Bodm. I 1 and 2)¹⁵. These are written on the *verso* of sections of the same land register concerning the Panopolite nome and can be dated approximately, thanks to the *terminus post* provided by it : 213/214, the latest date deducible from a 22nd regnal year and mention of Aurelii, or AD 215/216, if there is an allusion to Caracalla's planned visit to upper Egypt¹⁶.

A further clue to this dating comes from the hand that added *Od.* 4, 344 in the upper margin of col. XIV¹⁷. The verse had been mistakenly omitted by the scribe along with verses 343 and 345. Although very little of this hand is preserved, it closely resembles a cursive of the third century AD. The use of the apostrophe in this marginal addition to separate double consonants, which began to take hold in the third century, too, points in the same direction¹⁸.

A striking feature of this *Odyssey* roll, which has hitherto gone unnoticed, is the occasional presence of short blanks within the text. The enlargement of the letters following them is a corollary. Since these blanks, when they occur, normally fall at the caesurae, it appears that they were meant to articulate the verses metrically. In *Od.* 3, 460, for example, a blank is left after αὐτὸν at the third-trochee caesura, in 464 after λοῦσεν at the hephthemimeral caesura and in 465 after ὀπλοτάτη at the penthemimeral caesura¹⁹. In each of these instances, the following letter is also clearly enlarged : the *pi* of πεμπώβολα in *Od.* 3, 460 (ἔχον was mistakenly omitted), the *kappa* of καλῇ in 464 and the *theta* of θυγάτηρ in 465. In light of such certain occurrences, cases of uncertain blanks coinciding with a caesura (or other metrical division) can perhaps be given the benefit of the doubt, especially when the next letter looks larger than normal.

To my knowledge, the marking of the caesurae of hexameters is attested in only one other papyrus and is therefore of especial interest. In the much earlier P.Köln VIII 328, assigned by its editor to the period straddling the first centuries BC and AD and referred by him on account of its outward appearance to the sphere of the school, the caesurae are regularly indicated by means of *dicola* and blanks : the penthemimeral caesurae in verses

¹² For the variety of writing styles adopted for texts of Homer, see Haslam (1997) 60. A selection of examples in Lameere (1960) Planches 1–10 and Turner (1987) Plates 12, 13, 14 and 80. On the chancery style, see Cavallo (1965), reprinted in Cavallo (2005) 17–42, Cavallo (2009) 120–123, and Messeri / Pintaudo (1998).

¹³ The combination in P.Köln XII 468 thus seems to anticipate by several centuries the general adoption around 800 AD of a cursive script stylised in the chancery manner to write books (later to become standard Byzantine Greek minuscule). On this development, see Messeri / Pintaudo (2000) and Cavallo (2009) 136.

¹⁴ Cf. P.Köln XII 468 Tafel VI.

¹⁵ See P.Köln I 40 Introd., 89.

¹⁶ See Derda (2010).

¹⁷ See P.Köln XII 468 Tafel X (Fr. m).

¹⁸ See Turner (1987) 11 with n. 50.

¹⁹ See P.Köln XII 468 Tafel V (Fr. de+14+15).

3, 4 and 5; the third-trochee caesura in verses 6 and 7 and probably the bucolic diaereses in verses 2 and 7. In verses 2 and 6, on the other hand, the same means apparently serve to indicate syllable division in ἐκ:ήλυθον and Πά:ρνι respectively.

A recently published « teacher's dipinto » from Trimithis in the Dakhleh Oasis, however, is also perhaps of relevance in this connection²⁰. The text is written on the wall of a schoolroom and consists of a series of epigrams, which may have served pupils as models for composition²¹. Whatever their purpose was, the middle or high point occurs several times at the third-trochee caesurae of the hexameters : in I 9 after Χαρίτεccι, in I 13 after θαρceίτε and in II 4 after χαρίεντεc²². In I 5, on the other hand, there is no mark at the caesura after νεύceιεν.

But, since our papyrus is clearly not a school exercise, the occasional metrical articulation of the text likely reflects a learned concern with the structure of the Homeric hexameter at a time when this verse measure had undergone and was undergoing profound modification²³. In any case, it implies a relatively high cultural level on the part of the person who introduced it.

It is a widely held belief that Homeric papyri of the Roman and Byzantine periods have little or nothing to contribute in textual matters²⁴. I do not wish to dispute this view here, but merely to point out that it is not quite true of the present papyrus manuscript. Of course a number of the variations are mere slips of the copyist. On three occasions, for example, he was induced by a *homoeoarcton* to omit verses²⁵. Within verses too, at the level of letters and words, he committed various mistakes. One passage (*Od.* 4, 339–54 preserved in Fr. mn+26+27) can be singled out as noteworthy, though fortunately not entirely representative, on account of the frequency and variety of scribal error. Within a few lines the copyist omitted letters in *Od.* 4, 339 and 349, added a superfluous letter in 340 and word in 351, confused letters in 342 and, to top it all off, left out verses 343–345²⁶. All this is more or less run of the mill, but significant for an overall assessment of the papyrus.

Alongside these blunders, however, occur a number of divergences from the rest of the tradition, or a part of it, that can be taken seriously. Of the several new variants only one

²⁰ See Cribiore / Davoli / Ratzan (2008) and Davoli / Cribiore (2010).

²¹ On the function of the epigrams, see Cribiore / Davoli / Ratzan (2008) 189 and Davoli / Cribiore (2010) 84 and 87.

²² High stops are also placed regularly at the ends of the distichs (I 4, 8, 12 and 16) and once (erroneously ?) also after the hexameter (I 6). At least two considerations suggest that the points occurring within the verses perform a metrical function: first, on all three occasions they are preserved, they fall invariably at the third-trochee caesura of the hexameter and, secondly, in one of these cases (I 9) the marking of a syntactical break would seem superfluous.

²³ The layout of certain late antique verse inscriptions also reveals an awareness of the perceived metrical structure of the hexameter and, in distichs, the pentameter by dividing at the caesura and writing the second part of the verse indented on a fresh line, as Agosti (2010) in a study of the phenomenon convincingly argues.

²⁴ See however Haslam (1997) 63 : « The stabilization of the 2nd century B.C., however drastic, was still only relative. Manuscripts continue to show a great deal of textual variation (more than is sometimes made out), but its range is narrower than seems to have been the case earlier. »

²⁵ *Od.* 3, 51–53; 4, 49–51, 343–345, but *Od.* 3, 51–53 may simply be lost in a lacuna between Frr. 1 and 2. On the other hand, a few other missing verses (*Od.* 3, 493 and 4, 57–58), which are weakly attested in these places, occur elsewhere in the Homeric poems and whose omission cannot be explained mechanically, were almost certainly absent in the exemplar. The papyrus thus provides further evidence that they are interpolations. Cf. Athorp (1980) 221, n. 29 on *Od.* 3, 493 and 20–21 on 4, 57–58. As to *Od.* 3, 78, missing in the two other papyri and occurring in a minority of the medieval manuscripts, it cannot be quite ruled out that it was absent from the papyrus, although the traces appear to suggest its presence. In addition to inadvertently dropping verses, moreover, the copyist seems once to have mistakenly repeated one (*Od.* 4, 21a).

²⁶ *Od.* 4, 339 (τοιcιv), 340 (Οδυ{c}ευc), 342 (εoc for εον), 349 (εειτε), 351 (Αιγυπτω {δε} μ' ετι δευρο θ[εoi μεμαωτα νεεcθαι]). In at least one case, the same mistake occurs in the papyrus as in a later manuscript (*Od.* 3, 145 : εξακέαιο for εξακέαιτο).

can be dealt with here in any detail²⁷. The long drawn-out middle stroke of *epsilon* in line 2 of Fr. 1, which contained *Od.* 3, 44, shows that it must have been the last letter of the line²⁸. In this text, then, the participle stood in the dual (μολόντε) and not in the plural (μολόντες) as in the rest of the tradition. Moreover, the new reading seems to be no mere slip of the copyist. For, although Telemachos and Athena-Mentor have sailed to Pylos in the company of others, it is only the two of them who disembark and betake themselves to Nestor, Nestor's sons and the other Pylans, as is also plain from ἀμφοτέρων at the beginning of verse 37 (ἀμφοτέρων ἔλε χεῖρα καὶ ἔδρυεν παρὰ δαιτὶ). In all likelihood, the dual here is a learned conjecture and the fruit of a careful examination of the context²⁹. On a close reading of the passage, the copyist – or somebody before him – noticed that the participle in reality referred to only two people and, as the metre allowed it, replaced the plural with the dual form³⁰.

As for the many known variants, the papyrus shows that they go back at least to the late Roman period, thus generally providing the earliest direct support for them. This is of particular interest in those cases in which the variants are only rarely attested or, though more or less well attested, have been rejected by some or all of the editors in favour of another reading³¹.

All in all, the papyrus shows over a comparatively lengthy stretch of text to just what degree an individual copy of Homer could, even in the late Roman or early Byzantine period, take on its own particular form and vary from the traditional text familiar to us from our editions³².

But where was this copy made and by whom? To the close similarity between the handwritings of P.Köln XII 468 and P.Bodm. I, the first editor of the Cologne fragments added the fact that, of lectional signs, only the apostrophe and trema are employed in these rolls³³. Telling, I think, too is the very use of such a script to copy whole books of Homer. Clearly only a detailed comparison of all features of the papyri could provide sufficient data for a serious treatment of this issue, but even the points of contact between P.Köln XII 468 and P.Bodm. I just referred to point to a possible common origin of the rolls.

In addition to P.Bodm. I, there is, however, a further indirect link between P.Köln XII 468 and the Bodmer papyri, which incidentally bolsters the possibility of a relation between the Cologne *Odyssey* and the Bodmer *Iliad* rolls. P.Köln XII 468 is one of seven papyri divided between Cologne and Duke of which the Duke parts all derive from the collection of the archaeologist David Moore Robinson³⁴. Of these, two also come from the

²⁷ The other unattested variants : 3, 152 (κακοῖσιν for κακοῖο) and 4, 281 (ἀκούομεν for ἀκούσαμεν). To these may be added 3, 467 (χλαῖναν καλὴν for φᾶρος καλὸν) and 496 (ὑπεξέφερον πόδες ἵππων for ὑπέκφερον ὠκέες ἵπποι), where apparently formulaic expressions occurring elsewhere in the Homeric poems have been exchanged.

²⁸ See P.Köln XII 468 Tafel II (Fr. 1).

²⁹ Some of the weakly attested variants (τὸν at 3, 239 or πρίν γ' at 4, 254) seem also to imply reasoning and may too derive from conjectures.

³⁰ For another apparent conjecture in an *Odyssey* papyrus probably involving the dual, see Andorlini / London (2001) 4–5.

³¹ Rarely attested variants : 239 (τὸν for τὴν) ; 4, 20 (ἵπποι for ἵππῳ), 254 (πρίν γ' for πρίν), 287 (χεῖρ for χερσὶ). More or less well-attested variants rejected by some or all of the editors : 3, 111 (ἀμύμων for ἀταρβής), 182 (ἔστασαν for ἵστασαν), 204 (ἀοιδὴν for πυθέσθαι), 490 (ὁ δὲ τοῖς παρ ξείνια θῆκεν for ὁ δ' ἄρα ξεινήϊα δῶκεν) ; 4, 19 (μέεσσιν for μέεσσιν), 115 (ὀφθαλμοῖσιν for ὀφθαλμοῖν), 119 (μυθήσαιο for πειρήσαιο), 251 (ἀνειρώτευν for ἀνιρώτων, ἀνιρώτευν, ἀνιρώτων), 252 (ἐγὼν ἐλόευν for ἐγὼ λόεον), 254 (μὴ μὲν for μὴ με), 282 (ὀρμηθέντε for ὀρμηθέντες). A few of these (ἀμύμων at 3, 111 ; ὁ δὲ τοῖς παρ ξείνια θῆκεν at 3, 490 ; μυθήσαιο at 4, 119) are regarded by the scholia explicitly or implicitly as inferior readings.

³² For a recent sketch of the transmission of the Homeric poems in antiquity, see Rengakos (2009).

³³ See P.Köln I 40 Introd., 89 and P.Köln XII 468 Introd., 24–26 and 30–31.

³⁴ Listed in the order of the Cologne inventory numbers : P.Köln inv. 901 + P.Duk. inv. 772 (P.Rob. inv. 35) : Achilles Tatius, Leucippe and Clitophon (LDAB 8, MP³ 0002.100) ; P.Köln inv. 902 + P.Duk. inv. 779 (P.Rob. inv. 43) : Homer, *Odyssey* 3 and 4 (LDAB 2074, MP³ 1033.3) ; P.Köln inv. 903 a–k + P.Duk. inv. 774

same papyri as fragments preserved in the Geneva Library (P.Gen. inv. 271 and P.Gen. inv. 272), and one belongs to the same Menander codex as pieces in possession of the Fondation Bodmer.

Now, assuming a common origin, the Bodmer papyri might provide two clues as to the provenance of the Cologne *Odyssey* roll. The first is that the Bodmer *Iliad* books are written on the back of two sections of the same land register from the Panopolite Nome³⁵. The second, not incompatible with the first, is that the bulk of the Bodmer papyri may derive from a single discovery consisting of the buried library of some institution, though the constituent texts, the kind of institution involved and the exact site of the find are all a matter of scholarly debate³⁶.

As to the writer of our roll, he was probably an educated clerk from Panopolis or its environs, who earned his living by copying official documents during the day and used the same hand he employed at work to transcribe literature for himself and others in the evenings and at the weekends³⁷. Hence, on the one hand, the interesting readings and metrical articulation and, on the other, the haste- and fatigue-induced errors. He may even have belonged to a group of more or less learned enthusiasts who in their leisure time prepared editions of Greek literature in a kind of *circolo di scrittura*³⁸.

Panopolis certainly satisfies the conditions for such an assumption. As district capital, it was not only an administrative but of necessity also a cultural centre³⁹. The evidence, both papyrological and other, clearly supports this picture. The papers of Aurelius Ammon and his family (P.Ammon I and II) as well as the texts belonging to the Bodmer Library (P.Bodm.) document an interest in Greek literature among inhabitants of the town and the surrounding area, at least in the higher social strata, and the Strasbourg fragments of Empedocles (P.Strasb. gr. Inv. 1665–1666), likely discovered there, suggest that it was of

(P.Rob. inv. 37) : Unknown Prose (LDAB 4651, MP³ 2580.010) ; P.Köln inv. 904 + P.Duk. inv. 775 (P.Rob. inv. 38) + P.Bodm. IV, XXV, XXVI : Menander, *Samia*, *Dyscolus* and *Aspis* (LDAB 2743, MP³ 1298) ; P.Köln inv. 905 + P.Duk. inv. 773 (P.Rob. inv. 36) + P.Gen. inv. 272 : Plutarch, *Life of Caesar* (LDAB 3842, MP³ 1431) ; P.Köln inv. 906 + P.Duk. inv. 769 (P.Rob. inv. 32) : Scholia Minora to Homer, *Odyssey* 1, 45–116 (LDAB 1949, MP³ 1207.2) ; P.Köln inv. 907 + P.Duk. inv. 777 (P.Rob. inv. 40) + P.Gen. inv. 271 : Cynic Diatribes (LDAB 3866, MP³ 2580). The ranges of the inventory numbers of the various collections (P.Köln inv. 901–907 ; P.Duk. inv. 769–779 (P.Rob. inv. 32–43) ; P.Gen. 271–272) also show that the papyri belong to sets acquired together and deriving from the same source.

³⁵ Turner (1980) 52–53, within a discussion of the provenance of the Menander codex P.Bodm. IV, refers to this fact as evidence that the codex might come from Panopolis.

³⁶ Robinson (1990a, 1990b and 1990/1991), who includes both the two Bodmer *Iliad* rolls and the Cologne *Odyssey* papyrus in his inventory of the contents of the find (nos. 1, 2 and 37 = 35 = 32), argues that the texts formed the library of the Monastery founded by Pachomius in Upper Egypt in the fourth century, were unearthed in 1952 in the plain of Dishna, where they had been buried in a jar in the seventh century, and came through middlemen and dealers into the possession of various collections, the principal of which are the Bodmer and Chester Beatty libraries. He accounts for the presence of non-Christian Greek literary texts by supposing they were « gifts from outside, perhaps contributed by prosperous persons entering the Order » ([1990b] 4–5). Details of this reconstruction have been handled with varying degrees of scepticism by Kasser (1988, 1991 and 2000). Along the lines of Robinson, Agosti (2001 and 2002) believes that the Bodmer papyri represent the library of a monastic community, some of whose members shared an interest in Greek literature. Laplace (1993) 53–55, on the other hand, taking up suggestions by V. Martin, J. Van Haelst and J.-L. Fournet, among others, sees in these papyri the collection of a school in Panopolis, which, originally pagan, later converted to Christianity.

³⁷ For literary papyri written in chancery hands and so apparently copied by functionaries, cf. Messeri / Pintaudi (2000) 81–82 and Cavallo (2009) 123. A further clue that this may well have been the case of P.Bodm. I is the fact that the literary texts (*Iliad* 5 and 6) are written on the back of an administrative roll.

³⁸ For a definition of this concept, see Cavallo (2004) 646 and Del Corso (2008) 14.

³⁹ See Cameron (1982) 217–221, Martin / Primavesi (1999) 43–51, Egberts / Muhs / van der Vliet (2002), Schubert (2002) and Miguélez Caverio (2008) 191–263.

long standing⁴⁰. Panopolis too, as is well known, produced such poets as Cyrus, Nonnus and Pamprepis, whose hexameter poems imply a thorough acquaintance with Homer and the entire epic tradition⁴¹. Without teachers, some of whose names are actually known, educational institutions, books, libraries, both public and private, copyists and *scriptoria*, all this would hardly have been possible⁴². It is in such a context that we can easily situate our Cologne-Duke *Odyssey* (and Bodmer *Iliad*) rolls.

Bibliography

- Agosti, G. (2001), « Considerazioni preliminari sui generi letterari dei poemi del Codice Bodmer », *Aegyptus* 81, 185–217.
- Agosti, G. (2002), « I poemetti del *Codice Bodmer* e il loro ruolo nella storia della poesia tardoantica », in Hurst, A. / Rudhardt, J. (éd.), *Le Codex des Visions (Recherches et Rencontres. Publications de la Faculté des Lettres de Genève 18, Genève)* 73–114.
- Agosti, G. (2010), « *Eisthesis*, divisione dei versi, percezione dei *cola* negli epigrammi epigrafici in età tardoantica », *Segno e Testo* 8, 67–98.
- Andorlini, I. / Landon, J. (2000), « Frammenti di Omero, *Odissea* XI 210–29 (PDuk inv. 60 + PPisaLit 23) », *ZPE* 133, 1–6.
- Aphorip, M.J. (1980), *The Manuscript Evidence for Interpolation in Homer (Bibliothek der Klassischen Altertumswissenschaften 71, Heidelberg)*.
- Cameron, A. (1982), « The Empress and the Poet : Paganism and Politics at the Court of Theodosius II », *YCS* 27, 217–289.
- Cavallo, G. (1965), « La scrittura del P.Berol. 11532 : contributo allo studio dello stile di cancelleria nei papiri greci di età romana », *Aegyptus* 45, 216–249.
- Cavallo, G. (2004), « Sodalizi eruditi e pratiche di scrittura a Bisanzio », in Hamesse, J. (éd.), *Bilan et perspectives des études médiévales (1993–1998) (Textes et études du Moyen Âge 22, Louvain-la-Neuve)* 645–665.
- Cavallo, G. (2005), *Il calamo e il papiro. La scrittura greca dall'età ellenistica ai primi secoli di Bisanzio (Pap. Flor. XXXVI, Firenze)*.
- Cavallo, G. (2009), « Greek and Latin Writing in the Papyri », in Bagnall, R.S. (ed.), *The Oxford Handbook of Papyrology* (Oxford) 101–148.
- Criboire, R. / Davoli, P. / Ratzan, D.M. (2008), « A Teacher's Dipinto from Trimithis (Dakhleh Oasis) », *JRA* 21, 170–191.
- Davoli, P. / Criboire, R. (2010), « Una scuola di greco del IV secolo d.C. a Trimithis (Oasi di Dakhla, Egitto) », in Capasso, M. (ed.), *Leggere greco e latino fuori dai confini nel mondo antico (I Quaderni di Atene e Roma 1, Lecce)* 73–87.
- Del Corso, L. (2008), « L'*Athenaion Politeia* (P.Lond.Lit. 108) e la sua "biblioteca" : libri e mani nella chora egizia », in Bianconi, D. / Del Corso, L. (ed.), *Oltre la scrittura. Variazioni sul tema per Guglielmo Cavallo (Dossiers Byzantins 8, Paris)* 13–52.
- Derda, T. (2010), *P.Bodmer I Recto : A Land List from the Panopolite Nome in Upper Egypt (After AD 213/4) (JJP Suppl. 14, Warsaw)*.
- Egberts, A. / Muhs, B.P. / Van der Vliet, J. (2002), *Perspectives on Panopolis (Pap. Lugd. Bat. XXXI, Leiden)*.
- Haslam, M. (1997), « Homeric Papyri and Transmission of the Text », in Morris, I. / Powell, B. (ed.), *A New Companion to Homer (Mnemosyne Suppl. 163, Leiden / New York / Köln)* 55–100.
- Kasser, R. (1988), « *Status quaestionis* 1988 sulla presunta origine dei cosiddetti Papiri Bodmer », *Aegyptus* 68, 191–194.
- Kasser, R. (1991), « Bodmer Papyri », in Atiya, A.S. (ed.), *The Coptic Encyclopedia* 8 (New York) 48–53.
- Kasser, R. (2000), « Introduction », in Bircher, M. (éd.), *Bibliotheca Bodmeriana* (München), Tome 1, XXI–XXXVII.
- Lameere, W. (1960), *Aperçus de paléographie homérique. A propos des papyrus de l'Iliade et de l'Odyssée des collections de Gand, de Bruxelles et de Louvain (Les Publications de Scriptorium 4, Paris / Bruxelles / Anvers / Amsterdam)*.

⁴⁰ See Martin / Primavesi (1999) 51, who date the papyrus to the latter part of the first century AD (p. 15). The pillars in the garden of Ptolemaeus at Panopolis, inscribed with Greek poetry and also dating perhaps to the first century AD (cf. Cameron [1982] 219–220), point in the same direction.

⁴¹ On the poets coming from Panopolis and vicinity, see Cameron (1982) 217–221. To the Ammon archive belong fragments of a papyrus codex with parts of *Odyssey* 9 and 11 (P.Ammon II 26) and possibly also a glossary on *Odyssey* 1 (P.Köln IX 362; cf. *ibidem* p. 56 n. 10).

⁴² On the names of some teachers, see now Miguélez Cervero (2008) 214–218.

- Laplace, M. (1993), « A propos du P.Robinson-Coloniensis d'Achille Tatius, Leucippé et Clitophon », *ZPE* 98, 43–56.
- Martin, A. / Primavesi, O. (1999), *L'Empédocle de Strasbourg (P.Strasb. gr. Inv. 1665–1666)* (Berlin / New York).
- Messeri, G. / Pintaudi, R. (1998), « Documenti e scritture », in Cavallo, G. / Crisci, E. / Messeri, G. / Pintaudi, R. (ed.), *Scrivere libri e documenti nel mondo antico (Pap. Flor. XXX, Firenze)* 39–53.
- Messeri, G. / Pintaudi, R. (2000), « I papiri greci d'Egitto e la minuscola libraria », in Prato, G. (ed.), *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito (Pap. Flor. XXXI, Firenze)* 67–82.
- Miguélez Caverro, L. (2008), *Poems in Context. Greek Poetry in the Egyptian Thebaid 200–600 AD (Sozomena 2, Berlin / New York)*.
- Rengakos, A. (2009), « Die Überlieferungsgeschichte der homerischen Epen im Altertum. Eine Skizze », in Karamalengou, E. / Makrygianni, E. (ed.), *Ἀντιφύλησις. Studies on Classical, Byzantine and Modern Greek Literature and Culture. In Honour of John-Theophanes A. Papademetriou* (Stuttgart) 83–91.
- Robinson, J.M. (1990a), « The First Christian Monastic Library », in Godlewski, W. (ed.), *Acts of the Third International Congress of Coptic Studies, Warsaw 1984* (Warszawa) 371–378.
- Robinson, J.M. (1990b), « The Pachomian Monastic Library at the Chester Beatty Library and the Bibliothèque Bodmer », in *Occasional Papers of The Institute for Antiquity and Christianity* 19, 1–27.
- Robinson, J.M. (1990/1991), « The Pachomian Monastic Library at the Chester Beatty Library and the Bibliothèque Bodmer », in *Manuscripts of the Middle East* 5, 26–40.
- Schironi, F. (2010), *TO META BIBAION. Book Ends, End-Titles, and Coronides in Papyri with Hexametric Poetry (Am. Stud. Pap. 48, Durham, North Carolina)*.
- Schubert, P. (2002), « Contribution à une mise en contexte du *Codex des Visions* », in Hurst, A. / Rudhardt, J. (éd.), *Le Codex des Visions (Recherches et Rencontres. Publications de la Faculté des Lettres de Genève 18, Genève)* 19–25.
- Turner, E.G. (1980), *Greek Papyri. An Introduction* (2nd ed., Oxford).
- Turner, E.G. / Parsons, P.J. (1987), *Greek Manuscripts of the Ancient World* (2nd ed., BICS Suppl. 46, London).

DIE ZUKUNFT DER GRIECHISCHEN PAPYROLOGIE

Herwig Maehler

In einem vor Kurzem veröffentlichten Handbuch wird uns versichert, dass die Publikation unedierter griechischer Papyri noch für Jahrhunderte das Kerngeschäft des Papyrologen bleiben werde und dass auch weiterhin mit durchschnittlich etwa 700 neuen griechischen und lateinischen Texten jährlich gerechnet werden könne¹. Der Autor (644–645) schätzt die Zahl der noch unveröffentlichten griechischen Papyri auf eine bis anderthalb Millionen, und wenn nur die Hälfte davon publikabel sei, werde das unsere Zunft noch für viele Generationen beschäftigen.

Leider kann ich seinen Optimismus nicht teilen. Nach meiner Kenntnis sind die meisten kleineren Papyrussammlungen mehr oder weniger erschöpft; auch in größeren, wie z.B. der British Library, ist so gut wie nichts Publikables noch unediert, und sogar in den zahlenmäßig größten Sammlungen in Cairo, Wien oder Berlin ist es schwierig geworden, unedierte Texte zu finden, die die Veröffentlichung lohnen würden. Von den unedierten Texten, die ich in diesen drei Sammlungen gesehen habe, ist weit weniger als die Hälfte, vielleicht höchstens noch ein Zehntel publizierbar. Einzig die Sammlung der Oxyrhynchos-Papyri in Oxford scheint noch große Reserven zu haben.

Aber nicht nur von den genannten Zahlen bin ich nicht überzeugt, ich glaube auch nicht, dass die Edition neuer Texte das Kerngeschäft der Papyrologen bleiben wird. Meine Prognose beruht auf anderen Zahlen. Die wichtigste Zeitschrift für unser Fach ist die *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* (ZPE). Wie sich das zahlenmäßige Verhältnis von Papyrologie und Epigraphik in den Beiträgen dieser Zeitschrift darstellt und verändert, dürfte deshalb für die Situation dieser beiden Fächer aufschlussreich sein. Ich habe darum die Beiträge der 45 Bände von 2000 bis 2010 durchgesehen (Band 129–173) und bin zu folgenden Ergebnissen gekommen.

Von insgesamt 1869 Beiträgen betreffen literarische Papyri 438 (23,43 %), sub-literarische Texte (Zauberpapyri, Schultexte usw.) 69 (3,7 %), allgemein literarische Themen 63 (3,4 %) ; Urkundenpapyri (einschließlich Briefe) 347 (18,5 %), allgemeine historische Themen 69 (3,7 %) ; Inschriften 795 (42,5 %), Numismatik 23 (1,2 %), archäologische Themen 45 (2,4 %), Texte in anderen Sprachen (aramäisch, demotisch, koptisch, nubisch) 20 (1,1 %). Nimmt man 1. literarische und sublitterarische Texte mit allgemein literarischen Themen zusammen, sind es 570 Beiträge (30,5 %) ; 2. dokumentarische Texte und allgemein historische Themen 416 (22,25 %) ; 3. Epigraphik und Numismatik zusammen 818 (43,8 %), also annähernd die Hälfte.

Interessanter ist der Vergleich der « Produktivität » in diesen drei Gruppen während der ersten fünf Jahre (2000–2005) mit den Zahlen während der nächsten fünf Jahre (2005–2010) : in der ersten Gruppe (literarische Texte) fällt die Zahl von 232 auf 206 (-26 oder 11,2 %), in der zweiten (dokumentarische Texte) von 207 auf 140 (-67 oder 32,4 %), in der dritten (Epigraphik) steigt sie leicht von 393 auf 402 (+ 9 oder 2,3 %). Während also die Inschriften weiterhin großes Interesse finden (Tendenz leicht steigend), ist es bei den Papyri deutlich umgekehrt : nimmt man die Beiträge zu literarischen und dokumentarischen Papyri zusammen, ist der Rückgang insgesamt 93 (= 21,2 %) ; nimmt man sie jedoch getrennt, zeigt sich das Minus bei den dokumentarischen Papyri als fast dreimal größer als bei den literarischen Papyri (32,4 % gegenüber 11,2 %). Wie erklärt sich dieser Rückgang ? Ich glaube, zwei Hauptfaktoren sind dafür verantwortlich.

1. Der eine Faktor ist natürlich, wie schon gesagt, die immer geringer werdende Zahl publikabler Texte in den Sammlungen, verbunden mit dem Effekt der UNESCO-

¹ Van Minnen (2009).

Resolution von 1972 gegen den Ankauf antiker Objekte, die nach diesem Datum ausgeführt wurden. Diese Resolution hat die Ausfuhr von Papyri aus Ägypten inzwischen fast gänzlich zum Erliegen gebracht. Ein Glücksfall wie die Poseidipp-Kartonnage, die 1992 angekauft wurde, die aber nach Aussage der Herausgeber schon viele Jahre vorher in Europa gewesen sein soll, wird sich kaum wiederholen. Auch im Antikenhandel und in Auktionen werden nur noch ganz selten Papyri angeboten, meist nur kleine Fragmente und Bruchstücke von Kartonnagesärgen. Papyri, die jetzt noch in Ägypten gefunden werden, müssen im Land bleiben, und jeder weiss, wie schwierig die Arbeitsbedingungen dort sind.

2. Der zweite Faktor, der zum gegenwärtigen Niedergang der griechischen Papyrologie beigetragen hat und weiter beiträgt, ist die immer stärker zunehmende Spezialisierung innerhalb unseres Orchideenfaches. Das Phänomen ist nicht neu; es hat immer schon Spezialisten gegeben, und der Graben zwischen den Urkunden-Papyrologen und den literarischen Papyrologen wurde immer nur von Wenigen überwunden. Aber es gab auch viele andere, die das ganze Millennium des griechisch-römischen Ägypten überblicken und in Forschung und Lehre zur Geltung bringen konnten. Die Großen unseres Faches, von Wilcken, Kenyon und Vitelli bis zu Naphtali Lewis und Jean Bingen, haben es uns vorgelebt. Aber unter den Jüngeren sehe ich fast nur noch Spezialisten. Durch die vielen Datenbanken und Suchmaschinen, die uns heute zur Verfügung stehen, ist es ja auch so viel leichter geworden, über einen eng begrenzten Ausschnitt unseres Faches alles Wissbare und alles relevante Material schnell auf dem Computer zu versammeln, und die Versuchung vor allem für die Jüngeren, sich auf diese Weise ein Feld zu schaffen, auf dem sie sich auskennen und sicher fühlen, muss sehr stark sein – das kann ich nachvollziehen. Dieses Phänomen ist auch auf anderen Gebieten zu beobachten, nicht nur in den Geisteswissenschaften, sondern auch – und noch stärker – in den Naturwissenschaften und in der Medizin, aber die Folgen sind fatal, besonders für ein an sich schon so stark spezialisiertes Fach wie die Papyrologie.

Welche Folgen? Erstens verstärkt die zunehmende Spezialisierung das Bestreben, die Papyrologie als eigenständiges Fach zu etablieren². Ein eigenes Department oder Institut zu haben, bietet zwar den Vorteil, dass man sich wenig mit Kollegen abstimmen muss, birgt aber die große Gefahr, das Fach zu isolieren, so dass es von den größeren Nachbardisziplinen nicht mehr wahrgenommen wird. Die Papyrologie war von Anfang an, und kann auch gar nichts anderes sein, eine Hilfswissenschaft, die ihre Ergebnisse den anderen zur Verfügung stellt, die griechische Papyrologie vor allem der Klassischen Philologie und der Alten Geschichte (das gilt ja ebenso für Epigraphik und Numismatik), während die demotische und die koptische Papyrologie vor allem im Rahmen der Ägyptologie arbeiten. Diese Hilfswissenschaften können nur im Zusammenwirken, im Austausch mit den Hauptfächern der Altertumswissenschaft florieren und wirklich relevante Ergebnisse hervorbringen. Dass der Editor eines Tragödienpapyrus das ganze Arsenal der Klassischen Philologie beherrschen muss, versteht sich von selbst. Der Editor einer Papyrusurkunde muss sie im Kontext der Forschungsfragen der Alten Geschichte vorstellen, wenn er möchte, dass diese von seinem Papyrus Kenntnis nimmt. Tut er das nicht, wird er ignoriert. Der Doyen der griechischen Papyrologie, Jean Bingen, hat uns schon vor 18 Jahren daran erinnert: « La papyrologie (...) n'est pas aux yeux de tous la discipline fondamentale du XX^e siècle (...). L'historien de la littérature et le philologue des grands siècles de la grécité ou de la latinité ont parfaitement le droit de nous ignorer comme certains d'entre nous les ignorent. S'ils nous ignorent, n'est-ce pas nous qui en portons peut-être la faute ? »³

² Mein Vorgänger in London, Sir Eric Turner, hatte einen Assistenten, der in papyrologische Bücher « Department of Greek Papyrology » hineinschrieb, das es natürlich nicht gab, denn es hätte nur aus ihm und Herrn Turner bestanden; die Papyrologie war und ist dort noch immer Teil des Department of Greek and Latin.

³ Siehe Bingen (1994) 45.

Zweitens hat die Überspezialisierung zur Folge, dass sogar innerhalb eines kleinen Faches die Spezialisten einander immer weniger zu sagen haben. Es ist fast schon so, wie wenn zwei Shakespeare-Spezialisten über *Romeo und Julia* sprächen, von denen der Eine alles über Romeo und nichts über Julia weiss und der Andere umgekehrt alles über Julia und nichts über Romeo... Noch vor einer Generation konnte man von Papyrologen erwarten, dass sie jenseits ihrer jeweiligen Forschungsgebiete einen einigermaßen informierten Überblick über das Millennium des griechisch-römischen Ägypten hatten. Aber das ist immer weniger der Fall. Gewiss hat es auch früher Papyrologen gegeben, die sich ihr Leben lang an immer demselben Thema abgearbeitet haben, aber sie waren Ausnahmen. Heute dominieren, wie überall, auch hier die Spezialisten. Die Folge ist, dass nicht nur zwischen unserem Fach und den Nachbardisziplinen, sondern sogar innerhalb unseres kleinen Faches der wissenschaftliche Dialog zum Erliegen kommt. Der Experte für das Zenon-Archiv und der Spezialist für die Militärverwaltung des spätantiken Ägypten werden einander nicht viel zu sagen haben. Wo aber das wissenschaftliche Gespräch verstummt, stirbt auch die Wissenschaft.

Daraus ergibt sich drittens die Konsequenz, dass dem Fach der Nachwuchs ausgeht. Woher kommt der Nachwuchs der griechischen Papyrologie? Vermutlich fängt niemand ein Studium in der Altertumswissenschaft an mit dem Berufsziel, Papyrologe zu werden, denn die meisten Studienanfänger wissen ja gar nicht, was das ist und was so ein Mensch tut. Der potenzielle Nachwuchs kommt in der Regel von der Klassischen Philologie oder der Alten Geschichte. Aber junge Studenten kann man kaum für die Papyri interessieren, indem man ihnen Steuerquittungen oder Abgabenlisten vorsetzt. Nach meiner Erfahrung aus 22 Jahren Lehre am University College London sind die Themen, die Interesse für die Papyri wecken können, solche die wichtige und für das ganze Studienfach relevante Erkenntnisgewinne versprechen. Für angehende Philologen sind das natürlich in erster Linie Papyri mit neuen, bisher unbekannten Texten der antiken Literatur. Was mich selbst zuerst auf die Papyri aufmerksam gemacht hat, war Bruno Snells Seminar über die neuen Archilochos-Papyri, die Edgar Lobel im Jahr zuvor im 22. Band der *Oxyrhynchus Papyri* publiziert hatte. Auch Texte wie der Stesichoros-Papyrus aus Lille, der Straßburger Empedokles oder der von Peter Parsons edierte Simonides-Papyrus (P.Oxy. LIX 3965) können Enthusiasmus für die Papyrologie wecken. Aber auch der Urkunden-Papyrologie fehlt es gewiss nicht an Themen, die Studenten zum Einsteigen motivieren könnten. Das haben wir in den Summer Schools, die seit 1982 zu eben diesem Zweck in regelmäßigen Abständen stattgefunden haben, immer wieder gesehen.

Vor allem ist es die Begegnung der Kulturen, die die Studenten fasziniert, der ägyptischen mit der hellenistischen und später die der paganen mit der christlichen – ein Phänomen, das ja auch für unsere Zeit von höchster Aktualität ist. Die Kultur des griechisch-römischen, demotischen und koptischen Ägypten ist in geradezu idealer Weise geeignet zu studieren und zu zeigen, was geschieht, wenn so grundverschiedene Traditionen und Denkweisen auf einander treffen. Hier koexistieren verschiedene Völker, Sprachen, Schriften, Religionen, verschiedene Rechtssysteme, Bauformen, Kunstformen, Erzählformen; hier können wir, in den Papyri und in den archäologischen Zeugnissen, die Resultate dieser Jahrhunderte langen Koexistenz auf exemplarische Weise studieren: was geschieht, als die hellenistische Kultur, die der neuen Herren des Landes, der ägyptischen übergeordnet wird, die doch viel älter und ganz anders war? Setzt sie sich durch, wird sie absorbiert, oder entsteht eine Mischkultur? Und wie funktioniert dieses Zusammenleben im Alltag, in den Familien? Wie gehen die römischen Behörden mit dieser multiethnischen und multikulturellen Gesellschaft um? Wie wirkt sich das Aufkommen des Christentums aus? War das Wiederaufleben der ägyptischen Sprache, des Koptischen, auch ein Ausdruck der Rebellion, des Protestes und der Selbstbehauptung ägyptischer Identität und Kultur nach drei Jahrhunderten unangefochtener Dominanz hellenistisch-

römischer Zivilisation ? Wie zeigt sich die Überlagerung des einheimischen Rechtssystems durch das hellenistische und später durch das römische Recht ? Es ist ja kein Zufall, dass gerade solche Fragen nach den Begegnungen von Kulturen auch die Faszination von Ausstellungen in den großen archäologischen und ägyptologischen Museen ausmachen, die die Besucherzahlen auf Rekordhöhen treiben.

Aber wo sind die Papyrologen, die sich mit solchen Fragen beschäftigen oder sie wenigstens stellen ? Damit sind wir wieder beim Problem der Spezialisierung und des Verlustes der Kommunikation. Das ist in erster Linie ein Problem der dokumentarischen Papyrologie und nicht so sehr der literarischen, denn griechische literarische Papyri werden immer noch von den meisten Gräzisten wahrgenommen. Die Urkunden haben es schwerer, denn für die Althistoriker ist Ägypten marginal, hier passiert – abgesehen von gelegentlichen Aufständen – nicht viel, die syrischen Feldzüge der Ptolemäer hatten nur regionale Bedeutung und selbst die jüdische Rebellion von 115 n.Chr., die von Kyrene auf Ägypten übergriff, und die Annexion durch Zenobia waren nur kurze Episoden. Rückschlüsse von der reichlich dokumentierten Verwaltung Ägyptens auf die übrigen Provinzen des Imperiums zu ziehen, ist immer problematisch, und auch in Bezug auf seine Wirtschaft lässt sich Ägypten mit keiner anderen Provinz vergleichen.

Das bedeutet aber : wenn sich die dokumentarische Papyrologie damit begnügt, sich mit Texten zu beschäftigen, die keinerlei über Ägypten hinaus relevante Ergebnisse liefern, wird sie nicht einmal mehr von den Althistorikern zur Kenntnis genommen werden, und erst recht nicht von der weiteren Gelehrtenrepublik oder *academic community*. Das gilt im Prinzip auch für die antike Rechtsgeschichte, die nach wie vor ihren Blick fest auf das griechisch-römische Recht gerichtet hält und daher sogar in Deutschland in ihrer Existenz bedroht ist. Wie ist es möglich, dass im Jahr 2003 eine Monographie über griechische Eheverträge aus Ägypten erscheinen konnte, in der kein einziger demotischer Ehevertrag erwähnt wird⁴ ? Das Format der griechischen Eheverträge war schon hinreichend bekannt ; diese mit den demotischen Eheverträgen zu vergleichen, wäre ungleich interessanter und aufschlussreicher gewesen – eine vertane Chance ! Der Appell, den Joseph Mélèze-Modrzejewski, Mark Geller und ich 1995 mit unserem interdisziplinären Seminar über « Legal Documents of the Hellenistic World » an die Rechtshistoriker gerichtet hatten, hat leider nicht zu einer verstärkten interdisziplinären Kooperation oder zu einem Austausch zwischen den Fächern geführt⁵. Es scheint, als wären die Mauern zwischen den Fächern in den letzten Jahren noch höher und noch undurchlässiger geworden, sehr zum Schaden aller. Allerdings scheint es, als schauten Demotisten und Koptologen eher über die Mauer auf das griechische Feld als umgekehrt.

Welche Folgerungen ergeben sich aus dieser ernüchternden Analyse für die Zukunft der Papyrologie ? Während die Koptologie und besonders die Demotistik sich guter Gesundheit erfreuen und auch die griechische literarische Papyrologie sich relativ robust gegen den Abwärtstrend stemmt, gibt die dokumentarische Papyrologie Anlass zur Besorgnis. Wenn wir nicht, anstatt unsere Studenten zu Spezialisten auf immer kleineren Gebieten unseres ohnehin schon kleinen Faches zu trainieren, endlich anfangen, ihnen die Augen zu öffnen für alles, was rechts und links von ihrem Weg liegt, nämlich was in den Nachbarfächern geschieht und welche Berührungspunkte es zwischen diesen und der griechischen Papyrologie gibt, wenn wir ihnen nicht immer wieder zeigen, dass die interessantesten und für die Forschung fruchtbarsten Themen oft in den Grenzgebieten zwischen den Fächern zu finden sind, oder in Perioden des Übergangs, wo vieles in Bewegung gerät – kurz, wenn wir sie nicht ständig dazu erziehen, über ihre enge Hilfswissenschaft hinaus zu blicken, hinaus aus der Nische, in die sich die griechische Papyrologie verkrochen hat, dann wird sich ihr Niedergang fortsetzen.

⁴ Siehe Yiftach-Firanko (2003).

⁵ Siehe Geller / Maehler (1995).

Literaturverzeichnis

- Bingen, J. (1994), « La papyrologie, d'avant-hier à demain », in Bülow-Jacobsen, A. (ed.), *Proceedings of the 20th Congress of Papyrologists, Copenhagen 1992* (Copenhagen).
- Geller, M.J. / Maehler, H. (1995) (ed.), *Legal Documents of the Hellenistic World : Papers from a Seminar* (London).
- Van Minnen, P. (2009), « The Future of Papyrology », in Bagnall, R.S. (ed.), *The Oxford Handbook of Papyrology* (Oxford) 644–660.
- Yiftach-Firanko, U. (2003), *Marriage and Marital Arrangements : A History of the Greek Marriage Document in Egypt* (München).

INTERPRETERS AND TRANSLATORS IN HELLENISTIC AND ROMAN EGYPT

Rachel Mairs

Overview

Egypt in the Hellenistic and Roman periods was a profoundly multilingual society, where users of different languages (including Egyptian, Greek, Latin and Aramaic) came into contact with one another. It is curious, however, that relatively few individuals in the papyrological record use « interpreter » or « translator » (ἑρμηνεύς) as a professional title. Widespread individual bilingualism is one possible reason for the absence of interpreters. But it is also likely that the role of interpreters and translators was, consciously or unconsciously, obscured. This might be for a variety of reasons : lack of professional identity and prestige, the inconvenience or embarrassment of mentioning that an interpreter had to be used, or because using an interpreter was too commonplace to require mention. To further complicate the picture, in a large number of instances where the title « interpreter » does appear, it is with reference to individuals engaged in commercial, rather than explicitly linguistic, mediation.

Those cases where interpreters or translators between languages are explicitly mentioned are usually in some way exceptional – special cases where it is important to record that interpreting or translation has taken place. In several Roman period transcriptions of legal proceedings, for example, it is noted that the presiding official questioned a witness or other party « through an interpreter » (δι' ἑρμηνέως). Similarly, in some written translations of Latin legal documents into Greek, the translator not only signs the document with his name and the title ἑρμηνεύς, but also certifies to the accuracy of the translation and its validity under Roman law. Interpreters and translators are frequently only recorded with their professional title when the task in which they are engaged has additional legal ramifications.

The research presented in this article is a preliminary report on one part of a larger project on interpreters of foreign languages throughout the Graeco-Roman world. Other case study regions provide interesting parallels for the Egyptian evidence, in particular for the frequent « invisibility » of interpreters in the epigraphic and documentary record, and for the use of the title « interpreter » to refer to a wider spectrum of professional activities than simply language mediation. This project, a collaboration between the present author and Dr. Maya Muratov (Adelphi University), aims to examine the semantic range of the various ancient terms rendered in modern languages as « interpreter », and to contextualise epigraphic and papyrological references to ancient « interpreters », both geographically by reference to other regions of the Graeco-Roman world, and theoretically within the scope of current research on ancient sociolinguistics¹. Our case study regions are : 1) Egypt and the Levant ; 2) the Roman provinces of northern and eastern Europe (where almost all of our evidence comes from contexts associated with the Roman army) ; 3) the Bosporan Kingdom ; and 4) the city of Rome. Our focus is on the documentary record, although we intend to publish some subsidiary studies on the perception of interpreters in Greek and Latin literary and historical sources². The number of references to interpreting, translation

¹ This project was begun in the academic year 2007-2008 while both researchers were based at the Institute for the Study of the Ancient World, New York University. We are grateful for the support offered by ISAW and its Director, Professor Roger Bagnall. Thanks are due also to the organisers and audiences of various conferences and seminars where the preliminary results of the research project have been presented (including the Geneva Congress), and in particular to the Corpus Christi College seminar series on ancient multilingualism convened by Dr. Arietta Papaconstantinou at the University of Oxford in the spring of 2011.

² See *e.g.* Mairs (2011) on the concept of the interpreter as traitor in Classical tradition.

and their agents in the papyrological and epigraphic record as a whole is very small. Our Egyptian database contains at present 110 entries ; the non-Egyptian database, 20.

The Egyptian Evidence

The papyrological material from Egypt – and also Arabia – naturally rather dominates our study. As well as the advantages of producing a new overview of the papyrological evidence on interpreters and translators as agents (and to a lesser degree on translation and interpretation as processes), a conspectus and reexamination of the Egyptian evidence may also allow us to highlight some of the common themes which recur in our case study regions. In summary, our common findings from all of the geographical contexts we examine are that references to interpreters (Greek ἑρμηνεύς, Latin *interpretes*) are rather infrequent in the literary and the documentary records ; and that there is a degree of terminological ambiguity in the use of these terms. The more copious documentary material from Egypt offers an excellent opportunity to explore these commonalities, and to develop some hypotheses about why they recur.

Although several studies have already been devoted to the question of interpreters and translators in Hellenistic and Roman Egypt, none have so far been comprehensive or systematic, and there is room for new critical appraisal of the evidence. The Egyptian sections of Wiotte-Franz (2001) are, unfortunately, incomplete in their coverage and do not offer full analysis of the material. The most useful and nuanced studies of the papyrological evidence are Peremans (1983), Rochette (1994) and Rochette (1995), with older treatments in Taubenschlag (1951) and Calderini (1953). Online tools now allow us to search more efficiently for occurrences of various terms for « interpreter » in the papyri and to identify new occurrences (see *e.g.* Mairs [2010]), but there is more work to be done on the topic than simply expanding our corpus of papyrological interpreters. Since there is not space in the present discussion for a comprehensive assessment of the papyrological evidence, I shall restrict my discussion to two topics – the « interpreter » as commercial mediator, primarily in material of the Ptolemaic and early Roman periods ; and the necessity of recording translation and interpreting in legal documents and court cases, mostly of the Roman period. In many other cases, we have little or no further information which enables us to say anything about an individual interpreter's professional role or social position, especially where someone is named with the profession « interpreter » in a list or register. Such is the case, for example, with Iakob the ἑρμηνεύς, named in a list of debtors (SB XXII 15599 ; provenance unknown, V/VI AD) ; Kronion the ἑρμηνεύς who appears in a γραφεῖον register from Tebtunis (P.Mich. II 124, AD 46) ; or the anonymous ἑρμηνεύς who paid 4 drachmae for an unknown service in a private account from Theadelphia (P.Berl.Leihg. II 39 recto, AD 160). In other cases, even additional evidence does not serve to clarify an individual's role, and may even multiply the number of interpretations which we might bring to bear (*e.g.* the Apollonios « ἑρμηνεύς of Trogodytes » of UPZ II 227 ; see Rochette [1995]).

Interpreters as Commercial Agents

Neither the Greek ἑρμηνεύς nor the Latin *interpretes* means solely « interpreter of a foreign language ». This degree of terminological breadth or ambiguity is also present in the English word « interpreter », which can mean an expounder or mediator of any kind of difficult, obscure or otherwise incomprehensible information. There are, in fact, many instances in which the Greek term ἑρμηνεύς in the papyri can be demonstrated to refer to someone whose principal occupation is not mediation between languages, whether or not such linguistic interpreting may also have been part of his professional remit³.

³ An inevitable, but not entirely redundant, *caveat* is that all of the named interpreters in the papyri are male.

In many cases, it is difficult to discriminate between linguistic and non-linguistic interpreters, and we should assume that, in the Egyptian context, this terminological ambiguity reflects a very real degree of overlap between the two roles. The semantic – and professional – kinship between language mediation and commercial mediation is a natural one. Rather than attempting to identify any individual « interpreter » as primarily a middleman or a language technician, as has been the goal of most previous studies, we understand this ambiguity as central to the perception and professional roles of « interpreters » in many of the chronological and geographical contexts we examine.

The evidence from the Zenon archive (Pestman [1981]) is especially interesting in this regard, since it provides examples of « interpreters » in explicitly commercial roles as early as the third century BC. There have been some efforts in the past to force these interpreters into a more linguistic role, but, although language skills will have been useful, or even essential, to such a agent, this is not necessary. The editors of P.Col.Zen. II 63, for example, « see no reason to regard these ἐρμηνεῖς [in the Zenon papers] as anything else than interpreters, conversant with the Egyptian language, who were useful in the daily dealings between the natives and those Greeks who did not speak the native tongue. »⁴ But the « interpreter » in P.Col.Zen. II 63, one Glaukias, is in fact clearly another middleman, paid 12 drachmae « for purchases » (εἰς ἀγοράσματα : a point made by Peremans [1983], 15). The positions of the ἐρμηνεῖς Limnaios (P.Cair.Zen. III 59394) and Apollonios (P.Cair.Zen. I 59065 ; P.Ryl. IV 563 ; PSI IV 409 : discussed by Crawford [1973], 352) in the archive are rather more ambiguous. Knowledge of more than one language might have put Glaukias and his colleagues in a good position to be able to facilitate commercial transactions, but here the sense of « language-interpreter » is evidently no longer paramount, whether or not language skills were still needed.

It is interesting that one of our other broad case study areas – inscriptions and documents associated with the Roman army in the northern and eastern European provinces – presents a similar ambiguity or crossover between language mediation and commercial mediation. The verb *interpretari* may be used in a commercial sense (T.Vindol. 213 ; Bowman / Tomlin / Worp [2009]), and military *interpretes* might have concurrent or subsequent careers as *negotiatores* (AE [1978] 635).

The papyrological record also furnishes cases where the role of an « interpreter » has strayed very far from any linguistic association at all. In one restricted context – the Arsinoite nome in the early Roman period – « interpreter » becomes a term for a regulator of weights and measures (discussed in Mairs [2010]). In twelve papyri, dated between AD 14 and AD 151, dry goods are measured in a « six-choinix measure of the ἐρμηνεύς »⁵. The ἐρμηνεύς in question is never named, but is stated to belong to a particular village. As well as employment in the services of large estates, such as that managed by Zenon, there are also examples, closer in date to the Arsinoite regulators, where « interpreters » can be seen in commercial business for themselves (e.g. P.Col. II 1 ; P.Graux III 30 [Theadelphia, AD 155]). The Arsinoite regulator-interpreters are our clearest instance of commercial interpreters in an official position.

Interpreting and the Law

The ambiguity of the Greek and Latin terms for « interpreter », and their frequent employment in a commercial or regulatory context, do not compromise the terms' additional, complementary meaning of a mediator between languages. The verb ἐρμηνεύειν and its variants are the terms by which written translations are referred to at all periods. In

⁴ See P.Mich.Zen. II, p. 11.

⁵ P. Duke inv. 85 ; P.Wisc. II 52 ; P.Mich. V 321 ; P.Mich. IX 567 ; BGU XI 2123 ; PSI VIII 879 ; P.Mich. III 185 ; BGU III 985 ; P.Athen. 21 ; SB XIV 11718 ; BGU I 227 ; BGU XIII 2341.

translations from Demotic into Greek, the standard formula used to introduce a translation is « copy of an Egyptian document translated into Greek as far as possible » (ἀντίγραφον συγγραφῆς Αἰγυπτίας μεθρημηνευμένης Ἑλληνιστὶ κατὰ τὸ δυνατόν). This formula recurs with only very minor variations in documents from the latter part of the second century BC (when new legislation clarified the relationship between Greek and Egyptian tribunals ; see Pestman [1985]), right through into the early Roman period. Examples are listed and the terminology discussed in Mairs (forthcoming). There are at least two cases where we have both the Demotic original and the Greek translation preserved⁶. Similar formulae also introduce later translations of Latin legal documents into Greek⁷.

Aside from the terminology for « translation » (derivatives of the verb ἑρμηνεύειν), another persistent and integral part of these formulae is the phrase κατὰ τὸ δυνατόν « as far as possible »⁸. As well as perhaps recognising the impossibility of utterly faithful translation, accurate in content and equivalent in sense, it is clear that this phrase is above all a legal *caveat*. The majority of our restricted number of references to interpreters, interpreting and translation come from legal papyri : legal implications make language mediation stand out in a papyrological context. Inaccurate transmission of information might have severe consequences for any one of the parties to a dispute or transaction, and all those involved – parties, translators and interpreters, attorneys, presiding officials – might seek to absolve themselves of any personal liability for inaccurate translation. In stressing that his translation is κατὰ τὸ δυνατόν, the writer cautions those involved that translation is not an exact science, and also excuses himself of responsibility.

This is true not only of written translation of legal papers, but in the oral examination of parties and witnesses who do not speak the language in which proceedings are being conducted. Several accounts of hearings before Roman officials record that someone was questioned and answered δι' ἑρμηνέως « through an interpreter »⁹. In only one of these cases is the interpreter named (P.Col. VII 175 : Anoubion), and this is because he is also one of the presiding officials.

There are very few cases in which a legal written translator is named, and this is invariably because he is also taking responsibility for a document's legal validity, in addition to its accurate rendition into Greek. Two named translators translated from Latin into Greek. In BGU I 326 (Karanis, AD 194), one Gaius Lucius Geminianus, an « expert in Roman law » (νομικὸς Ῥωμαϊκός) certifies that he has translated the preceding document and that « it is in conformity with the original will » (ἐστὶν σύμφωνα τῇ αὐθεντικῇ διαθήκῃ). In SB VI 9298 (Oxyrhynchus, AD 249) an Aurelius Aegyptos describes himself in the same way and also certifies that the document he has translated conforms to that previously registered in Latin. The concern here is evidently accountability, and the reason the translators – who are also legal experts – name themselves is to certify that their translations are accurate representations of the original Latin legal papers and valid in a court of law.

⁶ See Schentuleit (2001) ; Schentuleit (2007) ; Mairs / Martin (2008/2009).

⁷ P.Harr. I 67 ; BGU VII 1662 ; P.Diog. 9 ; P.Oxy. XIX 2231 ; P.Oxy. LXIV 4435 ; BGU I 140.

⁸ Five documents from the archives of Babatha and Salome Komaise, from the Roman province of Arabia, signpost translations from Aramaic or Latin into Greek in a similar way, often reinforcing the translation's accuracy and legal validity, but without the phrase κατὰ τὸ δυνατόν (P.Yadin 5, 11, 16 and 27 ; P.Hever 61). The nature and structure of these documents is, however, quite different from the contemporary Egyptian material. The long history of the κατὰ τὸ δυνατόν clause in pre-Roman Egypt appears to be the reason for its retention ; in Arabia, where it did not have such a local tradition, it was not introduced.

⁹ SB XVIII 13156 ; PSI XIII 1326 ; P.Oxy. II 237 ; SB XIV 11391 ; P.Stras. I 41 ; P.Oxy. XLII 3074 ; P.Ant. II 87 ; BGU VII 1567 ; P.Sakaon 32 ; P.Vind.Tand. 8 ; P.Col. VII 175.

Visible and Invisible Interpreters

In Hellenistic and Roman Egypt, language mediation had possible repercussions in matters such as the accuracy of testimony, the ability of parties to understand the proceedings, or the accuracy of written legal papers. There is a certain irony in the fact that the most visible « interpreters » in the papyrological and epigraphic records tend to be those who are not principally linguistic interpreters, but more general mediators, and those whose language mediation is of interest and import because of its further legal ramifications. Those who are only language technicians are far more likely to be anonymous, and they lack visibility.

The interpreter's invisibility is a recurring theme in the history of translation and interpreting (Venuti [2008]). This invisibility may be a product of the inconvenience and even embarrassment of noting the presence of an interpreter in diplomatic or other negotiations, or of underestimation or devaluation of the skills involved, but it is also the product of common perceptions about the very goal of mediation between languages, the illusion that a translation may offer a transparent window on the original.

In studies of interpreting in more recent colonial societies, such as early modern Ireland or the early colonial Americas (Palmer [2003] ; Fausz [1987]), as well as in current interpreting practice, the professional role of the interpreter is to be « invisible » : to facilitate communication without him or herself becoming openly involved in the transaction. This is, of course, a fiction. Interpreters make all sorts of linguistic and diplomatic choices which involve them profoundly in the conversations which they mediate. Monolinguals may be ignorant of the skills and linguistic and non-linguistic decisions involved ; an interpreter, for example, may decide not to pass on information which he or she knows will cause unintentional offence. An element of linguistic and cultural chauvinism may even be present, as in the New Kingdom Egyptian *Tale of Wenamun*, where the Egyptian envoy arrives in Cyprus (Alasiya) and expects to be able to communicate in Egyptian :

« He had me board and sent me off from the harbor of the sea. And the wind drove me to the land of Alasiya. Then the town's people came out against me to kill me. But I forced my way through them to where Hatiba, the princess of the town, was. I met her coming from one of her houses to enter another. I saluted her and said to the people who stood around her : "Is there not one among you who understands Egyptian ?" And one among them said : "I understand it." I said to him : "Tell my lady that I have heard it said as far away as Thebes, the place where Amun is : 'If wrong is done in every town, in the land of Alasiya right is done.'" »¹⁰

The bystander who helps Wenamun speak to Hatiba is not specifically called an « interpreter » – he is simply « one who understand Egyptian » – and after the beginning of the dialogue it may be noted that he ceases to be mentioned any more, even though he is presumably still interpreting the conversation. This conversation is now presented as unmediated speech between the princess and Wenamun. It is often more convenient for the parties to an interpreted conversation to ignore the decisions and personal agency of the interpreter in this way. Certain contexts, however, force these decisions and their implications on the attention of the parties, and make recognition of the interpreter's presence and the limitations of his capabilities important. It is such circumstances in which Egyptian legal documents record that their translation has been accomplished κατὰ τὸ δυνατόν, and specific individuals take responsibility for a translation and its legal validity.

¹⁰ *Wenamun* 2, 74–79, transl. Lichtheim (1976) 229.

Bibliography

- Bowman, A.K. / Tomlin, R.S.O. / Worp, K.A. (2009), « *Emptio Bovis Frisica* : the “Frisian Ox Sale” Reconsidered », *JRS* 99, 156–170.
- Calderini, R. (1953), « De interpretibus quaedam in papyris », *Aegyptus* 33, 341–346.
- Crawford, D.J. (1973), « Garlic-Growing and Agricultural Specialization in Graeco-Roman Egypt », *CE* 48, 350–363.
- Fausz, J.F. (1987), « Middlemen in Peace and War : Virginia’s Earliest Indian Interpreters, 1608–1632 », *The Virginia Magazine of History and Biography* 95, 41–64.
- Lichtheim, M. (1976), *Ancient Egyptian Literature : A Book of Readings II : The New Kingdom* (Berkeley).
- Mairs, R. (2010), « An Early Roman Application for Lease of a Date Crop (P.Duk. inv. 85) and the “Six-Choinix Measure of the Hermeneus” », *ZPE* 172, 183–191.
- Mairs, R. (2011), « *Translator, Traditor* : The Interpreter as Traitor in Classical Tradition », *Greece & Rome* 58, 64–81.
- Mairs, R. (forthcoming), « κατὰ τὸ δυνατόν : Demotic-Greek Translation in the Archive of the Theban Choachytes », in Cromwell, J. / Grossman, E. (ed.), *Beyond Free Variation : Scribal Repertoires in Egypt from the Old Kingdom to the Early Islamic Period* (Oxford).
- Mairs, R. / Martin, C.J. (2008/2009), « A Bilingual “Sale” of Liturgies from the Archive of the Theban Choachytes : P.Berlin 5507, P.Berlin 3098 and P.Leiden 413 », *Enchoria* 31, 22–67.
- Palmer, P. (2003), « Interpreters and the Politics of Translation and Traduction in Sixteenth-Century Ireland », *Irish Historical Studies* 33, 257–277.
- Peremans, W. (1983), « Les *hermeneis* dans l’Égypte gréco-romaine », in Grimm, G. / Heinen, H. / Winter, E. (Hrsg.), *Das römisch-byzantinische Ägypten* (Mainz am Rhein) 11–17.
- Pestman, P.W. (1981), *A Guide to the Zenon Archive* (Pap. Lugd. Bat. 21, Leiden).
- Pestman, P.W. (1985), « The Competence of Greek and Egyptian Tribunals According to the Decree of 118 B.C. », *BASP* 22, 265–269.
- Rochette, B. (1994), « Traducteurs et traductions dans l’Égypte gréco-romaine », *CE* 69, 313–322.
- Rochette, B. (1995), « Qui est Apollonios ? (UPZ II 227) », *Aegyptus* 75, 61–67.
- Schentuleit, M. (2001), « Die spätdemotische Hausverkaufsurkunde P. BM. 262 : Ein bilingues Dokument aus Soknopaiu Nesos mit griechischen Übersetzungen », *Enchoria* 27, 127–154.
- Schentuleit, M. (2007), « Satabus aus Soknopaiou Nesos : Aus dem Leben eines Priesters am Beginn der römischen Kaiserzeit », *CE* 82, 101–125.
- Taubenschlag, R. (1951), « The Interpreters in the Papyri », in Kumaniecki, K.F. (ed.), *Charisteria Thaddaeo Sinko quinquaginta abhinc annos amplissimis in philosophia honoribus ornato ab amicis collegis discipulis oblata* (Warsaw) 361–363.
- Venuti, L. (2008), *The Translator’s Invisibility : A History of Translation* (2nd ed., London).
- Wiotte-Franz, C. (2001), *Hermeneus und Interpres : Zum Dolmetscherwesen in der Antike* (Saarbrücken).

ANTINOOPOLIS AND HERMOPOLIS : A TALE OF TWO CITIES

Myrto Malouta¹

δῶρον δ' Ἀδρια[v]οῖο πόλι[c], Νεῖλοι[o] δὲ νῆ[coc (P.Oxy. LXIII 4352, 14)

Hadrian founded Antinoopolis in Middle Egypt on the east Nile bank in an area once occupied by a small pharaonic settlement². On the west bank across the Nile lay Hermopolis, which, when the new Hadrianic foundation appeared in 130, had existed for well over a millennium³. Hermopolis was a major city with a long history and rich tradition, which also, until then, had sole claim to the area, its fertile land and resources. The sudden appearance of the artificial Hadrianic construct is bound to have had a significant impact, economic and cultural, on Hermopolis.

This brief study is based mostly on papyrological evidence from or about Antinoopolis, and is part of a monograph on the history of Antinoopolis on which I am working at the moment. It aims to detect the levels of cross-fertilisation through the various stages of the symbiotic relationship, forced or organic, that developed between the two cities. It further seeks to touch upon the wider question of the geographical context in which the new foundation appeared. Archaeology only sheds light on the diachronic geographical context of Antinoopolis, namely the Pharaonic settlement detectable through a temple of Ramesses II. The more pertinent question of the status of the land that the new foundation was allocated and its surroundings so far remains unanswered ; since the papyrological evidence does not contain any explicit reference to it, it is rarely even asked. I hope to show that examination of the relationship between Antinoopolis and Hermopolis, apart from its intrinsic interest, may also hold the key to understanding the new foundation's territorial status. It must be stressed from the outset that this study focuses on cities that had a specific territorial link to one another or one dictated by particular historical circumstances. It does not aim to engage in discussions concerning the theory of urbanism or of city networks.

Examining the sources relating to Hadrian's new foundation, one can learn a lot concerning the population and laws of the new city and the privileges that Hadrian granted its citizens, either from direct references in imperial edicts or indirectly from other official documents⁴. What is strikingly absent from the sources is reference to the status of the territory that Antinoopolis was to occupy, in other words the land necessary to build the city itself and feed its population. In this respect, and given the proximity of Hermopolis, it is also interesting that there seems to be no evidence of any intended formal connection between the cities or any practical arrangement for their coexistence. Indeed the papyri corroborate this by further indicating very limited contact between the neighbouring cities for a while after the foundation of Antinoopolis.

The territorial question of course encroaches upon the greater issue concerning the status of the new foundation as a nomarchy, which seems to have confounded generations of modern scholars and ancient writers alike, probably because of confusion already evident in the papyri⁵. These are the aspects of the character and development of Antinoopolis on

¹ This paper was written during the year 2010, when I held a scholarship from the Botsaris foundation at the Institute of Greek and Roman Antiquity, National Hellenic Research Foundation. I wish to thank both for their support. I am grateful to Alan Bowman and Garth Fowden for critical reading.

² See Calament (2005) 51–53 ; also Pintaudi (2008).

³ See Bagnall / Rathbone (2004) 162–164 ; Shaw / Nicholson (1995) 73–74. The antiquity of Hermopolis is evident on the basis not only of its archaeological remains – see *e.g.* Roeder (1959) – but also of its foundation myths, which identify it as the first city after the creation of the world ; see Fowden (1993) 174–175.

⁴ On the privileges, see Kühn (1913) 153–161 ; Taubenschlag (1959) 45–68 ; Hoogendijk / Van Minnen (1987) 71–74 ; Zahrt (1988) 690–700 ; P.Diog., p. 25–29 ; Jördens (2009) 334–338.

⁵ See Thomas (1970) for examples of incorrect notions of the administrative setup of Egypt in the sources.

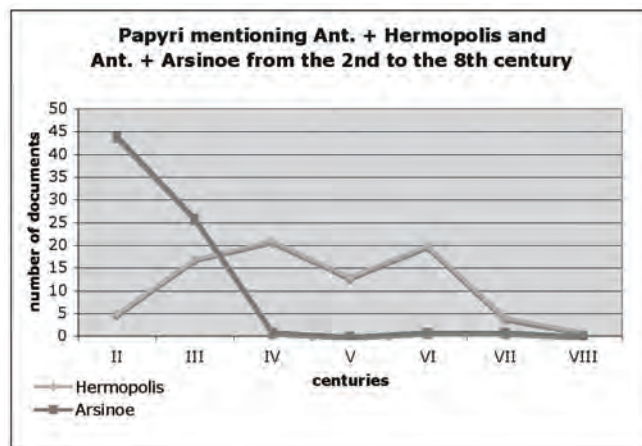
which I believe examination of its relationship with neighbouring Hermopolis may shed more light.

For the purpose of this examination, I have found it essential to add a third city to the equation, in order to act as a point of reference and allow comparisons. Since Hermopolis had a link to Antinoopolis that was geographical but not institutional, the city that lends itself most readily for comparison is Arsinoe, whose link to Antinoopolis was institutional but not geographical : Arsinoe was one of the main sources for the new foundation's population, while the Fayum was about 170 km away as the crow flies⁶. Not unexpectedly, as we shall see, the pattern of contact between Antinoopolis and each of the two cities is very diverse.

First a word on the sources : I use all the papyri which mention Antinoopolis and Hermopolis, as well as all those which mention Antinoopolis and Arsinoe. Those documents are not numerous, just under 160, which precludes any elaborate statistical exercises. They are however very well suited for the main task at hand, both in form and content, and well balanced in numbers, since both groups contain roughly the same number of documents. In these groups we find a mixture of petitions, contracts, letters and lists. Documents with references to personal names with the same roots as the cities (*e.g.* Philantinoos, Hermodoros etc.) have been excluded from these groups, with the exception of two or three cases where they seemed to have some significance.

One feature that immediately sets the two groups apart is the pattern of chronological distribution of the documents they comprise : the majority of the documents in the Antinoopolis / Arsinoe group are dated to the second century, that is in the 130s and soon after. There are also several documents in that group from the third century, but after that there are only some isolated occurrences, only one of which, in the sixth century, seems to have any significance at all. The pattern of the Antinoopolis / Hermopolis group is very different. Very few documents from the second century, more from the third, still more from the fourth and the same number in the sixth century, after a dip in the fifth ; then a sharp decline in the seventh and eighth centuries (see chart below).

This pattern eloquently reflects the nature and development of the relationship between each pair of cities. In terms of the connection between Antinoopolis and Arsinoe, the strong bond between the two cities was inherent in the very creation of the new foundation, since populating the new city involved nominating as Antinoite citizens great numbers of Arsinoites, some of whom also relocated to Antinoopolis. It is therefore to be expected that this process would leave a visible paper trail behind, as many of the new citizens found themselves with property and various responsibilities in both places⁷. The papyri are full of examples of the affairs of absentee landlords and of the complications caused by fragmentation of property and displaced residence in matters of tax, census, and



⁶ The tone of P.Gron. 18, 10–11 (III/IV AD), ἄχρι τοῦ Ἀρσινοείτου ἐφθ[ακέν]αι, after mentioning Antinoopolis, implies that it was seen as quite far away.

⁷ See Braunert (1964) 123–124.

inheritance⁸. Also attested are problems caused by the privileges granted by Hadrian to the Antinoites, which outside Antinoopolis were often a matter of contention⁹. As the years went by, those first Antinoites who identified themselves as ex-Arsinoite *katoikoi* or *apoi-koi* eventually died out. Their families seem to have arranged their businesses in a way that did not require as much paperwork to travel between Antinoopolis and the Arsinoite nome. There is also evidence for the gradual abolition of Antinoite privileges, so the civic affiliation must have become unnecessary and eventually dropped out of the self-styling of Antinoites outside Antinoopolis.

A case in point is P.Hamb. I 15, where, out of four siblings, two appear as Antinoites and two not. Perhaps as the privileges become less important, the need or desire to be an Antinoite also diminishes and the title is just dropped. P.Hamb. I 15 is dated to 209, *i.e.* before the *Constitutio Antoniniana*, which might be expected to have been the cut-off point for the self-styling. No note in the thorough *editio princeps* explains this. Cadell (1965) reaches the conclusion that the gradual abolition of privileges may indeed have started earlier. Lewis, in reference specifically to the liturgy dispensation, sees in P.Mich. VI 426 the first signs of weakening of the privilege already in 199/200¹⁰: ill health is offered as a more valid excuse to eschew the liturgy compared to the privilege to do so. He distinguishes between *leitourgeiai* and *archai* in an attempt to explain the inconsistencies in the application of the privileges in the first decade of the third century, *contra* Gapp (1933), who did not accept such a distinction and placed the abolition of the privileges in the mid-third century, on the basis mostly of P.Oxy. VIII 1119. However, Gordian confirmed at least the exemption from customs duties, and appeals because of transgressions against privileges are still attested in the later third century, though it is unknown whether they were successful¹¹.

Coming back to the material involving Antinoopolis and Arsinoe, the numbers of documents that deal with both locations were gradually reduced to what would be expected between two *metropoleis* that lie quite far away from each other. According to Habermann's calculations of the chronological pattern of papyrus documents in the main papyrus-yielding nomes, Arsinoite documentation peaks in the second century AD, drops to about half in the third and again in the fourth, and, after the fifth century dip, increases again in the sixth and seventh century¹². In our evidence the second and third centuries follow that pattern, but then attestations of Antinoopolis and Arsinoe together virtually disappear. The differences are more significant in the Antinoopolis / Hermopolis group, where the pattern of our evidence goes up in the fourth century, not down as the Hermopolite documentation in general, and is also proportionately much higher in the sixth century.

As is clear from the graph, the chronological pattern of attestations in the Antinoopolis / Hermopolis group is the exact opposite from that of the Antinoopolis / Arsinoe group. It suggests very limited contact between the two cities at the beginning and more and more

⁸ Absentee landlords: BGU I 300, P.Kron. 42, P.Mil.Vogl. III 180 and 181, P.Oxf. 11, SB XXII 15781, P.Fam.Tebt. 37, SB VIII 9906, PSI XV 1531, P.Mich. VI 422, 423 and 424 (all three on the same topic), P.Fam.Tebt. 51, P.Fam.Tebt. 52; also possibly P.Mich.Mchl. 7 and SB VI 9616 though their content is difficult to reconstruct. Census: SB XXIV 16013, P.Fam.Tebt. 44, P.Mich VI 370, P.Fam.Tebt. 48. Real estate: P.Mich. VI 364, P.Stras. IX 894, P.Mich. XII 627. P.Mil. II 54 would belong to this group, but inspection of the plate suggests the purported reading Ἀντινοοπ(ολί)τ(η) (a *hapax*) to be erroneous. The text looks like ἀντικ(νημῖω) ἀπικτ(ερῶ), though οὐλή is missing. Taxation: SB XVI 12678, P.Fam.Tebt. 42, W.Chr. 29, BGU VII 1588. Registration of the first Antinoite minors: P.Fam.Tebt. 30. Inheritance: P.Diog. 17, M.Chr. 310, BGU I 168, P.Fam.Tebt. 43, P.Diog. 11 and 12, BGU VII 1588, P.Tebt. II 319, P.Tebt. II 326.

⁹ P.Iand. VII 140, SB XVI 12290 (see Lewis [1982]), P.Würzb. 9, SB V 7558. For SB XVI 12678, P.Fam.Tebt. 42, see also above, section on taxation; P.Mich. VI 425 and 426.

¹⁰ See Lewis (1997) 140–142.

¹¹ See Hoogendijk / Van Minnen (1987) 71–74.

¹² See Habermann (1998) 148.

interaction as time went by. The dip in the fifth century may be symptomatic of the general dearth of papyrological material observable in fifth century Egypt. The dramatic decline of Greek papyrological evidence in the seventh and eighth centuries is due to the occupation of Egypt by the Arabs in 641. So, in view of the fact that the volume of documentation in the sixth century is at the same levels as that of the fourth century, it would be reasonable to assume that both the fifth century dip and the later decline reflect the overall pattern of papyrological evidence, not fluctuations specific to the contact between these two cities. In fact, as was indicated before, the pattern of contact between them becomes more and more pronounced as time goes by, as evidenced by this group's documentation levels of the fourth century onwards, which are proportionally higher compared to the overall pattern of documentation from Hermopolis¹³.

The increasing interaction that is detectable in the papyri is primarily territorial. From the beginning of the third century, there is evidence of land and other real estate changing hands between Hermopolites and Antinoites on both sides of the Nile¹⁴. It is in these documents, relating to land, that the question of the exact nature of the territory belonging to Antinoopolis, as well as of its administrative status in relation to Hermopolis, becomes most relevant. In the introduction to P.Würzb. 8, Wilcken puts forth a convincing argument on how the nomarchy of Antinoopolis was founded on the east Nile bank *on land that belonged to the Hermopolite nome*. He uses Alabastrine as an example, which appears in the papyri interchangeably as Ἀλαβατρίνη τοῦ Ἑρμοπολίτου νομοῦ or τῆς νομαρχίας Ἀντινόου before 296 and thereafter as τοῦ Ἀντινοίτου νομοῦ¹⁵.

A similar case is that of Pesla, though the opinion has often been expressed that there is more than one location by that name, at least one belonging to the nome and one to the nomarchy¹⁶. Wilcken places Alabastrine firmly on the east bank for geophysical reasons as well, namely that that is where the alabaster quarries are to be found. He argues that this would make the Antinoite nomarchy subordinate to the Hermopolite authorities and part of the Hermopolite nome. Alternatively, the nomarchy may have been identical to a nome, in all but name, and would have belonged to the Heptanomia, the exact makeup of which has for a long time been quite elusive¹⁷. Be that as it may, it seems that whether or not the lands are *ultimately* considered Hermopolite, their immediate context is the Antinoite nomarchy. The elevation, or simply change, of the nomarchy to a nome during Diocletian's reform must have clarified matters, while the controversy about its earlier status may just be the result of geographical and administrative inexactitude on the part of the ancient sources.

One should also take into account horizontal Nile migration, which would have played an important role in shaping the area of cultivable land available to the inhabitants of Hermopolis in the course of its long history. The foundation myths and ensuing tradition about

¹³ See Habermann (1998) 150.

¹⁴ P.Flor. III 383, P.Lond. III 954 (=M.Chr. 351), SPP V 119, P.Herm.Landl. 2, PSI XIII 1341, SB XXII 15618, SPP XX 121, SB XVI 12948, P. Köln III 153, P.Berl.Zill. 6, P.Stras. V 338, P.Hamb. I 23, P.Stras. VIII 751, SB XVIII 13170, P.Ross.Georg. III 49.

¹⁵ P.Lond. III 1157, P.Stras. I 5, SB XVI 13030, SB XXII 15311, SB XII 15618, SB XXII 15620. Drew-Bear (1979) does not clarify this. See also Jones (1971) 311.

¹⁶ See Drew-Bear (1979) 204–206. She cites Wilcken in P.Würzb. 8, who suggests that there are in fact three different villages by that name, and Kühn (1913), who only distinguishes between Pesla Ano and Pesla Kato. She explains the discrepancy of belonging to the Hermopolite nome or the Antinoite nomarchy as referring to Kato and Ano respectively. The only certain geographical reference is in the *Itinerarium Antoninianum*, which mentions a village called Pesla on the right bank, about 35 km south of Antinoopolis. Drew-Bear (1997) identified Pesla Ano with the Pesla in the *Itin. Anton.* and placed Pesla Kato north of Hermopolis Magna.

¹⁷ Thomas (1970) 467–468 argues for a Heptanomia which eventually, in the third century, encompassed eleven nomes, a suggestion that was subsequently confirmed by P.Oxy. XLVII 3362, published a few years later, about which see Thomas (1974). Even with the knowledge gained from this document, though, the question regarding the status of the Antinoite nomarchy is not yet settled.

Hermopolis say that it was built on an island, and it may well have been¹⁸. Even the 700-odd years of the history of Antinoopolis covered by papyrological sources constitute a sufficiently lengthy time-span for visible migration to have occurred. The Antinoite bank remained unaltered probably because of human intervention, according to Bunbury (forthcoming), while there is no evidence that the Hermopolitan side did not move ; in fact, if it did, that might go quite some way towards explaining some of the information found in the papyri regarding lands of uncertain status and Hermopolite shipping.

So after Diocletian's reform the two administrative areas obtained the same status, whatever their hierarchy may have been before. But this did not result in two separate and self-contained areas of habitation and cultivation around each urban centre. A relevant body of evidence is the fourth century P.Herm.Landl.¹⁹ In its list of land and payments there is a section headed Ἀντινοϊτικὰ ὀνόματα. The meaning of these is not obvious and has left room for different interpretations : does it refer to Antinoites owning land in the Hermopolite nome, or in the Antinoite nome itself ? The editors provide a discussion of this in their introduction, where they convincingly side with the former interpretation, accepted by most scholars, that the land in question is situated in the Hermopolite²⁰. If this is so, in these papyri we have ample evidence that by the fourth century there was extensive land ownership by Antinoites in the Hermopolite nome.

Apart from P.Herm.Landl., throughout the papyri, there are also many isolated examples of Antinoites owning or leasing Hermopolite land, from the third century on. We only learn of some by chance, such as in the case of land sale contracts between Hermopolites, where, in enumerating the neighbours of the plot, one or more happen to be Antinoites²¹. In sale and lease contracts we also find Hermopolite land changing hands between Antinoites, and Hermopolite land being leased to Hermopolites by Antinoite owners²². When it comes to the reverse, the bulk of examples of landholding in the Antinoite nome by Hermopolites lies later, mostly in the sixth century²³. In the same documents, but also in others not relating to landholding and farming, we find citizens of Antinoopolis residing permanently or temporarily in Hermopolis and vice versa²⁴. The participles καταμένων, παρών, διάγων, ἐφεστώς are the expressions normally used to denote this displacement, while in the seventh century Hermopolite tax-lists (P.Sorb. II 69) several persons are described as (ἀπὸ) Ἀντινόου.

By the third century AD, we also find the first families formed by marriage between Antinoites and Hermopolites²⁵. In the earliest of these documents, when the privileges of the Antinoites are still important, the children of an Antinoite father and a Hermopolite mother are explicitly described as Antinoites²⁶. Of course, by inference, these are also examples of displaced residence, as at least one of the spouses would have had to relocate.

The evidence about trade between the two nomes is quite limited, but there are a few examples in the sixth and seventh centuries, mostly for imports from Hermopolis, but also for export of barley from Antinoopolis to Hermopolis²⁷. Much better attested are cases of

¹⁸ See P.Oxy. LXIII 4352 ; also Gigli Piccardi (2002) 57.

¹⁹ Various attempts at a more precise dating have been made. The *HGV* dates P.Herm.Landl. 2 to after 346/347, while the editors of the texts devote an extensive part of the introduction to this question ; see P.Herm.Landl., p. 14–20 ; also Bowman (1985) 143–144.

²⁰ See P.Herm.Landlisten, p. 24–26.

²¹ SPP V 119, iv, SB XXII 15618, SPP XX 121, P.Ross.Georg. III 49.

²² Hermopolite land changing hands between Antinoites : PSI XIII 1341, SB XXII 15618. Hermopolite land being leased to Hermopolites by Antinoite owners : SB XVI 12948.

²³ P.Köln III 153, P.Berl.Zill. 6, P.Hamb. I 23.

²⁴ P.Ryl. II 170, PSI IX 1067, P.Ant. III 192, P.Herm.Landl., SB VIII 9763, P.Köln III 153, P.Stras. V 317, SB V 8029, P.Cair.Masp. II 67165, P.Cair.Masp. II 67155, P.Hamb. I 23, P.Sorb. II 69, SB XVIII 13170.

²⁵ PSI XII 1258, PSI IX 1067, P.Lond. III 1164F ; P.Cair.Masp. II 67155.

²⁶ On the privilege of ἐπιγαμία, see Zahrt (1988) 690–693 ; P.Diog., p. 26.

²⁷ P.Prag. I 45 and 46, SB XX 14702.

commercial undertakings, mostly shipping, involving both Antinoites and Hermopolites²⁸. Already in the early third century there are examples of Antinoite and Hermopolite shippers carrying out joint ventures to transport grain down the Nile. Later on we find examples of skippers from either nome arranging with the authorities of the neighbouring nome to transport their grain.

Examples of real interaction between the officials of the Hermopolite nome and the Antinoite nomarchy first occur in the third century, though the bulk of them occur post-296, when the administrative position of the new nome gains in importance²⁹. It is in a document from the year 300 (P.Panop.Beatty 2) that we find the first clear reference to the Antinoite nome, listed among the other nomes in the jurisdiction of the *epitropos* of the Lower Thebaid. The new administrative make-up of the Thebaid required more collaboration among the high officials, and this is recorded in the papyrological documentation, since officials and councillors from both nomes frequently featured together in the fourth century in documents referring to the affairs of the *eparchia*.

As was noted before, in the second century there are very few documents that indicate any connection between the two cities, and all of them are mostly incidental attestations of the cities in the same document³⁰. Having investigated the issues of landownership and residence, trade and administration, which are most significant in establishing the nature of the connection between Antinoopolis and Hermopolis, we can see that it is in the third century that we find the first evidence of real contact between the two cities, which gradually increases as the two neighbouring *metropoleis* evolve together and as their position becomes clearer with Diocletian's reform. Disputes, mostly over the ramifications of Antinoite privileges, indicate that the acceptance of the new foundation and of its citizens may not have been straightforward.

If Wilcken is right about the land surrounding Antinoopolis on the east bank initially belonging to the Hermopolite nome, it could be that it was gradually bought up by Antinoites, so that when it came to Diocletian's reform it became *de facto* part of the new Antinoite nome – which would certainly not have pleased the Hermopolites. One has to wonder if the self-styling of Hermopolis as « most ancient », attested from the end of the second / beginning of the third century onwards, might not be partly due to resentment against the new neighbours³¹.

Be that as it may, I hope to have shown that, while Arsinoe played an important part in shaping the nature and character of the new Hadrianic foundation, it was Hermopolis that developed the more significant long-term interconnection with Antinoopolis. In the earlier

²⁸ P.Hib. II 216, SB XIV 11551, CPR V 10, SPP II p. 34, P.Grenf. II 80, 81 and 81a, P.Stras. VII 654. Also in the aforementioned P.Ant. III 192, relocating to the Hermopolite nome for three months on business may well imply that the sender was involved in a business venture together with Hermopolites. P.Oxy. XLIII 3111, a freight contract of 257, was signed in Antinoopolis and involves the transport of wine up the Nile from Oxyrhynchus to Hermopolis, but all the parties involved are Oxyrhynchites. The editors suggest as a likely explanation of why the contract was signed in Antinoopolis that perhaps the parties had just made a delivery there and were now arranging their next venture.

²⁹ P.Oxy. XXXI 2560, P.Panop.Beatty 2, SB VI 9558, P.Stras. IV 296, SB XVIII 13769, P.Flor. I 95, SB X 10568, SB V 7758.

³⁰ P.Oxy. XLVII 3362 is a list of nomes of the second half of the second century; P.land. VII 140, of 151, is an edict regarding Antinoopolis sent to all the *strategoi* of the Heptanomia, where also the name of the Hermopolite nome occurs. P.Ryl. II 78, of 157, is an official letter from the prefect to various *strategoi*, including the Hermopolite; it features an infuriating lacuna before Ἀντινόου which obscures the office of the person in charge, presumably the nomarch. SB V 7558, of 173, is a famous case of wrongful assignment of a guardianship for an orphan to an Antinoite. The deceased was a Roman living in the Hermopolite nome, so the Hermopolite *exegetes* is asked to find another guardian. The document is also published as FIRA III 30. For the *editio princeps*, see Boak (1932) and for further comments Wilcken (1935).

³¹ Ἑρμοῦπόλεως τῆς μεγάλης ἀρχαίας καὶ λαμπρᾶς καὶ σεμινοτάτης. The only other city to style itself ἀρχαία is Heracleopolis (ἀρχαία καὶ θεοφιλῆς or θεόφιλος, but only in a handful of instances, mostly in the third century).

period, the emphasis of the foundation was on Hellenic culture, embodied by the Arsinoites who came from a more Hellenised area, the Fayum. Hermopolis always had a very strong indigenous Egyptian identity. As the Hellenic element faded into the background after the third century, the link to Hermopolis became much stronger and more evident. Throughout this process, the territorial and administrative link that developed between the cities, whether it constituted a harmonious or antagonistic co-existence, is a significant aspect of the identity of Antinoopolis, and so continued into Late Antiquity.

Bibliography

- Bagnall, R.S. / Rathbone, D.W. (2004), *Egypt from Alexander to the Copts. An Archaeological and Historical Guide* (London).
- Boak, A.E.R. (1932), « A Petition for Relief from a Guardianship. P.Mich. inv. no. 2922 », *JEA* 18, 69–76.
- Bowman, A.K. (1985), « Landholding in the Hermopolite Nome in the Fourth Century A.D. », *JRS* 75, 137–163.
- Braunert, H. (1964), *Die Binnenwanderung* (Bonn).
- Bunbury, J. (forthcoming), « The Development of the Capital Zone within the Nile Floodplain », in *Proceedings of the Conference « The Graeco-Roman Space of the City in Egypt : image and reality », Tarragona 2010*.
- Cadell, H. (1965), « P.Caire IFAO Inv. 45, P.Oxy. XIV 1719 et les privilèges des Antinoïtes », *CE* 40, 357–363.
- Calament, F. (2005), *La Révélation d'Antinoé par Albert Gayet* (Le Caire).
- Drew-Bear, M. (1979), *Le nome hermopolite. Toponymes et sites* (Ann Arbor).
- Drew-Bear, M. (1997), « Map 77 : Hermopolis Magna » <http://mail.nysoclib.org/Barrington_Atlas/BATL077.PDF>, last accessed 8 Dec. 2010.
- Fowden, G. (1993), *The Egyptian Hermes. A Historical Approach to the Late Pagan Mind* (2nd ed., Princeton).
- Gapp, K.S. (1933), « A Lease of a Pigeon-House with Brood », *TAPhA* 64, 89–97.
- Gigli Piccardi, D. (2002), « Antinoo, Antinoupolis e Diocleziano », *ZPE* 139, 55–60.
- Habermann, W. (1998), « Zur chronologischen Verteilung der papyrologischen Zeugnisse » *ZPE* 122, 144–160.
- Hoogendijk, F.J.A. / Van Minnen, P. (1987), « Drei Kaiserbriefe Gordians III. an die Bürger von Antinoopolis », *Tyche* 2, 41–74.
- Jördens, A. (2009), *Statthalterliche Verwaltung in der römischen Kaiserzeit : Studien zum praefectus Aegypti* (Stuttgart).
- Jones, A.H.M. (1971), *Cities of the Eastern Roman Provinces* (2nd ed., Oxford).
- Kühn, E. (1913), *Antinoopolis : ein Beitrag zur Geschichte des Hellenismus im römischen Ägypten* (Göttingen).
- Lewis, N. (1982), « A Restudy of SB VIII 9897 », *APF* 28, 31–38.
- Lewis, N. (1997), *The Compulsory Public Services of Roman Egypt* (2nd ed, Firenze).
- Pintaudi, R. (2008), *Antinoupolis I* (Firenze).
- Roeder, G. (1959), *Hermopolis 1929–1939* (Hildesheim).
- Shaw, I. / Nicholson, P. (1995), *British Museum Dictionary of Ancient Egypt* (London).
- Smolders, R. (2005), « Philsarapis » <<http://www.trismegistos.org/arch/archives/pdf/192.pdf>>.
- Taubenschlag, R. (1959), « Die kaiserlichen Privilegien im Rechte der Papyri », in *Opera Minora II* (Warsaw), 45–68.
- Thomas, J.D. (1970), « The Administrative Divisions of Egypt », in *Proceedings of the 12th International Congress of Papyrology* (Toronto).
- Thomas, J.D. (1974), « A New List of Nomes from Oxyrhynchus », in *Akten des XIII. internationalen Papyrologenkongresses* (München).
- Wilcken, U. (1935), « Referate : IX. J. Eg. Arch. 18, 69 ff. », *APF* 11, 132–133.
- Zahrnt, M. (1988), « Antinoopolis in Ägypten. Die hadrianische Gründung und ihre Privilegien in der neueren Forschung », *ANRW II* 10.1, 669–706.

[Acheter le livre](#)

SCRIVERE E LEGGERE L'*ALESSANDRA* DI LICOFRONE

Antonella Marandino

Dopo l'edizione in due volumi (1881–1908) dell'*Alessandra* a cura di E. Scheer, la critica testuale e lo studio della trasmissione dell'opera hanno ricevuto un più vivo interesse nel 2008 con l'edizione critica di A. Hurst per *Les Belles Lettres*. Prima di Scheer, già nel 1830 L. Bachmann aveva pubblicato parte degli *scholia vetera* e anche l'edizione teubneriana di G. Kinkel del 1880 era accompagnata in appendice dalle testimonianze scoliografiche tradite dal codice *Marcianus gr.* 476 (XI sec.). L'edizione di Hurst, traguardo di un'ampia indagine sull'opera licofronea condotta da anni da parte dello studioso, nasce da una nuova collazione degli esemplari manoscritti e beneficia della testimonianza dei papiri. L'ideazione di questo studio è sollecitata dalla valutazione di un'evidente predilezione degli studi licofronei a favore delle due più dibattute questioni sull'opera: la problematica del genere letterario e la datazione dell'opera.

La mia ricerca mira ad offrire una lettura più globale dei testimoni papiracei dell'*Alessandra*, per evidenziare alcune specificità della trasmissione del testo nell'Antichità. La singolarità e la difficoltà esegetica dell'*Alessandra* hanno attirato per secoli i lettori ad inoltrarsi nei suoi insidiosi enigmi. Come osserva Hurst, l'*Alessandra* avrà richiesto lettori « très particuliers » e avrà preteso dai suoi copisti « une attention vigilante »¹: la difficoltà del linguaggio licofroneo ha generato per sua natura la stesura di commenti o di parafrasi che permettessero di accedere al testo. A questa attività risalgono gli scolii antichi da attribuirsi in parte a Teone, citati da Stefano di Bisanzio, in parte a un certo Sestio di epoca ignota².

I papiri oggetto di questa indagine sono: P.Oxy. LXIV 4429 (I d.C.), P.Münch. II 39 inv. 156 (I/II d.C.), P.Oxy. XVII 2094 + P.Oxy. XLIX 3445 (II d.C.), P.Oxy. XLIX 3446 (II d.C.), P.Oxy. LXIV 4428 (III d.C.), PSI VI 724 (III d.C.). L'interesse per questi testimoni non si esaurisce nella ricognizione della qualità del testo tradito dai codici manoscritti, dall'esame di queste testimonianze papiracee, infatti, deriva un utile contributo allo studio dell'attività erudita sul testo licofroneo. In particolare, le annotazioni in margine, le correzioni, i segni diacritici, le notazioni di accento, l'*interpretamentum* del papiro PSI VI 724 costituiscono una preziosa testimonianza degli interessi esegetici antichi. In questo studio propongo alcuni esempi, estratti da un più ampio lavoro confluito nella mia tesi di dottorato, utili, a mio avviso, a valutare il lavoro svolto da chi ha vergato questi testimoni³.

P.Oxy. LXIV 4428, un testimone della prima metà del III secolo d.C., tramanda i versi 151–166 e 182–197 dell'*Alessandra*. Del rotolo di papiro e della sua superficie scrittoria si sono conservate alcune sezioni di due colonne. Il tracciato delle lettere è piuttosto ampio, le loro dimensioni sono poco regolari e le proporzioni variano frequentemente. Nel papiro ritroviamo in alcuni casi l'indicazione dell'accento: acuto ai versi 152, 185, 189, circumflesso ai versi 184–185. Al v. 152, oltre all'accento acuto, è segnata con evidenza anche la quantità lunga (Εννα]ῖα πότε) e ai versi 155 e 165 è presente un segno di fine di verso. Al verso 186 vi è un intervento sovrilineare per segnalare un'omissione, tale aggiunta può essere attribuita alla stessa mano dello scriba che ha curato la scrittura dei versi, potrebbe trattarsi di un'autocorrezione. Inoltre, sono presenti alcune glosse marginali sul lato destro, accanto alla prima colonna; la mano sembrerebbe simile a quella di colui che ha copiato il testo. Gli esempi che seguono testimoniano tre annotazioni molto simili sia per la brevità sia per la finalità esegetica. Esse sono poste nel margine destro in corrispondenza dei versi

¹ Hurst / Kolde (2008) xlii.

² Cf. Scheer (1958) xxiv; *EM* 434, 15; Steph. Byz. s.v. Αἴνεια; Σ ad 1042.

³ Marandino (2009/2010).

153, 157, 161 per chiarire l'identità delle divinità (Demetra, Poseidone) o dei personaggi mitologici (Enomao, Mirtilo) celati nel γρῖφος.

Col. I, *Alex.* 153 : Ἔρουνν' Ἐρινὺς θουρία Ξιφηφό[ρος] η δημη

L'abbreviazione per il nome della dea (Δημήτηρ) costituirebbe una glossa simile a quelle che si rintracciano più avanti lungo il margine destro della colonna. Al verso 153 dell'*Alessandra* l'enumerazione di epiteti rinvia alla mitografia di Demetra, come richiesto dall'espressione oracolare. Un altro esempio è attestato nel margine destro in corrispondenza del v. 157 :

Col. I, *Alex.* 157 : φυγόντα Ναυμέδοντος ἄρπα]κτήριον του[Ποσειδῶνος

Il verso evoca l'episodio della rinascita di Pelope, il riferimento è al « desiderio rapinoso » (πόθον ... ἄρπακτήριον) del dio Poseidone, sedotto dalla sua giovinezza. Anche negli scolii al v. 157 si pone l'attenzione sull'ambiguità dell'identificazione dell'epiteto : Ναυμέδοντος : (...) τὸν δὲ <Πέλοπα> ἔστειλεν ὁ Ζεὺς ἀπὸ τῆς Λυδίας. τὸ δὲ Ἐρεχθεὺς τινὲς μὲν ἐπὶ τοῦ Ποσειδῶνος ἄλλοι δὲ ἐπὶ Διὸς ἤκουσαν.

Col. I, *Alex.* 161 : γαμβροκτόνον ῥαίκοντα πενθεροφθό]ροις το οἶνο

Anche in questo caso, la nota svela l'identità del personaggio cui si allude nella sequenza narrativa. L'uomo celato nell'ingegnosa designazione licofronea (γαμβροκτόνος) è Enomao, alla cui corte combatte Pelope per conquistare Ippodamia.

Col. I, *Alex.* v. 162 : βουλαῖς ἀνάγνοις, ἅς ὁ Καδμῖλος γόνος] μυρτι

In questi versi si allude al mito di Mirtilo, figlio di Hermes, che per ammazzare Enomao tradisce quest'ultimo perché ingannato da Pelope, che a sua volta lo tradirà. L'annotatore, come nelle precedenti glosse, pone in margine il nome del personaggio celato nella perifrasi del v. 162 : ὁ Καδμῖλος γόνος. Il contributo del papiro P.Oxy. LXIV 4428 non si esaurisce nella testimonianza delle annotazioni in margine, ma esso acquista un maggiore valore se si considera ad esempio la lezione tradita al v. 154.

Col. I, *Alex.* 154 : ἄσκα μιστύλας' ἐτύμβευεν] φάρωι

In questa sezione narrativa, Licofrone narra del macabro banchetto in cui le carni di Pelope furono imbandite agli dèi. Solo Demetra, furente per il rapimento della propria figlia, non si accorse di nulla e ne mangiò una spalla⁴. Il poeta insiste nella descrizione della triturazione della cartilagine : una volta afferrata e spolpata con i denti (154–155), la dea la seppellì nella sua gola che ne divenne allora il sepolcro. In questo punto del testo i manoscritti tramandano ἐτύμβευεν τάφῳ, il papiro riporta invece φάρῳ. Gli editori accolgono già φάρῳ (forma rara e abbreviata per φάρυγξ) perchè testimoniato dalla tradizione indiretta⁵. Il testo tradito dai codici manoscritti sarebbe una banalizzazione nel più consueto τυμβεύειν τάφῳ⁶. Il papiro, dunque, conferma una lezione che appare più consona al linguaggio licofroneo e alle sue infinite potenzialità espressive.

⁴ Sul fatto che Demetra avesse compiuto quest'atto di cannibalismo perchè distratta dal proprio dolore e dalla rabbia per il rapimento della figlia, cf. Σ*Alex.* 153.

⁵ *EM* 788, 32–33 e Σ*Alex.* 153 ; l'*antiquior paraphrasis* spiega così : (scil. Demetra) κατέφαγε τῷ φάρυγγι.

⁶ Cf. Aristoph. *Th.* 885 ; Soph. *Aj.* 1063 ; Eur. *Hel.* 1245.

Per una più chiara comprensione degli interessi antichi sul testo licofroneo, è interessante il riferimento alla testimonianza di P.Oxy. XLIX 3446. Si tratta di un papiro datato al II sec. d.C., quanto ci è rimasto sembra costituire la sezione intermedia di una colonna, il frammento testimonia le parti finali di dodici versi (1239–1250) dell'*Alessandra*. La scrittura è piuttosto piccola, spigolosa e poco curata, l'osservazione dà l'idea di un'esecuzione frettolosa. Nel papiro, dove l'annotazione degli accenti è occasionale e vi è un solo probabile segno di elisione (1246), si conservano due annotazioni nell'interlineo e una in margine (1245–1248). L'analisi delle caratteristiche paleografiche delle annotazioni presenti fa pensare che esse siano state vergate dalla stessa mano che ha copiato il testo dell'*Alessandra*, ma probabilmente in un secondo momento.

εναθην[αις

Alex. 1246 : Μυκῶν ἄνακτος οὐ] ποτ' Οἰκουρὸς δόρυ

La scrittura dell'annotazione interlineare, in corrispondenza dell'epiteto presente al v. 1246 (Μυκῶν ἄνακτος), è molto frettolosa⁷: la direzione del tracciato delle lettere tende ad inclinarsi progressivamente verso destra e verso la linea superiore. Rispetto alla testimonianza di P.Oxy. LXIV 4428, l'annotazione interlineare sembrerebbe di carattere più erudito: la stessa mano che ha vergato il testo segnala « sbrigativamente » l'origine ateniese di un epiteto di Dioniso e l'interesse svelerebbe un'accurata conoscenza del testo⁸. Procedendo nella lettura di questo testimone, l'attenzione si sofferma sulla nota posta in margine in corrispondenza del v. 1248 dell'*Alessandra*, molto simile a quelle tradite in P.Oxy. LXIV 4428:

Alex. 1248 : Τάρχων τε καὶ Τυρηνός]ε, αἴθωνες λύκοι [Τ]ηλεφος

Le lettere sono molto danneggiate; il primo editore del papiro legge con certezza ε, φ, ο, c. In realtà non sembrano esserci difficoltà nel riconoscere anche il tratto orizzontale dell'*eta* e il seguente tratto verticale; ancora più evidente appare l'identificazione della lettera *lambda*: di cui riconosciamo i due tratti obliqui inferiori congiunti al centro, non si conserva invece la sezione superiore della lettera. L'annotazione chiarisce l'identità del padre di Tarcone e di Tirreno, i due figli di Telefo, re della Misia: qui Licofrone allude al mito di Telefo, che si impigliò nei viticci e si ferì quando stava per uccidere Achille. Al di là del carattere più o meno erudito delle annotazioni, la loro brevità e il fatto che siano state vergate dalla medesima mano del testo sembrano dirci che lo scrivente si annotasse quanto fosse necessario alla soluzione della parola « enigmatica », fornendo indizi aggiuntivi alla propria comprensione del γρῖφος. L'analisi paleografica di P.Oxy. XLIX 3446 sembra confermare questa interpretazione: una scrittura rapida e poco impegnativa per la redazione di una copia di studio personale.

Altrove, la presenza di correzioni e di note in margine sembra testimoniare l'intervento di una seconda mano sul testo. Il papiro P.Oxy. LXIV 4429, datato alla fine del I sec. d.C., di cui si conservano due frammenti, probabilmente quanto rimane di una stessa colonna, tramanda i versi 588–591 e 595–603 dell'*Alessandra*. La scrittura appare abbastanza curata, le dimensioni delle lettere sono uniformi, talora con apici ornamentali inclinati a destra (ι, π, φ). La presenza di numerosi accenti (595, 596, 599, 600, 601 e 603), annotazioni di quantità (600 e 602) e altri segni di punteggiatura sono la traccia del lavoro di una mano erudita. Un punto di particolare interesse del papiro è proposto di seguito:

⁷ Per l'annotazione, si tratta di una glossa, probabilmente in riferimento a Dioniso chiamato « Custode » (Οἰκουρὸς) ad Atene ΣAlex. 1246; cf. RE XVII ii 2174, s.v. « Oikuros (2) »; Aristoph. Lys. 759.

⁸ Sul confronto fra le annotazioni marginali presenti nei due papiri, cf. McNamee (2007) 296.

Fr. 2, *Alex.* 599 : φερ]ώνυ[μο]ν νης[ε]ίδα νάσσονται πρό[υ]μου

v

ωι

θεα]ατρομόρφωι πρὸς κλίτει γεωλόφ[ον]

Il papiro conserva *in linea* una lezione differente da quella tradita dai codici manoscritti. Questa lezione è però cancellata da una seconda mano e nell'interlineo sono conservate due correzioni : la prima concorda con quella confluita nella tradizione medievale (γεωλόφω), la seconda (γεωλόφων) modificherebbe la sintassi del verso. Il poeta si sofferma sulla morfologia del luogo abitato dai compagni di Diomede dopo la loro metamorfosi, un pendio di un'altura simile a un teatro (600 : θεατρομόρφω πρὸς κλίτει γεωλόφω) : i due aggettivi, posti a sinistra e a destra di πρὸς κλίτει, creano un'iconica condensazione nominale. Le correzioni sovralineari sembrano doversi attribuire entrambe a una o più mani, le lettere infatti sono caratterizzate da tratti più simili al corsivo molto dissimili da quelli testimoniati dal resto del testo papiraceo.

Un altro papiro, P.Oxy. XVII 2094, conserva una lezione interlineare che ha attirato l'interesse degli editori e, più in generale, degli studiosi dell'*Alessandra*. Si tratta di un papiro del II secolo d.C., che consta di cinque frammenti distribuiti su tre colonne. Il testo tradito dai primi quattro frammenti è piuttosto esiguo, molto più ampio, invece, quello presente nel fr. 5. Il primo frammento sembra costituire la sommità di una colonna e i margini sono piuttosto lacunosi. I fr. 2, 3 e 4 rappresentano la parte inferiore di una colonna gravemente danneggiata. Il fr. 5 è più esteso e si presenta in un buono stato a parte la sezione inferiore della colonna (1359–1379), in cui si conservano solo le parti finali dei versi. In totale esso tramanda 35 versi (586–592, 924–939 e 1345–1379). I fr. 2, 3 e 4 presentano una scrittura uniforme e la mano sembra di media taglia, nel fr. 5, invece, essa appare più piccola e con evidenti propensioni alla forma corsiva. Nel papiro sono annotati spiriti e accenti, è segnata la quantità delle vocali. Al v. 1348 ricorre un esempio di διατολή. In realtà proprio questi segni di interpunzione potrebbero essere frutto di un intervento successivo sul testo, una seconda mano che sembra essere testimoniata anche dalla scrittura sovralineare al v. 935 :

.ευνων.

Alex. 935 : στεργοξυν]αί[μ]ων εἵνεκε[v] νυμφ[ε]υμάτων

In questo verso i codici manoscritti tramandano concordemente στεργοξυνεύνων, ma il papiro attesta questa lezione come sovralineare e *in linea* tramanda invece στεργοξυν-αίμων. I due puntini di inchiostro alle estremità delle lettere poste nell'interlineo segnalerebbero la variante rispetto alla *lectio* tradita *in linea*. Le lettere conservate nello spazio interlineare sono chiaramente leggibili, al di sotto delle lettere *ny* e *omega* della lezione sovralineare si individua un tratto sottile di inchiostro più scuro, discendente sulla linea di scrittura sottostante : sembrerebbe un segno di rinvio alla lezione sovralineare, posto accanto all'annotazione di accento acuto sul dittongo αι. Il verso rinvia all'episodio narrato estesamente da Apollodoro (2, 4, 6) del falso giuramento di Panopeo, di cui troviamo conferma già in Omero (*Il.* 30, 665). L'efficacia del riferimento mitico è evidente nella sapiente costruzione sintattica del verso : la successione dei nessi sintattici e in particolare dei due genitivi.

Lo studioso G. Giangrande, che ha dedicato un articolo molto interessante alla testimonianza papiracea di questo verso 935, ricorre al sussidio degli scolii e delle due parafrasi

proprio per evidenziare questa problematica interpretativa⁹: lo scoliasta intende i versi 934–935, e in particolare il nesso *στεργοξυνεύων νυμφευμάτων*, come riferimento o al desiderio di nozze di Cometo con Κέφαλος o, diversamente, a quell'unione che Anfitrione desiderava celebrare con Alcmena; l'*antiquior paraphrasis* lascia intendere una duplice possibilità interpretativa del verso 935 (*στερχθέντων νυμφευμάτων τῆς Κομαιθοῦς ἢ τῆς Ἀλκμήνης διχῶς γὰρ νοητέον*). La *recentior paraphrasis*, invece, interpreta in maniera univoca il riferimento alle nozze del verso 935, ossia crede che Licofrone faccia riferimento senza dubbio all'unione tra Alcmena e Anfitrione (*χάριν τῶν στερχθέντων τῶν γάμων Ἀλκμήνης καὶ Ἀμφιτρώου*). Certamente non è privo di interesse il fatto che entrambe le lezioni siano *hapax*; dunque, *στεργοξυνεύων*, la lezione dei codici attestata anche nel papiro come sovralineare, potrebbe documentare o una variante copiata da un altro antigrafo o, diversamente, una glossa che sarebbe confluita poi nel testo sostituendo la forma *στεργοξυναίμων*. Tuttavia, la natura della lezione, un *hapax*, e la posizione interlineare sembrerebbero indicare più avvedutamente l'ipotesi di un'*altera lectio*, che testimoniarebbe in tal caso un ramo della tradizione seguito in questo punto anche dal testo dei manoscritti.

In merito all'attestazione di correzioni interlineari, la testimonianza del papiro P.Oxy. XLIX 3445 appare degna di interesse. Si tratta di un papiro datato al II sec. d.C., identificato come ulteriore frammento del medesimo *volumen* cui appartenne anche P.Oxy. XVII 2094; esso tramanda i versi 747–756, 764–769 e 850–853 dell'*Alessandra*. In tutto esso consta di tre frammenti distribuiti su due colonne. La mano dello scriba del testo è di media taglia, il tracciato delle lettere è abbastanza regolare. Al v. 754 è segnato l'apostrofo e al v. 766 è segnata l'elisione; ci sono alcune notazioni di accento (acuto e circonflesso) e qualche indicazione di quantità. Al verso 750 una mano diversa da quella del copista del testo annota una variante ortografica nell'interlineo: la forma *κειρύλου* è infatti quella attica per la dorica *κηρύλου*, testimoniata *in linea* e dai codici manoscritti¹⁰.

Oltre agli « interventi di lettura » esemplificati fin qui, in tutti i papiri, con frequenza differente di testimone in testimone, sono presenti notazioni di accento e segni diacritici¹¹. Ho analizzato l'impiego di queste notazioni e ho rilevato che esse sono poste soprattutto laddove risultasse necessario richiamare l'attenzione su particolarità linguistiche che da un lato avrebbero potuto ingannare la lettura, e quindi inficiare la comprensione del testo, dall'altro richiedevano una segnalazione particolare proprio perché voci ricercate: anche questo dato confermerebbe una lettura attenta e un'interpretazione puntuale del verso licofroneo. Le indicazioni di accento e di spirito sono piuttosto regolari su vocaboli di particolare ricercatezza, ad esempio al verso 1110 (*κύπος* per distinguerlo da *κύππη*) del papiro P.München. II 39 inv. 156¹²; o al verso 1111 del medesimo papiro l'annotazione di spirito su *ὄρευς* sembra finalizzata a distinguere il termine dal più comune *ὄρεινός*; così al verso seguente (1122) su *ἀλθαίνων* è segnato l'accento acuto perché voce rara di uso ellenistico¹³. Troviamo un impiego simile anche in P.Oxy XVII 2094: 1354 (*ενδάνει*); 1356 (*αφ αιμάτων*); 1373 (*θορεῖν*). Questi ultimi esempi sono significativi anche perché riguardano termini variamente traditi dai codici manoscritti¹⁴. Dunque, la notazione dell'accento

⁹ Cf. Giangrande (1998) 385–387; Criscuolo (1970) 76; Spatafora (1995) 195–96.

¹⁰ Il termine designa l'uccello di mare, identificato con l'alcione; cf. Aristot. *HA* 593b1–2; Clearch. 73; Ael. *NA* 5, 48; Aristoph. *Av*. 300.

¹¹ L'accentazione è segnata laddove lo scriba, principale o secondario, selezionasse gli accenti che aiutassero il lettore a distinguere tra items lessicali simili; l'uso dell'accento grave è molto frequente con parole particolarmente ricercate, esso veniva posto per segnalare la successiva sillaba tonica. Cf. Mazzucchi (1979) 145–167.

¹² Sullo stesso vocabolo è annotata anche la quantità breve sulla lettera *hypsilon*.

¹³ Nic. *Ther.* 496; 587; *Al.* 112.

¹⁴ *ἀφ' αἱμάτων* Π: *ἀφ' αἵματος* codd.; *θορεῖν* ΠABCD: *θρηνεῖν* EM (*supra* ἢ *θορεῖν καὶ λέγειν*); sulle annotazioni di accento in P.München. II 39 inv. 156, cf. Carlini (1986).

o dello spirito sembra segnalare la ricercatezza o la rarità nell'impiego di un vocabolo laddove, o anche nel caso in cui la tradizione medievale o gli scolii all'*Alessandra* mostrano confusione o particolare interesse esegetico.

A queste esemplificazioni del contributo dei papiri licofronei, si aggiunge lo studio della testimonianza del papiro PSI VI 724, un *hypomnema* che offre molti risultati sia per la costituzione del testo sia per lo studio dell'esegesi antica sull'*Alessandra*¹⁵. Questo papiro, datato alla prima metà del III sec. d.C., consta di un solo frammento (4,5 x 11 cm) di rotolo di papiro, in cui si conservano 31 linee di scrittura di una colonna mutila su tutti e quattro i lati, delle linee 1–3 non si conserva quasi nulla. L'inchiostro è piuttosto omogeneo e la scrittura è una maiuscola informale con caratteri propri delle corsive documentarie e con tracciato inclinato a destra; le dimensioni delle lettere sono uniformi e i tratti sono piuttosto sottili.

Come testimoniano i *lemmata* del papiro, l'interesse esegetico di questo *hypomnema* è rivolto ai versi 743–748 dell'*Alessandra*. Siamo nell'*Odissea* licofronea (648–819), nucleo centrale della profezia, in cui Cassandra profetizza, con compiaciuta ironia, la sciagurata sorte di Odisseo. I versi in questione profetizzano la sventura presso Cariddi e il naufragio dell'imbarcazione dell'eroe, evocato qui con l'immagine di « un gabbiano » (741 : καύηξ) che sarà colpito e incendiato dal fulmine, e per non essere risucchiato dai gorgi rimarrà inchiodato al ramo di un fico (741 : ἐρινεοῦ προκαθήμενος κλάδῳ)¹⁶. Alle linee 7–8 il commentatore evidenzia lo scopo di questa presa e cita i versi *Od.* 12, 432–433, in cui si narra questo episodio presso lo scoglio di Scilla e della terribile Cariddi. Come nell'*hypomnema* papiraceo, anche le due parafrasi edite da Scheer rivolgono l'attenzione allo stratagemma di Odisseo : è verosimile che l'eroe si sia potuto salvare da Cariddi aggrappandosi ad un ramo di fico. La *recentior paraphrasis*, in particolare, esplicita così il senso del verso 742 : ὅπως αὐτὸν μὴ καταπῇ ἐν τοῖς ῥεύματιν ὁ κλύδων « perché nelle correnti non lo inghiotta l'onda ». Nell'*antiquior paraphrasis*, la spiegazione è simile alla precedente : ὅπως αὐτὸν μὴ καταπῇ ἐν τοῖς ὕδατιν ὁ τάραχος. L'espressione ἐν ῥόχθοις κλύδων è dunque parafrasata con il termine ὁ τάραχος¹⁷.

Proseguendo nella lettura del frammento, alla linea 13 risulta incerta la trascrizione delle prime lettere del testo tradito :

] . λαρὸς ἰωὸς ὅτι ἐν θαλάσ-

Prima del *lambda* si individua solo la base di una lettera, ma il tratto, caratterizzato da un tracciato molto spesso, non è sufficiente all'identificazione. Le seguenti cinque lettere sono mutile nella loro sezione superiore a causa della frattura di sinistra del frammento che in questo punto danneggia la sommità della linea di scrittura. Nei tratti conservati di queste lettere, Vitelli identificava prudentemente un *omicron* e uno *iota* (λάροι), ma scartava con sicurezza l'ipotesi che potesse trattarsi di un *omicron* seguito da un *sigma*. Tuttavia, osservando il papiro in questo punto, i tratti conservati farebbero propendere proprio per un *omicron* seguito dal *sigma* : diversamente il tratto curvilineo finale, alla base della lettera, non sarebbe atteso nel tracciato di uno *iota*. Ipotizzando dunque la lettura del termine λάρῳ, esso glosserebbe il più ricercato καύηξ, presente nel corrispondente verso dell'*Alessandra*¹⁸. Questa glossa è attestata anche negli scolii al verso 741, in cui si legge : καύηξ ὁ λάρῳ διὰ τὸ ἀδηφάγον (fr. 88) [...] ἢ ἀπὸ τοῦ καῦ καὶ λέγειν¹⁹.

Alle linee 15–17 sono citati i versi 744–46 dell'*Alessandra* e alle linee 16–17 del commento a questi versi trova spazio l'approfondimento di un'originale variazione

¹⁵ Cf. PSI VI, p. 161–162 ; Vitelli (1922) 141–142.

¹⁶ Per lo stesso episodio, nell'*Odissea* (12, 433) l'eroe è associato ad una nottola ; il confronto con questo verso è presente nell'*hypomnema* alle linee 10–11.

¹⁷ Cf. Schade (1999) 146.

¹⁸ Cf. *Od.* 15, 479 ; Callim. fr. 167 Pf. ; Euphor. fr. 130 Powell ; Hesych. s.v. καύαξ · λάρῳ.

¹⁹ Cf. EM 493, 48.

licofronea : Cassandra menziona l'unione di Odisseo con Calipso di cui l'eroe gode come una « breve pausa » (744 : βαιόν) nel suo lungo errare²⁰. In riferimento al tempo trascorso presso la dea, lo scoliaste impiega il verbo ἐποίησεν, che si ritrova anche negli scolii tzetziiani al verso 744 : βαιὸν δὲ καίτοι πολὺν χρόνον ἐποίησε μετὰ Καλυψοῦς²¹. L'aggettivo χῆτλιος, che compare nell'*hypomnema* alla linea 18, è probabilmente riferito a Odisseo, che invece sostò « con sofferenza » presso la ninfa per lungo tempo. L'annotazione segnalerebbe l'ἀπορία, chiarendo la reale durata della sua permanenza : la ninfa innamorata avrebbe percepito assai breve l'unione con l'eroe, per Odisseo, sfiancato già dalla guerra e desideroso di rientrare a casa, gli anni presso Oigia erano invece interminabili e ben più lunghi delle fragorose giornate sotto le porte Scèe.

Alla linea 24 del papiro si conserva ἐπὶ χεῖδ' ; la zattera richiama l'attenzione del commentatore. Licofrone descrive quest'imbarcazione prima con un *hapax* e immediatamente dopo con un termine prosastico²² ; entrambi davvero sono efficaci da un lato a rendere la derisione dell'eroe da parte di Cassandra e dall'altro a presagire l'uragano che seguirà : ἀναυλόχητον αὐτοκάβδαλον « non costruita in un cantiere navale » e « fatta senz'arte ». La testimonianza del papiro in questo punto del testo è davvero preziosa, perchè E. Scheer correggeva il tradito ἀναυλόχητον in ἀναυτόχητον « (sc. βάρην) non guidata da marinai ». La correzione di Scheer, accettata anche da Kinkel e da Ciaceri, era dedotta dal commento di Tzetzes : ὑπὸ ναυτῶν οὐχ ὥχεϊτο²³.

In questi versi Cassandra intende deridere l'eroe omerico e, dunque, prende in giro la sua creazione, costruita « fuori da un cantiere », senz'arte e con i chiodi messi a caso. Il coraggio di Odisseo è qui ben espresso da quel ταλάσσει (*hapax morphologicum*)²⁴. Seppur identifica una qualità propria di questo eroe (*Alex.* 746), questo in realtà è da interpretarsi in maniera contestuale, in relazione all'audace impresa descritta in questi versi : questa l'intenzionalità ironica di Licofrone per bocca di Cassandra, che il commentatore pone in evidenza e glossa (26) con un verbo che non si conserva ma che Vitelli integrava con καρτερήκει « sopporterà, resisterà », a sottolineare la proverbiale τλημοσύνη dell'eroe.

Quanto si conserva nella sezione inferiore del frammento di questo *hypomnema* costituisce un *commentarium* ai versi 747–748 dell'*Alessandra* : αὐτοργότευκτον βάρην, εἰς μέσσην τρόπῳ | εἰκαία γόμοις προτεταργανωμένην. Il primo vocabolo del verso 747 (αὐτοργότευκτον) è un sapiente *hapax*, che nell'attributo « fatta da sé » riferito all'imbarcazione si rifà ai due aggettivi precedenti (745 : ἀναυλόχητον, αὐτοκάβδαλον), aggiungendo un'ulteriore tonalità all'ironia di Cassandra (βάρην)²⁵ ; con l'espressione εἰκαία γόμοις προτεταργανωμένην la profetessa insiste sull'immagine di questa imbarcazione « connessa alla buona »²⁶. L'esegeta si sofferma sull'*hapax* e glossa il participio προτεταργανωμένην con συντεταργανωμένην ; quest'ultimo è attestato nell'*Alessandra* al verso 1101 (ἐν ἀμφιβλήτρῳ συντεταργανωμένον) come attributo di Agamennone di cui in quei versi si narrava la tragica morte, inerme e « stretto » dai lacci come un pesce in una rete²⁷. Anche nella penultima linea di scrittura del frammento papiraceo lo scoliaste rivolge la propria attenzione all'imbarcazione improvvisata frettolosamente da Odisseo. Per la

²⁰ Per l'uso avverbale, cf. Hes. *Op.* 418 ; Soph. *Tr.* 44 e 335 ; *OC* 1653. Cf. Schade (1999) 148, n. 287 soprattutto per l'occorrenza in Eur. *Rh.* 974.

²¹ Gli scolii al v. 744 sottolineano l'incertezza dell'esegesi del passo.

²² Cf. Aristot. *Rhet.* 1415b38.

²³ Cf. *ΣAlex.* 745.

²⁴ Cf. Ciani (1975) 308, s.v. τλάω.

²⁵ Cf. *Alex.* 691 ; Hdt. 2, 41, 4 ; 69, 1 ; 96, 5 ; 179.

²⁶ Per l'impiego di βάρην, cf. nota precedente ; Schade (1999) 152, n. 298 ; *ΣAlex.* 747. Il termine προτεταργανωμένην è composto sulla base di ταργανόμαι, usato da Platone comico (fr. 205 K.-A.) per il vino che inacidisce.

²⁷ Cf. *EM* 753, 52.

decifrazione della testimonianza del papiro, in questo punto piuttosto incerta, è utile il ricorso all'*antiquior paraphrasis*.

30 [. . . δ κεύατον cxe-

Essa infatti, in riferimento al v. 747, annota così : αὐτοκατασκεύατον, τὴν ἀφ' ἑαυτοῦ γεγρονῦαν ναῦν, πλοῖον εἰς μέσῃν τὴν τρόπιν²⁸. Fino al primo *sigma* di κατασκεύατον i tratti di inchiostro sono molto sbiaditi e indistinti ; Vitelli, infatti, trascriveva solo -κευ-ατον. Si può dunque credere che il commento continuasse a rivolgere la propria attenzione alla qualità dell'imbarcazione che Odisseo aveva preparato da sé in poco tempo e con scarsa perizia.

Il panorama che tracciamo attraverso la considerazione di questi documenti ci permette di cogliere nella sua variabilità un interesse sul testo che appare abbastanza chiaro : la lingua, o ancor meglio, il linguaggio licofroneo e la necessità di una più acuta attenzione alla mitografia celata dietro il γρῖφος erano alla base dello studio antico e della più generale diffusione culturale dell'opera. Questi frammenti papiracei sembrano recare tracce di una revisione e i segni spesso potrebbero comprovare una collazione con un secondo esemplare.

Inoltre, lo studio del papiro PSI VI 724, chiarisce che l'interesse principale dell' *hypomnema* risiede nel tentativo di evidenziare la ricercatezza delle scelte lessicali licofronee, talora glossando « Licofrone con Licofrone » e sottolineando allo stesso tempo, con il sussidio di Omero, variazioni di particolare interesse. L'ἐξηγητής appare intento a giustificare e a scoprire intenzioni nascoste e bellezze o rarità del linguaggio di Licofrone, lo proverebbero sia la spiegazione fornita per ἐρινεοῦ κλάδω sia l'interrogativo che pone sul βαίον del verso 744 e, infine, l'attenzione rivolta agli *hapax* che individua nei versi da commentare (l'*hapax morphologicum* ταλάσσει [26] ; προεταργανωμένην [29]). Lo scoliaste discute di vocaboli rari, propone glosse esplicative e supporta il proprio commento con citazioni da Omero, mostrando erudizione e intelligenza del testo. Quest'ultimo dato è senza dubbio interessante anche in relazione a quanto sottolinea Hurst, per il quale il frequente ricorso all'*Alessandra* negli estesi commentari all'*Iliade* e all'*Odissea* di Eustazio di Tessalonica conforterebbe l'ipotesi che l'opera fosse stata a lungo « un texte d'école » e che « l'érudit qui explique Homère ne peut pas avoir l'air d'ignorer Lycophron »²⁹.

Bibliografia

- Carlini, A. (ed.) (1986), *Papiri letterari greci della Bayerische Staatsbibliothek di Monaco di Baviera* (Stuttgart).
- Cavallo, G. (2005), *Il calamo e il papiro. La scrittura greca dall'età ellenistica ai primi secoli di Bisanzio* (Firenze).
- Ciaceri, E. (1901), *La Alessandra di Licofrone* (rist. 1982, Napoli).
- Ciani, M.G. (1975), *Lexikon zu Lykophron* (Hildesheim).
- Cribiore, R. (1996), *Writing, Teachers, and Students in Greco-Roman Egypt* (Atlanta).
- Crisci, E. (ed.) (2002), *Papiri letterari della Biblioteca Medicea Laurenziana di Firenze* (CD-ROM).
- Criscuolo, U. (1970), « Per la tradizione papiracea dell'*Alessandra* di Licofrone », *Dioniso* 70, 72–78.
- Giangrande, G. (1998), « Sobre un papiro de Licofrón », *Veleia* 15, 385–387.
- Hartmann, A. (1920), « Ein Münchener Lykophron-Papyrus », *Philologus* 76, 228–233.
- Hurst, A. (1999), « Gerson Schade, Lykophrons Odyssee », *Gnomon* 75, 195–203.
- Hurst, A. / Kolde, A. (2008), *Lycophron. Alexandra* (Paris).
- Johnson, W.A. (2004), *Bookrolls and Scribes in Oxyrhynchus* (Toronto).
- Leone, P.L.M. (2002), *Scholia vetera et paraphrases in Lycophronis Alexandram* (Lecce).
- Magnelli, E. (2003), « Problemi di tradizione indiretta licofronea », *Eikasmos* 14, 109–119.

²⁸ Cf. *Neapolitanus gr.* II. D.4 (XIII sec.), Σ ad 747.

²⁹ Cf. Hurst / Kolde (2008) liii, n. 2.

Marandino, A. (2009/2010), *Leggere e scrivere l'Alessandra di Licofrone. Sulle tracce dei papiri* (Università di Roma « Tor Vergata », Facoltà di Lettere e Filosofia, Dottorato di Ricerca in Antichità Classiche e loro Fortuna, Anno Accademico 2009/2010).

Mazzucchi, C.M. (1979), « Sul sistema di accentazione dei testi greci in età romana e bizantina », *Aegyptus* 59, 145–167.

McNamee, K. (2007), *Annotations in Greek and Latin Texts from Egypt* (Cippenham).

Schade, G. (1999), *Lykophrons Odyssee : Alexandra 648–819* (Berlin).

Scheer, E. (1881 / 1908 / 1958), *Lycophronis Alexandra I–II* (Berlin).

Spatafora, G. (1995), « Licofrone, *Alessandra*, 1356 », *AC* 64, 195–196.

Vitelli, G. (1922), « PSI 724 », *Aegyptus* 3, 141–142.

Von Holzinger, C. (1895), *Lykophron, Alexandra* (Leipzig).

Annotazioni e marginalia

La tabella mette in risalto la varietà delle note di lettura: le une volte ad esplicare il contenuto del testo le altre intese a facilitare una corretta intelligenza dell'insidiosa lingua licofronea

	P.Oxy. LXIV 4429 I d.C.	P Monac. II 39 inv. 156 I/II d.C	P.Oxy. XVII 2094 II d.C.	P.Oxy. XLIX 3445 II d.C.	P.Oxy. XLIX 3446 II d.C.	P.Oxy. LXIV 4428 III d.C.
Annotazioni di carattere mitologico-culturale					<i>Alex.</i> 1246 ; <i>Alex.</i> 1247 ; <i>Alex.</i> 1248	Col. I <i>Alex.</i> 153 ; <i>Alex.</i> 157 ; <i>Alex.</i> 161 ; <i>Alex.</i> 162
Correzioni interlineari o in linea	Fr. 2 <i>Alex.</i> 599 ; <i>Alex.</i> 600			Fr. 1 col. II <i>Alex.</i> 750	<i>Alex.</i> 1241	
Altera lectio nell'interlineo			Fr. 2 <i>Alex.</i> 935			
Annotazioni di accento	Fr. 2 <i>Alex.</i> 595 ; <i>Alex.</i> 596 ; <i>Alex.</i> 598 ; <i>Alex.</i> 599 ; <i>Alex.</i> 600 ; <i>Alex.</i> 601 ; <i>Alex.</i> 603	Fr. a col. I <i>Alex.</i> 1110 ; Fr. c col. II <i>Alex.</i> 1160–1162	Fr. 1 <i>Alex.</i> 586–592 ; Fr. 2–3–4 <i>Alex.</i> 925 ; <i>Alex.</i> 930 ; <i>Alex.</i> 931 ; <i>Alex.</i> 932 ; <i>Alex.</i> 933 ; <i>Alex.</i> 935 ; <i>Alex.</i> 936 ; <i>Alex.</i> 937 ; <i>Alex.</i> 938 ; Fr. 5 <i>Alex.</i> 1345–1358 ; <i>Alex.</i> 1360 ; <i>Alex.</i> 1362 ; <i>Alex.</i> 1365–1369 ; <i>Alex.</i> 1371–1373 ; <i>Alex.</i> 1379	Fr. 1 col. II <i>Alex.</i> 748 ; <i>Alex.</i> 750 ; <i>Alex.</i> 751–754 ; Fr. 2 col. I <i>Alex.</i> 765 ; <i>Alex.</i> 766 ; <i>Alex.</i> 767 ; Fr. 2 col. II <i>Alex.</i> 850	<i>Alex.</i> 1245 ; <i>Alex.</i> 1250	Col. I, <i>Alex.</i> 154 ; <i>Alex.</i> 166
Annotazioni di spirito		Fr. a col. I <i>Alex.</i> 1111 ; Fr. a col. II <i>Alex.</i> 1156	Fr. 1 <i>Alex.</i> 590 ; Fr. 2 <i>Alex.</i> 935			
Indicazioni di quantità	Fr. 2 <i>Alex.</i> 600 ; <i>Alex.</i> 602	Fr. a col. I <i>Alex.</i> 1110 ; Fr. c col. II <i>Alex.</i> 1161–1162	Fr. 1 <i>Alex.</i> 590 ; Fr. 5 <i>Alex.</i> 1362			Col. I <i>Alex.</i> 152
Segni vari di punteggiatura	Fr. 1 <i>Alex.</i> 590 ; Fr. 2 <i>Alex.</i> 601 ; <i>Alex.</i> 603	Fr. c col. II <i>Alex.</i> 1162	Fr. 1 <i>Alex.</i> 588 ; <i>Alex.</i> 590 ; Fr. 4 <i>Alex.</i> 935 ; Fr. 5 <i>Alex.</i> 1356 ; Fr. 5 <i>Alex.</i> 1371	Fr. 1 col. II <i>Alex.</i> 753		Col. I <i>Alex.</i> 155 ; <i>Alex.</i> 165

LES EXTENSIONS DU FICHIER MERTENS-PACK³ DU CEDOPAL

Marie-Hélène Marganne

Introduction

Le fichier Mertens-Pack³, dont la version électronique est intégralement accessible, depuis décembre 2005, sur le site web du CEDOPAL, se situe dans la continuité de la deuxième édition du catalogue des papyrus littéraires grecs et latins de Roger A. Pack¹. Essayant de satisfaire autant que possible les souhaits des utilisateurs de la première édition, le professeur américain y répertoriait en priorité et presque exclusivement les pièces répondant aux critères suivants² :

a) au niveau du contenu, celles qui, à la différence des documents et lettres privées, présentaient un caractère littéraire ou quasi littéraire, à l'exclusion : 1) des textes magiques, pour lesquels Pack renvoyait aux travaux de Karl Preisendanz³ ; 2) des horoscopes, pour lesquels il renvoyait à la contribution de Otto Neugebauer et Henry-Bartlett van Hoesen⁴ ; 3) des papyrus bibliques, juifs et chrétiens, dont le catalogue avait été laissé à des spécialistes, tels que Kurt Aland et Joseph Van Haelst⁵ ;

b) au niveau de la provenance, celles qui avaient été retrouvées en Egypte, ainsi que quelques-unes provenant de Palestine et de Mésopotamie, mais pas celles d'Herculanum qui, appartenant à un domaine d'étude plus spécialisé, pourraient peut-être être traitées ultérieurement ;

c) au niveau de la forme et du matériau, les textes écrits sur papyrus, ostraca, tablettes de bois et, occasionnellement, morceaux de parchemin, ainsi que quelques graffiti enregistrés à cause de leur importance historique.

Extensions du fichier MP³ et outils bibliographiques

Au fil du temps, cependant, par souci de cohérence par rapport à la langue, au genre et au contenu des textes, s'est fait jour la nécessité d'inclure dans le fichier Mertens-Pack³ des papyrus chrétiens, comme les exercices scolaires contenant des noms propres en majeure partie bibliques ou chrétiens⁶ ; et de plus en plus de pièces provenant d'autres contrées que l'Egypte, comme par exemple les tablettes de Vindolanda contenant des vers de Virgile, de Catulle, ou ce qui pourrait correspondre à une recette pharmaceutique⁷. Pour les papyrus d'Herculanum, il y avait longtemps que, à partir du *Catalogo dei Papiri Ercolanese* de Marcello Gigante, complété ensuite par Mario Capasso, Gianluca Del Mastro et Agnese Travaglione, Paul Mertens avait fait inclure, dans le fichier manuel, des fiches jaunes y renvoyant⁸.

¹ <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/index.htm>>. Cf. Pack (1965) 1–2.

² À propos de la première édition, voir p. ex. le compte rendu de Pack (1952) par Dain (1953) et (1959).

³ Cf. Preisendanz (1928–1931) ; Preisendanz / Henrichs (1973–1974).

⁴ Neugebauer / Van Hoesen (1959) ; maintenant Baccani (1992).

⁵ Cf. Aland (1963) ; Van Haelst (1976). Les 64 fragments patristiques et les quelques fragments homilétiques répertoriés en appendice par Pack², p. 152–155, ne sont pas repris dans MP³.

⁶ P.Bingen 17 = P.Louvre inv. E 10285 = MP³ 2741.07.

⁷ Virgile : T.Vindol. II 452 = MP³ 2939.01 ; T.Vindol. II 118 = MP³ 2951.01 ; peut-être T.Vindol. II 121 = MP³ 3026.82. A propos de T.Vindol. II 121, voir les récentes synthèses de Scappaticcio (2009) et de Birley (2009) 273–274. Catulle : T.Vindol. II 119 = MP³ 3018.01. Recette pharmaceutique : T.Vindol. III 591 = MP³ 3011.01.

⁸ Cf. Gigante (1979), complété par Capasso (1989), Del Mastro (2000) et (2005), Travaglione (2008). De tels renvois ont été faits pour des auteurs comme, par exemple, Achaeus (P.Herc. 1609), Carnéiscos (P.Herc. 440, 1027 et 1115), Chrysippe (P.Herc. 307, 1020, 1038, 1380 et 1421), Colotes (P.Herc. 208 et 1032), Démétrius Lacon (P.Herc. 124, 128, 188, 230, 831, 1006, 1012, 1013, 1014, 1055, 1061, 1083, 1258, 1429, 1642, 1647, 1786 et 1822), Empédocle (P.Herc. 1012), Ennius (P.Herc. 21), Epicure (P.Herc. 154, 419, 454, 697, 908/1390, 989, 993/1149, 996, 1010, 1039, 1042, 1056, 1148, 1149, 1151, 1191, 1199, 1385, 1398, 1413,

La deuxième édition du catalogue de Pack (Pack²) comprenait, en tête du volume (p. 3–15), une bibliographie avec les abréviations utilisées, ainsi qu’une clé des localisations des papyrus. Mise en ligne en mars 2004 et régulièrement complétée, la bibliographie *Liber antiquus* du CEDOPAL fait fonction de bibliographie générale du *Catalogue des papyrus littéraires grecs et latins*, tandis que les listes des abréviations et des codes des localisations des papyrus sont, elles aussi, disponibles sur le site web du CEDOPAL⁹.

S’appuyant sur l’expérience acquise au CEDOPAL dans le domaine des papyrus littéraires profanes, ses jeunes chercheurs appliquent maintenant à d’autres groupes de papyrus grecs et latins, la grille d’analyse et la méthode qui ont été mises au point dans notre Centre, dans le cadre de recherches sur le texte, la mise en texte et le contexte de ces pièces écrites. C’est ainsi que Magali de Haro Sanchez a publié sur notre site, en novembre 2004, avec une bibliographie générale, les notices de 88 papyrus iatromagiques, dont quatre amulettes en métal précieux¹⁰.

D’un autre côté, dans le cadre de la mise à jour du *Corpus Papyrorum Latinarum* du regretté Robert Cavenaile (1918–2007), Gabriel Nocchi Macedo a élaboré et mis en ligne, en 2010, les 126 notices MP³ des papyrus latins d’Herculanum, accompagnées d’une bibliographie générale, ainsi que la vingtaine de notices des papyrus littéraires latins juifs et chrétiens, avec une bibliographie générale qui leur est consacrée¹¹. Après la mise en ligne des notices des papyrus iatromagiques évoquées plus haut, le projet de recherche du CEDOPAL sur la médecine dans l’Égypte gréco-romaine a donné lieu, le 2 mars 2010, à celle des 39 notices des papyrus contenant des pétitions et rapports médicaux, ainsi que d’une bibliographie générale, élaborées par Antonio Ricciardetto¹². Le même jeune chercheur a préparé les 76 notices des papyrus documentaires contenant des lettres à contenu médical, qui sont également disponibles sur le site du CEDOPAL, avec une bibliographie générale qui leur est consacrée¹³. Faisant suite aux papyrus littéraires latins juifs et chrétiens cités ci-dessus, la trentaine de papyrus littéraires grecs contenant des lettres chrétiennes a fait l’objet d’une étude d’ensemble de Nathan Carlig. Leurs notices, accompagnées d’une bibliographie générale, seront bientôt disponibles sur le site du CEDOPAL, de même que celles des papyrus scolaires chrétiens, sur lesquels portent ses recherches actuelles.

Classement des notices et bibliographies liminaires

La deuxième édition du catalogue de Pack comptait 3026 notices. Les papyrus y sont classés, selon un ordre logique, d’abord par langue, de 1 à 2916 pour les papyrus grecs, et de 2917 à 3026 pour les papyrus latins. La section grecque est à son tour subdivisée en deux parties, de 1 à 1566 pour les papyrus identifiés par auteurs, rangés par ordre

1420, 1431, 1479/1417, 1489, 1634 et 1639), Euripide (P.Herc. 1609 [?] et 1676), Hippocrate (P.Herc. 831 et 1012), Métrodore (P.Herc. 200, 255, 418, 1084, 1091 et 1112), Polystratos (P.Herc. 336/1150 et 1520), Zénon de Sidon (P.Herc. 1533) et, bien entendu, Philodème de Gadara (Travaglione [2008] *passim*), qu’ils soient les auteurs des fragments d’œuvres conservées par les P.Herc., ou qu’ils y soient cités.

⁹ Catalogue : Dideren / Marganne (2004–2010) pour la version électronique ; Dideren (2004) pour la version imprimée. Site web : <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Bibliographies/abrev.htm>> et <http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/getLocationList.asp?_ord=0>.

¹⁰ Une amulette en or : Malibu, Paul Getty Museum, Acc. inv. 80.AI.53 (= MP³ 6064 ; provenance inconnue, III^e s. ap. J.-C.). Trois en argent : Malibu, Paul Getty Museum, Acc. inv. 80.AI.56 (= MP 6065 ; provenance inconnue, III^e s.) ; P.Köln VIII 339 (inv. 33 = MP³ 6066 ; provenance inconnue, fin du III^e / IV^e s.) ; T.Colon. inv. 7 (= MP³ 6067 ; Oxyrhynque, III^e s.). Une amulette chrétienne en latin : Suppl. Mag. I 36 (= P. Heid. inv. L 5 = MP³ 6101 ; Fustat [?], V/VI^e s.). Cf. De Haro Sanchez (2004–2010) pour la version électronique, et (2004) pour la version imprimée.

¹¹ La copie numérisée de l’exemplaire personnel annoté de Cavenaile (1956–1958) est disponible à l’adresse <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Cavenaile.pdf>>. Sur les papyrus latins d’Herculanum, cf. Nocchi Macedo (2010a). Papyrus littéraires juifs et chrétiens: Nocchi Macedo (2010b).

¹² Cf. Ricciardetto (2010a).

¹³ Cf. Ricciardetto (2010b).

alphabétique, et de 1567 à 2916 pour les *adespota*, répartis en deux genres – poésie et prose – et, à l'intérieur de ces genres, en 39 sous-genres (10 pour la poésie et 29 pour la prose), auxquels, dans la troisième édition du catalogue, nous avons ajouté un quarantième sous-genre : les pièces illustrées.

Préparées et régulièrement mises à jour dans le fichier manuel, les bibliographies liminaires de 32 sous-genres de la section grecque ont été encodées par Magali de Haro Sanchez et mises en ligne le 18 juin 2010¹⁴. Le même travail est en cours pour les bibliographies liminaires par auteur, qui seront progressivement publiées sur le site du CEDOPAL.

Telle qu'elle est présentée par Pack, la section latine ne respecte qu'en partie le schéma adopté dans la section grecque, puisqu'elle est subdivisée en trois parties au lieu de deux : 1) de 2917 à 2952 pour les papyrus identifiés par auteurs (sauf ceux relevant du droit), rangés par ordre alphabétique ; 2) de 2953 à 2993 pour le droit, à son tour subdivisé en textes identifiés par auteurs (2953–2971) et *adespota* (2972–2993) ; et 3) de 2994 à 3026 pour les *adespota*, sauf ceux relevant du droit, où n'est adoptée aucune classification en sous-genre.

La succession des notices montre cependant que Pack a placé en tête deux catalogues d'œuvres d'art (Pack² 2994–2995), puis deux papyrus relevant de la grammaire ; un autre, de mythologie ; deux ou trois, d'histoire ; ensuite, une pièce non identifiée de prose, des glossaires latin-grec, une fable et une déclamation, des alphabets latins et des exercices d'écriture, un papyrus peut-être relatif à la philosophie et un autre contenant peut-être des vers ; et enfin, huit papyrus au contenu non identifié.

Dans le cadre de la mise à jour du CPL, il est prévu, non seulement d'adopter pour les *adespota* latins le même classement en sous-genres que pour les papyrus grecs, mais également de préparer des bibliographies liminaires pour les auteurs et pour les sous-genres. Sous le nom de *Papyri Latinae*, une bibliographie générale sur les papyrus latins, que l'on complète régulièrement, est disponible sur le site du CEDOPAL depuis juin 2008¹⁵.

Numérotation des notices

Pour la troisième édition, souhaitant respecter autant que possible le classement de Pack, désormais familier aux utilisateurs, Paul Mertens avait décidé de conserver également sa numérotation, de 1 à 3026, les nouvelles entrées venant s'intercaler parmi les anciens numéros au moyen d'une, puis, de deux, et même de trois décimales depuis les années 2000. Dans le nouveau catalogue du CEDOPAL, les choses resteront autant que possible en l'état pour les papyrus littéraires grecs et latins. En revanche, pour numéroter les papyrus ne faisant pas partie du plan initial, on a choisi des séries de numéros inutilisées dans Pack², à savoir 6000 *sq.* pour les papyrus magiques, 7000 *sq.* pour les papyrus d'Herculanum, 8000 *sq.* pour les papyrus documentaires et 9000 *sq.* pour les papyrus juifs, bibliques et chrétiens.

Nouvelle structure de la base de données

Le catalogue du CEDOPAL dépassant le projet initial du fait des extensions décrites plus haut, et la technologie informatique évoluant, il a été nécessaire d'adapter la structure de la base de données électronique conçue, en 1999–2000, exclusivement pour les papyrus littéraires grecs et latins profanes¹⁶. Ce travail, qui est pris en charge par Laurent Simon et François Putz, au Centre Informatique de Philosophie et Lettres (CIPL) de l'Université de Liège, en collaboration avec le CEDOPAL, est actuellement en cours. D'après nos deux

¹⁴ <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/index.htm>>.

¹⁵ <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Bibliographies/PapyriLatinae.htm>>.

¹⁶ Cf. Marganne (2007a).

spécialistes en informatique, si l'on compare la base de données de 1999–2000 et le nouveau système en cours d'achèvement, on trouvera les différences suivantes : la première base de données est de type MS-Access, avec une application de gestion de contenu Delphi et l'utilisation d'Asp 3.0 pour les pages de consultation sur le site du CEDOPAL. Dans le nouveau système, la base de données est de type MS-SQL Server, avec une application de gestion du contenu Asp.net (solution de type *intranet*) et l'utilisation d'Asp.net pour les pages de consultation sur le site.

Expérimental (ou empirique), le système de 1999–2000 est fortement marqué par des impératifs liés à l'édition des notices MP³ aussi conforme que possible à celle du catalogue de Pack. La structuration de l'information brute est très proche de la fiche MP³. Le nouveau système, qui est conforme aux concepts fondamentaux des bases de données relationnelles, est mieux adapté à l'intégration au catalogue de nouvelles catégories de papyrus telles que, à côté des littéraires, les documentaires, les magiques, et les juifs, bibliques et chrétiens. Structurant mieux l'information brute, il va permettre des recherches plus systématiques.

Au niveau des requêtes, parmi les changements les plus significatifs par rapport à l'ancien système, mentionnons notamment qu'un même texte pourra appartenir à plusieurs catégories (par exemple, il pourrait être à la fois chrétien et magique) ; pour la langue, à côté de « grec », « latin » et « autre », on pourra également choisir « bilingue » et « toutes » ; une recherche *full-text* sur la zone « description » du contenu sera possible ; de même, on pourra rechercher tous les papyrus qui contiennent une ou des illustrations par le fait que, désormais, les papyrus illustrés seront considérés comme une catégorie et non plus comme un sous-genre littéraire.

Dans la catégorie littéraire, ainsi que je l'avais suggéré dans ma communication lors du 25^e Congrès de Papyrologie d'Ann Arbor, une attention spéciale sera consacrée au nom de l'auteur ou des auteurs et au(x) titre(s), lorsqu'ils sont précisés, soit dans un titre final, initial, noté au dos d'un *volumen* ou sur une étiquette, soit lorsqu'ils sont cités comme références à l'intérieur d'un texte, en vue de compléter les données fournies par les manuscrits (ecdotique des titres) et de contribuer aux recherches sur le processus de personnalisation de l'œuvre littéraire à un stade précoce¹⁷.

En outre, comme cela nous a été demandé depuis longtemps par d'autres centres de papyrologie, un champ des notices sera réservé aux numéros (voire aux liens avec) d'autres bases de données en ligne, telles que *Trismegistos*, LDAB, HGV etc. Par cette transformation en profondeur, dont on prévoit l'achèvement en 2011, nous espérons optimiser les conditions tant d'encodage, pour les chercheurs du CEDOPAL, que de consultation, pour les utilisateurs de cet *instrumentum*. Quant à l'intégration éventuelle au nouveau système d'autres groupes de papyrus que ceux mentionnés plus haut, je ne puis répondre qu'en paraphrasant une réflexion de Paul Mertens lors d'une interview en 1991 : l'entreprise de catalogage a débuté en 1974 et continuera tant qu'il y aura au CEDOPAL des chercheurs pour poursuivre ce travail¹⁸.

Bibliographie

- Aland, K. (1963), *Kurzgefasste Liste der griechischen Handschriften des Neuen Testaments (Arbeiten zur neutestamentlichen Textforschung 1, Berlin)*.
 Baccani, D. (1992), *Oroscopi greci. Documentazione papirologica (Ricerca Papirologica 1, Messina)*.
 Birley, A.R. (2009), « Some Writing-Tablets Excavated at Vindolanda in 2001, 2002 and 2003 », *ZPE* 170, 265–293.

¹⁷ Cf. Marganne (2010) et (2007b).

¹⁸ Fabien / Lebrun (1991) 21 : « (Paul Mertens) conclut en souriant : “La constitution de la phototèque a débuté en 1961 et se poursuivra tant qu'il y aura des hommes pour poursuivre ce travail.” » Sur cette question, voir Marganne (2007c).

- Capasso, M. (1989), « Primo Supplemento al Catalogo dei papiri ercolanesi », *CErc* 19, 193–264.
- Cavenaile, R. (1956–1958), *Corpus Papyrorum Latinarum* (Wiesbaden).
- Dain, A. (1953), compte rendu de Pack (1952), *BAGB* 3^e série, 1, 118–120.
- Dain, A. (1959), compte rendu de Pack (1952), *BAGB* 4^e série, 3, 395–400.
- De Haro Sanchez, M. (2004–2010), *Papyrus iatromagiques, avec présentation et bibliographie*, <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/index.htm>>.
- De Haro Sanchez, M. (2004), « Catalogue des papyrus iatromagiques grecs », *PapLup* 13, 39–60.
- Del Mastro, G. (2000), « Secondo Supplemento al Catalogo dei papiri ercolanesi », *CErc* 30, 157–242.
- Del Mastro, G. (2005), *Chartès. Catalogo multimediale dei papiri ercolanesi* (CD-ROM, Napoli).
- Fabien, J.-M. / Lebrun, M. (1991), « Les papyrus, bibliothèque de l'Antiquité », *Wallonie-Bruxelles. Revue bimestrielle internationale éditée par la Communauté française de Belgique et la Région wallonne* 35, 20–21.
- Gigante, M. (1979), *Catalogo dei Papiri Ercolanesi* (Napoli).
- Didderen, J.-C. (2004), « *Liber antiquus* : bibliographie générale », in Bouquiaux-Simon, O. / Marganne, M.-H. / Clarysse, W. / Vandorpe, K. (éd.), *Les livres dans le monde gréco-romain (Cahiers du CEDOPAL 2, Liège)* 51–108.
- Didderen, J.-C. / Marganne, M.-H. (2004–2010), « *Liber antiquus* : bibliographie générale », <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Bibliographies/LIBER%20ANTIQUUS.htm>>.
- Marganne, M.-H. (2007a), « Le fichier Mertens-Pack³ des papyrus littéraires grecs et latins », in Palme, B. (Hrsg.), *Akten des 23. Internationalen Papyrologen-Kongresses, Wien 2001 (Papyrologica Vindobonensia 1, Wien)* 427–433.
- Marganne, M.-H. (2007b), « Les titres de traités hippocratiques attestés dans la littérature médicale papyrologique », *SEP* 4, 105–115.
- Marganne, M.-H., (2007c), *Papyrus et papyrologie à l'Université de Liège (Cahiers du CEDOPAL 5, Liège)*.
- Marganne, M.-H. (2010), « Le signalement des auteurs et des œuvres dans les papyrus littéraires grecs de médecine », in Gagos, T. / Hyatt, A. (ed.), *Proceedings of the 25th International Congress of Papyrology, Ann Arbor 2007 (Am. Stud. Pap., Ann Arbor)* 493–508.
- Neugebauer, O. / Van Hoesen, H.B. (1959), *Greek Horoscopes (Memoirs of the American Philosophical Society 48, Philadelphia)*.
- Nocchi Macedo, G. (2010a), *Les papyrus latins d'Herculaneum, avec bibliographie*, <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Bibliographies/Herculaneum.htm>> et <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Bibliographies/Herculaneumbiblio.htm>>.
- Nocchi Macedo, G. (2010b), *Les papyrus latins juifs et chrétiens, avec bibliographie*, <http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Bibliographies/Papyrus_latins_chretiens.htm> et <http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Bibliographies/Papyrus_latins_chretiens_bibliographie.htm>.
- Pack, R.A. (1952), *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt* (1st ed., Ann Arbor).
- Pack, R.A. (1965), *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt* (2nd ed., Ann Arbor).
- Preisendanz, K. (1928–1931), *Papyri Graecae Magicae. Die griechischen Zauberpapyri* (Berlin / Leipzig).
- Preisendanz, K. / Henrichs, A. (1973–1974), *Papyri Graecae Magicae. Die griechischen Zauberpapyri* (2nd ed., Stuttgart).
- Ricciardetto, A. (2010a), *Pétitions et rapports médicaux, avec bibliographie*, <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Bibliographies/Petitions.htm>> et <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Bibliographies/Petitionsbiblio.htm>>.
- Ricciardetto, A. (2010b), *Lettres privées à caractère médical, avec bibliographie*, <http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Bibliographies/Lettres_Medicales.htm> et <http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/Bibliographies/Lettres_Medicales_biblio.htm>.
- Scappaticcio, M.C. (2009), « Virgilio, allievi e maestri a Vindolanda : per un'edizione di nuovi documenti dal forte britannico », *ZPE* 169, 59–70.
- Travaglione, A. (2008), *Catalogo descrittivo dei Papiri Ercolanesi* (Napoli).
- Van Haelst, J., (1976), *Catalogue des papyrus littéraires juifs et chrétiens (Série « Papyrologie » 1, Paris)*.

HOMONYMS CAUSING CONFUSION IN TOPONYMY : EXAMPLES FROM APHRODITO AND THE ANTAIOPOLITE NOME

Isabelle Marthot

For my doctoral research, I have undertaken the global study of place names in the Antaiopolite Nome. The choice of this specific nome is justified by the important quantity of papyri related to it, mostly coming from the village of Aphrodito, modern Kom Ishqaw. These include documents dating from two periods, *i.e.* the sixth century AD Dioscorus archives, and the eighth century Basileios archives containing some Qurra ben Sharik papyri. A priority in this study of toponyms was to inventory all the villages clearly attested as located in this nome, that is those centres of habitation designated as κώμαι.

This rather clear and limited project, to list villages of the Antaiopolite nome by going through toponym indexes and papyrological editions, soon led to several difficulties. The purpose of this paper is to present two of these difficulties linked to the question of homonyms. The first difficulty is specific to the history of this area and the way it has been described by papyrologists since the beginning of the 20th century. Assigning villages to nomes has brought to light how much confusion there is in naming the nomes themselves. The second difficulty is of a methodological nature that pertains to any study of toponyms : to what extent should two slightly different spellings be considered as one or two different toponyms, meaning one or two actually different places ? In fact, what is a slightly different spelling ? What limit should we put on « variant names » ?

First of all, the question of homonyms is to be studied at the level of the nomes themselves : if Ἀφροδίτης κώμη is clearly attested as a village of the Antaiopolite nome in the sixth century, the rest of its history is less obvious. Following the pioneering study by Henri Gauthier on the tenth nome of Upper Egypt, it is generally admitted that Aphrodito was the *metropolis* of the Pharaonic nome that was named the Aphroditopolite nome under the Ptolemies¹. The city was then superseded by Antaiopolis in the Roman and Byzantine period, before recovering a pre-eminent role as the centre of a pagarchy at the beginning of Arabic rule. Thus an « Aphroditopolite nome » appeared as a denomination of this area in several modern works dealing with the periods before and after the sixth / seventh century AD.

The problem is, however, that there is another, well-attested « Aphroditopolite nome » around Aphroditopolis, modern Atfih, the *metropolis* of the 22nd nome of Upper Egypt, to the south of Memphis. The confusion between these two nomes was greatly increased by the fact that Calderini's *Dizionario geografico* made no attempt to distinguish them and referred to both as « Afroditopoli », leaving the reader to choose between two areas more than 300 km apart. This work often labelled as « Afroditopoli » toponyms in the neighbourhood of, or sometimes simply mentioned in papyri from, Aphrodito. Worse, this name is sometimes given to toponyms around Aphrodito in texts where the village is without any doubt a simple κώμη of the Antaiopolite nome².

This ambiguity has led even specialists of toponymy – such as Marie Drew-Bear – to make mistakes³. In her article on the Hermopolite toponym Τοῦ, she said that there was a homonym village in the « Aphroditopolite » nome, not specifying Atfih or Kom Ishqaw, and another in the Herakleopolite nome. She then discussed P.Oxy. VII 1068, a text dealing with the transport of a mummy from the Arsinoite nome to Alexandria, during which a stop

¹ See Gauthier (1913).

² See *e.g.* Calderini, *Diz. geogr.* Suppl. 1, p. 36 *s.v.* Ἀνουφίου κλήρος : P.Mich. XIII 666, 3 has κώμη Ἀφροδίτης τοῦ Ἀνταιοπολίτου [νο]μ(οῦ).

³ Drew-Bear (1979) 305–307.

was made at Toou. She went against the editor's suggestion of the Herakleopolite village and preferred the Hermopolite hypothesis, rejecting the Aphroditopolite nome as being too far to the south. It seems clear that she had in mind the area around Kom Ishqaw and not Atfih, which would fit perfectly along the way from the Fayum to Alexandria. Other sources show definitively that the village of Toou belonged to the nome located around Atfih⁴.

This ambiguity comes from the ancient texts themselves, since none of the scribes mentioning an Aphroditopolite nome found it necessary to be more precise. It seems obvious, however, that the administration could not function with two nomes having exactly the same name ; as a matter of fact, all the other nome couples had distinctive epithets. For example, in P.Oxy. XLVII 3362, a list of the *strategoi* of Egypt from the mid-second century AD, the two Apollonopolite nomes are said to be ἄνω τό(πων) and κ]άτω τό(πων)⁵. The evidence for an Aphroditopolite nome located roughly between the Lycopolite and the Panopolite nomes comes from Pliny the Elder and Ptolemy, while before them Agatharchides of Cnidus and Strabo mentioned in this part of Upper Egypt only an Ἀφροδίτης πόλις⁶.

Part of Gauthier's theory was based on the idea that Antaiou, qualified as a simple κώμη in Diodorus Siculus and absent from Agatharchides and Strabo, but appearing in Pliny and then Ptolemy, had become a city and a nome *metropolis* under the Roman administration⁷. An article by Nadine Quenouille summed up all the documentation now available on Antaiou in the Ptolemaic period and showed that this place was already a πόλις with institutions typical of a nome *metropolis*, for instance a royal bank⁸. As for Ἀφροδίτης πόλις, only two papyri containing this expression deal with a place that could correspond to Kom Ishqaw and not Atfih : PSI VII 816 (II BC) and P.Brem. 42 (II AD), which mentions also Phthla, a village well attested near Ἀφροδίτης κώμη in the sixth century texts⁹. Ἀφροδίτης πόλις in PSI VII 816 is likely to be Kom Ishqaw, as another papyrus, coming from the same cartonnage, is related to the same Aineas of this document who is said to be the *epistates* of this city : in PSI VII 815, 2, a complaint sent by a lady from Antaiou to Aineas, she describes him as τῶν σωματοφυλάκων ἐπὶ τοῦ Ἀφροδιτοπολίτου. It seems rather unlikely that the document could be referring to Atfih here. His text, however, is the only papyrological evidence that an administrative division called Aphroditopolite existed in this area, without specifying explicitly that it was a nome. The difficulty might be reduced by remembering that, more generally, the actual division of the Thebaid in nomes in the Ptolemaic period was proved to have been progressive : Katelijn Vandorpe has clearly established that, as a remnant from the New Kingdom and Late period, at the beginning of Ptolemaic rule the whole Thebaid first functioned as one nome, with a *strategos* at its head, while its subdivisions or provinces were under the control of an *epistates*, as we have seen one for Ἀφροδίτης πόλις¹⁰.

Thus, the documentation presently available does not allow the claim that the area around Kom Ishqaw ever had the status of a nome ; the only Aphroditopolite nome was the one located around Atfih. It might, however, have been a subdivision of the Thebaid which

⁴ P.Oxy. XIV 1746 is a list of villages from the Aphroditopolite (Atfih) nome among which, beside Toou, several other villages are attested as linked with the Fayum and the Memphite area.

⁵ See P.Oxy. XLVII 3362, 3 and 11.

⁶ GGM I 122 : ἡ Λύκων πόλις, εἴτα Ἀφροδίτης ἄλλη, πρὸς δὲ τούτοις Πανῶν ; Strab. 17, 1, 41 : εἴτα Λύκων πόλις καὶ Ἀφροδίτης καὶ Πανῶν πόλις ; Plin. Nat. 5, 49 : *Diospolitēn, Antaeopoliten, Aphroditopoliten, Lycopoliten* ; 60–61 : *Panopolis ac Veneris iterum et in Libyco Lycon* ; Ptol. Geog. 4, 5, 65 : Ἀφροδιτοπολίτη νομός καὶ μητρόπολις μεσόγειος Ἀφροδίτης πόλις.

⁷ See Diod.Sic. 1, 21, 4 ; Plin. Nat. 5, 49 ; Ptol. Geog. 4, 5, 71.

⁸ See Quenouille (2002).

⁹ See also PSI VII 816, 7 (with relevant passage partly in lacuna) : Αἰνέαι τῷ ἐπιστάτῃ τῆς Ἀφρο[δίτης πόλ(εως)] ; P.Brem. 42, 4 : Ἀφροδίτης πόλ(εως) κα(ὶ) Φθλαί.

¹⁰ See Vandorpe (2000) 171–173.

was not carried over into the new organisation in nomes. The first papyrus to give information on this area in the Roman period is SB XIV 12110 (AD 90/91), where the same *strategos* has authority over both the Antaiopolite nome and the Heptakomia. About twenty years later, the two areas are separated and the «Apollonopolite Heptakomias» nome appears, administrated by a *strategos* whose archives have been preserved, namely Apollonios. The already mentioned P.Brem. 42, a landlist specifying the quantity and nature of arouras in Aphrodites Polis and Phthla, belongs to his archives; this has led the editor to the hypothesis that the two places were then under his jurisdiction, as it would be otherwise difficult to explain the presence of such a document in his papers¹¹.

Further mentions of Kom Ishqaw date from the beginning and more securely the mid-fourth century respectively in P.Col. VIII 235 and several papyri from Kellis. The place is then what it will remain for two centuries, a *κώμη* of the Antaiopolite nome¹². Even at the beginning of the eighth century, when the place is called Aphrodito and seems to have become independent from Antaiou, it is still designated as a *κώμη* and is ruled not by a pagarch, as the other former nomes, but by a *dioiketes*¹³.

Thus, until new documents shed more light on the history of this area, it would be advisable to use the wording «Aphroditopolite nome» only to refer to the area around Atfih, or at least to give an explicit indication of which Aphrodites Polis is meant, clarifying this ambiguity of homonyms.

The second difficulty to be considered has to do with the homonyms among villages themselves. This arises from the scrupulous but sometimes misleading trend not to identify toponyms as soon as they display graphic variations, even minor ones. This, in fact, causes duplicate entries.

Sometimes the smallest variation, as between *epsilon* and *eta*, has produced two different toponyms: Πακῆρκε is listed as an Antaiopolite village in Calderini's *Dizionario geografico* with only one reference to P.Mich. XIII 659. In this text, a certain Theodosios is said to come from Πακῆρκε¹⁴. He owns a *κτῆμα* located in the territory of Aphrodito. Nothing in the text makes it explicit that this toponym is not the well attested Panopolite village, Πακέρκη¹⁵.

Next, the toponym Τριπε was described as a village of the Antaiopolite nome by Calderini's *Dizionario geografico*, based solely on a reference in P.Cair.Masp. II 67138. In fact, another Panopolite toponym should be recognized: Τριφεῖον, named after the goddess Triphis, which has the Coptic name ⲗⲧⲣⲓⲡⲉ¹⁶. More precisely, since the text mentions both a priest and some wool, this is most likely another way to name the famous White Monastery of Shenoute of which we have other mentions in the sixth century papyri from Aphrodito¹⁷. As for the graphic variation, Τριπε seems half way between the Greek Τριφεῖον and the Coptic ⲗⲧⲣⲓⲡⲉ.

On the other hand, one should still be cautious and not go too far in identifying roughly similar toponyms, as this might lead to the assimilation of two different villages. For example, Tarrouthis was thought to be a variant name for Terythis. Tarrouthis is a well-attested Hermopolite village; the idea that there was another village bearing the same name in the Antaiopolite nome came from P.Lond. III 1007b-c, 4-5 (p. 264-265). There, a

¹¹ See P.Brem. p. 9 and 99.

¹² An explicit example is P.Kellis I 32, 4-6.

¹³ There are many examples, among which P.Lond. IV 1460, 35, a text listing runaways from Aphrodito: παγ(α)ρ(χί)ας Ἀν(ταίου) (καὶ) Ἀπόλλω(ν)ος; P.Lond. IV 1379, 3 addressed to Βασιλείῳ διοικητῇ κώμης Ἀφροδιτώ without any lacuna in the wording.

¹⁴ See P.Mich. XIII 659, 119-120: κατὰ Θεοδόσιον τὸν ἀπὸ Πακῆρκε; 167: Θεοδόσιος ὁ ἀπὸ Πακῆρκε.

¹⁵ See e.g. P.Panop.Beatty 1, 10 and 282.

¹⁶ See Amélineau (1893) 69-70 and Gauthier (1905) 78-79.

¹⁷ See P.Ross.Georg. III 48; P.Cair.Masp. III 67312.

person is said to be ἀπὸ κόμης Ταρρούθεως τοῦ [Ἀνταιοπολί]του νομοῦ, yet the name of the nome is lost in the lacuna. The choice of the editor to fill the lacuna in this way can be explained by the presence of the word Ἀνταιοπολιτῶν in line 11. However, it is not directly linked with Tarrouthis. Another person, coming from the same village, is said to be a priest in the mountain of Antaiopolis. Instead of speculating on the existence of a new village, it seems more sensible to understand here that an inhabitant of the otherwise well-known Hermopolite village moved and became a priest in the Antaiopolite nome.

This is not, though, the only attestation of Tarrouthis as allegedly located in the Antaiopolite nome. In SB XX 14669, known as the « Cadastre of Aphrodito » and recently re-edited by Jean Gascou, we find four mentions of a monastery of Tarouthis¹⁸. Nevertheless, it is not unreasonable to link this occurrence to the Hermopolite village, since in the same document there are other examples of monasteries located outside the nome, but without any indication of the nome in which they are located : this is the case, for example, of the monasteries of Apa Zenobios, Apa Sinouthes and Smine (Panopolite nome) and the monastery of Porbis, which in the first edition was located in the Hermopolite ; in the second edition, however, it was noted that it could be in the Apollonopolite Minor as well¹⁹. We thus have to consider Tarouthis (spelling with either one *rho* or two) as the Hermopolite village, whereas Terythis is well attested in the Antaiopolite nome²⁰.

The documentation concerning the Antaiopolite nome, although of considerable extent, can offer reliable information about its toponymy only if the texts are examined very closely, taking into account the meaning of each document, the social context and the spelling as checked on the original papyrus. The checking for homonyms must be continued through a close examination of the texts, focusing particularly on all those villages attested only once. A balance should be found between creating new toponyms because of a new spelling and hastily putting together similar forms that obviously do not refer to the same places.

Bibliography

- Amélineau, E. (1893), *La géographie de l'Égypte à l'époque copte* (Paris).
 Benaissa, A. (2009), « Terythis and Dahrūt : Reconsideration of a Topographical Problem », *ZPE* 171, 181–185.
 Drew-Bear, M. (1979), *Le nome hermopolite, toponymes et sites* (Missoula).
 Gascou, J. (2008), « Le cadastre d'Aphroditô (SB XX 14669) », in Gascou, J., *Fiscalité et société en Égypte byzantine* (Paris) 247–305.
 Gauthier, H. (1905), « Notes géographiques sur le nome panopolite », *BIFAO* 4, 39–101.
 Gauthier, H. (1913), « Le X^e nome de la Haute-Égypte (étude géographique) », *Recueil Trav.* 35, 1–56.
 Quenouille, N. (2002), « Eine Sklavenfreilassung aus der Ptolemäerzeit (P.UB Trier S 135–2 und 135–12) », *APF* 48, 67–97.
 Vanderpe, K. (2000), « The Ptolemaic *epigraphe* or harvest tax (*shemu*) », *APF* 46, 169–232.

¹⁸ SB XX 14669, 98, 101, 103 and 105 in Gascou (2008).

¹⁹ See Gascou (2008) 283, n. 44 (apa Zenobios) ; 284, n. 49 (Apa Sinouthes) ; 283, n. 45 (Smine) ; 282, n. 12 (Porbis).

²⁰ On the homonyms Terythis in the Cynopolite and Oxyrhynchite nomes, see Benaissa (2009).

READING MAGICAL DRAWINGS IN THE GREEK MAGICAL PAPYRI

Raquel Martín Hernández¹

Introduction

Greek Magical Papyri have been studied by a large number of scholars interested in philology, religion, anthropology, ritual power, among other fields. The focus of all these studies has been, for obvious reasons, on the texts written on the papyri, in the edition and elucidation of their significance and magical function. Nevertheless there is an aspect of the papyri which has been largely neglected or not discussed in sufficient depth : the drawings on magical papyri². Drawings on magical papyri are quite common after the third century AD, but scholars in different studies considered them as mere ornaments or as « arcane jumbles », simple trinkets for marketing better the supposed power of the spell, or for making it look more professional. I venture to say that, except for the work by Hopfner, there is no other study which treats magical images³.

In the present contribution, I would like to present and analyze a survey of the different kinds of magical drawings which appear in Greek Magical Papyri (PGM), in order to point out the importance of the integrated study of text and image in magical material. Sometimes only a very fragmentary piece of a magical papyrus has been preserved and, if this part is in fact a drawing or a triangle of vowels, it is difficult to guess what kind of text we are dealing with. Consequently, an accurate study of magical images is important for a better, or more accurate, edition of this kind of texts. I would also like to point out some problems in the edition of the PGM in regards to magical images⁴.

This contribution is organised in four basic blocks, corresponding to the four main categories of the magical drawings, depending on their meaning in relation to the text they accompany :

- a) The magical drawing is an illustrative representation of the instructions given in the text.
- b) The image sets in motion the intention of the magical *praxis*.
- c) A magical word is written in a precise shape.
- d) *Charakteres*.

On the other hand, these four blocks could be organized in two main groups. The first would compress categories a) and b) from a functional point of view : the drawing illustrates the instructions or the effect of these instructions. The second would compress categories c) and d) from a formal point of view of the designs : the drawings have particular designs for particular reasons.

¹ The research for this paper was financed by the Spanish Ministry of Science and Innovation FFI2009–11288 and FFI2010–17047. I would like to express my gratitude to Sofia Torallas for her useful comments and to Carolina López-Ruiz for helping me with the English.

² I will focus my paper only on the drawings written on papyri, and I will not attend to the magical drawings in gemstones, lead tablets, and other types of materials, although I will keep them in mind for the sake of comparison. The analysis of magical drawings in PGM is the starting point for a more exhaustive study on magical drawings in Greek magic.

³ See Hopfner (1913–1921). There is an interesting approach to Greek magical drawings in Gordon (2002) 97–111. For the study of drawings in papyri, see *e.g.* Weitzman (1970) and Horak (1992).

⁴ See Preisendanz / Henrichs (1974) and Daniel / Maltomini (1990). I also take into account the translations and commentaries in Betz (1992) and Calvo / Sánchez (1987).

The image you have to draw

A very interesting type of drawing appearing in the corpus of the PGM is the magical design as a representation of the instructions given in the text. The drawing, in fact, must be done by the person who performs the spell. Several of these drawings follow the formula reproduced above, saying : « this is the image you have to draw »⁵. Normally, the figures represent exactly what is explained in the spell, but it is nonetheless interesting to look at the uncommon features of these images, which can provide information not represented in the text.

A good example of this is an image that appears in PGM II, a magical handbook including a very complete spell to receive a direct oracular vision⁶. The invocations in the spell are addressed to Apollo ; they can be explained against the Classical background. In line 170, an interesting figure was drawn, along which one finds the following text : « this figure is to be inscribed on a piece of clothing belonging to one who has died violently, and is to be cast into a pure lamp »⁷. The drawing, a sort of human figure, has five heads in the shape of flags or snakes, and it has been identified as Acephalus⁸.

It is important for our study to notice some interesting details in this particular drawing, which are helpful in order to connect the drawing with the *praxis*. First, the schematic branch carried by Acephalus is not a common feature of this demon in other magical images. This was identified by Delatte with the branch of bay alluded to in the two recipes. Such a detail should allow us to carry on with the interpretation. The bay is the plant associated with Apollo, the god of divination, and the spell is a very complex petition for a direct oracular vision, not only addressed to Apollo but also full of references to this bush. The branch carried by Acephalus must be understood, as Delatte did, as a schematic bay branch, and thus, as an « Apollinean » make-up of Acephalus, according to the sense of the magical text⁹. Secondly, we could add the vowels written on the chest of Acephalus, namely, seven times each vowel : again, seven is the Apollinean number *par excellence*¹⁰.

Another remarkable image appears in PGM III¹¹. The papyrus is a handbook collecting several spells for different purposes. The first spell is an evil charm against enemies which includes the drowning of a cat. In line 70, two human figures are drawn with a whip hanging from their right hand¹². There is still another similar figure featuring what seems to be an animal head. The edition by Preisendanz states that the figure is a « Gestalt mit

⁵ E.g. PGM II 170 : τοῦτο δὲ τὸ ζῳδιὸν γράφεται.

⁶ P.Berl. inv. 5026 (IV AD). The papyrus displays many metrical hymns addressed to Apollo. The first one is written in – not always correct – dactylic hexameters and is dedicated to Apollo. The second one probably was composed originally in iambic meter. The third one is a mixture of prose and hexameters, and the following ones are all in hexameters although toward the end of the passage the meter falters. See Betz (1999) 12–18. The hymns are collected by Preisendanz / Henrichs (1974) 244–246 [= *Hymns* 9 and 11].

⁷ Translation by John M. Dillon and Edward N. O'Neil in Betz (1992) 18.

⁸ See Delatte (1914) 216–218 and Preisendanz (1926). According to Delatte 217, the five « heads » should be interpreted as a schematic representation of the blood rising from the cut. An allusion to this drawing appears in lines 12–14 of the papyrus : « Add also the following [spell], which is to be written on laurel leaves, and together with the strip of papyrus on which the Headless One is drawn, it is to be placed beside your head, rolled up. » Lines 60–61 : « Write the prescribed figure as given above, along with the characters and the prescribed spell twice with myrrh ink on hieratic papyrus. » Translation by John M. Dillon and Edward N. O'Neil in Betz (1992).

⁹ Note the similarity of the drawing with the text of the fourth invocation addressed to Apollo in this papyrus : « Laurel, Apollo's holy plant of presage, whose leaves the sceptre-bearing lord once tasted and sent forth songs himself, Ieios, renowned Paian, who live in Kolophon, give heed to holy song. » Translation by John M. Dillon and Edward N. O'Neil in Betz (1992) 15.

¹⁰ The *praxis* of the papyrus is also full of references to the number seven. Delatte (1914) 217–218 relates the seven vowels to the cult of the seven planets and the Sun.

¹¹ P.Louvre N 2391 (IV AD). Illustration in Eitrem (1923) pl. II and <<http://www.photo.rmn.fr/cf/html/CPicZ.aspx?E=2C6NU0HNNUG>>.

¹² On the importance of the whip in aggressive and erotic spells, see Faraone (1999) 45–46 and 58–61.

Tier (Esels)kopf » (figure with an animal [donkey] head) and Delatte (1914) 221 states that it is « un personnage à tête d'âne et de très grande taille » (character with a large donkey head). Betz in his English translation does not comment on the drawings, and according to the Spanish translation of the PGM, the god with the zoomorphic head is « Set-Tifón con cabeza de asno » (Seth drawn with a donkey head)¹³.

In my opinion, the drawing identified with Seth must be re-interpreted. Other magical images of Seth with donkey face usually have longer ears and snout than in this drawing, and tend to look to the left in the papyri¹⁴. Furthermore, we must also pay attention to the invocation to Seth in this papyrus, which says : « Perform for me the NN deed (add the usual, as much as you wish), powerful Seth-Typhon, and act lawlessly through your strength and overturn the NN deed in this plac... [in this very hour ?], as *I command your image*, for I conjure you, MASKELLI MASKELLŌ (formula). Perform for me this, the NN deed, *by virtue of your visage, cat-faced spirit* ; perform for me the NN deed (add the usual), and what is written hereafter. »¹⁵ Therefore, it would be possible to assert that in this papyrus Seth had been drawn not in his usual shape of a human body with a donkey head, but as a cat-faced god, in a particular way according to the ritual analogy of the magical text.

On other occasions the drawing seems to serve the purpose of making the charm clearer. PGM VII shows a good example of this¹⁶. Line 300 preserves a charm written around the image of an ibis. The complete image (text and image together) is the exact drawing the practitioner has to draw in his or her left hand in order to carry out the spell. Because of the drawing the practitioner knows how to arrange the text, which « surrounds » the ibis. Ἀκόλουθα could be understood as « following », but the text written as an image in the papyrus makes clear how to write the spell with accuracy¹⁷.

On yet other occasions the text and the drawing display differences, which should be explained. This is the case of the spell written in PGM VII 579–590. The spell is a phylactery against demons, ghosts, and every possible disease. The instructions to make the phylactery are given in the text, and afterwards a drawing appears exemplifying how to perform the magical drawing. But there is a slight difference : the image does not feature the same *voces magicae* as the ones given in the text. Part of the confusion could be explained by applying the rules of textual criticism (*saut du même au même*). When the scribe was writing the magical word, he wrote *Iaeo* but he follows with the *abracadabra* with the rest of the magical vowels after the second *Iaeo*, forgetting the vowels between the first and the second *Iaeo*¹⁸. The formula is not complete in the text written on the drawing, and the *charakteres* do not match those of the text provided earlier. This problem should thus be solved.

¹³ See Martínez-Sánchez (1987) 80, n. 45.

¹⁴ See e.g. PDM xii 62–75 or P.PalauRib. inv. 3 ; also Michailides (1952). There are very few gemstones engraved with Seth; see Mastrocinque (2004) 205.

¹⁵ Translation by J.M. Dillon in Betz (1992) 21.

¹⁶ See P.Lond. I 121 (III/IV AD).

¹⁷ Καχμουζοζο, ὁ βροντῶν, ὁ εἰῶν τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν, ὁ καταπεπωκὸς τὸν ὄφιν καὶ καθ' ὥραν ἐξαίρων τὸν κύκλον τοῦ ἡλίου καὶ τὴν ἐλλήνην ἐμπεριλα[μβά]νων Χωνεου οχχα ενεου ο βιβερηος. γράφε εἰς τὴν εὐόνυμόν σου χεῖρα διὰ ζμυρνομέλανος ἀκόλουθα τοῦ ἱβέως. « SACHMOU OZOZO, you the one who thunders, the one who shakes the heaven and the earth, the one who has swallowed the serpent, hour by hour raising the disk of the sun and *surrounding* the moon, CHŌNSOU OCHCHA ENSOU O BIBEROËSOS. Write on your left hand with myrrh ink these things *surrounding* the ibis. » W.C. Grese in Betz (1992) uses the English translation « surrounding » for two different Greek words : ἐμπεριλα[μβά]νων and ἀκόλουθα. The drawing specifies the meaning of ἀκόλουθα, making clear that the text must be written « surrounding » the ibis.

¹⁸ The *abracadabra* on the text runs as follows : ΚΜΗΦΙC ΧΦΥΡΙC ΙΑΕΩ ΙΑΩ ΑΕΗ ΙΑΩ ΟΩ ΑΙΩΝ ΙΑΕΩ ΒΑΦΡΕΝΕ | ΜΟΥΝΟΘΙΑΡΙΚΡΙΦΙ ΑΕΥ ΕΑΙΦΙΡΚΙΡΑ ΑΙΩΑΝΥΟΜΕΝΕΕΡΦΑΒΩΕΑΙ. The text on the drawing does not feature the vowels underlined.

An accurate analysis of the drawings in magical papyri is also important in order to classify different kinds of magical books. The spells written in PGM VII 222–249 and in PGM VIII 64–110 are good examples of this¹⁹. Both texts contain a petition for a dream oracle addressed to the god Bes²⁰. Reading the two texts in parallel, one can observe that the spell in PGM VIII is more understandable and didactic than in PGM VII, where the different parts of the *praxis* are somewhat confused. Moreover, the drawing in PGM VIII was made neatly, directly below the request for the dream oracle, and not at the beginning of the book, as it was done in the other spell²¹. This detail reveals the intention of the writer to arrange a better manual or, at least, a more didactic one, with spells that are better explained.

PGM VII 222–249²²

Request for a dream oracle from Besas. Take red ocher [and blood] of a white dove, likewise of a crow, also sap of the mulberry, juice of single-stemmed wormwood, cinnabar, and rainwater; blend all together, put aside and write with it and with black writing ink, and recite the formula to the lamp at evening. Take a black of Isis and put it around your hand. When you are almost awake the god will come and speak to you, and he will not go away unless you wipe off your hand with spikenard or something of roses and smear the picture with the black of Isis. But the strip of cloth put around your neck, so that he will not smite you. Formula to be spoken to the lamp: « I call ... ». **The small figure is drawn at the beginning of the book.**

PGM VIII 64–110

Request for a dream oracle of Besa. On your left hand draw Besa in the way shown to you below. Put around your hand a black cloth of Isis and go to sleep without giving answer to anyone. The remainder of the cloth wrap around your neck.

This is the ink with which you draw: blood of a crow, blood of a white dove, lumps of incense, myrrh, black writing ink, cinnabar, sap of mulberry tree, rainwater, juice of a single-stemmed wormwood and vetch. With this write.

Here is the text of the prayer to the setting sun. HYMN. Go to sleep on a rush mat, having an unbaked brick beside your head.

What you draw is of this sort: a naked man, standing, having a diadem on his head, and in his right hand a sword that by means of a bent [arm] rest on his neck, and in the left hand a wand. If he reveals to you, wipe off your hand with rose perfume. **This is the figure of the rite:**
DRAWING.

The final aim of the spells

Another interesting feature of the drawings in PGM is that sometimes the images set in motion the intention of the magical *praxis*. This kind of drawing appears above all in malign spells, and it is possible to group them in two different types, showing either a demon terrorizing the victim or the victim bound²³.

We can find good examples of the « demon terrorizing victim » motif in the different drawings of divinities or demons holding a human head in their hands in the spells of PGM XXXVI and PGM XXXIX²⁴. All these drawings are located in recipes for evil magic and erotic spells²⁵. We are not completely sure of why these figures are drawn in this kind of

¹⁹ P.Lond. I 122 (IV AD).

²⁰ The invocation in the hymn is addressed to Bes-Acephalus, and is studied in Delatte (1914) 201–209.

²¹ We cannot know what the drawing in PGM VII looked like because it is missing.

²² For both of these texts, translation by William C. Grese in Betz (1992) 122–123.

²³ See Gordon (2002) 103.

²⁴ P.Oslo I, 1 (IV AD); photo in Weitzman (1970) pl. XIV. P.Oslo I, 4 (IV AD).

²⁵ It is possible to keep together erotic magic and aggressive magic because both types of magic share the same kind of repressive language and aggressive feelings; see Faraone (1999) 41–77.

text, but probably a sort of ritual analogy must be understood. The drawings are similar in both papyri : a human body with human or cock face holds a weapon in the right hand and a human figure or a human head in its left hand. All the drawings appear in charms for constraining somebody, most of them with erotic purposes²⁶. I would like to focus my attention on the drawing of PGM XXXVI 161–177, a charm to break spells. The spell consists of the text, a series of *charaktes*, and the drawing of a demon with several animal images on its arms, holding a human head in his left hand²⁷. The translator of the papyrus in Betz's book, Morton Smith, states in a footnote that the figure drawn in the lower part of the papyrus does not correspond to the description given in the text. Indeed, the description has almost nothing to do with the drawing below. I think it is possible to solve this problem by looking at the other drawings and spells on PGM XXXVI. The above-mentioned drawing is very similar to the other images of human figures with human heads in their hands, which are drawn for erotic or malign spells. The spell that follows the drawing in PGM XXVI 187–210 is in fact an erotic spell, so it is possible that the image was drawn for this spell and not for the previous one. This is only a hypothesis, of course, but considering the drawing as part of the next spell, all the human images with human heads in their hands in this papyrus would have the same function in this book of magic : a representation of the evil invoked.

Magical shapes

The magical words and series of vowels conforming magical shapes are very frequent types of « drawings » in PGM, and they must be studied as an important part of the spell, integrated with the text, as the drawings mentioned above. Magical triangles or rectangles are the most popular formations but they are not the only ones : there are also rhombi, squares, circular or quadrangular frames. The geometrical disposition of a magical word or series of vowels in a spell is a characteristic feature as common as the use of palindromes²⁸. These features have been studied by several scholars, like Richard Gordon, Attilio Mastrocinque or Christopher Faraone, who is currently working on a volume on spells written in these forms²⁹. For this reason I am not going to treat this subject in depth. I only want to point out the interesting coincidence between magical triangles, in increasing or decreasing formation, and the purpose of the spell where the triangle is drawn.

Most spells in which a word or a series of vowels have been written in the shape of a decreasing triangle, usually called « heart shape », are spells in which the intention is to make something disappear³⁰. This formation is used especially in healing amulets for the disappearance of fever or other diseases. The disposition of the elements, that is to say the letters, in a decreasing formation until their complete disappearance, is expected to cause the disappearance of the disease. Among many examples, we can see a very clear one in PGM VII 218–221³¹. This spell explains how to write the magical names *Iao Sabaoth Adonai Akrammachammarei* in a decreasing formation for curing daily fever.

Sometimes the word written in this manner is related mythically or semantically with the problem to be solved : the magical word and its shape act together. This is also the case

²⁶ PGM XXXVI 69–111, 105–133 and 231–255 ; PGM XXXIX 1–21. The relation between this kind of drawing and the erotic purposes of the spells presumably relies on the aggressive general tone of Greek erotic magic. A good example of the representation of one figure punishing or restraining another through erotic incantations can be found in PGM IV 296–303 : « Make the male in the form of Ares fully armed, holding a sword in his left hand and threatening to plunge it into the right side of her neck. »

²⁷ See Betz (1992) 178. A photo of this papyrus is available at <<http://www.uio.no/om/aktuelt/utstillinger/galleri-sverdrup/2010/bilder/papyrus-200.jpg>>.

²⁸ See Gordon (2000) 86. For the use of the seven vowels in magical shapes, see Frankfurter (1994) 199–205.

²⁹ See Gordon (2000) 85–97 ; Mastrocinque (2009).

³⁰ This shape is called « heart » (καρδία, καρδιακόν ὄνομα, καρδιακῶς) or « grape » (βότρυς).

³¹ P.Lond. I 121 (III/IV AD).

of PGM XVIIIb 1–7, in which the word *Gorgophonas* (the killer of the Gorgon), Perseus, is written in a heart-shape³². The Gorgon has a special symbolism for avoiding the demon of malaria, and the hero who killed the Gorgon will help to « kill » the disease. Another interesting spell appears in PGM CXX, in which the word *ταφυλοτόμος* is also written in the form of a decreasing triangle³³. The word has been translated as « cutting the uvula ». The amulet was commented on by Roy Kotansky, who interprets the expression as a word-play, since these formations were also called « shape of a bunch of grapes », as in PGM III 70³⁴. Mastrocinque also comments on the word engraved on this amulet and thinks it is possible to translate it as « the one who cut the grape », which would refer to Lycurgus and the mythical episode of his pursuit of Dionysus³⁵.

But there are more than healing spells with vowel-triangles. In PGM VII 940–968 the triangles appear in a charm « to restrain anger and to subject » (*θυμοκάτοχον καὶ ὑποτακτικόν*). Once again, a word written in the shape of a decreasing triangle appears in a spell for making something disappear, in this case wrath. The wing formation also appears in erotic magic with basically the same aim : to subject and destroy someone, in this case, the lover.

Then, if decreasing triangles are drawn in spells aimed at destroying or making something disappear or incapacitating someone, not surprisingly increasing triangles appear in spells aimed at making something increase, grow, or appear. There must be a ritual analogy also in this type of formation, as is the case of PGM V 70–95³⁶. This is a spell for finding a thief by drawing an eye on a wall and striking it with a hammer while saying a formula : « I conjure you by the holy names ; hand over the thief who made off with it, CHALCHAK CHALKOUM CHIAM CHARCHROUM ZBAR BĒRI ZBARKOM CHRĒ | KARIÖB PHARIBOU, and by the shudderful names : A EE ĒĒĒ IIII OOOOO YYYYYY ŌŌŌŌŌŌŌ. » DRAWING. « Hand over the thief who stole it. As long as I strike the eye with this hammer, let the eye of the thief be struck, and let it swell up until it | betrays him. »

The ritual analogy between the spell and the drawing of the eye is clear and well expressed by the formula. The vowels arranged in the shape of an increasing triangle probably reinforced the ritual analogy : as the vowels appear, the thief or the stolen property is expected to show up. Another parallel spell is PGM VII 215–218. In this text the popular magical names *Damnameneus* and *Akrammachamarei* appear, forming a growing triangle, and the aim of the spell is obtaining friendship, success and friends.

Charakteres

Finally, attention should be paid to the different magical drawings, which do not seem to have a limited magical function, but are supposed to provide supernatural power in general³⁷. According to Gordon the *charakteres* are among the commonest devices of magical

³² This follows the interpretation of Mastrocinque (2009) 4, against Scarborough, who thinks the *Gorgophonas* is a feminine accusative plural, perhaps referring to Athena, in Betz (1992) 255.

³³ P.Laur. III 57 (III AD).

³⁴ Kotansky in Betz (1992) 316. This is a specific kind of decreasing triangle. The « wing formation » (*πτερυγοειδής*) is used for a word that looses the final or the first letter in each succeeding line. Daniel / Maltomini (1989) comment on a magical gemstone on which a bunch of grapes is engraved on one side ; on the other, one finds the word *ταφήλη* « uvula », in the shape of a decreasing triangle. The ritual analogy between the drawing on one side and the engraving of the word is quite clear.

³⁵ The sentence « Lycurgus go out » (*Λεικούργος ἀναχωρεῖ*) is written in a decreasing triangle in *Testament of Salomon* 19, 58. See Mastrocinque (2009) 2–3. The mythical episode of Lycurgus against Dionysus is narrated in many ancient sources ; see e.g. Apollod. 3, 5, 1 ; Hyg. *Fab.* 132.

³⁶ P.Lond. I 46 (IV AD).

³⁷ On *charakteres*, see e.g. Frankfurter (1994) 205–211 ; Mastrocinque (1994) 90–98 ; Gordon (2000) 88–90. I have been informed that Kirsten Dzwiwa is currently preparing a doctoral dissertation about the magical

literature everywhere³⁸. They make their appearance in Greek magical papyri around the second to third centuries AD, and their repertory does not seem to have a closed number. The most popular *charakteres* consists of asterisks and different configurations of straight lines with small circles on each end. Sometimes they seem to be Greek letters in which little circles have been applied at the end of all the straight lines, but sometimes they have nothing to do with letters³⁹. Mastrocinque has studied the symbolical value of the most frequent *charakteres* but, as he asserts, their schematic shape and ambiguity make it possible for them to be interpreted in many different ways, besides the fact that their meanings could have changed over time⁴⁰.

It seems possible that a very large number of these *charakteres* were invented *ad hoc*. Following Gordon's words, « the meaning of them is that, irrespective of whether in each case they constitute a code and could therefore have been read back by the practitioner who composed them, they can only be appreciated visually ». David Frankfurter for his part asserts : « The magical *charakteres* used throughout Graeco-Roman, Graeco-Egyptian, and Coptic ritual texts and amulets have enough formal diversity to suppose that they were, like artificial writing, often improvised. But the dominant style of composition – bent or crossed lines with bulbs on the ends – suggests that professionals shared a *purpose*, if not in some areas an actual *system*, in composing magical *charakteres*. »⁴¹

Therefore, the *charakteres* seem to have their own significance in the magical context as visual symbols of power, but also they convey power to the text. In some occasions they appear framing a text in order to reinforce the magical power of the message or surrounding figures, especially in Coptic magical texts. The insertion of a series of *charakteres* in an object seems to empower it and turn it into a magical object. For this reason we can find examples of magical amulets with a large number of *charakteres* and nothing else. It seems that it was not so important to have a legible text, since the power of the *arcana scriptio* or the pretended « divine language » was enough, and its visual appearance prevailed over its underlying meaning.

Conclusion

I have offered a small number of examples chosen from among a large quantity of magical images drawn in the corpus of Greek magical papyri. They reveal to us the importance of closely revising the use of images in these texts in order to achieve a better understanding of Graeco-Egyptian magic. The images inform us about different sorts of magical books, as I tried to explain taking into account PGM VII and VIII. They can also help us in the interpretation of a given spell if the text is not clear. For example, drawings with demons with a human head on their hands are typical of sexual spells. Consequently, if a papyrus contains such an image without a preserved text, we can infer that, probably, it contained a sexual or aggressive spell. Therefore, a complete categorization of magical images in connection with the texts they accompany will help solving different problems we find when editing magical papyri.

function and meaning of the *charakteres*. In my paper, I only mention the *charakteres* as visual symbols in order to connect them with the drawings in the PGM.

³⁸ See Gordon (2000) 88–90.

³⁹ Mastrocinque (2004) 91 notes the importance of the numerical value of the Greek letters and its use by magicians, astrologers and Gnostics. There is also a link between *charakteres* and hieroglyphs ; see Frankfurter (1994) 208 and Mastrocinque (2004) 98.

⁴⁰ See Mastrocinque (2004) 92–98.

⁴¹ See Frankfurter (1994) 207. Mastrocinque (2004) 98 also asserts that the *charakteres* do not seem to articulate a system.

Bibliography

- Betz, H.D. (ed.) (1992), *The Greek Magical Papyri in Translation Including the Demotic Spells* (2nd ed., Chicago).
- Calvo, J.L. / Sánchez, M^a.D. (1987), *Textos de magia en papiros griegos* (Madrid).
- Daniel, R.W. / Maltomini, F. (ed.) (1990), *Supplementum Magicum* (Pap. Col. 16, Opladen).
- Daniel, R.W. / Maltomini, F. (1989), « Una gemma magica contro l'inflammazione dell'ugola », *ZPE* 78, 93–94.
- Delatte, A.L. (1914), « Etudes sur la magie grecque. V. Ἀκέφαλος θεός », *BCH* 38, 189–249.
- Eitrem, S. (1923), *Les papyrus magiques grecs de Paris* (Paris).
- Faraone, Ch.A. (1999), *Ancient Greek Love Magic* (Cambridge).
- Frankfurter, D. (1994), « The Magic of Writing and the Writing of Magic : The Power of the Word in Egyptian and Greek tradition », *Helios* 21, 189–221.
- Gordon, R. (2002), « Shaping the Text : Innovation and Authority in Graeco-Egyptian Malign Magic », in Horstmanshoff, H.F.J. / Singor, H.W. / Van Straten, F.T. (ed.), *Kykeon, Studies in honour of H.S. Versnel* (Leiden) 69–111.
- Hopfner, T. (1913–1921), *Griechisch-ägyptischer Offenbarungszauber* (Wien / Leipzig).
- Horak, U. (1992), *Illuminierte Papyri, Pergamente und Papiere I* (Wien).
- Mastrocinque, A. (ed.) (2004), *Sylloge gemmarum gnosticarum* (*Bollettino di Numismatica*, Roma).
- Mastrocinque, A. (2009), « Le pouvoir de l'écriture dans la magie », *Cahiers « Mondes anciens »* 1, 1–10. <<http://mondesanciens.revues.org/index175.html>>
- Michailides, G. (1952), « Papyrus contenant un dessin du dieu Seth à tête d'âne », *Aegyptus* 32, 45–53.
- Preisendanz, K. (1926), *Akephalos, der Kopflose Gott* (*Beihefte zum Alten Orient* 8, Leipzig).
- Preisendanz, K. / Henrichs, A. (1974), *Papyri Graecae Magicae. Die griechischen Zauberpapyri* (2. Ausg., Stuttgart).
- Weitzman, K. (1970), *Illustrations in Roll and Codex. A Study of the Origin and Method of Text Illustration* (Princeton).

GRAECO-ROMAN EGYPT AT MANCHESTER THE FORMATION OF THE RYLANDS PAPYRI COLLECTION

Roberta Mazza

In the second half of the nineteenth century, an increasing number of texts and objects came from Egypt to Europe. Among the English cities inundated with this flow of material, Manchester played a role that has not been always recognized and investigated as it deserves. Mentioning papyri alone, the Rylands is the third best collection in the United Kingdom in terms of quality and quantity (after those in Oxford and London). The history of the Rylands collection is closely related on the one hand to the rest of the manuscripts kept at the John Rylands Library, and on the other hand to the Egyptian collections of artefacts in the Manchester Museum and the Whitworth Art Gallery. Although I am aware of the connections between these collections, this paper will focus on the Rylands Greek, Roman and Byzantine papyri from Egypt and their history, giving new information on the acquisition of manuscripts following the conspicuous and already well-studied purchase of the Earl of Crawford's library by Enriqueta Augustina Tennant Rylands in 1901¹.

As is widely known, the John Rylands Library as a whole is the creation of Enriqueta Rylands, third wife and heiress of the textile magnate John². Following the passion of her husband for books, after his death Enriqueta was able to transform their private library into a public one through a series of acquisitions and the investment of money in the construction of the library building itself. John Rylands (1801–1888) was a merchant and manufacturer of Manchester who developed a deep interest in biblical studies and public education³. As a partner in his father's firm, Rylands and Sons, in the years 1830–1860 he transformed it into the largest cotton manufacturer in the United Kingdom. Enriqueta Augustina Tennant moved in the same social circles, being the descendant of a family with mercantile interests in Cuba and Florida, and she shared his values and interests. John had a personal library of almost 2000 volumes ; his passion for books is attested by the sponsoring of mill libraries at Ainsworth in 1839 and Gorton in 1845, as well as public libraries in Stretford (1883) and Haven Street (1886).

When her husband died in 1888, Enriqueta inherited his fortune and decided to celebrate their common interest in public education, especially biblical, by founding an immense Nonconformist library of theology for the North of England. For this purpose she purchased some land in a slum in the District of Manchester, on Deansgate. The enterprise began to take off when the private libraries of the aristocracy started going on the market as a result of the agricultural depression of 1873–1896. The first big purchase of Enriqueta Rylands was the library of Lord Spencer in 1892. Ms Rylands hired Gordon Duff, a famous librarian and bibliophile, to take care of the volumes and publish a catalogue. Duff is an important figure in the history of the John Rylands Library, because he insisted on transforming it from a theological collection into a broader one. However, his relationship with Ms Rylands on the one hand and Manchester's cultural environment on the other was not always easy⁴. In 1899 a joint librarian, Henry Guppy, was hired ; he continued alone after Duff resigned in October 1900. The inauguration of the John Rylands Library took

¹ On this acquisition, see Malcolm Choat's contribution in this volume. The present paper is based on research that I conducted in the John Rylands Library Archives, with the invaluable assistance of the Library's staff ; in particular, I wish to thank John Hodgson, Keeper of Manuscripts and Archives, and Elizabeth Gow, Manuscript Curator and Assistant Archivist.

² On Enriqueta Augustina Tennant Rylands, see Farnie (1989 ; 2004) and Gow (2008) ; on John Rylands, see Farnie (1993).

³ See Farnie (1993) 17–37.

⁴ See the disagreements on the Catalogue of the manuscript prepared by Duff as reported in Farnie (2004) ; see also the comment on the purchase of the Crawford's library discussed in the following.

place on 6 October 1899, the day of the Rylands' marriage anniversary. Enriqueta was the first woman to be admitted to the Freedom of the City of Manchester, and the library was opened to the public from the beginning of the following year.

The Spencer collection had not contained ancient manuscripts ; it was in 1901, with the purchase of Lord Crawford's library, that the nucleus of one of the most important manuscript collections of the world took shape. Commenting on the purchase, the former librarian Duff wrote in a letter to J.P. Edmond, Lord Crawford's librarian : « I cannot understand why they (*i.e.* the manuscripts) were bought for Manchester, the one place where they will be most useless, and where there will be no one to look after them. »⁵

This assertion brings us to the intriguing relationship between the library and the surrounding environment. A city of recently acquired wealth, Manchester – renamed Cottonopolis for her important role in that business – certainly did not have a tradition of culture and education comparable to that of Cambridge, Oxford or even London. In 1824 the Mechanics' Institute, first nucleus of the University of Manchester, was founded. It was a scientific and technological institution, connected with the industrial character of the city. However, in 1851 Owens College was established, and Greek and Latin were two of the first Chairs to which appointments were made ; other disciplines close to Classics and Oriental Studies were added in the second half of the century.

In the same period, another Manchester magnate, Jesse Haworth, sponsored Flinders Petrie's excavations ; the Manchester Museum acquired an important Egyptian collection, now shared with the Whitworth Gallery, where Egyptian textiles mainly collected by Petrie are now preserved⁶. The cultural profile of the city experienced a dramatic change in those years, and Ms Rylands hired the best scholars in the country to catalogue and study the manuscripts.

The study of the Greek and Latin manuscripts started immediately after the Crawford Library purchase, and produced four catalogue volumes published in 1911, 1915, 1938 and 1952. In the preface to the fourth, Roberts stated that it included « all the Greek and Latin papyri at present in the possession of the Library which have not previously been published in the catalogue and thus concludes the undertaking begun by A.S. Hunt in 1911 ». But in 1962, after a reorganization of the manuscripts collection, it emerged that there were more Greek papyri – in fact about 1300 pieces of different sizes and importance, including a few fakes, and also a few texts in other languages⁷. Roberts examined the papyri and confirmed the presence of valuable pieces ; successively P.J. Parsons and E.A.E. Reymond conducted some preliminary work on them⁸. In 1968 Robert Kraft and Angeliki Tripolitis published an article with a brief description of the material and editions of some texts⁹. A few years later Alan Bowman, at that time a member of the Department of History at Manchester, was asked to catalogue the additional papyri. He and David Thomas started a project, which was interrupted when Bowman moved to Oxford and then the Vindolanda tablets were found¹⁰.

Research in the Library's archives has recently given us access to documents that provide new and interesting insights into the history of the papyrus purchases. Although it remains true that the majority of the Greek papyri had been purchased by Hunt on behalf of Lord Crawford or Ms Rylands, we know that other acquisitions took place. The history

⁵ Quoted from Farnie (1993) 24 and Barker (1977) 353.

⁶ The history of the Manchester Museum is the subject of Alberti (2009) ; see esp. 64–90 on the development of the Egyptian collection. On the Egyptian textiles, see Pritchard (2006).

⁷ The material was probably misplaced when transferred from Oxford, where Hunt was working on it, at least according to Bowman / Thomas (1978/1979) 290.

⁸ See Bowman / Thomas (1978/1979) 290.

⁹ See Kraft / Tripolitis (1968) ; SB XII 10798–10803.

¹⁰ See Bowman / Thomas (1978/1979) for a description of the additional pieces, with edition of four texts (SB XIV 11851–11854).

of these acquisitions is important because it can link this material to that in other collections ; moreover, it reveals fascinating details on the history of papyrology and the culture of an epoch. I will concentrate here on a purchase of Greek papyri made in 1912, briefly mentioned in the introduction of P.Meyer I (ed. 1916 ; see more below) and in A. Deissmann's second edition of *Licht vom Osten*¹¹. Some letters exchanges between the same Deissmann, James H. Moulton and Henry Guppy, and an entry dated 4 September 1912 in the Library's accession register of that year, give new details on the acquisition¹². I am presenting here the texts of the letters in chronological order to facilitate the understanding of the sequence.

1) Letter of A. Deissmann to J. Moulton¹³ :

*Professor Dr. Adolf Deissmann
Berlin-Wilmesdorf, Prinzregentenstrasse 7,
II*

8/7/1912

Lieber Freund !

Sie erinnern sich, dass ich neulich von einer kleinen, aber ungewöhnlich wertvollen Sammlung von griechischen Papyri erzählt habe, die ein mir bekannter Herr in diesem Frühling aus Ägypten mitgebracht hat. Vielleicht interessiert es Sie und Mr. Guppy, näheres zu hören. Ich bitte nur, die Sache ganz vertraulich zu behandeln.

Die jetzt hier in Berlin auf einer Bank deponierten Stücke sind

1., circa 30 Blättern von der ptolemaischen bis zur byzantinischen Zeit, Briefe, Rechtsurkunden etc. des verschiedensten Inhaltes, dabei einige recht interessante Sachen. Die Juwelen der Sammlung aber sind :

2., 5 Original-Libelli, gut erhalten, aus der Christenverfolgung des Kaisers Decius 250 n.Chr. Das ist gewiss ein ganz seltener Fall ; so viel ich weiss, sind in England (und Amerika) nur 2 Libelli vorhanden.

3., 1 Papyrus der Kaiserzeit (Urkunde) mit den roten Charagma-Stempel, von dem ich glaube, dass er nicht bloss für Apok. Joh. 13, 16f., sondern auch für die Geschichte des Druckes von hohem Interesse ist.

Die Sammlung ist verkäuflich, der Preis beträgt 185 Pfund Sterling, das sind ungefähr die Selbstkosten, die der Käufer in Aegypten gehabt hat. Falls die John Rylands Library sich dafür interessiert, könnte ich veranlassen, dass die Sachen zur Ansicht

Dear Friend,

You remember that I have recently told you about a small, but absolutely valuable, collection of Greek papyri that a person I know well has brought from Egypt last spring. Maybe you and Mr. Guppy are interested to know more details about it. I only beg you to keep the information confidential.

The pieces, already deposited here into a Berlin's bank, can be described as follows :

1., about thirty sheets from the Ptolemaic to the Byzantine period, letters, documents, etc. of various content, among them some rather interesting things. But the jewels of the collection are :

2., 5 original *libelli*, well preserved, from the Christian persecution of the emperor Decius in AD 250. This surely is a very rare opportunity ; to the best of my knowledge there are only 2 *libelli* available in England (and America).

3., 1 papyrus of the imperial period (document) with the red *charagma*-stamp, that I think is of great interest not only for Rev 13, 16s., but also for the history of printing.

The collection is on the market, and the price is £ 185 sterling, which is more or less the original cost paid by the purchaser in Egypt. In case the John Rylands Library were interested, I could arrange that the pieces be sent to Manchester.

From next Friday I will be in Wünsdorf

¹¹ See Deissmann (1927) 46, n. 2.

¹² Accession register JRL/6/2/2 4 September 1912.

¹³ MA Mou II 68.

*nach Manchester gesandt würden.
Ich bin von nächstem Freitag ab in Wüns-
dorf (Kreis Telton) bei Berlin.
Mit herzlichen Grüßen und nochmaligen
Dank für alle Ihre Freundschaft.
Ihr Treuer
Adolf Deissmann*

(Kreis Telton), nearby Berlin.
With my best greetings and again many
thanks for your friendship.
Faithfully yours,
Adolf Deissmann

2) Letter of J.H. Moulton to H. Guppy¹⁴ :

*Didsbury College Manchester
10/7/1912*

Dear Mr. Guppy,

*I am in the middle of the July Comm<itments>, and have barely had time to read Deiss-
mann's letter : just able to see that you ought to look at it at once and make up your mind.
Can you let me have the letter back when you have done with it ? I can't give any mind to the
question whether we ought to get it : Deissmann seems to regard it as a real catch, and you
couldn't get a better authority. I shall be eager to hear what you think. But it's really no use
trying to write a letter under these conditions.*

Yours ever

James Hope Moulton

3) Letter of J.H. Moulton to H. Guppy¹⁵ :

*Didsbury College Manchester
12/7/1912*

Dear Mr Guppy,

*It would be better wouldn't it ? if you wrote, in a matter where you are so much concerned –
I am only one Governor, and you are The Boss ! Of course I shall answer the letter, but I
should think the official acceptance of this fine offer had better come from you. You remem-
ber his address – Berlin Wilmersdorf Prinzregentenstr<asse> 7 II. He is in the country now,
but I don't quite make out the address Wünsdorf (Kreis Telton) bei Berlin. It would be
quicker to catch him there if it is accurate and full enough.*

Yours ever

JHM

4) Letter of A. Deissmann to H. Guppy¹⁶ :

26/8/1912

Mein lieber Mr. Guppy,

*Entschuldigen Sie bitte, dass ich erst heute
antworte. Ich bin selbstverständlich damit
einverstanden, dass sie den Check erst Ende
September ausstellen oder auch später, ganz
wie es der Bibliothek am besten passt. Die
Papyri liegen zur Zeit im Tresor einer Ber-
liner Bank. Ich schreibe gleichzeitig an
Moulton wegen der Publikation.*

*Von Anfang September ab werde ich wieder
in Berlin Wilmersdorf Prinzregentenstrasse
7/2 sein.*

My dear Mr. Guppy,

*Please forgive that I am replying only today.
Of course I agree that you will not make out
the check until the end of September or even
later, however the library will find it conven-
ient. The papyri are at the moment in the
vault of a bank in Berlin. I am writing at the
same time to Moulton about the publication.
From the beginning of September onwards
I will be back in Berlin, Wilmersdorf Prinz-
regentenstrasse 7/2.*

With my best regards, remembering with

¹⁴ JRL/4/1/1/1912/Moulton.

¹⁵ JRL/4/1/1/1912/Deissmann.

¹⁶ JRL/4/1/1/1912/Deissmann.

Mit den besten Empfehlungen und in angenehmer Erinnerung an die Tage von Manchester.

*Ihr Ergebenster
Adolf Deissmann*

pleasure the days spent in Manchester¹⁷.
Respectfully yours,
Adolf Deissmann

5) Letter of A. Deissmann to J.H. Moulton¹⁸ :

*Wünsdorf Kreis Telton,
Haus Anatolia,
26/8/1912*

*Mein lieber Moulton,
Mehere Wochen habe ich so ganz wie nicht geschrieben, meine Hände sind hart von Gartenarbeit und Holzspalten, meine Augen voll Sägemehl und die Tinte ist fast vertrocknet. Bitte entschuldigen Sie daher, dass ich erst heute anworte. Ich würde Ihr Anerbieten, die Papyri selbst zu publizieren, sehr gern annehmen, aber ich kann es nicht, weil ich keine Zeit habe.*

Ich hatte aber Gelegenheit, mit Prof. Dr. Paul M. Meyer zu sprechen, dem Herausgeber der Giessener und Hamburger Papyri, und glaube, dass er eventuell bereit wäre, die Texte für The John Rylands Library zu publizieren.

Aber Sie sind in keiner Weise verpflichtet, auf diesen Vorschlag einzugehen. Sie haben völlig freie Hand. Nur möchte ich bitten, dass Prof. Meyer, der sich schon vor Monaten mit den Blättern beschäftigt hat, die neuen Libelli in seiner nächsten Publikation der Hamburger Papyri vorläufig erwähnen darf, ähnlich wie er auch in seinem Libelli-Buch den Manchester-Libellus S. 34 erwähnt hat.

Sollten die Governors einen anderen Herausgeber wünschen, so würde ich die Papyri im Sept. nach Manchester senden ; anderenfalls könnten sie vielleicht in Berlin bleiben ? Meyer könnte, glaube ich, bis Ende 1913 das druckfertige Manuskript einsenden.

Ende nächster Woche bin ich wohl wieder in Berlin-Wilmersdorf.

*Mit herzlichsten Grüßen an Sie alle
Ihr Treuer
Adolf Deissmann*

My dear Moulton,

It has been several weeks I have not written, as my hands are stiff for the gardening and the cutting of woods, my eyes full of sawdust and my complexion all withered. Please excuse me for answering only today. I am honoured by your suggestion to publish the papyri myself ; unfortunately I will not be able to, because of lack of time. I talked with Prof. Paul M. Meyer, the editor of the Giessen and Hamburg papyri, and I think that he would be willing to publish the texts for the John Rylands Library.

But you should not feel obliged in any way to accept this suggestion. You are totally free. Only one kind request on behalf of Prof. Meyer, who already spent time on the papyri : can he mention the new *libelli* in his forthcoming publication of the Hamburg papyri, as he already did in his book on the *libelli* that quotes the Manchester *libellus* on p. 34 ?

If the governors would prefer another editor, I would send the papyri to Manchester in September ; otherwise can you possibly come to Berlin ? I think Meyer would be able to send a complete copy of the manuscript by the end of 1913.

Next week I will be back in Berlin-Wilmersdorf.

With my best wishes to you all

Faithfully yours,
Adolf Deissmann

¹⁷ Deissmann received an honorary Doctorate from the University of Manchester on 29 June 1912 ; see Gerber (2010) 236.

¹⁸ JRL Mou II 69.

6) Letter of J.H. Moulton to H. Guppy¹⁹ :

Didsbury College Manchester

30/8/12

Dear Mr. Guppy,

I have just got back from Patterdale and find this letter from Deissmann. I strongly advise accepting his suggestion – P.-M. Meyer is very experienced. Would you kindly return the enclosed and say whether I may reply with yes ? In great haste – I hope you are splendidly better for your holidays, in spite of an alarmingly accelerated precession of the equinoxes having dragged Aquarius into August.

Yours ever,

James Hope Moulton

7) Post card of J.H. Moulton to H. Guppy²⁰ :

From Rev. Prof. James Hope Moulton

Didsbury College Manchester

12/9/1912

Dear Mr Guppy,

Thanks very much. I am writing to A. Deissmann who will quite understand. Peake sent the books to you as the most convenient way for me to pick them up. I hope to be coming in a day or two.

Yours ever sincerely

James Hope Moulton

8) Letter of A. Deissmann to H. Guppy²¹ :

14/9/1912

Lieber Mr Guppy,

Unser Freund Moulton schreibt mir soeben, dass Dr. Hunt sich der neuen Papyri annehmen werde. Das ist sehr erfreulich. Meine Anregung (Meyer betr<effend>) bezog sich bloss auf den Fall, dass kein anderer Herausgeber sich finden werde. Darf ich mir noch eine Frage gestatten ? Darf Professor Meyer die Libelli gelegentlich ganz kurz erwähnen, ähnlich so wie er auch in seinem früheren Buche über die Libelli S. 34 den Manchester Libellus mit Erlaubnis von Dr. Hunt kurz erwähnen durfte ?

Bitte teilen Sie mir auch gütigst mit, wann ich die Blätter absenden soll ; ich kann es jeder Zeit tun.

Mit den besten Grüßen

Ihr Adolf Deissmann

Dear Mr Guppy,

*Our friend Moulton has just written to me that Dr Hunt will take care of the new papyri. This is very satisfying. My suggestion (concerning Meyer) only applied in the case that no other editor was to be found. May I ask one more question ? May Professor Meyer mention the *libelli* in passing and very briefly, in the same way as he already mentioned the Manchester *libellus* in his previous book about the *libelli* at p. 34 with the permission of Dr. Hunt ?*

Kindly let me know when I should send the sheets ; I can do it at any time.

With best wishes,

Yours, Adolf Deissman

¹⁹ JRL/4/1/1/1912/Moulton.

²⁰ JRL/4/1/1/1912/Moulton.

²¹ JRL/4/1/1/1912/Deissmann.

9) Letter of J.H. Moulton to H. Guppy²² :

Didsbury College Manchester

19/9/12

Dear Mr Guppy,

I have found Deissmann's letter. He says the price is £ 185 sterling, so that your recollection is quite right.

Yours ever sincerely

James Hope Moulton

My student secretary has overlooked some words of mine, and I will take the opportunity of giving the German : « Die Sammlung ist verkäuflich ; der Preis beträgt 185 Pfund Sterling, das sind ungefähr die Selbstkosten, die der Käufer in Aegypten gehabt hat. »²³

The relationship between Deissmann and Moulton is well known²⁴. James Hope Moulton was first at Cambridge and then in Manchester where he taught New Testament at Didsbury College, and had been Greenwood Professor of Hellenistic Greek and Indo-European Philology at the University since 1908. In 1915, after his wife's death, he embarked on a long trip to India, connected with his interest in Zoroastrianism, and then died sailing back from Port Said in the company of Rendell Harris in 1917²⁵. Gustav Adolf Deissmann, philologist and theologian, Professor of New Testament first in Heidelberg (1897–1908) then in Berlin (1908–1935), was the leading theorist of the Hellenistic Greek *koine*²⁶. While New Testament Greek had been generally considered as a special, separate language, Deissmann understood that it was more probably a language reflecting the everyday Greek spoken by the educated people of the Mediterranean, an opinion shared by Moulton²⁷. Their common interest in and common views on New Testament Greek gave birth to an intense intellectual relationship and friendship. Moulton surely was among the promoters of the honorary doctorate that Deissmann received in Manchester in June 1912²⁸.

According to his own autobiography, Deissmann's interest in papyri started when he chanced on a volume of the BGU while still a young academic in Marburg²⁹. It never ended ; on the contrary his appointments in Heidelberg and Berlin only served to increase it further. In fact he was among the supporters of the big purchase of ancient manuscripts made by the University of Heidelberg in 1897, and published some papyri and ostraca from the collection³⁰. Deissmann briefly recalls his role in the purchase of papyri and ostraca for the collections in Heidelberg, Manchester and Berlin in his afore-mentioned autobiography of 1925, and he personally owned a collection of ostraca³¹.

²² JRL/4/1/1912/Moulton.

²³ Translation : see document 1) above. Only this note is written by Moulton himself, while the rest of the letter – signatures included – is written by a student-secretary.

²⁴ See Gerber (2010) 73–81.

²⁵ See Peake (2004).

²⁶ Deissmann (1895) and (1897) are the landmark contributions in this field, followed by *Licht vom Osten* first published in 1908 and aimed at a wider audience. See Gerber (2010) 23–59.

²⁷ For a view on the preceding and contemporary scholarly debate on the topic, see Gerber (2010) 25–36.

²⁸ See Gerber (2010) 30 and 47–48.

²⁹ The episode is commented in Gerber (2010) 24, based on Deissmann's short autobiography (*ibid.* Addendum 2 : *Deissmann's Selbstdarstellung*, 560–570). The philologist noticed W. Schulze reading BGU I 174 and his attention was immediately attracted by the opening regnal formula, containing the expression θεοῦ υἱός. See also Deissmann (1927) 346–347.

³⁰ On Deissmann's appointment in Heidelberg and his work on the papyri from the collection, see Gerber (2007) and (2010) 114–118.

³¹ On the autobiography, see Gerber (2010) 570–571. The ostraca are published in P.Meyer I (part II, no. 1–92). The collection went lost during the Second World War (I owe the information to Fabian Reiter).

We know that Deissmann visited Egypt during his second tour in the East in 1908. One of his companions was the Coptologist and Egyptologist Carl Schmidt, who was in close contact with some dealers in Cairo and elsewhere, and we may identify with him the « dear friend » mentioned in the first letter³². In fact, in the introduction of P.Meyer I (ed. 1916), Paul Meyer explains that out of the 45 papyri belonging to the New Testament Seminar of the University of Berlin that he was publishing, three were acquired in 1914, while the rest had been bought in the summer of 1912 by Carl Schmidt as a part of a collection, the major part of which went to the John Rylands Library. The dealer involved was Schech Aly Abdelhay el Gabri, based in Gizeh, and Meyer supposed the manuscripts came from the Fayum. The first of Deissmann's letter clarifies some details. The papyri bought by the John Rylands Library numbered around 36, dating from the Ptolemaic to the Byzantine period ; the texts highlighted by Deissmann are five *libelli* and a Roman document with the official red stamp. The five certificates of sacrifice are easily identified as P.Ryl. II 112 (three texts fully published and two described)³³. These papyri are part of a well-known dossier of *libelli* from Theadelphia now scattered in different collections³⁴. Less easy to identify is the other papyrus, since in the Manchester collection there are various examples of Roman documents with a red stamp. P.Ryl. II 174 (written in Ptolemais Euergetis, AD 112) is a plausible candidate, since the stamp bears also the remains of an image of the emperor.

As already mentioned, Hunt was in charge of the second volume of the Catalogue, which came out in 1915 with the assistance of Johnson and Martin. In the Preface (p. I), he states that the edition was delayed because the work increased, « owing partly to the incorporation of fresh texts, partly to the desirability of dealing at length with certain problems which arose during the course of our investigations. » We can reasonably assume that the fresh texts are those acquired through Deissmann's mediation.

I am currently working on other archival files relating to the acquisitions of the Rylands papyri. These documents and the Catalogues inform us that at least four acquisitions took place after those resulting from or connected with the Earl of Crawford's collection :

- September 1912 : purchase of about 36 pieces from Deissmann & Schmidt, analysed above.
- June 1913 : purchase of six Greek ostraca from the bookseller P.M. Barnard³⁵.
- 1916–1917 : Rendell Harris acquisitions.
- June 1920 : about 67 papyri acquired from Grenfell for the sum of £ 105, the most interesting of which were published by Roberts in the fourth volume of the Catalogue. They include the famous Gospel of John fragment (P.Ryl. III 457) and the letter against the Manichees (P.Ryl. III 469)³⁶.

Bibliography

- Alberti, S.J.M.M. (2009), *Nature and Culture. Objects, disciplines and the Manchester Museum* (Manchester / New York).
- Barker, N. (1977), *Bibliotheca Lindesiana. The Lives and Collections of Alexander William, 25th Earl of Crawford and 8th Earl of Balcarres, and James Ludovic, 26th Earl of Crawford and 9th Earl of Balcarres* (London).

³² See Gerber (2010) 115. On Schmidt's role, for instance, in the purchasing of the Hamburg and Lund collections, see respectively La'da (2002) 249–250 and the presentation of the Lund papyri on-line <<http://www.lu.se/lund-university-library/collections/digital-collections/the-papyrus-collection/history-and-content>>, accessed 22 January 2011. See also Markschie (2009/2010).

³³ See also Deissmann (1927) 46, n. 2.

³⁴ Hamburg, Berlin, Florence and Ann Arbor (Michigan).

³⁵ The John Rylands Library owns about 40 unpublished Greek ostraca.

³⁶ Some letters written by B.P. Grenfell to H. Guppy related to this purchase will be the concern of a separate study.

- Bowman, A.K. / Thomas, J.D. (1978/1979), « Some additional Greek Papyri in the John Rylands University Library », *Bulletin of the John Rylands Library* 61, 290–313.
- Deissmann, A. (1895), *Bibelstudien. Beiträge, zumeist aus den Papyri und Inschriften, zur Geschichte der Sprache, des Schrifttums und der Religion des hellenistischen Judentums und des Urchristentums* (Marburg).
- Deissmann, A. (1897), *Neue Bibelstudien. Sprachgeschichtliche Beiträge, zumeist aus den Papyri und Inschriften, zur Erklärung des neuen Testaments* (Marburg).
- Deissmann, A. (1927), *Light from the Ancient East. The New Testament Illustrated by Recently Discovered Texts of the Graeco-Roman World* (London, Engl. transl. of the German rev. 4th ed. of 1923).
- Farnie, D.A. (1979), « Enriqueta Augustina Rylands (1843–1908), Founder of the John Rylands Library », *Bulletin of the John Rylands Library* 71, 3–38.
- Farnie, D.A. (1993), « John Rylands of Manchester », *Bulletin of the John Rylands Library* 75/2, 3–103.
- Farnie, D.A. (2004), « Rylands, Enriqueta Augustina (1843–1908) », *Oxford Dictionary of National Biography* (Oxford) ; online ed. : <<http://www.oxforddnb.com/view/article/48940>>, accessed 21 Jan 2011.
- Gerber, A. (2007), « Gustav Adolf Deissmann, die Heidelberg Papyri und ein Durchbruch in griechischer Philologie », in *Proceedings of the 24th International Congress of Papyrologists, Helsinki 2004* (Helsinki) 369–383.
- Gerber, A. (2010), *Deissmann the Philologist* (Berlin).
- Gow, E. (2008), *Enriqueta Rylands : Who Do You Think She Was ? Discovering the Founder of the John Rylands Library* (Manchester).
- Kraft, R. / Tripolitis, A. (1968/1969), « Some Uncatalogued Papyri of Theological and Other Interest in the John Rylands Library », *Bulletin of the John Rylands Library* 51, 137–163.
- La'da, C. (2002), « The Demotic Papyrus Collection of the Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg Carl Von Ossietzky », in *Acts of the Seventh International Conference of Demotic Studies, Copenhagen 1999* (Copenhagen), 249–254.
- Marschies, C. (2009/2010), « Carl Schmidt und kein Ende. Aus grosser Zeit der Koptologie an der Berliner Akademie und der Theologischen Fakultät der Universität », *ZAC* 13, 5–28.
- Peake, A.S. (2004), « Moulton, James Hope (1863–1917) », *Oxford Dictionary of National Biography* (Oxford) ; online ed. : <<http://www.oxforddnb.com/view/article/35131>>, accessed 20 Jan 2011.
- Pritchard, F. (2006), *Clothing Culture : Dress in Egypt in the First Millennium AD* (Manchester).

REVOLT IN PTOLEMAIC EGYPT : NATIONALISM REVISITED

Brian McGing

*Breathes there a man with soul so dead
Who never to himself hath said
This is my own, my native land ?*

Sir Walter Scott, *The Lay of the Last Minstrel* (1805)

*What do they say to themselves
In their hearts every day,
Those who are far from Thebes ?
They spend the day dreaming of its name...*

Cerny and Gardiner, Hieratic Ostraca 38, 1 (12th century BC)

It is perhaps a little unfair wholly to identify love of one's homeland with nationalism, although many would be tempted to do so¹. But the famous lines of Scott and the less well known ones from Egypt 3000 years earlier may serve to introduce the conflict between the instinctive « promordialist » view that nations have always existed, and the modernist insistence of many sociologists and anthropologists, most influentially Ernest Gellner, that nationalism is, and can only be, an entirely modern phenomenon². « For Gellner », wrote Uffe Østergård, « nations and nationalism are the exclusive outcomes of and preconditions for industrial society. »³ « Nationalism », according to Kedourie in 1960, was « a doctrine invented in Europe at the beginning of the nineteenth century. »⁴

This modernist view came to dominate scholarly thinking in the 1980s and 1990s. Gellner's case was that the structures of society in pre-modern cultures created such a rigid dividing line between the political, military, religious or commercial elites and the food-producing masses that it was impossible for a truly nationalist ideology to develop. Others have seen different difficulties. Numbers, for example, are regarded as crucial by some analysts. Nations can only arise, according to Walker Connor, when « a sufficient portion of people has internalized the national identity so as to cause nationalism to become an effective force for mobilizing the masses »⁵. Benedict Anderson thought that print-capitalism was necessary for the rise of the nation⁶. Just as individuals in Anderson's community imagine the ties that bind them, so, Eric Hobsbawm argued, nationalism and its associated characteristics are a tradition invented to legitimate action and cement group cohesion. This was a strategy devised by ruling elites in the 19th century for the first time to counter the threats posed by the recent development of mass democracy⁷.

With the apparent triumph of the modernist position, all, or almost all, talk of nations and nationalism in the ancient world disappeared. As I observed in reviewing two excellent books on Ptolemaic Egypt, both authors dismissed nationalist sentiment as a factor in the many revolts against Ptolemaic rule entirely on the basis of Gellner's model⁸. This seemed

¹ On Sir Walter Scott and Scottish nationalism, see, for instance, D'Arcy (2005) ; Kelly (2010). On the praise of ancient Thebes, see Lichtheim (1980) 15–23.

² Gellner (2006) 1–14. For a clear introduction to the fine distinctions and different lines of modern thought about nationalism, see Özkirimli (2000).

³ Østergård (1992) 29.

⁴ Kedourie (1960) 1.

⁵ Connor (1994) 223–224.

⁶ Anderson (1991) 38–43.

⁷ Hobsbawm / Ranger (1983) 12 and 264–265.

⁸ Manning (2003) 164–165 (reviewed by McGing [2007] 160–162) ; Veïsse (2004) 151 and 245 (reviewed by McGing [2006] 58–63). To be fair to Manning, he does assess Gellner's case, and accepts its general validity : see Manning (2003) 130–133. Interestingly, however, he modifies the rigidity of the stratification of elite

to me, and still does, an unnecessarily meek surrender to sociological dogma. The modernists have not « proved » anything. Gellner's contention, for example, that the rigid dividing line between elite and masses in pre-modern societies made ancient nationalism impossible remains just that – a contention. Hobsbawm may well have shown how modern elites used nationalist ideas to cement group cohesion, but it is merely an assertion that ancient elites could not have had the same idea. Rather than challenging this assertion, Classical scholars sacrificed nationalism on the altar of modern theory and all moved on to replace it with the concept of ethnicity⁹.

The topic is large and complicated ; this paper will seek only to highlight the possibility of some sort of nationalist discourse in the ancient world and reassert its potential relevance to Ptolemaic Egypt. Clearly definitions are at the heart of the matter. A stark refusal to define nations and nationalism as anything other than modern phenomena tends to involve an equally stark refusal to explain any ancient evidence (such as, for example, Perikles' funeral speech) that appears to use the language and concepts of nationalism : it is not modern, therefore it cannot be nationalism.

On the other hand, the interpretative strategy that replaced nationalism with ethnicity has singularly failed to identify a meaningful difference between the two. This can be seen even in the work of Anthony Smith, whose book *The Ethnic Origins of Nations*, published in 1986, offered what is probably still the most influential challenge to the modernist position. In 1991 Smith listed the following characteristics of national identity¹⁰ : (1) a named human population ; (2) an historic territory ; (3) common myths and historical memories ; (4) a mass, public culture ; (5) a common economy ; (6) common legal rights and duties. His definition of an ethnic community was alarmingly similar¹¹ : (1) a collective proper name ; (2) a myth of common ancestry ; (3) shared historical memories ; (4) one or more differentiating elements of a common culture ; (5) an association with a specific homeland ; (6) a sense of solidarity for significant sectors of the population. Definitional confusions like this have inspired two extensive reassessments of the scholarship on nationalism and ethnicity. Together, David Goodblatt's *Elements of Ancient Jewish Nationalism* and Aviel Roshwald's *The Endurance of Nationalism* – both published in 2006 – constitute the most sustained assault on both the exclusively modernist definition of nationalism and on the attempt to distinguish a nation from an ethnic group¹². Their conclusion that nationality and ethnicity have been used interchangeably, and are not sufficiently different to have heuristic value, is highly persuasive. If they are the same, of course, then why is ethnicity any less anachronistic than nationalism ? Their answer is that the concept is not anachronistic : nationalism, even in terms of contemporary sociological theory, did exist in the ancient world.

For present purposes I adopt Roshwald's definition of terms¹³ : « I will use the term “nation” to refer to any community larger than one of mutual acquaintance that claims some form of collective, bounded, territorial sovereignty in the name of its distinctive

groups, which lies at the very heart of the argument, and in accepting a degree of cultic, bureaucratic and military cohesion in Egyptian society undermines Gellner's basic position. For the intensity of the Egyptian sense of political community, see Goelet (2003) 20.

⁹ As noted by Walbank (2000) 19.

¹⁰ Smith (1991) 14.

¹¹ Smith (1991) 21.

¹² Goodblatt (2006) 1–27 ; Roshwald (2006) 8–44.

¹³ Roshwald (2006) 3. See also Goodblatt (2006) 26–27 : « By national identity I mean a belief in a common descent and shared culture available for mass political mobilization. By shared culture I mean that certain cultural factors are seen as criteria for, or indications of, membership in the national group. Which cultural factors are singled out as criteria or indicators may shift over time. Also, the kinship or the cultural factors or both may not in fact be shared. What counts is that people believe they are and are ready to act on that basis. Finally by nationalism I mean the invocation of national identity as the basis for mass mobilization and action. »

identity, or any population in its capacity as a society on whose behalf such claims are asserted. “Nationalism” refers to any ideology or set of attitudes, emotions, and mentalities based on the assertion of such claims (...). “Ethnic group” and “nationality” will be used interchangeably to refer to a population larger than an actual kinship group that considers itself – or is considered by a significant proportion of its members – to be bound by a common ancestry and historical experience, as manifested in shared cultural characteristics (including emotional attachment to a specific territory) that mark it apart from the rest of humanity. »

The candidates Goodblatt and Roshwald propose for « national » status in the ancient world are perhaps the most obvious ones : the Jews and the Greeks. They are the most obvious because they have left extensive literary traces of themselves and seem very interested in self definition ; it is difficult to talk about nationality or ethnicity solely from the material record. By the Hellenistic age (possibly before) the Jews had acquired a highly developed sense of their own god, religion, descent, history, language, culture and territory, none of which belonged to anyone else, although new members could be admitted. These are the commonly accepted identifiers of nationhood. The question arises whether the Jewish scriptures, on which we rely for our knowledge of Jewish society, can have been disseminated widely enough for the ideology to be considered nationalist. Goodblatt argues that public reading of scripture did spread the ideology throughout the community¹⁴. But Roshwald makes a crucial additional point. Even if the Jewish scriptures « represented the outlook of an alienated minority of priests and prophets, rather than the cultural mainstream of the society they lived in », it is still distinctively nationalist elements that they incorporated into their religious perspective¹⁵. This may not fit the criterion of mass mobilization required by some modernist definitions, but at the very least it must be explained how you can have nationalist rhetoric without nationalism itself.

When it comes to the Greeks, the *polis*, usually assumed to be too small to qualify as an imagined community, has stood in the way of accepting nationalism as a valid interpretative tool¹⁶. Much discussed passages of Herodotus and Isocrates point towards the possibility of a general Greek nationality:

It may have been natural for you to worry in case we came to terms with Xerxes, but we still think your fear reflects badly on you, because you are perfectly well aware of the Athenian temperament. You should have known that there isn't enough gold on earth, or any land of such outstanding beauty and fertility, that we would accept it in return for collaborating with the enemy and enslaving Greece. Even if we were inclined to do so, there are plenty of important obstacles in the way. First and foremost, there is the burning and destruction of the statues and homes of the gods ; rather than entering into a treaty with the perpetrator of these deeds, we are duty-bound to do our utmost to avenge them. Then again, there is the fact that we are all Greeks – one race speaking one language, with temples to the gods and religious rites in common, and with a common way of life. It would not be good for Athens to betray all this shared heritage. So if you didn't know it before, we can assure you that so long as even a single Athenian remains alive, we will never come to terms with Xerxes. (Hdt. 8, 144 ; transl. Robin Waterfield)

So far has our city left other men behind with regard to wisdom and expression that its students have become the teachers of others. The result is that the name of the Hellenes no longer seems to indicate an ethnic affiliation but a disposition. Indeed those who are called « Hellenes » are those who share our culture rather than a common biological inheritance. (Isoc. Panegyricus 50)

¹⁴ Goodblatt (2006) 28–48.

¹⁵ Roshwald (2006) 18.

¹⁶ See Finley (1986) ch. 7 « The Ancient Greeks and their Nation ».

On the whole, the scattered nature of Greek society has militated against a nationalist reading : the vagueness of the territorial, cultural and linguistic boundaries of « Greece » tend to be seen as problematic¹⁷. However that might be, and in spite of the interpretative difficulties of the Herodotus passage, it is certainly the case that at one level it combines kinship and culture in a call on the masses, couched in a manifestly nationalistic rhetoric, to defend the homeland¹⁸. Edward Cohen in his book *The Athenian Nation* (2000), followed by Roshwald, has argued that Athens itself could be seen as a « nation »¹⁹. It was big enough to be an imagined community (and was not, as the Athenians themselves may have liked to think, a « face-to-face » village society), and they presented themselves as bound by common kinship, territory and culture. This again is undoubtedly the language of nationalism, and there is no better example of it than Pericles' funeral speech (Thuc. 2, 35–46), as the following excerpts demonstrate :

(36) I shall begin by with our ancestors : it is only just and proper that they should have the honor of the first mention on an occasion like the present. They dwelt in the country without break in the succession from generation to generation, and handed it down free to the present time by their valour (...). (37) Our constitution does not copy the laws of neighboring states ; we are rather a pattern to others than imitators ourselves. Its administration favors the many instead of the few ; that is why it is called a democracy. If we look to the laws, they afford equal justice to all in their private differences ; if to social standing, advancement in public life falls to reputation for capacity, class considerations not being allowed to interfere with merit ; nor again does poverty bar the way : if a man is able to serve the state, he is not hindered by the obscurity of his position. The freedom we enjoy in our government extends also to our ordinary life. (...) But all this ease in our private relations does not make us lawless as citizens. (...) (38) Further, we provide plenty of means for the mind to refresh itself from business. We celebrate games and sacrifices all the year round. (...) (39) In education, where our rivals from their very cradles by a painful discipline seek after manliness, at Athens we live exactly as we please, and yet are just as ready to encounter every legitimate danger. (...) (41) Such is the Athens for which these men, in the assertion of their resolve not to lose her, nobly fought and died. (...) (42) There is justice in the claim that steadfastness in his country's battles should be a cloak to cover a man's imperfections, since the good action has blotted out the bad, and his merit as a citizen more than outweighed his demerits as an individual. But none of these allowed either wealth with its prospect of future enjoyment to unnerve his spirit, or poverty with its hope of a day of freedom and riches to tempt him to shrink from danger. No, holding that vengeance upon their enemies was more to be desired than any personal blessings, and reckoning this to be the most glorious of hazards, they joyfully determined to accept the risk, to make sure of their vengeance and to let their wishes wait. (...) Thus choosing to die resisting, rather than to live submitting, they fled only from dishonor, but met danger face to face, and after one brief moment, while at the summit of their fortune, left behind them not their fear, but their glory. In the fighting they thought it more honourable to stand their ground and suffer death than to give in and save their lives (...) (43) You must yourselves realize the power of Athens, and feed your eyes upon her from day to day, till love of her fills your hearts. (transl. R. Strassler)

The attachment to the land, the love of country, the pride in one's own and distinctive political system, religious practice, education, public entertainment, private leisure activities – all this is paraded to promote the mobilization of the masses in defence of their homeland. Even if you regard this as the construct of a small elite, it seems absurd to argue that a nationalist discourse – of some sort – is not in play here.

¹⁷ Gellner (2006) 1.

¹⁸ For detailed discussion, see Hall (2002) 189–193.

¹⁹ Cohen (2000) 79–129 especially ; Roshwald (2006) 22–30.

I have thought it worth emphasizing the state of the question, and the vigorous case that has been made for ancient Jewish or Athenian nationalism. For if nationalism can be argued to exist even in a single ancient context it clearly becomes a valid question to ask of other peoples and places. Do we have reason to suggest that there might have been such a thing as an Egyptian nation that could be mobilized into action by the consciousness of its nationhood? Our sources make this a rather harder task to investigate than when talking about the Jews and Greeks. The surviving Egyptian voice is, in comparison with Greek literature, a very different one. And the vast papyrological documentation of the Ptolemaic period originates, not exclusively but largely, in colonising circles.

The notion of the « lord of the two lands » (Upper and Lower Egypt) whether as a title for gods or pharaohs, certainly defines the land of Egypt and its ownership²⁰. « Perhaps the most striking feature of Egyptian civilization », François Hartog has claimed, « is its autochthony. »²¹ I am not sure to what extent this was a conscious claim, but as Hartog continues, « as far back as they looked into the past the Egyptians did not see anyone but themselves and the gods ». With regard to a sense of community, throughout Egyptian history the sources display a consciousness of foreign invasion, and many of the narratives celebrate the heroes and glorious past of pharaonic Egypt²².

Foreigners and the return of native rule feature in the three oracles associated with the Ptolemaic period, the *Oracle of the Lamb*, the *Oracle of the Potter* and the *Demotic Oracle*²³. In the best known part of the *Oracle of the Potter* the Agathos Daimon will leave Alexandria and go to Memphis; Alexandria will become a drying place for fishermen, because Agathos Daimon and Knephis have gone to Memphis²⁴. The *Demotic Oracle* looks to a time when a man from Herakleopolis will rule after the foreigners (the Persians) and the Greeks, and the prophet of Harsaphes will rejoice²⁵. And in the *Oracle of the Lamb* (P.Rainer Cent. 3), after 900 years an indigenous saviour king will overthrow the foreigners, ransack Nineveh, take control of Syria and bring back the cult statues.

As Dielmann and Moyer suggest, the conflation of different imperial pasts, Assyrian, Persian, Seleucid, points to « the idea and trauma of foreign invasion and occupation »²⁶. This all used to be described, as in the title of Lloyd's 1982 article, as anti-Greek propaganda, but some have doubted it²⁷. It is not easy to see how it could be anything other than anti-Greek, even if not rabidly so, but for my present purpose the important thing is the sustained notion of what Gellner called « a quite outstandingly intolerable breach of political propriety » for nationalists, when the rulers of the political unit do not belong to the same nation as the majority of the ruled²⁸.

Of course, we do not know how widely dispersed the oracles were, and thus to what extent, if any, they mobilized nationalist sentiment, although it would be foolish to underestimate the ability of oral and widely illiterate societies to disseminate written information²⁹. The same problem applies to Manetho. It is difficult even to establish Manetho's actual words, but we can see the general shape of the work. It was based on traditional Egyptian king-lists, interspersed with stories derived from Egyptian narrative literature³⁰. The story of the Hyksos / shepherd kings who wanted to eradicate Egypt and ruled for 511

²⁰ On the « two lands », see most recently Haring (2010) 218.

²¹ Hartog (2000) 385.

²² Dielmann / Moyer (2010) 436.

²³ See Lloyd (1982) 33–55; Dielmann / Moyer (2010) 439.

²⁴ The standard text is Koenen (1968) 178–209; see also Koenen (1984) 9–13.

²⁵ See the translation quoted in Lloyd (1982) 42.

²⁶ Dielmann / Moyer (2010) 439.

²⁷ Johnson (1984) 107–124.

²⁸ Gellner (2006) 1.

²⁹ See in general Thomas (1989); Thomas (1992).

³⁰ Dielmann / Moyer (2010) 442.

years before a native king from the Thebaid revolted and expelled them – recorded in Josephus, *Contra Apionem* 1, 73–92 – highlights the common theme of foreign invasion and occupation. Was Manetho an identifiably nationalist writer? Dillery thought that « while not strictly an oppositional work, it is not a product of collaboration either »³¹. The attempt to establish on a firm basis the succession of pharaohs right back to Hephaestus obviously reflects an Egyptian consciousness and a tie with the land that could be part of a nationalist agenda. But we are so far away from being able to establish exactly how and what Manetho wrote that it is always going to be difficult to assess the degree and nature of the Egyptianness he represents.

These are rather slim pickings for someone seeking the ancient Egyptian nation. We may know that Egypt had a highly distinctive culture, particularly with respect to religion and language, with kings tied to a territory from time immemorial and at least some strand in society that did not like foreign rulers. But we cannot really see if the Egyptian people at large made these claims for themselves and used them for a nationalist agenda. So when you do have evidence for the mobilisation of the Egyptian masses, in the stories of revolt against Ptolemaic rule, it is only natural to test the nationalist hypothesis. Two examples will suffice.

First, Polybius' well known explanation for Egyptian truculence in the years after the battle of Raphia in 217 (Pol. 5, 107)³² :

Πτολεμαῖος γε μὴν εὐθέως ἀπὸ τούτων τῶν καιρῶν συνέβαινε γίνεσθαι τὸν πρὸς τοὺς Αἰγυπτίους πόλεμον. ὁ γὰρ προειρημένος βασιλεὺς καθοπλίσας τοὺς Αἰγυπτίους ἐπὶ τὸν πρὸς Ἀντίοχον πόλεμον πρὸς μὲν τὸ παρὸν ἐνδεχομένως ἐβουλεύετο, τοῦ δὲ μέλλοντος ἡτοίχευε· φρονηματικθέντες γὰρ ἐκ τοῦ περὶ Ῥαφίαν προτερήματος, οὐκέτι τὸ προσταττόμενον οἰοί τ' ἦσαν ὑπομένειν, ἀλλ' ἐζήτουν ἡγεμόνα καὶ πρόσωπον, ὡς ἱκανοὶ βοηθεῖν ὄντες αὐτοῖς. ὃ καὶ τέλος ἐποίησαν οὐ μετὰ πολὺν χρόνον.

In Egypt war broke out, immediately after the point in time we have reached, between Ptolemy and his Egyptian subjects. Ptolemy's decision to arm the Egyptians for the war against Antiochus had been sound under the circumstances, but in the long run proved to be a mistake. Filled with confidence after their victory at Raphia, the Egyptian troops refused to take orders from Ptolemy and, feeling that they were capable of looking after their own interests, began to search for someone to lead them and champion their independence. Which they finally achieved not long afterwards. (transl. Robin Waterfield)

It would need considerable ingenuity to argue that Polybius had something in mind other than ethnic tension as a factor in the revolt Ptolemy IV faced. There were 20 000 Egyptians at Raphia (5, 65, 9) and their role in the victory gave them a sense of communal confidence as Egyptians, so that they stopped taking orders from their Greek officers and looked for their own leader. They found one and he led them into revolt. That is Polybius' explanation for what happened. What rhetoric this leader used to bring the Egyptians with him beyond that of Egyptian solidarity and refusal to accept Greek control, we do not hear. Economic oppression may well be an element, but it is not, in Polybius' stated view, what sparked the problem. I think we are compelled to accept that, whether he got it right or not, Polybius presents this as a concrete example of Egyptian group consciousness and the dislike for foreign authority that we saw rather more elusively in the Egyptian literary sources.

Second, in the great revolt of the Thebaid from 206–186 led by Haronnophris and Chaonnophris, we do not have any such clear statement of what impelled the rebels. But it is harder to deny nationalist sentiment than it is to allow it. The texts from rebel areas are

³¹ Dillery (1999) 112.

³² See McGing (1997) 278–283.

all dated to the regnal years of the new pharaohs, whose names indicate that they were presenting themselves as the messianic restorers of legitimate royalty, expelling the enemies of Osiris and ushering in a new golden age³³. There could hardly be a clearer nationalist message. Veïsse accepts all this, but argues that it does not say anything about the motivation of the partisans of the revolt. But all rulers need the validation of their subjects and they seek it in the identities they create. And the identity Haronnophris and Chaonnophris create is an explicitly nationalist one.

In addition all texts from rebel areas were written in Demotic, which at least brings to mind the use of Hebrew in the revolts of the Jews against Roman rule³⁴. Greeks become very scarce in the Thebaid, the priesthood goes along with the rebels, and as Veïsse suggests it may be that the new pharaohs redirected the taxes to their own account thus restoring administrative normality³⁵. The secession of the south of Egypt lasted for twenty years, in which time the new government defied the best generals and armies of the Ptolemaic state. That personal opportunism and other group motivations were involved can be documented, but at root this looks like a highly successful revolt, driven by among other things nationalist sentiment directed against the foreign rule of the Ptolemies.

What I have tried to do in this paper is report the challenge to the modernist case which denies the possibility of nationalism before the 18th century, and emphasize the possibilities that emerge. No one is seeking to deny that the modern world is very different from the ancient. Ancient societies were not modern nation-states, they did not have public education or the printing-press or the internet or any number of other modern means of communication. All this creates a sort of universal nationalist discourse that was not there in the ancient world. The argument is simply one about possibilities. Scholars have demonstrated that modern models of nations and nationalism, stripped of some of their most extreme circularity, can be applied meaningfully to ancient communities. Was Egypt a « nation » ? Perhaps the case cannot be proved, but nor can it be dismissed. I believe that when it comes to revolt in the Ptolemaic period the evidence requires us to apply the nationalist model as part of our attempt to understand what was going on. It does not explain everything or all instances of resistance to Ptolemaic rule. But to deny it altogether is to look on the subject with one eye closed.

Bibliography

- Anderson, B. (1991), *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* (2nd ed., London).
- Clarysse, W. (1978), « Notes de prosopographie thébaine 7. Hurgonaphor et Chaonnophris, les derniers pharaons indigènes », *CE* 53, 243–253.
- Clarysse, W. (1995), « Gli ultimi faraoni », *Comunicazioni Istituto Papirologico G. Vitelli* (Florence) 3–18.
- Cohen, E. (2000), *The Athenian Nation* (Princeton).
- Connor, W. (1994), *Ethnonationalism : The Quest for Understanding* (Princeton).
- Cotton, H. (1999), « The Languages of the Legal and Administrative Documents from the Judaean Desert », *ZPE* 125, 219–231.
- D'Arcy, M.J. (2005), *Subversive Scott : The Waverley Novels and Scottish Nationalism* (Reykjavik).
- Dielmann, J. / Moyer, I.S. (2010), « Egyptian literature », in Cuypers, M. / Clauss, J.J. (ed.), *A Companion to Hellenistic Literature* (Oxford) 429–447.
- Dillery, J. (1999), « The First Egyptian Narrative History : Manetho and Greek Historiography », *ZPE* 127, 93–116.
- Finley, M.I. (1986), *The Use and Abuse of History* (revised ed., London).
- Gellner, E. (2006), *Nations and Nationalism* (2nd ed., Oxford).

³³ See Clarysse (1978) 243–253 ; Clarysse (1995) 3–18 ; McGing (1997) 285–289 ; Veïsse (2004) 95–99.

³⁴ On Hebrew as a national language, see Schwartz (1995) 3–47 ; Goodblatt (2006) 49–70 ; and as a symbol of nationalist resistance, Cotton (1999) 225.

³⁵ Veïsse (2004) 98.

- Goelet, O. (2003), « Memphis and Thebes : Disaster and Renewal in Egyptian Consciousness », *CW* 97, 19–29.
- Goodblatt, D. (2006), *Elements of Ancient Jewish Nationalism* (Cambridge).
- Haring, B. (2010), « Administration and Law : Pharaonic », in Lloyd, A.B. (ed.), *A Companion to Ancient Egypt* (Oxford) 218–236.
- Hartog, F. (2000), « The Invention of History : The Pre-History of a Concept from Homer to Herodotus », *History and Theory* 39, 384–395.
- Hobsbawm, E.J. / Ranger, T. (ed.) (1983), *The Invention of Tradition* (Cambridge).
- Johnson, J.H. (1984), « Is the Demotic Chronicle an Anti-Greek Tract ? », in Thissen, H.-J. / Zauzich, K.-T. (ed.), *Grammata Demotika. Festschrift für Erich Lüddeckens zum 15. Juni 1983* (Würzburg) 107–124.
- Kedourie, E. (1960), *Nationalism* (1st ed., London).
- Kelly, S. (2010), *Scott-Land : The Man Who Invented a Nation* (Edinburgh).
- Koenen, L. (1968), « Die Prophezeiungen des Töpfers », *ZPE* 2, 178–209.
- Koenen, L. (1984), « A Supplementary Note on the Date of the Oracle of the Potter », *ZPE* 54, 9–13.
- Lichtheim, M. (1980), « The Praise of Cities in the Literature of the Egyptian New Kingdom », in Burstein, S.M. / Okin, L.A. (ed.), *Panhellenica* (Lawrence, Kan) 15–23.
- Lloyd, A.B. (1982), « Nationalist Propaganda in Ptolemaic Egypt », *Historia* 31, 33–55.
- Manning, J.G. (2003), *Land and Power in Ptolemaic Egypt. The Structure of Land Tenure* (Cambridge).
- McGing, B.C. (1997), « Revolt Egyptian Style. Internal Opposition to Ptolemaic Rule », *APF* 43, 273–314.
- McGing, B.C. (2006), review of Véisse (2004), *APF* 52, 58–63.
- McGing, B.C. (2007), review of Manning (2003), *CR* 57, 160–162.
- Østergård, U. (1992), « What is National and Ethnic Identity ? », in Bilde, P. et al. (ed.), *Ethnicity in Hellenistic Egypt* (Aarhus).
- Özkirimli, U. (2000), *Theories of Nationalism. A Critical Introduction* (London).
- Roshwald, A. (2006), *The Endurance of Nationalism. Ancient Roots and Modern Dilemmas* (Cambridge).
- Schwartz, S. (1995), « Language, Power and Identity in Ancient Palestine », *Past & Present* 148, 3–47.
- Smith, A.D. (1986), *The Ethnic Origins of Nations* (Oxford).
- Smith, A. D. (1991), *National Identity* (London).
- Thomas, R. (1989), *Oral Tradition and Written Record in Classical Athens* (Cambridge).
- Thomas, R. (1992), *Literacy and Orality in Ancient Greece* (Cambridge).
- Véisse, A.-E. (2004), *Les révoltes égyptiennes. Recherches sur les troubles intérieurs en Egypte du règne de Ptolémée III à la conquête romaine* (Leuven).
- Walbank, F.W. (2000), « Hellenes and Achaïans : “Greek nationality” revisited », in Flensted-Jensen, P. (ed.), *Further Studies in the Ancient Greek Polis* (Stuttgart) 19–33.

ANCIENT EXEGESIS ON EURIPIDES FOR *COMMENTARIA ET LEXICA GRAECA* *IN PAPYRIS REPERTA*

Kathleen McNamee

This is a preliminary report on some of the fifteen papyrus commentaries and annotated texts that will be included in a volume of *Commentaria et Lexica Graeca in Papyris Reperta* devoted to Euripides (see the accompanying table). All are on papyrus. Twelve are book rolls, two codices, and the nature of one text is debated. Only two are *hypomnemata*, both very late in date. Seven of thirteen annotated texts are from the high Roman period, five from late Antiquity, and one was copied in the late first century BC. Plays of the « Byzantine triad » are numerous : three texts contain *Orestes*, two *Phoenissae*, and one *Hecuba*. Five of the rest are from canonical plays ; the other two, both Roman in date, contain lost tragedies. In this paper I offer insights arising from examination of seven of the less-studied texts in the group. Although this fresh look at the texts yielded only a little new information, other facts have emerged from the research of others and from the practice of a little so-called « museum archaeology » which are worth recording. Furthermore, the seven texts presented here represent, reasonably well, the state of the rest of the material¹.

In a few texts, new readings or possible new readings emerge, but their significance is generally slight. In MP³ 415.01, for example, which is a crudely written second-century copy of *Phoenissae*, there are two interlineations above line 57 (κόραc τε διccάc · τήν μὲν Ἰcμήνην πατήρ | ὀνόμαcε). The first editor, Michael Haslam, read the note above διccάc as δύ]o followed by a diagonal stroke. The second, above Ἰcμήνην, he transcribed as .θ ρ and suggested θυγατερα had been written, with a diagonal stroke preceding it. I believe a form of this word was intended, but I am not sure so many letters can be crowded into the space available, despite the scribe's small handwriting. In fact, the last trace visible appears to be suprascript, making θυγατε, *i.e.* θυγατε(ρα), an option. It would be a normal way to abbreviate the word, and the traces of the last preserved letter conform to the shape of the bottom left of the writer's *epsilons* ; the top left portion, which the writer habitually begins a little to the right of the end of the crossbar, has broken off at the edge of the papyrus with the rest of the letter.

MP³ 379.2, a second-century copy of *Andromache* 346–368, includes an unpublished scrap written in a smaller hand than that of the main text and surrounded by sufficient blank papyrus to show it comes from an intercolumn or margin. It is possible to read ἐ]κτε-λαῖ δ[, plausibly part of a gloss on 352 πορcύνειν or 365 ἐξετόξευceν, or possibly part of a metaphor of the gnomic observation in lines 368–369.

In the case of MP³ 406, an Antinoopolis copy of *Medea* of the fifth/sixth century, four scraps with remnants of notes turn out not to have been published at all. Only letters, not words, are legible, but once they are available, we may hope that someone may find sense here.

MP³ 402, a P.Oxy. « distributed » papyrus of the fifth century in Williams College Library, illustrates typical technical problems in the Euripides texts I examined. It contains copies of *Medea* and *Orestes* written in corrosive brown ink. In the *editio princeps*, Grenfell and Hunt printed ἄλ]λο ἡμιχ(όριον), a speaker note, beside *Or.* 1260. Where they saw ink, however – and the published plate confirms this – only a horizontal crevice remains, stained above and below where that ink has eaten through the fibers. It is impossible now

¹ I am grateful for the gracious help I received from colleagues and custodians of papyri in each of the collections I visited : the Ashmolean Museum and the Beinecke, Bodleian, Columbia University, Oslo University, Sackler, University of Michigan, Williams College, and Würzburg University Libraries.

even to verify the reading, which in any case inspired little confidence in the editors². Like this papyrus, many of the texts I examined received the best possible consideration from the best papyrologists. As time has passed, however, ink has flecked off or eaten through papyrus, and edges have been lost, so that in some cases the best hope for extracting any more information is intuition and a good attitude.

Another papyrus, MP³ 405, has yielded a few more secrets which although not exegetical at least untangle some of the modern history of the original book. A nicely written copy of *Medea* from the Roman era, it is divided now among three different British collections. The most substantial part is in Birmingham, among the Rendel Harris papyri now in the University Library. Another large fragment belongs to the Fitzwilliam Museum in Cambridge. These two have been associated and dissociated over the years. The 2001 editors of three additional tiny scraps among the Oxyrhynchus papyri in Oxford identified them as part of the same manuscript as the Harris and Fitzwilliam pieces, apparently on palaeographical grounds. I have found evidence that secures the link and helps to explain how the three pieces reached their present locations³.

The Birmingham component was published first, in 1936, as P.Harris I 38. John E. Powell dated it to the second century. Two years later, in 1938, Denys L. Page published the Cambridge fragment in *Classical Quarterly*. Evidently Powell knew its existence before it appeared, for in the intervening year he is reported as saying it was part of the same manuscript as P.Harris I 38⁴. Page was evidently unaware of this claim at the time of his own edition of the play the following year, and in any case he assigned his papyrus an earlier date. When the Oxford fragments finally appeared as P.Oxy. LXVII 4550 in 2001, the editors, D. Hughes and A. Nodar, accepted Powell's assertion and dating. Thus the Cambridge and Birmingham fragments acquired a provenance.

Significantly, the inventory number of the Oxyrhynchus fragments indicates that they were found in the winter of 1903–1904, during Grenfell and Hunt's third season at Behnesa⁵. The excavators will have sent them to Oxford with the rest of the winter's finds at the end of that season. In fact, although they were last to be published, they were actually the first to reach England: the Birmingham and the Cambridge portions figure neither among the Oxyrhynchus « distributa » nor did they emerge in the Italian excavations of 1909–1914.

The first notices these two pieces receive are in 1922–1923, so many years after the excavators left Egypt that we are almost forced to conclude that they emerged from the ground separately. Pieces so large – large at least by comparison with the tiny pieces of MP³ 405 that were actually recorded during the 1903–1904 season – would have come to the attention of Grenfell and Hunt if they had emerged while they were in Egypt, for

² The crack is about 1,6 cm wide and 2 mm high, and deepest at the right-hand half of the note. One can perhaps make out a tiny dot of ink in the suprascript position where the *lambda* of ᾠλο should be, and possibly a low dot of ink like the tail of the descender of *mu* beneath the crack at about the midpoint.

³ There has been confusion about their location in modern times, and even the normally reliable catalogue of Roger Pack is inaccurate on this point: see Pack (1965) 40 no. 405. The Harris collection originally resided in the Selly Oaks Libraries of Woodbroke College. The Fitzwilliam fragment, as far as I can discover, went more or less directly to Cambridge after excavation. The two parts seem to have been separate since their discovery (or shortly thereafter).

⁴ See Page (1938b); Barber (1937). Although Page did not acknowledge Powell's claim in Page (1938b), later printings of Page (1938a) have the note, « Mr J.E. Powell now states that Π7 and Π8 belong to the same Ms » (p. xlix). Those adopting Powell's view (but unaware of the Oxford fragments) include Pack (1965) and Diggle (1983), but Diggle (1984) unites the three parts as Π5a, b, c and labels the Oxyrhynchus parts « ined. ». Donovan (1969), knowing nothing of the Oxyrhynchus fragments, excluded MP³ 405 altogether.

⁵ The excavation records are reprinted in Grenfell / Hunt (2007) 355–357 (third season). For a table showing dates of the successive digs, see Montserrat (2007). On interpreting Oxyrhynchus inventory numbers, see P.J. Parsons' note at the beginning of P.Oxy. XLII as well as Coles (2007) and Turner (2007). I am indebted to Dirk Obbink for a great deal of useful information and enlightening e-mail discussion of the vagaries of papyri from Oxyrhynchus.

substantial fragments of ancient literature were precisely what they were after⁶. It is theoretically possible that someone associated with the British – or the later Italian excavations in 1909–1914 – found these pieces, held them until 1922–1923, and then offered them for sale: texts did disappear from Egypt Exploration Society digs⁷. But this is not a likely explanation. The market value of papyri was already well known in 1903–1904. The excavation report for that year notes that « the dealers are at length turning their attention to Behnesa, and papyri continue to command extravagant prices in the market »⁸. Since papyri were good for ready cash even then, there was no particular advantage in holding on to them for nineteen or twenty years. All things considered, it seems most likely that the Birmingham and Cambridge texts turned up during the seabkh-mining of the early 1920s, probably not long before they entered the Harris and the Fitzwilliam collections in 1922–1923. But there are many other possibilities, and we shall probably never know the exact circumstances of the discovery of these two fragments. A little information about how they probably arrived in British hands has, however, come to light.

Powell's preface to *The Rendel Harris Papyri* discreetly reveals only that the Birmingham portion of MP³ 405 was acquired « privately in Egypt » in 1922–1923. Sixty years later he was more loquacious. To an interviewer for *Times Higher Education*, he described how in 1932 the Biblical scholar Harris, an old man by that time, related to Powell that « as curator of the Rylands Library in Manchester, he [Harris] (...) made his purchases surreptitiously and then used the hat boxes of his female companions to smuggle the papyri out of the country »⁹. Where Harris met the seller and whether he acted on his own or through an agent is not known. Circumstances suggest the transaction occurred at Oxyrhynchus, where many papyri traded hands that year. We know this from the reports of Petrie, who as Director of the British School of Archaeology in Egypt was conducting an archaeological (not papyrological) excavation of the ancient city that season. He records the vigorous activity of hundreds of seabkh diggers who during the war, with British and Italian excavators gone, started systematically mining the rubbish mounds where Grenfell and Hunt had made their finds. A new railway line built for the purpose facilitated their work. The seabkh-mining turned up papyri, « many » of which were « purchased from the diggers and dealers » that season¹⁰. We do not know whether Harris, in Egypt at the time, was on the site himself, but the circumstances at Oxyrhynchus were clearly ideal that winter for the Birmingham *Medea* fragments to have changed hands.

Furthermore, the accession record of the Fitzwilliam Museum fragment lists it as a 1922 gift of the British School of Archaeology in Egypt and thus leads right to Petrie himself¹¹. Yet Petrie's own report of donations made that year by the School contains, interestingly, only summary descriptions of sculptures and inscriptions and no reference to a Greek papyrus. This may be an oversight by the director of a specifically archaeological mission. But since we know – from the inventory number of the P.Oxy. fragments – that

⁶ See Grenfell / Hunt (2007).

⁷ In a letter to H.A. Gruber, Honorary Treasurer of the Egypt Exploration Fund, quoted at Turner (2007) 20, n. 2, Grenfell offers assurances about steps taken to reduce thefts. The chronology of Italian excavations at Oxyrhynchus can be found at <<http://www.istitutovitelli.unifi.it/ricerca/scavi/campagne.html>>.

⁸ See Grenfell / Hunt (2007) 355.

⁹ See Kelly (1995). Powell died in 1998.

¹⁰ « During all this digging, papyri are found, but apparently nothing else of importance », Petrie (1925) 1 and 12–13. A list of Petrie's excavations, their sponsors, the distribution of the finds, and their publications is provided at <<http://www.digitalegypt.ucl.ac.uk/archaeology/petriedigsindex.html>>.

¹¹ Accession no. E.1.1922 (Antiquities); Reference Number: 52234; the online record is at <<http://www.fitzmuseum.cam.ac.uk/opacdirect/52234/html>>. Presumably it was in return for support from the University of Cambridge. See also Petrie (1925) pl. XXII and XXIII. According to Dr Lucilla Burn, Fitzwilliam Museum Curator of Antiquities, the British School of Archaeology in Egypt in the same year also donated three pieces of sculpture and inscriptions from various sites, and nothing more is known about the provenance of the papyrus (e-mail June 3, 2010).

the *Medea* manuscript lay for centuries in a mound outside Oxyrhynchus, it is not likely that Petrie's team came across it while excavating within the city. I suspect, rather, that seabkh diggers found the fragment and that a dealer brought it within Petrie's orbit. The British School's arrangement with the Egyptian government permitted export only of items excavated by his team. He may therefore just have quietly omitted reference to the papyrus in his report.

I suspect, in fact, that Arthur Hunt was an active participant in the disposition of both the Birmingham and the Cambridge fragments. The evidence, all circumstantial, is as follows. First, an established link already existed in 1922 between Hunt and the Fitzwilliam, for all the early Oxyrhynchus texts that Grenfell and Hunt distributed to Cambridge University have Fitzwilliam inventory numbers. Secondly, we know from Petrie that Hunt was at Oxyrhynchus, evidently to buy papyri, in 1922–1923 : « At Oxyrhynchos many papyri were purchased from the diggers and dealers ; a few were retained for publication by Professor Hunt, the bulk were sent to Washington University, St. Louis, and others to Ann Arbor University, Michigan. »¹² Third, Hunt made a transcription of the Fitzwilliam fragment, which Page consulted for his 1938 edition¹³. Finally, if the Harris and the Fitzwilliam pieces both changed hands at Oxyrhynchus in 1922, which seems likely, then Hunt, whose palaeographical acumen is legendary, may have seen them both, spotted the connection, and commented on it to Harris, who – as we saw – may also have been present¹⁴. This would explain Powell's confident assertion, even before Page published the Fitzwilliam portion, that the two pieces came from a single manuscript.

Throughout the story, in any event, Hunt is a presence in the background, and I suspect was instrumental in the acquisition not only of the Fitzwilliam fragment but perhaps also, as agent or advisor to Harris, of the Birmingham piece. What dealers separate, however, we can virtually reunite, and some useful insights emerge from the exercise. The Birmingham pieces include the largest and most complete single fragment, which occupies most of a column and its surrounding margins. Because it includes the top and bottom lines of a single column of 34 lines, it demonstrates that the entire play occupied about forty columns, and that the three sets of fragments fall close together at the end of the play.

Two previously unnoticed facts reinforce the – presumably palaeographical – original identification of the Oxyrhynchus and Harris fragments. First, the final lines of two formerly adjacent columns, *Medea* 1312 (P.Harris) and 1346 (P.Oxy.), confirm the number of lines per column already known from the Harris text. Second, there is a previously unnoticed link between P.Harris fr. 1 and P.Oxy. fr. 1. The former contains the ends of *Medea* 719–723 and part of the adjacent right intercolumn, which extends upward for the space of several lines. High in this intercolumn are the barely legible remains of the names of Aegeus and Medea, written at the level that lines 748 and 749, spoken by those characters, must have occupied in the next column. Part of lines 748–749 survives, in fact, in a tiny Oxyrhynchus piece, but it comes from the middle of the column.

A technical point of interest in this manuscript, finally, is its lection marks, which are numerous in the lyrical portions of the Birmingham fragment. Several, added by a second hand, resemble a large, distinctly written apostrophe. In Roman texts, the apostrophe typically marks elisions, or separates pairs of vowels or consonants within a word. It does not separate words ; this is the job of the *diastole*. Nor does its function ordinarily vary within a text. In P.Harris I 38, however, both these conventions are undone, for the use of the apostrophe varies according to nature of the passage. In iambic trimeters, and six times in

¹² See Petrie (1925) 1.

¹³ It survived in one of Hunt's numerous notebooks, which focus primarily on Oxyrhynchus finds, according to D. Obbink. C.H. Roberts, who had done considerable conservation work in the Oxyrhynchus collection, brought the notebook to Hunt's attention : see Page (1938b) 45–46, n. 1 and D. Obbink (e-mail June 3, 2010).

¹⁴ See Turner (2007) 23.

choral lyric, it marks elision, as usual. It is commonest in the choral song, however, where it marks word separations. Evidently in passages where the meter is complex, the diction elevated, and the *scriptio continua* more than usually difficult to parse, its role has been adapted and extended, perhaps to make recitation or memorization easier.

I end with two frequently discussed papyri, both very late commentaries with unsolved difficulties. P.Oslo inv. 1662 (MP³ 429, fifth century) consists of nine lines of historical background explaining Euripides' use of the epithet Παρνακτιος in *Trojan Women* 9. Although no lemma survives, the mode of discourse is exegetic, and the learned comment corresponds closely to the scholia. A key question is the original form and the purpose of the text. Because the back is blank, the first editors assumed implausibly it was a remarkably late fragment of a papyrus roll, but this idea is now generally rejected¹⁵.

Marco Stroppa recently pointed out a serious objection to identifying it as a codex, however. The scribe's writing, which runs across the fibers, also runs parallel to a *kollesis*¹⁶. In a typical book, whether roll or codex, one would expect script to run either along the fibers and across the *kollesis* (if the front of the papyrus is used), or across the fibers and the *kollesis* both (if the writing is on the back). Here, it is at right angles to the direction expected. Two explanations come to mind: first, the text was part of a sheet from a squarish codex and it was written upon the wrong way by mistake. If so, it is part of a left-hand page, and its back is blank because the text on the previous page concluded higher up. Second, and more likely, the text was copied onto a loose sheet of papyrus.

Jean-Luc Fournet's study of the physical characteristics of letters and documents of late Antiquity provides good reasons for preferring this option¹⁷. In the fifth century, as he shows, it became customary for letter-writers to write across the fibers, along the length of a sheet turned 90° from the orientation of a typical letter in earlier centuries. This may be in imitation, he suggests, of the practice of writing documents *transversa charta*, which was revived in the fifth century and became the rule by the sixth. I expect that P.Oslo was written by someone familiar with this practice, for whom it was natural to orient the papyrus as he would for a letter.

Another feature supporting the idea that the text was intentionally written *transversa charta* is the relative state of repair of the two sides. The side with writing is largely intact and in good repair; the back, by contrast, is poorly constructed, with gaping spaces between strips of material¹⁸. Although its condition could be the result of later damage, it is also possible that this side, never intended to receive writing, was left somewhat unfinished in appearance.

As to why a writer would bother in the first place to copy learned material onto a loose piece of papyrus, we can only speculate. Its scholarly quality suggests it was to be put together with similar fragments to create a compiled commentary or, perhaps, scholia. As such, it will have served the same purpose as the thousands of « slips » from which James Murray compiled the *Oxford English Dictionary*¹⁹. But a simpler and less controversial explanation may be the likelier one, namely, that it is an odd note that a reader or teacher copied out and intended to slip inside his text of *Trojan Women*, or into a commentary on the play²⁰. As such it will have served the same purpose as the 3x5-inch cards with useful notes and corrections that Herbert Youtie left behind in books in the papyrology collection in Ann Arbor²¹.

¹⁵ *Editio princeps*: see Eitrem / Amundsen (1957) 148. For a more recent opinion, Machler (1994) 112–113.

¹⁶ See Stroppa (2008) 60–61; Stroppa (2009) 302–303.

¹⁷ See Fournet (2009).

¹⁸ I am grateful to Anastasia Maravela for reminding me of this fact.

¹⁹ Murray (2001).

²⁰ For discussions of the origins of scholia, see Zuntz (1965) 275 n.; Zuntz (1967); Wilson (1967); McNamee (1998); McNamee (2007) 83–85; Montana (2006); Montanari (2006).

²¹ I am grateful to Michael Haslam for extended e-mail conversation about this text.

The last text is a leaf from a papyrus codex in Würzburg that contains a substantial part of a sixth-century commentary on *Phoenissae* (MP³ 419). Written in variable, sometimes terrible, handwriting, it is in many parts scarcely legible. The codex is significant not only because it is one of the last examples of a scholarly tradition reaching back many centuries but also because its factual content, like that of the Oslo piece, is unexpectedly high in quality by comparison with most late exegesis. Other noteworthy features are its brevity (the single surviving page covers about 750 lines of the play and averages about one comment per thirty lines), the absence of any discussion of long stretches of text, and the disorder of some lemmata.

The text has occupied a succession of scholars from Wilcken, the first editor, to Maehler to Athanassiou to Stroppa, who has moved enquiry forward considerably²². He observes that such disorder is actually not unique : four of the ten surviving late *hypomnemata* in codex form show some such non-trivial disarray, and they tend, like the Würzburg commentary, to be brief and selective. This is a small sample but it is a curious one. The reason for the disorderliness and the brevity of these four late works is unclear, and in truth there may be four or more different explanations. Collectively, however, the texts suggest something not considered before Stroppa's suggestion : that there may have been readers in late Antiquity (and also earlier ?) for whom a set of succinct but not necessarily orderly comments on particular parts of a text – in lieu of the thorough and orderly marshalling of information typical of the most comprehensive ancient exegesis – was acceptable and useful²³. If we avoid the easy assumption that P. Würzburg 1 and other disordered late commentaries are simply defective *hypomnemata* and entertain the idea, instead, that they may represent a different kind of reader's aid, we may improve our understanding of the teaching and transmission of classical scholarship in late Antiquity. But four papyri is a weak foundation for any strong argument on the subject, of course.

This recent work on Euripidean exegesis has enabled me to corral details that went unrecorded at time of publication and to throw a little light on alterations needed in published texts, although many of the indicated changes involve only small alterations in the good work of our predecessors. The net effect of the research done so far, in fact, has been to confirm the impressively high quality of the work of the earliest editors of papyrus texts. It is a humbling experience.

Euripides Papyri Containing Commentary or Annotation

MP ³	Century	N(otes) or C(ommentary)	Publication	Contents
379.2	II AD	N	P.Oxy. XXXI 2543	<i>Andr.</i> 346–369
379.31	V AD	N	P.Oxy. LXVII 4554	<i>Andr.</i> 748–751, 790–792
399.21	III AD	N	P.Oxy. LIII 3719	<i>IA</i> 913–918
402	V AD	N	P.Oxy. XI 1370	<i>Med.</i> 20–26, 57–63 ; <i>Or.</i> 445–449, 469–474, 482–485, 508–512, 685–688, 690, 723–729, 811–817, 851–854, 896–898, 907–910, 934–936, 945–948, 1246–1257, 1260–1263, 1297–1298, 1300–1301, 1305, 1334–1345, 1370–1371

²² See Maehler (1994) ; Maehler (2000) ; Athanassiou (1999) ; Stroppa (2009) 306–316.

²³ Detailed coverage also survives, of course, late in Antiquity. The prime example is the extensive marginal notes of P.Oxy. XX 2258 (Callim., VI/VII AD) ; on the surviving commentaries on tragedy, see Perrone (2009) 236–240.

<i>MP</i> ³	<i>Century</i>	<i>N(otes) or C(ommentary)</i>	<i>Publication</i>	<i>Contents</i>
405	II	N	P.Harris I 38 + P.Fitzw.Mus. inv. Add. 109 + P.Oxy. LXVII 4550	<i>Med.</i> 719–723, 748(?)–752, 1007– 1009, 1046–1053, 1156–1160, 1165– 1177, 1191–1199, 1279–1299, 1301– 1328, 1345–1346
406	V/VI AD	N	P.Ant. I 23	<i>Med.</i> 825–840, 866–878
412.01	I BC	N	P.Mich. inv. 3735	<i>Or.</i> 835–846
412.12	II AD	N	P.Oxy. LIII 3716	<i>Or.</i> 941, 946–947, 949–951, 973– 984
414.02	V AD	N	P.Oxy. LIII 3718	<i>Or.</i> 1407–1410, 1432–1442, 1621– 1635, 1649–1660 ; <i>Bacch.</i> 194–196, 198–211, 213, 215–225, 230–242, 244, 246, 247, 250–251, 254, 257– 262, 285–290
415.01	II AD	N	P.Oxy. LIII 3712	<i>Phoen.</i> 50–69
418	VI AD	N	MPER N.S. III 21 (= P.Vindob. inv. G 29769)	<i>Phoen.</i> 307–310, 337–341
419	VI AD	C	P.Würzb. 1 (= inv. 18)	Comm. on <i>Phoen.</i> 344–1108
429	V AD	N ?	P.Oslo inv. 1662, in Eitrem / Amundsen (1957)	Comm. on <i>Tr.</i> 9
431	II AD	N	PSI XIII 1302	<i>Alcmaeon</i>
438	II/III AD	N	P.Oxy. VI 852 (= Bodl.Lib. inv. Gr.cl.b13(P) olim 1–6, <i>nunc</i> 1–5)	<i>Hypsipyle</i>

Bibliography

- Athanassiou, N. (1999), *Marginalia and Commentaries in the Papyri of Euripides, Sophocles and Aristophanes* (diss. London).
- Avezzi, G. / Scattolin, P. (ed.) (2006), *I classici greci e i loro commentatori. Dai papiri ai marginalia rinascimentali* (Rovereto).
- Barber, E.A. (1937), « Bibliography of Graeco-Roman Egypt : Papyrology 1937 », *JEA* 24, 93–94.
- Bowman, A.K. / Coles, R.A. et al. (ed.) (2007), *Oxyrhynchus : A City and its Texts* (London).
- Coles, R.A. (2007), « Oxyrhynchus : A City and its Texts », in Bowman / Coles (2007) 3–16.
- Diggle, J. (1983), « On the Manuscripts and Text of Euripides, *Medea* », *CQ* 33, 339–357.
- Donovan, B. (1969), *Euripides Papyri I : Texts from Oxyrhynchus* (New Haven).
- Eitrem, S. / Amundsen, L. (1957), « From a Commentary on the *Troades* of Euripides : P.Osl. inv. no. 1662 », in Arslan, E. (ed.), *Studi in onore di Aristide Calderini e Roberto Paribeni II* (Milano) 147–150.
- Fournet, J.-L. (2009), « Esquisse d'une anatomie de la lettre antique tardive d'après les papyrus », in Delmaire, R. / Desmulliez, J. / Gatier P.-L. (éd.), *Correspondances. Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive (Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée 40, Série littéraire et philosophique 13, Paris)* 23–66.
- Grenfell, B.P. / Hunt, A.S. (2007), « Excavations at Oxyrhynchus (1896–1907) », in Bowman / Coles (2007) 345–368.
- Kelly, M. (1995), « A Professor of Greek “Just out of Nappies” », *Times Higher Education* (London, Sept. 1) <<http://www.timeshighereducation.co.uk/story.asp?storyCode=95193&sectioncode=26>>.
- Maehler, H. (1994), « Die Scholien der Papyri in ihrem Verhältnis zu den Scholiencorpora der Handschriften », in Montanari, F. (éd.), *La philologie grecque à l'époque hellénistique et romaine (Entretiens sur l'Antiquité classique 40, Fondation Hardt, Genève / Vandœuvres)* 95–141.

- Maehler, H. (2000), « L'évolution matérielle de l'hypomnème jusqu'à la basse époque. Le cas du POxy. 856 (Aristophane) et PWürzburg 1 (Euripide) », in Goulet-Cazé, M.O. (éd.), *Le commentaire entre tradition et innovation. Actes du colloque international de l'Institut des traditions textuelles, 1999* (Paris) 29–36.
- McNamee, K. (1998), « Another Chapter in the History of Scholia », *CQ* 48, 269–288.
- McNamee, K. (2007), *Annotation in Greek and Latin Texts from Egypt* (*Am. Stud. Pap.* 45, Oakville, CT).
- Montana, F. (2006), « L'anello mancante : l'esegesi ad Aristofane tra l'antichità e Bisanzio », in Avezzù / Scattolin (2006) 17–34.
- Montanari, F. (2006), « Glossario, parafrasi, edizione commentata nei papiri », in Avezzù / Scattolin (2006) 9–15.
- Montserrat, D. (2007), « News Reports : The Excavations and their Journalistic Coverage », in Bowman / Coles (2007) 31–39.
- Murray, K.M.E. (1977), *Caught in the Web of Words : James A.H. Murray and the Oxford English Dictionary* (New Haven).
- Pack, R.A. (1965), *The Greek and Latin Literary Texts from Graeco-Roman Egypt* (2nd ed., Ann Arbor).
- Page, D.L. (1938a), *Euripides Medea* (repr. 1952–1967, Oxford).
- Page, D.L. (1938b), « A New Papyrus Fragment of Euripides' *Medea* », *CQ* 32, 45–46.
- Perrone, S. (2009), « Lost in Tradition. Papyrus Commentaries on Comedies and Tragedies of Unknown Authorship », in Montanari, F. / Perrone, S. (ed.), *Fragments of the Past. Ancient Scholarship and Greek Papyri* (*Trends in Classics* 1, Berlin) 203–240.
- Petrie, W.M. Flinders et al. (1925), *Tombs of the Courtiers and Oxyrhynchos* (*British School of Archaeology in Egypt* 37, London) <<http://www.etana.org/sites/default/files/coretexts/15142.pdf>>.
- Stroppa, M. (2008), « Lista di codici tardoantichi contenenti hypomnemata », *Aegyptus* 88, 49–69.
- Stroppa, M. (2009), « Some Remarks Regarding Commentaries on Codex from Late Antiquity », *Trends in Classics* 1, 298–327.
- Turner, E.G. (2007), « The Graeco-Roman Branch of the Egypt Exploration Society », in Bowman / Coles (2007) 17–27.
- Wilson, N.G. (1967), « A Chapter in the History of Scholia », *CQ* 17, 244–256.
- Zuntz, G. (1965), *An Inquiry into the Transmission of the Plays of Euripides* (Cambridge).
- Zuntz, G. (1967), *Die Aristophanes-Scholien der Papyri* (2nd ed., Berlin).

UTILITÀ DI UN DATABASE DI ALFABETI PER LO STUDIO DELLA SCRITTURA GRECA DEI PAPIRI

Giovanna Menci

Il papirologo, e in special modo l'editore di papiri letterari, si trova spesso a dover assegnare datazioni a scritture di manufatti privi di criteri cronologici interni o di dati esterni, di tipo archeologico; di qui sorge la necessità di consultare numerose riproduzioni di esemplari, per ricercare confronti paleografici e per verificare se un frammento inedito è stato scritto dallo stesso scriba di un altro rotolo o codice, e se proviene da un manoscritto noto¹. Le datazioni degli esemplari trovati come confronti rimandano sovente ad altri papiri, che a loro volta possono essere datati in base ad altri confronti, e così via, di modo che si può finire con l'adottare un criterio di datazione debole, se non addirittura auto-referenziale, soprattutto quando la scrittura non si inserisce in un filone grafico ben definito, « normativo », per usare il termine introdotto recentemente da Guglielmo Cavallo a sostituzione del concetto di canone o scrittura canonizzata². Inoltre la ricerca di confronti nei manuali di paleografia, nelle raccolte di facsimili e in altri testi comporta un notevole dispendio di tempo e non permette di avere un quadro sinottico immediato dell'evoluzione grafica dei singoli caratteri.

È ovvio che la forma delle lettere è soltanto uno dei vari aspetti di cui si deve tener conto per determinare l'appartenenza di una scrittura a un'epoca o a uno stile; ma, se è facile cogliere a prima vista analogie stilistiche generali e cercare paralleli per quegli aspetti che coinvolgono tutte le lettere (come l'inclinazione o l'angolo di scrittura) o gruppi di lettere (come la bilinearità o il modulo), è invece piuttosto complesso mettere a confronto la forma di ciascuno dei 24 caratteri dell'alfabeto greco. Soprattutto nel *mare magnum* delle scritture informali e non « normative », non sempre si riesce a reperire la presenza simultanea di analogie morfologiche fra le stesse lettere negli esemplari trovati come confronti.

Risultano ormai inutilizzabili le tabelle sinottiche del passato. Soltanto 17 papiri compaiono nella tabella di alfabeti della *Griechische Palaeographie* di Gardthausen, papiri che non vanno oltre il III secolo d.C., perché le scritture di età bizantina, dal IV d.C. al X, sono esemplificate in altre due tavole dedicate alla pergamena³; l'esclusione del papiro appare oggi quanto mai inopportuna, ma comprensibile, se consideriamo che i papiri greci letterari di epoca tarda non erano ancora particolarmente numerosi al tempo di Gardthausen. Solo 13 scritture per 6 secoli (III a.C. – III d.C.) si trovano nella tabella della *Palaeography* di Kenyon, mentre 24 scritture sono distribuite nelle 4 tabelle di papiri letterari del manuale di Thompson, ma non vanno oltre il II secolo⁴.

Queste vecchie tabelle di alfabeti, per i loro limiti cronologici e per l'esiguità del contenuto, non sono più adeguate; negli ultimi cento anni la nuova e più varia documentazione, nonché i notevoli progressi degli studi paleografici, hanno consentito di individuare numerose tipologie di scritture e di proporre nuove datazioni. Basti ricordare il notissimo caso del rotolo di Bacchilide, P.Lond.Lit. 46 (Brit. Libr. Pap. 733), uno dei più begli esemplari dello stile severo, che per Kenyon e per Thompson è da datare al I a.C., per Gardthausen alla prima metà del I d.C., mentre in seguito è stato datato alla seconda metà del II d.C.⁵. In effetti il sistema delle tabelle non ha avuto grande séguito: non se ne

¹ Un'avvertenza: con il termine papiri si allude a tutti i supporti scrittori di cui si occupa la papirologia; dunque, non solo papiro, ma anche pergamena, tavolette, ostraca.

² Cf. Cavallo (2008) 15.

³ Cf. Gardthausen (1913) Taf. 1–3.

⁴ Cf. Kenyon (1899) tra le pagine 128/129; Thompson (1912) 144–147.

⁵ LDAB 438; MP³ 175.

trovano nei moderni manuali di paleografia ; qualche tabella si trova soltanto in studi su scritture particolari⁶. Diverso il sistema scelto da Harrauer per la scrittura corsiva : nel suo recente *Handbuch der griechischen Paläographie*, lo studioso identifica un certo numero di forme fondamentali, a cui si possono ricondurre le centinaia di variazioni di forme corsive esistenti per ogni lettera⁷.

Nell'ambito dei papiri letterari fino a poco tempo fa il papirologo, per trovare confronti paleografici e per individuare identità di mano, ricorreva alla consultazione di riproduzioni stampate ; oggi, nell'era di Internet, si aggiungono per nostra fortuna le immagini pubblicate online. Un'enorme facilitazione introdotta nel corso dell'ultimo decennio è l'accesso alle immagini online tramite i links del LDAB. Rispetto alla consultazione delle riproduzioni a stampa, c'è un notevole risparmio di tempo, ma purtroppo il confronto si può fare solo immagine per immagine. Non è possibile una visione comparata, un quadro sinottico delle scritture. Infatti la consultazione di immagini nel LDAB comporta vari passaggi : 1) si va alla pagina *Search the LDAB* ; 2) riempiti i campi che ci interessano (per esempio, autore o datazione), si ottiene l'elenco dei papiri (*Search results*) e si fa clic su una voce dell'elenco ; 3) si apre il record del papiro e si fa clic sul contenuto del field *URL* ; 4) si ottiene, nella migliore delle ipotesi, l'immagine online o, altrimenti, il catalogo della collezione online o la scheda del papiro su cui si deve cliccare il link dell'immagine. Una volta vista l'immagine, si deve tornare alla finestra *Search results* e si ripetono gli stessi passaggi per ogni risultato della ricerca : dunque, un procedimento lungo e una consultazione frammentata, senza un quadro d'insieme ; ma, del resto, non è questo lo scopo principale del LDAB.

La necessità di un sistema per fare un'analisi comparata delle scritture dei papiri letterari greci nel modo più agevole, attendibile, efficace e veloce possibile, ha condotto alla progettazione del database *ALPHA*, *Alphabet Letters in Papyri Handwritings*, un database di alfabeti tratti da queste scritture e organizzati in tabelle sinottiche consultabili online, integrate con dati descrittivi di altri aspetti paleografici. Il principio di base è lo stesso delle tabelle di un secolo fa : confrontare gli alfabeti ; ma per nostra fortuna non è più necessario ricalcare le lettere per trasferirle in una tabella. Chi consulerà il database troverà le lettere di ogni papiro già estratte dall'immagine digitale con *Photoshop* e disposte in ordine alfabetico in 24 campi-immagine, ciascuno dei quali può contenere più di una forma per ogni lettera dell'alfabeto greco. Il database di partenza è stato creato con *FileMaker*, ma verrà trasferito online con un software più complesso e sarà così messo a disposizione degli studiosi per ricerche di carattere paleografico sui papiri greci letterari.

La prima fase del progetto riguarda i papiri greci che nel LDAB hanno un indirizzo URL e che quindi, presumibilmente, sono riprodotti online : 1938 papiri su un totale di 8965 (tali erano nel gennaio 2010). Con la possibilità di consultare sinotticamente gli alfabeti tratti da queste scritture, avremo un quadro d'insieme di circa il 21 % dei papiri letterari greci. Quando poi avremo aggiunto, tramite immagini acquisite con scanner, i papiri greci che il LDAB indica come riprodotti soltanto a stampa (4458 nel gennaio 2010), potremo consultare con il database *ALPHA* gli alfabeti estratti dal 71 % dei papiri letterari greci, molto più di quanto si riuscirebbe a fare manualmente in un tempo ragionevole.

Grazie all'importazione dei dati identificativi e descrittivi contenuti nei fields del LDAB, sono stati riempiti i corrispondenti fields creati nel database *ALPHA* (fig. 1)⁸ :

⁶ Per le tabelle sinottiche di una scrittura corsiva, esemplare è la ricerca di Giuseppina Azzarello sulla mano di Epagathos : Azzarello (2008) 194–202.

⁷ Cf. Harrauer (2010) Textband 143–171. Per quanto riguarda i papiri documentari, può essere ancora utile lo studio dell'evoluzione della lettera v condotto da Gumbert, con tutti i limiti, tuttavia, che lo stesso autore non manca di enunciare in apertura ; Gumbert (1965) 1.

⁸ Desidero ringraziare Willy Clarysse e Bart van Beek per avermi inviato una selezione di records di papiri dal file di *FileMaker* che è alla base del LDAB, costituita dai soli papiri greci ; il contributo di Clarysse e van

numero dei cataloghi LDAB, MP³ e altri, pubblicazione, luogo di conservazione e inventario, autore, opera, provenienza, materiale, formato, datazione assegnata, contenuto del recto o del verso riutilizzati, con eventuale data che possa costituire *terminus post quem* o *ante quem*. A questi sono stati aggiunti i fields specifici del database *ALPHA*, quelli dedicati agli aspetti paleografici; si tratta non solo dei 24 campi-immagine, ma anche di altri campi descrittivi che possono essere utilizzati come chiavi di ricerca, vale a dire i dettagli morfologici di alcune lettere scelte come lettere-guida (A, E, M, Y, Ω), lo stile di scrittura, la formalità o l'informalità, l'inclinazione, il contrasto modulare, il contrasto di spessore e la presenza o meno di elementi decorativi⁹. Non manca la possibilità di visualizzare un piccolo ritaglio dell'immagine del papiro, utile per un primo orientamento, da cui si può accedere all'immagine intera online. Nulla esclude che si possano aggiungere in futuro altri aspetti bibliologici, relativi ai margini, alle colonne, all'intercolumnio, all'interlinea, alle dimensioni delle lettere.

Sono state scelte le lettere A, E, M, Y, Ω perché sono le più rappresentative dei raggruppamenti di lettere sulla base del modulo (triangolare, rotondo, ecc.) e perché sono le più soggette a variazioni nelle scritture maiuscole sia formali che informali. Nella scheda di ricerca si possono selezionare i descrittori predefiniti delle forme di A, E, M, Y, Ω: essi vi compaiono come descrizione di un particolare aspetto della lettera, oppure come rappresentazioni schematiche dell'intero *ductus* della lettera o di un dettaglio del *ductus*, per esempio la calotta dell'E o la curva profonda del M (fig. 1).

Da alcune prove effettuate in una versione provvisoria, non ancora online, è risultato che il database *ALPHA* abbrevia notevolmente i tempi di ricerca dei confronti paleografici, dell'identità di mano e dell'appartenenza di frammenti a manoscritti noti. Il quadro sinottico degli alfabeti offerto dalle tabelle del database *ALPHA* sarà uno strumento per consultare agevolmente l'evoluzione del *ductus* e della morfologia delle singole lettere; uno strumento che, con il contributo degli altri dati descrittivi, potrà essere utile a precisare datazioni incerte, a cambiare datazioni e ad assegnare esemplari a tipi o stili di scrittura. Quanto ai tempi di realizzazione del database *ALPHA*, si prevede di metterne online una prima « tranche » entro il 2012.

Fig. 1

Beek è stato determinante e preziosissimo ai fini di questo lavoro, perché in pochi secondi ho potuto importare nel database *ALPHA* il contenuto dei fields del LDAB richiesti.

⁹ È ovviamente impossibile applicare alla maiuscola greca tutti gli elementi descrittivi della minuscola, così accuratamente individuati da Canart (1987); tuttavia alcuni di essi coincidono con quelli che qui si propongono e che normalmente si usano nell'analisi paleografica delle scritture su papiro, per i quali si veda Turner / Parsons (1987) 20–23.

Bibliografia

- Azzarello, G. (2008), « Alla ricerca della “mano” di Epagathos », *APF* 54, 179–202.
- Canart, P. (1987), « Comment décrire l’écriture minuscule grecque ? », *Gazette du livre médiéval* 11, 5–9.
- Cavallo, G. (2008), *La scrittura greca e latina dei papiri. Una introduzione* (*Studia erudita* 2, Pisa / Roma).
- Gardthausen, V. (1913), *Griechische Palaeographie* II (2. Ausgabe, Leipzig).
- Gumbert, J.P. (1965), « Structure and Forms of the Letter v in Greek Documentary Papyri : a Palaeographical Study », in Boswinkel, E. / Pestman, P.W. / Sijpesteijn, P.J. (ed.), *Studia Papyrologica Varia* (*Pap. Lugd. Bat.* 14, Leiden) 1–12.
- Harrauer, H. (2010), *Handbuch der griechischen Paläographie* (*Bibliothek des Buchwesens* 20, Stuttgart).
- Kenyon, F.G. (1899), *The Palaeography of Greek Papyri* (Oxford).
- LDAB : *Leuven Database of Ancient Books* <<http://www.trismegistos.org/ldab/index.php>>.
- MP³ : Base de données expérimentale Mertens-Pack³ en ligne <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/index.htm>>.
- Thompson, E.M. (1912), *An Introduction to Greek and Latin Palaeography* (Oxford).
- Turner, E.G. / Parsons, P.J. (1987), *Greek Manuscripts of the Ancient World* (2nd ed., *BICS* Suppl. 46, London).

LA SITUATION DES PRÊTRES ENTRE LE I^{ER} ET LE III^E SIÈCLE EN ÉGYPTES ROMAINE

Carmen Messerer¹

Cette première mise au point constitue une étape dans l'élaboration d'une thèse de doctorat, dont l'objet sera d'étudier l'évolution des relations entre les prêtres et les fonctionnaires romains, et donc l'évolution de leur situation matérielle et sociale.

Depuis l'étude fondamentale de Walter Otto (1905/1908), de nombreuses sources supplémentaires relatives aux prêtres et à leurs temples en Egypte gréco-romaine ont été publiées. C'est pourquoi une mise au point sur les prêtres semble se justifier, même après les travaux de Huss (1994), de Frankfurter (1998), les articles d'Evans (1961), de Bussi (2005) et de Kockelmann (2010), ainsi que les études d'Értel (1912) et de Wallace (1938), lesquelles proposent des théories sur les liturgies et sur le système de taxation à l'époque romaine qui restent encore dignes d'intérêt.

En général, les prêtres du clergé traditionnel égyptien entretiennent de bonnes relations avec les souverains lagides ; s'ils doivent rendre des comptes à leurs souverains et payer des taxes, il n'en demeure pas moins qu'ils jouissent d'un certain prestige et exercent une influence sur le pays. Certains membres de l'élite sacerdotale sont même des partenaires privilégiés de la dynastie macédonienne².

La conquête romaine a pour conséquence que le nouveau successeur des pharaons, l'empereur, ne vit plus en Egypte. Ce bouleversement a-t-il eu des conséquences sur la vie des prêtres ? Les représentants du pouvoir romain maintiennent l'administration des nomes, mais les autorités impériales mettent en place des contrôles et des taxes qui n'existaient pas sous les Ptolémées. Par exemple, la taxe payée par les prêtres pour exercer leur charge n'est attestée que pour l'époque romaine ; c'est également le cas des inventaires de temples et des listes de prêtres qui les accompagnent parfois. En contrepartie, des privilèges sont accordés aux prêtres, mais ils varient selon leur statut au sein du clergé. Leur situation est ambiguë car elle dépend de l'autorité d'un nouveau pouvoir, mais les prêtres continuent de suivre les règles propres à la religion égyptienne. En dépit de la rareté des sources, il vaut donc la peine d'esquisser un tableau de cette situation et de son évolution.

Les premiers bouleversements dans la vie des prêtres au I^{er} s. ap. J.-C.

En Egypte, dès le règne d'Auguste, les Romains modifient la répartition de la population en différentes catégories : les Egyptiens et les Juifs qui payent la *laographia*, principale taxe de capitation attestée à l'époque romaine, ont un statut inférieur à celui des Grecs d'Egypte, c'est-à-dire des descendants des colons de l'époque hellénistique. Les prêtres indigènes doivent donc normalement payer la *laographia*. Toutefois, d'après un papyrus de Bousiris datant du règne d'Auguste, certains prêtres peuvent se faire exempter de cette taxe, et cette exemption persiste jusqu'au III^e s. ap. J.-C. : tous les prêtres n'ont donc pas le même statut aux yeux des autorités romaines³.

Cette différence entre prêtres se remarque également dans la situation foncière. Certains prêtres conservent un contrôle sur une partie des terres qui appartenaient aux temples à l'époque ptolémaïque : ils peuvent les louer, les vendre ou encore les transmettre en héritage⁴.

¹ Je remercie Anne Jacquemin, Françoise Labrique, Anja Kootz, André Block, Paul Heilporn, Klaus Maresch, Paul Schubert et Heinz-Josef Thissen pour m'avoir aidée à préparer la communication, puis l'article.

² Cf. Clarysse (1999).

³ Cf. BGU IV 1198 (6/5 av. J.-C.) ; PSI X 1146 (138 ap. J.-C.) ; P.Lond. II 345 (p. 113 ; 194 ap. J.-C.) ; PSI X 1147 (202/203 ap. J.-C.).

⁴ Cf. Rowlandson (1996) 30–31.

On connaît d'autres obligations concernant aussi les prêtres, comme les liturgies ; cependant le manque d'attestations à l'époque ptolémaïque laisse planer des doutes quant aux remaniements réels exercés par les Romains. En Egypte romaine, la liturgie est à considérer comme un travail, une tâche à effectuer pour l'Etat : il s'agit vraiment d'une contrainte, alors qu'en Grèce classique et hellénistique, elle apporte du prestige à celui qui l'exerce⁵.

Les Romains ont pu s'inspirer des liturgies de l'époque ptolémaïque – comme l'a suggéré David Thomas – pour organiser l'agriculture et l'administration⁶. Néanmoins, étant donné que, dans notre documentation, aucun prêtre exerçant des liturgies n'est attesté au I^{er} s. ap. J.-C., on peut penser que les Romains ont ménagé les prêtres durant cette période. On ne peut écarter l'hypothèse que cette absence soit due à la rareté des sources, mais on pourrait aussi rétorquer que, comme l'Empire est prospère à cette époque, les autorités peuvent se permettre de favoriser ce groupe de la population.

D'après Oertel et Kockelmann, les prêtres n'ont jamais bénéficié de nouveaux privilèges propres à leur situation, mais ils ont plutôt conservé d'anciens avantages qui se perdent petit à petit à l'époque romaine⁷. Cela ne change toutefois rien au contenu même et à la signification de ces privilèges. Ceux-ci peuvent donc être considérés comme des égards de la part du pouvoir romain par rapport à une force qu'on ne saurait négliger : les prêtres exercent en effet une certaine influence sur la population, comme cela apparaît manifestement à Soknopaiou Nesos. Différents corps de métiers de ce village, ainsi que de Neiloupolis, travaillent dans un rapport de dépendance avec le temple, lequel paie la licence pour l'exercice du métier⁸.

Mais ces travailleurs paient un impôt en nature sur leur production à des prêtres élus, chargés de percevoir les taxes ; ceux-ci reversent l'impôt en espèces à l'Etat⁹. Les prêtres, comme les autres fermiers d'impôts, réalisent un profit sur les biens qu'ils ont perçus, profit qui va au temple¹⁰.

Il paraît donc établi que ces ouvriers ont une position subalterne par rapport au clergé : celui-ci fait vivre les habitants du village. Ces éléments permettent de laisser penser – comme le conclut Sandra Lippert – qu'il existe une étroite collaboration entre les temples et l'administration de l'Etat, et que les prêtres sont responsables au moins de certains domaines de l'administration.

Les temples sont aussi des centres économiques car ils possèdent encore des terres¹¹. En outre, les prêtres font des sacrifices aux dieux pour que ceux-ci demeurent bienveillants envers l'Egypte. Or les Romains ont toujours manifesté des égards vis-à-vis des dieux locaux. Par conséquent, ils ménagent les prêtres, évitent les provocations inutiles, même s'ils ont restreint les privilèges des prêtres et confisqué une partie de leurs terres ; cette dernière mesure est bien illustrée par une pétition de Tebtynis datant de 71/72 ap. J.-C., envoyée par des prêtres au préfet¹².

Le II^e s. ap. J.-C. : une augmentation des taxes et des contrôles ?

Au II^e siècle apparaissent des taxes et des contrôles qui n'étaient pas attestés durant le règne des Julio-Claudiens et des Flaviens. Ce changement peut donner l'impression que les prêtres perdent peu à peu leurs privilèges. Il ne faut pas oublier que l'état des sources peut

⁵ Cf. Brélaz (2009) 44.

⁶ Cf. Thomas (1983) 35–41.

⁷ Cf. Oertel (1912) 392, n. 3 ; Kockelmann (2010) 204.

⁸ Cf. P.Amh. II 119 (reçu de taxe, 200 ap. J.-C.).

⁹ Cf. Lippert / Schentuleit (2006) 11–12 ; Lippert (2007) 155 ; P.Louvre I 4, 11, 18–19 et 23 (antérieur à 166 ap. J.-C.).

¹⁰ Cf. Lippert (2007) 155. Malheureusement, les textes qu'évoque Sandra Lippert n'ont pas encore été édités.

¹¹ Cf. Rowlandson (1996) 30–31.

¹² Cf. P.Tebt. II 302 ; Lewis (1983) 91–93 ; Monson (2007) 85.

fausser notre interprétation ; toutefois, certaines hypothèses expliquant cette différence méritent notre attention.

On observe notamment un changement concernant les liturgies. Les demandes d'exemption se font de plus en plus nombreuses au cours du siècle, ce qui pourrait s'expliquer par une forte pression exercée sur les prêtres¹³. De plus, les exigences de l'Etat concernant les liturgies sont devenues plus élevées vis-à-vis de la population en général : les personnes souffrant de handicaps physiques bénéficient de moins en moins d'exemptions tout au long de la période romaine¹⁴. La maladie est un autre motif allégué par un prêtre pour échapper à la corvée¹⁵. Certains sont prêts à s'acquitter de leurs liturgies près de chez eux, pour pouvoir assurer le service divin tout en travaillant aux digues du Nil¹⁶.

La raison la plus souvent invoquée par les prêtres est qu'ils sont issus d'un temple de premier rang¹⁷. Bien que la différence entre ces temples et ceux de second rang n'ait pas encore été expliquée, cet argument avancé par les prêtres montre que tous ne bénéficient pas du même statut face au pouvoir romain¹⁸. D'après un brouillon de pétition, il semble que les prêtres de premier rang aient été minoritaires par rapport aux autres¹⁹. Cela confirme à nouveau qu'une petite partie du clergé continue à jouir d'avantages qu'elle ne partageait pas avec les autres prêtres.

Néanmoins, les taxes et les contrôles attestés semblent indiquer une diminution de ces privilèges. Un exemple représentatif de l'augmentation de la fiscalité concerne la taxe pour appartenir au clergé, un impôt qui trouve des précédents à l'époque ptolémaïque et qui est très rarement attesté au I^{er} s. ap. J.-C.²⁰ Il s'agit vraisemblablement d'une somme à payer par les prêtres pour pouvoir occuper cette fonction, en héritant de la charge et peut-être aussi en l'achetant²¹. Malheureusement, la Pierre de Rosette (OGIS I 90), sur laquelle l'impôt est mentionné, nous apprend – pour l'époque ptolémaïque – uniquement qu'il sert pour être prêtre²².

La rareté des attestations au I^{er} s. ap. J.-C. pourrait s'expliquer par le hasard des trouvailles archéologiques. On pourrait cependant envisager, à la suite de Sherman Wallace, que l'augmentation du nombre de reçus attestés est synonyme d'une réorganisation de la perception des taxes par le pouvoir, afin de subvenir aux besoins engendrés par les nombreuses campagnes de Trajan²³.

¹³ SPP XXII 39 (entre 115 et 119 ap. J.-C.) ; P.Mich. XI 618 (entre 165 et 169 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 19 (= SB VI 9328 ; 171 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 22 (= SB V 8069 = P.Fouad 1 13 ; 178 ap. J.-C. [?]) ; P.Bodl. I 72 (181 ap. J.-C.) ; SB VI 9340 (198 ap. J.-C.).

¹⁴ Cf. Lewis (1997) 93.

¹⁵ Cf. P.Mich. XI 618 (entre 165 et 169 ap. J.-C.).

¹⁶ Cf. P.Bacch. 19 (= SB VI 9328 ; 171 ap. J.-C.).

¹⁷ P.Phil. 1 (postérieur au 4 août 119 ap. J.-C.) ; BGU I 76 (II/III^e s. ap. J.-C.) ; P.Bacch. 21 (= SB VI 9339 ; 178 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 22 (= SB V 8069 = P.Fouad 1 13 ; 178 ap. J.-C. [?]).

¹⁸ Cf. SB XVIII 13129–13130 (207/208 ap. J.-C.) : mention d'un temple de second rang.

¹⁹ Cf. PSI VIII 927 (postérieur à 186 ap. J.-C.).

²⁰ O.Bodl. II 1123, 3 (16 ap. J.-C.) ; P.Vind.Bosw. 1, lignes 10, 13, 17, 31, 33 et 39 (postérieur à 87 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 1, 20 (= SB VI 9319 ; 116 ap. J.-C.) ; SB XXII 15342, 6 (117 ap. J.-C.) ; O.Berl. 35, 5 (126 ap. J.-C.) ; O.Wilck. 136, 4 (126 ap. J.-C.) ; P.Stras. VIII 724, 3 et 24 (127 ap. J.-C.) ; P.Oxy. XLIX 3470, 20 et 3471, 17 (131 ap. J.-C.) ; SB XVI 12987, 9 (134/135 ap. J.-C.) ; P.Kron. 4, 8 et 10 ; P.Kron. 5, 6 (135 ap. J.-C.) ; P.Münch. III 107, 8 (138 ap. J.-C.) ; O.Wilck. 137, 3 (environ 128 ap. J.-C.) ; P.Mich. inv. 4219, 2 et SB XVI 12685, 27 et 77 (139 ap. J.-C.) ; P.Münch. III 137, 10 (146 ap. J.-C.) ; P.Tebt. II 294, 20 (147 ap. J.-C.) ; SPP XXII 171, 6 (158 ap. J.-C.) ; BGU IX 1894, 88 (158/159 ap. J.-C.) ; SB XXIV 15918, 38 (postérieur à 180 ap. J.-C.) ; P.Lond. II 329, 7 (164 ap. J.-C.) ; P.Oxy. LIX 3974, 18 (165/166 ap. J.-C.) ; P.Hamb. IV 245, 17 (165 ou 166 ap. J.-C. [?]) ; P.Bacch. 2, 33 (= SB VI 9320 ; 171 ap. J.-C.) ; Bacch. 3, 13 (= SB VI 9337 ; 171 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 5, 13 (= SB VI 9338 ; 188 ap. J.-C.) ; P.Tebt.Tait 47, lignes 14, 17, 20 et 22 (entre 180 et 193 ap. J.-C.) ; SB XII 11156 (début du II^e s. ap. J.-C.) ; SB XXII 15343, 8 (201 ap. J.-C.) ; SB VI 8980, 9 (205 ap. J.-C.).

²¹ Cf. P.Tebt. II 294 (147 ap. J.-C.) ; Kruse (2002) 261, n. 622.

²² Cf. Simpson (1996) 261, 9 ; Evans (1961) 259.

²³ Cf. Wallace (1938) 254–255 ; Sijpesteijn (1965) 106–113, en particulier 111 ; Sijpesteijn (1981) 115–116.

Par ailleurs, c'est seulement à partir du II^e siècle que sont attestés les inventaires de temples et les listes de prêtres parvenus jusqu'à nous²⁴. Françoise Burkhalter (1985) a émis l'hypothèse que ces listes existaient dès le I^{er} siècle. Un parallèle peut être fait entre ces deux types de sources, ce qui donnerait à penser que les Romains ont peut-être mieux organisé la perception des taxes et des relevés. Au II^e siècle, les Romains auraient renouvelé les contrôles, pour une meilleure exploitation des ressources du clergé.

Une autre source peut être mise en parallèle avec une organisation plus rigoureuse de la perception des taxes et des listes ayant trait à la gestion des temples. Le *Gnomon de l'Idios Logos* (BGU V 1210) est un recueil juridique comprenant de nombreuses dispositions relatives aux héritages, au statut des personnes – soldats et vétérans romains, prêtres – ainsi qu'aux règlements définissant ces différentes catégories de sujets. Le texte a été rédigé pendant ou après le règne d'Antonin, celui-ci étant mentionné dans le document²⁵. La partie sur les prêtres est d'un intérêt particulier pour notre propos : elle contient en effet des éléments datant de l'époque pharaonique, comme par exemple la règle concernant le sacrifice de veaux. Alors que dans le témoignage d'Hérodote, le prêtre qui sacrifierait un veau non marqué encourt la peine de mort, les Romains exigent du même prêtre en question qu'il paie une amende de cinq cents drachmes²⁶. Le marquage du veau est fait par des prêtres et sert à prouver que l'animal n'est pas l'incarnation du dieu Apis. En effet, sacrifier un tel veau équivaldrait à un sacrilège. Cette pratique sert aussi à prouver que le sacrificateur et le prêtre ont bien payé les taxes perçues par l'Etat inhérentes au sacrifice du veau²⁷.

De même que les reçus de taxe peuvent induire la création d'un système de perception plus rigoureux, de même la rédaction du *Gnomon* à cette époque peut être interprétée comme le résultat d'une volonté d'avoir à disposition un recueil de lois cohérent et à jour afin de rendre efficaces les règles qu'il contient, et – à terme – de faire rentrer davantage

²⁴ Inventaires de temple : BGU XIII 2215 (113/114 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 1 (= SB VI 9319 ; 116 ap. J.-C.) ; P.Kron. 1 (123 ap. J.-C.) ; BGU II 488 (entre 149 et 153 ap. J.-C.) ; P.David 1 (138–161 ap. J.-C.) ; BGU XIII 2217 (postérieur à 161 ap. J.-C.) ; P.Oxy. XLIX 3473 (entre 161 et 169 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 2 (= SB VI 9320 ; 171 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 3 (= SB VI 9337 ; 171 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 4 (= SB VI 9336 ; 172 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 22 (= SB V 8069 = P.Fouad 1 13 ; 178 ap. J.-C. [?]) ; P.Bacch. 23 (= SB VI 9330 ; 179 ap. J.-C.) ; BGU II 387 (entre 177 et 180 ap. J.-C.) ; SB XXIV 15918 (postérieur à 180 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 10 (= SB VI 9333 ; 183 ap. J.-C.) ; SB XXVI 16725 (environ 185 ap. J.-C.) ; BGU IV 1023 (185/186 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 8 (= P. Fouad 1 11 = SB V 8067 ; environ 186 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 9 (= SB VI 9322 ; 187 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 5 (= SB VI 9338 ; 188 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 11 (= SB VI 9323 ; 189 ap. J.-C.) ; P.Iand. III 34 (190 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 17 (= SB VI 9334 ; entre 180 et 192 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 6 (= SB VI 9335 ; entre 184 et 192 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 12 (= SB VI 9332 ; 199 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 18 (= SB VI 9327 ; env. 199 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 7 (= SB VI 9321, II^e s. ap. J.-C.) ; P.Oxy. III 521 (II^e s. ap. J.-C.) ; P.Bacch. 13 (= SB VI 9324 ; 204 ap. J.-C.) ; CPR XV 22 (206 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 14 (= SB V 8068 = P.Fouad 1 12 ; 207 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 15 (= SB VI 9325 ; 209 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 16 (= SB VI 9326 ; 216 ap. J.-C.) ; SB XII 11149 (soit 181/182 ap. J.-C., soit 213/214 ap. J.-C.) ; P.Oxy. XII 1449 (entre 213 et 216 ap. J.-C.) ; Harrauer / Sijpesteijn (1983) 25 (220 ap. J.-C.) ; P.Lond. II 353 (221 ap. J.-C.) ; P.Ryl. II 110 (259 ap. J.-C.) ; Worp (2002) 346, n° 10 (300 ap. J.-C.). Listes de prêtres mineurs : P.Oxy. X 1256 (282 ap. J.-C.).

²⁵ P.Oxy. XLII 3014 est une version du *Gnomon* du I^{er} s. ap. J.-C., d'après le style de l'écriture. Dans BGU V 1210, 105, il est question de l'an 12 du règne d'Antonin ; le document est postérieur à 149 ap. J.-C.

²⁶ Cf. Hdt 2, 38 ; BGU V 1210 § 72. Voir aussi P.Gen. I² 32 ; Feyel (2006) 48–57.

²⁷ Voir note précédente, ainsi que Pestman / Quaegebeur (1977) 122–125. Il existe la taxe payée par le fidèle qui veut faire sacrifier un veau, le τέλοϰ μόχχου θυομένου : cf. BGU III 718 (102 ap. J.-C.) ; P.Lond. II 472 (p. 82 ; 188 ap. J.-C.) ; P. Louvre I 39 (203 ap. J.-C. [?]) ; BGU II 383 (204 ap. J.-C.) ; P.Princ. II 48 (206 ap. J.-C.) ; P. Strasb. V 335 (= P. Strasb. V 469bis ; 210 ap. J.-C.) ; P.Cair. inv. SR 4172 (230 ap. J.-C.). Les prêtres qui ont examiné le veau doivent payer un dixième de taxe, peut-être sur la somme qu'ils perçoivent lorsqu'ils font un sacrifice : P.Tebt. II 607 (= SB XII 10959 ; 193 ou 194 ap. J.-C.) ; P.Tebt. II 605 (= SB XII 10957 ; 205 ap. J.-C.) ; P.Tebt. II 307 (208 ap. J.-C.) ; P.Tebt. II 606 (= SB XII 10958 ; 210 ap. J.-C.). Ils reçoivent un certificat des autorités d'après lequel ils ont bien respecté les règles concernant le sacrifice : cf. BGU I 250 (135/136 ap. J.-C., lettre dans laquelle le certificat est évoqué) ; certificats : Schubert (2003) 190–192 (entre 117 et 138 ap. J.-C.) ; P.Gen. I² 32 (148 ap. J.-C.) ; P.Biling. 14 (149 ap. J.-C.) ; SPP XXII 138 (184 ap. J.-C.).

d'argent dans les caisses de l'Etat. Cela permettrait de comprendre pourquoi une nouvelle version du *Gnomon de l'Idios Logos* a été rédigée précisément sous le règne d'Antonin.

Il semblerait dans tous les cas que le pouvoir romain se soit efforcé de faire respecter les règles religieuses égyptiennes, lesquelles permettent le bon accomplissement des cérémonies. Ce qui peut surprendre dans le *Gnomon de l'Idios Logos*, c'est l'absence de mention de la circoncision, nécessaire pour qu'un prêtre puisse exécuter les rites divins. Ce n'est que plus tard, à partir du règne d'Antonin, que des demandes de circoncision sont attestées²⁸. Pour l'instant, je n'ai pas trouvé de réponse à ce problème. Ainsi, tous ces documents, quel que soit leur type, montrent que les contrôles et les taxes augmentent. Wallace propose une autre hypothèse pour expliquer ce phénomène : il se peut que les autorités aient commencé à viser les prêtres pour accroître les revenus de l'impôt à partir de cette époque. En effet, l'histoire de l'Empire s'assombrit durant la seconde moitié du II^e siècle : la peste ravage de nombreuses provinces²⁹ ; les paysans fuient dans le désert pour ne plus payer d'impôts. Les prêtres ne rencontrent pas les mêmes difficultés que le reste de la population, ou du moins peut-être pas au même niveau, car les temples leur rapportent encore des revenus grâce aux ateliers d'artisans qui y sont présents et aux dons des fidèles³⁰. Cela pourrait confirmer la thèse de Wallace, selon lequel les autorités utilisaient déjà les classes les plus aisées de la population pour exercer des liturgies et payer des taxes ; il aurait donc fallu chercher des fonds ailleurs, notamment auprès du clergé³¹. Dans le Delta, une révolte dirigée par un prêtre aurait éclaté à la suite de problèmes économiques rencontrés par la population sous Marc Aurèle, si l'on en croit Dion Cassius. Cette révolte, dite « des Boukoloi », reste cependant la seule attestée jusqu'à présent³².

Par ailleurs, paradoxalement, ces cas de mise sous contrôle montrent que les Romains et le clergé peuvent travailler ensemble, même si cela a pour conséquence une restriction de liberté pour les prêtres. En effet, pour qu'une circoncision soit effectuée, le père du jeune garçon doit prouver au stratège qu'il est bien d'ascendance sacerdotale. Ensuite, les secrétaires sacerdotaux doivent examiner le futur prêtre, et c'est seulement après leur accord que l'archiprêtre d'Alexandrie et de toute l'Égypte, un haut fonctionnaire romain, donne l'autorisation de circoncision³³.

Une coopération entre les deux groupes est bien visible ici. Hadrien a fait une loi contre la castration³⁴. Comme il y a confusion dans les mentalités romaines entre la circoncision et la castration, Antonin aurait été obligé de revenir sur ce point dans la législation³⁵. Selon le *Digeste*, cet empereur a effectivement autorisé les Juifs à pratiquer la circoncision sur leurs enfants³⁶. Cela peut être mis en corrélation avec les demandes de circoncision égyptiennes parvenues jusqu'à nous, attestées à partir de son règne. Bussi (*ibid.*) a émis une hypothèse intéressante concernant l'instauration de ces mesures impliquant les deux

²⁸ Demandes de circoncision : SB VI 9027 (soit 148, soit 171 ap. J.-C. ; les deux années proposées sont incertaines) ; W.*Chr.* 77 (149 ap. J.-C.) ; SPP XXII 51 (153 ap. J.-C.) ; SB I 16–17 (155/156 ap. J.-C.) ; BGU XIII 2216 (156 ap. J.-C.) ; P.*Rain.Cent.* 58 (156 ap. J.-C.) ; BGU I 347 (171 ap. J.-C.) ; Gonis (2004) 43–49 (185/186 ap. J.-C.) ; BGU I 82 (185 ap. J.-C.) ; P.*Tebt.* II 292 (189/190 ap. J.-C.) ; BGU XV 2470 (192/193 ap. J.-C.) ; SB XVIII 13129–13130 (207/208 ap. J.-C.) ; PSI V 454 (320 ap. J.-C.).

²⁹ Cf. P.*Thmouis* I 104. Il s'agit d'un registre rédigé par le secrétaire royal du nome mendésien, qui fait état de rapports et de comptes provenant de la métropole et de certains villages du nome concernant des arriérés en argent : taxes foncières, de capitation, taxes dues par des villages dépeuplés, taxes dont le paiement a été suspendu en 170/171 ap. J.-C.

³⁰ Cf. P.*Oxy.* XLIX 3473, 33–36 (161–169 ap. J.-C.).

³¹ Cf. Wallace (1938) 255.

³² Cass. Dio 71, 4 ; SHA *Marcus* 21. Sur la révolte des Boukoloi, cf. Rutherford (2000).

³³ Cf. Demougin (2006) 513–521. L'archiprêtre n'apparaît que rarement dans les sources papyrologiques. Il a pour tâche de contrôler les prêtres et leur gestion des temples ; ses fonctions sont pour l'essentiel de nature administrative.

³⁴ Hadrien (Ulpian), *Dig.* 48, viii, 4, 2 et 48, viii, 5.

³⁵ Cf. Bussi (2005) 341–342.

³⁶ Antonin (Modestinus), *Dig.* 48, viii, 11.

parties, Romains et prêtres : étant donné que la circoncision est une pratique vile aux yeux des Romains, mais en même temps indispensable pour que les prêtres soient purs et qu'ils puissent accomplir les rites, les prêtres auraient pu demander aux Romains de mettre en place ce système de contrôles pour que la pratique soit encadrée, surveillée, et par conséquent, maintenue.

Le III^e siècle : des difficultés pour les prêtres ?

Au III^e siècle, les contrôles et autres formalités continuent d'être attestés, même si les documents se font de plus en plus rares³⁷. La répartition des sources relatives à la question suit les courbes dressées par Wolfgang Habermann (1998) pour l'ensemble de la documentation papyrologique. Mais une telle diminution s'explique-t-elle seulement par ce phénomène général ? Le cas échéant, les prêtres auraient eu toujours plus de difficulté à accomplir les rites ; les temples se seraient appauvris et raréfiés du fait de la crise du III^e siècle, ce qui aurait eu pour conséquence qu'ils auraient produit moins de documents³⁸. Contre cette hypothèse, on peut relever que, pour le I^{er} siècle, nous disposons d'un nombre de sources inférieur à celui que nous avons pour le III^e siècle, alors même que le clergé connaît une période plutôt favorable au I^{er} siècle. Par conséquent, on ne peut si facilement mettre en parallèle la pauvreté des sources et une crise au sein du clergé ; il faut chercher ailleurs.

Cependant, nos sources présentent des difficultés à partir du II^e siècle. Dès cette période – d'après une liste de temples et le *Gnomon de l'Idios Logos* – certains sanctuaires n'ont pas assez de prêtres pour accomplir les cérémonies³⁹. D'après Roger Bagnall, la religion égyptienne subit un déclin à partir du I^{er} s. ap. J.-C., mais ce déclin n'est vraiment perceptible qu'au III^e siècle⁴⁰. L'auteur se fonde notamment sur la rareté des dédicaces à partir de la fin du II^e siècle. Les prêtres ont pu souffrir de la crise du III^e siècle, car les empereurs ne dépensent plus de fonds pour la construction de temples à partir du règne d'Antonin, sauf quelques exceptions sous les règnes de Marc Aurèle, Septime Sévère et Caracalla⁴¹. Leur situation a dû s'en ressentir, même si aucune source papyrologique mentionnant les prêtres et le pouvoir ne peut en fournir la preuve. Le *Gnomon* fait exception ; comme il s'applique à l'ensemble de l'Égypte, les données qu'il nous fournit sont particulièrement précieuses.

Pour le IV^e siècle, nous disposons d'exemples montrant que les prêtres rencontrent des difficultés : ainsi par exemple, le temple de Louxor a été réutilisé comme camp militaire sous les Tétrarques⁴². Un prêtre écrit au préfet qu'il est dans le besoin ; malheureusement, le document est très lacunaire et ne permet pas d'en savoir plus⁴³. Toutefois, au IV^e siècle, certains prêtres continuent à faire partie de l'élite sociale. Les archives d'Ammon, du nome panopolite (IV^e s.), laissent entendre que les possessions de certains prêtres sont encore abondantes. C'est le corpus le plus tardif de ce type à nous avoir été transmis⁴⁴. En 320, une demande de circoncision est remise aux autorités romaines ; en 336, un prêtre prête serment pour affirmer qu'il a bien hérité sa charge sacerdotale de son père, ce qui indique

³⁷ Inventaires de temple : SB XII 11149 (soit 181/182, soit 213/214 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 13 (= SB VI 9324 ; 204 ap. J.-C.) ; CPR XV 22 (206 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 14 (= SB V 8068 = P.Fouad 1 12 ; 207 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 15 (= SB VI 9325 ; 209 ap. J.-C.) ; P.Bacch. 16 (= SB VI 9326 ; 216 ap. J.-C.) ; P.Oxy. XII 1449 (entre 213 et 216 ap. J.-C.) ; Harrauer / Sijpesteijn (1983) 25 (220 ap. J.-C.) ; P.Lond. II 353 (221 ap. J.-C.) ; Worp (2002) 346, n° 10 (300 ap. J.-C.). Listes de prêtres mineurs : P.Oxy. X 1256 (282 ap. J.-C.).

³⁸ Cf. Frankfurter (1998) 27–28 ; Bagnall (1988).

³⁹ Cf. BGU XIII 2215, iii, 1–5 (113/114 ap. J.-C.) ; BGU V 1210 § 85 (postérieur à 149 ap. J.-C.).

⁴⁰ Cf. Bagnall (1988).

⁴¹ Cf. Kaper (1998) 139–159.

⁴² Cf. Reddé (1986) 25–31.

⁴³ Cf. Worp (2002) 338, n° 5.

⁴⁴ Cf. Maresch / Andorlini (2006) 21.

que les règles d'accès au clergé sont toujours d'actualité à cette époque, donc que celui-ci est toujours présent⁴⁵.

Les archives d'Ammon permettent de supposer qu'au sein du clergé traditionnel, les classes sociales les plus hautes sont encore préservées, qu'elles rencontrent le moins de problèmes et gardent leurs privilèges le plus longtemps. Quant aux simples prêtres, la continuité des contrôles aux III^e et IV^e siècles montre qu'il existe toujours un clergé égyptien ; mais l'arrêt des travaux dans les temples laisse penser que le clergé commence vraiment à décliner à partir de cette époque. La continuité des contrôles, selon Bagnall, montre que Constantin a cherché – comme ses prédécesseurs – à garder la haute main sur les privilèges et les statuts accordés, sans qu'il y ait lieu d'y voir une quelconque forme de persécution⁴⁶.

L'existence d'une différenciation régionale doit être également gardée à l'esprit. Selon les régions, la situation des prêtres a pu varier. Malheureusement, nos sources proviennent en majorité du nome arsinoïte, et des cas particuliers ne doivent pas être considérés comme une généralité.

Conclusion provisoire

Les prêtres doivent subir de plus en plus de contrôles, avec des nuances selon les temples. Les élites sacerdotales ont droit à davantage d'égards, ce qui se voit entre autres dans le traitement des temples de premier rang. Les Romains interviennent effectivement à tous les niveaux : les prêtres sont sous le contrôle des autorités ; celles-ci cherchent à exploiter les richesses qu'ils produisent, par l'intermédiaire des taxes et des amendes. Cela amène cependant les deux groupes à travailler ensemble, ce qui suppose une certaine entente. En effet, les Romains préservent en général les anciennes coutumes des provinces conquises afin d'éviter les affrontements avec la population. De leur côté, les prêtres veulent faire perdurer leurs traditions. Ainsi, les deux parties parviennent à trouver un terrain d'entente.

Bibliographie

- Bagnall, R.S. (1993), *Egypt in Late Antiquity* (Oxford).
- Bagnall, R.S. (1998), « Combats ou vide : christianisme et paganisme dans l'Égypte romaine tardive », *Ktema* 13, 1, 285–296.
- Brélaz, C. (2009), « Une approche historiographique de l'évergétisme », in Curty, O. (éd.), *L'huile et l'argent. Gymnasiarchie et évergétisme dans la Grèce hellénistique* (Paris) 37–57.
- Bussi, S. (2005), « Le statut des prêtres en Égypte romaine : aspects économiques et sociaux », *RD* 83, 3, 337–354.
- Clarysse, W. (1999), « Ptolémées et temples », in Valbelle, D. / Leclant, J. (éd.), *Le décret de Memphis* (Paris) 41–65.
- Demougin, S. (2006), « *Archiereus Alexandreae et totius Aegypti* : un office profane », in Vigourt, A. / Lorient, X. / Bérenger-Badel, A. / Klein, B. (éd.), *Pouvoir et religion dans le monde romain, en hommage à Jean-Pierre Martin* (Paris) 513–521.
- Evans, J.A.S. (1961), « A Social and Economic History of an Egyptian Temple in the Greco-Roman Period », *YCS* 17, 149–278.
- Feyel, Chr. (2006), « La *dokimasia* des animaux sacrifiés », *RPh* 80, 33–55.
- Frankfurter, D. (1998), *Religion in Roman Egypt. Assimilation and Resistance* (Princeton).
- Gonis, N. (2004), « Permission to Circumcise », *JJP* 34, 43–49.
- Habermann, W. (1998), « Zur chronologischen Verteilung der papyrologischen Zeugnisse », *ZPE* 122, 144–160.
- Harrauer, H. / Sijpesteijn, P.J. (1983), « BGU I 296 + SPP XXII 73 », *APF* 29, 25.
- Kaper, O.E. (1998), « Temple Buildings in the Egyptian Deserts during the Roman Period », in Kaper, O.E. (éd.), *Life on the Fringe. Living in the Southern Egyptian Deserts during the Roman and Early Byzantine Periods* (Leiden) 139–159.

⁴⁵ Cf. PSI V 454 (320 ap. J.-C.) ; P.Oxy. X 1265 (336 ap. J.-C.).

⁴⁶ Cf. Bagnall (1993) 266.

- Kockelmann, H. (2010), « Sobek und die Caesaren. Einige Bemerkungen zur Situation der Krokodilgötterkulte des Fayum unter römischer Herrschaft », in Lembke, K. / Minas-Nerpel, M. / Pfeiffer, S. (ed.), *Tradition and Transformation. Egypt under the Roman Rule : Proceedings of the International Conference, Hildesheim, Roemer- and Pelizaeus-Museum, 2008* (Leiden / Boston) 203–230.
- Kruse, Th. (2002), *Der königliche Schreiber und die Gauverwaltung. Untersuchungen zur Verwaltungsgeschichte Ägyptens in der Zeit von Augustus bis Philippus Arabs (30 v. Chr. – 245 n. Chr.)* (München).
- Lewis, N. (1983), *Life in Egypt under Roman Rule* (Oxford).
- Lewis, N. (1997), *The Compulsory Public Services of Roman Egypt* (2nd ed., *Pap. Flor.* 28, Firenze).
- Lippert, S. (2007), « Die Abmachungen der Priester : Einblicke in das Leben und Arbeiten in Soknepaiu Nesos », in Capasso, M. / Davoli, P. (ed.), *New Archaeological and Papyrological Researches on the Fayyum. Proceedings of the International Meeting of Egyptology and Papyrology, Lecce 2005* (Galatina) 147–155.
- Lippert, S. / Schentuleit, M. (2006), *Quittungen. Demotische Dokumente aus Dime II* (Wiesbaden).
- Monson, A. (2005), « Sacred Land in Ptolemaic and Roman Tebtunis », in Lippert, L. / Schentuleit, M. (Hrsg.), *Tebtynis und Soknepaiu Nesos. Leben im römerzeitlichen Fajum, Akten des Internationalen Symposions, Sommerhausen bei Würzburg, 2003* (Wiesbaden) 79–93.
- Oertel, Fr. (1912), *Die Liturgie. Studien zur ptolemäischen und kaiserlichen Verwaltung Ägyptens* (Leipzig).
- Otto, W. (1905/1908), *Priester und Tempel im hellenistischen Ägypten : Ein Beitrag zur Kulturgeschichte des Hellenismus* (Leipzig / Berlin).
- Pestman, P.W. / Quaegebeur, J. / Vos, R.L. (1977), *Recueil de textes démotiques et bilingues II* (Leiden) 122–125.
- Reddé, M. (1986), « Le camp de Louxor dans l'architecture militaire du Bas-Empire », in El-Saghir, M. / Golvin, J.-Cl. / Reddé, M. / Hegazy, E. / Wagner, G. (éd.), *Le camp romain de Louqsor avec une étude des graffites gréco-romains du temple d'Amon* (Le Caire) 25–31.
- Rowlandson, J. (1996), *Landowners and Tenants in Roman Egypt* (Oxford).
- Rutherford, I. (2000), « The Genealogy of the Boukoloi : How Greek Literature Appropriated an Egyptian Narrative-motif », *JHS* 120, 106–121.
- Schubert, P. (2003), « A Certificate for the Sacrifice of a Calf », *APF* 49, 190–192.
- Sijpesteijn, P.J. (1965), « Trajan and Egypt », in Boswinkel, E., Pestman, P.W., Sijpesteijn, P.J., (ed.), *Pap. Lugd. Bat.* 14, 106–113.
- Sijpesteijn, P.J. (1981), « Tax Reforms under Trajan », *ZPE* 42, 115–116.
- Simpson, R.S. (1996), *Demotic Grammar in the Ptolemaic Sacerdotal Decrees* (Oxford).
- Thomas, J.D. (1983), « Compulsory Public Service in Roman Egypt », in Grimm, G. / Heinen, H. / Winter, E. (Hrsg.), *Das römisch-byzantinische Ägypten. Akten des internationalen Symposions 1978 in Trier (Aegyptiaca Treverensia 2, Mainz)* 35–41.
- Wallace, S.L.R. (1938), *Taxation in Egypt from Augustus to Diocletian* (Princeton).
- Worp, K.A. (2002), « Short Texts from the Main Temple », in Hope, C.A. / Bowen, G.E. / Bagnall, R.S. (ed.), *Dakhleh Oasis Project : Preliminary Reports on the 1994–1995 to 1998–1999 field seasons* (Oxford).

THE *LIVRE D'ÉCOLIER* (P.CAIRO JE 65445) : SOME PROBLEMATIC ISSUES

Valentina Millozzi

Since its publication in 1938, the so-called *Livre d'écolier* has aroused lively interest for two main reasons¹ : first, from a sociological perspective, it is currently the best preserved example of a teacher's notebook from the Graeco-Roman world. The structure of the book, still clearly visible, enables us to follow a student's education in Greek from the very beginning with alphabets and syllabaries to the reading and comprehension of literary passages². Then there is its literary content : the Cairo papyrus in fact preserves, within the anthology section, fragments of texts hitherto unknown which are significant for our knowledge of Hellenistic literature : the two *adespota* epigrams, a comic monologue from an unknown comedy, and a new version of Straton fr. 1³. This paper focuses on different aspects, already touched on by Guérard and Jouguet in their *editio princeps* but still unresolved, relating to the external structure of the roll and its reconstruction, with constant reference, as a result, to the text's structure and content.

Let us start with the size of the roll. Presently, only the bottom half is preserved, split into two quite long portions : the left part is 66 cm long, the right 176 cm. The editors calculated the length of the *lacuna* in between as c. 6,5 cm, making the book's overall length 248 cm⁴. We know, however, that it was originally longer because the opening portion, unlike the end, does not survive⁵. How much of the roll's beginning is lost is hard to establish ; nevertheless, we can assume it was at least 22 cm longer in order to display the complete table of consonants linked with each vowel. In fact, 18 columns are missing before the preserved columns of χ and ψ , including the letters from β to ϕ within the alphabetic order⁶. It is probable, though no textual evidence proves it, that the alphabet was the first exercise of the school book⁷. The original length of P.Cairo JE 65445 would therefore have been ca. 2,80 m, below average for Ptolemaic period rolls, but sufficient to be a school-roll, a type we rarely discover due to the wear and tear which resulted from their constant use⁸.

We can also guess the height of the roll on account of the content of the papyrus, in particular regarding the section containing the passage from Straton's *Phoinikides*. Originally, the text occupied at least one column and a half at the end of the anthology and just before

¹ This book is so named in the *editio princeps* by Guéraud / Jouguet (1938). See also Cribiore (1996), no. 379 ; MP³ 2642 ; LDAB 1054. P.Cairo JE 65455 comes presumably from the Fayum, and is now kept in the Cairo collection. It is written in a standard bookhand of the late third century which « seems to have been the norm for schools » ; see Cavallo / Maehler (2008) 10.

² Thus Guéraud / Jouguet (1938) xvii–xviii, and more recently Cribiore (1996) 53 ; (2001) 38–39.

³ The first epigram (*SH* 978 = lines 140–154 in P.Cairo JE 65445) concerns a fountain and mentions a person named Arsinoe : whether Arsinoe Philadelphos or Philopator is unclear. The second (*SH* 979 = lines 155–161) celebrates an eminent individual who is probably Ptolemy IV Philopator. If so, P.Cairo JE 65445 could be dated to 221–205 BC. On the epigrams, see Settis (1965) ; Ronchi (1968) ; Fraser (1972) II 609–611. Comic monologue : *PCG* VIII 1072–1073 (= lines 162–184) ; the fragments probably belong to the same comedy. On Straton, see *PCG* VIII Straton (*Phoinikides*) fr.1 (= lines 185–215). The same fragment also appears in Athenaeus (9, 382c–383a), but the text differs slightly.

⁴ The *lacuna* was calculated on the grounds of external evidence, specifically the average size of each *kollema* : see Guéraud / Jouguet (1938) xii. The papyrus roll is made of 16 kollemata which are irregular in length (c. 10–17 cm, averaging 16 cm).

⁵ The end of the roll is preserved in a blank *kollema* measuring 14 cm.

⁶ The same alphabetic structure occurs in the next table : $\alpha\nu$, $\beta\alpha\nu$, $\gamma\alpha\nu$... up to $\psi\alpha\nu$ repeated for each vowel (9–15).

⁷ See Cribiore (1996) 269.

⁸ Pestman, *Prim.*² 4–5 : « In the Ptolemaic period a roll was usually c. 320 cm long and c. 32 cm high. »

the final section containing mathematical exercises⁹. Only the bottom of the two columns survives, with a gap between them of about 11 verses, which we can estimate by comparing the version in Athenaeus¹⁰. We can then assume that the second column was originally 25 lines long and 16 cm high (*i.e.* the preserved bottom part of 14 lines plus the 11 from Athenaeus). If so, the roll, presumably wrapped, was mutilated roughly in its top half (10 cm); its overall height was about 21–22 cm, margins included¹¹. The editors did not attempt to estimate the height of the roll since they did not consider that the exact coincidence of 11 verses between the papyrus' text by Straton and Athenaeus' version was a reliable criterion¹²; this concern is partly understandable when one compares the two texts. Certainly Athenaeus' text has five more verses spread throughout the first part of the text and missing in the papyrus; but the second part, on the contrary, does not feature any remarkable textual differences.

A further piece of evidence, however, confirms the roll's height as 23 cm, for I believe it is also possible to establish the original height of the column which displayed the Macedonian calendar. The previous column ends, interrupted by a table of syllables, with the mention of two Macedonian months: Audanaios and Peritios (19–20)¹³. The editors were not completely convinced of the calendar's presence in the school text despite the textual evidence, and the lack of available parallels in 1938 compounded this. However, subsequent papyrological discoveries have confirmed that the names of the calendar months occurred in school texts as lists of set words along with, far more frequently, Egyptian calendar names¹⁴. Furthermore, it is notable that in some instances the scribe puts the lists of month names near the syllabaries (simple combinations of two or three letters), as we find it in our papyrus¹⁵. It apparently put the learning of calendars at a very basic stage of ancient education, before memorizing other categories of names (such as deities and geographical or mythological names).

A useful parallel for restoring our calendar section in P.Cairo JE 65445 is P.Louvre inv. N 2328, a contemporary Ptolemaic school text from Memphis¹⁶. It contains a complete list of Macedonian months in the sequence of the agricultural year, starting in September and ending in August (from the month of Dios to Hyperberetaios), as in the Egyptian calendar (from Thoth to Mesore)¹⁷. Since the same sequence is attested also in later papyri which have lists of months, we can conclude that this was the way in which the calendar

⁹ In the present state of the papyrus, Straton's fragment covers lines 185–215 (= *PCG* fr. 1, 4–50). The start of the passage is lost, unlike the end which is marked by a *coronis* (215).

¹⁰ Athen. 9, 382c–383a. The text of the two fragments differs: Athenaeus quotes three more verses at the beginning (likely lost in the *lacuna* of the Cairo papyrus) and some others scattered throughout the body of the text (*PCG* VIII Straton, fr.1, verses 9, 12, 16 and 22). By contrast, the papyrus (213–215) has three new verses at the end which are not transmitted by Athenaeus. On the reconstruction of Straton's *Phoinikides*, see Livrea (1980).

¹¹ The size of the bottom margin (3 cm) is quite uniform along the whole length of the roll; presumably this was the case for the upper margin too.

¹² See Guéraud / Jouguet (1938) xiii.

¹³ Before the clear reading Περίτιος (20), the editors correctly restored Αὐδ[αν]αῖος (19): see Guéraud / Jouguet (1938) 2–4.

¹⁴ Names of calendar months in school texts: see Cribiore (1996) 43. Some examples of lists of Greek months from the Ptolemaic period are P.Cairo Zen. IV 59754, closely contemporary with our papyrus as it belongs to the Zenon archive (first part of III BC), and P.Louvre inv. 2328, a list of Attic and Macedonian months (II BC; see further in the text). Egyptian calendar names: Fournet (2001) 167, no. 6 (II AD) is a school text listing Egyptian months with the respective number of days; P.CtYBR 3678 and P.Vindob.G 1090 (both V AD) are lists of Egyptian months.

¹⁵ See *e.g.* T.Wurzburg k 1020 and SB XXVI 16597, both school tablets from the Byzantine period. In the *Livre d'écolier*, the syllabaries occur at lines 1–18; the list of months (from 19) immediately following seems to be the first of the word lists in the papyrus.

¹⁶ This papyrus was published as P.Par. 4 by Clarysse (1983) 58; see Cribiore (1996) 196, no. 98.

¹⁷ On Macedonian and Egyptian calendars and their coexistence in Greek and Roman Egypt, see Pestman, *Prim.*² 39.

(both in the Macedonian and in the Egyptian version) was memorized by students at school.

If we accept the height of 23 cm (as discussed above), the lost column after Peritios can be filled precisely with the names of the eight months that follow in the attested list (from Dystros to Hyperberetaios). The bottom part is easily reconstructed since it contains part of a list of 30 numbers, more likely corresponding to the 30 days of the months of the Egyptian calendar – as was argued by Boyaval – rather than to an arithmetical exercise as the editors conjectured¹⁸. The column thus has 21 lines of writing – 8 month-names plus 13 numbers separated by the upper part of the table frame – and is 18 cm high ; together with the margins, it measures ca. 23 cm in height.

The size of the columns, reconstructed using the Straton passage, and apparently confirmed by the calendar section, helps with another difficulty. As we have seen at the beginning, one column is lost in a *lacuna* between the roll's two extant parts ; only a few letters from the lower left margin remain. Can anything be conjectured about the content of this lost part ?

	Beginning of the list of rivers (ed. Guérard-Jouguet)		List of cities ? (new hypothesis)	
Lines x–51 : unknown list			[± 12 lines]	
	48	δ[γ[ε.[ε	48	δ[γ[ε.[ε[
		(<i>coronis</i>)		(<i>coronis</i>)
Lines 52–57 : list of toponyms	52	π[οταμοι ? κ[.[	52	Π[όλειc κ[αὶ Ποταμοί Τ[
	55	ιcμ[ενoc ερυμ[ανθoc cτρυ[μων		Ἰcμ[αpoc Ἐρύμ[ναι Cτρύ[μη

The lacuna comes after a completed list of names of Greek deities, and before the end of a list of rivers ; the column must start with a new list of words since the previous column ended with a *coronis* : after that, a new list of words begins. It is hard to establish the nature of the list as only the first four letters of the last four lines remain legible ; nevertheless, we can assume on the basis of the roll's estimated height at the top that the list was arranged in ca. 16 lines, *i.e.* 12 in addition to the 4 extant lines, containing 2–3 words per line¹⁹.

We can guess at the subject matter of this list. First, it is probably a list of proper names which students had to memorize, just as with the other lists on the papyrus ; given this, it seems relevant that it is inserted between a list of deities and a list of rivers. Then, if we compare other school models which contain lists of names, and exclude the categories already present in the text (*i.e.* Macedonian month names, Greek deities, cities, rivers, and mythological names), we can find some plausible parallels²⁰ : names of Egyptian deities

¹⁸ See Boyaval (1982).

¹⁹ If we accept the figure the editors give (6,5 cm), the lost column was similar in length to the next one which has three river names per line.

²⁰ For papyri with only lists of words, see Cribiore (1996) nos. 98–128 ; also nos. 308, 380, 390, 395, 400 and 411 (other kinds of exercises). On cities, see below.

(i.e. following the list of Greek deities) or more likely other toponyms (i.e. islands, mountains, but perhaps also springs, sanctuaries and sites more connected with religion)²¹.

The end of this unknown list is clearly marked by a *coronis* : what follows (another six lines of text at 52–57) is, according to the editors, the beginning of the list of rivers set in the next column, since in their reconstruction they integrated the few letters which are preserved with the names of rivers and the π in *eisthesis* with the title Ποταμοί (52)²². This conjecture is questionable. First, it generates the repetition of the name Στρυμών at 57, which occurs also at the end of the list in the second column (66). Such a mistake is not implausible (even if it should be taken as *extrema ratio* in the interpretation of a rough passage), but the editors supposed the presence of at least two such additional mistakes in the same list of rivers²³. It seems unlikely that a scribe, who has shown himself impressively competent in the rest of the text, should make one repetition and two misspellings in the space of ten lines. Then the list of rivers, as the editors reconstruct it, appears excessively long. If we consider the fact that the two columns have three words per line each, and that at least ten lines are lost in between, the whole list would have contained roughly 65 rivers²⁴. This seems like too much, compared with the other lists in the papyrus and in view of the function of such a list, namely to memorize and learn relevant names.

Alternatively, the end of this column could contain the beginning of a list of cities, in which case the list of rivers was originally limited to the following column. Let us start with the textual evidence. The last three lines can be restored with three names of cities²⁵ : Ἰσμαρος (55), Ἐρύμναι (56) and Στῤύμη (57) ; the extant Π of the title would be part of πόλεις²⁶. All three toponyms are attested in literary sources and well-known in lexicography²⁷. Moreover, Stryme and Ismaros are in Thrace and Erymnai in Lycia ; checking the following list, almost all the rivers mentioned (13 out of the extant 15) are located in the same areas : Thrace / northern Greece and the Anatolian peninsula²⁸. It is unclear whether this indicates a marked interest in particular regions, or simply reflects the compiler's use of a geographical sourcebook concerning these regions²⁹.

²¹ Note P.Berol. inv. 13044 recto (late Ptolemaic), which preserves, below a literary text, the so-called *Laterculi Alexandrini*, a list of extraordinary items (famous men, the Seven wonders, the largest islands, highest mountains, rivers, springs) ; see Legras (1994) 167–169 ; Cribiore (1996) no. 380.

²² See Guéraud / Jouguet (1938) 9–10.

²³ Πίγρυς for Τίγρις (59) ; Ἀνάκμων for Ἀλιάκμων (63).

²⁴ This figure results from reckoning on a total of 22 lines (54–57 + 10 lines lost in *lacuna* + 58–65) : each one would hold three names, and the last line (66) only one.

²⁵ The list opens at 54, since the extant letter is not an *iota* in *eisthesis* (see below), but a *tau* at the beginning of the line ; thus the first name started with T[.

²⁶ Ismaros : *Barrington* 51 F3. Erymnai : *Barrington* 65 G3. Stryme : *Barrington* 51 E3. For Π[όλεις, the title was made of two lines in *eisthesis* (52–53) ; after πόλεις, the following line could be filled as κ[αὶ ποταμοί so that the title refers to both the cities and the rivers in the list.

²⁷ Ismaros : *Od.* 9, 40 and 198 ; Stryme : *Hdt.* 7, 108, 2 ; Erymne : *Alex. Polyh. FGrHist* 273 F 49. Also Hesych. s.v. Ἰσμαρος ; Steph. Byz. s.v. Ἰσμαρος, Στῤύμη, Ἐρύμναι.

²⁸ Anatolian rivers : the Καγγάριος in Phrygia and Bithynia, the Ἰνδός in Lycia (not the Indian river as Guéraud / Jouguet [1938] 9–10 assert) ; the Μέλις, attested both in Lycia and in Paphlagonia ; the Πόνδακος, the Καμάνδρος and the Κυμός in Troad. Rivers from northern Greece : in Thrace, the Ἐβρος, the Στῤύμων ; in Macedonia, the misspelled Ἀκλιάκμων ; in Thessaly, the Πήνευς. At 61–62, I restore instead : the Καλ[λίχορος, a Paphlagonian river ; the Ἀραχ[θός from Epirus instead of the Asiatic Ἀράχωτος (*ed. pr.*).

²⁹ Ptolemaic influence in the region of Thrace, Lesbos, and coastal Asia Minor (i.e. Lydia, Caria, Pamphylia, Cilicia), often depending on the ongoing Syrian wars (c. 274–217 BC), is well known and widely attested also in papyrological sources ; see Montevicchi (1988) 107–111. The papyri from the Zenon archive (e.g. P.Cairo Zen. I 59036 ; III 59341 ; P.Col.Zen. 11 ; P.Mich.Zen. 23) are relevant here : Zenon was an immigrant who moved to Egypt from Caria and remained closely linked to his homeland ; see Préaux (1947) 12–14. Many geographical treatises circulated in the first Ptolemaic period as a result of new interest in the field stimulated by Alexander's conquests. We may mention here Callimachus' *On the rivers of the inhabited world* (*Souda* s.v. Καλλιμάχος [κ 227]) and his pupil Philostephanus' *On the cities of Asia* (Athen. 297f). On the role of geography in Alexandrian scholarship and the eminent position of Callimachus' work, see Fraser (1972) I 10 and 523–553.

Indeed, this reconstruction, which excludes any mention of the further parts of Asia, challenges the idea that the *Livre d'écolier* is the expression of the geographical knowledge typical of the early Ptolemaic era, influenced by, if not based on, the conquests of Alexander the Great³⁰. The primary purpose of the toponym list was presumably to help a pupil to read literary works by memorizing unusual names common in Greek literature, from Homer to learned Alexandrian poetry³¹. This perspective sets our papyrus apart from the genre of paradoxography which the other almost contemporary *Livre d'écolier*, known as the *Laterculi Alexandrini*, represents³². This may then reflect the existence of different strategies in the education system of the early Ptolemaic period for teaching pupils how to master the classics of Greek literature.

Bibliography

- Barrington : Talbert, R.J.A. (ed.) (2000), *Barrington Atlas of the Greek and Roman World* (Princeton).
 Boyaval, B. (1982), « L'apprentissage scolaire du calendrier », *CE* 57, 105–106.
 Cavallo, G. / Maehler, H. (2008), *Hellenistic Bookhands* (Berlin / New York).
 Cavallo, G. (2008), *La scrittura greca e latina dei papiri* (Pisa / Roma).
 Clarysse, W. (1983), « Literary Papyri in Documentary "Archives" », in Van't Dack, E. / Van Dessel, P. et al. (ed.), *Egypt and the Hellenistic World : Proceedings of the International Colloquium, Leuven 1982* (*Studia Hellenistica* 27, Leuven) 43–61.
 Crihiore, R. (1996), *Writing, Teachers, and Students in Graeco-Roman Egypt* (*Am. Stud. Pap.* 36, Atlanta).
 Crihiore, R. (1997), « Literary School Exercises », *ZPE* 116, 53–60.
 Crihiore, R. (2001), *Gymnastics of the Mind. Greek Education in Hellenistic and Roman Egypt* (Princeton / Oxford).
 Début, J. (1985), « Les documents scolaires », *ZPE* 63, 251–278.
 Fournet, J.-L. (2001), « Nouveaux textes scolaires grecs et coptes », *BIFAO* 101, 159–181.
 Fraser, P.M. (1972), *Ptolemaic Alexandria* (Oxford).
 Guéraud, O. / Jouguet, P. (1938), *Un livre d'écolier du III^e siècle avant J.-C.* (Le Caire).
 LDAB : *Leuven database of Ancient Books* <www.trismegistos.org/ldab>.
 Legras, B. (1994), « L'horizon géographique de la jeunesse grecque d'Égypte », in Bülow-Jacobsen, A. (ed.), *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists, Copenhagen 1992* (Copenhagen), 165–176.
 Livrea, E. (1980), « Sul *Phoinikides* di Stratone Comico », *ZPE* 40, 27–31.
 Montevecchi, O. (1988), *La papirologia* (2^{nda} ed., Milano).
 MP³ : Mertens, P. / Pack, R.A., *Catalogue des papyrus littéraires grecs et latins* <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/indexanglais.htm>>.
 Pestman, *Prim.²* : Pestman, P.W. (1994), *The New Papyrological Primer* (2nd ed., Leiden).
 PCG VIII : Austin, C. / Kassel, R. (ed.) (1995), *Poetae comici Graeci VIII*, (Berlin).
 Préaux, C. (1947), *Les Grecs en Égypte d'après les archives de Zénon* (Bruxelles).
 Ronchi, G. (1968), « Il papiro cairene 65445 (vv. 140–154) e l'obelisco di Arsinoe II », *SCO* 17, 56–75.
 Settis, S. (1965), « Descrizione di un ninfeo ellenistico », *SCO* 14, 247–257.
 SH : Lloyd-Jones, H. / Parsons, P.J. (ed.) (1983), *Supplementum Hellenisticum* (*Texte und Kommentare* 11, Berlin / New York).

³⁰ Thus Guéraud / Jouguet (1938) 10, and more recently Legras (1994) 167.

³¹ This is evident from the number of Homeric toponyms surviving in the lists : Ἰθάκη (*Od.* 9, 40 and 198) ; Καρχαίριος (*Il.* 3, 187 ; 16, 719) ; Μέλις (*H.Hom.* 9, 3) ; Κκαμάνδρος (*Il.* 20, 74 etc.) ; Κυμοδεις (*Il.* 4, 475) ; Πράκτιος (*Il.* 2, 835).

³² See above, n. 21. Nevertheless, both probably drew their geographical material from the main current of geographical studies during the Alexandrian period before Eratosthenes, represented by Callimachus and his pupils (above, n. 29) and focused on aetiology and paradoxography.

P.OXY. XLII 3057 : LETTER OF AMMONIUS THE [MIS]IDENTIFICATION OF AN OXYRHYNCHUS PAPYRUS [AS THE EARLIEST CHRISTIAN LETTER]

Monika Minehart

The « Letter of Ammonius » (P.Oxy. XLII 3057) is a documentary papyrus in the form of a private letter written by Ammonius to his « brother and master » Apollonius. It originates from Oxyrhynchus and was first published in 1974 by Peter Parsons. Parsons compared the hand of this text to Schubart *Pal. Abb.* 79 (dated AD 94), dating it to the first / second century AD. Since its publication, P.Oxy. XLII 3057 has been identified as possibly the earliest Christian documentary letter due to its references to Christian themes of concord and mutual friendship and sharing of goods. The mention of a « crossed letter » by Ammonius, the horizontal stroke over the χ in line 2 of the letter as a potential *nomen sacrum*, and the reading of ἐπισκόπ(ω) on the back of the papyrus have presented the argument for a Christian authorship despite the absence of any explicit identification of Ammonius as Christian within the text.

Many thanks to Professor Margaret Mitchell, under whose guidance I first presented the hypothesis that P.Oxy. XLII 3057 should not be considered definitively Christian or non-Christian until concrete evidence arises. Following my initial presentation at the University of Chicago, Professor Mitchell presented P.Oxy. LXXIII 4959, published in 2009 by Myrto Malouta, in the context of possibly understanding P.Oxy. XLII 3057 as a non-Christian text. P.Oxy. LXXIII 4959, the « Letter of Ammonius to his parents », has a large X across it, displaying a close relationship with the reference in P.Oxy. XLII 3057 to the « crossed letter » which Ammonius had received. Perhaps his crossed letter was not one that had borne the Christian symbol of a cross, but rather a private draft of Ammonius' that he wished to retrieve. Further, within P.Oxy. LXXIII 4959, there are several references to multiple gods, presenting a clear pagan identification of the author.

In this paper, I will examine the present state of research on P.Oxy. XLII 3057 in the light of P.Oxy. LXXIII 4959 ; although the two documents cannot be proven to be directly linked to one another, the latter offers a potential non-Christian identification for Ammonius that should be considered as carefully as his Christian identification.

Description of P.Oxy. XLII 3057

In P.Oxy. XLII 3057, Ammonius takes great care in expressing his gratitude to Apollonius for the receipt of a « crossed letter », as well as of a case containing cloaks and reeds : he does not wish to put pressure on his fellow men on account of having to meet his needs. He tells Apollonius and his « brothers » that they should not carry on with their generosity towards him because he cannot pay them back. In response to Apollonius' efforts to provide a key for a « single room », he advises them not to quarrel for his or anyone's sake, but instead prays for « concord and mutual affection to maintain itself » among them. Nonetheless, he proceeds to ask Apollonius whether he has received a satisfactory amount of wool from a man named Salvius. While he frequently reminds his addressees that he does not want to create discord among them on account of his needs, he exhorts them to maintain a higher moral well-being, which would allow them to continue sharing goods with him without any negative outcome. Ammonius ends his letter with a long apology, saying that he has written « silly things » (γελοῖα) in his previous letter, thus indicating prior written communication between the two men that has not been recovered. Ammonius concludes by mentioning that Leonas endures or bears up, and he finally offers his best wishes to his « most honored friend ».

Text-critical issues

Parsons, in his *editio princeps* of P.Oxy. XLII 3057, states that the letter was written on a sheet measuring 13,5 x 23,4 cm that was cut from a roll, seeing that a thick *kollesis* is evident on the right side of the document. This is an opisthographic text : the main text of the letter is on the front, while an address was written on the back.

There is a lacuna in line 9, where some letters seem to be missing, though perhaps less than the three indicated on Parsons' transcription. The text in this passage is likely related to the issue of Ammonius' inability to repay his brothers. There are also three spelling mistakes¹.

Genre

P.Oxy. XLII 3057 was written as a private letter to Apollonius, providing an explanation for the language and references Parsons describes in relation to the « equally cryptic » P.Mert. III 115. Colin Hemer states that both documents may not have been as cryptic as they were « allusive to what the recipient already knew » (Hemer [1976] 88). Considering that Ammonius mentions prior written correspondence with his addressee, there may not have been need for further explanation of the « crossed letter », « single-room » or « pressing troubles ». Unfortunately, the same information that was clear between the writer and recipient remains relatively cryptic to outsiders.

Author / recipient authenticity

The single hand of P.Oxy. XLII 3057 is quite firm due to a consistent script throughout the text. The clear greeting in line 1 indicates that the sender of the letter is Ammonius, yet the reference to « Leonas » (29) has brought up some uncertainty among scholars about the singularity or duality of authors. The frequent switch between the first person singular and plural throughout the letter also brings confusion as to the number of authors (10–11, 14–20). Stephen Llewelyn asserts that this switch « must be explained by the fact that the writer at times feels himself, no doubt, to be writing for Leonas » (*New Documents* VI 170). The literary practice of switching from the singular to plural is also to be found within other epistolary literature (texts later canonized in the New Testament, like 1Tim. 6, 21, 2Tim. 4, 22, Tit. 3, 15, Phlm. 5, 22 and 25), with the author wishing both to speak personally to a recipient and to represent a larger community or group.

While the primary author of this letter is considered to be Ammonius, there is a possibility that either he is illiterate and Leonas is writing on his behalf, or the reverse. The former seems more likely to be true if we are to make sense of the address from Ammonius to Apollonius on the back of the papyrus. Still, Ammonius could simply be writing in the company of Leonas ; the multiple cloaks and reeds received would be understood to be for the benefit of more than one person. If, however, the author of the letter is a scribe, then the mark above χ in the letter's greeting may be a mere error of the scribe, who also made several misspellings throughout the text. If Ammonius truly cannot afford to repay Apollonius and his brothers for their kind deeds, then it is possible that he cannot afford to pay a highly educated scribe to write this letter.

On the other hand, if Ammonius has penned this letter himself and Leonas is simply a friend and bystander, then the likely use of a *nomen sacrum* together with the greeting $\chiαιρείν$ could be evidence that Ammonius is a Christian. The primary way to gather more information about this would be to investigate more closely the forthcoming publication of Oxyrhynchus papyri which would include men named Ammonius. Even though Ammonius is a commonplace name in the first and second centuries AD, a link between another

¹ 11 : νομίζωμεν > νομίζομεν ; 27 : ὄνομα > ὄνομα ; 30 : τει of τεμνιώτατε is smudged and could be an incidence of misspelling as well and the editor has corrected this accordingly.

Ammonius and Leonas with a greater emphasis on the education of Ammonius could offer a stronger case for a Christian letter than simply confirming this *nomen sacrum*.

Ammonius is described as « ... nervous and under pressure » (Hemer [1976] 85), having a personal and subservient relationship with Apollonius, whom he calls ἀδελφέ and δέσποτα (Stanton [1984] 52), as well as with his fellow ἀδελφούς who are with Apollonius. Ammonius may also not necessarily have much money or property, since he has received a case full of cloaks and reeds from Apollonius. He is unable to repay his brothers for their continual courtesies, but offers prayers ὁμόνοιαν γὰρ καὶ φιλαλληλ<λ>ίαν (15–16). This prayer, which displays striking similarities to Christian literary sources (as well as to pagan philosophic and mathematical sources ; see Stanton [1984] 58), opens the possibility that Ammonius offers such prayers because of his Christian identity.

Identification of Christian papyri

Integral to the identification of texts as Christian comes the understanding that, without an explicit declaration from the author of himself / herself as a Christian, it is extremely difficult to identify a text as Christian. However, a variety of information can certainly help in the deciphering process. Borrowing from Luijendijk (2008), let us consider the following markers of Christian identity :

- a) The name « Christian » : this name « originated in the first century as an outsider's term for the believers (...) [it] was not fully domesticated amongst them for three or four centuries » (Luijendijk [2008] 38).
- b) God in the singular : Mario Naldini related the singular use of θεός to the Christian identity because of the Christian theological view of monotheism (Naldini [1968] 7–10 ; Luijendijk [2008] 31).
- c) Christian nomenclature : names can provide information about gender, family, social status / cultural influence, ethnicity, religion or cultic identity.
- d) Biblical allusions, related Christian vocabulary : if Biblical language is used which can be compared to other sources that have been identified as Christian, a link to the Christian identification might be made. However, « the fact that certain monotheistic expressions and other types of religious language appear in both Christian and non-Christian private letters and other documents complicates the task of identification considerably » (Martinez [2009] 601).
- e) *Nomina sacra* : these are approximately 15 words of which the sacral character is emphasized by abbreviation ; a horizontal line is marked over the abbreviation in order to point out that this word should not be pronounced as written (Roberts [1979] 26). From Oxyrhynchus, in the pre-Constantinian period we have *nomina sacra* of κύριος, θεός, πατήρ and Ἐμμανουὴλ μάρτυς. *Nomina sacra* for Ἰησοῦς and Χριστός, though prominent in literary sources from the third century, do not occur at all in papyri from this earlier period. They provide not only an indication of the religious nature of the text, but also the level of Christian education of the author (Luijendijk [2008] 67–69). The possible use of a *nomen sacrum* in P.Oxy. XLII 3057, 2, with the χ at the beginning of χαίρειν bearing a horizontal stroke above it, is a matter of debate. The writer, however, may have intended to abbreviate this term initially, only to complete it immediately after (see P.Oxy. XLII, p. 145). Also, the most standard *nomen sacrum* for Χριστός is χ̄ς, with a horizontal stroke over the χ.
- f) Mention of church or clerical titles : although it would be tempting to read the title of Apollonius on the back of P.Oxy. XLII 3057 as ἐπισκόπ(ω) « bishop », the appearance of the papyrus clearly favors a reading of an *epsilon* instead of an *omicron*, which would suggest the title ἐπισκέπ(τη) « examiner / surveyor » (Stanton [1984] 50).

Interpretative issues

In line 3, the κεχιασμένην ἐπιστολήν « crossed letter » (see also P.Oxy. X 1282) has caused some confusion. Hemer, Parsons and Llewelyn agree that a correlation between this term

and the Christian *καυρός* would be forced. Rather, it more closely takes on the meaning of cancelling – crossing out – a document or crossing the seal of a letter. The latter would imply that the letter was in its original sealed form when it was received (Hemer [1976] 89 ; Parsons in P.Oxy. XLII, p. 145). As the letter indicates, Ammonius was subjected to harassment and warned his brothers against giving occasion for external attack, which may be why he wishes to assure his friend that their correspondence has remained secure (*New Documents* VI 173).

A second issue lies in line 16 with φιλαλλη<λ>ίαν. This appearance of *philallelia* is earlier than any citation in the lexica (Stanton [1984] 54). Though this term does not appear in the New Testament, it becomes characteristic of Christian writers much later (Hemer [1976] 86). Parsons notes a strikingly similar parallel from Neilos of Ankyra (*Letter* 1, 146), an ascetic in the fifth century AD. However, this is not to say that it was a Christian neologism. Stanton points out that Nikomachos of Gerasa (AD 100), who vastly influenced mathematics, uses the term *philallelia* to discuss the mutual friendship of numbers (Stanton [1984] 58–59).

Early Christian writing parallels

The most reasonable, yet indefinite, cause for identifying P.Oxy. XLII 3057 as Christian can be found in the following allusions to Early Christian Literature :

- Lines 2, 7 and 12 contrasted with 29 « brother » vs. « master » – *Phlm.* 1, 16 « He is very dear to me but even dearer to you, both as a man and as a brother in the Lord. »
- 15 « concord » – *1Clem.* 20, 10 « The very smallest of living beings meet together in peace and concord. » (see also *1Clem.* 30 and 51).
- 19 « live at peace » (εἰρηνεύειν) – *Rom.* 12, 18 « If possible, on your part, live at peace with all. » (see also *Mark* 9, 50 ; *2Cor.* 13, 11 ; *1Thess.* 5, 13).
- 19–20 « do not give occasions against you to others » (ἄφορμαί) – *1Tim.* 5, 14 « Give no occasion to the adversary to revile (us). »

P.Oxy. XLII 3057 and P.Oxy. LXXIII 4959

The name Ammonius was common enough during the early second century that the two men from both P.Oxy. XLII 3057 and P.Oxy. LXXIII 4959 could be from distinct families. Yet the similar references made by Ammonius in P.Oxy. LXXIII 4959 about his brothers, and the comparable paleographic date given to the texts, give reasonable cause for correlating the two texts. P.Oxy. LXXIII 4959 is a cancelled document or « crossed letter » to Ammonius' parents, Demetria and Dios, with several corrections where lines have been crossed out and revised in a different hand. If it is the letter mentioned by the Ammonius of P.Oxy. XLII 3057, the « crossed letter » may have simply been this letter, instead of a letter with the symbol of a cross upon it. Further, we are given strong indication that the Ammonius from P.Oxy. LXXIII 4959 is not a Christian when he asserts an identity of polytheism throughout his letter, *i.e.* « thanks to the gods... » (6–7). Therefore, if we find the same Ammonius from P.Oxy. XLII 3057 in this new publication, it is more likely, though still not definitive, that P.Oxy. LXXIII 3057 is not the earliest Christian documentary letter.

If these two letters were written by the same Ammonius, then we must re-consider the horizontal stroke above the χ in P.Oxy. XLII 3057, which was presented as a possible *nomen sacrum*. If there were a true *nomen sacrum* within the text, it would have been used by the sender in order to secretly pass along his Christian identity to Apollonius. In a similar manner, the Ammonius of P.Oxy. LXXIII 4959 may have been under a similar oppression even among his own family members, and may have felt the need to mask his beliefs under an expression of polytheism. Families were commonly divided due to the emergence of Christianity and its effect on young believers whose parents were unwilling to convert.

Unfortunately, only a letter openly indicating Ammonius' true beliefs could authorize our acceptance of this. Nevertheless, this consideration alone gives insight into the dilemma with identifying the Christian nature of documentary papyri in the early Christian period – one that persists due to a majority of Christians who remained hidden due to their fear of persecution.

Conclusion

Parsons stated in his most recent assessment of the text that « the date of P.Oxy. XLII 3057 rests entirely on the hand-writing. Either this paleographical date is too early (...) or this letter is the earliest Christian document surviving in Egypt » (Parsons [1980] 289). Due to the scarcity of early Christian documentary texts, we have few parallels to P.Oxy. XLII 3057 which would allow us to identify it as definitively Christian. While P.Oxy. LXXIII 4959 allows for one hypothesis toward the non-Christian identity of P.Oxy. XLII 3057, it cannot be fully considered as a pagan text. Still, many scholars agree that there is sufficient cause for considering this text as non-Christian because of the forced allusions and erroneous Christian translations of non-Christian terms. Some argue that there is even a stark counter-New Testament ethic in the contractual friendship within the letter, which was a problem considered greatly by Paul and the Corinthian church (*New Documents* VI 173). Without indisputable evidence, we cannot know for sure whether this text is the earliest Christian letter or a non-Christian letter from the late first century unless our historical methods are adjusted to create new standards of identification.

Nevertheless, the discovery of these two private letters from Ammonius has an impact on our understanding of the everyday experiences in Antiquity (*i.e.* concord and mutual friendship, sharing of goods, etc.). While we cannot be certain about the religious identity of the Ammonius in both P.Oxy. XLII 3057 and P.Oxy. LXXIII 4959, the analysis of each text is beneficial toward identifying documentary texts according to religious beliefs that can add to our sociological understanding of the earliest Christian people.

Bibliography

- Bagnall, R.S. (2009), *Early Christian Books in Egypt* (Princeton).
- Blumell, L. (submitted and forthcoming), « Is P.Oxy. XLII 3057 the Earliest Christian Letter ? », in Kraus, T.J. / Nicklas, T. (ed.), *Early Christian Manuscripts : Their Texts and Their World (Texts and Editions for New Testament Study 4*, Leiden).
- Epp, J.E. (2005), « The New Testament Papyri at Oxyrhynchus in Their Social and Intellectual Context », in Mitchell, M.M. / Moessner, D.P. (ed.), *Perspectives on New Testament Textual Criticism : Collected Essays 1962–2004* (Leiden) 47–68.
- Hemer, C.J. (1976), « Ammonius to Apollonius, Greeting », *Quarterly Journal of the Australian Institute of Archaeology* 12, 84–91.
- Judge, E.A. (2008), *Social Distinctives of the Christians in the First Century : Pivotal Essays by E.A. Judge* (Peabody Mass.).
- Luijendijk, A. (2008), *Greetings in the Lord : Early Christians and the Oxyrhynchus Papyri* (Harvard Theological Studies 60, Cambridge Mass.).
- Martinez, D. (2009), « The Papyri and Early Christianity », in Bagnall, R.S. (ed.), *The Oxford Handbook of Papyrology* (New York) 590–622.
- Naldini, M. (1968), *Il cristianesimo in Egitto. Lettere private nei papiri dei secoli II–IV* (Firenze).
- New Documents* VI : Llewelyn, S.R. / Kearsley, R.A. (ed.), *New Documents Illustrating Early Christianity VI : A Review of the Greek Inscriptions and Papyri published in 1980–1981* (Macquarie University 1992).
- Parsons, P.J. (1980), « The Earliest Christian Letter ? » in Pinaud, R. (ed.), *Miscellanea Papyrologica (Pap. Flor. 7*, Firenze).
- Roberts, C. (1979), *Manuscript, Society and Belief in Early Christian Egypt* (London).
- Stanton, G.R. (1984), « The Proposed Earliest Christian Letter on Papyrus and the Origin of the Term Philallelia », *ZPE* 54, 49–63.

[Editor's note : to this bibliography should now be added a recent publication of which the author of this article could not be aware at the time when she delivered her paper, but which constitutes a significant contribution to the discussion on the topic : Ramelli, I.L.E. (2010), « A New Reading of One of the Earliest Christian Letters Outside the New Testament and the Dangers of Early Christian Communities in Egypt », *Nova Tellus* 28, 125–159 <<http://redalyc.uaemex.mx/src/inicio/ArtPdfRed.jsp?iCve=59115484005>>].

DIE BERLINER WACHSTAFELN P. 10508 – 10512 : *SCHOLIA MINORA* UND GRAMMATIKALISCHE PASSAGEN

Franco Montanari / Davide Muratore / Fabian Reiter

Unter den Wachstafeln der Berliner Papyrussammlung ragt eine Gruppe von vier zu einem Kodex gehörigen Tafeln heraus, die von singulärer Bedeutung sind¹ : Die Tafeln, deren Herkunft unbekannt ist, bilden das umfangreichste der wenigen bislang bekannten Beispiele für die Überlieferung von Homer-Scholien auf Holz- oder Wachstafeln². Im Jahre 1907 wurden sie von Ulrich von Wilamowitz-Moellendorf und Wilhelm Schubart kurz beschrieben, die bereits erkannten, daß die Tafeln Worterklärungen zu Passagen aus dem 11., 13., 14. und 15. Gesang der *Ilias* enthielten, und die Schrift in das 2. Jh. n.Chr. datierten³. Aristide Calderini (1921) publizierte dann aufgrund von Transkriptionen Schubarts die lesbaren Textpassagen auf je einer Seite der Tafeln P. 10508, 10509 und 10511, während die am stärksten abgeriebenen Tafeln P. 10510 und 10512 unbearbeitet geblieben sind. Nach der partiellen Erstedition durch Calderini haben die Tafeln zwar Eingang in die Kataloge schulischer und scholastischer Texte von Giorgio Zlateo, Lucia M. Raffaelli und Raffaella Cribiore gefunden, sind ansonsten aber nicht näher erforscht worden⁴.

Im Rahmen eines vom Deutschen Akademischen Austauschdienst (DAAD) und dem Ateneo Italo-Tedesco geförderten Gemeinschaftsprojektes (Vigoni-Projekt) zwischen Ägyptischem Museum und Papyrussammlung (ÄMP) Berlin und der Universität Genua arbeiten wir an einer vollständigen Edition der Tafeln, die in einem Band der Berliner Klassikertexte (BKT) publiziert werden soll⁵. Im folgenden präsentieren wir erste Resultate der Kooperation.

1) Inhalt und Aufbau der Tafeln

Tafel P. 10508 enthält auf beiden Seiten Homer-Scholien : Auf dem bisher unpublizierten Rekto, d.h. der Seite, auf der die Löcher sich auf der linken Seite befinden, sind einzelne Erklärungen zu Wörtern aus dem 10., 11. und 13. Gesang der *Ilias* verzeichnet. Die Lemmata und Scholien sind hier in großzügiger Weise in fünf verschiedenen Blöcken geschrieben, die durch horizontale Striche und Freiräume voneinander getrennt sind. Auf dem Verso dagegen finden sich in systematischer Weise Scholien zu einer zusammenhängenden Partie von *Il.* 14, 227–521 sowie zu einem einzelnen Vers aus dem 13. Gesang (612). Der Aufbau der Scholien ist schlicht und verändert sich nicht : Auf das homerische Wort folgt direkt eine « Übersetzung » in prosaische Sprache, von der durch einen kurzen Schrägstrich das nächste Lemma abgetrennt ist, z.B. in Z. 15 : $\pi\lambda\eta\tau\omicron\ \pi\rho\omicron\sigma\epsilon\pi\acute{\epsilon}\lambda\alpha\sigma\epsilon\nu$ / 14, 438. Akzente, Spiritus und weitere diakritische Zeichen finden sich weder hier noch auf den anderen Tafeln.

¹ P. 10508 ; 10509 ; 10510 und 10511+10512. Die Maße der Tafeln sind 15,5 x 11,8 cm. Der Holzrand hat eine Breite von ungefähr 0,9 cm. Die Schriftfelder sind 13,7 x 10 cm groß.

² Vgl. bisher die Berliner Holztafel P. 11636 (3.–4. Jh. n.Chr.), publiziert von Plaumann (1913), neu ediert von Raffaelli (1990) : *Il.* 5, 265–286, sowie die jüngst von Guido Bastianini und John Lendon publizierte Wachstafel P. Bingen 8 (1. Hälfte 2. Jh. n.Chr.) : *Il.* 1, 405–436, außerdem die von Hombert / Préaux (1951) publizierte Holztafel Oxford Ashm. Mus. Bodl. Gr. Inscr. 3017 (2.–3. Jh. n.Chr.) mit Paraphrasen zu *Il.* 4, 349–363 und Glossar zu *Il.* 4, 364–371. Listen aller bisher bekannten Wachstafeln bieten Brashear / Hoogendijk (1990) sowie Cauderlier (1992) ; vgl. für unsere Tafeln Nr. 259–262. Vgl. jetzt auch Worp (2012) 12–13, Nr. 32–35.

³ BKT V.1, S. 6.

⁴ Zlateo (1961) : Nr. 283–286 ; Raffaelli (1984) : Nr. 53, 54, 52 und 48 ; Cribiore (1996) : Nr. 326–329.

⁵ Außer den genannten Institutionen danken wir der Holzrestauratorin des ÄMP Margarethe Pohl für eine Sicherungsrestaurierung der fragilen Originale, der Photographin des ÄMP Sandra Steiß für hochwertige Streiflichtaufnahmen der Stücke.

Nur eine weitere Tafel ist nach Zusammensetzung der beiden Fragmente P. 10511 und 10512 vollständig. Hier sind auf der Versoseite (Löcher rechts) in dicht aufeinander folgenden Zeilen homerische Wörter aus dem Bereich von *Il.* 11, 19–263 mit ihren Erklärungen geschrieben. Auf dem Rekto dagegen, dessen Oberfläche zu großen Teilen abgerieben und daher unleserlich ist, befinden sich keinerlei Scholien. Vielmehr scheint die in Z. 1–2 von uns entzifferte Passage $\tau\alpha\sigma\sigma\acute{o}\mu\epsilon\nu\alpha\ \delta\epsilon\ \mu\epsilon\tau\grave{\alpha}\ \tau\acute{\omega}\nu\ \phi\omega\nu\eta\acute{\epsilon}\nu\tau\omega\nu\ |\ \phi\omega\nu\eta\nu\ \acute{\alpha}\pi\omicron\tau\epsilon\lambda\epsilon\acute{\iota}$ einem Satz aus dem grammatikalischen Werk (*τέχνη γραμματική*) des Dionysios Thrax zu entsprechen (1, 1, 11, 2–3 Uhlig) : $\acute{\epsilon}\mu\phi\omega\nu\alpha\ \delta\epsilon\ \ddot{\iota}\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\nu\tau\alpha\iota,\ \acute{\omicron}\tau\iota\ \alpha\upsilon\tau\grave{\alpha}\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \kappa\alpha\theta'\ \acute{\epsilon}\alpha\upsilon\tau\grave{\alpha}\ \phi\omega\nu\eta\nu\ \omicron\upsilon\kappa\ \acute{\epsilon}\chi\epsilon\iota,\ \kappa\omicron\nu\tau\alpha\sigma\sigma\acute{o}\mu\epsilon\nu\alpha\ \delta\epsilon\ \mu\epsilon\tau\grave{\alpha}\ \tau\acute{\omega}\nu\ \phi\omega\nu\eta\acute{\epsilon}\nu\tau\omega\nu\ \phi\omega\nu\eta\nu\ \acute{\alpha}\pi\omicron\tau\epsilon\lambda\epsilon\acute{\iota}$. Da die erste Zeile der Tafel mitten im Satz einsetzt, muß es sich um die Fortsetzung von einer anderen Tafel handeln. Ob wir ein Originalzitat des Dionysios oder nur eine gleichlautende Stelle aus einem anderen grammatikalischen Werk vor uns haben, ist bisher unklar. Die Identifizierung der Stelle ist von hohem Interesse, da die einzigen direkten Zeugnisse für Dionsysios Thrax P.Hal. inv. 55a und PSI I 18 erst aus dem 5. Jh. n.Chr. stammen⁶.

Allerdings bietet auch P.Osl. II 13 (= Wouters [1979], Nr. 9 ; 2. Jh. n.Chr.), die Versoseite eines Papyrus, der auf dem Rekto (P.Osl. 12) Homer-Scholien enthält, grammatikalische Passagen, die zu einem guten Teil dem unter Dionysios' Namen überlieferten Text entsprechen ; diese befassen sich unter anderem gerade mit der auf der Wachstafel nachweisbaren Thematik⁷. Die Zusammenstellung von grammatikalischer Abhandlung und *Scholia Minora* begegnet auch in der genannten Parallele P.Bingen 8, die vor den Scholien Passagen aus einer grammatikalischen Abhandlung enthält, die angesichts der Definition der Konjugationsklassen mit Dionysios Thrax verwandt zu sein scheint, sowie in PSI I 18 und 19 (Dionysios Thrax und *Ilias*-Glossar), die zu ein und demselben Kodex gehören.

Die Tafeln P. 10509 und 10510 sind beide nur zur Hälfte erhalten. Auf P. 10510 finden sich auf der einen Seite Scholien zu *Il.* 10, 599–799. Die andere Seite enthält auf dem Kopf stehend einen zusammenhängenden Text. Einige von uns entzifferte Stichwörter wie $\acute{\epsilon}\mu\phi\omega\nu\alpha$ und $\phi\omega\nu\eta\acute{\epsilon}\nu\tau\alpha$, $\delta\acute{\iota}\chi\phi\omicron\nu\alpha$ und $\delta\acute{\iota}\chi\eta\mu\alpha$ scheinen dafür zu sprechen, daß wir hier einen grammatikalischen Traktat vor uns haben. Die Drehung um 180 Grad könnte ein Indiz dafür sein, daß die beiden Beschriftungen auf Vorder- und Rückseite nicht in unmittelbarem Zusammenhang standen. Der Wechsel der Schriftrichtung erschwert die Bestimmung von Rekto und Verso, denn beide Seiten haben die Löcher für die Bindung auf der rechten Seite. Die Analogie zu Tafel P. 10511+10512, wo auf dem Verso die Scholien und auf dem Rekto der grammatikalische Text stehen, und zu P. 10508, wo ebenfalls auf dem Verso die systematischen Scholien verzeichnet sind, legt jedoch die Vermutung nahe, daß in gleicher Weise auch P. 10510 auf dem Verso die Scholien trägt, auf dem Rekto kopfstehend dazu Passagen einer grammatikalischen Abhandlung.

Auch P. 10509 ist auf den beiden Seiten in umgekehrter Schriftrichtung beschrieben, auf der einen Seite mit Scholien zu *Il.* 15, 17–191, auf der anderen möglicherweise wiederum mit einem grammatikalischen Text, doch die wenigen auf der abgeriebenen Oberfläche bisher von uns entzifferten Wörter $\chi\rho\omicron\nu\iota\kappa\acute{\eta}\nu$ und $\pi\nu\epsilon\upsilon\mu\alpha\tau\iota\kappa\acute{\alpha}$ sind in dieser Hinsicht keineswegs eindeutig. Wiederum ist angesichts des Befundes der anderen Tafeln zu vermuten, daß die Scholien auf die Versoseite geschrieben waren, der andere Text kopfstehend auf das Rekto.

2) Abfolge der Tafeln

Die Frage nach der Abfolge der Tafeln und der verschiedenen Beschriftungen ist nicht leicht zu beantworten⁸. Immerhin spricht die identische Struktur der Scholientexte auf den

⁶ Vgl. Bastianini / London, Einleitung zu P.Bingen 8 mit Anm. 9.

⁷ Vgl. die Definition von Konsonanten und Vokalen und deren Unterteilungen in P.Osl. 13, iv, 17 – v, 31.

⁸ Einkerbungen des Randes (vgl. Cauderlier [1992] 68), die die Abfolge der Tafeln des Kodex verdeutlichen würden, wie es bei dem Berliner Kodex P. 14000 (= SB III 6215–6218) der Fall ist, sind nicht zu erkennen.

Versoseiten der Tafeln dafür, daß die vier Tafeln, wahrscheinlich zusammen mit weiteren, ein einheitliches Schreibheft bildeten. Da die Tafeln von verschiedenen Händen beschrieben sind, besteht keine Notwendigkeit für die Annahme, daß sämtliche Texte zu demselben Zusammenhang gehörten. Vielmehr könnten sie aus verschiedenen Stadien der Beschriftungsgeschichte stammen. Möglich scheint etwa das folgende Szenario der Abfolge der Beschriftungen :

- a) Zunächst könnten die Rektoseiten des Wachstafelheftes für unzusammenhängende Homer-Scholien zu Wörtern verschiedener Gesänge genutzt worden sein, wovon sich nur noch das Rekto von P. 10508 erhalten hätte.
- b) Darauf mag der Besitzer die Versoseiten für die systematische Niederschrift kontinuierlicher Scholien entlang des Homertextes verwendet haben, von denen die vier Versoseiten erhalten blieben. Ob die Reihenfolge der Aufzeichnungen der Abfolge der Gesänge entsprach, und wie viele Tafel fehlen, läßt sich nicht erschließen.
- c) Mehrere Rektoseiten könnten zu einem späteren Zeitpunkt ausgewischt worden sein, um Passagen aus einem oder mehreren grammatikalischen Werken aufzunehmen. Mindestens zwei Tafelvorderseiten wurden vor der Neubeschriftung auf den Kopf gedreht. Die angeführten Parallelen P.Bingen 8, P.Osl. 12+13 und PSI I 18+19 mit Erklärungen des Homertextes in naher Umgebung von grammatikalischen Passagen gibt zu berücksichtigen, daß beide Themen durchaus von einem und demselben Benutzer des Wachstafelbuches behandelt worden sein könnten.

Als sicher kann die vermutete Reihenfolge der Beschriftungsstadien nicht gelten. Die weitere Entzifferung mag jedoch zu einer Präzisierung oder Modifizierung der Hypothese verhelfen.

3) Die Scholien im Licht der bisherigen Zeugnisse

Die Berliner Wachstafeln stammen wahrscheinlich aus dem 2. Jh. n.Chr. und gehören damit in den Zeitraum, aus dem uns der größte Teil an Zeugnissen für *Scholia Minora* zur *Ilias* überliefert ist. Die Statistik von Lucia Raffaelli, die auf den von den jeweiligen Editoren vorgeschlagenen Datierungen beruht, erkannte unter den 54 damals bekannten Zeugnissen 35, die dem 2.–3. Jh. n.Chr. zuzuordnen waren (64%)⁹. Die seitdem publizierten Papyri haben dieses Bild nicht wesentlich geändert : 24 Texte sind von ihren Herausgebern auf das 2. Jh., 9 auf das 2./3. Jh. und 15 auf das 3. Jh. datiert worden ; insgesamt sind dies 47 von den 73 bisher bekannt gewordenen Zeugnissen, d.h. etwa 66%.

Bemerkenswert an den Berliner Tafeln ist abgesehen vom Material die Tatsache, daß sie Scholien zu Partien späterer Gesänge des Epos bieten, für die bisher nur wenige Zeugnisse an Scholien vorliegen¹⁰. In den dreißig Jahren seit Raffaellis Studie haben sich diesbezüglich die Proportionen allerdings in einigen Punkten geändert. So besitzen wir etwa heute 18 Zeugnisse an Scholien zu Gesang 2 (= 23% aller Papyri mit *Ilias*-Scholien) gegenüber 7 bekannten im Jahre 1984 (= 12,5% der Gesamtsumme), und wir haben zwei Zeugnisse für Gesang 19 sowie eines für Gesang 22, für die 1984 kein einziges überliefert war. Weiterhin ohne Scholienpapyri verbleiben die Gesänge 12, 18 und 23–24. Bezüglich der von den Tafeln abgedeckten *Ilias*-Passagen kennen wir nur einen einzigen Papyrus mit Scholien zu Gesang 10 (P.Mil.Vogl. III 119), einen mit Scholien zu Gesang 13 (P.Ryl. III 536), zwei weitere für Gesang 15 (P.Berol. inv. 13230 und P.Vindob. inv. G 39940v) und drei weitere für Gesang 11 (P.Alex. inv. 28759, P.Med. inv. 72.13 und P.Amh. II 19). Für Gesang 14 ist unsere Tafel P. 10509 das einzige bekannte Zeugnis. Die Textpartien der genannten Zeugnisse überlappen sich allerdings nicht mit den Passagen der Berliner Tafeln.

⁹ Vgl. Raffaelli (1984) 155–157.

¹⁰ Vgl. Raffaelli (1984) 158.

4) Häufigkeit der Scholien

Bezüglich der Frequenz der Scholien macht Raffaelli insbesondere auf drei Tendenzen aufmerksam: erstens, daß die Frequenz der erklärten Lemmata sich mit der Abfolge der Gesänge allmählich verringere; zweitens, daß die Dichte an Scholien, Hinweis auf eine höhere Sorgfalt bei der exegetischen Arbeit, zu Beginn der Gesänge am höchsten sei; und drittens, daß die Frequenz der Glossen in den jüngeren Zeugnissen höher sei als in den älteren¹¹.

Auf den Berliner Wachstafeln ist die Situation folgendermaßen: P. 10508 enthält auf dem Verso – vom noch unpublizierten Rekto, welches wie oben gesagt verstreute Scholien zu den Gesängen 10, 11 und 13 enthält, sehen wir momentan ab – Scholien zur zweiten Hälfte von *Il.* 14, 227–521. Ungefähr 300 Versen sind 32 Scholien gewidmet, zu denen sich ein Scholion zu 13, 621 gesellt. Durchschnittlich ergibt sich also eine Frequenz von gut einem Scholion pro 10 Verse. Tatsächlich aber verdichten sich die Scholien in drei Blöcken, nämlich in den 45 Versen von 227–271 13 Scholien (= 3 Scholien / 10 Verse), in den 40 Versen von 333–372 6 Scholien (= 1,5 Scholien / 10 Verse) und in den 109 Versen von 413–521 14 Scholien (1,3 Scholien / 10 Verse). Zwei größere Textpassagen, die Verse 272–332 und 373–412, bleiben ohne Erklärungen.

Auf P. 10509 sind auf dem Verso mindestens 20 Scholien zu *Il.* 15, 17–191 (2,3 Scholien / 10 Verse) lesbar, auch hier allerdings in ungleichmäßiger Verteilung: In Z. 2–6 finden sich mindestens 7 Scholien für die 11 Verse von 17–27 (6,4 Scholien / 10 Verse), danach läßt die Frequenz stark nach (einzelne Scholien zu den Versen 42, 84, 91, 106, 132, 137, 140, 153, 180, 185 und 191)¹².

Auf P. 10510v haben wir bisher knapp 30 Scholien für *Il.* 13, 599–799 identifiziert (ca. 1,5 Scholien / 10 Verse), die relativ gleichmäßig auf die Partie verteilt sind¹³. In den ersten 15 Zeilen von P. 10511+10512v (der Rest der Tafel ist nicht sicher lesbar) sind etwa 27 Scholien zu den 116 Versen von *Il.* 11, 136–251 identifizierbar (= 2,3 Scholien / 10 Verse). Auch hier sind zwei Blöcke zu erkennen, nämlich die Verse 136–183 mit 19 Scholien (4,2 / 10 Verse) und die Verse 253–261 mit 8 Scholien (9 / 10 Verse), zwischen denen eine größere Passage (184–252) unkommentiert bleibt.

Das Auftreten mehr oder weniger ausgedehnter Passagen ohne Scholien hat Parallelen sowohl in der papyrologischen Überlieferung als auch in der mittelalterlichen Überlieferung der D-Scholien. In P. von Scherling G 99 finden sich 12 Scholien zu *Il.* 9, 454–468. Die Verse 458–461 bleiben ohne Scholien. Es sind die berühmten Verse, in denen Phoenix über die Möglichkeit nachdenkt, den eigenen Vater zu ermorden, die von Aristarch eliminiert wurden und in der mittelalterlichen Tradition des Epos nicht enthalten sind¹⁴.

In P.Oxy. XLIV 3159 (3. Jh. n.Chr.) folgen auf eine Zusammenfassung des 7. Gesangs in Prosa in der zweiten Kolumne 17 oder 18 Scholien zu den Versen 4–80 (?) desselben Gesangs. Es fehlen gänzlich Scholien zu den Versen 10–25 – einer Passage, die auch in der mittelalterlichen Tradition geringe Erläuterung erfahren hat – und zu den Versen 65–79 (65–69 sind auch in den D-Scholien ohne Glossierung)¹⁵. In P.Haun. I 3 (3. Jh. n.Chr.) dagegen, der 17 Scholien zu den Versen 1–48 des 5. Gesangs bewahrt (3,6 / 10 Verse), fehlen gänzlich Scholien zu den Versen 26–38, ohne daß diese Lücke einer entsprechenden in der mittelalterlichen Scholienüberlieferung entspräche. Auch den Passagen ohne Scho-

¹¹ Vgl. für diesen Punkt bereits Calderini (1921) 314.

¹² Eine ähnliche Situation, wenn auch mit höherer Scholienfrequenz, begegnet etwa in P.Ryl. III 537 (4. Jh. n.Chr.), der auf dem Rekto 9 Scholien für *Il.* 5, 5–11 enthält (13 Scholien / 10 Verse), und auf dem Verso 8 Scholien für die Verse 37–53 (4,7 Scholien / 10 Verse).

¹³ Scholien zu den Versen 599, 612, 620, 622, 625, 630, 634, 649, 657, 669, 685, 686, 703, 715, 725, 736, 747, 754, 782, 793, 797 und 799.

¹⁴ Vgl. Apthorp (1998).

¹⁵ Für 10–25: ein Scholion zu Vers 12, zwei zu Vers 15, jeweils eines zu den Versen 22 und 24.

lien in den Wachstafeln entsprechen keine Lücken an Scholien in der mittelalterlichen Tradition.

5) Reihenfolge der Scholien

Bezüglich der Abfolge der Scholien gibt es auf den Wachstafeln einige Vertauschungen zu verzeichnen. Auf P. 10508 und P. 10511+10512 finden sich je drei Irrtümer dieser Art :

- a) Σ14, 335 πεφράδοι steht versehentlich hinter dem zu 14, 340 ἐπεὶ νύ τοι.
- b) Σ14, 414 ἐξερίπη steht zwischen Σ14, 413 στρόμβον und Σ14, 413 περὶ δ' ἔδραμε.
- c) Vor dem letzten Scholion zu 14, 521 ἐπιπέρθεσθαι ist ein Scholion zu 13, 612 πελέκκω eingefügt.
- d) Σ11, 155 ἐν ἀξύλῳ und Σ11, 156 εἰλυφόων stehen vor dem zu 11, 137 ἀμείλικτον.
- e) Σ11, 165 σφεδανόν (-ων Taf.) findet sich nach Σ11, 172 φοβέοντο.
- f) In P. 10511+10512v, 12–15 scheint die Reihenfolge gestört : Σ11, 26 (?) ὀρωρέχατο (-έχατο Taf.), glossiert mit ὄρουσαν ; 11, 252 [νύξε] | ἔτρωσε oder 11, 261 [ἀπέκοψε] | ἔτρωσε ; 11, 248 ἀριδείκετος· λογιώτατος ; 11, 257 ὅπατρον· πρὸς ὁμόπατρον ; 11, 251 ἐτῆ δ' εὐράξ· ἔστ[η] δ' ἐκ πλαγίων ; 11, 263 (?) ἔδυν{ε}· ἔδυν{να}σαν. In P. 10509v und 10510v sind derartige Irrtümer nicht nachweisbar.

Auch für diese Art von Vertauschungen sind Parallelen in der papyrologischen Überlieferung zu finden, wenngleich die Fehlerquote auf den Wachstafeln etwas höher als in der Mehrheit der anderen Zeugnisse zu sein scheint. Immerhin gibt es mit P.Turner 13 (P.Strasb. inv. gr. 39, 40, 41) und P.Köln inv. 2281 auch Papyri mit leicht erhöhter Rate an irrümlichen Versetzungen von Lemmata und Scholien.

6) Charakteristika der Scholien

- a) Die Scholien auf den Berliner Wachstafeln bestehen meist aus dem homerischen Wort und einer einzigen Glosse. Allerdings lassen sich auch einige Ausnahmen anführen. Einige Lemmata bestehen aus mehreren zusammengehörigen Wörtern : P. 10508r, 11–11a (Σ11, 416) γν[α]μπῆς<ι> γένουσσιν· ἐν ταῖς κεκαμμένα[ις] | σιαγόσι ; 14 (11, 424) κατὰ πρόμηνειν· {/} μεταξὺ τοῦ ὁμόφλου ; P. 10508v, 1–2 (14, 232 und 235) ἔν τ' ἄρα οἱ φῶ <χε>ρί· ἐνέφν δὴ | τῇ χειρὶ αὐτοῦ / ἐγὼ δέ κέ τοι ἰδέω <χάριν>· ἐγὼ δ' ἄν σοι εἰδείην χάριν ; 8–9 (14, 333 und 340) πῶς κ' ἔο[ι]· πῶς ἂν εἴη / ἐπ<ε>ὶ νύ τοι· ἐπ<ε>ὶ δὴ σοι ; 17 (14, 484) τὸ καί· διὸ καί ; P. 10510v, 3–4 (13, 612) ἀμφὶ πελέκ<κ>ω· περὶ στείλειω ; 11–12 (13, 703) ἐν νειῶ· ἐπὶ ἀρο[ύρα] ; 15 (13, 728) [περιιδμεναι ἄλλων· π]ερι<ε>ότερον εἰδέναι τῶν ἄλλων ; P. 10511+10512v, 2 (11, 155) ἐν ἀξύλῳ· ἐν πολυξύλῳ ; 4 (11, 153) χαλκῶι δη<ι>όωντες· τῶι χ[α]λκῶι διακόπτο[ντες] ; 5–6 (11, 160) [κεῖν' ὅ]χεα· [κενὰ] ἄρματα ; 14–15 (11, 251) ἐτῆ δ' | εὐράξ· ἔστ[η] δ' ἐκ πλαγίων.
- b) In einigen Fällen ist ein homerischer Terminus mit einer Umschreibung wiedergegeben. P. 10508v, 16–17 (Σ14, 463) λικριφ[ρ]ίς· ἐπὶ τὰ πλέ[τ]ια (l. πλάγια) ; 19 (14, 499) κώδειαν μήκωνος κεφαλὴν ; P. 10509, 5–6 (15, 27) ἀτ[ρ]ύγετον· τὴν πολ<λ>ὴν θάλασσαν ; P. 10510v, 9–10 (13, 685) ἐλκεχί[τωνες· βαθὺν τὸν] χιτῶνα ἔχοντας ; 20–21 (13, 793) ἀμοιβοί· ἐκ δια<δο>χῆς.
- c) Selten sind die Fälle doppelter Glossierung¹⁶. P. 10508r, 1 (Σ10, 94) [ἀλαλύκτημαι· τε]θορύβημαι· πλανῶ[μαι]. Auch die D-Scholien haben hier eine zweifache Erklärung, die nur teilweise mit unserer übereinstimmt : ἀλαλύκτημαι· τεθορύβημαι, ἡπόρημαι. Immerhin stimmt die auf der Wachstafel überlieferte Glosse mit dem Beginn der Glosse von ἀλαλύκτημαι im *Lexikon* des Apollonios Sophistes (p. 22, 32) überein¹⁷. P. 10508v, 21–22 (Σ14, 521) ἐπιπέρθεσθαι· ἐπακολουθῆσαι, ἐπιδιδῶσαι. Zu dem Lemma, welches nicht dem überlieferten Homertext entspricht, der vielmehr ἐπιπέρθεσθαι hat, vgl. unten. Die Glosse

¹⁶ In P.Bingen 8 (T.Mil.Vogl. inv. 8), der anderen Gruppe von Wachstafeln mit *Scholia Minora* zu Il. 1, 405–436, gibt es nur einen Fall doppelter Glossierung eines homerischen Terminus. Seite C 11–13 : αὐτοῦ· αὐτόθι, ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ. Die Herausgeber erwägen, daß « si affaccia perciò la possibilità che l'estensore abbia compilato le interpretazioni attingendo a più fonti oppure che abbia operato una selezione da un testo più ricco ».

¹⁷ Vgl. z.B. *Suda* α 1061 (= L. Zon. p. 134, 8) : ἀλαλύκτημαι· τεθορύβημαι, πεπλάνημαι.

scheint derjenigen bei Apollonios Sophistes (p. 74, 6) und beinahe derjenigen in Σex. 14, 521b, ἐπιπέεθαι· ἐπιδιῶξαι, ἐπακολουθήσαι τῇ τῶν ποδῶν ὀρμῇ, zu entsprechen. Die D-Scholien erklären den Ausdruck mit ἐπακολουθήσαι und in Teilen der Tradition auch mit τρῶσαι. Die Glosse ἐπακολουθήσαι ist die einzige, die auch in den *Lexeis Homerikai* ε 701 De Marco (= van Thiel) und in Hesych ε 5210 erscheint.

- d) In drei Fällen weicht das Lemma von dem überlieferten Homertext ab. In P.10508v, 4 (Σ14, 463) hat die Tafel ὑπὶχοίης· ὑπὶχες für ἐπὶχοίης· ἐπὶχες. Die Lesart, die hier durch die Glosse ὑπὶχες sichergestellt ist, ist bisher weder in den Homerkodizes noch in der indirekten Überlieferung bezeugt. In P.10508v, 5 (Σ14, 245 [oder 248]) begegnet die einfache Form εὐνήσαιμι für das Kompositum κατευνήσαιμι des homerischen Textes. Es ist unklar, ob es sich um eine beabsichtigte Simplifizierung handelt; sie findet sich auch im *Homerlexikon* des Apollonios Sophistes (p. 79, 8 εὐνήσαιμι· κοιμήσαιμι· 'οὐδὲ κατευνήσαιμι', ὅτε μὴ αὐτός γε Κρονίων'). Dagegen ist κατευνήσαιμι weder in den von Erbse herausgegebenen Scholien, noch in den *Scholia Minora*, noch in den *Lexeis Homerikai* Objekt von Erklärungen. In P. 10508v, 21 (Σ14, 521) hat die Tafel ἐπιτέρθεσθαι, der überlieferte Text lautet ἐπιπέεθαι. Das Kompositum ἐπιτέρθεσθαι ist bisher nicht bezeugt (die einfache Formτέρθεσθαι immerhin in Eustath. 961, 34). An eine Variante mag man nicht denken, zumal die Bedeutung nicht paßt, aber auch ein schlichter Fehler schiene nicht leicht zu erklären.

Die homerischen Textpassagen auf den Wachstafeln sind relativ korrekt, doch es finden sich eine Reihe von Abweichungen, die sich folgendermaßen ordnen lassen:

- a) Vokalismus: P. 10508v, 4 <ε>ἰλαπινάζων; 6 δμήτ<ε>ιρα, δαμάζουσα¹⁸; 8 ἄγρ{ι}ει; 13–14 πε[ρ]ιεδ{ε}ῖνθην{ι}; 16–17 πλέτια Taf., 1. πλάγια¹⁹; P. 10509v, 7 πημα<ι>ναι κακο<ι>; 16 ὑπεκ<κ>λ{ε}ῖναι; 10510v, 5 α<ι>πὴν; 6–7 cχῆεσθαι für cχῆεσθε; P. 10511–10512v, 4 δηῖ<ό>ωντες; 10 π{ε}ῖδακας.
- b) Konsonantismus²⁰: α) irrtümliche Konsonantendopplung: P. 10508v, 7–8 τελ{λ}έccαι· τέλ{λ}ειν; β) Konsonantenkürzung: P. 10509v, 5 πολ<λ>ήν; 16 ὑπεκ<κ>λ{ε}ῖναι; 10510v, 3 πελέκ<κ>φ; 10510v, 15 περι<ε>ότερον; γ) Vereinfachung von Konsonantenverbindungen: P. 10508v, 12 ετρώ<μ>βον; δ) Dissimilation von Nasalen: P. 10508v, 12 [ρό]νβον; P. 10509v, 13 cυνλήμψεται. Interessant ist auch die Schreibung λικριφ{ρ}ίς in P. 10508v, 16, wo die Liquida irrtümlich in einer zusätzlichen Silbe eingefügt ist²¹.
- c) Haplographie / Silbenauslassung: P. 10508v, 1 <χε>ίρι; P. 10510v, 20 δια<δο>χῆς; eine überzählige Silbe dagegen anscheinend in P. 10511–10512v, 15 ἔδυ{να}σαν.
- d) Fehler bzw. Auslassungen der Endung: P. 10508r, 10 περιεζυμένοι<ε>; 11 γν]αμπτή<ι>.

7) Die Berliner Wachstafeln und die mittelalterliche Scholienüberlieferung

Wenn sich die glossierten Partien der Berliner Wachstafeln, wie oben ausgeführt, auch nicht mit anderen papyrologischen Zeugnissen überlappen, so sind die Übereinstimmungen mit der mittelalterlichen Scholienüberlieferung dagegen zahlreich. Insbesondere mit den D-Scholien, die zuweilen zusätzliche Erklärungen enthalten, gibt es enge Entsprechungen²²:

- P. 10508v, 1 (Σ14, 227) ἐτεύατο (τεύατο)· ὥρμησε; 3 (240) θρήνυν· ὑποπόδιον; 4–5 (241) / <ε>ἰλαπινάζων· εὐωχ[ο]ύμενος; 5–6 (249) τεῆ· c{ε}ῆ (τεῆ· τῆ cῆ); 9 (335)

¹⁸ Für -ευ- anstelle von -ου- (δαμάζουσα) vgl. Gignac (1976) 216.

¹⁹ Für ε anstelle von α in akzentuierter Silbe vgl. Gignac (1976) 281.

²⁰ Gignac (1976) 154ff. mit weiterer Literatur auf 154 Anm. 4; für die Verdoppelung von λ vgl. insbes. 155–156; für die Kürzung 155, mit Beispielen für Formen von πολύς, wenn auch später; für die Kürzung von κκ vgl. 160, für die von cc 158–159.

²¹ Für die Einfügung des ρ vgl. Gignac (1976) 108: in allen Beispielen bis auf eines (ποσάρκεις für ποσάκις) findet sich der Fehler vor (επρόρου, καθάρπερ, φλυραρήσω) oder nach (φρέατρος, γραφρούσης) einer Silbe mit regulärem ρ.

²² Das zusätzliche Material in den D-Scholien ist mit «+...» gekennzeichnet. Varianten in D sind in Klammern verzeichnet.

- πεφράδοι· φράσειεν (+ δηλώσειε, εἴποι); 10–11 (360) παρήπαφε· παρηπάτησε (+ παρέπεισεν); 12 (413) εἰρό<μ>βον· [ρό]γβον; 12–13 (414) ἐξερίπη· ἐκπέει; 15–16 (457) κκηπτόμενον· ἐπερείδόμενον (+ κκηριπτόμενον); 18–19 (497) ἀπήραξεν· ἀπέκοψεν (+ ἀπετίναξεν); 19 (499) κώδειαν· μήκωνος κεφαλὴν.
- P. 10509v, 7 (Σ15, 42) πημα<ί>νει· κακο<ί> [vgl. *Synag.*] (+ βλάπτει); 12 (132) ἀναπλήσας· ἀναπληρώσας<c>; 13 (137) μάρψει· συνλήμψεται (+ ἐπὶ τιμωρίᾳ); 15 (153) θυόεν· τεθυμιαμένον (θυόεν νέφος· τὸ εὐώδες καὶ τεθυμιαμένον); 16 (180) ὕπεξ-αλέσθαι· ὑπεκ<κ>λεῖναι (+ φυγεῖν); 16–17 (185) ὑπέρ[[οπλον· ὑπερ]ήφανον.
 - P. 10510v, 4 (Σ13, 620) λείψετε θην· καταλείψετε δὴ; 7 (634) ἀτάσθαλον· ἄδικον; 9 (669) θωήν· ζημίαν (+ τήν); 9–10 (685) ἐλκεχί[[τωνες· βαθὺν τὸν] χιτῶνα ἔχοντας (ἐλκεχίτωνες· βαθεῖς χιτῶνας ἔχοντες, ἄζωστοι); 15 (728) [περι]δμεναι ἄλλων· [περι- <c>ότερον εἰδέναι τῶν ἄλλων (περι]δμεναι· περιεως εἰδέναι).
 - P. 10511+10512v, 1 (Σ11, 136) προσαυδήτην· προσεφώ[νου]ν (+ προσεφθέγγοντο); 2 (156) εἰλυφώγ· εἰλῶν (+ ταράσσων); 6 (172) {ἐ}φοβ<έ>οντο· ἔφευγο{υ}ν (φοβέοντο· ἐφοβοῦντο, ἔφευγον); 13–14 (257) ὄπατρον | πρὸς ὁμόπατρον (ohne πρὸς).
 - P. 10511+10512v, 13 (Σ11, 248) ἀριδείκετος· μεγάλω[c - - scheint übereinzustimmen mit den *Lexeis Homerikai* α 738 van Thiel (= 733 De Marco) ἀριδείκετος· μεγάλως ἔνδοξος, vgl. außerdem Hsch. α 7199 ἄγαν ἔνδοξον AS ἢ μεγάλως (S) ἀσπαστόν, φανερόν (S). Die D-Scholien erklären dagegen folgendermaßen: πάνυ ἔνδοξος, εὐπρεπέστατος.

In anderen Fällen findet sich eine exakte Übereinstimmung bzw. die nächstliegende Erklärung im Lexikon des Apollonios Sophistes oder in anderen lexikographischen Quellen:

- P. 10508v, 5 (Σ14, 245 oder 248) εὐνήσαιμι· κοιμήσαιμι, vgl. oben.
- P. 10509v, 10–11 (Σ15, 128) ἡλεέ μά[τα]ιε, vgl. Ap. Soph. p. 83, 19 (aber auch ΣV*Od.* 2, 243 ἡλεέ ἡλίθιε καὶ ἀνόητε τὰς φρένας, μάταιε und die weiteren im Apparat der Edition von F. Pontani zitierten Parallelen)²³.
- P. 10510v, 8–9 (Σ13, 657) ἀνέσαντες· ἀνακαθίσαντες. Die Glosse für den Terminus lautet in ΣbT 13, 657a (III p. 525 Erbse) ... τὸ δὲ ἀνέσαντες ἀντὶ τοῦ καθίσαντες. τινες δὲ ἀναθέντες· νεκρὸς γὰρ ἐστιν, während die D-Scholien an der Stelle ἀναθέντες, ἀναβιβάσαντες und die *Lexeis Homerikai* α 576 van Thiel (α 524 De Marco) ἀναπέσαντες haben. Eine identische Glosse wie auf der Wachstafel findet sich in Hesych (α 4962), in der *Synagoge* (α 602), im *Lexikon* des Photios (α 1873), in der *Suda* (α 2317) und außerdem im Kommentar des Eustathios zu unserem Passus (952, 59–60 καὶ ὡς οἱ τοιοῦτοι ἐταῖροι αὐτὸν ἐς δίφρον ἀνέσαντες, ἦγουν ἀνακαθίσαντες καὶ ἀναθέντες, ἀπῆγον εἰς Τροίαν ἀχνύμενοι).

In anderen Fällen dagegen gibt es keine Übereinstimmung mit den bekannten Scholien, sondern die Wachstafeln bieten eigene Erklärungen, wenngleich die gedeuteten Termini oftmals auch in den D-Scholien, den *Lexeis Homerikai* oder der lexikographischen Tradition behandelt sind:

- P. 10508v, 6 (Σ14, 259) δμήτ<ε>ιρα· δαμάζευσα. Δμήτειρα wird in den *Scholia vetera* und den D-Scholien mit δαμάτρια wiedergegeben, ebenso in ΣGenev., Hsch. δ 2068, *Etym. Magnum* p. 281, 9; *Lexicon Casinense* δ 56 †δητεῖρα· δαμάτρια; *Suda* (δ 42) δαμάτειρα· ἡ δαμάτρια (vgl. daneben auch ΣDII. 14, 259a), aber auch mit ἄρχουσα (D, ΣGenev.) und δαμακτική (Hsch. δ 2067). Für eine auf den Stamm von δαμάζω zurückgehende Paraphrase vgl. auch Eustath. 981, 12 und 991, 37.
- P. 10508v, 6–7 (Σ14, 261) ἀποθ[ύμ]ια· δυσάρεστα. Die üblichsten Glossen sind ἀηδὴ καὶ οὐκ ἀρετά (ΣD, codd. YQX van Thiel), μὴ καταθύμια, λυπερά, ἀπαρέσκοντα / προσάντη τῇ ψυχῇ, ἐχθρά. Die Glosse der Wachstafel ist bisher nicht als solche zu ἀποθύμια bezeugt, erscheint allerdings als Erklärung für andere Termini (δυσπήμελος, δύστροπος etc.).
- Für P. 10508v, 13–14 (Σ14, 413) περὶ δ' ἔδραμε· πε[ρ]ιεδ{ε}ινήθη gibt es keine Parallelen. In den D-Scholien ist περὶ δ' ἔδραμε glossiert durch περιήλθεν δέ, περίξ. Im übrigen scheint die Erklärung poetisch (vgl. z.B. ΣDII. 17, 680 δινήθην. ἐδινοῦντο. ὅ ἐστι περιεστρέφοντο; ΣDII. 22, 165 περιδινηθήτην. ἐκύκλωσαν, περιήλθον; auch in den wenigen

²³ Pontani (2007) 316.

lexikographischen Belegen findet sich δινέω als zu erklärendes Lemma, nicht als Element der Erklärung.

- P. 10509v, 2 (Σ15, 17) ἐπαύρηαι· ἐπονάθηε. Die D-Scholien haben an der Stelle ἐπαύρηαι· ἐπιναύση, ἀπολαύσης, die *Lexeis Homerikai* ε 677 van Thiel (= De Marco) ἐπαύρη· ἐπιτύχη (bezogen auf 11, 391).
- P. 10510v, 6–7 (Σ13, 630) cήεεσθαι (l. cήεεσθε)· κωλ[υ]θήεσθε. Der Terminus wird in den D-Scholien mit ἀφέξεσθε (v.l. φεύξεσθε) erklärt, in den Scholien von Meliteniotas des Genavensis gr. 44 mit ἐφέξεσθε und bei Apollonios Sophistes mit ἐπιcήεεσθε. Die Erklärung der Wachstafel ist nichtsdestotrotz gebräuchlich in Bezug auf andere Stellen, insbesondere in der in die D-Scholien eingegangenen Tradition, vgl. ΣDII. 11, 819 cήεωσιν· ἐπιcήώσι, κωλύωσιν ; 12, 4 cήεειν· ἀνθέξειν, κωλύειν ; 12, 107 cήεεσθαι· cήεθῆναι, κωλυθῆναι ; 13, 151 cήέουσι· ἐφέξουσιν, κωλύουσιν ; 17, 182 cήέω· κωλύω, außerdem Eustathios, der 1920, 15 in Bezug auf *Od.* 22, 70 οὐ γὰρ cήέει ἀνὴρ ὅδε χεῖρας schreibt ; τὸ δὲ cήέει ἐνταῦθα ἀντὶ τοῦ ἐφέξει, κωλύει, vgl. auch Hsch. c 3001 cήέειν· ἀνθέξειν, κωλύειν, παύειν (auch α 8601 ἀφέξει· ἀποστήσει, ἢ ἀποκωλύει ἢ ἀποcήέει).
- P. 10510v, 18 (Σ13, 754) νιφόεντι· ὕψηλῳ. Das Wort wird weder in den D-Scholien noch in den *Lexeis Homerikai* erklärt. Die Scholien bei Erbse erläutern nur, daß das Wort « schneereich » verwendet werde, weil es sich um Berge handele, die Schnee trügen. In ΣHes. *Theog.* 953 wird das Wort mit χιονώδει, λαμπρῷ erklärt (χιονώδει auch in ΣNic. *Ther.* 440a, während es an einer Stelle in ΣNic. *Al.* 252b mit λευκῷ, οἷα τῷ ὀπῷ τῆς κύκης erklärt wird ; vgl. Phot. *Lex.* p. 301, 6 νιφόεσσα cελήνη· λευκή ; Hsch. v 599 νιφόεσσα Ἑλένη· ἀντὶ τοῦ λευκή).
- P. 10511+10512v, 3 (Σ11, 137) ἀμείλικτον wird nur auf unserer Wachstafel mit ἄκοcμον erklärt ; vgl. ΣDII. 11, 137 ἀηδή, cκληράν ; ΣDII. 21, 98 ἀπηνῆ, cκληράν ; *Lexeis Homerikai* α 442 van Thiel (= 431 De Marco) πικρόν, οὐ προcηνῆ ; Ap. Soph. 25, 11 πικράν ; Hsch. α 3546 und 3548 ; *Synag.* α 373–374 usw.).

Die Aufstellungen zeigen, daß die Scholien auf den Wachstafeln teilweise identisch mit bereits überlieferten Scholien sind, teilweise auf homerische Lemmata bezogen sind, die das Interesse der antiken Erklärer auf sich gezogen haben, aber andere Deutungen bieten und teilweise auch Termini erklären, die anderweitig nicht Gegenstand der Exegese waren. Dieser Befund ähnelt dem Bild, welches sich anhand der papyrologischen Tradition der Scholia Minora zeigt.

Literaturverzeichnis

- Apthorp, M.J. (1998), « Double News from Antinoopolis on Phoenix's Parricidal Thoughts (*Iliad* 9, 458–461) », *ZPE* 122, 182–188.
- Brashear, W. / Hoogendijk, F.A.J. (1990), « Corpus tabularum lignearum ceratarumque Aegyptiarum », *Enchoria* 17, 21–54.
- Calderini, A. (1921), « Commenti "minori" al testo di Omero in documenti egiziani », *Aegyptus* 21, 303–326.
- Cauderlier, P. (1992), « Les tablettes grecques d'Egypte : inventaire », in Lalou, E. (éd.), *Les tablettes à écrire de l'Antiquité à l'époque moderne (Bibliologia 12, Turnhout)* 63–96.
- Cribiore, R. (1996), *Writing, Teachers, and Students in Graeco-Roman Egypt (Am. Stud. Pap. 36, Atlanta)*.
- Daris, S. (1974), « Scholia minora al libro I dell'Iliade (P.Palau Rib. inv. 147) », *Studia Papyrologica* 13, 7–20.
- Erbse, H. (1969–1983), *Scholia Graeca in Homeri Iliadem (Scholia Vetera) I–VI* (Berlin).
- Gignac, F.T. (1976), *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods I. Phonology* (Milano).
- Hombert, M. / Préaux, C., « Une tablette homérique de la Bibliothèque Bodléenne », in *Mélanges Henri Grégoire III (Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales 11)* 161–168.
- Plaumann, G. (1913), « P. Berol. inv. 11636 : scholia minora in Homerum (E 265–286) », *Amtliche Berichte aus den königlichen Kunstsammlungen* 34, 219–223.
- Pontani, F. (2007), *Scholia Graeca in Homeri Odysseam I. Scholia ad libros α–β (Pleiadi 6, 1, Roma)*.
- Pontani, F. (2010), *Scholia Graeca in Homeri Odysseam II. Scholia ad libros γ–δ (Pleiadi 6, 2, Roma)*.

- Raffaelli, L.M. (1984), « Repertorio dei papiri contenenti *Scholia minora in Homerum* », in *Ricerche di filologia classica II. Filologia e critica letteraria della grecità* (Bibl. di studi antichi 45, Pisa) 139–177.
- Raffaelli, L.M. (1990), « P. Berol. 11636 : Omero E 265–317 + *Scholia minora* a E 265–286 », *APF* 36, 5–12.
- Riad, H. / Schwartz, J., (1968) « Deux planchettes du Musée gréco-romain d’Alexandrie », *CE* 43, 114–125.
- Worp, K.A. (2012), « A New Survey of Greek, Coptic, Demotic and Latin Tabulae Preserved from Classical Antiquity. Version 1.0, February 2012 », *Trismegistos Online Publications* 6.
- Wouters, A.P. (1979), *The Grammatical Papyri from Graeco-Roman Egypt. Contributions to the « Ars grammatica » in Antiquity* (*Verhandelingen van de koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België. Klasse der Letteren. Jaargang 41, Nr. 92.*).
- Zalateo, G. (1961), « Papiri scolastici », *Aegyptus* 41, 160–235.

GENESIS EINER ARETALOGIE ANMERKUNGEN ZU EINER NEUEDITION VON P.OXY. XI 1381

Franziska Naether / Heinz-Josef Thissen

P.Oxy. XI 1381 (Trismegistos-Nr. 63689, Pack-MP³ 2479) erzählt die Geschichte einer Motivation zu einer Aretalogie auf Imhotep-Asklepios, von einem anonymen Ich-Erzähler in Szene gesetzt. Der Text ist vermutlich bis auf eine kurze Passage zu Beginn und am Ende vollständig erhalten, besteht aus elf Kolumnen und erweckt den Eindruck, in der Gegend um Memphis / Heliopolis zu spielen. Der Papyrus, der heute in der Bodleian Library in Oxford unter der Inventarnummer MS. Gr. class. b. 16 (P) verso aufbewahrt wird, stammt aus Oxyrhynchos und gelangte 1923 durch Ankauf der Egypt Exploration Society nach England. Das papyrologische Recto, P.Oxy. XI 1380, trägt eine sehr ausführlich wirkende Invokation der Göttin Isis, die mit vielen Orten, hauptsächlich im Nildelta, aber auch außerhalb Ägyptens gelegen, verbunden wird. Die Papyrusrolle wurde zur Verglasung in drei Teile geschnitten, wobei man sich an der Kolumneneinteilung des Rectos orientierte. Das führte dazu, dass die dritte Kolumne von P.Oxy. XI 1381 in der Mitte zerlegt wurde. Paläographische Gründe führen zu einer Datierung in das 2.Jh. n.Chr., d. h. nach Grenfell und Hunt ca. 98–136, und damit nach der Abfassung des Rectos¹.

Der Text, von Bernard Grenfell und Arthur Hunt als « Praise of Imuthes-Asclepius », von Maria Totti als « Aretalogie des Imuthes-Asklepios », von Andrea Jördens vorsichtiger als « Sog. Aretalogie des Imuthes-Asklepios » bezeichnet, ist oft zitiert worden, zumeist nur abschnittsweise, in Studien zur Entwicklung griechischer literarischer Gattungen, oder in Arbeiten über griechische Religion und Heilkunde. Die Erstbearbeitung und – englische – Übersetzung von Grenfell und Hunt (1915) wurde übernommen von Emma und Ludwig Edelstein in ihrer monumentalen Sammlung der Zeugnisse zu « Asclepius » (1945) ; eine weitere vollständige Edition des Textes erfolgte durch Maria Totti, die die zwischenzeitlich gemachten corrigenda und Konjekturen integrierte. Erst kürzlich legte Andrea Jördens die erste vollständige deutsche Übersetzung vor².

Betrachtungen von Ausschnitten dieses Texts lassen jedoch zumeist eine ägyptologische Perspektive vermissen. Daher beabsichtigen wir, einen kulturhistorischen Kommentar in einem Beiheft des *Archivs für Papyrusforschung* zu erstellen, der auch Entwicklungen der ägyptischen und v. a. demotischen Narrativik mit einbezieht. Dieser Beitrag hat zum Ziel, einige Aspekte der Geschichte näher zu beleuchten, die im Kontext mit Übersetzungen aus dem Ägyptischen stehen³.

Zu den *dramatis personae* : Die Geschichte, deren Anfang fehlt, wird von einem anonymen Ich-Erzähler vorgestellt. Sie beginnt damit, dass der Pharao Nektanebo (Regierungszeit 379–360 v.Chr.) nach einem Buch sucht, dessen Gegenstand Asklepios ist (zuerst erwähnt in Z. 26, in Z. 202 alternativ Imuthes, Sohn des Ptah genannt). Die mit der Suche beauftragte Person heißt Nechaus, der den Titel Archidikastes trägt. Diese Funktion ist mit Sicherheit erst in römischer Zeit belegt. Nektanebo erfährt durch das Buch, dass schon Pharao Mencheres (4. Dynastie, entspricht dem Mykerinos bei Herodot, z.B. 2, 129) ein Verehrer des Asklepios-Imuthes war. Ab Z. 32 führt sich der Ich-Erzähler selbst und seine Mutter ein. Er beschreibt seine Schwierigkeiten, ein offenbar ägyptisches heiliges Buch des Asklepios-Imuthes ins Griechische zu übersetzen und dabei die Qualitäten des

¹ Vgl. P.Oxy. XI 1381, S. 225 ; P.Oxy. XI 1380, S. 190 : « The handwriting of both recto and verso indicates a date not later than the second century, the recto probably having been written in the reign of Trajan or Hadrian, the verso under the Antonines. »

² Vgl. Totti (1985) Nr. 15 ; Jördens (2010) 318–320 ; Edelstein / Edelstein (1945) 169, no. 331, 264 (Index) ; ferner Schmidt (1918), Manteuffel (1930), West (1968) mit *corrigenda*.

³ Dazu genauer und mit weiterer Literatur Thissen (2011).

Asklepios angemessen zu würdigen. Der Zorn des Gottes über die lange Untätigkeit bei der Unternehmung, die Bestrafung zunächst der Mutter, dann des Erzählers selbst mit Fieber und die anschließende Heilung durch die Erscheinung des Gottes bilden den zentralen Teil der Geschichte und liefern den Anstoß zu der (noch) zu schreibenden Aretalogie. Gegen Ende des Textes wird wiederum Pharao Mencheres erwähnt, der das Begräbnis dreier vergöttlichter, namentlich genannter Personen anordnet : Asklepios (Imhotep), Sohn des Hephaistos (Ptah) ; Horus (Apollon), Sohn des Hermes (Thot) ; Kaleoibis, Sohn des Apollon (Horus).

Somit ergibt sich folgende Struktur in der Übersicht (mit Zeilenangaben) :

1. Suche eines Buches ; Loben der Finder durch Pharao Mencheres (1–32).
- 2.1 Ich-Erzähler als untätiger Übersetzer (32–64).
- 2.2 Krankheitsschilderung (Mutter von Fieber befallen) (65–73).
- 2.3 Heilung (*Iamata*) durch Asklepios im Traum (73–79).
- 2.4 Krankheitsschilderung (Schmerzen des Ich-Erzählers) (79–94).
- 2.5 Erneute Heilung durch Asklepios (Bekundung des Berichts der göttlichen Kräfte), Mutter erblickt Gott in Vision, Ich-Erzähler parallel im Traum (94–145).
- 2.6 Ich-Erzähler als tätiger Übersetzer ; Opfer, Bericht, Rechtfertigung, Aretalogie (146–223).
3. Beerdigung von drei vergöttlichten Menschen (?) (223–247).

In guter ägyptischer Tradition handelt es sich, wie der Aufbau zeigt, um eine Erzählung-in-einer-Erzählung. Eines der grundsätzlichen Probleme des Textes liegt in der Frage, ob man dem Ich-Erzähler Glauben schenkt, es handele sich bei seinem Unternehmen um die Übersetzung eines ägyptischen « Urtextes » ins Griechische (32–51) : « Ich habe oft die Übersetzung des Buches ins Griechische versprochen und mich ewig lang bemüht, sie zu verkünden, doch mitten im Schreibfluss wurde ich gebremst in meinem Eifer angesichts der Größe der Geschichte, weil ich sie in die Öffentlichkeit zu bringen im Begriff war ; denn nur Göttern, nicht aber Sterblichen ist es möglich, die Wundertaten der Götter zu erzählen. Denn sollte ich keinen Erfolg haben, bedeutete das nicht nur Schande im Urteil der Menschen, mich hinderte auch das, was (auf mich) herabkäme durch einen zürnenden (Gott), und die (mögliche) Verringerung seiner unsterblichen Fähigkeit in der vollendeten Schrift. War (ich ihm jedoch) von Nutzen, wäre mein Leben glücklich und mein Ruhm unsterblich. »⁴ An späterer Stelle (155–187), nachdem der Ich-Erzähler nun endlich die Übersetzung in Angriff genommen hatte, heißt es : « Als er aber des Öfteren erklärte, sich nicht darüber zu freuen [über Opfergaben nach einer Heilung durch Traumdivination, d.A.], sondern über das früher Versprochene, war ich in Verlegenheit, und nur ungern kam mir diese göttliche Forderung nach der Schrift, die ich zurückstellte, in den Sinn. Da du nun einmal bemerkt hattest, o Herr, dass ich das heilige Buch vernachlässigte, rief ich deine Vorsehung an und machte mich, erfüllt von deiner Göttlichkeit, an die gottgesandte Arbeit an der Geschichte. Und ich glaube, mit meiner Verkündigung deinen Plan zu verbreiten. Denn die vermutliche Geschichte der Schöpfung habe ich wahrheitsgemäß in einem anderen Buch mit einer (natur)wissenschaftlichen Erklärung verbreitet. Und in der ganzen Schrift habe ich das Minderwertigere vervollständigt, das Überflüssige weggenommen, ich habe eine weitschweifige Erzählung konzis vorgetragen und eine kompli-

⁴ ἐγὼ δὲ πολλάκις τῆς [α]ὑτῆς βίβλου τὴν ἐρμενεΐαν [εὐ]ζάμενος Ἑλληνίδι γλ[ώ]σσῃ [ἔμ]αθον ἐν αἰῶνι κηρύξαι, καὶ ἐν μέσῃ ῥέσων τῇ γραφῇ ἐπεσχέθην τὴν προθυμίαν τῷ τῆς ἱστορίας [τῷ] μεγέθει, δι[τ]ότι ἔξω ἐλεῖν ἔμελλον αὐτήν· θε[ο]ί γὰρ μόνοι[ς] ἀλλ' οὐ [θυ]ητοῖς ἐφικτ[ό]ν τὰς θεῶν διηγεῖσθαι[ν] δυνάμεις. οὐ γὰρ ἀποτυχό[ν]το μοι μόνον αἰδῶς ἦν πρὸς ἀνδρῶν ἀλλὰ καὶ ἐκώλυε[ν] [με] τὰ κατ[ό]ντα . . .] δια ἀγανακτῆσαντος [καὶ ἀθα]νάτου ἀρετῆς αὐτοῦ τ[ὸ] τῆς γρ[α]φῆς[ς] ε[ν] ν[υ]πληρουμέν[η]ς τ[ῆ]ς ἀπει[ν]ωμ[ί]ας, ὀφελήσαντι δὲ ὁ βί[ο]ς μὲν εὐδαίμων, ἡ δὲ φήμη [ἀ]θάνα[τ]ος.

zierte Geschichte (nur) einmal berichtet – daher, o Herr, bezeuge ich : nach deiner Gnade, nicht nach meiner Planung ist das Buch zustande gekommen. Denn eine solche Schrift ist deiner Göttlichkeit angemessen. »⁵

Zweifellos liegt hier ein Versuch vor, die eigene Glaubwürdigkeit durch den Verweis auf ein übersetztes Original zu erhöhen. Uns sind mehrere literarische Texte aus der Antike bekannt, die sich auf ältere sog. Vorlagen beziehen oder sich auf berühmte Urheber stützen. Beispiele dafür gibt es viele. Exemplarisch verweisen wir auf das Denkmal Memphitischer Theologie / Schabakastein, Horapollon in seinen *Hieroglyphika*, Astrampsychos im Prolog zu dem nach ihm benannten Losorakel, oder Pythagoras als mutmaßlicher Urheber vieler Zaubertexte⁶. Es muss also nicht nach einem ägyptischsprachigen Urtext in hieratischer oder demotischer Schrift gesucht werden. Somit erweist sich auch der in einem Vortrag während des Kongresses gemachte Versuch, die geschilderten Schwierigkeiten des sog. Übersetzers mit denjenigen eines heutigen in Vergleich zu setzen, in doppelter Hinsicht als irrig⁷ : Zum einen handelt es sich nicht um eine Übersetzung, zum anderen sind antiker und moderner Übersetzungsbegriff grundsätzlich unterschiedlich⁸.

Solche Erzählstrategien sind als rein fiktiv zu werten ; Pseudepigraphie und ähnliche Phänomene sind u.a. von Anthony Grafton, Wolfgang Speyer oder William Hansen studiert worden⁹. Speyer erklärt, warum fiktive Autorenschaft eines Autorenkollektivs streng von der Abfassung eines Texts unter einem Pseudonym oder gar einer Fälschung zu unterscheiden ist. Fälle wie die o.g. bezeichnet er als « echte religiöse Pseudepigraphie »¹⁰. Der Gesamtheit von Authentifizierungsstrategien wie Auffindungslegenden, Bezug auf altehrwürdige, mythische oder göttliche Urheber, Instanzen und Institutionen, Übersetzungen von alten Werken aus zumeist wurmzerfressenen Manuskripten, die dann restauriert wurden etc. gab Hansen die Bezeichnung « Pseudo-Documentarism ». Abhängig von der Intensität der Darstellung, also wie stark die Zuschreibung die Geschehnisse des eigentlichen Textes bestimmt oder ob sie nur decorum ist, kann dieser « Pseudodokumentarismus » « light » oder « heavy » sein¹¹. Diese Erzählstrategien sollten dazu dienen, die Glaubwürdigkeit, die Bedeutung und das Ansehen eines Texts zu erhöhen. Daher beziehen sich Aussagen über die emotionale Situation, in der sich der Ich-Erzähler in P.Oxy. XI 1381 befand, nicht auf reale Zustände, die man vielleicht heute noch nachvollziehen könnte, sondern bedienen ausschließlich die Zwecke der Authentifizierungsstrategien. Zudem ist ja

⁵ ὥς [δ'] οὐ τοῦτοισι πολ[λ]άκις εἶπε[ι]ν ἥδεσθαι ἀλλὰ τῷ προκαθωμολ[ο]γημένῳ διηπόρ[ο]υ[ν], καὶ μάλιστα τὰ[δ'] ἐν[ν]οῦντι μοι τοῦτο τὸ θεῖον[ν] τη[ρ]εῖ γραφῆς ὑπὲρ με χρέος. ἐπεὶ δ' ἅπαξ ἐπεγνώκει[ε] με [ἀ]με[λ]λεῖν, δέσποτα, τῆς θεῖ[α]ς βίβλου, τὴν ἐν ἐπικαλεσάμενος πρόνοιαν καὶ πλη[ρ]ρωθεὶς τῆς ἑῆς θε[ο]ότητος ἐπὶ τὸν τῆς ἱστορίας[ε] ὥρμησα θεήλατον ἄθλον. καὶ οἶμαι κατα[πλ]ώσκειν [τ]ὴν ἐν προφη[τε]ύων ἐπίνοιαν· καὶ γὰρ [τὸ]ν τῆς κοσμοποιίας πη[λ]ο[ν]ο[γ]ηθέντα μῦθον ἐν ἑτέρῳ β[ί]βλῳ φυσικῶς πρὸς [ε] ἀλήθειαν ἀνίπλωσα λόγῳ. καὶ ἐν τῇ ὅλῃ γραφῇ τ[ὸ] μὲν ὑπερὸν προσεπλήρωσα, τὸ δὲ περ[ὶ]σσεύον ἀφείλον, διήγημα δὲ πῶς μακρολογούμ[ε]ν[ν]ον συντόμως ἐλάλησα καὶ ἀλλαττόλογον μῦθον ἅπαξ ἔφρασα, ὅθεν, [δέ]σ[πο]τα, κατὰ τὴν ἐν εὐμ[ένει]αν ἀλλ' οὐ κατὰ τὴν ἐμ[ὴ]ν φρονήσιν τετελεσιουργ[ή]θ[η]σαι τεκμαίρομαι τὴν β[ί]βλον. τῇ γ[ὰρ] εἰς θεῖότητι [το]ιαύτη ἀ[ρ]μόζει γ[ρ]αφή.

⁶ Schabakastein : El Hawary (2010) 72–81 ; zur Datierungsproblematik, 92–111. Horapollon : Thissen (2001) XI–XII. Astrampsychos : Naether (2010) 63–75. Pythagoras ist oft für pseudepigraphische Zwecke verwandt und schon in der Antike mit einem gewissen Prestige verbunden worden, wie Cic. *pub.* 1, 15–6 belegt, dazu allgemein Grafton (1991) 17–18 und exemplarisch das Zeugnis PGM VII 795–845 (Spruch zur Traum-erweckung). Belege reichen bis in die frühe Neuzeit.

⁷ Vgl. Signoretti in diesem Band.

⁸ Vgl. dazu Seele (1995) 102.

⁹ Grafton (1991) 13 und 21 ; Speyer (1971) ; (1972) 333–372 ; (1995) 28–55 ; Hansen (2003) 304–305, 307–308 und 311–312.

¹⁰ Vgl. Speyer (1972) 333–338 ; (1971) 21–25.

¹¹ Vgl. Hansen (2003) 301–302 und 305–314.

die Intention der Erzählung, Asklepios-Imuthes zu verehren und nicht, das anfängliche Versagen und die Selbstzweifel des Ich-Erzählers zu schildern¹².

In der Sekundärliteratur wird des Öfteren darauf hingewiesen, dass die dann zu erwartende Aretalogie auf Imuthes-Asklepios verloren sei. Unserer Auffassung nach fehlen jedoch zu Beginn und am Ende nur wenige Zeilen, denn der eigentliche Zweck der Erzählung ist erreicht: Nach überstandener Krankheit hat sich der Ich-Erzähler entschlossen, den Willen des Gottes zu erfüllen. Je nach Auffassung der Passage von 181–187 existiert sein Werk bereits: «...daher, o Herr, bezeuge ich: nach Deiner Gunst, nicht nach meiner Planung ist das Buch zustande gekommen.»¹³; in Z. 188 wird Asklepios sogar als Urheber, als εὑρετής des Buches bezeichnet. Allerdings äußert der Erzähler 218–220 erneut seine Absicht, das Buch zu übersetzen: «Ich werde nun von seinen wundertätigen Erscheinungen erzählen...»¹⁴; er kehrt damit in die Zeit des anfangs erwähnten Pharaos Mencheres zurück, zu dessen Regierungszeit und wegen dessen Frömmigkeit Ägypten eine Blütezeit erlebte. Der Text hat ein *open end* und erinnert damit an vorgeblich unvollendete ägyptische Erzählungen wie an die Geschichte des Schiffbrüchigen, an die Erzählung des Wenamun, des verwunschenen Prinzen, an den Moskauer Literarischen Brief (Wermaï), an die Geschichte von Amasis und dem Schiffer und an den Traum des Nektanebo¹⁵. Bei allen Werken verspüren wir den Wunsch, das Ende respektive den glücklichen Ausgang zu erfahren. Vom Standpunkt der Ägypter jedoch waren die Erzählungen vollendet, weil ihr Zweck erfüllt war: Es wurde die Motivation zum Verfassen des Texts von P.Oxy. XI 1381 dargelegt – gleichsam einer *historiola* zum eigentlichen Text, der Aretalogie, die vielleicht nie schriftlich vorgelegen hatte. Somit legt sich auch hier die begründete Annahme nahe, dass der Text von einem Ägypter verfasst wurde; dazu passt das nicht gerade hohe literarische Niveau seines Griechisch¹⁶.

P.Oxy. XI 1381 reizt zu Vergleichen mit anderen Texten bzw. Genres. Einen Gegenpol zu der in diesem Text unerwarteten Begegnung mit Asklepios bildet die Geschichte des bekannten Arztes Thessalos von Tralles, der in Theben einen Priester drängt, ihm eine Befragung des Gottes zu ermöglichen¹⁷. Eine andere Variante, sich der Wirkung des Gottes zu versichern, bietet die Magie: In PGM VII 628–642 soll man ein Bild des Asklepios in einen eisernen Ring eingravieren, einige magische Praktiken durchführen, um den «wahrhaften Asklepios» zu sehen (634–635: πέμψον μοι τὸν ἀληθινὸν Ἀσκληπιόν) und den Ring am Zeigefinger der rechten Hand tragen. Im demotischen Text PDM XIV 93–114 wird der Gott, hier als Imhotep bezeichnet, für eine Inspektion benötigt.

Archäologische Belege für die Verehrung des Imuthes-Asklepios sind selten. Wir wissen, dass Imhotep und Amenhotep, Sohn des Hapu, einen besonderen Platz im theologischen und Dekorationsprogramm in Deir el-Medina während der Regierungszeit Ptolemaios' VI. Philometor (180–145 v. Chr.) einnahmen¹⁸; unter Ptolemaios VIII. Euergetes II. erhielten sie ein eigenes Heiligtum innerhalb des Tempels der Hatschepsut in Deir el-Bahari¹⁹.

¹² Z. 198–202: «Jede griechische Zunge wird Deine Geschichte erzählen, und jeder Grieche wird Imuthes, Sohn des Ptah, verehren.»

¹³ ὅθεν, [δέσ]ποτα, κατὰ τὴν εὐμ[ένει]αν ἀλλ' οὐ κατὰ τὴν ἐμ[ὴν] φρ[όνησιν] τετελεσιουργ[ή]θαι τεκμαίρομαι τὴν β[ί]βλον. τῇ γ[ὰρ] εἰ θεϊότητι [το]ιαύτη ἀ[ρ]μόζει γ[ρ] ἀφ[ή].

¹⁴ μέλλω γὰρ αὐτοῦ τερατώδεις ἀπαγγέλλειν ἐπ[ι]φανείας δυνάμεως.

¹⁵ Zu diesen Texten und ihrer Sekundärliteratur, vgl. Burkard / Thissen (2011) und (2008), und Quack (2009), S. v.

¹⁶ Vgl. Leipoldt (1950) 63, dagegen Grenfell und Hunt in P.Oxy. XI 1381, S. 224–225.

¹⁷ Vgl. Moyer (2003) 39–56.

¹⁸ Vgl. Wildung (1977) 217–220.

¹⁹ Vgl. Wildung (1977) 220–235; Łajtar (2006) 36–37.

Wir haben an dieser Stelle nur einige der vielen interessanten Fragen vorstellen können, die der Text bietet. Sie alle sollen in der in Vorbereitung befindlichen Studie ausführlich besprochen und zur weiteren Diskussion bereitgestellt werden.

Literaturverzeichnis

- Burkard, G. / Thissen, H.-J. (2008), *Einführung in die altägyptische Literaturgeschichte II* (Berlin).
- Burkard, G. / Thissen, H.-J. (2011), *Einführung in die altägyptische Literaturgeschichte I* (4. Auflage Berlin).
- Edelstein, E.J. / Edelstein, L. (1945), *Asclepius. A Collection and Interpretation of the Testimonies* (Baltimore).
- El Hawary, A. (2010), *Wortschöpfung. Die Memphitische Theologie und die Siegesstele des Pije – zwei Zeugen kultureller Repräsentation in der 25. Dynastie* (OBO 243, Fribourg / Göttingen).
- Grafton, A. (1991), *Fälscher und Kritiker. Der Betrug in der Wissenschaft* (Berlin).
- Hansen, W. (2003), « Strategies of Authentication in Ancient Popular Literature », in Panayotakis, S. / Zimmerman, M. / Keulen, W.H. (ed.), *The Ancient Novel and Beyond* (Mnemosyne Suppl. 241, Leiden / Boston) 301–314.
- Jördens, A. (2010), « Griechische Texte aus Ägypten », in Janowski, B. / Schwemer, D. (Hrsg.), *Texte zur Heilkunde* (TUAT N.F. 5, Gütersloh) 318–320.
- Lajtar, A. (2006), *Deir el-Bahari in the Hellenistic and Roman Periods. A Study of an Egyptian Temple Based on Greek Sources* (JJP Suppl. 4, Warszawa).
- Leipoldt, J. (1950), « Von Übersetzungen und Übersetzern », in Morenz, S. (Hrsg.), *Festschrift Wilhelm Schubart zu 75. Geburtstag* (Leipzig) 54–63.
- Manteuffel, G. (1930), *De opusculis graecis Aegypti e papyris, ostracis lapidibusque collectis* (Warszawa) 86–91.
- Moyer, I.S. (2003), « Thessalos of Tralles and Cultural Exchange », in Noegel, S. / Walker, J. / Wheeler, B. (ed.), *Prayer, Magic, and the Stars in the Ancient and Late Antique World* (Pennsylvania).
- Naether, F. (2010), *Die Sortes Astrampsychi* (ORA 3, Tübingen).
- Quack, J.F. (2009), *Einführung in die altägyptische Literaturgeschichte III* (2. Auflage, Berlin).
- Schmidt, K.F.W. (1918), Besprechung von Grenfell and Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri XI*, *Göttingische gelehrte Anzeigen* 3–4 und 117–123.
- Seele, A. (1995), *Römische Übersetzer. Nöte, Freiheiten, Absichten: Verfahren des literarischen Übersetzens in der griechisch-römischen Antike* (Darmstadt).
- Speyer, W. (1971), *Die literarische Fälschung im heidnischen und christlichen Altertum. Ein Versuch ihrer Deutung* (HdA 1.2, München).
- Speyer, W. (1972), « Fälschung, pseudepigraphische freie Erfindung und "echte religiöse Pseudepigraphie" », in Von Fritz, K. (éd.), *Pseudepigrapha 1* (Entretiens sur l'Antiquité classique 18, Fondation Hardt, Genève / Vandœuvres) 333–372.
- Speyer, W. (1995), « Das Buch als magisch-religiöser Kraftträger im griechischen und römischen Altertum », in Speyer, W. (Hrsg.), *Religionsgeschichtliche Studien* (Collectanea 15, Hildesheim) 28–55.
- Thissen, H.-J. (2001), *Des Niloten Horapollon Hieroglyphenbuch* (APF Beih. 6, München).
- Thissen, H.-J. (2011), « Lost in Translation. Von Übersetzungen und Übersetzern », in Fischer-Elfert, H.-W. / Richter, T.S. (Hrsg.), *Literatur und Religion im Alten Ägypten. Symposium zu Ehren von Elke Blumenthal, Leipzig 2008* (ASAW, Leipzig) 123–160.
- Totti, M. (1985), *Ausgewählte Texte der Isis- und Sarapis-Religion* (Subsidia Epigraphica 12, Hildesheim).
- West, S. (1968), « Notes on P. Oxy. 1381 », *ZPE* 3, 159–160.
- Wildung, D. (1977), *Imhotep und Amenhotep. Gottwerdung im Alten Ägypten* (MÄS 36, München).

WILD PAPYRI IN THE ROCA-PUIG COLLECTION

Alberto Nodar¹

P.Monts.Roca inv. 46 and P.Monts.Roca inv. 47, both assigned to the third century BC, are the oldest Homer papyri preserved in the two Catalan collections. They were published by Ramon Roca-Puig in the seventies of the last century, and they are currently the subject of a re-edition by myself, to appear soon together with other items of the Montserrat collection².

After Stephanie West's work on the Ptolemaic papyri of Homer, many other Ptolemaic papyri have been published³. The following table lists a number of Homeric papyri from the Ptolemaic period ; it could be much extended, and I have deliberately omitted many papyri from the first century BC, as well as those dated between the first century BC and AD, since they are closer to the Roman period.

<i>reference</i>	<i>Homeric passages</i>	<i>date</i>
P.Sorb. I 4	<i>Il.</i> 12, 228–229, 231–232, 234, 238, 246–265, with the omission of 262	III BC
P.Sorb. inv. 2302 = Boyaval (1967) 61–65 ⁴	<i>Il.</i> 6, 280–292, with three plus-verses : 280a, 288a, 288b	III BC
P.Sorb. inv. 2303 = Boyaval (1967) 65–69 ⁵	<i>Il.</i> 17, 566–578, also containing plus-verses : 574a, 574b, 578a, 578b	III BC
PSI XV 1463	<i>Od.</i> 22, 420–434, with lines 425–427 and 430 omitted	III BC
P.Strasb. inv. WG 2342–2344 = Huys (1989)	<i>Il.</i> 19, 325–329	III BC
BKT IX 119	<i>Il.</i> 7, 183–195	III/II BC
P.Schøyen inv. MS 5094 = Montserrat (1993)	<i>Il.</i> 17, 637–644, 679–685, 687–689	mid-III BC
BKT IX 146	<i>Il.</i> 8, 3–17 [6 or 7 omitted]	III/II BC
P.Vat.inv. G 64	<i>Il.</i> 16, 32–34, 40–42, 50–59, 68–81	III/II BC
P.Köln VIII 333	<i>Il.</i> 23, 659–668 and 718–727, with the omission of 665–666	III/II BC
P.Bodmer inv. 49 = Hurst (1986)	<i>Od.</i> 9, 456–488, 526–530, 537–556, with a plus-verse 537a ; 10, 188–214, with 192 omitted and 199a as a plus-verse	III/II BC
P.Leuven Univ. Bibl. inv. 1987.01 = Huys (1988)	<i>Od.</i> 10, 185–195	III/II BC
P.Col. VIII 200	<i>Od.</i> 12, 384–390	III/II BC
P.Sorb. I 2	<i>Il.</i> 2, 127–140	II BC
BKT IX 128	<i>Od.</i> 22, 193–217, 235–252	II BC
P.Laur. inv. III/269 E = Messeri Savorelli / Pintaudi (1997) 171	<i>Od.</i> 12, 20–24	II BC
P.Schøyen I 5	<i>Od.</i> 11. 590–605	II BC
P.Schøyen I 6	<i>Od.</i> 12, 9–14, 16a–27, 41–46 (with numerous extra lines : 10a, 11a–11b, 16a, 20a, 46a–46c)	II BC

¹ The present contribution has been elaborated in the framework of the Papyrological Project FFI2009–11288, financed by the Spanish Ministry of Science and Innovation for the period 2010–2012.

² For the first papyrus, see Roca-Puig (1972), re-edited by Roca-Puig (1973) ; for the second, Roca-Puig (1976), re-edited by Roca-Puig (1998). Those texts will be re-edited in P.Monts.Roca IV, forthcoming.

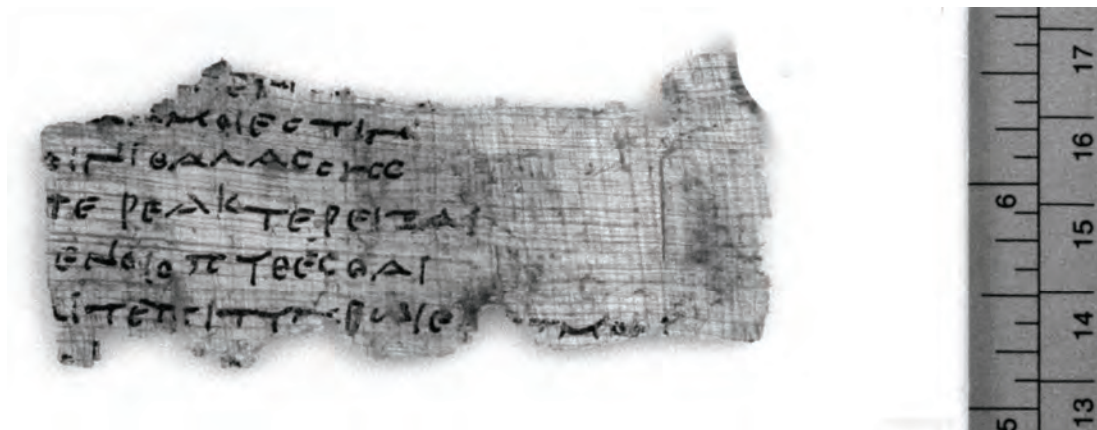
³ See West (1967).

⁴ Published shortly before West (1967).

⁵ Published shortly before West (1967).

reference	Homeric passages	date
P.Mich. inv. 6972 = Edwards (1984)	<i>Il.</i> 10, 421–434, 445–460	mid-II BC
P.Gen. II 82	<i>Od.</i> 21, 146 (?) – 165	mid-II BC
P.Chicago Newberry Libr. inv. Greek Ms. 1 (ORMS 55)r = Torallas Tovar / Worp (2009)	<i>Il.</i> 21, 567–581	late II / early I BC
P.Schøyen I 4	<i>Il.</i> 16, 2–15, 31–37, 39–43, 46–61, 75–92	I BC
P.Qasr Ibrîm 1	<i>Il.</i> 8, 273–276	I BC
P.Qasr Ibrîm 2	<i>Od.</i> 2, 72–100, 107–108, 110–111, 120, 122–125	I BC
P.Qasr Ibrîm 3	<i>Od.</i> 5, 122–133, 135–141, 165–171	I BC

What follows here is the result of the philological study of the texts transmitted by the two Montserrat papyri, which share the same peculiarities present in many other Ptolemaic papyri, as noted above, in close connection with their production standards. Indeed, although the bearing of such aspects on the quality of the text is widely acknowledged in the case of literary papyri from the Roman period, Ptolemaic papyri, perhaps because of their scarcity, tend to be treated as a whole, with little discrimination in terms of their bibliological characteristics. For the text of our papyri, I will follow Roca-Puig's editions, unless otherwise stated, and for the so-called vulgate text, I will use West's edition of the *Iliad* and Von der Mühll's for the *Odyssey*⁶.



P.Monts.Roca inv. 46 contains the ends of lines of *Od.* 11, 73–78. Although it is a small fragment (w 8,3 x h 3,5 cm), a generous right-hand margin has been preserved, and other features point towards a copy produced with some care : it is written along the fibres, the back is blank and letters, even if not formally executed, and certainly not keeping to well defined upper and lower notional lines, are rather spaced and only very occasionally touch each other⁷. Like other early Homer papyri, P.Monts.Roca inv. 46 presents some divergences from the text transmitted by the medieval manuscripts and papyri copied after 150 BC approximately ; after that date, the text was so regularly standardised that an abstraction of all these textual items is designated as the Homeric vulgate. Among those divergences, the presence of the so-called plus-verses, or verses that we do not find in the

⁶ See M.L. West (1998–2000) ; Von der Mühll (1945).

⁷ On the vulgate text, see below. Although, according to production standards in the Roman period, we would expect a higher degree of formality from a bookhand, examples of this kind of bookhand from the mid-third century BC show irregularities similar to those in our papyrus ; see especially Cavallo / Maehler (2008) nos. 10 [P.Petrie II 49(c)] and 12 [P.Heid. 178]. Our papyrus is catalogued and can be seen at <<http://www.dvctvs.upf.edu/catalogo/ductus.php?operacion=introduce&ver=1&nume=353>>.

we have

εἰμὰ τέ μοι χεῖραι πολίης ἐπὶ Ἰθινὶ θαλάσσης
 κ]τέρεα κτερεῖζαι
 ἀνδρὸς δυστήνοιο, καὶ ἐς κομ]ένοιο πυθέσθαι

The genitive before πυθέσθαι might be that of a different word. Roca-Puig (1973) 113 adduces, as an instance, *Od.* 8, 12 ὄφρα ξείνοιο πύθησθε, though better fitting our context would be *Il.* 19, 322 οὐδ' εἴ κεν τοῦ πατρὸς ἀποφθιμένοιο πυθοίμην or *Il.* 19, 337 λυγρὴν ἀγγελίην, ὅτ' ἀποφθιμένοιο πύθηται. The possibility that the scribe was misled by the previous genitive ending in δυστήνοιο must, however, remain open, even if the scribe does not seem to have been careless. In fact, the following line (77), exceedingly protruding to the right for no apparent reason, seems to be reflecting some kind of correction, which could make us think of some sort of διορθωσις as yet another sign of the quality of the copy¹². On the other hand, the fact that εστιν at the end of 74 carries the epheletic v – although the following line begins with a consonant – is completely consistent with the normal practice in Ptolemaic papyri and should not be regarded as any kind of error¹³.



Somehow different is the impression we have from our other papyrus, P.Monts.Roca inv. 47. It has partially preserved the end of *Il.* 9, 696 – 10, 3. Its generally untidy appearance is partly due to the fact that it comes from cartonnage, but some other features may reveal lower production standards than those noticed for P.Monts.Roca inv. 46: letters are less spaced here than they are there, more frequently touching each other, and the same applies to the lines. Margins, at least to the extent that they are preserved, are narrower than those in P.Monts.Roca inv. 46¹⁴.

¹² The line contains four dactyls, just as line 75, considerably shorter, and it has only one more letter than the previous line.

¹³ See S. West (1967) 17; Bolling (1945) 181–184.

¹⁴ P.Monts.Roca inv. 47 is catalogued and can be seen at <<http://www.dvctvs.upf.edu/catalogo/ductus.php?operacion=introduce&ver=1&nume=354>>.

As for atypical features in P.Monts.Roca inv. 47, we find no plus-verse in the papyrus, but we have several minus-verses, *i.e.* lines transmitted by the vulgate version and missing in our text. The first of them is 697, the initial line of Diomedes' speech, where he addresses Agamemnon. What the meaning of this absence might be will be dealt with shortly, when discussing minus-verse 709. For now, let us focus on other textual divergences of a different nature : in 701, we have ἐρχομεν αἰ κεν ἦεν instead of ἐάκομεν ἢ κεν ἦεν : the scribe has regularised the future form according to the normal paradigm of the contracted verbs in -άω (lengthening the thematic vowel and closing it into an *eta*)¹⁵. On the other hand, very probably misled both by the phonetics and the frequency of the sequence αἶ κέ in the Homeric epics, he has written αἰ κεν in the place of ἢ κεν, although we have no conditional, but a disjunctive conjunction here.

Likewise, in the following line we find ἡ κε μὲνη το]τε δ' οὐτε μαχησεται οὔποτε κεν [μιν instead of ἡ κε μένη. τότε δ' αὖτε μαχήσεται ὁπότε κέν μιν. The mistake in this case seems to have been caused by the general meaning in Diomedes' speech : « You should not have tried to persuade him to fight, for this has made him even more arrogant. Let us leave him alone, whether he leaves or stays, for he won't fight, anyway » instead of the manuscripts' text « for he'll come back to fight when his soul... ».

The divergences discussed so far, therefore, point in the direction of a vulgarisation of the text, as the more complex question of the minus-lines seems to indicate : verses 697, 706 and 709 are missing from the text ; West's apparatus does not record that any vulgate manuscript has dropped them.

Before discussing 697 and 709, let us consider 706. Eustathius comments on the construction of the participle τεταρπόμενοι : καὶ ὅτι τὸ τεταρπόμενοι συνήθως γενικῇ συντέτακται, ληφθὲν ἀντὶ τοῦ κορεσθέντες, ἢ καὶ ἄλλως, κατὰ ἔλλειψιν, ἵνα λέγῃ ὅτι τερπόμενοι διὰ τοῦ φαγεῖν καὶ πιεῖν. ἐκ περιττοῦ δὲ μετὰ τὸ τεταρπόμενοι κεῖται τὸ φίλον ἦτορ. καὶ αὐτοῦ γὰρ ἄνευ ἐντελής ἡ ἔννοια¹⁶.

Although the papyrus surface is badly abraded at this point, we seem to have the remains of the « unnecessary » – ἐκ περιττοῦ in Eustathius' words – φίλον ἦτορ after the participle, but the following line is missing : the genitive commented on by Eustathius has disappeared, leaving the construction κατὰ ἔλλειψιν, and so has the formulaic τὸ γὰρ μένος ἐκτὶ καὶ ἀλκή. As Stephanie West points out, it is difficult to decide whether the line has been dropped from our scribe's text, or whether it has been introduced in the vulgate version, but, to quote her words, « where the line is inoffensive and there is no apparent reason why anyone should have excised it, it should probably be rejected »¹⁷.

The absence of 697 and 709 also results in a simpler text : the scholia record the rarity of the presence of a singular form after the last lines in Diomedes' speech, which seem to be addressed to the whole community of warriors. Thus the scholion attributed to Aristonicus comments at this point¹⁸ : <ὁ τρύνων· καὶ δ' αὐτὸς <ἐνὶ πρώτοις μάχεσθαι> : > ὅτι τὸν λόγον τοῦτον ἀκήκοεν κατὰ τὸ σιωπώμενον ὁ Ἀχιλλεύς· διό φησιν· οὐ γὰρ Τυδείδῃ Διομήδεος ἐν παλάμῃ | μαίνεται ἐγγεῖ (Π 74–75). καὶ ὅτι τῷ ἀπαρεμφάτῳ ἀντὶ τοῦ προστακτικοῦ κέχρηται. καὶ ὅτι τῇ ἐχομένῃ Ἀγαμέμνων ἀριστεύει. Α

Similarly the scholion 9, 709b ex. has : <καὶ δ' αὐτὸς ἐνὶ πρώτοις μάχεσθαι> στρατηγικῶς, πρὸς τὸ καταπλῆξαι τοὺς ἐναντίους τῷ πρόθυμον γενέσθαι τὸν βασιλέα. b(BCE3E4)T.

¹⁵ Compare, in the aorist, Hesychius <ἦεν>· εἶαεν.

¹⁶ Eustath. *Comm. ad Il.* 2, 838, 13–16.

¹⁷ S. West (1967) 14. Note that none of the lines missing in our papyrus (697, 706 and 709) – and neither the final lines of the book, on which see below – are listed among those missing in the papyri studied by West.

¹⁸ For the scholia to the *Iliad*, I follow Erbse's edition (1969–1988).

Eustathius also needs to explain the speech at this point, emphasizing that the infinitives are in place of a second person singular imperative¹⁹: ἡ δὲ τοῦ Διομήδους ἐνταῦθα πρὸς τὸν βασιλέα φράσις περὶ παρατάξεως τοιαύτη· αὐτὰρ ἐπεὶ κε φανῇ καλὴ ῥοδοδάκτυλος Ἥως, καρπαλίμως πρὸ νεῶν ἐχέμεν, ἦγουν ἔχε, λαὸν τε καὶ ἵππους ὀτρύνων, καὶ δ' αὐτὸς ἐνὶ πρώτοις μάχεσθαι, ὅ ἐστι μάχου.

Notice how he explicitly says that the speech is directed towards Agamemnon (πρὸς τὸν βασιλέα φράσις). Likewise, the following scholion insists on the same fact: 9, 708–709 <πρὸ νεῶν ἐχέμεν <λαὸν τε καὶ ἵππους | ὀτρύνων>: ἀπὸ τοῦ κοιμήσασθε (I 705) πληθυντικοῦ ἐπὶ τὸ ἐνικὸν μετέλθε σχηματίζων· ἐπὶ γὰρ Ἀγαμέμνονα μετήγαγε τὸν λόγον. b(BCE3E4)T. And similarly 9, 708.1 ex. <<ἐχέμεν>> ἀντὶ τοῦ ἔχε κύ, ὃ βασιλεῦ δηλονότι. Til

If so many explanations were required, it means that there was quite a difficulty in understanding this apparent change of addressee in the speech, which our scribe may have tried to eliminate by getting rid of both the initial apostrophe to Agamemnon (697) and the last line of the speech, where the singular form reappeared once the speech had shifted clearly to the whole of the Greek army. Once again we thus have a simplification of the text.

The line following 708, however, is not 710. In fact, the remains of the two lines following 708 are not consistent with any of the verses left from this point down to the end of the book. The third one can be safely identified with the first line of book 10. Whether or not there was a mark, such as a *paragraphos*, to mark the end of book 9 is not for us to know²⁰: the left-hand margin, where it would have appeared, is not preserved. It would not be surprising after all that there was no mark at all²¹; what is surprising is to find a different end for book 9 altogether. Regardless of the reconstruction of the two lines following 708, it seems clear that our papyrus did not finish the book with the warriors retiring to sleep, quite a typical scene to be found at the end of other books: thus *Il.* 7, and *Od.* 16, 18 but also 5, 7 and 14, where Odysseus lies down to sleep, and 19, where Penelope falls asleep.

The second line after 708, which we could call 708b, reads]ϵἰνξαδοταμυθ[ο]νϵειπ[; Roca edited it as πα]ϵἰν εαδοτα μυθον εειπεγ²². It is therefore clear that Diomedes' speech ends here, or in the previous line, and that immediately afterwards we are presented with the scene of the sleepless Agamemnon²³. This fact seems to contradict the thesis that book division as we know it was original, that is, as Minna Skafte Jensen maintains, « the poet's work »²⁴; it also undermines the idea that book-ends such as we know them were already well established in the Ptolemaic period²⁵.

At least our scribe does not seem to have been familiar with it: if indeed it was a well established fact that the end of book 9 occurred after our line 713, this particular point in

¹⁹ Eustath. *Comm. ad Il.* 2, 838, 16–19.

²⁰ The *paragraphos*, maybe accompanied by a *coronis*, would be the sign expected in a papyrus from the third century BC; see Schironi (2010) 76.

²¹ This is the case in P.Gen. inv. 90 (also III BC); see Schironi (2010) 88–89 and S. West (1967) 107–117, who nonetheless suggests there might have been some sign at the end of the line.

²² Roca-Puig (1998) 10. My reading of the line, as can be seen, differs slightly from Roca's: I cannot see any traces of second *omicron*, nor can I see the final characters of the line.

²³ What would be 708a, Roca edits θεω]ν υπατος και [αριτος], supposing an invocation to Zeus which would therefore be included in the speech. However, under the microscope I rather see]...αθαγατοι]ϵιν []...; this might go together with the dative of the following line (πα]ϵιν), thus placing the end of Diomedes' speech at line 708. The question will be dealt with in greater detail in the forthcoming edition of the papyrus.

²⁴ See Jensen (1999) 22. She argues that the poet, in his dictation of the poems over a period of 24 days on the occasion of one of the Greater Panathenaea under the Pisistratid rule, would have rounded off his recitation at the end of the day, thus giving birth to the 24 books.

²⁵ Thus S. West (1967) 20–24, who offers both negative and positive arguments to sustain the thesis that the book-division system familiar to us was already in use before the time of Zenodotus.

the narrative would be a most unlikely one for the scribe to tamper with. The papyrus seems to reflect a continuous recitation, with no particular stop at this point. We have seen how the text has been simplified in terms of awkward forms and lines ; but, because these final lines do not seem to be problematic, we have no reason to think that he may have eliminated them²⁶. Most critics agree that the division of the Homeric epics in 24 books was not original²⁷ ; especially in the case of the *Odyssey*, where the resulting books are in some cases much shorter than in the *Iliad*, it is not always easy to see why a particular point in the narrative was chosen to end a book²⁸. It is therefore not unnatural to think that such points may have been reinforced by means of adding a typical closing scene such as the men retiring to their tents in order to round off the end of the book²⁹. Although our scribe did not produce an utterly careless copy, he certainly does not seem to have been very worried about meeting the highest production standards ; rather, we seem to have a copy for private recitation, where no philological refinements would be expected, not to mention, very probably, a book-division system that, to judge from the evidence of our papyrus, had not yet become standard in the third century BC, just like the text itself.

Bibliography

- Andersen, Ø. (1999), « Dividing Homer. When and How Were the *Iliad* and the *Odyssey* Divided into Songs ? Comments », *SO* 74, 35–40.
- Bolling, G.M. (1945), « Movable *nu* at the End of Homeric Verses », *CPh* 40, 181–184.
- Boyaval, B. (1967), « Deux papyrus de l'*Iliade* (P.Sorb. inv. 2.302 et 2.303) », *BIFAO* 65, 57–69.
- Cavallo, G. / Maehler, H. (2008), *Hellenistic Bookhands* (Berlin / New York).
- De Jong, I.J.F. (1999), « Dividing Homer. When and How were the *Iliad* and the *Odyssey* Divided into Songs ? Comments », *SO* 74, 58–63.
- Dindorf, W. (1855), *Scholia Graeca in Homeri Odysseam* (Oxford, repr. 1962).
- Edwards, A.T. (1984), « P.Mich. 6972 : An Eccentric Papyrus Text of *Iliad* K 421–34, 445–60 », *ZPE* 56, 11–15.
- Erbse, H. (1969–1988), *Scholia Graeca in Homeri Iliadem (scholia vetera)* (Berlin).
- Hainsworth, B. (1993), *The Iliad : A Commentary. Vol. III : books 9–12* (Cambridge).
- Heiden, B. (1998), « The Placement of Book Divisions in the *Iliad* », *JHS* 118, 68–81.
- Hurst, A. (1986), « Papyrus Bodmer 49 : *Odyssée* 9, 455–488 et 526–556 ; 10, 188–215 », *Museum Helveticum* 43, 221–230.
- Huys, M. (1988), « A Ptolemaic Odyssey Papyrus in Louvain (P.Leuven 1987.01 : κ 185–195) », *Ancient Society* 19, 61–70.
- Huys, M. (1989), « Euripides, *Alexandros* fr. 46 Snell unmasked as *Ilias* T 325–329 », *ZPE* 79, 261–265.
- Jensen, M.S. (1999), « Dividing Homer. When and How Were the *Iliad* and the *Odyssey* Divided into Songs ? Report », *SO* 74, 5–34.

²⁶ Book 10 following book 9 has aroused the critics' suspicion, seeing that book 11 would naturally follow the last scene of book 9 ; see Hainsworth (1993) 150. But it is clear that our papyrus did have book 10 following book 9.

²⁷ This seems to have been the view of the Ancients ; see recently Nünlist (2006), arguing for the reliability of ancient testimonies, which place the division of the epics into books at a stage later than their composition. This is also the view of many modern scholars, such as Ø. Andersen (1999) 39, or M.L. / S. West (1999) 69, who think that book division goes back to the occasion of the Greater Panathenaea, thus agreeing on this point with Jensen, although in their opinion the division would have been made on a fixed, pre-existing text. Others, like De Jong (1999) 63, think that stops during the recitation would have taken place at « natural » places not necessarily fixed earlier, such as sunsets, sunrises, etc., and that « later, rhapsodes and book-sellers made use of the same devices to divide up the texts, each for his own purposes. Finally, the Alexandrian editors fixed this aspect of the Homeric text, just as they “settled” so many of its other variants (plus-verses, etc.). »

²⁸ See however Heiden (1998), who defends an organic distribution of book ends in the case of the *Iliad*.

²⁹ See Jensen (1999) 14–18 for different ways in which book-ends are « rounded off », one of them being precisely this one. In this respect, the suspected addition at the end of this book may have caused some puzzlement at the beginning of book 10 : far from enjoying a peaceful sleep, as is said in 9, 710–713, Agamemnon and Menelaus are restless and wake up the Greek generals. Of course it could always be thought that our scribe dropped the verses precisely for that reason, but this would equally be another indication that no such strong segmentation was felt at this point so as to indicate the widely acknowledged end of a book.

- Messeri Savorelli, G. / Pintaudi, R. (1997), « Frammenti di rotoli letterari laurenziani », *ZPE* 115, 171–177.
- Montserrat, D. (1993), « A Ptolemaic Papyrus of *Iliad* 17 », *BICS* 38, 55–58.
- Nünlist, R. (2006), « A Neglected *Testimonium* on the Homeric Book-Division », *ZPE* 157, 47–49.
- Pontani, F. (2007), *Scholia Graeca in Odyseam I. Scholia ad libros α–β* (Roma).
- Roca-Puig, R. (1972), *Homer. Fragment de l'Odissea, 11, 73–78. Papir de Barcelona, inv. no. 46* (Barcelona).
- Roca-Puig, R. (1973), « Un fragment de l'*Odyssée* du III^e siècle avant J.-C. (P. Barc. inv. no. 46) », *CE* 48, 109–113.
- Roca-Puig, R. (1976), *Homer. Fragment de la Iliada. 9, 696 10, 3. Papir de Barcelona, Inv. número 47* (Barcelona).
- Roca-Puig, R. (1998), « Homer. Fragment de la *Iliada*. 9, 696 – 10, 3. Segona edició », in Balasch, M. (ed.), *Ramon Roca-Puig, i la ciència dels papirs* (Lleida) 5–11.
- Schironi, F. (2010), *To Mega Biblion. Book-ends, End-titles, and Coronides in Papyri with Hexametric Poetry* (Durham, North Carolina).
- Torallas Tovar, S. / Worp, K.A. (2009), « A Fragment of Homer, *Iliad* 21 in the Newberry Library, Chicago », *BASP* 46, 11–14.
- Von der Mühl, P. (1945), *Homeri Odyssea (Editiones helveticae, series Graeca 4, Basel, repr. Stuttgart 1971)*.
- West, M.L. (1998–2000), *Homeri Ilias* (Stuttgart / München).
- West, M.L. / West, S. (1999), « Dividing Homer. When and How Were the *Iliad* and the *Odyssey* Divided into Songs ? Comments », *SO* 74, 68–73.
- West, S. (1967), *The Ptolemaic papyri of Homer (Pap. Colon. 8, Köln / Opladen)*.

THE FUNCTION OF WITNESSES IN THE WILLS FROM LATE ANTIQUE EGYPT

Maria Nowak¹

Introduction

The purpose of this paper is to discuss the role of witnesses in the establishment of a will as it may be found in sources of written law and documents of legal practice, preserved mostly in Egyptian papyri. Consequently, the evidence presented here deals largely with wills preserved in writing².

Civil Law

A discussion of the role of witnesses in Roman wills must start with the *mancipatory* will, as it was the earliest type of Roman testament witnessed by private witnesses³. The function of witnesses in *mancipatory* wills was rather secondary; they witnessed a fictitious *mancipatio* which was a required element of the will⁴; Gaius *Inst.* 2, 104: *eaque res ita agitur: qui facit testamentum, adhibitis, sicut in ceteris mancipationibus, V testibus ciuibus Romanis puberibus et libripende, postquam tabulas testamenti scripserit, mancipat alicui dicis gratia familiam suam*.

Witnesses are traceable in documentary sources from the moment when the first written Roman wills appear in papyri in the first century AD⁵. In wills on papyri from the period prior to the issue of the *Constitutio Antoniniana*, there are two elements related to the function of witnesses in written wills – witnesses' clauses and *mancipatory* clauses.

The witnesses' clauses are attested in both the Latin originals, and in the Latin and Greek copies of those originals – composed as either an ἀσθεντικόν required by law at the moment of the official opening of the will, or as an ἀντίγραφον written for other reasons at any time after the opening⁶. They were based on a simple repetitive model which contained solely information about who the witnesses were, as in a will of the Roman knight Antonius Silvanus⁷. FIRA III 47 (CPL 221; Alexandria, AD 142): *Nemonius --- duplicarius turmae Mari signavi*. There are six more, probably holographic signatures. As the entire text of the will is preserved, one can compare the signatures with the *mancipatory* clause: *familiam pecuniamque testamenti faciendi causa emit Nemonius duplicarius*

¹ I would like to express my thanks to Professor Boudewijn Sirks (Oxford), who has commented on the draft of this paper, and to Jesse Simon (Oxford) for his linguistic assistance.

² Originally, a *mancipatory* will was an oral act, only voluntarily accompanied by writing. In oral wills, the content of dispositions was expressed openly in front of all persons taking part in the act of completion and this was called *nuncupatio*. However, in the case of secret wills – expressed in writing – *nuncupatio* was reduced to the formula; see Gaius *Inst.* 2, 104: *haec ita ut in his tabulis cerisque scripta sunt, ita do ita lego ita testor, itaque vo, Quirites, testimonium mihi perhibetote*; also Guarino (1956) 58–64; Archi (1955) 293–294; Kaser (1971) 679. Already in the early classical period the original *nuncupatio* expressing the full content of a will must have been very rare since only one example of its application is preserved; see Suet. *Vit. Hor.* 75; Amelotti (1966) 13; Meyer (1988) 273. In postclassical Roman law two separate forms of a will were recognised – the oral and the written one; see Kaser (1975) 481.

³ About *testamentum calatis comitiis* and *in procinctu*, see Arangio Ruiz (1947) 21; Biondi (1955) 33; Biondi (1966) 116–117; Scherillo (1995) 182.

⁴ We do not know when the *mancipatio* became fictitious; it evolved, however, from the *mancipatio familiae*, which consisted of two acts *inter vivos* (two effective *mancipationes*) by which the effect was achieved *mortis causa*: see Biondi (1966); Gandolfi (1962).

⁵ The earliest example is ChLA IX 399 (Alexandria, AD 91).

⁶ See Lewis (1990) 37.

⁷ The subscriptions in other five originals were not preserved: BGU VII 1695 (= CPL 223; Alexandria, AD 157); 1696 (= CPL 224; Philadelphia, II AD); P.Mich. VII 437 (= CPL 225; provenance unknown, II AD); 446 (= CPL 226; provenance unknown, II AD); and a will from nowadays Wales, see Tomlin (2001).

turmae Mari, libripende M. Iulio Tiberino sesquiplicario turmae Valeri, antestatus est Turbinium signiferum turmae Proculi.

Pasquale Voci observed that these signatures belong to the persons involved in *mancipatio*, that is to the five witnesses (starting from the honorary one called *antestatus*), the *familiae emptor* and the *libripens*⁸. In other documents, mostly copies of original wills, the same pattern is visible⁹. After comparing this practice with the Gaian text we may conclude that the original function of witnesses was their physical presence at the very act of *mancipatio* and witnessing thereto, but not to the will as such, and that the witnesses' role was to witness the act, but not the content of the will¹⁰.

This function is also made evident by the catalogue of persons excluded from the function of witnesses to mancipatory wills (Gaius *Inst.* 2, 105–107, *Tit. Ulp.* 20, 1). Those who were not capable of acting as witnesses at the act of making a will were men connected to either the *testator* or the *familiae emptor* through *patria potestas*. However, an heir himself could easily play the role of witness to a testament which appointed him an heir¹¹.

Nevertheless, the papyri do not allow us to conclude that this was the only role of Roman citizens who took part in the composition of wills. The examination of the aforementioned documents, composed during will-opening ceremonies, indicates that the function of witnesses was also related to the very act of sealing (but not subscribing)¹². In almost all Roman wills in Egypt written before the *Constitutio Antoniniana* testamentary witnesses are called *σφραγισταί* or *signatores*.

Moreover, in the documents of the opening, their role is to recognise seals. A record would first make known that a will had been opened and read out in front of sealers who had recognised their seals, and would then be followed by a list of those who identified their seals.

- P.Diog. 10 (= ChLA XLVII 1403 = P.Coll.Youtie I 64 ; Ptolemais Euergetis, AD 211) : *apert(um) et rec(itatum) (...) praes(ente) pl(urima) part(e) signat(orum) f(igentium) sig(na), L(ucius) Valerius Lucretianus adg(noui). M(arcus) L[. . .]nus adg(noui). Fl(avius) Diogenes adg(noui). Arrius Nigerus adg(noui) M(arcus) Aurel(ius) Anubion. L(ucius) A[. . .] Cottarus.*
- BGU I 326 (= FIRA III 50 = M.Chr. 316 = Sel.Pap. I 85 = Jur. Pap. 25 ; Arsinoite nome, AD 194) : ἡνύγη (l. ἡνοίγη) καὶ ἀνεγνώσθη (...). οἱ λοιποὶ σφραγισταὶ Γαῖος Λογγῖνος Ἀκύλας, ἐπέγνοι (l. ἐπέγνω), Ἰούλιος Βολύττιος, Μάρκος Ἀντίστιος Περωνιανὸς <Ιούλιος> <Γεμέλλος οὐτερ[α]νός>¹³.

A document published as BGU I 361 (= FIRA III 57 = M.Chr. 92 ; Philadelphia, AD 184) reports a family dispute regarding an opening of a will which took place in the presence of Apollonios, the *strategos* of the district. As the son of a *testator*, supported by his half-brother, tried to stop the opening of his father's will, he questioned the authenticity of the

⁸ See Voci (1967) 330 ; Kaser (1971) 679–680.

⁹ ChLA IX 399 (= P.Yale inv.1547 ; provenance unknown, AD 91) ; ChLA X 412 (= P.Berol. inv. 7124 ; Ptolemais Euergetis, AD 131) ; FIRA III 47 (Alexandria, AD 142) ; BGU VII 1695 (Alexandria, AD 157) ; PSI XIII 1325 (= SB V 7630 ; Alexandria, AD 172–174) ; BGU XIII 2244 (= P.Berl.Brash. 3 ; Alexandria, AD 186) ; BGU I 326 (= FIRA III 50 ; Karanis, AD 194) ; P.Diog. 10 (= P.Coll.Youtie 64 ; Ptolemais Euergetis, AD 211) ; P.Oxy. XXII 2348 ; Oxyrhynchus, AD 224) ; perhaps P.Laur. I 4 (provenance unknown, AD 246).

¹⁰ It must be remembered that in the case of a mancipatory will performed orally witnesses of *mancipatio* had to play the role of witnesses to the content of the will as well, in case any legal dispute concerning such a will arose. On the witnesses' role, see also Kaser (1971) 679.

¹¹ See Scherillo (1995) 229–230.

¹² In classical times, the signatures were not an obligatory element required for validity of testamentary tablets. They might have been introduced into the law in Constantine's time ; see Meyer (1988) 36–38. The signatures were perhaps adapted from legal practice ; see Kaser (1975) 481.

¹³ See also P.Berol. inv. 7124 (= ChLA X 412 ; Karanis, AD 131) ; PSI XIII 1325 (Alexandria, AD 172–174) ; P.Oxy. XXII 2348 (Oxyrhynchus, AD 224) ; BGU XIII 2244 (= P.Berl.Brash. 3 ; Alexandria, AD 186).

seals, as well as their recognition and, consequently, the authenticity of the document itself¹⁴.

- BGU I 361 (= FIRA III 57 = M.Chri. 92 ; Ptolemais Euergetis, AD 184) : καὶ περὶ τῆς διαθήκης δὲ ἀποκρίνομαι (l. ἀποκρίνομαι), ὅτι ἐν πάσαις ταῖς διαθήκαις ἑπτὰ εἰσὶν σφραγισταί. εἰ οὖν ἐκὶ (l. ἐκεῖ) ἐν ταύτῃ ἑπτὰ ἐξ[φράγι]σαν, ἡκέτωσαν καὶ τὰς σφραγίδας αὐτῶν πρότερον ἐπιγν[ώτω]σαν. εἰ δὲ ἀπὸ τῶν ἑπτὰ τέσσαρες ἐνθάδε εἰς καὶ νομικὸς (...) βή[μ]ατος ἔρχεται ἀξιῶν λυθῆναι τὴν διαθήκην, οὐκ ἐν ὀλίγῃ ὑπ[ο]νία γε[ί]νομαι¹⁵.

These passages illustrate how the function of witnesses evolved from the secondary role of testifying to the act of *mancipatio* to the primary role of guarantors of the authenticity of documents, composed in secret in order to preserve the content of a testator's disposition (expressed on tablets accompanying the mancipatory will). As no other proof of the authenticity was used, this function seems to be particularly important.

On the other hand, there is no way of ascertaining whether the act of *mancipatio nummo uno* was ever performed in Egypt. It seems improbable, as there is not much evidence of the application of any kind of *mancipatio* in papyri, except for mancipatory clauses in wills¹⁶. Also outside of Egypt the practice of both a symbolic and a real *mancipatio* is unsatisfactorily attested¹⁷. As the *mancipatio* was a very Roman act of archaic origin, it should have been incomprehensible to provincials of a much later period, who were rooted in a different legal culture. It is therefore hardly plausible that this act was effectively performed during the composition of wills. This makes more credible the supposition that, at least in Egypt, the sole role performed by the witnesses was effectively to guarantee the authenticity of documents composed, in order to preserve the content of wills.

This conclusion is further supported by the fact that no local will, composed orally, existed in Roman Egypt¹⁸. Moreover, a valid will had to be sealed by witnesses and no other requirements were applied. In a papyrus recording a family dispute there is a statement that a valid will was one witnessed by a proper number of witnesses¹⁹. Documents concerning opening of wills prove the same : a legally valid will was one sealed by witnesses²⁰. Therefore, one can conclude that Roman wills were performed in the local way, even though they were framed on the Roman formulary²¹.

¹⁴ See Schubert (2005) 232–235 ; Crook (1995) 86.

¹⁵ In other sources one may see that wills were opened in the presence even of a smaller number of witnesses. See Paul. *Sent.* 4, 6, 1 ; *Dig.* 29.3.6 ; P.Hamb. I 73 (= SB III 6273 ; Philadelphia, II AD) ; BGU VII 1655 (Philadelphia, AD 169) ; FIRA III 50 ; P.Diog. 10 ; P.Oxy. XXII 2348 (Oxyrhynchus, AD 224) ; P.Ital. I 4–5 (Ravenna, VI AD) ; Kreller (1919) 396–401 ; Ferrari (1929) 633–644 ; Amelotti (1966) 186–187 ; Martini (1968) 483–495.

¹⁶ ChLA XII 521 = FIRA III 14 = CPL 206 = Jur.Pap. 9 (Oxyrhynchus, later than AD 212).

¹⁷ Cf. *Tabula Fortunatae* (Britain, I–III AD). The tablets from Transylvania : FIRA III 87–90 (AD 139–160) ; the *Mancipatio Pompeiana* FIRA III 91 (AD 61) ; the *Formula Baetica* FIRA III 92 (I/II AD) ; three *mancipationes donationis causa* FIRA III 93–95 (II/III AD), and also much later documents from Ravenna : P.Ital. I 13 ; 20 ; 21 ; II 30 ; 35 ; 48/41 (VI and VII AD). However, in the case of these last documents, one cannot be sure whether their authors had any understanding of the applied terminology concerning *mancipatio*. Elisabeth Meyer (2004) 114 claims that *mancipatio* continued to be performed in acts such as wills, adoptions, emancipations, *coemptio*, *nexum* and noxal surrender of an erring child or slave until the time of Justinian or as long as these acts themselves continued to be used. I was, however, unable to find sources supporting this statement.

¹⁸ See Kreller (1919) 314.

¹⁹ CPR I 18 = M.Chri. 84 = SPP XX 4 = Jur.Pap. 89 (Ptolemais Euergetis, AD 124).

²⁰ Petitions : P.Fouad. I 32 (Oxyrhynchus, AD 174) ; P.Mert. II 75 (Oxyrhynchus, AD 185) ; P.Oxy. XLIV 3166 (Tholthis, AD 187). Protocols : P.Köln II 100 (= SB X 10500 = 10756 ; Oxyrhynchus, AD 133) ; P.Oxy. III 494 (= M.Chri. 305 ; Oxyrhynchus, AD 165).

²¹ See Avenarius (2009) 16–20.

Praetorian Law

In the doctrinal sources of Roman law, one can find information about how praetorian law maintained the validity of wills which were not composed according to one or more requirements concerning the external form of a will²². A brief summary of the rules can be read in the classical source *Tituli ex corpore Ulpiani*.

Reg. Ulp. 33 : si septem signis testium signatum sit testamentum, licet iure civili ruptum vel irritum sit, praetor scriptis heredibus iuxta tabulas bonorum possessionem dat, si testator et civis Romanus et suae potestatis, cum moreretur, fuit ; quam bonorum possessionem cum re, id est cum effectu, habent, si nemo alius iure heres sit.

The described practice might be applied to the tablets composed according to civil law. The seals of five witnesses to *mancipatio*, plus those of *familiae emptor* and *libripens* seem to have been the seven seals required by praetorian law in order to make valid a defective will²³. This is the case of Antonius Silvanus' will, since among the sealers there are persons who were mentioned, in a mancipatory clause, as those who played the role of the fictitious acquirer of the inheritance and the scale-holder.

The statement is also supported by documents of opening²⁴. Thus the witnesses known from Egyptian wills played a double role of witness to both a *mancipatio* and to the document itself²⁵. Moreover, praetorian law conferred authority only upon wills accompanied by tablets and, as the validity of a document depended on the presence of seals affixed to the document, witnesses to wills became an element guaranteeing the entire existence of a will, at least at the level of *ius honorarium*.

The conclusion to be drawn is that there is a dualism in the role of witnesses in the process of making wills in the classical period. It is a dualism of acting as witness to the act and, at the same time, to the document accompanying this act²⁶. It is a dualism of – to use modern terminology – the probationary and the constitutive character of witnessing. Though witnesses gave an expectation of the validity of an act under praetorian law, it was not an absolute expectation. In the above quoted passage of the *Tituli* we read : *quam bonorum possessionem cum re, id est cum effectu, habent, si nemo alius iure heres sit*.

However, together with a constitution issued by Antoninus Pius, which made such *bonorum possessio cum re*, the need for the dualism disappeared.

Gaius *Inst. 2, 120 : sed videamus, an etiam si frater aut patruus extent, potiores scriptis heredibus habeantur ; rescripto enim imperatoris Antonini significatur eos, qui secundum tabulas testamenti non iure factas bonorum possessionem petierint, posse aduersus eos, qui ab intestato uindicant hereditatem, defendere se per exceptionem doli mali*.

By granting an exception against the *hereditatis petitio* to heirs instituted in *tabulae*, their position was safeguarded ; otherwise an intestate heir would have been able to take precedence over an heir instituted in a civil will valid solely *iure praetorio*. The Emperor thus abolished the need for the performance of the act *per aes et libram*. From the moment this constitution was issued the position of heirs only written down in tablets was as solid as the position of heirs instituted through the proper civil act.

²² Cic. *Verr.* 2, 1 ; 45 ; 117 ; *Dig.* 37, 11, 1, 2 ; 28, 1, 23.

²³ See Voci (1967) 330.

²⁴ PSI XIII 1325 ; BGU XIII 2244 ; BGU I 326 ; P.Oxy. XXII 2348.

²⁵ Voci's observation of a double function of witnesses is correct. One may, however, not agree with the statement suggesting the existence of two parallel types of wills in classical Roman law : see Voci (1967) 330–333. A « praetorian will » may not be distinguished as the independent form of a testament, since the tablets as the instrument of keeping content of a will secret was the very idea of civil law. The tablets might accompany an act of *testamentum per aes et libram*, yet not necessarily ; see Archi (1955) ; Guarino (1956). The praetorian law, however, gave *bonorum possessio secundum tabulas* to heirs instituted in a civil will void because of the defect of external form, but only if the tablets completed according to civil law existed ; see Amelotti (1966) 191–215.

²⁶ See Kaser (1975) 478.

Late Antiquity

What consequences did this constitution have for the function of testamentary witnesses? First of all, it meant the disappearance of a mancipatory will. Since *bonorum possessio secundum tabulas* became *cum re*, at least at the level of legal practice *mancipatio nummo uno* was no longer necessary. Nonetheless, the wills including mancipatory clauses remained standard in the papyri until the second quarter of the third century. The factual disappearance of a mancipatory will takes place when Alexander Severus issued the constitution on the language of wills²⁷. The decay of mancipatory wills meant also the disappearance of *mancipatio* witnesses in testamentary practice²⁸. It is worth stressing that a perfectly effective will had to be sealed by seven persons and composed according to the requirements concerning their inner form – the *ordo scripturae*.

Still, together with both the progressive decay of *testamentum per aes et libram* and the disappearance of the distinction between civil and praetorian testamentary succession, the function of witnesses started to become more and more significant and uniform²⁹. Justinian's *Institutions* 1, 2, 10, 10 include a list of persons excluded from being witness to a will³⁰. The persons who were not allowed to play the role of witnesses were heirs to a will in which they were instituted and men connected with them through parental power, whereas before, this role could not be played by people related to the *testator* and the *familiae emptor*. This is to be interpreted as a change in the function of witnesses. They now acted as witnesses to the will itself, not to the act on which the will was framed.

The function of witnesses became more significant. The more constitutions abolished the inner formalities, the more they emphasised the importance of witnesses in wills. This tendency is visible in the dogmatic sources as well as in the papyri. Since the earlier requirements, as solemnity of *heredis institutio* and *exhereditatio* or the presence of *mancipatio* and *nuncupatio* disappeared either through formal abrogation, as in the case of *heredis institutio* (C. 6, 23, 15, possibly AD 320), or through disuse, as in the case of *mancipatio* and *nuncupatio*, witnesses became the sole element required for the validity of wills³¹. The constitutive function of witnesses is literally and repetitively expressed in the constitutions starting from the beginning of the fourth century³².

This trend is underlined in the documents of practice as well :

- SPP I, p. 6–7 (= FIRA III 52 ; Antinoopolis, V AD) : κυρίαν δὲ οὐσαν καὶ βεβαίαν αὐτὴν ἐθέμην ἐφ' ὑπογραφῆς ἐμῆς καὶ τῶν αὐτῶν ἐπτά νομίων μαρτύρων ὁμοῦ συνηγμένων καὶ σφραγιζόντων κατὰ τὴν θεῖαν διάταξιν.
- P.Oxy. XVI 1901 (Oxyrhynchus, V/VI AD) : ταύτης μου τῆς διαθήκης καλῶς [ἐχούσης, ποιηθείσης] ὑπάτοις τοῖς προκειμένοις, καὶ ἡξίωσα τοὺς ἐξῆς ἀξιολύτους [τοὺς μάρτυρας] ἐνθεῖναι τὴν αὐτὴν μαρτυρίαν καὶ σφραγίδα μετὰ τὴν ἐμὴν [ὑπογραφὴν πρὸς] ἀσφάλειαν καὶ βεβαίωσιν τῶν ἐμοὶ παραστάντων.
- P.Cair.Masp. III 67324 (Aphrodito, ca. AD 525) : ἦν περ δι[αθ]ήκην ὑπεγόρευσα (1. ὑπηγ-) καὶ παρεσκεύ[α]σα α(ὐ)τὴν γραφῆναι κ(αὶ) ὑπογραφῆναι δι[α] τῶν ἐξῆς ὑπογραφόντων μαρτύρων ἐπτά τὸν ἀριθμόν, οὗς περ μάρτυρας προσεκαλεσάμην, κ(αὶ)

²⁷ See Rochette (2000). The last will known to us which was based on at least a distant memory of mancipatory will appeared in the thirties of the fourth century and it must have been a curiosity at that time : P.NYU II 39 (= SB V 8265 ; Karanis [?], AD 335).

²⁸ See Kaser (1975) 478.

²⁹ In this paper I shall not discuss the passages of the *Theodosian Code* where the information about civil and praetorian wills appears ; see David (1931) ; Archi (1955) ; D'Ors (1955) ; Voci (1967).

³⁰ See also *C.Th.* 4, 4, 3 ; *C.* 6, 23, 22 ; Voci (1982) 76. The legatees could easily play the role of witnesses, which is attested also by the texts of practice ; see Amphilophos in the will of Gregory of Nazianzus.

³¹ On the date of *C.* 6, 23, 15, see Tate (2008) 241–242 ; on the witnesses, see Kaser (1975) 479.

³² *C.Th.* 4, 4, 1 (AD 326 [?]) ; *C.Th.* 4, 4, 3 (AD 396) ; *C.* 6, 23, 31 (= *Nov.Th.* 16, 1 ; AD 439) ; *C.Th.* 4, 4, 7 (AD 424).

- παρανέγων αὐτοῖς τὴν δύναμιν τῆς διαθήκης καὶ πέπεικ[α] κατὰ τοὺς νόμους] ὑπογράψαι³³.
- P.Cair.Masp. III 67312 (Aphrodito, AD 567) : ταύτην τὴν διαθήκην τίθημι, ἐπὶ παρουσίᾳ τῶν κατὰ παράκλησιν ἐμὴν προσκληθέντων καὶ ἐπὶ τὸ αὐτὸ συνηγμένων ῥογάτων νομίμων ἑπτὰ μαρτύρων(ν), πολιτῶν ὄντων Ῥωμαίων, ἐφήβων, καὶ ὑπολήμψεως ἀντιποιο(ν)μένων, τῶν κ(αὶ) ἐξῆς ὑπογραφόντων ταύτη μο(ν) τῇ δ[ιαθ]ήκῃ καὶ σφραγιζόντων αὐτὴν ἐν μίᾳ συνόδῳ καὶ ῥοπῇ καὶ ὥρᾳ, μηδεμιᾶς ἐτέραςπράξεως μεκολαβούσης, κατὰ τὴν τῶν νόμων δύναμιν.
 - Will of Gregorius in P.Ital. I 4–5 (= ChLA XVII 653 ; Ravenna, AD 552) : *testium quoque rogatorum numero competenti ad hanc tantum causa, scientium quur venirent, uno tempore eundemque in loco sub meorum visione conspectum suscriptionibus signaculisque firmavi, quem claudi signarique praecipere, et valere iussi.*

The important question in this context is the scope of the witnesses' act, namely, whether it was either the act of composition of the document, or the contents of the will. In the documents, both the presence of witnesses and physical signs of this presence – seals and signatures – are stressed. This is what one observes in the already quoted examples ; however, in the doctrinal sources the differentiation is clear.

C. 6, 23, 21 (= Nov. Th. 16, 1) : *hac consultissima lege sancimus licere per scripturam conficientibus testamentum, si nullum scire volunt quae in eo scripta sunt, signatam vel ligatam vel tantum clausulam involutamque proferre scripturam vel ipsius testatoris vel cuiuslibet alterius manu conscriptam, eamque rogatis testibus septem numero civibus Romanis puberibus omnibus simul offerre signandam et subscribendam, dum tamen testibus praesentibus testator suum esse testamentum dixerit quod offertur eique ipse coram testibus sua manu in reliqua parte testamenti subscripserit : quo facto et testibus uno eodemque die ac tempore subscribentibus et consignantibus valere testamentum nec ideo infirmari, quod testes nesciant quae in eo scripta sunt testamento.*

The moment a will was completed was the moment it was sealed and subscribed and, therefore, became a valid will. Thus, witnesses played a role which, according to modern terminology, might be named the constitutive function, as their seals and signatures together with testators' subscription constituted the will³⁴. As the authors of the *Institutions* 1, 2, 10, 3 rightly observed, this concept had been adopted from the praetorian law by legal practice (approved by imperial constitutions).

The above statement is also supported by the documents recording ceremonies of opening. The first one is a dialogue between an official responsible for the opening of wills, *logistes*, and a party claiming the opening.

P.Oxy. LIV 3758 (Oxyrhynchus, AD 325) : ὁ λογι(στῆς) εἰ(πεν) · πόσοι εἰς[ὶ] σφραγισταί ; Διογένης εἰ(πεν) · ἑπτὰ, τέσσαρες δὲ πάρεσι. ὁ λογι(στῆς) εἰ(πεν) · ὑποχ[ρ]α[ψά-τωσαν] [οἱ] τέτ[τα]ρ[ε]ς ἐ[πε]γν[ω]κέ[ν]αι ἐ[α]υτῶν τὰς σφραγίδας. καὶ τῶν παρόν[τ]ων[σ] σφραγιστῶν ὑποσημειωσαμένων (l. -σημειω-) ἐπεγν[ω]κέ[ν]αι ἐ[α]υτῶν τὰς σφραγίδας, ὁ λογι(στῆς) εἰ(πεν) · λυθήτω τὸ γραμμάτιον κ[αὶ] ἀναγνωσθήτω.

The second one also records the procedure of opening. The text of the opening of five wills from Ravenna was based on one scheme³⁵. After a depositary's petition for the opening of a will, the official said : *suscipiatur carta testamenti, quae offertur, et testibus praesentibus ostendatur*. Then follows : *cumque carta testamenti suscepta fuisset et testibus praesentibus ostensa*. (A witness) responded : *constat me in hoc testamento interfuisse, in quo*

³³ Cf. P.Vat.Aphrod. 7 (Aphrodito, AD 546/547).

³⁴ See Kaser (1975) 480.

³⁵ Reconstructed in P.Ital. I, p. 196–197.

agnosco signaculum anuli mei, superscriptionem meam, et infra subscribi. Then, other witnesses present at the ceremony repeated the same formula. Thereafter, the official said : *quid de alio teste, cuius signaculum superscriptionem inprexam vidimus ?* In response, the witnesses present said : *constat* (name of a witness / witnesses) *una nobiscum in hoc interfuisse testamento, in quo agnoscimus anuli eius signacula, superscriptionem, sed nunc absens est.* The narration : *quoniam de agnitis signaculis vel supersubscriptionibus testium responsio patefecit, nunc carta testamenti resignetur, linum incidatur, aperiatur et per ordinem recitetur.*

This text clearly illustrates that a valid will was a document with authentic seals, which is indicated by the fact that the recognition of the seals resulted in the opening of a will, in other words, with the recognition of the authenticity. Thus, witnesses in late Roman law played two roles : they made a will valid (through a seal and a signature) and guaranteed the correctness of the very act of completion which was secured by all of the conditions imposed on it in the imperial constitutions, like the obligation of *unitas actus*³⁶. The need for securing the act of completion of a will is also visible in the deeds of practice, which constantly mention the fact that the presence of some witnesses fulfilled the legal requirements, or at least that some witnesses were present during the act of completion.

- P.Col. VII 188 (= SB XX 14379 ; Karanis, AD 320) : Οὐ]αλέριος Ἰσίδωρο[ε ἑκατόν-ταρχος συγκολλήγας συνέστηκα καὶ μαρτυρῶ.
- A will of Gregory of Nazianzus : Ἀμφιλόχιος ἐπίσκοπος τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας τοῖς ἐν Ἰκονίῳ παρὼν τῇ διαθήκῃ τοῦ αἰδεσιμωτάτου Γρηγορίου καὶ παρακληθεὶς παρ' αὐτοῦ ἐπέγραψα χειρὶ ἐμῇ.
- P.Oxy. XVI 1901 : Φοῖβ[άμμων υἱὸς] Θεοτίμου μαρτυρῶ τῇδε τῇ διαθήκῃ ἀκούσας παρὰ Ποῦσι κούρε[ορος τοῦ διαθεμένου] ὡς πρόκ(ε)ται).
- P.Cair.Masp. III 67324 :✠ Ψενθαῖς Ὀλλοτος πρεσβ(ύτερος) μαρτυρῶ τῇ διαθήκῃ ἀκούσας παρὰ τοῦ θεμένου³⁷.
- P.Ital. I 6 (= ChLA XXI 714 ; Ravenna, AD 575) : *huic testamentum rogatus a Mannae viro devoto, filio quondam Naderit, ipso praesente et subscribente, atque ei testamentum relictum, per quo constituit heredem sanctam catholicam ecclesiam Ravennate, testis suscribi.*

The quoted subscriptions have a double meaning. First of all, they attest the formal correctness of the act of completion. Secondly, they inform us – especially in the later documents – that witnesses heard the will when it was dictated : μαρτυρῶ τῇ διαθήκῃ ἀκούσας παρὰ τοῦ θεμένου. Thus, they might confirm that the written content was in accordance with what a *testator* dictated. They could probably testify if any legal dispute arose or if the document was lost. Despite the constitution (C. 6, 23, 21 = *Nov.Th.* 16, 1, AD 439) reminding us that there was no legal necessity to disclose the content of a testament in front of the witnesses, the practice of making the content of wills known to witnesses was wide-spread in both East and West³⁸.

To conclude, the role of witnesses as recorded in papyri and sources of written law underwent a visible process of evolution. Initially, their function was to witness the formal act of *mancipatio* ; however, as the last institution was never perfectly performed (at least in Egypt) the character of witnessing evolved into the constitutive one. The witnesses *de facto* guaranteed the correctness of the document, since the document replaced the act *per aes et libram*. The final stage of the evolution was the acceptance of this function by imperial law.

³⁶ See Kaser (1975) 480.

³⁷ Cf. P.Vat.Aphrod. 7 ; P.Köln X 421 (= P.Michael. 53 ; Aphrodito, AD 524/525).

³⁸ The secrecy of the content of the will – if written – was guaranteed at least from the moment of issuing the *senatus consultum Neronianum* ; see Arangio Ruiz (1974).

Bibliography

- Amelotti, M. (1966), *Il testamento romano attraverso le prassi documentale. Le forme classiche di testamento* (Firenze).
- Arangio Ruiz, V. (1947), *Storia del diritto romano* (Napoli).
- Arangio Ruiz, A. (1974), « Il testamento di Antonio Silvano e il senatoconsulto di Nerone », in *Studi epigrafici e papirologici* (Napoli) 382–389.
- Archi, G.G. (1955), « Oralità e scrittura nel *testamentum per aes et libram* », in *Studi in onore di Pietro de Francisci* IV (Milano) 287–318.
- Avenarius, M. (2006), « Il *liber singularis regularum* pseudo-ulpiano : sua specificità come opera giuridica altoclassica in comparazione con le *Institutiones* di Gaio », *Index* 34, 455–477.
- Avenarius, M. (2009), « Formularpraxis römischer Urkundenschreiber und *ordo scripturae* im Spiegel testamentsrechtlicher Dogmatik », in Avenarius, M. / Möller, C. / Meyer-Pritzl, R. (Hrsg), *Ars Iuris. Festschrift für Okko Behrends zum 70. Geburtstag* (Göttingen) 13–41.
- Biondi, B. (1955), *Successione testamentaria e donazioni* (Milano).
- Biondi, B. (1966), « Impostazione del testamento nella giurisprudenza romana, nei codici e nella dommatica moderna », *Revue internationale des droits de l'antiquité* 13, 107–122.
- Crook, J. (1995), *Legal Advocacy in the Roman World* (London).
- David, M. (1931), « Über die Form des ordentlichen, schriftlich abgefaßten Privattestaments zur Zeit des Dominats », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung* 52, 314–325.
- D'Ors, A. (1955), « El *Testamentum Porcelli* y su interes para la historia juridica », *Revue internationale des droits de l'antiquité* 32, 219–233.
- Ferrari G. (1929), « Papiri ravennati dell'epoca giustiniana relativi all'apertura dei testamenti », in *Studi in onore di P. Bonfante* I (Milano), 633–644.
- Gandolfi, G. (1962), « *Prius testamentum ruptum est* », in *Studi in onore di Emilio Betti* III (Milano) 211–228.
- Guarino, A. (1956), « La forma orale e la forma scritta nel testamento romano », in *Studi in onore di P. de Francisci* II (Milano) 51–77.
- Kaser, M. (1971), *Das Römische Privatrecht* I (München).
- Kaser, M. (1975), *Das Römische Privatrecht* II (München).
- Kreller, H. (1919), *Erbrechtliche Untersuchungen auf Grund der gräco-ägyptischen Papyrusurkunden* (Leipzig / Berlin).
- Lewis, N. (1990), « Notationes Legentis », *BASP* 27, 37–41.
- Martini R. (1968), « Sulla presenza dei *signatores* all'apertura del testamento », in *Studi in onore di Giuseppe Grosso* (Turin) 483–495.
- Meyer, E.A. (1988), *Literacy, Literate Practice and the Law in the Roman Empire, A.D. 100–600* (Hew Haven).
- Rochette, B. (2000), « La langue des testaments dans l'Egypte du III^e s. ap. J.-C », *Revue internationale des droits de l'antiquité* 47, 449–461.
- Scherillo, G. (1995), *Corso di diritto romano. Il testamento* (Milano).
- Schubert, P. (2005), « BGU I 361 et P.Gen. inv. 69 : retour sur l'encre rouge », *APF* 51, 228–252.
- Tomlin, R. (2001), « A Roman Will from North Wales », *Archaeologia Cambrensis* 150, 143–156.
- Voci, P. (1967), « Testamento pretorio », *Labeo* 13, 319–348.
- Voci, P. (1982), « Il diritto ereditario romano nell'età del tardo impero. Il V secolo », *Studia et Documenta Historiae Iuris* 48, 1–125.

RECONSIDERING THE ORIGIN AND THE ACQUISITION OF P.LOND.LIT. 133

Rosa Otranto

The papyri bought from Henry Stobart

In 1857, Rev. Henry Stobart (1824–1895), a clergyman and collector of antiquities, sold to the British Museum a roll, in fragments, bearing the *Epitaphius* that the Attic orator Hyperides pronounced for Leosthenes and his comrades who had died in the Lamian war (323/322 BC)¹ : this is P.Lond.Lit. 133 [MP³ 1236].

We are informed about this acquisition by the *Register of Papyri including papers relating to the collection*, stored at the British Library. This manuscript register is a composite of various materials, which contains papers and the archival elements of several papyri belonging to the collection at the British Museum.

The page pertaining to the group of papyri (inventory numbers 77 to 98) acquired January 8th, 1857 by the British Museum from Stobart is page 88v, which contains the following data : inventory number of the papyrus, its description, size and condition, means of acquisition (see Appendix). The papyri that Stobart sold to the British Museum are almost all Coptic, with the exception of the first (no. 77) and the last (no. 98), which are in Greek². Furthermore, with the exception of no. 98, the *Epitaphius*, which is dated from the second / third century AD, all the papyri belonging to this group contain legal documents relating to the Monastery of St. Phoebammon, of Mount Djeme, near Thebes and are dated from the eighth to the ninth century.

Here is what we read in the *Catalogue of Greek Papyri in the British Museum*, published in 1893 by Sir Frederic Kenyon, about no. 77 – a document containing the last will and testament of Abraham, bishop of Hermonthis, and head of the Monastery of St. Phoebammon³ : « It was found with a number of other documents among the ruins of the monastery about 1856, and was brought along with them to England by the Rev. H. Stobart. The other documents included a fragment of the Sahidic version of the New Testament, and a number of deeds and grants relating to the monastery ; but this is the only one written in Greek. It is written in Greek in spite of the fact that the *testator* was ignorant of the Greek language. »

There is no word on the *Epitaphius*, which was the most valuable papyrus belonging to the group sold to the British Museum by Stobart⁴.

¹ On Stobart, see Dawson / Uphill / Bierbrier (1995) 405.

² A brief description of the Coptic papyri is to be found in Crum (1905) : nos. 280 (= inv. 89), 377–378 (= inv. 79), 379 (= inv. 80), 380 (inv. 81), 381 (= inv. 82), 382 (inv. 83), 383 (= inv. 84), 384 (= inv. 85), 385 (= inv. 86), 386 (= inv. 87), 387 (= inv. 92), 388 (= inv. 94), 389 (= inv. 95), 390 (= inv. 88), 391 (= inv. 90), 392 (= inv. 96), 395 (= inv. 78), 396 (= inv. 97), 436 (= inv. 93), 464 (= inv. 91).

³ Kenyon (1893) 231. This will had already been translated by Goodwin (1859) 244–247, together with some of the Coptic documents found with it.

⁴ The same silence applies also to another report of this find : « A few years ago, somebody discovered an old wooden chest in the ruins of an ancient monastery near Thebes in Egypt. The chest contained a number of papyrus rolls, and a few skins of leather inscribed with mysterious characters. These documents were brought by the finders down to the Nile, the High Street or Cheapside of Egypt, where they quickly found purchasers among the swarms of English who now frequent that thoroughfare, and thus a number of them made their way to England, and the larger part ultimately received lodgment in the British Museum, a few in private collections. Having been submitted to competent decipherers, they proved to contain, not as the reader perhaps is inclined to anticipate, *Confessions of a Convent*, *Memoirs of a Monk*, or any such romantic matters, but a number of deeds of gift, wills, and contracts, dating apparently from the eighth or ninth centuries of our era, one only of them being written in Greek, and the rest in Coptic. » Goodwin (1859) 237–238.

Papers and documents concerning the acquisition

Among the oldest papers concerning this acquisition is a *Report* from Frederic Madden (1801–1873), at that time Keeper at the Department of Manuscripts at the British Museum, dated January 8th, 1857, which details the papyri offered for sale by Henry Stobart⁵ :

Sir F. Madden has received an offer from the Rev^d. Henry Stobart, of a collection of Papyri Rolls, and recently brought from Thebes. They include : Fifteen Papyri and one in fragments, written in the Coptic character.

Three leather Rolls (one imperfect) written in the same character.

Three leaves and some fragments of a Greek Manuscript.

These Papyri have been seen by Mr Birch and Mr C.W. Goodwin and are thought to be objects of much interest and value. Only one similar Coptic document is in the British Museum, and no others are known in Europe, except a few in the hands of the French Consul General in Egypt. Mr Goodwin has written a letter on the subject of these Rolls which Sir F. Madden annexes to this Report. It would appear that these Papyri formed part of the muniments of the Coptic Monastery of Saint Phoebammon, of Mount Djeme, near Hermonthis, and are written in the Sahidic, an Upper Egyptian dialect. They are of much philological value in reference to Coptic literature and are expected to throw considerable light on the onomastic institutions of the Copts in the Middle Ages. Mr Goodwin thinks that the Rolls may be as early as the 9th century.

The price asked by Mr Stobart is £ 150 which Sir F. Madden begs to recommend should be given.

Attached to this *Report* is the above mentioned letter from the Egyptologist Charles Wycliffe Goodwin (1817–1878) to Madden (dated November 3rd, 1856), in which Goodwin relates his inspection of the Coptic papyri offered by Stobart⁶ :

My dear Sir Frederic, the Coptic manuscripts brought by Mr Stobart from Egypt which I have had an opportunity of examining appear to me objects of great interest and value. The greater part are in the shape of papyrus rolls and on account of the extreme friability of the material do not admit at present of being examined otherwise than superficially. I have however been able to make out enough to convince me that the contents of the most (probably all) are of the same nature as those of the Papyrus LXXVI, now in the Museum department ; that they are namely title deeds or muniments of the Monastery of Saint Phoebamon of Mount Djeme near Hermonthis. Three of the manuscripts are upon fragments of leather, and these I have been able completely to decipher. One only is perfect, the other two are mutilated. The first is the deed of dedication to the Monastery of a child who had been cured of some malady by the use of the waters of a fountain within the sacred precincts. Of the two others one appears to be a deed of gift of land, the other of certain palm-trees.

These documents are in the Sahidic or Upper Egyptian dialect and are I think the more valuable in as much as they open a new field in Coptic literature. Nothing of the sort has hitherto been published, nor do I think that any such manuscripts exist in the principal European Collections. Almost all the Coptic remains which have hitherto been examined are of astrological or ecclesiastical kind, and what we most want is to get manuscripts upon other subjects, which may afford some prospect of extending the present limited vocabulary.

Palaeographically these documents are also interesting ; they are mostly written in a peculiar cursive hand rarely found in Coptic manuscripts. It is likely enough that some of them may contain matter interesting in an historical view ; they will certainly throw light upon the customs and laws of the Copts of the middle ages. The date of the manuscripts generally I can but guess at. Probably they are not earlier than the 9th century ; how

⁵ On Madden, see Borrie (2004) 66–69. On the *Report* : British Museum, Central Archive, Officers Reports, 8 January 1857.

⁶ On Goodwin, see Dawson / Uphill / Bierbrier (1995) 171 ; Espinasse (2004) 814–815 ; Dawson (1934). On the letter : British Museum, Central Archive, Officers Reports, 3 November 1856. This seems to be the earliest document concerning the papyri sold by Stobart to the British Museum.

much later they may be I cannot say. When the papyri, which appear not in a very perfect state, have been unrolled and are in a fit state to be read, much more satisfactory results will be no doubt attainable than I have hitherto been able to arrive at from the perusal of such fragmentary portions as are at present legible.

I sincerely hope the Museum may become the possessor of this valuable and unique collection.

I remain my dear sir Frederic, being faithfully yours

Charles Wycliffe Goodwin.

The entire letter clearly concerns the Coptic papyri bought from Stobart, with the exception of no. 98, which, containing both Greek and Coptic texts, would also have deserved a mention in this context.

The very first steps concerning the acquisition of the papyrus with inventory no. 98 are described in Churchill Babington's « Introduction » of the *Epitaphius' editio princeps*⁷ :

Towards the close of the year 1856 the Rev. H. Stobart, M.A. returned to this country, bringing with him various treasures which he had a little before procured in the neighbourhood of Egyptian Thebes. Mr Birch, of the British Museum, soon afterwards informed me that among them was a papyrus, which appeared to contain a work of some Greek orator, and that it would probably be purchased for the British Museum.

Happening to be in town in the month of January 1857, after the papyrus had been bought for the Museum, I requested to be allowed to see it. It was, then, broken into many fragments, which were loose and in disorder. A very short inspection, however, of these sufficed to convince me what the work was : it was the long-lost famous ἐπιτάφιος of Hyperides.

According to Babington, then, Stobart procured the papyrus – along with many others – « in the neighbourhood of Egyptian Thebes ».

The journey of Henry Stobart

Between 1852 and 1856, Stobart made a long journey around the world that also led him to Egypt⁸. These data come from the « Papers of Henry Stobart »⁹ : they are letters (mostly to his mother), a journal, some sketches and two obituaries.

From November 1854 up to April 1856 Stobart was mostly in Egypt. In particular, among his papers there is a letter to his mother written from Thebes on March 11th, 1856, where he refers to some purchases made at Thebes, among which there are also « about fifteen papyri ».

I have finished all my purchases. I have got about fifteen papyri but little else : in fact there is nothing this year with the exception of Scarabaei – those little seals in the form of beetles – and they are so sought after that they have reached a most foolish price.

As is clear, the purchases which Stobart describes in this letter are things of little value : nothing important or precious. From the words « about fifteen papyri » we could maybe recognize nos. 77 to 97 of the *Register*, the group of Coptic documents, which is homogeneous in terms of language, content and date.

We know that during his long journey, Stobart procured many other antiquities which he brought to England and sold to various people or institutions. This is the material we were able to trace : a) a group of papyri sold to the collector of antiquities Joseph Mayer of Liverpool, including fragments of the *Gospel of St. Matthew* ; b) a group of antiquities that Stobart kept for himself and that he partly published, which after his death was donated by

⁷ Babington (1858) IX. Churchill Babington (1821–1889) was a British scholar and naturalist : see Dawson / Uphill / Bierbrier (1995) 23 ; Seccombe (2004) 82–83. We know that Babington studied also with Charles Wycliffe Goodwin : see Dawson (1934) 22, n. 1. In 1850 and 1853, he already was the *editor princeps* of P.Lond.Lit. 132 (MP³ 1233 ; *In Demosthenem, Pro Lycophrone, Pro Euxenippo*).

⁸ For more details see Otranto (2010) 241–242.

⁹ Canberra, National Library of Australia, Manuscript Collection, Ms. 1033 (no. 31).

his daughters to the Brighton Museum and Bristol Museum¹⁰; among these there was a small collection of four wooden tablets of astrological and astronomical content, written in Demotic and mentioning the positions of the five principal planets¹¹.

Regarding the papyri sold to Joseph Mayer, in the Introduction of his edition of the *Fac-similes of certain portions of the Gospel of St. Matthew, and of the Epistles of Ss. James and Jude*, Simonidis (1861) 9 wrote :

In publishing, according to promise, the fragments of the New Testament, I may remark, first, that they were brought to England from Egyptian Thebes in 1856, by the Rev. Henry Stobart, whose name is universally known. These, together with others, the contents of which I arranged, came into the possession of the erudite Joseph Mayer, as both these gentlemen can testify, and as the public prints stated at the time. And besides these eight fragments, and that containing a portion of the 8th chapter of Genesis, one was discovered in the Collection of the Rev. Henry Stobart, together with an anonymous historical fragment.

Along with these, several other famous works of Grecian intellect were brought by the same gentleman from Egypt into England; among which is to be found the Funeral Panegyric by Hyperides, the winner of the oratorical prize, which he pronounced by command of the Athenian people over the tomb of Leosthenes, and those who heroically fell with him in the Samian [sic] war, and which was first edited by the Rev. Churchill Babington, Cambridge, 1858. The original, also on papyrus, is deposited in the British Museum, and was purchased for a large sum of money. Those who are curious in such matters may see all that relates to the Funeral Panegyric in the Editor's Preface and Introduction.

From what we read on the same page, it seems that Stobart and Simonidis were acquainted. Indeed he tells us that they had met at Adam Holden's bookshop on May 2nd, 1860¹²; this is a very useful detail for this historical reconstruction.

The recto of P.Lond.Lit. 133 : P.Lond. 98

The papyrus containing the *Epitaphius* is written on the verso of two different texts (published as P.Lond. 98), whose nature and identity is not clear at all¹³. As we will briefly consider, both texts written on the recto of P.Lond.Lit. 133 present many difficulties, regarding content, language, handwriting etc. Of col. I only the right hand part remains¹⁴. The first text is a Greek horoscope, which occupies cols. II–III and almost the whole of col. IV¹⁵: in particular, the end of col. III (last seven lines) and more than a half of the following column (col. IV) are quite illegible, because the handwriting seems to have been erased, maybe washed off by water. Because much of col. I is missing, the name of the

¹⁰ See Stobart (1855).

¹¹ Edited by Brugsch (1856). See Griffith (1900) 71, n. 2: « It can hardly be mere accident that in the collection of a single winter were associated these rare objects with the almost equally rare and remarkable Horoscope-papyrus [i.e. P.Lond. 98, the recto of P.Lond.Lit. 133]: we may almost assume that they were found together. »

¹² Simonidis (1861) 9, in talking about the varied origin of the papyri in the Mayer collection, says that they came from Stobart's and Sams' Egyptian collections and that they « were not all obtained by them, but that some were previously purchased by other persons, and some they procured in Egypt. Thus, at least, unless my memory deceives me, the Rev. H. Stobart told me *viva voce*, at Adam Holden's, the bookseller, on the 2nd May, 1860. »

¹³ The recto has been turned by 180° and it has been re-used, so that the beginning of the horoscope corresponds to the beginning of the *Epitaphius*.

¹⁴ Three other minor fragments are almost completely illegible because, as we will see, the text is covered by brown paper used as a mount (cf. *infra*).

¹⁵ The editions of the recto are : a) Greek text : Goodwin (1864) 294–306 ; Wessely (1888) 150–152 ; Kenyon (1893) 126–130 ; Neugebauer / van Hoesen (1959) 28–32, 34–38 ; b) Coptic text : Goodwin (1868) 18–24 ; Griffith (1900) 71–85 ; Černý / Kahle / Parker (1957) 86–100 ; Černý / Parker in Neugebauer / van Hoesen (1959) 32–34.

person in question is not known, nor is his date of birth ; but it has been calculated – on the basis of the position of the planets which are mentioned – that the horoscope was cast for the year AD 95¹⁶.

The second text (which occupies the last four lines of col. IV, and cols. V–VI) contains an astrological treatise in « early Coptic » (with some Greek insertions written by a different hand)¹⁷. As Goodwin observed, it is « probably the earliest extant example of the application of the Greek alphabet to the Egyptian language, the first effort of the system from which Coptic was shortly afterwards developed »¹⁸. A few years after Goodwin, the British Egyptologist Francis Llewellyn Griffith observed : « Though the handwriting itself lacks uniformity, there can be no doubt that the astrologer was not altogether unaccustomed to this spelling of Egyptian texts (...). The text is exceedingly difficult and the handwriting very obscure (...), the reading remains extremely uncertain. » As far as its interpretation is concerned, he observed that « the text almost throughout seems hopelessly obscure (...). The bad and hesitating writing, the inconsistencies and glaring faults of spelling and the general obscurity suggest that the scribe was not an Egyptian and that his knowledge of the Egyptian language was insufficient to enable him to write it phonetically with correctness, or even so as to be properly intelligible. »¹⁹ And also Walter Ewing Crum, the skilled British Coptologist, could observe : « What strikes me in these texts is not their likeness to Coptic, but their extreme unlikeness, while manuscripts of normal Coptic are datable so soon after. »²⁰

As we have seen, scholarly literature has highlighted several unusual aspects of this text. A further peculiar element of P.Lond. 98 is the presence of vertical rulings, which are also found on the verso, *i.e.* on P.Lond.Lit. 133²¹.

P.Lond.Lit. 133

The *Epitaphius* was written on two different pieces of papyrus : on the first (which contains cols. II to X) the writing runs – as we have observed – against the vertical fibres, that is to say on the verso of the horoscope ; on the second – which contains the last three columns – the writing runs along the fibres (that is on the recto), while no trace of ink appears on the other side. It is now divided into three minor fragments (two of which seem to belong to the same column, the first one) and two larger pieces. These three fragments are almost completely covered on the other side by brown paper used as a mount for the entire papyrus²². We could verify if the first two fragments really belong to the same column or not, only if the paper which covers them could be removed in order to examine more of the text of the recto²³.

Regarding the description of the papyrus, which is about 95 cm long and 23 cm high, we can observe a very irregular layout²⁴ : the scribe did not pay attention either to a regular

¹⁶ AD 95 is not necessarily the date of birth of the individual : the horoscope might have been cast at any time during his life. This date is proposed by G.D.E. Weyer in Blass (1881) XVIII–XIX and accepted by Neugebauer / van Hoesen (1959) 28–29. Goodwin (1864) 306 and (1868) 18 suggested AD 154.

¹⁷ See Neugebauer / Van Hoesen (1959) 29.

¹⁸ Goodwin in Kenyon (1893) 127.

¹⁹ See Griffith (1900) 73 and 75–76.

²⁰ Griffith (1901) 81, n. 1.

²¹ We find perfectly parallel double vertical rulings traced between the first and the second column, and a simple vertical ruling between the second and the third. There are no rulings between cols. III and IV, nor between cols. IV and V.

²² Only two lines are readable : for a detailed description of this issue, see Neugebauer / Van Hoesen (1959) 30–31.

²³ In the past, Babington – for example – thought that they were fragments of different columns ; now it is widely recognised that they are from the same column. Removing the paper could reveal, for example, new data regarding the person whose horoscope is on the recto : maybe his name, or date of birth etc.

²⁴ To this length of 95 cm, we should add at least the approximately 7 cm of col. I.

or to an elegant construction of the book. The number of lines, in spite of the height of the column which is almost regular (from 19,2 cm to 20,5 cm), ranges from 33 in col. II, to 44 in the last. The width is also very irregular, as we can see at a glance : it varies from almost 6 cm (col. X) to almost 8,7 cm (IX). Also the number of characters per line varies considerably : from 12 characters (V 40) to 31 (IX 33 and 34). The upper margin is regular and is almost 2 cm ; the lower margin, when present, measures almost 1,3 cm, but it tends to be covered by the writing. Such an irregular layout, together with the wide presence of mistakes (of various types), leads us to believe that this was not a book produced by a professional scribe²⁵. This also seems to be confirmed by the use of the signs that occur very frequently all over the papyrus, which is sometimes inappropriate²⁶. The orthography suggests that the scribe, making so many mistakes which are sometimes obvious and common, and sometimes inexplicable, was quite ignorant of the Greek language²⁷.

Furthermore, as we have already observed, even the scribe of the verso of this papyrus drew vertical rulings (single or double) to divide the columns. These intercolumnary divisions are highly unusual and very rare in literary papyri²⁸ ; but they are not so rare in school exercises²⁹ ; this seems to suggest that they were traced after the scribe completed his work³⁰.

The handwriting is a capital of medium-small size, bilinear except for a few letters which exceed the upper and lower line ; it is slowly written and presents a few ligatures. Sometimes, especially toward the end of the lines as the text proceeds, the letters become more irregular and cramped. The letters, whose *ductus* is sometimes uncertain, present various mixed forms and contribute to making a quite irregular general impression, suggesting that the scribe was not very practised or skilled. The handwriting was described

²⁵ Orthographic mistakes, visual errors, phonetic errors (among them itacistic errors are the most frequent), syllables or noun omissions, mistakes due to haplography or dittography, interchanging of vowels, consonants etc. A list of mistakes can now also be found in Petruzzello (2009) 20. Criore (1996) 240–241 (no. 283) and 112 (where the handwriting is classified as an « evolving hand ») thinks that the scribe could be « an apprentice scribe or a student copying a text ». Zlateo (1961) 182 (no. 138) wrote that P.Lond.Lit. 133 could have been a « testo per la lettura di autori ».

²⁶ Line fillers (in the form of a right angle bracket, sometimes followed by other little strokes), as well as horizontal strokes (in association with the sign of *paragraphos*), and signs of *paragraphos* (sometimes as a form of punctuation) are used all over the papyrus. The characters at the end of the lines with these fillers may be smaller, the last letter may be written above the line. There are no accents with the exception of a circumflex accent (X 12) ; only two smooth breathings (VII 7 and IX 14). *Diaeresis* occurs frequently over initial *iota*.

²⁷ On obvious spelling mistakes, see above n. 25. For inexplicable ones, I refer – for example – to ολλαδα, instead of the obvious ελλαδα (V 6) ; or to μιλαδην (with a high stop mark in the word, after the α), instead of μιτιαδην (XII 42–43). Sometimes we encounter corrections carried out by the scribe : they are marked by a stroke through the letter/s (V 20 ; VIII 25 and 34 ; IX 12), sometimes the emendation is written above (II 22 and 28 ; IV 5 ; V 38 ; VI 33 ; VII 41 ; IX 42 ; XI 11 ; XII 39 ; XIII 22). Sometimes the letters are corrected only by the emendation written above (II 21 ; III 32 ; V 40 ; VIII 19 and 25 ; IX 38 ; X 26 ; XIII 19). Superfluous letters present dots above them, as in VII 28. Letters omitted are inserted in the interlinear space (III 31 ; V 36). Babington (1858) X, while comparing the papyrus containing the oration *Against Demosthenes* and the one containing the *Epitaphius*, wrote : « The present papyrus is worse written, the blunders are decidedly more numerous, and the orthography is somewhat more barbarous. » More recently Petruzzello (2009) 23 considered as probable that « lo scriba di P.Lit.Lond. 133 sia un copto, poco più che un principiante, desideroso di apprendere il greco letterario ».

²⁸ Turner (1987) 5 : « The only vertical rulings known to me (none of them illustrated) are those that occasionally serve a decorative purpose and were convenient in the school-room : for instance the vertical arcades which frame the exercises in syllabic recognition in the *Livre d'écolier* (Pack², 2642) ; the long vertical lines separating the columns in P.Lond. 98 (Pack², 1236, a text of Hyperides apparently copied as a school exercise) ; or the frames for an illustration or a mathematical diagram or astrological table. »

²⁹ Criore (1996) 77 : « Vertical rulings, which never appear in literary papyri, but sometimes are visible in astrological tables, are found very frequently in exercises. The purpose of such lines was to provide separation between columns whether adjacent columns contained the same text or different exercises. Usually students place their columns very close to each other so that the space between them is almost nonexistent : a vertical ruling distinguishes the letters belonging to each column and in addition saves writing space. »

³⁰ We can consider e.g. IV 34–38 and VI 30–38 : here the lines seem to follow the width of the column.

by Kenyon as a « private and non-literary hand », maybe that of a schoolboy who was doing an exercise³¹. Raffaella Cribiore speaks of an « evolving hand », which is « the hand of a pupil who uses it every day and does a conspicuous amount of writing with it »³².

Regarding the text, we can observe that the end of the roll does not correspond to the end of the *Funeral Oration* : indeed, we know a passage of the final part of the oration, quoted by Stobaeus, which does not appear in the papyrus³³. Furthermore, the blank space on the right of the last column suggests that if the scribe had had something else to copy, he could have done so : we could expect to see at least the first letters of the following column, instead of the blank space left at the end of col. XIII. This seems to suggest that the text to be copied stopped here.

All these features, which are sometimes strange or unusual, in addition to what we now know about the history of this find, suggest that we should re-examine this papyrus very carefully.

The authenticity of the « Stobart papyri » in the British Museum : a debate

Let us consider the debate concerning the acquisition and the authenticity of this papyrus which developed in the years immediately following its publication. Some years after Babington's publication of the *Epitaphius* (1858), on August 10th, 1861, in a London literary magazine, the *Literary Gazette*, a communication appeared regarding the imminent publication of a papyrus, containing – among other texts – also portions of the *Gospel of St. Matthew*³⁴. The papyrus belonged to the collection of antiquities of Joseph Mayer of Liverpool³⁵ ; as we have seen, it was to be published by the famous forger Constantine Simonidis. Here we read :

The manuscript, together with many others, was discovered by the Rev. Mr. Stobart, in a sarcophagus, at Thebes, and was brought by him to England. On his arrival in this country, he sold a portion of his collection to the British Museum, and a considerable number of the remainder he disposed of to Mr. Meyer [sic], the celebrated archaeologist of Liverpool. Those in the British Museum remain unrolled and unread to the present day, but Mr. Meyer, having obtained the assistance of Dr. K. Simonides, proceeded to unroll the various papyri, and among others of great interest was discovered one in fragments, containing portions of the Gospel of St. Matthew.

This communication, which appeared anonymously, states a connection between the group of papyri sold by Stobart to Joseph Mayer, and the group of papyri Stobart sold to the British Museum (that is the papyri with inventory nos. from 77 to 98)³⁶.

As we have said, we find the same information also in Simonidis' Preface to the edition of the fragments of *St. Matthew's Gospel*, where we read³⁷ :

The fragments of the New Testament [...] were brought to England from Egyptian Thebes, in 1856, by the Rev. Henry Stobart whose name is universally known. These, together with others, the content of which I arranged, came into the possession of the erudite Joseph Mayer, as both of these gentlemen can testify, and as the public prints stated at the time. (...) Along with these, several other famous works of Grecian intellect were

³¹ See Kenyon (1899) 103–104.

³² See above, n. 25.

³³ Stob. 4, 56, 36 Wachsmuth-Hense.

³⁴ The *Literary Gazette* was a weekly magazine founded in 1817 : see Otranto (2010) 242, n. 13. The communication is to be found on p. 142.

³⁵ On Joseph Mayer (1803–1886), see Dawson / Uphill / Bierbrier (1995) 281–282.

³⁶ The author of this communication seems not to be well informed. Indeed, he says that the papyri which were bought from the British Museum were at that time unrolled and unread : this detail is clearly in contrast with the fact that the *Funeral Oration* had already been published ; or perhaps the reference once again only regards the Coptic papyri.

³⁷ Simonidis (1861) 9 ; also *supra*.

brought by the same gentleman from Egypt into England ; among which is to be found the Funeral Panegyric by Hyperides.

It is a pity that, soon after its publication, the papyrus containing the *Gospel of St. Matthew* was unmasked as a forgery created by Constantine Simonidis³⁸.

One month later, on January 18th, 1858, the *Literary Gazette* communication was taken up by a Greek weekly, the *Ἀκτὴρ τῆς Ἀνατολῆς*³⁹. The author of the article was Michael Kalopothakis (1825–1911), head of the Greek Evangelical Church and also founder of the magazine. Kalopothakis, after translating the piece which had appeared in the *Literary Gazette*, observed :

Simply reading the previous article and seeing the name of the notorious confidence trickster Simonidis is enough to convince anyone that not only Meyer, but also the British Museum, have fallen victim to the ingenious fraud of one of the greatest and most audacious swindlers in the world. We have no doubts and therefore we state that there are only two possible scenarios : either Rev. Henry Stobart was tricked by the fraudster Simonidis thanks to his brother, who was in Alexandria at that time, or Simonidis provided the skill, and Stobart the prestige, in order that both of them could profit from the situation. We have no doubts about what really happened : that is, the manuscripts sold as ancient, both to the British Museum and to Mayer, are the work of the forger Simonidis, and the product of his irreverent hand.

Such an accusation, obviously, also cast a shadow on the papyrus containing the *Epitaphius*. A reply to this article appeared, once again in the *Literary Gazette*, on November 9th, 1861 (pages 447–448). The article, entitled « Dr. Simonides and the British Museum », sought to defend the Trustees of the British Museum from the accusation of not having paid attention to what they had bought, particularly concerning the *Epitaphius*, rightly labelled « the most valuable of the collection » :

Our attention has been called to a recent number of a journal published in Athens, The Eastern Star (Ὁ Ἀκτὴρ τῆς Ἀνατολῆς) which has done us the honour of translating into its columns a communication which appeared in the Literary Gazette of the tenth of August last relative to the papyri which Dr. Simonides sold to the trustees of the British Museum ; and also to one purchased from him by M. Meyer, of Liverpool, which on being unrolled proved to contain a part of the Gospel of St. Matthew. The writer in the Eastern Star proceeds to comment upon our various statements (...). According to these representations, both M. Meyer and the British Museum have fallen sacrifices to the artful imposture (ἐντέχνου ἀγυρτείας) of Simonides. We are then presented with some details of this gentleman's previous history, very unfavourable to his moral character. But with all this we have, for the present at least, nothing to do ; and we should not have noticed so virulent and intemperate an attack, had we not been anxious to clear the authorities of the British Museum from the charge here made against them of having fallen victims to Simonides' craft. Of M. Meyer's manuscripts we are unable to speak decisively ; but we can confidently affirm that those purchased by the Museum are genuine and beyond suspicion.

It is useful to note that the editor of the *Literary Gazette* from 1860 to 1862 was Charles Wycliffe Goodwin, who, as we have seen, was also involved in the assessment of the papyri which led to their acquisition by the British Museum.

The polemic between these two literary magazines, which has been completely neglected until now, clearly shows that a debate about the authenticity of P.Lond.Lit. 133 ensued in the years immediately following its publication⁴⁰. Further research will probably cast

³⁸ See Canfora (2008) 60–62 ; (2010) 180–185 and 247–248.

³⁹ See Otranto (2010) 244, n. 15. The communication appeared on September 30th, 1861, no. 194, p. 1552–1553.

⁴⁰ An echo of the dispute regarding the origin and the authenticity of this papyrus also reached Italy. Domenico Comparetti, the Italian scholar who played such an important role in the promotion of early papyrological studies, touched upon the polemic created by the *Eastern Star*, in a note in his edition of the *Epitaphius*, which appeared in 1864 (p. 15, n. 1).

light on the various problems arising from the study of this papyrus, which is peculiar or even strange in several respects, also considering that the name of Constantine Simonidis, the well known 19th century forger, appears in its history. Here is a good reason to continue to study this papyrus very carefully : for the moment, it can be said that the history of its acquisition is by no means as clear as we had imagined.

Bibliography

- Babington, Ch. (1858), *Ῑπερίδου λόγος ἐπιτάφιος. The Funeral Oration of Hyperides over Leosthenes and his Comrades in the Lamian War* (Cambridge / London).
- Blass, F. (1881), *Hyperidis orationes quattuor cum ceterarum fragmentis* (2nd ed., Leipzig).
- Borrie, M. (2004), « Frederic Madden », in Matthew, H.C.G. / Harrison, B. (ed.), *Oxford Dictionary of National Biography* 36, 66–69.
- Brugsch, H. (1856), *Nouvelles recherches sur la division de l'année des anciens Egyptiens* (Berlin / Paris).
- Canfora, L. (2008), *Il papiro di Artemidoro* (Bari).
- Canfora, L. (2010), *Il viaggio di Artemidoro. Vita e avventure di un grande esploratore dell'antichità* (Milano).
- Černý, J. / Khale, P.E. / Parker, R.A. (1957), « The Old Coptic Horoscope », *JEA* 43, 86–100.
- Comparetti, D. (1864), *Il discorso d'Iperide pei morti nella guerra Lamiaca* (Pisa).
- Cribiore, R. (1996), *Writing, Teachers and Students in Graeco-Roman Egypt* (Atlanta).
- Crum, W.E. (1905), *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum* (London).
- Dawson, W.R. (1934), *Charles Wycliffe Goodwin 1817–1878. A Pioneer in Egyptology* (Oxford).
- Dawson, W.R. / Uphill, E.P. / Bierbrier, M.L. (1995), *Who Was Who in Egyptology* (3rd rev. ed., London).
- Espinasse, F. [rev. J.L. Altholz] (2004), « Charles Wycliffe Goodwin », in Matthew, H.C.G. / Harrison, B. (ed.), *Oxford Dictionary of National Biography* 22, 814–815.
- Goodwin, C.W. (1859), « Conveyancing among the Copts of the Eight Century », *The Law Magazine and Law Review* 122, 237–248.
- Goodwin, C.W. (1864), « Sur un horoscope grec contenant les noms de plusieurs décans », in Chabas, F. (éd.), *Mélanges égyptologiques*, II^e sér. (Chalon-sur-Saône) 294–306.
- Goodwin, C.W. (1868), « On an Egyptian text in Greek characters », *ZÄS* 6, 18–24.
- Griffith, F.Ll. (1900), « The Old Coptic Horoscope of the Stobart Collection », *ZÄS* 38, 71–85.
- Griffith, F.Ll. (1901), « The Date of the Old Coptic Texts and their Relation to Christian Coptic », *ZÄS* 39, 78–82.
- Kenyon, F.G. (1893), *Greek Papyri in the British Museum* (London).
- Kenyon, F.G. (1899), *The Palaeography of Greek Papyri* (Oxford).
- Neugebauer, O. / Van Hoesen, H.B. (1959), *Greek Horoscopes* (Philadelphia).
- Otranto, R. (2010), « Una disputa tra due riviste sull'Epitafio di Iperide », *QS* 72, 239–255.
- Petruzziello, L. (2009), *Iperide : Epitafio per i caduti del primo anno della guerra Lamiaca (PLit.Lond. 133v). Introduzione, testo critico, traduzione e commento* (Pisa / Roma).
- Seccombe, Th. [rev. M.C. Curthoys] (2004), « Churchill Babington », in Matthew, H.C.G. / Harrison, B. (ed.), *Oxford Dictionary of National Biography* 3, 82–83.
- Simonides, C. (1861), *Fac-similes of Certain Portions of the Gospel of St. Matthew and of the Epistles of Ss. James and Jude Written on Papyrus in the First Century, and Preserved in the Egyptian Museum of Joseph Mayer, Esq. Liverpool* (London).
- Stobart, H. (1855), *Egyptian Antiquities Collected on a Voyage Made in Upper Egypt in the Years 1854 and 1855 and Published by the Rev^d. H. S.* (Berlin).
- Turner, E.G. / Parsons, P.J. (1987), *Greek Manuscripts of the Ancient World* (2nd ed., BICS Suppl. 46, London).
- Wessely, K. (1888), « Griechische Zauberpapyrus von Paris und London », *Denkschriften der Akademie der Wissenschaften in Wien (philosophisch-historische Classe)* 36.2, 150–152.
- Zalateo, G. (1961), « Papiri scolastici », *Aegyptus* 41, 160–235.

Appendix

<i>N^o</i>	<i>Description</i>	<i>Size and condition</i>	<i>Whence procured</i>
LXXVII	Coptic Greek Papyrus Will of Abraham B(isho)p of Hermonthis	3 f(ee)t 7 ½ in(ches) x 4 in. framed	Purchased of the Rev ^d . H. Stobart 8 Jan ^{ry} . 1857
LXXVIII	Coptic Papyrus	4 ft. 8 in. x 13 ½ in. d(itt)o	D(itt)o
LXXIX	D ^o	3 ft. 8 ¾ x 11 ½ in. do.	D ^o
LXXX	D ^o	2 ft. 10 ½ x 10 ½ in. under glass	D ^o
LXXXI	D ^o	3 ft. 10 ½ in. x 13 ½ in. framed	D ^o
LXXXII	D ^o	3 ft. x 10 in. under glass	D ^o
LXXXIII	D ^o	do.	D ^o
LXXXIV	D ^o	do.	D ^o
LXXXV	D ^o	do.	D ^o
LXXXVI	D ^o	do.	D ^o
LXXXVII	D ^o	do.	D ^o
LXXXVIII	D ^o	do.	D ^o
LXXXIX	D ^o	do.	D ^o
XC	D ^o	do.	D ^o
XCI	D ^o	4 ½ in. x 7 in. do.	D ^o
XCII	D ^o (fragments)	do.	D ^o
XCIII	D ^o (fragments)	do.	D ^o
XCIV	D ^o (fragments)	do.	D ^o
XCV	Coptic roll on leather	19 ½ in. x 12 in. under glass	D ^o
XCVI	D ^o	13 in. x 6 ½ in. under glass	D ^o
XCVII	D ^o	23 in. x 6 in. under glass	D ^o
XCVIII	Greek Papyrus (Hyperides) with Greek and Coptic writing on the dors(e)	under glass	D ^o

THE INVENTION OF THE GYMNASIARCH IN RURAL PTOLEMAIC EGYPT

Mario C.D. Paganini

In this paper, I shall look at the early stages of the development of the office of gymnasiarch in the gymnasia of villages in Ptolemaic Egypt. I intend to show how the rural gymnasia originally had the structure and status of simple private associations and then became more institutionalised entities invested with some sort of public importance or character, although never becoming fully public institutions controlled by the central or local administration. This process seems to have been well on its way already towards the end of the third century, and by the end of the Ptolemaic period gymnasia occupied a social position of such a kind that made them ready to play the new role with which Roman rule eventually invested them¹. In identifying the development of the legal status of Ptolemaic gymnasia, the organisation of the governing body plays a particularly important role, and that is why it is the object of special attention.

As we know, Ptolemaic gymnasia – unlike those of the Roman period – are found not only in the three Greek *poleis* and in the nome-capitals, but also in the villages, especially in the Arsinoite nome, where a great quantity of land was reclaimed and allotted to cleruchs after the drainage of marsh-land by Ptolemy II Philadelphus. In the three *poleis*, the gymnasium presumably followed the civic constitutional traditions of a Greek *polis*² : it is therefore not surprising at all that the oldest attestations of gymnasiarchs in Egypt concern the Greek *poleis* of Alexandria and Naukratis, and date to the third century³.

Gymnasiarchs in the nome-capitals and villages appear from the second century onwards – supposed examples from the end of the third century are in fact doubtful⁴. The fragmentary state of our evidence certainly contributes to the patchy picture, but I think that at least in this case we have enough reasons to believe that until the end of the third century gymnasiarchs had not yet been introduced for the gymnasia in the Egyptian *chora*.

One papyrus from the Zenon archive is particularly relevant here ; it is the oldest document giving us evidence for some internal organisation of a rural gymnasium⁵. A donation was given for the village gymnasium to Demeas, at the time when he was president ; but since he did not spend this donation, it is requested that the money be passed on to the two new presidents, Agelaos and Philios⁶. It is the only evidence for the office of president, director, superintendent or chief (προεστηκός) of the gymnasium.

It seems that the president was the official person in charge of controlling the activities of the gymnasium : he was its representative, the person responsible for the administration,

¹ All dates are BC.

² It is beyond the scope of this paper to discuss the status of the civic gymnasium (with the question of the presence of civic magistrates in charge of it, the relationship with the citizenship and the city assembly, the council and its link to the council of the elders) : on the matter, see Ameling (2004) ; Gauthier (1995) ; Von Hesberg (1995) ; Schuler (2004).

³ I.Louvre Bernard 12 (III), SB IV 7456 (III/II) and P.Oxy. XXVII 2465 (after 270, a literary papyrus preserving Satyrus' *On the Demes of Alexandria* and giving an account of the celebrations in honour of the deified Queen Arsinoe : the term is supplemented in ll. 10–11) deal with Alexandria ; I.Delta II 14 (221–205 ?) is from Naukratis.

⁴ I.Prose 15 (Luxor [Upper Egypt]) : it is generally dated to 222–180, but Fraser (1961) 145 no. 26 thought that a date in the third or second century was unlikely. SB I 2138 + PP VI 17159 (201–181, from Beni Hassan [Hermopolite nome]) is a very fragmentary dedication to the King and Queen where in l. 5 the term gymnasiarch has been supplied by Seymour de Ricci in Launey (1987) 846, n. 3 : though dedications to the sovereigns from gymnasiarchs are attested (I.Delta II 14), there is not enough evidence to be entirely sure that this is correct.

⁵ PSI IV 391a (Philadelphiea, 242/241).

⁶ 5–8 : τὸ δοθὲν παρ' ἡμῶν Δημέαι εἰς τὸ γυμνάσιον, ἡνίκα προεστήκη ; 15–16 : ὁ Δημέας τ[ότε προ]εστηκός ; 19–21 : ἀποδοθήτω τοῖς νῦν προεστηκόσιν Ἀγελάωι Φιλίωι. On Demeas, see Pestman (1981) 311.

and entrusted with control of financial matters. As such, with the duties of treasurer, he personally received and administered the money contributed from private funding and he presumably had to pay for the expenses of the gymnasium. The charge could also be shared by more than one person : undoubtedly, in this way, the administrative and financial burdens would become lighter.

The nature of the role (and the name) of the president-chief was strictly connected to the formal character of simple association which the Ptolemaic gymnasium appears to have originally had : a group of private individuals who decided to gather around a common meeting-place, privately funded and run, in the form of a club with a president-in-chief (προεστηκώς), who took care of the organisation and represented them when necessary.

A similar term (προστάτης) is indeed normally employed to define presidents of various private associations⁷. Some of them can be connected to the gymnasium⁸. With the exception of this text from the Zenon archive, the office of president / chief of the gymnasium is otherwise unattested⁹.

Firstly, it is striking that the duties of the president resemble those of the gymnasiarch. The gymnasiarch was indeed in charge of the general organisation of the gymnasium ; he was responsible for paying the daily expenses and the other expenses which the gymnasium might incur¹⁰. He took care of the management of the finances, being responsible for the good order of the accounts of the gymnasium. In short, he was the person who bore overall responsibility.

This being so, one would seriously wonder what a gymnasiarch would have to do in the gymnasium of Philadelphieia during the presidency of Demeas. The most logical answer would be to suppose that there was no gymnasiarch at all. And, as I have already said, I think that this is indeed true : the president was established before the introduction of gymnasiarchs in village gymnasia, regularly attested from the second century.

In the beginning, gymnasia in villages were simple meeting centres for the few people whose background was Hellenic : with a desire for group identity typical of immigrants in a foreign country, they met as a small association in what was often probably a simple hall and courtyard (or not much more), used for physical activities and recreational gatherings. That place was probably what most sharply reminded them of the gymnasia, and therefore the term was immediately adopted for its simplicity and familiarity, and for the ring of Greekness attached to it.

The lack of sources for the period certainly biases our research, but from the evidence which is available to us, I am inclined to see a Macedonian heritage influencing the original character of the rural gymnasia of Egypt ; or at least one could see in it a case in support of this interpretation. In Macedonia, gymnasia are made the object of regulations by the city around late third / early second century, as the gymnasiarchic law from Beroea and an ephebarchic law from Amphipolis seem to attest¹¹. Before that time they seem to

⁷ For instance, SB XX 14728, with n. 102. See also Fraser (1972) II 476, n. 21 : « ... προστάτης, which is more commonly used of posts outside the royal administration ... ».

⁸ I.Th.Sy. 303 (Setis [Upper Egypt] 143/142) : an association of *basilistai*, where the term *prostates* was corrected from *kosmetes*, previously inscribed – this is a clear sign that the association or at least some of its members were connected to the gymnasium ; SB I 5022 (Theadelphia [Arsinoite nome], II/I cent.) : association of the *neaniskoi*. One might add I.Prose 49 : an association of landowners from Psenemphaia in the Augustan period, with a priest-president-komarch.

⁹ Interestingly enough, forms of, or deriving from, the verb προίστημι are never employed in the later Ptolemaic Egyptian gymnasial context, whereas they do occur elsewhere and refer either to the gymnasiarch or to his job.

¹⁰ On the defrayal of the price for the oil necessary for the gymnasium in the Hellenistic *poleis*, see Fröhlich (2009).

¹¹ Respectively EKM 1 Beroia 1 (180) and Hatzopoulos (1996) II no. 42 (221–168), which is a fragmentary inscription transmitting what could be ephebarchic legislation that was later re-codified under Roman rule in a yet not fully published Amphipolitan ephebarchic law of 24/23, discussed by Gauthier / Hatzopoulos (1993)

have functioned as independent private associations¹². In fact, even after being put under the supervision of the city, the internal administration was carried out independently : the members of the gymnasium took their decisions and managed their private funds in complete autonomy. The interference of the city in the gymnasium's business related to the gymnasiarch only : from that moment onwards he became a civic magistrate, was elected by the city and was responsible to the city for the gymnasium's accounts, on which he was compelled to give reports to the city's magistrates in charge of the public accounts (ἐξεταταί). But the city neither financially supported nor directly controlled the gymnasium¹³ : after recognising the importance of such an institution in the framework of civic life and for the physical (and military) education of the youth, it regulated its governing body in a first attempt to establish an influence on it – royal interest behind this process may well be supposed¹⁴.

The original Macedonian element among the cleruchs in Egypt is well attested¹⁵ : one founder of a gymnasium, out of the five we know, was most probably a Macedonian (that is what his name, Peukestes, suggests)¹⁶ ; he founded the gymnasium in the village of Mouchis in the Arsinoite nome in the second half of the third century¹⁷. At all events, the Macedonian version of the gymnasium (rather than, say, the Athenian one after the reform of 334) suited perfectly the social environment of the Egyptian countryside of early Ptolemaic times, where cities and even proper urban centres were absent¹⁸ : what the cleruchs needed was a centre in which to gather and perform physical exercises and hold religious ceremonies, without implications of citizenship or dependence on civic institutions. After all this is what occurred in the gymnasia of Macedonia up to the third century too¹⁹ : the

161–163. The date of the gymnasiarchic law from Beroea has been object of debate : some think it comes from the period after the Roman conquest ; see Giovannini (2004) 480–489 and Kah (2004) 82 ; *contra* Hatzopoulos (2004) 95–96. The existence of gymnasiarchic laws in the Royal period is nonetheless attested by Hatzopoulos (1996) II no. 16, 1–3 (Amphipolis, 183) : εἰς τὸν γυμνασιαρχικὸν νόμον καταχωρηθήτω τὸ ὑπογεγραμμένον εἶδος. Codified gymnasiarchic laws are presented as common practice in those cities of Macedonia which had gymnasia (some therefore did not have any – similarly the final unpublished lines of Hatzopoulos (1996) II no. 16 apparently contained dispositions for those cities which did not have gymnasiarchs) in EKM I Beroia 1, A 6–8 : ἐν αἷς πόλεσιν γυμνάσιά | ἔστιν καὶ ἄλειμμα συνέστηκεν οἱ γυμνασιαρχικοὶ νόμοι κείνται ἐν τοῖς δημοσίοις.

¹² In some *poleis* this state of affairs continued well into the Hellenistic period : see Gauthier (1996).

¹³ On financial support, one may want to see public funds for the ointment in the term ἄλειμμα (A 7). The editors do not seem to do so : see Gauthier / Hatzopoulos (1993) 127.

¹⁴ See the royal diagramma of Philip V asking the magistrates of the cities of Macedonia to have the gymnasiarchs register foreign athletes arriving in the country to take part in the panhellenic games : Hatzopoulos (1996) II no. 16 (Amphipolis, 183).

¹⁵ See Bagnall (1984) 7–20.

¹⁶ He is the namesake of the commander-in-chief who issued the order SB XIV 11942 (ca 331), who could be identified with Peukestas son of Makartatos to whom Alexander the Great entrusted part of the troops upon leaving Egypt in 331 ; see Turner (1974) 239–242.

¹⁷ SB XVIII 13837 (224–218). Macedonians are connected to the gymnasium Herakleion of Sebennytyos (in the central Delta) in SB I 1106. This is a revised edition through *opus ingenii* by Van't Dack [1984] = SEG XXXIV 1605 : he suggested that the mention of *sympoliteuomenoi* and of soldiers stationed in service in the inland point to a later date than III BC (given in the *ed. pr.*). The inscription is now lost.

¹⁸ On the Athenian version, see Culasso Gastaldi (2009). On the social environment of the Egyptian countryside, see Clarysse / Thompson (2006) II 95–100.

¹⁹ Macedonian cities were not quite comparable to the Greek *poleis* : they were in fact administrative units, not independent within the kingdom (although they had a certain degree of autonomy in their administration, especially for tax-farming and local militia, and in some relationships with foreign cities), with a three-fold level or type of citizenship (the federal honorary citizenship reserved for a military elite favoured by the Kings, the tribal citizenship and the local town-citizenship). The citizens of the Greek city-states would not understand that. See Giovannini (1977) ; Hammond / Griffith / Walbank (1972–1988) II 197–199 and 647–652. On the treatment of former Greek *poleis* incorporated into the kingdom by Philip II, see II 348–382 ; on the situation under Philip V, see III 474–484 ; Hammond (1989) 9–11 ; Errington (1990) 229–235. The Macedonian gymnasium was apparently open to the free-born, regardless of their citizenship : see Gauthier / Hatzopoulos (1993) 87.

youth trained, anointed themselves with oil and held races, sacrifices and banquets independently of the city ; and not only the youth, but adults as well²⁰. The lack of urban centres and the history of the settlements must have played a particularly important role in this respect : how many independent *palaestrae* which the adults could use instead of the gymnasium might there have been in a village ? Probably none²¹.

Besides, the gymnasium in the Egyptian countryside was introduced by and for those who had settled in the new country from various parts of the Hellenistic *oecumene* : they were military men and later emigrants, obviously adults, and the gymnasium had to meet their needs first, and eventually those of their future offspring. The gymnasium had to perform the job of a club, and, although sharing the same name, its original internal structure and size were not quite comparable to those of the civic gymnasia.

For practical reasons there was soon a need for someone among the users of rural gymnasia who would oversee their management and stand at the head of their gathering places (thus the use of the perfect participle of *ποίκτημι*). From this perspective, a shared chairmanship-presidency would not seem to present a problem, as long as the two presidents were able to run the place in orderly fashion. It was a different business for the gymnasiarchy proper, which in Egypt was a yearly charge (as is clearly stated in some documents) and can therefore be used for dating²² : for that reason and from some hints in the texts, it does not seem plausible that there was more than one gymnasiarch (for one gymnasium – which often meant for one town / village) at a time²³.

With the passing of time (perhaps from the last decades of the third century ?), the village gymnasia increased in their importance, the number of users, the size and range of activities and their position in society : they began a process of institutionalisation which eventually led to the recognition of rural gymnasia as places with public importance. An influence of the civic gymnasia can be reasonably supposed : often the members of rural gymnasia were not extraneous to the life of their civic counterparts. In a completely different environment, though, without any civic background, the members of the rural gymnasia started to recreate in the villages what they saw in the *poleis*. Village gymnasia therefore gave up their under-stated status and started to adopt the internal organisation of the gymnasia in the Greek *poleis*, although formally remaining private associations²⁴. Presidents were no longer of use : there were now gymnasiarchs, *kosmetai* and all the rest²⁵.

²⁰ According to the new interpretation of Giovannini (2004) 476–477, adults would also use the gymnasium in Beroea, at different times from the youth. But in Beroea gymnasial celebrations, races and feasts were reserved for the youth ; this does not seem to be the case for Egypt : see BGU VI 1256, with a lampadarch for a torch-race of men.

²¹ We have evidence of private *palaestrae* in Alexandria : P.Lond. VII 1941 + P.Cairo Zen. I 59060 (= P.Edgar 11) + P.Cairo Zen. I 59061, P.Lugd.Bat. XX no. 51. PSI IV 418 (Philadelphiea) would seem the only exception, although it is uncertain whether it deals with a *palaestra* in the village : in fact, I believe that it refers to Alexandria like the other texts. All the texts belong to the Zenon archive. A *palaestra* is also attested at Naucratis : I.Delta 20 (late IV/III).

²² « Gymnasiarch during year x » : SB IV 7456 (Alexandria, III/II) ; SEG VIII 504 (Thmouis [Delta], II) ; I.Fayum II 103–104 (Theadelphia, 150/149) ; SB III 6665 (Alexandria [?], II/I) ; SEG XLIV 1448 (Ptolemais [?], II/I) ; BGU VIII 1772 (Herakleopolis, 57/56) ; BGU IV 1189 (Bousiris [Herakleopolite nome], 1 BC). Eponymous gymnasiarch : I.Louvre Bernand 12 (Alexandria, III).

²³ See for instance BGU VIII 1772, 33–34 (Herakleopolis, 57/56) : [τοῦ δέινος | τ]οῦ τὸ ἰβ̄ ἔτος [γυμ]νασι-
αρχήαντος τῆς μητροπόλεως τοῦ Ἡρακλεοπολίτου. Other places in the Hellenistic world show a different tradition, with the gymnasiarchy held collegially : see for instance Helly / Te Riele / Van Rossum (1979) 232–234 (Thessaly) ; Cordiano (1997) (Syracuse) ; Cordiano (2001 and 2009) (Cyrene).

²⁴ Existence of magistrates or any civic body, such as a council, is out of the question in the Ptolemaic *chora*.

²⁵ Gymnasiarchs : SEG VIII 504 (Thmouis [Delta], II) ; I.Fayum II 103–104 (Theadelphia, 150/149) ; P.Tor.Choach. 12 (Thebes, 117) ; SB VI 8964 (Euhemeria [? Arsinoite nome], II). *Kosmetai* : I.Th.Sy. 303 (Setis [Upper Egypt], 143/142). Lampadarchs : BGU VI 1256 (Philadelphiea, 147/146 or 136/135 – on the date, see PP VIII 825).

The chronology of the attestations of ephebes in village gymnasia seems also to agree with this picture : like the gymnasiarchs, they also appear from the second century onwards. Obviously I do not intend to say that young people were not allowed into the gymnasia before that time : simply, they were probably not formally organised as ephebes strictly speaking.

Similarly, I think that the first steps of this process of institutionalisation can be traced in a petition to the king : P.Enteux. 8 (Samareia [Arsinoite nome], 221). The cleruch Apollodoros, founder of the gymnasium in Samareia, left Polykleitos heir to his fortune. Polykleitos lives in the capital and appoints another cleruch, the Macedonian Aristomachos, to act as superintendent (προεστῆκός) and to administer his assets in Samareia²⁶. The gymnasium is seen to be part of Polykleitos' properties. Hence, Aristomachos has been taking care of it for some time on his behalf. The man is writing to the King because a certain Dallos and his purported wife acted wrongly towards the gymnasium²⁷ : the passage is unfortunately fragmentary and not clear, but it seems that the two occupied the building (or part of it) illegally and went on living there. The gymnasium is considered to be and treated as private property belonging to the founder's family. The summarizing docket written by the office of the *strategos* on the back of the petition pointedly reads « Aristomachos against Dallos, about buildings »²⁸ : the case brought forward to the attention of the authority is considered merely a private dispute, without any mention of the gymnasium.

Nonetheless, a passage in the text may be worthy of particular attention : Aristomachos obtained permission from the *strategos* before demolishing a collapsing construction built upon the gymnasium²⁹. In this case, Aristomachos' behaviour may also be connected to the circumstances, and to the type of document, a petition : he is keen to mention that he sought and obtained permission to demolish the building because he wants to strengthen his case, showing how his activity was legal and carried out with the approval of the authority ; but it also points towards a developing public character of the gymnasium.

Rather than thinking about a direct control of the gymnasium by the local administration (which is nowhere attested ; the contrary, in fact, seems very clear from the text), it seems closer to the truth to think that the authority was considered somehow interested in the building. As one sees in the few other cases of requests for permission to demolish, this can only be the case because the gymnasium had started acquiring a position of local public importance³⁰ : owing to the kind of activities carried out in the premises with their sacred tone (sacrifices to the King and other links to the dynastic cult and the Royal House) and to a Hellenised local elite which tended to identify itself with the leading class (and very often was part of it), the gymnasium started playing the role of a publicly embedded place, where important men met and important events took place. One could even think that the gymnasium invested itself with the function of rendering public the sacred nature of the Sovereign and of introducing him into the daily life of the Greek-speaking communities of the villages of the Egyptian *chora*.

I think that by the end of the third century the public character of rural gymnasia must have been distinctive and generally perceived, and this eventually led to the introduction of the rural gymnasiarchs, whose complete diffusion is attested in the second century. And

²⁶ The appointment of the superintendent was later strengthened in the 20th year of Ptolemy III Euergetes (228/227) by a decision of the *chrematistai*, who had their seat in the quarter Alpha of Alexandria (where Polykleitos must have lived). P.Enteux. 8, 6–7 : κατὰ σύγκρισιν χρηματιστῶν τῶν τὰ προσπίπτοντα κρινάντων ἐν τῷ Ἄλφᾳ. See Fraser (1972) I 34.

²⁷ 15 : Δάλλος καὶ ἡ λεγομένη αὐτοῦ γυνὴ . . .

²⁸ Verso, 2–3 : Ἀριστόμαχος πρ(ὸς) Δάλλον | περὶ οἰκημάτων.

²⁹ 9–11 : καθελόντος μου τὴν ἐπ[ι] τοῦ γυμνασίου ἐποικοδομημένην | οἷκον [c]υμπύπτουσαν, Ἀφθονίου τοῦ στρα[τ]ηγῆαντος χρηματίσαν[τ]ο[ς] . . . [c] καθαίρεσθαι τ[ο]ῦ ἱε[ρ]οῦ (ἔτους) | δι' ἐντε[λ]ῆς.

³⁰ Permission to demolish : P.Enteux. 6 (= P.Lille II 9 ; 222) : shrine of Isis ; P.Enteux. 7 (221) : a temple ; P.Enteux. 5 (224–218) : weaving industries. They all come from the village of Magdola (Arsinoite nome).

this process continued as time went on : at the end of the Ptolemaic era, the gymnasium occupied such a position in the local community that it was made the object of official visits by the *strategos*, who offered sacrifices in it and held special audience with its members³¹. A similar picture is offered for the role of gymnasiarchs, who could also occupy a semi-official position of authority as the first port of call for financial quarrels among the local population³².

I am aware that it is often here the case of an *argumentum e silentio*, but I hope to have made clear enough how the evidence at our disposal seems to testify that the gymnasiarchy in the rural gymnasia of Egypt developed from the presidency of simple private associations to a more institutionalised role, thus also attesting the evolution of the social status of the gymnasia themselves.

The rural gymnasium in Egypt was born thanks to private euergetism as a recreational centre for a few Hellenic immigrants who gave a local interpretation to the old classical (or rather traditional Macedonian ?) gymnasia institution, as an answer to the necessity of having a gathering place where to meet in association. It then became a communal centre for public feasts, contests, cults and ceremonies : a sort of institutionalised gentlemen's club. Still privately run and used by clubs and associations, it acquired public importance and character at local level as place of the community and was recognised and visited by central and local authorities : an official public meeting place of the Greek-speaking community, whose most visible members belonged to the rich or well-to-do class, with more or less tight connections to the army, the central bureaucracy and the Royal House.

Bibliography

- Ameling, W. (2004), « Wohltäter im hellenistischen Gymnasion », in Kah / Scholz (2004) 129–161.
 Bagnall, R.S. (1984), « The Origin of Ptolemaic Cleruchs », *BASP* 21, 7–20.
 Clarysse, W. / Thompson, D.J. (2006), *Counting the People in Hellenistic Egypt* (Cambridge).
 Cordiano, G. (1997), « La ginnasiarchia nelle *poleis* dell'Occidente mediterraneo antico » (*Studi e testi di storia antica* 7, Pisa).
 Cordiano, G. (2001), « La ginnasiarchia a Cirene. I. Dall'età tolemaica fino all'epoca augustea », *Minima epigraphica et papyrologica* 4.6, 255–296.
 Cordiano, G. (2009), « Ginnasiarchia ed euergetismo a Cirene tra la fine dell'epoca tolemaica e l'età di Sinesio », in Curty (2009) 277–296.
 Culasso Gastaldi, E. (2009), « La ginnasiarchia ad Atene. Istituzioni, ruoli e personaggi dal IV sec. all'età ellenistica », in Curty (2009) 115–142.
 Curty, O. (éd.) (2009), *L'huile et l'argent. Gymnasiarchie et évergétisme dans la Grèce hellénistique. Actes du colloque* (Paris).
 Errington, R.M. (1990), *A History of Macedonia* (Berkeley / Los Angeles / Oxford ; translation by C. Errington of *Geschichte Makedoniens* [München 1986]).
 Fraser, P.M. (1961), « Bibliography : Graeco-Roman Egypt Greek Inscriptions (1960) », *JEA* 47, 139–149.
 Fraser, P.M. (1972), *Ptolemaic Alexandria* (Oxford).
 Fröhlich, P. (2009), « Les activités évergétiques des gymnasiarques à l'époque hellénistique tardive : la fourniture de l'huile », in Curty (2009) 57–94.
 Gauthier, P. (1995), « Notes sur le rôle du gymnase dans les cités hellénistiques », in Wörle / Zanker (1995) 1–11.
 Gauthier, P. / Hatzopoulos, M.B. (1993), *La loi gymnasiarchique de Béroia* (Μελετήματα 16, Athènes / Paris).
 Gauthier, P., (1996), « Bienfaiteurs du gymnase au Létôn de Xanthos », *REG* 109, 1–34.
 Giovannini, A. (1977), « Le statut des cités de Macédoine sous les Antigonides », in *Αρχαία Μακεδονία – Ancient Macedonia II* (Thessaloniki) 465–472.
 Giovannini, A. (2004), « L'éducation physique des citoyens macédoniens selon la loi gymnasiarchique de Béroia », in Cataldi, S. (ed.), *Poleis e politeiai : esperienze politiche, tradizioni letterarie, progetti costituzionali* (Alessandria) 473–490.

³¹ BGU VIII 1768 (64–44) and BGU VIII 1767 (64/63), from the Herakleopolite nome.

³² SB VI 8964 (Euhemeria [? Arsinoite nome], II AD) and BGU VIII 1849 (Herakleopolis, 48–46). See also Haber-mann (2004) 344 and Zucker (1930–1931) 494–495.

- Habermann, W. (2004), « Gymnasien im ptolemäischen Ägypten – eine Skizze », in Kah / Scholz (2004) 335–348.
- Hammond, N.G.L. (1989), *The Macedonian State. Origins, Institutions, and History* (Oxford).
- Hammond, N.G.L. / Griffith, G.T. / Walbank, F.W. (1972–88), *A History of Macedonia* (Oxford).
- Hatzopoulos, M.B. (1996), *Macedonian Institutions under the Kings* (Μελετήματα 22, Athens).
- Hatzopoulos, M.B. (2004), « La formation militaire dans les gymnases hellénistiques », in Kah / Scholz (2004) 91–96.
- Helly, B. / Te Riele, G.J. / Van Rossum, J.A. (1979), « La liste des gymnasiarques de Phères pour les années 330–189 av. J.-C. », in Helly, B. (éd.), *La Thessalie. Actes de la table ronde* (Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen 6, Lyon / Paris) 221–255.
- Kah, D. (2004), « Militärische Ausbildung im hellenistischen Gymnasium », in Kah / Scholz (2004) 47–90.
- Kah, D. / Scholz, P. (Hrsg.) (2004), *Das hellenistische Gymnasium (Wissenskultur und Gesellschaftlicher Wandel 8, Berlin)*.
- Launey, M. (1987), *Recherches sur les armées hellénistiques* (2^e éd., Paris).
- Pestman, P.W. (1981), *A Guide to the Zenon Archive* (Pap. Lugd. Bat. 21, Leiden).
- Schuler, C. (2004), « Die Gymnasiarchie in hellenistischer Zeit », in Kah / Scholz (2004) 163–192.
- Turner, E.G. (1974), « A Commander-in-Chief's Order from Saqqâra », *JEA* 60, 239–242.
- Van't Dak, E. (1984), « Notice au sujet de SB I 1106 », in *Atti del XVII Congresso Internazionale di Papirologia* (Napoli) 1325–1333.
- Von Hesberg, H. (1995), « Das griechische Gymnasium im 2.Jh. v.Chr. », in Wörle / Zanker (1995) 13–27.
- Wörle, M. / Zanker, P. (Hrsg.) (1995), *Stadtbild und Bürgerbild im Hellenismus* (Vestigia 47, München).
- Zucker, F. (1930–1931), « Γυμνασίαρχος κόμης », *Aegyptus* 11, 485–496.

CORREZIONI, ABBREVIAZIONI E SEGNI NEL P.HERC. 831

Antonio Parisi

1. La crescente attenzione riservata allo studio e all'esame di $\epsilon\eta\mu\epsilon\acute{\iota}\alpha$ nei papiri ercolanesi, nonché al sistema di correzioni e abbreviazioni adottate, ha mostrato come esso risulti sempre più funzionale alla comprensione delle modalità di scrittura e lettura nel mondo antico, dei meccanismi di realizzazione del rotolo librario, all'intelligenza di passaggi lacunosi e di difficile interpretazione.

Il carattere eterogeneo dei segni utilizzati e, soprattutto, la varietà funzionale che li contraddistingue, tuttavia, non consentono di ragionare all'interno di un sistema di catalogazione troppo rigido, al di là di riflessioni generali pronte a verificare « un modello astratto e a capirne il significato di base »¹. Il presente contributo ha come obiettivo la disamina dei $\epsilon\eta\mu\epsilon\acute{\iota}\alpha$, del sistema di correzioni e abbreviazioni presente nel P.Herc. 831, per il quale sinora non è stato compiuto uno studio organico.

2. Il P.Herc. 831 fu svolto da C. Paderni, con l'assistenza di G.B. Malesci, a partire dal 25 novembre del 1805 e riposto il 1 febbraio del 1806²; consta di sette pezzi distribuiti in sei cornici³. Di esso, attualmente, si conservano le porzioni superiori di 15 colonne, riprodotte in maniera diversa in due serie di disegni: la serie oxoniense (*O*, realizzata nel 1806 da C. Orazi e ora conservata nella Bodleian Library) è costituita da sei disegni⁴; la serie napoletana (*N*, realizzata a più riprese tra il 1811 e 1839 da G.B. Malesci e poi dal figlio Carlo e conservata presso la Officina dei Papiri, a Napoli) riproduce il testo di 19 colonne e due frammenti⁵. Grazie ai disegni, possiamo ricostruire un'ulteriore porzione di testo, dell'estensione di quattro colonne, che fu donata a Luigi Napoleone, re di Olanda, e sembra dispersa⁶.

La prima edizione critica si deve a A. Körte, il quale la incluse, quale appendice, al volume *Metrodori Epicurei Fragmenta* apparso nel 1890⁷. Questa edizione, condotta esclusivamente sulla scorta degli apografi napoletani e oxoniensi, è l'unica complessiva.

¹ Cf. Indelli (2005) 125; anche McNamee (1977) 130.

² Cf. Blank / Longo Auricchio (2004) 143.

³ Per le loro misure, cf. Gigante (1979) 190, ora nella versione digitale e aggiornata Del Mastro (2005); Travaglione (2009) 140.

⁴ Cf. Blank / Longo Auricchio (2004) 134 e 137.

⁵ Cf. Blank / Longo Auricchio (2004) 149. G.B. Malesci provvide a disegnare il testo delle colonne 2–19 approssimativamente entro il 1811 in quanto i disegni recano il visto dell'accademico Pessetti, il quale fu allontanato dal suo incarico di revisore e interprete presso l'Officina nel 1811 da Mons. Rosini, perché a seguito del suo incarico di docenza presso l'Università di Napoli, il servizio prestato nell'Officina dei Papiri non poteva più definirsi assiduo; cf. Farese (1999) 82, n. 1 e 85, n. 17. Sulle ragioni dell'allontanamento dell'abate Pessetti e della sua collaborazione con Mons. Rosini, cf. Cerasuolo / Capasso / D'Ambrosio (1996) 52–54. Sull'attività di Bartolomeo Pessetti, cf. anche Castaldi (1840) 199.

⁶ Le vicende della donazione di due frammenti papiracei offerti al re di Olanda Luigi Napoleone sono state coerentemente ricostruite da J. Van Heel; cf. Van Heel (1989) 187–191. Il rinvenimento fortuito di questi frammenti presso il Rijksmuseum van Oudheden di Leiden ha, purtroppo, disatteso la possibilità di attribuire questi frammenti al P.Herc. 831. Per l'esame di questi frammenti e le possibilità di identificazione, cf. Dorandi (1995) *passim*. Di recente Del Mastro (2010a) 221 ha proposto di identificare nel primo frammento « la mano del primo scriba del P.Herc. 1050 [cf. Del Mastro (2010b)]. Posso ipotizzare che il secondo pezzo provenga dal P.Herc. 1199 dal momento che, sul cartoncino di supporto della porzione ancora conservata a Napoli, si legge: “Il pezzo che qui manca fu mandato a Luigi Napoleone.” »

⁷ Körte (1890) 571–597. Successivamente il P.Herc. 831 è stato oggetto di uno studio complessivo di Philippon (1943), che ne ricostruì la struttura contenutistica, proponendo l'attribuzione all'epicureo Demetrio Lacone. W. Schmid fu, invece, autore di due interventi critici volti all'interpretazione di alcuni passaggi lacunosi nelle coll. XI–XV; cf. Schmid (1955) e (1959). Di recente pubblicazione è anche l'intervento di Sanders (1999), il quale ha pubblicato per la prima volta il testo lacunoso della seconda colonna della seconda

3. Nel suo studio sulle scritture ercolanesi, Guglielmo ha assegnato la scrittura del P.Herc. 831 al gruppo M, «tipologia grafica riferibile al I sec. a.C. articolata in dislocazioni cronologiche al suo interno.»⁸; «P.Herc. 831, data la presenza di elementi grafici recenziori, è da ritenere scritto più tardi, forse già alle soglie del I sec. d.C.»⁹ Tuttavia, lo studioso è poi ritornato sulla scrittura di P.Herc. 831 retrodatando l'esemplare alla metà o poco più oltre del I sec. a.C.¹⁰ Egli sottolinea come lo stile si presenti particolarmente vicino a quello del P.Herc. 1006¹¹; questo conserva frammenti dell'opera *Alcune ricerche comuni sul modo di vita* di Demetrio Lacone¹². La scrittura è particolarmente elegante: mostra un certo gusto per le apicature delle aste delle lettere anche se non disprezza l'uso di legature e abbreviazioni¹³. Caratteristiche in tal senso sono la realizzazione di *alpha* ad occhiello e il tratteggio semi-corsivo di *epsilon*.

Tratto distintivo di questo copista è l'uso della abbreviazione κ- per la congiunzione καί, come mi è stato possibile osservare in sei casi¹⁴. L'uso delle abbreviazioni non è frequente nei papiri ercolanesi; Cavallo distingue abbreviazioni per troncamento in forma di *sigla* o con modalità più complesse, come avviene per le indicazioni sticometriche, monogrammi e simboli¹⁵. Una tipologia di abbreviazione molto simile a quella osservata per P.Herc. 831 compare anche in P.Herc. 19/698 V 11 e XXX A 5¹⁶.

L'allineamento del margine destro della colonna è generalmente rispettato sebbene non si leggano segni riempitivi; tuttavia lo scriba, laddove necessario, tende a prolungare il tratto dell'ultima lettera verso destra per evitare una sillabazione troppo ardua¹⁷. Questo fenomeno non è costante; talvolta, infatti, la linea invade lo spazio intercolonnare apparentemente con la stessa motivazione¹⁸.

4. Nonostante l'eleganza della scrittura e una *mise en page* ariosa, con colonne che raggiungono gli 8 cm di larghezza pur conservando un numero di lettere per riga di poco superiore la media dei papiri ercolanesi, lo scriba commette un numero notevole di errori, in parte attribuibili ai meccanismi stessi della copia¹⁹. Lo scriba interviene correggendo le lettere scorrette, sostituendole con una sequenza diversa riscritta nello spazio sovrallineare,

cornice (assente nell'ed. di Körte perché non compresa nel testo della *Collectio*) e ha migliorato in più punti l'intelligibilità delle coll. II, VII e XV del testo nonché dei fr. 1–2.

⁸ Cf. Cavallo (1983) 38.

⁹ *Ibid.* 54.

¹⁰ Cf. Cavallo (2005) 115. Per lo studioso la scrittura di P.Herc. 831 rappresenterebbe una forma evoluta dello stile di P.Lond.Lit. 134; utili confronti sono P.Oxy. IV 659 e P.Mil.Vogl. I 14. Alcune delle caratteristiche della scrittura del P.Herc. 831, tracciato morbido, apicature ornamentali, legami a laccio per la realizzazione di *alpha*, sono attribuite a scritture riferibili a tutto il primo secolo da Del Corso (2008) 239–243.

¹¹ Cf. Cavallo (1983) 38.

¹² Cf. Assante (2008) 110.

¹³ Per le scritture apicate, cf. Menci (1979) *passim*.

¹⁴ VIII 5; XII 4; XIII 7 (rimangono tracce della verticale della lettera e del pedice ornamentale conformi al tratteggio di un κ); XIV 9 (solo in N); XV 10; XVI 6 (della colonna possediamo soltanto l'apografo napoletano). Inoltre credo di poter restituire un'ulteriore attestazione di un καί abbreviato a X 11.

¹⁵ Cf. Cavallo (1983) 25. Già Gomperz (1980) 139 si soffermava sulla peculiarità di questo fenomeno; cf. anche Scott (1885) 26, n. 1.

¹⁶ Monet (1996) 31.

¹⁷ Lo scriba prolunga il tratto centrale di *epsilon*, l'obliqua destra di *alpha*, il tratto superiore di *sigma*. Alcuni esempi sono XI 4; XII 1; XIII 4–6; XIV 11; XV 7. Cf. Di Matteo (2007) 264.

¹⁸ Sulla divisione in sillabe, cf. Crönert (1903) 10–11.

¹⁹ Sulla larghezza delle colonne, cf. Cavallo (1983) 18: «Va notato che tale estensione in larghezza delle colonne è raramente in relazione al numero medio di lettere contenute nella riga (compreso tra 15–20 ca. nella più parte dei rotoli ercolanesi).» Sugli errori, cf. Rispoli (1988) 311. La Rispoli considera questi errori come prova evidente che i papiri non fossero copiati sotto dettatura ma da un antigrafo; la prassi e la tipologia di errori che si riscontrano, aplografia / dittografia, *saut du même au même*, ne sono efficace spia (cf. 312). Sulla ricorrenza e tipologia degli errori nei papiri ercolanesi e greco-egizi, cf. anche Barbis Lupis (1997) 57–58; Cavallo (1983) 25–26; Del Mastro (2004) 205.

con espunzioni di lettere o parole errate. Purtroppo non è sempre possibile indicare se gli interventi di correzione siano attribuibili allo scriba stesso, come credo si possa dire della maggioranza dei casi, o ad un intervento successivo del destinatario della copia o di un *diorthotès*²⁰.

Le correzioni avvengono attraverso l'espunzione delle sequenze sbagliate tramite fregghi più o meno marcati paralleli alla linea di scrittura. In un caso si registra l'espunzione di una sequenza di quattro lettere attraverso l'impiego di più tratti grossolani di inchiostro, che impediscono una chiara lettura delle lettere sottostanti²¹.

L'intervento dello scriba non si limita a espungere una sequenza inesatta. Egli inserisce nello spazio sovrilineare singole lettere o intere parole che correggono e integrano il testo vergato. Ho riscontrato una sola volta il tentativo di correggere la lettera modificandone i tratti al fine di assimilarla a quella corretta²²; tuttavia, il risultato non soddisfacente di questa operazione ha spinto lo scriba a espungere la lettera e a riscrivere quella corretta nell'interlinea. L'aggiunta di lettere *supra lineam* è funzionale anche a restituire singole lettere o sequenze di lettere omesse dallo scriba per dimenticanza o per errori di aplografia²³.

In un solo caso, infine, si riscontra l'uso delle parentesi tonde per segnalare l'espunzione. Grazie all'attenzione dedicata a questo segno, trascurato dagli editori precedenti, ho eliminato le lettere comprese tra le parentesi e ne è risultato un testo molto più chiaro e con andamento più regolare²⁴. Mi sembra plausibile credere che i due segni fossero già presenti nell'antigrafo del copista; la prima delle due parentesi, infatti, è vergata in modo chiaro e distinto mantenendo costante lo spazio tra le singole lettere.

L'uso delle parentesi tonde come segno di espunzione è ampiamente attestato nei papiri greco-egizi²⁵; il termine tecnico, indicato dal Turner, è *περιγράφειν*. Questo segno è, tuttavia, ugualmente ben rappresentato nei rotoli carbonizzati di Ercolano con la medesima funzione. Esso ricorre tre volte nel P.Herc. 1497, circostanza questa che ha condotto A. Romano a ritenere questo metodo elemento distintivo dell'*usus scribendi* dello scriba di questo rotolo²⁶. Si legge ancora nel P.Herc. 1669 per espungere due linee erroneamente riprodotte per un *saut du même au même*²⁷. Le parentesi tonde sono utilizzate anche dal copista del P.Herc. 1021, come segnalano sia G. Cavallo sia T. Dorandi, che richiama l'attenzione sulla loro presenza anche in P.Herc. 243²⁸. Un'ulteriore occorrenza si trova nel P.Herc. 19/698 col. XX A, dove si possono individuare « une sorte de parenthèse dans la marge droite au niveau des lignes 14 et 15, pour marquer la diplographie, ce qui confirme

²⁰ Diversamente dai papiri greco-egizi, l'analisi della differenza del colore dell'inchiostro usato non è di particolare sostegno, poiché il processo di carbonizzazione può rendere molto simili anche inchiostri diversi. Cf. Giuliano (2005) 138, n. 32; Fimiani (2009) 27.

²¹ X 3. Purtroppo non è più possibile riconoscere le lettere espunte dallo scriba; *N* riporta la sequenza *τοκα*, suggestivo sarebbe riconoscere la preposizione *περί*, che rappresenterebbe un nuovo errore di diplografia.

²² VII 4. Lo scriba ha vergato la sequenza *ε]πιθυμιανοτε* tuttavia ha tentato di correggere dapprima il *v* in *π* realizzando il tratto superiore di *π* con il risultato di una lettera incompleta e poco chiara; pertanto ha riscritto il *π* in modulo ridotto nello spazio sovrilineare. Il testo restituito è quindi *ἐπιθυμία ποτέ*.

²³ Nel fr. 2, 3 lo scriba restituisce la sequenza *ανεπο]*, *N* è testimone dell'aggiunta di *λη* *supra lineam*. L'autopsia del papiro mi ha permesso di migliorare la lettura e restituire la correzione *av*.

²⁴ X 7. L'autore sta descrivendo una partizione tematica della scienza astronomica secondo coppie antinomiche coordinate in una struttura sintattica chiara. In questa sequenza lo scriba copia erroneamente due volte il sostantivo *κίνησις* nella forma del genitivo *κινήσεως*, la prima delle quali corregge con l'impiego delle parentesi tonde.

²⁵ Cf. Barbis (1988) 57: « In caso di errori meno estesi ma tuttavia comprendenti uno o più righe di scrittura vengono adoperate comunemente le parentesi »; Turner / Parsons (1987) 16.

²⁶ Cf. Romano (2007) 98–100.

²⁷ Cf. Di Matteo (2006) 74–75.

²⁸ Cf. Cavallo (1983) 24; Dorandi (1982) 106, in particolare n. 21. L'autore ricorda, a tal riguardo, anche Henrichs (1983) 38, n. 3.

que le traité fut relu avec soin »²⁹. I dati che ho riferito fanno pensare che l'uso delle parentesi tonde, al fine di espungere una sequenza di parole che occupava uno spazio più o meno ampio nell'economia della colonna, sia una pratica discretamente attestata nello *scriptorium* ercolanese.

Sebbene gli interventi correttivi siano notevoli, mi è stato possibile ugualmente individuare alcuni errori sfuggiti alla revisione del copista³⁰. Medesima trascuratezza lo scriba riserva all'uso dell'assimilazione consonantica, applicata in modo disomogeneo e apparentemente casuale³¹.

5. Grande attenzione è, invece, riservata all'uso della punteggiatura, secondo un sistema ampiamente attestato nei papiri greco-egizi ed ercolanesi³². A seguito dell'analisi autoptica di tutti i testimoni di P.Herc. 831 ho potuto rilevare l'uso di almeno 39 segni di punteggiatura. Di questi il più ricorrente è lo *spatium vacuum*, con un'ampiezza variabile corrispondente ad una o più lettere³³. Lo scriba si serve di uno *spatium* per indicare una pausa generalmente non troppo marcata nel testo, per isolare una proposizione all'interno di un periodo, per indicare il passaggio ad un concetto diverso³⁴. Interessante mi sembra l'uso riscontrato a III 3–6, dove lo scriba pone tra due *spatia* una citazione dell'*Ecuba* di Euripide³⁵. Lo stato di conservazione della colonna non consente di valutare la presenza di altri σημεία, che non sono tuttavia riportati dal disegnatore, nell'intercolumnio.

Altrove lo scriba introduce una citazione letterale vergando la prima lettera in un modulo più ampio³⁶. Questo fenomeno, come possiamo osservare qui e in altri casi, comporta che lo scriba, per ristabilire l'allineamento sulla linea immaginaria inferiore, verga le lettere del nuovo periodo leggermente più in basso, rispetto al periodo precedente, permettendo al lettore di osservare lo stacco tra i due periodi.

Più interessante è il comportamento dello scriba a XVIII 3. In questo caso A. Körte, seguendo un'intuizione già del von Arnim, riconosce la citazione di « duo senarii poetae incerti (...) quorum alterum restituit de Arnim »³⁷. In questa circostanza lo scriba appone, forse in un secondo momento, un trattino orizzontale leggermente incurvato nello spazio *supra lineam* ad indicare la conclusione della citazione. La perdita dell'originale di questa colonna non ci consente di stabilire se il segno, che potremmo considerare alla stregua di

²⁹ Cf. Monet (1996) 30.

³⁰ VI 9.

³¹ A VI 6 leggiamo *κυνέταντος* mentre a VIII 11 il copista verga *μὲν γάρ*; così a III 1 ho potuto verificare la mia lettura *κυνφρον|τι|* rispetto al tradito *|ppov*. Si può segnalare ugualmente la forma *κυνροών* a XIII 8.

³² Cf. Del Mastro (2008) *passim*.

³³ Ho riscontrato la presenza di almeno 29 *spatia vacua* con valore di pausa. Non ho ovviamente preso in considerazione gli spazi bianchi in fine di linea, ad eccezione di VI 8 e VIII 3 dove gli *spatia* sono accompagnati da due *paragraphoi* con funzione di pausa forte. Allo stesso modo non ho conteggiato i casi troppo lacunosi o per i quali sono presenti evidenti problemi stratigrafici (cf. ex. gr. XII 13). Permangono, tuttavia, dubbi sull'utilizzo degli *spatia* corrispondenti alla misura di una lettera di piccolo modulo, presenti soprattutto a separazione di parole contigue, per i quali spesso si può ipotizzare piuttosto la volontà dello scriba di realizzare una scrittura più ariosa.

³⁴ Questo mi sembra il caso a X 4, dove lo scriba pone tra due *spatia* la sequenza *εἰς πολλὰ νέμεται* per evidenziarla rispetto al contesto.

³⁵ Eur. *Hec.* 568–569. Il testo della citazione è di particolare rilievo perché presenta delle difformità rispetto alla tradizione medievale, che il Körte attribuiva alla memoria dell'anonimo autore. Cf. Körte (1890) 579: « Sed memoria eum defecit, ita ut omisso verbo πολλὰν pro εὐχήμεων scriberet μήποτ' ἀρχήμεων ». Sulla tradizione papiracea diretta dell'*Ecuba*, cf. Carrara (2005) 145–155. Mi sembra interessante sottolineare che anche la proposizione successiva si conclude con uno *spatium*, come se lo scriba volesse sottolinearne il valore esegetico.

³⁶ Così II 3 con la citazione di Hipp. *Progn.* 2, 156; cf. Roselli (1988) 53–57; Gigante (1990) 1. Cf. anche VI 4 = fr. 492 Us. con la citazione di una massima del Maestro. In quest'ultimo caso la citazione è segnalata da una *paragraphos*.

³⁷ Cf. Körte (1890) 590.

una ὄνω cτιγμή estesa allo spazio sovrilineare, sia stato tracciato dallo scriba o da una seconda mano³⁸.

A VI 8 il copista si serve di una *paragraphos* per indicare una massima epicurea, non attestata da altre fonti³⁹. Il segno si presenta simile ad un trattino orizzontale, munito di un tratto obliquo discendente, simile alla *paragraphos* di quarto tipo secondo la suddivisione proposta da Del Mastro per il V libro della *Poetica* di Filodemo⁴⁰.

La *paragraphos* ricorre in altre sette circostanze con valore di pausa più o meno forte⁴¹. In due casi si presenta accompagnata da un tratto obliquo o perpendicolare alla linea di scrittura. Per questi due esempi (VIII 3 e XII 4), mi sembra che al segno possa essere dato il valore del nostro punto e virgola ; l'autore, infatti, in entrambi i casi, introduce un chiarimento del concetto espresso nelle linee precedenti.

Le altre tre *paragraphoi* si leggono tutte nella colonna IX, per il margine sinistro della quale possiamo riferirci al solo apografo oxoniense, dal momento che nel papiro oggi questa parte è perduta⁴². La presenza di un numero così alto di segni nella stessa colonna induce ad una più attenta riflessione dato che nel P.Herc. 831 compaiono generalmente in numero esiguo.

La col. IX introduce un'ampia sezione del testo (IX–XI) dedicata alla scienza astronomica e alla partizione delle sue diverse componenti o meglio alla pluralità degli approcci e dei saperi che gravitano intorno allo studio degli astri. In questo contesto la *paragraphos* sembra indicare proprio τῶν μερῶν [π]οικίλ[ην] (...) καταμ[έριον]⁴³. L'autore sostiene, infatti, che gli astri si possano studiare in quanto tali (αὐτῶν ἄκτρων), per i fenomeni che da essi si producono (περὶ τῶν ἀπὸ τούτων), per quelli che si verificano per mezzo di essi o relativamente ad essi (περὶ τῶν διὰ ταῦτα ἢ περὶ ταῦτα), per quelli prodotti al loro interno (περὶ τῶν ἐν ἄκτροις)⁴⁴. Tale sibillina partizione è seguita da un elenco esemplificativo e chiarificatore di questi avvenimenti. Lo scriba, quindi, vuole distinguere ogni μέρος τῶν

³⁸ A proposito della perdita dell'originale, sono convinto della genuinità del tratto, pur potendo valutare esclusivamente l'apografo napoletano, perché G.B. Malesci si mostra particolarmente attento e scrupoloso nel riprodurre lo stato dell'esemplare anche per i segni e gli *spatia*. Sul segno, mi sembra probabile che lo scriba, o il destinatario della copia, sia in questo caso intervenuto in un secondo momento e, per motivi legati alla mancanza di spazio, abbia collocato il segno nello spazio *supra lineam*.

³⁹ Cf. VI 4 = fr. 492 Us. L'autore si serve dell'autorità del Maestro per discutere la complessa problematica della paura della morte, motivo centrale dell'etica epicurea. Il passo in questione, unica fonte di questa massima, nella quale è possibile rintracciare una polemica anti-scettica (cf. Gigante [1981] 30–32), rappresenta un'ampia digressione nell'apparente continuità tematica dello scritto. Essa, tuttavia, rientra a pieno nel discorso sul *meteorismos* che l'autore rivolge al suo ignoto destinatario: il timore della morte, infatti, nasce anche esso da un'erronea interpretazione della realtà sensibile. Liberarsi della fobia della morte equivale quindi a liberarsi dal *meteorismos*. Un'anomalia tematica simile compare anche in P.Herc. 1013 (cf. Romeo [1979] 26–28), dove il De Falco ipotizzava la caduta di almeno una colonna tra la col. XVIII e la successiva, per motivare la presenza di una digressione sul timore della morte all'interno di uno scritto astronomico, dedicato alla difesa della teoria percettiva degli epicurei.

⁴⁰ Cf. Del Mastro (2001a) 110.

⁴¹ Cf. Barbis Lupi (1994) 414. Questo segno ricorre nei papiri ercolanesi con funzione di pausa più o meno forte. La sua forma standard prevede un tratto parallelo alla linea di scrittura ed un'ampiezza che corrisponde alla prima lettera della linea in cui ricade la pausa. A questa prima forma, tuttavia, vanno associate alcune variabili grafiche, caratterizzate da diverse sfumature di impiego. A tal proposito fondamentale Del Mastro (2001a) 107–131; cf. anche Indelli (2005) 125; Scognamiglio (2005) 164–169; Fimiani (2009) 32–34. Delle sette occorrenze della *paragraphos*, per un solo caso non mi è possibile valutare la funzione perché si tratta di un piccolo sottoposto collocato nel margine sinistro della quarta colonna.

⁴² Del P.Herc. 831 possediamo, come si è detto, solo sei disegni oxoniensi, redatti, probabilmente, durante le operazioni di svolgimento del rotolo. Il papiro fu, infatti, ricollocato nell'Officina dei Papiri dopo la partenza di J. Hayter, che, come è noto, utilizzò tutti i disegni realizzati fino a quel momento a Palermo; cf. Longo Auricchio (1980) 159. Essi si rivelano assai preziosi perché conservano ampi frammenti, che risultano assenti già pochi anni dopo, quando furono redatti gli apografi napoletani.

⁴³ P.Herc. 831 X 2.

⁴⁴ P.Herc. 831 IX 2–6.

ἄκρων apponendo una *paragraphos* o uno *spatium*, servendosi di essi come segni di attenzione piuttosto che di pausa.

Valore sicuramente pausante ha, infine, un tratto obliquo (/) leggibile a VIII 10 all'interno della linea. Un esempio molto simile si osserva anche in un frammento di Caritone di Afrodizia (P.Oxy VII 1019), per il quale E. Turner parlava di « oblique dash »⁴⁵. R. Barbis Lupi ricorda l'uso di un tratto simile anche in P.Oxf. 4, 20, un testo documentario databile al 150/151 d.C. edito da E.P. Wegener, che intendeva il segno come indizio della conclusione dell'estratto di un processo⁴⁶.

6. Non mi è stato possibile, invece, rintracciare esempi di segni sticometrici o indicazioni sul numero delle *selides* o dei *kollemata*⁴⁷.

7. I dati riportati permettono di delineare un quadro abbastanza chiaro dell'attività dello scriba di P.Herc. 831. Mi sembra plausibile pensare, sulla scorta della datazione dell'esemplare, che il P.Herc. 831 sia testimone dell'allestimento di una nuova edizione dei testi demetriaci, di cui è attestazione anche il P.Herc. 1006. È probabile che i segni fossero già presenti nell'antigrafo, come mi sembra si possa dire con certezza delle parentesi tonde, e che lo scriba si sia limitato ad una copia meccanica. La tipologia di scrittura utilizzata, caratterizzata da un *ductus* morbido e dal modulo ampio, fanno pensare ad un prodotto librario di buona qualità, nonostante l'alto numero di errori e correzioni.

Bibliografia

- Assante, M.G. (2008), « Per un riesame del PHerc. 1006 (Demetrio Lacone, *Alcune ricerche comuni sul modo di vita*) », *CErc* 38, 109–160.
- Bassi, D. (1909), « La sticometria dei Papiri Ercolanesi », *RFIC* 37, 321–363.
- Barbis Lupi, R. (1988), « La *diplè obelismene* : precisazioni terminologiche e formali », in *Proceedings of the XVIIth International Congress of Papyrology, Athens 1986* (Athens) 473–476.
- Barbis Lupi, R. (1994), « La *paragraphos* : analisi di un segno di lettura », in *Proceedings of the XXth International Congress of Papyrology, Copenhagen 1992* (Copenhagen) 414–417.
- Barbis Lupi, R. (1997), « La correzione degli errori ortografici nei papiri letterari greci », in *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses, Berlin 1995* (Stuttgart / Leipzig) I 57–58.
- Bastianini, G. / Casanova, A. (ed.) (2010), *I papiri del romanzo antico. Atti del Convegno Internazionale di Studi, 11–12 giugno 2009* (Firenze).
- Blank, D. / Longo Auricchio, F. (2004), « Inventari antichi dei Papiri Ercolanesi », *CErc* 34, 39–152.
- Carrara, P. (2005), « I papiri dell'*Ecuba* », in Bastianini, G. / Casanova, A. (ed.), *Euripide e i papiri, Atti del Convegno Internazionale di Studi, 10–11 giugno 2004* (Firenze) 145–155.
- Castaldi, G. (1840), *Della Regale Accademia Ercolanese dalla sua fondazione sinora con un cenno biografico de' suoi soci* (Napoli 1840, rist. 2005 a cura di M. Capasso / M. Pagano, con una premessa di A. De Rosa, Accademia Ercolanese).
- Cavallo, G. (1983), *Libri scritture scribi a Ercolano I*, Suppl. a *CErc* 13 (Napoli).

⁴⁵ Cf. Turner / Parsons (1987), tav. 66. Il frammento di rotolo restituisce una porzione del secondo libro del romanzo *Cherea e Calliroe* databile al II/III sec. d.C. Per il contributo dei rinvenimenti papirologici allo studio del romanzo greco, cf. Bastianini / Casanova (2010). Sull' « oblique dash », cf. Turner / Parsons (1987) 8 : in riferimento all'uso della *paragraphos* aggiunge « in prose, either alone or in conjunction with a space or an oblique dash in the line it marks the end of a section ».

⁴⁶ Cf. P.Oxf., p. 19–24. Si tratta di una petizione indirizzata al prefetto Lucio Munazio Felice. Il documento, vergato sul recto del papiro (sul verso si legge la copia di una corrispondenza ufficiale) non è di facile intendimento, essendo caduta in lacuna la prima parte dello scritto. L'editore riconosce un segno obliquo, che definisce impropriamente *paragraphos*, la cui funzione non gli risulta evidente : « The meaning of the *paragraphos* in l. 20 is not clear. It may indicate that the copy of the records ends in this place. » Più recentemente, cf. Barbis Lupi (1994) 416, n. 28.

⁴⁷ Alcune macchie presenti nel margine superiore della col. II mi avevano indotto a credere che si potesse trattare dell'indicazione del numero delle colonne o dei *kollemata*. Un nuovo esame del papiro mi lascia piuttosto credere che si tratti di piccole macchie legate alla carbonizzazione del supporto papiraceo. Sulla sticometria dei papiri ercolanesi ancora fondamentale è Bassi (1909) 321–363 ; cf. anche Del Mastro (2001b) e bibliografia ivi riportata.

- Cavallo, G. (2005), *Il calamo e il papiro* (Firenze).
- Cerasuolo, S. / Capasso, M. / D'Ambrosio, A. (1996), *Carlo Maria Rosini (1748–1836). Un umanista fle-greo tra due secoli* (Pozzuoli).
- Crönert, W. (1903), *Memoria Graeca Herculanensis* (Leipzig).
- Del Corso, L. (2008), « La scrittura greca di età ellenistica nei papiri greco-egizi. Considerazioni preliminari », *Analecta Papyrologica* 18–20, 207–265.
- Del Mastro, G. (2001a), « La *paragraphos* nei PHerc. 1425 e 1538 », *CErc* 31, 107–131.
- Del Mastro, G. (2001b), « La sticometria di alcuni papiri della *Poetica* di Filodemo », in *Atti del XXII Congresso Internazionale di Papirologia, Firenze 1998* (Firenze) 375–383.
- Del Mastro, G. (2004), « Demetrio Lacone e la correzione degli errori nei testi epicurei (PHerc. 1012, col. XXXIV 3–9 Puglia) », *CErc* 34, 205–207.
- Del Mastro, G. (2005), *Χάρτης. Catalogo Multimediale dei Papiri Ercolanesi* (Napoli).
- Del Mastro, G. (2008, in corso di stampa), « La ponctuation dans les papyrus grecs d'Herculaneum », in *Problématique de la ponctuation dans les textes anciens et modernes, Actes du Congrès* (Paris).
- Del Mastro, G. (2010a), « Il Catalogo descrittivo dei Papiri Ercolanesi », *CErc* 40, 215–222.
- Del Mastro, G. (2010b), « Papiri Ercolanesi vergati da più mani », *Segno e Testo* 8, 3–66.
- Di Matteo, T. (2006), « Errori e correzioni in PHerc. 1669 », *CErc* 36, 73–75.
- Di Matteo, T. (2007), « Segni di riempimento nei papiri ercolanesi », in *Proceedings of the 24th International Congress of Papyrology, Helsinki 2004 I* (Helsinki) 259–265.
- Dorandi, T. (1982), *Filodemo, Il buon re secondo Omero. La Scuola di Epicuro* 3 (Napoli).
- Dorandi, T. (1995), « Un papiro ercolanese a Leiden », *ZPE* 109, 35–38.
- Farese, R. (1999), « Catalogo delle *Illustrazioni* e degli interpreti », *CErc* 29, 83–94.
- Fimiani, M. (2009), *I segni nel PHerc. 1673/1007 (Philodemi De rhetorica, liber IV, tomus II)* (tesi di laurea).
- Gigante, M. (1979), *Catalogo dei Papiri Ercolanesi* (Napoli).
- Gigante, M. (ed.) (1981), *Scetticismo e epicureismo* (Napoli).
- Gigante, M. (1990), « Distrazioni su Demetrio Lacone », in Capasso, M. / Messeri Savorelli, G. / Pinaud, R. / Gigante, M. (ed.), *Miscellanea Papyrologica in occasione del bicentenario dell'edizione della Charta Borgiana (Pap. Flor. 19, Firenze)* 1–2.
- Giuliano, L. (2005), « Segni e particolarità grafiche nel PHerc. 182 », *CErc* 35, 135–149.
- Gomperz, T. (1880), « Herculanische Notizen », *Wiener Studien* 2, 139–142.
- Henrichs, A. (1983), « Die Kekropidensage im PHerc. 243 : von Kallimachos zu Ovid », *CErc* 13, 33–43.
- Indelli, G. (2005), « Segni, abbreviazioni e correzioni in PHerc. 1008 (Filodemo, *Sui vizi*, libro X) », *CErc* 35, 125–134.
- Körte, A. (1890), *Metrodori Epicurei Fragmenta*, Suppl. *JCPH* 17, 531–597.
- Longo Auricchio, F. (1980), « John Hayter nella Officina dei Papiri Ercolanesi », in *Contributi alla storia della Officina dei Papiri Ercolanesi*, introd. di M. Gigante, *I Quaderni della Biblioteca Nazionale di Napoli*, Serie V 2 (Napoli) 159–215.
- McNamee, K. (1977), *Marginalia and Commentaries in Greek Literary Papyri* (Diss. Duke Univ. 1977).
- Menci, G. (1979), « Scritture greche librarie con apici ornamentali (III a.C. – II d.C.) », *Scrittura e Civiltà* 3, 23–53.
- Monet, A. (1996), « [Philodème, *Sur les Sensations*] PHerc. 19/698 », *CErc* 26, 27–126.
- Philippson, R. (1943), « Papyrus Herculanensis 831 », *AJPh* 64, 148–162.
- Rispoli, G.M. (1988), « Correzioni, varianti, glosse e scolii nei papiri ercolanesi » in *Proceedings of the XVIIIth International Congress of Papyrology, Athens 1986* (Athens) 309–320.
- Romano, A. (2007), *I segni nel papiro ercolanese 1497, IV Suppl. a CErc* 37 (Napoli).
- Roselli, A. (1988), « Citazioni ippocratiche in Demetrio Lacone (PHerc. 1012) », *CErc* 18, 53–57.
- Sanders, K.A. (1999), « Toward a New Edition of PHerc. 831 », *CErc* 29, 17–30.
- Schmid, W. (1955), « Die Netze des Seelenfängers, Zur Jagdmetaphorik im philosophischen Protreptikos des Demetrios Lakon (Pap. Herc. 831) », *PdP* 10, 440–447.
- Schmid, W. (1959), « Aus der Arbeit an einem ethischen Traktat des Demetrios Lacon », in *Epicurea in memoriam Hectoris Bignone, Miscellanea Philologica, Istituto di Filologia classica* 2 (Genova) 179–195.
- Scognamiglio, E. (2005), « I segni nel primo libro dell'opera di Filodemo *La ricchezza* (PHerc. 163) », *CErc* 35, 161–181.
- Scott, W. (1885), *Fragmenta Herculanensia* (Oxford).
- Travaglione, A. (2009), *Catalogo topografico dei papiri ercolanesi* (Napoli).
- Turner, E.G. / Parsons, P.J. (1987), *Greek Manuscripts of Ancient World* (2nd ed., *BICS Suppl.* 46, London).
- Van Heel, J. (1989), « Un frammento perduto del PHerc. 831 », *CErc* 19, 187–191.

I CODICI PAPIRACEI DI TUCIDIDE ASPETTI BIBLIOLOGICI E PALEOGRAFICI

Natascia Pellé

I codici tucididei finora pubblicati sono 13, di cui 6 pergamenei e 7 papiracei¹; coprono nel complesso un arco cronologico che comincia nel II/III sec. d.C. con due codici su papiro (P.Berol. inv. 13236 e P.Oxy. LXI 4105 + PLaur inv. 269/D), e finisce nel VI sec. d.C. con un esemplare in pergamena (BKT 9, 193 = P.Berol. inv. 21287). Nei secoli III–V le due tipologie coesistono, essendo rappresentate dallo stesso numero di esemplari (cinque i papiracei e cinque i pergamenei), poi Tucidide continua ad essere trascritto e letto ancora per almeno un secolo, ma soltanto su pergamena. Il codice su papiro più recente è databile al IV/V sec. d.C.

Il presente contributo, che si colloca nel quadro più vasto di uno studio di tutti i papiri di Tucidide, da me condotto nell'ambito del *Corpus dei Papiri Storici Greci e Latini*, si propone di enucleare alcuni aspetti della circolazione e della fruizione del testo tucidideo che il formato del codice papiraceo rende particolarmente evidenti.

Gli esemplari su papiro mostrano caratteristiche bibliologiche per lo più omogenee, che li caratterizzano nel complesso come prodotti di qualità medio-alta, verosimilmente destinati, nella maggior parte dei casi, a circolare in ambienti di studio. Non mancano esemplari dall'allestimento accurato ma privi di elementi che possano giustificare un tentativo di classificazione. Qui di séguito si fornisce una descrizione paleografica e bibliologia dei codici papiracei, con particolare attenzione per quelle peculiarità che consentono di proporre una possibile classificazione tipologica.

P.Berol. inv. 13236 (MP³ 1516; LDAB 4073) è, con P.Oxy. LXI 4105 + P.Laur. inv. III/269 D, il più antico codice papiraceo tucidideo, essendo entrambi databili su base paleografica al II/III sec. d.C. Il codice berlinese è costituito da tre frammenti, che restituiscono parti di Thuc. 2 distribuite in quattro pagine consecutive, di cui 1 e 4 rappresentano il recto, mentre 2 e 3 costituiscono il verso. Ciascuna pagina conteneva due colonne di testo. Le dimensioni ricostruite per il codice dal Salonius, che per primo lo studiò, sono 17 x 32 cm². Le colonne, di circa 60 linee ciascuna con una media di 20–24 lettere per linea, sono larghe 6,5 cm ca. ed alte 25 cm ca., mentre i margini superiore ed inferiore, parzialmente conservati, misurano 3,5 cm ca. ciascuno.

La punteggiatura è costituita da numerose *ano stigmai* ed una *kato stigma*, generalmente associate ad una *paragraphos* semplice all'inizio della linea. *Paragraphoi* e *stigmai*, comunque, vengono anche utilizzate indipendentemente le une dalle altre: in tali casi le *stigmai* segnano pause meno intense e le *paragraphoi* attraggono l'attenzione su particolarità grafiche o su abbreviazioni contenute nella linea che sottendono. Gli accenti acuti, circonflessi e gravi compaiono frequentemente, così come gli spiriti, che assumono la forma di un punto (usato sia per lo spirito aspro sia per il dolce) oppure, per lo spirito aspro, sono delineati secondo la forma più arcaica (form 2 di Turner)³. Pochi e talora corretti dallo scriba sono gli errori di iotacismo. Nei margini laterali si legge una serie di *scholia* della stessa mano che ha delineato il testo principale. Si tratta per lo più di spiegazioni di vocaboli che potevano risultare insoliti o di non immediata comprensione, ma in qualche caso anche di varianti al testo⁴. La scrittura, tracciata con un calamo a punta tonda e spesso, ha asse diritto, è posata e sicura, sostanzialmente bilineare e dominata da forme tondeggianti.

¹ Cf. <<http://promethee.philo.ulg.ac.be/cedopal/getPackCombi.asp>>.

² Cf. Salonius (1927) 1.

³ Cf. Turner (1987) 11.

⁴ A proposito dei *marginalia*, cf. McNamee (2007) 444–447.

Le caratteristiche fin qui enucleate fanno pensare ad una copia da studioso, soprattutto per la cura riservata agli aspetti grafici, l'aggiunta dei marginalia ed il fatto che questi ultimi siano evidentemente della stessa mano del testo principale. Non pare inverosimile pensare ad un esemplare circolante in una scuola di retorica.

P.Oxy. LXI 4105 + P.Laur. inv. III/269 D (MP³ 1527.11 ; LDAB 4093) è un gruppo di tre frammenti di papiro provenienti da un medesimo codice oblungo del II/III sec. d.C., che restituisce parti dei libri 5, 6, 7 delle *Historiae* tucididee, con dimensioni, ricostruite da M.W. Haslam (P.Oxy. LXI, p. 67), di 15 x 24 cm. Il testo è disposto in due colonne larghe 5,5 / 6,0 cm ca., alte 19 cm ca., separate da un intercolumnio di 1,8 cm ca. e comprendenti ciascuna 40 linee di scrittura, con un interlinea di 0,5 cm ca. Sulla base di tali dati pare difficile non supporre che il codice abbia contenuto non l'intera opera di Tucidide, come era consuetudine, bensì solo una parte di essa, testimoniando così, come ha ben sottolineato Cavallo, l'esistenza in epoca antica di « soluzioni librerie intermedie tra la trasmissione in rotoli e quella in un unico codice »⁵. Va notata, inoltre, la presenza di due *kolleseis*, una per ogni frammento oxoniense, le quali dimostrano il fatto che il codice fu ricavato a partire da un rotolo preventivamente assemblato.

Interessante è il sistema di interpunzione, costituito da *dikola* per indicare pause forti e da *ano* e *mese stigmai* per indicare pause meno intense. Non compaiono spiriti o accenti, ma in due casi è utilizzata l'*apostrophe* per segnalare un'elisione ed in un caso il *trema* con funzione inorganica.

La scrittura è una maiuscola libraria di modulo medio, inseribile nel solco dello stile severo, con asse inclinato a destra, lieve contrasto modulare, netta prevalenza di forme spigolose.

Non si può stabilire la destinazione del codice, ma la scrittura chiara e posata, l'assenza di *marginalia* ed abbreviazioni e l'allestimento accurato possono forse indurre a non escludere che si sia trattato da un esemplare da biblioteca.

P.Oxy. XLIX 3450 + P.Montserrat inv. 10 + P.Gen. inv. 257 + P.Köln VII 304 (inv. 740) + P.Oxy. LVII 3885 + P.Ryl. III 548 (= MP³ 1509.3 ; LDAB 4105) costituiscono un gruppo di frammenti con parti di Thuc. 1 e 2 : P.Oxy. XLIX 3450 + P.Montserrat inv. 10 appartengono ad un quaderno, che conserva parti del libro 1 delle *Historiae*, P.Gen. inv. 257 + P.Köln VII 304 (inv. 740) + P.Oxy. LVII 3885 + P.Ryl. III 548 ad uno successivo, che restituisce passi del secondo libro, compreso l'inizio. Quest'ultimo quaderno, di cui si conservano due pagine consecutive, mostra che i fogli del codice erano numerati alla sommità da una mano diversa da quella che ha delineato il testo : essa ha aggiunto nel margine superiore delle pagine del secondo quaderno i nrr. 39 e 40. Le dimensioni originarie del codice, secondo la ricostruzione dell'*ed. pr.* A. Bülow-Jacobsen, sono 34 x 16-18 cm⁶. Il testo vi si sviluppa su due colonne larghe 5,7 cm ca. ed alte 27,5 cm ca., con un numero medio di linee pari a 55 (una di 54 linee di scrittura e l'altra con 56 linee) con uno spazio interlineare di 0,8 cm ca. La larghezza della colonna, che si mantiene sostanzialmente costante nei frammenti dell'uno e dell'altro quaderno, diminuisce sensibilmente in P.Oxy. LVII 3885, il foglio centrale del secondo quaderno, che non inverosimilmente sarà stato tagliato meno largo rispetto agli altri.

Il testo trascritto mostra un allestimento articolato, con un sistema di punteggiatura essenziale, ma intelligentemente dislocato : *paragraphos* semplice + *stigma* (*ano* o *mese stigma*) segnano nella stragrande maggioranza dei casi il susseguirsi dei paragrafi così come stabiliti nella tradizione manoscritta medievale. Nei pochi casi in cui ciò non accade, la *paragraphos* indica comunque una pausa logica e non è associata ad alcun *vacuum*. La variante della *paragraphos* a forcina non indica in alcun caso il passaggio da un paragrafo

⁵ Cf. Cavallo (1986 / 2002) 123. Sulla tendenza a trascrivere in un codice gruppi di cinque libri di un'opera storica unitaria circolante in più volumina, cf. Canfora (1974) 25-28.

⁶ Cf. Bülow-Jacobsen (1975) 65-83.

a quello successivo. Compaiono spiriti, accenti, forse un apostrofo, tutti ben collocati. Si riscontrano frequentemente l'abbreviazione di *ny* mediante un trattino che sovrasta la lettera precedente; in un caso l'abbreviazione di *καί* e spesso in fine di linea forme abbreviate di tipo grammaticale (P.Oxy. LVII 3885, Fr. A 32 verso e Fr. A 11, 12, 25, 28 recto). Tali peculiarità fanno pensare ad una copia circolante in una cerchia di grammatici e perciò in qualche modo destinata ad un'attività di studio. Nello stesso senso vanno le poche correzioni apposte da una seconda mano, tra le quali basti ricordare quella molto mutila in P.Oxy. XLIX 3450 Fr. A 44 verso.

La scrittura è una libreria chiara ma non elegante maturata nel solco dello stile severo, che alterna forme spigolose (*alpha*, *sigma*, *phi*, *ypsilon*) e tondeggianti (*epsilon*, *my*, *rho*, *omega*) e sembra tracciata da una mano esperta e relativamente veloce, che imprime all'asse solo una leggera inclinazione a sinistra.

Notevole è l'interesse del codice anche sul piano materiale: P.Gen. inv. 257 rivela infatti un intervento di restauro teso a riparare l'area centrale del bifoglio con sovrapposizione di una brachetta di papiro alla zona logora e con riscrittura sul frammento di papiro vergine del testo caduto. Inoltre in P.Oxy. XLIX 3450 la presenza di una *kollesis* abbastanza rozza rivela il metodo di fabbricazione del codice, che, come per P.Oxy. LXI 4105, sarà stato senz'altro ricavato dal taglio di un rotolo.

Ultimo aspetto da sottolineare è il fatto che con ogni probabilità il nostro codice, come per P.Oxy. LXI 4105 appena esaminato, ha contenuto solo una parte delle *Historiae*. Infatti in base alle dimensioni di fogli, colonne e linee di scrittura della parte superstite se esso avesse contenuto tutto Tucidide, avrebbe dovuto avere all'incirca 215 fogli, lunghezza di cui mancano attestazioni nel III sec. d.C.⁷

P.Vindob. inv. G 29247 è un codice papiraceo di ampio formato del III sec. d.C., costituito da 19 frammenti assemblati insieme con sottili ponti di nastro adesivo inerte, che restituisce un commentario al primo libro delle *Historiae*, scritto su due colonne. Attualmente esso si presenta come un foglio (31 x 25 cm ca.) molto mutilo sia nella parte centrale sia nei margini. Della prima colonna rimangono parti di 45 linee di scrittura, della seconda si conservano parti di 31 linee, molto sbiadite nella parte sinistra e inferiore da due scure macchie di umidità sui bordi destri inferiore e laterale. Il margine laterale si è conservato a sinistra per 1,2 cm ca., il margine inferiore per 3 cm ca.

Le colonne dovevano essere larghe 15 cm ca., con uno spazio intercolonnare di 0,4 cm ca. ed un interlinea regolare, che misura 0,35 cm ca. Le linee di scrittura, che contengono un numero di lettere compreso tra 60 e 75 hanno un andamento sostanzialmente orizzontale, con qualche lieve innalzamento verso la parte finale, che spesso è chiusa da lettere allungate per esigenze di rapidità. L'incolonnamento a destra non è rispettato, mentre lo è a sinistra, com'è dimostrato da col. II.

La scrittura è una maiuscola libreria anch'essa inseribile nel solco del così detto stile severo. Ha modulo medio-piccolo, asse inclinato a destra e si caratterizza anche in questo caso per l'alternanza di forme tondeggianti e morbide (*alpha*, *rho*, *omega*) e tracciati spigolosi (*kappa*, *ny*, *ypsilon*). Il *ductus* è corsiveggiante, con una notevole presenza di legature soprattutto tra *epsilon* e *iota*. Pare delineata da una mano esperta e rapida.

Non compaiono spiriti ed accenti o segni d'interpunzione. Alcune correzioni sono state apportate verosimilmente dalla medesima mano. Ricorre molto frequentemente la *paragraphos* a forcilla, che segnala ciascuna linea commentata. Il commentario è ricco ed erudito, contenendo citazioni dei *Prooemia* di Elio Aristide, dell'*In Midiam* di Demostene e forse di Omero.

PLG Carlini 5 (= P.Bodmer XXVII; MP³ 1527.2; LDAB 4120) è un codice miscelaneo del III/IV sec. d.C., che conserva l'inizio del libro 6 delle *Historiae* (paragrafi 1, 1 – 2,

⁷ Cf. Cavallo (1986 / 2002) 123.

6) nei fogli 5–6, dei testi biblici nei fogli 1–3 (*Susanna* e *Daniele*, entrambi nella versione di Teodoziona) e una serie di massime moraleggianti nel foglio 4. Ogni foglio misurava 15,5 x 18 cm, come testimoniano due fogli integri del fascicolo precedente quello tucidideo⁸. Lo specchio di scrittura calcolato dall'*ed. pr.* misura 10,5 x 11,8 cm ca. Il testo è disposto in una sola colonna di 16 (fogli 5 recto e verso e 6 verso) e 17 (foglio 6 recto) linee, con margine superiore di 3,2 cm ca., margine inferiore di 3 cm ca. e margine laterale interno di 1,5 cm ca.

La mano del testo principale ha inserito *mesai stigmai* per evidenziare pause sintattiche più o meno intense e per isolare alcune incidentali (f. 5 verso, 8). Nella maggior parte dei casi la perdita dell'inizio della linea di scrittura rende impossibile stabilire se esse fossero associate a *paragraphoi*. In un solo caso (f. 6 recto, 13) l'attacco della linea che reca una *mese stigme* è conservato, ma non è sotteso da alcuna *paragraphos*. Alla medesima mano si devono anche i frequenti accenti circonflessi e le *apostrophai*, utilizzate per separare lettere uguali consecutive (sia nell'ambito della medesima parola sia in parole diverse), nonché l'espunzione dell'espressione ripetuta per errore *την νηκου*⁹. Numerosi sono i casi di iotacismo, dei quali solo uno è stato corretto da una seconda mano (f. 5 recto, 2), e le corrottele di varia natura, dovute alla distrazione dello scriba o già presenti nel modello da cui egli copiava¹⁰.

La scrittura è una maiuscola sicura e veloce, delineata da una mano esperta e verosimilmente familiare con le scritture « di ispirazione cancelleresca »¹¹: vi si notano infatti un *ductus* più o meno posato, asse diritto, tracciato morbido, prolungamento artificioso di alcune aste, presenza non sistematica di legature.

Le caratteristiche bibliologiche e paleografiche non consentono di ipotizzare una destinazione del codice, ma la natura miscellanea e la coesistenza di testi sacri e testi profani nel medesimo esemplare orientano ad escludere che si sia trattato di una copia da biblioteca.

Il nostro papiro contribuisce notevolmente a chiarire la storia della circolazione del testo tucidideo nell'antichità ed i rapporti dello stesso testo antico con la tradizione manoscritta medievale: esso infatti, come già sottolineava opportunamente Carlini (1975) 36, converge spesso sia in errore sia nella giusta lezione con un gruppo di codici medievali (H2, Va2, Pl3) che la critica ha molto studiato, insieme con i MSS Ot3 ed Nf2, poiché il consenso dei cinque testimoni medievali consente di ricostruire il perduto ξ. A quest'ultimo manoscritto risulta affine il P.Bodmer XXVII, che attesta la circolazione, per lo meno in aree periferiche dell'Egitto del III/IV secolo, di quel ramo della tradizione tucididea durante l'antichità post-ellenistica, colmando così un vuoto paventato da alcuni studiosi – per questo particolare ramo – tra P.Hamb. II 163 (MP³ 1504), datato dal Cavallo alla metà del III sec. a.C., ed i codici di epoca medievale¹².

Va assegnato al IV/V sec. d.C. il P.Laur. inv. 273/A (MP³ 1509.41; LDAB 7629), un piccolo frammento di codice (5,2 x 4,2 cm ca.) che restituisce frammenti dei capitoli 126 e 129 del libro 1 delle *Historiae*. Si tratta di un codice a due colonne, dalle dimensioni così ricostruite da R. Pinaudi, che lo ha pubblicato: 21/22 x 25 cm ca., con specchio di pagina di 18 x 18 cm ca., colonne larghe 8 cm ca. ed alte 18 cm ca. con un intercolumnio di 2 cm ca. e margine inferiore conservato per 2 cm ca. in fr. A e per 2,5 cm ca. in fr. B¹³. Quanto ai segni di punteggiatura, si conserva una sola *ano stigme*. Mancano spiriti ed accenti; si nota un *trema* su *ypsilon* ma la lacuna che segue la lettera non consente di stabilirne la funzione.

⁸ Cf. Carlini (1975) 34.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Cf. Carlini (1975) 35.

¹¹ Cf. Cavallo (2008) 85.

¹² Su questo vuoto, cf. in particolare Kleinlogel (1965) 37–38.

¹³ Cf. Pinaudi (1997) 23–25.

La scrittura è una libreria semiposata con forte inclinazione a destra, spigolosa, classificabile come esempio di stile severo. Le dimensioni estremamente esigue impediscono di avanzare ipotesi circa la destinazione del codice.

P.Strasb. inv. G 66 a (MP³ 1521.3) è un frammento di codice del IV/V sec. d.C., le cui dimensioni sono ricostruite da J.-L. Fournet in 20 x 28 cm per 150 pagine numerate nel margine superiore da una mano diversa rispetto a quella del testo principale¹⁴. Esso restituisce una piccola parte dei paragrafi 42 e 43 del libro 3 delle *Historiae*. Il testo è distribuito in due colonne per pagina, ciascuna larga 7 cm ca. e lunga 24 cm ca., con 24 lettere per linea.

La punteggiatura è dovuta alla prima mano, che ha segnato le pause logiche con *ano stigmai* accompagnate da *paragraphoi* all'inizio della linea di testo in cui sono collocate. In un caso *paragraphos* + *ano stigme* segnano il passaggio da un paragrafo a quello successivo (verso II 2), in un altro solo la *paragraphos* si conserva, mentre la *stigme* è integrata, molto probabilmente a ragione. Non compaiono accenti e spiriti, fatta eccezione per uno spirito aspro, probabilmente inserito per evitare la confusione tra due parole di identica grafia ma di diverso significato (recto I 9). La scrittura è una libreria spigolosa, ad asse inclinato a destra, posata e sostanzialmente bilineare, caratterizzata da lieve chiaroscuro e leggero contrasto modulare. L'eleganza della scrittura ed il rapporto tra spazio scritto e spazio non scritto sono indice del pregio del codice, che sarà stato verosimilmente destinato ad una biblioteca¹⁵.

Sintetizzando le osservazioni fatte finora, si può cercare di fissare pochi ma significativi punti relativi alla circolazione del testo tucidideo su codice di papiro :

- Per Tucidide risulta valida la tesi di Turner, secondo la quale i codici su papiro in cui il testo era disposto su due colonne (cinque dei sette esaminati) erano copie di buona qualità¹⁶.
- Sembrano essere esistiti codici su papiro [esemplificati da P.Oxy. XLIX 3450 + P.Montserrat inv. 10 + P.Gen. inv. 257 + P.Köln VII 304 (inv. 740) + P.Oxy. LVII 3885 + P.Ryl. III 548 (= MP³ 1509.3 ; LDAB 4105) e P.Oxy. LXI 4105 + P.Laur. inv. III/269 D (MP³ 1527.11 ; LDAB 4093)], che contenevano alcuni libri delle *Historiae* ma non l'intera opera : soluzioni intermedie tra il singolo libro trascritto in un rotolo e l'opera completa, tradizionalmente affidata ad un unico codice.
- Il fatto che tre codici rechino tracce evidenti di circolazione in ambienti di studio, che uno di essi (P.Vindob. inv. G 29247) sia un commentario a Tucidide con citazioni di retori, che un altro sia evidentemente da collocare in un milieu grammaticale (P.Oxy. XLIX 3450 + P.Montserrat inv. 10 + P.Gen. inv. 257 + P.Ryl. III 548 + P.Oxy. LVII 3885) è diretta espressione del favore di cui lo storico ateniese godette nell'Egitto di epoca romana e bizantina non solo e non tanto come storiografo ma soprattutto come modello di lingua e di stile, cui grammatici ed oratori avrebbero sempre guardato. La tipologia dei codici, alti, con colonne lunghe e strette, tipica dei codici contenenti opere retoriche, ne è una conferma.

Nello stesso senso vanno anche i dati relativi ai codici su pergamena, dei quali almeno la metà è costituita da esemplari in cui è evidente e prioritario sugli altri aspetti l'interesse per lingua e stile dell'opera di Tucidide : si pensi a P.Oxy. XIII 1621 (MP³ 1513 ; LDAB 4111), della metà del IV sec. d.C. e contenente una raccolta di discorsi tratti dalle *Historiae* ; P.Rain. inv. 200 (MP³ 1534 ; LDAB 4114), del V/VI sec., che restituisce una parte di *Historiae* 8, 91–92 dotata di *scholia* e P.Ant. I 25 (MP³ 1533 ; LDAB 4106) del III sec. d.C., che reca interessanti *marginalia*.

¹⁴ Cf. Fournet (2002) 65–70.

¹⁵ *Ibid.* 67.

¹⁶ Cf. Turner (1977) 35–37.

Bibliografia

- Bülow-Jacobsen, A. (1975), « A Third-Century Codex of Thucydides », *BICS* 22, 65–83.
- Canfora, L. (1974), *Conservazione e perdita dei classici* (Padova).
- Carlini, A. (1975), « Il papiro di Tucidide della Biblioteca Bodmeriana », *MH* 32, 33–40.
- Cavallo, G. (1986 / 2002), « Conservazione e perdita dei testi greci : fattori materiali, sociali, culturali », in Giardina, A. (ed.), *Società romana e impero tardoantico IV. Tradizione dei classici, trasformazioni della cultura* (Roma / Bari) 83–172 [ristampa in Cavallo, G., *Dalla parte del libro* (Roma 2002) ; la paginazione segue questa ristampa].
- Cavallo, G. (2008), *La scrittura greca e latina dei papiri. Una introduzione* (Pisa / Roma).
- Fournet, J.-L. (2002), « Un papyrus strasbourgeois inédit de Thucydide III 42, 1 ; 43, 3–4 », *Ktema* 27, 65–70.
- Kleinlogel, A. (1965), *Geschichte des Thukydidestextes im Mittelalter* (Berlin).
- McNamee, K. (2007), *Annotations in Greek and Latin Texts from Egypt* (*Am. Stud. Pap.* 45, Chippenham).
- Pintaudi, R. (1997), « Frammenti di codici tucididei », *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata*, n.s. 51, 23–25.
- Salonius, A.H. (1927), « Ein Thukydides Papyrus », *Societas Scientiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum* II.2, 1–16.
- Turner, E.G. (1977), *The Typology of the Early Codex* (Philadelphia).
- Turner, E.G. / Parsons, P.J. (1987), *Greek Manuscripts of the Ancient World* (2nd ed., *BICS Suppl.* 46, London).

P.KÖLN VI 242 : INNO AD AFRODITE (?)

Marco Perale

P.Köln VI 242 (= LDAB 6860 ; MP³ 1620.01), di provenienza sconosciuta ed estratto da *cartonnage*, consta di diciassette frammenti, quattordici dei quali pubblicati dall'*editor princeps* K. Maresch con le sigle « a–n »¹. Il frammento contrassegnato con la lettera *a* nell'edizione di Maresch trasmette un testo in tetrametri anapestici catalettici (siglato A nell'*ed. princeps*), che si sovrappone a un adespoto tragico già noto (P.Fackelmann 5 = TrGF II 646a), ampliandolo² ; lo stesso frammento *a* concorre con *b*, *c* e *d I* a formare una colonna di testo in esametri, finora riconosciuto come un adespoto *Inno ad Afrodite* (B = fr. 1, 1–26 nella nostra edizione)³ ; un'altra colonna di esametri (C = fr. 1.29–56), intorno alla bellezza di qualcuno che ha a che fare con il mare, viene trasmessa dai frammenti *d II* ed *e I*. Infine, i fr. *e II* – *h* costituiscono secondo l'*editor princeps*, un terzo testo esametrico (D = fr. 1, 63–88), dove, ancora una volta, compaiono un *πέλαγος* (74) e una *θεά* (85). Circa la pertinenza dei fr. 3–8 (*i–n* Maresch, a cui vanno aggiunti i fr. 9–12, qui pubblicati per la prima volta) al testo esametrico, nulla è possibile dire a causa dell'elevato stato di lacunosità dei frustuli.

Fr. ed. Maresch	Testo ed. Maresch	Altre edizioni	Presente edizione	Tavola
<i>a</i>	A–B	Kannicht (2004) 1135–1136 (A) ; Kannicht (1991) 250–253 (A)	fr. 1, 1–26 (B)	XXII Maresch
<i>b</i>	B	Lloyd-Jones (2005) 132–133	fr. 1, 1–26	XXII Maresch
<i>c</i>	B	Lloyd-Jones (2005) 132–133	fr. 1, 1–26	XXII Maresch
<i>d I</i>	B	Lloyd-Jones (2005) 132–133	fr. 1, 1–26	XXII Maresch
<i>d II</i>	C		fr. 1, 29–56	XXII Maresch
<i>e I</i>	C		fr. 1, 29–56	XXIII Maresch
<i>e II</i>	D		fr. 1, 63–88	XXIII Maresch
<i>f</i>	D		fr. 1, 63–88	XXIII Maresch
<i>g</i>	D		fr. 1, 63–88	XXIII Maresch
<i>h</i>			fr. 2	XXIII Maresch

¹ Cf. Maresch (1987) 26–51.

² Il componimento in tetrametri è stato riedito da Bierl (1990), e commentato da Di Marco (2003) e Battezzato (2006), a cui rinvio per la bibliografia precedente.

³ Cf. Maresch (1987) 30 ; Lloyd-Jones (2005) 132–133 ; Barbantani (2005) 142 e n. 20, che istituisce un confronto tra B e P.Cair.Goodsp. 2 (ora riedito da Meliàdo [2008]) col. iii 1–5, dove si parla di Afrodite nata dalla spuma del mare, e BKT IX 63 I, col. i 6–9, dove il poeta invita alcuni *kouroi* a intonare un inno ad Afrodite, il cui sito è ἀμφικύμων. Cf. anche P.Cair.Goodsp. 2 iii 1 ἀτ[ρ]άπτουσα γελᾷ τ[ε]ρπνοῖσι προσώποις con fr. 1, 34–35 β]λεφάροις πρόσωπά τε φαῖνε δὲ καλὸν | (...)]ςι πεφραγμ[έν]ον εὐφύεσιν.

<i>Fr. ed. Maresch</i>	<i>Testo ed. Maresch</i>	<i>Altre edizioni</i>	<i>Presente edizione</i>	<i>Tavola</i>
<i>i</i>			fr. 3	XXIII Maresch
<i>j</i>			fr. 6	XXII Maresch
<i>k</i>			fr. 5	XXIII Maresch
<i>l</i>			fr. 4	XXIII Maresch
<i>m</i>			fr. 7	XXIII Maresch
<i>n</i>			fr. 8	XXIII Maresch
			fr. 9	a Perale
			fr. 10	a Perale
			fr. 11	a Perale
			fr. 12	b Perale

La scrittura, che assegnerei al III sec. a.C., retrodando il papiro di un secolo rispetto alla proposta dell'editore, è una maiuscola informale a ridotto contrasto modulare, poco accurata nel disegno e incostante nell'inclinazione dell'asse; il bilinearismo è rotto da ρ, υ, φ e in alcuni casi anche dall'asta verticale di ι e τ. Una notevole somiglianza si riscontra con la mano di P.Köln V 203 (= Cavallo / Maehler, *Hellenistic Bookhands* no. 18; adesp. PCG 1147) + VI 243 + P. Mich. inv. 6950, datato su base paleografica alla metà del III sec. a.C. e anch'esso proveniente da *cartonnage*. Per un parallelo datato, cf. P.Hamb. II 169 (= Cavallo / Maehler, *Hellenistic Bookhands* no. 31; Lettera di Menodoro, 241 a.C.).

Nell'intercolumnio tra la colonna del testo in tetrametri e la prima colonna di quello in esametri è riconoscibile una *diple*, sormontata forse dall'abbreviazione del titolo dell'opera⁴: κα^λμε. Di questa sequenza è stato ipotizzato uno scioglimento κα^λ() μέ(λ)οc), termine, quest'ultimo, che mal si adatterebbe a un carme esametrico⁵. Nell'intercolumnio tra la prima e la seconda colonna del testo in esametri figurano un'indicazione numerica (ρκγ = 123 ?), sovrapposta a quella che pare essere un'abbreviazione per la singola pagina del rotolo (κόλ(λημα) ζ = 7)⁶. Potremmo pensare a ρκγ come all'indicazione del numero della colonna del rotolo, posta sul margine superiore come in P.Herc. 1497 (Filodemo, *De Musica*)⁷; o al numero del singolo estratto antologico all'interno del rotolo. Entrambe le spiegazioni, tuttavia, non si sottraggono a una palese incongruenza, insita nel fatto che né 123 colonne né 123 componimenti potrebbero essere contenuti nei precedenti sei *kollemata*.

Confrontando l'andamento, perfettamente allineato, delle fibre all'altezza del margine superiore dei frammenti *d* ed *e* I Maresch, si è constatato che essi concorrevano a formare una medesima colonna di scrittura, la seconda del testo esametrico e la terza del rotolo; tenendo presente che negli intercolumni tra la prima e la seconda colonna e tra la seconda e la terza non vi è traccia di *koronides*, *paragrapheoi* o di altri segni che facciano pensare

⁴ Cf. McNamee (1992) 37.

⁵ Per κα^λ(), cf. McNamee (2007) 451. Per μέ(λ)οc), Parsons *ap.* Maresch (1987) 47.

⁶ Cf. McNamee (2007) 452.

⁷ Cf. Cavallo (1983) 14–15 (cortesemente segnalatomi da R. Janko).

alla separazione di diverse composizioni / sezioni, ho ragione di credere che le porzioni di testo fossero contigue e che il testo tràdito sia continuo⁸.

Un'annotazione posta verisimilmente dalla stessa mano sul margine superiore della prima colonna del testo in esametri (fr. *b* e *d* I Maresch) con il nome in genitivo dell'autore del testo esametrico indica l'inizio di un nuovo carme. Sopra la sezione centrale della prima colonna (fr. *b* Maresch) alcune tracce di lettere incerte precedono la sequenza $\eta\pi\rho\delta\omega\rho\upsilon\nu$, visibile alla stessa altezza sul margine superiore alla fine del primo rigo visibile (*d* I Maresch) : $M\eta\pi\rho\delta\omega\rho\upsilon\nu$ pare un supplemento estremamente verosimile⁹. Il nome di Metrodoro poteva dunque seguire il nome del titolo del carme : ci troveremmo di fronte in tal caso a un rotolo di papiro con titolo iniziale interno, posto esternamente al campo di scrittura sopra la prima colonna. Solo tre esemplari di questo tipo sono finora stati riconosciuti : P.Sorb. inv. 2522 (Euripide, *Ippolito incoronato*, 250 a.C.), P.Harr. I 120 e PSI II 139 (entrambi rotoli iliadici datati al II sec. d.C.)¹⁰.

Tra le proposte di identificazione avanzate da Maresch, si distinguono : l'autore di *Anth. Pal.* 6, 360 (= FGE Metrodorus I), epigramma di datazione incerta in risposta a Posid. *Anth. Pal.* 9, 359 (= HE 3180–3189)¹¹ ; Metrodoro di Lampsaco, allievo di Epicuro e autore di un *Peri Poiematon*, di cui rimane solamente un frammento di tradizione indiretta, il fr. 24 Körte, in cui verosimilmente l'autore trattava di questioni di poetica e di retorica¹².

Considerando attendibile una datazione al III sec., decade l'ipotesi di una possibile attribuzione a Metrodoro di Scepsi, filosofo e retore cronologicamente successivo al concittadino Demetrio, contemporaneo di Mitridate. Vale infine la pena di menzionare Metrodoro di Chio, collocabile probabilmente nel IV sec. a.C., e autore di un'opera in prosa intitolata *Troika* (FGrHist 43 F 1–2 = 70 fr. 3–4 DK), in cui si parlava dell'invenzione dell'*aulos*, attribuita a Marsia ; e infine Metrodoro (di Magnesia ?), il cui nome compare in un'iscrizione di Magnesia sul Meandro (no. 88 A 4 Kern, II sec. a.C. ; cf. PCG VII, p. 14) tra quelli dei commediografi vincitori dei *Romaia*, gli agoni locali.

L'associazione di una presenza femminile e del mare in quelle che Maresch considerava tre sezioni diverse (B, C, D) del testo in esametri ha indotto l'editore a formulare l'ipotesi di un rotolo con brani antologici di diverso genere e metro, ma con tema comune, forse le *gonai* degli dèi¹³. Questo tema, però, è suggerito esplicitamente solo dal fr. 1, 1–2 $\text{Κυπρ[...]} \epsilon\mu \pi\epsilon\lambda\acute{\alpha}\gamma\epsilon\iota \text{[...]} \text{Α}]\mu\phi\iota\tau\rho\acute{\iota}\tau\eta\varsigma | \alpha\acute{\iota}\mu\alpha[\tau\omicron\upsilon \text{Οὐ}]\rho\alpha\nu\acute{\iota}\omicron\iota\omicron \nu\acute{\epsilon}\omicron\nu \theta[...]\varsigma \epsilon\epsilon\varsigma \upsilon\gamma\rho\eta\nu$. Il vero tema dei frammenti in esametri pare essere il mare (fr. 1, 38 e 74 : $\pi\acute{\epsilon}\lambda\alpha\gamma\omicron\varsigma$) e la navigazione (fr. 1, 32 : $\acute{\alpha}\pi\omicron\pi\lambda\epsilon \text{[...]} \text{[...]} \nu$; fr. 2, 8 e 11 : $\pi\lambda\acute{o}\omicron\varsigma$), mentre nel testo in tetrametri, un *Satyrspiel*, il mare sembra un elemento del tutto accessorio (cf. solo A 1 $\text{[...]} \mu\alpha \omicron\lambda\iota\theta \text{[...]} \text{[...]}$, dove Maresch congettura $\epsilon\lambda\iota\varsigma \omicron\acute{\iota}\delta\mu' \acute{\alpha}\pi\omicron\lambda\iota\theta\omicron\text{[...]}(c)$). In un recente studio F. Pordomingo ha inoltre sostenuto che i frammenti B e C sarebbero troppo lunghi per gli standard delle antologie su papiro¹⁴. « Dann wäre P.Colon. 242 vielleicht kein

⁸ Cf. Maresch (1987) 26 : « Es ist sehr wahrscheinlich aber keinesweg sicher, daß in fr. e I zu dieser dritten Kolumne gehört. Für diese Anordnung spricht, daß in fr. e I das gleiche Metrum verwendet wird wie in der zweiten Kolumne. Zudem passen die Zeilenabstände con fr. d II gut zu denen von fr. e I. »

⁹ Cf. Maresch (1987) 46–47 ; Lloyd-Jones (2005) ; Barbantani (2005) 142, n. 20.

¹⁰ Cf. Caroli (2007) 215–229 (= PP 19–21). Escludiamo P.Oxy. XXXIV 2699 (= P 22 Caroli, Apollonio Rodio, *Argonautiche*), variamente datato al III (P.Kingston, *ed. pr.*) o al IV secolo d.C. (E.G. Turner, *GMAW*² no. 49), considerato da Bastianini (1995) 27 un esemplare di codice papiraceo scritto unicamente sul recto.

¹¹ Cf. in particolare Page (1981) 72.

¹² *Metrodorus epigrammaticus* in LSJ : cf. Kroll (1932) ; Tepedino Guerra (1993) 317–318. Un nuovo frammento sulla teoria del linguaggio è stato recentemente pubblicato in Tepedino Guerra (2008). Una nuova edizione complessiva dei frammenti da parte della medesima è annunciata in Dorandi (2000).

¹³ Maresch (1987) 31. Dello stesso avviso Hutchinson (1989) 357 e Battezzato (2006) 22–23.

¹⁴ Pordomingo (2007a) 557 ; cf. *ead.* (2008a) 914 e già Maresch (1987) 31. Barbantani (2005) 142, n. 20 considera B, C e D frammenti dello stesso inno ; cf. anche Barbantani (2008) 16.

Anthologie-Papyrus, wie Maresch vermutete, sondern das Ende einer Satyrspiel-Papyrusrolle, auf deren leeren Schlußteil der Aphrodite-Hymnus geschrieben wäre. »¹⁵

Data la profonda, a me pare, diversità di contenuto delle due composizioni, il criterio sottostante l'accoppiamento dei due poemi potrebbe essere non il tema comune, ma l'attribuzione allo stesso autore. Ammesso – ma siamo nel campo delle ipotesi – che il frammento in tetrametri sia un dramma satiresco ellenistico, ci troveremmo di fronte a un rotolo di un unico autore in grado di comporre in diversi metri: se leggessimo il titolo sovrastante il fr. 1 come un'indicazione con doppio genitivo, *i.e.* ... ἡ Μ]ητροδώρου, « di x oppure di Metrodoro », dovremmo considerare x l'autore del componimento in tetrametri¹⁶. Meno probabile una formula di attribuzione come εἰς Ἀφροδίτην Μ]ητροδώρου, che prevederebbe una (infrequente) disposizione del nome dell'autore dopo il titolo dell'opera¹⁷.

Testo critico, traduzione e commento

Fr. 1

	. [] . [. . .] . [] Μ]ητροδώρου ρκγ	
	κα'με>	κολ(λήμα) ζ
	Κυπρ[. . .] ἐμ πελάγει [8–11 Ἀ]μφιτρίτης,	
	αἶμα[τος Οὐ]ρανίοιο νέον θ[6–9]ς ἐς ὕχρην	
	κοῦφα [γαλν]γαίης λείης [6–9] . θάλαccαν	
	πάντ . [] τε τις ἄλλοc	
5	κεῖν' ἔτοc [] γται	
	ἡέριων . [] . . .	
	πᾶσαι δι[] cδε	
	ψαῦον α[] . . . ομη . . []	
	αἶθριω[] ιτ . []	
10	ἡ δ' ὄττε[] . . τιτο[]	
	φαινετ[] . πα . []	
	αγν[] . []	
	ο . []	
	[]	
15	α . []	
	πιν[]	
	πη . []	
	ω[]	
	κ[]	

¹⁵ Cf. Luppe (1991) 91; cf. Pordomingo (2007b) 917.

¹⁶ Il nome di Alessandro Etolo è stato avanzato in relazione a P.Fackelmann 5 + P.Köln VI 242 A da C. Austin *ap.* Maresch (1987) 29; l'attribuzione è discussa in Magnelli (1999) 47–48 e 225; Battezzato (2006) 29–30. Ad Alessandro, com'è noto, sono attribuiti sia esametri (fr. 1–2), sia tetrametri anapestici catalettici (fr. 7 Magnelli). Le tracce visibili prima di Μ]ητροδώρου non paiono peraltro compatibili né con αὐτοῦ, che richiamerebbe il nome dell'autore del componimento precedente, né con Ἀλεξάνδρου (scil. Etolo), né con Cωcι-θέου, autore di tragedie, drammi satireschi ed opere in prosa, indicato da Di Marco (2003) 68–74 come possibile autore del frammento in tetrametri.

¹⁷ Questa tipologia di intestazione è riscontrabile in alcuni esempi di titoli drammatici; cf. Caroli (2007) 66; 198; 255, n. 877; 274. P.CtYBR inv. 4006 (=P 17 Caroli) pare invece costituire una vera e propria eccezione. In nessuno dei casi raccolti da Caroli, in ogni caso, il titolo è disposto su di un unico rigo. Anche nei titoli finali l'usuale *ordo verborum* prevede che il nome dell'autore in genitivo venga posto prima del titolo dell'opera: cf. Schironi (2010) 68; eccezioni: P.Oxy. inv. 89 B/29–33 (cf. Schironi, *Appendix* 7); P.Oxy. XLII 3000 (= Schironi no. 10).

- 20 τ[.].[.
 ἄφρο[
 ως[.] . ἀνέβαλλεν .[
 ὄφρ[.] μαρ]μαίρων μεγ[
 κουφ[.] ράμενος κου[
 25 ἄκτ[.] οῖο βαθὺν κα[.
 . . φ[.] ικεκαλυπτ[
 [*desunt fortasse versus duo*]
 .[.].[.] τα μέλη πρωτα[.] ζ . νε . ν
 30 [.] παρη [. . . .] αι της
 ζ[.] το μετα [.] ιος
 π[.] ας' ἀποπλε . . [.] γ δὲ γα
 λα[.] μα]λακοῖο δι' ὕδατος ἄς ὑπ
 π[.] β]λεφάροις πρόσωπά τε φαῖνε δὲ καλὸν
 35]ςι πεφραγμ[έν]ον εὐφυνέεσσιν
]α καὶ ἀνέτ[ρ]εχεν [ο]ὐδὲ θαλάσσης
] πάροιθε μετα .[.].ι, ἀλλ' ἐπὶ πολλὸν
]η πέλαγος . . [. .] , στατοι . [. .] .
]φε ν . [. .] τατ' ἀνγεις[
 40] . ςτηρ . . [. .] εμ . ο . [. . . .] ν . .
] . ουσι διηνεκές, ἡ δὲ ταχέϊ[α]
] . ης πέρι κ[ά]λλιον οὐδ[έ]ν
] ἄγας . [. .] ος Ἀμφιτρίτης
] . ιρα . [.] ε ξεχεν ὥμους
 45] . οτα[.] μεγαλα[
] . ἄλγετον α[
] . με[. . . .] . ναιοιδ[
] . οιμ . [.] αιμα . [.]
] . εο . α[. .] ονα . [.] . ε
 50] . ι . [. . . .] με . .
] . . αιο[. .] τετελέεθω
] . ος . νε . [. .] ξαν . . ωπον
]τρ . τ[.] κ]ατέπαυσα
] . ες . [. .] αιοῦρ . [. .] . α
 55] αδιω[. . .] οςθ . . [. . .]
] . [. . . .] φιλότητ[.] . ηςειν
] . [.]
 [*desunt versus quinque*]
 63 ἄγκεα . [.]
 θηλυ . . [.]
 65 ἀρ . ου[
 . . νο[
 [.]
 φθεγγ[
 λ[
 70 χερσί . [.]
 ω . . ου[

1 Per l'uso del vocativo e del luogo di dominio del dio invocato quali elementi standard dell'*incipit* innodico, cf. Furley / Bremer (2001) II 52–56.

3 θ[άλοο (Parsons) : nella stessa sede in *Il.* 22.87 ; *H. Hom. Cer.* 66, 187 ; *H. Hom. Ven.* 278 ; [Opp]. *Cyn.* 1, 3 ; [Mosch.] *Meg.* 81 ; P.Oxy. LXIII 4352 (Esametri su Antinoo) fr. 5 ii 2 νίκης θάλοο.

4 κοῦφα viene probabilmente usato in senso avverbiale, cf. già Maresch *ad loc.*

33 μα]λακοῖο δι' ὕδατοο : cf. Aesch. TrGF 192, 7–8 (Kassel *ap.* Maresch).

34 πρόωπά τε, φαῖνε δέ : corresponsione irregolare (Denniston *GP* 513) ; ricorrenti a distanza di un singolo termine anche in *H. Hom. Ven.* 110 ἀλλὰ καταθνήτη τε, γυνή δέ με γείνατο μήτηρ.

37 cf. Dionys. *Per.* 539–540 βορέη δ' ἐπὶ πολλὸν ἰόντι | πέπταται ἔνθα καὶ ἔνθα Προποντίδοο οἶδμα θαλάσσης ; ἐπὶ πολλόν avverbiale anche in *Il.* 23, 320 ; Ap. Rh. *Arg.* 1, 661.

43 ἀγάτ[ον]οο postulato con riserve da Maresch pone problemi non tanto di carattere paleografico, quanto di senso, data la mancata concordanza con Ἀμφιτρίτης al genitivo. Un errore del copista (ἀγάτ[ον]οο Ἀμφιτρίτης{c}) in questo caso mi sembra la soluzione più economica. ἀγάτ[ορ]οο, cf. LSJ s.v. ἀγάτωρ « from the same womb », troverebbe riscontro in Lyc. *Alex.* 264 ; nel nostro testo figurerebbe come una mirata variazione, basata sull'assonanza, del sintagma omerico ἀγάτονοο Ἀμφιτρίτη, cf. *Od.* 12, 97 e *H. Hom. Ap.* 94.

44 ρειραῖ[ου]c proposto con riserve da Maresch è difficilmente accettabile : la lacuna misura meno di due lettere. Maresch stampava ἔξεχεν ὦμοο, pensando dunque a un accusativo di relazione dipendente dal verbo, ma l'uso non è registrato in LSJ s.v. ἐξέχω. In alternativa si può pensare a ἐξ (posto) + gen. ; poco verisimile ἔξ.

45 μεγάλ[ι, -c, -ic + monosillabo finale ; oppure una parola tetrasillabica, e.g. μεγάλ[υχοο (con identità di sede in Bian. *Anth. Pal.* 9, 259, 3 (= GPh 1699, *Or. Sib.* 14, 83).

75 Il marginale ∓ viene considerato da Maresch (cf. fr. e II 13) una forma di obelo puntato e interpretato da McNamee (1992) 37 come un segno di divisione tra sezioni di testo.

79 La barra obliqua ascendente da sinistra a destra stampata da Maresch al margine del fr. e II 16 a me pare invece una *diple*, del tutto analoga (e sovrapponibile nella forma) a quella riconoscibile sul margine sinistro all'altezza dell'*initium carminis* : la superficie del papiro in questo punto è danneggiata, ma mi sembrano riconoscibili due tratti (con tracce del secondo a ridosso della prima lettera) intersecantesi ad angolo acuto.

83 π]τερόν : cf. Soph. TrGF 941, 11 νωμῶ δ' ἐν οἰωνοῖσι τοῦκείνης (scil. Afrodite) πτερόν « si stende tra gli uccelli l'ala (= l'influenza, cf. Pearson *ad fr.* 941, 11) di quella ». Qui tuttavia vale « penna » : il riferimento sembra a un episodio mitico concreto, forse legato all'ἀηδών del fr. 2, 1.

87 ἡερό[φοιτ- ? L'aggettivo è riferito alla navigazione in Nonn. *Dion.* 6, 368.



fr. 2.7



fr. 2.18

Fr. 2

		16	]ι κυλισαμ[εν
	] ἀηδόνιον κ[		]λονομοι[
	]χετε σευ[		]αγεν Αἰθιοπ[
	] ἀφ' Ἑλλάδος α[		] ταχέας κ[
	]τα τεθηλότ[	20	]εὔμασι[
5	μ]έλιτι πνείο[		]και ἀγριο[
	] . κτημελικ[		]ιον ἰσθμ[
	ἀ]πόκρυφον[		]ειάδος ου[
	]πλόος αἰγιαλ[		]ραποθε[
	] . ρος ἀπέστη[	25	]ον κτεα[
10	] λαμπρὰ δια[		] ατραπο[
	]εμος πλόος[		]πας να[
	] . δορὶ μύρια[		] . cτειχο[
	ἐ]στιν ἐπει[		] . οσελους[
	] . ιενελευν[		
15	]ρον ὄλεσ[		

3 α[ίης coniecit Valerio* || 6 Μελικ[έρτ- Parsons ap. Maresch || 7 restitui : ποι τυφον[Maresch || 11 εὐάν]εμος πλόος conieci || 12 μυθία pap. ὑρ super lineam || 14 scripsi : (ἐν-)ἐλαυν Maresch || 18 restitui, ἦγ]αγεν Αἰθιοπ[η- possis : . γεν λίθιον Maresch || 19 dispexi : . αχεας Maresch || 20 διν]εὔμασι, πν]εὔμασι conieci : ρ]εὔμασι Tomé* : κύμασι Maresch || 21 ἀγριο[φων- e.g. Pontani* : ἀγριό[εccc-/εντ-, ἀγριό[ωντ- ἀγριό[θυμ- etiam possis || 22 ἰσθμ[distinxit Parsons ap. Maresch || 23 γεν]ειάδος, πελ]ειάδος, ὀρ]ειάδος, παρ]ειάδος vel -]εια δὸς Maresch || 24]ρ' ἀπόθετο[- e.g. Pontani* || 25 κτεα[ν- vel κτεα[τ- susp. Maresch, recte ut videtur || 26 ἀτραπό[- distinxerim || 27 dispexi et distinxi : πα να Maresch || 29 χει]ρὸς ἐλοῦς[α conieci

da usignolo ... / ... / dall' Ellade ... / ... germogliato / ... miele / Melicerte / nascosto ... / (della ?) navigazione litor(anea ?) / distò (?) / luminosa ... / ... (della ?) navigazione ... / ... la trave innumerevoli / é ... / ... / ... perì/perse / ... rivolt- ... / ... / ... Etiop- ... / veloci ... / vortici / soffi / correnti / ... crudel- (?) / ... istmo / ... / ... / ...beni/procacc- / ... il percorso / ... / ... proced- / ...

Possibili clausole (cf. osservazioni a vv. 3, 6, 21 e 29).

1 ἀηδόνιον : proprio dell' ἀηδών. Termine raro, cf. solo Aesch. TrGF 291 (γόνυ ἀηδόνιον) ; Eur. *Ion* 1482 (ἀ. πέτραν) ; Ar. *Ran.* 683–684 (ἀ. νόμον) ; Nicomach. TrGF 127 F 13 (ἀ. κλαγγήν) ; Nicoch. PCG 19, 1, Nonn. *Dion.* 5, 411 (ἀηδονίου ὕπνου).

3 ἀρ' Ἑλλάδος αἴης : la congettura di F. Valerio* è confortata da *Or. Sib.* 14, 238 ἔτρεμε δὲ χθὼν πᾶσα μετὰ σφίειν Ἑλλάδος αἴης ; cf. anche Aesch. *Ag.* 429 ἀπ' αἴας Ἑλλάδος ; Eur. *Hipp.* 537 Ἑλλὰς <αἴ> (ins. Hermann, rec. Barrett).

6 Μελικ[έρτην, -ης, -ην : sempre in clausola in poesia esametrica.

7 ἄπόκρυφον : in poesia esametrica solo in IG XII 5, 739 i 10 (= Peek, *Hymn. Is.* 10 [Peek (1930)] = M. Totti, *Ausgewählte Texte der Isis- und Sarapis-Religion*, no. 2). Con riferimento a persone in situazioni di pericolo, cf. Eur. *HF* 1070 ἄπόκρυφον δέμας ὑπὸ μέλαθρον κρύψω (Anfitrione teme la furia di Eracle).

9 εὐάν]εμος πλόος : cf. Theoc. 28, 5 τῦδε γάρ πλόον εὐάνεμον αἰτήμεθα παρ Δίοο.

12 καὶ in κα]ῖ δὲ proposto da Maresch potrebbe figurare solo come pospositiva, cf. G.C. Wakker in LfrgE s.v. κατά 3–4 ; cf. *Od.* 9, 217 ἐνόμεινε νομὸν κατὰ πύονα μῆλα. δόρυ si riferisce evidentemente al legno della nave, cf. LSJ s.v. δόρυ I : « mostly of ships, δόρυ νηῖον ship's plank ».

21 Se di clausola trattasi, possibili ἀγριο[φων- (e.g. Pontani*), ἀγριό[εcc-/εντ-, ἀγριό[ωντ- ἀγριό[θυμ-.

29 Fine verso : χει]ρὸς ἐλθοῦς[α, cf. *Il.* 4, 542 ; 5, 30 ; 21, 416 ; (παρὰ) μητ]ρὸς ἐ., cf. *H. Hom. Ven.* 115. Altra sede : possibili anche ἐλούς[α(το) ;] οσε λουο[μέν- ;] οσε λούε[τ-.

Fr. 3

] . . [
] τ ο υ [
] α λ π [
] . . [
 5] φ ` θ ο ´ . [
] α ν . [
] π ο . [
] . . [
] [
 10] [
] [
] [
] [
] [
] [
 15] [
] [
] , ο . λ . [
] [
] [
 20] , η γ ν [
] π τ ε λ [
] φ α μ ε ν [
] . . τ η ν [
] . ε λ ε β η . [
 25] . . [

Fr. 4

5]ιϛτονδι[
]λαμβανε[
]αλοχη[
]οφραδε[
]υιπ[

Fr. 5

]καθαρ[
].τι[
]λυν δυπτ[
].αρυπεν[
5].ινερχ[
]ειθ[
].π[

• • •

Fr. 6

. . .
]ονκ[
] .αντο[
] .νοτ[
]υσιτ[
 5]υμεμ[
] . . .[
]δωρα[
] .ακατ[
] .ταπα[
] . . .[
 . . .

Fr. 7

. . .
],ειο[
] . .το[
]εκε[
 . . .

Fr. 8

. . .
]ς[
] .κλ[
]οφ[
 . . .

Frammenti inediti

Fr. 9

. . .
]αντ[
] . . .[
] . .α[
]ντο[
 5]ειθυμ[
]των[
]μεν[
 . . .

Fr. 10

. . .
] . . .[
]ει[. . .[
] . . .[
] .ε[
 5] .φ . . .[
]ει`ϕ`ελ`ευς`[
]ελεγ[
 . . .

Fr. 11

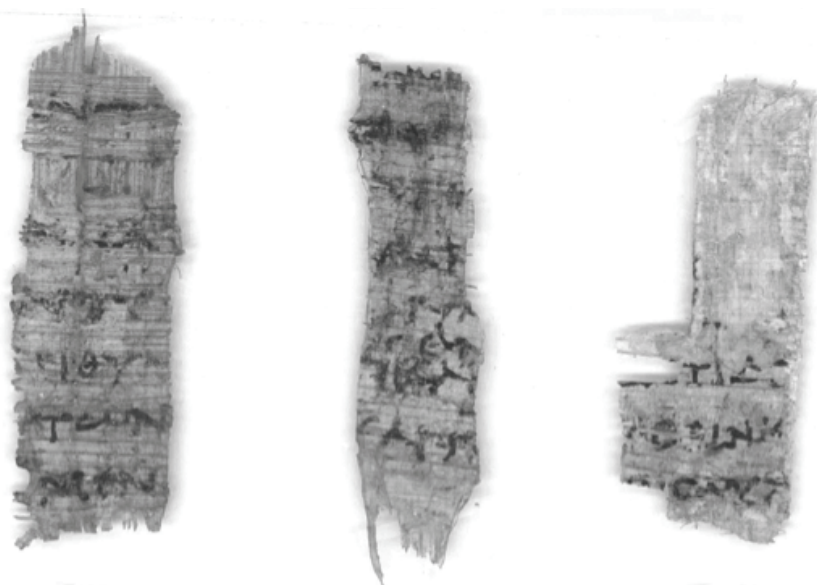
. . .
] . . .[
] .[.] .[
] .ετιδ[
] .εινκ[
 5] .ικαντ[
 . . .

Fr. 12

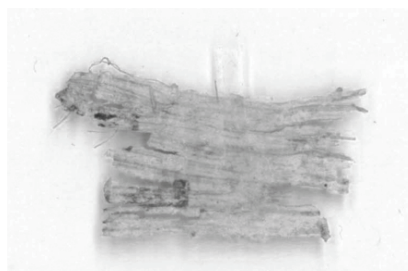
. . .
]λεμ[
] . . .[
 . . .

a

frr. 9-11



b



fr. 12



Che il fr. 1 contenga un'invocazione ad Afrodite è fuori di dubbio ; al v. 2 si fa riferimento alla sua nascita dovuta alla caduta del membro virile di Urano nelle onde del mare, secondo una tradizione che va da Esiodo, *Theog.* 187–200 a Nonno, *Dion.* 7, 226–229 ; 13, 439–443 ; 41, 99–102. A questo segue probabilmente la menzione del ruolo del vento quale elemento naturale in grado di far emergere Afrodite dalle acque dopo la nascita : cf. *H. Hom. Ven.* 6, 3–5 ὅθι μιν Ζεφύρου μένος ὑγρὸν ἀέντοσ | ἤνεικεν κατὰ κῶμα πολυ-φλοίσβοιο θαλάσσης | ἀφρῶ ἔνι μαλακῶ. È significativo che proprio μαλακός ritorni in riferimento all'acqua anche ai vv. 33 e, forse, 82 del nostro testo, dove pare di intuire la presenza diretta o indiretta di Afrodite.

Il fr. 2 potrebbe invece ritrarre una diversa sezione dello stesso carme del fr. 1 : come suggerito da Maresch, potrebbe venirvi trattato il mito di Ino, che salva il figlioletto

Melicerte (cf. 2, 6 Μελικ[έρτ- Parsons) dalla follia di Atamante e scappa dalla Grecia (cf. 2, 2 ἄφ' Ἑλλάδος ?) gettandosi in mare. Al v. 7 si legge chiaramente ἀ]πόκρυφον (πο]ρυφον [ed. princ.): se riferito a Ino o a Melicerte, l'aggettivo potrebbe alludere alla madre o allo stesso bambino, mentre tentano di nascondersi da Atamante.

Maresch ipotizza un possibile collegamento tra Ino, che poteva figurare quale madre di Melicerte nel fr. 2, ed Afrodite, probabile protagonista del fr. 1, richiamando Ov. *Met.* 4, 531–542, dove Afrodite, ribadendo la propria origine dalla spuma del mare, intercede presso Posidone affinché metta in atto la metamorfosi di Ino (in Leucotea)¹⁸. Ma rimane da spiegare il duplice riferimento ai vv. 8, 11 del fr. 2 alla navigazione, elemento a prima vista estraneo al mito di Ino e Melicerte, e che si potrebbe a mio avviso giustificare con un intervento nel poema di Afrodite euploia : a lei si appellavano i marinai, per ricevere protezione durante le traversate in mare¹⁹ ; così si spiega, per esempio, la devozione del navarco Callistrate ad Arsinoe-Afrodite in Posid. 119, 5–6 A.-B. ; ma cf. anche Gaetulicus FGE 177–180 con Page, *praef. ad loc.* ; Anon. FGE 1080–1081 ; Phld. *ep.* 8, 3–6 con Seider *ad loc.*²⁰

Al v. 18 del fr. 2 si dovrà leggere con tutta probabilità Αἰθιοπ[(λίθιοι [ed. princ.), una determinazione geografica che si affianca, oltre che ad ἄφ' Ἑλλάδος del v. 2, ad ἱθμ- del v. 22. Il fr. 2 sembra perciò trasmettere un itinerario percorso da un soggetto non identificabile dalla Grecia verso Oriente (= nella direzione degli Etiopi) o con destinazione l'Etiopia stessa, localizzata nell'estremo Oriente secondo la tradizione più antica²¹ : se l'istmo del v. 22 fosse non quello di Corinto, come ci si aspetterebbe, ma la lingua di terra che separa il Ponto Eusino dal Mar Caspio (cf. Dion. Per. 20–21 ἱθμὸς ἄνω τέταται τις ὑπέρτατος Ἀκίδος αἴης, | Καπίης τε μεσηγὺ καὶ Εὐξεινοιο θαλάσσης), il percorso si svolgerebbe parte via mare, parte via terra. Questo tipo di itinerario potrebbe essere riflesso in fr. 1, 84 [β]ᾶσα δι' ἡπείροιο καὶ ὕδ[ατος.

In sintesi, è verisimile che sia il fr. 1 che il fr. 2 facessero parte di uno stesso componimento, forse un inno, che si apriva con un'invocazione ad Afrodite, ma che per una parte cospicua doveva essere dedicato alla navigazione di uno o più soggetti verso Oriente. Si può ipotizzare che la dea favorisse in qualche maniera il tragitto del/i navigante/i, giacché i riferimenti alla navigazione sono presenti sia nel fr. 1 (32 ἀποπλε[. [.]ν), a lei dedicato, sia nel fr. 2 (8 e 11 πλόος). Resta da chiarire se e in che modo il mito di Ino e Melicerte venisse trattato, e se gli spostamenti per nave a cui si allude nel fr. 2 si addicano veramente alle peregrinazioni via mare di Ino-Leucotea.

Bibliografia

- Barbantani, S. (2005), « Goddess of Love and Mistress of the Sea. Notes on a Hellenistic Hymn to Arsinoe-Aphrodite (P. Lit. Goodsp. 2, I–IV) », *Anc. Soc.* 35, 133–163.
- Barbantani, S. (2008), « Some remarks on the Origin and the Orthography of the “Ptolemaic hymns” : P.Lit.Goodspeed 2 », in Cingano, E. / Milano, L. (ed.), *Papers of the Advanced Seminar in the Humanities 2004–2005. Venice International University (Padova)* 1–32.
- Barbieri, A. (2002), « In margine ad Astyd. fr. 4 Sn.-K. », *Eikasmos* 13, 121–132.
- Bastianini, G. (1995), « Tipologie dei rotoli e problemi di ricostruzione », *Pap. Lup.* 4, 21–42.
- Battezzato, L. (2006), « La fatica dei canti : tragedia, commedia e dramma satiresco nel frammento adespoto 646a TrGF », in Medda, E. / Mirto, M.S. / Pattoni, M.P. (ed.), *ΚΩΜΩΔΙΟΤΡΑΓΩΔΙΑ. Intersezioni del tragico e del comico nel teatro del V secolo a.C.* (Pisa) 19–68.
- Bierl, A. (1990), « Dionysos, Wine, and Tragic Poetry : a Metatheatrical Reading of P.Köln VI 242A = TrGF II F646a », *GRBS* 31, 353–391.
- Caroli, M. (2007), *Il titolo iniziale nel rotolo librario greco-egizio* (Bari).
- Cavallo, G. (1983), *Libri scritture scribi a Ercolano* (CronErc Suppl. 1, Napoli).

¹⁸ Cf. Maresch (1987) 50.

¹⁹ Cf. Cassola (1975) 280 ; Larson (2007) 123.

²⁰ Peraltro, come mi fa notare E. Magnelli, gli stessi Ino e Melicerte, nella loro metamorfosi divina in Leucotea / Byne e Palemone, erano invocati dai naviganti : cf. [Apollod.] *Bibl.* 3, 4, 3 ; Wilamowitz (1931) I 216–219.

²¹ Cf. West (1966) 426 ; West (1981) 187–188 ; Perale (2011) 376, n. 31.

- Cassola, F. (ed.) (1975), *Inni omerici* (Milano).
- Di Marco, M. (2003), « Poetica e metateatro in un dramma satiresco d'età ellenistica », in Martina, A. (ed.), *Teatro greco postclassico e teatro latino. Teorie e prassi drammatica* (Roma) 41–74.
- Dorandi, T. (2000), « Metrodorus [3] », *DNP* 8, 133–134.
- Furley, W.D. / Bremer J.M. (ed.) (2001), *Greek Hymns* (Tübingen).
- Hutchinson, G.O. (1989), rec. a P. Köln VI, *CR* 39, 356–358.
- Jarcho, V. (1992), « Zum PKöln VI 242 », in Capasso, M. (ed.), *Papiri letterari greci e latini* (Galatina) 249–251.
- Kannicht, R. et al. (1991), *Musa Tragica. Die Griechische Tragödie von Thespis bis Ezechiel* (Göttingen).
- Kannicht, R. (2004), *Tragicorum Graecorum Fragmenta V.2. Euripides* (Göttingen).
- Kroll, W. (1931), « Metrodorus 16 », *RE* XV 2, 1478–1480.
- Larson, J. (2007), *Ancient Greek Cults* (New York / London).
- Lloyd-Jones, H. (2005), *Supplementum Supplementi Hellenistici* (Berlin / New York).
- Luppe, W. (1991), « Literarische Texte. Drama », *APF* 37, 77–91.
- Magnelli, E. (ed.) (1999), *Alexandri Aetoli Testimonia et Fragmenta* (Firenze).
- Maresch, K. (1987), « 242. Anthologie anapästische Tetrameter (= TrGF II 646a) und Hexameter (Hymnus an Aphrodite) », in Gronewald, M. et al. (Hrsg.), *Kölner Papyri* (P. Köln) VI (Opladen).
- McNamee, K. (1992), *Sigla and Select Marginalia in Greek Literary Papyri* (Bruxelles).
- McNamee, K. (2007), *Annotations in Greek and Latin Texts from Egypt* (Oakville, CT).
- Meliadò, C. (2008), « E cantando danzerò ». *PLitGoodspeed* 2 (Messina).
- Page, D.L. (ed.) (1981), *Further Greek Epigrams* (Cambridge).
- Peek, W. (1930), *Der Isishymnus von Andros und verwandte Texte* (Berlin).
- Perale, M. (2011), « Il catalogo “geografico” di Esiodo : due diversi casi di ricezione nella prima età ellenistica », in Aloni, A. / Ornaghi M. (ed.), *Tra panellenismo e tradizioni locali. Nuovi contributi* (Messina) 365–389.
- Pordomingo, F. (2007a), « Vers une caractérisation des anthologies sur papyrus », in Palme, B. (Hrsg.), *Akten des 23. Internationalen Papyrologen-Kongresses, Wien 2001* (Wien) 549–557.
- Pordomingo, F. (2007b), « Anthologies composites sur papyrus : étude bibliologique et fonction », in Frösén, J. / Puroila, T. / Salmenkivi, E. (ed.), *Proceedings of the 24th International Congress of Papyrology, Helsinki 2004* (Helsinki) 919–920.
- Schironi, F. (2010), *TO MEFA BIBAION. Book Ends, End-titles, and Coronides in Papyri with Hexametric Poetry* (Durham, NC).
- Tepedino Guerra, A. (1993), « Il pensiero di Metrodoro di Lampsaco », in Franchi dell'Orto, L. (ed.), *Ercolano 1738–1998. 250 anni di ricerca archeologica* (Roma) 313–320.
- Tepedino Guerra, A. (2008), « Un frammento di Metrodoro di Lampsaco in Filodemo (PHerc. 57, col. 3) », *BCPE* 38, 103–108.
- West, M.L. (ed.) (1966), *Hesiod. Theogony* (Oxford).
- West, S. (1981), in Heubeck, A. / West, S. (ed.), *Omero. Odissea* (Milano).
- Wilamowitz, U. (1931), *Der Glaube der Hellenen* (Berlin).

FOR A NEW EDITION OF P.LOND.LIT. 192 : CURRENT RESEARCH ON THE GREEK VERSION OF THE *MYTH OF THE SUN'S EYE*

Luigi Prada

The Greek version of the *Myth of the Sun's Eye*, P.Lond.Lit. 192 (MP³ 2618 ; LDAB 5054), has often been the topic of discussion by scholars in both the fields of classical and demotic studies¹. However, perhaps because of its idiosyncratic nature, the text has hardly undergone a full systematic treatment, and much is still to be achieved : the current paper intends to add some new, unpublished information about the text, and discuss select issues that have emerged over the preliminary phases of the preparation of a new edition².

The papyrus itself, although known for more than a century, has never received a complete description as an artifact. It will be useful to trace quickly its known modern history. It was first mentioned in 1894 in the *Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum*, where it received the inventory number 274, being listed among the purchases of the year 1893 (together with papyri 229 to 458 inclusive) and described as an unidentified romance³. It is mentioned again in almost the same terms by Frederic Kenyon in 1898, in P.Lond. II, with its number 274. The first announcement of its identification as a Greek version of the demotic *Myth of the Sun's Eye* by Richard Reitzenstein precedes by some years its *editio princeps*, which appeared in 1923⁴. The editor, however, did not work on the original papyrus, but on a transcript prepared by Wilhelm Crönert, and thus devoted little space to the description of the manuscript. In 1927, the papyrus was then included by Herbert Milne in P.Lond.Lit. under the number 192, with some improved readings (but again no full description) and a photograph of its main fragment⁵.

Only in 1969, with Stephanie West's re-edition, did the text receive a satisfactory treatment, following a re-examination of the papyrus which also allowed some new joins to be made, although West's focus is on the text itself, and not on the manuscript⁶. Several other papers have appeared about P.Lond.Lit. 192, especially over the last decade, but these are mainly speculative and disregard the importance of the direct analysis of the papyrological evidence. A useful addition that appeared in 2005 is an article that publishes for the first time photographs of all the fragments of the papyrus⁷.

I present here the results of a new inspection of P.Lond.Lit. 192, focusing specifically on the data not provided in earlier studies. The manuscript is now preserved in the British Library, as are all Greek papyri formerly deposited in the British Museum⁸.

¹ I should like to express my gratitude to Stephanie West and Mark Smith (Oxford), Kim Ryholt (Copenhagen), Joachim Quack (Heidelberg), and Heinz-Josef Thissen (Cologne), for providing me with their unpublished work and continuous support in my study of this papyrus. The late Traianos Gagos urged me to deal with this text during and after the summer 2009 I spent in Ann Arbor. Thanks also to the authorities of the Dover Fund (The Society for the Promotion of Hellenic Studies, London) and the Griffith Egyptological Fund (Oriental Institute, University of Oxford) for grants that made my research possible.

² Due to the limited size of this paper, fuller treatment of further aspects of the present research will be dealt with in another paper currently in preparation. The bibliography here cited is only a selection : for more information, see the bibliography in West (1969) ; Hoffmann / Quack (2007) 356–358 ; Quack (2009) 148–160 ; López Martínez (2010) ; Thissen (2011) ; West (forthcoming).

³ British Museum (1894) 422.

⁴ First notice in Reitzenstein (1917) 107–108 ; edition in Reitzenstein (1923). The merit of the discovery lies in the collaboration between Wilhelm Spiegelberg, editor of the demotic version in Spiegelberg (1917), and Reitzenstein, who had been the former's senior colleague at the University of Strasbourg.

⁵ Pl. XII, part of which is reprinted in Cavallo (2008) 101. It is the lower half of West's fr. D.

⁶ West (1969). This is the edition followed by Totti (1985) no. 76.

⁷ López Martínez / Torallas Tovar (2004–2005).

⁸ I should like to thank the authorities of the British Library, London, in the person of Justin Clegg, curator in the Department of Manuscripts.

The maximum measures of the seven fragments are as follows (w. × h. in cm) : fr. A 12,3 × 19 ; fr. B 4,5 × 14,6 ; fr. C 6,2 × 11 ; fr. D 16,1 × 34 ; fr. E 14 × 9,3 ; fr. F 11,8 × 9,5 ; fr. G 6,5 × 5,5. The height of an entire column is observed in fr. D : col. II, 27,7 cm high, has 69 lines, col. I probably had between 71 and 69. Line length is 6,5 to 7,5 cm in average. The *intercolumnium* measures 1 to 1,5 cm. The large surviving top (at least 2,7 cm) and bottom (3,5 cm) margins are one of the signs of the care with which a professional scribe produced this quality roll. The text is written along the fibres. No traces of *kolleseis* could be found. The verso is blank. However, the main fragment, D, has four very small fragments bearing exiguous remains of writing attached to its back (three around the edge of the lower part of col. I, one on the edge of the upper part of the same column). These unrelated fragments must have remained stuck to P.Lond.Lit. 192 since the time it was unearthed : two of them are in Greek cursive writing, two in demotic⁹.

The dating of P.Lond.Lit. 192 seems to be not as unambiguous as most modern commentators have believed¹⁰. When Milne included the text in P.Lond.Lit., he dated it in absolute terms to the third century AD, a date that has since been repeated in almost all of the relevant studies¹¹. Nevertheless, Kenyon, the first to analyse the papyrus, always dated it to the second century, a date which, in spite of Milne's statement, was still accepted by a few later commentators¹².

Despite the difficulty of dating a Greek literary hand to a precise century, the very small, neat, informal uncial hand of the manuscript shows relevant similarities with others dated to the second century, such as *e.g.* P.Oxy. VI 853, P.Oxy. II 221, P.Oxy. XXXI 2536 (= Turner / Parsons, GMAW², no. 61 ; first hand). I am therefore inclined to suggest a dating to the second half of the second century, or even, to be cautious, from the second to the mid-third century¹³.

The provenance of the papyrus is utterly unknown according to the published records. An inspection of archival records in the British Library has however revealed some interesting information. P.Lond.Lit. 192 was purchased on 11th April, 1893, by the Department of Manuscripts from Theodor Graf¹⁴. It came to London along with other papyri, mainly documentary texts, that Graf sold to the British Museum in two lots, respectively P.Brit.Lib. inv. 256–271 (purchased on 11th March, 1893) and 272–400 (11th April), all of which can be found in P.Lond. II (with the same numeration)¹⁵.

The sale of part of one of Graf's collections to the British Museum is an interesting episode from the time of the « gold rush » of papyrology. Due to recent disputes with Josef Karabacek and the unsatisfying sum that he had offered him for his last collection, Graf

⁹ The larger Greek fragment seems to read *·απο·* and the larger demotic (or possibly hieratic) *nty*.

¹⁰ I thank Stephanie West for pointing this out to me in the first place.

¹¹ See, most recently, López Martínez (2010) 104 and Signoretti (2010) 726.

¹² Kenyon's dating is found in British Museum (1894) 422 and P.Lond. II as *dubitanter* ; it is given again, and this time as certain, in Kenyon (1899) 146. In the years following Milne's catalogue, the second century date is still given *e.g.* by Rattenbury (1933) 226 and Barns (1956) 34. It is curious to note how a very reasonable second / third century date was given by Pack in his list, and, despite having been kept throughout all editions down to the online MP³, it seems to have been consistently overlooked by scholars.

¹³ The only palaeographical observations that have appeared in modern times on our text are in Cavallo (2005) 186, who however dates it *dubitanter* to the late third century, a conclusion with which I disagree. Cavallo (2008) 101 lists again P.Lond.Lit. 192, but only as a sample of pre-« Alexandrian majuscule » from the third century (without specifying it as III^{ex} anymore).

¹⁴ *Register of papyri : Including papers relating to the collection : Dept of MSS.* (K.R.2.e.), f. 91v. The meeting of the trustees in which the purchase was approved took place on 8th April, as appears from the relevant acquisition register : Add. MS. 19432 (*Minutes : Acquisitions : 1889–1900 : Dept of MSS.*), f. 204.

¹⁵ Information included in the online *Gazetteer of Papyri in British Collections*, at <<http://gpbc.csad.ox.ac.uk>>. Further fragments mentioned in the British Library's *Register of papyri* and in the *GPBC* as coming from Graf's collection received a number only later, but still originate from these two lots : they are P.Brit.Lib. inv. 450–464, 2037a–f, Add. MS. 34473 art. 1–7.

started negotiations with the British Museum, in late 1891 or early 1892¹⁶. As emerges from unpublished correspondence in the British Library archive, Kenyon, then a young assistant in the Department of Manuscripts, was sent to Vienna, where he stayed from 12th–23rd September, 1892, surveying Graf's collection¹⁷. Graf's intention was to sell his lot *en masse*, but his attempts to put pressure on the British Museum authorities failed, and he finally agreed to sell them only selected parts of the collection. Later, the remainder ended up in Karabacek's hands (as had happened with the previous collections assembled by Graf), and is now in Vienna.

Among the items selected for the British Museum were the fragments of P.Lond.Lit. 192. A letter containing an overview of Graf's collection was sent by Kenyon to Edward Scott, Keeper of Manuscripts, at the end of his first day at Graf's, and it includes what I believe must be the first mention of our text : « Several fairly large fragments of a prose literary work, apparently consisting of fables ; in a small square plain uncial hand. »¹⁸

Two main observations can be drawn from knowing that the papyrus came from Graf's collection. First, it is possible to make a conjecture about the findspot of P.Lond.Lit. 192. The collection split between Vienna and London is known as that of the « III. Papyrusfund », a collection that Graf had put together in Cairo and shipped to Vienna in 1891¹⁹. As was the case with Graf's previous collections, the papyri had been bought from antiquities dealers, and had been excavated by *sebakhîn*, mostly in the Fayum. The Vienna / London lot in particular has often been said to have come from Soknopaiou Nesos. However, although several papyri of this group undoubtedly come from this town, it has been correctly argued that parts of this lot do not originate from Soknopaiou Nesos, but from other sites of the Fayum²⁰. Kenyon himself, the year after the purchase of the papyri from Graf, was cautious enough to indicate the whole Fayum as a reported provenance for one of the literary items²¹.

It is noteworthy that the documentary texts that came to London along with P.Lond.Lit. 192 originate from the Fayum, when they can be certainly provenanced on the basis of internal elements : many of them do come from Soknopaiou Nesos, but several others are from different centres in the Fayum²². We cannot have any certainty about the provenance of P.Lond.Lit. 192, as any papyrus from virtually anywhere in Egypt could have been added to the lot assembled on the antiquities market by Graf. Nevertheless, on the basis of the above information, I think it is possible to consider the Fayum as a likely area where our text could have been unearthed in the very late 1880s or very early 1890s.

It is also worthwhile mentioning at this point that the Fayum was clearly one of the main centres, if not the main one, for the preservation of Egyptian culture in the

¹⁶ See Loebenstein (1983) 7. Also relevant is the letter to Karabacek published in Hunger (1962) no. 87, and the introduction to no. 94.

¹⁷ In a volume titled *Correspondence relating to purchases, etc. 1892–1894*, I found lengthy letters sent by Kenyon from his stay in Vienna, which I am currently preparing for publication. On Kenyon, see Pellé (2007).

¹⁸ Letter dated 13/09/1892 in *Correspondence relating to purchases, etc. 1892–1894*, f. 178.

¹⁹ See Hunger (1962) 8 and Loebenstein (1983) 6.

²⁰ Indeed, the view of Laenerts (1968) 359, who would attribute any literary papyrus from this lot to Soknopaiou Nesos, is largely outdated. Bannert / Harrauer (1980) 26, n. 4, pointed out that one can speak generally of the Fayum, not of Soknopaiou Nesos, as their origin. For a further view on this topic, admitting that the Fayum is a likely provenance, but not the only possibility, see Guida (1990) 20–21. Regarding Greek literary papyri from Soknopaiou Nesos, see Harrauer / Worp (1993) and Capasso (2005). The latest survey of the « III. Papyrusfund » issue is in Perale (2010) 25–26. One has to say that even the earlier collections that Graf sold to Karabacek, the first and second so-called « Fayyumer Funde », included papyri from other sites besides the Fayum : see the introduction to CPR XXX (pp. 2–5) ; I owe this reference to Jim Keenan (Chicago).

²¹ See Kenyon (1894) 247.

²² For a more precise idea, the interested reader can check P.Lond. II or have a quick search in the online *GPBC* (see above, n. 15).

indigenous demotic language in Roman times, as the papyrological evidence from the second and third centuries AD in particular shows. Though we must allow for the distorting effect of the chance of papyrological survival, the importance of the temple libraries of the Fayum is undeniable. Fragments of a relatively high number of demotic copies of the *Myth of the Sun's Eye* survive, proving the popularity that this text enjoyed in the Roman age ; and most of them come from the Fayum (see below).

A second observation resulting from the acquisition history of our text is based on a comparison with the other literary papyri that arrived in London with it, and concerns the possibility that additional fragments of our text might still be found in Vienna.

As already said, the majority of the texts in the British Museum's lot is documentary. Out of the whole purchase (P.Brit.Lib. inv. 256–400 ; 450–464 ; 2037a–f ; Add. MS. 34473 art. 1–7), only twelve items, *i.e.* less than 8%, are literary. These are : P.Brit.Lib. inv. 256 ; 271 ; 272 ; 273 (and 273b) ; 274 ; 275 ; 455 ; 459 ; 462 ; 464 ; 2037a–f ; Add. MS. 34473 art. 1–7.

To further reduce the number of manuscripts to be dealt with, only the literary texts of non-Christian content will be taken here into consideration, *i.e.* : P.Brit.Lib. inv. 256 ; 271 ; 272 ; 273 (and 273b) ; 274 ; 275 ; 2037c ; Add. MS. 34473 art. 1–6. Of these few items, a significant number has matching fragments in the Rainer collection in Vienna : MP³ 1039, 0115, 2531, and 0293²³. It appears that, in several cases, fragments from the same manuscripts were divided into different lots, and some were shipped to London, whilst others remained with Graf, and eventually entered the Rainer collection.

It would not be naive to hope that, especially in the case of such a fragmentary text as P.Lond.Lit. 192, further fragments could be identified in the collection of the Österreichische Nationalbibliothek. Searching for one or a few fragments of a specific text amongst all unpublished items of this immense collection would be utopia. But a look at the inventory numbers of the matching fragments listed in n. 23 clearly shows that in three instances the Vienna items are in spans between P.Vindob. inv. G 29292 and 29834, and in one between 26746 and 26760. Within and about these intervals, a survey is currently under way in the search for possible additional fragments to P.Lond.Lit. 192²⁴.

As mentioned at the beginning of this paper, several contributions have appeared in recent years concerning the Greek version of the *Myth of the Sun's Eye*, but most show a tendency toward a certain redundancy, in the repetition of a hermeneutic vulgate that seems to have prevailed about the topic. This is specifically the case where scholars with no working knowledge of the Egyptian language draw conclusions on the basis of an ill-founded comparison of the demotic and Greek texts²⁵. Focusing on this issue, a couple of points will be discussed briefly in the remainder of this paper.

In comparing the demotic text and the Greek version where possible, it has generally been suggested that, when the two texts diverge significantly, this must be due to a choice of the translator, who adapted the text to an alleged Greek literary – if not religious –

²³ Respectively : P.Brit.Lib. inv. 271 + P.Vindob. inv. G 26746 + 26754–26760 (*Odyssey* ; in its recent re-edition as P.Sijp. 3, its provenance is given, *dubitanter*, as Soknopaiou Nesos) ; P.Brit.Lib. inv. 273b + P. Vindob. inv. G 29776 (Aratus, *Phaenomena*) ; P.Brit.Lib. inv. 275 + P. Vindob. inv. G 29834a–d + 29292 + 29504 (anonymous imperial panegyric) ; P.Brit.Lib. inv. Add. MS. 34473 art. 1 + P.Vindob. inv. G 29775 (Demosthenes, *De falsa legatione*). The discovery of the last was made only very recently, see Perale (2010).

²⁴ I am now (January 2011) about to start this search in the Rainer collection.

²⁵ See Signoretti (2010), whose medley of observations from previous studies should be approached with some care. On the other hand, a few highly stimulating studies are now appearing, such as new reflections by the papyrus' last editor, in West (forthcoming), and the first linguistic and philological comparative study of the demotic (of P.Leid.Dem. inv. I 384) and Greek versions, in Thissen (2011). On the wider topic of Greek translations of Egyptian literary texts, see the discussion in Quack (forthcoming).

sensibility, further assuming that the demotic copy he was working on was almost the same as that we have in the Leiden papyrus²⁶. There are two main faults with this view.

The first concerns the nature of ancient Egyptian textual tradition. Until now, those who dealt with the topic of our paper had to rely almost completely on the demotic text of P.Leid.Dem. inv. I 384, as the published fragments of other demotic manuscripts bear little (P.Tebt.Tait 8) or no material (P.LilleDem. inv. 31) for comparison with the Greek version. Yet this should not lead one to forget that the *Myth of the Sun's Eye* was a very popular text, preserved in numerous copies²⁷. And different copies of the same demotic text can bear major differences: this is a distinctive feature of the textual transmission that can characterise ancient Egyptian – and not only demotic – literature, which is often an open transmission, where textual contamination plays a major role, much more than in its Greek and Latin counterparts²⁸. The Leiden text itself incorporates several alternative readings, which is again customary for demotic literature: these are clearly introduced by the expression *ky dꜣm* « another manuscript » (*i.e.* « textual variant »), a relevant instance of which can be seen in P.Leid.Dem. inv. I 384 col. XXI 2: here, this suggests that the whole section mentioning the town of Nekheb (and the goddess' connected hypostasis as a vulture) was probably not found in all manuscripts.

The as of now identified (fragmentary) copies of the demotic text will shed much light on the problem of the textual transmission of this text. An international project aiming at a full edition of all of them (and a re-edition of those already published) started in early 2010, based at the Papyrus Carlsberg Collection in Copenhagen. A total of at least eight demotic manuscripts will undergo a full study in the context of this major project²⁹.

The second weak point of the common view on the nature of the translation concerns the alleged reshaping of some passages by the translator. I am not suggesting that the translator did not at all influence the Greek text he was composing, which would be impossible, especially in the context of Hellenistic and Roman antiquity, where, in most cases, it is more appropriate to talk of version than of translation for literary texts. Nevertheless, it seems excessive to talk of a deliberate intention to remove all the most local elements of Egyptian religion and culture from the Greek version, if not even of censorship. By way of example, it has been often stated that in the Greek version Tefnut is presented simply as ἡ θεός (*e.g.* fr. F col. II 62) since she was not a goddess included in the standard repertoire of the *interpretatio Graeca*. But how could one then explain the presence of such an uncommon name as that of the god Ἀπε[κνούριος] (genitive; fr. A col. I 58–59) to render the Egyptian god Shu, Tefnut's brother and spouse? The reason can be found in a simple observation: in all the parallels preserved between the (Leiden) demotic and Greek versions, Tefnut is never mentioned by name, but in the demotic text too she is called *tꜣ nꜥr.t* « the goddess » (*e.g.* col. XX 3); only once in the Leiden papyrus is she *Tfny.t* « Tefnut » (col. XXII 2), at a point for which no counterpart survives in P.Lond.Lit. 192. Similarly,

²⁶ Most recently, see Signoretti (2010) 726, who openly speaks of assuming such postulates at the beginning of her survey.

²⁷ See Ryholt (2005) 156.

²⁸ On this problem, see Backes (2011) 463–467; I thank Burkhard Backes (Tübingen) for sharing a draft of his paper with me.

²⁹ I thank Kim Ryholt and Joachim Quack for allowing me to mention the project. The former has provided me with the complete list of demotic papyri containing the *Myth of the Sun's Eye* (updated to August 2010), which I reproduce here with his permission in the format in which I received it, to suggest an idea of the wealth of information that will soon become available: version L (P.Leid.Dem. inv. I 384); version A (P.LilleDem. inv. 31 + P.Carlsberg 484 + Berlin *s.n.*); version B (PSI inv. D *s.n.* + P.Berkeley *s.n.* + P.Carlsberg 208); version C (PSI inv. D *s.n.* + P.Carlsberg 790 + P.Mil.Vogl. inv. Dem. 9 + P.Mil.Vogl. inv. Ier.[sic] 7); version D (P.Carlsberg 600 + PSI inv. 146 + PSI inv. D 91 + P.EES 79/105(e)); version E (P.Carlsberg 102 + PSI inv. 3024); version F (P.Carlsberg 485 + PSI inv. D 82); version G (P.Tebt.Tait 8 + Oxford *s.n.*). Versions B–G are from Tebtunis. The identification of two further versions, H and I (respectively, P.Carlsberg 62 and 122), is uncertain.

why should we suspect the translator of having suppressed the mention of the goddess' feline hypostasis (P.Leid.Dem. inv. I 384 col. XV 24 ; P.Lond.Lit. 192 fr. D col. II 16–17), when her metamorphosis into a gazelle seems to be no problem for him, and is kept in the Greek version (P.Leid.Dem. inv. I 384 col. XXI 9 and 22 ; P.Lond.Lit. 192 fr. F col. II 58–59 and 64–65) ?

The *Myth of the Sun's Eye* was translated into Greek because it was considered a very important text, as clearly shown by the multiple surviving demotic copies. As such, and because of its primary nature as a religious text, it was needed as it was – and certainly not in any « censored » version – by some specific social group, not implausibly by the Egyptian priesthood itself³⁰. Therefore, there would have been no point in obscuring its most specific Egyptian features, something that is easily forgotten when one thinks of P.Lond.Lit. 192 as a version composed simply for literary entertainment, if not just as a novel³¹.

A last issue to be mentioned is that concerning the nature of the translation process that led to the text of P.Lond.Lit. 192. The idea of a possible twofold process, with a first rough translation by an Egyptian scribe and a refined literary version reworked by a learned individual educated in the Greek *paideia*, still appears in the literature on the subject³². It should be sufficient to note, in order to reject this theory, how many passages of the Greek closely reproduce the demotic.

But there is now a further, external argument for refuting the abovementioned view, a view that is substantially based on the prejudice that an indigenous Egyptian priest, the most likely repository of demotic literary tradition in Roman times, could not have mastered Greek writing at a sufficient level to produce a composition in an agreeable literary *koiné* such as that of P.Lond.Lit. 192. The evidence from the demotic and Greek ostraca of Narmouthis, found in an Egyptian temple in the Fayum, and from the second / third centuries AD, proves in fact that priests in traditional Egyptian temples not only could write Greek, but were taught composition in that language, and could create complex texts and master unusual, selected vocabulary³³.

The Greek version of P.Lond.Lit. 192 is the product of such a mixed cultural milieu. One of the unpublished manuscripts of the demotic text, P.Carlsberg 600, nicely exemplifies this. As a peculiar material feature, it shows a dual pagination in both demotic and Greek : that is, its columns are numbered with demotic numerals in the upper margin, and with Greek letters in the lower, both writings used together to assist the scribe³⁴.

Bibliography

- Backes, B. (2011), « Zur Anwendung der Textkritik in der Ägyptologie : Ziele, Grenzen und Akzeptanz », in Verbovsek, A. / Backes, B. / Jones, C. (Hrsg.), *Methodik und Didaktik in der Ägyptologie : Herausforderungen eines kulturwissenschaftlichen Paradigmenwechsels in den Altertumswissenschaften* (Ägyptologie und Kulturwissenschaft 4, München) 451–479.
 Bannert, H. / Harrauer, H. (1980), « Vier literarische Papyri », *Wiener Studien* N.F. 14, 25–39.
 Barns, J.W.B. (1956), « Egypt and the Greek Romance », in *Pap.Congr.* VIII, 30–36.

³⁰ On the religious nature of this composition, see Von Lieven (2005) 58–59. On the need of Greek translations of Egyptian texts even by the priesthood, in this time when mastery of the demotic – and even more hieratic – script was increasingly rare, see the enlightening case of the *Book of the Temple* in Quack (forthcoming).

³¹ As the text is still classified in MP³ ; see also López Martínez (2010) 101.

³² Originally in Betrò (1984) 1359–1360.

³³ See e.g. the lengthy petition of OMM 23 + 841 + 813 (= SB XVIII 13730) ; the isopsephy of OMM 728 ; the unparalleled rhetoric terminology of OMM 454 and 910. The format OMM for « Ostrakon Medinet Madi » plus inventory number follows the editors' practice ; the relevant publications can be found by searching the *Trismegistos* database, at <<http://www.trismegistos.org>>.

³⁴ See Ryholt (forthcoming) § 4.2 and 4.4. On the mixed cultural milieu of the Fayum and literary texts, see also Van Minnen (1998) 108–114.

- Betrò, M. (1984), « L'alchimia delle traduzioni : Il Mito dell'Occhio del Sole e il PB.M. inv. no. 274 », in *Pap.Congr. XVII*, 1355–1360.
- British Museum (1894), *Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum in the Years MDCCCLXXXVIII.–MDCCCXCIII*. (London).
- Capasso, M. (2005), « Libri, autori e pubblico a Soknopaiou Nesos : Secondo contributo alla storia della cultura letteraria del Fayyum in epoca greca e romana I », in Lippert / Schentuleit (2005) 1–17.
- Cavallo, G. (2005), *Il calamo e il papiro : La scrittura greca dall'età ellenistica ai primi secoli di Bisanzio* (*Pap. Flor.* 36, Firenze).
- Cavallo, G. (2008), *La scrittura greca e latina dei papiri : Una introduzione* (*Studia Erudita* 8, Pisa / Roma).
- Guida, A. (1990), *Un anonimo panegirico per l'imperatore Giuliano* (*Anon. Paneg. Iul. Imp.*) (*Studi e Testi per il Corpus dei Papiri Filosofici Greci e Latini* 4, Firenze).
- Harrauer, H. / Worp, K.A. (1993), « Literarische Papyri aus Soknopaiou Nesos : Eine Übersicht », *Tyche* 8, 35–40.
- Hoffmann, F. / Quack, J.F. (2007), *Anthologie der demotischen Literatur* (*Einführungen und Quellentexte zur Ägyptologie* 4, Berlin).
- Hunger, H. (1962), *Aus der Vorgeschichte der Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek : Briefe Theodor Grafs, Josef von Karabaceks, Erzherzog Rainers und anderer* (*MPER N.S.* 7, Wien).
- Kenyon, F.G. (1894), « Two New MSS. in the British Museum », *JPh* 22, 238–261.
- Kenyon, F.G. (1899), *The Palaeography of Greek Papyri* (Oxford).
- Lenaerts, J. (1968), « Le papyrus des Phénomènes d'Aratos, PACK² 115 + 116 », *CE* 43, 356–362.
- Lippert, S. / Schentuleit, M. (Hrsg.) (2005), *Tebtynis und Soknopaiou Nesos : Leben im römerzeitlichen Fajum : Akten des Internationalen Symposions vom 11. bis 13. Dezember 2003 in Sommerhausen bei Würzburg* (Wiesbaden).
- Loebenstein, H. (1983), « Vom "Papyrus Erzherzog Rainer" zur Papyrussammlung der Österreichischen Nationalbibliothek : 100 Jahre Sammeln, Bewahren, Edieren », in *P.Rain.Cent.*, 3–39.
- López Martínez, M.P. (2010), « New Contributions to Some Papyri Labelled as *Incerta* in a *Corpus* of Novel Fragments », in Bastianini, G. / Casanova, A. (ed.), *I papiri del romanzo antico : Atti del convegno internazionale di studi, Firenze 2009* (*Stud. Test. Pap. N.S.* 12, Firenze) 95–119.
- López Martínez, M.P. / Torallas Tovar, S. (2004–2005), « La versión griega de la leyenda demótica del *Ojo del Sol* », *Lucentum* 23–24, 185–195.
- Pellé, N. (2007), « Frederic George Kenyon (1863–1952) », in Capasso, M. (ed.), *Hermae : Scholars and Scholarship in Papyrology* (*Biblioteca degli Studi di Egittologia e di Papirologia* 4, Pisa) 97–105.
- Perale, M. (2010), « Un nuovo frammento della "membrana Grafiana" (P.Vindob. G 29775 : Demostene, *Sulla falsa ambasceria*, 16, 18) », *ZPE* 172, 22–26.
- Quack, J.F. (2009), *Einführung in die altägyptische Literaturgeschichte III : Die demotische und gräko-ägyptische Literatur* (2. Auflage, *Einführungen und Quellentexte zur Ägyptologie* 3, Berlin).
- Quack, J.F. (forthcoming), « Translating the Realities of Cult : The Case of the *Book of the Temple* », in Rutherford, I. (ed.), *Aegyptio-Graeca : Literary Interactions between Egypt and Greece* (Oxford).
- Rattenbury, R.M. (1933), « Romance : Traces of Lost Greek Novels », in Powell, J.U. (ed.), *New Chapters in the History of Greek Literature : Third Series : Some Recent Discoveries in Greek Poetry and Prose of the Classical and Later Periods* (Oxford) 211–257.
- Reitzenstein, R. (1917), *Die Göttin Psyche in der hellenistischen und frühchristlichen Literatur* (*Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften : Philosophisch-historische Klasse* 1917/10, Heidelberg).
- Reitzenstein, R. (1923), *Die griechische Tefnutlegende* (*Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften : Philosophisch-historische Klasse* 1923/2, Heidelberg).
- Ryholt, K. (2005), « On the Contents and the Nature of the Tebtunis Temple Library : A Status Report », in Lippert / Schentuleit (2005) 141–170.
- Ryholt, K. (forthcoming), « Scribal Habits at the Tebtunis Temple Library », in Cromwell, J. / Grossman, E. (ed.), *Beyond Free Variation : Scribal Repertoires in Ancient Egypt* (*Oxford Studies in Ancient Documents*, Oxford).
- Signoretti, M. (2010), « A Tale of Two Tongues ? The *Myth of the Sun's Eye* and its Greek Translation », in *Pap.Congr. XXV*, 725–732.
- Spiegelberg, W. (1917), *Der ägyptische Mythos vom Sonnenauge (der Papyrus der Tierfabeln – « Kufi ») nach dem Leidener demotischen Papyrus I 384* (Straßburg).
- Thissen, H.-J. (2011), « "Lost in Translation ?" : "Von Übersetzungen und Übersetzern" », in Fischer-Elfert, H.-W. / Richter, T.S. (Hrsg.), *Literatur und Religion im alten Ägypten : Ein Symposium zu Ehren von Elke Blumenthal* (*Abhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig : Philologisch-historische Klasse* 81/5, Stuttgart / Leipzig) 126–163.
- Totti, M. (1985), *Ausgewählte Texte der Isis- und Sarapis-Religion* (*Subsidia Epigraphica* 12, Hildesheim / Zürich / New York).

- Van Minnen, P. (1998), « Boorish or Bookish ? Literature in Egyptian Villages in the Fayum in the Graeco-Roman Period », *JJP* 28, 99–184.
- Von Lieven, A. (2005), « Religiöse Texte aus der Tempelbibliothek von Tebtynis – Gattungen und Funktionen », in Lippert / Schentuleit (2005) 57–70.
- West, S. (1969), « The Greek Version of the Legend of Tefnut », *JEA* 55, 161–183.
- West, S. (forthcoming), « Divine Anger Management : The Greek Version of the *Myth of the Sun's Eye* (P.Lond.Lit. 192) », in Whitmarsh, T. (ed.), *The Romance between Greece and the East* (Cambridge).

LA COLLECTION D'OSTRACA DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LEIPZIG

Nadine Quenouille

Depuis décembre 2009, la Bibliothèque de l'Université de Leipzig héberge le projet intitulé *Inventaire, catalogage et digitalisation en commun des collections d'ostraca pour le « Papyrusportal »*, financé par la Fondation Allemande pour la Recherche (GRF).

La collection d'ostraca de Leipzig contient 1584 pièces, acquises pendant la première décennie du XX^e siècle et datant des époques ptolémaïque à byzantine. 650 ostraca sont écrits en langue grecque, 275 en démotique, 18 bilingues (grec / démotique), 634 en copte, 1 en langue latine, 3 en langue méroïtique et 3 dans une langue non identifiée. Ces documents, que la poussière accumulée sur la surface, la pâleur de l'encre ou la convexité du tesson rend difficiles à lire, seront examinés en coopération avec l'Institut de Minéralogie, Cristallographie et Science des Matériaux (IMKM) de l'Université de Leipzig, à l'aide de méthodes optiques non destructives.

Je fournirai d'abord une brève introduction aux méthodes de visualisation ; je présenterai ensuite quelques ostraca intéressants de la collection de la Bibliothèque de l'Université de Leipzig.

1) Méthodes de visualisation

Une grande partie des ostraca de la collection se sont recouverts au fil du temps d'une couche de poussière durcie, qui les rend pratiquement illisibles. L'écriture, de ce fait, n'est plus déchiffrable à l'œil nu. Il est évidemment impératif d'accéder, d'une manière ou d'une autre, au texte, mais un nettoyage à l'aide d'instruments mécaniques risquerait d'endommager l'ostrakon ou d'effacer partiellement l'encre. C'est pour cela que tous les ostraca sont photographiés avant nettoyage : chaque objet est saisi en couleurs ordinaires et, en plus, à l'aide d'un filtre infrarouge, l'équipement étant fourni par la *Kustodie* de l'Université de Leipzig. Les résultats sont remarquables.

Cependant, quand la surface du tesson est particulièrement courbée ou fort encrassée, cette méthode n'est pas suffisante. Dans le cadre d'un projet pilote, les papyrologues coopèrent avec l'Institut de Minéralogie, Cristallographie et Science des Matériaux de l'Université de Leipzig pour permettre le déchiffrement de 300 ostraca environ, à l'aide d'une technique novatrice et non destructive.

Un balayage du tesson par laser permet de créer une image en trois dimensions (3D). Le recours à la microscopie numérique permet de visualiser des traces infimes d'encre et de les distinguer du matériau constituant le tesson. En contrastant suffisamment ces deux régions – le tesson et l'encre –, on améliore sensiblement la lisibilité du texte, qui ne se confond plus avec son support.

Une autre méthode, complémentaire à celle de la microscopie numérique, est la μ -radio-tomographie. Cette technique permet de représenter l'écriture en 3D, en montrant de quelle manière et jusqu'à quelle profondeur l'encre a pénétré dans le tesson. Grâce à un logiciel spécial, il est possible de séparer virtuellement la poussière et l'écriture de leur support, en vertu de leurs densités différentes. En outre, cette méthode fournit des renseignements sur le processus de cuisson et la qualité du matériau ; ces données pourraient à leur tour être mises à profit pour déterminer la provenance du tesson, voire – à condition que le matériau soit en quantité suffisante – pour rapprocher des tessons.

Les images fournies par la microscopie numérique seront alors non seulement combinées avec les images en infrarouge, mais aussi superposées aux images du balayage par laser et corrigées au moyen des résultats de la μ -radio-tomographie, laquelle livre seulement l'image du tesson débarrassé de la poussière.

Les données ainsi récupérées seront archivées et accessibles sur la banque de données sous la forme d'animations 3D et de montages 2D. Les chercheurs, ainsi que toutes les personnes intéressées, seront en mesure de faire tourner à l'écran les images des tessons, donc de les observer de tous côtés.

Faisons le point sur les méthodes techniques de visualisation :

- a) Les ostraca sont photographiés en couleurs et à l'aide d'un filtre infrarouge.
- b) Le balayage par laser – comme la μ -radio-tomographie – fournit une structure de base pour l'animation en 3D.
- c) La microscopie numérique permet de visualiser des traces microscopiques d'encre. Les images en infrarouge pénètrent la couche de poussière de l'ostrakon et rendent l'écriture plus nette.
- d) La μ -radio-tomographie permet de séparer les couches de poussière et de l'écriture du matériau pour conserver seulement le tesson net. En plus, la méthode peut fournir des renseignements sur la cuisson, la provenance et l'affinité des tessons.
- e) Enfin, la combinaison des méthodes permet d'animer le tesson en 3D et de le lire sous tous les angles favorables.

2) Les ostraca de la collection

En octobre 1902, Ludwig Mitteis présente comme suit au Hohes Königliches Ministerium des Kultus und öffentlichen Unterrichts de Saxe la collection de papyrus et d'ostraca de la Bibliothèque de l'Université de Leipzig : « Das bis jetzt Vorhandene besteht aus ungefähr 70 ganz oder annähernd vollständigen und einigen hundert fragmentierten Stücken, ausserdem einer beträchtlichen Anzahl von Ostraka »¹. Il explique (*ibid.* 2–3) que les papyrus et ostraca ont été acquis en juillet / août 1902, avec l'aide financière du ministère susmentionné et de la Philosophisch-historische Classe der Königlich-Sächsischen Akademie der Wissenschaften, et qu'ils ont été envoyés à Leipzig par Ludwig Borchardt et Otto Rubensohn, les intermédiaires habituels entre les chercheurs allemands et les marchands de papyrus en Egypte.

Le 28 novembre 1902, la Leipziger Commission zur Erwerbung von Papyrus, récemment constituée et représentée par les Professeurs Georg Steindorff, Ernst Windisch et Ludwig Mitteis, signe les statuts du Deutsches Papyruskartell, adhérant à l'Abteilung A, qui s'intéresse aux papyrus documentaires ; le 20 janvier 1903, elle adhère en outre à l'Abteilung B, consacrée aux papyrus littéraires².

Le 17 novembre 1903, soit un an après son précédent rapport, Ludwig Mitteis estime le nombre d'ostraca, à ce moment, à environ 1000³. On ne peut déterminer si cela signifie que, en 1902/1903, la collection d'ostraca était déjà complètement constituée ou si 544 ostraca environ ont rejoint la collection à une date ultérieure, dans des circonstances sur lesquelles les archives de l'Université ne fourniraient pas de renseignements plus précis.

¹ UAL, F 986 ; duplicata de la correspondance entre L. Mitteis et le Ministerium des Kultus und öffentlichen Unterrichts du mois d'octobre 1902, p. 3, avec une note annexe manifestant l'accord du ministère, en date du 8 novembre 1902 (No. 1894 A).

² Cf. Primavesi (1996) 183–185 (Dok. 5) et 185–187 (Dok. 6).

³ UAL, F 986 ; duplicata de la correspondance entre Ludwig Mitteis et le Ministerium des Kultus und öffentlichen Unterrichts du 17 novembre 1903, p. 2 : « (...) daß der gegenwärtige Bestand nach meiner Schätzung (denn die Entfaltung des Materials ist noch lange nicht vollendet) etwa 7–800 Papyri und 1000 Ostraka betragen dürfte ». Mitteis rapporte que les frais engagés pour la collection de Leipzig ont été assumés non seulement par le Ministère et par la Königliche Gesellschaft der Wissenschaften, mais aussi par le célèbre historien Theodor Mommsen, lauréat du prix Nobel de littérature en 1902. Ce dernier versa 1000 Marks – une partie du prix gagné en 1903 – à la collection de Leipzig : « (...) und 1000 M. als Schenkung des Professors Theodor Mommsen, aus dem ihm verliehenen Nobelpreises » (*ibid.*, p. 3) – ce qui explique pourquoi P.Lips. I est dédié à Mommsen.

Les deux mentions de nos ostraca dans les rapports de Mitteis cités ci-dessus sont, à ma connaissance, les seules figurant dans des documents officiels.

Pour les années qui suivent l'acquisition des tessons, nous sommes mal informés sur le sort de ces derniers, car ils ne figurent pas dans le journal d'entrée de la collection. En 1906, Ludwig Mitteis publie le premier volume des *Papyri Lipsienses* ; celui-ci regroupe 107 papyrus et 16 ostraca, dont les numéros d'inventaire ont par conséquent été attribués entre 1902 et 1906⁴. De ces 16 ostraca, 14 portent des reçus de taxes ; 2, des comptes.

Six ans plus tard, en 1912, Ulrich Wilcken publie un autre ostrakon, sans numéro d'inventaire, dans sa *Chrestomathie*⁵. Il s'agit d'un texte scolaire dans lequel un écolier s'exerce à combiner les consonnes de l'alphabet grec à chacune des voyelles. Il commet des fautes d'orthographe, sans doute parce qu'il écrit sous la dictée, comme le suggère l'iotacisme à la l. 10 (πει au lieu de πι).

Plus de 50 ans plus tard, en 1969, Fritz Uebel, directeur de la collection papyrologique d'Iéna, publie dans *Archiv für Papyrusforschung* cinq reçus pour la taxe du sel, *halike*, datant tous du III^e s. av. J.-C. Deux de ces reçus sont bilingues (grec / démotique)⁶.

Après cette publication, la collection d'ostraca est plongée à nouveau dans le sommeil jusqu'à ce que, en 1988, Willy Clarysse publie un tesson contenant un reçu pour la taxe du vin, datant du 29 mars 161 av. J.-C.⁷ Depuis, aucun ostrakon grec n'a été publié. Les choses changeront avec la publication de P.Lips. III, que nous préparons pour le moment sous l'égide du Prof. Reinhold Scholl.

Les ostraca démotiques ont bénéficié d'un sort plus favorable, grâce aux efforts de Mme Ursula Kaplony-Heckel. Depuis vingt ans, celle-ci poursuit l'étude de ces textes ; elle a publié, au fil des années, quatre tessons, qui portent tous des reçus, de types divers⁸. En outre, 70 ostraca démotiques apparaissent comme *descripta* dans divers articles du Prof. Kaplony-Heckel, la majorité étant des tessons contenant des serments de temple.

Dressons un bilan : sur 1584 tessons, 26 seulement ont été publiés (20 grecs, 4 démotiques, 2 bilingues) ; 1558 ostraca restent à éditer.

Feu le Professeur Georges Nachtergaele a réédité en 2007, dans la *Chronique d'Égypte*, O.Lips. Inv. 885⁹. Ce document appartient à la comptabilité d'un grand domaine agricole de Haute Égypte, au II^e s. ap. J.-C.¹⁰

Au cours de mes recherches liées au projet de numérisation des ostraca lipsiens, j'ai relevé près d'une quarantaine d'ostraca de ce type, qui pourraient appartenir au même domaine agricole. Ils comprennent des comptes de salaires rangés par ordre chronologique (jours et mois) pour des hommes et des παῖδες effectuant divers travaux dans plusieurs secteurs professionnels. Souvent, seuls des fragments ont été identifiés, comme dans le cas de O.Lips. Inv. 975+1296 et 1075. O.Lips. Inv. 763+949, 885, 924 et 1296 font aussi certainement partie de ces archives.

Considérons en particulier O.Lips. Inv. 763+949 : ce tesson précise, à la ligne 1, que le compte qu'il porte a été établi par Horos, fils de Makron, le 22 Thoth de la 16^e année (9 septembre). On retrouve ce personnage dans un ostrakon de la Bibliothèque Bodléenne, O.Bodl. II 1733. Celui-ci est également daté d'une 16^e année, cette fois le 2 Thoth (30 août). Malheureusement, il ne m'a pas encore été possible de consulter une photographie de l'ostrakon pour vérifier si le scribe se confond avec celui du tesson de Leipzig. De plus,

⁴ Cf. Mitteis (1906) : P.Lips. I 67–80 et P.Lips. I 91–92.

⁵ W.Chr. 139 ; entre-temps, nous lui avons attribué le numéro d'inventaire O.Lips. Inv. 1268.

⁶ Cf. Uebel (1969) ; SB X 10506–10510. SB X 10506 et 10507 sont bilingues.

⁷ Cf. SB XX 14976, publié dans Bogaert (1988) 123.

⁸ O.Lips. Inv. 2027 et 2024 ; Kaplony-Heckel (1999) 52 ; No. 14 (p. 52) ; No. 11 (p. 50) « Acker-Amt-Quittungen ». O.Lips. Inv. 829 ; Kaplony-Heckel (2006) No. 9 (p. 393) « Leineweber-Quittung ». O.Lips. Inv. 2028 ; Kaplony-Heckel (2003) No. 1 (p. 62–63) « Tempel-Quittungen über 5 ½ Artaben Itm ».

⁹ Nachtergaele (2007).

¹⁰ Ostraca appartenant au domaine : O.Stras. I 662–771 ; O.Bodl. II 1721–1760 et 2271–2293.

cet Horos fils de Makron est mentionné dans plusieurs ostraca strasbourgeois¹¹. Notre ostrakon inédit ne nous fournit malheureusement pas de nouveaux renseignements sur le personnage.

La prosopographie aide à reconstruire nos archives. Mais d'autres indices peuvent être mis à profit. Ainsi, O.Lips. Inv. 885, déjà mentionné, trouve dans O.Lips. Inv. 924 un parallèle non seulement en ce qui concerne le contenu, mais aussi du point de vue de l'écriture. Même si les tessons ne sont pas jointifs, il est tout à fait légitime de penser que c'est le même scribe qui est responsable des deux comptes. O.Lips. Inv. 975+1296 appartient aussi aux archives : à la ligne 3, on lit Λοκρητίου. Le mot n'est pas un nom de personne, mais un toponyme, bien connu par d'autres ostraca de la comptabilité du domaine¹². De même le bois de l'héliotrope, mentionné dans O.Stras. I 687, i, 10, et ailleurs, apparaît dans nos ostraca, p. ex. dans O.Lips. Inv. 753+1139¹³. Ainsi, une quarantaine d'ostraca au moins devraient pouvoir être assignés à nos archives comptables¹⁴.

Le domaine thébain et les ostraca lipsiens qui s'y rapportent démontrent clairement quel profit les chercheurs peuvent espérer tirer de la numérisation et de la diffusion sur Internet de documents appartenant à des collections différentes. Pour conclure, je voudrais insister sur le fait que les collections associées au sein du *Papyrus Portal* seront accessibles au premier coup d'œil, et la jonction – du moins virtuelle – de documents conservés en des lieux divers se fera sans problème, d'un seul clic¹⁵.

Bibliographie

- Bogaert, R. (1988), « Liste chronologique des banquiers royaux thébains », *ZPE* 75, 115–138.
 Kaplony-Heckel, U. (1999), « Theben-Ost II », *ZÄS* 126, 41–54.
 Kaplony-Heckel, U. (2003), « Die interessante ltm-Quittung Stockholm MME 11055 und die anderen elf demotischen ltm-Ostraka », *APF* 49, 57–78.
 Kaplony-Heckel, U. (2006), « Neun neue Leineweber-Quittungen. Anhang: Promemoria DO Medinet Habu 1758 », in Moers, G. / Behlmer, H. / Demuß, K. / Widmaier, K. (Hrsg.), *jn.t fr.w. Festschrift für Friedrich Junge II* (Göttingen) 383–400.
 Mitteis, L. (1906), *Griechische Urkunden der Papyrussammlung zu Leipzig I* (Leipzig).
 Nachtergaele, G. (2007), « De quelques comptes d'un grand domaine de Haute Egypte au II^e siècle p.C. », *CE* 82, 163–164.
 Primavesi, O. (1996), « Zur Geschichte des Deutschen Papyruskartells », *ZPE* 114, 173–187.
 Uebel, F. (1969), « Ostraka aus frühptolemäischer Zeit », *APF* 19, 62–73.

¹¹ O.Stras. I 716 (du mois de Phaophi) et O.Stras. I 682 (liste de dépenses). Peut-être figure-t-il aussi sous le nom d'Horion, fils de Makron, dans O.Stras. I 762, 2. Dans O.Stras. I 696, 12, il reçoit un salaire (μυθός) en drachmes, dont le montant est perdu.

¹² Cf. Nachtergaele (2007) 285.

¹³ Pour d'autres mentions, cf. Nachtergaele (2007) 288.

¹⁴ O.Lips. Inv. 61, 715, 726, 736, 763+949, 766, 777+779, 790, 781, 810, 815, 816, 838, 839, 847, 848, 849, 851+1043, 853, 855, 865+1138, 885, 887, 907, 912, 917, 924, 993, 1030, 1055, 1062+1326, 1066, 1070, 1074, 1088, 1105, 1123+1152, 1126, 1128, 1130, 1159, 1171, 1178, 1295+1301, 1311, 1320. Ces tessons sont accessibles sur le site <<http://papyri.uni-leipzig.de>>.

¹⁵ <<http://www.papyrusportal.de:8881>>.

ADMINISTRATIVE PAPYRI FROM THE ABBASID COURT IN SAMARRA (AD 836–892) : A FIRST REPORT

Lucian Reinfandt¹

It was during the second campaign of the German excavations at Samarra (1912–1913) that Ernst Herzfeld found in the ruins of Samarra among many other objects a group of seven Arabic texts written on papyrus, paper and marble (below nos. 1–7)². A good number of important inscriptions and graffiti have likewise been found³. However, since they do not belong to the field of papyrology in the narrower sense, they are to be excluded here. This concerns also a line in Arabic written with indigo colour on a white wall⁴. The only exception to be made is a piece of embroidered linen cloth (Arab. *ṭirāz*) that had been found together with the other texts on the same spot and will be included here for reasons of dating (below no. 8). The objects have entered the Berlin Museum of Islamic Art (SMB) where they are preserved to this day. Yet, their accessibility and historical significance notwithstanding, they have never been properly edited⁵.

Lack of training was not necessarily the reason, since Herzfeld was not only an architect and archaeologist but also a philologist and polyhistorian⁶. Already in his short version of the second campaign's excavation report, he had mentioned the textual objects, and we can suppose that he properly assessed their historical significance⁷. However, it was the sheer mass of outstanding textless objects from Samarra – first and foremost the architecture and the famous stucco paintings – that had eclipsed the few textual items. Moreover the general working conditions were hard enough for Herzfeld in the following decades, since they were dominated by a series of concomitant circumstances that hindered him from finishing his work in his lifetime : the tangled political situation and the international travel ban in post-World War I Germany ; the dispersal of the Samarra findings among several European and American collections after 1917 ; later on in the 1920s, a lack of time, reduced budgets and unreliable financial support ; and still later in the 1930s, adverse political conditions and racial discrimination in Germany and eventual emigration to the United States in 1936⁸.

¹ Research for this article was conducted on the basis of a research project about early Muslim administrative history funded by the Austrian Science Fund (FWF). I am indebted to Dr. Stefan Sinell (Austrian Academy of the Sciences) for generously granting access to Adolf Grohmann's personal *Nachlass* as well as to Dr. Julia Gonella and Dr. Jens Kröger (both Berlin Museum of Islamic Art) for good photographs, very helpful information and encouragement. Prof. Andreas Kaplony (Munich) made important additional suggestions. All references to editions of papyri follow the *Checklist of Arabic Documents* : <www.ori.uzh.ch/isap/isapchecklist.html> (accessed 29 January 2011).

² See Herzfeld (1914) 87–88 ; Herzfeld (1948) 271–274 ; Grohmann (1954b) 30 ; Konrad (2008) 51. On the life and work of German archaeologist Ernst Herzfeld (1879–1948), see Hauser (2004). About the planning phase of the Samarra undertaking and the course of events during the excavations, see Northedge (1991). The caliphal residence of Samarra was founded in AD 836 and was abandoned in favour of Baghdad again in AD 892 ; it is situated on the Tigris river, 125 km (60 miles) north of Baghdad ; see Northedge (1995).

³ See Herzfeld (1948) 274–290.

⁴ See Herzfeld (1948) 275, no. 13 with drawing (*lā quwwata 'illā bi-llāhi* « There is no power but from God »).

⁵ Currently there is a database under construction that is to keep records of all objects from the German Samarra excavations still existent in the several European and American collections ; see Konrad (2008) 52 and <www.samarrafinds.info> (accessed 29 January 2011).

⁶ He had, besides other Near and Middle Eastern languages, studied Arabic with Paul Schwarz ; see Herzfeld (1907) v.

⁷ Herzfeld (1914) 202 : « Von epigraphischen Funden sind Reste von Inschriften auf Teakholzbalken, die zahlreichen Meistersignaturen in griechischer, syrischer und arabischer Schrift und Sprache, Marmor, Holz, Male-reien und Keramik, ein Stoffrest mit dem Tiraz des Khalifen al-Mu'tamid, Fetzen von Briefen auf Papier und amtliche Papyri zu erwähnen. »

⁸ See Hauser (2004) 293 ; Konrad (2008) 51–52.

In the decade after 1920, Herzfeld successively published his Samarra findings in a series of monographs⁹. He concentrated his focus on the textless objects first and came to deal with the admittedly few texts only in his last book that was published posthumously. Here the papyri are given short descriptions of their outward appearance together with suggestions of their possible internal contents, together with not a few readings as well as breathtakingly exact drawings and casual photographs¹⁰. However, the book contains no full editions of the texts. Moreover, Herzfeld's occasional *verbatim* readings are incorrect and misleading, a fact that should not surprise us given the palaeographic challenges and fragmentary conditions of the papyri. Be it as it may – his effort to publish the texts in whatever preliminary manner is at any rate meritorious.

In the meantime the Samarra documents had aroused the interest of a devoted philologist: Adolf Grohmann, Professor for Semitic languages and Islamic cultural history in Prague 1924–1945, had started in the first days of 1944 an exchange of letters with the Museum of Islamic Art in Berlin, asking about the state of the Samarra papyri. We can presume that his main motivation at this moment was a concern for the objects' fate, since the museum had immediately before suffered a series of heavy bombings. Herzfeld, on the other hand, had not published his work on the papyri and was not in Europe any more. The museum's director, Ernst Kühnel, replied immediately¹¹. Three weeks later he sent Herzfeld's manuscript together with photographs of some of the papyri (not all) to Grohmann¹². This had happened obviously without Herzfeld's knowledge, since wartime communication with colleagues in America was at that time not possible (and perhaps not intended). Kühnel obviously had intended to make Grohmann continue Herzfeld's work – or should one rather say: to yield the tricky yet important texts to the better philologist? Accordingly the papyrologist began work and later that year sent back to Berlin a first list, in which he rejected or corrected almost all of Herzfeld's readings¹³. These corrections were even published, too late though to find their way into Herzfeld's 1948 book that went to press without consulting Kühnel and Grohmann, as it seems¹⁴. Thus Grohmann publicly and repeatedly announced that he had set himself to work on a proper edition of the texts¹⁵. This venture was never tackled by him, however, for reasons unknown to us. We can only guess that it was his own overload with other urgent projects or personal turbulence in the aftermath of his NS-career in Prague that hindered his progress¹⁶. His personal *Nachlass* bears no trace of even the slightest preparatory steps.

Inspired by the significance of the texts, I am currently preparing a full edition that will include longer commentaries as well as an in-depth analysis of the historical content. For the time being, an overview of the contents of the texts and their functional background will suffice. The order of presentation corresponds to the consecutive numbering in my projected edition.

⁹ Herzfeld (1923); Herzfeld (1927); Herzfeld (1930). The other publications in this series are Sarre (1925) and Lamm (1928). Herzfeld's records of the first Samarra campaign (1911/1912) have been posthumously published by Leisten (2003).

¹⁰ See Herzfeld (1948).

¹¹ Letter from Kühnel to Grohmann, 28 January 1944; cf. *Nachlass* Grohmann B 34/1. Grohmann's initial letter is not preserved among his papers. It is however mentioned in Kühnel's reply from 28 January 1944.

¹² Letter from Kühnel to Grohmann, 17 February 1944; cf. *Nachlass* Grohmann B 34/1.

¹³ *Nachlass* Grohmann B 34/1.

¹⁴ The corrections were published in the identical book reviews Grohmann (1951) and Grohmann (1954a).

¹⁵ See Grohmann (1951) 178; Grohmann (1954a) 129.

¹⁶ On this less joyful aspect of Adolf Grohmann's life, see now Reinfandt (2011).

1. Berlin, Museum of Islamic Art inv. I.7750.1

Compilation of Egyptian tax payments. Papyrus. 38 x 26,5 cm. 221–278 AH / AD 836–892.

The entries are grouped and declared in gold currency (dinars) and subsequently converted into their equivalent in silver drachmae at the bottom of the document. The final sum of incoming taxes amounts to more than 1 million drachmae. The account is written on a papyrus of fine quality and with an experienced and lavishly executed chancery script. The back is empty¹⁷.

2. Berlin, Museum of Islamic Art inv. I.7750.2

Receipt for payment of gold dinars. Papyrus. 16,5 x 27 cm. 221–278 AH / AD 836–892.

The amount of money received adds up to 44 gold dinars. The quality of the papyrus is similar to that of no. 1. The document is written in a likewise experienced chancery script in a different hand¹⁸.

3. Berlin, Museum of Islamic Art (no inv. no.)

Official report from Dihistān. Paper. 12 x 8,5 cm. 221–278 AH / AD 836–892.

This fragment of an administrative letter offers insight into contemporaneous political events in one of the empire's eastern border territories. It seems to have been written by a high official responsible for the stability of that region. The province of Dihistān (Dahes-tan) was located on the eastern shore of the Caspian Sea in what is nowadays Turkmenistan. During the tenth century AD it was a zone of storm and stress with a Turkmen population that had not yet converted to Islam. The back is left empty¹⁹.

4. Berlin, Museum of Islamic Art (no inv. no.)

Legal deed. Paper. 4x7,5 cm. 221–278 AH / AD 836–892.

The fragment bears writing on both front and back. The back is dated to the month of Muḥarram of an unknown year²⁰.

5. Berlin, Museum of Islamic Art (no inv. no.)

Inventory of ready money. Paper. 8 x 5,5 cm. 221–278 AH / AD 836–892.

Two paper fragments contain remnants of three lines of text on both front and back. Back mentions an amount of ten *mitqāls* (weight unit)²¹.

6. Berlin, Museum of Islamic Art inv. 597

Unidentified content. Paper. 221–278 AH / AD 836–892.

Small fragment. Remnants of single letters on front²².

¹⁷ Herzfeld (1948) 271, no. 2 with plate. No drawing. A rather similar text to the one at hand seems to be Grohmann, P.Prag.Arab. Beilage II = Grohmann, P.World p. 136 (PERF 761), an « inventory of ready money in the state treasury of al-Fuṣṭāṭ ».

¹⁸ Herzfeld (1948) 272, no. 3 with plate. No drawing.

¹⁹ Herzfeld (1948) 272, no. 4 with drawing and plate. On the region of Dihistān, see Spuler (1983) 253.

²⁰ Herzfeld (1948) 273, no. 5 with drawings of front and back. No plate.

²¹ Herzfeld (1948) 273, no. 6 with drawings of front and back and plate of front.

²² Herzfeld (1948) 273, no. 7 with drawing of front only. No plate.

7. Berlin, Museum of Islamic Art inv. 768

Marble tile. 17 x 15 x 2 cm. 221–278 AH / AD 836–892.

The tile contains lines of Arabic written with ink. Herzfeld interpreted them as a letter (« eine Mitteilung ») together with an address line²³. Grohmann refuted this explanation, pointing out not only a dittography but also the fact that the address line and the body of the letter had been written by two different hands (and presumably on two different occasions). He therefore interpreted the text as a mere writing exercise (« pen trials »)²⁴. We cannot reach a final decision here, but keep in mind that other marble tiles had been found in Syria that actually do contain Arabic or Greek letters²⁵. The object seems to have been reused more than one time, the older lines having been washed away before writing again. A similar object that originally belonged to the German Samarra findings (Berlin Islamic Museum inv. 266) is now kept in the British Museum in London²⁶.

8. Berlin, Museum of Islamic Art (no inv. no.)

Linen with *ṭirāz* inscription. 11 cm. 221–278 AH / AD 836–892.

This object had already been published by Ernst Kühnel in 1924²⁷. It is a strip of white linen of 11 cm length that had been produced in the Egyptian delta town of Tinnīs. It carries an Arabic inscription (Arab. *ṭirāz*) embroidered in red silk²⁸. The inscription mentions the Abbasid caliph al-Muʿtamid ʿalā llāh, who ruled between AD 870 and 892 and under whose rule the caliphal administration returned to Baghdad in AD 883. The mention of this caliph is a *terminus ante quem* for dating the texts presented here, since they have been found together at a spot that was physically abandoned in AD 892. The city of Samarra was of course not abandoned within one day. However we can be quite sure that documents dealing with imperial administration and written on fine papyrus and in chancery script had not been produced anymore in Samarra after the court had moved back to Baghdad. We can thus assume a time slot of AD 836–892 for the production of the Samarra texts, if we take into account the court's move from Baghdad to Samarra as the earliest and its abandonment as the official capital as the latest possible years²⁹.

The texts on their own might not seem comprehensive at first sight. However it is the archaeological context that makes them a source of high importance and their edition a rewarding enterprise. In fact they do have a long story to tell, provided that the right questions are posed to them.

Most striking at first sight is their provenance from Mesopotamia, the centre of Abbasid power. They thus provide a link so far missing between the western parts of Islamic civilisation (Spain, Egypt, and let us say even Syria) and its eastern (Khurasan, Central Asia) in

²³ Herzfeld (1948) 274, no. 8 with plate. No drawing.

²⁴ See Grohmann (1951) 178 ; Grohmann (1954a) 129 ; Grohmann (1967) 115.

²⁵ See Gascou (2009) 486, n. 2 ; Grohmann (1967) 115 ; Hoyland (in print).

²⁶ See Herzfeld (1948) 274 ; Grohmann (1967) 115.

²⁷ See Kühnel (1924/1925) 87.

²⁸ Herzfeld (1948) 274, no. 9 with drawing and plate ; Museum für Islamische Kunst (1986) no. 34. The meaning of the text band is as follows : *barakatun mina llāhi li-ʿabdi llāhi l-imāmi l-muʿtamidi ʿalā llāhi ʿamīri l-muʿminīna ʿayyadahu llāhu mimma ʿumila bi-tinnīsa ʿalā yaday zubayrin mawlā man[ṣūr]in...* « The blessing of God lies on the servant of God, the Imām al-Muʿtamid ʿalā llāh, the commander of the faithful – may God give him a long life ! Produced in Tinnīs on behalf of Zubayr client of Man[ṣūr] ... »

²⁹ Arabic literary sources state that the administration had left the palace already in AD 884 ; cf. Abū Djaʿfar Muḥammad aṭ-Ṭabarī (d. 310 AH / AD 923), *Taʾriḫ ar-rusul wa-l-mulūk*, ed. de Goeje *et al.* (Leiden 1879–1901) III 2040, quoted in Northedge (1993) 145. However the building continued to fulfil a public function until Samarra was finally abandoned in AD 892 ; see Northedge (2001) 33.

the context of original documents found up to now³⁰. Important aspects of documentary practice, language use, and administrative procedure can be highlighted. Even the frame of political events may be touched on by details such as the news from the frontier province (text no. 3) or the yearly tributes that Egypt apparently still paid although it in fact had become independent from the Abbasids under its own local Ṭūlūnid dynasty (text no. 1). The texts, however, serve not only as a corrective to the abundant Egyptian documentation in terms of geography. There is also a significant contrast to be noted in regards to their respective administrative background : whereas the Samarra documents have been found in a centre of Caliphal rule with high level administration, the Egyptian material consistently depicts the circumstances at middle and lower levels of administration at a provincial level. The Samarra documents contribute to research on the nature of empires and the interplay between imperial centres and provincial peripheries, such as that currently conducted *inter alia* by the ongoing Austrian National Research Network (NFN) *Imperium and Officium : Comparative Studies in Ancient Bureaucracy and Officialdom*³¹.

Moreover there is the relatively rare circumstance that the Samarra documents have been found in a specific archaeological context, in this case a palace complex in the centre of an empire³². The interpretation of the texts benefits considerably from the surrounding archaeological evidence. In return the archaeological evidence can be substantiated by the texts³³. One example of interplay between archaeological and textual remains may suffice : the texts presented here have been found by Herzfeld inside the caliphal palace (Arab. *dār al-ḥilāfa* ; or in Herzfeld's terminology : the *Ġawsaq al-Ḥāqānī*) that was founded in AD 836 under the reign of al-Mu'taṣim. More precisely, they were found in a room that Herzfeld had classified as the palace's « harem », *i.e.* its most private part where the caliph's women were shielded from the public³⁴. Already in 1960 Dominique Sourdel doubted this interpretation, pointing to the fact that the room was located too closely to the caliph's public audience hall to be a private residence³⁵. Alastair Northedge has recently, and very convincingly, argued that this so-called harem was rather a part of the public palace, the « house of the public » (Arab. *dār al-ʿamma*) as it is called in the literary sources³⁶. If it proves true, though, that the « harem » was rather an audience hall where the caliph met his people, then we can assume that the Samarra documents were found *in situ*, in their immediate context of administrative procedure. In fact we know that this palace was not abandoned after al-Mu'taṣim's successors had founded their own respective palaces in Samarra. Rather it continued to fulfil a public function until Samarra was finally abandoned in AD 892³⁷. This is, however, an important affirmation of what we had concluded previously from internal indicators only (papyrus of fine quality ; skilled chancery script ; large sums of money mentioned in papyri no. 1 and 2 ; military matters mentioned

³⁰ So far only small quantities of pre-modern Arabic documents (papyri, papers, parchments etc.) have been found outside of Egypt. For an overview of the finds from Spain, Syria, Iran, Afghanistan and Central Asia, see Diem (2008) and Gronke (1986) as well as the editions of P.Ardabil and P.Khurasan.

³¹ See <<http://imperiumofficium.univie.ac.at>> (accessed 10 April 2011).

³² Good surveys of the archaeological work done in Samarra since the German excavations and until the 1990s are to be found in Northedge (1993) 144 and Northedge (2001) 32.

³³ A similarly favourable situation is to be found in the excavations of Quṣayr al-Qadīm on the Egyptian Red Sea coast ; see the – presumably – still unpublished Ph.D. thesis of Burke (2007). I am indebted to Andreas Kaplony (Munich) for this suggestion.

³⁴ See Herzfeld (1914) 200–201 ; Herzfeld (1948) 271 ; also, with no dissenting opinion, Ḥammūdī (1982) 170.

³⁵ See Sourdel (1960) 126–127.

³⁶ See Northedge (1993) 152–154 ; Northedge (2001) 36 ; both with good plans of the construction allowing to retrace the exact location. The caliph held, according to the ninth-century geographer al-Ya'qūbī, regular audiences there on Mondays and Thursdays ; cf. Abū l-ʿAbbās Aḥmad al-Ya'qūbī (d. ca. 292 AH / AD 905), *Kitāb al-Buldān*, ed. de Goeje (Leiden 1892) 261, quoted by Sourdel (1960) 126.

³⁷ See Northedge (2001) 33.

in text no. 3) : that the texts are of an administrative nature and were directly related to procedures at the high imperial level.

Finally the Samarra documents were produced at a decisive moment of history, when the medium changed from papyrus to paper in the Near East³⁸. Arabic literary sources seem to agree that paper came into widespread use at the expense of papyrus already by the end of the eighth century AD, at least in the eastern part of the Islamic empire³⁹. In our case at hand, part of the material is still written on papyrus, while other documents are already on paper. Given the fact that some of them were written in Samarra proper – nos. 1 and 2 look as if they were rewritten in Samarra on the basis of documents that had come in from Egypt –, this would prove that papyrus had still been in active use in Iraq in the ninth century AD, *i.e.* 50–100 years after the writing material used had supposedly shifted to paper in that area. On the other hand, the papers among the Samarra documents presumably found their origin in more eastern parts of the empire and belong to the earliest of all datable Arabic paper documents⁴⁰. Altogether the Samarra texts mirror chancery practices from different regions (no. 3 was produced in Dihistān) yet from the same time period. They allow comparative investigation in regard to the use of different writing materials, of palaeographic features or of formulary use. As has been shown by Geoffrey Khan with a recently discovered archive from Khurasan, even broader cultural developments and interactions can be discovered that otherwise would have remained all but undetected⁴¹.

Bibliography

- Amar, Z. (2002), « The History of the Paper Industry in al-Sham in the Middle Ages », in Lev, Y. (ed.), *Towns and Material Culture in the Medieval Middle East (The Medieval Mediterranean 39, Leiden)* 119–133.
- Bloom, J. (2001), *Paper Before Print : The History and Impact of Paper in the Islamic World* (New Haven).
- Burke, K.S. (2007), *Archaeological Texts and Contexts on the Red Sea : The Sheikh's House at Quseir al-Qadim* (Ph.D. Chicago), <<http://oi.uchicago.edu/research/library/dissertation/strangeburke.html>> (accessed 10 April 2011).
- Diem, W. (2008), « Arabic Letters in Pre-Modern Times : A Survey with Commented Selected Bibliographies », in Grob / Kaplony (2008a) 843–883.
- Ernst-Herzfeld-Gesellschaft (ed.) (2008), *Beiträge zur islamischen Kunst und Archäologie I : Bericht über die Tagungen in Bamberg vom 1. bis 2. Juli 2005 und in Bonn vom 7. bis 8. Juli 2006* (Wiesbaden).
- Gascou, J. (2009), « The Papyrology of the Near East », in Bagnall, R.S. (ed.), *The Oxford Handbook of Papyrology* (Oxford / New York) 473–494.
- Grob, E.M. (2010), *Documentary Arabic Private and Business Letters on Papyrus : Form and Function, Content and Context (APF Beiheft 29, Berlin / New York)*.
- Grob, E.M. / Kaplony, A. (2008b), « Introduction », in Grob / Kaplony (2008a) 671–675.
- Grob, E.M. / Kaplony, A. (ed.) (2008a), *Documentary Letters from the Middle East : The Evidence in Greek, Coptic, South Arabian, Pehlevi, and Arabic (1st–15th c. CE) (Asiatische Studien / Études Asiatiques 62)*.
- Grohmann, A. (1951), Review of Herzfeld, *Geschichte der Stadt Sāmarrā, Erasmus. Speculum Scientiarum* 4, 175–179.
- Grohmann, A. (1954a), Review of Herzfeld, *Geschichte der Stadt Samarra, The Islamic Quarterly* 1, 127–130.
- Grohmann, A. (1954b), *Einführung und Chrestomathie zur arabischen Papyruskunde I : Einführung (Monografie Archivu Orientalniho 13, Prag)*.
- Grohmann, A. (1967), *Arabische Paläographie I (Forschungen zur islamischen Philologie und Kulturgeschichte 1, Wien)*.
- Gronke, M. (1986), « The Arabic Yarkand Documents », *BSOAS* 49, 454–507.
- Ḥammūdī, Ḥ.Ḥ. (1982), « Qaṣr al-ḥalīfa al-Mu‘taṣim fī Sāmarrā’ », *Sumer* 38, 168–205.

³⁸ See Karabacek (1887) 90–91 ; Bloom (2001) 42–89 ; Grob / Kaplony (2008b) 671.

³⁹ See Amar (2002) 122 ; Grohmann (1954b) 75 ; Bloom (2001) 48.

⁴⁰ See Grob (2010) 12 for the few other examples from Egypt presently known.

⁴¹ See P.Khurasan ; Khan (2008).

- Hauser, S.R. (2004), « Herzfeld I. Life and Work », in Yarshater, E. (ed.), *Encyclopaedia Iranica* XII (New York) 290–293.
- Hauser, S.R. (2008), « Ernst Herzfeld, professeur de l'archéologie orientale à l'Université de Berlin », in Ernst-Herzfeld-Gesellschaft (2008) 21–40.
- Herzfeld, E. (1907), *Samarra : Aufnahmen und Untersuchungen zur islamischen Archäologie* (Berlin).
- Herzfeld, E. (1914), « Mitteilung über die Arbeiten der zweiten Kampagne von Samarra », *Der Islam* 5, 196–204.
- Herzfeld, E. (1923), *Die Ausgrabungen von Samarra I. Der Wandschmuck der Bauten von Samarra und seine Ornamentik (Forschungen zur islamischen Kunst 2.1, Berlin)*.
- Herzfeld, E. (1927), *Die Ausgrabungen von Samarra III. Die Malereien von Samarra (Forschungen zur islamischen Kunst 2.3, Berlin)*.
- Herzfeld, E. (1930), *Die Ausgrabungen von Samarra V. Die vorgeschichtlichen Töpfereien von Samarra (Forschungen zur islamischen Kunst 2.5, Berlin)*.
- Herzfeld, E. (1948), *Die Ausgrabungen von Samarra VI. Geschichte der Stadt Samarra (Forschungen zur islamischen Kunst 2.6, Hamburg)*.
- Hoyland, R.G. (in print), « Doodles or Documents ? Arabic Texts on Marble », in Sijpesteijn, P.M. / Sundelin, L. (ed.), *Documents and the History of the Early Islamic World (Islamic History and Civilization, Leiden)*.
- Karabacek, J. (1887), « Das arabische Papier », *MPER* 2/3, 87–178.
- Khan, G. (2008), « Remarks on the Historical Background and Development of Early Arabic Documentary Formulae », in Grob / Kaplony (2008a) 885–906.
- Konrad, C.B. (2008), « Die Funde der Grabung Ernst Herzfelds 1911–1913 aus Sāmarrā' », in Ernst-Herzfeld-Gesellschaft (2008) 51–54.
- Kühnel, E. (1924–1925), « Tirazstoffe der Abbassiden », *Der Islam* 14, 82–88.
- Lamm, C.J. (1928), *Die Ausgrabungen von Samarra IV. Das Glas von Samarra (Forschungen zur islamischen Kunst 2.4, Berlin)*.
- Leisten, T. (2003), *Excavation of Samarra I. Architecture. Final Report of the first Campaign 1910–1912 (Bagdader Forschungen 20, Mainz)*.
- Museum für Islamische Kunst (ed.) (1986), *Islamische Kunst : Verborgene Schätze (Ausstellung des Museums für Islamische Kunst, Berlin, Selm, Schloss Cappenberg, 10.9. – 23.11.1986, Berlin-Dahlem, 18.12.1986 – 15.2.1987)* (Berlin).
- Northedge, A. (1991), « Creswell, Herzfeld and Samarra », *Muqarnas* 8, 74–93.
- Northedge, A. (1993), « An Interpretation of the Palace of the Caliph at Samarra (Dar al-Khilafa or Jawsaq al-Khaqani) », *Ars Orientalis* 23, 143–170.
- Northedge, A. (1995), « Sāmarrā' », in Bearman, P. / Bianquis, Th. / Bosworth, C.E. / van Donzel, E. / Heinrichs, W.P. (ed.), *The Encyclopaedia of Islam. New Edition* 8 (Leiden) 1039–1041.
- Northedge, A. (2001), « The Palaces of the Abbasids at Samarra », in Robinson, C. (ed.), *A Medieval Islamic City Reconsidered : An Interdisciplinary Approach to Samarra (Oxford Studies in Islamic Art 14, Oxford)* 29–67.
- Northedge, A. (2005), *The Historical Topography of Samarra (Samarra Studies 1, London)*.
- Reinfandt, L. (2011), « The Political Papyrologist : Adolf Grohmann (1887–1977) », in Klemm, V. / Al-Sha'ar, N. (ed.), *Sources and Approaches Across Near Eastern Disciplines. Proceedings of the 24th Congress of the UEAI (Union Européenne des Arabisants et Islamisants), Leipzig 2008 (Orientalia Lovaniensia Analecta 215, Leuven)* 251–269.
- Sarre, F. (1925), *Die Ausgrabungen von Samarra II. Die Keramik von Samarra (Forschungen zur islamischen Kunst 2.2, Berlin)*.
- Sourdel, D. (1960), « Questions de cérémonial abbasside », *Revue des études islamiques* 28, 121–148.
- Spuler, B. (1983), « Dihistān », in Lewis, B. / Pellat, Ch. / Schacht, J. (ed.), *The Encyclopaedia of Islam. New Edition* 2 (Leiden) 253.

LE TRANSPORT INTERNE ET MÉDITERRANÉEN DU BLÉ ÉGYPTIEN : LES STRUCTURES INSTITUTIONNELLES ET LEURS INTERMÉDIAIRES COMMERCIAUX (II^e – I^{er} S. AV. J.-C.)

Lucia Rossi

Les problématiques qui feront l'objet de cette contribution s'inscrivent dans le cadre de mes recherches doctorales, dont je présenterai ici quelques résultats préliminaires. Afin de pouvoir mieux étudier les modalités de contact économique entre la Rome républicaine et l'Égypte, j'ai exploité la documentation papyrologique de nature fiscale concernant le transport du blé sur le Nil. Je me suis intéressée à l'étude de la pénétration économique romaine en territoire égyptien, au II^e et au I^{er} s. av. J.-C., notamment pour l'exportation du blé à destination de Rome et Pouzzoles, par l'intermédiaire d'acteurs commerciaux privés. Les indices des contacts économiques entre Rome et l'Égypte conservés dans le contexte urbanistique de Pouzzoles remontent à 105 av. J.-C., date de l'attestation d'un culte de Sérapis dans la colonie maritime, port annonaire de Rome. Ainsi s'explique la nécessité d'étudier les structures institutionnelles et économiques mises en place par les Lagides dans le cadre du transport interne et de la redistribution à l'échelle méditerranéenne des denrées en blé.

Afin de repérer les mouvements de blé vers l'extérieur de la *chora*, j'ai retenu, lors de l'établissement de mon corpus papyrologique, des typologies de documents bien précises : comptes de céréales en sortie émis par différents secteurs administratifs, ordres de chargement, *symbola* des naoclères, correspondance officielle, ainsi que pétitions et lettres privées en relation avec ces types de documents. Les données dégagées sur la base de cette sélection ont fait l'objet d'une étude comparée avec la production législative y relative¹. La représentativité de cette base de données est limitée par la provenance de la majorité des documents des nomes arsinoïte et héracléopolite, alors que la Thébaidé est représentée par un seul groupe d'archives, concernant les fournitures en blé pour les militaires stationnant à Syène².

La hiérarchie administrative d'où émanent les ordres de chargement des revenus fiscaux en blé se compose de trois niveaux qui reflètent les principales partitions administratives territoriales : le διοικητής, fonctionnaire responsable des revenus en nature et en argent, figure au sommet de cette hiérarchie. Suivent, aux niveaux des nomes, le στρατηγός και ἐπὶ τῶν προκόδων, le βασιλικὸς γραμματεὺς et l'οἰκονόμος ; les sitologues et leurs subordonnés, fonctionnaires chargés de consigner les denrées auprès des naoclères, se situent au niveau des villages et vraisemblablement aussi de circonscriptions plus vastes³. Cette structure administrative, attestée du III^e au I^{er} s. av. J.-C., a été remaniée et modifiée dans le temps, notamment au cours des deux derniers siècles de domination lagide. Les signes les plus éloquents résident dans la création de deux nouveaux fonctionnaires : le πρὸς τῇ κτηρᾷ τῆς ἐξαιρέσεως et les πρὸς τῇ ναυλώσει, dont les compétences pour l'acheminement du blé à Alexandrie vont de l'émission des ordres de chargement à la garantie des fournitures navales.

¹ Nome héracléopolite : 17 ordres de chargement, 1 *symbolon* ; nome arsinoïte : 17 ordres de chargement, 49 *symbola*, 2 ordonnances royales. III^e s. : nome arsinoïte : 2 ordonnances royales, 7 courriers officiels ; 9 *symbola* / ordres de chargement ; nome héracléopolite : 5 *symbola* / ordres de chargement ; nome oxyrhynchite : 1 *symbolon* ; provenance inconnue : 1 *symbolon*.

² Cf. SB VI 9367 ; Reekmans / Van't Dack (1952) 149–195. A propos de la nouvelle interprétation de P.Grenf. II 23, cf. Vinson (1998) 197–202.

³ Cf. Geraci (2008) 319.

La première attestation du *πρὸς τῇ ciτηρᾷ* (τῆς ἐξαίρεσεως) remonte à 152/151 av. J.-C. Les deux documents qui en gardent le témoignage, P.Erasm. II 25 et 28, présentent une forme simplifiée de la titulature que l'on retrouvera dans les textes postérieurs, complétée, au moins à partir de 87 av. J.-C., par la spécification τῆς ἐξαίρεσεως. Cette appellation a donné lieu à deux interprétations : soit une spécification fonctionnelle et topographique dans le contexte du port d'Alexandrie, soit un aspect lié aux compétences de ce fonctionnaire, « chargé de la gestion du blé (fiscal) », dans le prélèvement des échantillons pour la vérification qualitative des denrées expédiées à Alexandrie⁴.

La publication de nouveaux documents peut fournir un support documentaire plus solide pour la compréhension des phases de développement des fonctions reliées à l'ἐξαίρεσις. En ce qui concerne Alexandrie, la plus ancienne attestation se trouve dans l'ordonnance royale P.Tebt. I 5 (118 av. J.-C.), texte où l'on désigne ainsi le secteur du port d'Alexandrie destiné à accueillir les marchandises sortant de la *chora*⁵. Dans ce secteur du port se déroulaient les opérations de contrôle, afin que les marchandises pour lesquelles les taxes douanières n'avaient pas été prélevées ou dont l'exportation était interdite (τι τῶν μὴ τετελωμένων ἢ τῶν ἀπορρήτων), soient confiées, après inspection, au διοικητής.

Le terme ἀπόρρητον et le comportement des institutions lagides à ce propos sont évoqués dans un document du I^{er} s. av. J.-C., dans lequel un naoclère s'engage, sous serment, à ne pas charger sur son navire des marchandises soumises à restriction pour l'exportation, conformément aux prescriptions royales⁶. Une correction devrait être apportée au texte donné par les éditeurs de P.Tebt. I 5, qui traduisent : « the goods on which duty has not been paid or of which the importation is forbidden » ; toutefois, dans le commentaire du document, ils mentionnent comme parallèle littéraire pour le terme le vers 282 des *Cavaliers* d'Aristophane, où les biens dits ἀπόρρητα sont exclusivement liés à l'ἐξαγωγή⁷. Il est vraisemblable que la spécification terminologique dans la titulature ὁ πρὸς τῇ ciτηρᾷ τῆς ἐξαίρεσεως était liée à ses fonctions dans la réception des denrées en blé dans le port de la capitale nilotique, et par conséquent des céréales susceptibles d'exportation. La structure des passages de l'ordonnance concernant le trafic fluvial et terrestre, en direction et en provenance d'Alexandrie, peut être divisée en trois sous-sections, dont la première visait à punir les abus des fonctionnaires et des gardes chargés d'effectuer les contrôles des marchandises sortant de la *chora*. Une sous-section spécifique établissait que les procédures de contrôle pour les personnes et les marchandises qui entraient en territoire égyptien διὰ τοῦ ξενικοῦ ἐμπορίου devaient se dérouler [ἐπ' αὐτῆς τῆς πόλεως]⁸.

La seconde interprétation, en revanche, est élaborée à partir de la comparaison de P.Erasm. II 25 et 28 avec les textes analogues du I^{er} siècle, provenant du nome héracléopolite, où le fonctionnaire est mentionné dans la clause concernant le prélèvement des échantillons pour une vérification qualitative, ainsi que leur remise aux militaires qui escortaient les navires et qui surveillaient les opérations de chargement. Le texte est ainsi structuré : ἐπιβιβασθέντων φυλακιστῶν κεκλη|ρουχημένων τῶν μάλιστα πίσιτιν ἐχόντων, οἷς καὶ τὸ δεῖγμα | κατεσφραγισμένον ἐπιτεθίκεται ἐν γήνιοις ὅμοις ἀγγείοις καὶ παρακομι-οῦσι παρὰ τοῦ πρὸς τῇ ciτηρᾷ τῆς ἐξαίρεσεως | τοὺς καθήκοντας χρηματισμοῦ⁹.

⁴ Cf. Kunkel (1927) 184 ; Reekmans / Van't Dack (1952) 162 ; Verdult (1991) 105 ; Zilliacus (1939) 67.

⁵ P.Tebt I 5 (= C.Ord.Ptol. 53). Cette constatation relève d'une lecture comparée avec le témoignage de Pollux (Hypéride ; Poll., 9, 34) ; cf. Velissaropoulos (1980) 30–31.

⁶ Cf. BGU VIII 1792 (= C. Ord. Ptol. 95 ; 64–44 av. J.-C.) ; Velissaropoulos (1980) 190, n. 117.

⁷ Cf. Aristoph. *Eq.* 282–283 : νῆ Δί', ἐξάγων γε τὰ πόρρηθ', ἄμ' ἄρτον καὶ κρέας | καὶ τέμαχος, οὐδ' Περικλῆς οὐκ ἠξιώθη πόποτε. Cf. ΣAristoph. *ad loc.* ; Suda c 350.

⁸ Cf. P.Tebt. I 5, 33–36 : ὁμοίως δὲ περὶ τῶν εἰσαγό[ντων] διὰ τοῦ ξενικοῦ | ὁμοίω(ς) μισθὸν παιδ() Νου-μη(νίου) διαφυ() ρν, | [± 17] . [ἐπ' αὐτῆς τῆς πόλεως ἢ ἐπὶ λημψις [.]]. Lenger (1980) 144 propose, à la ligne 36, l'intégration [γένηται].

⁹ SB V 8754, 14–16 ; BGU XVIII 2736, 3–6 ; BGU XVIII 2737, 9–12 ; BGU XVIII 2740, 10–14 ; BGU XVIII 2755, 8–12 ; BGU XVIII 2756, 8–10 ; BGU XVIII 2759, 7–10 ; P.Berl.Salmen. 17, 9–12. BGU VIII 1742,

On a supposé que le mot ἐξαίρεσις se rapportait au syntagme τοὺς καθήκοντας χρηματισμοῦς, dont on aurait spécifié le contenu, définissant ainsi le champ de compétence du πρὸς τῇ ciτηρᾷ et la nature des documents qui lui étaient directement rattachés : les καθήκοντες χρηματισμοί au I^{er} siècle, l'ἀπότολος au II^e s. av. J.-C.¹⁰ Les difficultés posées par cette interprétation sont nombreuses, tout d'abord du point de vue grammatical, car on aurait dû s'attendre plutôt à ce que le génitif τῆς ἐξαίρεσεως suive le syntagme nominal de référence, τοὺς καθήκοντας χρηματισμοῦς. En outre, la présence de τὰς κατεχρημέναις dans BGU VIII 1742 et 1743, vraisemblablement en rapport avec la quantité d'artabas chargées figurant à la ligne suivante, semble confirmer le lien grammatical exclusif entre τῆς ἐξαίρεσεως et la titulature du fonctionnaire. La traduction du passage serait donc la suivante : « [ἐμβολοῦ ἀρτάβας] une fois que les gardes – clérrouques –, (choisis parmi ceux) en qui on a la plus grande confiance, seront montés à bord ; à ceux-ci sera confié l'échantillon renfermé dans des récipients de terre crue ; ils recevront les documents nécessaires de la part du préposé à la gestion du blé dans le secteur du port pour le déchargement des navires. » Les fonctions du πρὸς τῇ ciτηρᾷ τῆς ἐξαίρεσεως dans ce secteur du port pouvaient aussi impliquer des compétences dans le cadre des opérations de stockage dans les entrepôts destinés aux marchandises en transit¹¹.

L'autre secteur du système de transport concerné par les réformes lagides fut celui de la gestion et de l'organisation matérielle du transport. L'institution de la fonction de πρὸς τῇ ναυλώσει, dont la première attestation remonte à la moitié du II^e s. av. J.-C., est un signe évident de l'intérêt de l'administration lagide pour la garantie des fournitures navales, ce qui s'explique par des raisons purement économiques. La volonté d'une amélioration du système interne du transport, qui certes répondait à des exigences fiscales, témoigne aussi de la nécessité d'une adéquation des structures administratives et bureaucratiques existantes aux modifications de la demande méditerranéenne en blé. Cette réflexion est suggérée d'une part par l'évolution interne de la charge même, et d'autre part par le statut économique et professionnel des interlocuteurs des πρὸς τῇ ναυλώσει, propriétaires et affréteurs de navires. Entre le II^e et le I^{er} siècle, on assiste en effet à un élargissement significatif des compétences des πρὸς τῇ ναυλώσει, d'une simple fonction logistique dans la garantie de fournitures navales à une autorité dans l'émission de documents tels que les ordres de chargement et l'ἀπότολος. Cela implique la reconnaissance d'une autorité similaire à celle du διοécτε et du πρὸς τῇ ciτηρᾷ τῆς ἐξαίρεσεως, mais avec des compétences spécifiquement liées à la garantie de fournitures navales adéquates. Les conséquences économiques les plus remarquables sont la possibilité que des groupes de naoclères aient pu cumuler les fonctions de πρὸς τῇ ναυλώσει et de responsables matériels du transport, comme dans le cas des naoclères *Hippodromitai*.

Les interrogations soulevées par l'interprétation de Verdult sur le contenu et la valeur juridique de l'ἀπότολος relèvent du contexte textuel même des documents ptolémaïques, mais aussi de la comparaison avec les champs d'utilisation du mot à l'époque romaine. Le terme ἀπότολος est en fait pourvu d'une signification juridique bien précise, connue grâce au *Gnomon de l'idios logos*, c'est-à-dire le document qui autorisait la sortie maritime d'Egypte depuis les ports méditerranéens et érythréens. Par conséquent j'ai étudié, pour les deux périodes, les catégories documentaires des attestations du mot ἀπότολος, le type de fonctionnaire associé à l'émission du document et enfin les destinataires de l'ἀπότολος.

Après recensement et étude des documents d'époque ptolémaïque publiés jusqu'à présent contenant le terme ἀπότολος, j'ai pu constater que : les attestations sont uniquement constituées d'ordres de chargement et d'une lettre privée (BGU VI 1303) ; les fonc-

12–17 et 1743, 9–14, présentent une modification dans la partie finale de la formule : καὶ παρακοῦν[. . .] τ. ωἰ τοῦ πρὸς τῇ ciτηρᾷ τῆς ἐξαίρεσεως τὰς κατεχρημέναις μετὰ τῆς τῶν ἐπιπλων γνώμης χιλίας ὀκτακοσίας.

¹⁰ Cf. Verdult (1991) 107–109.

¹¹ Cf. Zilliacus (1929) 67. Les éditeurs de BGU XVIII et P. Berl.Salmen. proposent une interprétation similaire.

tionnaires auteurs des χρηματισμοί font référence à l'ἀπόστολος avec une connotation qui diffère de celle attribuée par les mêmes fonctionnaires aux ordres de chargement produits par eux-mêmes et définis comme χρηματισμοί.

- BGU XVIII 2737 : le stratège transmet une copie de l'ordre de chargement au βασιλικὸς γραμματεὺς et au citoλόγος. Il définit le document comme un χρηματισμός. Le document original, émanant des πρὸς τῇ ναυλώσει, pourrait être complété sur la base de BGU XVIII 2736¹².
- BGU XVIII 2736 : le document présente une structure similaire à celle de BGU XVIII 2737. Les πρὸς τῇ ναυλώσει, auteurs de l'ordre de chargement, notifient au stratège que le navire a été envoyé κατ' ἀπόστολον] ἐπ' ἀνάληψιν πυροῦ βασιλικοῦ.
- SB V 8754 : le διοικητής, après avoir décrit les caractéristiques du navire envoyé par les πρὸς τῇ ναυλώσει, définit ainsi le document autorisant le chargement : κατ' ἀπόστολον ἐπ' ἀνάληψιν [πυροῦ] (8–9). Le διοικητής y fait référence dans le document adressé au stratège, après avoir détaillé la clause concernant le prélèvement des échantillons, et semble établir un rapport entre le contenu de l'ἀπόστολος et la tâche confiée aux gardes surveillant le transport vis-à-vis des gardes portuaires (34–36).
- BGU VIII 1741 : le document ἀπόστολος apparaît dans la copie de l'ordre de chargement que le stratège adresse au βασιλικὸς γραμματεὺς, copie de l'ordre envoyé au sitologue. Dans ce cas le document est en relation directe avec les représentants de l'association de naoclères de Memphis (5–7). Il est vraisemblable que la terminologie utilisée par les deux représentants des naoclères *Hippodromitai* pour définir la nature de leurs compétences dans la fourniture des bateaux – διατάσσειν / παριστάναι / ἀναπέμπειν τὸ δὲ πλοῖον – propre aux fonctions des πρὸς τῇ ναυλώσει, s'explique par un engagement des naoclères *Hippodromitai* comme πρὸς τῇ ναυλώσει¹³. Cela expliquerait l'association du document ἀπόστολος au προστάτης et au γραμματεὺς de l'association.

Les figures institutionnelles impliquées en premier lieu dans l'émission de l'ἀπόστολος, le διοικητής, le πρὸς τῇ ciτηρᾷ τῆς ἐξαίρεσεως, les πρὸς τῇ ναυλώσει, sont les autorités concernées par les démarches administratives requises pour l'exportation.

Le fragment de correspondance privée mentionnant l'ἀπόστολος, BGU VI 1303 (nome arsinoïte, 75 [ou 46] av. J.-C.), n'a subi aucune relecture ou correction significative après l'*editio princeps* de 1922¹⁴. Même si le texte est parvenu dans un état très fragmentaire, le profil économique des deux personnes concernées, un marchand et son agent, est des plus intéressants. L'auteur de la lettre transmet à son agent des instructions pour le déroulement d'une transaction qui avait vraisemblablement pour objet le transport et la vente de 1780 artabes de céréales de nature fiscale (5–6). Des échanges épistolaires avec un marchand au détail auraient permis à l'agent, chargé de la réalisation effective de la transaction, de connaître le prix du marché relatif à plusieurs envois de τὰ φορικά et de le notifier au marchand auteur de la lettre (3–5). Les instructions contenues dans la deuxième partie de la lettre portent sur les différentes tâches liées à l'exigence d'effectuer le transport par voie fluviale et terrestre, et c'est ici que le texte présente les lacunes les plus problématiques.

Je vais consacrer mon attention aux lignes 25–36, en raison de l'importance de ce passage pour la compréhension de la transaction et de la valeur du terme ἀπόστολος dans ce contexte. La qualité de l'édition dans ces lignes constitue la limite principale à toute tentative d'intégration car les lettres sont pour la plupart d'une lecture incertaine. Aucune reproduction photographique n'est disponible pour le document, qui a disparu de l'inventaire du Musée Egyptien de Berlin¹⁵. Voici le texte d'après l'édition de 1922 : ἀργυ(ριο-) γραφέτω σοι τὸ πιττάκιν [δ]ιὰ τὰ χουρ .ρεπ . . . θαι πᾶσιν ἀπόστ[ο]λον | δεδώκαμεν δὲ τοῖς ὀνηλάταις [. . .] ζ . [α . . .] τῶν κερκο(ύρου) γεμίσαι α . . ἀπο . . |

¹² Cf. BGU XVIII 2739 ; 2755 ; 2756 ; SB V 8754, i, 1–7.

¹³ Cf. Zilliacus (1929) 64 ; Verdult (1991) 83–85.

¹⁴ Cf. Bogaert (1987) 74 ; BL IX 74.

¹⁵ L'information m'a été donnée par le directeur scientifique de l'Ägyptisches Museum und Papyrussammlung, Dr. Fabian Reiter, que je remercie.

τον δέ μοι πορεῖα ἰβ δὸς δὲ ἄκου() | τενοφρήους, ἵνα μὴ δημεύῃ ἢ μὴ . . . ται | καὶ
κόμικαι τὸ σύνβο(λον) γεγράφηκα αὐτῷ τὸ | [. . .]εμπιαρ . . ν . . [. . .] . ωῖοι μὴ
ἀποδίδου αὐτῷ χα(λκόν) [. . .].

L'édition originale présente, à la ligne 25, un point après le développement de l'abréviation qui n'a pas été reporté dans le texte de la DDBDP, et qui n'a pas été corrigé ou réinterprété dans BL IX, ce qui implique que la *lectio princeps* reste à retenir. La phrase qui s'ouvre et se termine à la ligne 26 est de contenu assez clair : « qu'il écrive un πιττάκιν pour toi au plus tôt possible .ρεπ . . . θαι παρὶν ἀπόστ[ο]λον »¹⁶. La présence du δέ immédiatement après δεδώκαμεν (27) nous autorise à considérer les éléments précédemment mentionnés comme appartenant à une phrase unique, sans lien grammatical direct avec la précédente ou la suivante. Le verbe .ρεπ . . . θαι, à l'infinitif médio-passif, ne peut être intégré que comme une forme de τρέπω, avec un changement en -εἶσθαι pour l'ordinaire -έσθαι¹⁷. La phrase aurait donc la traduction suivante : « qu'il écrive un billet pour toi le plus tôt possible pour qu'il soit converti pour tous en ἀπόστ[ο]λον ». Cela engendre comme conséquence directe une signification spécifique pour le mot, associé au transport de marchandises, probablement de blé, à charger dans le navire mentionné quelques lignes plus bas. Le transport jusqu'au port de départ du κέρκουρος aurait été effectué en ayant recours à de nombreux chariots (πορεῖα πλείονα) par l'intervention de conducteurs d'ânes. La dernière étape de la transaction était le chargement des marchandises sur un κέρκουρος, dont le tonnage n'est pas déclaré. Le fait que l'agent possède un σύνβο(λον) aurait constitué l'une des conditions de sauvegarde des marchandises vis-à-vis du danger de confiscation des produits transportés. L'état de conservation des dernières lignes du texte empêche la compréhension des phases d'accomplissement de la transaction de la part de l'agent. Il est intéressant de constater que, avant la formule de congé, le marchand utilise le mot ἀποστέλλειν, verbe qui désigne un déplacement par voie d'eau, donc par bateau.

La mobilité des personnes et des marchands qui empruntaient les routes caravanières du désert oriental en direction de la mer Rouge était soumise à restriction dans l'Égypte romaine. La production de deux documents était nécessaire : un πιττάκιον et un ἀπόστολος, l'un pour le transport terrestre, l'autre pour autoriser la sortie par les ports de la mer Rouge¹⁸. Les données livrées par notre document, toutefois, ne suffisent pas à établir une comparaison précise entre les pratiques d'époque romaine et celles connues pour l'époque ptolémaïque.

C'est en revanche la production législative conservée dans le *Gnomon de l'idios logos* qui éclaire le mieux les points de continuité possible entre la réglementation ptolémaïque et celle adoptée sous la domination romaine. L'autorisation de quitter l'Égypte par bateau, sous forme de l'ἀπόστολος, était accordée, vraisemblablement dès le principat d'Auguste, par le *praefectus Aegypti et Alexandriae*¹⁹. Ceux qui ἐξ[ὸ]ν πλέοντες sans avoir reçu l'ἀπόστολος s'exposaient à la confiscation d'un tiers de leur patrimoine, alors que la perte totale des biens patrimoniaux frappait ceux qui permettaient à leurs esclaves de sortir sans autorisation²⁰.

Cette procédure était appliquée tant aux ports méditerranéens qu'à ceux de la côte érythréenne, comme en témoigne le texte de la stèle de Coptos. A la station de péage du désert oriental, le droit de délivrer l'autorisation d'embarquer depuis les ports sur la mer

¹⁶ Sur la fréquence de la forme πιττάκιν, cf. Mayser *Gramm.* I.2, 16.

¹⁷ Cf. Mayser *Gramm.* I.2, 90.

¹⁸ Cf. Burkhalter (2002) 219–223.

¹⁹ Cf. BGU V 1210, 162–163 (§ 64). Purpura (2002) 138–139 reprend l'hypothèse d'un transfert à l'idiologue du pouvoir juridictionnel en matière de « sorties illicites » depuis l'Égypte, puis au II^e s. ap. J.-C. d'un retour de cette compétence au préfet.

²⁰ Cf. BGU V 1210, 165–166 (§ 66) : ξς οἱ ἐξ[ὸ]ν ἐκπλεῖν ἀναπόστολοι πλέοντες τριτολογονταί, ἐὰν δὲ δούλους | ἰδίῳ[ς] ἐξάγωιν ἀναποστόλους, ἐξ ὧν ἀναλαμβάν[οντα]ι. Cf. également BGU V 1210, 164 (§ 65) ; Burkhalter (2002) 213–214 ; Purpura (2002) 140–141.

Rouge (*apostolion*), et dans le même temps de valider le *πιττάκιον* pour les marchandises et les animaux de trait qui empruntaient les routes caravanières, était l'apanage des publicains²¹. Il est vraisemblable qu'à Alexandrie également des publicains, dotés du droit de perception des frais pour l'obtention de l'*ἀπόστολος*, s'associaient aux fonctionnaires locaux dans le contrôle de la mobilité²². Les documents autorisant la sortie des personnes, en revanche, se distinguaient par la forme et par le contenu de ce que l'on exigeait dans le cas des marchandises. Au § 68, on trouve une référence à τὰ πρὸς ἐκπλοῦν γράμματα, l'ensemble des documents dont un citoyen romain devait être doté. Les contrevenants auraient dû s'acquitter d'une amende²³. A la distinction lexicale dans la désignation des papiers requis, correspond une différence substantielle dans l'établissement des pénalités pour les contrevenants. Je pense que les mesures adoptées (confiscation d'une partie ou de la totalité du patrimoine) dans les cas d'absence totale ou de non-possession de l'*ἀπόστολος* au moment du contrôle visaient à punir la sortie illicite de marchandises et par conséquent les responsables du transport. Comme à l'époque ptolémaïque, c'est uniquement dans les déclarations des naoclères et des kybernètes que l'on retrouve les autres occurrences de l'*ἀπόστολος* pour l'époque romaine, déclarations de chargement de blé fiscal à destination d'Alexandrie, la figure institutionnelle concernée par la rédaction de l'*ἀπόστολος* étant l'*ἐπίτροπος τῆς Νέας Πόλεως*²⁴. Les sources littéraires, par ailleurs, confirment l'idée d'une mobilité limitée en territoire égyptien, en raison de la valeur économique des marchandises sortant d'Alexandrie et des ports de la mer Rouge. Le témoignage de Strabon (2, 3, 5) à ce propos est explicite. Celui de Polybe et Plutarque permet en outre d'établir une relation lexicale directe avec le vocabulaire de la documentation papyrologique, en langue grecque et latine, reposant sur les termes *ἀπόστολος* – *ἀποτέλλειν* et *dimissoria* – *dimittere*²⁵. Ce phénomène pourrait être la conséquence d'une véritable similitude dans la procédure attestée pour la sortie d'Égypte et pour les naoclères de la *classis Alexandrina* depuis les ports d'Ostie et de Rome²⁶.

Les réformes apportées par les autorités lagides dans l'organisation du système de transport du blé fiscal par l'institution de deux nouveaux fonctionnaires, comme on a pu le constater, remontent au II^e s. av. J.-C. Il s'agissait d'un projet cohérent qui visait, outre l'optimisation des entrées fiscales en blé, à l'harmonisation entre les structures administratives et bureaucratiques existantes et les modifications dans l'organisation des intermédiaires commerciaux privés. A cette époque on assiste en effet à une évolution de l'organisation relative aux responsables du transport maritime et fluvial, mais aussi des formes d'organisation interne des propriétaires de bâtiments de transport.

Deux groupes de propriétaires de navires, organisés sur une base ethnique, qui s'identifiaient par leur vocation professionnelle, sont attestés dans le nome arsinoïte dès la première moitié du II^e s. av. J.-C. Il s'agit des Arabes et des Macédoniens de P.Erasm. II 40 et 45, alors que dans le nome memphite était le siège de l'association des naoclères *Hippodromitai*²⁷. Les paramètres dont on dispose, en l'état actuel de la documentation, pour définir les fondements juridiques d'associations de transporteurs et/ou armateurs, sont assez aléatoires, chronologiquement dispersés sur trois siècles d'administration lagide.

²¹ Cf. Burkhalter (2002) 216 ; Jördens (2009) 384–387 ; Purpura (2002) 141–143.

²² Cf. Purpura (2002) 142–143.

²³ Cf. Moatti (2000) 951–952.

²⁴ Cf. P.Amh. II 138, 5 ; P.Laur. III 67 ; P.Lond. II 256a (= W.Chr. 443 ; p. 98) ; P.Oxy. III 522 ; P.Oxy. X 1259 ; P.Princ. II 26 ; P.Strasb. IV 202 ; P. Strasb. IV 205 ; P. Strasb. IV 206 ; P.Tebt. II 486 ; SB VI 9088 ; SB XIV 11272 ; SB XVIII 13333 ; BGU I 27 ; P.Oxy. X 1271 ; Purpura (2002) 133, n. 15.

²⁵ Cf. CPL 179 ; W.Chr. 445 ; Dig. 49, 6, 1 ; Burkhalter (2002) 214–215 ; Purpura (2002) 134–137, en particulier n. 17 avec une liste détaillée des attestations épigraphiques et papyrologiques des autorisations de voyages.

²⁶ Cf. Purpura (2002) 139.

²⁷ Cf. Verdult (1991) 39–40 et 72 ; Hauben (1992) 322–323.

Celle qui nous fournit un minimum de données fiables est l'association des *Hippodromitai* de Memphis, dotée d'un *προστάτης* et d'un *γραμματεὺς*. Pour le III^e siècle un seul document, BGU X 1933, pourrait faire envisager une association de naoclères, pour un transport circonstancié et limité dans le temps²⁸. Néanmoins la carence de renseignements sur le comportement des autorités alexandrines à l'égard des associations professionnelles d'Alexandrins ou d'allogènes empêche d'en suivre l'évolution à la fois interne et dans le système administratif du transport de blé fiscal. Compte tenu de l'attestation d'une seule ordonnance royale concernant la vie associative alexandrine, les témoignages des associations alexandrines de Délos constituent une contrepartie intéressante à examiner²⁹. L'un des éléments les plus remarquables est leur correspondance chronologique avec les attestations de citoyens romains, marchands et armateurs, présents à Alexandrie, probablement engagés dans l'exportation des produits de la *chora*, ainsi que des marchandises en provenance des marchés indiens et arabes³⁰.

Des trois inscriptions dont il est question, la plus ancienne, datant de la seconde moitié du II^e s. av. J.-C., est un décret honorifique pour deux membres d'un synode. L'état fragmentaire de l'inscription empêche de connaître le type d'activité des deux bénéficiaires du décret ainsi que du synode³¹. Les deux autres textes, datés entre 127 et 117 av. J.-C., transmettent en revanche des informations bien plus détaillées³². Ils témoignent de l'existence d'un synode alexandrin, avec un détachement sur l'île de Délos, formé de gérants d'infrastructures pour le stockage, qui s'identifient comme οἱ πρεσβύτεροι ἐγδοχεῖς. La bienfaisance du personnage honoré par le décret, Krokos navarque de Chypre, s'était manifestée aussi envers les « autres étrangers » qui, dans la capitale nilotique, étaient responsables de la gestion de locaux pour le stockage de marchandises en transit. D'un point de vue proprement économique ils auraient constitué le lien entre ναύκληροι et ἔμποροι, notamment pour la transmission des renseignements aux porteurs de la demande, les ἔμποροι³³.

Le dossier concernant les groupes professionnels de citoyens romains se compose de trois inscriptions datées entre 127 et la fin du II^e s. av. J.-C., dont la plus riche d'apports documentaires est en même temps la seule pour laquelle on puisse proposer une datation précise, à savoir 127³⁴. La dédicace des Romains à Lochos, stratège de la Thébaidé, est la seule attestation directe de l'installation dans le port d'Alexandrie d'armateurs romains qui s'identifient sur le marché de Délos, ainsi qu'auprès des autorités lagides, comme des ναύκληροι καὶ ἔμποροι, citoyens romains, exerçant la *mercatura* maritime³⁵. L'autre inscription, datant de la fin du II^e s. av. J.-C., atteste la présence d'armateurs / marchands italiens à Alexandrie³⁶. Le dernier document, enfin, a conservé quelques données sur les *gentes* engagées dans le commerce entre les marchés de la côte tyrrhénienne et Alexandrie. Il s'agit de la dédicace que les frères Pedii, en 127 av. J.-C. environ, consacrent au συγγενὴς et épistratège Polemarchos³⁷.

On dispose donc de renseignements suffisants pour affirmer que des relations commerciales, tournées vers l'exportation de marchandises de la *chora* égyptienne, ont existé entre des naoclères romains et l'administration ptolémaïque. Les données concernant les rapports politiques et diplomatiques entre République romaine et Lagides constituent

²⁸ Cf. Hauben (1971) 273–275.

²⁹ Pour Alexandrie, cf. P.Tebt. III 700 (124 av. J.-C.).

³⁰ Cf. De Romanis (1996) 162–163.

³¹ ID 1521.

³² ID 1528 et 1529.

³³ Cf. Durrbach (1921) 176–178.

³⁴ ID 1526.

³⁵ Sur l'association des termes ναύκληροι et ἔμποροι, cf. Vélissaropoulos (1980) 106–110.

³⁶ ID 1699.

³⁷ ID 1527.

l'environnement institutionnel qui aurait pu réglementer, moins vraisemblablement « diriger », le déroulement de ces transactions³⁸. Les modalités de contact entre la demande et l'offre doivent être recherchées au sein du tissu administratif et fiscal gérant le surplus de la production céréalière. Au sommet de cette structure hiérarchique se situent les fonctionnaires chargés de la gestion des denrées destinées à l'exportation. Il est vraisemblable qu'à ce niveau s'insérerait l'élément mercantile porteur de la demande.

Bibliographie

- Bogaert, R. (1987), « Banques et banquiers dans l'Arsinoïte à l'époque ptolémaïque », *ZPE* 68, 35–75.
- Burkhalter, F. (2002), « Le “tarif de Coptos”. La douane de Coptos, les fermiers de l'apostolion et le préfet du désert de Bérénice », in *Autour de Coptos. Actes du colloque organisé au Musée des Beaux-Arts de Lyon (2000)* (Lyon / Paris) 199–233.
- De Romanis, F. (1996), *Cassia, cinnamomo e ossidiana : uomini e merci tra Oceano Indiano e Mediterraneo* (Roma).
- Durrbach, F. (1921), *Choix des inscriptions de Délos* (Paris).
- Geraci, G. (2008), « Granai nell'Egitto ellenistico e romano : problemi tipologici, lessicali, funzionali e metodologici », *MEFRA* 120/2, 307–322.
- Hauben, H. (1971), « An Annotated List of Ptolemaic *Naukleroi* with a Discussion of BGU X 1933 », *ZPE* 8, 259–275.
- Hauben, H. (1992), « Les naoclères “Phéniciens” de Memphis (63 av. J.-C.) », *Studia Phoenicia* 9, 321–331.
- Jördens, A. (2009), *Statthalterliche Verwaltung in der römischen Kaiserzeit : Studien zum praefectus Aegypti* (Historia Einzelschrift 175, Stuttgart).
- Mavrojannis, Th. (2002), « Italiens et Orientaux à Délos : considérations sur l'“absence” des *negotiatores* romains dans la Méditerranée orientale », in Hasenohr, C. / Müller, Ch. (éd.), *Les Italiens dans le monde grec, II^e siècle av. J.-C. – I^{er} siècle ap. J.-C.* (BCH Suppl. 41, Paris), 163–179.
- Moatti, C. (2000), « Le contrôle de la mobilité des personnes dans l'Empire romain », *MEFRA* 112/2, 925–958.
- Purpura, G. (2002), « “Passaporti” romani », *Aegyptus* 82, 131–155.
- Reekmans, T. / Van't Dak, E. (1952), « A Bodleian Archive on Corn Transport », *CE* 27, 149–195.
- Vélissaropoulos, J. (1980), *Les naoclères grecs* (Genève / Paris).
- Verdult, P.H. (1991), *P.Erasmiana II : Parts of the Archive of an Arsinoite Sitologos from the Middle of the Second Century BC* (Amsterdam).
- Vinson, S. (1998), « P.Grenf. II 23 : A New Edition », *ZPE* 121, 197–202.
- Zilliaceus, H. (1929), « Neue Ptolemäertexte zum Korntransport und Saatdarlehen », *Aegyptus* 19, 59–76.

³⁸ Cf. Mavrojannis (2002) 175–179.

P.TEBT. II 476 : ANCORA UNA PETIZIONE

Simona Russo

UC inv. n. 1435

cm 8,1 x 22,9 cm

Tebtynis
post 27.12.30^P

Su una lunga striscia di papiro scritta sul recto e col verso bianco, è contenuto un documento completo, come mostrano chiaramente i margini superstiti (superiore 1,8 cm ; sinistro 1 cm ; destro 0,7 cm ; inferiore 5,3 cm), che appare solo descritto nel secondo volume dei *Tebtunis Papyri* (1907), ed è ora identificabile anche con la sigla TM 13578 nella catalogazione online *Trismegistos*. Il frammento è conservato alla Bancroft Library della University of California di Berkeley, che qui ringrazio, nella persona di Todd Hickey, per il permesso accordatomi alla pubblicazione e alla riproduzione dell'immagine (cf. *infra*).

Come altri pezzi della medesima collezione, anche questo frammento contiene due indicazioni scritte da mano moderna : sul recto, in alto a sinistra, compare in inchiostro rosso la cifra 476, evidentemente riferita al numero progressivo che il testo avrebbe poi avuto nella pubblicazione in P.Tebt. II. Sul verso, invece, in basso a sinistra si trova l'indicazione T314, scritta in inchiostro nero e in posizione capovolta rispetto al recto ; il significato di questa sigla resta ancora incerto, e anche l'ipotesi che essa indichi T(ebtynis) + il « packing number » dato al momento della spedizione ad Oxford, non è esente da dubbi¹. Le indagini di O'Connell consentono di ipotizzare che anche T314 sia stato recuperato intorno al 17 dicembre 1899, probabilmente in città, come gli altri papiri della prima età romana che offrono un « T-number » posto fra « late 200s and 300s »². Quanto, invece, alle aspettative di Hanson (2001) 604 sulla possibilità di trarre utili notizie dalle indagini incrociate fra informazioni papiracee e relativi « T-numbers », esse mi hanno suggerito una breve indagine attraverso il database Papyri.info in relazione ai dati prosopografici, toponomastici e contenutistici del nostro T314, indagine che però ha prodotto risultati piuttosto deludenti : dal punto di vista prosopografico, le persone qui citate non sono identificabili, e, per di più, i papiri che citano omonimi sono distanti dal T314 cronologicamente e anche come « T-number », ad eccezione di P.Tebt. II 382 recto, 31 (= T316), di età augustea, che menziona un Kastor figlio di Apollonios ; quanto ai dati topografici, un solo testo menziona Kerkethoeris, P.Tebt. II 400, 12 (= T304), anch'esso della prima età romana ; e in relazione ai dati contenutistici (s.v. εὐτόχει) non risultano presenti punti di contatto specifici.

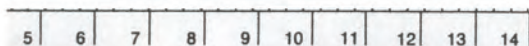
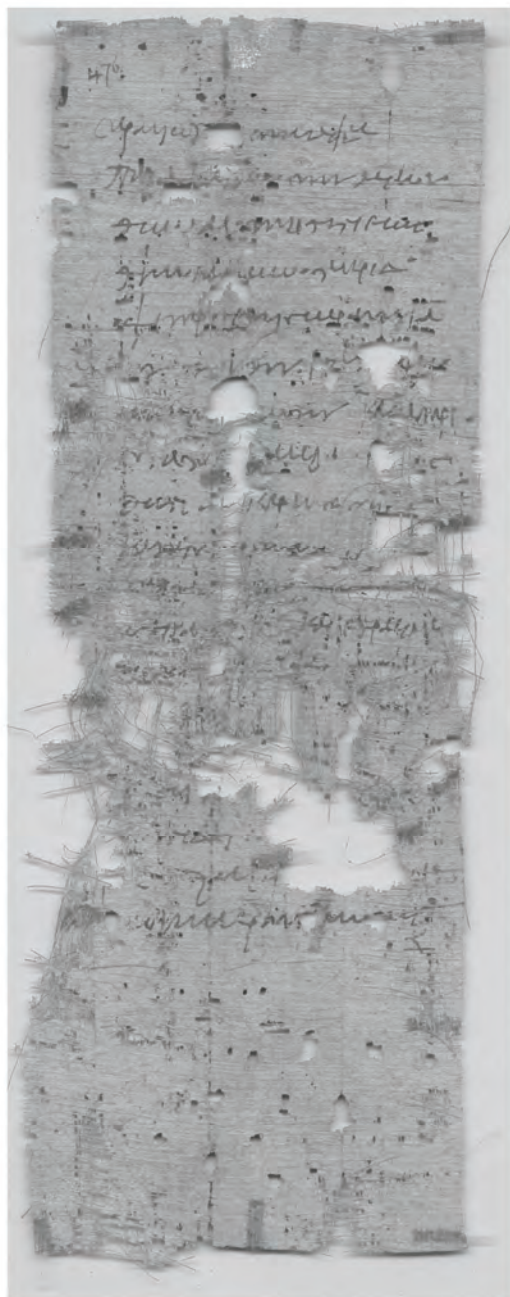
La superficie del papiro in esame è purtroppo interessata da molteplici lacune, la più grande delle quali ha fatto perdere, nella metà inferiore, una parte più o meno ampia di ben sei righe ; sopravvivono anche segni di frattura del foglio ortogonali all'andamento delle fibre, e, quindi, anche della scrittura, ma la loro disposizione è tale da non permettere di ricostruire l'eventuale piegatura del foglio con certezza.

Contenutisticamente si tratta di una petizione redatta secondo i canoni tradizionali di questo tipo di documento, cioè in forma ipomnematica (τῷ δεῖνι παρὰ τοῦ δεῖνός). Secondo la consuetudine, offre, nell'ordine, le seguenti informazioni : autorità cui è rivolta la petizione ; indicazione del denunziante ; dati cronologici ; indicazione del denunziato ; descrizione del reato ; supplica di intervento ; richiesta finale di soddisfazione.

¹ Cf. Hanson (2001) 601–602 ; O'Connell (2007) 815–816.

² Cf. O'Connell (2007) 816–819, e n. 54, nella quale essa sottolinea come l'indicazione « house » offerta dal database dei papiri di Tebtynis (APIS), nel nostro caso « Notes on Custodial History : House at Tebtunis T314 », « is misleading ».

P.Tebt. II 476 (Courtesy of the Center for the Tebtunis Papyri, University of California, Berkeley)



1. Paleograficamente sono da osservare due punti : dopo l'*omega* di *Cεραπίων*, compare, prima di una breve lacuna, un tratto arcuato che potrebbe corrispondere sia alla legatura di *ny* ed *iota*, tracciata molto rapidamente, sia ad un segno di abbreviazione veloce delle due lettere. Analogamente, alla fine di quanto resta di *ἐπιτάτη*, il tratto finale fra il *tau* e il *phi* iniziale di *φυλ(ακιδῶν)* potrebbe corrispondere sia ad un *eta* tracciato in modo rapido e incompleto, sia ad un segno di abbreviazione, sia pure dell'ultima lettera soltanto.

Sulla figura dell'*epistates*, cf. sopra, introd. Questo stesso *Cεραπίων* è destinatario di altre cinque petizioni, tutte provenienti dallo stesso gruppo, da Euhemeria (cf. BL XI 112 s.v. P.Lond. III 895) : P.Ryl. II 125, 1 (28/29^p) ; P.Lond. III 895, 1 (p. 129 ; 28–30^p : cf. BL XI 112 per l'esatta lettura del nome e la più precisa datazione) ; P.Ryl. II 127, 1 (29^p) ; P.Ryl. II 128, 1 (circa 30^p) ; SB XX 15182, 1 (= P.Lond. III 891) (28–30^p). Nella descrizione del documento qui edito (P.Tebt. II 476, p. 310) il nome era dato come Sarapion, ma la lettura *Sera-*, già confermata nelle altre attestazioni di questo *epistates*, mi pare la più probabile anche per questo caso ; il fatto che questa variante corrisponda alla forma usuale in latino, come è evidenziato in Clarysse / Paganini (2009) 77, può rappresentare un ulteriore segnale del legame fra la figura dell'*epistates* e i dominatori Romani ?

5–7. Si ricordi che nelle petizioni la data finale del documento non è frequente ; talvolta essa è apposta al messaggio di risposta dell'Autorità scritto in calce sul medesimo foglio. Spesso, però, come in questo caso, nel corpo del testo è espres-

samente indicata la data dell'atto criminoso, e questo consente, insieme ad alcune ulteriori informazioni cronologiche, talora indirette, di restringere l'arco cronologico degli avvenimenti trattati : sull'argomento, cf. anche l'extrait di Bureth (1979) 75–89 « La date du délit ».

A titolo di esemplificazione ho analizzato il gruppo compatto delle petizioni dell' « archivio dell'*archephodos* di Euhemeria », edito come P.Ryl. II 124–152 e coevo al P.Tebt. II 476, e ho tratto le seguenti osservazioni. Su 29 petizioni solo 9 contengono una datazione puntuale della denuncia o della postilla : in particolare, in 4 casi (P.Ryl. II 136, 138, 139 e 148) troviamo la data relativa alla denuncia, mentre negli altri 5 casi abbiamo la data della risposta dell'Autorità (P.Ryl. II 132, 145, 150, 151, 152). Inoltre nella maggior parte dei casi (in ben 21 su 29), viene esplicitato il riferimento crono-

logico al momento del reato, e, in particolare, la presenza del participio ἐνεστώς riferito al mese (12 casi : P.Ryl. II 126, 127, 130, 133, 134, 137, 140, 141, 142, 144, 146, 147) o all'anno (P.Ryl. II 131, 135, 148, 149, mentre in P.Ryl. II 125 si fa riferimento al mese Mesore, l'ultimo dell'anno precedente cioè διεληλυθός) permette di stabilire una cronologia relativa del periodo intercorso fra reato e denuncia. Che il lasso di tempo sia piuttosto breve, come del resto è logico aspettarsi, viene confermato anche da quei tre casi che presentano esplicitamente una doppia datazione, quella del reato e quella della denuncia : P.Ryl. II 136 (nel quale il periodo intercorso è al massimo di 9 giorni), 139 (che presenta invece un periodo di 4 giorni), e 148 (di un solo giorno). Un unico caso, invece, ci permette di conoscere il periodo di tempo intercorso fra reato (ma non denuncia) e risposta dell'Autorità : in P.Ryl. II 132 il 16 di Epeiph si dà risposta su un reato compiuto nel mese di Payni del medesimo anno, quindi dopo che sono passati al massimo 46 giorni dall'avvenimento. In generale, sui termini di scadenza nella documentazione papirologica si veda anche Litinas (1999).

In P.Tebt. II 476 è presente anche un'ulteriore specificazione riferita alla suddivisione cronologica della giornata, sebbene essa non sia troppo precisa ; a questo proposito, infatti, è bene osservare che la divisione del giorno e della notte in 12 + 12 ore con il riferimento all'ora precisa, era nota già a partire dal IV/III^a, e, a quanto risulta dalla documentazione di provenienza egiziana, era utilizzata per lo più in ambito cultuale, militare e « tecnico », per es. nell'organizzazione del servizio postale militare, oltre che nella disposizione dei dati astrali dell'oroscopo : sull'argomento, si vedano, oltre alle note generali di New Pap. Primer, p. 34, Robertson (1940), e, soprattutto, Remijsen (2007).

Così, come nei numerosi casi di reati compiuti di notte (per rimanere all'esemplificazione delle petizioni edite in P.Ryl. II, sono 7 i casi che fanno esplicito riferimento alla notte col termine νύξ), anche qui il buio aveva favorito l'azione delittuosa ; l'espressione ὀψίτερον τῆς ὥρας indica l'ora « tarda », ed è di uso non frequentissimo : Papyri.info riporta 11 casi, tutti contenenti petizioni per lo più relative a violenze e/o furti, provenienti soprattutto dall'Arsinoite, e cronologicamente appartenenti all'età tolemaica o, in epoca romana, limitate alla metà del II^p. Nella documentazione papirologica, però, sono attestati anche l'avverbio ὀψέ e il genitivo del sostantivo, cioè ὀψίας / ὀψείας, entrambi usati come sinonimi dell'espressione qui presente.

6–7. La titolatura di Tiberio qui utilizzata è la più frequentemente attestata : cf. Bureth (1964) 25–28.

7–8. Il verbo καταπερίεστημι è estremamente raro, giacché questa risulta essere la terza attestazione dopo P.Dryton 33, 18–19 (= SB I 4638 ; 136^a), e P.Sijp. 14, 6–7 (22^p), anche esse due petizioni. Curiosamente in tutti i tre casi il verbo è sempre al participio aoristo, e risulta scritto a cavallo fra due righe con la radice verbale separata dalla doppia preposizione.

8–11. In questi righe vengono forniti i dati identificativi del denunciato : nome, individuazione etnica, provenienza e residenza. Καμβάς è nome giudaico, anche se non risulta attestato solo in ambiente strettamente ebraico : cf. particolarmente Nagel (1974), oltre alle osservazioni di CPJ III, particolarmente p. 44 su Καμβάς, e in generale p. 43–87, e Stern (2010), anche se presenta argomenti e finalità diversi. L'etnico Ἰουδαῖος, ben documentato in età tolemaica (cf. *Pros. Ptol.* X, p. 106–115), è attestato ancora nel I secolo d.C. : cf., per es., SB XX 15189, 13 (Hawara, 24/25^p), e SB XX 14525, 44, 49–50, 55, 57 e 59 (Philadelphia, 57^p), due esempi nei quali esso qualifica, come in P.Tebt. II 476, il nome di un individuo senza il relativo patronimico. Sulle molteplici caratteristiche dell'uso di questo termine, cf. anche Hanson (1992) particolarmente 136–140, e Williams (1997). In questo caso specifico, però, non è chiaro se l'indicazione servisse solo per una più immediata identificazione (« il Sambah della comunità ebraica »), o se avesse in sé, se non una connotazione antisemita, almeno una sfumatura di significato negativo, essendo stato scritto questo testo in un momento molto delicato e di forti tensioni per quel che riguarda la cosiddetta « questione ebraica ». Fra i numerosi studi che affrontano questa tematica da diversi punti di vista – cf., a solo titolo di esempio, i contributi generali di Foraboschi (1988) 818–823, e Modrzejewski (1997), particolarmente 161–183 –, rimando qui in particolare a Hanson (1989) 437 e n. 37 e a Clarysse (1994) 202–203 per alcune particolari osservazioni relative ai rapporti fra Greco-Egiziani e Giudei, rispettivamente nella prima età romana e in quella tolemaica.

9. Kerkethoeris è villaggio della Polemonos meris : cf. da ultimo Calderini, *Diz. geogr.*, Suppl. 5°, 51. La medesima variante grafica, -θου-, si ritrova anche in PSI XV 1516, 5, SPP X 91, 3, e forse SPP III² 450, 2.

10 καταγεινόμενος (l. -γιν-). Per quanto non sia del tutto certa, la penultima lettera sembra proprio un *omicron* di dimensioni ridotte (simile a quello finale di 2 : Κάτοπος, per es.), cosicché pare trattarsi più probabilmente di un participio nominativo singolare, piuttosto che di un genitivo plurale, che pure troverebbe un puntuale parallelo in P.Polit.Iud. 9, 5–6 ; in questo caso, infatti, si dovrebbe ammettere l'esistenza di una « colonia » di originari (specificamente Giudei ?) di Kerkethoeris trasferiti poi a Tebtynis, cosa di cui non ho trovato conferma. Per l'uso del termine, sia pure in contesti più tardi, si veda anche la nota di P.Oxy. LXVIII 4681, 7.

Dopo εν il papiro è talmente malridotto da non permettere neppure la certezza che la superficie fosse realmente scritta : tenendo conto che certamente 11 comincia con Τεβτόνει, si può pensare alla preposizione ἐν, cui potrebbe seguire spazio bianco per il resto del rigo, perché le possibili integrazioni ἐν τῇ κόμῃ, ἐν τῇ προκιμένη/προγεγραμμένη κόμῃ, ἐν τῇ αὐτῇ κόμῃ, mi sembrano tutte troppo estese, a meno che non fossero state scritte in forma abbreviata ; in alternativa la forma avverbiale ἐνταῦθα seguita dal dativo (come nel caso di P.Oxy. LXVIII 4681, 8), che, però, mi sembra paleograficamente più improbabile per il sia pur piccolo spazio vuoto che sembra seguire il *ny* di εν.

11–12. Viene spiegato qui il danno subito : sebbene anche in questo rigo nella metà destra la superficie sia ridotta molto male e sopravvivano solo esili tracce di inchiostro, doveva essere qui presente il verbo reggente l'accusativo del rigo successivo, πληγὰς. Il più frequentemente usato è l'aoristo di δίδωμι, ἔδωκα (cf. anche P.Sijp. 14, 8), ma in alcuni casi si trovano anche altre forme verbali come, per es., ἐπίνεγκον (P.Athen. 32, 21), o anche ἐπέθηκα (P.Sarap. 1, 13). Dopo πληγὰς (12) un aggettivo che potrebbe essere πλείους, il più frequentemente attestato, sebbene siano documentati anche πλείστας, πλήρεις, e πολλάς.

Quanto al verbo τραυματίζω, è usato talvolta in forma assoluta, ma per lo più è seguito dall'indicazione delle parti del corpo rimaste ferite : cf. particolarmente tre petizioni, due del II^a (P.Tebt. I 39, 30–31 e P.Tebt. III.1 797, 16–18), e una della prima età romana (SB XVIII 13087, 21), che attestano la compresenza del sostantivo πληγή e del verbo τραυματίζω, come qui ; questi due radicali, però, sono documentati insieme anche altrove, sebbene in differenti forme grammaticali, verbale, nominale o aggettivale. Sul termine πληγή, cf. anche Di Bitonto (1968) 76, e le note di P.Oxy. XLV 3245, 16 ; su τραῦμα, cf. anche Bryen (2008) 192.

13 ss. Non possiamo dire con esattezza dove finisse il racconto dei fatti e dove avesse inizio il *petitum* finale, che, tuttavia, doveva essere introdotto, come di consueto, da διὸ ἀξιόω. Il confronto con numerose petizioni coeve già edite mi aveva suggerito qualche ipotesi : per es. che in 13–14 fosse andata perduta un'indicazione relativa all'aggressione (l'esatta parte del corpo colpita e ferita, o il riferimento alle conseguenze che sarebbero potute derivare, cioè, per es., il pericolo di vita corso dalla persona aggredita) ; oppure che l'*eta*, unica lettera leggibile di 16, potesse appartenere ad un verbo all'infinito passivo (come ἀχθῆναι ?) spesso presente nel *petitum* ; o ancora, che a 17 si potesse leggere τὸν δηλούμενον, da riferirsi al denunciato, anche se il verbo appare raramente nelle petizioni in confronto al ben più frequente ἐγκαλούμενος : cf., per es., CPR XVIIA 24, 10–11 (321/322^p), τοὺς ἐξῆς δηλούμενους ἀχθῆναι, mentre P.Tebt. II 283, 18–20 ha τὸν προγεγραμμένον Πατῶνιν ἀφαιλάσθαι. Per il medesimo inizio di 17, Todd Hickey avanza la proposta di lettura, οὖν δοξ, in base alla quale si potrebbe pensare a ἐὰν] οὖν δόξη. Tuttavia lo stato del frammento è tale che nessuna di queste ipotesi pare sostenibile con qualche attendibilità.

18. Il primo segno visibile corrisponde ad un tratto curvilineo verticaleggiante che potrebbe essere un segno di abbreviazione, oppure uno *xi*, seguito da una lettera e poi forse da un *lambda* : da qui l'ipotesi di leggere ἐπεξελεῖν che potrebbe dipendere dal verbo principale ἀξιόω. Il verbo, sia pure non frequentemente, risulta testimoniato in petizioni di età tolemaica (P.Fay. 12, 26 ; SB VI 9065, 20) e romana : si vedano SB VI 9458, 25, di cui cf. anche la nota relativa dell'*ed. pr.* curata da Welles (1957) 107, n. 1, e P.Oxy. XXXIII 2672, 21, in base al quale si potrebbe immaginare, per P.Tebt. II 476, una ricostruzione del tipo διὸ ἀξιῶ ... (18) καὶ ἐπεξελεῖν αὐτῷ ἴνα (19) ὃ εὐεργετημένος, cioè « perciò chiedo (...), e di procedere contro di lui, affinché io riceva soddisfazione » ; ma, ancora una volta, le tracce superstiti non mi consentono una lettura certa.

19 ὃ εὐεργετημένος (l. ὃ εὐεργετημένος). La presenza di uno *iota adscriptum*, che pure è del tutto erroneo in questo caso, non sorprende affatto, giacché appare anche altrove frequentemente attestato, soprattutto nei primi due secoli d.C., non solo in questa particolare forma verbale (cf. M.Chr. 68, 20 ;

SB I 5232, 40 ; P.Merton III 104, 24 ; P.Mich. IX 524, 15 ; P.Leid.Inst. 34, 18), ma anche, per es., nella prima persona singolare dell'indicativo presente del verbo ἀξιόω, ἀξιῶι, anch'esso frequentemente attestato nelle petizioni : cf. anche Gignac, *Gramm.* I, 183 e 185.

20. Il segno posto all'estremità destra del rigo sta per εὐτύχει ed è probabilmente una specie di sigla, piuttosto che un'abbreviazione come, invece, si trova, per es., in P.Oxy. II 324 descr. (= SB X 10244), secondo la nuova edizione di Piccolo (2003) 202–204.

Sotto il rigo, sia sulla destra che sulla sinistra, sono visibili due *paragraphoi* di « chiusura » del documento, come spesso si trova in documenti di questo genere.

Bibliografia

- Bryen, A.Z. (2008), « Visibility and Violence in Petitions from Roman Egypt », *GRBS* 48, 181–200.
- Bureth, P. (1964), *Les titulatures impériales dans les papyrus, les ostraca et les inscriptions d'Égypte (30 a.C. – 284 p.C.)* (Bruxelles).
- Bureth, P. (1979), *Recherches sur la plainte écrite en Égypte romaine* (Thèse de doctorat de troisième cycle, Université de Strasbourg II).
- Clarysse, W. (1994), « Jews in Trikomia », in *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists, Copenhagen 1992* (Copenhagen) 193–203.
- Clarysse, W. / Paganini, M.C.D. (2009), « Theophoric Personal Names in Graeco-Roman Egypt. The Case of Sarapis », *APF* 55, 68–89.
- Di Bitonto, A. (1967), « Le petizioni al re », *Aegyptus* 47, 5–57.
- Di Bitonto, A. (1968), « Le petizioni ai funzionari nel periodo tolemaico », *Aegyptus* 48, 53–107.
- Di Bitonto, A. (1976), « Frammenti di petizioni del periodo tolemaico », *Aegyptus* 56, 109–143.
- Feissel, D. / Gascou, J. (2004), *La pétition à Byzance* (Paris).
- Foraboschi, D. (1988), « Movimenti e tensioni sociali nell'Egitto romano », *ANRW* II 10.1, 807–840.
- Haensch, R. (1994), « Die Bearbeitungsweisen von Petitionen in der Provinz Aegyptus », *ZPE* 100, 487–546.
- Hanson, A.E. (1989), « Village Officials at Philadelphia : A Model of Romanization in the Julio-Claudian Period », in Criscuolo, L. / Geraci, G. (ed.), *Egitto e Storia Antica dall'Ellenismo all'Età Araba. Bilancio di un confronto* (Bologna) 429–440.
- Hanson, A.E. (1992), « Egyptians, Greeks, Romans, Arabes, and Ioudaioi in the First Century A.D. Tax Archive from Philadelphia : P.Mich. inv. 880 Recto and P.Princ. III 152 Revised », in Johnson, J.H. (ed.), *Life in a Multi-Cultural Society. Egypt from Cambyse to Constantine and Beyond* (Chicago) 133–145.
- Hanson, A.E. (2001), « Text & Context for the Illustrated Herbal from Tebtunis », in *Atti del XXII Congresso Internazionale di Papirologia, Firenze 1998* (Firenze) I 585–604.
- Litinas, N. (1999), « Official Deadlines in the Documentary Papyri of Roman Egypt », *APF* 45, 69–76.
- Luiselli, R. (2010), « Authorial Revision of Linguistic Style in Greek Papyrus Letters and Petitions (AD I–IV) », in Evans, T.V. / Obbink, D.D. (ed.), *The Language of the Papyri* (Oxford) 71–96.
- Łukaszewicz, A. (1983), « Petition concerning a Theft. P.Berol. 7306 », *JJP* 19, 107–119.
- Modrzejewski Méléze, J. (1997), *The Jews of Egypt. From Rameses II to Emperor Hadrian* (2nd ed., Princeton).
- Nagel, M. (1974), « Un Samaritain dans l'Arsinoïte au II^e siècle après J.-C. (à propos du nom Sambas) », *CE* 49, 356–365.
- O'Connell, E.R. (2007), « Recontextualizing Berkeley's Tebtunis Papyri », in *Proceedings of the 24th International Congress of Papyrology, Helsinki 2004* (Helsinki) II 807–826.
- Piccolo, M. (2003), « Osservazioni ad alcuni papiri dell'archivio di Tryphon », *Aegyptus* 83, 197–213.
- Remijsen, S. (2007), « The Postal Service and the Hour as a Unit of Time in Antiquity », *Historia* 56, 127–140.
- Robertson, D.S. (1940), « The Evidence for Greek Timekeeping », *CR* 54, 180–182.
- Russo, S. (in progress), « I *phylakes* di Clemens Homoth-Kuhs e l'*epistates phylakiton* », in corso di stampa in *MBAH*.
- Stern, S. (2010), « A “Jewish” Birth Record, *Sambat*-, and the Calendar of Salamis », *ZPE* 172, 105–114.
- Welles, C.B. (1957), « Complaint from a Priest of Tebtunis Concerning Grain Transportation Charges, of the Late Second Century », *Et. Pap.* 8, 103–111.
- Whitehorne, J.E.G. (2004), « Petitions to the Centurion : a Question of Locality ? », *BASP* 41, 155–169.
- Williams, M.H. (1997), « The Meaning and Function of *Ioudaios* in Graeco-Roman Inscriptions », *ZPE* 116, 249–262.

EPISTULA PHILIPPI II REGIS MACEDONUM
(DEMOSTHENES, *DE CORONA* XVIII 157) :
A FORGED DOCUMENT ?

Maroula Salemenou

New papyrological findings invite a question that scholars have long been asking : what is the background knowledge by the aid of which the documents in the Demosthenic corpus have been constructed ? In other words, one must wonder how fabricated these documents are. It is sufficient for the purpose of this paper to mention that the majority of modern scholars regard the transmitted documents as utterly spurious, « bearing absolutely no relation to the documents that Demosthenes had the clerk read out to the court »¹. But none of these studies entirely covers the case for the documents in the speech *De Corona*. In a few studies conducted near the end of the nineteenth century, scholars defended – at least in part – the value of the documents inserted in this speech². The letter from Philip to the Peloponnesians (§ 157) showcases an example of a document, well represented in the manuscripts, that is « not so obviously a forgery as most of those [documents], which have preceded »³. The points of suspicion will be noticed as they occur in the passage of the letter preserved in the papyri and the byzantine manuscripts, as will also any point which merits attention as potentially genuine to the passage in question.

Similarly, it would not be necessary to conclude that the original documents were fabricated, because they were probably never included in the final copy of the speech⁴. In their great majority, the speeches of Demosthenes preserved in the papyri display no attempt to represent the documents cited⁵. But this is exactly what we might have expected, as ancient editors were much more at ease with the convenient distinction between text and subtitles, which might have referred the readers to the passages of the documents or commentaries for that matter⁶. Going back to the first question, one must also wonder : what degree of credit is due to the compiler who constructed them ? For it does not follow that, because the compilers made the most astonishing mistakes, they were wholly without trustworthy materials and the intention to use them honestly. New Demosthenes papyri coming to light re-establish the view that « we must judge each document on its merits, and not condemn them all out of hand »⁷.

Two hitherto unpublished papyri from the Oxyrhynchus collection dating from the Roman period will serve as an example to set their irregularities quoted in the letter against any genuine elements preserved in them⁸. They complement each other in the sense of providing the lower and the upper parts of the letter transmitted in the medieval manuscripts and present readings which might go back to the earlier stages of the transmission

¹ See Yunis (2001) 30, n. 103 (with further literature).

² Boeckh, as cited by Simcox / Simcox (1872) 98–99 ; Vömel (1892) ; Champlin (1871) 259–260 ; Holmes (1892) 28 (with literature defending documents as genuine).

³ See Holmes (1892) 110.

⁴ Goodwin (1901) 350–355 stated that the documents were not included in the ancient numbering of lines, « a new and most unexpected argument against the authenticity of the public documents which are found in our texts of the oration on the Crown and of some other orations of Demosthenes » (351).

⁵ See Salemenou (2010) 682–683.

⁶ See Salemenou (2010) 681.

⁷ MacDowell (2002) 46, n. 2 sides with Drerup (1898) 223–247, about whom he states : « Drerup gives a comprehensive survey of previous discussions of the authenticity of documents in Attic speeches, and rightly concludes that study should be based on the form and content of each document individually. »

⁸ A full edition of the papyri discussed in the paper is included in the D.Phil. Thesis, M. Salemenou, *Some Literary Papyri from Oxyrhynchus* (Diss. Oxford 2006). The papyri are forthcoming in a future volume of *The Oxyrhynchus Papyri* ; extracts are quoted here by permission of the Oxyrhynchus Papyri Project, Oxford and the Egypt Exploration Society.

of the Demosthenic documents, or even the genuine documents of the Demosthenic age. To avoid confusion, I shall divide the paper into two parts. In the first part, I shall evaluate each new reading separately and make the choice that, on my view, fits the contents of the transmitted letter best. In the second part, I shall attempt to argue that these variant readings might be indicative of sources now lost to us that Hellenistic scholars drew on to furnish their documentary passages.

I. Papyrus fragment A (P.Oxy. ined. Inv. C 229 22-7) preserves a fairly complete copy of the letter from Philip II to the Peloponnesians at § 157, and belongs to a copy from the speech to judge from the instruction to the court clerk to read out the « letter » (§ 156). The papyrus is of interest both as a testimony for the study of the forged documents in Roman Egypt and for its three new readings, one trivial but correct (16–17 : μ[εθ] | [οπ]λω[v] ἐρχομ[ενοι] instead of ἐρχόμενοι μεθ' ὅπλων), another strikingly new and possibly original (7–8 : τοι[c] συνέδ[ροισ] | [τ]ων ἀρχείων instead of τοῖς συνέδροισι), the other puzzling but of equal textual importance (25 : ἐπιτιχισμον corrected *calamo currente* to ἐπιτιχισμον). The hand can best be viewed in its immediate palaeographical context as a representative of the general type commonly referred to as « sloping oval » capitals and, in the broader palaeographical environment, as a specimen of the « Formal Mixed » style⁹. The best evidence for the date is provided by P.Oxy. II 223, Homer, *Iliad* 5 (pl. I), written on the other side of a petition, II 237, dated to after AD 186.

The text of both fragments has been collated with (and missing portions of the text have been supplied *exempli gratia* from) the edition of Dilts (2002).

I. Papyrus fragment A

	[ε]πιτολην	(§ 156)		[εἰς το] ἱερὸν τοῦ Ἀπολλ[ω]
	ἐπιτολ[η]	§ 157	15	[νοσ] τοῦ ἐμ Δελφοῖς κ[αί]
	[β]ασιλευς Μακεδ[ονων]			[τη]ν ἱερὰν χω[ρ]ὰν μ[εθ]
	[Φι]λιπ[πο]ς Πελοπ[ον]			[οπ]λω[v] ἐρχομ[ενοι] λην
5	[ν]ησιῶν [τ]ων ἐν [τη]			[λ]ατοῦσι· βουλομαι τ[ω]
	[συ]μμαχ[ια] τοῖς δη[μιουρ]			[θε]ωῖ μεθ υμῶν βοη[θεῖν]
	[γο]ις καὶ τοι[c] συνέδ[ροισ]	20		[κ]αὶ ἀμυνασθαι τοὺς [πα]
	[τ]ων ἀρχείων καὶ [τοις]			[ρα]βαινοντας τι τῶν ἐ[v]
	[α]λλοῖς συμμαχοῖς [πα]			[α]νθρώποις εὐσεβῶν ὧ[c]
10	[σι] χαίρειν ἐπ' ἐδὴ [οἱ]			[τ]ε σὺναντατε μετὰ τ[ων]
	[λοκρ]οῖ οἱ καλοῦμενοι Οὔ[ζο]			[οπ]λων εἰς τὴν Φωκ[ί]
	[λαί] κα[τ]οικούντες ἐν [Αμ]	25		[δα] ἐχόντες ἐπ[ι]τ[ι]χίτ[ι]μον
	[φισση]ν πλημμελοῦ[σιν]			.

The wording in the prescript, namely Πελοποννησίων τῶν ἐν τῇ συμμαχίᾳ τοῖς δημιουργοῖς καὶ τοῖς συνέδροισι, has been considered a reason for establishing the letter as spurious¹⁰. I should like to set out what I have been able to collect as evidence for a hypothetical social function of the σύνεδροι and δημιουργοί in classical times to attempt to bring into relationship those terms with the first new reading of the papyrus, [τ]ων ἀρχείων. The σύνεδροι whom we find in inscriptions of the third and fourth centuries were almost always magistrates of the highest rank, as in, for example, IG XXII 686, 5 (III BC) and

⁹ See Turner / Parsons (1987) 22.

¹⁰ Droysen (1893) 141–142 ; Treves (1940) 150.

IG XXII 43, 44 (IV BC) (according to LSJ). Judging by all the literary passages where *κύνεδροι* occur, we could state that *κύνεδροι* were « select commissioners » or « delegates » sent or authorized by all member states « to the assembly of the second Athenian League » (LSJ *s.v.* *κύνεδροι* II 1). We meet *κύνεδροι* three times in Thucydides, 4, 22 (twice), for select commissioners from Athens to talk peace with Sparta and come to some agreement, and in 5, 85, for the Melian commissioners in the debate. Next, we find *κύνεδροι* in several passages from Isocrates, as in 8, 29, for delegates sent to the assembly of the second Athenian League.

Similarly, we shall try and reconstruct the creation and development of the term *δημιουργοί*, from one stage to another, however speculative and hypothetical the attempt may be. That the *δημιουργοί* played an independent part in the social life of the Peloponnesians is evident from the inscriptions unearthed in several areas of the Peloponnese. Thucydides 5, 47 mentions *δημιουργοί* in connection with the cities of Mantinea and Elis in the text of the hundred-year treaty between Athens, Argos, Mantinea and Elis ; and Polybius (23, 5) in his account of the Achaean League. In an inscription, dated by Bingen to about the middle of the fourth century, we find *δημιουργοί* in Achaia in the Peloponnese, according to Bingen's reading¹¹. As a designation of chief magistrate (LSJ *s.v.* *δημιουργός* II), *δημιουργός* very likely existed in other Peloponnesian constitutions also¹². However, we lack inscriptional evidence to show that *δημιουργοί* were found everywhere¹³.

The term *τῶν ἀρχείων* in the papyrus determines the meaning of the prescript. It would mean the « town-hall, residence, or office of chief magistrates » (LSJ, *s.v.* *ἀρχεῖον* I) or the « college or board of magistrates, magistracy » (LSJ, *s.v.* *ἀρχεῖον* II). *κυνέδροις* might then be taken to mean *βουλευταίς*, in view of the new phrase (LSJ *s.v.* *κύνεδρος* II.2, with epigraphical evidence)¹⁴. Though certainly not the most natural way of expressing it, it is still conceivable that *κυνέδροις τῶν ἀρχείων* as *βουλευταίς τῶν ἀρχείων* would mean the halls of various towns and the *βουλευταί* who attended those halls¹⁵. If this is the sense intended, the prescript of the letter must then be translated as « Philip, King of Macedonia, to the magistrates and councillors of the allied Peloponnesians [who attended] those halls and to all his other allies, greetings. » Additionally, the fact that *ἀρχεῖον* is placed in the genitive should be taken as implying that this was perhaps an original reading that did not simply infiltrate the text of the tradition, rather than a gloss that has intruded into the text.

The wording after the prescript is apparently identical with that of the letter from Philip in the medieval tradition. This is a fact of some interest for the textual history of the Demosthenic « documents ». A striking and technical word, also unattested in the manuscripts, breaks the overall flow of the passage. The term *ἐπιτειχισμός* is used figuratively once in Demosthenes, 18, 87, to mean « plan of attack » (LSJ *s.v.* *ἐπιτειχισμός* = *ἐπιτείχισις*), as opposed to literally meaning « building a fort on the enemy's frontier » or « fort or stronghold placed on the enemy's frontier » (LSJ *s.v.* *ἐπιτείχιμα* 1), with several examples adduced from prose narrative¹⁶. The term *ἐπιτιττιςμός*, on the other hand, is placed as an interlinear correction to denote in its regular usage the meaning of « store or stock of provisions » (LSJ *s.v.* *ἐπιτιττιςμός* 2)¹⁷.

¹¹ See Bingen (1954) 402–407.

¹² See Holmes (1892) 110.

¹³ See Murakawa (1957) 389–393.

¹⁴ See Κασσιμάκου (1975) 606.

¹⁵ I owe this suggestion to Professor Christopher Pelling, whom I most warmly thank for his feedback given on these papyri.

¹⁶ For a more detailed discussion on the term *ἐπιτειχισμός* in its literal and metaphorical sense, see Westlake (1983) 12–24.

¹⁷ The scribe first wrote *ἐπιτειχισμῶν*, which he then altered to *ἐπιτιττιςμῶν* by converting τ into c and by substituting τ in place of χ above the line.

The two variant readings have clearly been designed for the same place in the speech. Only in this letter from Philip is it relevant to talk about planning an attack, placing a stronghold or stocking up on provisions. The variants may then be presumed to be alternatives. But which one is the most viable alternative? The word ἐπιτειχισμός might be defended as meaning figuratively what it means when used in Demosthenes, « having the plan to attack », or « having this place as the basis of operations », or « with a plan of attack », or « casting about a plan of attack against those who transgress in any way the sacred principles of religion ». But ἡμερῶν τετταράκοντα, if it followed in the document – which would be right where the document breaks off – does not tie in well with ἐπιτειχισμόν : « having the plan to attack for forty days » would place an intolerable strain on ἔχοντες.

The corrected reading in the papyrus, ἐπιτιτιςμός, seems the most appropriate noun to convey the sense intended for the passage, which is that of an army or state meeting in full force with forty days' provisions. The original document must of course have specified a day by which the armies were to join Philip II, which is another reason why this document is not without objections. As Simcox plausibly argues, it would be absurd to require an army or state to be ready with forty days' provisions, if the service might begin any day of the month¹⁸. There would also be much plausibility in Simcox's theory that the Demosthenic documents appeared in the margin before they appeared in the text¹⁹ ; in this way we should be able to adopt the only satisfactory explanation for dates or the lack of them in the forged document : we may suppose that details of this kind disappeared in the process of transference of the documents from the margin into the main text, which is more than we can believe of a forger and the reasons for which he did not provide a date.

Papyrus fragment A now shows that such documents might exist in variant forms : the ancient and byzantine copies of the letter from Philip to the Peloponnesians differ only in a few individual but important details, as may be seen from the readings just presented. This is corroborative evidence for a long established view first expressed by Colin Roberts : « A compiler might add to whatever text of Demosthenes he chose his own selection of the documents ; thus we could account for the various combinations of traditions in text and documents which are found in the mediaeval MSS., the papyri and the ancient citations. »²⁰ Furthermore, two papyri were discovered to contain documentary passages of § 221 that are found in none of the Byzantine manuscripts and yet differ from each other in the prescript²¹. But the prescript of the letter in P.Oxy. LXII 3009 is identical to the wording of the prescript in the letter preserved in the Byzantine manuscripts at § 157. The papyri provide further evidence that « the documents of this speech were fabricated by various people and circulated in different forms and contexts »²².

Like the variant readings preserved in the two papyri discussed above, the variant ἐπιτειχισμός might be due to a different version of the letter of Philip circulating in Hellenistic times, and there it might perhaps have made perfectly good sense. Hence, too, the wrong variant, ἐπιτειχισμός, were first introduced in the text of this document instead of the right variant, ἐπιτιτιςμός. This accounts for the need to pertinently evaluate the variants in many cases (as in the case of τοῖς δὲ συμβούλοις, unanimously attested in the Byzantine manuscripts *vis-à-vis* the new reading in Papyrus fragment B), and for the historical difficulties met in the document. Similarly, συνέδροις τῶν ἀρχείων must be nearer the original reading than the version of the prescript preserved in the Byzantine

¹⁸ See full discussion in Simcox / Simcox (1872) 105.

¹⁹ Simcox / Simcox (1872) 105 and 110.

²⁰ See P.Ant. I 27, p. 66.

²¹ See P.Oxy. LXII 3009 (II AD) ; P.Haun. I 5 (I/II AD).

²² See Yunis (2001) 234.

manuscripts ; the phrase restores sense in an obscure prescript without being in a glossator's language.

Papyrus fragment B (P.Oxy. ined. Inv. 34 4B.77/D(2-3)a, 34 4B.77/D(4-6)c,d) covers a wide area of the text of Demosthenes *De Corona* (§ 110–194), and inserts one fairly complete passage of a law at § 120 and a copy from the letter of Philip II to the Peloponnesians at § 157. The single hand at work is a small elegant specimen of the « Formal Mixed » style of the « sloping oval » type²³. It is closely similar to P.Oxy. VII 1016 Plato, *Phaedrus* 227a – 230e, on the front of which there is a list of landowners of the « past thirteenth year » of an unnamed emperor (P.Oxy. VII 1044). If we judge that the hand belongs to the late second century on palaeographical grounds, then we might assume as well that this thirteenth year belongs to the reign of Marcus Aurelius (173/174) or that of Septimius Severus (205/206) ; but such judgements are almost always bound to be fallible²⁴.

II. Papyrus Fragment B

· · · · · [ενετωτο]ς μην[ος λωου] (§ 157) [ως η]με[ρις] αγ[ομεν] ως δε] [Αθηνα]ιοι βοη[δρομιω] [voc ως] δε Κορ[ινθιοι Πα] 5 [νημο]ν τοις δε [μη συ]	[ναντη]ζασι π[ανδημει] [χρησο]μεθα τ[οις εν τη] [συνθ]ηκη κ[ειμενοις] [επιζη]μιοι[ς ευτυχει] 10 [τε ο]ρθ[ον] οτ[ι] φευγει] [τας ιδια]ς π[ροφασεις]

In so far as one can judge from so short a stretch of surviving text, the letter of Philip has to a large extent the same wording as that of the Peloponnesian letter in the Byzantine manuscripts. But it also seems to offer a possible true reading, which has been anticipated by modern conjecture, partly preserved in the text and partly recovered from the lacuna, in a phrase suspected by nearly all editors of being corrupt.

The words attested by the medieval manuscripts, τοῖς δὲ μὴ συναντήσασιν τοῖς δὲ συμβούλοις ἡμῖν κειμένοις, have normally been considered to be corrupt by scholars as being unnecessary for the meaning intended in the passage, and grammatically defective due to the presence of a second connective particle within the same clause. Most editors have followed Schaefer, who proposes to leave out all that intervenes between χρῆσόμεθα and ἐπιζημίους, *i.e.* τοῖς δὲ συμβούλοις ἡμῖν κειμένοις. Those editors (Butcher *et al.*) and LSJ (χρῆσόμεθα ἐπιζημίους = ἐπιζημιώσομεν, I 2) treat ἐπιζημίους as an adjective qualifying the substantively used participle τοῖς μὴ συναντήσασιν, that is the object of the governing χρῆσόμεθα. This would leave a kind of sense to the passage : « those who refuse to attend the meeting with all their available forces we shall treat as liable to the penalties of war ».

Several other scholars, who have variously attempted to restore sense by emending a presumed corrupted reading, rightly reject deletion of the passage. Westermann's universally accepted conjecture τοῖς ἐν τοῖς συμβόλοις ἡμῖν κειμένοις (according to Dilts) is a distinct improvement to the sense and could even be regarded as the true reading that lies behind the meaningless συμβούλοις. All other editors who have emended the passage (Lipsius *et al.*) and some later ones generally treat ἐπιζημίους as a substantive and τοῖς μὴ συναντήσασιν as a relative dative participle. The sense would then be : « as for those who

²³ See Turner / Parsons (1987) 22.

²⁴ Youtie argued that if the abbreviation in 1044 is expanded to ἔτους, this would set the date for the document at AD 235 ; see Youtie (1976a) 7 and Youtie (1976b) 14. Since then Rowlandson has concluded that, although the first of Youtie's arguments is untenable, his second argument still makes it likely, though not certain, that P.Oxy. VII 1044 is to be dated after AD 226 ; see Rowlandson (1987) 290.

refuse to attend the meeting with all their available forces we shall use the penalties provided [in our agreement ?] ».

In papyrus fragment B, we are most likely to have unearthed a possible new reading which Simcox believes must have fallen out of the original document. The corrupted reading, τοῖς δὲ συμβούλοις ἡμῖν κειμένοις, may have arisen from mistaking two clauses, which Simcox reads in the document : τοῖς δὲ συναντήσασιν πανδημεὶ συμβούλοις χρῆσόμεθα · τοῖς δὲ μὴ [κατὰ τὰς συνθήκας] ἡμῖν κειμέναις, ἐπιζημίους²⁵. This theory would explain how the term arose in the papyrus : if rightly supplemented, [συνθ]ήκη would retain the mood of what Philip supposedly said to the δημιουργοί and κύνεδροι of the Peloponnesians or thought in the Peloponnesian correspondence, while there are enough parallels in the forged decrees of *De Corona* to substantiate the word (29, 164 twice, 165–166 and 181).

In all the instances stated above, compilers talk in the plural about the « articles of agreement, and hence, covenant, treaty between individuals or states » (LSJ *s.v.* συνθήκη II 2). A remarkably close parallel comes from the first letter of Philip to the Athenians at 18, 39, καὶ ταῦτα οὐδὲ συμπεριελημμένων τῶν Φωκέων ἐν ταῖς κοιναῖς ἡμῶν συνθήκαις. Here, συνθήκαις does not mean « treaties » in general but « terms of treaty », which might otherwise have turned into « penalties » (§ 157 : ἐπιζημίους) and must include those having an agreement. But Philip claims that the Athenian policy to take the field against him strikes him as unreasonable, for he subdued the Phocians who were not included in the terms of treaty upon which they had agreed.

Another document which, as far as I know, has not been utilized for the elucidation of Philip's letter to the Peloponnesians, although it provides the closest parallel to the τοῖς ἐν τοῖς συμβόλοις ἡμῖν κειμένοις clause (and now to the τ[οῖς ἐν τῇ] | [συνθ]ήκη κ[ειμενοῖς] | [ἐπιζημιοῖς] clause), is the second letter of Philip to the Athenians (18, 77). The relevant portion reads οὐ συμπεριελημμένοις δὲ ἐν ταῖς τῆς φιλίας κοινῇ κειμέναις ἡμῖν συνθήκαις. In this letter, Philip states that the Athenians concealed the true reasons of their enterprise, namely their design to send vessels to help the Selymbrians who were not included in the articles of friendship mutually agreed upon between the Athenians and Philip. It seems to be taken for granted that each letter of Philip is in the regular style of all other letters, which have come down to us under the name of Philip, whereas we could of course maintain that they all might have been taken from somewhere. This argument will be dealt with in the last part of this paper.

Westermann's alternative has similar qualities in the meaning, without the advantage of the documentary parallels of συνθήκη : the term συμβόλοις has a definite point as the normal term used in documents for a « treaty between two states providing for the security of one another's citizens and states for the settlement of commercial and other disputes (usually in the law courts of the defendant's city) ». It also becomes clear from the examples cited in LSJ (*s.v.* σύμβολον II 3) that the term was quite general in scope, not merely commercial as was once believed by scholars²⁶. But σύμβολα is not the term compilers use for treaties, nor do they anywhere else say that procedures were regulated in σύμβολα in cases that involved citizens of both states.

This discussion leaves open the question whether the restored συνθήκη is the original reading in the document. If συνθήκη is the original reading, it is conceivable that it would itself have been glossed by a reference to σύμβολα though *utrum in alterum* may not be in its favour : συνθήκη gives the same sense more explicitly, which means that it may have itself originated as a scholiast's gloss intended to clarify the meaning of an original σύμβολα, but not the other way around. But I would have thought that if συνθήκη were the

²⁵ See Simcox / Simcox (1872) 195, n. 14.

²⁶ See De Ste Croix (1961) 100–101, 104 and 106–108, with epigraphical evidence on the term σύμβολα in Appendix A. See also Gauthier (1972) 85–89, with Lewis (1975) 262.

only reading attested in the manuscript tradition, no one would have objected to it and everyone would have defended it as perfectly fitting for the sense, pointing irrelevantly to all the other examples of the word $\kappa\upsilon\nu\theta\acute{\eta}\kappa\eta$ in the forged documents. But who could have guessed the true reading in a forged document? How many other variant readings may have been current in ancient copies of the letter from Philip to other member states? We have no ground for supposing that Philip and the Peloponnesians had adopted any federal constitution. Yet this historical difficulty may be accounted for by supposing inaccuracies in the original draft of the document, on account of the documents referring by nature to historical matters, which their compilers did not fully understand.

II. In the light of the striking new readings, the survival of the two partly preserved copies from the same letter of Philip suggests that here we have remnants descending from the same manuscript. Such a hypothesis, undeniably economical, encounters one main objection which scholars have made in the discussion on the distribution of the forged documents in the tradition: instead of the linear transmission of the documents, one has to envisage multiple recensions of forgeries that circulated contemporaneously²⁷. Yet it remains true that both papyri must have been copied from somewhere, and it is *prima facie* likely that papyri of at least well-known pieces such as the diplomatic correspondence of Philip were copied locally, whether it be in particular *scriptoria*, by master-scribes or scholars. This is perhaps not a conclusion to be dismissed: the hypothesis should remain open.

But even assuming that such *scriptoria* or master-scribes existed, as is required by the hypothesis, the official letters themselves are of a kind to strengthen the presumption created by the presence of all other documents, which from their nature cannot have been the letters which Demosthenes had the clerk recite in court. However, it is not necessary, in order to make out their genuineness, to suppose that Demosthenes had the documents inserted in the final copy of the speech, but « only that they were actually taken from the public archives, on the supposition that they were the identical records referred to in the text, and not fabricated ». If the original documents were initially preserved separately from the speech, it would not have been difficult to imagine how they would have come to be incomplete. Thus, « it is very conceivable to imagine that the records themselves, from a certain point, may have been lost or mislaid, or from some other cause rendered defective »²⁸.

It may be fairly doubted whether it is worthwhile to put forward any theory concerning the Attic archives, when we clearly lack any evidence for them. The documents that could have been taken from the Attic archives are fabricated in their temporal frame: names and dates are almost uniformly wrong. If we suppose with Boeckh (as cited by Simcox and Simcox) that the documents were put up separately, containing the name of the archon, the day and the month of the archonship, it is still inconceivable that anybody could have mistaken the name of the archon, or the day and the month for that matter²⁹. However, we somehow feel forced again to the argument that true readings in the documents, such as these we have encountered in the papyri, can wander only if their compilers had access to a central repository of documents with authentic material preserved.

Boeckh has proposed a tempting hypothesis to meet the difficulties in making out the correspondence of Philip in the temporal frame placed, which is generally assumed as the starting point of any attempt made to maintain that the documents are in some respects

²⁷ See Yunis (2001) 30.

²⁸ These are the first two arguments in favour of the genuineness of the documents that Champlin (1871) 259 places in an Appendix to his edition of this speech, where he weighs the arguments *pro* and *con* upon this long-disputed question (257–260).

²⁹ See Simcox / Simcox (1872) 98.

genuine³⁰. He supposes that the documents were taken from a collection of decrees etc., which followed the arrangement, as Boeckh conceived it, of the Attic archives³¹. When, now, these documents were taken from the archives for collection, the name of the archon may have been lost or overlooked, the date of the archonship of such and such a one mistaken for such and such day and month³². The compiling of collections of such documents would in a broad sense be part of the same intellectual trend, oriented towards the acquisition, exhibition and ordering of solid background knowledge for educational purposes, that produced such specialized works in Hellenistic times as the books of Callimachus and other literary works.

Encyclopedic collections of various types of documents would be meant to serve as storehouses from which contemporary scholars could glean many an erudite fact or turn of a word, phrase or passage with which to season or compose their documents. Depending on their educational level, they might make virtually no mistakes or many and incomprehensible mistakes in using the collection, especially if they tried to produce summaries instead of copying at length; one can only imagine how an inept scholar, set to make epitomes from such a collection, might have produced an objectionable document like this letter of Philip. The actual process of collecting documents into catalogues or prose handbooks is not documented for the Hellenistic period proper. However, considerable interest in collecting decrees is known to have been current from the writings of Alexandrian grammarians of the time³³.

All in all, these (τοι[ς] συνεδ[ροισι] | [τ]ων αρχαιων, επιτιτιμον, [συνθ]ηκη) and other readings in the transmitted documents of the speech *De Corona* constitute cases where we could take editors to task for the implications of deleting or omitting the spurious documents from their editions as extraneous to the Demosthenic corpus. The spurious documents are neither outright forgeries nor school exercises; they are the product of the work of different writers with differing degrees of skill, making use of authentic elements and creating their own documents. The documents transmitted in the manuscripts do merit a place in the text of Demosthenes' speech.

Bibliography

- Bingen, J. (1954), « Inscriptions d'Achaïe 18. Fragment de traité (?) », *BCH* 78, 402–407.
 Champlin, J.T. (1871), *The Oration of Demosthenes on the Crown* (Boston).
 De Ste Croix, G.E.M. (1961), « Notes on Jurisdiction in the Athenian Empire. I », *CQ* 11, 94–112.
 Dilts, M.R. (2002), *Demosthenis Orationes I* (Oxford).
 Drerup, E. (1898), « Über die bei den attischen Rednern eingelegten Urkunden », *Jb. Cl. Ph. Supp.* 24, 221–336.
 Droysen, J.G. (1893), *Kleine Schriften zur alten Geschichte I* (Leipzig).
 Gauthier, P. (1972), *Symbola : les étrangers et la justice dans les cités grecques* (Nancy).
 Goodwin, W.W. (1901), *Demosthenes : On the Crown* (Cambridge).
 Holmes, A. (1892), *Demosthenes I : De Corona* (London).
 Κασιμάκου, Ν. (1975), *Δημοθέωνος Λόγοι : Περί του Τεφάνου* (Αθήνα).
 Lewis, D.M. (1975), « The Rights of Aliens », *CR* 25, 262–263.
 MacDowell, D.M. (2002), *Demosthenes : Against Meidias, Oration 21* (Oxford).
 Mathieu, G. (1958), *Démosthène : Plaidoyers politiques IV* (Paris).
 Murakawa, K. (1957), « Demiurgos », *Historia* 6, 385–415.
 Rowlandson, J.L. (1987), « P.Oxy. XLII 3047, VII 1044, and the Land Tax in Kind », *ZPE* 67, 283–292.

³⁰ Considerable difficulty is found in making out the coincidence between the Macedonian month Lous, the Attic month Boedromion and the Corinthian month Panemus in the letter, since Lous did not correspond to Boedromion, while Panemus corresponded to the Athenian month preceding Boedromion. See Simcox / Simcox (1872) 105 and Champlin (1871) 207, n. 157.

³¹ See Simcox / Simcox (1872) 98–99.

³² This is the third argument Champlin puts forward in favour of the genuineness of the documents; see Champlin (1871) 260.

³³ See Simcox / Simcox (1872) 99.

- Salemenou, M. (2010), « Conventions Governing the Formatting of Documentary Titles and Passages in Demosthenes' Speeches », in Gagos, T. (ed.), *Proceedings of the 25th International Congress of Papyrology, Ann Arbor 2007 (Am. Stud. Pap., Ann Arbor)* 679–684.
- Simcox G.A. / Simcox, W.H. (1872), *The Orations of Demosthenes and Aeschines on the Crown* (Oxford).
- Treves, P. (1940), « Les documents apocryphes du *Pro Corona* », *Les Etudes Classiques* 9, 138–174.
- Turner, E.G. / Parsons, P.J. (1987), *Greek Manuscripts of the Ancient World* (2nd ed., *BICS Suppl.* 46, London).
- Vömel, J.Th. (1892), *Demosthenis Orationes Contra Aeschinem : De Corona et De Falsa Legatione* (Leipzig).
- Westlake, H.D. (1983), « The Progress of Epiteichismos », *CQ* 33, 12–24.
- Yunis, H. (2001), *Demosthenes : On the Crown* (Cambridge).
- Youtie, L.C. (1976a), « P.Oxy. VII 1044 », *ZPE* 21, 1–13.
- Youtie, L.C. (1976b), « A Terminus Post Quem for the Oxyrhynchus *Phaedrus* », *ZPE* 21, 14.

HERAKLEOPOLITE MERIDARCHS IN THE FIRST CENTURY BC ?

Erja Salmenkivi¹

It is a well-known fact that the Arsinoite nome was divided into *μερίδες* which occur in the administrative terminology of the nome during both the Ptolemaic and Roman eras. The *Duke Data Bank of Documentary Papyri* yields a total of 22 occurrences of the official called *μεριδάρχης* and a tax called *μεριδαρχική* out of which sixteen originate in the Arsinoite nome. All the remaining six occurrences derive from the Herakleopolite nome and are dated to the first century BC². The aim of this paper is to scrutinize the extant evidence of the Ptolemaic meridarchs in detail. Even though the explicit sources of this office are scarce, I believe that careful examination of the texts that have been preserved can improve our understanding of the administrative system of the late Ptolemaic period.

On the basis of the Arsinoite occurrences, it has been concluded that the office of the meridarch would have been associated with the *merides* into which only Arsinoites was divided. As most of the occurrences are dated to the Roman period, several scholars studying the administration of Roman Egypt have touched upon the role of the meridarchs in the Arsinoite nome. Fabian Reiter, for example, concluded that during the third century AD, the meridarchs were responsible for collecting similar tax-like payments in the same manner as the nomarchs. He has further noted that the Roman meridarch was more likely to be a colleague of the nomarch than his subordinate since the meridarch was also appointed by the *boule* in the Arsinoite nome during the third century AD³.

Out of the Arsinoite attestations of meridarchs, only three are dated to the Ptolemaic period. The earliest of these is a register of crown land from Kerkeosiris dated to February / March 120 BC (P.Tebt. I 66). Of the land in question in line 55 and following, there is a reference to the farmers from the village in question having sworn to the meridarch called Dionysios to sow the land. P.Tebt. I 183 (late II BC) attests a petition of a farmer to an official called *κωμομειθωτής*, and the petitioner refers to a payment of (probably) 45 artabas of wheat to the meridarch called Apollonios. Finally, P.Bingen 57 is a petition addressed to the meridarch Artemidoros from a certain Onnophris, a priest of the temple of Soknebtynis in Tebtynis. The content of the petition evades us, but the editor of the document, Frédéric Colin, has discussed the role of the addressee in detail. He, too, concludes that the meridarch was an Arsinoite officer, and he further suggests that meridarchs mentioned in the Herakleopolite documents BGU VIII 1828, 1856, and 1872 could, in fact, have been in charge of a *meris* in the Arsinoite nome, but that their jurisdiction might have been extended over the border into the Herakleopolite nome. Thus, he suggests that Artemidoros in P.Bingen 57 could, in fact, be the same person as the one mentioned in the Herakleopolite document BGU VIII 1856, 11–12.

This last document, dated to the mid-first century BC, is a complaint against a woman to whom the petitioner has leased some farmland, but who has not paid the proper rent or other charges on behalf of the land. The petitioner refers to a letter written to the meridarch Artemidoros, and finally asks the person to whom the letter is addressed – but whose name is not preserved – that the matter be directed to this same Artemidoros in order for him to collect the rent from the lessee.

It is, I think, impossible to say for sure whether these two Artemidoroï are identical or not. Be that as it may, Colin has made another suggestion which I would like to discuss

¹ This paper is part of a «Centres of Excellence in Research» programme 2006–2011 of the Academy of Finland.

² See Tables 1 and 2 *in fine*.

³ See Reiter (2004) 90, 276 and 285.

further. He has proposed that the meridarchs Herakleides attested in BGU VIII 1828, and Herakleios attested in BGU VIII 1872, could, in fact, be one and the same person. He gives as a parallel the names of the pair of detectives Dupond and Dupont (or Thomson and Thompson) in the comic series of Tintin. This suggestion is based on the similarity of the names and the close dating of the documents. I think, however, that the dating of BGU VIII 1872 should be revised.

BGU VIII 1872 is a letter which a certain Sokrates writes to a certain Heliodoros⁴. I find it likely that this Heliodoros is the same person who John Oates concluded was first the royal scribe of the Herakleopolite nome from 61/60 until at least December 13th, 57 BC. After his tenure as royal scribe, he succeeded a certain Paniskos in the office of the strategos. Oates places the *strategie* of Heliodoros with reasonable certainty between that of Paniskos and that of Seleukos, that is, between the years 55 and 51 BC⁵. The letter of Sokrates to Heliodoros is dated to Pachon 10th, year 2, which in the *editio princeps* was understood to be the second regnal year of Kleopatra, that is, May 3rd, 50 BC. But, as Oates has already noted (see note 5 above), this letter could just as well be dated to the second year of Berenike IV, that is, to May 4th, 56 BC. In fact, the successor of Heliodoros, Seleukos, is attested as *strategos* in year 30 (BGU VIII 1826), year 30 = 1 (e.g. BGU VIII 1827) and year 2 (BGU VIII 1761), that is, from 52/51 to 50 BC. Soteles, the successor of Seleukos, is attested as *strategos* in years 2 (e.g. BGU VIII 1760) and 3 (BGU VIII 1794), that is, 50/49 BC⁶. This sequence, in my opinion, indicates that Heliodoros should have disappeared from the scene of the official archives attested in BGU VIII by the second regnal year of Kleopatra, and that BGU VIII 1872 should be dated to 57/56 BC. The only other possibility, that is, that Heliodoros in BGU VIII 1872 would be someone other than (first) the royal scribe and then the *strategos* attested in the archives of the eighth volume of BGU, is extremely unlikely.

With the revised date for BGU VIII 1872, I find Colin's suggestion, that is, that the meridarch Herakleios mentioned in BGU VIII 1872, and Herakleides (attested as meridarch in BGU VIII 1828) were one and the same person, unlikely. With approximately five years in between these two meridarchs, and taking into consideration the fact that both names seem to have run in the families in Herakleopolite context, I find it very doubtful that these two names might have been confused in any official correspondence in the Herakleopolite nome⁷.

Thus, so far, we have three meridarchs mentioned by name who occur in Herakleopolite documents : 1) Herakleios in year 56 BC, of whom it is said that because he is in Herakleopolis, it should be written to his subordinate not to be idle but to look after the winnowing (BGU VIII 1872, 3–9, see n. 4 above). 2) Herakleides, attested in BGU VIII 1828, dated to 52/51 BC. The document is a petition to the *strategos* Seleukos in which the petitioner, Ptolemaios son of Epinikios, who is a guard of the prison in a village called Phebieus, claims that during the current 30th year which is also the first, he has cultivated nine arouras of land, and that the rent paid in kind for this land was set at five artabas of

⁴ BGU VIII 1872, 1–17 : Σωκράτης Ἡλιοδόρῳ | τῷ ἀ[δελ]φῷ[ι] χαίρειν | καὶ ἐρρῶσθαι. ἐπεὶ Ἡράκλειος ὁ μεριδ[ά]ρχης | ἐν Ἡρακλέους πόλει | ἐστίν, γραψάτωι | τῷ παρ' αὐτοῦ οὐκ ἐτι ἀργ[ή]σας τὰ | λοιπὰ λικμήσαι. | μόλις δὲ χ[θ]ε[ρ]ε | παρακληθε[ί]ς ὑπ' ἐμοῦ | ἐπέταξε λι[κ]μήσαι | τὴν κριθήν. ἐπιμελὲς οὖν ἦ[γ]ησαι, | ὥς τὰ λοιπὰ λικμήσει. αὐτοῦ ἐπιμ[ε]λ[ο]ν | ἴν' ὕ[γιαίν]ης· ἐρρῶσο (ἔτους) β Παχ[ών] ι.

⁵ See Oates (1995) 111–112.

⁶ On the basis of the *stratego*i who succeeded one another without a break, BGU VIII 1810, 7 was dated to (ἔτους) α in the *editio princeps*. I believe this date is correct, as the sender of BGU VIII 1810 is Seleukos. In BL VIII 49, it has been suggested that the letter could have been written in year 4 (ἔτους δ), but Seleukos should have been succeeded by Soteles (or by Eurylochos) by the fourth year. Eurylochos, the successor of Soteles, is attested as *strategos* in at least years 5 (BGU VIII 1811) and 5/6 (BGU VIII 1769), that is, 47/46 BC.

⁷ In BGU VIII alone, we have two persons called Ἡρακλείδης τοῦ Ἡρακλείδου (in BGU VIII 1774, 2–3 and 1832, 3), and two called Ἡράκλειος τοῦ Ἡρακλείου (BGU VIII 1736, 8–9 and 1775, 4).

lentils per aroua by a certain Soteles. Presumably, the point is that the petitioner had already paid the amount of 45 artabas of lentils as he asks Seleukos to write to the meridarch Herakleides about the matter⁸. 3) Artemidoros, mentioned in BGU VIII 1856, 11–12, who may or may not be identical with the Arsinoite meridarch of the same name to whom P.Bingen 57 is addressed.

There are three further Herakleopolite documents which mention a meridarch : BGU VIII 1808 (written on the verso of 1828 and thus dated after 51/50 BC) and BGU VIII 1855, and – last but not least – BGU XIV 2370. As a matter of fact, the last mentioned document has recently been used as evidence that the Herakleopolite nome was also divided into *merides*, just like the Arsinoite nome, by the early first century BC⁹.

BGU XIV 2370 is an account of tax arrears of various toparchies of the Herakleopolite nome, dated on the basis of the mention of the 33rd and 34th regnal years to some time after 84/83 BC. The sums of still missing taxes are calculated according to the tax and sometimes according to a village. The document does not mention what would happen if the locals were not able to collect the missing sums by the required dates which are also indicated after the sums of the taxes. Three toparchies, Peri Polin, Peri Tilothin and Kato (Agema) are required to pay the taxes listed in two instalments within eight months. There is certainly something missing from the beginning of the document as the first preserved lines of the first column read : « the aforementioned sums make 75 talents, 5315 drachmas ». Then follows a poorly preserved line and, after that, something which is most likely meant as a kind of title : « which (sums), as he writes, the below mentioned meridarchs have not been able to collect »¹⁰.

We do not know the title or name of the person whose report is referred to, but the reference to meridarchs is clear. After the first three lines there follows, again as titles or headings in lines 4, 16 and 26, the names of three known Herakleopolite toparchies with three personal names : Sarapion in Peri Polin, Alexandros in Peri Tilothin, and Imouthes in Kato (Agema)¹¹. The editor of BGU XIV, William Brashear, interpreted these three persons as the meridarchs. I quote his commentary on line 3 : « μεριδάρχων : Man kennt Meridarchen im Herakleopolites bereits in BGU VIII 1828, 1872, u.a. Wenn schon nirgendwo von μερίδες ausdrücklich die Rede ist, scheint es doch, daß die Toparchien in μερίδες zusammengruppiert wurden. Obwohl man sonst geneigt wäre, die unten genannten Beamten für Topogrammateis der einzelnen Toparchien zu halten (Z. 4, 16, 26), sind sie laut dieser Überschrift Meridarchen, und die erwähnten Toparchien sind wohl jeweils eine von mehreren unter ihrer Jurisdiktion. »

In other words, Brashear assumed that, analogous to the neighbouring Arsinoite nome, the Herakleopolite toparchies would have been arranged into μερίδες by the early first century BC, and that the jurisdiction of the Herakleopolite meridarchs would have extended over several toparchies. There is, however, one other document that attests a meridarch in connection with only one Herakleopolite toparchy, that is, BGU VIII 1808. This document

⁸ BGU VIII 1828, 1–20 : Σελεύκωι συγγενεῖ καὶ στρατηγῶ[ι] | καὶ ἐπὶ τῶν προσόδων | παρὰ Πτολεμαίου τοῦ Ἐπινίκου | δεσμοφύλακος τοῦ ἐν Φνεβίει δεσ|μωτηρίου. γεγεωργηκότος μου | ἐν τῷ ἐνεστῶτι λ. τῷ <καὶ> α (ἔτει) | ἀπὸ τῆς πρότερον Ἀπικκίου προσ|όδου περὶ Φνεβία ἐν τῷ πρό|τερον Ἀγελάου κλήρῳ ἀρούρ(α)ς θ | ἐκφορίου τοῦ σταθέντος ἐκάτης | ἀρούρας φακοῦ (ἀρτάβας) ε παρὰ Σωτέλους | προῆγμαι τὴν τοῦ ὑπομνή- ματος ἐπὶ|δοσιν ποιήσασθαι. ἀξιώ ἐὰν | φαίνεται συντάξαι γράψαι Ἡρα|κλείδῃ τῷ μεριδάρχει κομικά|μενον τὸ προκειμενον τῶν ἐκφορίων κεφάλαιον μὴ παρενοχλεῖν με, | ἵν' ὃ τετευχῶς τῆς παρὰ σοῦ | βοηθείας. | εὐτύχει. The mention of Soteles in line 11 may be an indication that Soteles, like Heliodoros before him, was first in the office of the royal scribe under the *strategie* of Seleukos and then succeeded Seleukos in the office of *strategos* ; see Oates (1995) 115.

⁹ See Falivene (2009) 529.

¹⁰ BGU XIV 2370, 1–3 : γίνεται τὰ προ[κ]είμενα (τάλαντα) οὐ ἔτι | καὶ ἀπὸ τῶν πρὸς τας [...] τ[ὴν] ἀ γράφει διδῶσθαι ὑπὸ τῶν ὑπογεγραμμένων μεριδάρχων.

¹¹ BGU XIV 2370, 4, 16 and 26 : Περὶ Π[όλ]ιν [C]αραπίωνος (...) Περὶ Τι[λ]ῶθιν Ἀλεξάνδρου (...) Κάτω τοπαρχίας Ἰμούθου.

is a draft of an official account listing sums, probably due or collected in money, from various villages and officials. Line 14 reads : Πέραν μεριδάρχο(υ) κ. Πέραν is unambiguously a toparchy, as are most likely the entries that follow (15 : Τεκθὼ γ | Κώϊτου ι)¹². The reason for the occurrence of a meridarch could be analogous to line 1, for example, where the responsible persons for the sum mentioned are indicated as the *logentai* of Tekmi. Thus, we have altogether four Herakleopolite toparchies in which a meridarch was responsible for payments of some kind. However, evidence for Brashear's assumption that the meridarchs' jurisdiction extended over several toparchies is difficult to find.

All the above considered, I find it possible that by the mid-first century BC, there were meridarchs in the Herakleopolite nome and that their jurisdiction could have been one toparchy. If this is the case, I find two ways of explaining the situation.

First, it is possible that during the first half of the first century BC, toparchs were replaced by meridarchs in the Herakleopolite nome. The reason for this suggestion is that even though *topogrammateis* are abundantly attested in the first century, I have not been able to trace any toparchs in the Herakleopolite nome at this time. As a matter of fact, the only toparch attested anywhere in the first century BC is mentioned in P.Tebt. I 189, an account in which it is noted that a certain Koprias has paid something « through the toparch » (Κοπρίας διὰ τοπάρχου ἀργυρίου κδ ἀνὰ Αχιν ω). This account is dated to the early first century, and in fact, I would not be surprised if the toparchs were also removed from the administrative hierarchy in Arsinoites some time during the first half of the first century.

Another possibility is that the meridarchs had nothing whatsoever to do with the Arsinoite *merides* or jurisdiction based on topographical divisions. In an article that appeared in 1991, Maria Rosaria Falivene has discussed, among other things, the jurisdiction of the Ptolemaic nomarch, and suggested that the title of this official was not derived from the topographical term nome but from the verb νέμω, that is, from the responsibilities of being the supervisor of the distribution of crops¹³. In a footnote, she adds : « On the analogy of νομάρχης / νέμω, μεριδάρχης may well derive from μερίζω “to assign one's share” to each of the parties, e.g. king and lessees in land-leasing contracts, or king and tax-farmers, especially in that fixed rates had to be readjusted as a consequence of various possible kinds of disruption. »¹⁴ As Thomas Derda quite recently noted, Falivene's article attracted little attention from historians, but I agree with him that we should take her suggestion seriously¹⁵. At least in the light of the contents of the Herakleopolite first century BC documents mentioning meridarchs, the idea that the foremost duty of this official was to be in charge of « assigning shares » that often dealt with farmland and / or taxes levied upon land seems perfectly possible.

I would like to conclude that a careful examination of the extant evidence of the meridarchs shows that the office is only attested in 1) the Arsinoite and 2) the Herakleopolite nomes both during the Ptolemaic and Roman times. This does not mean, however, that the office would necessarily have been connected with topographical divisions of nomes into *merides*, but it could have been connected with administrative adjustments of the toparchies, which are attested throughout Egypt during the late Ptolemaic period. The functions of the meridarchs seem to have often been connected with payments that were levied upon farmland, and thus, the office may even have been introduced during the first half of the first century BC in order to administer the « assigning of shares », that is, administering both expenses and revenue of the highly important source of income, the land.

¹² See Falivene (1998) s.v. Πέραν, Τεκθὼ (Νῆκος), Κώϊτης.

¹³ See Falivene (1991) 203–227.

¹⁴ See Falivene (1991) 217, n. 57.

¹⁵ See Derda (2006) 65, n. 10.

Table 1, Arsinoite occurrences of meridarchs and *meridarchike* in chronological order :

<i>Publication</i>	<i>Date (HGV)</i>	<i>Provenance</i>	<i>Passage</i>
P.Tebt. I 66, 60	Feb. – March 120 BC	Tebtunis (Ars.)	Διονυσίωι τῶι μεριδάρχηι
P.Tebt. I 183, 4	Late II BC	Tebtunis (Ars.)	Ἀπολλωνίωι τῶ μεριδάρχηι
P.Bingen 57, 1	2 nd half of I BC	Tebtunis (Ars.)	Ἀρτεμιδώρῳ μεριδάρχηι
P.Grenf. II 54, 2–4	Aug. 8 th , AD 150	Arsinoites	διέγρ(αψε) Παβούς Ἀπολλ() ὑπέρ μερ[ιδ]αρχ(ικῆς) προ(κό)δ(ου)
P.Flor. II 278, col.5, 14	Later than Sept. 24 th , AD 203	Memphis or Heliopolites	Ἀντιόχῳ με[ριδάρχη Ἀρσινόειτου]
SB XX 14583, 8	July 24 th , AD 215	Ibion Eikosipentaruron (Ars.)	μεριδαρχικῶν κγ (ἔτους)
P.Louvre I 38, 5	Dec. 27 th , AD 216 – Jan. 25 th AD 217	Soknopaiou Nesos (Ars.)	μεριδ(άρχη) Ἡρακλ(είδου) μερίδ(οc)
P.Strasb. V 438, 5–6	Sept. 28 th , AD 227	Polydeukia (Ars.)	τῶν τῇ νο(μαρχίᾳ) διαφερόν[τω]ν με[ρ]ιδ[αρχικῶν]
P.Strasb. V 438bis, 6– 8	Oct. 28 th , AD 227	Polydeukia (Ars.)	τῶν τῆς νομ[α]ρχ[ί]ας διαφε]ρόν(των) Πολυδευ[κ]εία[c] μ[ε]ρ[ι]δαρχικῶν
P.Strasb. V 439bis, 8– 11	Feb. 25 th , AD 228	Polydeukia (Ars.)	τῶν τῆς νομαρχ[ί]ας διαφερόντων Πολυδευκείας μεριδαρχικῶν
P.Strasb. V 451, 5–6	June 24 th , AD 229	Polydeukia (Ars.)	μεριδάρχου Παχῶν ὁμ[οί]ως
P.Strasb. V 441, 9–10	Nov. 26 th , AD 229	Polydeukia (Ars.)	ὁμοίως] Φαῶφι λ οἱ αὐτοὶ μεριδαρχ[ικῶν]
P.Strasb. V 441bis, 8– 9	Feb. 24 th , AD 230	Polydeukia (Ars.)	ὁμ[ο]ίω(ς) Τῶβι λ μεριδαρχικῶν οἱ αὐτοὶ (...)
P.Strasb. V 454, 1	ca. AD 227–230	Polydeukia (Ars.)	.[. μερι]δάρχου
P.Flor. I 76, 16	Later than Jan. 17 th , AD 266	Arsinoites	μεριδάρχει (?)
BGU III 771, 3–5	III AD	Karanis (?) (Ars.)	δι(ᾶ) Αὐρηλ(ίου) Ἀμμωνίου μεριδ(άρχου) Ἡρακλ(είδου) μερίδ(οc)

Table 2, Herakleopolite occurrences of meridarchs in chronological order :

<i>Publication</i>	<i>Date (HGV)</i>	<i>Provenance</i>	<i>passage</i>
BGU XIV 2370, 3–4 ; 16 ; 26	Later than 84/83 BC	Herakleopolites	ἃ γράφει διῶσθαι ὑπὸ τῶν ὑπογεγραμμένων μεριδάρχων· Περὶ Π[όλ]ιν· [C]αραπίωνος· . . . Περὶ Τι[λω]θιν· Ἀλεξάνδρου· . . . Κάτω τοπαρχίας· Ἰμούθου
BGU VIII 1872, 3–6	Year 2, Pachon 10 = May 4th, 56 BC not 50 BC (<i>ed. pr.</i>)	Herakleopolites	ἐπ[ε]ὶ Ἡράκλειος ὁ μεριδ[ά]ρχης ἐν Ἡρακλέους πόλει ἐστίν, (...)
BGU VIII 1828, 14– 15	52/51 BC	Phnebieus (Herakl.)	(...) γράψαι Ἡρακλείδῃ τῷ μεριδάρχῃ
BGU VIII 1808, 14	Later than 52/51 BC	Herakleopolites	Πέραν μεριδάρχο(υ) κ
BGU VIII 1855, 2–3	64–44 BC	Herakleopolites	Φνεβίως ὁ ἀνε[] [ca. ?] μεριδάρχῃ
BGU VIII 1856, 11– 12	64–44 BC	Herakleopolites	ἔγραψας Ἀρτεμιδώρ[ωι μερι]δάρχῃ (...)

Bibliography

- Derda, T. (2006), *APCINOITHC NOMOC. Administration of the Fayum under Roman Rule* (JJP Suppl. 7, Warsaw).
- Falivene, M.R. (1991), « Government, Management, Literacy. Aspects of Ptolemaic Administration in the Early Hellenistic Period », *Ancient Society* 22, 203–227.
- Falivene, M.R. (1998), *The Herakleopolite Nome. A Catalogue of the Toponyms with Introduction and Commentary* (Am. Stud. Pap. 37, Atlanta).
- Falivene, M.R. (2009), « Geography and Administration in Egypt (332 BCE – 642 CE) », in Bagnall, R.S. (ed.), *The Oxford Handbook of Papyrology* (Oxford) 521–540.
- Oates, J.F. (1995), *The Ptolemaic Basilikos Grammateus* (BASP Suppl. 8, Atlanta).
- Reiter, F. (2004), *Die Nomarchen des Arsinoites. Ein Beitrag zum Steuerwesen im römischen Ägypten* (Pap. Colon. 31, Paderborn).

TIRESIAS IN EURIPIDES' *BACCHAE* AND THE AUTHOR OF THE DERVENI PAPYRUS

Marco Antonio Santamaría¹

Introduction

Since the contents of the Derveni Papyrus (hereafter DP), discovered in 1962, were partially known, different theories have been proposed as to its author's identity² : Stesimbrotus of Thasos according to Burkert ; Euthyphro according to Kahn ; Diagoras of Melos according to Janko³. These hypotheses have not gained many followers⁴. However, they should in no way be considered frustrated or useless attempts. Quite the contrary, they have the great merit of delineating the philosophical and religious context in which the anonymous author elaborated his theories, and with which other figures and schools of thought hold affinities. Following this line, this paper aims to contribute to a better understanding of the personality and intentions of the author of the DP by looking into several significant parallels between the latter and the character of Tiresias in Euripides' *Bacchae*, who appears to reflect the attitudes and innovative methods of certain professionals of the sacred in late fifth-century Athens. While Tiresias' views on religion have often been compared with contemporary sophistic theories, they have never been used by specialists in the DP to shed light on the interpretative methods of the commentator.

The rationalistic discourse of Tiresias in Euripides' *Bacchae* (286–301)

Most of the text preserved on the DP, from column VIII to the end (XXVI), consists of the philosophical commentary of a poem with a theogonic theme attributed to Orpheus. The anonymous commentator believes that in the poem, besides the literal meaning, there is a profound meaning. When Orpheus talks about the different gods that succeed each other in power (Uranus, Cronus and Zeus), he is really recounting allegorically, through enigmas (VII, 5–7), the physical formation of the universe, in which diverse natural elements and forces were involved.

One of the commentator's procedures for finding the hidden sense of Orpheus' words is etymological analysis⁵. A divine name or key term can be understood if someone qualified discovers what word(s) it derives from ; in this way, it is possible to explain its true meaning or *ἐτυμολογία*. Thus, the commentator interprets *Κρόνος* as a derivative of *κρού-*

¹ This paper was written within the framework of two research projects supported by the Spanish Ministry of Science and Innovation : HUM 2006–09403/FILO and FF12010–18589.

² For several years, researchers have worked with the unauthorized edition which appeared in *ZPE* 47 (1982) : see Anonymous (1982). In 1997, Tsantsanoglou published the text of the first six columns with no critical apparatus. The editions and studies of Janko (2002), Jourdan (2003) and Betegh (2004), and the papers included in Laks / Most (1997) were a great advance. The first official edition is that of Kouremenos / Parássoglou / Tsantsanoglou (2006). Bernabé's edition of 2007, 183–269 is more complete thanks to its full *apparatus criticus* and *loci paralleli*. For a comprehensive bibliography, see Bernabé (2007) 174–181.

³ See Burkert (1986) ; Kahn (1997) ; Janko (1997), (2001), (2002) and (2002–2003), the most elaborate theory. A summary and assessment of these proposals can be found in Funghi (1997) 36 ; Janko (1997) 70–87 ; Betegh (2004) 64.

⁴ Janko (1997) points out the weak points of Burkert's proposal and of other possibilities. In turn, Betegh (2004) 373–380 criticizes Janko's theory.

⁵ On the etymological method in the DP, see Casadesús (2001). On its relationship with Plato's *Cratylus*, see Baxter (1992) 97–107, Casadesús (2000) and Anceschi (2007), with bibliography. Many parallels between the etymology in the papyrus and in Stoicism are pointed out by Casadesús (2010) 210–216. Etymological explanations were greatly cultivated by the Orphics : see Casadesús (1997) and Bernabé (2008).

ειν and of νοῦς (XIV, 7), Δημήτηρ as Γῆ Μήτηρ (XXII, 9–10), and Δηιώ as proceeding from ἐδηιώθη (XXII, 12–13)⁶.

In Euripides' *Bacchae*, there is a passage which, in this respect, is reminiscent of the DP⁷. In order to remove certain grotesque elements from the myth of Dionysus, which would be difficult to accept from a rationalistic viewpoint, the seer Tiresias offers a series of etymological interpretations of several key terms. Let us consider the earlier context. In the first episode of the tragedy, Tiresias comes to the palace of Cadmus in Thebes to pick up the latter, leave with him and celebrate the god Dionysus. They are both wearing the typical dress of the Bacchae : the thyrsus, the deerskin and the ivy crown (176–177). King Pentheus soon appears on the scene, declaring his hostility towards Dionysus because of the social risk he represents, since he has caused many women to abandon their homes (215–225). He also announces that he will arrest all the other maenads and behead Dionysus, who is no more than a trickster (226–241). He refers to the myth of his birth from Zeus' thigh and he considers it a lie : he was actually burnt to death by the god's thunderbolt along with his mother and punished for having invented her marriage to the supreme god (242–247). Then, seeing the two old men dressed as Bacchae, he refers to their ridiculous appearance and their folly, and ends up declaring the Bacchic rites to be perverse and unhealthy (248–262).

Tiresias replies to Pentheus with a skilfully constructed speech which is both a rebuttal and a defence. In it, he discusses the importance of the god whom Pentheus is mocking⁸. Demeter is the earth, which feeds men with fruit, and Dionysus is the inventor of wine, which gave men their liquid sustenance. Far from stirring and arousing sexual desire as Pentheus suggests (221–225), wine relieves pain and makes us forget our problems (280–283). Dionysus is also the wine itself, which is offered to the gods in libation and is thus an instrument of good (284–285). He continues with a curious story about the birth of the god from Zeus' thigh (286–301)⁹ :

- καὶ καταγέλῃς νιν, ὥς ἐνεργάφῃ Διὸς
 μηρῷ ; διδάξω σ' ὥς καλῶς ἔχει τόδε.
 ἐπεὶ νιν ἦρπας' ἐκ πυρὸς κεραυνίου
 Ζεὺς, ἐς δ' Ὀλυμπον βρέφος ἀνήγαγεν θεόν,
 290 Ἥρα νιν ἤθελ' ἐκβαλεῖν ἀπ' οὐρανοῦ
 Ζεὺς δ' ἀντεμηχανήσαθ' οἷα δὴ θεός.
 ῥήξας μέρος τι τοῦ χθόν' ἐγκυκλουμένου
 αἰθέρος, ἔδωκε τόνδ' ὄμηρον ἐκτιθεῖς
 Διόνυσον Ἥρας νεικέων· χρόνῳ δέ νιν
 295 βροτοὶ ῥαφῆναί φασι νιν ἐν μηρῷ Διός,
 ὄνομα μεταστήσαντες, ὅτι θεῶν θεὸς
 Ἥρα ποθ' ὠμήρευε, συνθέντες λόγον.

⁶ In his opinion, the name Rhea probably derived from the verb ῥέω or a compound. For the gap in XXII, 15, Kouremenos, Parássoglou and Tsantsanoglou conjecture [ἐκρεύσαντα]. The commentator then also goes into the etymology of Hera, possibly derived from ἀήρ. Moreover, he believes that Ἀφροδίτη comes from ἀφροδι-αἰάζειν and Ἀρμονία from συναρμόττω (XXI, 7–12).

⁷ Seaford (1996) 175–176, Egli (2003) 141, 144 and Di Benedetto (2004) 26, 100–101 point out the similarities between the two texts.

⁸ 273 : ὃν σὺ διαγέλῃς ; 286 : καὶ καταγέλῃς νιν. Euripides is likely to be echoing contemporary criticism and mockery of this myth. Dodds (1960) 107 *ad* 286–297 gives two examples : Polyxalus, an author of ancient comedy, wrote some Διονύσου Γοναί (fr. 6–7 K.-A.) ; Lucian, *Dial. D.* 9, imagines that Hermes does not allow Poseidon to see Zeus because he has just given birth to Dionysus and is indisposed.

⁹ Roth (1984) on Tiresias as a seer and intellectual in the *Bacchae* is important. Regarding this passage, see the commentaries of Dodds (1960) 105–112 and Seaford (1996) 174–179 ; also Segal (1982) 292–298, Egli (2003) 136–146, Di Benedetto (2004) 88–93 and Mirto (2010) 11–18.

μάντις δ' ὁ δαίμων ὅδε· τὸ γὰρ βακχεύσιμον
καὶ τὸ μανιῶδες μαντικὴν πολλὴν ἔχει·
300 ὅταν γὰρ ὁ θεὸς ἐς τὸ σῶμ' ἔλθῃ πολὺς,
λέγειν τὸ μέλλον τοὺς μεμνηνότες ποιεῖ.

293 ἔδωκε ... ἐκτιθεῖς Borthwick (ἐκτιθεῖς iam Verdenius) : ἔθηκε ... ἐκδιδούς fere LP (-διδούς P² : -διδ*** P), quibus seruatis lacunam post hunc uersum indicauit Murray : ἔωκε corr. Wilamowitz
295 ῥαφῆναί Pierson : τρ- LP

Tiresias claims that the story of Dionysus sewn into Zeus' thigh is not absurd, but that it makes sense (288 : διδάξω σ' ὥς καλῶς ἔχει τόδε). One only has to make a linguistic analysis to find the concealed truth behind the story of the myth. The reference to a thigh as the place of gestation seems strange, so Tiresias deduces it to be the deformation of a different term. He therefore conjectures that originally a ὄμηρος « hostage » took part in the event, a word which over time became deformed into ὁ μηρός. The hostage had to be a *simulacrum* of the god, given to Hera instead of the real Dionysus¹⁰. This rationalistic explanation, based on a precise knowledge of the language, transforms the myth into a believable episode¹¹. At the same time, Euripides also plays with the term μέρος, which designates the part of the ether used to form the image of Dionysus, and which might also have contributed to the introduction of the word μηρός into the story.

This explanation of μηρός can be considered as a « paretymology ». It is not exactly an etymology, but the method is similar, because a word is analysed by using another one with nearly the same sound. There are two other cases in which Tiresias does clearly use etymology. In his interpretation, Demeter is a name for the earth. Implicit is the well-known equivalence Δημήτηρ – Γῆ Μήτηρ, which is also to be found in the DP (XXII, 9–10)¹² : ‘Δημήτηρ’ [δὲ | ὀνομάσθη ὥσπερ ἡ ‘Γῆ Μήτηρ’, ἐξ ἀμφοτέρων ἔ[ν] ὄνομα· | τὸ αὐτὸ γὰρ ἦν¹³. Moreover, Tiresias relates μανία to μαντική etymologically, when he says : τὸ μανιῶδες μαντικὴν πολλὴν ἔχει (299)¹⁴. Having recourse to divination, which was a respectable activity, he justifies the frenzy of Dionysus' followers, which was undoubtedly shocking and even unacceptable.

Sophistic elements in Tiresias' speech

In his defence of Dionysus and his myth against the attacks of Pentheus, we have seen that Tiresias uses the rationalistic resource of linguistic and etymological analysis, with which he eliminates the least credible aspects of the myth. Moreover, he points out the benefits that Dionysus and Demeter bring to mankind, since both of them provide dry and wet sustenance : cereal and wine, which relieves man of his hardship. These claims reflect the postulates of Prodicus, who maintained that many entities that were useful to man (such as

¹⁰ A parallel is the image of Helen who went to Troy, made of οὐρανός or αἰθήρ (Eur. *Hel.* 31–35, 582–585). See Pind. *Pyth.* 2, 36–37 and Plat. *Symp.* 179bc for similar mythic stories.

¹¹ Tiresias' alternative explanation is obviously as unbelievable as the story of the thigh. Euripides is likely to have chosen this rather absurd explanation in order to mock erudite seers of his time, who allegedly behaved like Tiresias. On the humorous elements of the episode, see Roth (1984) 59, n. 3 and Di Benedetto (2004) 322–323. The same exaggerations in etymological practice are satirized by Plato in the *Cratylus*.

¹² On this equivalence, see Eur. *Phoen.* 684–685 : Δαμάτηρ θεά, | πάντων ἄνασσα, πάντων δὲ Γῆ τροφός. This etymology finally became commonplace, e.g. Diod. Sic. 3, 63, 7 ; Sext. Emp. *Adv. Math.* 9, 189 ; Cic. *Nat. D.* 1, 40 and 2, 67 (see Pease *ad loc.* and Bernabé [2007] 245–247 for a full list of references).

¹³ Henrichs (1968) had already observed the parallel between the passage of the *Bacchae* and the DP. The sentence of the Papyrus seems to be an echo of Aesch. *PV* 209–210 : Θέμις | καὶ Γαῖα, πολλῶν ὀνομάτων μορφὴ μία.

¹⁴ The same etymology can also be found in Plat. *Phaedr.* 244c. It is correct, since both words derive from the same root : *men- / *mon- / *mn-. See Chantraine (1968) 665 s.v. μάντις.

the sun, the moon, rivers, but also bread, wine, water and fire) were considered gods, and later also those who had invented products such as bread and wine¹⁵. Just as Prodicus believed Dionysus to represent both wine and its inventor, Tiresias says that the god is « poured out in libation » and is the discoverer of wine (284, 279). At the same time, when the seer assures that Demeter is the earth, he is not just making a play on words, but is trying to find her true nature in her name, which hides a deep truth. In this case, he believes that the last part of the name, -μήτηρ, indicates that she is a mother, and he relates δῆ- with γῆ, the earth. The consequence of this is that she is not a personal goddess, but the deification of the earth element, since she provides man with sustenance. This is also consistent with Prodicus' teachings.

In addition to these sophistic influences, Tiresias' speech also demonstrates a mastery of rhetoric and a familiarity with concepts and subjects pertaining to presocratic speculation, such as dryness and wetness, or the ether that surrounds the earth, from which the *simulacrum* of Dionysus is formed¹⁶.

It is striking and even disconcerting that such an expert in sacred matters as Tiresias should make use of the theories of a thinker like Prodicus, who was critical of traditional religion, to defend the worship of Dionysus and the validity of his myths, above all when a few verses before he has shown himself to be in favour of maintaining the customs of the homeland (199–203) and has implicitly accused Pentheus of sophistry (269–271). We can find an explanation to this apparent paradox if we bear in mind the person to whom the speech is addressed. Pentheus has declared that he does not believe in the divinity of Dionysus, that his rites are harmful and that the myth of his birth is absurd. This stance brings him in line with the sophists, who doubted the existence of the gods as presented in traditional myths. Being aware of this, Tiresias takes on certain sophistic doctrines in order to convince Pentheus with ideas similar to his own, thereby performing his *captatio benevolentiae*. The kind of religion he presents is a rationalized, refined one, appropriate for an erudite person, not the common people¹⁷. By attributing ideas pertaining to rationalistic speculation to a seer, Euripides was probably just giving form to a type of character not uncommon in late fifth-century Athens, as discussed below.

Parallels with the Derveni Papyrus

In the DP, a number of parallels can be seen with Tiresias' speech in both general and specific matters. The viewpoints they both share can be summarized in the following points : 1) the myth cannot be rejected or considered absurd because of its grotesque or blasphemous aspects, since these result from an erroneous and superficial interpretation ; 2) in the myth lies a deeper truth, hidden to most, but accessible to religious experts like Tiresias and the author of the papyrus ; 3) one of the methods for unveiling the hidden meaning of the myth is the linguistic analysis of key terms, particularly the etymology of the names of the gods.

The author of the DP and Tiresias are both characterized by their defence of the myth and their desire to eliminate any grotesque aspect. In their opinion, it is worth studying the theogonic poem of Orpheus and accepting the myth about the birth of Dionysus, despite its

¹⁵ Fr. 5 DK, esp. Phld. *De piet.* c. 9, 7 (p. 75 G.) and Sext. Emp. *Adv. Math.* 9, 18. On Prodicus' theories about the gods, see Henrichs (1975) and (1984). On Prodicus' influence in this passage, see Roth (1984) 59, with n. 1, and Di Benedetto (2004) 338–339.

¹⁶ On mastery of rhetoric, see Dodds (1960) 103 *ad* 266–271 and Roth (1984) 60–61. Lloyd (1964) studies the concepts of dryness and wetness in the presocratic thought. On ether surrounding the earth, see Egli (2003) 140–141.

¹⁷ As Egli (2008) 145 rightly points out, the theories of Prodicus led him to atheism, but in the case of Tiresias, they serve as a basis for a « modern », non-anthropomorphic view of divinity. In this respect, the observation of Dodds (1960) 104 *ad* 274–285 is very significant : « At a later date the Stoics similarly materialized and depersonalized the gods without ceasing to regard them as proper objects of worship. »

extravagant elements and its indecorous description of the gods. Cronus' violent dethronement of his father Uranus or Zeus' incest with his mother are only apparent, as with the story of the gestation of Dionysus in Zeus' thigh. According to the commentator, when Orpheus says that Cronus « did something great » (XIV, 5 = *OF* 10, 1), he is not referring to his seizure of power, but to the fact that the name of the god designates the Νοῦς, which makes things clash against each other (XIV, 7 : κρούοντα τὸν Νοῦν πρὸς ἄλληλ[α]). With regard to the verse in which Orpheus describes Zeus' desire to join with his mother (XXVI, cf. *OF* 18), the commentator goes to great pains to demonstrate that he means no such thing (XXVI)¹⁸. In fact, ἔâc would not be a possessive, but a form of the adjective εὖς, of which the commentator offers several examples. Therefore, the verse means that Zeus wishes to join with the « good mother », that is, the earth¹⁹. Only the ignorant believe it to be « his own mother » (8–9 : οἱ δὲ τὸ {ρ}ῥῆμα οὐ γινώσκοντες δοκοῦναι εἶναι | μητρὸς ἑαυτοῦ).

Just as Tiresias eliminates the grotesque element of the gestation of Dionysus in Zeus' thigh, the author of *Derveni* does away with the scandalous parts regarding Cronus' violence against his father or Zeus' incest. Both use a linguistic explanation, which refutes the obvious interpretation pertaining to the common people, and reveals the original meaning²⁰. The term ὁ μηρός which appears in the story is in fact ὄμηρος, just as Κρόνος hides the words Νοῦς and κρούειν and the form ἔâc is not from the possessive ἐός, but from the adjective εὖς. A superficial reading prevents you from seeing it, but the truth emerges if a religious expert with the necessary training brings it to light. Similarly, in the view of the author of the papyrus and of Tiresias, the name of the goddess Demeter in fact hides the name of the earth : « Demeter was named as if she were the Mother Earth, two names in one » (XXII, 9–10). This common remark shows that it must have been a fairly widespread idea at the time in intellectual circles.

For both the author of *Derveni* and Tiresias, the truth behind the myth is only accessible to a few initiates, whereas most people are unaware of it. The mythical seer takes on the position of the initiate giving lessons to the layman, in this case Pentheus, and assures him that he will explain the true meaning of the myth he ridicules (287 : διδάξω σ' ὥς καλῶς ἔχει τόδε). Likewise, the author of the papyrus claims that the profound meaning of Orpheus' words « is unclear to most, but for those who understand it correctly it is perfectly clear » (XXIII, 1–3 : το[ίς] μὲν | πολλοῖς ἄδηλόν ἐστιν, τοῖς δὲ ὀρθῶς γινώσκουσιν | εὐδελόν)²¹. His intention, like that of Tiresias, is to teach it.

It is important to underline the distinction that for the author of *Derveni* the deep meaning of the poem is there because Orpheus deliberately hid it from lay people, whereas for Tiresias the original meaning was lost due to defective transmission. But both share a similar method to reveal the truth of the myth : etymology or linguistic analysis, with special attention to the names of the gods or aspects related to the latter (such as Zeus' thigh).

¹⁸ On col. XXVI, see Brisson (2009) and (2010a).

¹⁹ 1–2 : 'μη[τρ]ὸς' μέν, ὅτι μήτηρ ὁ Νοῦς ἐστιν τῶν ἄλλων, | 'ἔâc' δέ, ὅτι 'ἀγαθή'. « "Mother", because Intellect is the mother of all other things ; "heas", because she is good. »

²⁰ There are more examples of rationalistic explanations of myths in classical literature. Seaford (1996) 176 and Egli (2008) 144 mention two : according to Herodotus (1, 122), Cyrus was raised by the wife of a cowherd called Cyno. On the basis of the name, the parents disseminated the news that he had been fed by a bitch, changing the name from Κυνώ to κύων (παράλαβόντες τὸ ὄνομα τοῦτο ; see Eur. *Bacch.* 296 : ὄνομα μεταστήσαντες) ; as in Tiresias' speech, the simple change of one term for another gave rise to a whole legend. Plato (*Phaedr.* 229cd) points out that sages sometimes explain myths if they are not satisfied with the form transmitted ; thus Socrates suggests that Orythia was not abducted by the god Boreas, but blown down by the wind of the same name.

²¹ On the opposition between lay people and initiates in the papyrus, see Brisson (2010b).

Another parallel between the two texts is that, according to Tiresias, the Dionysus whom Zeus handed over to Hera was no more than ether, rather like the idea of the author of Derveni that in Orpheus' poem Zeus is another way of referring to the air²².

Finally, we can point out an interesting similarity between the passage from Euripides and the papyrus. Pentheus ends his attacks by saying that, since wine is given out to the women in Dionysus' rituals, nothing good can be said of the latter (262 : οὐχ ὑγιὲς οὐδὲν ἔτι λέγω τῶν ὀργίων). The adjective he uses is ὑγιὲς, « healthy », referring to morality, but probably also to mental health. Anyway, before the commentator of Derveni quotes and interprets the poem, in col. VII he first makes an assessment of Orpheus' *modus operandi*. In his opinion, following the editors' restoration, the mythical poet « pronounces a healthy hymn and legitimate things » (VII, 2 : . . . ὕμνον [ὕγ]ιῃ καὶ θεμ[ι]τὰ λέγο[ν]τα). His speech is neither absurd nor illegitimate, that is to say, blasphemous (for attributing violent and immoral conducts to the gods), because its meaning is not literal (4–5 : ἔστι δὲ ξ[ένη τις ἡ] πόησις | καὶ ἀνθρώ[ποισι] αἰνι[γμ]ατώδης).

The character of Tiresias and of the author of the Derveni Papyrus

Tiresias is a seer and expert in sacred matters, and the author of Derveni would appear to be one too, since he takes the liberty of giving his opinion about the meaning of the initiation rites (col. VI) and criticizes the celebrants who do not instruct the initiates (XX). Euripides probably wished to represent in the seer a commonplace figure in the Athens of his time, the erudite priest or seer, a group of which the commentator of Derveni would also have formed part.

We have record of a figure with similar characteristics from the late fifth century, the seer Euthyphro, who gives his name to one of Plato's dialogues and also appears in the *Cratylus*²³. Not in vain did Kahn defend the possibility of Euthyphro being the author of the DP²⁴. As far as we know, Euthyphro was a professional of the sacred who at the same time made use of rationalistic procedures, specifically the etymological explanation of the names of the gods (Plat. *Crat.* 396d). There is another interesting parallel with Euripides' Tiresias : just as Pentheus mocks his rites and beliefs, in the Platonic dialogue that bears his name, Euthyphro complains that in the Assembly, when he spoke of divine matters and predicted the future, he was subject to mockery (Plat. *Euthyphr.* 3c : ἐμοῦ (...) καταγελῶεν ὡς μαινομένου)²⁵. Perhaps his use of etymology was a way of defending himself from these attacks and giving his activities a more scientific and modern appearance, as we have pointed out in the passage from the *Bacchae*²⁶.

Bearing in mind the similarity between the character of Tiresias and the commentator of Derveni, we can guess what the purpose of the latter was and to whom he was aiming his allegorical writing full of physical explanations²⁷. Given that Tiresias addresses his rationalistic speech to the incredulous Pentheus, whom he attempts to refute and convince, we may think that the anonymous author was intending to save the Orphic poem (and the

²² XVII, 4–7. Another parallel is offered by Metrodorus of Lampsacus, disciple of Anaxagoras, who, continuing with the allegorical explanation of the Homeric poems beginning with Theagenes of Rhegium, interpreted Agamemnon as ether (fr. 61 A 2, 3 and 4 DK = Hsch. α 299).

²³ Plat. *Crat.* 396d, 399a, 400a, 407d, 409d and 428c. Roth (1984) 64–65 has already pointed out the parallels between Tiresias and Euthyphro.

²⁴ See Kahn (1997).

²⁵ Pentheus describes Tiresias clothed in Bacchic dress as πολλὸν γέλων (250). The seer points out that the tyrant mocks Dionysus : οὗτος δ' ὁ δαίμων ὁ νέος, ὃν cὺ διαγελᾷς (272), καὶ καταγελᾷς νιν (286).

²⁶ For a treatment of other similar figures, such as Antiphon the sophist and Philochorus, see Roth (1984) 65–68. Obbink (1994) defends that Philochorus (FGrHist 328 F 185), as mentioned by Philodemus, quoted the same work preserved in the Derveni Papyrus, XXII, 11–12.

²⁷ On the intentions of the author of the papyrus, see Kouremenos / Parássoglou / Tsantsanoglou (2006) 45–58, with a compendium of the main positions of other scholars.

mysteries in which it was read) from the accusations of folly and immorality proceeding, perhaps, from erudite contemporaries or those influenced by sophistry. It may also have been a treatise with a more restricted circulation, aimed at initiators, whom he wished to provide with arguments to refute possible rationalistic accusations against their rites and the poems used in them. At all events, the portrait that Euripides makes of Tiresias in the *Bacchae*, a probable reflection of the priests of the late fifth century with similar ideas, offers important clues for understanding better the personality of the mysterious author of the DP.

Bibliography

- Anceschi, B. (2007), *Die Götternamen in Platons Kratylus. Ein Vergleich mit dem Papyrus von Derveni* (Frankfurt am Main).
- Anonymous (1982), « Der orphische Papyrus von Derveni », *ZPE* 47, after p. 300.
- Baxter, T.M.S. (1992), *The Cratylus : Plato's Critique of Naming* (Leiden / New York / Köln).
- Bernabé, A. (2007), *Poetae Epici Graeci. Testimonia et Fragmenta*, Pars II : *Orphicorum et Orphicis similitum testimonia et fragmenta*, fasc. 3 (Berlin / New York).
- Bernabé, A. (2008), « Etimologías, juegos fónicos y gráficos en los textos órficos », in Bernabé, A. / Casadesús, F. (ed.), *Orfeo y la tradición órfica : un reencuentro* (Madrid) 867–896.
- Bernabé, A. / Casadesús, F. / Santamaría, M.A. (ed.) (2010), *Orfeo y el orfismo : nuevas perspectivas* (Alicante, Biblioteca Virtual Cervantes).
- <<http://www.cervantesvirtual.com/FichaObra.html?Ref=35069&portal=0>>
- Betegh, G. (2004), *The Derveni Papyrus. Cosmology, Theology, and Interpretation* (Cambridge).
- Brisson, L. (2009), « Zeus Did Not Commit Incest with his Mother. An Interpretation of Column XXVI of the Derveni Papyrus », *ZPE* 168, 27–39.
- Brisson, L. (2010a), « Zeus n'a pas commis l'inceste avec sa mère. Une interprétation de la colonne XXVI du Papyrus de Derveni », in Bernabé / Casadesús / Santamaría (2010) 240–254.
- <http://descargas.cervantesvirtual.com/servlet/SirveObras/02437731800796940700080/035069_0018.pdf>
- Brisson, L. (2010b), « L'opposition profanes / initiés dans le Papyrus de Derveni », in Rebillard, E. / Sotinel, C. (éd.), *Les frontières du profane dans l'Antiquité tardive* (Ecole Française de Rome, Rome) 21–35.
- Burkert, W. (1986), « Der Autor von Derveni : Stesimbrotos περὶ τελετῶν ? », *ZPE* 62, 1–5 [= Burkert (2006) 89–94].
- Burkert, W. (2006), *Kleine Schriften III : Mystica, Orphica, Pythagorica* (Hrsg. F. Graf, Göttingen).
- Casadesús, F. (1997), « Gorgias 493a–c : la explicación etimológica, un rasgo esencial de la doctrina órfica », in *Actas del IX Congreso Español de Estudios Clásicos* (Madrid) II 61–65.
- Casadesús, F. (2000), « Nueva interpretación del Crátilo platónico a partir de las aportaciones del papiro de Derveni », *Emerita* 68, 53–71.
- Casadesús, F. (2001), « El papiro de Derveni y la técnica órfica de interpretación etimológica », in *Πρακτικὰ καὶ ἀ' διεθνoῦς συνεδρίου κλασσικῶν σπουδῶν, Καβάλα 1999* [= *Actes du 11^e Congrès international d'études classiques, Kavala 1999*] (Athènes) I 143–151.
- Casadesús, F. (2010), « Similitudes entre el Papiro de Derveni y los primeros filósofos estoicos », in Bernabé / Casadesús / Santamaría (2010) 192–239.
- <http://descargas.cervantesvirtual.com/servlet/SirveObras/02437731800796940700080/035069_0014.pdf>
- Chantraine, P. (1968), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (Paris).
- Di Benedetto, V. (2004), *Euripide. Le Baccanti* (Milano).
- Dodds, E.R. (1960), *Euripides. Bacchae* (2nd ed., Oxford).
- Egli, F. (2003), *Euripides im Kontext zeitgenössischer intellektueller Strömungen* (München / Leipzig).
- Funghi, M.S. (1997), « The Derveni Papyrus », in Laks / Most (1997) 25–37.
- Henrichs, A. (1968), « Die "Erdmutter" Demeter (P.Derveni und Eurip. *Bakch.* 275 f.) », *ZPE* 3, 111–112.
- Henrichs, A. (1975), « Two Doxographical Notes. Democritus and Prodicus on Religion », *HSCP* 79, 93–123.
- Henrichs, A. (1984), « The Sophists and Hellenistic Religion. Prodicus as the Spiritual Father of the Isis Aretalogies », *HSCP* 88, 139–158.
- Janko, R. (1997), « The Physicist as Hierophant : Aristophanes, Socrates and the Authorship of the Derveni Papyrus », *ZPE* 118, 61–94.
- Janko, R. (2001), « The Derveni Papyrus (Diagoras of Melos, *Apopyrgizontes logoi* ?) : A New Translation », *CPh* 96, 1–32.
- Janko, R. (2002), « The Derveni Papyrus : An Interim Text », *ZPE* 141, 1–62.
- Janko, R. (2002–2003), « God, Science and Socrates », *BICS* 46, 1–17.
- Jourdan, F. (2003), *Le Papyrus de Derveni* (Paris).

- Kahn, Ch.H. (1997), « Was Euthyphro the Author of the Derveni Papyrus ? », in Laks / Most (1997) 55–63.
- Kouremenos, Th. / Parássoglou, G. M. / Tsantsanoglou, K. (2006), *The Derveni Papyrus* (Firenze).
- Laks, A. / Most, G. W. (ed.) (1997), *Studies on the Derveni Papyrus* (Oxford).
- Lloyd, G.E.R., (1964), « The Hot and the Cold, the Dry and the Wet in Greek philosophy », *JHS* 84, 92–100.
- Mirto, M.S. (2010), « Il dio nato due volte : l’etimologia nelle *Baccanti* tra fede religiosa e critica del mito », *Philologus* 154, 3–24.
- Obbink, D. (1994), « A Quotation of the Derveni Papyrus in Philodemus’ *On Piety* », *CErc* 24, 111–135.
- Roth, R. (1984), « Teiresias as Mantis and Intellectual in Euripides’ *Bacchae* », *TAPhA* 114, 59–69.
- Seaford, Ch. (1996), *Euripides. Bacchae* (Warminster).
- Segal, Ch. (1982), *Dionysiac Poetics and Euripides’ Bacchae* (Princeton).
- Tsantsanoglou, K. (1997), « The First Columns of the Derveni Papyrus and their Religious Significance », in Laks / Most (1997) 93–128.

SULLA « FILOLOGIA DEI PAPIRI VIRGILIANI » : I P.NESS. II 1 E P.NESS. II 2

Maria Chiara Scappaticcio¹

Più che il rigore paleografico e filologico, erano l'entusiasmo di una scoperta inaspettata in quel ripostiglio della chiesa dei Santi Sergio e Bacco nel forte di Auja el-Hafir e l'inspiegabilità del perché in una città bizantina della frontiera araba si leggesse Virgilio invece di Platone o Euripide ad animare la curiosità e gli interrogativi di Harris Dunscombe Colt : i P.Ness. II 1 e 2 erano l'espressione di un legame dell'antica Nessana con il fronte occidentale ? O forse si trattava del Virgilio letto come anticipatore della cristianità ? O qualcuno aveva portato con sé da una metropoli i suoi libri di scuola ? O, ancora, i preti di quella chiesa tenevano delle lezioni di latino per i ragazzi della loro parrocchia ? « Who read Vergil in the Wilderness of Zin ? »².

I P.Ness. II 1 e 2 rappresentano due documenti di singolare importanza nel campionario papiraceo virgiliano non solo per il contesto di rinvenimento – un deposito di documenti in greco, siriano, aramaico, arabo nella Palestina meridionale – ma soprattutto perché si tratta dei più lunghi esemplari noti delle rispettive categorie librerie contenenti il testo dell'*Eneide* : da un lato, il P.Ness. II 1 è il più consistente tra i cosiddetti glossari digrafici bilingui, dall'altro il P.Ness. II 2 contiene il maggior numero di versi in un tipo di codice in cui c'era il solo testo latino³.

Espressione di un ambiente didattico, i P.Ness. II 1 e 2 meritano di essere analizzati l'uno indipendentemente dall'altro : l'aver trasmesso il testo di Virgilio e l'essere stati rinvenuti nello stesso contesto hanno, peraltro, costituito alcuni dei fattori che li hanno fatti spesso considerare insieme. Nell'*editio princeps* del 1950, ad esempio, Lionel Casson e Ernest L. Hettich avevano ritenuto che non fosse « too romantic » ipotizzare che le correzioni di una seconda mano intervenuta sul P.Ness. II 1 fossero state apportate a partire dal manoscritto del P.Ness. II 2⁴. Più che romanzesca, si tratta, di un'ipotesi suggestiva, ma contro la quale vanno a deporre non solo il poter collazionare non più che una ventina di versi di cui sono latori entrambi i documenti ma anche l'impossibilità di rintracciare analogie sulle seconde mani che, a livello diverso, vi sono intervenute, e la non unilaterale emendamenti nelle colonne greche e latine del P.Ness. II 1⁵.

Conservati in dodici doppie lastre di vetro alla Pierpont Morgan Library di New York, dei 20 frammenti del P.Ness. II 1 dell'*editio princeps* ne sono rimasti solo 17, dal momento che i fr. III, VII e IX non sono più reperibili, forse dispersi per la loro esiguità : sulle lastre in luogo dei frammenti, disposti in base alla loro numerazione, ci sono etichette adesive « Piece xxx not found / June 1981 ». A questi, però, sono da aggiungerne quattro inediti in una tredicesima lastra etichettata come « P.Colt 1, fragments », in cui sono rintracciabili circa sessanta frammentini appartenenti a diversi documenti : tentare un'identificazione dei frammenti riconducibili al P.Ness. II 1, per colore e fibra di papiro e per tipo di *ductus* ed

¹ È nel corso del mio secondo soggiorno alla Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique (Genève / Vandœuvres) – che ringrazio vivamente – che questa relazione è stata messa a punto.

² Cf. Colt (1947) 23.

³ LDAB 4166 = MP³ 2939 = ChLA XI 1652 = CPL 8 = Seider, *Pal. Lat.* II.1, 44 = Geymonat (2008) Π₅ ; LDAB 4164 = MP³ 2945 = ChLA XI 1653 = CPL 16 = Seider, *Pal. Lat.* II.1, 46 = Geymonat (2008) Π₁₀. La numerazione delle linee dei papiri è qui data – per comodità del lettore – secondo l'*editio princeps*, per quanto l'esame autoptico ne implichi una differente ; del P.Ness. II 2 è in corso di stampa la riedizione in Scappaticcio (2011). È opportuno, inoltre, precisare che le lezioni non sempre sono state restituite tenendo presente la loro effettiva condizione nei papiri (presenza di lacune, lettere integrate e parzialmente leggibili).

⁴ Cf. Casson / Hettich (1950) 16.

⁵ Alla luce della riedizione del P.Ness. II 2, comuni ai due papiri sono *Aen.* 4, 385–390 ; 417–422 ; 450–457 ; 482–490.

inchiostro della pur scarsa quantità di scrittura, è, allo stato attuale, impossibile a causa delle loro dimensioni esigue e delle pressoché inconsistenti tracce di lettere. Da precisare, però, è come questa lastra di inediti contenga almeno otto frammenti che fanno parte con certezza del P.Ness. II 2, dei quali soltanto quattro hanno un numero di lettere tale da consentirne l'identificazione ed il ricollocamento nella sequenza; ma non è questione sulla quale qui soffermarsi.

In realtà, parlare di « frammenti » è riduttivo se si pensa che, al di là di sezioni di pochi centimetri – è il caso, ad esempio, del fr. I, di 3,8 x 3,5 cm –, sono rimasti anche bifogli pressoché integri appartenenti all'originario codice, come è per il fr. XIX, di 39 x 27,2 cm; che il codice contenesse soltanto alcuni libri dell'*Eneide* o l'intera opera non è dato saperlo, per quanto una ricostruzione codicologica sia stata tentata nell'*editio princeps*⁶.

Esaminare analiticamente le 1036 linee del P.Ness. II 1 non è il fine di questa relazione⁷; ma ci si propone di passare in rassegna solo alcune particolarità del testo, dello scriba che lo ha vergato e della seconda mano che è intervenuta ad emendarlo.

Nell'*editio princeps* la quantità di errori ed imperfezioni del P.Ness. II 1 è considerata troppo alta perché attribuibili tutti al medesimo scriba: è possibile, infatti, che il codice si presenti come ricettacolo e « the end product of a long tradition »⁸. Senza dubbio, il numero di imperfezioni è elevato, ma la loro matrice risiede per lo più in fattori che possono essere in buona dose legati allo scriba, che, innanzitutto, è un parlante di una determinata area dell'Impero in un determinato momento storico e che doveva avere del latino e del greco una specifica percezione fonica. Si può, dunque, tentare una differente lettura degli « errori » e smontare quella tripartizione proposta da Casson ed Hettich (12), i quali avevano distinto errori inclassificabili « wild and inconsequential » da quelli incanalabili in tipologie ricorrenti anche altrove, e, ancora, da quelli dettati dal desiderio di emendare il testo, questi ultimi soltanto attribuibili allo scriba.

Le scritture latina e greca, un'ogivale con elementi semionciali e una maiuscola ogivale entrambe inclinate e databili al VI d.C., sono tracciate dalla stessa mano con prevalenza della norma greca⁹: in questa direzione volgono lo stesso *ductus* per lettere dei due sistemi scrittori e le confusioni che emergono dal latino. Limitare le osservazioni alle imperfezioni delle colonne latine non significa che quelle greche ne siano immuni, ma deliberata è la scelta di soffermarsi solo su queste. Ad *avtem* (563; *Aen.* 2, 101), in cui, in luogo di *u* c'è il suono equivalente concretizzato nella lettera *v* e a *cernec* per *cernas* (857; *Aen.* 4, 401) dove *c* è piuttosto da intendere come *c* (*sigma*), bisogna ora accostare non solo *aptant* (661; *Aen.* 4, 289), ma anche, al greco, *omβρω* (604), con una *m* dove ci si aspetterebbe un *μ* (*Aen.* 4, 249) ed il più « stravagante » *φᾶχχαί* (689; *Aen.* 4, 302)¹⁰.

È la non piena padronanza dei due alfabeti la causa di una serie di imperfezioni dello scriba: *ruer* per *puer* (120; *Aen.* 1, 475), *inors* per *inops* (685; *Aen.* 4, 300), *incertis* per *inceptos* (712; *Aen.* 4, 316), *saere* per *saepe* (955; *Aen.* 4, 463), *paraver* per *papaver* (1000; *Aen.* 4, 486) sono il segno di una confusione tra *p* e *ρ*, confusione che non è necessario astrarre dal copista e relegare al suo antigrafo. Segno dell'incomprensione della scrittura dell'antigrafo – e spia di elementi che dovevano caratterizzarne il tipo scrittorio – è anche la confusione fra *e* e *c*, nata forse – oltre che dalla non padronanza della lingua da parte del copista – da un antigrafo in cui dovevano essere simili: è il caso di *Teueri* per *Teucris* (325; *Aen.* 2, 48) e *nune* per *nunc* (404; *Aen.* 2, 65), poi corretti, e degli incorretti *sacvit* per *saevit* (684; *Aen.* 4, 300), *carcat* per *careat* (905; *Aen.* 4, 432) e *illine* per *illinc*

⁶ Cf. Casson / Hettich (1950) 8–10.

⁷ Il P.Ness. II 1 contiene: *Aen.* 1, 256–257, 262–263, 331–332, 336–337, 413–426, 457–459, 462–465, 468–470, 473–476, 598–599, 602–606, 607–610, 613–615, 618–619, 624–625, 627–628, 662–664, 667–669, 673, 678; 2, 24–102, 717–718, 723–724, 764–767, 783, 788–789; 4, 248–362, 364–497.

⁸ Cf. Casson / Hettich (1950) 11.

⁹ Cf. Casson / Hettich (1950) 10; Cavallo-Maehler, *GB* 102 propendono piuttosto per il VII secolo.

¹⁰ Sul *c* = *sigma*, cf. Casson / Hettich (1950) 45 e 58.

(918 ; *Aen.* 4, 442). Se, però, la confusione tra *e* e *c* è di tipo visivo e legata al *ductus*, quella tra *r* e *p* / *p*, implicando la trascrizione di un suono in un alfabeto differente da quello della lingua che si stava utilizzando, è piuttosto da inquadrare nella fase, se pure non della dettatura propriamente detta, di quel delicato passaggio dall'autodettatura alla trascrizione di una stringa.

La fotografia dell'antigrafo del copista del P.Ness. II 1 esce, dunque, spesso intorpidita da quelle imperfezioni da legare alla meccanicità della copia : errori di aplografia¹¹ ; *saut du même au même*¹² ; erroneo stacco delle sequenze¹³ ; mancata trascrizione dell'ultima lettera delle parole o della prima¹⁴ ; ma anche omissioni di lettere nella parola stessa¹⁵. Che la libertà che lo scriba del P.Ness. II 1 si permetteva fosse tale da attingere lezioni dall'antigrafo e cambiarle in base ad una conoscenza della lingua latina che forse non aveva è più difficile ad ipotizzarsi : alcune imperfezioni meritano di restare isolate nella loro complessità, nell'impossibilità di stabilire se risalissero all'antigrafo. È il caso, ad esempio, di *baccenatur* per *bacchatur* (687 ; *Aen.* 4, 303), *furtim* per *furto* (753 ; *Aen.* 4, 337) o *miserandus est* per *miseratus* (799 ; *Aen.* 4, 370) ed altre occorrenze per cui ipotizzare errate trasposizioni alla copia dall'antigrafo è riduttivo, tanto più che spesso fanno fronte altrettanto errate traduzioni in greco. Spesso, poi, è aggiunta l'enclitica *-que* : *oroque* per *oro* (così tradotto in greco alla l. 717 ; *Aen.* 4, 319), *coleremque* per *colerem* (760 ; *Aen.* 4, 343). Singolare è il caso del *Thyias* (689 ; *Aen.* 4, 302) reso dallo scriba come *Tyrias* – con mancata registrazione dell'aspirata : forse che al copista si presentava, come *lectio faciliior*, la *Tiro* di Didone o quella dei suoi tempi ? È un caso che implica una più approfondita analisi, che potrebbe risultare tanto faticosa quanto rischiosa, come si può constatare per altre occorrenze, delle quali ci si limita a fare menzione : *blandire* per *ambire* (652 ; *Aen.* 4, 283) ; *matere* per *parens* (787 ; *Aen.* 4, 365) ; *paratae* per *peragat* (934 ; *Aen.* 4, 452) ; *sacra* per *festā* (950 ; *Aen.* 4, 459) ; *funalia* per *ferali* (954 ; *Aen.* 4, 462). A proposito di alcune di queste ultime Casson ed Hettich si limitano a constatare – in riferimento all'edizione critica di Hirtzel – che « the text of poets like Vergil is singularly liable to mutations of this sort through inaccurate quotation »¹⁶. Nei casi, però, di *sacra* per *festā* e di *matere* per *parens* è verisimile pensare ad una glossa : l'antigrafo avrebbe potuto contenere anche spiegazioni di alcune espressioni meccanicamente, e erroneamente, copiate dallo scriba, che deve averle considerate parte del testo dell'*Eneide*.

Rispetto al *panduntur* (222 ; *Aen.* 2, 27) di Casson ed Hettich, è da leggere *pagduntur* : che sulla terza lettera della parola gli editori fossero incerti è chiarito dal fatto che la prima *n* è puntata ; per quanto in questa sezione il papiro sia danneggiato, è chiaro un tondino dal quale si dipartire un tratto obliquo facendo riconoscere una *g*, accanto alla quale si vede un segno che potrebbe essere un tentativo di emendamento. La *g* in luogo della *n* è un'imperfezione non poco significativa, perché, più che alla meccanicità della copia,

¹¹ *Quid quid est* per *quidquid id est* (326 ; *Aen.* 2, 49) ; *peget* per *pigebit* (749 ; *Aen.* 4, 335).

¹² *Dedut* per *deducunt* (249 ; *Aen.* 4, 398) ; *dedit* per *dederit* (908 ; *Aen.* 4, 436) ; *orat* per *orabat* (911 ; *Aen.* 4, 437) ; *tractalis* per *tractabilis* (913 ; *Aen.* 4, 439).

¹³ Basti *quid etemere* per *quid de te merui* (714 ; *Aen.* 4, 317).

¹⁴ Ultima lettera : *aufer* per *aufert* (834 ; *Aen.* 4, 389) ; *cunctante* per *cunctantem* (835 ; *Aen.* 4, 390) ; *mis* per *misi* (896 ; *Aen.* 4, 426) ; *cumulata* per *cumulatam* (909 ; *Aen.* 4, 436). Per i casi in cui, però, è omessa la *m* finale è anche lecito ipotizzare un mancato scioglimento di eventuali abbreviazioni, in questo testimone o nei suoi antenati. Prima lettera : *vinctum* per *revinctum* (370 ; *Aen.* 2, 57), dove, però, è possibile che ci sia un uso del *simplex* pro composito ; *coperit* per *operit* (773 ; *Aen.* 4, 352), in cui la *c* si potrebbe spiegare tenendo presente che la parola precedente è *nox*, la cui *x* avrebbe potuto creare difficoltà ed essere interpretata come *c* : analogo è *eictera* per *extera* (771 ; *Aen.* 4, 350) ; *efello* per *refello* (818 ; *Aen.* 4, 380), *aedet* per *taedet* (929 ; *Aen.* 4, 451) ; *st* per *ast* (1004 ; *Aen.* 4, 488).

¹⁵ *Duat* per *ducat* (731 ; *Aen.* 4, 326) ; *horres* per *horrens* (791 ; *Aen.* 4, 366), in cui si può anche ipotizzare un mancato scioglimento di un'eventuale abbreviazione interna alla parola ; *adgessa* per *adgressa* (982 ; *Aen.* 4, 476).

¹⁶ Cf. Casson / Hettich (1950) 20.

potrebbe essere legata a peculiarità dello scriba in quanto parlante e ad un fenomeno di gutturalizzazione della nasale o, più verisimilmente se si pensa al greco, nasalizzazione della gutturale.

C'è un ulteriore caso che merita attenzione per il tipo di correzione e per l'errore in sé: il correttore nota l'imperfezione di *sig* (305) e fa un trattino sulla consonante errata, aggiungendo nell'interlinea una *c* e restituendo *sic* (*Aen.* 2, 44). Ma l'errore dello scriba deve essere messo in parallelo con *gui* per *cui* (429; *Aen.* 2, 71) e *erice* per *erige* (1017; *Aen.* 4, 495): a metà fra il paleografico ed il fonetico, infatti, si colloca la confusione tra le due occlusive velari sorda /k/ e sonora /g/: *c* e *g* sono simili dal punto di vista grafico, ma la loro confusione potrebbe essere legata a problemi di pronuncia dei due suoni, uguali in tutto ma con una differente sonorità¹⁷.

Una determinata categoria di errori del P.Ness. II 1 è riconducibile alla dimensione orale, in particolare per quanto riguarda le vocali¹⁸: è nelle vocali delle sillabe non accentate che, per lo più, si osservano confusioni. Attestata è la confusione tra *ae* ed *e* e tra *a* ed *e*, né sono insolite le confusioni tra la vocale centrale aperta e le anteriori medio-alta e medio-bassa¹⁹; il cospicuo numero di casi in cui lo scriba utilizza il dittongo *ae* dove non è necessario potrebbe essere espressione di ipercorrettismo, ed anche della confusione tra i suoni *a* ed *e*, il papiro ha casi notevoli²⁰.

Ci sono, poi, due casi in cui la confusione è tra il dittongo *ae* ed *a* – *quae* per *qua* (50; *Aen.* 1, 418) e *Aneas* per *Aeneas* (62; *Aen.* 1, 421) –, cosa questa da legare ad un'incomprensione fonetica, ma anche ad un errore meccanico e legato alla copia. Attestato è lo scambio tra *e* ed *i*²¹; tra *a* ed *i*²²; e, in tutte le occorrenze, la vocale mal interpretata si trova sempre in una delle sillabe non accentate, forse per la problematica resa fonologica connessa all'uso dell'accento intensivo. Più di un caso attesta incertezza tra *u* ed *o*²³; in tre soli casi sono confuse *u* ed *i*²⁴; in pochi *a* ed *u*²⁵; ed anche la confusione tra *a* ed *o* è motivabile più per ragioni fonetiche che paleografiche²⁶. Pochi, poi, sono i casi in cui c'è la

¹⁷ Si confronti Adams (2007) 471–472.

¹⁸ Casson / Hettich (1950) 12 osservano, però, che «on the whole it seems more probable that the scribe of I was working alone».

¹⁹ *Lena* per *laena* (631; *Aen.* 4, 262); *oblitae* per *oblite* (638; *Aen.* 4, 267); *praemebat* per *premebat* (745; *Aen.* 4, 332); *quaerellis* per *querellis* (783; *Aen.* 4, 360); *aegentem* per *egentem* (805; *Aen.* 4, 373); *fuge* per *fugae* (855; *Aen.* 4, 400); *formice* per *formicae* (860; *Aen.* 4, 402); *callae* per *calle* (866; *Aen.* 4, 405); *Aulidae* per *Aulide* (895; *Aen.* 4, 426); *quaeri* per *queri* (956; *Aen.* 4, 463). Diversa attenzione merita, invece, *certae* alla l. 393: il dittongo è segno di una lezione che va a contrapporsi al *certe* di altri testimoni (*Aen.* 2, 62).

²⁰ *Tura* per *ture* (42; *Aen.* 1, 417); *Thymoetas* per *Thymoetes* (250; *Aen.* 2, 32); *Chalcanta* per *Chalcante* (poi corretto, 560; *Aen.* 2, 100); *iaspida* per *iaspide* (629; *Aen.* 4, 261); *ettonitus* per *attonitus* (650; *Aen.* 4, 282); *aptant* per *aptent* (661; *Aen.* 4, 289: con il congiuntivo al greco); *robore* per *robora* (853; *Aen.* 4, 399: si tratta di uno dei rari casi in cui la forma errata è tradotta al greco, per cui è probabile che l'imperfezione fosse già dell'antigrafo).

²¹ *Peteris* per *peteres* (705; *Aen.* 4, 312); *monites* per *monitis* (741; *Aen.* 4, 331: con ὑπομνηθῆναι al greco), *consedere* per *considerare* (770; *Aen.* 4, 349); *operi* per *opere* (872; *Aen.* 4, 407); *terribile* per *terribili* (960; *Aen.* 4, 465). A questi, si affianca la sequenza alla l. 681, . J . *pef* laddove nell'*editio princeps* è restituito *[i]m̄piā*: è verisimile, che nel papiro ci fosse non *impia* (*Aen.* 4, 298) ma *impea*.

²² *Noris* per *noras* (893; *Aen.* 4, 423); *stipate* per *stipite* (924; *Aen.* 4, 444); *relinqua* per *relinqui* (964; *Aen.* 4, 466).

²³ *Muritura* per *moritura* (698; *Aen.* 4, 308); *maiura* per *maiura* (794; *Aen.* 4, 368); *quietus* per *quietos* (816; *Aen.* 4, 379); *imus* per *imos* (832; *Aen.* 4, 387); *nolli* per *nulli* (943; *Aen.* 4, 456); *ultima* per *ultimus* (990; *Aen.* 4, 482).

²⁴ *Ad orbus* per *orbis* (12; *Aen.* 1, 331) e *oculus* per *oculis* (415; *Aen.* 2, 68) va ora aggiunto *obnuxius* per *obnixius* (per *obnixus*; 743; *Aen.* 4, 332).

²⁵ *Uxoris* per *uxorius* (637; *Aen.* 4, 266); *ignotus* per *ignotas* (704; *Aen.* 4, 312); *eandem* per *eundem* (722; *Aen.* 4, 321).

²⁶ *Pratatur* per *profatur* (786; *Aen.* 4, 364); *sequor* per *sequar* (825; *Aen.* 4, 384); *arcanas* per *arcanos* (889; *Aen.* 4, 422).

resa della *i* lunga con la forma *ii*²⁷. Del resto, si tratta di particolarità che mettono il P.Ness. II 1 in parallelo con altri papiri virgiliani – si pensi, ad esempio, al P.Oxy. VII 1099.

Differenziata è la percezione dell'aspirazione: se si legge *alant* per *halant* (46; *Aen.* 1, 417), *ausurum* per *hausurum* (823; *Aen.* 4, 383) e *aut* per *haut* (925; *Aen.* 4, 447)²⁸, tutti esempi in cui non è graficamente resa l'aspirazione, non mancano casi in cui questa è data, come *hortatur* (253; *Aen.* 2, 33), o addirittura casi in cui viene resa per quanto non necessaria, come *his* per *is* (813; *Aen.* 4, 379)²⁹; ed ora, *haut* per *aut* (312; *Aen.* 2, 46). Anche la percezione fonica di alcuni fenomeni consonantici si riflette nella grafia del P.Ness. II 1. Il *ph*, ad esempio, in più di un caso è reso nella forma *f*: *Pafium* è corretto in *Pafum* dallo scriba, che lascia inalterata la forma in *f* piuttosto che sostituirla con il corretto *Paphum* (32; *Aen.* 1, 415); si legge *Frygia* per *Phrygia* (416; *Aen.* 2, 68). Come in molti altri esemplari papiracei virgiliani, anche qui molto frequente è lo scambio tra *b*, *p* e *v*³⁰. Scempiamento delle consonanti doppie e raddoppiamento consonantico sono spesso attestati: ad esempio, si legge, in luogo di *referret*, *referet* (740; *Aen.* 4, 329; possibile, ma non in questo contesto); e *molliri* per *moliri* (73; *Aen.* 1, 424), in cui *c'* è rafforzamento della consonante semplice, artificialmente raddoppiata. Più complesso è, invece, il caso del *Rhesi* (106; *Aen.* 1, 469): a proposito, infatti, di questo nome proprio, la tradizione – e gli editori – si divide tra la forma *Rhesi* e quella con il raddoppiamento *Rhessi*.

In molti casi, però, in particolare nella prima macrosezione del papiro – quella con versi di primo e secondo libro – sono registrate correzioni, ad opera dello scriba stesso o di una seconda mano che interviene nel testo a più livelli, e di queste si offrirà un'esemplificazione soltanto minima.

In *scribendo* è l'emendamento dello scriba alla l. 445 (*Aen.* 2, 74): resosi conto che *hortamuis* era errato, ha depennato le ultime due lettere e vi ha apposto una *r*, restituendo, così, il corretto *hortamur*. È un errore legato alla meccanicità della copia, cui va ad aggiungersi un'incomprensione dell'archetipo, la cui *r* doveva essere realizzata in modo tale da innescare la confusione per il gruppo *-is-*: lo scriba avrebbe potuto leggere *ic*, e dunque *is*. In questa stessa direzione è da collocare l'errore della l. 948 (*Aen.* 4, 458): l'autopsia ha permesso, infatti, di restituire *solebat* e non il *colebat* letto da Casson ed Hettich e conforme alla tradizione; questo *solebat* è motivabile a partire dal fatto che la *c* dell'antigrafo è stata interpretata come un *c* e, dunque, come *s*.

Differente è il caso della l. 251 (*Aen.* 2, 33): all'*in* dello scriba, una seconda mano ha apposto, con inchiostro e calamo differenti e con lettere più piccole di quelle dello scriba, la sequenza *tra*, restituendo, così, *intra*, emendando un'imperfezione che lo scriba potrebbe aver commesso all'atto di copia dall'antigrafo, anche se non è da escludere che fosse dello stesso antigrafo. L'intervento è evidente: si percepisce il tipo di scrittura di

²⁷ *Subiectiisque*, corretto in *subiectisque* (273; *Aen.* 2, 37: la maggior parte dei codici e degli editori hanno *subiectisque*: la tradizione è, però, scissa tra *subiectisque* e *subiectisve*, forma per la quale propende, sotto l'influsso di Servio, Heyne); *iit* per *it* (864; *Aen.* 4, 404); *ii* per *i* (893; *Aen.* 4, 424).

²⁸ Il papiro ha *haut*, contro l'*haud* della maggior parte dei manoscritti; diversamente che in altri papiri virgiliani, nel P.Ness. II 1 la confusione tra dentale sorda e sonora non è attestata. L'unico altro caso rilevante, infatti, è *aput* (430; *Aen.* 2, 71), di una tradizione testuale opposta a quella che ha *apud*.

²⁹ Rilievo ha anche la forma *Xanthumque* (113; *Aen.* 1, 473) e in cui l'aspirata è trascritta.

³⁰ *Innubtae* poi corretto in *innuptae* (242; *Aen.* 2, 31); *Imvri* per *Imbri* (604; *Aen.* 4, 249); *deventur* per *debenur* (643; *Aen.* 4, 275); *ebanuit* per *evanuit* (646; *Aen.* 4, 278); *vene* per *bene* (714; *Aen.* 4, 317); *parbulus* per *parvulus* (737; *Aen.* 4, 328); *sperabi* per *speravi* (755; *Aen.* 4, 338); *turvida* per *turbida* (777; *Aen.* 4, 354); *davis* per *dabis* (829; *Aen.* 4, 386); *tavefactus* per *labefactus* (847; *Aen.* 4, 395; in questo caso, è possibile ipotizzare una doppia matrice: da un lato, quella paleografica, per cui la *l* dell'antigrafo, con il tratto orizzontale non particolarmente discendente ed allungato come doveva essere altrove, è confusa dalla scriba con una *t*; dall'altro, quella semantica, poiché *tabefacio* è verbo esistente); *ferbet* per *fervet* (875; *Aen.* 4, 409; a sua volta *fervet* sta per il *fervere*: la traduzione greca, però, rende la terza persona singolare, per cui è lecito ipotizzare che l'imperfezione fosse già dell'antigrafo); *carvasus* per *carbassus* (884; *Aen.* 4, 417); *repelli* per *revelli* (899; *Aen.* 4, 427); *exubiasque* per *exuviasque* (1020; *Aen.* 4, 496).

gran lunga differente da quella dello scriba; inoltre è da smentire l'ipotesi dei primi editori, per cui, tra le tre lettere, non fosse stata vergata una *r* ma un *p*, dal momento che è visibile il terzo tratto della *r* di una tipologia vicina a quella della capitale. Che lo scriba, però, si fosse reso conto dell'imperfezione commessa e che il testo aveva *intra* e non *in* è chiaro dall'individuazione della sequenza *tra* nell'interlinea superiore della linea immediatamente successiva, la cui grandezza è pressoché dimezzata rispetto a quella del testo, prima del *muros* dello stesso verso. Lo scriba, dunque, cercò di intervenire: poco chiaro è il motivo per cui non lo abbia fatto accanto all'errato *in*, tanto più che c'era uno spazio abbondantemente sufficiente per l'aggiunta prima dell'inizio della stringa della colonna greca. È ipotizzabile, però, ancora una volta, che questo scriba poco avvezzo con la lingua latina abbia mal interpretato l'archetipo e pensato che la sequenza *tra* dovesse far corpo con *muros*, generando un impensabile *tramuros*, e che la consapevolezza dell'errore sia nata solo dopo aver copiato *muros*, sequenza che rispetta l'inquadramento nello specchio scrittorio; questa ipotesi, del resto, risulta rafforzata se si pensa ad un modello in *scriptio continua* o che, comunque, non avesse un'organizzazione del testo analoga a quella dell'apografo.

A primo impatto, la stessa motivazione potrebbe essere legata a *dolos* (392; *Aen.* 2, 62), corretto dalla seconda mano in *dolo*: si tratta, però, di un caso che ha implicazioni anche nel campo più strettamente ecdotico. Quale doveva essere la lezione dell'antigrafo dal quale avrebbe attinto lo scriba del P.Ness. II 1? In questo caso specifico, lo scriba ha ricopiato la lezione dell'antigrafo, mentre il correttore ha emendato la stringa latina e quella greca perché l'esemplare con il quale stava operando la sua collazione aveva una lezione differente: egli, infatti, ha corretto, attraverso il solito depennamento con trattino obliquo sulla consonante ritenuta errata, *dolos* in *dolo* e, al greco, ha scritto al di sopra dell'uscita -ouc di δολouc (senza depennarla) una ω. L'esemplare con cui il correttore ha collazionato, dunque, doveva avere quello stesso *dolo* di parte della tradizione diretta ed indiretta (*b*, *d* e *Non.* 418, 34), frutto di una banalizzazione o di una aplografia, laddove, invece, il P.Ness. II 1 – e con lui il suo antigrafo – aveva il *dolos* dei maggiori testimoni manoscritti (*M*, *P*, *R*) e del P.Berol. inv. 21138, accolto da tutti gli editori. Lo stesso papiro, dunque, attraverso le sue due mani e le sue due vite, si fa testimone della circolazione della doppia lezione virgiliana.

È lecito interrogarsi sul tipo di manoscritto dal quale dovette attingere il correttore del P.Ness. II 1: sono diversi gli elementi che sembrano ricondurre ad un tipo di manoscritto che, come quello corretto, fosse bilingue, ed in questa direzione è esemplificativo il caso della l. 389 (*Aen.* 2, 61). La stessa mano, infatti, non solo interviene tanto nelle colonne latine quanto in quelle greche, ma interviene ad emendare errori che vanno al di là di mere imperfezioni foniche o di copia dello scriba; non è da escludere, però, che il correttore potesse utilizzare più di un testo o addirittura correggere *ope ingenii*.

La tradizione testuale della quale si fa portavoce il papiro, limitatamente al testo vergato dallo scriba e non a quello modificato dagli interventi correttori, è quella dei codici più rilevanti (in particolare *M* e *P*); la seconda macrosezione, quella con il quarto libro, dal punto di vista ecdotico, però, va tenuta in considerazione in modo attento a non confondere quanto ha di formalmente corretto e quanto, invece, ha di erroneo, in particolare in relazione alle imperfezioni paleografiche e a quelle legate alla trasmissione nella dimensione dello scritto di peculiarità della pronuncia e fonetiche, elementi questi che meritano senz'altro una più approfondita analisi³¹.

³¹ Al di là della presenza di errori non corretti e la quasi totale assenza di segni di accentazione, da segnalare sono, da un lato, l'assenza di parole in *ekthesis* all'inizio di un nuovo esametro – pratica pressoché sistematica nella prima macrosezione –, dall'altro, salti ed inversioni del testo rispetto alle sequenze virgiliane.

Diversa da questa vivace del P.Ness. II 1 è la situazione del P.Ness. II 2, 15 (+ 4), frammenti di un codice che doveva abbracciare i primi sei libri dell'*Eneide*, in cui il testo latino è disposto in modo tale che ogni linea di scrittura comprenda un intero esametro, in una semionciale antica con elementi onciali e databile al V d.C.³²

Irrilevante la quantità di confusioni tra vocali, alcune peculiarità nell'ortografia, invece, costituiscono la spia del fatto che lo scriba del P.Ness. II 2 doveva avere una buona familiarità con la scrittura greca, ma non con la lingua e la fonetica greca: i nomi propri derivanti dal greco sono tutti, nel papiro, erroneamente trascritti.

Vale la pena soffermarsi soltanto su uno di questi: alla l. 89 si legge *Joeth.eia*: l'atteggiamento dei primi editori è stato banalizzante, dal momento che hanno integrato la lacuna con le lettere *rh* e espunto la *h*, dando l'idea della lettura *Rhoeteia* nel papiro; la situazione è, però, meno semplice. È preferibile leggere *RJoetheia*, lezione attestata anche in *R*, forma erronea per il *Rhoeteia* di *Aen.* 5, 646. L'aggettivo, infatti, è calco del greco *Ῥοίτειος* e non è da escludere possa esserci stato un fraintendimento nella collocazione dell'aspirazione (del resto, difficoltà della resa del gruppo *rh* si riscontrano anche altrove nei frammenti).

Per quanto non assimilabile a nessuno dei codici noti, la tradizione testuale della quale il P.Ness. II 2 si fa testimone non è da trascurare, con molti elementi in comune con la tradizione di *R*, per lo più per coincidenze in lezioni errate, e di γ : molti sono i luoghi controversi, in cui i codici si dividono, per i quali il papiro presenta le varianti della migliore tradizione manoscritta³³.

Anche nel P.Ness. II 2 si coglie la presenza di una seconda mano correttrice, che opera con inchiostro chiaro e calamo dalla punta fine: al *Priamden* dello scriba (121; *Aen.* 6, 494) viene, infatti, aggiunta la *i* funzionale a rendere corretta la forma. In effetti, un solo chiaro intervento emendativo è troppo poco per avanzare ipotesi di contatto con le correzioni del P.Ness. II 1 e verificarne i tipi di scrittura.

In entrambi i documenti, però, non è da collocare in secondo piano che le rispettive seconde mani abbiano lasciato traccia anche di altri segni di fruizione, e cioè segni di accentazione. Il numero dei segni nel P.Ness. II 2, infatti, alla luce dell'esame autoptico, è uscito sensibilmente differenziato dal quadro monolitico dell'*editio princeps*: accanto al trattino orizzontale e al segno di *diastole* – chiamato *comma* da Casson ed Hettich – di certa mano dello scriba, è da porre l'archetto dalle punte rivoltate verso il basso vergato con un tipo di inchiostro più chiaro da quello del testo e con un *ductus* sottile, di seconda mano. Nel P.Ness. II 1 il quadro è ulteriormente complesso, se lo stesso tipo di archetto con le punte in basso – l'*accentus circumflexus* delle *Artes* dei grammatici latini tardo-antichi – è nella pressoché totalità dei casi dello scriba, così come dello scriba sono i trattini orizzontali – il *longus* – e quelli di *diastole*, mentre i soli accenti acuti sono di seconda mano.

Quello che ci si sarebbe potuto aspettare sarebbe stato qualche punto di contatto, non certo tra gli *scriptoria* o tra gli antenati, ma tra la tipologia di fruizione dei due documenti, senza ipotizzare che l'uno fosse stato corretto a partire dall'altro, ma immaginando che possano essere stati tra le mani di uno stesso fruitore. La diversità grafica e nelle funzioni dei segni nei due documenti potrebbe andare, con l'insufficienza di analogie paleografiche, in direzione dell'impossibilità di legare ad uno stesso proprietario-fruitorio i due manoscritti, ipotesi suggestiva e, certo, *romantic*, « romanzesca ». Non è di scarso peso, ad esempio, che – con una serie di casi singolari in un manoscritto e nell'altro – il fruitore del

³² *Aen.* 2, 296–304, 328–338; 3, 559–564, 591–595, 630–633, 662–666; 4, 450–457, 482–490, 516–523, 551–560, 647–651, 681–686; 5, 8–11, 43–46, 644–648, 676–681; 6, 425–434, 459–468, 492–503, 526–537, 561–573, 596–607, 631–643, 665–677, 701–711, 735–745, 769–780, 804–814, 838–845, 874–880. Per la ricostruzione del codice originario, si vedano Casson / Hettich (1950) 66–67 e Seider (1976) 154–155, n. 110.

³³ Il papiro ha « lezioni di un certo interesse, che attendono un più compiuto e attento scrutinio » secondo Gigante (1986) 41.

P.Ness. II 2 utilizzi il solo *accentus circumflexus* per marcare le vocali tanto da *acuere* quanto da *circumflectere* tonalmente, mentre quello del P.Ness. II 1 cerchi di rendere con il segno la diversità tonale dell'*acuere* da quella del *circumflectere*.

Conclusione

Considerare i P.Ness. II 1 e 2 nelle loro singolarità e particolarità è necessario allo stato attuale di una ricerca che merita, senz'altro, di andarne a scandagliare non solo i dettagli codicologici o paleografici ma anche – e, forse, soprattutto – quelli ecdotici e lessicale-fonologici che, in un rapporto osmotico con la scrittura nella sua dimensione empirica, potrebbero illuminare ulteriormente sugli errori e le imperfezioni – « spellings, particularly misspellings », con Adams – che, in mole preponderante, segnano il codice bilingue³⁴ : forse che un approfondimento delle componenti linguistiche che emergono dagli errori dello scriba e le confusioni vocaliche e consonantiche possano non solo arricchire il quadro del latino di area provinciale del VI secolo, ma anche entrare in relazione con una scrittura definita « eccellente esempio di una produzione digrafica non egiziana, ma palestino-siriaca »³⁵ ? Questa ipotesi viene avanzata in sordina, ma potrebbe avere eco in un esame che punti ad intersecare competenze multiple – diacronicamente e diatopicamente – papirologiche, paleografiche, filologiche, linguistiche, fonetiche, lessicologiche.

La valutazione del testo di cui i due papiri – ma tutti quelli del *Corpus* – si fanno testimoni deve essere ulteriormente ponderata attraverso il possibile incasellamento delle diverse letture, che possono avere o non avere specifico peso ecdotico : non vale la pena ritornare sul *noris* del P.Ness. II 1 (893 ; *Aen.* 4, 426).

L'acquisizione del dato papirologico nel processo di *recensio* virgiliana è dato piuttosto recente : se Mynors ha collazionato il solo membranaceo Palin. Ambr. L 120 sup. e, ancora prima, nel 1935, per la sua edizione del libro quarto dell'*Eneide*, Arthur Stanley Pease aveva tenuto presenti PSI I 21 e P.Oxy. VIII 1099, è solo nel 1973 che, con la prima edizione di Mario Geymonat, i 18 papiri allora noti – e che saliranno a 29 nella riedizione del 2008 – entrano in apparato e nella *Textkritik* in quanto testimoni della *Textgeschichte* ed indipendentemente dalla loro rilevanza ecdotica. Il sistema di sigle dei papiri verrà mutuato anche nella recente edizione critica dell'*équipe* spagnola e dell'ultima teubneriana di Gian Biagio Conte, il quale, però, al di là dei frammenti dell'Ambrosiana, includerà nella sua *recensio* i soli P.Ness. II 1 e 2.

Che i P.Ness. II 1 e 2 debbano essere presi in considerazione nella *recensio* virgiliana per la quantità dei versi che tramandano è indubitabile, ma che debbano esserlo per un fattore eminentemente qualitativo può essere discusso : se Tyche è stata con loro benevola, forse lo è stata meno con i frammenti del P.Oxy. VIII 1098 o del P.Ant. I 30 ; ma questo non significa certo che quei frammenti non siano appartenuti a codici qualitativamente migliori. Come valutare, del resto, singole perle di altri papiri ? Come giudicare quel *moeniet* nel P.Cairo inv. 85644, il solo che abbia tramandato una variante ortografica che pure Geymonat ha preferito al *muniet* dei codici (*Aen.* 1, 271) ? I frammenti dei due codici papiracei virgiliani della Morgan, del resto, vanno valutati per quello che primariamente – come tutti gli altri documenti del *Corpus* – dovettero essere : testi di scuola, di una determinata area dell'Impero, di un determinato tempo.

Bibliografia

- Adams, J.N. (2003), *Bilingualism and the Latin Language* (Cambridge).
 Adams, J.N. (2009), *The Regional Diversification of Latin 200 B.C. – A.D. 600* (Cambridge).
 Casson, L. / Hettich, E.L. (1950), *Excavations at Nessana II* (Princeton).

³⁴ Cf. Adams (2007) 624.

³⁵ Cf. Radiciotti (1997) 126.

- Colt, H.D. (1946), « Discoveries at Auja Hafir », *PalEQ* 68, 216–220.
- Colt, H.D. (1947), « Who Read Vergil in Zin? », *CJ* 42, 315–323.
- Conte, G.B. (2009), *P. Vergilius Maro. Aeneis* (Berlin / New York).
- Fressura, M. (2010), *Corpus dei papiri bilingui dell'Eneide di Virgilio. Parte prima* (Università degli Studi Roma Tre, Diss.).
- Geymonat, M. (1973), *P. Vergili Maronis opera* (Torino).
- Geymonat, M. (2008), *P. Vergili Maronis opera* (Roma).
- Gigante, M. (1986), « Virgilio da Pompei all'Egitto », in *La fortuna di Virgilio. Atti del convegno internazionale, Napoli 1983* (Napoli) 7–43.
- Hettich, E.L. (1950), « The Colt Papyrus Find from Auja », *Archaeology* 3, 31.
- Hirtzel, F.A. (1942), *P. Vergili Maronis opera* (Oxford).
- Kraemer Jr., C.J. (1938), « The Colt Papyri from Palestine », in *Actes du V^e Congrès international de papyrologie, Oxford 1937* (Bruxelles) 238–244.
- Marichal, R. (1957), « Quelques apports à la tradition ancienne du texte de Virgile », *REL* 35, 81–84.
- Mynors, R.A.B. (1969), *P. Vergili Maronis opera* (Oxford).
- Pease, A.S. (1935), *Publi Vergili Maronis Aeneidos Liber Quartus* (Cambridge).
- Petrucchi, A. (1981), « Virgilio nella cultura scritta romana », in *Virgilio e noi* (Genova) 51–72.
- Polara, G. (2009), « Il Virgilio dei papiri : edizioni critiche fra testo e apparati », *Lexis* 27, 299–308.
- Radiciotti, P. (1997), « Manoscritti digrafici grecolatini e latinogreci nell'antichità », *Pap. Lup.* 6, 107–146.
- Rivero García, L. / Estévez Sola, J.A. / Librán Moreno M. / Ramírez de Verger A. (2009), *Publio Virgilio Marón. Eneida. Volumen I, Libros I–III* (Madrid).
- Scappaticcio, M.C. (2008), « Noris e noras (*Aen.* IV 423) : un sondaggio di “filologia dei papiri” », *Vichiana* 10, 171–175.
- Scappaticcio, M.C. (2009a), « Virgilio e la “filologia dei papiri” : *Aen.* I 618 e il PColt 1 », *MD* 62, 239–251.
- Scappaticcio, M.C. (2009b), « La *diastole*, i grammatici e due esempi virgiliani », *RhM* 152, 369–384.
- Scappaticcio, M.C. (2010), « Tra ecdotica e performance : per un *Corpus Papyrorum Vergilianarum* », *APF* 56, 130–148.
- Scappaticcio, M.C. (2011, in corso di stampa), « Sul Virgilio palestinese del “nuovo” P.Ness. II 2 ».
- Seider, R. (1976), « Beiträge zur Geschichte und Paläographie der antiken Vergilhandschriften », in *Studien zum antiken Epos* (Meisenheim) 129–172.
- Vàrvaro, A. (2009), « Tra latino e lingue romanze. Gli studi di J.N. Adams sul latino e la linguistica romanza », *RLR* 292, 601–622.

TEXT MINING UND PAPYRI

Reinhold Scholl

Am interdisziplinären Forschungsprojekt eAQUA (Extraktion von strukturiertem Wissen aus Antiken Quellen für die Altertumswissenschaft) sind verschiedene altertumswissenschaftliche Disziplinen an verschiedenen Standorten in Deutschland und das Institut für automatische Sprachverarbeitung in Leipzig beteiligt¹. Das Projekt besteht aus mehreren Teilprojekten: Untersuchung zu den Atthidographen²; Platonrezeption in der Antike³; Plautinische Metrik; das Wissensnetz der Frühen Neuzeit⁴; delphische Freilassungsinchriften; Mental Maps⁵; Papyrologie und Text Mining.

Ziel des Projektes ist es, für die Altertumswissenschaften aus antiken Quellen spezifisches Wissen zu generieren und über ein Web-Portal der praktischen Forschung nachhaltig zur Verfügung zu stellen. Dafür wird in enger Kooperation zwischen Altertumswissenschaftlern und Informatikern die verfügbare Text Mining Technologie den Bedürfnissen und Anforderungen der Altertumswissenschaften angepaßt.

Mit Text Mining werden computerunterstützte Verfahren für die semantische Analyse von Texten bezeichnet, die die automatische bzw. semi-automatische Strukturierung von Texten, insbesondere sehr großen Texten, unterstützen⁶. Mit Hilfe verschiedener Verfahren der automatischen Textverarbeitung versuchen die einzelnen Teilprojekte in eAQUA ihre Forschungsziele zu erreichen. In einer späteren Phase sollen die so gewonnenen und evaluierten Verfahren kombinierbar sein.

Die verschiedenen Verfahren sind:

1. Nicht speziell papyrologisch

Citationsgraph: Ausgehend von einem selbst gewählten antiken Autor werden diejenigen Sätze angezeigt, die fünf gleich lautende nacheinander folgende Wörter gemeinsam haben, und zwar sowohl bei diesem Autor selbst als auch bei allen anderen Autoren des *Thesaurus Linguae Graecae*, so daß auf diese Weise u.a. potentielle Zitate ermittelt werden können.

Bei der Differenzanalyse können Autoren und deren Werke mit einem anderen Autor oder Werk verglichen werden, um Wörter, die gemeinsam sind, aber auch diejenigen Wörter, die nur bei einem der beiden Autoren vorkommen, anzuzeigen. Dies kann sehr hilfreich bei der Zuweisung einzelner Werke zu bestimmten Autoren sein.

Bei der Plautinischen Metrik soll Text Mining helfen, die komplizierte Metrik automatisch zu analysieren⁷.

Ausführlicher werden im Folgenden die Suchmaske und die Textvervollständigung vorgestellt und die Klassifikation kurz gestreift⁸. Bei der Suchmaske hat man die Möglichkeit, über verschiedene altertumswissenschaftliche Textcorpora (TLG-E, PHI5, PHI7, PHI7_INS, PHI7_DDP und Epiduke) und auch modernsprachliche Corpora nach bestimmten Wörtern zu suchen. Als Ergebnis einer solchen Suche werden Wörter mit ähnlichem Kontext angezeigt. Darunter erscheint ein Graph mit Kanten und Knoten, der die

¹ <<http://www.eaqua.net>>. Vgl. Schubert / Heyer (2010). In diesem Band sind aus den Teilprojekten Möglichkeiten der konkreten Arbeit mit den einzelnen Methoden aufgeführt.

² Vgl. Bünte (2010) 10–25.

³ Vgl. Geßner (2010) 26–41.

⁴ Vgl. Gruhl (2010) 56–70.

⁵ Vgl. Kath (2010) 71–90.

⁶ Vgl. Heyer / Quasthoff / Wittig (2008).

⁷ Vgl. Blumenstein / Deufert / Gaertner (2010) 101–107.

⁸ Zur Suchmaske, vgl. Schubert (2010) 42–55; zur Textvervollständigung, vgl. Rücker (2010) 91–100, basierend auf einer älteren Version.

Durch Verschieben der Regler am oberen Rand des Graphen können sogenannte *function words* (dazu gehören beispielsweise Artikel, Partikel und sonstige häufige Füllwörter) ausgeblendet werden. Wird der Regler bis zum Anschlag geschoben, werden die 1000 häufigsten Wörter des gesamten Corpus ausgeblendet.

Klickt man *κακουχεῖν* « schlecht behandeln » im Graphen an, leuchten alle wichtigen Wörter, die syntaktisch und semantisch mit *κακουχεῖν* in einem Satz verbunden sind, farbig auf. Und in der Tat finden sich in Eheverträgen die Verbote für den Mann: neben *μη κακουχεῖν* auch *μη ὑβρίζειν* und *μη ἐκβάλλειν*, die auch hier im Graphen vertreten sind. Auf diese Weise lassen sich semantische Abhängigkeiten von Wörtern erkennen und visualisieren sowie im Zusammenhang einer möglichen Wortergänzung nutzen.

Es folgt die Anzeige der Kookkurrenten :

Abb. 3 : Ergebnisanzeige der Suche Teil 3 : Anzeige der Kookkurrenten zu *κακουχεῖν* in der Epiduke-Datenbank

Significant cooccurrences of κακουχεῖν	
κυριεύουσα (2); τιμωροῦσιν (2); καταθεμένη (2); Εὐρυδίκη (2); νομίσα (2); ἐκλειομένη (2); συνεχωρήθη (2); ἀσεβέσιν (2); παραλαβοῦσα (2); Ὀλυμπιάς (2); ἀναπλήρωσιν (2); ἀμέλειαν (2); μετανοεῖν (2); νεανίσκων (2); τάνδρος (2); εὐτυχίαν (2); βαρέως (2); ἀνθρωπίνως (2); θέλουσιν (2); ἠνεγκεν (2); φέρουσα (2); βασιλικῶν (2); δικαίους (2); αἰχμαλώτους (2); κολάσεως (2); Φίλιππον (2); φυλακὴν (2); τελευτήν (2); ἐξισχύσει (1); χάριζε (1); ἰδίας (2); Μαθηναῖοι (1); ἐπεκτείνει (1); φιλοσόφει (1); μήτηρ (2); ἐκλέ (1); ἀποκτείνει (1); ἐποίησε (2); ζῆν (2); ἀγχειν (1); βασιλείαν (2); σωματίων (2); τεκμαίρονται (1); φέρε (1); ἀφεθῇ (1); τὴν (2); περικειμένον (1); ἐνυπνίου (1); ἀνδρα (2); δακτύλιος (1); φοροῦσιν (1); ἐπιθυμοῦσι (1); τιμωρεῖν (1); χωρίς (2); ἐκδιδόναι (1); δι' (3); ἐπιθυμοῦσιν (1); περικείται (1); ἀσκήσει (1); προσφυῶς (1); ἀμαρτήμασιν (1); τὴν (2); ἀρμόζειν (1); ἐπεχείρησεν (1); ἐπεχείρησε (1); εἰληφώς (1); ἀρξεται (1); νομίμως (1); δεσμός (1); δακτύλιον (1); δεσμοῦ (1); τρό (1); τοιοῦτός (1); ἐνύπνιον (1); γεται (1); πρᾶχθέντα (1); προτέροις (1); σώμα (2); δικαίως (1); παρνείας (1); κακός (1); πον (1); πρῶτον (2); κινδύνου (1); τὸ (2); εἰς (4); κινδύνων (1); δαίμονες (1); μετανοίας (1); τοιαύτη (1); καί (2); κακά (1); τιμωρίας (1); ἀλλά (1); εἶδον (1); ὦν (1); εἰδώς (1);	
Significant left cooccurrences of κακουχεῖν	
κυριεύουσα (2); τιμωροῦσιν (2); κακουχεῖν (2); καταθεμένη (2); Εὐρυδίκη (2); νομίσα (2); ἐκλειομένη (2); ἀσεβέσιν (2); παραλαβοῦσα (2); Ὀλυμπιάς (2); ἀναπλήρωσιν (2); ἀμέλειαν (2); μετανοεῖν (2); νεανίσκων (2); τάνδρος (2); εὐτυχίαν (2); βαρέως (2); ἀνθρωπίνως (2); θέλουσιν (2); ἠνεγκεν (2); φέρουσα (2); βασιλικῶν (2); δικαίους (2); κολάσεως (2); Φίλιππον (2); φυλακὴν (2); τελευτήν (2); Ὅτι (3); υἱός (2); μεταμεληθέντας (1); ἰδίας (2); Μαθηναῖοι (1); μήτηρ (2); ἐκλέ (1); ἐποίησε (2); ζῆν (2); ἀγχειν (1); βασιλείαν (2); σωματίων (2); ἀφεθῇ (1); τὴν (2); ἀνδρα (2); δακτύλιος (1); φοροῦσιν (1); ἐπιθυμοῦσι (1); τιμωρεῖν (1); χωρίς (2); ἐκδιδόναι (1); ἐπιθυμοῦσιν (1); περικείται (1); ἀσκήσει (1); ἀμαρτήμασιν (1); ἀρξεται (1); νομίμως (1); δεσμοῦ (1); τρό (1); ἐγὼντιον (1); γεται (1); πρᾶχθέντα (1); προτέροις (1); δικαίως (1); κακός (1); πον (1); πρῶτον (2); κινδύνου (1); εἰς (4); κινδύνων (1); μετανοίας (1); κακά (1); τιμωρίας (1); εἶδον (1); δι' (2); ὦν (1); εἰδώς (1); δικαίως (1); τρόπω (1); κακόν (1); τοιαύτης (1); ἡνίκα (1); τοὺς (3); νοὺς (1); τοῖς (3); τὸ (5); ἰδίων (1); αὐτόν (2); καίτοι (1); δηλοῖ (1); καί (7); τ' (1); τὴν (4); ὅθεν (1); ἐαυτὸν (1); ποιεῖ (1); ἀπ' (1); τῶν (4); ἔχων (1); ἀλλά (2); μηδέ (1); Τό (1); ὅπερ (1);	
Significant right cooccurrences of κακουχεῖν	
κακουχεῖν (2); συνεχωρήθη (2); ἀναπλήρωσιν (2); μετανοεῖν (2); θέλουσιν (2); δικαίους (2); αἰχμαλώτους (2); κολάσεως (2); ἐξισχύσει (1); χάριζε (1); ἰδίας (2); ἐπεκτείνει (1); φιλοσόφει (1); ἀποκτείνει (1); τεκμαίρονται (1); φέρε (1); περικειμένου (1); ἐνυπνίου (1); ἐπιθυμοῦσι (1); ἐπιθυμοῦσιν (1); ἀσκήσει (1); προσφυῶς (1); ἀρμόζειν (1); ἐπεχείρησεν (1); ἐπεχείρησε (1); εἰληφώς (1); δεσμός (1); δακτύλιον (1); δεσμοῦ (1); τοιοῦτός (1); σώμα (2); παρνείας (1); δαίμονες (1); τοιαύτη (1); ἀλλά (1); ἐξουσίαν (1); ψυχὴν (1); ψυχῇ (1); ἀληθώς (1); νοὺς (1); ὕπαρχει (1); πως (1); ἐαυτὸν (1); φησὶν (1); ἔχων (1); ἡμᾶς (1); τῇ (2); τοὺς (2); μή (2); ὥστερ (1); δι' (1); εἰς (2); τις (1); εἰ (1); οὖν (1); τῆς (2); οἱ (1); οὐ (1); ὅτι (1); τὴν (2); ὡς (1); τὸ (2);	
Significant left neighbours of κακουχεῖν	
καταθεμένη (2); ἀσεβέσιν (2); δικαίους (2); υἱός (2); νομίμως (1); μηδέ (1); καί (1);	
Significant right neighbours of κακουχεῖν	

Die Anzeige der Kookkurrenzen für bestimmte Wörter in einem Satz und auch die Differenzierung zwischen linken und rechten Kookkurrenten können ebenfalls zur Überprüfung einer Ergänzung und zum Erkennen von Formeln, Floskeln und Phrasen genutzt werden.

Außer den Kookkurrenten werden auch die linken und rechten Nachbarn angezeigt. Nachbarn sind Wörter, die direkt links und rechts von dem gesuchten Wort stehen. Ganz am Ende folgen noch die Belegstellen mit einem Textauszug. Die Visualisierung ist eines der wichtigen Vorteile dieses tools.

2. Klassifikation

In diesem tool ist das Programm daraufhin trainiert worden, die Klassifikation der griechischen dokumentarischen Papyri automatisch vorzunehmen, und zwar nach der Klassifi-

- *Word Similarity (letters)* : Angezeigt werden Wörter, bei denen eine Ähnlichkeit über Buchstabenvergleiche errechnet wurde (Levenshtein-Distanz).
- *Named Entity* : Angezeigt werden Wörter, die derselben NE Kategorie (Personennamen, Ortsnamen) angehören.
- *Wordbigram* : Angezeigt werden die signifikanten rechten oder linken Nachbarwörter des gesuchten Wortes nach einer Gewichtung.
- *Semantic context* : Angezeigt werden Wörter, die normalerweise in Sätzen mit dem gesuchten Wort vorkommen. Dabei werden die 200 häufigsten Wörter (*function words*) und Wörter, die weniger als drei Mal vorkommen, nicht berücksichtigt.
- *Classification* : Die automatisch vorgenommene Klassifikation nach dem Sammelbuch wird berücksichtigt.

Die besten Ergebnisse erzielt man in der Kombination der einzelnen Verfahren. Alle genannten tools und Verfahren der Teilprojekte stehen frei unter <[http:// www.eaqua.net](http://www.eaqua.net)> zur Verfügung, so daß sie jeder für seine Fragestellungen als Hilfsmittel nutzen kann.

Literaturverzeichnis

- Blumenstein, J. / Deufert, M. / Gaertner, J.F. (2010), « Elektronische Analyse der plautinischen Sprechverse : Ein Werkstattbericht », in Schubert / Heyer (2010) 101–107.
- Bünke, A. (2010), « Text Mining with the Atthidographers », in Schubert / Heyer (2010) 10–25.
- Geßner, A. (2010), « Das automatische Auffinden der indirekten Überlieferung des Platonischen *Timaios* und die Bedeutung des Tools "CitationGraph" für die Forschung », in Schubert / Heyer (2010) 26–41.
- Gruhl, R. (2010), « Das Wissensnetz der Frühen Neuzeit. Von der virtuellen Bibliothek zur virtuellen Enzyklopädie », in Schubert / Heyer (2010) 56–70.
- Heyer, G. / Quasthoff, U. / Wittig, Th. (2008), *Text Mining, Konzepte, Algorithmen, Ergebnisse* (1. Korr. Nachdruck, Bochum).
- Kath, R. (2010), « Das Konzept des "einfachen Lebens" in der Antike : Ein Beispiel für die Anwendung von Textmining-Verfahren in der Geschichtswissenschaft », in Schubert / Heyer (2010) 71–90.
- Rücker, M. (2010), « Die Möglichkeiten der automatischen Textergänzung auf Papyri », in Schubert / Heyer (2010) 91–100.
- Schubert, Ch. (2010), « Zitationsprofile, Suchstrategien und Forschungsrichtungen », in Schubert / Heyer (2010) 42–55.
- Schubert, Ch. / Heyer, G. (2010) (Hrsg.), *Das Portal eAQUA – Neue Methoden in der geisteswissenschaftlichen Forschung I (Working Papers Contested Order 1, Leipzig)*.

FROM DEMOTIC TO GREEK : SOME CONSIDERATIONS ON ANCIENT TRANSLATION BASED ON THE READING OF P.OXY. XI 1381

Monica Signoretti

Very few of the many texts that were translated from Demotic into Greek in the Ptolemaic and Roman periods in Egypt seem to display the paleographical features that characterize professionally produced copies of literary works. In addition, the preservation of very few papyri for each translation – if not only of one papyrus, the most common scenario – may lead us to wonder whether any translation was ever made with the goal of serving as a model for umpteen copies. The reasons for producing Greek translations of Demotic texts are still unknown, and so is the identity of those producing these translations as well as their intended audience.

Despite the large amount that must inevitably have been lost, the many translations preserved testify to the variety of topics and genres covered. They range from religious hymns to astrological texts and legal documents. Among them are also literary texts such as the *Dream of Nektanebos* and the *Oracle of the Potter*, as well as texts of more complex definition such as the *Myth of the Sun's Eye*.

Professional copyists seem to have hardly any involvement in the production of some of the fragments of translations still extant, and their texts do not display the usual paleographical features of professionally produced copies. The handwriting displays none of the regularity and correct spelling of bookhands, mistakes are frequent and the writing is often graceless if not downright coarse. The second century BC passage of the Greek translation of the *Dream of Nektanebos* is not only preserved along with texts written by Apollonios, the *katochos* of the Serapeum in Memphis, but was copied down by Apollonios himself¹. Unfortunately, the fact that we know the identity of the person who copied our text does not mean that we know who translated it².

The same informality of Apollonios' copy is displayed by the cursive hand of other translations of literary texts like the copy of the *Oracle of the Potter* preserved in Oxford, which was written in a quickly drafted cursive³. An equally quick hand was at work in P.Reiner G 19813, another one of the major sources for the *Oracle* ; but the other major source for this text, P.Graf 29787, is written in a very regular hand that even bears the mark of the work of a corrector. Corrections, however, are fairly large and unseemly, a feature that would speak against a professional copying context. While all three papyri have variously been dated to the second century AD, the number of copies and their having been copied by different hands might suggest that this text enjoyed a rather wide diffusion.

Once we move to translations of more technical texts, such as legal texts, the informality of private reproduction gives way to the standard hand and conventions in use among the field's practitioners. The fragments of the Greek translation of the legal code of Hermopolis West are written in a careful hand similar to the hand of many other legal texts and therefore suggest a production connected with the same legal professionals that would have drafted legal documents in Greek⁴. However, the rich and complex tradition of this text seems to suggest that it was the object of great interest – a feature that sets it even further apart from the other translations considered, in addition to the obvious differences connected with its technical nature⁵.

¹ UPZ I 81.

² See Wilcken in UPZ I 81 ; Perry (1966) ; Koenen (1985).

³ P.Oxy. XXII 2332.

⁴ P.Oxy. XLVI 3285.

⁵ See Stadler (2004) 185.

The varying distribution of literacy and education in Demotic and Greek throughout the Ptolemaic and Roman periods can help us formulate some hypotheses about the production of these translations⁶. The slow changes that led the Greek language to replace Demotic in the large output of the local bureaucracy, and soon thereafter in the education of the upper classes, seems to have played a great role within these processes. However, these changes still do not suggest any reason why anyone would want to translate a literary text and shoulder all the time-consuming and painstaking work that is needed in this undertaking.

While the individuals involved in the translation of our texts are tantalizingly close – and attempts to figure out who they were have been made, such as the work undertaken by Philippe Derchain on the author of the Papyrus Jumilhac – we still cannot get as close to them as we would like⁷. Some clues about their identity have already been gathered from the material features of the papyri they wrote, from their hand – often lacking the refinement of a professional copyist's – and even from their preference for a rush instead of a reed as early as the Ptolemaic period, elements that have already been studied⁸. As much as they can vaguely suggest personal preferences and professional affiliations, or the lack thereof, they are still not enough to satisfy our curiosity.

Some texts might seem to suggest something more about our elusive translators ; the choice of the word « suggest » is intentional, since these texts require a careful interpretation. A papyrus from the second century AD containing a hymn to Asclepius-Imouthes, P.Oxy. XI 1381, is precisely such a text. This papyrus has aroused considerable interest as the presentations by other contributors to this conference easily attest⁹. In this contribution, it is my intention to focus primarily on the statements it contains with regard to the activity of the first person narrator as translator. Although this text is clearly not the narration of personal experiences, it nevertheless contains some interesting passages about the difficult task of the translator, his continuous struggle against fears of inadequacy and the weariness that soon sets in after the beginning of his frequently daunting task.

In P.Oxy. XI 1381, 36–40 translation comes across as a fairly ordinary activity, a labor, a cause of fatigue and even exhaustion : ἐν μέσῃ ρεύων τῇ γραφῇ | ἐπεσχέθην τὴν προθυμίαν | τῷ τῆς ἱστορίας [τῷ] μεγέθει, | ὁ[ι]ότι ἔξω ἐλεῖν ἔμελλο[ν] ἀν[τ]ήν. « (...) having reached the middle of the writing process, I have been held back in my zeal by the enormity of the narration because I was on the point of making it public. »

His work as translator comes across as just that, work ; and just as any other kind of work, it comes across as something likely to be postponed. In the case of our speaker, the translation had been postponed for three years already before his mother came down with the fever that set in motion the events leading to the resolution of this impasse and that include the vision of Asclepius. That our author should have procrastinated for so long is interesting. As he is ready to admit, he was struggling with shame at his inability to complete his work (44), and he was not unaware that the god might become upset with him (46).

One can imagine the turn that events take soon after this point. Asclepius becomes, if not upset, certainly impatient, and he reminds our protagonist of his obligations. While performing a sacrifice to thank the god for his mother's healing, our speaker feels a sudden pain in his side, an event that makes him even more aware of his old debt. The language used to express this commitment is interesting. Our author speaks of τῷ προκαθωμολογη-

⁶ See Depauw (1997) 22–26.

⁷ See Derchain (1990).

⁸ See Thompson (1994) 74 ; Tait (1988) ; Clarysse (1993) ; Menci (2003).

⁹ A very interesting reading of P.Oxy. XI 1381 has been offered by Franziska Naether and Heinz-Josef Thissen ; see their contribution in this volume. H.-J. Thissen has long been engaged with this text and very kindly gave me access to his forthcoming « Lost in Translation ? Von Übersetzungen und Übersetzern ».

μένω διαπορεῖν « being at fault with regards to what had been agreed upon » (156–157), a language that occurs in business transactions. However, as one is reminded by many instances, promises made to the gods had indeed to be honored.

In contrast with this precise recalling of an agreement made, the direct address to Asclepius and the renewed promise to complete his work takes the form of an invocation to the god, inclusive of his address as δέσποτα « master », and of a long address with all the features of a prayer (160–202).

If the protagonist of this papyrus has any kindred souls, these are to be found in individuals like Aelius Aristides, another tormented worshipper whose writing career – in the second century AD – had also been dictated by Asclepius¹⁰. His concern with the accurate recording of his dreams, along with respect for any other injunction of the god, as well as his later professional choices, are all expressions of his boundless faith in Asclepius.

The translator of P.Oxy. XI 1381 also shares the anxieties of Aelius Aristides ; in both cases these are connected with their writing skills. Is this simply false modesty in the case of our translator ? For when it comes to method, his statements demonstrate a certain easy-going approach in his dealings with the original text (174–185)¹¹ : καὶ ἐν τῇ ὅλῃ | γραφῇ τ[ὸ] μὲν ὑπερὸν προσ|επλήρωσα, τὸ δὲ περ[ὶ] | ccευ|ον ἀφεῖλον, διήγημα δὲ | που μακρολογούμ[ε]νο[ν] | συντόμως ἐλάλησα | καὶ ἀλλαττόλογο[ν] μῦθ[ον] | ἅπαξ ἔφρασα ὅθεν, [δέσ]ποτα, | κατὰ τὴν σὴν εὐμ[ένει]αν | ἀλλ’ οὐ κατὰ τὴν ἐμ[ὴν] φρ[ον]ήσιν τετελεσιουργ[η]θή[σ]θαι | τεκμαίρομαι τὴν β[ί]βλον. « In the entire writing I have filled up what was less prominent, while I also got rid of what was superfluous ; I have narrated concisely what had been said with plenty of words and I have simplified a story that could lend itself to more than one reading. Lord, I bear witness that the book has been completed because of your benevolence and not my plan. »

If our author has any doubts about his own skills, his readiness to intervene in the text seems to suggest the exact opposite. As practiced according to his statement, translation is a very free recreation of a text into a new language. Not surprisingly, this is also what transpires from the translations still preserved – in particular the comparison of Demotic and Greek fragments of the *Myth of the Sun's Eye*¹².

On the other hand, whether these statements are to be taken seriously or as simple words dictated by the occasion, his respect for Imouthes-Asclepius and his uncertainties about his ability to put into words his divine features seem to have been quite strong. As he clearly states, it is precisely on the god that he relied for a satisfactory completion of his translation. As had become clear also in the earlier sections of his long memoir, it is precisely the idea of divinity that lent itself badly to being translated (40–42). Words inspired by the god cannot be rendered by an uninspired translator, and therefore our translator is also forced to ask the god to inspire him as well.

His vocabulary betrays a certain education in Greek letters, the rhetorical kind of education that could be expected from an educated Egyptian of this period. Several terms are used to refer to the text itself as well as to the writing process. While the book is usually referred to by the term βίβλος, occasionally defined as sacred, the word γραφή is normally used with reference to writing and the writing process. The word διήγημα is used to refer to the tale narrated in the book, and the same applies to ἱστορία. Significantly, our first-person narrator makes use of the word ἐρμηνεία to refer to his activity of translator.

A later passage of P.Oxy. XI 1381 contains an important detail that deserves attention. After enumerating some of the benefits of the present translation, our speaker focuses on a single benefit (198–202) : (...) Ἐλλην[ι]c δὲ | π[ᾱ]ca γλωσσε τὴν σὴν λα[λ]η[ν]ce[ι] ἱστορίαν

¹⁰ See Petsalis-Diomidis (2010) 122.

¹¹ See Quack (2003) 330.

¹² See Signoretti (2010).

κ[αί] πᾶς | Ἑλ[λ]ην ἀνὴρ τὸν τ[ο]ῦ Φθα̃ | σεβήσεται Ἴμού[θ]ην. « (...) every Greek tongue shall tell your story and each Greek shall worship Imouthes, son of Ptah. »

As far as we know, this translation had a very limited circulation that would exclude the existence of a large audience, an interesting fact that clashes with the expectations of the author. More interesting, however, is the use of *Hellen* in this context. The use of this term is an element that cannot be taken into consideration without a preliminary assessment of the time at which the translation was made. If we accept at face value the statement at the beginning of the fragment about the role played by Nectanebos in setting in motion the events preceding the composition of this translation, then the term has to be taken as a reference to Greeks living in Egypt right before the beginning of the Ptolemaic period¹³. Indeed Greek would have been their native language, and a translation would have been necessary for most of them to understand even the simplest narrative in Egyptian. However, if we see in the reference to Nectanebos the application of a simple *topos* and we accept a later date of composition, then the word *Hellen* has to be understood as a reference to the ability to speak Greek, and possibly as an intentional hint of a complete rhetorical education that would set apart the educated from everyone else. If this is the case, then the use of the term *Hellen* is revealing of the way educated Egyptians thought of themselves. Translating into Greek, just as identifying oneself as a *Hellen*, would then also take the function of affirming a specific kind of education, social class, and, more generally, identity¹⁴.

When we go back to consider P.Oxy. XI 1381 from the point of view of the concerns that motivated this inquiry, namely the investigation of the supposed motives behind the production of a translation in the second century BC, we can only acknowledge that some of the main questions are still left unanswered. Despite his extensive narration on the ups and downs of his long acquaintance with the text, our translator never tells us about the decision itself to undertake it. Had he been requested to complete this translation in the same way in which Nechautis had been ordered to provide help in assessing the number of deserters ? No mention of the Pharaoh is ever made during the long years of inactivity of our translator, and no official obligation ever seems to bring him back to his undertaking.

Despite the fact that a private and personal sense of obligation seems to be the only motive, we have no mention of an event or a motive that would have inspired such a promise, at least in the columns preserved. The only possible explanation behind the choice to undertake a translation seems to come from a very careful consideration of the kind of act of dedication to a deity that it would constitute. In the words of our translator (194–198), other gifts only last for a short time, but a translation is a dedication that will last for ever and inspire immortal gratitude on the part of the god.

Bibliography

- Bowman, A.K. (2007), « Roman Oxyrhynchus : City and People », in Bowman, A.K. / Coles, R.A. / Gonis, N. / Obbink, D. / Parsons, P.J. (ed.), *Oxyrhynchus. A City and Its Texts* (London) 171–181.
 Clarysse, W. (1993), « Egyptian Scribes Writing Greek », *CE* 68, 186–201.
 Depauw, M. (1997), *A Companion to Demotic Studies* (Bruxelles).
 Derchain, P. (1990), « L'auteur du Papyrus Jumilhac », *Revue d'Égyptologie* 41, 9–30.
 Koenen, L. (1985), « The Dream of Nektanebos », *BASP* 22, 171–194.
 Menci, G. (2003), « New Evidence for the Use of the Greek Reed Pen in the Hieratic Scripts of the Roman Period », in Hawass, Z. (ed.), *Egyptology at the Dawn of the Twenty-first Century. Proceedings of the Eighth International Congress of Egyptologists, Cairo 2000* (Cairo) 397–399.
 Parsons, P.J. (2007), *City of the Sharp-Nosed Fish. Greek Lives in Roman Egypt* (London).
 Perry, B.E. (1966), « The Egyptian Legend of Nectanebus », *TAPhA* 97, 327–333.

¹³ Among the various scholars of this text, Quack (2003) 330 does not choose to doubt the reference to Nectanebos as a reliable indication of the date of composition of the translation.

¹⁴ See Bowman (2007) ; Parsons (2007) 137.

- Petsalis-Diomidis, A. (2010), *Truly Beyond Wonders : Aelius Aristides and the Cult of Asklepios* (Oxford).
- Quack, J.F. (2003), « “Ich bin Isis, die Herrin der beiden Länder”. Versuch zum demotischen Hintergrund der memphitischen Isisaretalogie », in Meyer, S. (ed.), *Egypt – Temple of the Whole World. Ägypten – Tempel der Gesamten Welt. Studies in Honour of Jan Assmann* (Leiden) 320–365.
- Signoretti, M. (2010), « A Tale of Two Tongues ? The Myth of the Sun’s Eye and its Greek Translation », in *Proceedings of the XXVth International Congress of Papyrology, Ann Arbor 2007* (Ann Arbor) 725–732.
- Stadler, M.A. (2004), « Rechtskodex von Hermupolis (P. Kairo JE 89.127–30+89.137–43) », in Janowski, B. / Wilhelm, G. (Hrsg.), *Texte zum Rechts- und Wirtschaftsleben* (Gütersloh) 185–207.
- Tait, J. (1988), « Rush and Reed : The Pens of Egyptian and Greek Scribes », in *Proceedings of the XVIIIth International Congress of Papyrology, Athens 1986* (Athens) 477–481.
- Thompson, D.J. (1994), « Literacy and Power in Ptolemaic Egypt », in Bowman, A.K. / Woolf, G. (ed.), *Literacy and Power in the Ancient World* (Oxford) 67–83.

COPTIC AND ARABIC PAPYRI FROM DEIR AL-BALĀ'IZAH

Petra M. Sijpesteijn¹

Introduction

When Paul Kahle published his two volumes of Greek and Coptic papyri from the well-known Upper-Egyptian monastery of Apa Apollo at Deir al-Balā'izah in 1954, he noted that amongst them there were also some Arabic texts. In fact only a few very small fragments of papyrus and paper written entirely in Arabic were found. One of these mentions the governor Qurra b. Sharīk (in office 90–96 / 709–714) and another the financial governor al-Qāsim b. 'Ubayd Allāh (in office 105–116 / 724–734), about whom more will be said later ; they are being published by Fred Donner. There are, however, also a number of Arabic texts that appear on the other side of some of the texts that were published by Paul Kahle and mentioned by him in his description of the papyri, but which have never been discussed in any detail. As we shall see, most of the Arabic texts belong to official letters from the Muslim bureaucracy which were re-used for texts within the internal administration of the monastery². After briefly discussing the contents of these texts, I will also address the question of how the monastery might have acquired these papyri and what their use tells us about the status of recycled papyrus in the Islamic period as well as questions about Muslim archival practice³.

Let us start with some background factual notes. The monastery of Apa Apollo at Deir al-Balā'izah is located some twenty kilometers south of Asyut on the west bank of the Nile on the edge of the desert. The Apa Apollo after whom the monastery was called cannot be identified with certainty, but might be the Apa Apollo who was expelled from a Pachomian monastery in the sixth century. The monastery seems to have been used from the late seventh to the mid-eighth century⁴.

The papyrological material was excavated in 1907 by Sir Flinders Petrie (1853–1942) for the British School of Archaeology in Egypt. He shipped all the manuscripts to England, where they were put under the care of W.E. Crum (1865–1944) at Oxford, and where they are still kept at the Bodleian Library. All in all there were some 3 000 Greek, Coptic and Arabic texts found, but many of those are very small fragments. Literary texts such as fragments of the Old and New Testament in Sahidic, a martyrology and an apocryphal gospel date as far back as the fourth and fifth centuries, but no literary manuscripts found at the monastery are later than the eighth century. The documentary texts from the monastery date from the late seventh to the mid-eighth century ; this is – as mentioned – the period when the monastery seems to have been active. The earlier literary manuscripts seem to have been imported there, while the later paper fragments would have been discarded on the site long after it was abandoned⁵.

Description of Arabic Texts

Turning to the texts, MSCopt b 7 (1) was first used for an Arabic official letter. As is the case in all the papyri discussed here, the text written first – in this case the main part of the

¹ I would like to thank Marie Legendre for her comments on this paper. Any remaining mistakes remain of course my own. This article was written as part of the ERC research project « The Formation of Islam : The View from Below » (2009–2013).

² Arabic text 8 definitely stems from a different scribal milieu, while the Coptic verso might originate from the monastery. Texts 6 and 7 are associated with an Arabic administrative context, while the Coptic consists of private letters possibly written to or in the monastery. For a full discussion, see below.

³ I am preparing a full edition of the Arabic texts on the papyri.

⁴ See P.Bal., p. 18–19.

⁵ See P.Bal., p. 16–17.

Arabic letter – is written across the papyrus fibres which was the common practice in the Arab – as in the late Byzantine – period⁶. On the other side, the address is written parallel to the fibres. This is the same side that was later re-used for P.Bal 309, an account listing food items and personal names in Coptic.

In the Arabic text, Khālīd b. Yazīd, pagarch of Ashmūnayn / Hermopolite, writes to the financial governor al-Qāsim b. ‘Ubayd Allāh. As mentioned above, this governor appears in another papyrus entirely in Arabic found in the monastery. Unfortunately nothing more than his name is preserved on that papyrus. Khālīd b. Yazīd is known as pagarch of the Fayyūm / Arsinoite in the early sixties of the eighth century⁷. Our papyrus shows that his position in this oasis was preceded by a position as pagarch in the smaller pagarchy of Ashmūnayn / Hermopolite. His career represents a pattern that the Arab authorities seem purposely to have imposed on Muslim pagarchs entering office at the beginning of the eighth century. Rotating through positions in the administration with increasing status, they were prevented from building up a local powerbase. This contrasts sharply with the pre- and early-Islamic Christian pagarchs who typically owned estates in the pagarchies they headed⁸.

Khālīd writes to the financial director concerning the inhabitants of the monastery of Abū Anūb located in Upper Ashmūn (*a‘lā ashmūn*)⁹. That such a monastery of Apa Anoup was located south of the town is confirmed by several Coptic papyri in which this monastery is shown to be closely associated in financial and administrative matters with the monastery of Apa Apollo in Bawīt, also located at a short distance south of the town of Ashmūn¹⁰. On the other hand, pseudo-Abū Ṣāliḥ, in his thirteenth-century account of Egyptian churches and monasteries, locates a monastery of Abū Anūb (known in later Arabic sources as Abū Nūb) as having been located north of the town of Ashmūnayn¹¹.

The inhabitants of the monastery have asked Khālīd, as the pagarch writes himself, to ask the *amīr* to order one of them to register himself. The registration (*yastajilu*) presumably referred to some recording with the Muslim authorities or to obtaining a *sijil*, a safe-conduct, from the same authorities. Arabic safe-conducts, dating from 99–101 / 717–720 into the Abbasid period to 133 / 751, have been preserved on papyrus. Nine date to the Umayyad and four to the first two years of the Abbasid period. Issued by the Muslim authorities to Christian subjects, they functioned to supervise the movements of the Egyptian population closely. The documents specified the period that the holder might spend in an area other than that in which he or she resided – often for several months at a time – and the purpose of the travel, most frequently to work and earn his living as well as poll-tax during this period¹². The Arabic permits that are preserved were issued in the name of a representative of Egypt’s finance director. Amongst those preserved, two were indeed issued by an agent of al-Qāsim b. ‘Ubayd Allāh¹³. Unfortunately, none of these agents have been identified with certainty, so that we cannot say at what level in the administration they were located. The Coptic documents that surround the safe-conducts, such as the letters requesting the documents and the guarantees issued to secure the safe and timely return of the holders, all stem from the level of the pagarch. Similarly, we can imagine a

⁶ See Luiselli (2008) 688 ; Turner (1968) 4–5 ; Grohmann (1967) 75. Arabic literary papyri written in codices and on rolls are also first written across the fibres ; see Abbott (1972) ; Khoury (1972) ; David–Weill (1939).

⁷ See CPR XXII 18, introduction ; Gonis (2004) 192–194.

⁸ For a discussion of this phenomenon, see Sijpesteijn (2012) chapter III.

⁹ See Timm (1984–1992) 2736 ; 1968–1969.

¹⁰ See P.Apa Apollo, p. 32.

¹¹ In the Coptic Abū Anūb’s name is Apa Anoub, as in our text. He was a martyr of Diocletian’s persecutions. His feast day is celebrated on 24 Abīb = July 18 ; see pseudo-Abū Ṣāliḥ, *Churches* 124, n. 1. On the location, see *Churches*, 252–253.

¹² See Rāḡib (1997) 146–147.

¹³ See Rāḡib (1997) 153–154 ; Diem (1984) 141–146.

letter (in Coptic) from the inhabitants of the monastery of Apa Anoup to the pagarch Khālīd b. Yazīd to have preceded his letter in Arabic to the financial director al-Qāsim. If our letter refers indeed to the issuing of a safe-conduct, we might wonder whether pagarchs such as Khālīd in fact forwarded to the capital the requests for *sijils* they received, where a representative of the financial director drew up the actual documents. It adds another bureaucratic layer to the procedure, already so cumbersome it has scholars wondering how it could not have had a very negative effect on the mobility of Egypt's population, as well as their commercial and social activities. We might here be dealing with a special case that for whatever reason (not explained in the letter) needed the special attention from the capital.

Another reference to a *sijil* can be found in MSCopt e 35 (2). The Arabic official letter which was written first refers to the pagarchy of Asyūt (*kūrat asyūt*), the ancient Lycopolis. This pagarchy was located very close to the monastery of Deir al-Balā'izah. Greek and Coptic documents, however, show Deir al-Balā'izah to have depended on the pagarchy « of the town of Sbeht » or of Antaeopolis and Apollonopolis, some 10 kilometers south of the monastery¹⁴. There are very few references in Arabic documents (none in contemporary Greek or Coptic, although references to the town of Asyut do appear) to the pagarchy of Asyut from the eighth and later centuries. As it is unlikely that there were two pagarchies in this region at a distance of only 10 kilometers, it seems that the pagarchy of Asyut replaced that of Sbeht / Apollonopolis Parva or Antaeopolis and Apollonopolis Parva some time in the eighth century.

The sender says that he was asked to issue someone a *sijil* so that he could work. In the last line the *amīr* related to a toponym, presumably the Delta, « the Lower land » (*asfal* [*al-arḍ*]), is mentioned. It is not yet clear, however, whether this is the area to which the recipient of the safe-conduct was planning to travel, or whether this was a reference to another topic in the letter. The other side was used for a Coptic account listing individuals delivering wheat and another agricultural product (Copt. ἀρακε) (P.Bal. 319).

The next fragmentary text (MSCopt f 23) (3) is interesting because it shows a practice known from Greek, but not so far from Arabic papyri¹⁵. The end of an official letter is followed by an account of agricultural products and their prices. It is written in a smaller script which reminds one of the Greek minuscule that was used for this purpose. On the other side, we find a Coptic wheat account with personal names and amounts (P.Bal. 318).

The next two papyri contain only fragments of Arabic texts, but enough can be made out that these too should be given an official Arabic administrative origin. MSCopt d 31 (4) contains part of an official letter or petition to an *amīr* concerning someone who has to pay the *jizya*-tax. The *jizya* could refer in general to the money tax, but was also used for the more specific poll-tax levied on all adult non-Muslim males. The other side was re-used for a Coptic account listing items related to agriculture (P.Bal. 339). On another very fragmentary papyrus (MSCopt d 47) (5) only the formula, « may God make him prosper » (*aṣlahahu allāh*), generally used after mentioning the governor or financial director (*amīr*), can be read. The other side was re-used for a Coptic food account, listing items such as chickpeas, wheat, dates and beans and amounts of artabas (P.Bal. 310).

¹⁴ « *Nomos* of the town (*polis*) of Sbeht » : P.Bal., p. 15. For the identification of this town with Apollo-nopolis Parva, the modern Kom Esfāht, see P.Bal., p. 15, n. 4. For παγαρχ(ίας) Ἀντ(αίου) (καὶ) Ἀπόλλων(ος), see Gonis (2004) 219 (correction of P.Bal. 182).

¹⁵ For another example, see Sijpesteijn (2012) no. 23.

The next two Arabic documents that were re-used for Coptic documents, found in the monastery, can also be considered to have originated in an official Arabic administrative milieu. Indeed these Arabic documents are very similar to the kind of texts described above and seem to belong to the same group. The Coptic texts that were written on these papyri do not, however, seem to belong to the monastery's internal administration. They are rather letters, possibly sent to the monastery. The first papyrus contains another official letter (MSCo^pt f 15) (6) seemingly addressed to an *amīr* who is mentioned in the third person in the opening greetings¹⁶. The other side contains a letter in Coptic (P.Bal. 262). Based on the opening of the letter « With God. Peace unto you », Paul Kahle suggested that this was probably an official letter written by a Muslim (P.Bal., p. 691). While such a conclusion would place the composition of the letter definitely outside the monastery's walls, the expression is not explicitly Muslim and could have easily been used by a Christian as well. It is essential, however, for our reconstruction of the origins and itinerary of the papyrus (see below).

The last papyrus (MSCo^pt d 23) (7) consists of different fragments containing several lines of Arabic. Dealing with private and commercial matters, the Arabic text ends with greetings from third persons to the addressee, amongst whom is a *dux*, which lifts the text to an official level in the administration. The other side was re-used for a private Coptic letter to a certain Euphemia and her children (P.Bal. 246). Not part of the monastery's internal documentation, the letter might have been sent to the monastic community of which Euphemia and her children were a part. We can thus imagine that these two Coptic letters written on the back of Arabic official letters were sent to the monastery.

Another option is to consider the letters as drafts or copies of letters produced inside the monastery. Euphemia and her children, the addressees of the second letter, would then have resided outside the monastery, while the sender of their letter was an inhabitant of the monastery. If we consider that the expression « peace unto you » which the sender of the first letter used is not an indication of his Muslim identity, there is no problem in having him reside also in the monastery and composing this letter. A final possibility is of course that these two papyrus letters were discarded on the same rubbish dump used both by the monastery and by individuals not residing in the monastery.

The following papyrus does not seem to belong to the same group of official documents discussed above. It was found in the monastery, but the Arabic text which was first written on the papyrus does not seem to have originated there. MSCo^pt e 52 (8) contains an Arabic legal document concerning payments. It mentions Arabic names and is dated Jumādā I 94 / February 713. The back of the papyrus was re-used for a Coptic list of skins (P.Bal. 332).

Trade in second hand papyrus

The debate about the price of papyrus in Antiquity has reached no firm conclusion. From (very) costly to (very) cheap, the use and re-use of papyrus suggests that availability and prices fluctuated based on the location of the sender, economic circumstances and trade activity¹⁷. While papyrus was more readily available in the Delta and the Nile Valley close to the production centres, it was generally scarce in the oases. Paul Kahle explained the fact that Deir al-Balā'izah's yielded hardly any ostraca by noticing that papyrus had

¹⁶ On the meaning of *amīr*, see Sijpesteijn (2012) chapter II.

¹⁷ Advocates of a high price are : Lewis (1974) 129–130 ; in the Islamic period : Grohmann (1954) 69–70 ; Grob (2010) 183. Skeat has argued for a very low price of papyrus in Antiquity (1995, and in a letter quoted in Lewis [1989] 41). Bagnall (2009) 55 and 58 gives prices for the fourth century, arguing for a lower cost of papyrus as opposed to parchment, but against its cost being insignificant.

become more readily available after the Arab conquest and the resulting diminished export of papyrus from Alexandria¹⁸.

On the other hand, opinion and fashion in the way papyrus was used by document and letter writers changed over time. While the earliest Arabic chancery documents and private letters show a very spacious set-up both in script and layout covering only one side of a papyrus, resulting in a very generous use of papyrus, in later, ninth-century documents, the margins are often filled up with writing as well¹⁹. While letters continuing on the back side are uncommon, they do occur in the first two centuries of Arab Egypt, while later scribes would rather consider writing in the margins than continue on the other side²⁰. As mentioned above, early letters never show writing in the margins.

Papyri were often used a second time, written on the other side and even in between the lines of texts produced earlier²¹. In some cases, the answer to a letter on the one side was written on the other side of the same papyrus²². In other cases, the recipient of the letter used the same papyrus sheet to write another letter to a third person. Sometimes the senders apologised for the fact they had written on a re-used papyrus (« excuse me, may God strengthen you, for the papyrus » *'dhir a 'azzaka allāh fī l-qirṭās*)²³.

The many cases in which no reference was made to the second-hand use of papyrus suggest, however, that this was a very common practice. In many cases the papyri were re-used for more personal notes or accounts. Scribal exercises and pen trials also often appear on previously used papyri. We can assume that many of the letters and other documents that were re-used by the scribes had been received by them and used as scrap paper once the letters had become outdated. One other papyrus found in the monastery of Deir al-Balā'izah demonstrates this very nicely (P.Bal. 256). This Coptic letter reprimanding a local tax-official was most probably sent by a higher official in the Arab administration. It was written on the back of a list of workers' overseers, drawn up in the administration's office and torn up to be re-used for the office's correspondence.

There are, on the other hand, also some indications that used papyrus was purposely acquired by individuals and government offices to be given a second life. As mentioned above, many papyri that contain texts on both sides show no connection, in topic, addressee(s) and sender(s), or individuals mentioned in the letter, between the texts written on either side of the papyrus. Another example consists of the many tax-receipts which were cut from previously used papyri. These receipts were issued by Arab government officials, but the documents which they used to write their receipts on were often legal documents, (private) letters and other documents that did not originate in nor were typically sent to or deposited with the administrative offices.

The Arabic letters and documents discussed above do not seem to have been sent to the monastery to be re-used subsequently by the inhabitants of the monastery for internal and external administration. Dealing with official, internal Arab administrative matters, they were rather part of official administrative communication between Arab officials. If they were not sent to the monastery, they must have been acquired in some other way. I suggest that the monastery of Apa Apollo had purchased the documents on the second-hand papyrus market.

¹⁸ See P.Bal. 17–18.

¹⁹ See Grob (2010) 179 and 188.

²⁰ On the aversion of third / ninth-century letter-writers to continuing their writing on the back, see Grob (2010) 179.

²¹ Grob (2010) 182–183, has shown that the majority of letters are opisthograph.

²² E.g. Sijpesteijn (2011) no. 38 and 39.

²³ See P.Hamb.Arab. II 2, 5–6 (ca. 205–206 / 820–822. Further examples are listed in Grob (2010) 43, n. 52 and 183, n. 78.

As I have shown elsewhere, there is clear evidence that the Arab administration maintained an accurate and up-to-date administration, including copies of official correspondence, lists of inhabitants, taxable properties, tax-payers, taxes paid and claimed, etc.²⁴ References in documentary and narrative sources, as well as traces on the documents themselves, show that they were consulted regularly to check claims and accusations, update fiscal and other administrative information, and formed an important back-up for administrative decisions and actions. Another feature of such an extensive and well-ordered administrative system was the regular purging of outdated documents. From a much later period we have a nice reference to this practice. The fifteenth-century Egyptian author al-Maqrīzī, who himself worked in the *dīwān* in Cairo, wrote that when the Mamluk administration had decided to clean up its archives, it sold outdated documents and other papers on the second-hand paper market²⁵. Al-Maqrīzī himself acquired some of these papers, using them to write one of his own works, where the original official Mamluk documents can still be reconstructed²⁶.

While there are no explicit references to such a practice in the earlier medieval period, the documents themselves suggest that this was a regular practice also of earlier regimes. The *geniza* of the Ben Ezra synagogue in Fustāṭ contained also a number of Arabic documents, partially re-used for Judaeo-Arabic documents, letters, notes and legal documents. Ranging from fragments of books to official letters sent to the Cairene Jewish community, there are also a number of petitions directed at Arab officials and other documents that had belonged to the central Arab administration. While some of the petitions might have been drafts of copies sent by the Jewish community to the Arab authorities, many show no relation to the Jewish community that subsequently re-used these papers for their own administration and communication. We can assume that such papers came into circulation when the Fatimid administration decided to discard part of its chancery's papers which were subsequently sold as second-hand paper. And we can assume that this practice was in place from the moment the Arabs started to keep archives on their arrival in Egypt (and probably before that as well, under the pre-Muslim rulers).

Just as the central chancery in Fustāṭ incidentally sold off its documents as old paper, local chanceries probably did the same. The two place-names that are mentioned in the Arabic documents are a monastery in Upper Ashmūn (1) and the pagarchy of Asyūt (2), both located very near the monastery of Apa Apollo. While used papyrus was an important commodity, it was probably sold on a local market, rather than being transported over a long distance. Whether this material was bought all at the same time or on different occasions, the local chanceries were obviously a source for the second-hand papyrus market which the monastery tapped. In this case, text 1, although addressed to the financial director residing in Fustāṭ, should not be considered to have been actually sent there. Rather this papyrus was a copy or a draft kept at the local chancery for record-keeping.

Similarly, documents that were sent by the pagarch of the Fayyūm / Arsinoite have been found together with internal administrative papers of the pagarchy on the depositories of Madīnat al-Fayyūm / Arsinoe, the place of residence of the pagarch²⁷. In the case of texts 6 and 7, depending on whether we see the re-users operating in the same monastic milieu or in a different realm, we might consider that individuals also bought from the same source. Document 8 on the other hand, did not originate in the Arab administrative context, but was used for internal monastic administrative purposes. The Arabic legal document might have arrived at the monastery because it or one of its members had a legal stake in the

²⁴ See Sijpesteijn (2007) and (2011).

²⁵ See Sijpesteijn (2007).

²⁶ This was shown by Bauden (2000) 59–78.

²⁷ This was suggested by Federico Morelli in CPR XXII, p. 14–15.

transaction recorded. It might, on the other hand, have been purchased or acquired as scrap paper as well, but from a different source.

Conclusion

Although much more work needs to be done on the deciphering and understanding of the contents of the Arabic texts found in the monastery of Deir al-Balā'izah, we can already point to some interesting issues. Firstly, the documents give us new insights into some Arab administrative practices and policy, especially in the realm of the administration of Christian Egyptians via the so-called safe-conducts, as well as into the ways in which Christian Egyptians communicated with the Arab administration. Secondly, a study of these re-used Arabic papyri that seem to have been written and used outside the monastery, and arrived there after their immediate use had run out, gives us interesting insights about the maintenance of Arab archives and the market in used papyrus that existed in medieval Arab Egypt.

Bibliography

- Abbott, N. (1972), *Studies in Arabic Literary Papyri*. III. *Language and Literature* (Chicago).
- Abū Šāliḥ al-Armanī (13th), *Churches and Monasteries of Egypt* (transl. B.T.A. Evetts, Oxford 1895).
- Bagnall, R.S. (2009), *Early Christian Books in Egypt* (Princeton).
- Bauden, F. (2000), « The Recovery of Mamluk Chancery Documents in an Unexpected Place », in Winter, M. / Levanonini, A. (ed.), *The Mamluks in Egyptian and Syrian Politics and Society* (Leiden) 59–78.
- David-Weill, J. (1939), *Le Djāmi' d'Ibn Wahb* (*Publications de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, Le Caire).
- Diem, W. (1984), « Einige frühe amtliche Urkunden aus der Sammlung Papyrus Erzherzog Rainer (Wien) », *Le Muséon* 97, 109–158.
- Dietrich, A. (Hrsg.) (1955), *Arabische Briefe aus der Papyrussammlung der Hamburger Staats- und Universitäts-Bibliothek* (Hamburg).
- Grobb, E.M. (2010), *Documentary Arabic Private and Business Letters on Papyrus* (APF Beiheft 29, Berlin / New York).
- Grohmann, A. (1954), *Einführung und Chrestomathie zur arabischen Papyruskunde* (*Monografie Archivu Orientálního XIII.1*, Prag).
- Grohmann, A. (1967), *Arabische Paläographie. Forschungen zur islamischen Philologie und Kulturgeschichte* (Graz / Wien / Köln).
- Khoury, R.G. (1972), *Wahb b. Munabbih* (Wiesbaden).
- Lewis, N. (1974), *Papyrus in Classical Antiquity* (Oxford).
- Lewis, N. (1989), *Papyrus in Classical Antiquity. A Supplement* (*Pap. Brux.* 23, Bruxelles).
- Luiselli, R. (2008), « Greek Letters on Papyrus. First to Eighth Centuries : A Survey », in Kaplony, A. / Grob, E.M. (ed.), *Documentary Letters from the Middle East : The Evidence in Greek, Coptic, South Arabian, Phlebi and Arabic (1st – 15th c. CE)* (*Asiatische Studien* 62/3) 677–737.
- P.Hamb.Arab. II = Dietrich (1955).
- Rāḡib, Y. (1997), « Sauf-conduits d'Egypte omeyyade et abbasside », *Annales Islamologiques* 31, 143–168.
- Sijpesteijn, P.M. (2007), « The Archival Mind in Early Islamic Egypt : Two Arabic Papyri », in Sijpesteijn, P.M. et al. (ed.), *From al-Andalus to Khurasan : Documents from the Medieval Muslim World* (Leiden) 163–187.
- Sijpesteijn, P.M. (2012), *Shaping a Muslim State : The World of a Mid-Eighth-Century Egyptian Official* (Oxford).
- Skeat, T.C. (1995), « Was Papyrus Regarded as “Cheap” or “Expensive” in the Ancient World ? », *Aegyptus* 75, 75–93.
- Timm, S. (1984–1992), *Das christlich-koptische Ägypten in arabischer Zeit. Eine Sammlung christlicher Stätten in Ägypten in arabischer Zeit unter Ausschluß von Alexandria, Kairo, des Apa-Mena-Klosters, der Abu Mina, der Sketis (Wadi n-Natron) und der Sinai-Region* (Wiesbaden).
- Turner, E.G. (1968), *Greek Papyri. An Introduction* (1st ed., Oxford).

TESSERARIUS AND QUADRARIUS : VILLAGE OFFICIALS IN FOURTH CENTURY EGYPT

Mohamed S. Solieman

Little is known about either the *tesserarius* or the *quadrarius*, who appear in papyri from the end of the third century till the middle of the fourth century AD¹. Most of the information is scattered in our papyrus sources. I hope in this paper to shed some light on these positions, and at the same time to draw attention to the understanding of some aspects of economic problems during this period. This paper will thus offer a discussion on the beginning and end of both positions, on the criteria for selection as well as duration of the mandate, and finally on the duties of both the *tesserarius* and *quadrarius*.

Tesserarius

The term *tesserarius* is of course of Latin origin, but it appears in Greek under the spellings τεσσαράριος, θεσσαάριος, τεσσαλάριος, θεσσαλάριος and τεκαλάριος². The difference in the spelling in papyri is attributed to individual techniques from one writer to another. For example, P.Cair.Isid. 54 contains a receipt addressed to Antonius Sarammon, *strategos* of the Arsinoite nome, by Isidoros son of Palenios, and Doulos son of Timotheos, komarchs of Karanis, and Isidoros, *tesserarius* of the same village. This receipt was made in five copies, referred to as A, B, C, D, and E. Both A and C are in the same hand ; the title appears as θεσσαάριος. In B, D, and E, the spelling is τεσσαλάριος.

The title *tesserarius* refers originally to a military officer who received and distributed watchwords from the commander on a *tessera*, i.e. a potsherd³. Originally a military position, it turns into a liturgy at the level of a village. The original meaning, however, does not clearly appear in every occurrence of the position, even when the term retains its military nature. Thus P.Oxy. I 43, ii, 21 contains military records giving an account of supplies, chiefly of fodder, provided to various troops and officers. There is no mention of either *tessera* or of a watchword.

Although the editors of P.Oxy. XII 1425 mentioned that the *tesserarius* was a village official, they did not decide if this position was a military or a civil one. Jouguet suggested in P.Thead. 32 that the *tesserarius* was known as a military officer, but that in Egypt he was a member of the civilian staff dealing with the military tax (*annona*)⁴. In Roger Bagnall's opinion, the *tesserarius* was a village tax official⁵. From this and other information found in papyri, we will explain more about the duties of the *tesserarius*.

In papyri, the *tesserarius* holds his position alone, without sharing it with a colleague in the same place⁶. The village was his place of duty⁷. He was appointed – like others among village officials in the fourth century – by the *praepositus*, following a nomination by the komarch, who submitted a group of names to the *praepositus* to choose from ; only one person was eventually selected as *tesserarius*⁸. This is clear from P.Oxy. LXI 4128, which

¹ Among papyri which include a mention of a *tesserarius*, only P.Oxy. I 43 dates from the third century (AD 295) ; the other occurrences date from the fourth century. A comprehensive list of occurrences of both offices is provided at the end of this paper.

² See Mason (1974) s.v. *tesserarius* – τεσσαράριος. For τεσσαράριος : P.Oxy. I 43 ; θεσσαάριος : P.Thead. 32 ; P.Cair.Isid. 54 ; τεσσαλάριος : P.Cair.Isid. 54 ; P.Cair.Isid. 128 ; P.Cair.Isid. 131 ; P.Oxy. LI 3621 ; P.Oxy. LXI 4128 ; θεσσαλάριος : P.Cair.Isid. 71 ; P.Cair.Isid. 54 ; τεκαλάριος : P.Oxy. XII 1430.

³ See Berger (1935) s.v. *tesserarius* ; OLD s.v. *tesserarius* ; LSJ s.v. τεσσαράριος.

⁴ On *annona* in general, see Mitthof (2001).

⁵ See Bagnall (1993) 337.

⁶ See Lewis (1997) s.v. τεσσαράριος.

⁷ See Johnson (1949) 215 ; on the administration in general : Lallemand (1964) 131–134.

⁸ On the *praepositus*, see Derda (2001) 19.

contains a declaration presented to the *praepositus* including a list of persons to act in liturgy ; the *tesserarius* was one of them.

P.Got. 6 mentions that, after the appointment of Aurelius Psenponouthos as *tesserarius* in Soknopaiou Nesos, he served for less than a year, that is the last five months of the Egyptian year⁹. As the nomination for this position took place on Pharmouthi 14 (= March 10) and not at the beginning of the Egyptian calendar, it is more probable that this was an exceptional case in the liturgical system, where the office of *tesserarius* was vacant and required the appointment of a new candidate. In Karanis, Aurelius Isidoros served as *tesserarius* in both Tybi and Epeiph of AD 314¹⁰. It may be assumed that the *tesserarius* held his office for a full year. Also, a *tesserarius* could hold his office more than once : Aurelius Arion in Theadelphia served as *tesserarius* in AD 307, and in the same village in AD 312¹¹.

Since the nomination of the *tesserarius* came from the komarch, his position must be hierarchically inferior to the latter's, regardless of whether the name of the *tesserarius* came before or after the komarch in the document. We thus sometimes find the name of a *tesserarius* after the name of the komarch, as in P.Cair.Isid. 54. On the other hand, in a receipt addressed to Antonius Sarapammon, *strategos* of the Arsinoite nome, by Isidoros son of Palenios, and Doulos son of Timotheos, komarchs of Karanis, and Isidoros, *tesserarius* of the same village, the writers acknowledge that they have received payment from the bankers who handle the government funds in the Arsinoite nome ; in the signatures of the officials, the name of the *tesserarius* Isidoros comes before the names of the komarchs. P.Cair.Isid. 128 is a receipt issued by the *tesserarius*, the komarchs and a *demosios* of Buto (Memphite nome) to Aurelius Isidoros as *tesserarius* of Karanis ; here the name of the *tesserarius* Isidoros comes before the names of the komarchs. The same is found in the signatures of the officials¹².

It is clear from the papyri that the *tesserarius* worked as a representative of his village and handled many duties alone or jointly with other village officials, especially the komarch. In the village of Thmoinepsobthis (Oxyrhynchite nome), the *tesserarius*, together with the komarch, recommends two of the village inhabitants to the *praepositus* for work as *sitologoi*¹³.

In the village of Dositheon (Oxyrhynchite nome), in an official return addressed to the *praepositus*, a *tesserarius* alone and on his own responsibility chooses someone to act as a donkey-driver in Pelusium in connexion with the state transportation service ; he introduces this driver to the *praepositus*¹⁴.

In Buto, in a receipt issued by the *tesserarius*, the komarchs and a *demosios* of Buto to Aurelius Isidoros as *tesserarius* of Karanis, we learn that some individuals have absconded from Buto and taken refuge in Karanis. They were discovered by the commission from Buto and were formally surrendered by Isidoros as representative of Karanis. In return he was given this receipt against any additional claim against him or his village¹⁵.

A *tesserarius* together with the komarch, sends a return to the *praepositus*, under their own responsibility, with a list of names of persons who will act as tax collectors in the village of Senekeleon (Oxyrhynchite nome)¹⁶. A *tesserarius* also works together with the komarch of the village of Sepho in the Arsinoite nome and prepares a register of the

⁹ P.Cair.Isid. 131.

¹⁰ See the list below.

¹¹ P.Thead. 32 ; P.Thead. 33.

¹² See also P.Oxy. XII 1430.

¹³ PSI X 1106.

¹⁴ P.Oxy. XII 1425.

¹⁵ P.Cair.Isid. 128.

¹⁶ P.Oxy. LI 3621.

village inhabitants in his area¹⁷. It is likely that this register was made in order to find suitable candidates for a liturgy¹⁸.

A *tesserarius* oversaw the delivery of supplies and funds, as well as the estimation of the amount of tax liability imposed on the village for which he was responsible. Aurelius Arion, *tesserarius* of Theadelphia, issues a receipt for the delivery of a load of barley to an ἀποδέκτης κριθῆς¹⁹. Isidoros, *tesserarius* of Karanis, joins the komarchs in certifying to the *strategos* of the Arsinoite nome that they have received from the public bankers the price of clothing which they have delivered to the appropriate recipients for the *vestis militaris*²⁰. In AD 324, Onnophris son of Pekusis, *tesserarius* working together with the komarch of the village of Herakleides in the Oxyrhynchite nome, acknowledges that they have received from a banker of public money, on the *strategos*' order, an amount corresponding to the value of charcoal supplied to the public bath²¹.

In Karanis, Isidoros, *tesserarius* of Karanis, and Palemon, *quadrarius* of the same village, complain to the prefect of Egypt Iulius Iulianus about injustice being inflicted on the people of Karanis by Theodoros, the *praepositus* of the *pagus*, and by the komarchs of Karanis who are represented as acting in collusion with him²². In both P.Col. VII 139 and 141, a *tesserarius* was among some other officials in Karanis who acquired property. This property covered an area of between 12 and 48 *arouras*²³.

In many cases, it is assumed that *tesserarii* could not write in Greek²⁴. This appears for instance in P.Cair.Isid. 54, which Aurelius Ision wrote on behalf of other officials, including a *tesserarius*, who did not know how to write Greek.

From this overview of occurrences, we can conclude that the *tesserarius* in fourth-century Egypt was a village official. He was chosen in the first place to monitor the collection of taxes imposed on the village. In addition, some other duties in the village may go back to the military origin of the office. Although we do not have evidence that the *tesserarius* had any duty to control the komarch's actions, it seems that in some cases a *tesserarius* could have made a complaint directly to the prefect, criticizing the actions of komarch²⁵.

For the most part, our information on the *tesserarius* dates from the first half of the fourth century AD, which suggests that this position was the outcome of emperor Diocletian's reforms. We lose track of the *tesserarius* in our papyri in AD 346 (P.Oxy. LXI 4128).

Quadrarius

The second official we will discuss in this paper is the *quadrarius* (transliterated in Greek as κουαδράριος). He appears less frequently in our documents than the *tesserarius*. In BGU I 21, the *ephoros*, two of the komarchs, and the *quadrarius* of the village Prektis in the Hermopolite nome send a report to the *praepositus* about tax collection in the village. From the same year, in P.Cair.Goodsp. 12, a statement of taxes sent to the *praepositus* by the *ephoros*, two of the komarchs, and the *quadrarius*, those officials acknowledge by oath the validity of the list of taxpayers.

¹⁷ P.Oxy. LIV 3774.

¹⁸ See P.Oxy. LIV 3774, introduction.

¹⁹ P.Thead. 32.

²⁰ P.Cair.Isid. 54.

²¹ P.Oxy. XII 1430.

²² P.Cair. Isid. 73 ; P.Cair.Isid. 71 and 72 are notes for drawing up this petition. On the *quadrarius*, see below. The prefect Iulius Iulianus was in office for only one year, i.e. 314 ; see Vandersleyen (1962).

²³ See Bagnall (2003) 16.

²⁴ On ἀγράμματοι, see Youtie (1971) 162.

²⁵ P.Cair.Isid. 73.

This evidence shows that the *quadrarius*, like the *tesserarius*, was in the first place in charge of taxation at the village level. In both BGU I 21 and P.Cair.Goodsp. 12, the name of the *quadrarius* comes after that of the komarch, which could imply that the *quadrarius* held a position hierarchically lower than the komarch. Like the *tesserarius*, the office of the *quadrarius* could be entrusted to people who did not know how to write Greek²⁶. Also, the *quadrarius*' place of jurisdiction was the village. Since he appears in our documents in the first half of the fourth century, he was also presumably a product of the reforms of the Diocletian's reforms in Egypt.

Bibliography

- Bagnall, R. (1993), *Egypt in Late Antiquity* (Princeton).
- Bagnall, R. (2003), « Property-Holdings of Liturgists in Fourth Century Karanis », *BASP* 15 (1978) 9–16 [= *Later Roman Egypt : Society, Religion, Economy and Administration* XXIII].
- Berger, A. (1935), *Encyclopedic Dictionary of Roman Law* (Philadelphia).
- Derda, T. (2001), « *Pagi* in the Arsinoites : A Status in the Administration of the Fayoum in the early Byzantine Period », *JJP* 31, 17–32.
- Johnson, A., / West, L. (1949), *Byzantine Egypt, Economic Studies* (Princeton).
- Lallemand, J. (1964), *L'administration civile de l'Égypte de l'avènement de Diocletien à la création du diocèse (284–382)* (Bruxelles).
- Lewis, N. (1997), *The Compulsory Public Services of Roman Egypt* (2nd ed., *Pap.Flor.* 28, Firenze).
- Mason, H.J. (1974), *Greek Terms for Roman Institutions* (*Am. Stud. Pap.* 13, Toronto).
- Mitthof, F. (2001), *Anonna Militaris. Die Heeresversorgung im Spätantiken Ägypten* (*Pap. Flor.* 32, Firenze).
- Vandersleyen, C. (1962), *Chronologie des préfets d'Égypte de 284 à 395* (Bruxelles).
- Youtie, H.C. (1971), « Ἀγράμματος : An Aspect of Greek Society in Egypt », *HSCP* 75, 161–176 [= *Scriptiunculae* II 611–627].

²⁶ See above, n. 24.

List of *tesserarii*

<i>No</i>	<i>Date (AD)</i>	<i>Document</i>	<i>Name</i>	<i>Place</i>
1	295	P.Oxy. I 43, ii, 21 ; iv, 3 ; iv, 6	Iulius Valerius Severus	Oxyrhynchite nome
2	308	P.Sakaon 15, 14 (= P.Thead. 32)	Aurelius Arion	Theadelphia
3	308	P.Sakaon 17, 3 (= P.Thead. 33)	Aurelius Arion	Theadelphia
4	308–310	P.Col. VII 141, iv, 32	Aurelius Phallas	Karanis
5	308–310	P.Col. VII 141, vi, 54	Aurelius Anouphis	Karanis
6	314	P.Cair.Isid. 54, 2	Aurelius Isidoros	Karanis
7	314	P.Cair.Isid. 71, 8 (= SB VI 8991)	name unknown	Karanis
8	314	P.Cair.Isid. 73, 2	Aurelius Isidoros	Karanis
9	314	P.Cair.Isid. 128, 5	Aurelius Isidoros [but what about line 1 ?]	Karanis
10	314	P.Cair.Isid. 131, 1	name unknown	Karanis
11	316	P.Oxy. XIX 2232, 5	Menoxis	Oxyrhynchite nome
12	318	P.Oxy. XII 1425, 5	Hatris son of Herakion	Dositheon
13	322	P.Got. 6, 8	Aureios Psenbothis	Soknopaiou Nesos
14	323	P.Harr. II 213, 3	Pesas Udas	Oxyrhynchite nome
15	324	P.Oxy. XII 1430, 4	Onnophris son of Pekusis	Herakleidou kome
16	329	P.Oxy. LI 3621, 6	Aurelios Pettiris	Senekleu kome
17	336	PSI X 1106, 4	Aurelius Besas son of Proklos	Thmoinepsobthis kome (Oxyrhynchite nome)
18	336	PSI X 1107, 4	Aurelius Besas son of Proklos	Thmoinepsobthis kome (Oxyrhynchite nome)
19	341	P.Oxy. LIV 3774, 8	Achilleus	Sepho (Oxyrhynchite nome)
20	346	P.Oxy. LXI 4128, 18	Hermion son of Hermias	Mermertha (Arsinoite nome)

List of *quadrarii*

<i>No</i>	<i>Date (AD)</i>	<i>Document</i>	<i>Name</i>	<i>Place</i>
1	308–310	P.Col. VII 141, iv, 32	Aurelius Isidoros	Karanis
2	308–310	P.Col. VII 141, 54	Aurelius Kopres	Karanis
3	314	P.Cair.Isid. 71, 8	name unknown	Karanis
4	314	P.Cair.Isid. 73, 2	Aurelius Polemon	Karanis
5	314	P.Cair.Isid. 131, 2	name unknown	Karanis
6	331	P.Stras. III 129, 5 (= SB V 7685)	Isidoros son of Ibois	Sesoncha (Hermopolite nome)
7	331	P.Stras. III 149, 5	Isidoros son of Ibois	Sesoncha (Hermopolite nome)
8	before 340	CPR XVIII A 31, 10	name unknown	Hermopolis
9	340	BGU I 21, i, 5	Herakles son of Pagenes	Prektis kome (Hermopolite nome)
10	341	P.Cair.Goodsp. 12, 6 = W.Chr. 253	Cornelius Amontas	Hermopolite nome
11	346	P.Oxy. LXI 4128, 17	Petros son of Horos	Arsinoite nome

LA GAZZELLA E LA PIETRA ADAMANTINA IN UN PAPIRO DEL *FISIOLOGO* GRECO (PSI INV. 295)

Marco Stroppa

PSI inv. 295 (in corso di pubblicazione come PSI XVI 1577) è il più antico testimone conservato del *Fisiologo* ; si tratta di un frammento papiraceo scritto *transversa charta*, assegnabile paleograficamente al VI secolo d.C.

La tradizione manoscritta del testo greco di quest'opera aveva finora il suo più antico testimone in un codice risalente al X/XI sec. (ms. G = Pierpont Morgan Library, ms. 397) ; allo stesso periodo è datato P.Berol. inv. 7999, costituito da due fogli cartacei, l'unico testimone diretto della traduzione copta¹.

Il frammento papiraceo fiorentino è relativamente esiguo (8 x 12 cm) e contiene solo una breve porzione di testo, appartenente a due diversi capitoli del *Fisiologo* : sono conservati la fine del capitolo 41 sulla gazzella (δορκάς) e l'inizio del cap. 42 sulla pietra adamantina potente (ἀδαμάντινος λίθος ἰσχυρός)².

Riporto qui, innanzi tutto, il testo di PSI XVI 1577 in cui la ricostruzione delle parti perdute è fornita esclusivamente *exempli gratia*.

- [ἔστι ζῷον ἐν τῷ ὄρει λεγόμενον δορκάς. ὁ Φυσιολόγος ἔλεξε περὶ αὐτοῦ, ὅτι]
[ἀγαπᾷ πάντὰ τὰ ὑψηλὰ ὄρη, τὴν δὲ τροφὴν εὐρίσκει ἐπὶ τὰ ταπεινὰ τῶν]
1 [ὀρέων (καὶ) θεωρεῖ] ἀπ[ὸ μακρόθεν τοὺς ἐρχομένους πρὸς αὐτὴν (καὶ) γινώσ-]
[κει εἰ μετὰ φι]λίας ἔρχον[ται πρὸς αὐτὴν ἢ μετὰ δόλου. αὕτη οὖν ἐστὶν ἡ ἀγα-]
[πῶσα τοὺς] προφήτας, το[υτέστι τὰ ὑψηλὰ ὄρη, ὡς εἶπεν· ἰδοὺ ὁ ἀδελφιδός μου]
[ἄλλεται] ἐπὶ τῶν ὀρέων, πη[δῶν ἐπὶ τῶν βουνῶν. τὰ ὄρη λάμβανε ἐπὶ τοὺς]
5 [προ]φήτας (καὶ) τ[ο]ὺς βουνούς [ἐπὶ τοὺς ἀποστόλους. ἐπεὶ οὖν ὁ ζυδορκός ἐστὶν]
[ἡ δο]ρκάς, σημαίνει ὅτι ὁ [ς(ωτὴ)ρ βλέπει πάντα τὰ πραττόμενα, θ(εὸς γὰρ κέκλη-]
[ται] διὰ τὸ θεωρεῖν τὰ ἔργα [ἡμῶν, (καὶ) τοὺς μακρόθεν ἐρχομένους πρὸς αὐτὸν]
[με]τὰ δόλου οὐκ ἀγνοεῖ, ὡς [ἔγνω τὸν Ἰούδαν τὸν φιλήματι αὐτὸν παραδόντα.]
[(καὶ)] ὁ ἀπόστολος· ἔγνω κ[(ύριος) τοὺς ὄντας αὐτοῦ. εἶπε δὲ (καὶ) ὁ Ἰωάννης· ἴδε ὁ]
10 [ἀμ]γός τοῦ θεοῦ, ὁ αἴρων [τὴν ἀμαρτίαν τοῦ κόσμου. (vac.)]
[ὁ ἀδα]μάντινος λίθος, ἰσχυρός ὢν, οὔτε σίδηρον φοβεῖται οὔτε πῦρ δειλιά οὔτε ὁρμήν]
[κα]πνοῦ λαμβάνει· (καὶ) ἐ[ὰν ἐν οἴκῳ εὐρεθῇ, οὔτε τίποτε κακὸν εὐρίσκεται]
[οὔ]τ[ε δ] ἀμ[μῶν] [μ]ένει ἐκεῖ, ὁ δὲ κρατῶν αὐτὸν ἄνθρωπος νικᾷ πάσας τὰς διαβο-]
[λικὰς ἐργασίας. ὁ ἀδαμάντινος λίθος ἐστὶν ὁ κ(ύριος) ἡμῶν Ἰ(ησοῦς) X(ριστός)· ἐὰν]
[οὖν] ἔχη αὐτὸν ἐν τῇ καρδίᾳ σου, ἄνθρωπε, οὐδὲν σοι κακὸν ἀπαντήσῃ ποτέ.]

In questa sede intendo fornire un approfondimento sul contenuto di questo papiro, sulla base dei risultati emersi dopo un primo approccio al reperto³. Questo nuovo testimone del *Fisiologo* permette infatti di fare alcune considerazioni sui due soggetti descritti nei cap.

¹ Cf. van Lantschoot (1950) 345. Questo testo in copto è quello che Vermeille (2006) 25, n. 124, afferma di non essere riuscito a rintracciare. Esso riporta parte dei capitoli sull' « alloe », un animale che si nutre di piante profumate, e sul caradrio. L'edizione del testo con un fac-simile della scrittura, assegnata all'XI sec., si trova in Erman (1895) 51–57, che ne indica la provenienza dal villaggio di Tutun (Tebtynis) nella regione del Fayum ; una presentazione del testo, assegnato però al X sec., con la traduzione si trova in Erman / Krebs (1899) 250–252, dove è indicato il numero di inventario (P. 7999). Questo risulta essere l'unico testo che possa essere considerato verosimilmente un testimone diretto, anche se frammentario, del *Fisiologo* in copto : tuttavia dovrebbe rappresentare una fase in cui il testo è stato quantomeno ampliato e rielaborato rispetto a quello greco, poiché il capitolo sull' « alloe » è assente nelle redazioni in greco ; cf. Lusini (1993) 67.

² Per l'edizione definitiva e per un commento di tipo testuale e filologico, rimando al volume XVI dei PSI.

³ Cf. Stroppa (2011).

41 e 42. Sulla gazzella raccolgo qui alcune nuove testimonianze letterarie che illustrano la diffusione di temi presenti nel *Fisiologo*, all'incirca all'epoca di realizzazione del papiro; sulla natura della pietra adamantina potente propongo un confronto fra le informazioni presenti all'interno delle differenti versioni del *Fisiologo*, sia in greco che nelle traduzioni antiche.

È opportuno preliminarmente richiamare alcuni dati sul cosiddetto *Fisiologo*. Questo trattato fu composto tra il II e il IV secolo dopo Cristo e l'autore non è noto⁴; deve il suo nome alla menzione di un φυσιολόγος, un « esperto della natura », che « bene ha detto » di animali, piante e pietre, come è ripetuto alla fine di molti capitoli (καλῶς οὖν ὁ Φυσιολόγος ἔλεξε περὶ τοῦ δεῖνός). Il termine φυσιολόγος non è un titolo vero e proprio, che faccia riferimento a una composizione o a un argomento chiaramente determinato. Il fatto che quest'opera sia in effetti non solo adespota, ma anche anepigrafa, ha fatto sì che durante la realizzazione di nuove copie del testo greco oppure durante la traduzione del testo greco in altre lingue, chi copiava o traduceva non percepiva l'autorità di un modello da rispettare rigorosamente, ma spesso introduceva personali modifiche, a tutti i livelli, e si sentiva libero di combinare e contaminare materiali differenti⁵.

Il risultato di questo processo è riscontrabile nell'esame della tradizione manoscritta medievale: si può affermare che quasi ogni codice abbia una versione unica del testo del *Fisiologo*; questo vale anche e soprattutto per le versioni del *Fisiologo* in altre lingue antiche, che sono derivate direttamente dal testo greco⁶. In particolare le traduzioni in latino hanno dato origine a un'opera per alcuni aspetti molto differente dall'originale⁷.

È necessario inoltre analizzare nel dettaglio la disposizione dei capitoli 41 e 42 nella tradizione manoscritta medievale e nelle traduzioni antiche, per avere un quadro preciso dei testi con cui confrontare il contenuto di PSI XVI 1577. La tradizione manoscritta del *Fisiologo* in greco è composta da circa un'ottantina di manoscritti, di cui solo alcuni recano la *redactio prima*⁸. Solo in questa « redazione » più antica sono presenti i cap. 41 e 42, che in PSI XVI 1577 sono riportati uno di seguito all'altro. I due capitoli sono consecutivi nei mss. Σ s W A; nel ms. G i due capitoli non sono consecutivi: la pietra adamantina potente corrisponde al cap. 41 e la gazzella al cap. 48⁹. Nei mss. M a O I' manca il capitolo sulla pietra adamantina potente. Il ms. E è l'unico in cui compare solo il capitolo sulla pietra adamantina potente (cap. 45), ma manca quello sulla gazzella¹⁰.

Nel *Fisiologo* in latino il capitolo sulla gazzella (= cap. 41 gr.) è il cap. 21 « De Dorchon » e il capitolo sulla pietra adamantina potente (= cap. 42 gr.) è il cap. 24 « Adamantinus lapis », secondo la versione Y¹¹. Invece, al cap. 41 gr. corrispondono il cap. 16 « Dorcas », secondo la versione A, e il cap. 20 « Caprea » secondo la versione B:

⁴ Sulla datazione, cf. Scott (1998) 430–441, che lo colloca nel III secolo.

⁵ Cf. Lazaris (2005) 143 e Declerck (1981) 148.

⁶ Le traduzioni più antiche sono quelle in etiopico (V^p oppure VII^p), copto (V^p ?), siriano (V^p ?), arabo (VII^p ?), armeno (V^p oppure VI/VII^p). Per alcune traduzioni, le date non sono accertabili con precisione; sono leggermente diverse fra loro, a seconda delle opinioni degli studiosi che se ne sono occupati.

⁷ Probabilmente la traduzione in latino più antica era in circolazione dal V^p. Cf. Sbordone (1949) 246; inoltre Vermeille (2006) 30–32.

⁸ Cf. Sbordone (1936) XII–XVIII, in cui sono elencati 23 manoscritti; inoltre Lazaris (2005) 145, n. 15.

⁹ A questo proposito, segnalo che unicamente nel ms. G il capitolo sulla gazzella occupava originariamente l'ultimo posto (cap. 48), poiché il capitolo successivo fu probabilmente aggiunto da una mano più recente (cap. 49 περὶ κόκκυρος) e non fa parte della *redactio prima*; cf. Offermanns (1966) 162 e Zucker (2005) 256–257. Anche nella versione araba il capitolo sulla gazzella occupava l'ultima posizione (cap. 37); cf. Wentker (2004) 127 con n. 364.

¹⁰ I dati sono ricavati da Offermanns (1966) 162 e Kaimakis (1974) 149–150.

¹¹ Nella versione latina Y compare un altro capitolo « Adamantinus lapis » al cap. 47, che corrisponde al cap. 32 del testo greco περὶ λίθου ἀδαμαντίνου. Ad oggi non esiste una edizione critica del testo latino del *Fisiologo* che sia di riferimento e le informazioni su manoscritti, recensioni e versioni sono alquanto frammentarie e discordanti. Edizioni provvisorie o parziali si trovano in Carmody (1939), Carmody (1941) e Sbordone (1949); per una raccolta di dati, cf. Vermeille (2006) 29–30 e XII.

nelle versioni A e B non sembra comparire il testo equivalente al cap. 42 gr. « sulla pietra adamantina potente », ma soltanto quello corrispondente al cap. 32 gr. « sul diamante », rispettivamente al cap. 33, « Adamans lapis », e al cap. 35 « Adamas »¹².

I due capitoli figurano invece consecutivi ai cap. 42 e 43 nella traduzione etiopica¹³. Non sono presenti nelle traduzioni armena e siriana antica¹⁴. Nella traduzione siriana recente compare la gazzella al cap. 18 e la pietra adamantina al cap. 66¹⁵. Nella traduzione araba la gazzella è al cap. 37 ; il cap. 24 del testo arabo sulla pietra adamantina corrisponde al cap. 32 gr. e non al cap. 42 gr.¹⁶.

Infine della versione in copto restano solo frammenti relativi ad alcuni capitoli, ma nessun frammento riguarda la gazzella o la pietra adamantina potente¹⁷.

La gazzella : natura e significato simbolico

Il capitolo 41 si intitola περὶ δορκάδος e l'animale descritto è la « gazzella ». La forma del nome presenta alcune oscillazioni nei manoscritti greci¹⁸ ; ma non v'è dubbio su quale sia il tipo di animale e il suo nome : non è un caso paragonabile, per esempio, a quello dell'animale descritto nel cap. 36, l'idrope / antilope, il cui nome è corrotto in tutta la tradizione manoscritta medievale¹⁹. Nelle altre traduzioni antiche e nei bestiari più tardi questo animale, chiamato δορκάς in greco, è definito anche « capra selvatica » e il fatto che vive sui monti ha portato anche a chiamarlo « stambecco » o « capriolo ».

La traduzione in italiano di δορκάς con il termine « gazzella » è, a mio parere, la più corretta, sia per il significato generale del termine in italiano sia per l'esistenza di una specie chiamata *Gazella dorcas*, le cui sottospecie ancora oggi abitano zone semidesertiche e montagnose dell'Africa²⁰. Il tipo di habitat e la distribuzione geografica concordano con le scarse e generiche informazioni fornite dal testo del *Fisiologo*, che nulla concede agli aspetti zoologici in senso scientifico moderno. Tuttavia nelle traduzioni del *Fisiologo* in altre lingue moderne, sono stati usati altri termini che talvolta non corrispondono esattamente all'italiano « gazzella »²¹.

¹² Così risulta in Vermeille (2006) XII.

¹³ Cf. Hommel (1890) 32–33 e Conti Rossini (1951) 45–46. La discrepanza con la numerazione greca è dovuta alla presenza nella traduzione etiopica di un capitolo autonomo « sui tre fanciulli e Daniele », che è considerato un'aggiunta ; cf. Conti Rossini (1951) 45, n. 1. Il contenuto di tale capitolo, infatti, riprende un motivo presente nella ermeneia del cap. 31 sulla salamandra. Anche nella traduzione etiopica, come nel testo greco, sono presenti due capitoli distinti che trattano del diamante / pietra adamantina : il cap. 32 sul diamante (trad. Hommel « Über den Edelstein Admās [= diamant] » ; trad. Conti Rossini « A proposito della gemma diamante ») e il cap. 43 sulla pietra adamantina (trad. Hommel : « Über den Dēmantēs » ; trad. Conti Rossini « A proposito del dēmāntēs, che è il diamante ») ; cf. Hommel (1890) 27 e 32–33 ; Conti Rossini (1951) 39 e 46.

¹⁴ La traduzione armena sembra derivare da un manoscritto greco simile nel contenuto al ms. Π, in cui in effetti mancano sia il capitolo sulla gazzella che quello sulla pietra adamantina potente. Vedi la recente edizione del testo in armeno in Muradyan (2005), in particolare 82–84. I dati sulla versione siriana sono ricavati da Vermeille (2006) VIII.

¹⁵ Cf. Land (1875) 136.

¹⁶ Cf. Wentker (2004) 39.

¹⁷ Cf. Kühner (1985) 135–147 e Lusini (1993) 67–72. I frammenti sono raccolti ed editi (con traduzione francese) da van Lantschoot (1950) 339–363.

¹⁸ Oltre a δορκάς, le altre forme del nominativo attestate nei manoscritti sono δόρκων, δόρκος e δορκῶ, come risulta nell'apparato di Sbordone (1936) 125–126.

¹⁹ Cf. Sbordone (1936) 116.

²⁰ Per l'identificazione della « gazzella » con una specie in particolare, cf. le ricerche e le considerazioni di Zucker (2005) 229–230.

²¹ Cf. Zambon (1975) 77 per l'italiano. Per il francese è usato « bouquetin » da Zucker (2005) 228 ; per il tedesco, « Gazelle » da Seel (1967) 38 e 89. A scopo puramente indicativo, per avere anche solo un'idea dei termini usati complessivamente nei bestiari, compreso il *Fisiologo*, trascivo la lista di nomi usati per la « gazzella » presenti sul sito <<http://bestiary.ca>> sotto la voce « goat » nell'elenco degli animali : Capre, Bouc, Bouquetin, Buc, Capra, Caprea, Chèvre, Chievre, Corcon, Dorcas, Dorcon, Porcon, Roe.

Nella parte iniziale del capitolo il *Fisiologo* presenta due comportamenti della gazzella : il primo è che ama i monti e trova nutrimento sui colli, il secondo è che vede da lontano chi le si avvicina e ne riconosce le intenzioni. L'interpretazione allegorica è quindi duplice : questo animale è simbolo della sapienza divina per il primo comportamento, e simbolo di Cristo per il secondo.

All'interno della spiegazione del primo comportamento è riportata una citazione dal *Cantico dei cantici* 2, 8–9, conservata anche ai r. 3–4 di PSI XVI 1577. Il testo di questo passo nell'Antico Testamento è φωνή ἀδελφιδού μου· ἰδοὺ οὗτος ἦκει πηδῶν ἐπὶ τὰ ὄρη διαλλόμενος ἐπὶ τοὺς βουνούς. ὅμοιός ἐστιν ἀδελφιδός μου τῇ δορκάδι ἢ νεβρῶ ἐλάφῳ ἐπὶ τὰ ὄρη Βαιθηλ « Una voce ! Il mio diletto ! Eccolo, viene saltando per i monti, balzando per le colline. Somiglia il mio diletto a una gazzella o a un cerbiatto sui monti Bethel. » Il testo nel *Fisiologo* (e il papiro in questo punto non sembra presentare varianti) è leggermente differente e non è una citazione letterale : ὥς εἶπεν· ἰδοὺ ὁ ἀδελφιδός μου ἄλλεται ἐπὶ τῶν ὀρέων, πηδῶν ἐπὶ τῶν βουνῶν. In riferimento a questo passo, l'interpretazione dice che i monti rappresentano i profeti e i colli gli apostoli : τὰ ὄρη λαμβάνεται ἐπὶ τοὺς προφήτας, οἱ βουνοὶ ἐπὶ τοὺς ἀποστόλους²².

Questa interpretazione non si trova esclusivamente nel *Fisiologo*, ma è attestata, per esempio, tra gli scritti di Orsiesi, monaco pacomiano del IV secolo, in un brano delle esortazioni in copto (Hors. *Instr.* 3, 3)²³. Il medesimo passo del *Cantico dei cantici* è commentato con lo stesso tipo di interpretazione : i monti sono i profeti e i colli gli apostoli. Questo non è un caso isolato : anche in altre opere in copto di ambito monastico, come esortazioni, regole, omelie, si trovano testimonianze indirette della circolazione e fruizione di temi presenti nel *Fisiologo*²⁴.

Anche in alcuni commenti in greco ad altri passi veterotestamentari si ritrova questa interpretazione. Per esempio, in due passi degli scritti di Esichio (V sec.) è proposto di considerare i monti come i profeti e i colli come gli apostoli. Il *Salmo* 71, 3 dice ἀναλαβέτω τὰ ὄρη εἰρήνην τῷ λαῷ σου καὶ οἱ βουνοὶ ἐν δικαιοσύνῃ « I monti portino pace al popolo e i colli giustizia », e nel *Commentarius brevis* si dice : ἀναλαβέτω τὰ ὄρη. ὄρη οἱ προφῆται διὰ τὸ ὕψος τῶν δογμάτων· αὐτοὶ δὲ τὴν εἰρήνην προανεφώνησαν τῷ κόσμῳ. βουνοὶ οἱ ἀπόστολοι, ὥς ὑψηλότεροι τῆς γῆς πολιτείας καὶ πλήρεις δικαιοσύνης γενόμενοι « “Portino i monti” : monti (sono) i profeti per l'altezza della dottrina ; questi hanno preannunciato la pace al mondo. Colli (sono) gli apostoli, poiché sono più in alto dell'attività politica terrena e pieni di giustizia. » Nel *Salmo* 148, 9 si menzionano ancora monti e colli, τὰ ὄρη καὶ πάντες οἱ βουνοί, ξύλα καρποφόρα καὶ πᾶσαι κέδροι « monti e voi tutti, colli, alberi da frutto e tutti voi, cedri » ; il commento dice « τὰ ὄρη. καὶ τὰ αἰσθητὰ ὄρη καὶ οἱ βουνοί, ὥς λογικὰ ὑπάρχοντα, παρὰ τῷ θεῷ ὑπετάγησαν· πλὴν νόει ὄρη τοὺς προφήτας, βουνοὺς δὲ τοὺς ἀποστόλους « “I monti” : anche i monti sensibili e i colli, come esseri dotati di ragione, obbediscono a Dio ; peraltro, intendi monti i profeti, colli gli apostoli. »

La presenza di coincidenze testuali o concettuali più o meno strette tra il *Fisiologo* e altri testi spesso non è indizio di una dipendenza diretta di uno dei due testi dall'altro, ma è riconducibile alla diffusione di frasi e temi che sono riutilizzati da più autori cristiani e da più compilatori dei vari testi del *Fisiologo*²⁵.

²² Cf. PSI XVI 1577, 4–5, e Sbordone (1936) 126, dove questo passo è espunto.

²³ Cf. Sheridan (1997) 214 ; Veilleux (1980) 140 : « For “they leap on the mountains, they trample in the valleys”, that is, the apostles and the prophets. And to us also it is said, “My brother, run ; do as the gazelle and the young stag which are on the perfumed mountains”. » Sull'opera di Orsiesi, cf. Goehring (1999) 221–240.

²⁴ Vedi le fonti dei frammenti del *Fisiologo* in copto pubblicati da van Lantschoot (1950) 339–363 ; inoltre i testi raccolti da Youssef (1993) 53–58.

²⁵ Cf. Declerck (1981) 153–156.

La pietra adamantina : una seconda natura ?

PSI XVI 1577 conserva solo la parte iniziale del cap. 42 *περὶ ἀδαμαντίνου λίθου ἰσχυροῦ*. Come titolo del capitolo sono state evidenziate le parole del testo stesso ἀδα]μάντινός λίθος con tre trattini orizzontali posti sopra di esse. Pur essendo conservate poche parole di questo capitolo, si possono ricavare due dati importanti :

1. nel papiro è certa la presenza dell'aggettivo ἰσχυρός, che nei manoscritti medievali è spesso omesso, tanto che tale termine è messo fra parentesi quadre nell'edizione di Sbordone²⁶ ;
2. nel papiro non c'è alcun riferimento al fatto che nel capitolo sia descritta una « seconda natura » della pietra adamantina.

In primo luogo, la presenza dell'aggettivo ἰσχυρός in alcuni manoscritti e nel papiro stesso sembra indicare che si volesse distinguere in qualche modo il cap. 42 dal cap. 32 sul « diamante » (nel testo greco semplicemente *περὶ λίθου ἀδαμαντίνου*). Proprio sulla base della presenza di questo aggettivo dopo l'espressione « pietra adamantina » è stato ipotizzato che in origine il cap. 42 non si riferisse al « diamante », ma a un tipo diverso di « pietra », come per esempio l'acciaio, e che in un secondo momento le due pietre siano state confuse²⁷.

In secondo luogo, una seconda natura della pietra adamantina risulta in effetti un po' sorprendente. Scorrendo il testo greco del *Fisiologo*, risulta che anche in altri capitoli compaiono talvolta una seconda o anche una terza e quarta natura di un soggetto. Tuttavia queste nature sono solitamente raggruppate nello stesso capitolo : tre sono le nature del leone (cap. 1, *περὶ τοῦ λέοντος*) ; quattro quelle del serpente (cap. 11, *περὶ ὄφεως*) ; tre quelle della formica (cap. 12, *περὶ μύρμηκος*) ; due quelle della balena (cap. 17, *περὶ ἀσπιδοχελῶνης*).

Solo per l'onagro è descritta una seconda natura in un capitolo differente. In questo caso, tuttavia, la natura dell'animale e la sua interpretazione sono completamente differenti. Il cap. 9, *περὶ ὄναγρου*, è dedicato esclusivamente all'onagro, e si dice che esso è guida del gregge e che il padre evira i maschi appena nati ; l'interpretazione ne fa un simbolo positivo dei patriarchi e degli apostoli che hanno generato figli spirituali. Il cap. 45, *περὶ ὄναγρου καὶ πιθήκου*, invece, tratta insieme dell'onagro e della scimmia, e dice che entrambi gli animali segnalano l'equinozio, il primo quando ulula, il secondo quando orina, e sono immagine del demonio. In questo caso dunque si tratterebbe di fonti diverse e discordanti alla base di ciascuno dei due capitoli del *Fisiologo*.

Diversamente, nei capitoli 32 e 42 sulla pietra adamantina l'interpretazione dice in entrambi i casi che tale pietra è simbolo di Cristo, anche se le caratteristiche della pietra e la loro conseguente interpretazione non sono identiche. Nel cap. 32 si dice che il diamante si trova in Oriente e solo di notte ; la sua caratteristica è quella di non essere domato da niente. Il diamante è quindi simbolo di Gesù Cristo ; anche alcuni uomini possono essere paragonati al diamante, come Giobbe, gli apostoli, i profeti e i santi, che sono stati messi alla prova ma non hanno ceduto. Nel cap. 42 si dice che essa non teme né il ferro, né il fuoco, né il fumo ; dove essa si trova, il male non ha potere : è quindi immagine di Cristo e chi ha Cristo nel cuore non deve temere alcun male. Si deve dunque concludere che nel *Fisiologo* la pietra adamantina risulta essere l'unico soggetto per il quale un capitolo autonomo è dedicato a una « seconda natura ».

Per queste ragioni, la forma al nominativo attestata in PSI XVI 1577, 11 risulta particolarmente interessante. Il papiro, tuttavia, non è completamente isolato nell'omettere la menzione di una seconda natura della pietra adamantina : altri tre testimoni del testo

²⁶ L'aggettivo ἰσχυροῦ nel testo è presente solo nei mss. s e G (entrambi nel titolo lo omettono) ; compare invece nel titolo (e non nel testo) nei mss. Σ e E.

²⁷ Cf. Zucker (2005) 232.

greco (mss. σ t V) iniziano semplicemente con la forma al nominativo : ὁ ἀδαμάντινος λίθος οὐ κίδηρον φοβεῖται τυπτόμενος κ.τ.λ. Anche il testo della versione latina A è privo della menzione di una seconda natura, perché comincia con le parole *Adamans lapis est qui nec ferrum timet...*²⁸ : in questa versione non sembra comparire l'« altro » capitolo sul diamante. Nel testo della versione latina Y, invece, il cap. 24 (= cap. 42 gr.) comincia con le parole *est altera natura adamantini lapidis* e precede il cap. 47 (= cap. 32 gr.), dove compare quella che dovrebbe essere la « prima » natura del diamante²⁹. All'interno di questa versione latina del *Fisiologo* si tratta di una successione anomala, perché la specificazione di una « seconda natura » compare prima che il lettore abbia notizia di una « prima natura » : questa disposizione testimonia una profonda alterazione dell'ordine dei capitoli.

Infine, anche nella traduzione etiopica e nella traduzione siriana antica non viene fatto alcun accenno a una « seconda natura » nei capitoli corrispondenti al cap. 42 del testo greco (vedi *supra*). Nella traduzione etiopica si dice « A proposito del *dēmāntēs*, che è il diamante. È una pietra dura e il ferro non la scalfisce ; neppure il fuoco... »³⁰. Nella traduzione siriana antica (cap. 66, « De lapide adamante »), si dice *etiam docet nos Physiologus lapidem esse cui nomen adamas. Hic autem lapis ferrum non formidat...*³¹

In conclusione, l'assenza della menzione di una ἄλλη φύσις per l'ἀδαμάντινος λίθος in PSI XVI 1577 potrebbe forse far sospettare che in una qualche redazione del *Fisiologo* comparisse un unico capitolo dedicato all'ἀδαμάντινος λίθος, senza la menzione di una seconda natura, perché non compariva in tale redazione il cap. 32 sul diamante : tale situazione, come abbiamo visto, è attestata in un unico caso fra i manoscritti greci (ms. σ) e nella versione latina A³². È possibile che a un certo punto nella storia della tradizione del *Fisiologo* siano confluiti nella stessa copia due capitoli con lo stesso titolo, ma di contenuto diverso, e sia stato allora necessario introdurre una « seconda natura della pietra adamantina » per definire il contenuto del cap. 42.

Gazzella, pietra adamantina ... e poi ?

Pur non potendo stabilire con certezza se altri animali, pietre o piante comparissero in PSI XVI 1577, è lecito domandarsi quale fosse il suo contenuto quando era integro ; nel papiro comparivano sicuramente i capitoli sulla gazzella e sulla pietra adamantina, mentre l'altro lato è bianco. Come ho già sottolineato, anche in alcuni manoscritti medievali i due capitoli figurano consecutivamente : non è da escludere che anche altri capitoli del *Fisiologo* fossero stati trascritti in PSI 1577.

Il foglio, tuttavia, non appartiene verosimilmente a un codice : il testo è scritto *transversa charta*, e la plausibile ricostruzione dei righe fa pensare a una larghezza di circa 30 cm, comunque eccessiva per un codice³³. È possibile che il frammento provenga da un *rotulus* di lunghezza imprecisabile, in cui altri capitoli del *Fisiologo* potevano essere stati trascritti, per la lettura privata o forse anche per essere letti davanti a un uditorio.

Bibliografia

- Carmody, F.J. (1939), *Physiologus latinus : Edition préliminaire versio B* (Paris).
 Carmody, F.J. (1941), « Physiologus Latinus Versio Y », *University of California Publications in Classical Philology* 12, 95–134.
 Conti Rossini, C. (1951), « Il Fisiologo etiopico », *Rassegna di Studi Etiopici* 10, 5–51.
 Declerck, J.H. (1981), « Remarques sur la tradition du Physiologus grec », *Byzantion* 51, 148–158.

²⁸ Vedi l'apparato in Carmody (1941) 121.

²⁹ Entrambi hanno come titolo « De Lapide Adamantino ».

³⁰ Trad. in italiano dall'etiopico tratta da Conti Rossini (1951) 46.

³¹ Trad. in latino dal siriano tratta da Land (1875) 82.

³² Il cap. 32, infatti, compare nei mss. t e V, gli unici che omettono la menzione di una seconda natura.

³³ Cf. Stroppa (2011) 183–187.

- Erman, A. (1895), « Bruchstücke des koptischen *Physiologus* », *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde* 33, 51–57.
- Erman, A. / Krebs, F. (1899), *Aus den Papyrus der Königlichen Museen* (Berlin).
- Goehring, J.E. (1999), *Ascetics, Society, and the Desert: Studies in Early Egyptian Monasticism (Studies in Antiquity & Christianity, Harrisburg, PA)*.
- Hommel, F. (1890), « Der äthiopische *Physiologus* », *Romanische Forschungen* 5, 13–36.
- Kaimakis, D. (1974), *Der Physiologus nach der ersten Redaktion* (Meisenheim am Glan).
- Kühner, R. (1985), « *Physiologus* », in Orlandi, T. / Wisse, F. (ed.), *Acts of the Second International Congress of Coptic Studies* (Roma) 135–147.
- Land, J.P.N. (1875), « Scholia in *Physiologum* Leidensem », *Anecdota Syriaca* IV, 115–176.
- Van Lantschoot, A. (1950), « A propos du *Physiologus* », in *Coptic Studies in Honor of Walter Ewing Crum (The Bulletin of the Byzantine Institute* 11, Boston) 339–363.
- Lazaris, S. (2005), « Le *Physiologus* grec et son illustration: quelques considérations à propos d'un nouveau témoin illustré (Dujčev, gr. 297) », in Van den Abeele, B. (éd.), *Bestiaires médiévaux. Nouvelles perspectives sur les manuscrits et les traditions textuelles* (Louvain-la-Neuve) 141–167.
- Lusini, G. (1993), « Osservazioni sulla versione copta del *Fisiologo* », *Egitto e Vicino Oriente* 16, 67–72.
- Muradyan, G. (2005), *Physiologus. The Greek and Armenian Versions with a Study of Translation Technique* (Leuven / Paris / Dudley, MA).
- Offermanns, D. (1966), *Der Physiologus nach den Handschriften G und M* (Meisenheim am Glan).
- Sbordone, F. (1936), *Physiologus* (Milano).
- Sbordone, F. (1949), « La tradizione manoscritta del *Physiologus* latino », *Athenaeum* N.S. 27, 246–280.
- Scott, A. (1998), « The Date of the *Physiologus* », *Vigiliae Christianae* 52, 430–441.
- Seel, O. (1967), *Der Physiologus* (Zürich / Stuttgart).
- Sheridan, M. (1997), « Il mondo spirituale e intellettuale del primo monachesimo egiziano », in Camplani, A. (ed.), *L'Egitto cristiano: aspetti e problemi in età tardo-antica (Studia ephemeridis Augustinianum* 56, Roma) 177–216.
- Stroppa, M. (2011), « Un papiro inedito del *Fisiologo* (PSI inv. 295) », in Bastianini, G. / Casanova, A. (ed.), *I papiri letterari cristiani. Convegno internazionale di studi, Firenze 2010* (Firenze) 173–192.
- Veilleux, A. (ed.) (1980), *Pachomian koinonia, vol. III Instructions, Letters and Other Writings of Saint Pachomius and His Disciples* (Kalamazoo, MI).
- Vermeille, A. (2006), *Physiologus. De l'Orient à l'Occident. Un patchwork multiculturel au service de l'écriture* (mémoire de latin dirigé par M. Jean-Jacques Aubert, professeur à l'Université de Neuchâtel; non publié).
- Wentker, S. (2004), *Der arabische Physiologus. Edition, Übersetzung, Kommentar* (Wien).
- Youssef, Y.N. (1993), « Quelques allusions au *Physiologus* dans les textes coptes », *Göttinger Miszellen* 135, 53–58.
- Zambon, F. (1975), *Il Fisiologo* (Milano).
- Zucker, A. (2005), *Physiologos. Le bestiaire des bestiaires* (Grenoble).

BILINGUAL GRAFFITI FROM THE PTOLEMAIC QUARRIES AT AKORIS AND ZAWIYAT AL-SULTAN

Yoshiyuki Suto / Ryosuke Takahashi¹

Introduction

For almost thirty years now, excavations have been carried out by the Akoris Archaeological Project at Tenis / Akoris (modern Tihnha el-Gebel) in Middle Egypt². This site is rich in archaeological and epigraphical evidence, which enables us to examine the changing conditions of a rural settlement situated between the major political centres of Upper and Lower Egypt from the fifth Dynasty (c. 2494 – 2345 BC) to around AD 700. For the Greco-Roman period, the social and economic background of the monumental votive inscription for Ptolemy V (OGIS 94; 199–194 BC), which had long been the sole physical evidence of Hellenistic occupation of this site, has been amply elucidated through our excavations in the northernmost area of the settlement between 1997 and 2001. The imported Rhodian and other Mediterranean amphora stamps from the deposit eloquently testify that the dressing and export of large limestone blocks from nearby quarries was an important industry in Hellenistic Akoris³. Since 2005, we have been conducting a survey of the open-air limestone quarries near Akoris and at Zawiyat al-Sultan about 12 km south of Akoris on the east bank of the Nile, where an impressive Ptolemaic quarry is located⁴. This survey has led to the discovery of a vast number of Greek and demotic, often bilingual, graffiti left on the walls and ceilings of the quarries as briefly announced at the last papyrological congress in Ann Arbor in 2007⁵. On this occasion we would like to offer a more comprehensive discussion of the evidence based on the most recent results of the survey.

¹ We thank Prof. Hiroyuki Kawanishi, director of the Akoris Archaeological Project, for facilitating our research, Prof. Sugihiko Uchida (Meirin College) for his reading of the demotic graffiti, Prof. Yoshiki Hori (Kyushu University) and Dr Takaharu Endo (Cyber University) for the architectural survey and measurement of the quarries, Prof. Shin-ichi Nishimoto (Cyber University) for drawing our attention to the quarry at Zawiyat al-Sultan, and Prof. Joseph Manning (Yale University), Prof. Willy Clarysse and Prof. Mark Depauw (Catholic University Leuven) for consultation at various stages of the research. Our attendance at the papyrological congress was funded by Grant-in-Aid for Scientific Research of the Japan Society for the Promotion of Science (no. 19320096) and Sasagawa Scientific Research Grant of the Japan Science Society (no. 22-115). We also thank Dr Jane Rowlandson, Dr Margaret Robb, and an anonymous reader for commenting on earlier drafts of this article and improving our English. We follow Shaw (2000) for the chronology of the dynastic period.

² Although Akoris now should be written Hakoris, we use the former in this paper, because our publications use it throughout and in order to avoid confusion. For the excavations between 1981 and 1992, see Kawanishi (1995). For those from 1997 onwards, see the yearly reports by Kawanishi / Tsujimura (1998) to (2009); Kawanishi / Tsujimura / Hanasaka (2010).

³ See Kawanishi / Suto (2005). On OGIS 94, see Suto (2003); Kawanishi / Suto (2005) 199–204; SEG LIII 1931.

⁴ See Suto (2006); Kawanishi / Tsujimura (2006) 17–23; (2007) 18–23; (2008) 18–22; Kawanishi / Tsujimura / Hanasaka (2010) 17–23. Although publication of the final report is planned, its expected date is not fixed as our survey is still ongoing.

⁵ R. Takahashi, « Greek and Demotic Dipinti from a Ptolemaic Quarry in Middle Egypt », a paper delivered at the 25th International Congress of Papyrology (Ann Arbor 2007). The existence of the graffiti has been reported in Klemm / Klemm (1992) 91–100, esp. 94. The authors are especially interested in Zawiyat al-Sultan because of an unfinished colossus situated near the quarry. Their identification of the colossus with Amenhotep III (reign : c. 1390–1352 BC) is not tenable; it should be dated to the Ptolemaic period due to the existence of Greek and demotic graffiti in its underground chambers. These graffiti are written in a manner similar to those found in the quarry discussed below, and thus constitute records of the process of quarrying the colossus from the bedrock. On the colossus and its graffiti, see Kawanishi / Tsujimura (2007) 20–23; Endo (2009).

Examples of graffiti

The ancient quarry at Zawiyat al-Sultan consists of a deep straight valley, the mouth of which opens toward the southeast (fig. 1 and 2). This conspicuous terrain, however, was formed not by natural processes but by the effects of quarrying. The graffiti of Ptolemaic date, which are written with red ink, are found unevenly throughout the valley, apart from areas disturbed in later periods. We have divided the valley into several sections, and have started to register graffiti at the sections named J, K, and L, where the densest concentration of graffiti can be found. These sections are on the east side of the upper part of the valley and were apparently used for procuring large flat blocks. We have registered more than one hundred graffiti here alone⁶. Three quarters of them are in demotic and the remaining quarter is in Greek.

Fig. 1



Fig. 2



⁶ Inventory numbers for the graffiti in these sections are provisional, and they may be renumbered in our final publication. For example, a Greek graffiti discussed just below has two inventory numbers (L11 and L12) because we assigned them to its lines separately, not recognising that they actually compose a single graffiti.

Below is a typical example of such a bilingual graffito preserved in good condition (L11+12 and L9 : fig. 3). Both the demotic and Greek versions provide three sets of information : 1) a date, 2) a personal name, and 3) tripartite numerals.

L11+12 : September 10th, 251 BC⁷

(ἔτους) λε Ἐπειφ κα
ἐλ(ευθέρου ?) Θοτέως
εζ
εζ α

Year 35, Epeiph 21.

Of free quarryman (?) Thoteus.

5 ½ (by)

5 ½ (by) 1.

Fig. 3



2. λ is written above ε in superscript. Although not certain, ελ might be an abbreviation for ἐλεύθερος or ἐλευθέρωλατομος ; a reference to the later appears in P.Petr. II 13, fr.1, 1–2 (256 or 255 BC) in the genitive plural. We owe this remark to Prof. Willy Clarysse. The same abbreviation is also found in the Greek version of F36 cited below, and the demotic counterpart of F36 contains words *rmṯ nmḥ*, « a (male) free person ».

L9

ibd 4 prt ibd 1 šmw ibd 2 šmw

Dḥwtj-īw

5 ½ r 5 ½ r 1

The fourth month of « winter », the first month of « summer », the second month of « summer ».

Djehuty-īu.

5 1/2 by 5 1/2 by 1.

Despite the similar structure, however, the demotic graffiti in these sections are not always exactly identical to their Greek counterparts, as can be seen in the example given above, since they consistently lack a reference to the regnal year. But elsewhere there are demotic texts with regnal years and in such cases the equivalent regnal years are denoted by the Egyptian year, while the regnal year of Greek texts always uses the financial year. Below is such an example of typical bilingual graffiti (F36 : fig. 4).

F36 : June 16th, 248 BC

Greek

(ἔτους) λη Φαρμουῦθι κς
ἐλ(εύθερος ?) Πετῆσις Ἀρυώτ(ου)
γ α
δζ

Demotic

ḥšbt 37 ibd 4 prt šw 26

rmṯ nmḥ P3-ti-3s.t

4 ½ r 3 (r) 1

Year 38, Pharmouthi 26.

Free quarryman (?), Petesis, son of Haryotes.

3 (by) 1 (by)

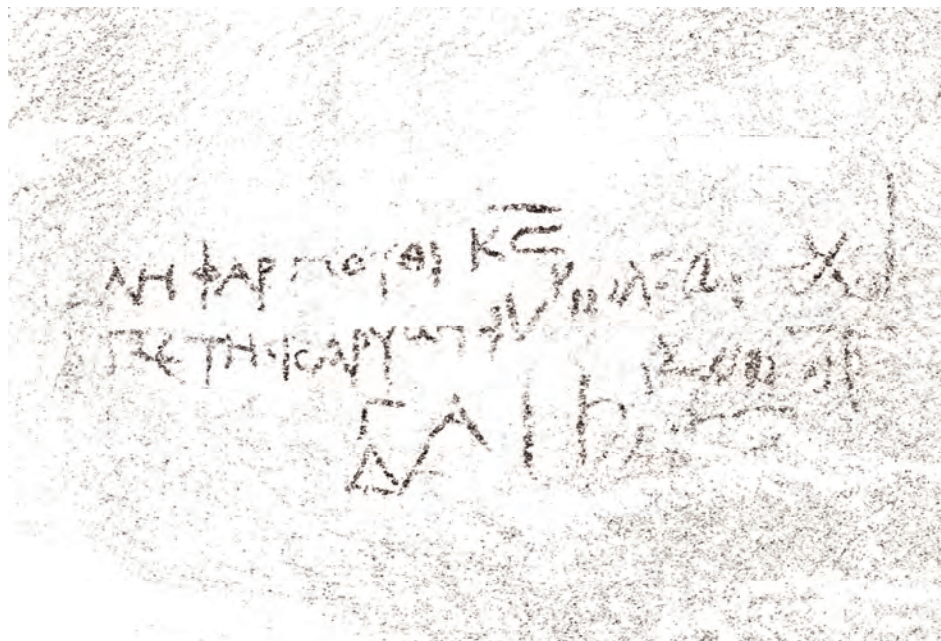
4 ½.

Year 37, the fourth month of « winter », day 26. A free person, Padiaset.

4 ½ by 3 (by) 1.

⁷ On the dating of this graffito, see below.

Fig. 4



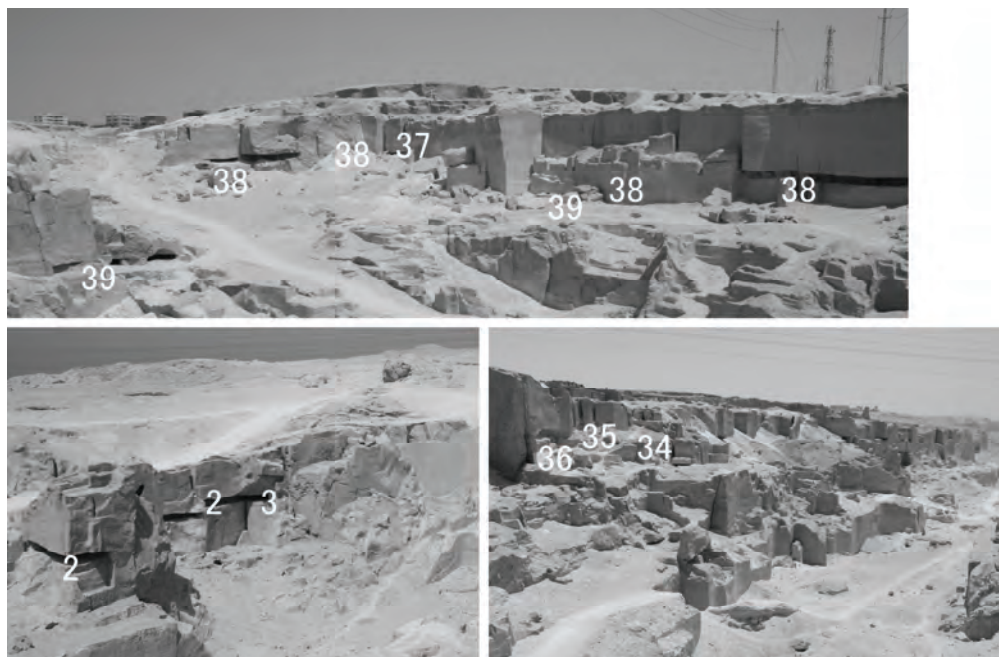
It seems to have been customary in the upper part of the valley for the Greek texts to be accompanied by demotic counterparts, while a number of demotic texts especially on ceilings do not have equivalent texts in Greek. Undoubtedly the texts record an aspect of the quarrying process on site. The date usually indicates a certain day in the Greek version but a period in demotic, as the graffiti L9 and 11/12 show. But this is not always the rule ; as in F36, there are demotic texts indicating a specific day. The named person seems to be in charge of the quarrying ; the tripartite numerals most likely refer to the volume of stone extracted in three dimensions.

Graffiti in the 250s and 240s : the upper part of the valley

Among the nine Greek graffiti explicitly denoting years in Sections J and L, one case refers to financial year 34, seven to year 35, the remaining one to year 36. The evidence from the neighbouring sections in the upper part of the valley attests continuous years. As shown in fig. 5, the graffiti found on the walls of Sections E–I, which are on the north of Sections J–L, and on the ceilings of horizontal galleries on the west side (Sections R, S and U) provide years 37, 38, and 39, and years 2 and 3 respectively. These observations indicate that quarrying proceeded from the south to the north, namely from the mouth of the valley to the inner part. The sequence of the years also strongly suggests that these sections were quarried in the last years of Ptolemy II (reign : 285/284–246 BC), who died in his 39th regnal year, and the beginning of the reign of his successor Ptolemy III (reign : 246–222/221 BC). Thus quarrying of the upper part of the valley was in operation in the late 250s and 240s.

The quarrying activities seem to have peaked particularly in the 38th financial year of Ptolemy II. At Section E, all the legible Greek graffiti, twelve in number, refer to the months Mecheir, Pachon, or Pauni of year 38. Also at Section F, all sixteen legible Greek graffiti show that works were in progress here from Tybi of year 37 to Mesore of year 38. This means that activities at the northeastern corner of the upper part of the valley were quite intensive in early 248 BC. The graffiti on the ceiling of Section H, a horizontal gallery dug to the south of these sections, reveal that further exploitation was attempted in year 39. For some reason or other, however, the plan was quickly abandoned.

Fig.5



Graffiti in the 220s : the bottom of the valley

So far we have discussed the demotic and Greek graffiti from the upper part of the valley. Both sides of the bottom of the valley also provide a number of graffiti, but conspicuously they are written only in Greek. Here too the sequence of regnal years affords a valuable clue to their possible date. In Section Q, which is located on the innermost part of the bottom of the valley, there is a series of financial years from 22 to 26, and also reference to year 2 (fig. 6). It seems certain that quarrying activities progressed here in the last years of a certain king, whose reign terminated in his 26th year or soon after, and in the first years of the next one. These kings are most likely Ptolemy III, who died in the course of his 26th regnal year, 222/1 BC, and Ptolemy IV (reign : 222/221–204 BC).

Fig. 6



This view is supported by evidence from two adjoining graffiti, Q29 and Q30 (fig. 7–9). They are written in Greek and appear side by side on the vertical quarry face near the northeastern corner of Section Q. Both graffiti are written with a narrow brush in a cursory style and are accompanied by the names of months in abbreviation forms.

Fig. 7

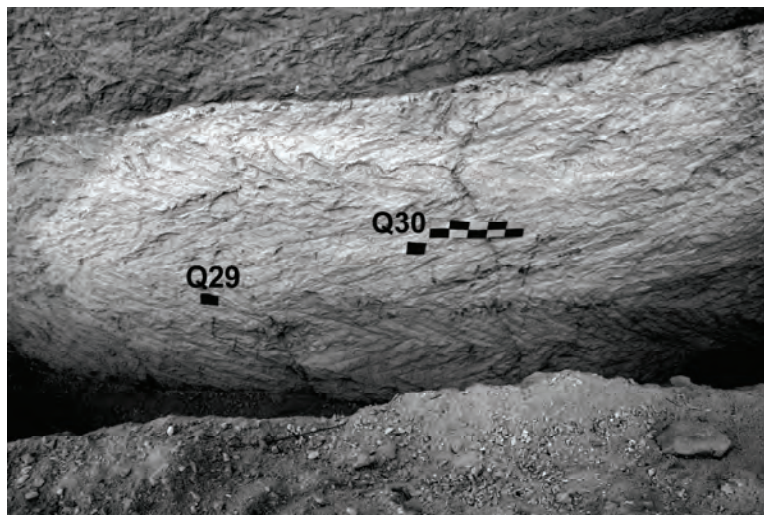


Fig. 8

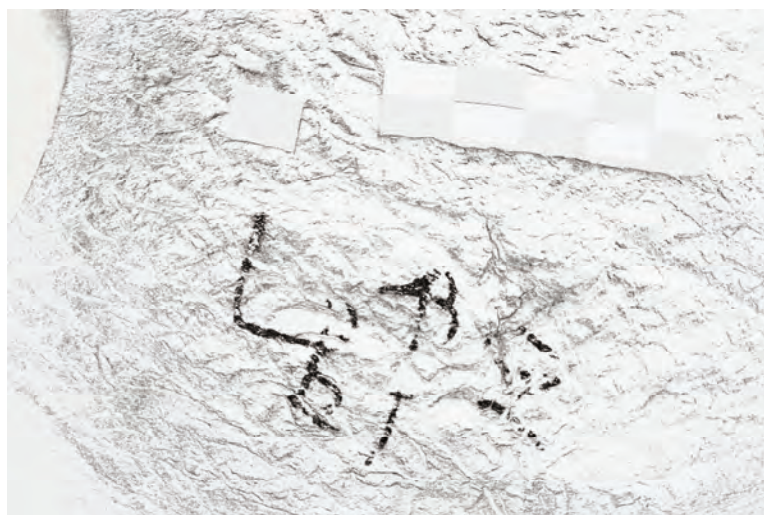
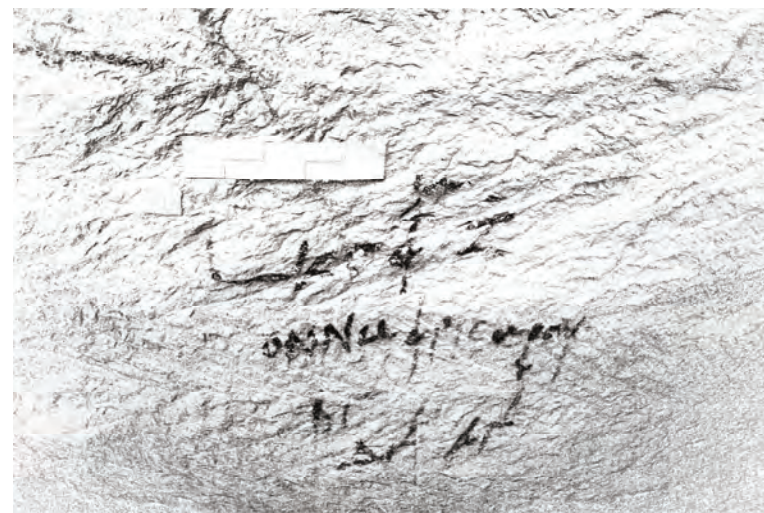


Fig. 9



Q29 : May 21st, 221 BC
 (ἔτους) β Φαρ(μοῦθι) ζ̄

Year 2, Pharmouthi 7.

1. The reading of the month is not certain. But it is most probably Pharmouthi abbreviated to the first three letters. The loop of φ seems eroded. The α is superscript on the φ in the form of a « Haken-alpha », the horizontal line of which curves toward the bottom. The semi-circle of ρ is written on the upper right of the vertical stroke. On the combination of φ and ρ, see Pap. Lugd. Bat. XXI 573. A φ with a superscript α also appears in the text below Q30. Another close parallel in CPR XXVIII 13, 2⁸.

Q30 : November 23rd, 222 BC

(ἔτους) κς Φαω(φι) ζ̄

Ὀννώφρις Ὡρου

β γ'

δ < < γ'

Year 26, Phaophi 7.

Onnophris son of Horos.

2 1/3 (by)

4 1/2 (by) 1/2 1/3.

1. Phaophi is written as an abbreviation of the first three letters. The α in « Haken-alpha » is written above φ. The ω is written above them.

While Q29 has no corresponding numerals and the reading of the abbreviation indicating the month is not certain, the reading of text Q30 is clear. It is located a little bit higher than Q29, but horizontally the two are only about 60 cm apart. The spatial proximity of these two graffiti strongly suggests that they were written within a limited period of time. Year 26 should be the last regnal year of one king and year 2 probably represents the second year of his successor. This observation strengthens our view that the activities at Section Q were dated to the last years of Ptolemy III and the early years of Ptolemy IV.

A changing epigraphic habit

These two sets of sequential regnal years mentioned above strongly suggest that the quarry at Zawiyat al-Sultan was in operation in the middle and the latter half of the third century BC. It is highly remarkable that the manner of writing graffiti shows a distinct change even during this short period of time. The once so ubiquitous demotic graffiti completely disappear and are replaced with Greek ones alone. By the 220s, demotic seems to have lost its importance in recording the quarrying process, and the written language of administration at the quarry changed from bilingual (demotic / Greek) to monolingual (Greek).

Akoris south quarry

Recording the quarrying process in both demotic and Greek was practised not only at Zawiyat al-Sultan but also at the South Quarry of Akoris, located on the plateau just to the south of the site of Akoris. Although this quarry seems to have been exploited mainly in Roman times, a few remnants of Ptolemaic quarry faces have remained untouched until today. Three small horizontal galleries have been cut below the conspicuous projection in the middle of the quarry field⁹. Even though the outer face of the rock is heavily eroded and damaged by later activities, Greek and demotic graffiti on the ceilings are preserved in good condition. At least sixteen graffiti including five pairs of bilingual ones remain on the surface of one of the galleries, AS1 (fig. 10, which was made by integrating drawings of

⁸ We thank Prof. Willy Clarysse and Dr Ruey-Lin Chang (University College London) for their help in reading the abbreviation of the months.

⁹ See Kawanishi / Tsujimura (2009) 17–21.

the graffiti on a drawing of the ceiling). They are represented in exactly the same tripartite structure as the graffiti of Zawiyat al-Sultan. The regnal years explicitly show that these graffiti were recorded in the fourth and fifth year of a certain king. Although there is no sequential evidence, it is likely that they are contemporary with the standard bilingual graffiti at Zawiyat al-Sultan. This suggests that the king in question is Ptolemy III.

Fig. 10



Function of the graffiti

As has been noted above, a standard Greek graffiti at this site is composed of three constituents : the date (year, month, and day), a personal name, and a set of three numbers. The last of the three numbers is usually one. According to Dr Takaharu Endo, our colleague in architectural history, these numbers represent the cubic volume of the removed rock, and the unit of length employed is about 54,0 cm, which is close to the royal cubit of dynastic times (52,5 cm). He further points that, where graffiti are written on vertical walls, the last of the three numbers corresponds to the width of narrow trenches made for quarrying stone blocks, which would have faced the walls with the graffiti, from the bedrock. Thus, the volume indicated by the three figures is probably that of a working trench rather than of a quarried stone block itself¹⁰. These graffiti, however, do not seem to be records of daily activities of workmen at the quarry. The references to the dates suggest that the graffiti were written for the purpose of official inspection sometime after trenches were quarried.

¹⁰ See Kawanisi / Tsujimura / Hanasaka (2010) 21–23.

An observation of the graffiti on the ceiling of AS1 makes it possible to reconstruct the order of writing the graffiti. It would be a reasonable assumption that the graffiti on the ceiling close to the opening were written earlier than those of the interior of the gallery, but actually this is not always the case. At the gallery AS1 (fig. 10), the bilingual graffiti AS1-1 (Greek) and AS1-2 (demotic), located near the opening, bear the date of 7 Hathyr of financial year 5 (December 28th, 243 BC), while another graffiti on the inner ceiling AS1-4 (Greek) and AS1-5 (demotic) is dated to the previous month, Phaophi, of the same year. Moreover, two bilingual graffiti, AS1-7 (Greek) and AS1-8 (demotic), and AS1-6 (Greek) and AS1-16 (demotic), overlap diagonally on the same surface, but the former (December 243 / January 242 BC) has a date of about half a year later than the latter (May / June 243 BC). Such an irregular manner of writing graffiti is also observed at some horizontal galleries at Zawiyat al-Sultan. Although there remain many aspects to be elucidated about the function of these graffiti, it seems certain that they recorded not the details of the daily operation but their inspection by official hands at irregular intervals.

Conclusions

We have discussed several aspects of the graffiti from the quarries at Zawiyat al-Sultan and Akoris : the graffiti bear dates from the middle and later third century BC ; the languages used for the graffiti changed from bilingual demotic and Greek to Greek monolingual ; the graffiti were written presumably not as records of daily work, but for official inspection. These graffiti surely contribute to our understanding of the history of Ptolemaic Egypt. The graffiti are a relatively neglected kind of written source for the study for Graeco-Roman Egypt and far less explored than papyri and ostraca. They shed fresh light on aspects of Ptolemaic administration about which papyri and ostraca reveal little. Unlike most papyri and ostraca, the graffiti retain their original physical contexts : the walls and ceilings of the quarry. So archaeological and architectural research may contribute to better understanding of the graffiti and vice versa.

In recent decades, scholars have explored the phenomenon of linguistic Hellenization in the administration of Egypt. Under the early Ptolemies, Egyptian scribes can be seen rapidly acquiring the ability to write Greek, as the result of the introduction of Greek as an administrative language promoted through Greek education, and the privilege it offered to Greek users¹¹. If our interpretation in this paper is correct, it is tempting to connect the transition we have identified at the quarries at Akoris and Zawiyat al-Sultan from bilingual to monolingual Greek graffiti to the phenomenon of linguistic Hellenization more generally, suggesting that the phenomenon of linguistic Hellenization advanced rather rapidly in the mid-third century BC at this site in Middle Egypt. But further research is needed to confirm that the change indeed reflects a wider phenomenon, and not just the writing preferences of a handful of scribes. In any case, linguistic change is only one aspect of the phenomenon of Hellenization as a whole. The quarries also attest the continued existence of the traditional method of extracting stones and use of the royal cubit as the unit of measurement. As has been noted by Joe Manning in his recent monograph, we must appreciate how lengthy was the process of cultural contact between Greeks and Egyptians beginning with the Saite restoration¹². While some aspects of life drastically changed in the early Ptolemaic period, other aspects remained unaffected or took a longer time to develop. The pace of cultural change at the local level was not so much constant as highly variable.

¹¹ See Thompson (1992a) ; (1992b) ; (1994). On the phenomenon of linguistic Hellenization, see, most recently, Muhs (2005) ; (2007) ; (2010).

¹² See Manning (2009).

Bibliography

- Endo, T. (2009), « Architectural Study on the Relationship between Red Lines and Graffiti found at the Underground Chambers of Unfinished Colossus », *Cyber University Bulletin* 1, 33–51 [in Japanese with English Summary].
- Kawanishi, H. (1995), *Akoris : Report of the Excavations at Akoris in Middle Egypt 1981–1992* (Kyoto).
- Kawanishi, H. / Suto, Y. (2005), *Akoris I : Amphora Stamps 1997–2001* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. (ed.) (1998), *Akoris : Preliminary Report 1997* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. (ed.) (1999), *Akoris : Preliminary Report 1998* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. (ed.) (2000), *Akoris : Preliminary Report 1999* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. (ed.) (2001), *Akoris : Preliminary Report 2000* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. (ed.) (2002), *Akoris : Preliminary Report 2001* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. (ed.) (2003), *Akoris : Preliminary Report 2002* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. (ed.) (2004), *Akoris : Preliminary Report 2003* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. (ed.) (2005), *Akoris : Preliminary Report 2004* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. (ed.) (2006), *Akoris : Preliminary Report 2005* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. (ed.) (2007), *Akoris : Preliminary Report 2006* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. (ed.) (2008), *Akoris : Preliminary Report 2007* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. (ed.) (2009), *Akoris : Preliminary Report 2008* (Tsukuba).
- Kawanishi, H. / Tsujimura, S. / Hanasaka, T. (ed.) (2010), *Akoris : Preliminary Report 2009* (Tsukuba).
- Klemm, R. / Klemm, D. (1992), *Steine und Steinbrüche im alten Ägypten* (Berlin).
- Manning, J. (2009), *The Last Pharaohs : Egypt under the Ptolemies 305–30BC* (Princeton).
- Muhs, B. (2005), *Tax Receipts, Taxpayers, and Taxes in Early Ptolemaic Thebes* (Chicago).
- Muhs, B. (2007), « Linguistic Hellenization in Early Ptolemaic Thebes », in Frösén, J. / Puroila, T. / Salmenkivi, E. (ed.), *Proceedings of 24th International Congress of Papyrology, Helsinki 2004* (Helsinki) 793–806.
- Muhs, B. (2010), « Language Change and Personal Names in Early Ptolemaic Egypt », in Evans, T.V. / Obbink, D.D. (ed.), *The Language of the Papyri* (Oxford) 187–197.
- Shaw, I. (ed.) (2000), *The Oxford History of Ancient Egypt* (Oxford).
- Suto, Y. (2003), « Texts and Local Politics in the *chora* of Ptolemaic Egypt: the Case of OGIS 94 », *SITES : Journal of Studies for the Integrated Text Science* 1–1, 1–12.
- Suto, Y. (2006), « Text and Context of the Greek Graffiti at the Ptolemaic Quarry of Zawiet Sultan in Middle Egypt », *SITES : Journal of Studies for the Integrated Text Science* 4–1, 1–18.
- Thompson, D.J. (1992a), « Literacy and the Administration in Early Ptolemaic Egypt », in Johnson, J.H. (ed.), *Life in a Multi-Cultural Society: Egypt from Cambyse to Constantine and Beyond* (Chicago) 323–326.
- Thompson, D.J. (1992b), « Language and Literacy in Early Hellenistic Egypt », in Bilde, P. et al. (ed.), *Ethnicity in Hellenistic Egypt* (Aarhus) 39–52.
- Thompson, D.J. (1994), « Language and Power in Ptolemaic Egypt », in Bowman, A.K. / Woolf, G. (ed.), *Literacy and Power in the Ancient World* (Cambridge) 67–83.

COMPARING STRUCTURES IN THE GREEK NOVEL AND DEMOTIC NARRATIVE

John Tait¹

Introduction

There has already been a long history of work that, in one way or another, has involved the study of Demotic Egyptian narrative fiction alongside the Greek Novel. In the past, the impetus for treating Greek and Demotic together has almost entirely stemmed from a wish to champion one or other of the two opposing sides in debates concerning the possible dependence of one tradition upon the other. One disagreement has been as to whether or not the Greek Novel, a late-comer in Greek literature, could to any degree have derived from Egyptian narrative². Of course, other « oriental » sources have been championed, instead, or in addition³. Another question has been as to whether or not Demotic literature as a whole emerged as an imitation of established Greek models⁴. The disputes have faded somewhat. From the Greek side, there perhaps is a realisation that, even if it were to become clearly documented that Greek writers had access to Egyptian fiction, and that they were demonstrably inspired by it, the consequences for our study of the Novel would be very limited⁵. The aim of this discussion is not to revisit these issues of « influence », but rather to consider what may be gained from a comparative approach.

Background

The « corpus » of the Greek Novel is a concept that has emerged only in modern times⁶. The familiar term « Greek Novel » is adhered to here, although there is much to be said for terms such as « Greek and Roman » ; and the later, Greek, « Byzantine Novel » would equally repay comparative study⁷. The core of the repertoire is formed by just five well-preserved novels, by (or ascribed to) the authors Achilles Tatius, Chariton, Heliodorus, Longus, and Xenophon (« of Ephesus »)⁸. They are long, complex, fictional prose narratives, following the adventures of a pair of sorely-tried but eventually reunited lovers, and generally deserving their frequent label as « Romances », because of a degree of similarity to the medieval and later tradition of the chivalric romance. Demotic narratives are « Demotic » in that they are written in the Demotic script : the cursive Egyptian script originally developed for documentary use in the seventh century BC⁹. Their language (also termed « Demotic ») is a formal prose style, a late stage of the native Egyptian language, preceding the emergence of the final stage of the language, Coptic¹⁰. They comprise fictional stories, but generally feature characters reminiscent, at least, of historical figures¹¹.

¹ I would like to express my gratitude to the Organisers of the 26th Congress for the opportunity of discussing a topic that concerns both Greek and Demotic, and to thank fellow participants and an anonymous reviewer for their helpful comments.

² See Barns (1956) ; Rutherford (2000).

³ See Anderson (1984).

⁴ See Hoffmann (1995) 22–29 ; Thissen (1999) ; Volten (1956).

⁵ See Stephens / Winkler (1995) 11–18.

⁶ See Reeve (2008).

⁷ See Beaton (1996) ; Burton (2008).

⁸ Translations and information on editions are to be found in Reardon (1989). Note recent editions of Chariton in Reardon (2004) and of Xenophon in O'Sullivan (2005), and their recent translations by Trzaskoma (2010).

⁹ See Vleeming (1981).

¹⁰ See Depauw (1997) 33–39.

¹¹ See Ryholt (2005) 163.

Intuitive differences

At first sight, the differences between the two bodies of material are glaring, and might suggest that there could be little to be gained from studying them side by side. The Greek Novels survive via manuscript traditions, very varied, but analogous to those of the bulk of classical and late-antique literary works. In contrast, the Demotic narratives are preserved on papyrus rolls dating from the period of the works' original popularity. To set against the immediacy of our access to the actual copies of the Demotic handled by their ancient audience is the damaged and fragmentary form in which many of them survive.

Comparability

Yet a case can be made that the two corpora are not so dissimilar. The Greek works do not all come to us intact or (arguably) in anything like their original form, whereas a few of the Demotic rolls are complete and several are largely undamaged, or at least preserve a long sequence of undamaged pages, permitting a realistic appraisal of their structure.

As for the time-frames, the manuscripts of Demotic narratives come from a period from the late fourth century BC down to the third century AD. There is a general consensus that the third century saw the end of both their production and their circulation; if their tradition in any way lived on, it would be in oral form, in Greek, or eventually in Coptic, where views concerning the sources of the *Cambyse Romance* have been very varied¹². The date of the actual beginnings of written literature in Demotic is disputed, but most demoticists would conjecture a history going back before our earliest surviving manuscripts, perhaps back to the fifth or sixth centuries BC¹³. Nevertheless, the relationship with earlier Egyptian traditions of narratives, written in Hieratic and expressed in earlier forms of the language, is even more doubtful¹⁴. The forthcoming publication of a recently identified composition of strongly narrative character, P. Queen's College, dating from around 700 BC, and written in the highly cursive form of Hieratic of the Theban area known as « Abnormal Hieratic », may throw new light¹⁵. For the Greek material, there are disputes (some vexed) over dating, but perhaps a range from first to fourth centuries AD would be what is typically supposed¹⁶. Thus there is a considerable overlap in the date ranges of the two corpora. The Demotic papyri pretty certainly did not circulate outside Egypt, but the Greek texts definitely might be copied *in* Egypt (papyri preserve fragments of even a couple of the five core Novels). Thus examples of each could in theory have been read side by side – although received wisdom would be that they were actually current within different milieux in Egypt¹⁷.

Unified or diverse corpora

The five core Greek Novels have long been perceived and discussed as a kind of corpus. Depending upon their approach, scholars have emphasised either the similarities or the differences, but it is easy to list the common features: for example, their length, the complexity of their plots, their colourful settings, the handling of the characters, and their happy endings. Yet, the set of five can hardly be seen as a random sample: their transmission has depended upon audiences at particular times and places that have appreciated them¹⁸. Compared with, say, Homer or Virgil, they have been lucky to survive. In addition,

¹² See Behlmer (1996); Dillery (1999); Kákossy (1989); Richter (1997/1998); Thissen (1977); (1996).

¹³ See Hoffmann (2009).

¹⁴ See Jasnow (1999); Quirke (1996) 274–276; Ryholt (2005) 162; Vittmann (1998b).

¹⁵ See Baines / Donker van Heel / Fischer-Elfert (1998); photograph of one column in Baines (1999).

¹⁶ See Reardon (1989) 5–6.

¹⁷ See Hunter (2008); Ryholt (2005); Van Minnen (1998).

¹⁸ See Bowie (1994); Burton (2008); Stephens (1994).

it is now routine to take into account a far more extensive range of material, including significant (though fragmentary) finds on papyri, as instanced already by the scope of Reardon's collected volume¹⁹. Unsurprisingly, the expanded corpus has come to seem much more diverse.

In contrast to the five core Greek Novels, the Demotic narratives have depended for their survival on the situation and interests of the original users of the manuscripts, and the normal accidents of finds from ancient sites. The tendency among demoticists has been to welcome for analysis all narrative material that is not self-evidently to be classed as documentary²⁰. We lack any direct ancient comment upon how the narratives were viewed, and there are few hints as to how genres of stories might have been pigeonholed into categories (certainly, there was an ancient term for « to narrate », « narrative »)²¹. Demoticists have been anxious to leave no material out of account, having, alongside Egyptologists in general, awoken late to the value of considering what made a text literary in Egyptian society²². The most striking example is the lengthy sixth-century BC papyrus first published as the « Petition of Petiese », which has made the transition from perceived document to a text that is seen to meet some of the criteria for literariness, and is often now termed a « family chronicle »²³.

Thus it could be suggested that the Demotic corpus, like the Greek, has undergone a rapid expansion in recent years – to which also the identification of many new texts has contributed – and in both cases a degree of stocktaking and reappraisal is in progress. Views of the nature of the two ancient audiences have changed, and now most think in terms of highly literate readerships, well acquainted with their respective literary traditions and wider written cultures.

Structure and orality

In considering structure, there is one difference between the customary approaches to the two bodies of material. Students of the Greek Novel have no hesitation in writing of an « author » as deciding (*inter alia*) upon matters of structure²⁴. There are, of course, some difficulties as to the identity of some of the putative authors. However, for example, the recent *Cambridge Companion to the Greek and Roman Novel* has an « Index of Greek and Roman Novelists »²⁵.

In the case of the Demotic material, the usual approach has been very different. The works are, by the universal dynastic Egyptian tradition in the case of narratives, not ascribed to any author²⁶. Demoticists have repeatedly been fascinated by the idea of an oral origin for the stories, or at the least by the idea of a close relationship with oral traditions. In line with this, it has been common to regard aspects of structure as stemming from the nature of oral performance – at least as this is perceived by the particular modern scholar in question. However, it may be more appropriate to recognise the surviving material as plainly belonging in a written literary tradition, even if it may show similarities to the procedures of oral story-telling, and even if aspects of the ancient modes of performance are potentially of great significance. More generally, the usual approach to Demotic

¹⁹ See Reardon (1989) ; Stephens / Winkler (1995).

²⁰ See Hoffmann / Quack (2007) 13–20 ; Quack (2005) 1–6 and 162–170.

²¹ See Tait (2011) 399–400.

²² See Assmann (1974) ; Loprieno (1996b).

²³ See Chauveau (1996) ; Hoffmann / Quack (2007) 22–54 ; Ray (2001) 97–112 ; Vittmann (1998a) ; Wessetzky (1977).

²⁴ See Reardon (1989) 6, citing Perry (1967) 175.

²⁵ See Stephens / Winkler (1995) 378–384.

²⁶ See Derchain (1996) ; Fischer-Elfert (2003) 123–131 ; Parkinson (2002) 24–25 ; (2009) 15–19 and 188–189 ; Quirke (2004) 29–36.

narrative has been to see structural features as being dictated entirely by the tradition rather than as resulting from authorial choice : that is, that the texts supposedly followed standard patterns somewhat mechanically.

Structural devices

The techniques of narration and the deployment of repetition are two facets of structure that repay close study. In the case of both bodies of material, an area that has received considerable attention is narratology in the narrowest sense : questions of who narrates, the authorial voice, the use of stories-within-stories. This has perhaps been followed up more rapidly and thoroughly for the Greek Novels²⁷. The situation among these is very varied, with the nesting of stories-within-stories sometimes very complex. It has often been pointed out that the Demotic narratives contain a high proportion of direct speech. This could seem an unhelpful or even perverse way of describing the texts, in the light of the fact that stories-within-stories are so prevalent : that is, much narration of essential plot-information is placed in the mouths of characters. The outstanding example is the First Setna story (papyrus manuscript of the Ptolemaic Period)²⁸. In this, one third of the total length of the narrative is an account by the « ghost » of the wife of a great magician of the distant past of the circumstances by which her only child, she herself, and finally her husband perished, and sadly came to be buried in tombs half the length of the country apart. Partly it is indistinguishable from authorial narration, but at a number of points it reveals itself as the voice of a character in the plot ; for example its final words very clearly bring out who is speaking to whom :

*These are the calamities that happened to us because of this papyrus roll that you are demanding be handed over to you ; you have nothing to do with it, whereas our life on earth was taken away because of it*²⁹ !

Certain kinds of direct speech cannot be mistaken for narration : for example, when two or more characters engage in conversation, above all if they ask questions or make requests or commands. The Demotic narratives certainly do make plentiful use of this kind of presentation. Regardless of whether its use is deliberate or not, it compensates for other respects in which Demotic story-telling is less complex : the stories avoid the description of personality, and rarely indicate what characters think, although telling what they see or discover is a frequent device for revealing information that other narrative traditions put across in different ways.

Repetition of whole passages of text is prominent among our surviving Demotic material : there is considerable variation in its operation. A feature that is seemingly universal is that the *fabula* – the bare story-line that underlies the narrative – involves similar incidents that recur, and which therefore can be related in the same words. Such repetitions are not a substantive issue in the Greek Novel : the interest lies in what other aspects of structure may play a similar role, and this has been studied chiefly in relation to individual authors³⁰.

The Demotic narrative that we tend to see as the most sophisticated, the First Setna story, already cited above, has some striking examples of repetition. One occurs within a very short passage. The serpent who guards the boxes in which a magical book belonging to the god Thoth is stored is twice killed by the hero, but twice it magically comes back to

²⁷ See Bartsch (1989) ; Reardon (1994), repr. in Swain (1999) 243–258 ; Whitmarsh / Bartsch (2008).

²⁸ Text and translation are to be found in Goldbrunner (2006) ; translations in Hoffmann / Quack (2007) 137–152 ; Lichtheim (1980) 127–138 ; Simpson (2003) 453–469.

²⁹ 4/25–26 : the translations here are by the author.

³⁰ E.g. Reardon (1982) 1–27, repr. in Swain (1999) 163–188.

life. At his third attempt to kill it, the hero cuts it in two and uses sand to prevent the segments from reuniting. The repeated struggles with the serpent highlight the herculean nature of the task of overcoming it, but the exact repetition of words is not the only way in which this idea could have been put across. In fact, the text does employ essentially verbatim repetition, adding only « again » and (for example) « for a second time » :

*He fought with it and he killed it ; it came back to life and was as before. He fought with it again for a second time and he killed it ; it came back to life again. He fought with it again for a third time and he cut it into two pieces (...)*³¹.

Similarly, the tragic deaths by drowning, in successive incidents, of the hero's only son, and of his wife (already mentioned above – as the whole episode is narrated by the « ghost » of the hero's wife herself, her own death is naturally told in the first person) are narrated in exactly parallel phrases. The cumulative effect upon the hero is thus brought out, and his own decision to drown himself as a consequence is again expressed in similar phraseology. These instances occupy a lengthier span of text than the previous example of the combat with the serpent :

*(...) Meribptah the boy came out from under the awning of Pharaoh's boat. He fell into the river, and he became a « praised one » of Pre [drowned]. Everyone who was on board cried out with a scream (...)*³².

Several lines of text later :

*(...) I came out from under the awning of Pharaoh's boat. I fell into the river, and I became a « praised one » of Pre. Everyone who was on board cried out with a scream (...)*³³.

Several lines of text later :

*(...) Nanerferkaptah came out from under the awning of Pharaoh's boat. He fell into the river, and he became a « praised one » of Pre. Every man who was on board cried out with a scream (...)*³⁴.

These instances of repetition are in each case confined to particular sections of the narrative : they concern a particular stage in the *fabula*. They are not formulae that might be exploited in a variety of narrative situations. A different feature is to be seen in one of the Inaros-Petubastis stories known as Papyrus Spiegelberg (the designation of the chief papyrus manuscript, which is of the first century BC)³⁵. In the nature of the *fabula*, warrior heroes are frequently arming themselves for and taking part in single combat. Also, the Pharaoh frequently finds his supporters worsted in the conflict, and has recourse to consulting the image of the god Amun for confirmation as to how to meet each emergency. Similar phraseology therefore occurs frequently, and the repetitions are distributed widely across the text. However, interestingly, the various manuscripts differ as to whether or not they introduce elegant variations in the phraseology, or try to achieve variety by adding extra material in individual passages.

³¹ 3/32–33.

³² 4/8–9.

³³ 4/13–14.

³⁴ 4/20.

³⁵ See Hoffmann / Quack (2007) 88–107 ; Spiegelberg (1910).

Conclusion

This brief discussion has concentrated upon a few examples taken from Demotic narratives. The main aim has been to illustrate that, despite the very different modes of study that have grown up around the two bodies of material, there are a number of areas where very direct comparisons between Greek and Demotic narratives are both feasible and potentially useful.

Bibliography

- Anderson, G. (1984), *Ancient Fiction : The Novel in the Graeco-Roman World* (Beckenham).
- Assmann, J. (1974), « Der literarische Text im alten Ägypten : Versuch einer Begriffsbestimmung », *Orientalistische Literaturzeitung* 69, 117–126.
- Baines, J. (1999), « An Ancient Text in a Modern Library », *Egyptian Archaeology* 14, 33–34.
- Baines, J. / Donker Van Heel, K. / Fischer-Elfert, H.-W. (1998), « Abnormal Hieratic in Oxford : Two New Papyri », *JEA* 84, 234–236.
- Barns, J.W.B. (1956), « Egypt and the Greek Romance », in *Akten des VIII. Internationalen Kongresses für Papyrologie, Wien 1955* (Wien) 29–36.
- Bartsch, S. (1989), *Decoding the Ancient Novel : The Reader and the Role of Description in Heliodorus and Achilles Tatius* (Princeton).
- Beaton, R. (1996), *The Medieval Greek Romance* (London).
- Behlmer, H. (1996), « Ancient Egyptian Survivals in Coptic Literature : An Overview », in Loprieno (1996a) 567–590.
- Bowie, E. (1994), « The Readership of Greek Novels in the Ancient World », in Tatum, J. (ed.), *The Search for the Ancient Novel* (Baltimore / London) 435–459.
- Burton, J.B. (2008), « Byzantine Readers », in Whitmarsh (2008) 272–281.
- Chauveau, M. (1996), « Violence et répression dans la *Chronique de Pétésis* », *Méditerranées : revue du Centre d'études internationales sur la romanité* 6/7, 233–246.
- Depauw, M. (1997), *A Companion to Demotic Studies* (*Papyrologica Bruxellensia* 28, Bruxelles).
- Derchain, P. (1996), « Auteur et société », in Loprieno (1996a) 83–94.
- Dillery, J. (1999), « The First Egyptian Narrative History : Manetho and Greek Historiography », *ZPE* 127, 93–116.
- Fischer-Elfert, H.-W. (2003), « Representations of the Past in New Kingdom Literature », in Tait, J. (ed.), « *Never Had the Like Occurred* » : *Egypt's View of its Past* (London) 119–137.
- Goldbrunner, S. (2006), *Der verblendete Gelehrte : der erste Setna-Roman (P.Kairo 30646) : Umschrift, Übersetzung und Glossar* (*Demotische Studien* 13, Sommerhausen).
- Hoffmann, F. (1995), *Ägypter und Amazonen : Neubearbeitung zweier demotischer Papyri, P.Vindob. D 6165 und P.Vindob. D 6165 A* (MPER N.S. 24, Wien).
- Hoffmann, F. (2009), « Die Entstehung der demotischen Erzählliteratur : Beobachtungen zum überlieferungsgeschichtlichen Kontext », in Roeder, H. (Hrsg.), *Das Erzählen in frühen Hochkulturen : 1. Der Fall Ägypten* (München) 351–384.
- Hoffmann, F. / Quack, J.F. (2007), *Anthologie der demotischen Literatur* (*Einführungen und Quellentexten zur Ägyptologie* 4, Berlin).
- Hunter, R. (2008), « Ancient Readers », in Whitmarsh (2008) 261–271.
- Jasnow, R. (1999), « Remarks on Continuity in Egyptian Literary Tradition », in Teeter, E. / Larson, J. (ed.), *Gold of Praise : Studies on Ancient Egypt in Honor of Edward F. Wente* (*Studies in Ancient Oriental Civilization* 58, Chicago) 193–210.
- Kákossy, L. (1989), « Survivals of Ancient Egypt », in *Studia in honorem L. Fóti* (*Studia Aegyptiaca* 12, Budapest) 263–287.
- Lichtheim, M. (1980), *Ancient Egyptian Literature : A Book of Readings 3 : The Late Period* (Berkeley / London) [also repr. 2006, with a new foreword by Joseph G. Manning, 2nd ed., Berkeley].
- Loprieno, A. (ed.) (1996a), *Ancient Egyptian Literature : History and Forms* (Leiden).
- Loprieno, A. (1996b), « Defining Egyptian Literature : Ancient Texts and Modern Theories », in Loprieno (1996a) 39–58.
- O'Sullivan, J.N. (2005), *De Anthia et Habrocome Ephesiacorum libri V* (München).
- Parkinson, R.B. (2002), *Poetry and Culture in Middle Kingdom Egypt : A Dark Side to Perfection* (London / New York).
- Parkinson, R.B. (2009), *Reading Ancient Egyptian Poetry, Among Other Histories* (Chichester).
- Perry, B.E. (1967), *The Ancient Romances : A Literary-Historical Account of their Origins* (Berkeley).
- Quack, J.F. (2005), *Einführung in die altägyptische Literaturgeschichte 3 : Die demotische und gräko-ägyptische Literatur* (*Einführungen und Quellentexte zur Ägyptologie* 3, Münster).
- Quirke, S.G. (1996), « Narrative Literature », in Loprieno (1996a) 263–276.

- Quirke, S.G. (2004), *Egyptian Literature 1800 BC : Questions and Readings* (Golden House Publications, Egyptology 2, London).
- Ray, J.D. (2001), *Reflections of Osiris : Lives from Ancient Egypt* (London).
- Reardon, B.P. (1982), « Theme, Structure and Narrative in Chariton », *Yale Classical Studies* 27, 1–27.
- Reardon, B.P. (ed.) (1989), *Collected Ancient Greek Novels* (Berkeley / London).
- Reardon, B.P. (1994), « Achilles Tatius and Ego-narrative », in Morgan, J.R. / Stoneman, R. (ed.), *Greek Fiction : The Greek Novel in Context* (London, New York) 80–96.
- Reardon, B.P. (2004), *De Callirhoe narrationes amatoriae* (München).
- Reeve, M. (2008), « The Re-emergence of Ancient Novels in Western Europe, 1300–1810 », in Whitmarsh (2008) 282–298.
- Richter, T.S. (1997/1998), « Weitere Beobachtungen am koptischen Kambyses-Roman », *Enchoria* 24, 54–66.
- Rutherford, I. (2000), « The Genealogy of the *Boukoloï* : How Greek Literature Appropriated an Egyptian Narrative-motif », *JHS* 120, 106–121.
- Ryholt, K.S.B. (2005), « On the Contents and Nature of the Tebtunis Temple Library : A Status Report », in Lippert, S. / Schentuleit, M. (ed.), *Tebtynis und Soknopaiu Nesos : Leben im römerzeitlichen Fayum. Akten des Internationalen Symposiums 2003 in Sommerhausen bei Würzburg* (Wiesbaden) 141–170.
- Simpson, W.K. (ed.) (2003), *The Literature of Ancient Egypt : An Anthology of Stories, Instructions, Stelae, Autobiographies, and Poetry* (with translations by Robert R. Ritner, William Kelly Simpson, Vincent A. Tobin, and Edward F. Wente, Jr.; 3rd ed., New Haven / London).
- Spiegelberg, W. (1910), *Der Sagenkreis des Königs Petubastis nach dem Strassburger demotischen Papyrus sowie den Wiener und Pariser Bruchstücken* (Leipzig).
- Stephens, S.A. (1994), « Who Read Ancient Novels ? », in Tatum, J. (ed.), *The Search for the Ancient Novel* (Baltimore / London) 405–418.
- Stephens, S.A. / Winkler, J.J. (ed.) (1995), *Ancient Greek Novels : The Fragments. Introduction, Text, Translation, and Commentary* (Princeton, N.J. / Chichester).
- Swain, S. (ed.) (1999), *Oxford Readings in the Greek Novel* (Oxford).
- Tait, J. (2011), « The Sinews of Demotic Narrative », in Hagen, F. et al. (ed.), *Narratives of Egypt and the Ancient Near East : Literary and Linguistic Approaches* (Leuven) 397–410.
- Thissen, H.J. (1977), « Graeko-ägyptische Literatur », *Lexikon der Ägyptologie* 2, 873–878.
- Thissen, H.J. (1996), « Bemerkungen zum koptischen Kambyses-Roman », *Enchoria* 23, 145–149.
- Thissen, H.J. (1999), « Homerischer Einfluss im Inaros-Petubastis-Zyklus ? », *Studien zur Altägyptischen Kultur* 27, 369–387.
- Trzaskoma, S. (trans.) (2010), *Two Novels from Ancient Greece : Chariton's Callirhoe and Xenophon of Ephesos' An Ephesian Story : Anthia and Habrocomes* (Indianapolis).
- Van Minnen, P. (1998), « Boorish or Bookish ? Literature in Egyptian Villages in the Fayum in the Graeco-Roman Period », *JJP* 28, 99–184.
- Vittmann, G. (1998a), *Der demotische Papyrus Rylands 9. 2v.* (Wiesbaden).
- Vittmann, G. (1998b), « Tradition und Neuerung in der demotischen Literatur », *ZÄS* 125(i), 62–77.
- Vleeming, S.P. (1981), « La phase initiale du démotique ancien », *CE* 56, 31–48.
- Volten, A. (1956), « Der demotische Petubastisroman und seine Beziehung zur griechischen Literatur », in *Akten des VIII. Internationalen Kongresses für Papyrologie, Wien 1955* (Wien) 147–152.
- Wessetzky, V. (1977), « An der Grenze von Literatur und Geschichte », in Assmann, J. / Feucht, E. / Grieshammer, R. (Hrsg.), *Fragen an die altägyptische Literatur : Studien zum Gedenken an Eberhard Otto* (Wiesbaden).
- Whitmarsh, T. (ed.) (2008), *The Cambridge Companion to the Greek and Roman Novel* (Cambridge).
- Whitmarsh, T. / Bartsch, S. (2008), « Narrative », in Whitmarsh (2008) 237–257.

P.STRAS. AR. INV. 266 : LE DERNIER HOROSCOPE SUR PAPYRUS – LE PREMIER HOROSCOPE EN ARABE

Johannes Thomann¹

Introduction

Alors que les horoscopes sont bien attestés dans la documentation papyrologique grecque, en revanche ils sont, en l'état actuel des recherches, plus rares dans les documents arabes que nous possédons². Le terme « horoscope » désigne un type documentaire qui donne les positions des corps célestes à un moment déterminé de l'année, afin d'en tirer des prédictions astrologiques. Il en existe plusieurs sortes ; je n'aborderai cependant ici que le type lapidaire, le type étendu, ainsi que celui que l'on appelle communément dans la littérature spécialisée le type « de luxe ». Le premier se borne à une simple énumération des planètes et de leurs signes zodiacaux ; la date précède généralement le nom et la position de l'ascendant, laquelle est déterminée par l'intersection, à l'est, entre l'horizon et l'écliptique³. Le deuxième adjoint aux signes zodiacaux leur position en degrés⁴. Le dernier type, enfin, contient de nombreuses indications et précisions d'ordre astrologique⁵. On ne trouve cependant que rarement des pronostics établis sur la base des indications reprises dans ces différents types d'horoscope⁶.

Les horoscopes sont importants pour l'histoire des sciences car ils attestent les méthodes astronomiques fort avancées de l'époque pour calculer les positions planétaires. Ils sont en somme les témoins précieux qui permettent, en l'absence de sources littéraires sur la question, d'établir un panorama des mathématiques appliquées dans certaines régions et à des périodes données⁷.

Lorsqu'on dresse un tableau synoptique de l'ensemble des horoscopes grecs et arabes publiés à ce jour, on constate qu'un fossé de près de cinq siècles sépare les premiers spécimens arabes des derniers horoscopes grecs⁸. Ils se distinguent également au niveau du support qu'ils emploient : les horoscopes grecs sont conservés sur papyrus, tandis que les exemples arabes nous sont parvenus sur papier⁹.

En me rendant à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, et en consultant le journal d'entrée, la fortune a voulu que je découvre ce qui pourrait s'avérer être le plus ancien horoscope documentaire de langue arabe conservé à ce jour : P.Stras. Ar. inv. 266¹⁰. Il est antérieur d'au moins soixante ans à l'horoscope judéo-arabe MS Stras-

¹ L'édition de cet horoscope s'inscrit dans un projet plus large d'édition des pièces astronomiques arabes abritées par les collections européennes. Je tiens à remercier Nathalie Sojic et Naïm Vanthieghem pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans la rédaction française de cet article, et pour leurs conseils papyrologiques.

² À propos de la documentation papyrologique grecque, cf. Neugebauer / Van Hoesen (1959) ; Baccani (1992) ; Jones (1999). Sur les textes arabes, Goldstein / Pingree (1977) 113–144 ; Goldstein / Pingree (1981) 155–189.

³ Cf. p. ex. P.Oxy. LXI 4240–4244.

⁴ Cf. p. ex. P.Oxy. LXI 4237, 4239 et 4248.

⁵ Cf. p. ex. P.Oxy. LXI 4245 et 4276–4286.

⁶ Cf. p. ex. P.Oxy. IV 804 ; P.Princ. II 75 ; PSI IV 312 ; Neugebauer / Van Hoesen (1959) 17, 44–45 et 67–68.

⁷ Cf. Neugebauer / Van Hoesen (1959) vii.

⁸ Cf. Baccani (1992) 22 ; Jones (1999) 5–8. Le dernier horoscope grec publié est P.Oxy. LXI 4275, que l'on a pu dater de 508 ap. J.-C.

⁹ Il existe aussi quelques horoscopes rédigés sur bois, sur métal, sur ostrakon ou sous la forme de graffiti. Parmi les papyrus arabes, l'horoscope judéo-arabe Ms Strasbourg, BNU 4109, fol. 5, représente une exception du fait qu'il est écrit sur parchemin.

¹⁰ Rappelons que la collection arabe de Strasbourg a été relativement peu étudiée par les papyrologues. Seuls P.Stras. Ar. inv. 80 et 118 et P.Stras. Grec-Arabe inv. 10 B – 21 B ont été édités à ce jour. Lors d'un récent passage dans les collections de la BNU, j'ai pu découvrir deux nouvelles pièces astronomiques abritées par cette institution : il s'agit de P.Stras. Ar. inv. 419 (almanach) et P.Stras. Ar. inv. 2, 446 (éphéméride).

bourg, BNU 4109, fol. 5, qui était jusque-là considéré comme le plus ancien exemplaire conservé en langue arabe¹¹.

Je propose dans un premier temps une édition du texte reposant sur de simples observations philologiques. Dans un second temps, j'en donne une nouvelle édition, qui prend cette fois en compte les critères astronomiques que j'aurai définis dans mon analyse.

Edition

Le P.Stras. Ar. Inv. 266 est un fragment de papyrus brun clair ; l'écriture est parallèle au sens des fibres. Seules quatre lignes d'écriture ont été préservées, mais les traces d'encre qui subsistent au-dessus et en dessous du texte montrent que le document a perdu au moins une ligne au début, et trois à la fin. La marge de droite est conservée ; la marge de gauche est brisée. Les marges supérieure et inférieure, quant à elles, semblent avoir disparu. Certaines traces d'encre présentes sur le papyrus pourraient correspondre à des signes diacritiques.

Notre document peut se prêter à un bel exercice d'archéologie muséale. Le journal d'entrée de la collection de Strasbourg révèle en effet qu'il a été acheté le 25 novembre 1908 à un certain Maṣṣūr Ismā'īn (variante de Ismā'īl), en même temps que les pièces P.Stras. Ar. inv. 264-271 et P.Stras. Grec inv. 2423-2427¹². Une consultation des archives du Deutsches Papyruskartell, dont la BNU préserve une partie essentielle, m'a par ailleurs permis de découvrir que l'égyptologue Ludwig Borchardt a acheté à ce même vendeur et pour le compte du DPK des papyrus issus du Fayoum.

P.Stras. Ar. inv. 266

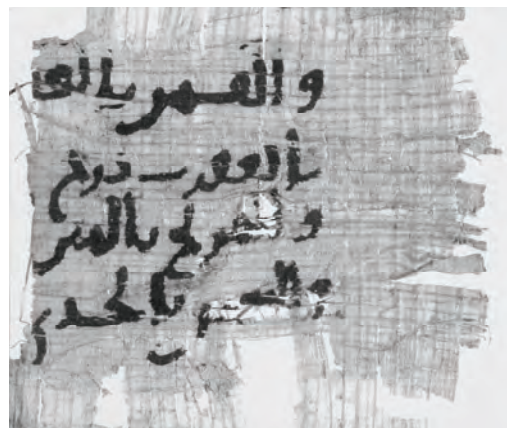
Provenance inconnue
décembre 894 (?)

9,7 x 5,2 cm

[...]	(١)	1	[...]
و القمر باللعقرب	(٢)	2	<i>Et la Lune dans le Sc[orpion ...]</i>
بالعقرب درج	(٣)	3	<i>dans le Scorpion degrés [...]</i>
و المريخ بالميز	(٤)	4	<i>et Mars dans la Bal[ance ...]</i>
والشمس بالجدي	(٥)	5	<i>et le Soleil dans le Capricorne [...]</i>
[...]	(٦)	6	[...]

P.Stras. Ar. inv. 266

Photo et Collection de la Bibliothèque nationale
et universitaire de Strasbourg



¹¹ Cf. Goldstein / Pingree (1981) 156-158.

¹² On lit précisément la note : « 264-272 Älter[er] Kauf Manzur 25.11.08 ». Le vendeur, originaire de Kafr al-Haram, un village dans les environs de Gizeh, semble avoir été particulièrement actif dans la vente d'objets antiques au début du XX^e siècle. On retrouve son nom dans le catalogue des papyrus de la Bibliothèque de Giessen ; cf. Gundel (1975) 9 pour les pièces inventoriées 256 à 275. On le trouve aussi dans le catalogue de la collection égyptologique de Leipzig ; cf. Malek (1999) 1045 pour la statue inventoriée 1670 a, b.

1. On remarque ici et dans les lignes suivantes l'usage particulier de la préposition locative *bi-*, employée pour situer la position d'une planète au sein d'un signe zodiacal, là où les manuels d'astronomie lui préfèrent traditionnellement la préposition *fī-*. Cf. p. ex. Abū Ma'shar, *The Book of Religions and Dynasties*, p. 138, l. 870. Cet emploi, si exceptionnel soit-il, se retrouve cependant dans un horoscope de la Geniza du Caire daté de 1146, le BL or. 5565 f. 47r. Cf. Goldstein / Pingree (1977) 125. On remarquera, à cette page, une faute de frappe : نالحمل au lieu de بالحمل.

2. L'usage habituel veut que le nombre précède l'unité. Dans ce cas-ci, c'est un nombre supérieur à deux que l'on attendrait devant la mention des degrés (*daraġ*). Il n'existe à ma connaissance qu'un seul exemple où cette règle est contredite ; il s'agit d'un passage du *Ziġ* de Ḥabaš al-Ḥāṣib, dans lequel on peut lire : قوسه مطالع درج السميت يوي كح ... « son arc est le degré ascendant de l'azimut 16° 11' 28" ». Le texte étant encore inédit, je m'appuie ici sur le ms. *Istanbul Yeni Cami* 784, f. 175r. Je compte par ailleurs en donner une édition dans le futur.

4. Le début de la ligne est endommagé, mais on peut, selon toute vraisemblance, discerner d'après les traces d'encre qui subsistent le mot *wa-š-šams* (والشمس), attendu dans ce contexte.

Analyse

Le document emploie des termes techniques que l'on retrouve fréquemment dans les textes astronomiques. Il indique la position de la Lune et celle d'une planète – dont le nom a été perdu – dans le Scorpion, de Mars dans la Balance et du Soleil dans le Capricorne. D'ordinaire, dans les horoscopes grecs, Saturne et Jupiter sont situés entre la Lune et Mars. La répartition de trois séquences astronomiques sur deux lignes d'écriture suggère que le début de la deuxième ligne (*bi-l-'aqrah daraġ*) se rapporte à la position de la deuxième séquence¹³. Il pourrait s'agir de la position de Saturne. Mercure est en tout cas à exclure, car dans le Capricorne, cette planète ne peut être éloignée du Soleil de plus de 29 degrés. Même si l'on restitue Saturne « dans le Scorpion [...] » (2), il reste difficile de déterminer avec certitude la date à laquelle l'horoscope se réfère. L'écriture et le support permettent au mieux de proposer une datation entre le VIII^e et la première moitié du X^e siècle.

Une recherche suivant les méthodes modernes de calcul des positions astronomiques correspondant aux données du document permettent de suggérer onze dates possibles se situant entre 700 et 950¹⁴ ; il y a encore moyen d'affiner ce résultat en faisant appel à nos connaissances de l'astronomie égyptienne de cette époque.

L'état d'avancement des sciences astronomiques en Egypte au IX^e siècle est, il faut le dire, mal connu. L'analyse d'un document égyptien daté de 931 ap. J.-C. a montré que les méthodes utilisées dans cette région étaient très peu avancées par rapport à celles que connaissaient les centres scientifiques dans la partie orientale de l'empire musulman¹⁵. En utilisant les méthodes de calcul et les paramètres employés en Egypte à cette époque pour calculer la position des planètes, on obtient l'an 894 ap. J.-C. comme date la plus vraisemblable pour notre horoscope¹⁶. Ce résultat, qui repose sur une série d'hypothèses, doit bien sûr être pris avec beaucoup de précautions.

Je propose, sur la base des commentaires astronomiques que j'ai émis plus haut, la reconstitution suivante du texte :

¹³ Par « séquence », j'entends une planète + le signe zodiacal dans lequel elle se trouve + sa position en degrés.

¹⁴ J'ai compté une déviation maximale de dix degrés ; cf. Baccani (1992) 73. Le calcul a été réalisé à l'aide du logiciel *Planetsearch*, développé par moi-même.

¹⁵ Pour plus de détails, cf. Thomann (2011).

¹⁶ Pour ce faire, j'ai utilisé le logiciel publié par Schiller (2001) ; il permet de calculer les positions planétaires selon la méthode de Ptolémée et d'Al-Khwārizmī. J'ai vérifié les résultats par une série de fonctions écrites en langage R pour calculer les positions planétaires selon les méthodes utilisées dans l'éphéméride de l'an 931/932 (cf. n. précédente).

[...] (...) et la Lune dans le Scor[pion degrés (...) et Saturne] dans le Scorpion degrés [6 et Jupiter dans le Verseau degrés 11] et Mars dans la Balan[ce degrés 9] et le Soleil dans le Capricorne [degrés 4 et Vénus dans le Sagittaire degrés 27 et Mercure dans le Sagittaire degrés 2] (...) [و القمر بالع[قرب درج . . و زحل] بالعقرب درج [و المشتري بالذو درج با] والمريخ بالميز[ان درج ط] والشمس بالجدي [درج د والزهرة] بالقوس درج كز و عطارد بالقوس درج كح] [...]

Conclusion

J'espère avoir montré dans cette communication l'importance de cette nouvelle pièce pour l'histoire des horoscopes égyptiens, grecs ou arabes. Il existe, en effet, comme nous l'avons vu plus haut, un fossé de cinq siècles qui sépare les derniers spécimens grecs des premiers exemples arabes. Notre document vient combler ce fossé, en livrant au monde scientifique le plus ancien horoscope documentaire arabe, ainsi que l'horoscope le plus récent connu à ce jour sur papyrus.

Bibliographie

- Baccani, D. (1992), *Oroscopi greci : Documentazione papirologica (Ricerca papirologica 1, Messina)*.
 Goldstein, B.R. / Pingree, D. (1977), « Horoscopes from the Cairo Geniza », *Journal of Near Eastern Studies* 36, 113–144.
 Goldstein, B.R. / Pingree, D. (1981), « More Horoscopes from the Cairo Geniza », *Proceedings of the American Philosophical Society* 125.3, 155–189.
 Gundel, H.G. (1975), *Papyri Gissenses : Eine Einführung* (2. Aufl., *Kurzberichte aus den Giessener Papyrus-Sammlungen* 32, Giessen).
 Jones, A. (1999), *Astronomical Papyri from Oxyrhynchus (Memoirs of the American Philosophical Society 233, Philadelphia)*.
 Malek, J. / Magee, D. / Miles, E. (1999), *Objects of Provenance Not Known : Private Statues (Topographical Bibliography of Ancient Egyptian Hieroglyphic Texts, Statues, Reliefs and Paintings 8, Oxford)*.
 Neugebauer, O. / Van Hoesen, H.B. (1959), *Greek Horoscopes (Memoirs of the American Philosophical Society 48, Philadelphia)*.
 Schiller, P. (2001), *Geschichte der Himmelskunde* (Wilnsdorf).
 Thomann, J. (2011, forthcoming), « An Arabic Ephemeris for the Year 931/932 CE (P. Vind. A. Ch. inv. 12868) », in Kaplony, A. / Roemer, C. (ed.), *From Nubia to Syria : Documents from the Medieval Muslim World* (Leiden).
 Yamamoto, K. / Burnett, Ch. (2000), *Abū Ma'shar : On Historical Astrology (Islamic Philosophy, Theology and Science 33, Leiden)*.

P.ENTEUX. 27 AND THE NILE TRANSPORT OF GRAIN UNDER THE PTOLEMIES

Dorothy J. Thompson

This contribution is concerned in detail with just one, well-known, text – P.Entreux. 27 (= W.Chr. 442 ; January 28th, 222 BC). The context in which I seek to set it is, however, a larger one and one with a dual focus. I am interested both in the geography of Egypt, with the constraints of its climate and the annual flood of the Nile, and in Nile shipping, especially the shipment of grain which provided the main source of wealth for the rulers as well as food for the people of Egypt. The interplay of text and context is important. Both need to be understood if either is to be fully appreciated.

P.Entreux. 27, from the reign of Ptolemy III, is a petition from among the papers of the *strategos* Diophanes. Though at times the Greek is colloquial, its meaning is reasonably clear :

*To king Ptolemy, greetings from Libys, naukleros of the Nile transport of Archidamos and Metrophanes with a capacity of 10 000 (artabas)¹. I had letters for the Thebaid, but near Aphroditopolis there was a storm and my boat suffered damage to its yard-arm, so I was unable to make the destination specified in my letters of instruction. Because the Arsinoite nome was close, we dragged the boat to the harbour of that nome, with great effort and difficulty since we could no longer use the sails. We did not want to just end up here. So since it is regular practice, when a disaster of this kind strikes one of the naukleroi, to inform the local strategoi of the situation to stop ships being ruined held up where they are and problems ensuing with the transport downriver of grain, but rather to make sure that the ships are loaded full in accordance with the letters provided from the capital, I beg you, sovereign, to order Diophanes, the strategos, to investigate and, if what I have written is the case, to instruct Euphranor, who is responsible for grain in the lower district, to load my ship full with grain from his area with all speed on the authority of the existing letters. For the ship is large and, with the water retreating, even empty it is in danger of not getting back to the capital. But with your help, sovereign, we may (...). Farewell.
I swear by king Ptolemy and queen Berenice, and by Sarapis and Isis (...) [that this is a true account].*

The docket on the verso summarised the contents and provides a date (January 28th, 222 BC).

Nile shipping and the system of grain transport have been thoroughly studied and this petition shows how things worked in practice². The actual shipowners were regularly Greeks. Some were members of the royal family, often queens, and others came from prominent Alexandrian families³. Archidamos and Metrophanes in P.Entreux. 27 are not otherwise known. The barges were hired out to contractors called *naukleroi*, who carried the risk of the voyage, the hazards of shoals, wind and storms (as here), of pirates and other marauders⁴. These too were often Greeks. Ship-captains in contrast were normally Egyp-

¹ 252 (metric) tons at 25.2 kg wheat to a Ptolemaic artaba ; see Vinson (1998) 175.

² For earlier discussions, see Meyer-Termeer (1978) ; Vélissaropoulos (1980) ; Thompson (1983). The system found working in a second-century BC *sitologos* archive is studied by its editor P.A. Verdult, P.Eras. II, p. 8–12 and 67–77, and in two first-century archives by P. Sarischouli, BGU XVIII.

³ Hauben (1997) remains basic, with his earlier studies on royal and female owners, on *naukleroi* and Nile skippers listed at p. 31, n. 1.

⁴ Bad weather : P.Hib. I 38, 4–15 (252/251 BC), ship capsizes ; P.Oxy. XLV 3250, 23–24 (AD 63) ; P.Oxy.Hels. 37, 6–8 (AD 176), also bad men. Pirates, etc. : P.Hib. II 198, 110–22 (243/242 BC) ; P.Lond. III 948, 8 (AD 236). Other hazards included annual changes to the bed of the Nile as a result of the flood and illegal levies added to regular tolls.

tians, whose local knowledge of the river and its hazards would serve them well. The transport of tax-grain was centrally organised. Contractors, who might or might not sail with their ships, undertook to collect grain from a specified point. Provided with letters of authority from head office in Alexandria, they used these to collect their load from the granaries where they were sent (in this case the Thebaid). As we know from other texts, documents were exchanged at the port and, at least at a later date, a sealed sample might accompany the load downstream to act as a check on purity⁵. Armed guards would often accompany the cargoes of grain.

Nile barges used for grain were known as *kerkouroi*⁶; that with a capacity of 10 000 artabas (c. 252 metric tons) described by Libys as *mega* « large » was actually of moderate, even standard size, as can be seen from the following table which shows vessels leaving Ptolemais Hormou over the winter season of 172/171 BC, from the same port, that is, as Libys had ended up in some fifty years before.

Nile shipping out from Ptolemais Hormou : P.Tebt. III 856 (172/171 BC) :

Ship type	Capacity	Sept.	Oct.	Nov.	Dec.	Jan.	Feb.
<i>prosagogis</i>	1 900				2		
<i>kerkouros</i>	5 000						1
<i>kerkouros</i>	9 000				1		
<i>kerkouros</i>	10 000		1	1	4	2	4
<i>kerkouros</i>	11 000				4		
<i>kerkouros</i>	12 000	1		1	1	1	
<i>kerkouros</i>	16 000				1		
<i>kerkouros</i>	18 000				1		
Total	artabas	12 000	10 000	22 000	142 800	32 000	45 000

Besides two smaller ships (*prosagogides*) with a capacity of nineteen hundred artabas, *kerkouroi* provided the main means of transport, ranging from one with a capacity of 5 000 artabas to one of 18 000 (carrying over 450 metric tones); there were twelve, like that of Libys, of 10 000 artabas⁷.

The pattern of traffic illustrated in this report is also of interest. September was the height of the flood and only one *kerkouros* left this month, when the water will have been dangerously high. The pace of departures and size of ships built up in the following months, with by far the heaviest traffic in December, when the flood was over but the Nile still flowed with a good stream, not yet starting to go down as it would in February or March⁸. In April, the new harvest would start, so as far as possible the granaries needed clearing in advance. The patterns of agriculture and shipping were closely intertwined, and that found here is supported also from the evidence of individual texts.

Sailing along the Nile was not only a risky but also quite a leisurely business. The prevailing wind and the current might cancel one another out to make travel upstream and downstream much the same in terms of time⁹. The river ran the length of the country, with 1 200 km (out of a total length of 6 825 km) within the borders of Egypt. Alexandria to

⁵ E.g. BGU XVIII 2755, 10–12, *deigma* (78/77 BC).

⁶ See Poll (1996).

⁷ Poll (1996) provides a record of the capacity of different ships.

⁸ On the period of low Nile (March–June, with May the lowest), see Willcocks (1904) 194 and 203.

⁹ See Vinson (1998) 56.

Luxor (serving here for the Thebaid) is a distance of approximately 885 km¹⁰. Steve Vinson reckons 30 km a day as an average distance to sail. From Alexandria to the Thebaid would, therefore, be 33 days without a break, say a trip of one and a half months allowing for some rest en route. The 335 km to Aphroditopolis, however, where – we are told – a storm damaged Libys' ship would be eleven days without a break. But the ease or difficulty of movement along the Nile depended also on the flow of the stream, and that of course depended on the time of year and the state of the flood.

The description of what happened next – unable to sail, they hauled their boat a further 40 km along to the harbour of the Arsinoite nome – implies a continuation of the Bahr Yusuf canal running along the north-eastern edge of the Fayum, as may be seen, for instance, on the detailed map provided by Tomasz Derda in his study of the Roman administration of this nome¹¹. As they dragged their barge along from the bank, a further 2–3 days' travel would be needed to reach Ptolemais Hormou where the letter was written. The earliest that Libys can have left Alexandria will have been some fifteen days before, sometime around the middle of January.

In all these calculations, we need to build in a margin of error since it is well known that the Nile has moved. We cannot be sure of either the geography or the climate of the area in the Ptolemaic period. Nevertheless, until the construction of the first Aswan dam in 1902 the pattern of the Nile flood was probably much the same. The river started to rise in July and reached the height of the flood in August–September when travel was dangerous on the river. In the three months from October to November the flood was receding. In December to January it went down a little further. In February it was still lower, but only became really low in March.

The effect of the flood is readily seen on the departures listed in the table above. So, in 171 BC three *kerkouroi* left in January, with five further departures in February made up of four barges the same size as that of Libys' and one of half that size. Libys wrote at the end of January and early February was indeed a good time for a ship filled with grain to be sailing from the Fayum, but first it needed clearance for loading. And when Libys writes in late January of a decrease in flow of the Nile, he may be over-stating the case a little (in the hope, I assume, of getting grain for his hold)¹²; but at the same time he alludes to a well-known feature of relevance to Nile transport.

How then do these physical constraints affect our understanding of this text? The Thebaid was the destination for which Libys had papers. Allowing time to fill his ship with grain once he arrived, Libys' trip from Alexandria to the Thebaid and back would have needed something under three months¹³. Since Libys left Alexandria only in mid January, his return would be timed for mid April when the river was really low. There is something worrying about this timetable and it is worrying from the start. We should return to the text.

Near Aphroditopolis, Libys suffered a storm which damaged his rigging. Why, one wonders, did he not limp into that harbour to attempt a repair? Instead he continued south in a ship which could not sail, dragging his boat some 35 km further along the inland canal to Ptolemais Hormou. Why did Libys do this? The answer, I suggest, is clear. He was concerned to fill his ship and, of all regions in the Nile valley, the Arsinoite nome was without doubt the most productive. Ptolemais Hormou was the best centre to find a load of grain, with or without official papers to that end.

¹⁰ See Willcocks (1904) 123–24; Said (1993) 96–101.

¹¹ See Derda (2006) 21.

¹² In P.Entreux. 27, 15, *anachorein* is used in the sense of « retreat » or « retire ».

¹³ The lack of deep harbours in Upper Egypt regularly necessitated the use of lighters for shipment between the shore and the barge.

I am prepared to go even further. Despite its concluding oath, there is, I find, something suspicious about this whole story. Libys was sailing late in the season – almost too late – for a grain run to the south. That was his official destination, but maybe he already had other ideas from the start. I should like to voice the suspicion that he even planned a « disaster » from the outset, taking a gamble on getting official clearance for a load from closer to home rather than sailing south, where despite the best endeavours of central planning he might or might not have found the grain designated to fill his ship. And sailing from the south so late he would certainly have experienced problems from low water on the journey home.

It may be that I am over-suspicious but, taking account of all the factors involved and recognising the likely limitations to the efficiency of the system, the balance of the evidence is, I believe, against taking this petition at face-value. In my view, Libys, the *naukleros*, knew well what he did and what there was to be gained.

Bibliography

- Casson, L. (1995), *Ships and Seamanship in the Ancient World* (rev. reprint, Baltimore).
- Derda, T. 2006, *APCINOITHC NOMOC. Administration of the Fayum under Roman Rule* (JJP Suppl. 7, Warsaw).
- Hauben, H. (1997), « Liste des propriétaires de navires privés engagés dans le transport de blé d'Etat à l'époque ptolémaïque », *APF* 43, 31–68.
- Meyer-Termeer, A. (1978), *Die Haftung der Schiffer im griechischen und römischen Recht* (Zutphen), with P.Köln X 416, introduction, for supplement.
- Poll, I.J. (1996), « Ladefähigkeit und Grösse der Nilschiffe », *APF* 42, 127–138.
- Thompson, D.J. (1983), « Nile Grain Transport under the Ptolemies », in Garnsey, P. / Hopkins, K. / Whittaker, C.R. (ed.), *Trade in the Ancient Economy* (London) 64–75 and 190–92.
- Said, R. (1993), *The River Nile : Geology, Hydrology and Utilization* (Oxford).
- Vélissaropoulos, J. (1980), *Les nauclères grecs. Recherches sur les institutions en Grèce et dans l'Orient hellénisé* (Paris).
- Vinson, S. (1998), *The Nile Boatman at Work* (Münchner ägyptologische Studien 48, Mainz).
- Willcocks, W. (1904), *The Nile in 1904* (London).

IL TEMPIO DI DEIR EL-MEDINA : I CULTI E IL CONTESTO DOCUMENTARIO

Claudia Tirel Cena¹

Il tempio tolemaico di Deir el-Medina venne ricostruito da Tolomeo IV dove sorgeva l'edificio ramesside dedicato ad Hathor signora dell'occidente di Tebe². Costruito in arenaria, è situato ai piedi della montagna tebana, al fondo del passaggio dello *uadi* in cui si sviluppò il villaggio del Nuovo Regno. L'edificio, di forma rettangolare, con asse principale est-ovest, è diviso in tre parti : una sala ipostila, uno stretto pronao con una scala sul lato sinistro ed un *naos* suddiviso in tre cappelle. La decorazione che non riveste l'intero edificio è stata iniziata da Tolomeo IV e proseguita da Tolomeo VI e Tolomeo VIII per la parte interna. Poi Cleopatra III e Tolomeo IX decorarono il muro esterno meridionale con scene di tematica mammisiaca e Tolomeo XII costruì una nuova piattaforma che fungeva da base repositoria e una porta monumentale, che decorò insieme alla porta di ingresso del tempio³. Infine, un imperatore romano, chiamato genericamente *Caesar autokrator*, decorò una nicchia sulla parete esterna di fondo.

I culti e le cerimonie

Il tempio era dedicato ad Hathor « Signora dell'occidente di Djeme » e ad Amon, ed era connesso al piccolo tempio di Amon di Medinet Habu e ai suoi riti per gli dei primordiali⁴. L'esame delle divinità e dei loro epiteti permette di individuare la presenza nel tempio di due sistemi teologici : quello eliopolitano, con Hathor, Maat, Temet e Osiri, e quello tebano, con Amon, Mut, Khonsu e Montu.

Il programma decorativo, che esplica la teologia del tempio, è riassunto nel pronao, che può essere diviso in due parti : quella meridionale, dedicata ad Hathor e alla teologia eliopolitana, e quella settentrionale, dove si ha l'introduzione di Amon e quindi della teologia tebana. In questa parte Amon compare in tutte le sue ipostasi, ma è soprattutto considerato come dio primordiale dell'Ogdoade, Amon di Djeser-set, o è visto come Amenemope, il suo erede che visita il tempio di Djeser-set a Djeme ogni decade⁵. Questo è un aspetto fondamentale per il tempio e il suo sistema teologico, ma soprattutto per la sua posizione nel contesto religioso della riva occidentale.

Vi è anche l'identificazione di Amon con Osiri, che nelle iscrizioni è sempre collegato a Djeme al punto da essere chiamato « pilastro augusto che risiede nel tumulo di Djeme »⁶. L'assimilazione fra Amon e Osiri può essere spiegata con il fatto che entrambi erano al

¹ Si vuole presentare una ricerca tuttora in corso nell'ambito di un progetto dell'Università di Torino riguardante il sito di Deir el-Medina. La prima fase di questo lavoro ha indagato l'analisi dei culti e delle cerimonie che si dovevano svolgere nel tempio tolemaico attraverso l'esame delle scene raffigurate, delle legende e dei dati architettonici. Ringrazio i professori Jean-Claude Goyon, Brian Muhs e Alessandro Roccati per il loro cortese e prezioso aiuto.

² Possiamo supporre che vi sia stato un restauro sotto Tolomeo II, perché Bruyère ha ritrovato un frammento dipinto in cui il sovrano sta facendo un'offerta ; cf. Bruyère (1952) 25, fig. 94.

³ Cf. Arnold (1999) 185 ; 288 che la inserisce nell'elenco dei mammisi, mentre Daumas (1958) 43-44 pur citandola, esclude la struttura in questione dalla sua analisi, per la presenza di una sola parete decorata e l'assenza di qualsiasi riferimento alla nascita del bambino divino nelle iscrizioni. Sulle scene, cf. anche Daressy (1908) 71-74.

⁴ La figura divina che ricorre con maggior frequenza dopo Hathor è Amon.

⁵ Sulla complessa teologia tebana, cf. Sethe (1929) 59-60 ; Traunecker (1981) 108-120 ; (1988) 100 ; Zivie (1982) 101-109, in particolare 108 sugli epiteti di Amon *dsr-st*. Sulla figura di Amenemope, cf. Doresee (1971), (1973).

⁶ Cf. Du Bourguet (2002) § 99, 5. Su questa forma di Osiri, l'Osiri di Djeme, che è nota fin dalla XXVI dinastia e si ritrova anche nei templi di Qasr el-Aguz e Deir Shelwit, cf. Traunecker (1995) 194 e (1981) 130-142 ; Zivie (1982) 108.

centro di una serie di riti che dovevano provocare al loro termine un ritorno dell'energia e della fertilità. Connesse ai due sistemi teologici sono le figure di Imhotep e Amenhotep, scolpite sulle colonne del pronao. Imhotep è raffigurato sulla colonna meridionale e, come nel santuario di Ptah a Karnak, funge da intermediario tra i fedeli e Ptah, quindi qui abbiamo la teologia eliopolitana; invece Amenhotep, raffigurato sulla colonna settentrionale, fa riferimento ad Amon. Questi due « santi » avevano una cappella a Deir el-Bahari e una a Qasr el-Aguz, oltre ad un tempio non lontano da Deir el-Medina. L'importanza del tempio di Deir el-Medina nel loro culto risiede nel fatto che qui, per la prima volta, si ha la loro associazione, in una sorta di parallelismo o fusione tra le due teologie⁷.

Nella cappella meridionale il dio principale è Osiri, chiamato « colui che presiede all'occidente » (*hnty-imnt.t*), ma anche « primo dio di Djeme », epiteto caratteristico di Amon: l'assimilazione tra le due divinità è evidente. Osiri è anche il principio della regalità terrestre, dal momento che è detto « capo sulla terra »; dopo il giudizio diventa *mꜣꜥ-hrw*, cioè si è riappropriato delle proprie prerogative divine e della capacità di agire, e alla fine esce dalla cappella come Osiri Unennefer, ovvero si è rimpossessato delle proprie facoltà regali.

Nella cappella settentrionale, questo principio divino è in grado di generare un erede in modo da perpetuare il potere divino e regale. C'è una fusione tra la teologia eliopolitana e quella tebana, e la funzione regale viene assunta dall'erede di Amon Djeser-set: Amon-Ra. Attraverso gli epiteti si può notare il parallelismo tra le divinità: Osiri-Unennefer e Amon Djeser-set; Nut e Ahet con una funzione materna, Harendotes e Amon-Ra come loro eredi. Quindi abbiamo la trasmissione della regalità divina, e Amon-Ra che dà il soffio di vita alle narici di Osiri è assimilato ad Horo, l'erede. Nel *naos* centrale, il sovrano riceve la regalità: vi è quindi il passaggio dalla regalità divina a quella terrestre, con la consacrazione del re come sovrano delle due terre sotto la protezione di Hathor-Maat.

L'analisi del programma iconografico e della teologia che vi è sottesa porta a ritrovare due linee di sviluppo teologico, che spiegano la natura e la funzione del tempio. Da una parte vi è il ruolo essenziale di Maat-Hathor-Temet, racchiuso in Hathor, signora dell'occidente di Tebe: il tempio ha quindi una funzione divina, perché è il luogo dell'incontro del potere creatore di Amon / Atum con il fattore determinante della stabilità dell'ordine dell'universo, Hathor-Temet-Maat.

Dall'altra parte vi è il ruolo fondamentale di Amon, principio della regalità, e l'equivalenza fra Amon e Osiri-Unennefer, che sono entrambi re degli dei. Entrambi condividono la trasmissione della funzione regale verso l'erede terrestre, il faraone. Il tempio ha quindi una funzione regale: è il luogo del rinnovamento del potere regale terrestre.

Lo stato attuale dello studio, vista l'assenza di riferimenti puntuali ad una liturgia quotidiana e la presenza di alcuni dati archeologici, come la terrazza che serviva da base repositoria per la barca divina portata in processione e un altare per olocausti, porta a pensare che l'edificio fosse riservato a liturgie solenni⁸.

Ritengo che, dai riferimenti presenti nella decorazione e nei testi, si possano individuare due tipi di liturgie. Il primo tipo è connesso con il ciclo divino all'inizio dell'anno e con l'unione con il disco solare. Solitamente i templi avevano due scale che conducevano al tetto e servivano per portarvi le effigi divine in modo che potessero essere esposte ai raggi del sole levante e ricevere un nuovo influsso di vita e di energia. Anche a Deir el-Medina vi è una scala, orientata al levar del sole; abbiamo un riferimento ben preciso a

⁷ Amenhotep aveva un tempio funerario a Medinet Habu che fu probabilmente abbandonato all'inizio del periodo tolemaico; cf. Łajtar (2006) 14 e 22. Il suo culto venne spostato nel tempio di Hatshepsut a Deir el-Bahari; all'epoca di Tolomeo VIII vennero costruiti due santuari per Amenhotep e Imhotep, uno a Deir el-Bahari e l'altro a Qasr el-Aguz; cf. Łajtar (2006) 22 e 35. Su Imhotep e Amenhotep, cf. Wildung (1977).

⁸ Quest'ipotesi è formulata anche da Monserrat / Meskell (1997) 195. Manca infatti ad esempio l'immagine dell'apertura del *naos*. Per i dati archeologici, cf. Bruyère (1952) 51.

queste cerimonie nel *naos* meridionale, dove un testo parla di sollevamento delle perfezioni (*wts nfrw*), chiara allusione al rito dell'unione con il disco solare (*hnm itn*)⁹.

Nello stesso spirito si svolgevano le cerimonie del piccolo sole, cioè le liturgie di Sokar nel mese di Choiak¹⁰. Vi è un primo riferimento a queste cerimonie nel pronao, dove è raffigurato Osiri, seguito da Sokar, e si dice che entrambi risiedono a Djeme¹¹. Questa scena è un'allusione alla festa di Sokar il giorno del mattino divino ed è una sorta di riassunto dei riti osiriaci che si svolgevano a Djeme. Un altro riferimento a queste cerimonie è la rappresentazione della processione di Sokar sulla parete est del *naos* meridionale. Le cerimonie di Sokar-Osiri hanno però anche una valenza che si fonda sul culto del sovrano regnante, che rinasce come il sole, valenza fondamentale negli altri atti culturali che si svolgevano in questo tempio all'interno della cappella nord e di quella centrale, quelli connessi alla sua natura di luogo di rinnovamento del potere regale.

Oltre a queste cerimonie, i dati archeologici (l'altare per olocausti e la piattaforma che serviva da base repositoria) e le evidenze epigrafiche, epiteti divini che fanno riferimento ad Amon Djeser-set ed un testo in cui si fa menzione della festa della valle, mostrano che il tempio si inserisce nel contesto delle liturgie che si svolgevano sulla riva ovest, e in particolare della processione conosciuta come διάβασις τοῦ μεγίστου θεοῦ Ἀμμωνος εἰς τὰ Μεμνόμενα, la visita di Amon alla riva occidentale e soprattutto al tempio di Djeser-set¹². È probabile che questa processione sia uno sviluppo tardo della bella festa della valle che ingloberebbe i riti per gli dei primordiali di Djeme: in effetti nel Nuovo Regno l'importanza di questa festa crebbe, ma quando la capitale fu spostata e il faraone non venne più seppellito a Tebe, Djeme, la sepoltura di Kematef e degli dei primordiali, divenne il luogo sacro della necropoli. I riti decadari per Kematef e l'Ogdoade, noti sin dall'epoca di Ramesse II, presero il posto delle altre feste, divenendo sempre più importanti e la processione sembra inglobare l'antica bella festa della valle con i riti di Djeme¹³. Come testimonia il papiro funerario ieratico B.M.10209 del IV sec. a.C., all'inizio dell'epoca tolemaica la bella festa della valle veniva ancora celebrata¹⁴. Il testo non spiega la processione, ma, sulla base di esso, possiamo ritenere che vi fosse un'assimilazione tra la bella festa della valle e i riti di Djeme¹⁵. Bataille, sulla base dei documenti greci, riteneva che la festa si celebrasse ancora in epoca tolemaica, quando era chiamata διάβασις τοῦ μεγίστου θεοῦ Ἀμμωνος εἰς τὰ Μεμνόμενα.

Un'altra prova della persistenza di questa festa in epoca tolemaica è l'iscrizione del tempio di Deir el-Medina menzionata prima, che dimostra anche l'assimilazione fra i riti di Djeme e la festa della valle¹⁶. Il tragitto di questa processione non è sicuro, anche se conosciamo la partenza dal tempio di Luxor, l'arrivo a Medinet Habu e poi, terminato il rito, un ritorno a Luxor dopo una sosta a Karnak. È però probabile che toccasse i principali luoghi di culto attivi sulla riva occidentale; per la vicinanza a Medinet Habu, la teologia di Djeme nella decorazione e la presenza di una base repositoria, Deir el-Medina doveva essere una delle stazioni della processione. È quindi verosimile che il percorso potesse costituire una sorta di circuito: Luxor, Medinet Habu, Deir el-Medina, forse una sosta a

⁹ Cf. Du Bourguet (2002) § 62, scena intitolata: « Spirito vivente di Osiri Unennefer trionfante, (che ha) le sue due sorelle intorno a lui; le <loro> braccia portano i loro ornamenti nel loro ufficio di sollevamento delle perfezioni eternamente. »

¹⁰ Su Sokar, cf. Graindorge (1994) 170–310.

¹¹ Cf. Du Bourguet (2002) § 99, 5: « Discorso di Osiri, pilastro augusto che risiede nel tumulo di Djeme »; 99, 6: « Discorso di Sokar colui che risiede nel tumulo di Djeme ».

¹² Amon « dà il buon soffio alle narici di Osiri nel suo momento della festa della valle »; cf. Du Bourguet (2002) § 81. Per la traversata di Amon in epoca tolemaica, cf. Bataille (1952) 89–91; Cabrol (2001) 563–564 e 741–744; Traunecker (1981) 134–137.

¹³ Cf. Traunecker (1981) 134–137; Cabrol (2001) 563–564 e 741–744.

¹⁴ Cf. Traunecker (1981) 124–125; Haikal (1970).

¹⁵ Cf. Traunecker (1981) 135–136.

¹⁶ Cf. anche Monserrat / Meskell (1997) 194 e Traunecker (1981) 136–137.

Deir el-Bahari e poi Karnak, dove si trova anche il tempio di Opet, sede della rinascita di Osiri cui il tempio di Deir el-Medina « fait pendant », come afferma Gutbub¹⁷.

L'archivio e il culto di Amon a Deir el-Medina e Medinet Habu

La ricerca sta proseguendo con l'analisi dei documenti presenti nell'archivio di una famiglia di sacerdoti connessi con il tempio : è l'archivio di Totoes, ritrovato da Schiaparelli nel 1905 e conservato al museo egizio di Torino, che consta di 57 papiri, di cui 44 demotici e 12 greci¹⁸. Pur essendo un archivio privato e quindi vertente in gran parte sugli affari personali di questi sacerdoti e della loro famiglia, da esso si possono ricavare informazioni sul tempio, sulla sua gestione e sui suoi rapporti con altri edifici e luoghi della riva ovest¹⁹. Per raggiungere questo scopo, occorre concentrarsi sulle titolature delle persone, sui luoghi di culto e sulle divinità menzionati ; in questa parte della presentazione si intende fornire un riassunto dei principali risultati sinora ottenuti e di alcuni problemi tuttora aperti.

Le persone menzionate nei contratti sono quasi tutte, salvo alcune eccezioni, *pastophoroi* di Amon di Djeme, e sicuramente portano questo titolo tutti i familiari (maschi) di Totoes²⁰. Nei documenti demotici sovente a questo titolo ne segue un altro, solitamente quello di profeta di Hathor, o addirittura altri due, cosa piuttosto rara nei documenti tebanici coevi, mentre nei documenti greci le stesse persone vengono definite solamente *pastophoroi* dei Memnonia²¹. L'aspetto che stupisce maggiormente è la posizione sempre preminente che il titolo di *pastophoros* di Amon ha nei papiri demotici rispetto a quello di profeta, che pure è di grado superiore. Quest'ultimo sembra essere utilizzato in molti casi solo per certificare legalmente il diritto di godere di giorni di liturgie o altre rendite che si stanno per cedere, e viene talvolta sostituito da formule in cui si dice « come profeta, sacerdote, *pastophoros*, portinaio, astronomo di ogni carica *iszwt* e incarico *shn* »²². La predominanza di questo titolo, sempre legato ad Amon Djeser-set, e il suo uso esclusivo nei testi greci, trovano un riscontro puntuale nell'importanza che la figura di Amon, legata ai riti decadari di Djeme, ha nel tempio : come già detto, sebbene il tempio sia dedicato ad Hathor-Maat, il dio viene raffigurato sulle sue pareti quasi quanto la dea (25 volte contro 27) e tende ad assimilare a sé le altre divinità maschili principali²³.

Il tempio di Deir el-Medina sembra quindi essere non solo semplicemente connesso a quello di Amon Djeser-set a Medinet Habu, ma in qualche modo dipendente da esso. Supponendo infatti una dipendenza del tempio di Deir el-Medina da quello di Amon Djeser-set, si può spiegare la posizione predominante del titolo di *pastophoros* di Amon di Djeme, perché i sacerdoti menzionati nell'archivio erano in primis *pastophoroi* di Amon Djeser-set

¹⁷ Cf. Gutbub (1961) 334.

¹⁸ I documenti demotici furono pubblicati da Botti nel 1967, d'ora in avanti citato P.Tor.Botti, mentre quelli greci furono pubblicati da Norsa e Vitelli in PSI IX 1014–1025. Sulle numerose correzioni alla lettura di Botti, cf. Zauzich (1971), (1972), e (1973). Sulla genealogia della famiglia di Totoes, cf. Pestman (1985) 144.

¹⁹ Monserrat / Meskell (1997) 195 sottolineano che molti documenti dell'archivio riguardano le relazioni economiche interne dei sacerdoti con il tempio.

²⁰ Il titolo è omesso negli atti privati di Totoes e di suo cognato Pikos. Altri titoli sono : « sacerdote di Min *hk3-Iwn* e di Amon-Ra di *Hnm.t W3st* » (P.Tor.Botti 2, 1), titolo portato anche da due *pastophoroi* di Amon in P.Tor.Botti 6 ; « pastore sacerdote di Montu » (P.Tor.Botti 11, 6 e 22, 2) e « uomo che veste il cocodrillo del tempio di Sobek » (P.Tor.Botti 12 a, 2 e B, 2). Sulla funzione di *pastophoros*, cf. Schöborn (1976) e Serfass (2001) 188.

²¹ Sui due titoli, cf. ad es. P.Tor.Botti 1, 2. Il titolo di *pastophoros* dei Memnonia si ritrova in PSI IX 1018, 12 ; 1022 b, 18 ; 1024, 3 ; 1025 b, 14 e 17.

²² A proposito di *iszwt* e *shn*, cf. Pestman (1977) 84–85 h.

²³ Oltre a Osiri, anche Montu, che assume un'importanza maggiore nelle ultime fasi decorative del tempio, viene assimilato ad Amon, come si vede ad es. dalla scena 175 in cui porta gli epiteti dell'Amon primigenio « apparso nel grande Nun, colui che è venuto all'esistenza all'origine, dio grande, signore del cielo, della terra, della *duat*, delle acque e delle montagne ». Sull'inserimento di Montu nei culti di Djeme, cf. Sambin (1995).

e avevano secondariamente l'incarico di gestire il tempio di Hathor. In questa direzione va anche l'indicazione che ci fornisce P.Tor.Botti 34 B, in cui è contenuto il giuramento degli anziani del tempio di Hathor: essi, in una questione relativa agli affari del tempio, non giurano sulla dea cui questo è intitolato, ma su Amon dell'Ogdoad (P.Tor.Botti 34 B, 8: *Imn-n3y.w-hmnw-iw*). In occasione di un altro giuramento degli anziani, P.Tor.Botti 40, 7, si dice che viene fatto nel cortile di Djeme, cioè del tempio di Amon-Djeser-set, per cui vi è anche la possibilità di identificare il luogo del giuramento.

La dea Hathor e il nome del tempio

La seconda divinità su cui ricaviamo informazioni è Hathor, o meglio Hathor-Maat, perché uno dei documenti più antichi, P.Tor.Botti 1, riporta il nome esatto del tempio « *rpy* di Hathor sovrana dell'occidente e Maat sovrana dell'occidente che si trova sulla collina di Djeme »²⁴. La dedica del tempio ad Hathor-Maat è evidente dalle iscrizioni e raffigurazioni sulle sue pareti, dove però l'edificio viene genericamente chiamato monumento (*mnw*)²⁵. È singolare notare come, nei testi dell'archivio successivi al 137 a.C., l'epiteto della dea si trasformi da signora dell'occidente (sottinteso di Tebe) divenendo signora dell'occidente di Djeme e che questa natura « totalizzante » della teologia di Djeme, che coinvolge tutte le altre divinità, venga trasposta anche nelle iscrizioni templari dove, a partire dall'epoca di Tolomeo XII, la dea ha lo stesso epiteto o è collegata a Djeme²⁶.

Al nome del tempio, però, è legato anche il problema maggiore posto dai papiri dell'archivio, in quanto i documenti demotici menzionano contemporaneamente un tempio sulla montagna / collina di Djeme (*nt hr t3 sb.t* oppure *dw n Dm3*) e uno nella necropoli (*hr t3 h3s.t Dm3*), entrambi dedicati ad Hathor signora dell'occidente²⁷. Negli ultimi papiri demotici (successivi al 120 a.C.), però, la distinzione scompare e si parla solo genericamente di un tempio di Hathor signora dell'occidente di Djeme²⁸. Dalla lettura della parte demotica dell'archivio sembrerebbe trattarsi, come già afferma Pestman, dello stesso edificio, indicato in due modi differenti²⁹. I papiri greci, invece, tutti contemporanei ai testi demotici più recenti, parlano a volte di giorni liturgici di Afrodite (PSI IX 1014), a volte di tempio di Afrodite ἐν τοῖς κατὰ τοὺς τῶν Μემνονείων τάφοις (PSI IX 1019, 1016 e 1022), e a volte di tempio di Afrodite ἐν τῷ ἀπὸ βορρᾶ μέρει Μემνονείων ἐπὶ τοῦ ὄρου (PSI IX 1020), oppure ὄρου (1018). Gli editori hanno letto in entrambi i casi ὄρου, ma già Wilcken proponeva la correzione ὄρου(c), domandandosi che cosa potesse essere questo confine³⁰. Bataille propone di mantenere la lettura ὄρου e di vedere in questo edificio il tempio di Hathor a Deir el-Bahari, che si troverebbe al confine tra l'Hermonthite e la Peri Thebaide, o, accettando l'emendamento di Wilcken, ai fianchi della montagna³¹. Dopo di lui gli studiosi, eccetto Pestman, hanno accettato la sua ipotesi che vi fossero due templi di Hathor: quello di Deir el-Medina nella necropoli e quello di Deir el-Bahari sul confine o sulla montagna, senza tener conto del fatto che Bataille si è basato solo sui documenti greci – dato che quelli demotici erano ancora inediti – e nonostante, come scrive Łajtar, « non vi

²⁴ Cf. P.Tor.Botti 1, 2, con correzione di Zauzich (1971) 44.

²⁵ Ad es. Du Bourguet (2002) § 17 e 26.

²⁶ Per i papiri, cf. ad es. P.Tor.Botti 9, 8; per le iscrizioni templari, Du Bourguet (2002) § 184 e 190 (in quest'ultima scena si dice che Hathor risiede a Djeme).

²⁷ P.Tor.Botti 1, 2; 6, 4; 7, 6; 8, 5–6 e 9, 3 parlano di tempio sulla montagna, mentre P.Tor.Botti 2, 2 e 4, 13 di tempio nella necropoli.

²⁸ Cf. P.Tor.Botti 25 A, 10–11; 31, 5; 33, 4.

²⁹ Cf. Pestman (1981) 95, n.1.

³⁰ Cf. Wilcken (1930) 76.

³¹ Cf. Bataille (1952) 60 e 96. Sulla geografia dei Memnonia, cf. Pestman (1993) § 16 b.

sia una prova diretta a favore dell'uso della cappella di Hathor a Deir el-Bahari per scopi culturali in epoca tolemaica e romana »³².

Se volessimo definire con certezza il nome del tempio, stando ai documenti demotici, per la menzione di Hathor-Maat nel P.Tor.Botti 1, dovremmo dire che è quello sulla montagna di Djeme e non, come tutti ritengono, quello nella necropoli, a meno che i testi non ci diano due designazioni differenti dello stesso edificio, cosa abbastanza probabile dall'analisi dell'intero archivio³³. La questione merita comunque ulteriori approfondimenti che tengano conto dei dati archeologici e della storia precedente della cappella di Hathor a Deir el-Bahari, con una particolare attenzione al lessico : l'edificio sarebbe stato chiamato *rpy* come nell'archivio o si sarebbe usato un altro termine ? Sicuramente un secondo tempio di Hathor e magari la conservazione del culto di Amon a Deir el-Bahari ben si inserirebbero nell'ipotesi di un percorso della processione di Amon sulla riva ovest, che ricalcherebbe il vecchio percorso della bella festa della valle.

Se non era parte del percorso, Deir el-Bahari era sicuramente collegato a Deir el-Medina, per il culto di Imhotep e di Amenhotep. I testi dell'archivio di Totoes ci forniscono alcune informazioni sul loro culto, come la presenza di due *ml* (sacelli), uno superiore ed uno inferiore, mentre i documenti precedenti parlano solo di un *ml* di Amenhotep, con un'estensione del culto verso la fine del II secolo a.C.³⁴ Sembra anche che vi sia stato un ampliamento degli interessi della famiglia di sacerdoti del tempio di Deir el-Medina che non solo si occupavano di questo tempio e di altri edifici minori a Djeme, ma ricavano rendite anche da Deir el-Bahari. Infine anche i sacerdoti di Amenhotep citati hanno come primo titolo quello di *pastophoroi* di Amon di Djeme, cosa che porterebbe a vedere il tempio di Amon Djoser-set come il fulcro e il punto di controllo da cui dipendono tutti i culti di Tebe ovest.

Tra le altre informazioni interessanti che ricaviamo dall'archivio, vi è il riferimento ad olocausti per il sovrano, che ben si accordano con il ritrovamento della base d'altare a corna fatto da Bruyère. La ricerca infatti ora mira, attraverso i dati di scavo, a coniugare meglio le informazioni fornite dall'archivio con la realtà del tempio e del villaggio circostante. Se dall'archivio risulta evidente che gli interessi della famiglia di Totoes, case, liturgie, terreni, erano incentrati in gran parte nella città di Djeme, per estendersi di lì a buona parte di Tebe ovest, è pur vero che la famiglia possedeva l'abitazione nei pressi del tempio di Deir el-Medina, in cui l'archivio è stato ritrovato e che i papiri testimoniano l'esistenza di un villaggio sotto il tempio di Hathor, in cui si trovavano due cassette per le offerte³⁵. In questa località chiamata semplicemente *p3 tmy* e quindi non identificabile con Djeme, in quanto sempre citata come *Dm3*, dovevano risiedere, almeno temporaneamente, i sacerdoti del tempio e gli operai che lavoravano alla sua decorazione, attività che è proseguita ben oltre la durata temporale dell'archivio. I dati archeologici uniti alle informazioni che possiamo ricavare dall'archivio possono quindi permetterci di capire meglio le liturgie, le funzioni dei sacerdoti e le relazioni fra il clero del tempio di Hathor e quello di altri templi della riva ovest, migliorando la nostra conoscenza dei Memnonia in epoca tolemaica.

³² Cf. Lajtar (2006) 45. Tra gli studiosi che hanno accettato l'ipotesi di Bataille, vi sono Quaegebeur (1974) 51 ; Vandompe (1995) 227–228 ; Monserrat / Meskel (1997) 182, n. 9.

³³ I due testi più antichi in cui si ritrovano le due diverse denominazioni (P.Tor.Botti 1 e 2) sono all'incirca coevi e riguardano la stessa persona, Psemminis figlio di Zmanres. La denominazione del tempio alterna la definizione « sulla montagna » con quella « nella necropoli » ; talvolta è priva di ogni riferimento geografico come in P.Tor.Botti 3 fino a quando a partire da P.Tor.Botti 25 manca ogni precisazione geografica, precisazione che, come già detto, viene mantenuta nei documenti greci coevi.

³⁴ Cf. Lajtar (2006) 28–30.

³⁵ Cf. P.Tor.Botti 36, 14.

Bibliografia

- Arnold, D. (1999), *Temples of the Last Pharaohs* (Oxford).
- Bataille, A. (1952), *Les Memnonia* (Paris).
- Botti, G. (1967), *L'archivio demotico da Deir el-Medineh* (Firenze).
- Du Bourguet, P. (2002), *Le temple de Deir el Medina. Textes édités et indexés par Luc Gabolde* (Le Caire).
- Bruyère, B. (1952), *Rapport sur les fouilles de Deir el-Médineh (1935–1940) II*, (FIFAO 20, Le Caire).
- Cabrol, A. (2001), *Les voies processionnelles de Thèbes* (Leuven).
- Daressy, G. (1908), « Notes sur les bas-reliefs du temple de Deir el-Medineh », *BIFAO* 6, 71–74.
- Daumas, F. (1958), *Les mammisis des temples égyptiens* (Paris).
- Doresse, M. (1971), « Le dieu voilé dans sa châsse et la fête du début de la décade », *Revue d'Égyptologie* 23, 113–136.
- Doresse, M. (1973), « Le dieu voilé dans sa châsse et la fête du début de la décade », *Revue d'Égyptologie* 25, 92–135.
- Graindorge, C. (1994), *Le Dieu Sokar à Thèbes au Nouvel Empire* (Wiesbaden).
- Gutbub, A. (1961), « Hathor *hnt iwn.t*, Rê Hor *hnt bhd.t*, Amon *hnt w3s.t* », in Sainte Fare Garnot, J. (éd.), *Mélanges Mariette (BdE 32, Le Caire)* 303–348.
- Haikal, F. (1970), *Two Hieratic Funerary Papyri* (London).
- Łajtar, A. (2006), *Deir el-Bahari in the Hellenistic and Roman Period* (Warsaw).
- Monserat, D. / Meskell, L. (1997), « Mortuary Archaeology and Religious Landscape at Graeco-Roman Deir el-Medina », *JEA* 83, 179–197.
- Pestman, P.W. (1977), *Recueil de textes démotiques et bilingues II* (Leiden).
- Pestman, P.W. (1981), *L'archivio di Amenotes figlio di Horo (Cat. Gen. Museo Egizio di Torino, serie I, vol. V, Milano)*.
- Pestman, P.W. (1985), « Fureter dans les papiers de Totoês », in Pestman, P.W. (éd.), *Textes et études de papyrologie grecque, démotique et copte (Pap. Lugd. Bat. 23, Leiden)* 144–148.
- Pestman, P.W. (1993), *The Archive of the Theban Choachytes (2nd Cent. B.C.): A Survey of the Demotic and Greek Papyri Contained in the Archive (Stud. Dem. 2, Leuven)*.
- Quaegebeur, J. (1974), « Prêtres et cultes thébains à la lumière des documents égyptiens et grecs », *BSFE* 70–71, 37–55.
- Sambin, C. (1995), « Médamoud et les dieux de Djéme sous les premiers Ptolémées », in Vleeming (1995) 163–168.
- Schöbhorn, H.-B. (1976), *Die Pastophoren im Kult der ägyptischen Götter* (Meisenheim am Glan).
- Serfass, A. (2001), « Petition to the Epistrategos Vedius Faustus », *ZPE* 134, 183–190.
- Sethe, K. (1929), *Amun und die acht Urgötter von Hermopolis : eine Untersuchung über Ursprung und Wesen des ägyptischen Götterkönigs* (Berlin).
- Traunecker, C. (1981), *La chapelle d'Achôris à Karnak II* (Paris).
- Traunecker, C. (1988), « Thèbes-Memphis : quelques observations », in Zivie, A.P. (éd.), *Memphis et ses nécropoles au Nouvel Empire. Nouvelles données, nouvelles questions. Actes du colloque CRNS, Paris 1986* (Paris).
- Traunecker, C. (1995), « Le Pap. Spiegelberg et l'évolution des liturgies thébaines », in Vleeming (1995) 183–202.
- Vandorpe, K. (1995), « City of Many a Gate, Harbour for Many a Rebel », in Vleeming (1995) 203–240.
- Vleeming, S. (ed.) (1995), *Hundred-Gated Thebes. Acts of a Colloquium on Thebes and the Theban Area in the Graeco-Roman Period (Pap. Lugd. Bat. 27, Leiden)*.
- Wilcken, U. (1930), « Urkunden-Referat », *APF* 9, 63–103.
- Wildung, D. (1977), *Imhotep und Amenhotep. Gottverdung im alten Ägypten* (München / Berlin).
- Zauzich, K.-Th. (1971), « Korrekturvorschläge zur Publikation des demotischen Archivs von Deir el-Medine, part I », *Enchoria* 1, 43–56.
- Zauzich, K.-Th. (1972), « Korrekturvorschläge zur Publikation des demotischen Archivs von Deir el-Medine, part II », *Enchoria* 2, 85–95.
- Zauzich, K.-Th. (1973), « Korrekturvorschläge zur Publikation des demotischen Archivs von Deir el-Medine, part III », *Enchoria* 3, 63–70.
- Zivie, Ch.M. (1982), « Recherches sur les textes ptolémaïques de Medinet Habou », in *L'Égyptologie en 1979 II* (Paris) 101–109.

JOHN CHRYSOSTOMOS AND METHODIOS AT MONTSERRAT

Sofía Torallas Tovar / Klaas A. Worp

Six years ago we presented in Helsinki a new literary text on a parchment from Montserrat, P.Monts.Roca inv. no. 995¹. We were able to determine that the text on the parchment contained elements of the text of Johannes Chrysostomos' treatise *De Virginitate*, Chapter 73, lines 5–8 and 19–72. While the question of the precise nature and purpose of the text is still unsolved, this parchment from Montserrat is of particular interest and importance, because :

- a) in general, there are not many publications of papyri and parchments of Johannes Chrysostomos available to date (the *Leuven Database of Ancient Books* cites only a small number of texts as coming from Egypt)² ;
- b) among these few texts there is no publication of any fragment containing a part of *De Virginitate*.

Now, six years later, we are ready to present a surprising new discovery among the parchment fragments kept in the same abbey that are probably related to the one mentioned above ; we will focus in particular on inv. no. 722. There is a certain physical similarity in that we are dealing again with a fragment of parchment, possibly cut – like the earlier one – from the edges of the skin used for producing parchment for codices³. The text is written rather carelessly, in a quick cursive, by a not really well-trained hand datable to the fifth / sixth century⁴. Regarding the text itself, we find again a text that comes close to Chrysostomos, while it is not exactly a copy of the standard text, but a condensed version ; and again, we are dealing with the treatise *On Virginity*, of which the previous fragment constituted the only papyrological evidence in 2004.

(I) P.Monts.Roca inv. no. 722 is a sheet of rather rough parchment made of two pieces joined by sewing with a piece of string. It features flesh and hair on both sides, since the two pieces were sewn together without making hair coincide with hair on the one side and vice versa.

¹ See Torallas Tovar / Worp (2007). Papyrological research at Montserrat is financed by project FFI2009–11288, Spanish Ministry of Science and Innovation.

² See LDAB 564 (P.Köln VII 297) ; LDAB 2566 (Van Haelst 632 ; Berlin, Ägyptisches Museum P. 6788a : Treu [1975]) ; LDAB 2567 (Van Haelst 635 ; *MPER* NS IV 54) ; LDAB 2568 (BKT IX 15) ; LDAB 10859 (Brussels, Bibliothèque Royale IV. 459, *olim* Phillipps 22406 [fol. 3, 37, 38], Noret [1977]. See also, from the Sinai, LDAB 7327 (Monastery of St Catharina Sinaiticus MG 78 ; Nikolopoulos [1998] 153, no. 78 descr.) ; LDAB 7470 (Monastery of St Catharina, 491 ; Politis [1980]) ; LDAB 117923 (Monastery of St Catharina 492 + St Petersburg, Russian National Library Gr. 835 : Van Esbroeck [1978]). All of these Chrysostomos fragments, except for LDAB 564, belong to the category of Homiletic texts.

³ For the peculiar format of the piece (a vertical strip of parchment apparently not belonging to a codex, rather probably an individual note of theological content written on a discarded support), see the recently published vertical strips of parchment P.Oxy. LXXV 5023 (a mid / late sixth century *Chairetismos* to the Virgin) and 5024 (a sixth / seventh century *Prayer to the Lord through the intercession of Maria*). One may compare also a similar strip of papyrus, P.Monts.Roca inv. no. 65, on which see in latest instance Hagedorn / Torallas Tovar / Worp (2007) (St. Hippolytos' *De Benedictionibus Isaaci et Iacobi*). See also the parchment fragments published in P.Köln X 409 (a sixth century interpretation of the Trinity) and P.Köln VI 256 (a sixth century theological text). Especially the latter text features a remarkable paleographical similarity to the Montserrat parchments discussed in this paper.

⁴ Comparing Cavallo / Maehler (1987) pl. 19c (second half of V AD), we would date this hand to the late fifth (or perhaps to the early sixth ?) century AD.

Side 1

Hair

- 1 ὁ χρημάτων κατα-
φορονῶν κα[ὶ θ]ανάτου
καταφορον[ή]ει ῥα-
δίως καὶ συγγραφέων
5 ἀκρίβειαν κ(αὶ) μείζον .[
τῆς ἀθυμίας ἐγείραι [
τὴν τυραννί[δα].
καὶ δὴ ἂν τὸν προ{.}-
φητὴν ἐμικήσαμεν·
10 ἀπὸ τούτω[ν]
αὐτῷ πλέζω-
μεν τῷ[. . .]
τὰς ὑποθέξει[c].
(stitches)

Joh. Chrysostomos, *De Virginitate* 81, 5

ὁ γὰρ χρημάτων καταφορονῶν
ὁδῶ προβαίνων καὶ θανάτου
καταφορονήκει ῥαδίως

Flesh

- 14 ἔξω

4 συγγραφέων 5 ἀκρίβειαν : -κ- *ex corr.* or smudged ? 9 ἐμικήσαμεν parchment 13 ὑπο-
parchment

He who despises material things, he shall also despise death easily (...) and the precision of (the) authors, and to awaken (?) the tyranny of despondency to a larger degree (?). And in fact we would have hated the prophet. On this basis, let us elaborate for him (...) the arguments. (...) To the outside.

9. The syllable -μι- of ἐμικήσαμεν was added secondarily between the lines on top of the syllable -κή-, perhaps by a second hand.

12–13. If we reconstruct a genitive plural correctly, the position of the article τὰς is not satisfactory. It should have been τὰς τῶ[ν . . .] ὑποθέξει[ε]ι[c].

Side 2

Hair

- 1 ἀλλὰ τίς ὁ σοφὸς<c> [τῶν]
πολλῶν λόγος []
ὁ πατριάρ (hole) χης φη[ρίν]
—
5 καὶ τί {τί} τοῦτο πρ[ὸς] τὴν
τοῦ σωτήρος {τῆς} αὐτοῦ
ἀνύψωσιν; ἵως
ἂν εἴπω τις προα . .
ἐν δὲ πρὸς εφόδρα
10 μὲν οὖν (vacat)
(stitches)

(82, 1, 3)

Joh. Chrys. *De Virg.*

ἀλλὰ τίς ὁ σοφὸς τῶν
πολλῶν λόγος;
ὁ πατριάρχης φηρίν

(73, 2)

καὶ τί τοῦτο πρὸς τὸν γάμον;

ἵως

ἂν εἴποι τις

(73, 2–3)

καὶ εφόδρα

μὲν οὖν πρὸς αὐτόν

Flesh

- 11 ὁ δὲ παρὼν (73, 5–6) ὁ δὲ παρὼν
 καιρὸς πρὸς τέλος καιρὸς πρὸς τὸ τέλος
 ἐπίγεται καὶ ἐπὶ θύραι[c] ἐπείγεται καὶ ἐπὶ θύραις
 τὰ τῆς ἀναστάσεως τὰ τῆς ἀναστάσεως
 15 κηρύσσει(αι). οὐ γὰρ ἔστηκεν
 . . . καὶ γὰρ δικαστηρίῳ (73, 41) εἰ γὰρ οἱ μέλλοντες δικαστηρίῳ
 παραστήναι^{ca} μέλλον- παραστήσεσθαι, etc.
 [τ]εξ καὶ πάντων (*vacat*)
 m. 2 ? αὐτοῦ λόγου θεοῦ βουλη-
 20 μάτω[] . θω[] . ἐν ἐκκλη-
 σίαις Χρ(ις)τοῦ (*vacat*) υ

1 ὁ parchment 5 τὴν : η *corr. ex -o-* 7 ἵως parchment 8 l. εἴποι 13 l. ἐπείγεται
 15 κηρυσσει() : κ *ex corr. (-ec- ?)* 19 λόγου : λ- *ex o corr.*

5–10. We do not know why the author of our parchment made the jump backwards from *De Virg.* 82, 3 to 73, 2.

7. The noun ἀνύψωσις « exaltation » occurs among fourth century Christian authors apparently only in Greg. Nyss. *Contra Eunom.* 3, 3, 43, 1, Athan. *Synopsis Scripturae Sacrae* (PG 28, p. 377, 39) and in *Acta Conciliorum Oecumenicorum* vol. 1, 1, 7 pg. 126, 19 (Council of Ephesus, AD 431).

11–14. Compared with *De Virg.* 73, 5–6, only the article τό before τέλος is omitted.

19–21. The ink used by this second hand is different in color.

20. Alternately, read βούλημα τῶν, perhaps followed by ὁ[γ]αθῶν. We have speculated about reading αὐτοῦ λόγου θεοῦ βούλημα τῶν ὁ[γ]αθῶν [τ]ὸ ἐν ἐκκλη[σ]ίαις Χρ(ις)τοῦ, but we are very skeptical as regards the supposed *omikron* before ἐν, and we do not think that the resulting Greek text is coherent and produces good sense.

20–21. The word combination ἐκκλησία Χριστοῦ occurs before the sixth century only in Eus. *Comm. in Ps.* (PG 23, p. 813, 38), and in Procop. *Comm. in Is.* 1864, 31.

16. The edition of the text of chap. 73, 41–50 has :

- (41) ----- εἰ γὰρ οἱ μέλλοντες
 (42) δικαστηρίῳ παραστήσεσθαι τῷ παρ' ἡμῖν καὶ λόγον ὑφέξειν
 (43) τῶν πεπλημμελημένων, τῆς κυρίας γενομένης ἐγγύς, οὐ
 (44) γυναικὸς μόνον ἀλλὰ καὶ κύριων καὶ ποτῶν καὶ πάσης ἑαυτοῦς
 (45) ἀποστήσαντες φροντίδος τῆς ἀπολογίας γίνονται μόνης –
 (46) πολλῶ μᾶλλον ἡμᾶς τοὺς οὐκ ἐπιγίγῃ τινὶ δικαστηρίῳ ἀλλ'
 (47) οὐρανίῳ βήματι παραστήσεσθαι μέλλοντας καὶ ῥημάτων καὶ
 (48) πραγμάτων καὶ ἐννοιῶν εὐθύνας ὑφέξειν, πάντων ἀφίστασθαι
 (49) χρῆ καὶ χαρᾶς καὶ λύπης τῆς ἐπὶ τοῖς παροῦσι πράγμασι καὶ
 (50) τὴν φοβερὰν μόνον ἐκείνην ἡμέραν μεριμνᾶν.

Obviously, the scribe's eye swerved from line 42 to the same wording in lines 46–47 and then copied words from 47 (μέλλοντες, καί) and 48 (πάντων).

(II) P.Monts.Roca inv. no. 731, 20,1 [H.] x 4,3 [W.] cm, is a narrow strip of parchment, featuring irregular damage on the right hand edge of the hair side and at the bottom of the strip, possibly an edge of a skin, which contains a text written in a quick cursive hand on both sides⁵. The text on the recto turned out to be that of a Christian author, this time the church father Methodios, now attested for the first time in Egypt. Methodios died in 311 during the persecutions, so his life may be attributed to the period ca AD 250–311. He wrote a treatise titled *Symposium sive Convivium decem virginum*, a eulogy on the advantages and blessings of voluntary virginity, which does in fact match with the topic of the previously discussed two fragments of Johannes Chrysostomos⁶. It is remarkable that this is now the earliest extant fragment of the works of Methodios, the Patmiacus graecus 202 (an eleventh century codex commonly cited as ms. P) being thus far the earliest known source for his text⁷. The verso apparently presents a hitherto unidentified Greek literary prose text. As far as we have been able to establish, there is no clear connection between the texts on each side.

Recto : Hair

			<i>Symposium</i>
1	εἴ τε οὖν γένεσις ἔστι, οὐκ ἐχρήν εἶναι νόμο[υς]	(8, 16, 72)	ἦτοι οὖν γένεσις ἔστι καὶ οὐκ ἐχρήν εἶναι νόμους
5	ἢ[ε] ἡ ἀνάβασις τοῦ Νείλου ζωή ἐστι καὶ χαρὰ ἐστία[ις]. τὰ λοιπὰ		
10	ἐφεξῆς μνη- μονεύσαντες ὥς ἔτι ἐναυλ[ον] τὴν ἀκρόα[σιν] ἔχειν μοι δοκῶ,	(3, 14, 35)	καὶ τὰ λοιπὰ ἐφεξῆς μνη- μονεύσαντες ὧν ἔτι ἐναυλον τὴν ἀκρόασιν ἔχειν μοι δοκῶ
15	πρὶν ἀπο- πτῆναι καὶ δι[α-] φυγεῖν εὐε- ξάλει[πτ]ο[ι γ]ὰρ νέων ἀκου[ς-]		πρὶν ἀπο- πτῆναι καὶ δια- φυγεῖν εὐε- ξάλειπτοι γὰρ νέων ἀκου[ς-]
20	μάτων [μνημα[ι] γερόντων] εἰς μέγ[εθος καὶ] κάλ<λ>ος [ἀρε-]	(3, 8, 60)	μάτων μνημαι γερόντων εἰς μέγεθος καὶ κάλλος ἀρετῆς
25	τῆς, ὁ κα- τ' {ατ} ἀξίαν [τε καὶ] μέγεθος εἰπεῖν ἀδυ- νατῶ· ο· [	(3, 9, 18)	κατ' ἀξίαν τε καὶ μέγεθος εἰπεῖν ἀδυ- νατῶ.

⁵ Again we may compare this to Cavallo / Maehler (1987) pl. 19c (second half of V AD), we would date this hand to the late fifth (or perhaps to the early sixth ?) century AD.

⁶ This text was edited by Musurillo / Debidour (1963).

⁷ On the transmission of the text of Methodios, see Musurillo / Debidour (1963) 31–38. On the codex P, see 41. One may add that some of Methodios' extracts were preserved in the *Sacra Parallela*, and that our text may belong to a tradition of his works different from the one represented in the medieval manuscripts.

30 [ὅ]μως δ[
(traces)

ὅ μως δ' οὖν

Between 4 and 5 the parchment features a *paragraphos* 5 read εἰ, ἀνάβας

Verso : Flesh

1	πολλοὶ μὲν γὰρ [π]ολλάκις ποι- [ητ]αὶ τυγχάνου- [σι] τῶν ποιη-		μᾶν ἰωθό[ω]τως
	μάτων· οὐκ εἰσι δὲ δεσπότης.	20	[. . . νο]μίζον- τες ἀνδρ[ί]α εἶναι τὴν ἀλό[γ]- [ιστο]γ τόλμαν·
5	[τ]ὸ μὲν γὰρ [τ]ῆς τέχνης [ἐρ]γάζοντ[α]ι, τὸ		[. . .]ερ οὐδεν
	[δ]ὲ τῆς δεσ-	25	[.]ρεξ [. . .]δορη το [. . φ]ρονίμη [οὐ δ]ίκαιον ὑ-
10	ποτίας ἄλλοις παραχωροῦσ[ι]. πολλοὺς λαν- [θ]άνει τῶν νό-		[π]ὸ ἀδίκου
	[μ]ων ἡ ἱερὰ	30	[τ]υπτηθῆ- [ναι] [. . .]δικην [. . . γ]ὰρ ὑβ[ρ]
15	προχέει [κα]τὰ τῶν ἐλευ- [θ]έρων τολ-		[.]αυ[.]
		35	[.] . αυ[.]

10–11 δεσποτείας 15 ἱερὰ parchment 19 εἰωθότως (ἰωθο[ω]τως parchment) 21 ἀνδρείαν
24 perhaps ουδαν ? 25].ρεξ : the last two letters may belong to ink coming through from the other
side 27 φ]ρονίμη parchment 28 ὑ- parchment 33 ὑβ[ρ] parchment

Recto

1 εἴ τε. This is a iotacistic spelling or a variant of ἦτοι in the standard text. The resulting different syntax facilitates the omission (three words later in this phrase) of the standard text's καί. It remains unclear why the author of our parchment jumps from one oration (8) to another (3) and even within the same oration (3, 14 > 3, 8 > 3,9) ; why he omitted between lines 11–12 the words μιμητικώτατα διέλθωμεν ; and why he wrote in line 12 ὥς rather than ὅν (this occurs also in the eleventh century ms. P, on which see Debidour / Musurillo [1963] 33). The single ὅ (25) may be taken as a relative pronoun that connects the preceding passage with the following. It is not clear either what is the cause of the apparently divergent text at the end of 29 (it adds the beginning of an unexpected word in o- right before ὅμως) ; maybe only a dittography of ὅμως ?

5–8. Remarkably enough, the text ἰ [ε]ῖ ἀνάβας[ε] (l. ἀνάβας) | τοῦ Νείλου | ζωὴ ἐστι
κ[αὶ] | χαρὰ ἐστία[ι]ς « The rise of the Nile is (= “means”) life and joy for the families », does not occur in Methodios. The combination of ζωὴ + [5 words later] χαρά is found in several other Christian authors, among whom Joh. Chrys. *In Epist. ad Philipp.* (PG 62, p. 295, 48) and *De Paenitentia* (PG 60, p. 703, 55).

Verso

Parts of the text on the verso suggest that here one is dealing with a product of « Gnostic » wisdom written by an ancient pedagogue. The opening lines may thus be compared with [Joh. Chrys.], *Ecl. i–xlvi ex diversis homiliis* (PG 63, p. 655, 36) : πολλοὶ μὲν γὰρ πολλάκις ἀρρωστοῦσιν. Furthermore, a search in the TLG produced for 17–18, [κα]τὰ τῶν ἐλευ[θ]έρων, a precise parallel with Basil. Caes. *Epist.* 270, 1, 5, while for 20–23, νομίζοντες ἀνδρεί[α]ν | εἶναι τὴν ἀλό[γ]η [ι]στογ[ι] τόλμαν, one finds a matching text in Thuc. 3, 82, 4 : τόλμα μὲν γὰρ ἀλόγιτος ἀνδρεία φιλέταιρος ἐνομίσθη. See also D.H. *De Thuc.* id. 17, 14; Plut., *Quomodo adulator ab amico internoscatur*, 56c ; Ael. Arist. *Ars Rhet.*, 1, 1, 3[1], 5 ; Hermog. *Περὶ ἰδεῶν λόγου* 1, 6, 172. Remarkably enough, for most parts of the verso there seems to be no parallel available in the texts stored to date in the TLG ; see the notes below.

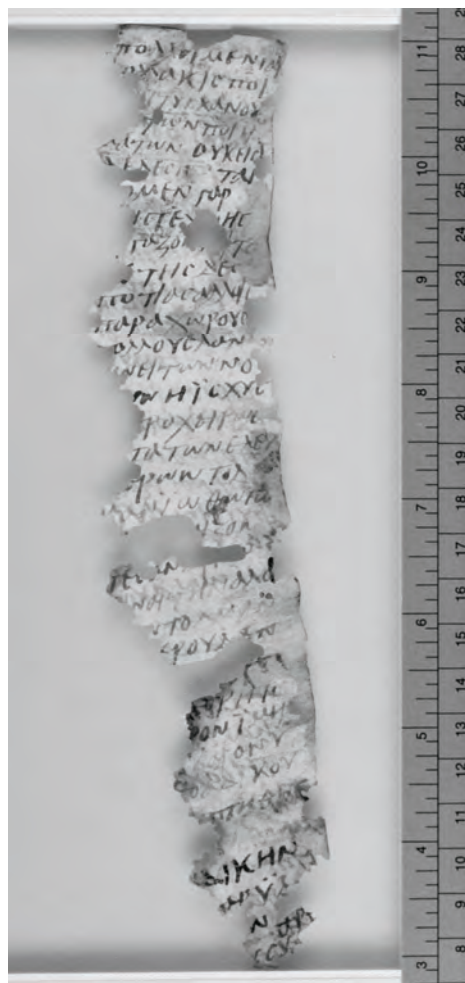
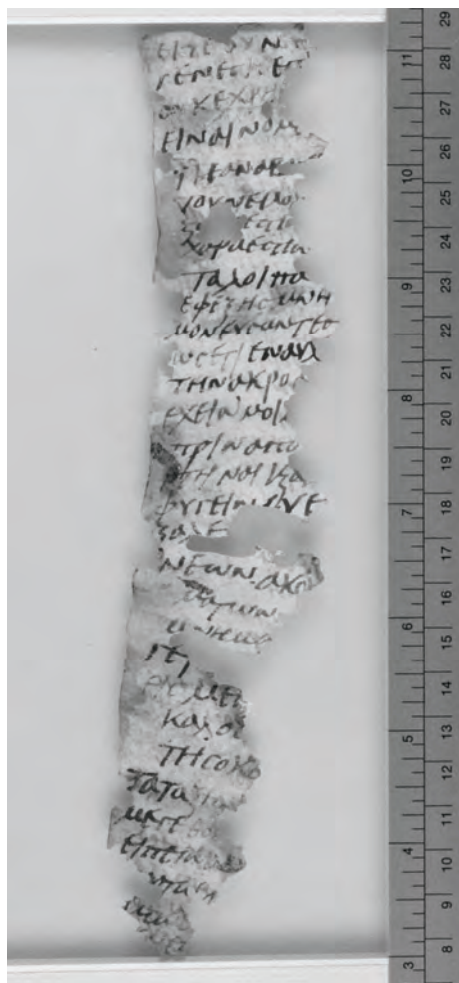
1–6. πολλοὶ μὲν γὰρ πολλάκις ποιηταὶ τυγχάνουσι τῶν ποιημάτων οὐκ εἰς δὲ δεσπόται may be translated as « For many times many people happen to be the makers of poems [or, in general : creations / creatures ?], but they are not the masters / owners ». Apparently this phrase does not occur in texts already stored in the TLG. In itself, the *topos* of πολλοί + [after 4 intervening words] πολλάκις occurs frequently enough in Greek literature between the third and the sixth century AD (such a TLG search produces ca. 200 attestations, half of which in John Chrysostomos). In a couple of Christian authors (among whom, again, John Chrysostomos) one finds a combination of words in ποιητ-, ποιημ- and δεσποτ- occurring together relatively closely (within 1 line of each other), but in each case the context is far from identical. Likewise, the combination of ποιημ- and δεσποτ- is a phenomenon found only in Christian authors, but never in a context comparable to our text. For illustrating the « Gnostic color » of this text, we refer to the (only partial) parallel expression in Men. *Sent.* 628 : πολλοὶ μὲν εὐτυχοῦσιν, οὐ φρονοῦσιν δέ.

7–12 τὸ μὲν γὰρ τῆς τέχνης ἐργάζονται, τὸ δὲ τῆς δεσποτείας ἄλλοις παραχωροῦσι. This may be translated as : « For they work on (ἐργάζονται) the “technical” aspect (τὸ ... τῆς τέχνης) but they leave (παραχωροῦσι) the aspect of mastership / ownership (τὸ ... τῆς δεσποτείας) to others (ἄλλοις). » A TLG search for a combination of ἐργαζ- + παραχωρ- or τέχνη + δεσποτεία was unproductive.

13–23 πολλοὺς λανθάνει τῶν νόμων ἢ ἰσχύς προχείρως κατὰ τῶν ἐλευθέρων τολμᾶν εἰωθότως [...] νομίζοντες ἀνδρείαν εἶναι τὴν ἀλόγιτον τόλμαν. This may be interpreted as : « The force of the laws (ἢ ἰσχύς τῶν νόμων) escapes (λανθάνει) many (πολλοὺς) <so as> to commit acts of cruelty (τολμᾶν) readily (προχείρως) against their wives (κατὰ τῶν ἐλευθέρων), feeling in their usual manner (εἰωθότως νομίζοντες) that irrational recklessness (τὴν ἀλόγιτον τόλμαν) is tantamount to (εἶναι) manliness (ἀνδρείαν). » However, the interpretation given to λανθάνει + an abstract subject ἢ ἰσχύς τῶν νόμων and connected with the infinitive τολμᾶν seems rather forced. For a similar « Gnostic » feeling, we refer to Men. *Sent.* 226 : εὐτολμος εἶναι κρίνε, τολμηρὸς δὲ μή. It is probably no coincidence that this section starts with πολλοὺς, after the preceding section on poems, poets, and owners of poems (1–12) started with πολλοί.

20. It is hard to propose a convincing solution for restoring the three letters lost in the lacuna.

27. It is again hard to propose a convincing solution for restoring the two letters lost in the preceding lacuna. Even so, one may wonder whether one should not capitalize Φρονίμη (not known to date as a woman's name). This notwithstanding, the passage could be translated as : « For a wise woman (φρονίμη) it is not right (οὐ δίκαιον) to be beaten (τυπηθῆναι) by an unjust person (ὑπὸ ἀδίκου). » But this raises the question whether a reversal in the elements « wise » (> « stupid ») and / or « unjust » (> « righteous ») would change the outcome ; in other words : is it acceptable for any woman to be beaten by any person ?



After presenting the two Chrysostomos fragments, inv. 995 and inv. 722, and the new discovery, inv. 731, offering a text by Methodios (writing also about Virginity), together with a passage that recalls Chrysostomos, we may sum up as follows. Our presentation of Christian parchments from Montserrat demonstrates :

- a) a remarkable increase in texts reflecting phrasings and thoughts stemming from John Chrysostomos ;
- b) the first attestation of the Christian author Methodios in Egypt on a parchment that is about five centuries older than the earliest medieval manuscript known to date.

In general, we wish to note that, as regards the study of early Christian texts, the collection at Montserrat has been remarkably prolific, because it has yielded not only a handful of new Chrysostomos (or at least « Chrysostomic ») texts and the new Methodios parchment, but, moreover, also a papyrus of Saint Hippolytos (see above, n. 3). Thus far, Chrysostomos was not frequently represented among Christian authors from Egypt, while both Methodios and Hippolytos were simply « unknown » in the list of such authors. We feel that their sudden appearance in this world, within the framework of the private papyrus collection of Ramon Roca Puig, can be explained more or less convincingly, but that this occasion is not the place and time to elaborate on this topic.

Bibliography

- Cavallo, G. / Maehler, H. (1987), *Greek Bookhands of the Byzantine Period (A.D. 300–800)* (BICS Suppl. 47, London).
- Hagedorn, D. / Torallas Tovar, S. / Worp, K.A. (2007), « P.Monts.Roca inv. 65 verso again », *ZPE* 160, 181–182.
- Musurillo, H. / Debidour, V.-H. (1963), *Méthode d'Olympe. Le banquet* (Sources chrétiennes 95, Paris).
- Nikolopoulos, P. (1998), *Ta nea heuremata tou Sina* (Athens).
- Noret, J. (1977), « Le palimpseste grec Bruxelles, Bibl. Roy. IV.459 », *Analecta Bollandiana* 95, 101–117.
- Politis, L. (1980), « Nouveaux manuscrits grecs découverts au Mont Sinai. Rapport préliminaire », *Scriptorium* 34, 5–17.
- Torallas Tovar, S. / Worp, K.A. (2007), « New literary texts from Montserrat : (1) A Fragment of Johannes Chrysostomos' *De Virginitate*, Ch. 73 and (2) A New Papyrus of the *Comparatio Menandri & Philistionis* », in Frösén, J. / Puroila, T. / Salmenkivi, E. (ed.), *Proceedings of the 24th International Congress of Papyrology, Helsinki 2004* (Helsinki) II 1019–1031.
- Treu, K. (1975), « Ein Berliner Chrysostomos-Papyrus (P. 6788 A) », *Stud. Patristica* 12 (= *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur* 115, Berlin) 71–75.
- Van Esbroeck, M. (1978), « Deux feuillets du Sinaiticus 492 (VIII^e – IX^e siècle) retrouvés à Leningrad », *Analecta Bollandiana* 96, 51–54.

[Acheter le livre](#)

DIE UNTERSCHIEDUNG ZWISCHEN ÖFFENTLICHER UND PRIVATGESCHÄFTLICHER SPHÄRE AM BEISPIEL DES AMTS DER *RIPARII*

Sven Tost¹

Einleitung : Forschungsgegenstand und historische Rahmenbedingungen

Ein charakteristisches Merkmal der antiken Verwaltungsorganisation scheint unter anderem darin bestanden zu haben, dass sie in umfassender Weise auf gemeinnützigem Engagement (wie dem Liturgiewesen) und bürgerlicher Initiative (wie dem Euergetismus) aufbaute – ein Umstand, der zwangsläufig zu einer engen Verflechtung öffentlicher und privater Interessen und Aufgaben führte. Die daraus resultierende Schwierigkeit einer scharfen Abgrenzung zwischen diesen beiden Interessenssphären lässt sich besonders deutlich an der durch die Patrociniumsbewegung im spätantiken Ägypten und anderswo hervorgerufenen Überschneidung öffentlich-staatlicher und privat-grundherrschaftlicher Verwaltungsbereiche beobachten.

Die ältere Forschungsmeinung hatte diese Konstellation – wohl nicht zuletzt in einer Vorausschau auf den Feudalismus des europäischen Mittelalters – primär unter dem Blickwinkel eines natürlichen Gegensatzes und aufkommenden Konkurrenzverhältnisses zwischen staatlicher Zentralgewalt und privater Grundherrschaft betrachtet. Letztere habe sich schließlich gegen die Autorität des Staates durchsetzen können, was in weiterer Folge zu einer Konzentration von Herrschafts- und Machtverhältnissen in Händen einiger weniger lokaler Großgrundbesitzer geführt habe². In Anlehnung an Max Webers auf die Moderne bezogenes Anschauungsmodell könnte in diesem Zusammenhang auch von einer Transformation bürokratischer in patrimoniale und patriarchale Herrschafts- und Verwaltungsstrukturen gesprochen werden³.

Zumindest in der papyrologischen Forschung hatte sich spätestens seit den frühen 1980er Jahren eine andere, etwas differenziertere Sichtweise durchzusetzen begonnen⁴. Die Repräsentanten der lokalen Eliten wurden nicht mehr ausschließlich als eigenmächtig handelnde und von Eigeninteressen geleitete Akteure gesehen, sondern auch in ihrer Rolle als im öffentlich-staatlichen Auftrag agierende Funktionäre erkannt. Diese Neubewertung brachte freilich mit sich, dass eine Unterscheidung zwischen öffentlichen und privaten Tätigkeitsbereichen dadurch zusätzlich erschwert wurde. Besonders problematisch erweist sich dieser Umstand hinsichtlich einer Einschätzung des Kräfteverhältnisses im Bereich der Exekutivgewalt. Anhand des Amtes der mit der Organisation des lokalen Polizei- und Sicherheitswesens im spätantiken Ägypten befassten *riparii* soll im Folgenden der Versuch

¹ Der vorliegende Beitrag entstand im Rahmen des Teilprojekts S 10809–G18 «Police Authorities in Late Antique Egypt» des vom Fonds zur Förderung der wissenschaftlichen Forschung in Österreich (FWF) finanzierten und an der Universität Wien angesiedelten Nationalen Forschungsnetzwerks (NFN) «Imperium and Officium. Comparative Studies in Ancient Bureaucracy and Officialdom».

² Vgl. Gelzer (1909); Oertel (1917); Hardy (1931) bis hin zu allgemeinen Überblicksdarstellungen jüngeren Datums wie Demandt (2007).

³ Nach Weber (1980) 580 beruhen patriarchale und die aus ihnen hervorgegangenen patrimonialen Strukturen im Allgemeinen «nicht auf der Dienstpflicht für einen sachlichen, unpersönlichen Zweck und der Obödienz gegenüber abstrakten Normen, sondern (...) auf streng persönlichen Pietätsbeziehungen». Im Gegensatz dazu sind bürokratische Strukturen ausschließlich rationalen Erwägungen und sachlichen Zwecken unterworfen und «appellieren an den Sinn für abstrakte Legalität». Einer ähnlichen Diktion bediente sich beispielsweise Schuller (1975) im Fazit seiner allgemeinen Ausführungen über negativ konnotierte Aspekte des spätantiken Verwaltungswesens.

⁴ Von entscheidendem Einfluss und aufbauend auf Rémondon (1974) vor allem Gasco (1976) und (1985); vgl. allgemein Keenan (1993) und Banaji (2001).

unternommen werden, die Grauzone zwischen öffentlich-staatlicher und privat-grundherrschaftlicher Verwaltungssphäre genauer auszuloten⁵.

Das Fallbeispiel der *riparii*

Das Amt der *riparii* bietet sich für eine solche Studie aus mehreren Gründen an : Zum einen kann hier auf eine besonders reichhaltige Dokumentation im papyrologischen Urkundenmaterial zurückgegriffen werden⁶. Zum anderen ist das Beispiel der *riparii* wegen deren Stellung und Amtsgewalt besonders prädestiniert, den Handlungsspielraum und die Durchsetzungskraft einer öffentlich-staatlichen Exekutive gegenüber allfälligen Interventionen seitens privater Grundherren einer Überprüfung zu unterziehen. Alle bisherigen Versuche einer systematischen Zusammenfassung des Polizei- und Sicherheitswesens im spätantiken Ägypten suggerieren insofern eine faktische Entmachtung der *riparii*, als sie von einer sukzessiven Einschränkung ihres Kompetenzbereichs ausgehen. Dies wird mit einem Wandel des Amtes – von leitenden Verwaltungsbeamten auf Gauebene zu untergeordneten dörflichen und später sogar in privaten Diensten stehenden Polizei- und Exekutivorganen – in Zusammenhang gebracht⁷.

Dieser Eindruck stützt sich hauptsächlich auf die in den Papyri überlieferten Varianten der Amtstitulatur, welche vor allem die nähere Angabe des Amtsbereichs betreffen. Während in Urkunden aus der Zeit der Einführung des Amtes um die Mitte des 4. Jh. stets der betreffende Gau, d.h. der Verwaltungsbezirk einer *civitas* (νομός), als Amtsbereich angeführt worden ist, wurde diese Angabe seit der 2. Hälfte des 4. Jh. gelegentlich durch eine Nennung der jeweiligen *civitas* (πόλις) ersetzt. Einzelnen Dokumenten des 6. Jh. ist auch der Hinweis auf einen dörflichen Einsatzbereich (κώμη) zu entnehmen. Einige wenige Zeugnisse aus der zweiten Hälfte des 6. Jh. und der ersten Hälfte des 7. Jh. scheinen schließlich gar auf eine Zuständigkeit im Bereich der privaten Domänenverwaltung (οἰκος) Bezug zu nehmen⁸.

Können diese Varianten als ein Indiz für die eingangs erwähnte und von Weber entlehnte « Transformation bürokratischer in patrimoniale und patriarchale Strukturen » gewertet werden ? Eine neuerliche Sichtung des Materials, welche dem Umstand unterschiedlicher Urkundentypen und Verwendungszwecke sowie dem Versuch einer Differenzierung zwischen offizieller Amtsausübung und privatgeschäftlichen Angelegenheiten stärker Rechnung trägt, legt einen anderen Schluss nahe und zieht damit gleichzeitig die bisher gängige Auffassung über die Entwicklung und hierarchische Einordnung des Amtes der *riparii* in Zweifel. Das Quellenmaterial für diese Untersuchung sind Schriftstücke, die aus der Korrespondenz und den Akten der *riparii* selbst stammen oder sie zumindest nennen.

Urkundentypen und Verwendungszwecke

Anhand von Urkundentypen und Verwendungszwecken können drei Arten eines Urkundenverkehrs unterschieden werden : 1. die Korrespondenz zwischen Privatpersonen und Behörden, die im Folgenden als « offizieller Urkundenverkehr » bezeichnet wird ; dazu

⁵ Zum Amt der *riparii* : Wilcken (1912) 415–416 ; Oertel (1917) 284–286 ; Rouillard (1928) 163–167 ; Lallemand (1964) 163–164 ; Keenan (1974) 292–293 ; Rémondon (1974) 21–24 ; Gascou (1985) 5–6 und 43–46 ; Lewis (1997) 44, s.v. ῥιπάριος ; Torallas Tovar (2001) sowie P.Harr. II 218, Einl. und Komm. Z. 2 ; P.Köln V 234, Einl. ; P.Neph. 20, Einl. und Komm. Z. 3 und 22 (unter anderem zum möglichen griechischen Äquivalent ἐπὶ τῇ ἐκβολῇ für das lateinische *riparius*) ; P.Harrauer 58, Komm. Z. 2 ; PSI Com. 20, Komm. Z. 4 ; SPP III² 86, Komm. Z. 2.

⁶ Gegenwärtig 112 papyrologische Zeugnisse in griechischer Sprache, die in Editionen vorliegen, ohne dass hier eine nähere Differenzierung in Hinblick auf Sammelurkunden oder Duplikate getroffen wird.

⁷ In nachdrücklicher Weise zuletzt : Torallas Tovar (2000).

⁸ Vgl. Oertel (1917) 284–286 gegenüber Rouillard (1928) 163–167 ; Hardy (1931) 71 ; Lallemand (1964) 163–164 ; Torallas Tovar (2001) 132–134 ; Palme (2004) 842 ; Fikhman (2006a) 44.

zählen Eingaben und Petitionen, Gestellungsbürgschaften und Liturgenvorschläge, Quittungen und andere Briefe, die einzelne Personen oder Kollektive an Amtsorgane richteten, sowie allenfalls darauf Bezug nehmende Antwortschreiben und Anordnungen der Behörden⁹; 2. der « verwaltungsinterne Urkundenverkehr », worunter die schriftliche Kommunikation zwischen einzelnen Amtsträgern oder Instanzen der öffentlichen Verwaltung sowie eine damit verbundene Buchhaltung zu verstehen sind: diverse Anordnungen, Haft- und Überstellungsbefehlen, Gestellungsbürgschaften, Gutachten, Berichte und Bestätigungsschreiben, Prozess- und Sitzungsprotokolle, Quittungen, Auflistungen, Abrechnungen, interne Eingaben und Petitionen¹⁰; 3. der « privatgeschäftliche Urkundenverkehr », welcher Privatbriefe, Verträge, Lieferungskäufe, Schuldscheine, Quittungen, Abrechnungen und Ähnliches umfasst¹¹.

Für die hier behandelte Fragestellung gilt es zudem zu berücksichtigen, welche Rolle den *riparii* in den betreffenden Schreiben zukam, d.h. ob sie in ihrer offiziellen Funktion angesprochen oder als Privatpersonen involviert waren. Ein Blick auf die Verteilung innerhalb der Gesamtevidenz lässt zunächst – wenig überraschend – eine deutliche Gewichtung in Bezug auf deren offizielle Amtsausübung im öffentlichen Umfeld erkennen. Lediglich 23 Urkunden – das entspricht etwa einem Fünftel der Gesamtevidenz – sind einer ersten Durchsicht zufolge in einem « privatgeschäftlichen » Ambiente verortet. Die übrigen vier Fünftel sind etwa zur einen Hälfte dem Bereich des « offiziellen », zur anderen Hälfte dem des « verwaltungsinternen Urkundenverkehrs » zuzuordnen. Zieht man nun weiters in Betracht, welche Rolle dem *riparius* dabei jeweils zufiel, so ändert das nichts Wesentliches am Gesamteindruck. Bei drei Urkunden fällt die Erwähnung der offiziellen Funktion als Amtsträger in den Kontext « privatgeschäftlicher » Angelegenheiten¹². Zwei Dokumente aus « offiziellem » sowie ein weiteres Schriftstück aus « verwaltungsinternem » Milieu betreffen ihn ausschließlich in seiner Eigenschaft als Privatperson¹³.

⁹ Eingaben und Petitionen: CPR XIV 48, P.Cair.Goodsp. 15, P.Cair.Masp. I 67091, 67092 und 67093, III 67295, P.Cair.Preis. 2 und 3, P.FuadUniv. 16, P.Harr. II 218, P.Herm. 19, P.Köln V 234, P.Leid.Inst. 61, P.Lips. I 37, P.Mil. II 45 (= SB VI 9515), P.Oxf. 6, P.Oxy. XVI 1885, XIX 2235, XX 2268 (?), XLVIII 3393, LX 4090, LXVII 4614 (?), LXVIII 4684 (?), P.Rain.Cent. 99, P.Select. 8, P.Stras. VIII 749 (?), SB VI 9527, XVIII 13127 (= P.Bon. 22) und 13596, XXIV 15970 (= P.Gron.Amst. 1), XXVI 16817 (= PSI IX 1061 descr.). Gestellungsbürgschaften und Liturgenvorschläge: P.Cair.Masp. II 67252, III 67296, 67297 und 67328, P.Flor. III 284, SB XVI 12384 und 12385 (= SB XIV 11350 und 11351). Quittungen: CPR XIV 32, P.NYU I 4, P.Princ. II 94, SB XIV 11378. Schuldanerkenntnis: P.Lond. V 1687. Rechenschaftsbericht: P.Oxy. VI 897. Behördliche Antwortschreiben und Anordnungen: P.Cair.Masp. III 67281, P.Oxy. LXIII 4377.

¹⁰ Anordnungen: P.Flor. III 304, P.Mich. XVIII 794, P.Oxy. VIII 1101, P.Ross.Georg. III 23, W.Chr. 469 (= Sel.Pap. II 228). Haft- und Überstellungsbefehle: BGU XIX 2772, P.Amh. II 146 (= M.Chr. 76), P.Oxy. XIX 2229, PSI I 47. Gestellungsbürgschaften: P.Lips. I 49, P.Lond. V 1648 und 1649. Gutachten: P.Rein. II 92. Berichte und Bestätigungsschreiben: P.Harrauer 58, P.Lond. III 653 (S. 241), P.Oxy. XIX 2233, PSI Com. 20, SB XVIII 13251 (= SB III 6004). Prozess- und Sitzungsprotokolle: P.Lond. V 1650, P.Oxy. XVI 1877 (= Sel.Pap. II 250, ChLA XLVII 1407 und CPL, Annexe 14), XVII 2110 (= Sel.Pap. II 240). Quittungen: P.Iand. III 37, P.Lips. I 62, SB XIV 11358, SPP III² 9. Auflistungen: CPR XXII 56, SPP X 252. Abrechnungen: P.Cair.Masp. I 67054 und 67058, II 67147 und 67210, III 67287, P.Flor. III 297, P.Lond. I 113.7 (S. 217), P.Oxy. VIII 1147, XVI 1920 (= P.Oxy. I 154, Rekto und Sel.Pap. II 408) und 2032, P.Sorb. II 69. Interne Eingaben und Petitionen: P.Oxy. VI 904, VII 1033 (= W.Chr. 476 und Sel.Pap. II 296), P.PalauRib. 4 (= SB X 10657), P.Vind.Tand. 34 (?), SB XX 15175 (?).

¹¹ Privatbriefe: P.FuadUniv. 8, P.Oxy. XVI 1834 und 1854, SB V 7635 und XXII 15471. Verträge: CPR I 30, Fr. 2 (= M.Chr. 290 II), P.Cair.Masp. III 67325, Rekto IV, P.Flor. III 281, P.Oxy. LVIII 3942 und 3949, SB I 4666, SPP III 343 (?). Lieferungskäufe: BGU XII 2198. Schuldscheine: P.Erl. 67, P.Flor. III 313, P.Lond. V 1844, SPP III² 138 (= SB I 4828). Quittungen: P.Mich. XIV 683, SB VI 9018 (= O.Mich. I 151), SPP III² 86. Abrechnungen: P.Cair.Masp. III 67143, P.Oxy. XVI 2039 und LV 3805.

¹² P.Oxy. XVI 1834, 1854 und LV 3805.

¹³ Sowohl in den « offiziellen » Schriftstücken P.Princ. II 94 und SB XIV 11378 als auch im « verwaltungsinternen » P.Sorb. II 69 als Steuerzahler oder zur näheren Bezeichnung des steuerpflichtigen Kollektivs / Landguts (κληρονόμοι, κτήμα, τόπος).

Vergleich in Hinblick auf Amtstitulatur und Angabe des Amtsbereichs

Einen ebenso interessanten Vergleich wie aufschlussreichen Einblick gewährt eine nähere Untersuchung zum Gebrauch der Amtstitulatur. Auch hier können mehrere Arten von Amtstitulaturen unterschieden werden, welche entweder einem « offiziellen » oder einem « privaten » Schema zugeordnet werden können. Das « offizielle » Schema setzt sich aus zwei Elementen zusammen : 1. der Bezeichnung des Amtsträgers (*riparius*) oder des gleichnamigen Amtes (*riparia*) und 2. der expliziten Angabe eines öffentlichen Amtes- bzw. Kompetenzbereichs. Dieses Schema begegnet in mehreren, möglicherweise vom jeweiligen lokalen oder zeitlichen Gebrauch abhängigen Varianten, die sich in ihrem strukturellen Aufbau aber nicht grundsätzlich von einander unterscheiden (vgl. nachstehende Tabelle) :

Variante	Amtsbezeichnung	Amtsbereich
VN1	ῥιπάριος	νομοῦ Ἑρμοπολ(ε)ίτου ¹⁴
VN2	ῥιπάριος	τοῦ Ἡρακλεοπολίτου ¹⁵
VN3	ῥιπάριος	Ἑρμο(υ)πολ(ε)ίτου ¹⁶ Ὁξυρυγγ(ε)ίτου ¹⁷
VC1	ῥιπάριος/ῥιπαρία	τῆς Ἀρσινοϊτῶν πόλεως ¹⁸ τῆς Ἡρακλεοπολιτῶν πόλεως ¹⁹ τῆς Ἡρακλέους πόλεως ²⁰ τῆς Ὁξυρυγγιτῶν πόλεως ²¹ τῆς Ὑψηλιτῶν πόλεως ²²
VC2	ῥιπάριος	τῆς Ἀνταιοπολιτῶν ²³ τῆς Ὁξυρυγγιτῶν ²⁴ τῆς Ὁξυρύγγου ²⁵

¹⁴ 6 Belege : P.Cair.Goodsp. 15, 2 (Hermupolis, 362) ; P.Cair.Preis. 2, 2–3 sowie 3, 2–3 (beide Hermupolis, 362) ; P.Lips. I 37, 3–4 (Hermupolis, 389) ; P.Lond. V 1648, 3–4 (Hermopolites, 373) ; P.Rain.Cent. 99, 3 (Hermopolites, 451).

¹⁵ P.Oxf. 6, 1–2 (Herakleopolites, 350).

¹⁶ 3 Belege : P.Lond. V 1649, 4–5 (Hermopolites, 373) ; SB XVI 12384, 1–3 (= SB XIV 11350 ; Hermopolites, 362) sowie 12385, 1–2 (= SB XIV 11351 ; Hermopolites, 362).

¹⁷ 14 Belege : P.Harr. II 218, 2 (Oxyrhynchos, 350) ; P.Leid.Inst. 61, 3 (Oxyrhynchites, 366 ?) ; P.Mich. XVIII 794, 3 (Herakleopolis, Anfang 6. Jh.) ; P.Oxy. VI 897, 3 (Oxyrhynchites, 346) ; VII 1033, 3 (= W.Chr. 476 = Sel.Pap. II 296 ; Oxyrhynchos, 392), XIX 2233, 2 (Oxyrhynchites, 350) sowie 2235, 1 (Oxyrhynchites, 346) ; XLVIII 3393, 3 (Oxyrhynchos, 365) ; LX 4090, 4–5 (Oxyrhynchites, 352) ; LXIII 4377, 5 (Oxyrhynchos, 369) ; LXVIII 4684, 3 (Oxyrhynchos, 431) ; P.PalauRib. 4, 1 (= SB X 10657 ; Oxyrhynchos, 4. Jh.) ; P.Rein. II 92, 6–7 (Oxyrhynchos, 393) ; P.Select. 8, 3 (Oxyrhynchites, 421).

¹⁸ 3 Belege : CPR XIV 32, 6–7 (Arsinoiton Polis, 655 oder 670 ?) ; SB I 4666, 5–6 (Arsinoites, 659) ; [SPP III² 138, 2 (Arsinoiton Polis ?, 6. Jh.)].

¹⁹ PSI Com. 20, 4 (Oxyrhynchos, 5./6. Jh.).

²⁰ Hier in Zusammenhang mit der Bezeichnung für das Amt selbst (ῥιπαρία) : CPR XIV 48, 3 (Herakleopolis [?], 506).

²¹ SB XXIV 15970, 2 (= P.Gron.Amst. 1; Oxyrhynchos, 455) ; vgl. zudem eine direkte Bezugnahme in P.Oxy. XVI 1885, Fr. 1, 13 (Oxyrhynchos, 509).

²² P.Lips. I 49, 3–4 (Hypselis, 372).

²³ P.Flor. III 281, 4–5 (Aphrodite, 517).

²⁴ 4 Belege : P.Köln V 234, 3 (Oxyrhynchites, 431) ; P.Oxy. XVI 1877, Verso 15 (= Sel.Pap. II 250, ChLA XLVII 1407, CPL, Annexe 14 ; Oxyrhynchos, ca. 488) sowie LXVII 4614, 1 (Oxyrhynchos, spätes 5. Jh.) ; SB XVIII 13596, 3 (Oxyrhynchites, 464).

²⁵ P.Mil. II 45, 3 (= SB VI 9515; Oxyrhynchos, 449).

Variante	Amtsbezeichnung	Amtsbereich
VC3	ῥιπάριος	Ἀνταίου ²⁶ Ἀρσινόης ²⁷ Ἀρσινόων πόλεως ²⁸ Ἑρμουπόλεως ²⁹
VK1	ῥιπάριος	κόμης Ἀφροδίτης τοῦ Ἀνταιοπολίτου νομοῦ ³⁰

Aus der Übersicht ist recht deutlich zu ersehen, dass als Amtsbereich in der Regel entweder der νομός (VN1, VN2, VN3) oder die mit dessen Verwaltungsterritorium zusammenfallende *civitas* (VC1, VC2, VC3) genannt wird. Als Ausnahme ist das in mehreren Zeugnissen aus Aphrodite nachweisbare Titulatschema zu betrachten, demzufolge die *riparii* aufgrund der Angabe ihres Kompetenzbereichs mit κόμης Ἀφροδίτης τοῦ Ἀνταιοπολίτου νομοῦ als vermeintliche Dorffunktionäre aufgefasst werden könnten. Es gilt hier jedoch zu berücksichtigen, dass Aphrodite lediglich seinem Status nach eine κόμη war, ansonsten aber aufgrund seines urbanen Charakters, seiner Siedlungsgröße und seines Einzugsgebiets als ehemalige ptolemäische μητρόπολις durchaus die Funktion eines lokalen Verwaltungszentrums erfüllte – und deshalb wohl auch die Einrichtung eines Amtes der *riparii* für notwendig erachtet wurde³¹. Das « private Schema » kann in einer zwei-, drei- und vierteiligen Variante auftreten, wobei letztere eine Kombination aus der zwei- und dreiteiligen Form darstellt (vgl. nachstehende Tabelle) :

Variante	Amtsbezeichnung	Domäne/Sozialverband	Präposition + Herkunft	
VP2	ῥιπάριος/ῥιπαρία	οἴκου Θέωνος ³² τοῦ ἐνδόξου οἴκου Προέκτης ³³	–	–
VP3	ῥιπάριος	–	ἀπὸ	τῆς Ἑρμουπολιτῶν ³⁴ τῆς Ὀξυρυγχιτῶν πόλεως ³⁵
VP4	ῥιπάριος	τοῦ εὐαγοῦς οἴκου τοῦ ἐνδόξου οἴκου Ἀπίωνος τοῦ ἐνδόξου ἡμῶν οἴκου	ἀπὸ / ἀφ'	Ἑρακλέους πόλεως ³⁶ Ἑρακλέους πόλεως ³⁷ τῆς Ὀξυρυγχιτῶν πόλεως ³⁸

Der « private » Charakter ist bei der dreiteiligen Variante (VP3) noch am ehesten augenfällig : Sie besteht aus der Amtsbezeichnung und der mit ἀπὸ eingeleiteten Herkunftsangabe (*origo*). Da die betreffenden Amtsträger für gewöhnlich aus dem städtischen Kerngebiet der *civitates* stammten, unterscheidet sich das « private » vom « offiziellen

²⁶ P.Cair.Masp. I 67058, vi, 12 (Aphrodite, 549/550 ?).

²⁷ SB VI 9527, 1–2 (Arsinoites, 385–412).

²⁸ P.Ross.Georg. III 23, Verso 3 (Arsinoites, Ende 7. Jh.).

²⁹ P.Flor. III 313, 4–5 (Hermupolis, 449) ; in SB XVIII 13251, 6 (= SB III 6004) beschränkt sich die Angabe auf τῆς πόλεως.

³⁰ 8 Belege : P.Cair.Masp. I 67091, 2–4 (Aphrodite, 528 ?) ; 67092, 1–3 (Aphrodite, 553) ; 67093, Fr. 1, 1–3 (Aphrodite, 553) ; III 67296, 2 (Aphrodite, 535) ; 67297, 2 (Aphrodite, 535) ; 67328, i, 2 ; ii, 2 ; iii, 3–4 ; iv, 3–4 ; v, 3 ; vi, 3 ; vii, 3 ; viii, 2 ; ix, 3–4 ; x, 3 ; xi, 3 ; xii, 3–4 (Aphrodite, 521) ; P.Flor. III 284, 3 (Aphrodite, 538) ; P.Lond. V 1687, 4–6 (Aphrodite, 523).

³¹ Vgl. Palme (2004) 841–842.

³² P.Oxy. XVI 2039, 1 (Oxyrhynchos, 562/563 ?) ; mit Azzarello (2006) hier wohl wiederum in Zusammenhang mit der Bezeichnung für das Amt selbst (ῥιπαρία).

³³ P.Erl. 67, 24–25 (Herakleopolis, 591).

³⁴ BGU XII 2198, 6–7 (Hermupolis, 545 oder 560 ?).

³⁵ P.Oxy. LVIII 3949, 6–11 (Oxyrhynchos, 610).

³⁶ CPR I 30, Fr. 2, 52 (= M.Chr. 290 II ; Herakleopolis, 6./7. Jh.).

³⁷ SPP III² 86, 2–3 (Herakleopolis, 593).

³⁸ P.Oxy. LVIII 3942, 7–11 (Oxyrhynchos, 606).

Schema » in vielen Fällen lediglich durch den zusätzlichen Gebrauch der Präposition ἀπό. Die zweiteilige Variante (VP2) entbehrt eines solchen eindeutigen formalen Erkennungs- und damit auch Unterscheidungsmerkmals. Ihr Charakter ist lediglich am inhaltlichen Kontext festzumachen, weshalb sie leicht mit dem « offiziellen » Pendant verwechselt werden könnte.

Doch findet sich im Gegensatz zu diesem kein öffentlicher Amts- bzw. Kompetenzbereich, sondern ein Domänenverband (οἶκος) angeführt. Es dürfte sich dabei um jene Fälle handeln, in denen ein Großgrundbesitzer die Obsorge (*cura*) und die Finanzierung (*munus*) öffentlicher Aufgaben im Bereich der Verwaltung einer *civitas* übernommen hat und damit auch zum Geldgeber und de facto zum Vorgesetzten des *riparius* geworden ist. Auf eine mögliche Erklärung für dieses Phänomen wird später noch einzugehen sein. Was auf den ersten Blick hin als wenig relevant abgetan werden könnte, gewinnt in Bezug auf einen Vergleich mit der zuvor getroffenen Kategorisierung unterschiedlicher Arten eines Urkundenverkehrs (« offiziell » und « verwaltungsintern » gegenüber « privatgeschäftlich ») eine neue Qualität.

Im Vordergrund steht vor allem die Frage, inwieweit sich übereinstimmende Muster zwischen der Art des Schriftverkehrs und dem Schema der Titulatur feststellen lassen? Die Verteilungsrelation zwischen einem « offiziellen » und einem « privaten Schema » der Amtstitulatur fällt zunächst einmal stärker aus, als dies bei der Unterscheidung zwischen « offiziellem », « verwaltungsinternem » auf der einen und « privatgeschäftlichem Urkundenverkehr » auf der anderen Seite der Fall gewesen ist: Nicht weniger als 52 der 59 auswertbaren Belege nehmen auf ein « offizielles Schema » Bezug. Der Gebrauch eines « privaten Schemas » (VP2, VP3, VP4) ist lediglich bei etwa einem Achtel, konkret in 7 Fällen nachweisbar. Das « offizielle Schema » führt in 24 Urkunden den vomός (VN1, VN2, VN3), in 20 Zeugnissen die *civitas* (VC1, VC2, VC3) sowie in 8 Dokumenten die als Ausnahmefall zu betrachtende κόμη Ἀφροδίτης (VK1) als Amtsbereich an.

Die wichtigste Erkenntnis lässt sich nun daraus ableiten, dass das « offizielle Schema » der Amtstitulatur – wie anhand von vier Beispielen nachgewiesen werden kann – durchaus auch im « privatgeschäftlichen » Kontext auftreten konnte: So findet sich etwa der zwischen dem Hirten Αὐρήλιος Βίκτωρ, Sohn des Ψάιος, aus der κόμη Ἀφροδίτης als Pächter und dem im Range eines Ratsherrn (πολιτευόμενος) stehenden *riparius* Φλάουιος Πανόλβιος als Grundherrn aufgesetzte Pachtvertrag P.Flor. III 281 an letzteren in dessen offizieller Anrede als ῥιπάριος τῆς Ἀνταιπολιτῶν (= VC2) gerichtet. In P.Flor. III 313 lässt eine gewisse Αὐρηλία Λία, Tochter eines Διόσκορος, aus dem ἐποίκιον Ἰλίου ihrem als αἰδέσιμος πολιτευόμενος ῥιπάριος Ἑρμουπόλεως (= VC3) angesprochenen Gläubiger Αὐρήλιος Ἡρακλέων einen Schuldschein über ein Darlehen von 4 *solidi* ausstellen. Ein weiterer Schuldschein liegt im Fragment SPP III² 138 vor, mit dem der Eisenschmied Κομῆς einem κόμης καὶ ῥιπάριος ταύτης (zu ergänzen wohl :) τῆς Ἀρσινωιτῶν πόλεως (= VC1) den Erhalt eines Darlehens bestätigte. Vom einem zwischen einem Dörfler namens Αὐρήλιος Ἀνοῦπ und dem in der Anrede als ὁ λαμπρότατος ῥιπάριος ταύτης τῆς Ἀρσινωιτῶν πόλεως (= VC1) bezeichneten Ἀποφους abgeschlossenen Vertrag ist mit SB I 4666 nur noch der Textbeginn erhalten. Im Gegensatz dazu hat das « private Schema » – dem vorliegenden gegenwärtigen Befund nach zu urteilen – niemals in « offizielle » oder « verwaltungsinterne » Dokumente Eingang gefunden, sondern wurde ausschließlich in « privatgeschäftlichem » Umgang gebraucht.

Ergebnis und Schlussfolgerung

Dieses Ergebnis legt nun einerseits den Schluss nahe, dass die Amtstitulatur als ein offensichtlich verlässliches Kriterium für die Unterscheidung zwischen offiziellen Aufgaben, welche die *riparii* in ihrer Eigenschaft als öffentliche Funktionäre wahrgenommen haben, und privaten Geschäftsangelegenheiten, denen sie außerhalb ihrer offiziellen Funktion

nachgegangen sind, herangezogen werden kann; es bedeutet andererseits, dass die gelegentlich vertretene Auffassung von einer fortlaufenden « Abwertung » des Amtes der *riparii* nunmehr als endgültig widerlegt betrachtet werden kann: Am Amtes- bzw. Kompetenzbereich der *riparii* dürfte sich im Laufe der Zeit entgegen früherer Ansichten nichts Wesentliches geändert haben. Ausgehend vom ältesten bis hin zum jüngsten Zeugnis waren diese für die Leitung des Polizei- und Sicherheitswesens auf Gauebene verantwortlich.

Eine im Kontext der Amtstitulatur erfolgte Nennung der πόλις ist keinesfalls als ein Indiz für einen möglichen städtischen Amtsbereich zu werten, sondern vielmehr auf die πόλις als Verwaltungszentrum der auch das Umland (ἐννορία) umfassenden *civitas* sowie Amtssitz der *riparii* zu beziehen und folglich mit dem νομός gleichzusetzen. Bisherige Beweise für ein gleichnamiges dörfliches Amt stützen sich ohne Ausnahme auf die Evidenz der κόμη Ἀποδοίτης und sind aufgrund deren Ausnahmestellung zu relativieren. Mögliche Anhaltspunkte für in Privatdiensten eines Großgrundbesitzers oder dessen Domäne stehende *riparii* bleiben auffälligerweise allein auf den Bereich « privatgeschäftlicher » Kommunikation und Aufzeichnungen beschränkt. Sie lassen nicht zuletzt auf einen « inoffiziellen » oder « internen » Gebrauch der « privaten Schemata » schließen, der zum Teil auch als unmittelbar zweckgebunden und strategisch motiviert aufgefasst werden könnte³⁹.

Schließlich konnte auf diese Weise eine persönliche Nähe und enge Verbindung zu einer mächtigen Persönlichkeit suggeriert werden. Da ein Großteil der Bevölkerung nicht unbedingt eine genaue Vorstellung über die hierarchische Struktur der öffentlich-staatlichen Administration gehabt haben muss, mit großer Wahrscheinlichkeit aber vage über die Macht- und Vermögensverhältnisse vor Ort Bescheid wußte, könnte eine solche Vorgehensweise dem betreffenden Amtsträger nicht nur höheres Ansehen, sondern vielleicht auch eine stärkere Verhandlungsposition und bessere Konditionen bei privaten Geschäftsabschlüssen – seien es nun Heulieferungskäufe, Werkverträge oder Lohnzahlungen – eingetragen haben⁴⁰. Die Wiedergabe eines « privaten Schemas » in den Urkunden könnte demzufolge auch als ein rhetorisches Mittel zur Erfüllung privater Geschäftsinteressen gedient haben, welches gleichzeitig aber auch die persönlichen Beziehungen und sozialen Netzwerke des betreffenden Amtsträgers sowie dessen Status und gesellschaftliche Verortung in der Außenwahrnehmung durch die eigene Umwelt widerzuspiegeln scheint.

Literaturverzeichnis

- Azzarello, G. (2006), « P.Oxy. XVI 2039 e la nascita della *domus gloriosa* degli Apioni », *ZPE* 155, 207–228.
 Banaji, J. (2001), *Agrarian Change in Late Antiquity. Gold, Labour, and Aristocratic Dominance* (Oxford).
 Demandt, A. (2007), *Die Spätantike* (2. Auflage, *Handbuch der Altertumswissenschaft* III.6, München).
 Fikhman, I. (2006a), « On the Structure of the Egyptian Large Estate in the Sixth Century », in Jördens (2006) 42–47.
 Fikhman, I. (2006b), « Großgrundbesitz und Munizipalverfassung im spätrömischen Ägypten (nach den oxyrhynchitischen Papyri) », in Jördens (2006) 118–137.
 Gascou, J. (1976), « L'institution des bucellaires », *BIFAO* 76, 143–156.
 Gascou, J. (1985), « Les grands domaines, la cité et l'Etat en Egypte byzantine », *Travaux et Mémoires* 9, 1–90.
 Gelzer, M. (1909), *Studien zur byzantinischen Verwaltung Ägyptens* (*Leipziger Historische Anhandlungen* 13, Leipzig).

³⁹ Urkunden, die den *riparius* als Zeugen in Vertragstexten oder im Nachgehen eigener Geschäftstätigkeiten zeigen (P.Erl. 67; CPR I 30, Fr. 2; BGU XII 2198; P.Oxy. LVIII 3942 und 3949; SPP III² 86), sind mithin grundsätzlich von jenen Dokumenten einer « internen » Buchhaltung zu unterscheiden, die ihn oder dessen Amt in einer offiziellen Funktion betreffen (P.Oxy. XVI 2039). Letzterer Umstand liegt wiederum in der Einbindung der Domänen bzw. deren Besitzer in staatlich-öffentliche Angelegenheiten begründet; vgl. Liebeschuetz (2001) 195–196 gegenüber Fikhman (2006b) 133–137.

⁴⁰ Vgl. BGU XII 2198 (Heulieferungskauf); P.Oxy. LVIII 3942 (Werkvertrag mit Töpfer); SPP III² 86 (Quittung über Lohn eines Bauern für Bewässerungsarbeiten).

- Hardy, E.R. (1931), *The Large Estates of Byzantine Egypt* (New York).
- Jördens, A. (Hrsg.) (2006), *Itzhak F. Fikhman, Wirtschaft und Gesellschaft im spätantiken Ägypten. Kleine Schriften (Historia Einzelschriften 192, Stuttgart)*.
- Keenan, J.G. (1974), « The Names Flavius and Aurelius as Status Designations in Later Roman Egypt », *ZPE* 13, 282–303.
- Keenan, J.G. (1993), « Papyrology and Byzantine History », *BASP* 30, 137–144.
- Lallemant, J. (1964), *L'administration civile de l'Égypte de l'avènement de Dioclétien à la création du diocèse (284–382). Contribution à l'étude des rapports entre l'Empire à la fin du III^e et au IV^e siècle (Mémoires de l'Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques LVII 2, Bruxelles)*.
- Lewis, N. (1997), *The Compulsory Public Services of Roman Egypt* (2nd ed., *Pap. Flor.* XXVIII, Firenze).
- Liebeschuetz, J.H.W.G. (2001), *The Decline and Fall of the Roman City* (Oxford).
- Oertel, F. (1917), *Die Liturgie. Studien zur ptolemäischen und kaiserlichen Verwaltung Ägyptens* (Leipzig).
- Palme, B. (2004), « Die *riparii* des Dorfes Aphrodite. Claudius bzw. Flavius Apollos, Aurelius Apollos und Flavius Victor », in Heftner, H. / Tomaschitz, K. (Hrsg.), *Ad fontes ! Festschrift für Gerhard Dobesch* (Wien) 841–854.
- Rémondon, R. (1974), « Les contradictions de la société égyptienne », *JJP* 18, 17–32.
- Rouillard, G. (1928), *L'administration civile de l'Égypte byzantine* (2^e éd., Paris).
- Schuller, W. (1975), « Grenzen des spätrömischen Staates : Staatspolizei und Korruption », *ZPE* 16, 1–21.
- Torallas Tovar, S. (2000), « The Police in Byzantine Egypt : The Hierarchy in the Papyri from the Fourth to the Seventh Centuries », in McDonald, A.A. / Riggs, Ch. (ed.), *Current Research in Egyptology 2000 (BAR International Series 909, London)* 115–123.
- Torallas Tovar, S. (2001), « Los *riparii* en los papiros del Egipto tardoantiguo », *AQVILA LEGIONIS* 1, 123–151.
- Weber, M. (1980), *Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriß der verstehenden Soziologie* (5. Aufl., Tübingen).
- Wilcken, U. (1912), *Grundzüge und Chrestomatie der Papyrskunde I. Historischer Teil* (Leipzig / Berlin).

GENIZAH MS. 17 : UNE SÉQUENCE NARRATIVE DE COLORATION JUIVE OU CHRÉTIENNE PROVENANT DU CONTEXTE DES RÉCITS MARTYROLOGIQUES

Alexandra Trachsel / Uri Yiftach-Firanko¹

Introduction

Le fragment dont il sera question ici a été préservé sur un feuillet double de parchemin réutilisé par la suite, en tant que palimpseste, pour un texte hébreu. Il fait partie d'une modeste collection de documents provenant de la Genizah du Caire et conservée actuellement à la Bibliothèque de Genève. Le professeur Jules Nicole avait acquis ce lot de documents en Egypte où il s'est rendu en 1896². Il faisait partie des nombreux érudits et voyageurs de la deuxième moitié du XIX^e siècle qui se sont intéressés à la Genizah du Caire, une fois ce précieux entrepôt de textes juifs redécouvert dans la Synagogue de Ben Ezra³. Plusieurs d'entre eux s'étaient empressés d'acquérir un certain nombre de ces documents, ce qui fut à l'origine de la constitution de différentes collections, parmi lesquelles la plus importante se trouve à présent à l'Université de Cambridge⁴.

En ce qui concerne la collection de Genève, le professeur David Rosenthal de l'Université hébraïque de Jérusalem s'est occupé du lot provenant de la Genizah et lui a consacré tout récemment un premier volume⁵. Notre palimpseste y est discuté ; à la fin du volume, il nous a été permis de publier une première version d'une partie du texte grec⁶. Notre travail ici développe ce premier résultat, en apportant quelques remaniements du texte et en fournissant un commentaire plus étendu. Notre analyse restera toutefois limitée pour l'instant à l'étude de la face du palimpseste où les lettres sont mieux préservées ; nos résultats ne pourront de ce fait qu'être provisoires. À défaut des éléments figurant sur la deuxième face, où les lettres sont nettement moins bien conservées, une vue d'ensemble de l'extrait conservé ne pourra être esquissée⁷. L'exposé codicologique précédant notre discussion porte toutefois sur les deux faces, puisqu'elles sont visiblement écrites dans le même style d'écriture, et que selon toute vraisemblance des extraits d'un même récit y sont conservés.

¹ Nos remerciements les plus chaleureux vont tout d'abord au Prof. Paul Schubert (Université de Genève), qui nous a soutenus dès nos premières tentatives de déchiffrement avec de nombreuses suggestions très judicieuses, des conseils toujours à propos et son expérience dans le domaine de la papyrologie. Ensuite, nous tenons également à remercier tous ceux qui nous ont écoutés et soutenus lors de notre séjour au Center for Hellenic Studies à Washington et dans nos déplacements respectifs (en particulier le Prof. Christian Brockmann et Dr. Christiane Krause à Hambourg, ainsi que la Prof. Hannah Cotton, le Prof. David Rosenthal et le Prof. Joseph Geiger à Jérusalem). Il convient également de mentionner l'entretien très fructueux avec le Prof. Avihai Shviti (Université de Leeds) qu'il nous a accordé lors de son séjour à l'Université de Hambourg en été 2010. Qu'il nous soit permis enfin d'adresser des remerciements tout particuliers à la Prof. Claire Clivaz de l'Université de Lausanne et au Dr. Ralph Brucker de l'Université de Hambourg. Les deux nous ont proposé avec enthousiasme de mettre à notre service leur savoir dans le domaine de la théologie. Le texte que nous proposons dans cet article leur doit beaucoup. Enfin nous tenons également à remercier le lecteur anonyme pour son travail et pour les nombreuses suggestions qu'il a bien voulu nous proposer. Les auteurs assument toutefois la responsabilité de toute erreur qui subsisterait.

² Pour les détails de son voyage, cf. Schubert (2003) et Roth-Lochner (2003).

³ Cf. Kahle (1959) 5.

⁴ La première collection semble avoir été celle de Saint-Petersbourg, puis celle du Jewish Theological Seminar à New York et enfin celle de la Bodleian Library à Oxford ; cf. Kahle (1959) 5–9. Sur le projet actuel de publication numérique, cf. <<http://www.lib.cam.ac.uk/Taylor-Schechter/index.html>> (consulté en janvier 2011).

⁵ Cf. Rosenthal (2010).

⁶ Cf. Yiftach-Firanko / Trachsel (2010). Dans ce volume se trouve également une reproduction de la face du palimpseste qui sera discutée ici.

⁷ Une publication ultérieure est prévue pour l'ensemble du texte.

Description codicologique

Le document se présente sous la forme d'un feuillet, plié au milieu, comportant donc deux faces (A et B) et quatre pages. La feuille mesure 24 cm de haut et 16,3 cm de large. Le texte préservé est écrit sur quatre colonnes (une par page), chacune mesurant en moyenne 11,7 cm de haut et 8 cm de large. Ainsi les marges sont relativement larges, si l'on peut en juger d'après la face la mieux préservée⁸. Les colonnes sont disposées de manière symétrique par rapport au pli marquant le milieu du feuillet. Comme les marges extérieures sont plus larges que les marges intérieures, les colonnes ne sont pas centrées par rapport à la page, mais se trouvent un peu plus près du pli central que des bords.

Les quatre colonnes ne forment pas de séquence narrative continue. La première ligne de la colonne de droite sur la face mieux préservée (A) commence avec une séquence de lettres (δόγματα) qui ne peut pas correspondre à l'enchaînement suggéré par la fin de la dernière ligne de la colonne de gauche (συμβουλευ[οντος]. L'état du déchiffrement actuel ne nous permet pas de tirer les mêmes conclusions pour la face moins bien préservée (B)⁹. Il faut probablement admettre une lacune de plusieurs feuillets entre les deux séquences conservées. Celles-ci sont formées, l'une par la colonne de droite de la face A (c'est-à-dire, à proprement parler, la page recto) et celle de gauche sur la face B (verso), et l'autre par la colonne de droite sur la face B (recto) et celle de gauche sur la face A (verso). Pour placer ce feuillet double dans un codex, aucun indice ne semble avoir survécu, si ce n'est le fait que la réglure est plus visible sur la face B. Quant à la priorité des séquences, le contenu semble indiquer, à supposer qu'il s'agisse d'extraits du même récit, que la colonne de droite de la face A (numérotée col. I ci-dessous) est celle par laquelle nous devons commencer¹⁰.

L'écriture est une très belle onciale biblique grecque que nous avons datée entre le V^e et le VI^e s. ap. J.-C. Comme point de départ, nous avons retenu deux des plus célèbres représentants de cette écriture, à savoir le Codex Sinaiticus, daté du IV^e siècle, et la majuscule du Dioscoride de Vienne daté du VI^e siècle¹¹. Cette datation est confirmée par un certain nombre d'autres parallèles¹². D'autres tracés des lettres présentent en revanche des similitudes avec des écritures plus tardives du VII^e siècle et suggèrent une certaine prudence¹³. Enfin, cette datation approximative entre le V^e et le VI^e siècle s'accorde également avec ce que l'on sait sur la progression de l'utilisation du codex de parchemin, d'une part en

⁸ Marges supérieures : 2,1 cm ; marges inférieures : 2,6 cm ; marges extérieures : 2,4 cm ; marges intérieures : 1,5 cm. Il est pour l'instant impossible de définir la largeur des colonnes sur la face B, mais leurs dimensions doivent certainement être comparables à celles figurant sur la face A ; c'est du moins ce que suggère le système de réglures préservé sur la face B.

⁹ L'état de préservation du feuillet double rend la distinction entre un côté « chair » et un côté « poil » extrêmement difficile à établir. Nous avons préféré faire une distinction entre une face A où les lettres sont mieux préservées, et une face B où elles le sont moins.

¹⁰ Pour anticiper sur l'exposé du contenu du texte, ce n'est qu'après le refus catégorique de l'un des protagonistes d'accomplir les actes requis que le second peut proférer des menaces de torture. Mais il s'agit pour l'instant d'une hypothèse de travail.

¹¹ Sur le Codex Sinaiticus, cf. Cavallo (1967) 56–64. Les ressemblances les plus frappantes touchent aux lettres *epsilon* et *sigma*, ainsi qu'à la différence entre les traits horizontaux étroits et les traits verticaux plus larges. Pour des illustrations, cf. <<http://codexsinaiticus.org/en>> (consulté en janvier 2011). Sur le Dioscoride de Vienne, cf. Mazal (1998) 4–5. Ici, on peut évoquer la présence des traits ornementaux à la fin des lettres, ainsi que la ressemblance des lettres *delta*, *pi* et *kappa*.

¹² Ainsi par exemple, Guelferb. Weissemburg 64, f. 194v (= 404) : cf. Cavallo (1967) 80–81 et pl. 66 (visible aussi sur <<http://diglib.hab.de/mss/64-weiss/start.htm?image=00404>> [consulté en janvier 2011]). Ms. Freer dei Salmi fr. A : cf. Cavallo (1967) 83–84 et pl. 72. P.Amh. I 1 : cf. Cavallo (1967) 72 et pl. 53. Codex Rossanensis : cf. Cavallo (1967) pl. 90, Cavallo / Maehler (1987) n° 40 et Seider (1970) n° 65. Codex Sino-pense : cf. Cavallo (1967) 98–104 et pl. 89. Codex N dei Vangeli : Cavallo (1967) 98–104 et pl. 88. Enfin, voir aussi Cavallo / Maehler (1987) n°s 24b et 25a, ainsi que Vat. gr. n° 1288 : De Cavalieri / Lietzmann (1910) n° 2 et Cavallo (1967) pl. 67.

¹³ Cf. Cavallo / Maehler (1987) n°s 44 et 56a.

comparaison avec le papyrus comme matériau, et d'autre part en comparaison avec le rouleau comme forme du livre, puisqu'on admet généralement que le IV^e siècle est un tournant à partir duquel les codex de parchemin deviennent plus nombreux¹⁴. Nous disposons donc, avec l'écriture, d'un *terminus ante quem* pour nous pencher maintenant sur le contenu préservé dans le fragment.

Texte et traduction

Même si nous venons d'établir que le texte a été copié au V^e, voire au VI^e siècle, sa première rédaction ne doit pas forcément dater de la même époque¹⁵. À défaut de posséder, dans l'état actuel du déchiffrement, des renseignements sur le contexte de la composition, nous chercherons à définir, à partir des éléments découverts dans le fragment, le contexte plus général dans lequel se déroule l'épisode dont le fragment nous livre quelques éléments.

Face A (col. IV)

πα-]
 ρὰ τῶν ὁμολογού(ν-)
 των τὸν Γαλιλαῖο(ν)
 καὶ οὐδ' εἰς αὐτῶν
 ἀνέλυεν ἐκ τῶ(ν)
 5 χειρῶν μου ζῶν
 εἰ μὴ ἐπ<ε>ίεθθαι καὶ ἔ-
 θυεν · εἰ οὖν θέλ<ε>ις (?)
 ἀνασχεθῆναί με
 καὶ θῦσαι τοῖς θε-
 10 οῖς, ἐπίβλεπε τί
 μέλλ<ε>ις πάσχειν ·
 καὶ γὰρ πολλὰ βασι-
 νιτήρια μενοῦ-
 σὶν σε · εἰ μὴ ἀκού-
 15 σης μου συνβουλεύ-
 [οντος etc.]

Face A (col. I)

δόγματα καταλεῖψαι (?)
 οὐκ ἀνέχομαι τοῦ-
 τοις <τοῖς> ματαίοις θεοῖς
 καὶ βδελυκτοῖς εἰ[-]
 5 δόλοισι προσκυ-
 νῆσαι · ἀλλὰ τῷ Θ(ε)ῷ
 μου προσκυνήσω
 ἀδιαλ<ε>ίπτως · καὶ
 προσκυ[ν]ῶν οὐ
 10 παύσομαι ὃ α . με-
 νος παρ' αὐτοῦ σω-
 τηρίας τυχεῖν ἐν
 δὲ ἀγριπινε ματα<ί>-
 [οι]ς εἰδώλοισι προ-
 15 ερτηκῶς καὶ τὸ(ν)

Col. I :

(...) délaissier les dogmes (...) je ne supporte pas de (me) prosterner devant ces dieux vains et ces abominables images. Mais devant mon Dieu, je me prosternerai de manière ininterrompue ; et en me prosternant, je ne cesserai de (...) obtenir de sa part le salut (...), me plaçant en face de ces vaines images et (...).

Col. IV :

(...) de la part des partisans du Galiléen, et aucun d'eux n'a échappé vivant de mes mains sans avoir obéi et fait des sacrifices. Si donc tu consens (?) (...) à ce qu'on me retienne et à offrir des sacrifices aux dieux, regarde ce que tu es sur le point de souffrir. En effet, de nombreuses tortures t'attendent. Si tu ne m'écoutes pas, moi qui te conseille (...).

¹⁴ Cf. Turner (1977) 33–42 ; McCormick (1985) ; Van Haelst (1989).

¹⁵ Dans le cas présent, il y a trois étapes qu'il convient de distinguer, dans l'ordre chronologique : a) le temps du récit dans lequel se déroule l'épisode ; b) la composition du récit dont nous conservons un fragment ; c) le travail ponctuel de la copie du texte sur le palimpseste conservé, entre le V^e et le VI^e siècle.

Commentaire

Col. I :

1 δόγματα καταλείπει. L'expression, avec l'aoriste régulier καταλειψ-, est attestée chez Origène, *Cels.* 1, 52. On trouve aussi des formules parallèles telles que Χριστὸν καταλείπειν (*Mart. Polyc.* 17, 2) ou νόμον καταλείπειν (1*Macc.* 2, 21 ; 1*Macc.* 10, 14 ; *Sir.* 49, 4). Sur l'usage de δόγμα en général dans la littérature judéo-chrétienne, cf. Kittel (1935).

3 τούτοις <τοῖς> ματαίοις θεοῖς. La formule μάταιος/-οι θεός/-οί se retrouve en *Act. Andr. gr.* 7, 15 et en *Sag.* 15, 8. L'expression μάταια εἶδωλα (I, 13–14) est plus fréquente. Les attestations les plus anciennes se trouvent chez Justin *Dial. cum Tryphone* 91, 3, 5 et *Act. Just.* (B) 1, 1. En 2*Chr.* 11, 15 les deux termes (τοῖς εἰδώλοις et τοῖς ματαίοις) sont mis côte à côte en tant que substantifs.

4–5 βδελυκτοῖς εἰ[δ]ώλοις. L'expression ne se trouve que dans des textes tardifs, à partir du V^e siècle.

6 τῷ Θ(ε)ῷ. Le scribe utilise une abréviation pour le *nomen sacrum*. Ce n'est pas la seule abréviation qu'il utilise. A la fin d'autres lignes, le *nu*, qu'il soit final (I, 15 ; IV, 2 et 4) ou non (IV, 2) est abrégé. Pour l'expression προσκυνεῖν τῷ Θεῷ μου, un passage parallèle se trouve en *Bel* (Theodotion) 25.

9 προσκυ[v]ῶν. Correction de προσκ[v]ῶν dans Yiftach-Firanko / Trachsel (2010) 281.

10–11 δ α . μενός. La terminaison du mot suggère un participe. On pourrait penser à δεχόμενος ou bien à δεόμενος. Mais aucune des deux formes ne tient compte de l'*alpha* qui semble être assez clairement visible.

11 παρ'. Correction de μαρ' dans Yiftach-Firanko / Trachsel (2010) 281.

Col. IV :

5 ζῶν. Il s'agit probablement d'un participe présent ζῶν « vivant » qui s'accorderait avec le εἶς de la ligne 3. Les traces conservées permettraient certainement cette lecture ; l'opposition entre les termes de vivre et d'être mort ou de mourir s'insère bien dans le contexte des récits martyrologiques. Cf. *Mart. Pion.* 20, 3–7 et *Act. Petr.* 40, 13. Voir aussi Orig. *Hom. in Jer.* 9, 3. Nous remercions le Dr. Ralph Brucker (Université de Hambourg) pour la suggestion. D'autres lectures sont également possibles. On pourrait songer à un génitif pluriel δ<υ>ῶν, accordé avec χειρῶν. De telles formulations sont attestées, surtout chez Hérodote ou dans des ouvrages plus techniques. Cf. Hdt. 1, 11 ; 4, 89 ; Arist. fr. 569 (Rose) = ΣPind. *Ol.* 7, inscr. b Διαγόρα, et Archim. *Aren.* 1, 21 (Heiberg). Mais la forme est plutôt surprenante dans notre contexte et l'on s'attendrait à une forme invariable comme dans la Septante ; cf. *Deut.* 9, 17.

6 ἐπ<ε>ίθη. Hormis la forme retenue ici, on pourrait aussi penser à ἔ<σ>π<ε>ίεν « faire des libations », très bien attestée dans la littérature depuis l'époque classique ; cf. Aristoph. *Nub.* 578. Mais il y a également un très grand nombre de références plus proches du contexte chronologique et littéraire : 4*Macc.* 3, 16 ; *Ezr.* 20, 28 ; Euseb. *De martyr.* 3, 1, 5 et 9, 2, 10 (= 4, 8, 5) ; Lib. *Or.* 24, 36, 9 ; *Decl.* 44, 1, 17 ; *Epist.* 1351, 4, 6. Voir aussi Arr. *Anab.* 4, 11, 2, 8 ; Epict. *Ench.* 31, 5 ; Philostr. *VA* 4, 19, 7. En troisième hypothèse, on pourrait envisager ἔπεσεν « tomber » ; cf. *Gen.* 17, 3 ; 1*Macc.* 4, 55 ; *Dan.* (Theodotion) 2, 46.

7 θέλ<ε>ίς. Le verbe θέλω est très fréquent dans la littérature martyrologique. Il peut être utilisé par un magistrat (*Mart. Pion.* 7, 2, 15, 5 ; *Mart. Agap.* 3, 4) ou par un chrétien (*Mart. Polyc.* 10, 1 ; *Mart. Ign. Rom.* 3, 7 ; *Mart. Carp.* 6, 14, 15 et 32).

8 ἀναρχεθῆναι. La même forme (inf. aor. passif) n'est attestée que dans des textes tardifs. Cf. *Comm. in epist. Paul.* 769, 40 (PG 95), attribués à Jean Damascène ; Jean Moschus, *Pratum spirituale* 165, 3032, 38 ; Demetrios Chomatenus, Πονήματα διάφορα 106, 293. D'autres formes de la voix passive se trouvent chez Plutarque et chez Jean Malalas. Chez Plutarque, *De Is.* 376b12, il s'agit d'un fragment de Manéthon (FGrHist 609 F 21). Pour Joannes Malalas, cf. *Chron.* 18, 68 (= 471, 14 Dindorf). La forme active ἀναρχεσθῆναι est en revanche plus fréquente depuis l'époque classique ; cf. p. ex. Eur. *Med.* 1027 et Ap. Rh. *Arg.* 1, 876 ; voir aussi Smyth (1984) § 490 D.

13–14 μενοῦσιν. L'indicatif présent (μένουσιν) ou futur (μενοῦσιν) est possible.

Interprétation

Pour l'instant, l'établissement du texte – même de la face A – présente encore quelques difficultés, puisque pour certains passages la grammaire de notre texte reste problématique. En I, 13, notamment, le déchiffrement de la séquence *αγριπινε* pose problème¹⁶. De même, en IV, 7–8, il subsiste un problème de construction. L'enchaînement logique entre la proposition hypothétique et la principale suggère une négation (« si tu ne consens pas à (...), regarde ce que tu es sur le point de souffrir ») alors que le déchiffrement actuel ne prend pas en compte cette hypothèse. De plus, la forme *θέλ<ε>ις* (7) est elle-même hypothétique, même si elle est attestée très fréquemment dans les récits martyrologiques¹⁷. Peut-être faudrait-il songer à une autre forme verbale qui permettrait de fournir un texte correspondant mieux à l'enchaînement logique. Pourtant, l'infinitif *ἀναρχεσθῆναι*, bien que plutôt rare, doit – avec le verbe *θῶμαι* – dépendre d'une forme verbale qui demande une construction à l'infinitif. Supposer une forme avec iotacisme (*θέλ<ε>ις*) n'est en revanche pas problématique puisque d'autres formes de iotacisme se trouvent dans le texte¹⁸. En outre, il ne faut pas oublier qu'à d'autres endroits du texte, des lettres, voire des mots semblent manquer, ce qui rend la tâche encore plus difficile lorsqu'il s'agit de proposer une hypothèse de déchiffrement pour cette fin de ligne¹⁹.

En ce qui concerne le contenu, si notre hypothèse de commencer avec la colonne de droite est correcte, l'élément le plus marquant vient certainement de la mention répétée de l'acte de la prosternation (*προσκυνεῖν* : I, 5–6, 7 et 9). A ce propos, l'un des deux interlocuteurs marque une opposition entre l'acte pratiqué dans le cadre d'une religion polythéiste (*θεοίς*), qu'il décrit de manière péjorative (*ματαίους*), et le même comportement dans une religion monothéiste (*τῷ Θεῷ μου*), telle qu'il la défend lui-même. Il espère recevoir le salut de ce dieu unique, et surtout – c'est ce qui retiendra notre attention ici – il ne refuse pas entièrement l'acte de la prosternation : en effet, si notre lecture est juste, il affirme le faire de manière ininterrompue pour son dieu unique (*ἀδιαλ<ε>ίπτως*), mais refuse de le faire à l'égard des autres divinités mentionnées.

Au niveau formel, nous pouvons ajouter que le narrateur du passage expose les arguments à la première personne du singulier ; de ce fait, il s'identifie, du moins dans notre séquence narrative, avec cet interlocuteur et avec sa position monothéiste. Cette situation narrative semble se poursuivre dans la colonne de gauche. Le même narrateur expose la réponse du magistrat polythéiste, cette fois-ci à la deuxième personne du singulier ; nous pouvons supposer que cette réplique est adressée à la personne qui avait la parole dans la colonne de droite²⁰.

La situation décrite, de même que les nombreux passages parallèles utilisés pour établir le texte, nous mènent dans le contexte de la tradition des récits martyrologiques. Les données conservées nous permettent également de définir de manière assez précise à quel moment nous nous trouvons dans la structure narrative de ces récits martyrologiques. Il s'agit très probablement d'un passage qui décrit le moment de l'interrogatoire officiel.

¹⁶ On pourrait songer à un nom propre (Agripp-) ou à un toponyme, peut-être Agrippeia = Flaviopolis = Krateia (Ruge [1922] 1609), ou bien Agrippias = Anthédon (Benzinger [1894] 2369) ; cf. Talbert (2000) 70 et 86. Mais aucune des deux hypothèses n'est convaincante, même si les noms propres d'Agrippa et d'Agrippina conviendraient dans le contexte, surtout parce qu'ils apparaissent dans *Act. Petr.* 33–36 et 41. Les deux Agrippa I et II s'insèrent également très bien dans le contexte de conflits entre religions monothéistes et religions polythéistes. Cf. Musurillo (1954) 117–140 ; Schäfer (1997) 152–156 ; Schäfer (2003) 112–114. Quant au toponyme Agrippeia, il apparaît dans un autre document paléochrétien ; cf. Llewelyn (1998) 117–121. Une autre hypothèse consisterait à lire *ἀγρυπνία* « en état de veille » ; nous remercions le Dr. Ralph Brucker pour la suggestion.

¹⁷ Cf. *supra*, comm. ad IV, 7.

¹⁸ I, 8 : *ἀδιαλ<ε>ίπτως* ; IV, 6 : *ἐπ<ε>ίς* ; IV, 11 : *μέλλ<ε>ις*.

¹⁹ Lettres : I, 13 : *ματ<ι>[οις]* ; mots : I, 3 : *<τοις>*.

²⁰ Cela parlerait en faveur de notre hypothèse qui voudrait que les deux séquences narratives appartiennent à un même récit.

Celui-ci se déroule souvent en public et sous forme d'un dialogue. Il aboutit généralement, après le refus catégorique du martyr d'accomplir les gestes demandés, aux tortures et finalement à la mise à mort de ce dernier²¹.

Il est pourtant difficile d'aller plus loin pour l'instant. En dehors de la mention des Galiléens, et peut-être du terme qui se cache dans la formule ἀγριπινε, nous n'avons aucun élément dans le texte déchiffré qui nous permettrait de préciser à laquelle des phases de la persécution notre texte appartiendrait. De plus, la religion monothéiste que l'interlocuteur menacé défend n'est pas décrite de manière assez précise pour nous permettre de décider s'il s'agit d'un récit appartenant à la tradition martyrologique chrétienne ou à la tradition juive²². Enfin les deux traditions sont, malgré leur contexte historique et culturel très différent, également très proches quant il s'agit de la langue et de la tradition littéraire dont elles sont tributaires²³. Récemment de nombreuses études ont cherché à mettre en avant les multiples liens entre les deux traditions, surtout au niveau du vocabulaire²⁴. C'est pourquoi nous essayerons dans la suite de notre analyse moins d'attribuer le récit à l'une des deux traditions – ce qui semblerait dans l'état d'avancement de notre déchiffrement peut-être encore prématuré – que de montrer l'enchevêtrement entre les deux²⁵.

Le verbe προσκυνεῖν apparaît fréquemment dans les actes des martyrs conservés pour décrire l'acte de la vénération, qu'il s'agisse de celle des dieux païens ou de celle du dieu unique honoré par le martyr²⁶. Cet usage existe également dans la tradition juive où la vénération du dieu peut s'exprimer par le verbe προσκυνεῖν²⁷. Il se retrouve également dans le Nouveau Testament²⁸. Souvent aussi il est associé soit au verbe céβειν / céβεσθαι soit au verbe θύειν, que nous retrouvons aussi dans notre colonne de gauche. Pourtant certaines distinctions sont à faire. Le verbe céβειν / céβεσθαι semble être réservé à la description du culte païen²⁹. Souvent en effet, dans les actes des martyrs, le magistrat l'utilise dans les formulations officielles au début de l'interrogatoire³⁰. Par la suite, si le magistrat s'impatiente et s'irrite de la résistance des accusés, souvent la formule se résume à une forme impérative du verbe θύειν. Toutefois, l'usage des verbes n'est pas suffisamment bien défini pour nous permettre de trancher notre question. Même la construction du verbe προσκυνεῖν avec le datif (I, 3–5 : τοῦτοιοις <τοῖς> ματαίοις θεοῖς καὶ βδελυκτοῖς εἰ[δ]ώλοισι ; I, 6–7 : τῷ Θ(ε)ῷ μου) ne nous aide pas. En effet, même si c'est un usage très répandu dans la

²¹ Cf. Van Henten (1993) 714.

²² La présence du *nomen sacrum* ne nous aide pas davantage. L'usage est commun aux deux traditions ; Brown (1970) 7–19 explique son apparition dans les textes chrétiens par le contact avec les pratiques juives et païennes.

²³ Cf. Frend (1965) 31–78 ; Frend (1976) ; Deléani-Nigoul (1985a) et (1985b) ; Van Uytenghe (1993) ; Van Henten (1997) 145–149 ; Van Henten / Avemarie (2002) 1–8 ; Ziadé (2007) 66–103 (en particulier 5–6 et 66–70 pour une bibliographie plus étendue sur ce sujet). Voir aussi l'article récent de Clivaz (2007), qui démontre l'interdépendance entre la culture juive, hellénistique et chrétienne au sujet de la notion de la prière de supplication (*hiketeia*) qui peut inclure une forme de *proskunesis*. Sur le contexte égyptien, cf. Petersen (2009) et Rubenson (2009).

²⁴ Notamment Perler (1949) et Van Henten (1993). Sur les structures narratives parallèles, cf. Van Henten (1993) 714–717.

²⁵ Il reste pourtant souhaitable, dans une phase ultérieure du travail, de pouvoir trouver des critères qui permettront de préciser l'attribution de notre texte.

²⁶ Cf. *Mart. Polyc.* 12, 2 ; *Mart. Apollon.* 13 ; *Mart. Ign. Rom.* 7, 5 (un magistrat à propos du culte païen). *Mart. Pion.* 4, 24 (citant *Dan.* 3, 18) et 5, 2 ; *Mart. Apollon.* 14, 16, 17, 20, 21 et 22 ; *Mart. Ign. Rom.* 3, 8 (un chrétien à propos du culte païen). *Mart. Polyc.* 17, 3 ; *Mart. Pion.* 3, 3 ; *Mart. Apollon.* 15 ; *Act. Justini* 4, 4 (A) ; 3, 1 ; 4, 4 ; 4, 9 (B) ; 2, 4 (C) (un chrétien parlant du culte consacré à son propre dieu).

²⁷ Cf. Greeven (1959) 761–764 ; *Gen.* 24, 26 ; *Ex.* 24, 1.

²⁸ Cf. *Luc* 24, 52 ou *Matth.* 4, 10 qui reprend une citation des Dix Commandements.

²⁹ Cf. Foerster (1964).

³⁰ C'est le cas notamment dans *Mart. Carp.* 4. Dans la suite de ce récit, les exigences du magistrat finissent par se résumer dans l'impératif θύετε. Il en va de même dans *Mart. Apollon.* : la formule officielle par laquelle le magistrat exige le culte semble contenir céβειν (*Mart. Apollon.* 13, lié à προσκυνεῖν, et 43) ; θύειν est aussi possible (*Mart. Apollon.* 7).

Septante, cette construction avec le datif n'est pas totalement absente des récits martyrologiques chrétiens et figure également dans le Nouveau Testament³¹. Il en va de même avec l'adverbe ἀδιαλ<ε>ίπτως, qui fait partie de l'expression. L'adverbe n'est certes pas absent de la tradition chrétienne puisqu'il apparaît dans les écrits des Pères de l'Eglise, souvent associé au verbe προσεύχεσθαι « faire des prières de manière ininterrompue »³². L'expression avec προσκυνεῖν ne se trouve toutefois que dans un écrit très tardif du VII/VIII^e siècle³³. L'adverbe est en revanche bien plus fréquent dans les récits des martyrs de la tradition juive, plus précisément dans les quatre livres des Maccabées pour désigner une vénération inébranlable³⁴.

Cette proximité avec la tradition juive est également vraie pour la seconde expression que nous aimerions discuter ici, à savoir βδελυκτοῖς εἰδώλοισι (I, 4–5). Prise comme un tout, l'expression est plutôt rare et tardive, attestée à partir du V^e siècle³⁵. Le mot εἶδωλον pour désigner les dieux païens est par contre à nouveau très fréquent dans les Actes des martyrs³⁶. Quant à l'adjectif βδελυκτός, il nous ramène d'abord à la tradition juive, puisque des mots de la même racine sont utilisés dans la traduction de la Septante, notamment dans le livre de *Daniel*, où le substantif βδέλυγμα est utilisé de manière récurrente pour désigner les signes des dieux païens avec lesquels les temples juifs ont été souillés³⁷. Le substantif βδέλυγμα, de même que l'adjectif βδελυκτός, revient également dans les quatre livres des *Maccabées*³⁸. Mais à nouveau, les résultats ne sont pas assez nets pour nous permettre de faire pencher la balance en faveur de l'une ou l'autre tradition, puisque nous trouvons des expressions telles que ὁ βδελυκόμενος τὰ εἶδωλα ἱεροσυλεῖς dans la seconde *Epître aux Romains* (2, 22)³⁹.

Enfin, les mêmes remarques peuvent être faites pour deux termes de la colonne de gauche (IV). D'abord, le substantif βακανιτήρια (IV, 12–13) est plutôt tardif : il se trouve fréquemment chez les Pères de l'Eglise, plus rarement dans les Actes des martyrs, mais à nouveau dans le quatrième livre des *Maccabées*⁴⁰. Ensuite, l'idée de conseil, exprimée dans la dernière ligne de la colonne de gauche (IV, 15 : μου συνβουλεύ[οντος]), se retrouve également dans les deux traditions. Dans les Actes des martyrs, les magistrats, souvent surpris et déconcertés par l'obstination des accusés, leur donnent un temps de réflexion et leur conseillent de revenir sur leur décision⁴¹. Ce temps de réflexion apparaît également dans les schémas de la tradition juive, comme notamment dans les réactions du tyran dans les récits des *Maccabées*, en particulier dans le quatrième livre⁴².

³¹ Sur l'usage dans la Septante, cf. Greeven (1959) 762–762, qui fait une distinction entre la construction avec l'accusatif plus répandue dans les textes de l'époque classique et celle avec le datif. Voir aussi LSJ s.v. προσκυνέω. Pour les récits martyrologiques, cf. *Mart. Pion.* 3, 3 ; 4, 24 ; 5, 2 ; *Mart. Apollon.* 15 ; *Mart. Ign. Rom.* 5, 5. Pour le Nouveau Testament, *Matth.* 2, 2 ; 2, 8 ; 4, 9 ; *Joh.* 4, 21 ; *Heb.* 1, 6 ; *1Cor.* 14, 25.

³² Saint Paul utilise l'expression dans *1Thess.* 5, 17 ; elle se trouve par la suite dans d'innombrables citations de ce passage. Pour d'autres attestations de l'adverbe chez Saint Paul, cf. *1Thess.* 1, 2 ; 2, 13 ; *Rom.* 1, 9.

³³ Germanus I, *Narratio de haeresibus et synodis ad Anthimum diaconum* 50, 1. Il s'agit du patriarche Germanus I de Constantinople (715–730).

³⁴ En rapport avec un acte de vénération : *2Macc.* 13, 12 ; *2Macc.* 15, 7 et *3Macc.* 6, 33. Dans d'autres contextes : *1Macc.* 12, 11 (se souvenir de manière ininterrompue) ; *2Macc.* 3, 26 (flageller quelqu'un de manière ininterrompue) ; *2Macc.* 9, 4 (voyager sans s'arrêter).

³⁵ Cf. *supra*, comm. ad IV, 8 : attesté à partir du V^e siècle, toutefois dans des textes de la tradition chrétienne.

³⁶ L'expression qui se rapproche le plus de la nôtre est ἵνα μὴ céβωμαι εἶδωλα χειροποίητα (*Mart. Apollon.* 14).

³⁷ Parmi de nombreux exemples provenant de la Septante, l'expression βδέλυγμα προσκυνεῖν (*Esaïe* 2, 20) est à relever ; cf. aussi Wagner (1999) 170–171. On trouve toujours la même expression (βδέλυγμα ἐρημώσεως) dans *Dan.* 9, 27 ; 11, 31 ; 12, 11 (dans la version de la Septante et celle de Theodotion). Pour une discussion de cette expression, cf. Abel (1949) 25 et 28–29.

³⁸ Notamment *1Macc.* 1, 54 ; *1Macc.* 6, 7 (βδέλυγμα) ; *2Macc.* 1, 27 (βδελυκούς). Voir aussi *Pr.* 17, 15.

³⁹ Pour un aperçu plus large de l'usage des mots comportant la racine βδελυγ-, cf. Foerster (1933).

⁴⁰ L'expression est très fréquente chez Jean Chrysostome. Pour les récits martyrologiques, on peut citer *Mart. Ign. Rom.* 10, 4. Enfin, cf. *4Macc.* 6, 1 ; *4Macc.* 8, 12 ; *4Macc.* 8, 19 ; *4Macc.* 8, 25 pour la tradition juive.

⁴¹ Cf. *Mart. Apollon.* 10 et 11.

⁴² Cf. *4Macc.* 5, 6 ; 8, 5 ; 8, 29.

La situation est cependant un peu différente avec la dernière expression que nous aimerions discuter ici, à savoir l'allusion aux partisans du Galiléen (IV, 1–2 : παρὰ τῶν ὁμολογού(ν)των τὸν Γαλιλαῖο(ν)). La tournure semble dans un premier temps désigner plus clairement les chrétiens, même si le Galiléen pourrait aussi désigner Judas le Galiléen⁴³. Le verbe ὁμολογεῖν est plus clairement associé à la tradition chrétienne. Non seulement dans la tradition martyrologique, mais surtout dans ces textes, le verbe vient à désigner les professeurs de foi, ceux qui ont eu le courage de ne pas renoncer à leur croyance et de ce fait aussi les martyrs⁴⁴. Il est également à noter ici que l'empereur Julien se sert, au début de sa lettre aux Alexandrins, de l'expression ὁμολογεῖ Γαλιλαῖος εἶναι pour désigner quelqu'un qui s'avouerait chrétien⁴⁵. Ainsi, il semble plus évident que, dans les cinq premières lignes de la colonne de gauche, il est question des chrétiens comme d'un groupe qui a subi un certain nombre de châtements. Mais cette affirmation ne permet pas de désigner tout le texte comme décrivant le martyre d'un chrétien. Il n'y a aucun indice qui nous permettrait d'affirmer que la personne de laquelle le magistrat polythéiste exige un sacrifice fait partie du groupe des chrétiens. Il se pourrait que, dans une perspective polythéiste, les deux croyances monothéistes soient assimilées, et que le magistrat menace un croyant juif en lui décrivant les malheurs que les chrétiens ont subis⁴⁶. De même, s'il paraît très improbable que le Galiléen soit Judas, comme nous l'avons envisagé plus haut, cette hypothèse n'est pas impossible et elle nous rappelle également à la prudence.

Conclusion

La discussion menée ci-dessus devrait donc avoir montré clairement à quel point il est difficile de faire la part des choses entre les deux traditions martyrologiques. Ceci est d'autant plus vrai qu'il faut ajouter que notre texte parallèle pour la tradition juive, le quatrième livre des *Maccabées*, est lui-même influencé autant par la littérature gréco-romaine que par les écrits du christianisme naissant⁴⁷. Par la suite, il a aussi été utilisé par les Pères de l'Eglise, comme Jean Chrysostome et Grégoire de Naziance, pour en faire un modèle pour les croyants chrétiens⁴⁸. Ce fait met en évidence une autre difficulté de notre texte. Nous avons pu établir, grâce à la datation de l'écriture, un *terminus ante quem*. Mais cela nous laisse une tranche chronologique très large pour faire des hypothèses quant à la date de composition. Le fait que le quatrième livre des *Maccabées* s'est avéré être un texte très proche quant au vocabulaire et au style nous autorise peut-être à commencer la recherche à partir de la date de composition de ce récit. De nombreuses hypothèses ont été émises à ce sujet, mais elles peuvent se résumer en un consensus en faveur de l'intervalle entre la fin du I^{er} s. et le début du II^e s. ap. J.-C.⁴⁹ Or le II^e siècle semble aussi avoir été la

⁴³ Cette identification nous ramènerait dans le contexte de la guerre romaine contre les Juifs de l'an 6 ap. J.-C. Cf. *Apolog.* 5, 37 ; *Joseph. Ant.* 18, 4 et 23–25 ; *Bell.* 2 (en particulier 2, 8, 1 [p. 117–118] et 2, 17, 8 [p. 433]) ; Smallwood (1976) 152–155.

⁴⁴ On notera surtout les deux substantifs ὁμολογητής et ὁμολογήτρια (Lampe s.v. ; p. ex. *Mart. Apollon.* 46, 2 et *Mart. Polyc.* 12, 23–24). Sur l'usage très complexe du verbe ὁμολογέω dans la littérature judéo-chrétienne, cf. Michel (1954) 199–220.

⁴⁵ Cf. *Ep.* 111, 433a (= 21) ; aussi *Ep.* 84, 430b (= 33) ; 89a, 454b (= 65) ; 89b, 305b (= 465), pour un usage péjoratif du terme de Galiléens pour désigner les chrétiens.

⁴⁶ Cf. Mimouni (1998) 11–24. Tout en insistant sur la difficulté de séparer le christianisme naissant de son contexte historique et culturel, l'auteur affirme qu'il faudrait distinguer dans les premiers siècles une communauté judéo-chrétienne et une communauté pagano-chrétienne, ce qui illustre bien les difficultés que nous rencontrons pour attribuer notre texte à l'une des traditions.

⁴⁷ Cf. Van Henten (1997) 58–82.

⁴⁸ Cf. Ziadé (2007) 107–175 ; Schatkin (1974) s'intéresse surtout au culte des Maccabées que les chrétiens se sont approprié, en tout cas à partir du IV^e s. ap. J.-C. Spieckermann (2004) 69–87, quant à lui, prétend que le quatrième livre des *Maccabées* témoigne d'une réaction juive contre cette appropriation du modèle des Maccabées par les communautés chrétiennes.

⁴⁹ Pour un résumé de ce débat, cf. Van Henten (1997) 73–81 et Klauck (1989) 668–669.

date de composition des Actes des martyrs chrétiens où nous avons trouvé le plus de passages parallèles, à savoir ceux de Polycarpe, de Carpe, de Pierre, d'Ignace et enfin celui d'André⁵⁰. Les Actes d'Apollonios et ceux de Agapé sont en revanche plus tardifs⁵¹. Pourtant, peut-être vaudrait-il la peine de mettre à l'épreuve cette hypothèse de datation dans nos recherches ultérieures. Quant à l'auteur, ou du moins au narrateur de ce passage, il est clair qu'il doit être cherché dans le contexte de l'une des deux traditions monothéistes et qu'il se définit, avec l'interlocuteur qu'il met en scène, comme opposé à une religion, ou plus généralement à une culture païenne, probablement à celle de la tradition gréco-romaine.

Bibliographie

- Abel, F.-M. (1949), *Les Livres des Maccabées* (Paris).
- Benzinger, I. (1894), « Anthedon », *RE* I.2, 2360.
- Bisbee, G.A. (1983), « The Acts of Justin Martyr : A Form-Critical Study », *SecCen* 3, 127–157.
- Bolhuis, A. (1953), « Die Acta Romana des Martyriums des Ignatius Antiochenus », *Vigiliae Christianae* 7, 143–153.
- Brown, S. (1970), « Concerning the Origin of the Nomina Sacra », *Stud. Pap.* 9, 7–19.
- Cavallo, G. (1967), *Ricerche sulla maiuscola biblica* (Firenze).
- Cavallo, G. / Maehler, H. (1987), *Greek Bookhands of the Early Byzantine Period, A.D. 300–800 (BICS Suppl. 47, London)*.
- Chappaz, J.-L. / Ritschard, C. (éd.) (2003), *Voyages en Egypte de l'Antiquité au début du 20^e s.* (Genève).
- Clivaz, C. (2007), « L'Evangile du Sauveur, He 5,7 et la prière de supplication ; en quête d'autres traditions sur la prière au Mont des Oliviers », *Apocrypha* 18, 109–137.
- De Cavalieri, P.F. / Lietzmann, J. (1910), *Specimina Codicum Graecorum Vaticanorum* (Bonn).
- De Guibert, J. (1908), « La date du martyre des Saints Carpos, Papylos et Agathonice », *Revue des questions historiques* 83, 5–23.
- Deléani-Nigoul, S. (1985a), « Les exempla bibliques du martyre », in Fontaine / Pietri (1985) 243–260.
- Deléani-Nigoul, S. (1985b), « L'utilisation des modèles bibliques du martyre par les écrivains du III^e siècle », in Fontaine / Pietri (1985) 315–338.
- Diekamo, F. / Funk, F.X. (1913), *Patres apostolici* (Tübingen).
- Foerster, W. (1933), « βδελύσσομαι », *ThWNT* I 598–600.
- Foerster, W. (1964), « céβομαι », *ThWNT* VII 169–172.
- Fontaine, J. / Pietri, C. (éd.) (1985), *Le monde latin antique et la Bible* (Paris).
- Freund, W.H.C. (1965), *Martyrdom and Persecution in the Early Church* (Oxford).
- Freund, W.H.C. (1976), « The Persecutions : Some Links between Judaism and the Early Church », in Freund, W.H.C. (ed.), *Religion Popular and Unpopular in the Early Christian Centuries* (London) 141–158.
- Greeven, H. (1959), « προσκυνέω », *ThWNT* VI 759–767.
- Habermehl, P. (1999), « Märtyrerliteratur », *DNP* 7, 652–653.

⁵⁰ Pour Polycarpe, le texte est daté entre 151 et 160 ; cf. Van Henten / Avemarie (2002) 94–95. Pour Carpe, cf. Lietzmann (1922) 46–57, s'appuyant sur les hypothèses de Harnack (1888). De Guibert (1908) énumère en revanche un certain nombre d'objections contre cette datation ; son article met en évidence les difficultés à dater ces textes. Les Actes de Justin sont également préservés en plusieurs versions, ce qui rend la datation d'un éventuel texte original très problématique ; cf. Lazzati (1953) et Bisbee (1983). Heid (2001) 821 les considère simplement comme « anciens ». Pour Pierre, un résumé de la question se trouve chez Lapham (2003) 67–68 ; cf. aussi Thomas (2003) 10–13, qui met en évidence la complexité de la question de la transmission des Actes de Pierre, et qui insiste sur le fait que l'ensemble des Actes apocryphes est généralement daté entre la fin du II^e et le début du III^e siècle. De manière plus succincte, cf. Habermehl (1997). Pour Ignace, le martyre lui-même a eu lieu au début du II^e siècle, ce qui fournit un *terminus post quem* ; cf. Paulsen (1996) 933–934. Nos exemples ne proviennent toutefois que de la version dite *Martyrium Romanum*, qui est considérée comme plus tardive. Lightfoot (1889) 382–383 émet l'hypothèse du V^e, voire du VI^e siècle ; Diekamp / Funk (1913) lxxii ne parlent que d'un *terminus ante quem* au VIII^e siècle. Bolhuis (1953) insiste toutefois sur les ressemblances stylistiques avec des extraits de Clément d'Alexandrie et de Lucien, ce qui pourrait, malgré des hésitations, nous autoriser à admettre que le texte, bien que rédigé plus tard, cherche à reproduire un état de la langue qui est celui du II^e siècle. Sur André, cf. Jakab (2000) 129, avec Prieur (1989) 413–414.

⁵¹ Pour les Actes d'Agapé et de ses deux compagnes, Irène et Chioné, le texte date l'événement en 304 ; de ce fait, il ne peut avoir été écrit qu'après cette date ; cf. Musurillo (1972) xlii–xliii. Quant au texte contenant le martyre d'Apollonios tel qu'il nous est conservé, il s'agirait d'une version retravaillée qui est à dater au V^e, voire au VI^e siècle ; cf. Musurillo (1972) xiii–xxv.

- Harnack, A. (1888), *Die Akten des Karpus, des Papyrus und der Agathonike. Eine Urkunde aus der Zeit Marc Aurels* (TU 3.3.4, Leipzig).
- Heid, S. (2001), « Iustinus Martyr I », *RAC* 19, 801–847.
- Hinge, G. / Krasilnikoff, J.A. (ed.) (2009), *Alexandria : A Cultural and Religious Melting Pot* (Aarhus).
- Jakab, A. (2000), « Les Actes d'André et le christianisme alexandrin », in Bremmer, J.N. (ed.), *The Apocryphal Acts of Andrew* (Leuven) 127–139.
- Kahle, P.E. (1959), *The Cairo Geniza* (Oxford).
- Kittel, G. (1935), « δόγμα », *ThWNT* II 233–235.
- Klauck, H.-J. (1989), « 4. Makkabäerbuch », in Lichtenberger, H. / Kümmel, W.G. (Hrsg.), *Unterweisung in lehrhafter Form (JSRZ III/6, Gütersloh)* 647–685.
- Lapham, F. (2003), *Peter : The Myth, the Man and the Writings* (New York).
- Lazzati, G. (1953), « Gli Atti di S. Giustino Martire », *Aevum* 27, 473–497.
- Lietzmann, H. (1922), « Die älteste Gestalt der Passio SS. Carpi Papyllae et Agathonices », in *Festgabe von Fachgenossen und Freunden Karl Müller zum siebzigsten Geburtstag dargebracht* (Tübingen) 46–57.
- Lightfoot, J.B. (1889), *The Apostolic Fathers* II.2 (London, repr. Hildesheim / New York 1973).
- Llewellyn, S.R. (1998), *New Documents Illustrating Early Christianity : A Review of the Greek Inscriptions and Papyri, Published 1984–1985* (Cambridge).
- Mazal, O. (1998–1999), *Der Wiener Dioskurides*, Teil 1 und 2 (Graz).
- McCormick, M. (1985), « The Birth of the Codex and the Apostolic Life-Style », *Scriptorium* 39, 150–158.
- Michel, O. (1954), « ὁμολογέω », *ThWNT* V 199–220.
- Mimouni, S.C. (1998), *Le judéo-christianisme ancien, essais historiques* (Paris).
- Musurillo, H. (1954), *The Acts of the Pagan Martyrs (Acta Alexandrinorum)* (Oxford).
- Musurillo, H. (1972), *The Acts of the Christian Martyrs* (Oxford).
- Paulsen, H. (1996), « Ignatius von Antiochien », *RAC* 17, 933–953.
- Perler, O. (1949), « Das vierte Makkabäerbuch, Ignatius von Antiochien und die ältesten Martyrerberichte », *Rivista di archeologia cristiana* 25, 47–72.
- Petersen, A.K. (2009), « Alexandrian Judaism : Rethinking a Problematic Cultural Category », in Hinge / Krasilnikoff (2009) 115–143.
- Prieur, J.-M. (1989), *Acta Andreae* (Brepols).
- Rosenthal, D. (2010), *The Cairo Geniza Collection in Geneva* (Jerusalem).
- Roth-Lochner, B. (2003), « Un voyage en Egypte (1896–1897), extrait des Souvenirs d'Albert Nicole », in Chappaz / Ritschard (2003) 244–258.
- Rubenson, S. (2009), « From School to Patriarchate : Aspects on the Christianisation of Alexandria », in Hinge / Krasilnikoff (2009) 144–157.
- Ruge, W. (1922), « Krateia [2] », *RE* XI.2, 1609.
- Schäfer, P. (1997), *Judeophobia, Attitudes toward the Jews in the Ancient World* (Cambridge Mass. / London).
- Schäfer, P. (2003), *The History of the Jews in the Graeco-Roman World* (London).
- Schatkin, M. (1974), « The Maccabean Martyrs », *Vigiliae Christianae* 28, 97–113.
- Schubert, P. (2003), « Les papyrus de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève », in Chappaz / Ritschard (2003) 241–243.
- Seider, R. (1970), *Paläographie der griechischen Papyri* II (Stuttgart).
- Smallwood, E.M. (1976), *The Jews under Roman Rule* (Leiden).
- Smyth, H.W. (1984), *Greek Grammar* (Cambridge Mass.).
- Spieckermann, H. (2004), *Martyrium und die Vernunft des Glaubens : Theologie als Philosophie im vierten Makkabäerbuch* (Göttingen).
- Talbert, R. (2000) (ed.), *Barrington Atlas of the Greek and Roman World* (Princeton).
- Thomas, C.M. (2003), *The Acts of Peter; Gospel Literature, and the Ancient Novel* (Oxford).
- Turner, E.G. (1977), *The Typology of the Early Codex* (Philadelphia).
- Van Haelst, J. (1989), « Les origines du codex », in Blanchard, A. (éd.), *Les débuts du codex : Actes de la journée d'étude, Paris 1985* (Leuven) 13–35.
- Van Henten, J.W. (1993), « Zum Einfluß jüdischer Martyrien auf die Literatur des frühen Christentums II. Die Apostolischen Väter », *ANRW* II.27, 700–723.
- Van Henten, J.W. (1997), *The Maccabean Martyrs as Saviours of the Jewish People, A Study of 2 and 4 Maccabees* (Leiden / New York / Köln).
- Van Henten, J.W. / Avemarie, F. (2002), *Martyrdom and Noble Death : Selected Texts from Graeco-Roman, Jewish and Christian Antiquity* (London).
- Van Uytanghe, M. (1993), « L'hagiographie : un "genre" chrétien ou antique tardif ? », *Analecta Bollandiana* 111, 135–188.
- Wagner, C. (1999), *Die Septuaginta-Hapaxlegomena im Buch Jesus Sirach : Untersuchungen zu Wortwahl und Wortbildung unter besonderer Berücksichtigung des textkritischen und übersetzungstechnischen Aspekts* (Berlin).

- Yiftach-Firanko, U. / Trachsel, A. (2010), « A Greek Palimpsest from the 6th Century CE », in Rosenthal, D., *The Cairo Geniza Collection in Geneva* (Jerusalem) 280–282.
- Ziadé, R. (2007), *Les martyrs Maccabées : De l'histoire juive au culte chrétien* (Leiden / Boston).

LES LETTRES COPTES DES ARCHIVES DE DIOSCORE D'APHRODITÉ

Lorelei Vanderheyden

En 2001, à la dixième journée d'études coptes de Lille, Jean-Luc Fournet dressait un bilan concernant les papyrus coptes des archives de Dioscore¹. Il y annonçait aussi son projet de publier ces papyrus avec Anne Boud'hors, afin de parvenir à une meilleure connaissance du dossier dans son ensemble. Je me suis jointe à ce projet, dans le cadre de ma thèse de doctorat, dans le but de produire une édition commentée des lettres coptes présentes dans ces archives².

Ce corpus copte est le pendant complémentaire des papyrus grecs déjà connus, édités et largement commentés. Sa publication apportera non seulement des informations nouvelles, mais elle éclairera aussi la compréhension globale des archives, permettant ainsi une meilleure intégration des deux composantes de ce dossier.

Je décrirai d'abord le versant copte du dossier et les raisons pour lesquelles il est resté sous-étudié pendant près d'un siècle. Je donnerai ensuite les premiers résultats de mon travail d'heuristique dans les collections, avant de présenter deux inédits, et à titre d'exemple l'édition d'un troisième papyrus.

S'il faut maintenant reprendre complètement l'édition des documents coptes des archives de Dioscore, c'est que cette partie du dossier a pâti d'un manque d'intérêt certain. Ce désintérêt peut être expliqué par deux raisons principales. Dès la découverte des archives, en 1905, les pièces documentaires grecques les plus importantes ont rapidement suscité un grand intérêt et elles ont fait l'objet des publications de Jean Maspero très peu de temps après leur découverte³. Le pan copte a donc souffert dans un premier temps de l'importance numérique des pièces grecques et de l'intérêt immédiat qu'elles représentaient.

Ensuite, la dispersion des papyrus dans différentes collections a contribué à défavoriser les documents coptes. Outre une première dispersion commune aux papyrus grecs et coptes des archives, les papyrus coptes ont souffert d'une seconde dispersion à l'intérieur des musées égyptiens. En 1905–1906, le premier dépôt des papyrus de Kûm Ishgâw fut le Musée Égyptien du Caire. En 1939, un lot de papyrus coptes a été transféré au Musée Copte, qui en a lui-même transféré une partie à d'autres musées égyptiens de province, notamment aux musées de Tanta, d'Ismailia et d'El-Arish. La dispersion des papyrus coptes du dossier dans les différentes collections peut donc aussi expliquer pourquoi ce dernier resta sous-étudié, d'autant que, à leur entrée dans les différents musées, les papyrus n'ont pas été toujours correctement identifiés.

Le versant copte des archives est dominé numériquement par les lettres. Pourtant, on y compte aussi d'autres types documentaires tels que des arbitrages, une comptabilité, un contrat de location, une liste d'objets et un lexique gréco-copte⁴.

Les lettres, qui font l'objet de ma thèse de doctorat, composent le genre documentaire le plus représenté au sein des archives coptes de Dioscore. Actuellement, le corpus des lettres

¹ Cf. Fournet (2003) 170–175.

² Les papyrus que je cite dans cet article auront donc un numéro dans mon corpus, qui sera abrégé en P.Aphrod. Copt.Lett.

³ Cf. P.Cair.Masp. I, II et III.

⁴ Arbitrage : cf. Fournet (2010) ; P.Cair.Masp. III 67176 + P.Alex. inv. 689 + BKU III 503 + Corpus Christi College Ms. 541 et son double, P.Cair.Masp. III 67353 r° ; P.Lond. V 1709 ; P.Berol. inv. 11349. Une réédition complète de ces arbitrages, proposée par A. Boud'hors et J.-L. Fournet est en cours d'élaboration. Comptabilité : P.Cair.S.R. 3733. 4 bis ; cf. Fournet (2003) 175. Contrat de location : P.Lond. inv. 2849 ; cf. Papini (1990). Liste d'objets : P.Cair.Masp. III 67334 v° ; cf. Fournet (2003) 175. Lexique gréco-copte : cf. Bell / Crum (1925) ; Baldwin (1982) 79–81 ; MacCoull (1986) 253–257 ; Hasitzka (1990) 181–190, n° 256.

est composé d'une cinquantaine de documents, allant du petit billet de quelques lignes à la lettre opisthographe d'une quarantaine de lignes. Une trentaine de papyrus ont été publiés par Leslie MacCoull, mais les photographies de mauvaise qualité sur lesquelles elle a travaillé ne lui ont pas permis de produire des éditions satisfaisantes⁵. Les documents sont parfois dans de très mauvaises conditions de conservation et un travail de reconstitution sur les originaux est le plus souvent impératif.

Le contexte de la correspondance copte du dossier éclaire le fonctionnement de réseaux peu connus dans les documents grecs. Dans les archives de Dioscore, la majeure partie de la documentation grecque concerne la vie officielle du village d'Aphrodité, ainsi que les activités agricoles de certains de ses habitants. Ce sont en revanche les documents coptes, et plus précisément les lettres, qui éclairent avant tout les milieux monastiques et celui de la famille de Dioscore. Certains personnages y apparaissent donc sous des jours différents, alors que d'autres sont totalement absents de la documentation grecque. Le travail sur cette correspondance permettra, de ce fait, une meilleure compréhension de la vie privée de la famille de Dioscore et, dans une plus large mesure, une meilleure connaissance de l'histoire sociale et religieuse du village d'Aphrodité au VI^e siècle.

Une première phase de mon travail est consacrée à la réédition des pièces déjà parues dans différentes publications de Leslie MacCoull et dans une édition d'Anne Boud'hors⁶. Parallèlement au collationnement des originaux, je mène aussi un travail d'heuristique dans les différentes collections susceptibles d'avoir acquis des papyrus des archives de Dioscore. Certains inédits ont déjà été repérés, dans les Musées Egyptien et Copte du Caire, de même que dans les collections de la British Library et du musée de Berlin⁷. Au total, une vingtaine d'inédits complètera les trente papyrus de la correspondance de Dioscore connus à ce jour.

En ce qui concerne la réédition des papyrus, j'ai pu retrouver, dans les réserves du Musée Copte, les numéros d'inventaire que Leslie MacCoull n'avait pas indiqués dans sa publication de 1981, ce qui facilitera désormais la consultation des originaux⁸. Cette recherche dans les réserves du Musée Copte m'a aussi permis de retrouver certains des papyrus qui n'étaient plus connus que par les transcriptions de Lacau conservées au Griffith Institute d'Oxford. Celui-ci avait en effet transcrit en 1909 sept papyrus coptes conservés au Musée Egyptien et ces transcriptions avaient été envoyées à Crum, qui préparait alors son dictionnaire. Sur ces sept papyrus, au moins quatre ont été transférés en 1939 au Musée Copte, mais les registres n'indiquant pas la provenance de ces papyrus, on oublia qu'ils étaient issus des archives de Dioscore et on les considéra comme perdus. Je suis donc désormais en mesure de donner les équivalences entre la numérotation des archives de Crum et les originaux que j'ai retrouvés et photographiés⁹.

La consultation des originaux apporte de nouvelles informations. Par exemple, pour le P.Musée Copte. inv. 4061 (= Gr. Inst. (d) ; cf. Annexe), Lacau n'avait pas transcrit la

⁵ Concernant la qualité des photos, cf. Messiha (1983).

⁶ Cf. Boud'hors (2008) 67–76 ; MacCoull (1981b) 199–206 (n° 1–5) ; MacCoull (1991) 104–112 ; MacCoull (1992) 104–112 ; MacCoull (1993) 21–63.

⁷ Je dois le repérage des inédits de Berlin et de Londres à Jean-Luc Fournet, et de celui de certains inédits du Musée Copte à Maher Eissa. Qu'ils soient ici remerciés pour leur aide.

⁸ Je donne donc ici l'équivalence entre les numéros de sa publication et ceux de l'inventaire : MacCoull (1981b) n° 2 = P.Musée Copte. inv. 6583 ; n° 3 = P.Musée Copte. inv. 6584 ; n° 4 = P.Musée Copte. inv. 6585 ; n° 5 = P.Musée Copte. inv. 6586.

⁹ Griffith Institute (a) = MacCoull (1992) n° 2 = P.Ismailia. inv. 2240 (autrefois P.Musée Copte. inv. 4062) ; Griffith Institute (b) = MacCoull (1993) n° 1 = P.Musée Copte. inv. 4057 ; Griffith Institute (d) = MacCoull (1993) n° 11 = P.Musée Copte. inv. 4061 ; Griffith Institute (f) = MacCoull (1993) n° 6 = autrefois P.Musée Copte. inv. 4056 (transfert au musée d'El-Arish en octobre 2005, mais j'ignore encore pour l'instant quel en est le numéro d'inventaire). Je remercie Maher Eissa de m'avoir fourni cette information et son cliché du papyrus.

souscription grecque, puisque Crum n'en avait pas besoin pour la rédaction de son dictionnaire copte. Or, en nous donnant le nom et la fonction du fonctionnaire ainsi que le début de la date de rédaction du papyrus, cette souscription nous permet de saisir toute l'importance de cette lettre dans le dossier dioscorien. En effet, ce document appartient à un sous-dossier concernant l'affaire des bergers de Phthla. Contrairement aux autres textes ayant trait à cette affaire, qui sont pour la plupart de la main de Dioscore lui-même (pétitions, poèmes), cette lettre est un témoin documentaire plus neutre, puisqu'elle a été écrite par un fonctionnaire du bureau des comptes¹⁰ : Iôannês demande aux bergers de Phthla de se plier à ses instructions.

De la même manière, pour le P.Musée Copte inv. 4057 (= Gr. Inst. (b)), la transcription de Lacau amenait à penser qu'il y avait cinq lignes de copte sur le recto, la cinquième ligne étant constituée uniquement du nom d'Apollôs et de son titre¹¹. On pensait, de ce fait, connaître la signature d'Apollôs et donc sa main copte et son style ; or, il n'en est rien. Sur l'original, on voit bien qu'il n'y a que quatre lignes, la cinquième se trouvant en fait sur le verso. Cette disposition modifie donc la nature des données contenues dans cette ligne. La présence de ce nom dans l'endossement indique clairement qu'il s'agit en fait du destinataire. Le manque de précision de Lacau a donc induit en erreur les spécialistes¹². La correction est loin d'être anodine puisque c'est le sens global du texte qui en est modifié : l'expéditeur de la lettre, qui n'est pas nommé, demande à Apollôs d'arbitrer un litige¹³. Nous pouvons même aller plus loin en soulignant, ce qui n'avait pas été fait auparavant, que l'endossement de cette lettre est en grec : il nous permet donc d'ajouter une nouvelle pièce bilingue au dossier. Néanmoins, les transcriptions de Lacau restent très précieuses, car certains originaux ont parfois été endommagés et des parties de textes sont désormais perdues.

Un autre exemple concerne la partie inédite de mon corpus : les P.Cair.S.R. 3733. 5bis et 6bis, deux lettres mentionnées par Jean-Luc Fournet en annexe de sa réédition du SB Kopt. I 290¹⁴. Elles ont été retrouvées enroulées l'une dans l'autre, ce qui est un élément important du point de vue archivistique et qui suggère un lien entre les contenus des deux lettres. La lettre P.Cair.S.R. 3733, 6bis est très fragmentaire, et on n'en connaît ni l'expéditeur ni le destinataire. On y apprend qu'un *sarakôte*, c'est-à-dire un moine errant, a été « enfermé »¹⁵. Le mot copte ⲥⲁⲣⲁⲕⲟⲩⲧⲉ n'était mentionné jusqu'alors que dans un papyrus du VII^e siècle conservé à la Pierpont Morgan Library¹⁶. Notre papyrus offre ainsi une seconde occurrence de ce mot dans un texte documentaire. Elle est cependant la plus ancienne puisque datable de la première moitié du VI^e siècle. La mention d'un moine errant, tout comme celle d'un stylite dans un autre papyrus inédit, se révèle du plus grand intérêt pour l'histoire du monachisme égyptien au VI^e siècle¹⁷.

¹⁰ Autres textes : P.Lond. V 1677 (566/567) ; P.Cair.Masp. I 67002 et P.Aphrod.Lit. IV 3 (mai-juillet 567) ; P.Lond. V 1674 et P.Aphrod. Lit. IV 11 (printemps 568 ; cf. Fournet [1999] 324) ; P.Flor. III 296.

¹¹ P.Musée de Copte. inv. 4057, 5: ἐπιθ(oc) ἀν' Ἀπολ(ocus sigilli) λῶτι πρωτοκ(ωμήτη) Ἀφροδ(ίτης) suivī des traces de cinq lettres.

¹² Cf. MacCoull (1993) n° 1, 24 ; Boud'hors (2008) ; Papaconstantinou (2008) 79–80.

¹³ Sans connaître cette information supplémentaire, Anne Boud'hors avait proposé cette hypothèse; cf. Boud'hors (2008) 73–74.

¹⁴ La cote S.R. 3733 a été attribuée à deux lots distincts : j'ajoute donc un « bis » au lot de papyrus redécouvert par Jean-Luc Fournet en 1996, au Musée Egyptien du Caire, afin de le différencier de son homonyme majoritairement publié dans MacCoull (1993). Concernant la redécouverte de ce lot, cf. Fournet (2002) 397–398 ; il y évoque déjà la lettre n° 5 à Termouté ; cf. aussi Fournet (2003) 175.

¹⁵ γ' ἐνοχέει δεῖν τὴν ἐκείνην ἐπὶ τὴν ἐκείνην, cf. aussi Fouquet (2005) 175.
 15 ἀρετῆς ἀσφαλίξει μὴ σαρκοκώτε. Le reste de la lettre montre qu'il faut prendre ἀσφαλίζω dans son sens
 d'« enfermer ». Sur *sarakôte*, cf. Crum, *Dict.* 354b–355a : « wanderer », « vagrant ».

¹⁶ Cf. P.Congr. XV 23, 9 : οὐτε ἐνιπορεύει οὐτε ἐνικοινῶναι μὴ μοναχὸς ἢ σαρακῶτε.

¹⁷ Papyrus inédit : cf. P.Cair.S.R. 3733. 1bis.

- ΝΑΪ ΖΑ ΠΔΗΜΟCΙΟΝ ΠΡΟΜΠΕ CΠΤΕ ΖΑ ΠΑCΤΙΚΩ · †ΝΟΥ ΑΠΙΛΛΟΥCΤΡΙΟC [...]]
 ΧΕ CΖΑΪ ΝΗΤΗ ΠΤΕΤΗΚΑΛ ΝΦΟΛ ΠΕΦΕΙΩΖΕ ΜΑ ΝΑΠΑ ΟΥΑ[.....]
 10 ΑΛΥΕ ΠΡΩΜΕ ΠΑΡΕΛΘΕ ΜΜΟC ΝΦΒΩΚ ΝΦΜΟZ ΤCΥΝΤΕΛΕΙΑ Ν[.....]
 ΤΡΟΜΠΕ CΠΤΕ ΑΥΩ ΠΕΝΤΑΚΥΡΟC ΒΙΤΨ ΠΤΟΟΤΨ ΠΛΗΜΜΑ Μ[.....]
 ΜΠΔΗΜΟCΙΟΝ ΠΔΩΔΕΚΑΤΗ ΜΑΡΕΨ† ΝΕΦΕΝΤΑΓΙΟΝ [.....]
 ΕΪ ΕΡΗC ΠΤΑCΜΗ ΠΑΛΟΓΟC ΜΗ ΚΥΡΟC ΑΪΧΟΟΥ ΓΑΡ ΝΑ[.....]
 CΠΟΥΨ ΠΤΑΤΕΨCΖΙΜΕ ΠΡΟCΕΛΘΕ ΝΑΪ ΜΗ ΠΙΛΛΟΥCΤΡΙΟC ΑCΤΑΜ[Ο]
 15 ΠΓΕΝΗΜΑ ΠΑΤΕΝΤΑΓΙΝ ΜΗΝCΑ ΤΡΕΝΜΟZΨ ΠΠΔΗΜΟCΙΟ[Ν]
 ΧΕ † ΠΕΝΤΑΓΙΝ ΝΑC ΠΓΟΠΟΥ ΕΡΟC ΕΤΡΙCΚΑΙΔΕΚΑΤΗ ΟΥ ΜΟΝ[ΟΝ]
 ΝΑC ΕΝΤΑΓΙΟΝ ΑΛΛΑ ΑΤΕΤΗΟΛ ΝΙΑΖΟΥ ΜΠΕΤΗ† ΠΔΗΜΟCΙΟΝ [.....]
 ΝΑΥ ΖΑΡΟΨ ΟΥΩΨΕ ΟΥΗ ΠΤΕΤΗΨΕΙΡΕ ΚΑΤΑ ΝΙCΖΑΪ ΜΠΡΚ[Ω ΝΑΤΑΑC Ν]
 19 ΤΕ ΠΕΤΗΖΗΤ ΖΙCΕ † Ίωάννης βοηθ(ός) λογι(κτηρίου) cεζημ(είωμαι) † ἐγράφη
 Φαρμούθι [

1 λογιστήρ par. ΠΠΦΟΟC ΜΠΧΛΛ par. 5 ΑΤΕΤΗΒΙ[Τ]Ν : le τ a été écrit puis corrigé en η, τ, lu par Lacau 6 ΝΤΕ, lu par Lacau 8 · point en haut suivi d'un espace vide 9 ολπεφειωζε par. 15 ΝΑΪΕΝΤΑΓΙΝ par. 16 ΟΥΜΟΗ par. 18 ΜΠΡ'Κ par. 19 ἰωαννης par. βοη^θ par. λογι par. cεζημ par.

[C'est Iôannês le boêthos] du logistêrion (qui) écrit aux bergers de Phthla [...] | [...] et à tous les autres bergers : « Je suis allé à Ant[...] | [...] d'Apollô de Pharau pour faire des [...] | [...] ... Tauriné le pagarque de [...] | ⁵ que vous avez dits avec Kuros, le boêthos. Vous avez pris les [...] | la contribution (cυντέλεια) du village (κωμητική) seulement. Vous n'avez pas donné la contribution (cυντέλεια) [...] | vous les avez laissés lui faire obstacle (δια-στρέφω) en ce qui concerne la contribution. Comme (ἐπειδή) donc (οὖν) il a ... [...] | pour moi au titre de l'impôt (δημόσιον) de deux années, pour l'astikon. Maintenant, l'illoustrios [...] | ... de vous écrire de lui laisser récolter son champ, en lieu d'Apa Oua[...] | ¹⁰ qu'aucun homme ne s'oppose (παρέρχομαι) à ce qu'il aille payer la contribution (cυντέλεια) [...] pour] | les deux années. Et le profit (λῆμμα) que Kuros s'est approprié [...] | (lors de la perception de) l'impôt de la douzième (δωδεκάτη) (indiction) ». Qu'il donne ses reçus (ἐντάγιον). [...] | aller vers le sud, pour que je rédige mon compte (λόγος) avec Kuros. J'ai envoyé en effet (γάρ) à [...] | l'année dernière quand sa femme s'est tournée (προσέρχομαι) vers moi et vers l'illoustrios. Elle a fait savoir [...] «] | ¹⁵ les récoltes (γένημα) sans reçu (ἐντάγιον) après que nous l'avons payé pour l'impôt (δημόσιον) [» ...] | : Donnez-lui (fém.) les reçus (ἐντάγιον) afin de les comptabiliser pour elle pour la treizième (τρικαίδεκάτη) (indiction). Non seulement (οὐ μόνον) [...] | de reçu (ἐντάγιον) pour elle, mais vous avez moissonné les champs. Vous n'avez pas payé l'impôt (δημόσιον) [...] | pour eux en échange de lui. Veuillez donc vous conformer à cette lettre. Ne continuez pas [à faire cela] | (de peur que) votre cœur souffre. (2^e m., en grec) Iôannês, commis du bureau des comptes, j'ai signé. Ecrit en Pharmouthi [...] ».

1. Concernant les bergers de Phthla et leur importance dans le dossier de Dioscore, cf. Keenan (1985).

ΠΧΛΛ = Phthla. Orthographe copte attestée dans le P.HermitageCopt. 22, 10. Notons que Timm (1865–1866) doutait de la concordance phonétique entre ΠΧΛΛ et Phthla. L'hypothèse de Jernstedt dans P.HermitageCopt. 22, 10 n., 81–82 est ici confirmée.

3 ΑΠΟΛΛΩ ΠΦΑΡΑΥ. On a là une mention du monastère fondé par le père de Dioscore ; cf. Fournet (2002) et Wipszycka (2008).

4. La lecture de ΤΑΥΡΙΗC semble correcte, mais aucun pagarque connu ne porte ce nom.

5. Trois autres mentions d'un Kuros *boêthos* sont connues dans le dossier dioscorien, et elles appartiennent toutes à l'affaire Ménas : P.Cair.Masp. I 67002 (mai–juillet 567) ; P.Lond. V 1677 (566/

567) ; P.Aphrod.Lit. IV 11 (printemps 568). Fournet (1999) 543 propose d'identifier un seul et même personnage dans ces quatre attestations.

6–8. Sur la différence entre *kômêtikon* et l'*astikon*, cf. Gascou (2008) 258.

7 ΛΓΕΤΙΚΑΛΥ ΕΥΔΙΑΣΤΡΕΦΕ ΜΜΟΛ ΖΑΡΟC. Cette construction apparaît quasiment à l'identique dans deux lettres coptes liées à un contexte fiscal. Cf. P.Lond.Copt I 1148, 9–10 : ΛΙΔΙΑΣΤΡΕΦΕ ΜΜΟC ΖΑΡΟΟΥ ; 1179, 6 : ΕΚΚΑΛΥ ΗΔΙΑΣΤΡΕΦΕ ΜΜΟΛ. On retrouve aussi διαστρέφω dans les documents grecs, et particulièrement dans le P.Cair.Masp. I 67002, pétition liée à l'affaire Ménas, où il prend un sens technique ; cf. P.Cair.Masp. I 67002, III, 19 : διαστρέψαι τὴν ἐμβολήν. Il est possible de traduire alors διαστρέφω par « entraver la bonne marche, perturber (peut-être détourner ?) la perception de l'impôt ».

8 ΠΑΣΤΙΚΩ. On attendrait plutôt ΠΑΣΤΙΚΟΝ. Il pourrait s'agir d'un automatisme intéressant si l'on suppose que le scripteur a utilisé un datif grec de manière inconsciente.

9 C2AÏ ΠΗΤῩ. Cette expression, que l'on peut traduire littéralement par « écris / écrivez-vous », n'a pas de sens ici. Il est possible que nous soyons en présence d'une confusion entre discours direct et discours indirect.

10 ΠΑΡΕΛΘΕ. Forme du verbe παρέρχομαι « s'opposer à ». Cette forme n'est attestée que deux fois dans des textes documentaires coptes des VII/VIII^e siècles. Cf. O.Crum. 111, 6 (VII^e s.) et P.Ryl.Copt. 289, 7 (VII/VIII^e s.).

11 ΛΗΜΜΑ. Absent de Förster, *WB*.

14 ΠΡΟCΕΛΘΕ. Forme du verbe προσέρχομαι, qui prend le sens technique de « faire une démarche, se tourner vers une autorité pour lui demander quelque chose, pétitionner auprès de quelqu'un ».

18–19. ΜΠΡΚ[Ω ΠΑΤΑΛC Η]ΤΕ ΠΕΤῩΖΗΤ ΖΙCΕ est un cliché rhétorique récurrent dans les textes coptes, que je propose de restituer d'après P.Bal. 229, 8–9, presque identique au syntagme présent dans notre lettre. Notons pourtant que cette restitution est un peu courte étant donné les dix lettres que l'on attend.

19. La souscription est inédite : elle était absente de la transcription de Lacau, conservée au Griffith Institute, de même que de l'édition de Leslie MacCoull qui en dépend. Cette souscription en grec à la suite du texte copte peut être considérée comme une note administrative, comportant la signature du fonctionnaire et la date. Au sujet de l'utilisation du grec comme langue des notes administratives dans les documents coptes, cf. Cromwell (2010) 231, n. 45.

Le *boêthos logistêriou* était un commis du bureau des comptes. Iôannês *boêthos logistêriou* est un personnage bien connu dans les archives de Dioscore. Il est emprunteur dans un prêt à intérêt sur hypothèque signé à Antinooupolis (P.Cair.Masp. III 67309, 25 février – 26 mars 569). On apprend par ce texte qu'il est le fils d'Ak[ô]r[i]os et de Martha et qu'il est aussi professeur de calcul ; la correction est apportée dans Fournet (2009) 119.

Bibliographie

- Baldwin, B. (1982), « Notes on the Greek-Coptic Glossary of Dioscorus of Aphroditê », *Glotta* 60, 79–81.
 Bell, H.I. / Crum, W.E. (1925), « A Greek-Coptic Glossary », *Aegyptus* 6, 177–226.
 Boud'hors, A. (2008), « Du copte dans les archives d'Apollôn », in Fournet (2008) 67–76.
 Cromwell, J. (2010), « Aristophanes Son of Johannes : An Eighth-Century Bilingual Scribe ? A Study of Graphic Bilingualism », in Papaconstantinou, A. (ed.), *The Multilingual Experience in Egypt, from the Ptolemies to the Abbasids* (Surrey) 221–232.
 Crum, W.E. (1939), *A Coptic Dictionary* (Oxford).
 Förster, H. (2001), *Wörterbuch der griechischen Wörter in den koptischen dokumentarischen Texten (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 148, Berlin / New York)*.
 Fournet, J.-L. (1999), *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e siècle. La bibliothèque et l'œuvre de Dioscore d'Aphroditê* (MIFAO 115, Le Caire).
 Fournet, J.-L. (2002), « Un document inédit des archives de Dioscore d'Aphroditê au Musée Égyptien », in Eldamaty, M. / Trad, M. (ed.), *Egyptian Museum Collections around the World. Studies for the Centennial of the Egyptian Museum* (Cairo) I 397–407.

- Fournet, J.-L. (2003), « Une lettre copte d'Aphrodité ? (Révision de SB Kopt. I 290) », in Cannuyer, C. (éd.), *Etudes coptes VIII. Dixième journée d'étude, Lille 2001* (Lille / Paris) 163–175.
- Fournet, J.-L. (éd.) (2008), *Les archives de Dioscore d'Aphrodité cent ans après leur découverte. Histoire et culture dans l'Égypte Byzantine. Actes du colloque de Strasbourg, 2005* (Paris).
- Fournet, J.-L. (2009), « Papyrologie grecque », *Annuaire de l'Ecole pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* 140.
- Fournet, J.-L. (2010), « Sur les premiers documents juridiques coptes », in Boud'hors, A. / Louis, C., (éd.), *Etudes coptes XI. Treizième journée d'études, Marseille 2007* (Paris) 125–136.
- Gasco, J. (2008), « Le cadastre d'Aphrodito (SB XX 14669) », in *Fiscalité et société en Égypte Byzantine* (Paris) 247–305.
- Hasitzka, M. (1990), *Neue Texte und Dokumentation zum Koptisch-Unterricht (MPER XVIII)* (Wien).
- Keenan, J. (1985), « Village Shepherds and Social Tension in Byzantine Egypt », *YCS* 28, 245–259.
- MacCoull, L.S.B. (1981a), « The Coptic Archive of Dioscorus of Aphrodito », *CE* 56, 185–193.
- MacCoull, L.S.B. (1981b), « Documentary Texts from Aphrodito in the Coptic Museum », *SOC Collectanea* 16, 199–206.
- MacCoull, L.S.B. (1986), « Further Notes on the Greek-Coptic Glossary of Dioscorus of Aphrodito », *Glotta* 64, 253–257.
- MacCoull, L.S.B. (1991), « A Coptic Monastic Letter to Dioscorus of Aphrodito », *Enchoria* 18, 104–112.
- MacCoull, L.S.B. (1992), « More Missing Pieces of the Dioscorus Archive », in *CoptCongr.* IV, vol. II, 104–112.
- MacCoull, L.S.B. (1993), « The Apa Apollos Monastery of Pharou (Aphrodito) and its Papyrus Archive », *Le Muséon* 106, 21–63.
- Messiha, H. (1983), *Fragments of Coptic and Greek Papyri from Kom Ishkaw*, *ASAE Suppl.* 29.
- Papaconstantinou, A. (2008), « Dioscore et la question du bilinguisme dans l'Égypte du VI^e siècle », in Fournet (2008) 77–88.
- Papini, L. (1990), « A Lease of Land from Aphroditopolis », in *CoptCongr.* III, 299–302.
- Timm, S. (1865–1866), *Das christlich-koptische Ägypten in arabischer Zeit, eine Sammlung christlicher Stätten in Ägypten in arabischer Zeit unter Ausschluss von Alexandria, Kairo, des Apa-Mena-Klosters (Der Abu Mina), der Sketis (Wadi n-Natrun) und der Sinai-Region* (Wiesbaden).
- Wipszycka, E. (2008), « Le monastère d'Apa Apollôs : un cas typique ou un cas exceptionnel ? », in Fournet (2008) 261–273.

PAPIRI CON EDIZIONI COMMENTATE

Lucia Vannini

Si propone qui una riconsiderazione di un piccolo gruppo di papiri con esegesi di testi letterari greci, che è stato individuato dagli studiosi con la definizione di « edizioni commentate »¹. La presenza del testo letterario per intero, cui allude il termine « edizione », distingue queste opere dalla tipologia dei commentari (o *hypomnemata*). Pur presentando un'identica struttura contenutistica, costituita dall'alternanza di citazioni e commento, questi esemplari si differenziano per il procedimento seguito nella pratica dell'esegesi: anziché contenere una selezione di passi (« lemmi »), presentano un commento relativo a citazioni ampie che coprono consecutivamente il testo letterario, cosicché è presumibile che questo vi fosse riportato in modo completo.

Vorrei qui presentare sinteticamente le caratteristiche di questi testi, per valutare l'ipotesi che, al di là del tratto comune costituito dalla presenza dell'intera opera letteraria, ciascuno possieda una collocazione tipologica più precisa: alcuni esemplari possono forse essere considerati un *unicum*, mentre per altri si esamina anche la definizione di « commentari a lemmi continui ».

Come è noto, il primo testo ad essere stato individuato come un'« edizione commentata », in base a una proposta di Franco Montanari, è quello conservato dal gruppo dei P.Lille di età tolemaica che contiene il testo della *Victoria Berenices* di Callimaco (prima elegia del III libro degli *Aitia*)². I frammenti provengono da un *volumen* la cui scrittura è databile alla prima metà del II sec. a.C.³ In questo esemplare una medesima mano libraria ha copiato il testo poetico, riportandolo secondo la suddivisione in versi, e vi ha intercalato alcune righe di commento, collocate in *eisthesis* pronunciata rispetto ai versi callimachei, e dunque immediatamente distinguibili.

Benché il testo callimacheo commentato non sia interamente noto, le caratteristiche dell'esegesi suggeriscono che le citazioni fossero tratte in modo consecutivo: come rileva Parsons (1977b) 5, il commento che segue una citazione di una certa ampiezza si riferisce esclusivamente alla parte finale del brano, dimodoché alcuni versi risultano del tutto privi di esegesi; perché allora riportare anche passi che non sono presi in considerazione nel commento? La prassi dello scriba riflette, plausibilmente, la decisione di riportare, nel complesso dei brani, il testo totale di Callimaco, interrompendo la copia dei versi solo laddove si avvertiva la necessità di un chiarimento; esso veniva così introdotto nel luogo opportuno.

A un primo sguardo, il rilievo con cui il testo poetico è presentato distingue il papiro di Lille dagli altri esemplari che vengono in esame: unicamente qui l'opera letteraria è stata riportata mantenendo la suddivisione in versi, che lo scriba ha segnalato copiando ogni nuovo verso a capo rigo, dunque secondo la medesima modalità con cui si producevano gli esemplari delle opere letterarie; contraddistinguono il solo P.Lille anche l'*ekthesis* particolarmente evidente (di tre lettere) con cui il testo poetico è collocato, e l'uso di riportare sempre a capo rigo l'*incipit* di ciascuna sezione, di versi o di commento. Questi

¹ Su questa definizione e sull'identificazione di esemplari assegnabili a questa tipologia, cf. Montanari (2007) 11–14; Montanari in CLGP I.1.4, 242–244; Messeri / Pinaud (2002) 46–49; un accenno ricorre in Trojahn (2002) 218. Cf. anche CLGP I.1.4, 260, n. 3, per la distinzione dalla definizione di « commentari a lemmi continui » impiegata da alcuni studiosi.

² P.Lille inv. 82, 76+79, 78b, 78a (MP³ 207.3; LDAB 527): *ed. pr.* in Meillier (1976); *ried.* in Parsons (1977b). Cf. SH 254–258 e 260–263; D'Alessio (2007) 446–469. Riprod. anche in Turner / Parsons, *GMAW*² 75. Il primo impiego della definizione di « edizione commentata » ricorre in Montanari (1976) 147.

³ La datazione della scrittura dei P.Lille è discussa: mentre Parsons (1977b) 5 e Turner / Parsons, *GMAW*² 126 la collocano alla fine del III sec. a.C., Cavallo (1983) 53 e Cavallo / Maehler (2008) 10 e 84 (n° 49) propendono, credo giustamente, per la prima metà del secolo successivo.

accorgimenti consentivano, al lettore che lo desiderasse, la possibilità di fruire esclusivamente dell'opera letteraria, come risultava agevole anche a causa delle dimensioni contenute delle spiegazioni.

Negli altri papiri con esegesi che contengono il testo totale dell'opera scelta, il commento sembra invece assumere una rilevanza pari o addirittura maggiore rispetto alle citazioni. Uno di questi esemplari risale, come il Callimaco di Lille, all'età tolemaica: si tratta del P.Louvre inv. 7733v, che conserva sul verso un epigramma grifodico, dal titolo *Un'ostrica*, seguito dal proprio commentario⁴. Il testo è riportato in una scrittura libraria informale dall'aspetto elegante, assegnabile alla seconda metà del II sec. a.C., dunque a un periodo di poco posteriore al P.Lille⁵. Verosimilmente, il frammento costituisce parte di un rotolo che conteneva una raccolta di testi analoghi, probabilmente della produzione di un medesimo poeta, ognuno seguito dal relativo commento⁶.

La singolarità del procedimento seguito nel P.Louvre consiste nell'aver riportato il testo esegetico interamente dopo la conclusione di quello letterario: ciò che segue l'epigramma è un vero e proprio *hypomnema*, dove sono appunto ripetuti in forma di lemma alcuni passi che non abbracciano l'intero testo poetico e sono selezionati anche indipendentemente dall'unità metrica del verso⁷. Il lettore poteva così usufruire di un commento ampio senza che ciò gli impedisse di leggere in modo continuo il testo letterario, secondo una caratteristica che lo avvicina, in parte, al P.Lille callimacheo; l'estensione e la profondità del commento suggeriscono però che in questo esemplare l'interesse dell'autore fosse volto in uguale misura alla trasmissione del testo letterario e alla produzione di un commento autonomo.

La tipologia testuale conservata dal P.Louvre non corrisponde a nessuna delle attestazioni, e l'esemplare sembra perciò qualificabile come un *unicum*. È possibile che la sua eccezionalità sia legata alle caratteristiche del testo letterario commentato, breve e per sua natura enigmatico, e pertanto strettamente dipendente dalla necessità di un'esegesi.

Troviamo poi annoverati fra le « edizioni commentate » due esemplari della prima età romana, entrambi copiati da mani informali: uno, databile alla prima metà del I sec. d.C., contiene brani commentati dei *Theriaka* di Nicandro⁸; l'altro, CLGP I.1.4 Aristoteles,

⁴ P.Louvre inv. 7733v (MP³ 1763.3; LDAB 7038): *ed. pr.* in Lasserre (1975); ried. in Parsons (1977a). Cf. SH 983–984; Page (1981) 469–473 (n° 153). Ai frammenti noti è stato recentemente ricongiunto un frustulo inedito: cf. D'Alessio (1990). Il recto del frammento contiene parte di un testo in prosa identificabile con un trattato di ottica: per una sintesi sulla questione, cf. CPF I.1**, 192.

⁵ La datazione del P.Louvre è controversa: assegnato da Lasserre (1975) 147 nell'*ed. pr.* alla seconda metà del II sec. a.C., credo correttamente, e da Parsons (1977a) I al II sec. a.C., è stato poi datato da Cavallo (1983) 52 e Cavallo / Maehler (2008) 140, n° 94 alla fine del I a.C. o all'inizio del secolo successivo. La scrittura sembra però distinguersi da quella di fine età tolemaica per la presenza di un certo contrasto modulare e per l'uso di trattini di congiunzione; può essere accostata a quella, segnalata da Lasserre, di P.Merton 5, un documento databile fra il 149 e il 135 a.C. (cf. Seider, *Pal. Gr.* I, pl. VIII 13), e di UPZ I 25, che conserva una petizione degli anni 160–155 a.C.

⁶ L'appartenenza a una raccolta è sostenuta dagli studiosi, a mio avviso a ragione, a causa della presenza di una lacuna iniziale, seppure breve, di tre o quattro linee di scrittura, che precede il titolo dell'epigramma; cf. Parsons (1977a) e Page (1981) 4693. È invece maggiormente incerta la presenza del nome dell'autore, e risulta pertanto difficile stabilire se la raccolta contenesse epigrammi di un medesimo poeta, il cui nome doveva ricorrere unicamente nel titolo relativo all'intera opera, oppure se si trattasse di un'antologia, in cui i diversi autori erano indicati nei singoli epigrammi; sulla questione, cf. Page (1981) 469. Forse, si può però rilevare che difficilmente il nome del poeta poteva ricorrere nella linea di scrittura che precedeva il titolo del componimento (come ipotizza Page; non mi sono note tuttavia attestazioni di questa prassi), né sembra esservi spazio nella medesima linea occupata dal titolo, dove il nome sarebbe stato probabilmente collocato in *eisthesis*, secondo l'uso che è impiegato nel titolo del commentario (I 8).

⁷ Nel loro complesso, i lemmi coprono poco più della metà del testo dell'epigramma: due interi versi (2, 3 = I 3, 4) non sono infatti oggetto di commento, e in una occorrenza è selezionato un breve periodo che occupa solo parzialmente un esametro (lemma in II 29).

⁸ P.Oxy. XIX 2221, cui si aggiunge il frustulo di P.Köln V 206; MP³ 2410.1; LDAB 3073.

della fine del I sec. d.C., conserva quattro pericopi del testo dei *Topici*, ognuna seguita da un commento di carattere parafrastico⁹.

I commenti a Nicandro e ad Aristotele presentano una caratteristica specifica, sulla quale vorrei soffermarmi, che li differenzia dalle tipologie testimoniate dal P.Lille callimacheo e dal P.Louvre: ogni sezione di commento contiene la spiegazione dell'intero testo che è riportato nella citazione, per cui l'opera letteraria risulta commentata nella sua totalità. Questi esemplari contengono quindi un'esegesi sistematica; essa consiste principalmente in una semplice parafrasi, cui potevano occasionalmente aggiungersi altri elementi. Di conseguenza, il testo letterario prescelto si presenta qui suddiviso in citazioni ampie, in cui si possa seguire lo sviluppo di un pensiero, e non vi era motivo di isolarlo chiaramente dall'esegesi.

Difatti le due sezioni, di testo letterario e di commento, non sono individuabili a colpo d'occhio: l'*ekthesis* delle citazioni non è vistosa e l'*incipit* di ciascuna sezione è riportato di seguito al testo precedente, nella medesima linea di scrittura già parzialmente occupata; la fine del lemma è, sì, segnalata dall'introduzione di uno spazio bianco, ma questo segnale non è impiegato in modo univoco nel papiro di Nicandro, dove presenta anche la funzione di indicare la fine dell'esametro all'interno del lemma. Inoltre, il testo dei *Theriaka* non è copiato verso per verso (benché, come detto, all'interno della linea di scrittura la fine dell'esametro sia in qualche modo segnalata), cosicché l'ampiezza della colonna era stabilita sulla base del testo in prosa.

Si possono individuare ulteriori esemplari avvicinabili a quelli finora identificati? Mentre la tipologia cui sono assegnabili il papiro di Nicandro e quello dei *Topici* sembra avere conosciuto una certa diffusione, e non si esclude che ulteriori esemplari possano essere così classificati, sembra che la tipologia attestata nel Callimaco di Lille non abbia avuto un seguito¹⁰. La tipologia delle «edizioni commentate» sembra però essere continuata in età romana presentandosi in una forma mutata: si tratta di un esemplare del II sec. d.C., P.Berol. inv. 11521, che è stato pubblicato dal Wilamowitz nel 1912¹¹. Del testo, copiato in una libreria informale elegante, si conserva la parte superiore di una colonna di scrittura, nella quale è riconoscibile la citazione di un brano del I libro degli *Aitia*, relativo al *Ritus Anaphaeus*¹². Questo frammento sembra testimoniare una fase successiva a quella rappresentata dal P.Lille, nella quale il testo letterario non è più immediatamente distinguibile; esso sembra anche essere riportato in una suddivisione più sistematica.

Da una parte, lo scarso rilievo in cui è collocato il testo poetico dal punto di vista editoriale costituisce una differenza dal Callimaco di Lille: le citazioni sono contrassegnate unicamente da una breve *ekthesis*, limitata alla prima lettera (come è probabile dalla ricostruzione del testo poetico al r. 13, dove la lacuna iniziale è breve e l'integrazione è sicura). Una disposizione testuale di questo genere fa sì che la lettura del testo letterario dovesse necessariamente avvenire unitamente a quella del commento.

⁹ P.Fay. 3; MP³ 165; LDAB 392.

¹⁰ Alla tipologia attestata dai papiri di Nicandro e di Aristotele, si può forse aggiungere un altro esemplare di età romana: è un frammento di Berlino, P.Berol. inv. 11749, databile alla fine del II secolo, il cui testo è stato ripubblicato nel *Corpus dei Papiri Filosofici*, come CPF III 8. Come nel Nicandro e nell'Aristotele, il testo di riferimento (qui, il *Politico* di Platone) è suddiviso in ampie pericopi che ricorrono consecutivamente nell'opera letteraria, e il commento, assai lacunoso, sembra comunque richiamare il contenuto del dialogo in modo letterale, come evidenzia l'editore; cf. CPF III, p. 224. L'unico altro testo avvicinabile al papiro di Lille, quanto a «impaginazione», è in effetti quello, segnalato da Parsons (1977a) 4, di un altro esemplare di epoca tolemaica, e cioè la parafrasi del II libro dell'*Iliade* conservata da PSI XII 1276, della fine del I sec. a.C., dove una medesima mano ha alternato la copia di un verso omerico e di un rigo di parafrasi, distinguendo quest'ultimo mediante la collocazione in *eisthesis*.

¹¹ MP³ 200; LDAB 473. *Ed. pr.*: Wilamowitz-Möllendorff (1912); cf. anche Pfeiffer, fr. 9; Massimilla (1996) 79.

¹² Fr. 7, 29–34 Pf. = P.Berol. 8–13; cf. D'Alessio (2007) 386–389.

Le caratteristiche dell'esegesi non sono individuabili con certezza: a causa della lacunosità del testo non è innanzitutto evidente se il testo contenesse citazioni consecutive, dal momento che si è conservato un solo passo di Callimaco; né possiamo stabilire chiaramente cosa contenesse il commento: ad esempio, se l'esegesi riguardasse la citazione nella sua totalità, oppure se fosse limitata ad alcuni luoghi. Tuttavia, alcune caratteristiche constatabili nel frammento lasciano intravedere una ricostruzione del procedimento seguito dal commentatore: sembra che la spiegazione sia circoscritta esclusivamente ad alcuni vocaboli che ricorrono nella citazione, quantunque questa sia riportata per un tratto molto più ampio.

Vorrei pertanto sottoporre ora la traduzione della sezione maggiormente perspicua (dal r. 8), in cui si conservano la citazione e la parte iniziale del relativo commento. Il passo callimacheo è tratto dalla *rhexis* di Eeta rivolta ai Colchi dopo la fuga degli Argonauti.

« [...] Popolo, Ioni, [...] tutto è sovvertito, affrettatevi [...] mi hanno messo nel sacco, affrettatevi [...] il [legno ?] navale che li porta con tutto l'equipaggio [...] mi sia testimone il Sole e il Fasi, re dei nostri [fiumi] »¹³. Ora ha chiamato tutti i Greci indistintamente « Ioni » a partire dagli Ateniesi; questi infatti prima si chiamavano Ioni; e quando Omero dice « Ioni dai lunghi pepli », intende gli Ateniesi; in principio portavano infatti tuniche che giungevano sino ai piedi, allo stesso modo dei Persiani, dei Siri e dei Carcedonii. Lo narra Cleidemo nella Storia dell'Attica. (Riferendosi) a una parte, dunque, ha chiamato i Greci come « Ateniesi », nello stesso modo in cui Pindaro (dice): « Atene, sostegno dell'Ellade ». E sono stati chiamati Ioni a partire da Ione di Xuto, di Eolo, di Elleno [...].

Al rigo successivo (24), la spiegazione è riferita a un diverso argomento: invece di: « uccisero [...] ».

La citazione riportata dal commentatore è composta esattamente da tre distici: si tratta dunque di un passo ampio, che è stato inoltre selezionato rispettando l'unità metrica del verso. Benché i versi siano copiati in un *continuum*, come fossero prosa, lo scriba ha comunque segnalato la loro scansione, mediante l'introduzione di un breve spazio bianco al termine del distico (come si constata al r. 11): questo accorgimento, che non ricorre negli *hypomnemata*, è invece impiegato nel commentario a Nicandro, come abbiamo prima osservato.

La spiegazione è relativa al significato di « Greci » in genere, assunto dal vocabolo Ἰήνους in riferimento agli Argonauti nel contesto del passo callimacheo. Come abbiamo appena visto, è, questo, un vocabolo che ricorre all'inizio della citazione, dove compare proprio nel primo verso: il fatto che il commentatore non interrompa la scrittura della citazione in corrispondenza del vocabolo da spiegare risulterebbe anch'esso un procedimento insolito per un *hypomnema*, dove la parte di testo letterario che per un lungo tratto non è oggetto di esegesi viene di conseguenza omessa; oppure, si sarebbe potuto suddividere ulteriormente la citazione, così da far seguire puntualmente ciascuna espressione dalla spiegazione relativa. La prassi seguita dallo scriba del P.Berol., cioè, appunto, quella di includere una selezione ampia, indipendentemente dalla presenza di un commento, sembra allora riflettere, verosimilmente, l'esigenza di fornire nell'insieme delle citazioni il testo letterario di Callimaco in modo completo.

Il testo degli *Aitia*, così suddiviso, non sembra però anche essere commentato nella sua interezza: benché non possiamo sapere come proseguisse la sezione di esegesi conservata nella sua parte iniziale, il procedimento che si osserva anche soltanto in questo frammento sembra comunque indicativo di una determinata prassi generale seguita dal commentatore. Sin dall'*incipit* della spiegazione, egli si concentra su un determinato luogo della citazione,

¹³ Il testo poetico è riportato nella traduzione di D'Alessio (2007) 387 e 389.

senza la precedente introduzione di una parafrasi relativa al senso dell'intero passo : è perciò probabile che la parafrasi, in quanto assente nella parte iniziale del commento, non comparisse affatto, e che quindi l'esegesi si appuntasse solo su uno o su alcuni luoghi dei brani callimachei¹⁴.

Ci si può forse chiedere come mai in questo testo, come detto, lo scriba non interrompa la scrittura della citazione in corrispondenza del vocabolo scelto, come si sarebbe rivelato più funzionale. Poiché la selezione delle citazioni non risulta dettata dalla presenza di esegesi, è verosimile che lo scriba stesse riproducendo l'articolazione del contenuto dell'opera letteraria (forse riferendosi, in parte, ai segni di lettura che scandivano il testo nei rotoli degli *Aitia*) : si tratta, in ogni caso, di una suddivisione che è preesistente all'esegesi e ne è del tutto slegata. Tale criterio di selezione e l'ampiezza con cui i passi sono citati li rendevano comprensibili, nonostante la presenza di un commento esteso, anche senza che il lettore dovesse necessariamente rifarsi a una copia del testo di Callimaco, purché però possedesse, naturalmente, già una certa familiarità con esso.

Bibliografia

- Cavallo, G. (1983), *Libri scritture e scribi a Ercolano* (Napoli).
 Cavallo, G. / Maehler, H. (2008), *Hellenistic Bookhands* (Berlin).
 CLGP I.1.4, Bastianini, G. / Haslam, M. / Maehler, H. / Montanari, F. / Römer, C., *Commentaria et Lexica Graeca in Papyris reperta I (Commentaria et Lexica in Auctores)*, vol. 1, fasc. 4 (*Aristophanes – Bacchylides*) (München / Leipzig 2006).
 CPF III, *Corpus dei Papiri Filosofici III* : Commentari (Firenze 1995) ; I : *Autori noti*, tomo II (Firenze 1992).
 D'Alessio, G.B. (1990), « Aggiunte all'Ostrica (Suppl.Hell. 983 v.3) », *ZPE* 81, 299–303.
 D'Alessio, G.B. (2007), *Callimaco. Aitia, Giambi e altri frammenti II* (4^a ed., Milano).
 Lasserre, F. (1975), « L'élégie de l'huître (P.Louvre inv. 7733 v^o inéd.) », *QUCC* 19, 145–176, con tav. a fronte di p. 160 [anche in : Lasserre, F. (1989), *Nouveaux chapitres de littérature grecque (1947–1986)* (Genève) 95–122, con tav. a fronte di p. 98].
 Massimilla, G. (1996), *Aitia. Libri primo e secondo* (Pisa).
 Meillier, C. (1976), « Callimaque P.L. 76d, 78abc, 82, 84 et 111c », *CRIPPEL* 4, 257–286, tavole p. 353–356.
 Messeri, G. / Pinaud, R. (2002), « I lettori dei papiri : dal commento autonomo agli scolii », in *Talking to the Text, Proceedings of a Conference Held in Erice, 1998 I* (Messina) 37–57.
 Montanari, F. (1976), « Un nuovo frammento di commentario a Callimaco », *Athenaeum* 64, 139–161.
 Montanari, F. (2007), « Glossario, parafrasi, “edizione commentata” nei papiri », in *I classici greci e i loro commentatori. Dai papiri ai « marginalia » rinascimentali. Atti del convegno, Rovereto 2006* (Rovereto) 9–15.
 Page, D.L. (1981), *Further Greek Epigrams* (Cambridge).
 Parsons, P. (1977a), « The Oyster », *ZPE* 24, 1–12.
 Parsons, P. (1977b), « Callimachus : Victoria Berenices », *ZPE* 25, 1–50.
 Pfeiffer, R. (1949), *Callimachus I : Fragmenta* (Oxford).
 SH, Parsons, P. / Lloyd-Jones, H., *Supplementum Hellenisticum* (Berlin 1983).
 Trojahn, S. (2002), *Die auf Papyri erhaltenen Kommentare zur Alten Komödie : ein Beitrag zur Geschichte der antiken Philologie* (München / Leipzig).
 Wilamowitz-Möllendorff, U. Von (1912), « Neues von Kallimachos », *SBAK*, 524–550.

¹⁴ Le espressioni commentate potevano forse essere ripetute in forma di lemma all'interno della spiegazione : nella sezione precedente, di cui si conserva la parte finale (1–7), è infatti citato il termine Κῶραι (3), che ricorre in Callimaco a pochi versi di distanza dall'*incipit* della citazione successiva (25) ; in base al procedimento che abbiamo individuato, sembra plausibile che il vocabolo comparisse all'interno di una citazione più ampia, nella parte iniziale della sezione, ora in lacuna.

TOPOGRAPHY OF EGYPT ONLINE

Herbert Verreth

The Trismegistos project is developing tools for the topographical study of Egypt from the 8th century BC till the 8th century AD. We are compiling a list of all toponyms known from Egypt in this period, providing for each place the basic information and an elementary bibliography mainly referring to the existing geographical corpora. A first version was published as TOP 2 (<<http://www.trismegistos.org/top>>), which is constantly updated in the online database (<<http://www.trismegistos.org/geo>>). Secondly, we are collecting the references to all these toponyms in the Greek, Latin, Demotic and Aramaic sources about Egypt, both literary and documentary. The work in progress is accessible through the database. We hope to include one day also the Hieroglyphic and the Coptic material. Thirdly, we gather information for the more than 120 000 documents already listed in Trismegistos about the place where they have been found and/or written ; these data are then compiled in spreadsheets illustrating the geographical distribution of the documents, arranged by language and by material (TOP 3). Finally, a lot of modern toponyms from present-day Egypt are plotted on Google maps and linked with the database (<<http://www.trismegistos.org/geo/google>>). This paper did not focus on the technical side of all this, but mainly on the contents of the files and the sometimes problematic choices to make when entering the data.

LETTORI DI CORINNA IN EGITTO

Carlo Vessella¹

1. La poesia di Corinna ci è nota indirettamente nelle citazioni di grammatici ed eruditi, ma per tradizione diretta solo come sottoinsieme di un gruppo di testi poetici in beotico costituito da sette papiri : BKT V.2 XIV² ; P.Oxy. XXIII 2370–2374 ; PSI X 1147. Questi papiri sono peraltro l'unica attestazione diretta di lirica beotica conosciuta a tutt'oggi. I papiri sono datati tra I e III secolo d.C., e provengono prevalentemente da Ossirinco, come si vede nella tabella che segue.

	<i>Data</i>	<i>Provenienza</i>	<i>Attribuzione</i>
BKT V.2 XIV	I/II ^p	Ermupoli	Corinna
P.Oxy. XXIII 2370	II/III ^p	Ossirinco	Corinna
P.Oxy. XXIII 2371	III ^p	Ossirinco	?
P.Oxy. XXIII 2372	II ^p	Ossirinco	?
P.Oxy. XXIII 2373	II/III ^p	Ossirinco	?
P.Oxy. XXIII 2374	II ^p	Ossirinco	?
PSI X 1174	I/II ^p	?	Corinna?

L'attribuzione dei papiri di poesia beotica è stata variamente discussa. Non c'è dubbio che P.Oxy. XXIII 2370 sia un testo di Corinna poiché cinque versi del testo sono citati come corinniani da Efestione (Heph. XVI 3, p. 56–57 Consbruch).

A partire dall'*editio princeps* di Wilamowitz (1907), BKT V.2 XIV è stato concordemente attribuito a Corinna.

Anche PSI X 1174 fu attribuito a Corinna senza dubbio dal suo *editor princeps* Coppola (1931), ma Lobel, nella sua edizione di P.Oxy. XXIII 2370–2374, preferiva unire PSI X 1174 ai P.Oxy. XXIII 2371–2374, da lui pubblicati come *adespota*. I tentativi di ridiscutere l'attribuzione degli *adespota Boeotica* sono stati vari : si veda per esempio Palumbo (1993) a favore dell'attribuzione a Corinna di PSI X 1174 e di P.Oxy. XXIII 2372.

2. Qui si cercherà di valutare i tipi di esegesi antica presenti nella totalità dei papiri con versi in beotico, per mostrare quali fossero gli interessi dei lettori di questa poesia in età imperiale. In particolare, l'analisi dell'esegesi ai testi beotici dovrebbe permettere di valutare meglio un assunto che fu già di Martin West, cioè che « [t]he Alexandrians Apollonius Dyscolus and Herodian, working at the same period, can only quote Corinna for Boeotian forms. That the burghers of Hermopolis and Oxyrhynchus in the second and third centuries had any Boeotian poetry to read other than Corinna seems to me highly unlikely. »³

Vorrei dimostrare in questa sede che almeno uno dei criteri di esegesi ai testi beotici riflette esattamente le cognizioni dialettologiche della dottrina dei *πύθη* così come si sviluppò ad Alessandria tra primo e secondo secolo d.C., e perciò rende ancor più rilevanti ai fini dell'attribuzione di questi testi le affinità tra il trattamento della Corinna autentica di trasmissione indiretta e la lirica beotica dei papiri di Ermupoli e Ossirinco, *adespota* compresi. Prima di esaminare in dettaglio queste affinità sarà utile passare in rassegna i tipi di esegesi presenti nei papiri con beotico letterario.

¹ Ringrazio A.C. Cassio, E. Dettori, J.V. Méndez Dosuna e L. Prauscello per aver letto una versione preliminare di questo testo e per i loro preziosi suggerimenti. Un ringraziamento particolare a G.B. D'Alessio e L. Prauscello, che mi hanno messo a parte di vari punti della loro lettura di BKT V.2 XIV, e a D. Colomo e F. Reiter per il largo accesso che mi hanno dato ai papiri delle collezioni di Oxford e Berlino.

² Le citazioni da BKT V.2 XIV seguite da un numero di colonna sono da riferirsi tutte a BKT V.2 XIV fr. 1. Salvo dove diversamente indicato, cito il testo dall'edizione di Page (1953) aggiornata secondo West (1996).

³ Cf. West (1970) 279.

3. I papiri che conservano esegesi in forma di annotazioni sono tre su sette : BKT V.2 XIV, P.Oxy. XXIII 2372 e 2374. L'ipotesi che P.Oxy. XXIII 2370 sia un'edizione commentata mi sembra difficile da sostenere⁴ : anche tralasciando per ora di discutere i problemi della *mise en page* di questo papiro, appare evidente che il papiro è privo di annotazioni interlineari o marginali. P.Oxy. XXIII 2371, 2373 e PSI X 1174 non hanno affatto annotazioni, almeno nei frammenti conservati, tutti assai meno estesi dei papiri annotati.

L'esegesi di BKT V.2 XIV, P.Oxy. XXIII 2372 e 2374 consiste in annotazioni interlineari e marginali, del tipo consueto nei papiri letterari. L'esegesi chiarisce il senso di espressioni difficili o ambigue, com'è il caso delle annotazioni interlineari di P.Oxy. XXIII 2372 fr. 1, interlineo tra 2–3, $\kappa\upsilon\eta\epsilon\theta\alpha\lambda\alpha\kappa\kappa\iota\omicron\iota\omicron\upsilon\kappa\lbrack$ che glossa $\kappa\acute{o}\eta\upsilon\epsilon\varsigma$ di 3 ; $\omicron\lbrack\gamma\pi\omicron\tau\alpha\mu\omicron\nu\beta\omicron\iota\omega\tau\iota\alpha\varsigma$ [, $\lbrack\omicron\gamma\gamma\alpha\nu\omega\nu\epsilon\iota\delta\eta\mu\omicron\upsilon\kappa\iota\omega\lbrack$., rispettivamente negli interlinei tra 1–2 e 2–3 del fr. 2, da leggersi come $\pi\omicron\tau\alpha\mu\acute{o}\nu$ $\beta\omicron\iota\omega\tau\iota\alpha\varsigma$ e $\delta\omicron\gamma\gamma\acute{\alpha}\nu\omega\nu$ $\epsilon\iota\delta\eta$ $\mu\omicron\upsilon\kappa\iota\omega\acute{\nu}$. Di genere simile, per quanto la lettura ne sia meno agevole, sembrano le annotazioni di P.Oxy. XXIII 2374 (la più estesa in fr. 9, nel margine superiore e in interlineo).

Altre annotazioni interlineari paiono didascalie (per esempio il nome di Eteocle in fr. 5d e $\delta\acute{o}$ $\gamma\acute{\epsilon}\rho\omega\nu$ possibile in fr. 6) o spiegazioni, come quella introdotta da $\acute{o}\tau\iota$ fr. 8 in interlineo tra 1–2, $\sigma\iota\epsilon\kappa\epsilon\iota\lbrack$; o il marginale di BKT V.2 XIV fr. 3, 1–2 $\lbrack\epsilon\lambda\alpha\iota\omicron\nu\pi\alpha\lbrack\rho\alpha\omicron\lbrack$ $\mu\eta\rho\omega\lbrack$., apparentemente l'unica nota esegetica che citi un altro autore, nella fattispecie Omero. In questo genere di annotazioni i papiri non si discostano dalla prassi generale dell'esegesi a testi letterari. L'esegesi di questi papiri è invece assai peculiare quando interpreta il dialetto beotico.

4. Oltre ai tipi di esegesi appena menzionati si incontrano trasposizioni di singoli termini, la cui grafia dialettale beotica è, per usare un termine di comodo, normalizzata. Per intendere il processo di normalizzazione sarà bene ricordare che le iscrizioni beotiche durante la prima metà del IV secolo a.C. abbandonano l'alfabeto epicorico di Beozia per adottare quello milesio, diventato ufficiale ad Atene nello stesso periodo⁵. Nel corso del secolo successivo le convenzioni ortografiche del beotico cambiano gradualmente in ossequio a vari mutamenti fonetici che ne interessarono il vocalismo, sicché alla fine del IV secolo a.C. il beotico scritto nel nuovo sistema si trova ad avere sistematicamente η , ι , $\epsilon\iota$ per $\alpha\iota$, $\epsilon\iota$, η attici, corrispondenze cui durante il III secolo a.C. si aggiunge υ per $\omicron\iota$ ⁶. Almeno un aspetto arcaico della fonologia beotica è evidente nel nuovo sistema di scrittura, che mantiene α anche dove l'attico ha η (l'« *alpha Doricum* », o « impuro », secondo definizioni tradizionali ma imprecise). Inoltre anche la vocale scritta con υ in attico è rappresentata da $\omicron\upsilon$ in beotico, altro possibile arcaismo.

L'ortografia dei papiri con lirica beotica non rispecchia fedelmente quella delle iscrizioni, ma tende a presentare assieme pressoché tutti i tratti caratteristici dell'ortografia beotica più recente – o meglio, i tratti ben noti ai grammatici antichi. Le annotazioni dei testi beotici su papiro molto spesso – e in alcuni casi, come vedremo, sempre e di regola – evidenziano queste differenze ortografiche in parole isolate e ne forniscono una trasposizione, quasi ripristinandole nell'ortografia del sistema ortografico attico o di *koiné*. In altri termini, l'annotatore, consapevole delle equivalenze tra ortografia beotica e di *koiné*, restituisce ai termini beotici un'ortografia che ricorda quella attica o di *koiné*, pur restituendo – come vedremo – forme che non sono pienamente attiche né di *koiné*.

⁴ Diversamente Gentili / Lomiento (2001) 16–17.

⁵ Cf. Taillardat / Roesch (1966) ; anche Vottéro (2001) 18.

⁶ La corrispondenza att. $\epsilon\iota$ = beot. ι è sistematica solo quando $\epsilon\iota$ segna il dittongo originario. Nell'ortografia recente del beotico epigrafico $\epsilon\iota$ segna perciò l'esito di contrazioni e di allungamenti di compenso, originariamente aperto ; cf. Buck (1955) 29 e Blümel (1982) 38–41. A proposito di υ per $\omicron\iota$, cf. Blümel (1982) 63–67.

L'intervento sul testo può essere minimo – così avviene per esempio nel caso di molti *ou* beotici. Il digramma *ou* in *koiné* non può che segnare una vocale lunga, ma nell'ortografia beotica recente corrisponde indifferentemente a *ū* ed *ũ*. Perciò è assai diffusa nei papiri beotici la presenza del segno di breve sugli *ou* che, corrispondendo a *ũ*, indicano una vocale breve e non una lunga⁷.

5. Le annotazioni ai testi beotici classificabili come normalizzazioni sono di due tipi: alcune presentano la resa di un'intera parola, altre si limitano ad evidenziare il punto o i punti in cui l'ortografia beotica diverge dall'ortografia di *koiné*.

Un esempio del primo trattamento è *εναιεν*, in interlineo di P.Oxy. XXIII 2372, fr. 1, 6–7 a glossare *ἐνηεν* del testo poetico. In P.Oxy. XXIII 2372 fr. 9, interlineo 1–2, *μῆγνυται* glossa *γνοντη* (2), e nello stesso frammento *ἰοδήμων* (3) è glossato da *ευδαιμω* nell'interlineo superiore. Simili i casi di P.Oxy. XXIII 2372 fr. 6, in cui l'annotazione interlineare *νεμονται* (2–3) normalizza *νέμ*ονθη (3), e *ανθη* (fr. 1, 7–8), normalizza *άνθι* (8); è meno sicuro *μοιωμο* corrispondente a *μῶων* in P.Oxy. XXIII 2372 fr. 7, 3.

In modo decisamente capillare e coerente, un processo di normalizzazione è esercitato in tutto BKT V.2 XIV. In questo papiro, probabilmente ogni *ι* che corrisponde a *ει* nell'ortografia della *koiné* era stato fatto precedere da un *ε* soprascritto. Il procedimento di annotazione è una caratteristica precipua di BKT V.2 XIV: il solo caso analogo – se non si tratta di una correzione – potrebbe essere *ἰ.ῖ.π* in P.Oxy. XXIII 2372 fr. 16, 4, che però resta isolato nei frammenti del papiro.

Qui di seguito si trovano elencate tutte le occorrenze di *ε* soprascritto in BKT V.2 XIV: col. i, 5 *ορ^εων*; 13 *δαθ^ει* [...] *αε^ε*; 28 *γεγάθ^ει*; 33 *εῖρ^εις*; ii, 15 *μελ^ει*; iii, 9 *θ^εων*; 10 *αγαρθ^ειάς*; 12 *ενεχ^ει*; 15 *δου^ειν*; 16 *κρατόυν^ει*; 31 *αψευδ^ειανας*; 40 *ἰναμφέπ^ει*; 51 *ωδ'αμ^ειν*. In i, 22 *φ^είν^εα* e 23 *πλ^ειονας*, Page (1953) e West (1996) leggono in soprascrizione l'intero digramma *ει*, ma all'autopsia il papiro permette di dubitare che dopo l'*ε* seguisse anche uno *ι* soprascritto¹⁰.

Col. iii, 34 *ἰεμωεν[ι]π^ειν* è un caso a parte. Ci si aspetterebbe nel testo *ἐνέπειν*, grafia beotica recente per *ἐνέπην*. Probabilmente *-πιν* è un errore della prima mano, interpretato in seguito come grafia corrispondente a *-πειν*, e di conseguenza provvisto di *ε* soprascritto¹¹.

Ai casi citati credo si debba aggiungere iii, 14 *τρ^εις*, letto finora *τρῖς*¹². *ε* soprascritto è parzialmente in lacuna, ma se ne legge il tratto orizzontale, ed è chiaramente visibile un tratto obliquo ascendente che termina sopra la prosecuzione ideale di *ι*, compatibile col tratto superiore di *ε*, secondo uno schema simile agli *ε* soprascritti di col. iii, 12 e 16. Mi sembra meno probabile che il tratto obliquo sia un acuto eccezionalmente anticipato a sinistra rispetto a *ι* sottostante¹³. Tutti gli acuti su *ι* in questo papiro terminano decisamente più a destra della prosecuzione in alto della verticale di *ι*.

⁷ A volte il segno di breve sembra occorrere persino dove sarebbe attesa la lunga, come in BKT V.2 XIV, col. i, 34; cf. West (1996) 22.

⁸ Non leggo ζ^α soprascritto a δ^α come invece West (1996).

⁹ Col. ii, 1 *ἰυ^ε* Page (1953); *ε* soprascritto molto più in basso del solito, non supera *ι* in altezza. Preferibile *[ε]ῖ* West (1996), *ἰεῖ* G.B. D'Alessio e L. Prauscello. Col. ii, 15: *μελ^ε* Page (1953), *μελ^ε* West (1996). Dubitano di *ι* in soprascrizione dopo *ε* G.B. D'Alessio e L. Prauscello.

¹⁰ Col. i, 22 *φ^είν^εα*, 23 *πλ^ειονας* West, 22 *σοφα^ειν^εα* Page.

¹¹ Di due mani diverse i due *ε* soprascritti per G.B. D'Alessio e L. Prauscello; cf. anche Nachmanson (1910) 140–141 e Angeli Bernardini (1984).

¹² Accusativo plurale; cf. Blümel (1982) 271.

¹³ Così (*τρῖς*) la lettura provvisoria di G.B. D'Alessio e L. Prauscello. Si noti che tale lettura implica l'accentazione ossitona da secondo allungamento di compenso, secondo l'etimologia *τρῖς* < **trins*; cf. Buck (1955) 95.

Come si vede, in BKT V.2 XIV anche alcuni ι che nell'ortografia della *koiné* corrispondono ad ε sono fatti precedere da un ε soprascritto¹⁴. Il procedimento sembra un aiuto costante al lettore, che riconosce all'istante la maggior parte degli ι lunghi nel testo, e in particolare tutti quelli che in *koiné* sarebbero scritti col digramma ει. Allo stesso tempo il procedimento individua tutti gli ι che in *koiné* corrispondono ad ε.

Il sistema è meno ambiguo di quanto apparso a Lobel¹⁵: solo gli ε prevocalici potrebbero corrispondere in *koiné* a ε oppure a ι; tutti gli altri casi, in cui ε precede una consonante, non possono che corrispondere a ει in *koiné*. Se, com'è probabile, non ci sono casi di ει soprascritto ma solo di ε, credo si debba concludere che le soprascrizioni di BKT V.2 XIV sono limitate al solo ε¹⁶. La soprascrizione di ε è un procedimento impiegato sistematicamente in questo papiro per segnalare al lettore l'equivalenza tra ι beotico ed ε(ι) in *koiné*¹⁷.

L'unica eccezione alla regola sarebbe ἴχεν (iii, 36), normalmente interpretato come aoristo beotico di ἔχω. Si noti che interpretare ἴχεν come aoristo di ἔχω (in attico ἔχεν), richiede che si postuli un'epentesi ἔχεν > εἴχεν, ἴχεν nella grafia beotica recente¹⁸. La ricostruzione è da respingere, non solo perché l'aoristo εἴχεν è stato creato *ad hoc* per spiegare il passo di Corinna, e non è mai attestato altrimenti, ma anche perché l'ipotesi che in beotico avesse avuto luogo un'epentesi di questo genere è infondata¹⁹.

ἴχεν può benissimo essere l'imperfetto di ἴχω, o essere stato inteso come tale dall'autore delle soprascrizioni, e pertanto non è stato provvisto di ε soprascritto. Nonostante Wilamowitz abbia negato la possibilità di un imperfetto in questo contesto, vorrei segnalare che esattamente la locuzione τιμὰς ἴχεν si legge in un'iscrizione di Eritre databile tra 465 e 452 a.C. – in cui peraltro l'imperfetto è coordinato a un aoristo, in modo simile al testo del papiro²⁰. L'attestazione della locuzione in età arcaica può comprovare che il testo originale del poema contenesse l'imperfetto di ἴχω e non l'aoristo di ἔχω, e che sia stato correttamente interpretato da chi non ha voluto soprascrivere un ε.

6. Nell'insieme delle annotazioni normalizzanti si distinguono alcuni casi per il trattamento speciale del dialetto beotico. In BKT V.2 XIV si leggono:

- τῖωc (iii, 19), annotato a margine da τεωυc ;
- εγεννάωνθαιμ[. . .]ων (iii, 23) e *marg.* εκγενναωνται ;
- πημοναν (ii, 32, *marg.*) ;
- e forse ανακταcam(ενο)c (iii, 39, *marg.*).

In questi casi i termini beotici non sono normalizzati tanto da essere glossati con i loro equivalenti in *koiné*. La normalizzazione si limita solo a sostituire alcuni elementi dell'ortografia beotica. Le forme normalizzate che ne risultano sono tutt'altro che « normali »: non esistono affatto in *koiné*, e tantomeno in attico – in nessuno dei dialetti greci a noi noti potrebbero coesistere. Dunque non si tratta di trasposizioni o interpretazioni in attico o *koiné*²¹: si tratta invece di un procedimento raffinato che presuppone la conoscenza della teoria grammaticale alessandrina coeva.

Osserviamo in dettaglio come opera la normalizzazione nei casi appena elencati. In τῖωc (iii, 19) è ripristinato ε per ι prevocalico, e si sostituisce alla desinenza di accusativo

¹⁴ Col. i, 5 ορῖων ; 13 δαθῖι[. . .]ac ; iii, 9]θῖων.

¹⁵ Cf. Lobel (1930) 357, n. 1.

¹⁶ Anche ζα visto da West (1996) in soprascrizione a ι, 13 è illegibile.

¹⁷ Ma non è esattamente una resa in attico, come ritiene Page (1953) 59.

¹⁸ Cf. Page (1953) 56–57.

¹⁹ Cf. Blümel (1982) 75–76.

²⁰ Van Effenterre / Ruzé (1994) n° 106, B 28–30 ; Wilamowitz (1907) 33.

²¹ Così Page (1953) 9 e 59 ; vago Wilamowitz (1907) 19 : « Umsetzungen von Bōotismen ».

plurale -ωc quella corrente in *koiné* -ovc. Si noti che in questo caso la normalizzazione non si limita a convertire la grafia beotica in grafia di *koiné*, ma traspone in *koiné* l'intera desinenza, evidentemente riconosciuta dallo scoliasta. Il risultato τεούc però non è una forma esistente in *koiné*, che usa couc come accusativo plurale maschile dell'aggettivo possessivo di seconda persona singolare. In Omero è attestato il possessivo τεός (ma non l'acc. plur. masch. τεούc).

εγεγνῶcovθ[(iii, 23) è glossato con εκγεγνῶcovται, cioè sostituendo al preverbio e alla desinenza beotici ἐ(c)- e -vθ(η) i loro equivalenti in *koiné* ἐκ-(/ἐξ-) e -vται²². Il tema del verbo però resta γεννῶc- e non è rimpiazzato dal suo corrispettivo di *koiné* γεννῆc-.

Il *marginale* πημονᾶν (ii, 32), a prescindere dalla plausibilità dell'integrazione nel testo poetico πε[ιμονᾶν, non glossa il beotico con il suo corrispettivo di *koiné* πημονήν (o, poco probabilmente πημονῶν), ma sostituisce solo la vocale del tema, tralasciando di occuparsi della desinenza.

Il *marginale* di iii, 39 è stato letto ανακτησαμ(ενο)c da Wilamowitz, Crönert e Page, gli editori che lo menzionano²³. Allo stato presente del papiro però si nota una lacuna tra τ e c, abbastanza larga da essere compatibile con α piuttosto che con η (comunque non incompatibile con η, cf. la prima lettera della seconda linea del *marginale* di col. iii, 45). Tracce di una giuntura orizzontale compatibili con α sono visibili prima di c.

Anche i *marginalia* ται (iii, 22) e τωιδ'ουτς (ii, 43), da leggere τωιδ'ουτ(αι), vanno intesi come adattamenti solo parziali alla *koiné*²⁴. Il relativo τή e il dimostrativo οὔτη sono normalizzati solo riguardo alla corrispondenza αι ~ η. L'annotatore non fornisce gli equivalenti in *koiné* αἱ e αὗται.

Qual è il motivo di queste normalizzazioni solo parziali, che non arrivano a restituire forme di *koiné*? Si può escludere da principio che le apparenti normalizzazioni siano in realtà la restituzione di grafie beotiche anteriori ai mutamenti fonetici presupposti nell'ortografia di questi poemi. Se così fosse, non si vedrebbe perché lo scoliasta che si preoccupa di fornire al lettore le grafie più antiche elimini da esse tratti dialettali comunque propri anche del beotico più antico, come ad esempio la preposizione / preverbio ἐc(c) di moto da luogo, rimpiazzata da ἐκ in εκγεγνῶcovται (iii, *marg.* 23).

7. Piuttosto, mi sembra che i criteri adottati dagli scoliasti ai testi beotici si accordino con la dottrina grammaticale delle τροπαί ricorrente nella tradizione grammaticale alessandrina e successiva. τροπή è uno dei vari tecnicismi che indicano i πάθη, le trasformazioni, vere o più spesso presunte, seguendo le quali i grammatici antichi ponevano in relazione diverse forme oggetto del loro studio²⁵.

Tracce di questa dottrina applicata al beotico si possono reperire nei frammenti di Eraclide Milesio, attivo ad Alessandria tra I e II secolo d.C.²⁶ Per quel che si può ricavare dalle citazioni di Eustazio, Eraclide già impiegava le stesse nozioni di dialettologia comuni alla tradizione successiva²⁷. Nei frammenti di Eraclide, come in quelli di grammatici posteriori, di norma non sono citati testi letterari per spiegare fatti beotici. L'eccezione è una sola, e in quell'unico caso viene citata Corinna²⁸.

²² Cf. Crönert (1908) e Page (1953) 57 suppongono ἐγεγνῶcovθ(ι), mal interpretato dal glossatore.

²³ Peralto la glossa è un'interpretazione erronea del beotico ἀπακάμεvoc, che deve corrispondere a piuttosto ad ἀποκτενῶμεvoc, come ha dimostrato Méndez Dosuna (2007) 309–312.

²⁴ Sull'abbreviazione a ii, 43 *marg.*, cf. McNamee (1981) 115 e 117.

²⁵ A. Lentz elenca termini tecnici sinonimi di τροπή in GG III.1 xcv. Alla lista si può aggiungere μεταποιῶ, come in Choerob. GG IV.1 207,31.

²⁶ RE VIII, 491–493. Sulla dipendenza di Erodiano da Eraclide Milesio, cf. p. es. Cohn (1884) fr. 20.

²⁷ Cf. Cohn (1884) 631. Nella formulazione delle citazioni di Eraclide, μεταβολή e sinonimi sono impiegati in relazione al beotico nei frammenti 11, 24, 31, 39 e 57 Cohn (1884).

²⁸ 687 PMG = fr. 26 Cohn (1884).

Anche Apollonio Discolo prosegue nel solco della teoria dei πάθη. Il grammatico cita in un solo caso il beotico assieme ai πάθη suoi propri :

Ap. Dysc. *Pron.* 106a, GG II.1 82,16–18 : Αἰολεῖς ἐν τῷ ϝ φαίνεται ϝοι κῆνος Καπφώ (fr. 165 Voigt). Βοιωτοὶ συνήθως εἰς τὸ ϝ μεταλαμβάνουσι.

Simile se non identica dottrina doveva essere esibita da Erodiano nel περὶ παθῶν, in cui τροπή era uno dei vari termini che etichettano il mutamento di una porzione di parola, rimanendo inalterato il contesto. Il trattato di Erodiano doveva contenere riferimenti puntuali al beotico, come si evince da una citazione di Eustazio, in cui Erodiano ed Eraclide compaiono insieme a giustificare una μεταβολή beotica :

Eust., *Il.* 575,19–27 Van der Valk (1971) (≅ Her. Mil. fr. 11 Cohn, Hdn. περὶ παθῶν 558, GG III.2 352,10–14) : Ἡρακλείδης δέ, φαcίν, ἄνευ τοῦ ι γράφει τοὺς ἀπὸ τοῦ Μαίονος κληθέντας Μήονας λέγων Βοιωτίαν εἶναι τὴν τοιαύτην μεταβολὴν, ὥς τῶν Βοιωτῶν τὴν ὅλην αἰ δίφθογον εἰς η κατὰ μόνας μεταβαλλόντων, ὥς που καὶ Χοιροβοσκὸς παρασημειοῦται, ἐν οἷς ἐξηγεῖται τὸν Ἡρωδιανόν, λέγων καί, ὅτι τὰς θηλυκὰς πληθυντικὰς εὐθείας τῶν παθητικῶν ἐνεστώτων, τὸ ποιοῦμεναι καὶ λεγόμεναι καὶ τὰ τοιαῦτα, ποιοῦμένη, λεγόμενη, ἐκεῖνοί φασι [...].

L'influenza di Erodiano ha lasciato tracce profonde nella tradizione grammaticale più tarda, il cui il debito con il perduto περὶ παθῶν erodiano è evidente. Si leggano a titolo d'esempio i seguenti passi di Cherobosco e Teognosto :

Choerob. GG IV.1 169,26–32 (Hdn. περὶ παθῶν *587, GG III.2 362,2–7) : οἱ Βοιωτοὶ τότε τρέπουσι τὸ η εἰς τὴν εἰ δίφθογον, ἥνίκα μὴ τρέπεται τὸ η εἰς α παρὰ τοῖς Δωριεῦσιν, οἷον τὸ λέβης καὶ πένης οἱ Βοιωτοὶ διὰ τῆς εἰ διφθόγου γράφουσι λέβεις καὶ πένεις λέγοντες, ἐπεὶ ἐπὶ τούτων οὐ τρέπουσι τὸ η εἰς α οἱ Δωριεῖς, τὸ δὲ Ἀτρείδης καὶ Ὀρέτης ἐπεὶ τὸ τρέπουσιν οἱ Δωριεῖς τὸ η εἰς α καὶ λέγουσιν Ἀτρείδας καὶ Ὀρέτας, οὐ τρέπουσιν οἱ Βοιωτοὶ εἰς τὴν εἰ δίφθογον τὸ η [...].

Theognostus, *Canones*, 225 (*An. Ox.* II 41,27–9 ≅ Hdn. περὶ παθῶν 586c, GG III.2 361,30–33) : οἱ Βοιωτοὶ πολλὴν ἴσασιν τὴν εἰρ κατάληξιν, καθὸ παρ' αὐτοῖς εἶθε τὸ η εἰς τὴν εἰ δίφθογον τρέπεσθαι.

Sembra perfettamente naturale che l'esegesi di papiri contemporanei o così poco posteriori all'attività di Apollonio ed Erodiano sia conforme proprio a questa dottrina. Il passo di Cherobosco appena citato inoltre è la spiegazione esatta della mancata normalizzazione in γεννης- del tema γεννας- nel marginale a BKT V.2 XIV iii, *marg.* 23. Il mantenimento del tema d'aoristo γεννας- ha senso solo se mira a evitare l'equivalenza tra η della *koiné* ed εἰ del beotico²⁹. Un uso analogo di forme non standard per enunciare un paradigma si trova anche altrove negli stessi autori. Si veda per esempio :

Choerob. GG IV.1 207,27–33 : δεῖ προσθεῖναι ἐν τῷ κανόνι τοῦ τεχνικοῦ 'κοινολεκτούμενα', ἵνα εὗρεθῇ ὁ κανὼν οὕτως· 'τὰ εἰς εἰς ὑπὲρ μίαν συλλαβὴν κοινολεκτούμενα διὰ τοῦ ντ κλίνονται'· τοῦτο δὲ εἴρηται, ἐπεὶ οἱ Βοιωτοὶ τὰ εἰς ης λήγοντα διὰ τοῦ η περιττοσυλλάβως κλινόμενα, εἴτε βαρύτονα ὦσιν εἴτε ὀξύτονα, μεταποιοῦσιν εἰς τὴν εἰ

²⁹ Cf. anche Wackernagel (1876) 6.

δίφθογγον καὶ φυλάττουσι τὴν αὐτὴν κλίειν οἶον λέβης λέβητος λέβεις, πένης πένετος πένεις, ἀφανής ἀφανέος ἀφανεῖς, εὐγενής εὐγενέος εὐγενεῖς.

Qui i genitivi ἀφανέος, εὐγενέος sono senza dubbio *lectiones difficiliores* che rispondono allo stesso principio di normalizzazione parziale che si osserva nei papiri di poesia beotica³⁰.

8. Si possono dunque ricavare alcune conclusioni sull'approccio esegetico testimoniato dalle annotazioni ai papiri con versi beotici. Le glosse normalizzate non appartengono ad alcun dialetto reale, né sono state concepite con l'intento di « tradurre » in altro dialetto o in *koiné* il testo beotico. La « lingua artificiale » cui appartengono apparentemente ha il solo scopo di restituire forme sovradialettali, da cui sia possibile derivare e spiegare le forme dialettali (beotiche).

L'« *alpha Doricum* » è mantenuto nei *marginalia* di BKT V.2 XIV εκγεγνασονται (iii, 23), πημοναν (ii, 32), e – se la mia lettura è corretta – ανακτασα(μεν)ος (iii, 39), proprio perché rientrava tra quei criteri che permettevano di spiegare le corrispondenze tra *koiné* e beotico secondo un sistema di τροπαί. Le corrispondenze tra vocalismo beotico e vocalismo di *koiné* erano parte integrante della teoria dei πάθη all'epoca di Erodiano, e verosimilmente erano sfruttate alla stessa maniera da Apollonio Discolo e da grammatici della prima epoca imperiale come Eraclide Milesio.

Non mi pare un caso che sia proprio Apollonio il grammatico che cita più abbondantemente Corinna: egli è la fonte maggiore per la tradizione indiretta della poetessa (12 su 34 delle citazioni in PMG). Si noti che uno dei *marginalia* di BKT V.2 XIV, τεους (iii, 19), glossa proprio uno dei pronomi esaminati da Apollonio e di cui il grammatico conosceva l'equivalente beotico. Scrive infatti Apollonio a proposito di τεός (un passo incluso da Page in PMG 695(a)) :

Ap. Dysc. Pron. 135a, GG II.1 106,10–11 : [τεός·] ἐπὶ ταύτης τῆς λέξεως Βοιωτοὶ μεταβάλλουσι τὸ εἰς ι, καθότι καὶ τὸ θεός θιός.

È solo una coincidenza che una delle annotazioni di BKT V.2 XIV (iii, 19), rinvenuto a Ermupoli, si riferisca proprio a una delle forme pronominali commentate ad Alessandria? Anche se così fosse, non sarebbe un caso isolato. È infatti analogo a quel che avviene in Erodiano (περὶ καθολικῆς προφορίας, GG III.1 401, 15–17), che cita come equivalente di παῖς la forma dialettale πῆς – forma che può essere attribuita solo al beotico per l'equivalenza αι ~ η³¹. La forma citata da Erodiano è solo letteraria: il beotico epigrafico non aveva mai contratto le vocali venute a contatto dopo la caduta di [w] intervocalico (graficamente ɸ) e perciò quel che si legge di norma nelle iscrizioni beotiche è ΠΑΙC, non ΠΗC³².

Sono convinto che le analogie tra l'analisi grammaticale dei testi beotici di Ermupoli e Ossirinco e la dottrina dei grammatici alessandrini non siano casuali, ma invece siano il prodotto di una conoscenza condivisa, su cui tutte le nozioni circa il dialetto beotico dovevano essere basate.

9. Dal risultato di quest'esame, e cioè che l'analisi sui papiri riflette le nozioni grammaticali alessandrine circa il dialetto beotico, e dal dato oggettivo che i grammatici alessandrini

³⁰ Codd. VP, ἀφανοῦς εὐγενοῦς NC.

³¹ ≅ An. Ox. I 346 (con πῆς per πῆς).

³² Cf. Page (1953) 49.

non potevano citare altro autore di testi beotici che Corinna, si possono trarre le conclusioni che seguono :

- i lettori egiziani di poesia beotica e di Corinna sono eruditi e non scolari : la conclusione è confermata anche dalla *mise en page* e dalla grafia dei papiri. In questo senso vanno interpretate anche la lista di titoli di P.Oxy. XXIII 2372 fr. 36 e le correzioni in P.Oxy. XXIII 2373³³ ;
- non c'è differenza sostanziale tra l'esegesi agli *adespota Boeotica* e l'esegesi ai papiri di sicura attribuzione, e quindi la possibilità che i testi adespoti siano di altri autori che Corinna, pur non potendo essere esclusa categoricamente, appare sempre meno probabile.

Bibliografia

- Angeli Bernardini, P. (1984), « L'infinito dei verbi tematici in Corinna », *QUCC* NS 17, 103–108.
- An.Ox. = Cramer, J.A., *Anecdota Graeca e codd. manuscriptis bibliothecarum Oxoniensium* (Oxford 1835).
- Blümel, W. (1982), *Die aiolischen Dialekte* (Göttingen).
- Buck, C.D. (1955), *The Greek Dialects* (Chicago).
- Cohn, L. (1884), « De Heraclide Milesio Grammatico », *Berliner Studien für classische Philologie* 1.2, 609–717.
- Colomo, D. (2008), « Osservazioni sullo scriba ossirinchiato dell'omega quadrangolare (Johnson A2) », *Segno e Testo* 6, 3–34.
- Coppola, G. (1931), « L'*Orestes* di Corinna in un papiro della Società Italiana », appendice a *Introduzione a Pindaro* (Roma).
- Crönert, W. (1908), « Corinnae quae supersunt », *RhM* 63, 161–189.
- Gentili, B. / Lomiento, L. (2001), « Corinna, *Le Asopidi* », *QUCC* NS 68, 7–20.
- GG = Uhlig, W. et al., *Grammatici Graeci* (Leipzig 1867–1910).
- Lobel, E. (1930), « Corinna », *Hermes* 65, 356–365.
- McNamee, K. (1981), *Abbreviations in Greek Literary Papyri and Ostraca* (BASP Suppl. 3, Ann Arbor).
- Méndez Dosuna, J.V. (2007), « Les problèmes phonétiques de la propriété en pays béotien : ΕΠΠΙΛΙΕΙΕΣ et formes apparentées à la lumière des lamelles oraculaires de Dodone », in Hatzopoulos, M.B. (éd.), *Φωνής χαρακτήρ ἐθνικός. Actes du V^e Congrès International de Dialectologie Grecque* (Paris) 295–316.
- Nachmanson, E. (1910), « Zu den neugefundenen Gedichten der Korinna », *Glotta* 2, 131–149.
- Page, D. (1953), *Corinna* (London).
- Palumbo Stracca, B.M. (1993), « Corinna e il suo pubblico », in Pretagostini, R. (ed.), *Tradizione e innovazione nella cultura greca da Omero all'età ellenistica : scritti in onore di Bruno Gentili* (Roma) 403–412.
- PMG = Page, D.L., *Poetae Melici Graeci* (Oxford 1962).
- Taillardat, J. / Roesch, P. (1966), « L'inventaire sacré de Thespies. L'alphabet attique en Béotie », *RPh* 40, 70–87.
- Van der Valk, M. (1971), *Eustathii archiepiscopi Thessalonicensis commentarii ad Homeri Iliadem pertinentes* I (Leiden).
- Van Effenterre, H. / Ruzé, F. (1994), *Nomima. Recueil d'inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec* I (Roma).
- Vottéro, G. (2001), *Le dialecte béotien (7^e s. – 2^e s. av. J.-C.) II. Répertoire raisonné des inscriptions dialectales* (Nancy).
- Wackernagel, J. (1876), *De pathologiae veterum initiis* (Basel).
- West, M.L. (1970), « Corinna », *CQ* NS 20, 277–287.
- West, M.L. (1996), « The Berlin Corinna », *ZPE* 113, 22–23.

³³ Cf. Colomo (2008) 23–24.

A RE-EXAMINATION OF 1CORINTHIANS 14, 23–24 IN LIGHT OF ROMAN CENSUS DECLARATIONS

Joel A. Weaver

Introduction

In his discussion of speaking in tongues in 1*Corinthians* 14, 23–24, Paul writes : « If, therefore, the whole church comes together and all speak in tongues, and outsiders (ἰδιῶται) or unbelievers (ἄπιστοι) enter, will they not say that you are out of your mind ? But if all prophesy, and if some unbeliever or outsider enters, that person is reproved by all and called to account by all. » Paul's treatment of speaking in tongues in 1*Cor.* 14 presents a number of difficult interpretative issues, and these have indeed garnered much attention. This paper, however, will examine an aspect of the text about which many commentators make no remarks at all. Thus, the focus of this study is on the reason for the presence of these unbelievers in early Christian worship.

Modern readings of ἰδιῶται and ἄπιστοι

As previously mentioned, a number of prominent scholars do not discuss the possible identity of these « unbelievers » who enter into Christian worship ; they simply identify these ἄπιστοι as non-Christians, while focusing their interpretative efforts instead on Paul's perplexing rhetorical strategy¹. Those commentators who do address the issue usually provide only a cursory list of options. These ἄπιστοι could be invited guests, an unbelieving spouse, unconverted slaves, or friends of the family². Other identifications of these unbelievers are based upon the pairing of ἄπιστος with the word ἰδιώτης, which will be treated briefly here.

The term ἰδιώτης, according to Ruth Kritzer, can refer to a private or common person, as opposed to one engaged in public affairs. It is also used for one without professional knowledge ; it can thus refer to a layperson in a religious context. In the majority of the uses in the documentary papyri from the Roman period, ἰδιώτης refers to one without a concrete occupation, that is, an unskilled worker³. It seems likely that Paul uses the term in this fashion, referring to one who is untutored or ignorant regarding Christianity in general, and the practice of speaking in tongues in particular.

In providing this hypothetical example in verses 23 and 24, Paul links the terms ἄπιστος and ἰδιώτης. Some interpreters view these terms as referring to two separate groups⁴. In verse 16, Paul refers to « one who fills the place of the ἰδιώτης » (ὁ ἀναπληρῶν τὸν τόπον τοῦ ἰδιώτου). Some scholars suggest that this is a technical term referring to a member of the Christian community who holds the position of a layperson, a proselyte, or perhaps even a catechumen⁵. As a result, the understanding of the term in verses 23 and 24 is colored by this reading of verse 16. In such cases a distinction tends to be made between a generic unbeliever and one, the ἰδιώτης, who has an interest in the faith⁶. Along these lines, Alan F. Johnson uses the term « seeker » for ἰδιώτης⁷.

¹ See Bruce (1971) 133 ; Conzelmann (1975) 243 ; Fitzmyer (2008) 521 ; Talbert (2002) 111.

² Invited guests : Barrett (1968) 326 ; Garland (2003) 651. Unbelieving spouse : Fee (1987) 685 ; Hays (1997) 238 ; Garland (2003) 651. Unconverted slaves : Garland (2003) 651. Friends of the family : Robertson / Plummer (1986) 318.

³ See Kritzer (2006) 455–456.

⁴ See Sampley (2002) 965 ; Verbrugge (2008) 284.

⁵ See Moffatt (1938) 220 ; Héring (1964) 151.

⁶ See Brown (1970) 379.

⁷ See Johnson (2004) 264 ; Mare (1976) 274 identifies this person as an « inquirer ».

Most scholars and translators, however, treat the terms as synonyms. Hans Conzelmann asserts that « no difference of meaning is perceptible between ἰδιώτης and ἄπιστος »⁸. Gordon Fee also views them as complementary, translating them as « untutored » and « unbeliever ». A number of American and British scholars, following the lead of the *New Revised Standard Version*, refer to them as « unbelievers » and « outsiders », which is an increasingly more popular English rendering of ἰδιώτης⁹. Along similar lines, others render this construction as a *hendiadys*. C.K. Barret translates the phrase as « unbelieving outsiders », and David Garland speaks of an « untutored unbeliever »¹⁰. It seems best to understand these terms in 1Cor. 14, 23–24 as mutually glossing.

The openness of Christian worship

Paul clearly exhibits concern in 1Corinthians about the presence in worship of those who are not believers. As to the reasons for their presence, the aforementioned options – invited guests, unbelieving spouses or slaves – are all certainly credible. It seems likely that Paul could have had such instances in mind. Still, a few New Testament scholars have made tentative suggestions as to the openness of Christian worship. Barret suggests they may have met outside, allowing visitors to arrive by chance¹¹. Garland mentions the possibility of « the curious who might wander in », and Richard Hays states that Paul « evidently thinks of the house church meetings as open to nonbelievers ; his argument assumes that their presence in worship might be a normal event in the community's life. »¹² What is required is further information as to the extent and nature of the openness of early Christian worship. Data from the census declarations of Roman Egypt may help shed light on this issue.

Evidence of shared house ownership in Roman Egypt

A search of the *Heidelberger Gesamtverzeichnis* yields a total of 333 census documents. In examining these declarations, I focused solely on the matter of house ownership. After removing documents that are duplicates, and after setting aside those that do not mention house ownership at all (often due to the fragmentary nature of the papyri), the results are as follows.

There are 71 instances in which the person registering appears to own the house outright. The typical formula is something like this : « Those who dwell in the house belonging to me » εἶεν | [οἱ] καταγεινόμενοι ἐν τῇ ὑπαρχοῦσῃ μοι οἰκίᾳ (P.Oxy II 255, 5–7) ; or « I register (...) for the house by house census the house belonging to me in the quarter of Temgenuthis (...) » ἀπογράφομαι πρὸς τῇ[ν τοῦ] διελθόντος κδ (ἔτους) | [τοῦ κυρίου] ἡμῶν Αὐτοκράτορος Μάρκου Αὐρηλίου[ῖου] | [Κεουήρου] Ἀντωνίου Εὐσεβοῦς Εὐτυχοῦς Σεβαστοῦ | [κατ' οἰκίαν] ἀπογρα(φὴν) | [τὴν ὑπάρχουσαν] μοι ἐπ' [ἀ]μφοδου Τεμγε[ν]οῦθ[εως] | [οἰκίαν] (P.Oxy XLVII 3347, 6–11).

On the other hand, there are 119 instances in which a person is said to own a part or a share of a house. Sometimes it simply says « a share of a house » : ὑπάρχει μοι ἐπ' ἀμφοδου Μοήρεως μέρος οἰκίας (P.Tebt. II 322, 8–9). At other times a fraction is expressed, such as one half, ἡμῖν μέρος οἰκίας καὶ αἰθρίου (P.Oxy III 481, 7–8), or one third, τρίτον μέρος οἰκίας καὶ αὐλῆς[c] (P.Strasb. IV 257, 19). In P.Tebt. II 322, two different persons are indicated as owning a share of a house ; in such cases, each reference to partial ownership is counted separately since they pertained to different houses. In another instance, there

⁸ See Conzelmann (1975) 243.

⁹ See Bruce (1971) 133 ; Fitzmyer (2008) 521 ; Talbert (2002) 111. Hays (1997) 238 and Schrage (1999) 411 also view the terms as synonyms.

¹⁰ See Barrett (1968) 324 ; so also Murphy-O'Connor (1979) 130 ; Garland (2003) 651.

¹¹ See Barrett (1968) 326.

¹² See Garland (2003) 651 ; Hays (1997) 238.

was one registrant who owned a share of several houses (SPP XX 29 V). Again, we counted each of these as a separate case of shared ownership of a single house. In the final result, the occurrences of shared ownership outnumbered those of individual ownership 119 to 71, which is a ratio of roughly 1.7 to 1.

Before drawing any conclusions from this data, the appropriateness of its application to Pauline house churches must be addressed. Can documents from Egypt be used to shed light on the housing situation in Asia Minor, Greece, and Italy? In *The Demography of Roman Egypt*, Roger Bagnall and Bruce Frier state that « we should be duly cautious in extrapolating from Roman Egypt to the remainder of the Roman world (...). Nonetheless, the basic demographic attributes of Roman Egypt are, at the least, thoroughly at home in the Mediterranean; they tend to recur in historical Mediterranean populations with considerable regularity. Nor is there any strong a priori reason why most of these attributes should be regarded as unique to Egypt among Roman provinces. »¹³ Thus, it is not unreasonable to suppose that what is found in Roman Egypt could also be found in other Roman provinces. Yet, again, we must use caution, particularly given the small sample of data with which we have to work.

Since the Pauline churches were located in urban areas, it is necessary to inquire about the geographic distribution of the papyri. According to Bagnall and Frier, the declarations are proportionally more urban than rural; whereas 35–40 % of the Egyptian population was urban, 49 % of the census declarations come from nome *metropoleis*; thus, the cities are overrepresented¹⁴. The two most represented cities in the census declarations are Arsinoe and Oxyrhynchos. Arsinoe had a population of about 44 000, while the estimates of Oxyrhynchos range from 20 – 40 000¹⁵.

It seems that from every bit of ancient information uncovered we derive more questions than answers. In the case of these jointly owned homes, no information is given regarding the residency of the other joint-owner's household. One could own half of a house and be the sole occupant (along with his or her household). And of course, we have examples of people owning a portion of a house in which they do not live¹⁶. Yet it stands to reason, given the large number of jointly owned houses, that multiple households shared these structures. Furthermore, absent from the declarations of these shared houses is an interesting statement often found in the documents indicating outright ownership. After the enumeration of the household members, a formulaic oath states that « no one else was living in the house, neither a stranger, nor an Alexandrian, nor a freedman, nor a Roman, nor an Egyptian » μηδένα ἕτερον οἰκεῖν παρ' ἐμοὶ | μήτε ἐπ[ί]ξ[ενον μή]τε Ἀλεξανδ(ρέα) | μηδὲ ἀπελεύθερον μήτε Ῥωμαῖο>v | μηδὲ Αἰγύπ[τιον] ἕξω τῶν προ|γεγραμμένων (P.Oxy II 255, 19–23).

It must be noted that the semantic range of ὑπάρχω may be broader than ownership and could perhaps refer to persons renting space in a house or building. Likewise, the question of what kind of structure constitutes an οἰκία when filing a census declaration needs to be addressed. Nevertheless, the more important information for the purpose of this paper is that which indicates a sharing of space.

Conclusion

The evidence of shared housing from the Egyptian census declarations may suggest the need to reformulate at least one model of the early Christian house church. The often-

¹³ See Bagnall / Frier (1994) 172–173; also Lewis (1984) 1077–1084.

¹⁴ See Bagnall / Frier (1994) 6.

¹⁵ See Tacoma (2005) 41–43. Roman Corinth had an urban population of around 80 000 and a surrounding rural population of about 20 000; see Engels (1990) 84.

¹⁶ In P.Tebt. II 322, 27, Tapesouris, who is registered as a member of the household of Apollonios, owns in the same quarter of the city a sixth share of a house which formerly belonged to her mother.

repeated picture of a wealthy patron hosting early Christian worship in his or her home suggests a rather modern and anachronistic image of privacy¹⁷. Not only could a Christian house church be hosted by multiple patrons ; it is certainly possible that a Christian household could have shared a house or living space with a non-Christian household. A document from Tebtunis serves as an excellent example due to the mention of shared common space : ὑπάρχει μοι ἐπ' ἀμφοδου Μοήρεως μέρος οἰκίας καὶ αἰθρίου καὶ αὐλ(ῆς) | καὶ ἐξέδρας (P.Tebt. II 322, 8–10). A Christian worship service held in such space, *i.e.* a shared « house, area / atrium, courtyard, and hall », would be susceptible to the frequent entrance of unbelieving outsiders due to the simple exercise of the daily tasks required for running a household. Justin Meggitt declares that the occupants of a house « were not necessarily a socially cohesive group, and we do better to talk of “housefuls” rather than “households” when examining the occupancy of many of these structures. »¹⁸

In *1 Corinthians* Paul demonstrates particular concern for the orderliness and intelligibility of Christian worship for non-believers. As noted earlier, Richard Hays suggested that Paul's « argument assumes that their presence in worship might be a normal event in the community's life »¹⁹. Shared housing with non-Christians, and the resulting interaction of operating households, provides a plausible reason for the regular presence of unbelievers in early Christian worship, particularly if meetings were held in shared common space. Thus, the high percentage of shared house ownership in the census declarations of Roman Egypt supplies evidence indicating precisely how early Christian worship might have been open.

Bibliography

- Bagnall, R. / Frier, B. (1994), *The Demography of Roman Egypt* (Cambridge).
 Barrett, C.K. (1968), *A Commentary on the First Epistle to the Corinthians* (Edinburgh).
 Brown, R. B. (1970), « 1 Corinthians », in *The Broadman Bible Commentary* (Nashville) 287–397.
 Bruce, F.F. (1971), *1 and 2 Corinthians* (New Century Bible Commentary, Grand Rapids, Mich.).
 Conzelmann, H. (1975), *1 Corinthians : A Commentary on the First Epistle to the Corinthians* (Philadelphia).
 Engels, D. (1990), *Roman Corinth : An Alternative Model for the Classical City* (Chicago).
 Fee, G. (1987), *The First Epistle to the Corinthians* (Grand Rapids, Mich.).
 Fitzmyer, J. (2008), *First Corinthians : A New Translation with Introduction and Commentary* (The Anchor Yale Bible, New Haven).
 Garland, D. (2003), *1 Corinthians* (Baker Exegetical Commentary on the New Testament, Grand Rapids, Mich.).
 Hays, R. (1997), *First Corinthians* (Louisville).
 Héring, J. (1964), *The First Epistle of St. Paul to the Corinthians* (London).
 Johnson, A. (2004), *1 Corinthians* (The IVP New Testament Commentary Series, Downers Grove).
 Kritzer, R. / Arzt-Grabner, P. / Papathomas, A. / Winter, F. (2006), *1 Korinther* (Papyrologische Kommentare zum Neuen Testament, Göttingen).
 Lewis, N. (1984), « The Romanity of Roman Egypt : A Growing Consensus », in *Atti del XVII Congresso Internazionale di Papirologia* (Napoli) 1077–1084.
 Mare, H. (1976), « 1 Corinthians », in *The Expositor's Bible Commentary* (Grand Rapids, Mich.) 173–297.
 Meggitt, J. (1998), *Paul, Poverty, and Survival* (Edinburgh).
 Moffatt, J. (1938), *The First Epistle of Paul to the Corinthians* (London).
 Murphy-O'Connor, J. (1979), *1 Corinthians* (Dublin).
 Robertson, A. / Plummer, A. (1986), *A Critical and Exegetical Commentary on the First Epistle of St. Paul to the Corinthians* (Edinburgh).
 Sampley, J. P. (2002), « 1 Corinthians », in *The New Interpreter's Bible X* (Nashville) 771–1003.
 Schrage, W. (1999), *Der Erste Brief an die Korinther* (Evangelisch-Katholischer Kommentar zum Neuen Testament, Zürich).
 Tacoma, L. (2005), *Fragile Hierarchies : The Urban Elites of Third-century Roman Egypt* (Leiden).

¹⁷ Andrew Wallace-Hadrill (1994) 103–108 first challenged the assumption that *domus* were inhabited exclusively by individual wealthy owners and their households.

¹⁸ See Meggitt (1998) 65.

¹⁹ See Hays (1997) 238.

- Talbert, C. (2002), *Reading Corinthians : A Literary and Theological Commentary* (rev. ed., Macon).
- Verbrugge, V. (2008), « 1 Corinthians », in *The Expositor's Bible Commentary* (rev. ed., Grand Rapids, Mich.) 239–414.
- Wallace-Hadrill, A. (1994), *Houses and Society in Pompeii and Herculaneum* (Princeton).

AN ANTI-HERO'S HEROES : ARCHILOCHUS BETWEEN ODYSSEUS AND TELEPHUS (P.OXY. LXIX 4708)

John Whitehorne

Odysseus is easily recognizable as a major model for the persona which the archaic poet Archilochus constructed about himself. For example, Archilochus' address to his heart, fr. 128 West, recalls Odysseus' similar words in *Od.* 20.17–20 ; his description of his preferred type of officer in fr. 114 W. echoes Priam's description of Odysseus himself in the *teichoskopia*, *Il.* 3.190–198. Now we can recognize another heroic model for the archaic poet. The new fragment of Archilochus' *Elegies*, P.Oxy. LXIX 4708, re-edited from an improved image and further discussed by the original editor, Dirk Obbink (2006) 1–9, now suggests that Archilochus found another model for himself in the hero Telephus¹. In this paper I will suggest that a further dimension to this hero which attracted Archilochus may have been his skills and reputation as a clever speaker, a characteristic also shared of course with Odysseus.

The story of Telephus told how, soon after he had taken over the kingdom of Mysia, he was attacked by the first expedition of the Greeks against Troy who had landed there by mistake². At first he succeeded in driving them back, and it is this part of the story which is the subject of the new elegiac fragment. But when Achilles and Patroclus arrived, Telephus in his turn was forced to flee. Before leaving Aulis, the Greeks had sacrificed to Dionysus. The Mysians, however, had overlooked him and the god now had his revenge. He caused a vine to spring from the ground. The vine tripped Telephus up as he ran away, and Achilles caught up with him and wounded him in the thigh with his famous spear.

In their discussions of the new papyrus text, both Obbink and West – who offers a slightly differing reading and interpretation – are essentially in agreement that, in the first of the complete lines of the new poem, Archilochus seems to be using this episode as an *exemplum* to defend himself against a charge of cowardice³. Running away in battle should not be considered cowardice if one is driven back by the force of a god. Flight is sometimes unavoidable, he says, as it was when Telephus, assisted by his father Heracles, drove back the Greeks who had landed in Mysia.

It is easy to see how this part of the Telephus story might fit with what we know of Archilochus' poetic persona. Just as Telephus had followed his father Heracles, so Archilochus also followed in his own father's footsteps. Both of them were closely involved in the constant fighting against the native Thracian tribes, which attended the Parian colonization of Thasos, as well as the ongoing hostilities between Paros and Naxos as the island rivals competed for the region's resources. As a mercenary, Archilochus presents as the archetypal anti-hero. Like Telephus he is not afraid to run away if the gods are against him. This eminently practical view emerges in the best known of his poems, fr. 5 W., in which he boasts of abandoning his shield beside a bush, confident of getting another just as good⁴. It was this self-professed reputation as a shield dropper which, along with his verbal attacks on Lycambes and his daughters, would earn Archilochus such notoriety among later aristocratic writers.

¹ To speak of « Archilochus » does not imply of course that I believe that we are dealing always or entirely with a « real » historical figure. The Archilochus who emerges so vividly from his poems may be an imaginary construct, not a real person, or a mix of the two which may vary from one poem to another : *caveat lector*, as always with any creative work.

² For the most complete modern account of the Telephus legend, see Strauss (1994) 856–857 (857–70, illustrations of the Telephus legend). Schwenn (1934) remains useful.

³ See West (2006), esp. 15–16.

⁴ Indeed Peter Parsons has suggested that the new poem may even be a continuation of fr. 5 W. : see P.Oxy. LXIX 4708, introd. p. 20.

There is also an iambic adespoton, fr. 38, 5–11 W., noted by West as likely to be ascribed to Archilochus, which brings together both these themes, that it is not dishonorable to abandon one's shield or to run away if a god is helping the other side.

Another poem which may also refer to the gods helping in battle is fr. 94 W., preserved on the so-called inscription of Sosthenes of c. 100 BC in the Archilocheion, the hero shrine which later Parians set up to Archilochus. There is also Archilochus' address to his heart, fr. 128 W., mentioned above, where Archilochus both encourages his heart to stand firm and also counsels moderation in both victory and defeat. This very pragmatic view of life and death, and success and failure, also occurs in fr. 110 W. with its characteristic sentiment that Ares is impartial, and slays the would-be slayer. We see therefore from a number of poems how Archilochus may have identified with Telephus, and so can understand the potential attraction for him of this episode in the Telephus legend – the tale of a victor who, after an initial success, will be turned in flight by the whim of the gods at the very moment of his apparent triumph.

In addition to this, I want to suggest that there is also another dimension to Telephus with which Archilochus may have felt an affinity: that is with Telephus' skills and reputation as a talker. The Telephus legend continued by telling how the wound in his thigh had continued to fester, and how, directed by Apollo, he had made his way to Agamemnon's palace in Argos disguised as a beggar to plead his case before the Greeks and beg for a cure. When his true identity was revealed, Telephus had snatched up the baby Orestes and threatened to kill him. This is perhaps the best known episode of the whole Telephus legend, and the origin of Telephus' notoriety as Euripides' archetypal beggar king, dramatized in the *Telephos* of 438 BC. The « Telephus as suppliant » figure is known to us now principally from Aristophanes' parodies of this episode in the *Acharnians* and *Thesmophoriazousae*, and in Hellenistic art from the Telephus frieze (unfortunately much damaged) in the inner court of the Pergamon altar in Berlin.

In Aristophanes' long parody of the « Telephus as suppliant » scene in *Acharnians* 393–489, the comic hero Dikaopolis begs Euripides for the Telephus costume in order to plead his case before the enraged Acharnians. The reason why he wants this costume rather than any of the others which Euripides offers is that Telephus is not simply a lame beggar (χωλὸς προцаιτῶν); it is primarily because he is both τῶμυλός, « fluent, a chatterbox », and δεινὸς λέγειν, « a clever speaker » (*Ach.* 429). Indeed in fr. 715 of Euripides' *Telephos* an unknown speaker compares Telephus explicitly to Odysseus: « Odysseus then is not alone in wheedling (οὐ ... αἰμύλος μόνος). Need teaches a man to be clever, even someone slow to learn. » Similarly, the humour in the other Aristophanic Telephus parody in *Thesm.* 466–764 depends on the comic reversal that while the kinsman has a lot to say in defending Euripides against the angry women, he actually has too much to say and is not at all clever at saying it.

There are then two different aspects to Telephus' character as a speaker. He is both a clever and a skilful speaker, one who is comparable to Odysseus. But he also has another, non-Odyssean quality: like Dikaopolis or the kinsman who defends Euripides, he is somebody who never knows when to stop talking. That is why the one occasion when Telephus was silent came to be regarded as particularly noteworthy. Aristotle, *Poetics* 24 (1460a20), deploring the introduction of unconvincing details into a plot, gives as an example how « in the *Mysians* the man who did not speak (ὁ ἄφωνος) came from Tegea to Mysia ». From the context this must be Sophocles' lost play the *Mysians*, which dealt with Telephus' arrival in Mysia and his reunion with his mother. The event which silenced him must have been his earlier murder of her brothers. In fact, as Robert Graves noted many years ago, it looks like the silence of Telephus may have become something of a proverb, to judge from Athenaeus' quotations from two comic playwrights, Amphis (*Athen.* 6, 5

[224d]) and Alexis (Athen. 10, 18 [421d]) commenting ironically how difficult it is to get a word out of fishmongers in the market place or a glutton at mealtimes⁵.

Archilochus is not immediately thought of as possessing the characteristics of a speaker who was both clever and verbose. The major part of Archilochus' « lovely gift of the Muses » (fr. 1 W.), as far as later Greeks were concerned, were his poetical skills, demonstrated in his metrical innovations. He is credited variously with the invention of the iambic trimeter (test. 47), trochaic tetrameter, the epode, and even the elegiac couplet (test. 47 and 48), as well as the introduction of the dithyramb to Paros under the patronage of Dionysus (fr. 120 W.)⁶. But there are clues to suggest that perhaps he also promoted himself and was seen by others as not only skilled at talking but, like Telephus, equally loquacious.

There can be no doubt that Archilochus' linguistic skills were just as impressive as his metrical innovations, even if the words which he used sometimes left much to be desired. He could win over the most reluctant of women by the charm and amusement of his words, as we see from fragments 23 and 196a W. (the Cologne epode). The story of his meeting with the Muses, recorded on the III BC inscription of Mnesiepes (test. 3) from the Archilochion, also shows us someone who was full of self-confidence even from an early age. The inscription tells of the young Archilochus sent into the country by his father to bring down a cow for sale. He got up late in the night while the moon was still shining, and was on his way down when he thought he saw a group of women. Thinking that they were on their way home to town from their work, he approached them and began to banter with them (test. 3, 30 : κώπτειν). They received him with joking and laughter – confirming that κώπτειν must here be taken in its good sense – and asked if his cow was for sale. He said she was, and they offered him a good price. At which point both the women and the cow disappeared and Archilochus was amazed to find a lyre lying at his feet. The women he had met and flirted with had been the Muses and the lyre was their « good price », as was confirmed later by an oracle of Apollo. As Clay (2004) 15 points out, the fact that it was Archilochus who initiated the contact by approaching the women rather than vice versa is a reversal of the traditional pattern as we see it in Hesiod's meeting with the Muses. While still only a young boy, Archilochus clearly already had the power to amuse and flatter by his words. He was no dull rustic like Hesiod.

In addition, if Archilochus was crossed at all, then the virulence of his invective was something to be greatly feared, as we see in the story of Lycambes and his daughters, driven to suicide by the violence and obscenity of Archilochus' attacks on them (test. 19–32). Telephus may have been δεινὸς λέγειν in Dikaeopolis' words in Aristoph. *Ach.* 429. But Archilochus was δεινὸς ὑβρίζειν according to Eustathius (test. 24), who also records a proverbial saying, « you've stepped on Archilochus ». Eustathius explains this as a proverb applied to those adept at such abuse, « as if to say you have stepped on a snake or a scorpion or a painful thorn ». Archilochus then was recognised as having both a honeyed and a sharp side to his tongue.

So much for his skill as a speaker. What of his loquacity? There is a short fragment, fr. 223 W., of unknown genre, τέττιγος ἐδράζω πεποῦ, « you have caught a cicada by the wing ». Lucian, who quotes it, explains that when someone spoke ill of him, « Archilochus said that the man had caught a cicada by the wing, comparing himself to the cicada which is a chatterer (λάλος) by nature even without any compulsion, and cries out the louder whenever it is caught by the wing. »⁷ Archilochus therefore seems have been quite ready to defend his abusive iambs by comparing himself to a creature which was proverbial for its loquacity⁸.

⁵ See Graves (1955) II, Sect. 141.

⁶ On the introduction of Dionysus to Paros, see Clay (2004).

⁷ Lucian, *Pseudolog.* 1 (III 133, 6 Macleod).

⁸ For these characteristics of the cicada, see LSJ s.v. τέττιξ.

In addition to its loquacity, the cicada was of course known also for the sweetness of its singing. As a consequence, just like Archilochus, the cicada was closely associated with the Muses, being known according to Socrates as « the servant of the Muses »⁹. Even so, Archilochus' comparison of himself to such a creature is perhaps not to be taken entirely seriously. It certainly seems to be deliberately disingenuous on his part. It is one thing to catch a harmless insect by the wing and have it buzzing around in your hand, quite another to step on a poisonous snake and get bitten.

In conclusion, Archilochus' retelling of the episode from the Telephus legend in which Telephus was initially successful in battle until the gods turned against him certainly presents an *exemplum* excusing his own flight in battle when a god or gods were similarly opposed. But we can perhaps also identify in it another point of contact between Archilochus and Telephus. A further reason which may have drawn Archilochus to this episode was that he felt a special affinity in character with Telephus. Like Odysseus, both of them were δεινὸς λέγειν, and both of them were skilled at talking (albeit in different contexts). But unlike Odysseus both of them were also λάλοι. This point of contact was one which might have led Archilochus to choose the Telephus story in preference to, *e.g.*, one of the many Iliadic episodes which he could have chosen equally well to illustrate his thesis that flight is no dishonour when the gods are hostile¹⁰.

Bibliography

- Clay, D. (2004), *Archilochos Heros. The Cult of Poets in the Greek Polis* (Cambridge Mass. / London).
 Graves, R. (1955), *The Greek Myths* (London).
 Obbink, D. (2006), « A New Archilochus Poem », *ZPE* 156, 1–9.
 Schwenn, F. (1934), « Telephos 1 », *RE* II.9, 362–369.
 Strauss, M. (1994), « Telephos », *LMC* VII.1, 856–870.
 West, M.L. (2006), « Archilochus and Telephos », *ZPE* 156, 11–17.

⁹ Plat. *Phdr.* 258e–259d and 262d.

¹⁰ I am grateful to my colleagues both papyrological and literary, especially Patrick O'Sullivan and Dirk Obbink, for their helpful comments.

THE COPYIST AT WORK : SCRIBAL PRACTICE IN DUPLICATE DOCUMENTS

Rachel Yuen-Collingridge / Malcolm Choat

The close study of scribal behaviour has been conducted mainly through the study of literary texts for the purpose of explaining the manuscript tradition. This situation prevails despite the fact that documentary texts offer a better opportunity to identify the conditions under which texts were produced, as well as the practice by which copies were made. Within the documentary record, the category of duplicate copies presents a rare opportunity to observe the mechanics of scribal practice.

The construction of a typology of scribal features relevant to the copying of documentary texts is a key desideratum in our understanding of the scribe at work. This ought to be independent of presuppositions about scribal modes of production, which are often framed in terms of a dichotomy between visual copying and dictation¹. It must in the first instance describe the visible phenomena of the manuscript without recourse to assumptions about priority or causation. From such a basis, one might be able to comment in the future on whether the practices behind the production of documentary copies differed from those used for literary texts, and on what this might say about the scribal profession and the relationship between these two spheres of textual production.

Examining orthographic features has been the principle means for determining the process of textual transmission employed by scribes². Against an imagined orthodoxy, it is the perception of orthographic deviance which dominates. These deviant elements have often been taken as evidence for scribal incompetence³. Scribal behaviour is thus frequently characterised as « inconsistent » and « idiosyncratic ». This characterisation is without a doubt an inescapable aspect of both documentary and literary texts. Yet patterns inherent in the distribution of orthographic features remain largely unidentified or ignored outside the narrow confines of linguistic research. Beyond broader linguistic trends, the persistence or variation of particular spellings between multiple copies of a text may help to illustrate the mechanics of scribal practice. The persistence of a non-standard spelling in two copies does not in itself and in isolation offer a useful datum⁴. However, as will be discussed below, should the same word be spelt in a number of different ways in a single document, the identical sequence of these variations in a copy is of more significance, suggesting as it does that factors beyond the merely phonological are in operation.

It is our contention that beneath the general conception of a wildly varying and undifferentiated mass of scribal phenomena stand trends which represent the aspirations underpinning and regulating scribal production. Moreover, these phenomena ought to be conceived of as encompassing more than mere orthographic variation : they include all aspects of the visual encoding of text⁵. Against the pervasive perception of the irregularity of scribal behaviour, we would like to track and emphasise the modes, areas, and degree of consistency evident in documentary texts. Close quantitative studies of finely differentiated features have already yielded surprising results in the study of the production of literary rolls and educational texts⁶. An inclusive and detailed typology of these symptoms

¹ See Dain (1975) 16–55, esp. 20–22 and 41–46 ; Skeat (1956).

² See Skeat (1956) 15–29 ; Harmon (1934) 156–157 ; Bucking (2007) 231–232.

³ See Caragounis (2004) 514–515.

⁴ E.g. P.Harr. I 68 A/B, 8 : ὑπο{c}χείριός ; 14 : φροντίς<ε>ι.

⁵ For a discussion of some of these issues raised here in the context of medieval copies on parchment of earlier papyri, see Radiciotti (2009).

⁶ Literary rolls : Johnson (2004) ; educational texts : Cribiore (1996).

of scribal behaviour drawn from the particular circumstance of duplicate documents may provide a valuable counterpoint to these literary and paraliterary contexts.

Within the corpus of duplicate documents, texts which are too fragmentary for meaningful comparison have been eliminated from the core sample from which we will derive a typology of features to investigate: to be useful for this purpose, duplicates must be well-preserved in both copies, and preferably of substantial length⁷. We have chosen to focus on texts for which we have two copies written by a single scribe, and certainly or probably written on a single sheet of papyrus; that is, copies made side by side on the same roll. These limitations are an attempt to isolate as far as possible duplicate documents which have the best chance of reflecting a physically and temporally proximate moment of copying. This selection in part allows for a manageable corpus, but it also removes the possibility that both copies were produced simultaneously from dictation; whether they were produced *seriatim* from dictation is a possibility which must be assessed over the course of our analysis. In order to begin to identify potentially significant scribal features, we have chosen from the catalogue of duplicate papyri published by Nielsen (2000) a sample of three sets of duplicates, all from the fourth-century Hermopolite.

We should in the first instance ask what should register as a « duplicate document ». Nielsen excluded certain items such as private letters written in two copies, or contracts made in successive years with substantially identical wording⁸. In so far as these might shed light on copying practice, however, they are worth considering in a later phase of this study. As to what constitutes a « copy », we should distinguish two categories. The first consists of documents which the government required to be submitted in two copies, or of which contracting parties retained duplicates. So far as possible, these should be true duplicates, that is, aspirationally literal copies, except in cases where a clause has been added to indicate that one of these texts is a copy of the other. Documents such as these should be distinguished from successive drafts of a single document – found frequently in the case of petitions – which, while sharing much or nearly all of their wording, are not true « duplicates » *per se*. In these there is not a simple variation in wording or phrasing, but it is evident that someone has gone over one of the texts and inserted corrections above the line or in the margin, which were then incorporated into subsequent copies. This distinction between successive drafts and duplicates is often difficult to establish with confidence from the surviving evidence, and some cases will remain ambiguous.

Scattered literary passages and artistic depictions have tended to form the basis of the understanding of copying norms in Antiquity. Of the texts which have been taken for allusions to dictation, the majority seem to be references to dictation during composition, itself rightly recognised as different from the reproduction of manuscripts⁹. Iconographic evidence has been used to argue for the physical impossibility of visual copying¹⁰; in fact, it suggests the opposite. Even if many scribes of the Graeco-Roman period adopted the same pose as their Dynastic Egyptian predecessors, with roll on knee and the non-writing hand to steady it (leaving no means of easily holding a copy), this does not mean that the use of desks for writing belongs to the medieval rather than classical world. An oft-reproduced relief from Ostia shows two scribes writing on wooden codices, which rest on

⁷ A further limitation at this stage of the study has been availability of images of papyri: thus potentially useful cases such as P.Harr. I 68 A/B (a duplicate of P.Diog. 18) and P.Amh. II 81 (the duplicate of P.Heid. IV 324) have not been assessed here, although they will certainly be the object of close study in the future.

⁸ See Nielsen (2000) 187.

⁹ Starr (1991) discusses the broad semantic range of *lector*; Skeat (1956, repr. 2004) 4 the ambiguity of their role in Nepos, *Life of Atticus* 13. On composition by dictation, see Horsfall (1995) 50–51. Quintilian *Inst.* 1, 1, 28 and 10, 3, 18–22 provides a critical perspective; see also McDonnell (1996) 470–476.

¹⁰ See Skeat (1956, repr. 2004) 7–9, citing earlier scholars in support.

low desks¹¹. The figure standing between them may be a rhetor or a teacher (and the scribal activity would thus be tachygraphic)¹². Alternatively, the relief was a bookseller's shop-sign, and represents the activity taking place inside¹³. In either case (and the presence of the crowd – apparently arguing – in the background would make us incline to the former), the point is surely that desks existed in the Roman world, and could easily have been used to facilitate visual copying.

Like the literary environment, the documentary sphere also provides evidence for the process of composing documents through dictation (ὑπαγορεύειν): such will of course have been the norm, but it is noted explicitly – though still relatively infrequently – in texts such as wills, contracts, and court proceedings¹⁴. The method by which such documents were further reproduced, however, must largely be inferred¹⁵. Dynastic iconography again shows seated scribes taking dictation in documentary contexts¹⁶. Yet one of the few attempts to argue for the regular copying of official documents by dictation falls well short of proving this practice was the norm, or indeed that copies were always made simultaneously¹⁷.

Intuitive assessments of the relative efficiency of dictation over visual copying in the mass production of literary texts have contributed models of manuscript reproduction, often without decisive evidential support¹⁸. In the case of documentary texts, the presumed efficiency of dictation need not be a factor when only one or two copies, if any, were required. The same might also be said of some esoteric literary or paraliterary texts.

Dictation has been traditionally detected by orthographic features which were allegedly explicable only in terms of having misheard a word¹⁹. Most discussions of the mechanics of and means to detect dictation have taken place with reference to literary texts, and in particular the New Testament. The classic treatment in this connection is that of Skeat (1956), the main focus of which was to suggest that the Codex Sinaiticus was produced by dictation. More recent work on the New Testament text has problematised Skeat's position: Royse argued that both Codex Sinaiticus and six New Testament papyri he examined were copied visually, with the scribe reading aloud and producing errors by « mishearing his own words »²⁰; Jongkind has emphasised how theories of manuscript production must take into account issues such as format and codicology, not merely orthography²¹.

¹¹ Museo Ostiense inv. 130, assigned various dates from the second to the fifth century; see Turner (1968) pl. VI; White (2009) 281, fig. 11.2.

¹² Christian or philosophical: compare Turner (1968) 189 with Rizzi (2002) 59.

¹³ See White (2009) 280–281, with n. 39.

¹⁴ On epistolary contexts, P.Wash.Univ. II 107 is a rare explicit testimony. Wills: e.g. P.Cair.Masp. III 67312, 21–22 (AD 567); P.Lond. I 77, 12–13 (c. AD 610); P.Oxy. VI 907, 1–2 (AD 276); P.Princ. II 38, 3 (c. AD 264). Contracts: see P.Mich. V 322, 38 (AD 46), specified as having been dictated; CPR XVIIb 11, 37 (AD 217/218). Among the many property contracts which use the word when specifying adjoining properties are a number in which it is noted that these are « dictated by mouth » (στόματι ὑπαγορεύειν); e.g. P.Bodl. I 45, 14 (c. AD 610), P.Grenf. I 60, 29 (AD 582 ?), and a number in P.Münch. I, namely 9 and 11–13 (between AD 585 and 594). In numerous others, a gloss such as « enumerate » may be more appropriate. Court proceedings are used when the presiding official is dictating the judgment, which is then « read word for word » (ἀνεγνώθη κατὰ λέξιν): e.g. BGU II 592, ii, 3–5 (c. AD 160); P.Oxy. VIII 1102, 5 (c. AD 146). See Coles (1966) 51–52.

¹⁵ See Harmon (1934) 153–157; Bucking (2007) 238, with n. 44.

¹⁶ The most frequently cited are those in Birt (1907) 12.

¹⁷ See Harmon (1934) 153–157 (and 136 on copies always made simultaneously). Occurrences of triplicate documents by different scribes do not automatically suggest dictation, as implied by Harmon (1934) 155: see Choat / Yuen-Collingridge (2009) 113–116.

¹⁸ See e.g. Putnam (1894) 22: « It seems probable that in no other way would it have been practicable to produce with sufficient speed and economy the editions required. »

¹⁹ See, for example, Crawford / Reynolds (1979) 164, despite Dain (1975) 21.

²⁰ See Royse (2008) 83–90, noting the model of copying outlined by Desrosseaux and endorsed by Dain (1975) 41 and 44–46.

²¹ See Jongkind (2006) 123 and 135.

In an educational context, Cribiore has pointed to the undue haste with which dictation is sometimes detected in school exercise situations²². In T.Louvre MND 552 L, K, I, H, a wax-wooden codex from the early fourth century used by Aurelius Papnouthion for educational exercises, the survival of a teacher's model and the student's copy side by side shows that visual copying did not eliminate the intrusion of non-standard orthography in the copying process²³. Papnouthion's copy shows some attempt to imitate the lettering of the model : his *alphas* in one section resemble the angular formation of his teacher more than the rounder form he used elsewhere²⁴. The independent orthography of this student persists throughout the codex, and is not necessarily due to dictation : letters which disturb the meaning in his copy of the acrostic distiches are best accounted for as false starts produced by a mistaken reading of similarly shaped letters²⁵. The loss of the final letter or syllable in many of the verses suggests a *Vorlage* with a damaged right-hand side. The dictation of such a model would have surely ameliorated these disturbances. At the outset of a scribal career, then, we can be certain that we are frequently observing visual copying. While writing from dictation formed part of the curriculum, the forms of letters could only be learnt by copying from a model. Visual copying is thus represented at both the lowest and highest stages of literacy, although its role in the documentary sphere is still undefined.

A sophisticated understanding of ancient copying techniques paradoxically weakens our ability to differentiate between dictation and visual copying. As has been noted in relation both to the New Testament and educational texts, the practice of scribes sounding out phrases they have read as they copy them out has the potential to produce errors which may appear to be produced by dictation. If accepted, this might suggest that there is no true « visual copying », and that we always deal with some form of dictation. Yet the mechanics of this type of copying are distinct from true dictation, that is, dictation involving one person reading out the text and another individual writing it down. Copying produced by a single individual may allow the script and physical format of the exemplar to influence the manuscript in a way not possible in the case of true dictation. While evidence traditionally explained as a sign of dictation may thus reflect a hybrid situation in which the possibility of visual copying cannot be decisively eliminated, errors which may only be caused by visual copying would seem to rule out dictation completely : a visual error which produces a sensible reading is unlikely to be identified as an error rather than a true variant. Presumably an obvious visual error producing a nonsense reading in a *Vorlage* would attract attention and resolution in a subsequent dictation. Signs of visual assimilation, however, are more difficult to determine, and may simply reflect an individual's style of writing particular syllables or words²⁶.

How then might we classify aspects of the copying process, and construct a typology which will allow us to detect modes of copying, and perhaps also aid us in detecting which of the copies we have is the original (or at least the more original) ? In what follows, we will draw out some features which might provide us with a diagnostic in this connection.

In order to begin identifying features that may be useful for a typology of scribal behaviour, we have examined closely three well-preserved fourth-century duplicates from the Hermopolite nome. We have chosen documents from a diverse selection of genres :

²² See Cribiore (1996) 92–93.

²³ See the editions by Boyaval (1975) and (1977). Papnouthion's orthography differs from his teacher's model on four occasions in MND 552 L, face 1, 12–13.

²⁴ See Boyaval (1975) pl. VII.

²⁵ MND 552, L, face 2, which Cribiore (1996) 93, n. 174 argues were produced by dictation. See 18 : εθλημον ; 24 : η παρθενοι and λευτρα.

²⁶ The case of P.Harr. I 68 A/B / P. Diog. 18, which survives in triplicate, seems to offer a unique opportunity to observe these two distinct modes of copying enacted over a single text ; however, the lack of images of the Harris texts means we have not been able to include this here.

P.Cair.Preis. 2 and 3, a petition to the *riparii* from AD 362 ; P.Cair.Preis 18 and 19, a proposal for liturgies from 340 ; and CPR XVIII 17a and b, a contract for the sale of land from 321. The latter two sets of duplicates belong to the papers of Aurelius Adelphius and his son Asclepiades.

In his study of scribes and scholars of Oxyrhynchus, Turner suggested that the literary texts he identified as scholars' manuscripts, were « copied visually from an exemplar, not multiplied by dictation »²⁷. As evidence for this he adduced the visual appearance of some of the texts, which seemed to show the scribes squeezing in letters at the ends of some lines, and spacing them out in others, as though following and preserving the stichometry of the exemplar. If this analysis is not unpersuasive, spot-checking among the documentary duplicates has not allowed us to find any instance where the stichometry is identical²⁸.

One need not presume stichometry was unimportant to documentary scribes, or to those who paid them : the section of the *Edict on Maximum Prices* on scribes confirms that the notaries (*tabellaniones*) who wrote petitions or legal documents (*libelli vel tabulae*) were paid by the line²⁹. This would seem to conflict with the tendency of documentary duplicate copies to have dissimilar stichometry³⁰. In the three copies which we examined in depth, there is a slight but noticeable variation in the density of letters per line and average number of lines written over a height of five centimeters. In every case, one copy appears to have been written in a more condensed style. It seems possible that – in the case of duplicates – the number of lines, by which the cost of the text was calculated, was based on the first copy of the text and not on a calculation of the number of lines for each copy independently. How this might effect the identification of the first copy, or even the circumstances which might influence additions or omissions from the text, cannot as yet be determined.

To what extent might the way in which letters and clusters of letters are formed in the exemplar influence the way they appear in the copy ? If such formations are dissimilar, what does this tell us and what degree of dissimilarity is significant ? We may compare the formation of the *chi* of Πεχώνσιος in P.Cair.Preis. 18, 4 and 19, 4 with that used by the scribe elsewhere³¹. This variation, whereby the final stroke of the letter extends below the regular lower limit established by the previous letters, is consistent between the two copies in this case, and different from the more bilinear formation the scribe uses at other points. As the name Pechonsis is very rare in the documentary record, it is perhaps unlikely that the scribe had developed his own characteristic way of producing this name at variance with his usual formation of the letter *chi*. Is this sort of variation too subtle to suggest that one copy has had a visual influence on the scribe's production of the second ?

Elsewhere the scribe of these documents switches the form of *nu* from a three-stroke to a more cursive form from one copy to the next. The alternation between the forms is consistent in both copies in almost all circumstances. In two instances of the highly common word νομοῦ, the copies diverge in the formation of *nu* chosen by the scribe³². The choice between the two forms of *nu* does not seem to be influenced by the position of the

²⁷ See Turner (1956) 145.

²⁸ A similar lack of concern for the stichometry of the original is evident in the copies of Aurelius Papnouthion in T.Louvre MND 552, L, face 1 – though there he had to work round an existing column of numbers – and face 2 ; see Boyaval (1974).

²⁹ Ten *denarii* per 100 lines ; see *Edict* 7, 41. The *tabelliones* (the more usual form, see Lauffer [1971] note *ad loc.*) are called ἀγοραῖοι in the Greek version.

³⁰ See e.g. P.Sakaon 45 / 45a (Theadelphia, AD 334) ; P.Amh. II 81 / P.Heid. IV 324 (Hermopolite nome, AD 247) and P.Oxy. XXXIII 2673 A/B/C (Oxyrhynchite, AD 304).

³¹ E.g. in κώμαρχοι (P.Cair.Preis. 18, 6 ; 19, 7) ; χαίρειν (P.Cair.Preis. 18, 7) ; ἐνχειριθεῖσαν (P.Cair.Preis. 18, 10).

³² P.Cair.Preis. 18, 2 and 7 feature the cursive *nu*, while at the same places in the text in P.Cair.Preis.19, 2 and 8 the scribe uses the three-stroke form.

ἀνδρὶ ἐξέδωκεν τὴν αὐτὴν σύμβιον ὀνόματι Πεδῦτι
 15 ἀπὸ κόμης Ἀχιλλεύς (l. -έως) τοῦ αὐτοῦ Ἑρμοπολείτου.

P.Cair.Preis. 3, 8–15 :

8 ἐ[ξ]ετέλε-
 [κα καὶ τὸ συ]νήθεε τῶν γάμων, καὶ τρία ἔτη συ[ε]βί[ο]υν
 10 [αὐτῇ. ἡ δὲ] μήτηρ τῆς ἐγγεγραμμένης ἐνέπεξεν (l. -παιξεν) με
 [ὥς τῆς γυ]ναικός μου πῖραν (l. πείραν) λαβοῦσαν δέμονος (l. δαίμονος).
 [ἐμοῦ οὖν ἀ]ποδημήσας (l. -σαντος) εἰς τὸ ἱ[δ]ί[ο]ν ἔργον, ὅπως
 [εὐρῶ ἐξυ]περετῆσαι (l. ἐξυπηρετῆσαι?) τὸν βίον, ἑτέρῳ ἀνδρὶ χωρ[ί]c
 [.] ἐ[ξέ]δωκε[ν] τὴν αὐτὴν σύμ[β]ιον [ὁ]νό-
 15 [ματι Πεδῦτι ἀπὸ κόμης Ἀχιλλεύς (l. Ἀχιλλέως) τοῦ αὐτοῦ Ἑρμο]πολεί[του].]

When P.Cair.Preis. 2, 11 reads συνέπεξεν where 3, 10 has the synonym ἐνέπεξεν, has the scribe in 2 been influenced by the συν- of συνεβιοῦν above in 3? Or the instances of συν- in the lines above 2? Or has the verb genuinely been revised between the copies? An additional stage of drafting might explain the change of phraseology from ἐποίησα | συνεβιοῦν in 2, 9–10 to συνεβίουν in 3, 9; and the apparent removal in 2 or addition in 3 of a phrase beginning with χωρίc which appears in 3, 13–15.

In documents which represent successive stages of drafts, as P.Cair.Preis 2 and 3 might, such differences are to be expected. In the case of the two copies of the contract given to Adelphios in CPR XVIII A 17a and b, one expects closer alignment; yet the copies feature some notable textual differences. One mistake catches our attention, where 17b reads ἀπὸ τοῦ, 17a reads ατου³⁶. This seems likely to be the result of a misreading of the exemplar, a slip of the eye either by the copyist or by someone dictating the text. Elsewhere, features such as the enlargement of initial letters that appear in 17b do not appear in 17a³⁷. The relationship between the two copies is thus difficult to determine. They may both be independent copies of the version « deposited in the official archives » by Paesis. The differences between them may be the result of two imperfect copies made *seriatim*, or may accurately reflect slight differences in wording as a result of the drafting of two original copies.

This survey of three sets of duplicates has allowed us to identify a number of potentially significant features to be tracked in a wider corpus, and which deserve a place in a provisional typology. First among these are the visual elements of the script itself, such as any affinity in the formation of particular sequences of letters, for example the enlargement of a specific letter, the deployment of spacing, the use of flourishes to separate words or phrases, the distribution of alternate forms of letters and the appearance of abbreviations or punctuation. Second are the orthographic irregularities and the deliberate or accidental alterations of the text. Finally, the physical characteristics of the document itself also deserve consideration. These should include the density of the written text, as well as the dimensions and format of the document. This typology can be developed and augmented by examination of the corpus of papyri best suited to providing the greatest amount of data in a controlled setting; that is, duplicates where both copies survive substantially and are written in the same hand. Of particular interest will be those where the priority of the copies may be determined on the basis of one copy bearing a signature³⁸.

³⁶ CPR XVIII A 17b, 2 : ὁμολογῶ πεπρακέναι σοι ἀπὸ τοῦ νῦν (...).

³⁷ Compare for example the phrase οὕτως ὁρθῶς in 17a, 12 and 17b, 13.

³⁸ P.Harr. I 68 A/B (Philadelphia, AD 225); P.Sakaon 45 / 45a (Theadelphia, AD 334); P.Amh. II 81 / P.Heid. IV 324 (Hermopolite nome, AD 247). One cannot, of course, always determine which is the original on the basis of a signature: the three copies (in three different hands) of P.Oxy. XXXIII 2673 all bear the

This last group will provide a vital control on the relationship between original and copy as revealed in scribal features. By mapping elements such as we have observed here quantitatively over individual copies, and then also against genre, date, and provenance, we hope to nuance our picture of the documentary scribe in action. Such data might enable us to determine more accurately the relationship between idiosyncratic practice and scribal culture. From these mundane and familiar features patterns may be derived which are instructive for the study of scribes and their habits in Graeco-Roman Egypt.

Bibliography

- Birt, T. (1907), *Die Buchrolle in der Kunst* (Leipzig).
- Boyaval, B. (1974), « La tablette scolaire Pack² 1619 », *ZPE* 14, 241–247.
- Boyaval, B. (1975), « Le cahier scolaire d'Aurelius Papnouthion », *ZPE* 17, 215–230.
- Boyaval, B. (1977), « Le cahier de Papnouthion et les autres cahiers scolaires grecs », *Revue Archéologique* 215–230.
- Bucking, S. (2007), « On the Training of Documentary Scribes in Roman, Byzantine, and Early Islamic Egypt : A Contextualized Assessment of the Greek Evidence », *ZPE* 159, 229–247.
- Caragounis, C.C. (2004), *The Development of Greek and the New Testament* (Tübingen).
- Choat, M. / Yuen-Collingridge, R. (2009), « A Church with No Books and a Reader Who Cannot Write. The Strange Case of P.Oxy. 33.2673 », *BASP* 46, 109–138.
- Coles R.A. (1966), *Reports of Proceedings in Papyri* (Pap. Brux. 4, Bruxelles).
- Crawford, M.H. / Reynolds, J.M. (1979), « The Aezani Copy of the *Prices Edict* », *ZPE* 34, 163–210.
- Cribiore, R. (1996), *Writing, Teachers and Students in Graeco-Roman Egypt* (Atlanta).
- Dain, A. (1975), *Les manuscrits* (3rd ed., Paris).
- Harmon A.M. (1934), « Egyptian Property Returns », *YCS* 4, 133–234.
- Horsfall, N. (1995), « Rome without Spectacles », *G&R*, 2nd ser., 42, 49–56.
- Johnson, W.A. (2004), *Bookrolls and Scribes in Oxyrhynchus* (Toronto).
- Jongkind, D. (2006), « One Codex, Three Scribes, and Many Books : Struggles with Space in Codex Sinaiticus », in Kraus T.J. / Nicklas, T., (ed.), *New Testament Manuscripts. Their Texts and Their World* (Leiden) 121–135.
- Lauffer, S. (1971), *Diokletians Preisedikt* (Berlin).
- Rizzi, M. (ed.) (2002), *Gregorio il Taumaturgo (?)*, *Encomio di Origene* (Milano).
- McDonnell, M. (1996), « Writing, Copying and Autograph Manuscripts in Ancient Rome », *CQ* 46, 469–491.
- Nielsen, B. (2000), « A Catalog of Duplicate Papyri », *ZPE* 129, 187–214.
- Putnam, G.H. (1894), *Authors and their Public in Ancient Times* (New York).
- Radiciotti, P. (2009), « Copie da papiro nel medioevo romano (con un documento di S. Maria in Trastevere) », *Scripta* 2, 159–167.
- Royse, J.R. (2008), *Scribal Habits in Early Greek New Testament Papyri* (Leiden).
- Skeat, T.C. (1956), « The Use of Dictation in Ancient Book-Production », *Proceedings of the British Academy* 42, 179–208 [reprinted by Elliott, J.K. (ed.), *The Collected Biblical Writings of T.C. Skeat* (Leiden 2004) 3–32, which is used here for pagination].
- Starr, R. (1991), « Reading Aloud : *Lectores* and Roman Reading », *CJ* 86, 337–343.
- Turner, E.G. (1956), « Scribes and Scholars of Oxyrhynchus », in *Akten des VIII. Internationalen Kongresses für Papyrologie, Wien 1955* (Wien) 141–146.
- Turner, E.G. (1968), *Greek papyri : An Introduction* (1st ed., Oxford).
- White, P. (2009), « Bookshops in the Literary Culture of Rome », in Johnson, W.A. / Parker, H.N. (ed.), *Ancient Literacies. The Culture of Reading in Greece and Rome* (Oxford) 268–287.

signature of the person signing for the *anagnostes* making the declaration ; in this case, priority can be determined only by observation of scribal features in the body of the text : see Choat / Yuen-Collingridge (2009) 113–115.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	VII
Remerciements	XI
Comité d'honneur, comité scientifique et organisation du congrès	XIII
Liste des participants	XV
Programme du congrès	XVII
Sigles et abréviations	XXVII
<i>Roger S. Bagnall (Président de l'Association Internationale de Papyrologues)</i> The <i>Amicitia Papyrologorum</i> in a globalized world of learning	1
<i>María-Jesús Albarrán Martínez</i> A new Coptic text from Bawit : P.Palau Rib. inv. 352	7
<i>José Luis Alonso</i> <i>Hypallagma</i> or the dangers of Romanistic thinking	11
<i>Serena Ammirati</i> The Latin book of legal content : a significant type in the history of the ancient book	19
<i>Barbara Anagnostou-Canas</i> Droit provincial et protection des intérêts privés en Egypte sous l'Empire romain	27
<i>Isabella Andorlini</i> « Segni » di malattia nelle lettere dei papiri	37
<i>Agathe Antoni</i> L'avant-dernière colonne du P.Herc. 1384 : une citation de Zénon de Citium	45
<i>Marlies Appl</i> <i>Anazetesis</i> und <i>paratasis</i> anhand der Dokumentation zu den Nyktostrategen	49
<i>Maria Grazia Assante</i> Per una nuova edizione del P.Herc. 1044 : una prima ipotesi di ricostruzione del rotolo ...	55
<i>Rodney Ast / Giuseppina Azzarello</i> A Roman veteran and his skilful administrator : Gemellus and Epagathus in light of unpublished papyri	67
<i>Carla Balconi</i> Un documento inedito dal cosiddetto archivio di Pankrates	73
<i>Alain Blanchard</i> Le Papyrus Bodmer et la réception de Ménandre à l'époque byzantine	77
<i>Katherine Blouin</i> <i>Minimum firmitatis, plurimum lucris</i> : le cas du « lin mendésien »	83
<i>Alessandro Boria</i> Musica su papiro : la pratica della scrittura musicale nella tradizione papiracea	91
<i>Richard L. Burchfield</i> The scribe of the <i>pagus</i> : new evidence for the administration of fourth century Oxyrhynchos	99
<i>Florence Calament</i> Le programme d'édition des archives de Pesynthios : focus sur les papyrus coptes du Musée du Louvre	107

<i>Luciano Canfora</i>	
Le papyrus dit d'Artémidore	119
<i>Mario Capasso</i>	
Non è Lucrezio	127
<i>Jean-Yves Carrez-Maratray</i>	
Les bains d'Oxyrhynque : un réexamen à la lumière des fouilles de Péluse	135
<i>Malcolm Choat</i>	
Lord Crawford's search for papyri : on the origin of the Rylands papyrus collection	141
<i>Jennifer Cromwell</i>	
Following in father's footsteps : the question of father-son scribal training in eighth century Thebes	149
<i>Magali de Haro Sanchez</i>	
Mise en contexte des papyrus iatromagiques grecs : recherches sur les conditions matérielles de réalisation des formulaires et des amulettes	159
<i>Alain Delattre</i>	
Les onomastiques régionales en Egypte aux VII ^e et VIII ^e siècles : premiers résultats	171
<i>Gianluca Del Mastro</i>	
Il <i>Thesaurus Herculanensium Voluminum</i>	175
<i>Tomasz Derda / Adam Łajtar</i>	
Greek and Latin papyri from the Egypt Exploration Society excavations at Qasr Ibrim : a testimony to the Roman army in Upper Egypt and Lower Nubia in the first years of Augustus	183
<i>Dino De Sanctis</i>	
Il campo semantico di λαλέω – λαλία nei testi ercolanesi	187
<i>Marek Dospěl</i>	
New texts from the Al-Hayz Oasis : a preliminary report	193
<i>Marie Drew-Bear</i>	
Sur les <i>doreai</i> agonistiques de Gallien en Egypte	199
<i>Margherita Erbi</i>	
Nuove letture in P.Herc. 1004 col. 58	205
<i>Holger Essler / Fabian Reiter</i>	
Die Berliner Sammlung im Deutschen Papyruskartell	213
<i>Maria Rosaria Falivene</i>	
On provenances : the case of P.Köln XI 448	221
<i>Lorenzo Fati</i>	
Una sezione d'archivio concernente le attività di <i>sitologoi</i> della <i>meris</i> di Herakleides	229
<i>José-Antonio Fernández Delgado</i>	
Modèles progymnasmatiques de l'époque hellénistique : P.Mil.Vogl. III 123	239
<i>Jean-Luc Fournet</i>	
La « dipintologie » grecque : une nouvelle discipline auxiliaire de la papyrologie ?	249
<i>Marco Fressura</i>	
Per un corpus dei papiri bilingui dell' <i>Eneide</i> di Virgilio	259
<i>El-Sayed Gad</i>	
The <i>demosios iatros</i> in Roman Egypt : a municipal position or a liturgic office ?	265

<i>Claudio Gallazzi</i> Trouvera-t-on encore des papyrus en 2042 ? : suite	275
<i>Sophie Gällnö</i> Tisserandes et tisserands dans les papyrus de l'époque romaine : une analyse comparative	283
<i>Nadine Grotkamp</i> Diebstahl im ptolemäischen Ägypten	291
<i>Christian-Jürgen Gruber</i> The unpublished verso of P.Oxy. III 521 and its relation to the recto	299
<i>Jürgen Hammerstaedt</i> The <i>status quaestionis</i> of the Artemidorus Papyrus	307
<i>Alia Hanafi</i> Two unpublished documents	315
<i>Ann Ellis Hanson</i> A new letter from the archive of Isidorus from Psophthis, Memphite nome	323
<i>Joachim Hengstl</i> Zum Sprachgebrauch des Neuen Testaments aus rechtspapyrologischer Sicht	331
<i>Océane Henri</i> Un exemple de l' <i>interpretatio Graeca</i> : l'évolution du culte d'Apollon en Egypte ptolémaïque et romaine	339
<i>Francisca A.J. Hoogendijk</i> Athletes and liturgists in a petition to Flavius Olympius, <i>praeses Augustamnicae</i>	349
<i>André Hurst</i> Commentaire de l' <i>Alexandra</i> de Lycophron dans le papyrus de Berlin 16984 ?	357
<i>Giovanni Indelli / Francesca Longo Auricchio</i> Il Fondo Vogliano conservato a Napoli	363
<i>Andrea Jördens</i> Reparaturen in arsinoitischen Gauarchiven	371
<i>Anna Maria Kaiser</i> Die Fahndung nach Deserteuren im spätantiken Ägypten	381
<i>Kevin Kalish</i> The presence of Hades in the <i>Codex of Visions</i> (P.Bodm. XXXI, XXXII, XXXV)	391
<i>Ioanna Karamanou</i> Allocating fr. 46a K. within the plot of Euripides' <i>Alexandros</i> . A reinspection and reassessment of P.Stras. 2342, 1	399
<i>Christina M. Kreinecker</i> « We ask you to send... » – A remark on summonses and petitions for summonses	407
<i>Thomas Kruse</i> Die Bedeutung des administrativen Hilfspersonals in der enchorischen Verwaltung des kaiserzeitlichen Ägyptens für die administrative Kontinuität	417
<i>Micaela Langellotti</i> The meaning of εἶδη in tax documents from Roman Egypt	425
<i>Giuliana Leone</i> Il P.Herc. 1149/993 (Epicuro, <i>Sulla natura</i> , libro II) : una nuova ipotesi di ricostruzione	429

<i>Julia Lougovaya</i>	
Indented pentameters in papyri and inscriptions	437
<i>John Lunden</i>	
P.Köln XII 468 and reading Homer in Late Roman / Early Byzantine Panopolis	443
<i>Herwig Maehler</i>	
Die Zukunft der griechischen Papyrologie	451
<i>Rachel Mairs</i>	
Interpreters and translators in Hellenistic and Roman Egypt	457
<i>Myrto Malouta</i>	
Antinoopolis and Hermopolis : a tale of two cities	463
<i>Antonella Marandino</i>	
Scrivere e leggere l' <i>Alessandra</i> di Licofrone	471
<i>Marie-Hélène Marganne</i>	
Les extensions du fichier Mertens-Pack ³ du CEDOPAL	481
<i>Isabelle Marthot</i>	
Homonyms causing confusion in toponymy : examples from Aphrodito and the Antaiopolite nome	487
<i>Raquel Martín Hernández</i>	
Reading magical drawings in the Greek magical papyri	491
<i>Roberta Mazza</i>	
Graeco-Roman Egypt at Manchester : the formation of the Rylands papyri collection	499
<i>Brian McGing</i>	
Revolt in Ptolemaic Egypt : nationalism revisited	509
<i>Kathleen McNamee</i>	
Ancient exegesis on Euripides for <i>Commentaria et Lexica Graeca in Papyris Reperta</i> ...	517
<i>Giovanna Menci</i>	
Utilità di un database di alfabeti per lo studio della scrittura greca dei papiri	525
<i>Carmen Messerer</i>	
La situation des prêtres entre le I ^{er} et le III ^e siècle en Egypte romaine	529
<i>Valentina Millozzi</i>	
The <i>Livre d'écolier</i> (P.Cairo JE 65445) : some problematic issues	537
<i>Monika Minehart</i>	
P.Oxy. XLII 3057 : letter of Ammonius. The [mis]identification of an Oxyrhynchus papyrus [as the earliest Christian letter]	543
<i>Franco Montanari / Davide Muratore / Fabian Reiter</i>	
Die Berliner Wachstafeln P.10508 – 10512 : <i>Scholia Minora</i> und grammatikalische Passagen	549
<i>Franziska Naether / Heinz-Josef Thissen</i>	
Genesis einer Aretalogie. Anmerkungen zu einer Neuedition von P.Oxy. XI 1381	559
<i>Alberto Nodar</i>	
Wild papyri in the Roca-Puig collection	565
<i>Maria Nowak</i>	
The function of witnesses in the wills from late antique Egypt	573
<i>Rosa Otranto</i>	
Reconsidering the origin and the acquisition of P.Lond.Lit. 133	581

<i>Mario C.D. Paganini</i>	
The invention of the gymnasiarch in rural Ptolemaic Egypt	591
<i>Antonio Parisi</i>	
Correzioni, abbreviazioni e segni nel P.Herc. 831	599
<i>Natascia Pellé</i>	
I codici papiracei di Tucidide : aspetti bibliologici e paleografici	607
<i>Marco Perale</i>	
P.Köln VI 242 : inno ad Afrodite (?)	613
<i>Luigi Prada</i>	
For a new edition of P.Lond.Lit. 92 : current research on the Greek version of the <i>Myth of the Sun's Eye</i>	627
<i>Nadine Quenouille</i>	
La collection d'ostraca de la Bibliothèque de l'Université de Leipzig	635
<i>Lucian Reinfaundt</i>	
Administrative papyri from the Abbasid court in Samarra (AD 836–892) : a first report .	639
<i>Lucia Rossi</i>	
Le transport interne et méditerranéen du blé égyptien : les structures institutionnelles et leurs intermédiaires commerciaux (II ^e – I ^{er} s. av. J.-C.)	647
<i>Simona Russo</i>	
P.Tebt. II 476 : ancora una petizione	655
<i>Maroula Salemenou</i>	
<i>Epistula Philippi II regis Macedonum</i> (Demosthenes, <i>De corona</i> XVIII 157) : a forged document ?	661
<i>Erja Salmenkivi</i>	
Herakleopolite meridarchs in the first century BC ?	671
<i>Marco Antonio Santamaría</i>	
Tiresias in Euripides' <i>Bacchae</i> and the author of the Derveni Papyrus	677
<i>Maria Chiara Scappaticcio</i>	
Sulla « filologia dei papiri virgiliani » : i P.Ness. II 1 e P.Ness. II 2	685
<i>Reinhold Scholl</i>	
Text mining und Papyri	695
<i>Monica Signoretti</i>	
From demotic to Greek : some considerations on ancient translation based on the reading of P.Oxy. XI 1381	701
<i>Petra M. Sijpesteijn</i>	
Coptic and Arabic papyri from Deir al-Balā'izah	707
<i>Mohamed S. Solieman</i>	
<i>Tesserarius</i> and <i>quadrarius</i> : village officials in fourth century Egypt	715
<i>Marco Stroppa</i>	
La gazzella e la pietra adamantina in un papiro del <i>Fisiologo</i> greco (PSI inv. 295)	721
<i>Yoshiyuki Suto / Ryosuke Takahashi</i>	
Bilingual graffiti from the Ptolemaic quarries at Akoris and Zawiyat al-Sultan	729
<i>John Tait</i>	
Comparing structures in the Greek novel and demotic narrative	739

<i>Johann Thomann</i>	
P.Stras. ar. inv. 266 : le dernier horoscope sur papyrus – le premier horoscope en arabe .	747
<i>Dorothy J. Thompson</i>	
P.Enteux. 27 and the Nile transport of grain under the Ptolemies	751
<i>Claudia Tirel Cena</i>	
Il tempio di Deir el-Medina : i culti e il contesto documentario	755
<i>Sofia Torallas / Klaas A. Worp</i>	
John Chrysostomos and Methodios at Montserrat	763
<i>Sven Tost</i>	
Die Unterscheidung zwischen öffentlicher und privatgeschäftlicher Sphäre am Beispiel des Amts der <i>riparii</i>	773
<i>Alexandra Trachsel / Uri Yiftach-Firanko</i>	
Genizah Ms. 17 : une séquence narrative de coloration juive ou chrétienne provenant du contexte des récits martyrologiques	781
<i>Lorelei Vanderheyden</i>	
Les lettres coptes des archives de Dioscore d'Aphrodité	793
<i>Lucia Vannini</i>	
Papiri con edizioni commentate	801
<i>Herbert Verreth</i>	
Topography of Egypt online	807
<i>Carlo Vessella</i>	
Lettori di Corinna in Egitto	809
<i>Joel A. Weaver</i>	
A re-examination of I <i>Corinthians</i> 14, 23–24 in light of Roman census declarations	817
<i>John Whitehorne</i>	
An anti-hero's heroes : Archilochus between Odysseus and Telephus (P.Oxy. LXIX 4708)	823
<i>Rachel Yuen-Collingridge / Malcolm Choat</i>	
The copyist at work : scribal practice in duplicate documents	827